Sénèque

Lettres à Lucilius

TRADUITES PAR J. BAILLARD
1914

Lucius Annæus Seneca (-4 ; +65)

Source : B.N.F. / Gallica, numérisé sous forme d'images.
http://gallica.bnf.fr/

Texte numérisé par S. Schoeffert - Édition H. Diaz
http://www.spinozaetnous.org/

Permission de redistribuer librement ce fichier pour un usage non-commercial
et sous condition de préserver cette mention et la précédente.

Table des matières

LETTRE I. 8
Sur l'emploi du temps. 8
LETTRE II. 8
Des voyages et de la lecture. 8
LETTRE III. 9
Du choix des amis. 9
LETTRE IV. 10
Sur la crainte de la mort. 10
LETTRE V. 11
De la philosophie d'ostentation et de la vraie philosophie. La crainte et l'espérance. 11
LETTRE VI. 12
De la véritable amitié. 12
LETTRE VII. 13
Fuir la foule. Cruauté des spectacles de gladiateurs. 13
LETTRE VIII. 14
Travail du sage sur lui-même. Mépris des biens extérieurs. 14
LETTRE IX. 16
Pourquoi le sage se fait des amis. 16
LETTRE X. 18
Utilité de la retraite. Vœux et prières des hommes. 18
LETTRE XI. 19
Ce que peut la sagesse contre les défauts naturels. Il faut se choisir des modèles. 19
LETTRE XII. 20
Avantages de la vieillesse. – Sur la mort volontaire. 20
LETTRE XIII. 22
Sur la force d'âme qui convient au sage. – Ne pas trop craindre l'avenir. 22
LETTRE XIV. 24
Jusqu'à quel point il faut soigner le corps. 24
LETTRE XV. 26
Des exercices du corps. – De la modération dans les désirs. 26
LETTRE XVI. 28
Utilité de la philosophie. – La nature et l'opinion. 28
LETTRE XVII. 29
Tout quitter pour la philosophie. – Avantages de la pauvreté. 29
LETTRE XVIII. 30
Les Saturnales à Rome. – Frugalité du sage. 30
LETTRE XIX. 32
Quitter les hauts emplois pour le repos. 32
LETTRE XX. 33
Même sujet. – Inconstance des hommes. 33
LETTRE XXI. 35
Vraie gloire du philosophe. – Éloge d'Épicure. 35
LETTRE XXII. 36
Manière de donner les conseils. – Quitter les affaires. – Peur de la mort. 36
LETTRE XXIII. 38
La philosophie, source des véritables jouissances. 38

LETTRE XXIV. 40
Craintes de l'avenir et de la mort. – Suicides par dégoût de la vie. 40
LETTRE XXV. 43
Dangers de la solitude. – Se choisir un modèle de vie. 43
LETTRE XXVI. 44
Éloge de la vieillesse. 44
LETTRE XXVII. 45
Il n'est de bonheur que dans la vertu. – Ridicules de Sabinus. 45
LETTRE XXVIII. 46
Inutilité des voyages pour guérir l'esprit. 46
LETTRE XXIX. 47
Des avis indiscrets. – Que le sage plaise à lui-même, non à la foule. 47
LETTRE XXX. 49
Attendre la mort de pied ferme, à l'exemple de Bassus. 49
LETTRE XXXI. 51
Dédaigner les vœux même de nos amis et l'opinion du vulgaire. 51
LETTRE XXXII. 52
Compléter sa vie avant de mourir. 52
LETTRE XXXIII. 53
Sur les sentences des philosophes. Penser à son tour par soi-même. 53
LETTRE XXXIV. 54
Encouragements à Lucilius. 54
LETTRE XXXV. 55
Il n'y a d'amitié qu'entre les gens de bien. 55
LETTRE XXXVI. 55
Avantages du repos. – Dédaigner les vœux du vulgaire. Mépriser la mort. 55
LETTRE XXXVII. 57
Le serment de l'homme vertueux comparé à celui du gladiateur. 57
LETTRE XXXVIII. 57
Les courts préceptes de la philosophie préférables aux longs discours. 57
LETTRE XXXIX. 58
Aimer mieux la médiocrité que l'excès. 58
LETTRE XL. 59
Le vrai philosophe parle autrement que le rhéteur. 59
LETTRE XLI. 60
Dieu réside dans l'homme de bien. – Vraie supériorité de l'homme. 60
LETTRE XLII. 62
Rareté des gens de bien. – Vices cachés sous l'impuissance. Ce qui est gratuit coûte souvent bien cher. 62
LETTRE XLIII. 63
Vivre comme si l'on était sous les yeux de tous. – La conscience. 63
LETTRE XLIV. 63
La vraie noblesse est dans la philosophie. 63
LETTRE XLV. 64
Sur les subtilités de l'école. 64
LETTRE XLVI. 66
Éloge d'un ouvrage de Lucilius. 66
LETTRE XLVII. 66
Qu'il faut traiter humainement ses esclaves. 66
LETTRE XLVIII. 69

Que tout soit commun entre amis. Futilité de la dialectique. 69
LETTRE XLIX. 70
La vie est courte. Ne point la dépenser en futilités sophistiques. 70
LETTRE L. 72
Que peu d'hommes connaissent leurs défauts. 72
LETTRE LI. 73
Les bains de Baïes. Leurs dangers, même pour le sage. 73
LETTRE LII. 74
Sages et philosophes de divers ordres. 74
LETTRE LIII. 76
Des maladies de l'âme. La philosophie veut l'homme tout entier. 76
LETTRE LIV. 78
Sénèque attaqué de l'asthme. Préparation à la mort. 78
LETTRE LV. 79
Description de la maison de Vatia. L'apathie ; le vrai repos. 79
LETTRE LVI. 80
Bruits divers d'un bain public. Le sage peut étudier même au sein du tumulte. 80
LETTRE LVII. 82
La grotte de Naples. Faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre. 82
LETTRE LVIII. 83
De la division des êtres selon Platon. La tempérance, le suicide. 83
LETTRE LIX. 87
Leçons de style. La flatterie. Vraies et fausses joies. 87
LETTRE LX. 90
Vœux imprévoyants. Avidité des hommes. 90
LETTRE LXI. 90
Se corriger, se soumettre à la nécessité. 90
LETTRE LXII. 91
Même au sein des affaires on peut étudier. 91
LETTRE LXIII. 91
Ne point s'affliger sans mesure de la perte de ses amis. 91
LETTRE LXIV. 93
Éloge du philosophe Q. Sextius. Respect dû aux anciens, instituteurs de l'humanité. 93
LETTRE LXV. 94
Opinions de Platon, d'Aristote et des stoïciens sur la cause première. 94
LETTRE LXVI. 97
Que tous les biens sont égaux et toutes les vertus égales. 97
LETTRE LXVII. 103
Que tout ce qui est bien est désirable. – Patience dans les tourments. 103
LETTRE LXVIII. 105
La retraite : n'en point faire vanité. 105
LETTRE LXIX. 106
Que les fréquents voyages sont un obstacle à la sagesse. 106
LETTRE LXX. 107
Du suicide. Quand peut-on y recourir ? Exemples mémorables. 107
LETTRE LXXI. 110
Qu'il n'y a de bien que ce qui est honnête. Différents degrés de sagesse. 110
LETTRE LXXII. 115
Tout abandonner pour embrasser la sagesse. 115
LETTRE LXXIII. 116

Que les philosophes ne sont ni des séditieux ni de mauvais citoyens. Jupiter et l'homme de bien. 116
LETTRE LXXIV. 118
Qu'il n'y a de bien que ce qui est honnête....118
LETTRE LXXV. 122
Écrire simplement et comme on pense. Affections et maladies de l'âme. Trois classes d'aspirants à la sagesse. 122
LETTRE LXXVI. 124
Sénèque, quoique vieux, prend encore des leçons. Il prouve de nouveau que l'honnête est le seul bien. N'estimer dans l'homme que son âme. 124
LETTRE LXXVII. 128
La flotte d'Alexandrie. Mort volontaire de Marcellus. Juger d'une vie par son dénouement. 128
LETTRE LXXVIII. 131
Le mépris de la mort, remède à tous les maux. L'opinion, mesure des biens et des maux. 131
LETTRE LXXIX 135
Scylla, Charybde, l'Etna. La gloire est l'ombre de la vertu. 135
LETTRE LXXX. 137
Futilité des spectacles. Certains grands comparés à des comédiens. 137
LETTRE LXXXl. 139
Des bienfaits, de l'ingratitude, de la reconnaissance. 139
LETTRE LXXXII. 142
Contre la mollesse. Subtilités des dialecticiens. 142
LETTRE LXXXIII. 146
Dieu connaît toutes nos pensées. Exercices et régime de Sénèque. Sophisme de Zénon sur l'ivresse. 146
LETTRE LXXXIV. 149
La lecture. Comment elle sert à la composition. Les abeilles. 149
LETTRE LXXXV. 151
Que le sage s'interdise même les passions les plus modérées. 151
LETTRE LXXXVI. 156
Maison de campagne et bains de Scipion l'Africain. Bains modernes. Plantation des oliviers. 156
LETTRE LXXXVII. 158
Frugalité de Sénèque. Du luxe. Les richesses sont-elles un bien ? 158
LETTRE LXXXVIII. 163
Des arts libéraux. 163
LETTRE LXXXIX. 169
Division de la philosophie. Du luxe et de l'avarice. 169
LETTRE XC. 172
Éloge de la philosophie. Les premiers hommes. La philosophie n'a pas inventé les arts mécaniques. 172
LETTRE XCI. 179
Sur l'incendie de Lyon, l'instabilité des choses humaines et la mort. 179
LETTRE XCII. 182
Contre les épicuriens. Le souverain bien n'est pas dans la volupté. 182
LETTRE XCIII. 187
Sur la mort de Métronax. Mesurer la vie sur l'emploi qu'on en fait, non sur sa durée. 187
LETTRE XCIV. 188
De l'utilité des préceptes. De l'ambition, de ses angoisses. 188
LETTRE XCV. 197

Insuffisance des préceptes philosophiques. Il faut encore des principes généraux. Sur l'intempérance. 197
LETTRE XCVI. 207
Adhérer à la volonté de Dieu. La vie est une guerre. 207
LETTRE XCVII. 207
Du procès de Clodius. Force de la conscience. 207
LETTRE XCVIII. 209
Ne point s'attacher aux biens extérieurs. L'âme, plus puissante que la Fortune, se fait une vie heureuse ou misérable. 209
LETTRE XCIX. 211
Sur la mort du fils de Marullus. Divers motifs de consolation. 211
LETTRE C. 215
Jugement sur les écrits du philosophe Fabianus. 215
LETTRE CI. 217
Sur la mort de Sénécio. Vanité des longs projets. Ignoble souhait de Mécène. 217
LETTRE CII. 219
Sur l'immortalité de l'âme. Que l'illustration après la mort est un bien. 219
LETTRE CIII. 223
Comment l'homme doit se méfier de l'homme. Ne point rompre avec les usages reçus. 223
LETTRE CIV. 223
Une indisposition de Sénèque. Tendresse de sa femme pour lui. Les voyages ne guérissent point les maux de l'âme. Vivre avec les grands hommes de l'antiquité. 223
LETTRE CV. 228
Ce qui fait la sécurité de la vie. Des mauvaises consciences. 228
LETTRE CVI. 229
Si le bien est corps. Fuir les subtilités. 229
LETTRE CVII. 230
Se préparer à toutes les disgrâces. Suivre sans murmurer les ordres de Dieu. 230
LETTRE CVIII. 232
Comment il faut écouter les philosophes. Attalus, Sotion, Pythagore. Tout rapporter à la vie pratique. 232
LETTRE CIX. 237
Si le sage est utile au sage, et comment. 237
LETTRE CX. 239
Vœux et craintes chimériques de l'homme. 239
LETTRE CXI. 241
Le sophiste. Le véritable philosophe. 241
LETTRE CXII. 242
Difficulté de réformer les mauvaises habitude. 242
LETTRE CXIII. 242
Si les vertus sont des êtres animés : absurdes questions. Suivre la vertu sans espoir de récompense. 242
LETTRE CXIV. 246
Que la corruption du langage vient de celle des mœurs. Mécène écrivain. Salluste. 246
LETTRE CXV. 250
Que le discours est le miroir de l'âme. Beauté de la vertu. Sur l'avarice. 250
LETTRE CXVI. 253
Qu'il faut bannir entièrement les passions. 253
LETTRE CXVII. 254
Quelle différence les stoïciens mettaient entre la sagesse et être sage. Du suicide. 254

LETTRE CXVIII. 258
Des élections à Rome. Du bien et de l'honnête. 258
LETTRE CXIX. 260
Qu'on est riche quand on commande à ses désirs. 260
LETTRE CXX. 262
Comment nous est venue la notion du bon et de l'honnête. L'homme est rarement semblable à lui-même. 262
LETTRE CXXI. 265
Que tout animal a la conscience de sa constitution. 265
LETTRE CXXII. 268
Contre ceux qui font de la nuit le jour. Le poète Montanus. 268
LETTRE CXXIII. 271
Mœurs frugales de Sénèque. Fuir les apologistes de la volupté. 271
LETTRE CXXlV. 273
Que le souverain bien se perçoit non par les sens, mais par l'entendement. 273

LETTRE I.

Sur l'emploi du temps.

Suis ton plan, cher Lucilius ; reprends possession de toi-même : le temps qui jusqu'ici t'était ravi, ou dérobé, ou que tu laissais perdre, recueille et ménage-le. Persuade-toi que la chose a lieu comme je te l'écris : il est des heures qu'on nous enlève par force, d'autres par surprise, d'autres coulent de nos mains. Or la plus honteuse perte est celle qui vient de négligence ; et, si tu y prends garde, la plus grande part de la vie se passe à mal faire, une grande à ne rien faire, le tout à faire autre chose que ce qu'on devrait. Montre-moi un homme qui mette au temps le moindre prix, qui sache ce que vaut un jour, qui comprenne que chaque jour il meurt en détail ! Car c'est notre erreur de ne voir la mort que devant nous : en grande partie déjà on l'a laissée derrière ; tout l'espace franchi est à elle.

Persiste donc, ami, à faire ce que tu me mandes : sois complètement maître de toutes tes heures. Tu dépendras moins de demain, si tu t'assures bien d'aujourd'hui. Tandis qu'on l'ajourne, la vie passe. Cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt, le temps seul est notre bien. C'est la seule chose, fugitive et glissante, dont la nature nous livre la propriété ; et nous en dépossède qui veut. Mais telle est la folie humaine : le don le plus mince et le plus futile, dont la perte au moins se répare, on veut bien se croire obligé pour l'avoir obtenu ; et nul ne se juge redevable du temps qu'on lui donne, de ce seul trésor que la meilleure volonté ne peut rendre.

Tu demanderas peut-être comment je fais, moi qui t'adresse ces beaux préceptes. Je l'avouerai franchement : je fais comme un homme de grand luxe, mais qui a de l'ordre ; je tiens note de ma dépense. Je ne puis me flatter de ne rien perdre ; mais ce que je perds, et le pourquoi et le comment, je puis le dire, je puis rendre compte de ma gêne. Puis il m'arrive comme à la plupart des gens ruinés sans que ce soit leur faute : chacun les excuse, personne ne les aide. Mais quoi ! je n'estime point pauvre l'homme qui, si peu qu'il lui demeure, est content. Pourtant j'aime mieux te voir veiller sur ton bien, et le moment est bon pour commencer. Comme l'ont en effet jugé nos pères : ménager le fond du vase, c'est s'y prendre tard. Car la partie qui reste la dernière est non-seulement la moindre, mais la pire.

LETTRE II.

Des voyages et de la lecture.

Ce que tu m'écris et ce que j'apprends me fait bien espérer de toi. Tu ne cours pas çà et là, et ne te jettes pas dans l'agitation des déplacements. Cette mobilité est d'un esprit malade. Le premier signe, selon moi, d'une âme bien réglée, est de se figer, de séjourner avec soi. Or prends-y garde : la lecture d'une foule d'auteurs et d'ouvrages de tout genre pourrait tenir du caprice et de l'inconstance. Fais un choix d'écrivains pour t'y arrêter et te nourrir de leur génie, si tu veux y puiser des souvenirs qui te soient fidèles. C'est n'être nulle part que d'être partout. Ceux dont la vie se passe à voyager finissent par avoir des milliers d'hôtes et pas un ami. Même chose arrive nécessairement à qui néglige de lier commerce avec un auteur favori pour jeter en courant un coup d'œil rapide sur tous à la fois. La nourriture ne profite pas, ne s'assimile pas au corps, si elle est rejetée aussitôt que prise. Rien n'entrave une guérison comme de changer sans cesse de remèdes ; on n'arrive point à cicatriser une

plaie où les appareils ne sont qu'essayés ; on ne fortifie pas un arbuste par de fréquentes transplantations. Il n'est chose si utile qui puisse l'être en passant. La multitude des livres dissipe l'esprit. Ainsi, ne pouvant lire tous ceux que tu aurais, c'est assez d'avoir ceux que tu peux lire. « Mais j'aime à feuilleter tantôt l'un, tantôt l'autre. » C'est le fait d'un estomac affadi, de ne goûter qu'un peu de tout : ces aliments divers et qui se combattent l'encrassent ; ils ne nourrissent point. Lis donc habituellement les livres les plus estimés ; et si parfois tu en prends d'autres, comme distraction, par fantaisie, reviens vite aux premiers. Fais chaque jour provision de quelque arme contre la pauvreté, contre la mort, contre tous les autres fléaux ; et de plusieurs pages parcourues, choisis une pensée pour la bien digérer ce jour-là. C'est aussi ce que je fais : dans la foule des choses que j'ai lues, je m'empare d'un trait unique. Voici mon butin d'aujourd'hui, c'est chez Épicure que je l'ai trouvé ; car j'ai coutume aussi de mettre le pied dans le camp ennemi, non comme transfuge, mais comme éclaireur : « La belle chose, s'écrie-t-il, que le contentement dans la pauvreté ! » Mais il n'y a plus pauvreté, s'il y a contentement. Ce n'est point d'avoir peu, c'est de désirer plus, qu'on est pauvre. Qu'importe combien cet homme a dans ses coffres, combien dans ses greniers, ce qu'il engraisse de troupeaux, ce qu'il touche d'intérêts, s'il dévore en espoir le bien d'autrui, s'il suppute non ce qu'il a acquis, mais ce qu'il voudrait acquérir ! « Quelle est la mesure de la richesse ? » diras-tu. D'abord le nécessaire, ensuite ce dont on se contente.

LETTRE III.

Du choix des amis.

Tu as chargé de lettres pour moi, à ce que tu m'écris, un de tes amis. Puis tu me préviens de ne pas lui communiquer tout ce qui te touche, attendu que toi-même n'es point dans l'habitude de le faire. Ainsi, dans la même lettre, tu le reconnais pour ami et tu le désavoues. Ainsi ce mot, par où tu débutes, était une formule banale : tu disais mon ami, comme on dit *l'honorable homme* de tout candidat possible, comme le passant, dont le nom ne nous revient pas, est salué par nous du titre de *maître*. Pour cela passe. Mais si tu tiens pour ami l'homme en qui tu n'as pas autant de foi qu'en toi-même, ton erreur est grave et tu connais peu le grand caractère de la véritable amitié. Délibère sur tout avec l'homme de ton choix, mais sur lui-même au moment de choisir. Ami, sois confiant ; avant d'être ami, sois juge. Or ils prennent au rebours et intervertissent leurs devoirs ceux qui, contrairement aux préceptes de Théophraste, n'examinent qu'après s'être attachés et se détachent après l'examen. Réfléchis longtemps sur l'adoption d'un ami ; une fois décidé, ouvre toute ton âme pour le recevoir ; parle aussi hardiment devant lui qu'à toi-même. Vis en sorte que tu n'aies rien à t'avouer qui ne puisse l'être même à ton ennemi ; mais comme il survient de ces choses que l'usage est de tenir cachées, avec ton ami du moins que tous tes soucis, toutes tes pensées soient en commun. Le juger discret sera l'obliger à l'être. Certaines gens ont enseigné à les tromper en craignant qu'on ne les trompât, et donné par leurs soupçons le droit de les trahir. Eh ! pourquoi donc des réticences devant un ami ? Pourquoi près de lui ne me croirai-je pas seul ?

Ce qui ne doit se confier qu'à l'amitié, certains hommes le content à tout venant ; toute oreille leur est bonne pour y décharger le secret qui les brûle ; d'autres en revanche redouteraient pour confidents jusqu'à ceux qu'ils chérissent le plus, et, s'il se pouvait, ne se fieraient pas à eux-mêmes : ils refoulent au plus profond de leur âme leurs moindres secrets. Fuyons ces deux excès ; car c'en est un de se livrer à tous,

comme de ne se livrer à personne : seulement le premier me paraît plus honorable, le second plus sûr.

De même il faut blâmer tout ensemble et une mobilité toujours inquiète et une continuelle inaction. L'amour du tracas n'est point de l'activité, c'est une fièvre, un vagabondage d'esprit ; comme le repos n'est point cet état qui juge tout mouvement un supplice : il y a là énervement et marasme. Voici là-dessus ce que j'ai lu dans Pomponius, je le livre à tes réflexions : « Il y a des gens qui se sont tellement réfugiés dans les ténèbres que tout leur paraît trouble au grand jour. » Il faut entremêler les deux choses : l'homme oisif doit aussi agir et l'homme agissant se reposer. Consulte la nature, elle te dira qu'elle a créé le jour et la nuit.

LETTRE IV.

Sur la crainte de la mort.

Persévère dans ta voie, et hâte-toi de toutes tes forces pour jouir plus longtemps de l'heureuse réforme d'une âme rendue à la paix. C'est jouir déjà sans doute que de travailler à cette réforme et à cette paix ; mais bien autre est la volupté qu'on éprouve à contempler son âme pure de toute tache et resplendissante. Il te souvient, n'est-ce pas, quelle joie tu ressentis lorsqu'ayant quitté la prétexte tu pris la toge virile et fus mené en pompe au forum : attends-toi à mieux pour le jour où, dépouillant toute marque de l'enfance morale, tu seras inscrit par la philosophie au rang des hommes. Nous ne sommes plus jeunes, mais, chose plus triste, nos âmes le sont toujours ; et, ce qui est pire, sous l'air imposant du vieil âge nous gardons les défauts de la jeunesse et non de la jeunesse seulement, mais de l'enfance même : la première s'effraye de peu, la seconde de ce qui n'est pas ; nous, de l'un et de l'autre. Fais seulement un pas, et tu reconnaîtras qu'il est des choses d'autant moins à craindre qu'elles effrayent davantage. Il n'est jamais grand le mal qui termine tous les autres. La mort vient à toi ? Il faudrait la craindre, si elle pouvait séjourner en toi ; nécessairement ou elle n'arrive point, ou c'est un éclair qui passe. « Il est difficile, dis-tu, d'amener notre âme au mépris de la vie. » Eh ! vois quels frivoles motifs inspirent quelquefois ce mépris ! Un amant court se pendre à la porte de sa maîtresse ; un serviteur se précipite d'un toit pour ne plus ouïr les reproches emportés d'un maître ; un esclave fugitif, de peur d'être ramené, se plonge un glaive dans le sein. Douteras-tu que le vrai courage ne fasse ce que fait l'excès de la peur ? Nul ne saurait vivre en sécurité, s'il songe trop à vivre longtemps, s'il compte parmi les grandes félicités de voir une nombreuse série de consuls. Que tes méditations journalières tendent à quitter sans regret cette vie que tant d'hommes embrassent et saisissent, comme le malheureux qu'entraîne un torrent s'accroche aux ronces et aux pointes des rochers. La plupart flottent misérablement entre les terreurs de la mort et les tourments de l'existence ; ils ne veulent plus vivre et ne savent point mourir. Veux-tu que la vie te soit douce ? Ne sois plus inquiet de la voir finir. La possession ne plaît qu'autant qu'on s'est préparé d'avance à la perte. Or quelle perte plus facile à souffrir que celle qui ne se regrette point ? Exhorte donc, endurcis ton âme contre tous les accidents, possibles même chez les maîtres du monde. L'arrêt de mort de Pompée fut porté par un roi pupille et par un eunuque ; celui de Crassus par l'insolente cruauté d'un Parthe. Caligula commande, et Lépidus présente la tête au glaive du tribun Dexter ; lui-même tendra la sienne à Chéréas. Jamais la Fortune n'élève un homme tellement haut qu'elle ne le menace d'autant de maux qu'elle l'a mis à portée d'en faire. Défie-toi du calme présent : un instant bouleverse la mer : le même jour, là même où ils

se jouaient, les vaisseaux s'engloutissent. Songe qu'un brigand, qu'un ennemi te peut mettre l'épée sur la gorge, qu'à défaut des puissants de la terre, le dernier esclave a sur toi droit de vie et de mort. En effet, qui méprise sa vie est maître de la tienne. Parcours la liste de ceux qui périrent par embûches domestiques, par force ouverte ou trahison, tu verras que la colère des esclaves n'a pas fait moins de victimes que celle des rois. Que t'importe, ô homme ! le plus ou le moins de puissance de celui que tu crains, quand, le mal que tu crains, tout autre le peut faire ? « Mais, si le hasard te jette aux mains de tes ennemis, le vainqueur te fera conduire ... » Eh ! certes, où tu vas. Pourquoi t'abuser toi-même et reconnaître seulement ici la fatalité que tu subis depuis longtemps ? Entends-moi bien : du jour où tu es né, c'est à la mort que tu marches. Voilà quelle sorte de pensées il faut rouler dans son esprit, si l'on veut attendre en paix cette heure dernière dont la frayeur trouble toutes les autres.

Mais pour terminer ma lettre, écoute la maxime qui m'a plu aujourd'hui (encore une fleur dérobée aux jardins d'autrui) : « C'est une grande fortune que la pauvreté réglée sur la loi de la nature. » Or cette loi, sais-tu à quoi elle borne nos besoins ? à ne point pâtir de la faim, de la soif, du froid. Pour chasser la faim et la soif, il n'est pas nécessaire d'assiéger un seuil orgueilleux, ni d'endurer un écrasant dédain, ou une politesse insultante, il n'est pas nécessaire de s'aventurer sur les mers ni de suivre les camps. Aisément on se procure ce que la nature réclame : la chose est à notre portée ; c'est pour le superflu que l'on sue, c'est le superflu qui nous use sous la toge, qui nous condamne à vieillir sous la tente, qui nous envoie échouer aux côtes étrangères. Et l'on a sous la main ce qui suffit ! Qui s'accommode de sa pauvreté est riche.

LETTRE V.

De la philosophie d'ostentation et de la vraie philosophie. La crainte et l'espérance.

Opiniâtrement livré à l'étude et laissant tout le reste, tu ne travailles qu'à te rendre chaque jour meilleur ; je t'en approuve et je m'en réjouis. Je ne t'exhorte pas à persévérer, je fais plus, je t'en prie. Mais écoute un avis : n'imite point ces hommes moins curieux de faire des progrès que du bruit ; que rien dans ton extérieur ou ton genre du vie n'appelle sur toi les yeux. Étaler une mise repoussante, une chevelure en désordre, une barbe négligée, déclarer la guerre à l'argenterie, établir son lit sur la dure, courir enfin après un nom par les voies les moins naturelles, fuis tout cela. Ce titre de philosophe, si modestement qu'on le porte, est bien assez impopulaire ; que sera-ce si nos habitudes nous retranchent tout d'abord du reste des hommes ? Je veux au dedans dissemblance complète : au dehors soyons comme tout le monde. Point de toge brillante, ni sordide non plus. Sans posséder d'argenterie où l'or massif serpente en ciselure, ne croyons pas que ce soit-preuve de frugalité que de n'avoir ni or ni argent chez soi. Ayons des façons d'être meilleures que celles de la foule, mais non pas tout autres ; sinon, nous allons faire fuir et nous aliéner ceux que nous prétendons réformer. Nous serons cause en outre que nos partisans ne voudront nous imiter en rien, de peur d'avoir à nous imiter en tout. La philosophie a pour principe et pour drapeau le sens commun, l'amour de nos semblables ; nous démentirons cette devise si nous faisons divorce avec les humains. Prenons garde, en cherchant l'admiration, de tomber dans le ridicule et l'odieux. N'est-il pas vrai que notre but est de vivre selon la nature ? Or il est contre la nature de s'imposer des tortures physiques, d'avoir horreur de la plus simple toilette, d'affectionner la malpropreté et des mets, non-seulement grossiers, mais qui répugnent au goût et à la vue. De même que rechercher les délicatesses de la table

s’appelle sensualité, fuir des jouissances tout ordinaires et peu coûteuses est de la folie. La philosophie veut qu’on soit tempérant, non bourreau de soi-même ; et la tempérance n’exclut pas un certain apprêt. Voici où j’aime que l’on s’arrête : je voudrais un milieu entre la vertu parfaite et les murs du siècle, et que chacun, tout en nous voyant plus haut que soi, se reconnût en nous. « Qu’est-ce à dire ? Ferons-nous donc comme tous les autres ? Point de différence de nous au vulgaire ? » Il y en aura certes une grande ; et qui nous examinera de près la sentira bien. Si l’on entre chez nous, que l’admiration soit plutôt pour le maître que pour les meubles. Il y a de la grandeur à se servir d’argile comme on se servirait d’argenterie ; il n’y en a pas moins à se servir d’argenterie comme si c’était de l’argile. C’est faiblesse d’âme de ne pouvoir supporter les richesses.

Mais pour te faire participer encore à la petite aubaine de ce jour, j’ai lu chez Hécaton, l’un des nôtres, que la mort des désirs profite aussi comme remède de la peur. « Tu cesseras de craindre, dit-il, si tu as cessé d’espérer. » Tu demandes comment deux choses si opposées peuvent aller ensemble ? Eh bien, oui, cher Lucilius, en apparence divisées, elles sont étroitement unies. Tout comme la même chaîne attache le soldat à son prisonnier, ainsi ces affections si dissemblables marchent de compagnie : après l’espérance la crainte. Je ne m’étonne pas qu’il en aille ainsi : toutes deux sont filles de l’incertitude, toutes deux en attente ; en souci de ce qui adviendra. Mais ce qui surtout les fait naître, c’est qu’on ne s’arrange pas du présent, c’est qu’on lance bien au loin ses pensées dans l’avenir. Ainsi la prévoyance, l’un de nos plus grands biens sur cette terre, s’est tournée en mal. L’animal voit le danger et le fuit ; le danger s’éloigne, sa sécurité renaît : nous, l’avenir nous torture en même temps que le passé. Que de choses salutaires à l’homme sont pour l’homme des poisons ! Sa mémoire lui ramène les angoisses de la peur, sa prévoyance les anticipe. Nul n’a assez des misères du présent.

LETTRE VI.

De la véritable amitié.

Je sens, Lucilius, non-seulement que je m’amende, mais que je me transforme. Je n’ose garantir ni espérer que je n’ai plus rien à changer en moi. Qui suis-je pour qu’il n’y reste plus nombre de penchants à contenir, à affaiblir, à fortifier ? c’est même une preuve de son heureuse métamorphose que notre âme découvre en soi des défauts qu’elle ne se savait point encore. Il est des malades que l’on félicite de bien connaître leur mal. Que je voudrais faire passer en toi le changement subit que j’éprouve ! Alors je commencerais à prendre une confiance plus ferme en notre amitié, cette amitié vraie, que ni espoir, ni crainte, ni vue d’intérêt privé ne peuvent rompre, cette amitié qui ne meurt qu’avec l’homme et pour laquelle l’homme sait mourir. Je te citerais bien des gens chez qui les amis n’ont point manqué, mais bien l’amitié. Pareille chose ne peut arriver aux âmes qu’associe la passion de l’honnête et qu’un même vouloir entraîne. Comment n’en serait-il pas ainsi ? Elles savent qu’entre elles tout est commun, les malheurs plus que tout le reste. Tu ne peux mesurer en idée ce que chaque jour m’apporte de progrès visibles pour moi.

Tu vas me dire de t’envoyer aussi cette recette dont l’épreuve m’a été si efficace. Oui vraiment, j’aspire à verser mon trésor tout entier dans ton âme ; et si je me réjouis d’apprendre, c’est pour enseigner ; et nulle découverte ne me charmerait, quelque précieuse et salutaire quelle fût, si je la devais garder pour moi seul. Que la sagesse me soit donnée à condition de la renfermer en moi et de ne pas révéler ses oracles, je la

refuserais. Toute jouissance qui n'est point partagée perd sa douceur. Je t'enverrai donc les livres mêmes ; et pour que tu n'aies pas trop de peine à y chercher çà et là ce qui doit te servir, j'y ferai des remarques qui te mèneront incontinent aux endroits que j'approuve et que j'admire. Mais nous parler de vive voix et vivre ensemble te profitera plus qu'un discours écrit. Viens voir par toi-même, il le faut, d'abord parce qu'on en croit bien plus ses yeux que ses oreilles ; ensuite la voie du précepte est longue, celle de l'exemple courte et efficace. Cléanthe n'eût pas si bien reproduit Zénon, s'il n'eût fait que l'entendre. Il fut le témoin de sa vie, il en pénétra les secrets détails, il observa si sa morale servait de règle à sa conduite. Platon, Aristote et tous ces chefs futurs de sectes opposées recueillirent plus de fruit des mœurs de Socrate que de ses discours. Métrodore, Hermachus et Polyænos sortirent grands hommes moins de l'école d'Épicure que de son intimité. Mais si je te presse de venir, ce n'est pas pour tes progrès seuls, c'est aussi pour les miens : le profit sera grand et réciproque entre nous.

En attendant, comme je te dois mon petit tribut quotidien, voici ce qui m'a aujourd'hui charmé dans Hécaton : « Tu demande quels progrès j'ai faits ? Je commence à être l'ami de moi-même. » C'est un grand pas : Hécaton ne sera plus seul. Un tel homme, sois-en sûr, est l'ami de tous les hommes.

LETTRE VII.

Fuir la foule. Cruauté des spectacles de gladiateurs.

Tu me demandes ce que tu dois principalement éviter ? – La foule. Tu ne peux encore t'y livrer impunément. Moi, pour mon compte, j'avouerai ma faiblesse. Jamais je ne rentre chez moi tel que j'en suis sorti. Toujours quelque trouble que j'avais assoupi en moi se réveille, quelque tentation chassée reparaît. Ce qu'éprouvent ces malades réduits par un long état de faiblesse à ne pouvoir sans accident quitter le logis, nous arrive à nous de qui l'âme est convalescente d'une longue maladie. Il n'est pas bon de se répandre dans une nombreuse société. Là tout nous prêche le vice, ou nous l'imprime, ou à notre insu nous entache. Et plus nos liaisons s'étendent, plus le danger se multiplie. Mais rien n'est funeste à la morale comme l'habitude des spectacles. C'est là que les vices nous surprennent plus aisément par l'attrait du plaisir. Que penses-tu que je veuille dire ? que j'en sors plus attaché à l'argent, à l'ambition, à la mollesse, ajoute même plus cruel et plus inhumain pour avoir été au milieu des hommes. Le hasard vient de me conduire au spectacle de midi : je m'attendais à des jeux, à des facéties, à quelque délassement qui repose les yeux du sang humain. Loin de là : tous les combats précédents avaient été pure clémence. Cette fois, plus de badinage : c'est l'homicide dans sa crudité. Le corps n'a rien pour se couvrir ; il est tout entier exposé aux coups, et pas un ne porte à faux. La foule préfère cela aux gladiateurs ordinaires et même extraordinaires. Et n'a-t-elle pas raison ? ni casque ni bouclier qui repousse le fer. À quoi servent ces armures, cette escrime, toutes ces ruses ? à marchander avec la mort. Le matin c'est aux lions et aux ours qu'on livre des hommes ; à midi, c'est aux spectateurs. On met aux prises ceux qui ont tué avec d'autres qui les tueront, et tout vainqueur est réservé pour une nouvelle boucherie. L'issue de la lutte est la mort ; le fer et le feu font la besogne. Cela, pour occuper les intermèdes. « Mais cet homme-ci a commis un vol ! – Eh bien, il mérite le gibet. – C'est un assassin ! – Tout assassin doit subir la peine du talion. Mais toi qu'as-tu fait, malheureux, qui te condamne à un tel spectacle ? – Les fouets ! le feu ! la mort ! s'écrie-t-on. En voilà un qui s'enferre trop mollement, qui tombe avec peu de fermeté, qui meurt de mauvaise grâce ! » – Le fouet

les renvoie aux blessures ; et des deux côtés ces poitrines nues doivent d'elles-mêmes s'offrir aux coups. Le spectacle est-il suspendu ? Par passe-temps qu'on égorge encore, pour ne pas être à ne rien faire.

Romains ! ne sentez-vous donc pas que l'exemple du mal retombe sur ceux qui le donnent ? Rendez grâce aux dieux immortels : ils vous laissent enseigner la cruauté à celui qui ne peut l'apprendre.

Il faut sauver de l'influence populaire un esprit trop tendre encore et peu ferme dans la bonne voie : aisément il passe du côté de la foule. Socrate, Caton, Lélius eussent pu voir leur vertu entraînée par le torrent de la corruption ; et nous, encore en pleine lutte contre nos penchants déréglés, nous saurions soutenir le choc des vices qui viennent à nous en si grande compagnie ! Un seul exemple de prodigalité ou de lésine fait beaucoup de mal ; un commensal aux goûts raffinés peu à peu nous efféminе et nous amollit ; le voisinage d'un riche irrite la cupidité ; la rouille de l'envie se communique par le contact au cœur le plus net et le plus franc ; que penses-tu qu'il arrive de tes mœurs en butte aux assauts de tout un peuple ? Forcément tu seras son imitateur ou son ennemi. Double écueil qu'il faut éviter : ne point ressembler aux méchants parce qu'ils sont le grand nombre, ne point haïr le grand nombre parce qu'il diffère de nous. Recueille-toi en toi-même, autant que possible ; fréquente ceux qui te rendront meilleur, reçois ceux que tu peux rendre tels. Il y a ici réciprocité, et l'on n'enseigne pas qu'on ne s'instruise. Garde qu'une vaine gloriole de publicité n'entraîne ton talent à se produire devant un auditoire peu digne, pour y lire ou pour disserter, ce que je te laisserais faire si tu avais pour ce peuple-là quelque denrée de son goût. Mais aucun ne te comprendrait, hormis peut-être un ou deux par hasard ; encore faudrait-il les former toi-même, les élever à te comprendre. « Et pour qui donc ai-je tant appris ? » – N'aie point peur que ta peine soit perdue : tu as appris pour toi.

Mais pour ne pas profiter seul de ce que j'ai appris aujourd'hui, je te ferai part de ce que j'ai trouvé : ce sont trois belles paroles à peu près sur ce même sujet ; l'une payera la dette de ce jour, tu prendras les deux autres comme avance. Démocrite a dit : « Un seul homme est pour moi le public, et le public un seul homme. » J'approuve encore, quel qu'en soit l'auteur, car on n'est pas d'accord sur ce point, la réponse d'un artiste auquel on demandait pourquoi il soignait tant des ouvrages que si peu d'hommes seraient appelés à connaître : « C'est assez de peu, assez d'un, assez de pas un. » Le troisième mot, non moins remarquable, est d'Épicure ; il écrivait à l'un de ses compagnons d'études : « Ceci n'est pas pour la multitude, mais pour toi, car nous sommes l'un pour l'autre un assez grand théâtre. » Garde cela, Lucilius, au plus profond de ton âme, et tu dédaigneras ce chatouillement qu'excite la louange sortant de plusieurs bouches. La foule t'applaudit ! Eh ! qu'as-tu à te complaire si tu es de ces hommes que la foule comprend ? C'est au dedans de toi que tes mérites doivent briller.

LETTRE VIII.

Travail du sage sur lui-même. Mépris des biens extérieurs.

Quand je te presse de fuir le monde pour la retraite, et de te borner au témoignage de ta conscience, tu me dis : « Que deviennent vos grands préceptes qui veulent que la mort nous trouve en action ? » Quoi ! jusqu'ici te semblé-je inoccupé ? Je ne me suis séquestré, je n'ai fermé ma porte que pour être utile à un plus grand nombre. Aucun de mes jours ne s'écoule à rien faire ; mes études prennent une portion de mes nuits ; je succombe au sommeil plutôt que je ne m'y livre, et quand mes paupières, lasses de

veiller, s'affaissent, je les retiens encore au travail. J'ai dit adieu tout à la fois aux hommes et aux affaires, à commencer par les miennes. C'est au profit de la postérité que je travaille ; c'est pour elle que je rédige quelques utiles leçons, quelques salutaires avertissements, comme autant de recettes précieuses que je confie au papier, pour en avoir éprouvé la vertu sur mes propres plaies : car, si la guérison n'a pas été complète, le mal a cessé de s'étendre. Le droit chemin, que j'ai connu tard et lorsque j'étais las d'errer, je l'indique aux autres ; je leur crie : Évitez tout ce qui séduit le vulgaire, tout ce que le hasard dispense. Tenez tous ses dons pour suspects et tremblez d'y toucher. L'habitant des bois ou de l'onde se laisse prendre à l'appât qui l'allèche. Les présents de la fortune, comme vous les appelez, sont ses pièges. Qui veut vivre à l'abri de ses coups devra fuir au plus loin la glu perfide de ses faveurs. Car ici, trop malheureuses dupes, nous croyons prendre, et nous sommes pris. Cette course rapide vous mène aux abîmes ; cette éminente position a pour terme la chute ; et s'arrêter n'est plus possible, dès qu'une fois l'on cède au vertige de la prospérité. Ou jouis au moins de tes actes, ou jouis de toi-même. Ainsi la fortune ne culbute point l'homme ; elle le courbe et le froisse seulement.

Un plan de vie aussi profitable au physique qu'au moral et qu'il faut garder, c'est de n'avoir de complaisance pour le corps que ce qui suffit pour la santé. Il le faut durement traiter, de peur qu'il n'obéisse mal à l'esprit ; le manger doit seulement apaiser la faim, le boire éteindre la soif, le vêtement garantir du froid, le logement abriter contre l'inclémence des saisons. Qu'il soit construit de gazon ou de marbre étranger de nuances diverses, il n'importe : sachez tous qu'on est aussi bien à couvert sous le chaume que sous l'or. Méprisez toutes ces laborieuses superfluités qu'on appelle ornements et décorations : dites-vous bien que dans l'homme rien n'est admirable que l'âme, que pour une âme grande rien n'est grand.

Si je me parle ainsi à moi et à la postérité, ne te semblé-je pas plus utile que si j'allais au forum cautionner quelqu'un sur sa demande, apposer mon sceau sur des tablettes testamentaires, ou dans le sénat appuyer un candidat de la voix et du geste ? Crois-moi : tels qui paraissent ne rien faire font plus que bien d'autres : ils sont ouvriers de la terre et du ciel tout ensemble.

Mais il faut finir et, selon mon engagement, payer pour cette lettre. Ce ne sera pas de mon cru : c'est encore Épicure que je feuillette et où j'ai lu aujourd'hui cette maxime : « Fais-toi l'esclave de la philosophie, pour jouir d'une vraie indépendance. » Elle n'ajourne pas celui qui se soumet, qui se livre à elle. Il est tout d'abord affranchi ; car l'obéissance à la philosophie c'est la liberté. Peut-être veux-tu savoir pourquoi je cite tant d'heureux emprunts d'Épicure plutôt que des nôtres ? Et pourquoi toi-même les attribuerais-tu à Épicure plutôt qu'au domaine public ? Que de choses, chez les poètes, que les philosophes ont dites ou devaient dire ! Sans toucher aux tragiques ou aux drames romains, car ce dernier genre comporte aussi quelque gravité et tient le milieu entre le comique et le tragique, combien de vers et des plus éloquents dans les mimes où ils sont perdus ! Combien de mots de Publius, dignes non de bateleurs déchaussés, mais de tragédiens en cothurne ! Voici un de ses vers qui appartient à la philosophie et au point même touché tout à l'heure : il nie que les dons du hasard doivent être comptés comme à nous :

C'est au sort qu'appartient ce qu'obtinrent tes vœux.

Tu l'as dit en un vers beaucoup meilleur et plus serré, je me le rappelle :

Ce qu'a fait le hasard pour toi, n'est pas à toi.

Et ce trait, plus heureux encore, et que je ne puis omettre :

On peut ravir le bien que l'on a pu donner.

Je n'impute point ceci à ma décharge : je te paye sur ton bien.

LETTRE IX.

Pourquoi le sage se fait des amis.

Épicure a-t-il raison de blâmer, dans une de ses lettres, ceux qui disent que le sage se suffit à lui-même et partant n'a pas besoin d'amis ? voilà ce que tu veux savoir. Épicure s'attaquait à Stilpon et à ceux qui voient le bien suprême dans une âme *qui ne souffre de rien*. L'ambiguïté est inévitable, si nous voulons rendre *ἀπάθειαν* par un seul mot précis et mettre *impatientiam* : car on pourra comprendre le contraire de ce que nous donnons à entendre. Nous voulons désigner l'homme qui repousse tout sentiment du mal, et on l'entendrait de celui pour qui tout mal est insupportable : vois donc s'il n'est pas mieux de dire *une âme invulnérable*, ou une âme *placée en dehors de toute souffrance*. Voici en quoi nous différons des Mégariques : notre sage est invincible à toutes les disgrâces, mais il n'y est pas insensible ; le leur ne les sent même pas. Le point commun entre eux et nous, c'est que le sage se suffit : toutefois il désire en outre les douceurs de l'amitié, du voisinage, du même toit, bien qu'il trouve en soi assez de ressources. Il se suffit si bien à lui-même, que souvent une partie de lui-même lui suffit, s'il perd une main par la maladie ou sous le fer de l'ennemi. Qu'un accident le prive d'un œil, il est satisfait de ce qui lui reste : mutilez, retranchez ses membres, il demeurera aussi serein que quand il les avait intacts. Les choses qui lui manquent, il ne les regrette pas ; mais il préfère n'en pas être privé. Si le sage se suffit, ce n'est pas qu'il ne veuille point d'ami ; c'est qu'il peut s'en passer ; et quand je dis qu'il le peut, j'entends qu'il en souffre patiemment la perte. Il ne sera jamais sans un ami ; il est maître de le remplacer sitôt qu'il le veut. Comme Phidias, s'il perd une statue, en aura bientôt fait une autre ; ainsi le sage, ce grand artiste en amitié, trouve à remplir la place vacante. Comment, dis-tu, peut-il faire si vite un ami ? Je te le dirai si tu veux bien que dès à présent je te paye ma dette, et que pour cette lettre nous soyons quittes. Hécaton a dit : « Voici une recette pour se faire aimer sans drogues, ni herbe, ni paroles magiques de sorcière. Aimez, on vous aimera. » Ce qu'il y a de différence pour l'agriculteur entre moissonner et semer existe entre tel qui s'est fait un ami et tel qui s'en fait un. Le philosophe Attale disait souvent : « Il est plus doux de faire que d'avoir un ami, comme l'artiste jouit plus à peindre son tableau qu'à l'avoir peint. » Occupé qu'il est à son œuvre avec tant de sollicitude, que d'attraits pour lui dans cette occupation même ! L'enchantement n'est plus si vif quand, l'œuvre finie, sa main a quitté la toile ; alors il jouit du fruit de son art : il jouissait de l'art même lorsqu'il tenait le pinceau. Dans nos enfants l'adolescence porte plus de fruits ; mais leurs premiers ans charment davantage.

Revenons à notre propos. Le sage, bien qu'il se suffise, n'en désire pas moins un ami, ne fût-ce que pour exercer l'amitié, pour qu'une si belle vertu ne reste pas sans culture, et non, comme Épicure le dit dans sa lettre, pour avoir qui veille à son lit de douleur, qui le secoure dans les fers ou dans le besoin, mais un homme qui malade soit assisté par lui, et qui enveloppé d'ennemis soit sauvé par lui de leurs fers. Ne voir que soi, n'embrasser l'amitié que pour soi, méchant calcul : elle finira comme elle a

commencé. On a voulu s'assurer d'un auxiliaire contre la captivité ; mais au premier bruit de chaînes plus d'ami. Ce sont amitiés du moment, comme dit le peuple. Choisi dans votre intérêt, je vous plais, tant que je vous sers. De là cette foule d'amis autour des fortunes florissantes ; abattues, quelle solitude ! les amis fuient les lieux d'épreuve. De là tant de ces déloyaux exemples, de ces lâchetés qui vous abandonnent, de ces lâchetés qui vous trahissent. Il faut bien que le début et le dénouement se répondent. Qui s'est fait ami par intérêt sera séduit par quelque avantage contraire à cette amitié, si, en elle, une autre chose qu'elle l'attirait. Pourquoi est-ce que je prends un ami ? afin d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui suivre en exil, de qui sauver les jours, s'il le faut, aux dépens des miens. Cette autre union que tu me dépeins est un trafic, ce n'est pas l'amitié : un profit l'appelle, il y va ; le gain à faire, voila son but. Nul doute qu'il y ait quelque ressemblance entre cette vertu et l'affection des amants : l'amour peut se définir la folie de l'amitié. Eh bien ! éprouve-t-on jamais cette folie dans un but de lucre, par ambition, par vanité ? C'est par son propre feu que l'amour, insoucieux de tout le reste, embrase les âmes pour la beauté physique, non sans espoir d'une mutuelle tendresse. Eh quoi ! un principe plus noble produirait-il une affection honteuse ? « Il ne s'agit pas ici, dis-tu, de savoir si l'amitié est à rechercher pour elle-même ou dans quelque autre vue ; si c'est pour elle-même, celui-là peut s'approcher d'elle qui trouve son contentement en soi. » Et de quelle manière s'en approche-t-il ? comme de la plus belle des vertus, sans que le lucre le séduise, ou que les vicissitudes de fortune l'épouvantent. On dégrade cette majestueuse amitié quand on ne veut d'elle que ses bonnes chances. Cette maxime : le sage se suffit, est mésinterprétée, cher Lucilius, par la plupart des hommes : ils repoussent de partout le sage et l'emprisonnent dans son unique individu. Or il faut bien pénétrer le sens et la portée de ce que cette maxime promet. Le sage se suffit quant au bonheur de la vie, mais non quant à la vie elle-même. Celle-ci a de nombreux besoins ; il ne faut pour le bonheur qu'un esprit sain, élevé et contempteur de la Fortune. Je veux te faire part encore d'une distinction de Chrysippe : « Le sage, dit-il, ne manque de rien, et pourtant beaucoup de choses lui sont nécessaires : rien au contraire n'est nécessaire à l'insensé, qui ne sait faire emploi de rien, et tout lui manque. » Le sage a besoin de mains, d'yeux, de mille choses d'un usage journalier et indispensable, mais rien ne lui fait faute ; autrement il serait esclave de la nécessité : or il n'y a pas de nécessité pour le sage. Voilà comment, bien qu'il se suffise, il faut au sage des amis. Il les souhaite les plus nombreux possible, mais ce n'est pas pour vivre heureusement : il sera heureux même sans amis. Le vrai bonheur ne cherche pas à l'extérieur ses éléments : c'est en nous que nous le cultivons ; c'est de lui-même qu'il sort tout entier. On tombe à la merci de la Fortune, dès qu'on cherche au dehors quelque part de soi. « Quelle sera cependant l'existence du sage sans amis, abandonné, plongé dans les cachots, ou laissé seul chez un peuple barbare, ou retenu sur les mers par une longue traversée, ou exposé sur une plage déserte ? » Il sera comme Jupiter qui, dans la dissolution du monde où se confondent en un seul chaos les dieux et la nature un moment expirante, se recueille absorbé dans ses propres pensées. Ainsi fait en quelque façon le sage : il se replie en soi, il se tient compagnie. Tant qu'il lui est permis de régler son sort à sa guise, il se suffit, et néanmoins prend femme ; il se suffit, et devient père, et il ne vivrait pas, s'il lui fallait vivre seul. Ce qui le porte à l'amitié, ce n'est nullement l'intérêt ; c'est un entraînement de la nature, laquelle ainsi qu'à d'autres choses a attaché un charme à l'amitié. La solitude nous est aussi odieuse que la société de nos semblables nous est attrayante ; et comme la nature rapproche l'homme de l'homme, de même encore un instinct pressant l'invite à se chercher des amis. Mais tout attaché qu'il soit à ceux qu'il s'est faits, bien qu'il les mette sur la même ligne, souvent plus haut que lui, le sage n'en restreindra pas moins sa félicité dans son cœur et dira ce

qu'a dit Stilpon qu'Épicure malmène dans une de ses lettres. Stilpon, à la prise de sa ville natale, avait perdu ses enfants, perdu sa femme, et de l'embrasement général il s'échappait seul et heureux pourtant, quand Démétrius, que nombre de villes détruites avaient fait surnommer Poliorcète, lui demanda s'il n'avait rien perdu ? « Tous mes biens, répondit-il, sont avec moi. » Voilà l'homme fort, voilà le héros ! Il a vaincu la victoire même de son ennemi : « Je n'ai rien perdu, » lui dit-il, et il le réduit à douter de sa conquête. « Tous mes biens sont avec moi, » justice, fermeté, prudence et ce principe même qui ne compte comme bien rien de ce que peuvent ravir les hommes. On admire certains animaux qui passent impunément au travers des feux ; combien est plus admirable l'homme qui du milieu des glaives, des écroulements, des incendies, s'échappe sans blessure et sans perte ! Tu vois qu'il en coûte moins de vaincre toute une nation qu'un seul homme. Ce mot de Stilpon est celui du stoïcien : lui aussi emporte ses richesses intactes à travers les villes embrasées ; car il se suffit à lui-même, il borne là sa félicité.

Ne crois pas qu'il n'y ait que nous qui ayons à la bouche de fières paroles ; ce même censeur de Stilpon, Épicure a fait entendre un mot semblable que tu peux prendre comme cadeau, bien que ce jour-ci soit soldé. « Celui qui ne se trouve pas amplement riche, fût-il maître du monde, est toujours malheureux. » Ou, si la chose te semble mieux énoncée d'une autre manière, car il faut s'asservir moins aux paroles qu'au sens : « Celui-là est misérable qui ne se juge pas très-heureux, commandât-il à l'univers. » Vérité vulgaire, comme tu vas le voir, dictée qu'elle est par la nature ; tu trouveras dans un poète comique :

N'est pas heureux qui ne pense point l'être.

Qu'importe en effet quelle situation est la tienne, si elle te semble mauvaise ? « Quoi ! vas-tu m'objecter, ce riche engraissé d'infamie, qui a tant d'esclaves, mais bien plus de maîtres, pour être heureux n'a-t-il qu'à se proclamer tel ? » Je réponds qu'il s'agit non de ses dires, mais de son sentiment, non de son sentiment d'un jour, mais de celui de tous les instants. N'ayons peur qu'un aussi rare trésor que le bonheur tombe aux mains d'un indigne. Hormis le sage, nul n'est content de ce qu'il est : toute déraison est travaillée du dégoût d'elle-même.

LETTRE X.

Utilité de la retraite. Vœux et prières des hommes.

Oui, je ne m'en dédis point : fuis les grandes compagnies, fuis les petites, fuis même celle d'un seul. Je ne sache personne avec qui je veuille te voir communiquer. Et vois quelle estime tu obtiens de moi : j'ose te confier à toi-même. Cratès, dit-on, le disciple de ce même Stilpon dont j'ai fait mention dans ma dernière lettre, voyant un jeune homme se promener à l'écart, lui demanda ce qu'il faisait là tout seul : « Je m'entretiens, répondit l'autre, avec moi-même. – Prends garde, je te prie, et fais grande attention, reprit Cratès, de ne pas t'entretenir avec un méchant. » On surveille d'ordinaire l'homme en proie au désespoir ou à la frayeur, pour qu'il n'abuse pas de sa solitude ; et quiconque n'a plus sa raison ne doit pas être livré à lui-même. Car alors s'agitent les mauvais desseins, alors on trame la perte d'autrui ou la sienne propre ; alors les passions criminelles jettent leurs plans, et tout ce que par crainte ou par honte elle recelait en elle, l'âme le produit au dehors ; l'audace s'aiguise, l'incontinence

s’enflamme, l’irascibilité s’exalte. En un mot, le seul avantage de la solitude qui est de n’avoir point de complice, de ne point craindre les révélateurs, l’insensé le perd : lui-même se trahit. Vois donc ce que j’espère de toi, ou plutôt ce que je m’en promets ; car qui dit espérance parle d’un bien douteux : je n’imagine pas avec qui j’aimerais mieux te voir qu’avec toi. Je rappelle en mon souvenir de quel grand cœur ont jailli certains de tes mots, de quelle force ils étaient remplis. Je m’en félicitai tout d’abord et me dis : « Cela n’est point venu du bout des lèvres ; il y a un fond sous ces paroles. Ce n’est point là une âme de la foule, elle aspire à la véritable vie. » Que tes discours, que ta conduite ne fassent qu’un : garde que rien ne te fasse déchoir. Pour tes vœux d’autrefois, tiens-en quitte la divinité ; formes-en d’autres tout nouveaux : implore d’elle la sagesse, la santé de l’âme, et seulement ensuite celle du corps. Ces souhaits-là, qui t’empêche de les renouveler souvent ? Tu peux hardiment les faire : tu ne demanderas rien du bien d’autrui. – Mais, selon ma coutume, pour joindre à ma lettre quelque petit présent, voici une chose bien vraie que je trouve chez Athénodore : « Tiens-toi pour affranchi de tout mauvais désir, quand tu en seras au point de ne demander rien au ciel que tu ne puisses lui demander à la face de tous. » Car aujourd’hui, ô comble du délire ! les plus honteuses prières se murmurent tout bas dans les temples ; si quelqu’un prête l’oreille, on se tait ; et ce qu’on ne voudrait pas que l’homme sût, on le raconte aux immortels. Veille à ce qu’on ne te rappelle point cette maxime préservatrice : vis avec les hommes comme si Dieu te voyait ; parle à Dieu comme si les hommes t’entendaient.

LETTRE XI.

Ce que peut la sagesse contre les défauts naturels. Il faut se choisir des modèles.

J’ai conversé avec ton ami : il est de bon naturel. Toute l’élévation de son âme, l’étendue de son esprit et même de ses progrès se sont montrées dans cette première entrevue. Il nous a donné l’avant-goût de ce qu’il réalisera : car il parlait sans préparation, pris à l’improviste. À mesure qu’il se remettait, il avait peine à se défaire d’un modeste embarras, d’heureux augure chez un jeune homme, tant elle venait du fond de l’âme cette pudeur qui colorait ses traits. L’habitude lui en restera, autant que je puis conjecturer, fût-il même aguerri et débarrassé de tous ses défauts ; fût-il sage, elle le suivra. Car aucune sagesse ne saurait enlever dans l’homme physique ou moral des imperfections originelles : ce qui est implanté en nous, ce qui naît avec nous, se modifie par l’art, mais ne peut s’extirper. J’ai vu les plus hardis mortels ne pouvoir paraître en public sans être pris d’une sueur soudaine, comme ceux que la fatigue ou une extrême chaleur accable. J’en ai vu à qui les genoux tremblaient au moment de prendre la parole ; il en est alors dont les dents s’entrechoquent, la langue balbutie, les lèvres demeurent collées l’une à l’autre. C’est de quoi les leçons ni l’usage ne guérissent jamais ; la nature manifeste là son empire et avertit même les plus forts de leur faiblesse. Outre cela, je connais encore ces subites rougeurs dont se couvrent les visages même les plus graves. Plus apparentes chez ceux qui sont jeunes comme ayant le sang plus chaud et le front moins exercé, elles ne laissent pas de se produire chez les hommes les plus consommés et chez les vieillards. Certaines gens ne sont jamais plus à craindre que lorsqu’ils ont rougi, comme s’ils avaient jeté dehors toute vergogne. Sylla devenait bien plus violent quand le sang lui était monté au visage. Nulle physionomie n’a été plus ouverte aux impressions que celle de Pompée : il ne parut jamais devant plusieurs personnes sans rougir, surtout devant des assemblées. Même chose arriva à Fabianus,

introduit au sénat comme témoin, je me le rappelle ; et cette pudeur lui allait merveilleusement. C'était l'effet, non point d'un caractère timide, mais d'une situation nouvelle, dont l'inhabitude, sans déconcerter tout à fait, agit sur des natures faciles et physiquement prédisposées à s'émouvoir. Car si chez les unes le sang est plus calme ; vif et mobile chez d'autres, incontinent il se porte au visage. C'est, je le répète, ce que la sagesse n'empêchera jamais ; autrement elle tiendrait la nature même sous sa loi, si elle en rayait toute imperfection. Celles qu'on tient du hasard de la naissance et du tempérament, lors même que l'âme a longtemps et péniblement lutté pour s'en affranchir, ne nous quittent plus. On ne les étouffe pas plus qu'on ne les fait naître. Les acteurs, qui sur la scène imitent les passions, qui expriment la crainte dans ses agitations les plus vives, et l'abattement dans tous ses symptômes, n'ont d'autre moyen pour simuler la honte que de baisser la tête, prendre un ton de voix humble, fixer sur la terre des yeux à demi fermés : il ne leur est pas donné de se faire rougir, phénomène qu'on n'empêche ni ne provoque. La sagesse ne promet ni ne fait rien pour le combattre ; il ne dépend que de lui-même : il paraît contre notre volonté, comme il disparaît sans elle.

Mais ma lettre réclame le trait qui doit la terminer. Reçois donc un utile et salutaire conseil que je veux que tu graves dans ton âme : « Il nous faut choisir un homme vertueux et l'avoir constamment devant nos yeux, afin de vivre comme en sa présence et d'agir en tout comme s'il nous voyait. » Voilà, cher Lucilius, un précepte d'Épicure ; c'est un surveillant, un gouverneur qu'il nous impose, et avec raison. Que de fautes évitées, si au moment de les commettre on avait un témoin ! Prenons pour guide de conscience un homme révéré par nous, dont l'autorité purifie nos pensées les plus secrètes. Heureux le personnage dont la présence, que dis-je ? dont le souvenir même rend meilleur ! heureux qui le vénère assez pour qu'à ce seul souvenir il rentre dans le calme et dans l'ordre ! Qui rend aux vertus cet hommage le méritera bientôt lui-même. Oui, fais choix de Caton ou, s'il te paraît trop rigide, adopte la morale plus tempérée de Lélius : détermine-toi pour l'homme qui t'a plu par sa vie, par ses discours, par son visage même où son âme se montre au dehors : propose-toi-le incessamment soit comme censeur, soit comme modèle. On a besoin, je le dis encore, d'un type auquel se conforment nos mœurs. À moins d'une règle, les penchants vicieux ne se redressent point.

LETTRE XII.

Avantages de la vieillesse. – Sur la mort volontaire.

De quelque côté que je me tourne, tout ce que je vois me démontre que je suis vieux. J'étais allé à ma campagne, près de la ville, et je me plaignais des dépenses qu'entraînait le délabrement de ma maison. Le fermier me dit qu'il n'y avait point négligence de sa part, qu'il faisait tout ce qu'il devait, mais que le bâtiment était vieux. – Ce bâtiment s'est élevé sous ma main ! que vais-je devenir, moi, si des murs de mon âge tombent déjà en poudre ? J'étais piqué ; je saisis le premier sujet d'exhaler ma mauvaise humeur : « On voit bien, dis-je, que ces platanes sont négligés ; ils n'ont plus de feuilles ; quelles branches noueuses, rabougries ! quels troncs affreux et rongés de mousse ! cela n'arriverait pas, si l'on prenait soin de les déchausser, de les arroser. » Lui de jurer par mon bon génie qu'il y fait tout ce qu'on y peut faire, qu'il n'omet aucun soin, mais qu'ils ont un peu d'âge. – Entre nous, c'est moi qui les avais plantés, qui avais vu leur premier feuillage. Me tournant vers l'entrée du logis : « Quel est, dis-

je, ce vieux décrépit très-bien placé là au seuil de ma porte, car il s'apprête à le passer pour toujours ? où as-tu fait cette trouvaille ? le beau plaisir d'aller enlever les morts du voisinage ! – Vous ne me reconnaissez pas ? dit l'autre. Je suis Felicio, à qui vous apportiez des jouets. Je suis le fils de Philositus, votre fermier ; j'étais votre petit favori. – Le bonhomme radote complètement. Ce poupon-là, mon petit favori ! au fait, il pourra l'être : voilà que les dents lui tombent. »

Je dois à ma campagne d'y avoir vu de tous côtés ma vieillesse m'apparaître. Faisons-lui bon accueil et aimons-la : elle est pleine de douceurs pour qui sait en user. Les fruits ont plus de saveur quand ils se passent ; l'enfance n'a tout son éclat qu'au moment où elle finit ; pour les buveurs, la dernière rasade est la bonne, c'est le coup qui les noie, qui rend l'ivresse parfaite. Ce qu'a de plus piquant toute volupté, elle le garde pour l'instant final. Le grand charme de la vie est à son déclin, je ne dis pas au bord de la tombe, bien que, même sur l'extrême limite, elle ait à mon gré ses plaisirs. Du moins a-t-elle pour jouissance l'avantage de n'en désirer aucune. Qu'il est doux d'avoir lassé les passions, de les avoir laissées en route ! « Mais il est triste d'avoir la mort devant les yeux ! » D'abord elle doit être autant devant les yeux du jeune homme que du vieillard : car elle ne nous appelle point par rang d'âge ; puis on n'est jamais tellement vieux qu'on ne puisse espérer sans présomption encore un jour. Or un jour, c'est un degré de la vie : l'ensemble d'un âge d'homme se compose de divisions, de petits cercles enveloppés par de plus grands. Il en est un qui les embrasse et les comprend tous : celui qui va de la naissance à la mort. Tel cercle laisse en dehors les années de l'adolescence ; tel autre enferme dans son tour l'enfance tout entière ; vient ensuite l'année qui rassemble en elle tous les temps qui multipliés forment la vie. Une moindre circonférence borne le mois, une bien moindre encore le jour ; mais le jour va, comme tout le reste, de son commencement à sa fin, de son aurore à son couchant. Aussi Héraclite, que l'obscurité de son style a fait surnommer *le Ténébreux*, dit que chaque jour ressemble à tous : ce qu'on a interprété diversement. Les uns entendent qu'il est pareil quant aux heures, et ils disent vrai ; car si un jour est un espace de vingt-quatre heures, nécessairement tous les jours entre eux sont pareils, parce que la nuit gagne ce que le jour perd. D'autres appliquent cette ressemblance à l'ensemble de tous les jours, la plus longue durée n'offrant que ce qu'on trouve en une seule journée, lumière et ténèbres. Dans les révolutions alternatives du ciel ce double phénomène se répète, mais n'est jamais autre, qu'il s'abrège ou qu'il se prolonge. Disposons donc chacune de nos journées comme si elle fermait la marche, comme si elle achevait et complétait notre vie. Pacuvius qui, par une sorte de prescription, fit de la Syrie son domaine, qui présidait lui-même aux libations et au banquet de ses funérailles, se faisait porter de la table au lit, aux applaudissements de ses amis de débauche, et l'on chantait en grec au son des instruments : *Il a vécu ! il a vécu !* Il s'enterrait, cet homme, tous les jours. Ce qu'il faisait par dépravation, faisons-le dans un bon esprit ; et, en nous livrant au sommeil, disons, satisfaits et joyeux :

J'ai vécu, jusqu'au bout j'ai fourni ma carrière.

Si Dieu nous accorde un lendemain, soyons heureux de le recevoir. On jouit pleinement et avec sécurité de soi-même, quand on attend le lendemain sans inquiétude. Qui dit le soir : « J'ai vécu, » peut dire le matin : « Je gagne une journée. »

Mais il est temps de clore ma lettre. « Quoi ! dis-tu, elle m'arrivera sans la moindre aubaine ? » Ne crains rien : elle te portera quelque chose. Quelque chose, ai-je dit ? beaucoup même. Car quoi de plus excellent que ce mot que je lui confie pour te le transmettre : « Il est dur de vivre sous le joug de la nécessité, mais il n'y a nulle

nécessité d'y vivre ! » et comment y'en aurait-il ? De toutes parts s'ouvrent à la liberté des voies nombreuses, courtes, faciles. Rendons grâce à Dieu : on ne peut retenir personne dans la vie : point de nécessités que l'homme ne puisse fouler aux pieds. « Il est d'Épicure, dis-tu, ce mot-là. Pourquoi donner ce qui n'est pas à toi ? » Toute vérité est mon bien ; et je ne cesserai de t'envoyer de l'Épicure à foison, pour que les gens qui jurent d'après un maître et considèrent non ce qu'on a pu dire, mais qui l'a dit, sachent que les bonnes pensées appartiennent à tous.

LETTRE XIII.

Sur la force d'âme qui convient au sage. – Ne pas trop craindre l'avenir.

Ton courage est grand, je le sais. Avant même de t'être armé de ces préceptes qui nous sauvent, qui triomphent des plus rudes atteintes, tu étais, en face de la Fortune, assez sûr de toi, bien plus sûr encore quand tu en es venu aux mains avec elle et que tu as mesuré tes forces. Et qui peut jamais se fier fermement aux siennes, s'il n'a vu mille difficultés surgir de toutes parts et quelquefois le serrer de près ? Pour une âme énergique et qui ne pliera sous le bon plaisir de personne, voilà l'épreuve, la vraie pierre de touche. L'athlète ne saurait apporter au combat toute l'ardeur nécessaire, s'il n'a jamais reçu de contusions. Celui qui a vu couler son sang, dont les dents ont craqué sous le ceste, qui, renversé, a supporté le poids de l'adversaire étendu sur lui, que l'on a pu abattre sans abattre son courage, qui à chaque chute s'est relevé plus opiniâtre, celui-là descend plein d'espoir dans l'arène. Ainsi, pour suivre la similitude, souvent la Fortune t'a tenu sous elle et, loin de te rendre, dégagé d'un seul bond tu l'as attendue plus fièrement : la vertu croît et gagne aux coups qu'on porte. Toutefois, si bon te semble, accepte de moi de nouveaux moyens de résistance. Il y a, ô Lucilius, plus de choses qui font peur qu'il n'y en a qui font mal, et nos peines sont plus souvent d'opinion que de réalité. Je te parle ici le langage non des stoïciens, mais de l'autre école, moins hardie. Car nous disons, nous, que tout ce qui arrache à l'homme la plainte ou le cri des douleurs, tout cela est futile et à dédaigner. Oublions ces doctrines si hautes et néanmoins si vraies : ce que je te recommande, c'est de ne pas te faire malheureux avant le temps ; car ces maux, dont l'imminence apparente te fait pâlir, peut-être ne seront jamais, à coup sûr ne sont point encore. Nos angoisses parfois vont plus loin, parfois viennent plus tôt qu'elles ne doivent ; souvent elles naissent d'où elles ne devraient jamais naître. Elles sont ou excessives, ou chimériques, ou prématurées. Le premier de ces trois points étant controversé et le procès restant indécis, n'en parlons pas quant à présent. Ce que j'appellerais léger, tu le tiendrais pour insupportable ; et je sais que des hommes rient sous les coups d'étrivières, que d'autres se lamentent pour un soufflet. Plus tard nous verrons si c'est d'elles-mêmes que ces choses tirent leur force ou de notre faiblesse. En attendant promets-moi, quand tu seras assiégé d'officieux qui te démontreront que tu es malheureux, de ne point juger sur leurs dires, mais sur ce que tu sentiras : consulte ta puissance de souffrir, appelles-en à toi-même qui te connais mieux que personne : « D'où me viennent ces condoléances ? quelle peur agite ces gens ? ils craignent jusqu'à la contagion de ma présence, comme si l'infortune se gagnait ! Y a-t-il ici quelque mal réel ; ou la chose ne serait-elle point plus décriée que funeste ? » Adresse-toi cette question : « N'est-ce pas sans motif que je souffre, que je m'afflige ; ne fais-je point un mal de ce qui ne l'est pas ? » – « Mais comment voir si ce sont chimères ou réalités qui causent mes angoisses ? » Voici à cet égard la règle. Ou le présent fait notre supplice, ou c'est l'avenir, ou c'est l'un et l'autre. Le présent est

facile à apprécier. Ton corps est-il libre, est-il sain, aucune disgrâce n'affecte-t-elle ton âme, nous verrons comment tout ira demain, pour aujourd'hui rien n'est à faire. « Mais demain arrivera. » Examine d'abord si des signes certains présagent la venue du mal, car presque toujours de simples soupçons nous abattent, dupes que nous sommes de cette renommée qui souvent défait des armées entières, à plus forte raison des combattants isolés. Oui, cher Lucilius, on capitule trop vite devant l'opinion : on ne va point reconnaître l'épouvantail, on n'explore rien, on ne sait que trembler et tourner le dos comme les soldats que la poussière soulevée par des troupeaux en fuite a chassés de leur camp, ou qu'un faux bruit semé sans garant frappe d'un commun effroi. Je ne sais comment le chimérique alarme toujours davantage : c'est que le vrai a sa mesure, et que l'incertain avenir reste livré aux conjectures et aux hyperboles de la peur. Aussi n'est-il rien de si désastreux, de si irrémédiable que les terreurs paniques : les autres ôtent la réflexion, celles-ci, jusqu'à la pensée. Appliquons donc ici toutes les forces de notre attention. Il est vraisemblable que tel mal arrivera, mais est-ce là une certitude ? Que de choses surviennent sans être attendues, que de choses attendues ne se produisent jamais ! Dût-il même arriver, à quoi bon courir au-devant du chagrin ? il se fera sentir assez tôt quand il sera venu : d'ici là promets-toi meilleure chance. Qu'y gagneras-tu ? du temps. Mille incidents peuvent faire que le péril le plus prochain, le plus imminent, s'arrête ou se dissipe ou aille fondre sur une autre tête. Des incendies ont ouvert passage à la fuite ; il est des hommes que la chute d'une maison a mollement déposés à terre ; des têtes déjà courbées sous le glaive l'ont vu s'éloigner, et le condamné a survécu à son bourreau. La mauvaise fortune aussi a son inconstance. Elle peut venir comme ne venir pas : jusqu'ici elle n'est pas venue : vois le côté plus doux des choses. Quelquefois, sans qu'il apparaisse aucun signe qui annonce le moindre malheur, l'imagination se crée des fantômes ; ou c'est une parole de signification douteuse qu'on interprète en mal, ou l'on s'exagère la portée d'une offense, songeant moins au degré d'irritation de son auteur qu'à tout ce que pourrait sa colère. Or la vie n'est plus d'aucun prix, nos misères n'ont plus de terme, si l'on craint tout ce qui en fait de maux est possible. Que ta prudence te vienne en aide, emploie ta force d'âme à repousser la peur du mal même le plus évident ; sinon, combats une faiblesse par une autre, balance la crainte par l'espoir. Si certains que soient les motifs qui effraient, il est plus certain encore que la chose redoutée peut s'évanouir, comme celle qu'on espère peut nous décevoir. Pèse donc ton espoir et ta crainte, et si l'équilibre en somme est incertain, penche en ta faveur et crois ce qui te flatte le plus. As-tu plus de probabilités pour craindre, n'en incline pas moins dans l'autre sens et coupe court à tes perplexités. Représente-toi souvent combien la majeure partie des hommes, alors qu'ils n'éprouvent aucun mal, qu'il n'est pas même sûr s'ils en éprouveront, s'agitent et courent par tous chemins. C'est que nul ne sait se résister, une fois l'impulsion donnée, et ne réduit ses craintes à leur vraie valeur. Nul ne dit : « Voilà une autorité vaine, vaine de tout point : cet homme est fourbe ou crédule. » On se laisse aller aux rapports ; où il y a doute, l'épouvante voit la certitude ; on ne garde aucune mesure, soudain le soupçon grandit en terreur.

J'ai honte de te tenir un pareil langage et de t'appliquer d'aussi faibles palliatifs. Qu'un autre dise : « Peut-être cela n'arrivera-t-il pas ! » Tu diras, toi : « Et quand cela arriverait ? Nous verrons qui sera le plus fort. Peut-être sera-ce un heureux malheur, une mort qui honorera ma vie. » La ciguë a fait la grandeur de Socrate : arrache à Caton le glaive qui le rendit à la liberté, tu lui ravis une grande part de sa gloire.

Mais c'est trop longtemps t'exhorter ; car toi, c'est d'un simple avis, non d'une exhortation que tu as besoin. Nous ne l'entraînons pas dans un sens qui répugne à ta nature : tu es né pour les choses dont nous parlons. Tu n'en dois que mieux développer

et embellir ces heureux dons. Mais voici ma lettre finie : je n'ai plus qu'à lui imprimer son cachet, c'est-à-dire quelque belle sentence que je lui confierai pour toi. « L'une des misères de la déraison, c'est de toujours commencer à vivre. » Apprécie ce que ce mot signifie, ô Lucilius, le plus sage des hommes, et tu verras combien est choquante la légèreté de ceux qui donnent chaque jour une base nouvelle à leur vie, qui ébauchent encore, près d'en sortir, de nouveaux projets. Regarde autour de toi chacun d'eux : tu rencontreras des vieillards qui plus que jamais se préparent à l'intrigue, aux lointains voyages, aux trafics. Quoi de plus pitoyable qu'un vieillard qui débute dans la vie ! Je ne joindrais pas à cette pensée le nom de son auteur, si elle n'était assez peu connue et en dehors des recueils ordinaires d'Épicure, dont je me suis permis d'applaudir et d'adopter les mots.

LETTRE XIV.

Jusqu'à quel point il faut soigner le corps.

Je l'avoue, la nature a voulu que notre corps nous fût cher ; je l'avoue encore, elle nous en a commis la tutelle ; je ne nie pas qu'on ne lui doive quelque indulgence : mais qu'il faille en être esclave, je le nie. On se prépare trop de tyrans dès qu'on s'en fait un de son corps, dès qu'on craint trop pour lui, dès qu'on rapporte tout à lui. Il faut se conduire dans la pensée que ce n'est pas pour le corps qu'on doit vivre, mais qu'on ne peut vivre sans le corps. Si nous lui sommes trop attachés, nous voilà agités de frayeurs, surchargés de soucis, en butte à mille déplaisirs. Le beau moral est bien peu de chose aux yeux de l'homme pour qui le physique est tout. Donnons au corps tous les soins qu'il exige, mais sachons, dès que l'ordonnera la raison, ou l'honneur, ou le devoir, le précipiter dans les flammes. Néanmoins, autant que possible, évitons tous genres de malaises, non pas seulement tous périls ; retirons-nous en lieu sûr, veillant sans cesse à écarter les choses que ce corps peut craindre. Elles sont, si je ne me trompe, de trois sortes. Il a peur de l'indigence, peur des maladies, peur des violences de plus puissant que lui. De tout cela rien ne nous frappe plus vivement que les menaces de la force, car c'est à grand bruit, c'est avec fracas qu'elles arrivent. Les maux naturels dont je viens de parler, l'indigence et les maladies, se glissent silencieusement : l'œil ni l'oreille n'en reçoivent nulle impression de terreur. L'autre fléau marche en grand appareil : le fer et les feux l'environnent et les chaînes et une meute de bêtes féroces qu'il lâche sur des hommes pour les éventrer. Figure-toi ici les cachots, et les croix, et les chevalets, et les crocs ; et l'homme assis sur un fer aigu qui le traverse et lui sort par la bouche ; et ces membres écartelés par des chars poussés en sens divers ; et cette tunique enduite et tissue de tout ce qui alimente la flamme ; et tout ce qu'a pu en outre imaginer la barbarie. Non : il n'est pas étonnant que nos plus grandes craintes nous viennent d'un ennemi dont les supplices sont si variés et les apprêts si formidables. Comme le bourreau terrifie d'autant plus qu'il étale plus d'instruments de torture (car l'appareil triomphe de qui eût résisté aux douleurs) ; de même, parmi les choses qui subjuguent et domptent nos âmes, les plus puissantes sont celles qui ont de quoi parler aux yeux. Il y a des fléaux non moins graves, tels que la faim, la soif, les ulcères intérieurs, la fièvre qui brûle les entrailles ; mais ceux-là sont cachés : ils n'ont rien à montrer qui menace, qui soit pittoresque : les autres sont comme ces grandes armées dont l'aspect et les préparatifs seuls ont déjà vaincu.

Veillons donc à n'offenser personne. C'est tantôt le peuple que nous devrons craindre ; tantôt, si la forme du gouvernement veut que la majeure partie des affaires se

traite au Sénat, ce seront les hommes influents ; ce sera parfois un seul personnage investi des pouvoirs du peuple et qui a pouvoir sur le peuple. Avoir tous ces hommes pour amis est une trop grande affaire ; c'est assez de ne pas les avoir pour ennemis. Aussi le sage ne provoquera-t-il jamais le courroux des puissances ; il louvoiera, comme le navigateur devant l'orage. Quand tu es allé en Sicile, tu as traversé le détroit. Ton téméraire pilote ne tint pas compte des menaces de l'Auster, de ce vent qui soulève les flots de ces parages et les roule en montagnes ; au lieu de chercher la côte à sa gauche, il se jeta sur celle où le voisinage de Charybde met aux prises les deux mers. Un plus avisé demande à ceux qui connaissent les lieux quel est ce bouillonnement, ce que pronostiquent les nuages, et il dirige sa course loin de ces bords tristement célèbres par leurs gouffres tournoyants. Ainsi agit le sage : il évite un pouvoir qui peut nuire prenant garde avant tout de paraître l'éviter. Car c'est encore une condition de la sécurité que de ne pas trop faire voir qu'on la cherche : tu me fuis, donc tu me condamnes.

J'ai dit qu'il faut songer à se garantir du côté du vulgaire. D'abord n'ayons aucune de ses convoitises : les rixes s'élèvent entre concurrents. Ensuite ne possédons rien que la ruse ait grand profit à nous ravir ; que ta personne offre le moins possible aux spoliateurs. Nul ne verse le sang pour le sang : ces monstres du moins sont bien rares ; on tue par calcul plus souvent que par haine ; le brigand laisse passer l'homme qui n'a rien sur lui ; sur la route la plus infestée il y a paix pour le pauvre. Restent trois choses, qu'un ancien adage nous prescrit d'éviter : la haine, l'envie, le mépris. Comment y réussir ? La sagesse seule nous le montrera. Il est difficile en effet de tenir un milieu : je risque de tomber dans le mépris par crainte de l'envie ; et si je me fais scrupule d'écraser personne, on peut me croire fait pour être écrasé : beaucoup eurent sujet de trembler parce qu'ils pouvaient faire trembler les autres. À tout égard prenons nos sûretés : il n'en coûte pas moins d'être envié que méprisé.

Que la philosophie soit notre refuge. Son culte est comme un sacerdoce révéré des bons, révéré même de ceux qui ne sont méchants qu'à demi. L'éloquence du forum, tous ces prestiges de la parole qui remuent les masses ont leurs antagonistes ; la philosophie, pacifique et toute à son œuvre, ne donne point prise aux dédains, car tous les arts et les hommes, même les plus pervers, s'inclinent devant elle. Non, jamais la dépravation, jamais la ligue ennemie des vertus ne prévaudront tellement que le titre de philosophe ne demeure vénérable et saint. Qu'au reste notre manière de philosopher soit paisible et modeste. « Mais, diras-tu, te semble-t-elle modeste la philosophie de M. Caton qui veut repousser la guerre civile avec une harangue, qui se jette au milieu des fureurs et des armes des deux plus puissants citoyens, et tandis que les uns combattent Pompée, les autres César, attaque tous les deux à la fois ? » On peut mettre en doute si alors le sage devait prendre en main les affaires publiques. « Que prétends-tu, M. Caton ? Il ne s'agit plus de la liberté : depuis longtemps c'en est fait d'elle. C'est à qui, de César ou de Pompée, appartiendra la république. Qu'as-tu à faire en cette triste lutte ? Tu n'as point ici de rôle : on se bat pour le choix d'un maître. Que t'importe qui triomphera ? Le moins méchant peut vaincre : mais le vainqueur sera forcément le plus coupable. » Je ne prends ici Caton qu'au dénouement ; mais les années même qui précédèrent n'étaient pas faites pour souffrir un sage, dans ce pillage de la république. Caton fit-il autre chose que frapper l'air de clameurs et s'épuiser en vaines paroles, lorsque enlevé par tout un peuple, jeté de mains en mains et couvert de crachats, il fut arraché du forum, ou qu'il se vit du Sénat traîné en prison ? Mais nous examinerons plus tard si le sage doit intervenir en pure perte : en attendant je te renvoie à ces stoïciens qui, exclus des affaires publiques, ont embrassé la retraite pour cultiver l'art de vivre et donner au genre humain le code de ses droits, sans choquer en rien les

puissances. Le sage ne doit point heurter les usages reçus ni attirer sur lui par l'étrangeté de sa vie les regards de tous. « Le voilà donc à l'abri des écueils, s'il suit cette ligne de conduite ? » Je ne puis te garantir cela, pas plus qu'à un homme tempérant la santé, bien que la santé soit le fruit de la tempérance. Des vaisseaux périssent dans le port ; mais que penses-tu qu'il arrive en pleine mer ? Combien n'est-on pas plus près du danger quand on exécute et projette mille choses, si le repos même n'est pas une sauvegarde ! L'innocent succombe quelquefois, qui le nie ? mais le plus souvent c'est le coupable. L'honneur de l'art est sauf quand on reçoit le coup à travers la garde de son épée. En un mot, dans toute affaire c'est la prudence que le sage consulte, non le résultat. Les commencements dépendent de nous : l'événement est à la décision du sort, auquel je ne donne pas juridiction sur moi. « Mais les vexations qu'il apporte ! mais les traverses ! » Brigand qui tue n'est pas juge qui condamne.

Maintenant tu tends la main vers ta stipende journalière. Tu l'auras pleine d'or pur ; et puisque c'est d'or qu'il s'agit, voici le secret d'en user et d'en jouir avec plus de charme : « Celui-là jouit le plus des richesses, qui a le moins besoin d'elles. » – L'auteur ? me diras-tu. – Vois combien j'ai l'âme bonne : je m'avise de louer ce qui n'est pas de nous. C'est d'Épicure, ou de Métrodore, ou de tel autre du même atelier. Et qu'importe qui l'a dit, s'il est dit pour tous ? Qui a besoin des richesses craint de les perdre ; or une jouissance inquiète n'en est plus une : on veut ajouter à son bien, et en songeant à l'accroître on oublie d'en user. On reçoit des comptes, on fatigue le pavé du forum, on feuillette son livre d'échéances, de maître on se fait intendant.

LETTRE XV.

Des exercices du corps. – De la modération dans les désirs.

C'était chez nos pères un usage, observé encore de mon temps, d'ajouter au début d'une lettre : *Si ta santé est bonne, je m'en réjouis ; pour moi, je me porte bien*. À juste titre aussi nous disons, nous : *Si tu pratiques la bonne philosophie, je m'en réjouis*. C'est là en effet la vraie santé, sans laquelle notre âme est malade et le corps lui-même, si robuste qu'il soit, n'a que les forces d'un furieux ou d'un frénétique. Soigne donc par privilège la santé de l'âme : que celle du corps vienne en second lieu ; et cette dernière te coûtera peu, si tu ne veux que te bien porter. Car il est absurde, cher Lucilius, et on ne peut plus messéant à un homme lettré, de tant s'occuper à exercer ses muscles, à épaissir son encolure, à fortifier ses flancs. Quand ta corpulence aurait pris le plus heureux accroissement, et tes muscles les plus belles saillies, tu n'égaleras jamais en vigueur et en poids les taureaux de nos sacrifices. Songe aussi qu'une trop lourde masse de chair étouffe l'esprit et entrave son agilité. Cela étant, il faut, autant qu'on peut, restreindre la sphère du corps et faire à l'âme la place plus large. Que d'inconvénients résultent de tant de soins donnés au corps ! D'abord des exercices dont le travail absorbe les esprits et rend l'homme incapable d'attention forte et d'études suivies ; ensuite une trop copieuse nourriture qui émousse la pensée. Puis des esclaves de la pire espèce que vous acceptez pour maîtres, des hommes qui partagent leur vie entre l'huile et le vin, dont la journée s'est passée à souhait, s'ils ont bien et dûment sué et, pour réparer le fluide perdu, multiplié ces rasades qui à jeun doivent pénétrer plus avant. Boire et suer, régime d'estomacs débilités.

Il est des exercices courts et faciles qui déroidissent le corps sans trop distraire, et ménagent le temps, dont avant tout il faut tenir compte : la course, le balancement des mains chargées de quelque fardeau, le saut en hauteur ou bien en longueur, ou comme

qui dirait la danse *des prêtres saliens*, ou plus trivialement *le saut du foulon*. Choisis lequel tu voudras de ces moyens : l'usage te le rendra facile. Mais quoi que tu fasses, reviens vite du corps à l'âme ; nuit et jour tu dois l'exercer, on l'entretient sans grande peine. Cet exercice, ni froid ni chaleur ne l'empêchent, ni même la vieillesse. Cultive ce fonds que le temps ne fait qu'améliorer. Non que je te prescrive d'être sans cesse courbé sur un livre ou sur des tablettes : il faut quelque relâche à l'âme, de manière toutefois à ne pas démonter ses ressorts, mais à les détendre. La litière aussi donne au corps un ébranlement qui ne trouble point la pensée : elle permet de lire, de dicter, de parler, d'écouter, tous avantages que nous laisse même la promenade à pied. Ne dédaigne pas non plus la lecture à haute voix ; mais point de ces efforts d'organe qui montent toute l'échelle des tons pour baisser brusquement. Veux-tu même apprendre l'art de déclamer en marchant ? Ouvre ta porte à ces gens auxquels la faim a fait inventer une science nouvelle : ils sauront régler ton allure, observeront le mouvement de tes lèvres et de tes mâchoires et pousseront la hardiesse aussi loin que ta patiente crédulité les laissera faire. Or voyons : faudra-t-il que tu débutes par crier et par développer toute la force de tes poumons ? Il est si naturel de ne s'échauffer que graduellement, que même ceux qui plaident prennent d'abord le ton ordinaire avant de passer aux éclats de voix. Aucun ne s'écrie dès l'exorde « À moi, concitoyens ! » Ainsi, selon l'idée, l'impulsion du moment, soutiens le pour, le contre d'une controverse ou plus animée ou plus lente, prenant aussi conseil de tes poumons et de ta voix. Toujours mesurée, quand tu veux la recueillir et la rappeler, qu'elle descende et ne tombe pas ; qu'elle garde le diapason de l'âme sa régulatrice et ne s'emporte pas à l'ignorante et rustique manie de vociférer. Ce n'est pas d'exercer la voix qu'il s'agit, mais de s'exercer par elle.

Grâce à moi te voilà hors d'un grave embarras : un petit cadeau, un présent d'ami va s'ajouter à ce service. Écoute cette sentence remarquable : « La vie de l'insensé n'est qu'ingratitude, qu'anxiété, qu'élancement vers l'avenir. » – « Qui a dit cela ? » Le même que ci-devant. Or de quelle vie parle-t-il, selon toi ; de quel insensé ? de Baba ? d'Ision ? Non ; il parle de nous, que d'aveugles désirs précipitent vers ce qui doit nous nuire, ou du moins ne nous rassasier jamais ; de nous qui, si nous pouvions l'être, serions satisfaits dès longtemps ; de nous qui ne songeons pas combien il est doux de ne rien demander, combien il est beau de dire : « J'ai assez, je n'attends rien de la Fortune. » Ressouviens-toi mainte fois, cher Lucilius, de tout ce que tu as conquis d'avantages ; et en voyant combien d'hommes te précèdent, songe combien viennent après toi. Si tu ne veux être ingrat envers les dieux et ta destinée, songe à tant de rivaux que tu as devancés. Qu'as-tu à envier aux autres ? Tu t'es dépassé toi-même. Fige-toi une limite que tu ne puisses plus franchir, quand tu le voudrais : tu verras fuir quelque jour ces biens fallacieux, plus doux à espérer qu'à posséder. S'il y avait en eux de la substance, ils désaltéreraient quelquefois ; mais plus on y puise, plus la soif s'en irrite. Il change vite, l'appareil séduisant du banquet. Et ce que roule dans ses voiles l'incertain avenir, pourquoi obtiendrais-je du sort qu'il ne le donne, plutôt que de moi, de ne pas le demander ? Et pourquoi le demanderais-je, oublieux de la fragilité humaine ? Pourquoi entasser de nouveaux sujets de labeurs ? Voici que ce jour est mon dernier jour ! Ne le fût-il pas, il est si proche du dernier !

LETTRE XVI.

Utilité de la philosophie. – La nature et l'opinion.

Il est clair pour toi, Lucilius, je le sais, que nul ne peut mener une vie heureuse ou même supportable sans l'étude de la sagesse ; que la première est le fruit d'une sagesse parfaite, la seconde, d'une sagesse seulement ébauchée. Mais cette conviction veut être affermie et enracinée plus avant par une méditation de tous les jours. L'œuvre est plus difficile de rester fidèle à ses plans que de les former vertueux. Il faut persévérer, il faut qu'un travail assidu accroisse tes forces, jusqu'à faire passer dans tes habitudes le bien que rêve ta volonté. Tu n'as donc pas besoin avec moi de protestations si prodigues de mots ni si longues : je vois que tes progrès sont grands. Tes lettres, je sais ce qui les inspire : elles n'ont ni feinte, ni fausses couleurs. Je dirai toutefois ma pensée : j'ai bon espoir de toi, mais pas encore confiance entière. Je veux que tu fasses comme moi : ne compte pas trop vite et trop aisément sur toi-même, secoue les divers replis de ton âme, scrute et observe. Avant toute chose vois si c'est spéculativement ou dans la vie pratique que tu as gagné. La philosophie n'est point un art d'éblouir le peuple, une science de parade : ce n'est pas dans les mots, c'est dans les choses qu'elle consiste. Elle n'est point faite pour servir de distraction et tuer le temps, pour ôter au désœuvrement ses dégoûts ; elle forme l'âme, elle la façonne, règle la vie, guide les actions ; montre ce qu'il faut pratiquer ou fuir, siège au gouvernail et dirige à travers les écueils notre course agitée. Sans elle point de sécurité : combien d'incidents, à toute heure, exigent des conseils qu'on ne peut demander qu'à elle ! « Mais dira-t-on, que me sert la philosophie, s'il existe une fatalité ? que sert-elle si un Dieu régit tout ? que sert-elle si le hasard commande ? Car changer l'immuable, je ne le puis, ni me prémunir contre l'incertain, qu'un Dieu ait devancé mon choix et décidé ce que je devrai faire, ou que la Fortune ne me laisse plus à choisir. » De ces opinions quelle que soit la vraie, qu'elles le soient même toutes, soyons philosophes : soit que les destins nous enchaînent à leur inexorable loi, soit qu'un Dieu, arbitre du monde, ait tout disposé à son gré, soit que les choses humaines flottent désordonnées sous l'impulsion du hasard, la philosophie sera notre égide. Elle déterminera en nous une obéissance volontaire à Dieu, une opiniâtre résistance à la Fortune ; elle t'enseignera à suivre l'un, à souffrir l'autre. Mais ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion sur les droits qui nous restent sous l'empire d'une Providence ou d'une série de causes fatales qui lient et entraînent l'homme, ou quand le brusque et l'imprévu dominent seuls ; je reviens à mon but qui est de t'avertir, de t'exhorter à ne point laisser ton mâle courage déchoir et se refroidir. Soutiens-le et sache le régler, et fais ta manière d'être de ce qui n'est qu'un heureux élan.

Dès l'ouverture de cette lettre, si je te connais bien, tu l'auras parcourue de l'œil pour voir si elle apporte quelque petit cadeau. Cherche bien, tu le trouveras. N'en fais pas honneur à ma générosité : c'est encore du bien d'autrui que je suis libéral. Que dis-je ? du bien d'autrui ! Tout ce qui a été bien dit par quelque autre est à moi, par exemple ce mot d'Épicure : « Si tu vis selon la nature, tu ne seras jamais pauvre ; si selon l'opinion, jamais riche. » La nature désire bien peu, l'opinion voudrait l'infini. Qu'on rassemble sur toi tout ce que des milliers de riches ont pu posséder ; que le sort, t'élevant au-dessus de la mesure des fortunes privées, te couvre de plafonds d'or, t'habille de pourpre, t'amène à ce point de raffinements et d'opulence que le sol disparaisse sous tes marbres, que tu puisses non-seulement posséder, mais fouler en

marchant des trésors, ajoutes-y statues et peintures et tout ce que tous les arts ont élaboré pour le luxe, tant de richesses ne t'apprendront qu'à désirer plus encore. Les vœux de la nature ont leurs bornes, ceux que la trompeuse opinion fait naître n'ont pas où s'arrêter ; car point de limites dans le faux. Qui suit la vraie route arrive à un but ; qui la perd s'égare indéfiniment. Retire-toi donc de l'illusoire, et quand tu voudras savoir si ton désir est naturel ou suggéré par l'aveugle passion, vois s'il a quelque part son point d'arrêt. Quand, parvenu déjà loin, toujours il lui reste à pousser au delà, sache qu'il est hors de la nature.

LETTRE XVII.

Tout quitter pour la philosophie. – Avantages de la pauvreté.

Loin de toi tout cet attirail, si tu es sage, que dis-je ? si tu veux l'être et porte-toi vers la raison à grande vitesse et de toutes tes forces. Si quelque lien t'arrête, ou dénoue-le ou tranche-le. Qui te retient ? Tes intérêts domestiques, dis-tu ! Tu les peux régler de telle sorte que ton revenu te suffise sans travail, de peur que la pauvreté ne te pèse, ni toi à personne. – En disant cela, tu sembles ne pas connaître la force et la grandeur du bien où tu aspires : tu vois bien l'ensemble de la chose et à quel point la philosophie est utile ; mais les détails, tu ne les saisis pas encore d'un coup d'œil assez net ; tu ignores combien, en cette situation, elle offre de ressources et comment, pour parler avec Cicéron, dans les grandes crises elle nous prête assistance et intervient dans nos moindres embarras. Crois-moi, appelle-la dans tes conseils : elle te dissuadera de rester assis devant un comptoir : ce que tu cherches, n'est-ce pas, ce que tu veux gagner par tes retards, c'est de n'avoir point la pauvreté à craindre. Et s'il te faut la désirer ! Pour combien d'hommes les richesses furent un obstacle à la philosophie ! La pauvreté va d'un pas libre, en toute sécurité. Quand le clairon sonne, elle sait qu'on n'en veut pas à elle ; quand retentit le cri d'alarme, elle cherche par où fuir, et non ce qu'elle emportera. À-t-elle à s'embarquer ? Elle n'excite pas grand bruit au port ; et pour le cortège d'un seul homme le rivage n'est pas en tumulte ; elle n'a point autour d'elle un peuple d'esclaves pour la nourriture desquels il faille souhaiter que les récoltes d'outre-mer donnent bien. Il est facile d'alimenter un petit nombre d'estomacs, bien réglés, et qui ne demandent rien qu'à être rassasiés. La faim est peu coûteuse, un palais blasé l'est beaucoup. Il suffit à la pauvreté que ses besoins pressants soient satisfaits.

Pourquoi donc la refuserais-tu, cette commensale dont le régime devient celui de tout riche de bon sens ? Qui veut cultiver librement son âme doit être pauvre ou vivre comme tel. Cette culture ne profite qu'au sectateur de la frugalité : or la frugalité, c'est une pauvreté volontaire. Défais-toi donc de ces vains prétextes : « Je n'ai pas encore ce qui me suffirait ; que j'arrive à telle somme, et je me donne tout à la philosophie. » Eh ! c'est cette philosophie qu'il faut avant tout acquérir ; tu l'ajournes, tu la remets en dernier, elle par qui tu dois commencer. « Je veux amasser de quoi vivre ! » Apprends donc aussi comment il faut amasser. Si quelque chose t'empêche de bien vivre, qui t'empêche de bien mourir ? Non : ni la pauvreté n'est faite pour nous enlever à la philosophie, ni l'indigence même. Ceux qui ont hâte d'arriver à elle devront endurer même la faim, qu'ont bien endurée des populations assiégées. Et quel autre prix voulaient-elles de leurs souffrances que de ne pas tomber à la merci du vainqueur ? Combien est plus grande une conquête qui promet la liberté perpétuelle et le bonheur de ne craindre ni homme ni Dieu ! Oui, fût-ce par les tortures de la faim, c'est là qu'il faut marcher. Des armées se sont résignées à manquer de tout, à vivre de racines sauvages ;

des choses dont le seul nom répugne les ont soutenues dans leur dénuement. Tout cela, elles l'ont souffert pour des maîtres, chose plus étonnante, étrangers ; et l'on hésiterait devant une pauvreté qui affranchit l'âme de ses passions furieuses ? Ce n'est donc pas d'amasser qu'il s'agit d'abord ; on peut, même sans provisions de route, arriver à la philosophie. Je te comprends : quand tu posséderas tout le reste, tu voudras bien avoir aussi la sagesse : ce sera comme le complément du matériel de ta vie, et pour ainsi dire un meuble de plus. Ah ! plutôt, si peu que tu possèdes, fais-toi dès maintenant philosophe, car d'où sais-tu si tu n'as pas déjà trop ? Si tu n'as rien, recherche la philosophie avant toute chose. « Mais je manquerai du nécessaire ! » Je dis d'abord non : cela ne saurait être, tant la nature demande peu ; et le sage s'accommode à la nature. Que si les nécessités les plus extrêmes fondent sur lui, il est prêt : il s'élance hors de la vie et cesse d'être à charge à lui-même. N'a-t-il pour sustenter cette vie que d'exiguës et étroites ressources, « Tant mieux, » se dira-t-il, et sans autre souci, sans se mettre en peine que du nécessaire, il payera sa dette à son estomac, couvrira ses épaules ; et en voyant les tracas des riches, et tant de rivaux dans cette course aux richesses, tranquille et satisfait il ne fera qu'en rire, il leur criera : « Pourquoi remettre si tard à jouir de vous-mêmes ? Attendrez-vous les fruits de vos capitaux, les gains de vos spéculations, le testament d'un riche vieillard, quand vous pouvez sur l'heure devenir riches ? La sagesse tient lieu de biens à l'homme : car les lui rendre superflus, c'est les lui donner. » Ceci s'adresse à d'autres qu'à toi, qui es voisin de l'opulence. Change le siècle, tu auras trop ; et dans tout siècle le nécessaire est le même.

Je pourrais clore ici ma lettre, mais je t'ai gâté. Il n'est permis de saluer les rois parthes qu'avec un présent ; toi, l'on ne peut te dire adieu sans payer. Qu'ai-je sur moi ? Empruntons à Épicure : « Que d'hommes pour qui la richesse conquise n'a pas été la fin, mais le changement de leur misère ! » Je n'en suis pas surpris : ce n'est point dans les choses qu'est le mal, c'est dans l'âme. Ce qui lui rendait la pauvreté si lourde fait que les richesses lui pèsent. Comme il est indifférent que l'homme qui souffre soit déposé sur un lit de bois ou sur un lit d'or : n'importe où tu l'as transféré, ses douleurs y passent avec lui ; de même, place un esprit malade dans la richesse ou dans la pauvreté, partout son mal le suit.

LETTRE XVIII.

Les Saturnales à Rome. – Frugalité du sage.

Nous voici en décembre, où plus que jamais Rome sue à se divertir ; le plaisir sans frein est de droit public ; tout retentit des vastes apprêts de la fête, comme si rien ne distinguait les Saturnales des jours de travail. La différence a si bien disparu que, ce me semble, on n'a pas eu tort de dire : « Autrefois décembre durait un mois, à présent c'est toute l'année. » Si je t'avais ici, je causerais volontiers avec toi sur ce qu'à ton sens on doit faire : faut-il ne rien changer à nos habitudes de chaque jour ou, pour ne pas paraître faire opposition à l'usage général, faut-il égayer un peu nos soupers, et dépouiller la toge ? Car, ce qui n'avait lieu jadis qu'au temps de troubles et de calamité publique, maintenant pour le plaisir, pour des jours de fête, le costume romain est mis bas. Si je te connais bien, tu ferais le rôle d'arbitre et ne nous voudrais ni tout à fait pareils à cette foule en bonnet phrygien ; ni de tous points dissemblables ; à moins peut-être qu'en ces jours plus que jamais il ne faille commander à son âme de s'abstenir seule du plaisir alors que tout un peuple s'y vautre. Elle obtient la plus sûre preuve de sa fermeté, lorsqu'elle ne se porte ni d'elle-même ni par entraînement vers les

séductions attirantes de la volupté. S'il y a bien plus de force morale, au milieu d'un peuple ivre et vomissant, à garder sa faim et sa soif, il y a plus de mesure à ne se point isoler ni singulariser, sans toutefois se mêler à la foule, et à faire les mêmes choses, non de la même manière. On peut en effet célébrer un jour de fête sans orgie.

Au reste, je me plais tellement à éprouver la fermeté de ton âme que, comme de grands hommes l'ont prescrit, à mon tour je te prescrirai d'avoir de temps à autre certains jours où te bornant à la nourriture la plus modique et la plus commune, à un vêtement rude et grossier, tu puisses dire : « Voilà donc ce qui me faisait peur ! » Qu'au temps de la sécurité l'âme se prépare aux crises difficiles ; qu'elle s'aguerrisse contre les injures du sort au milieu même de ses faveurs. En pleine paix, sans ennemis devant soi, le soldat prend sa course, fiche des palissades et se fatigue de travaux superflus pour suffire un jour aux nécessaires. Celui que tu ne veux pas voir trembler dans l'action, exerce-le avant l'action. Voilà comme ont fait les hommes qui, vivant en pauvres tous les mois de l'année, se réduisaient presque à la misère, pour ne plus craindre ce dont ils auraient fait souvent l'apprentissage. Ne crois pas qu'ici je te conseille ces repas à la Timon, ni ces *cabanes du pauvre*, ni aucune de ces fantaisies raffinées, dont la richesse amuse son ennui. Je veux pour toi un vrai grabat, un sayon, un pain dur et grossier. Soutiens ce régime trois et quatre jours, quelquefois plus : n'en fais pas un jeu, mais une épreuve. Alors, crois-moi, Lucilius, tu tressailliras de joie quand pour deux as tu seras rassasié, tu verras que pour être tranquille sur l'avenir on n'a nul besoin de la Fortune ; car elle nous doit le nécessaire, même dans ses rigueurs. Ne te figure pas toutefois que tu auras fait merveille : tu auras fait ce que tant de milliers d'esclaves, tant de milliers de pauvres font. À quel titre donc te glorifier ? C'est que tu l'auras fait sans contrainte, et qu'il te sera aussi facile de le souffrir toujours que de l'avoir essayé un moment. Exerçons-nous à cette escrime, et pour que le sort ne nous prenne pas au dépourvu, rendons-nous la pauvreté familière. Nous craindrons moins de perdre la richesse, si nous savons combien peu il est pénible d'être pauvre. Le grand maître en volupté, Épicure, avait ses jours marqués où il fraudait son appétit, afin de voir s'il lui manquerait quelque chose pour la parfaite plénitude de la jouissance, ou combien il lui manquerait, et si ce complément valait toute la peine qu'il aurait coûtée. C'est du moins ce qu'il dit dans les lettres qu'il écrivit, sous l'archonte Charinus, à Polyænos. Et il ajoute avec orgueil : « Moins d'un as suffit pour me nourrir ; Métrodore n'est pas aussi avancé : il lui faut l'as entier. » Crois-tu qu'un tel régime puisse rassasier ? – On y trouve même une jouissance, et une jouissance non point légère, d'un moment, et qu'il faille toujours étayer, mais stable et assurée. Ce n'est pas en soi une douce chose que l'eau claire et la bouillie, ou un morceau de pain d'orge ; mais c'est un plaisir suprême d'en pouvoir retirer encore du plaisir et de s'être restreint à ce que ne saurait nous ravir le plus inique destin. On nourrit d'une main plus libérale le prisonnier ; ceux qu'on réserve pour la peine capitale sont traités avec moins d'épargne par l'homme qui les doit mettre à mort. Qu'elle est grande l'âme qui sait descendre spontanément au-dessous même de ce qu'auraient à craindre des condamnés au dernier supplice ! Voilà désarmer d'avance la Fortune. Commence donc, cher Lucilius, à suivre la pratique de ces sages : prescris-toi certains jours pour quitter ton train ordinaire et t'accommoder de la plus mince façon de vivre ; commence, fraternise avec la pauvreté,

Ose mépriser l'or, ô mon hôte ! et d'un dieu
Fais-toi le digne émule...

Nul autre ne peut l'être que le contempteur de l'or. Je ne t'en interdis pas la possession, mais je veux t'amener à le posséder sans alarmes ; et tu n'as, pour y

parvenir, qu'un moyen : te convaincre que tu vivras heureux sans la richesse, et la voir toujours comme prête à t'échapper.

Mais il faut songer à plier ma lettre. « Auparavant, dis-tu, paye ta dette. » Je te renverrai à Épicure : c'est lui qui te soldera. « L'extrême colère engendre la folie. » Pour bien sentir cette grande vérité, il suffit d'avoir eu un esclave ou un ennemi. C'est contre les hommes de tous rangs que cette fièvre s'allume : elle naît de l'amour, elle naît de la haine, au milieu des choses sérieuses comme parmi les jeux et les ris. Le point essentiel n'est pas la gravité de ses motifs, mais le caractère où elle entre. Ainsi peu importe qu'un feu soit plus ou moins actif ; la matière où il tombe fait tout : il est des corps massifs que la plus vive flamme ne pénètre pas, comme il en est de tellement secs et combustibles qu'une étincelle même s'y nourrit jusqu'à former un incendie. Oui, cher Lucilius, l'extrême colère aboutit au délire ; et il faut la fuir moins encore pour garder la mesure que pour sauver notre raison.

LETTRE XIX.

Quitter les hauts emplois pour le repos.

Je tressaille de joie chaque fois que je reçois de tes lettres : elles me remplissent d'un bon espoir ; ce ne sont plus des promesses, ce sont des garanties. Persévère, je t'en prie, je t'en conjure : car qu'ai-je de mieux à demander à un ami que de le prier pour lui-même ? Dérobe-toi, s'il est possible, au tracas des affaires ; sinon, romps avec elles. Voilà bien assez de jours gaspillés : commençons, vieux que nous sommes, à plier bagage. Sera-ce faire ombrage à personne ? Nous avons vécu dans la tourmente, allons mourir au port. Non que je te conseille la retraite comme moyen de renommée : il n'y faut mettre ni gloire ni mystère. Jamais en effet je ne te réduirai, tout en condamnant la folie des hommes, à chercher un antre et l'oubli : tâche que ton renoncement n'ait pas trop d'éclat, mais se laisse voir. D'autres, dont le choix à cet égard est libre et encore à faire, verront s'il leur convient de passer leur vie dans l'obscurité. Pour toi cela n'est plus possible : te voilà produit au grand jour par la vigueur de ton génie, par tes écrits si pleins de goût, par de nobles et illustres amitiés. La célébrité s'est emparée de toi ; fusses-tu plongé et comme perdu dans la retraite la plus reculée, tes premières traces te décèleraient encore. Tu ne peux plus jouir des ténèbres ; tu emporteras, n'importe où tu fuiras, presque tout l'éclat de ton passé. Tu peux prétendre au repos sans que personne t'en veuille, sans regrets ni remords de conscience. Que quitteras-tu dont l'abandon puisse être amer à ta pensée ? Tes clients ? Aucun ne te suit pour toi-même, tous pour quelque chose à tirer de toi. Tes amis ? Jadis on recherchait l'amitié ; maintenant on court à la proie. Des vieillards qui ne te verront plus changeront leurs testaments ? Tes flatteurs iront saluer d'autres seuils ? Un grand bien ne saurait coûter peu. Calcule à quoi tu veux renoncer : à toi-même, ou à une portion de ce qui est à toi ? Que ne te fut-il donné de vieillir dans la sphère modeste où tu pris naissance ; et pourquoi la Fortune t'a-t-elle porté si haut ? Tu as perdu de vue l'existence salutaire à l'âme, emporté par tes rapides avantages, gouvernement de province, intendance et tout ce que promettent ces titres ; de plus grandes charges encore t'invitent, et après celles-là, d'autres. Quel sera le terme ? Qu'attends-tu pour t'arrêter ? Ce moment n'arrivera jamais. Il est, disons-nous, une série de causes dont la trame forme le destin ; ainsi s'étend la chaîne des désirs : ils naissent de la fin l'un de l'autre. Telle est la vie où tu es plongé, que jamais d'elle-même elle ne terminera tes misères et ta servitude. Dérobe au joug ta tête meurtrie ; mieux vaudrait qu'elle fût tranchée une fois qu'incessamment courbée. Si tu reviens à

la vie privée, tout y sera sur une moindre échelle, mais te satisfera pleinement, ce que ne font pas aujourd'hui les torrents de jouissances qui affluent chez toi de toutes parts. Préfères-tu donc, à une pauvreté qui rassasie, une abondance famélique ? La prospérité est avide, et en butte à l'avidité d'autrui. Tant que rien ne t'aura suffi, toi-même tu ne suffiras point aux autres. « Comment sortir de cette position ? » Comme tu pourras. Songe combien de hasards l'argent, combien de travaux les honneurs t'auront fait braver ; ose enfin quelque chose pour le repos ; sinon, condamné aux soucis des gouvernements de provinces, puis des magistratures urbaines, tu vieilliras dans le tracas, dans des tourmentes toujours nouvelles ; il n'est réserve ni douceur de mœurs assez heureuses pour y échapper. Qu'importe en effet que tu veuilles le repos ? Ta fortune ne le veut pas. Et si tu lui permets de grandir encore ? À quelques progrès qu'elle s'élève, il y aura progrès dans ta crainte. Je veux ici te rapporter un mot de Mécène qui, dans les tortures de la grandeur, poussa ce cri de vérité : « Oui, leur hauteur même foudroie les sommets. » Tu demandes dans quel livre il a dit cela ? Dans celui qui a pour titre *Prométhée*. Il a voulu dire : « Les hauteurs ont leurs sommets foudroyés. » Est-il pouvoir au monde au prix duquel tu voulusses afficher une telle ivresse de style ? Mécène avait du génie ; il eût enrichi d'un grand modèle l'éloquence romaine si sa haute fortune ne lui eût ôté sa force, disons le mot : sa virilité. Voilà ce qui t'attend, si tu ne te hâtes de plier la voile et, ce qu'il a voulu trop tard, de raser le rivage.

J'aurais pu, moyennant cette sentence de Mécène, balancer mes comptes avec toi ; mais tu me chercheras chicane, si je te connais bien ; tu ne voudras ton remboursement qu'en pièces de beau relief et de bon aloi. Selon l'usage, c'est sur Épicure que je dois tirer : « Examine bien, dit-il, avec qui tu dois manger et boire, avant de penser à ce que tu boiras et mangeras. Car manger la victime sans un ami, c'est vivre comme les lions et les loups. » Un ami ! Tu ne l'obtiendras que dans la retraite : ailleurs, tu auras des convives triés et classés par le nomenclateur dans la foule qui vient te saluer. Il se méprend fort celui qui cherche des amis dans son antichambre et qui les éprouve à sa table. Il n'est pire malheur pour l'homme obsédé d'occupations et de richesses que de croire à l'amitié de gens qui n'ont point la sienne, ou à l'efficacité de ses bienfaits pour se la concilier ; souvent plus on nous doit, plus on nous hait. Une légère dette fait un débiteur, une lourde somme un ennemi. « Eh quoi ! les bienfaits n'engendrent pas l'amitié ! » Si fait, quand on peut choisir à qui l'on donne, quand on les place, qu'on ne les sème point au hasard. Ainsi, tandis que tu travailles à t'appartenir complètement, mets toujours à profit ce conseil des sages : attache plus d'importance au caractère de l'obligé qu'à la nature de l'obligation.

LETTRE XX.

Même sujet. – Inconstance des hommes.

Si ta santé est bonne, et si tu te crois digne de devenir quelque jour ton maître, je m'en réjouis ; et ce sera ma gloire si j'ai pu te sauver de ce gouffre où tu flottais sans espoir d'en sortir. Mais je te prie d'une chose, cher Lucilius, et je t'y exhorte : ouvre à la philosophie les plus intimes parties de ton âme et prends pour mesure de tes progrès non tes discours ni tes écrits, mais l'affermissement de tes principes et la diminution de tes désirs. Prouve tes paroles par tes actes. Bien différent est le but de ces déclamateurs qui ne veulent que capter les suffrages d'une coterie, de ces ergoteurs qui amusent les oreilles de la jeunesse et des oisifs en voltigeant d'un sujet à l'autre avec une égale

volubilité. La philosophie enseigne à faire non à parler : ce qu'elle exige, c'est que tous vivent d'après sa loi ; que la vie ne démente point les discours et que la teinte de toutes nos actions soit une. Voilà le premier devoir de la sagesse et son plus sûr indice : la concordance du langage avec la conduite, et que l'homme soit partout égal et semblable à lui-même. Qui remplira cette tâche ? Peu d'hommes, mais enfin quelques-uns. La chose est difficile, et je ne dis point que le sage ira toujours du même pas : mais il tiendra la même route. Prends donc bien garde si ton costume ne contraste point avec ta demeure ; si, libéral pour toi-même, tu n'es point avare pour les tiens ; si, frugal dans tes repas, tu ne bâtis point somptueusement. Une fois pour toutes, fais choix de la règle où l'ensemble de ta vie doit s'adapter. Tel se restreint dans son particulier qui s'étend et représente largement au dehors, vicieuse disparate, symptôme d'un esprit vacillant qui n'a point encore son assiette. Un autre motif que je vais donner d'une telle inconséquence et de cette bigarrure entre les actes et les volontés, c'est que nul ne se propose bien ce qu'il veut ; ou, s'il le fait, il n'y persiste point et passe outre ; puis changer ne suffit plus : il revient sur ses pas et retombe dans ce qu'il vient de fuir et de condamner.

Laissant donc de côté les anciennes définitions, et pour embrasser tout le système de la vie humaine, je puis me borner à dire : En quoi consiste la sagesse ? À toujours vouloir ou ne vouloir pas la même chose. Il n'est pas besoin d'ajouter la brève condition : pourvu que nos vouloirs soient justes ; car la même chose ne peut toujours plaire au même homme, si elle n'est juste. Or le vulgaire ne sait ce qu'il veut qu'au moment où il le veut : nul n'a une bonne fois décidé ce qu'il voudra ou ne voudra pas. Nos jugements, d'un jour à l'autre, varient et se contredisent : chacun presque traite la vie comme un jeu de hasard. Tiens donc ferme à ton œuvre ébauchée, et peut-être atteindras-tu à la perfection ou à ce degré que toi seul sentiras ne pas être la perfection. Tu t'inquiètes de ce que deviendra la foule de tes familiers ! N'étant plus nourrie par toi, elle se nourrira elle-même ; et ce que tout seul tu ne démêlerais point, la pauvreté te l'apprendra. Elle retiendra près de toi les sûrs, les vrais amis, tandis que s'éloigneront tous ceux qui cherchaient en toi autre chose que toi. Et ne saurait-on aimer la pauvreté, même à ce seul titre qu'elle nous fait voir qui nous aime ? Oh ! quand viendra le jour où nul ne mentira plus pour te faire honneur ! Voici donc où doivent tendre tes réflexions, tes soins, tes souhaits, en quittant Dieu de tout le reste : vivre content de toi-même et des biens que tu puiseras en toi. Est-il un bonheur plus à ta portée ? Descends à l'humble rang d'où la chute n'est plus possible, et pour que tu le fasses de meilleur cœur, je rattacherai à mon texte le tribut de cette lettre que j'acquitte à l'instant. Dusses-tu m'en vouloir, c'est encore Épicure qui se charge de l'avancer pour moi : « Tes discours imposeront bien plus, crois-moi, prononcés de ton grabat et sous les haillons : ce ne seront pas des mots seulement, mais des exemples. » Moi du moins je suis bien autrement frappé de ce que dit notre Démétrius, quand je le vois nu et couché sur ce qui n'est pas même un chétif matelas : il n'est plus précepteur de la vérité, il en est le vivant témoin. « Quoi ! ne suffit-il donc pas, quand on a les richesses, de les mépriser ? » Pourquoi non ? Celui-là aussi a l'âme grande qui, les voyant affluer autour de lui, frappé d'une longue surprise, ne peut que rire de ce qu'elles lui soient venues et entend dire qu'elles lui appartiennent plutôt qu'il ne s'en aperçoit. Il est beau de n'être pas gâté par la compagnie des richesses ; il y a de la grandeur à rester pauvre au milieu d'elles, mais plus de sécurité à ne les avoir pas. « Je ne sais, diras-tu, comment ce riche supportera la pauvreté, s'il y tombe. » Ni moi, comment ce pauvre, cet émule d'Épicure, s'il vient à tomber dans la richesse, la méprisera. C'est donc chez tous les deux l'âme qu'il faut apprécier : il faut démêler si l'un se complaît dans la pauvreté, si l'autre ne se complaît pas dans sa richesse. Autrement, faible preuve d'une résolution

franche qu'un grabat ou des haillons, s'il n'est pas évident que c'est par choix, non par nécessité, qu'on s'y est réduit. Au reste il est d'une âme généreuse, sans y courir comme à un état meilleur, de s'y préparer comme à une chose facile. Oui, facile, cher Lucilius, agréable même quand on l'aborde après longue et mûre réflexion. Car là se trouve un bien sans lequel rien ne nous agrée, la sécurité. C'est pourquoi j'estime nécessaire, comme je t'ai écrit que de grands hommes l'ont fait, de prendre par intervalles quelques jours où, par une pauvreté fictive, on s'exerce à la véritable, ce qu'il faut pratiquer d'autant plus que la mollesse a détrempé tous nos ressorts, et nous fait tout juger dur et difficile. Ah ! réveillons-nous de notre sommeil, aiguillonnons notre âme et lui rappelons quel fonds modique la nature constitue à l'homme. Nul n'est riche en naissant : quiconque vient à la lumière est tenu de se contenter de lait et d'un lambeau de toile. Et après de tels commencements, des royaumes sont pour nous trop étroits !

LETTRE XXI.

Vraie gloire du philosophe. – Éloge d'Épicure.

Tu as fort à faire, penses-tu, contre les obstacles dont parle ta lettre ? Ta plus grande affaire est avec toi-même, c'est toi qui te fais obstacle. Incertain de ce que tu veux, tu sais mieux approuver ce qui est honorable que le suivre : tu vois où réside la félicité, mais tu n'oses aller jusqu'à elle. Ce qui t'arrête, tu ne t'en rends pas bien compte ; je vais te le dire. Tu trouves grand le sacrifice que tu vas faire ; et quand tu t'es donné pour but la sécurité à laquelle tu es près de passer, tu es retenu par tout cet éclat d'une vie qui va recevoir tes adieux, comme si de là tu devais tomber dans une obscure abjection. Erreur ! Lucilius : de ta vie à la vie du sage on ne peut que monter. Comme la lumière se distingue de ses reflets, car elle émane d'un foyer certain qui lui est propre, et ceux-ci ont un éclat d'emprunt ; ainsi la vie dont je parle diffère de la tienne. Ce qui brille en la tienne, c'est du dehors qu'elle l'a reçu ; la moindre interposition l'éclipse et l'obscurcit soudain : la vie du sage resplendit de ses seuls rayons. De tes études en sagesse viendra ton vrai lustre, ton anoblissement.

Rapportons ici un mot d'Épicure. Dans une lettre à Idoménée, que des vaines pompes de sa charge il rappelait à la fidèle et solide gloire, il disait à ce ministre d'un pouvoir inflexible, à cet homme qui tenait les rênes d'un grand empire. « Si c'est la gloire qui te touche, tu seras plus connu par ma correspondance que par toutes ces grandeurs que tu courtises, et pour lesquelles tu es courtisé. » Et n'a-t-il pas dit vrai ? Qui connaîtrait Idoménée, si Épicure n'avait buriné ce nom dans ses lettres ? Tous ces grands, ces satrapes et le grand roi lui-même duquel Idoménée empruntait son relief, un profond oubli les a dévorés. Les lettres de Cicéron ne permettent pas que le nom d'Atticus périsse : il ne servait de rien à Atticus d'avoir eu pour gendre Agrippa, pour mari de sa petite-fille Tibère, Drusus César pour arrière-petit-fils ; au milieu de ces noms célèbres nul ne parlait de lui, si le grand orateur ne se l'était associé. L'océan des âges viendra s'amonceler sur nous ; quelques génies élèveront leurs têtes, et avant de mourir un jour ou l'autre dans le même silence, lutteront contre l'oubli et sauront longtemps se défendre. Ce qu'Épicure a pu promettre à son ami, je te le promets à toi, Lucilius. J'aurai crédit chez la postérité : il m'est donné de faire durer les noms que j'emporte avec moi. Notre Virgile a promis à deux jeunes hommes une mémoire impérissable et il tient parole :

Couple heureux ! si mes vers sont faits pour l'avenir,
Jamais ne s'éteindra votre doux souvenir,
Tant que le Capitole à sa roche immortelle
Enchaînera le monde et la ville éternelle.

Tous les hommes que la Fortune a poussés sur la scène, tous ceux qui furent les dépositaires et les bras du pouvoir ont vu leur crédit prospère, leurs palais hantés de flatteurs tant qu'eux-mêmes sont restés debout ; après eux leur mémoire s'est promptement éteinte. Mais le génie ! sa gloire croît sans cesse ; et en outre de nos hommages que lui-même recueille, tout ce qui se rattache à sa mémoire est bienvenu.

Il ne faut pas qu'Idoménée soit gratuitement arrivé sous ma plume ; il payera le port de ma lettre. C'est à lui qu'Épicure adresse cette remarquable pensée, pour le dissuader d'enrichir Pythoclès par la voie ordinaire, toujours douteuse : « Si tu veux enrichir Pythoclès, n'ajoute point à son avoir, retranche à ses désirs. » Pensée trop claire pour qu'on l'interprète, trop bien rendue pour qu'on l'appuie de réflexions. Je ne te ferai qu'une observation : ne crois pas que ce mot soit dit seulement pour les richesses ; à quoi qu'on l'applique, il aura la même force. Veux-tu rendre Pythoclès honorable, n'ajoute point à ses honneurs, retranche à ses désirs. Veux-tu que Pythoclès jouisse perpétuellement, n'ajoute pas à ses jouissances, retranche à ses désirs. Veux-tu que Pythoclès arrive à la vieillesse et à une vie pleine, n'ajoute point à ses années, retranche à ses désirs. Ne crois pas que ces maximes appartiennent en propre à Épicure : elles sont à tout le monde. Ce qui se fait souvent au sénat doit se faire aussi, ce me semble, dans la philosophie. Quelqu'un ouvre-t-il un avis que je goûte en partie : « Divisez-le, lui dis-je, et je suis pour vous quant au point que j'approuve. » Si je cite volontiers toute noble parole d'Épicure, c'est surtout pour les gens qui se réfugient dans sa doctrine séduits par un coupable espoir, s'imaginant trouver là un voile à leurs vices : je veux leur prouver que, n'importe le camp où ils passent, il leur faut vivre vertueusement. Lorsqu'ils approcheront de ces modestes jardins, de l'inscription qui les annonce : « Passant, tu feras bien de rester ici ; ici le suprême bonheur est la volupté ! » il sera obligeant le gardien de cette demeure, hospitalier, affable : c'est avec de la bouillie qu'il te recevra ; l'eau te sera largement versée ; et il te demandera si tu te trouves bien traité. « Ces jardins, dira-t-il, n'excitent pas la faim, ils l'apaisent ; ils n'allument pas une soif plus grande que les moyens de la satisfaire : ils l'éteignent par un calmant naturel et qui ne coûte rien. Voilà dans quelle volupté j'ai vieilli. » Je ne parle ici que de ces désirs qui n'admettent point de palliatif, auxquels il faut quelque concession pour qu'ils cessent. Pour ceux qui sortent de la règle, qu'on peut remettre à plus tard, ou corriger et étouffer, je ne dirai qu'un mot : cette volupté, bien que dans la nature, n'est point dans la nécessité ; tu ne lui dois rien : si tu lui fais quelque sacrifice, il sera bénévole. L'estomac est sourd aux remontrances : il réclame, il exige son dû ; ce n'est pas toutefois un intraitable créancier ; pour peu de chose il nous tient quittes : qu'on lui donne seulement ce qu'on doit, non tout ce qu'on peut.

LETTRE XXII.

Manière de donner les conseils. – Quitter les affaires. – Peur de la mort.

Tu sens déjà mieux le besoin de te dérober aux brillantes misères de ta charge ; mais comment y parvenir ? Tu le demandes : il est des avis qu'on ne donne que sur place. Un médecin ne saurait préciser par lettres l'heure du repas ou du bain ; il faut

qu'il tâte le pouls du malade. Un vieux proverbe dit : « Le gladiateur prend conseil sur l'arène. » Le visage de l'adversaire, un mouvement de main, la moindre inclinaison du corps avertissent sa vigilance. Sur les usages et les devoirs on peut d'une manière générale ou mander ou écrire : tels sont les conseils qu'on adresse aux absents et même à la postérité ; mais l'à-propos, la façon d'agir ne se prescrivent jamais à distance : c'est en face des choses même qu'il faut délibérer. Il faut plus qu'être là, il faut être alerte pour ne pas manquer l'occasion fugitive ! Sois-y donc des plus attentifs : paraît-elle, saisis-la ; prends tout ton élan, applique toutes tes forces à te dépouiller de tes devoirs de convention. Et ici écoute bien le jugement que je porte, vois le dilemme : ou change de vie, ou renonce à vivre. Mais je pense aussi qu'il faut prendre la voie la plus douce, que, mal à propos engagé, tu dois dénouer plutôt que rompre, sauf toutefois, si dénouer est impossible, à rompre net. Y a-t-il homme si timide qui aime mieux rester toujours suspendu sur l'abîme que tomber une fois ? En attendant, comme premier point, ne t'engage pas plus avant ; borne-toi aux embarras où tu es descendu, dirai-je, comme tu aimes mieux le faire croire, où tu es tombé ? Pourquoi tenterais-tu d'aller plus avant ? Tu n'aurais plus d'excuse, et visiblement ta servitude serait volontaire. Rien de plus faux que ces phrases banales : « Je n'ai pu faire autrement ; quand je n'aurais pas voulu, j'étais forcé. » Nul n'est forcé de suivre la Fortune à la course : il est déjà beau, sinon de lui résister, du moins de faire halte, de ne point presser le mouvement qui nous emporte.

T'offenseras-tu si, non content de me présenter à ton conseil, j'y appelle des sages assurément plus éclairés que moi, auxquels je soumets tous mes sujets de délibération ? Lis sur cette question une lettre d'Épicure à Idoménée qu'il prie « de fuir en toute hâte et de toutes ses forces, avant qu'une puissance majeure n'intervienne qui lui en ôte la faculté. » Au reste il ajoute : « Ne tente rien qu'à propos et en temps utile : mais cette heure longtemps épiée une fois venue, prends ton élan. » Il ne veut pas qu'on s'endorme quand on songe à fuir, et du pas le plus difficile il espère une sortie heureuse, à moins qu'on ne se presse avant le temps, ou qu'on ne se ralentisse au moment d'agir. Maintenant, je pense, tu veux l'avis des stoïciens. Nul n'est en droit de les taxer auprès de toi de témérité : leur prudence surpasse encore leur courage. Peut-être attends-tu qu'ils te disent : « Il est honteux de plier sous le faix ; une fois aux prises avec le devoir accepté par toi, ne cède pas. Ce n'est pas l'homme de cœur et d'action qui fuit la fatigue : loin de là, son courage croît par les difficultés. » Ainsi te diront-ils, si « un digne motif soutient ta persévérance, si tu n'as à faire ou à supporter rien dont rougisse l'honnête homme ; » car celui-ci ne s'userait point en d'ignobles et déshonorantes fonctions, et ne resterait point aux affaires pour les affaires mêmes. Il ne fera même pas ce que tu penses qu'il ferait ; embarqué dans les grands emplois, il n'en souffrira pas perpétuellement les tourmentes. Voyant sur quels bas-fonds il roule sans avancer, tant d'incertitudes, tant d'écueils, il reculera, mais sans tourner le dos, il regagnera peu à peu le rivage. Or il est facile, cher Lucilius, d'échapper aux affaires quand on compte pour rien ce qu'elles rapportent. Car voilà ce qui nous arrête et nous retient : « Eh quoi ! renoncer à de si belles chances ! au moment de recueillir, m'éloigner ! plus personne à mes côtés ! point de cortège à ma litière ! mon antichambre déserte ! » Oui, c'est de tout cela qu'on a peine à s'arracher : on aime les fruits de ses misères, en maudissant ces misères mêmes. On se plaint de l'ambition comme on ferait d'une maîtresse ; et, à scruter nos vrais sentiments, ce n'est point haine, c'est bouderie. Sonde bien ces gens qui déplorent ce qu'ils ont convoité et qui parlent de fuir ce dont ils ne peuvent se passer : tu les verras volontairement, obstinément rester dans ce qu'ils nomment leur gène et leur supplice. Oui, Lucilius, l'homme se cramponne à la servitude plus souvent qu'elle ne s'impose à lui ; mais si tu

es résolu à déposer ta chaîne, et franchement ami de l'indépendance, si tu ne réclames de délai que pour t'épargner des regrets sans fin et rompre heureusement, toute la cohorte stoïcienne pourrait-elle ne pas t'applaudir ? Tous les Zénons, tous les Chrysippes ne te donneront que des conseils modérés, honorables, dignes de toi. Mais si tes tergiversations tendent à bien t'assurer de tout ce que tu emporteras avec toi, et de combien d'argent comptant tu approvisionneras ton loisir, jamais tu ne trouveras à faire retraite. Nul nageur n'échappe avec ses bagages. Aborde au port d'une meilleure vie : les dieux te sont propices, mais non point comme à ceux auxquels, avec un visage riant et serein, ils accordent de magnifiques infortunes, faveurs cuisantes et douloureuses, que justifient seuls les vœux qui les ont arrachées.

Déjà j'imprimais le sceau sur ma lettre ; il faut la rouvrir pour qu'elle n'arrive pas sans le petit présent d'usage et qu'elle porte avec elle quelque mémorable parole. En voici précisément une dont je ne puis dire si elle est plus vraie qu'éloquente ; de qui ? demandes-tu ; d'Épicure ; j'en suis encore à faire les honneurs du bien d'autrui : « il n'est personne qui ne sorte de la vie tel que s'il venait d'y entrer. » Prends le premier passant, jeune, vieux, entre les deux âges, tu trouveras chez tous même frayeur de la mort, même ignorance de la vie. Ils n'ont rien mené à fin : ils ont tout reporté sur l'avenir. Rien ne me paraît plus piquant dans le mot d'Épicure que ce reproche d'enfance fait aux vieillards : « Nous ne sortons pas de la vie, dit-il, autres que nous n'y sommes entrés ; » et il est au dessous du vrai : nous en sortons pires. C'est notre faute, ce n'est point celle de la nature. Elle a droit de se plaindre et de nous dire : « Pourquoi murmurer ? Je vous ai engendrés purs de passions, purs de craintes, de superstition, de perfidie, de tous les poisons de l'âme : tels vous êtes venus, partez de même. Il a cueilli les fruits de la sagesse, celui qui meurt comme je l'ai fait naître, sans rien appréhender. » Mais nous, tous nos sens frémissent quand la crise approche ; le cœur nous manque, nos traits pâlissent, d'inutiles pleurs tombent de nos yeux. Ô honte ! les angoisses nous assiègent au seuil même de la sécurité. Et pourquoi ? C'est que vides de tous biens, le regret de la vie nous travaille encore ; c'est que la vie n'a laissé rien d'elle auprès de nous : elle a passé, elle s'est écoulée tout entière. Nul ne s'inquiète de bien vivre ; on cherche à vivre longtemps ; tandis que bien vivre est loisible à tous, et vivre longtemps à personne.

LETTRE XXIII.

La philosophie, source des véritables jouissances.

Tu attends que je te mande à quel point l'hiver en a usé doucement avec nous, cet hiver court et tempéré ; si le printemps est avare de beaux jours ; si le froid ne dément pas la saison, et autres futiles propos de gens qui cherchent à parler. Eh bien non : j'entends que toi et moi nous profitions de ce que je vais t'écrire. Et que sera-ce, sinon des encouragements à la sagesse ? Mais la base de la sagesse, quelle est-elle ? De ne pas te réjouir de choses vaines. Voilà la base, qu'ai-je dit ? voilà le comble de la sagesse. Voilà où est monté l'homme qui sait où placer sa joie et ne remet point son bonheur à la discrétion d'autrui. Il est soucieux et incertain de lui-même si un espoir quelconque le pousse en avant, la chose fût-elle sous sa main, peu difficile à saisir, et n'eût-il jamais espéré en vain. Avant tout, ô Lucilius, apprends de quoi il faut te réjouir. Te figures-tu que je t'enlève bien des satisfactions, moi qui t'interdis les dons du hasard, moi qui crois devoir te défendre l'espérance, la plus aimable des enchanteresses ? Ah ! bien au contraire : je veux que jamais la joie ne t'abandonne. Je veux qu'elle

naisse sous ton toit, c'est-à-dire en toi-même. Les vulgaires hilarités ne remplissent pas le cœur : elles ne dérident que le front, la surface ; à moins que pour toi l'homme heureux ne soit l'homme qui rit. À l'âme seule appartient l'allégresse, l'assurance, le courage qui domine le sort. Crois-moi, c'est quelque chose de sérieux que la véritable joie. Penses-tu qu'un seul de ces hommes à face épanouie et, comme disent nos efféminés, à l'œil riant, sache mépriser la mort, ouvrir sa porte à la pauvreté, tenir en bride ses goûts sensuels et s'aguerrir à la souffrance ? L'âme qui s'exerce à tout cela jouit d'un contentement profond, mais qui chatouille peu les sens. Voilà celui dont je veux te voir possesseur : il ne tarira plus, dès que tu en auras trouvé la source. Les mines les plus pauvres se trouvent à la surface du sol ; les plus riches cachent leurs filons à une grande profondeur, sauf à récompenser bien mieux ceux qui les fouillent assidûment. Ainsi ce qui charme la foule ne présente qu'une écorce et qu'un vernis de satisfaction, et toutes les joies de l'extérieur manquent de base ; mais la joie dont je parle, où je m'efforce de te conduire, est substantielle et garde intérieurement ses plus riches trésors. Prends, je t'en conjure, ô mon cher Lucilius, la seule voie qui te puisse mener au bonheur ; jette au loin, foule aux pieds toute pompe du dehors, tout ce que te promettent les hommes, aspire au vrai bien et sois heureux de ton propre fonds. Or ce fonds quel est-il ? Toi-même et la meilleure partie de toi. Quant à ce corps fragile, bien que rien ne puisse s'opérer sans lui, regarde-le comme nécessaire, mais n'en fais point grand cas. De lui ne viennent que plaisirs faux, passagers, suivis de repentirs et qui, si une grande modération ne les tempère, tournent à la douleur. Oui : le plaisir est sur une pente rapide, il glisse vers la souffrance s'il ne se tient sur la limite ; et s'y tenir est difficile à qui se croit dans le bon chemin. La soif du vrai bien, si vive qu'elle soit, est sans risque. Tu veux savoir en quoi il consiste, quels en sont les éléments ? Les voici : une bonne conscience, d'honnêtes résolutions, des actions droites, le mépris des dons du hasard, la marche paisible et non interrompue d'une vie qui suit toujours la même ligne. Ces hommes qui s'élancent de projets en projets ou qui même, sans élan spontané, s'y laissent pousser comme par le hasard, comment auraient-ils un sort fixe et durable, eux, flottants et mobiles ? Peu de gens, soit au dehors soit au dedans d'eux-mêmes, s'ordonnent selon les plans de la raison : la multitude, comme ces objets qui suivent le courant des fleuves, ne marche pas, mais est entraînée. Les uns sont retenus sur une onde paisible qui les berce mollement ; d'autres cèdent à des flots plus rapides ; ceux-ci s'en vont, d'un cours languissant, à la rive la plus proche où ils sont déposés ; d'impétueux courants rejettent ceux-là dans la haute mer. À nous donc à déterminer ce que nous voulons, et à savoir y persévérer.

C'est ici le lieu d'acquitter ma dette. Et je puis te renvoyer le mot de ton cher Épicure comme affranchissement de cette lettre : « Il est fâcheux d'en être toujours au début de sa vie. » ou, si ce tour est plus expressif : « C'est vivre mal que de toujours commencer à vivre. » Comment cela ? dis-tu ; car le mot demande explication. – C'est qu'alors la vie est toujours inachevée ; or qui peut se tenir prêt à mourir, s'il ne fait que la commencer ? Il faut agir de telle sorte qu'on ait toujours assez vécu : et nul ne s'en flatte au moment où il ébauche son existence. Ne t'imagine point que peu d'hommes soient dans ce cas : c'est le sort de presque tous. Certains commencent à vivre au moment où il faut cesser. Cela t'étonne ? Je vais t'étonner davantage : d'autres ont cessé de vivre avant d'avoir commencé.

LETTRE XXIV.

Craintes de l'avenir et de la mort. – Suicides par dégoût de la vie.

Tu es inquiet, à ce que tu m'écris, sur l'issue d'un procès qu'un ennemi furieux te suscite, et tu comptes que je t'engagerai à mieux augurer de ta cause et à reposer ta pensée sur la chance qui te flatte le plus. Car est-il besoin d'aller au-devant de maux qui se feront sentir assez vite, d'anticiper sur leur venue et de perdre le présent par crainte de l'avenir ? Il y a certainement folie, parce qu'on sera un jour malheureux, de l'être dès à présent ; mais je veux te mener à la sécurité par une autre voie. Veux-tu dépouiller toute sollicitude ? quelque événement que tu appréhendes, tiens-le pour indubitable ; petit ou grand, mesure-le par la réflexion et fais le tarif de tes craintes, tu verras certes que la cause est bien frivole ou bien passagère. Si pour t'enhardir il faut des exemples, ils ne seront pas longs à recueillir : chaque siècle a eu les siens. Sur quelque époque de l'histoire ou nationale ou étrangère que tu portes tes souvenirs, tu trouveras des caractères grands par l'étude, ou par l'élan de leur nature. Peut-il t'arriver, si l'on te condamne, une peine plus cruelle que d'être envoyé en exil, ou conduit à la prison ? Peut-on craindre pis que le bûcher, qu'une mort violente ? Représente-toi chacune de ces épreuves, puis évoque ceux qui les bravèrent : tu auras moins à chercher qu'à choisir. Rutilius reçut sa condamnation en homme qui n'y voyait de déplorable que l'injustice de l'acte. Métellus supporta l'exil avec fermeté, Rutilius avec une sorte de joie. L'un fit à la République la concession de son retour ; l'autre refusa le sien à Sylla auquel alors on ne refusait rien. Socrate disserta dans sa prison ; il pouvait fuir, on lui offrait de le sauver, il ne le voulut pas et resta, pour ôter aux hommes leurs deux grandes terreurs, qui sont la mort et la prison. Mucius plongea sa main dans les feux. Le supplice du feu est cruel, combien plus cruel pour qui se fait tout ensemble le bourreau et le patient ! Voilà un homme étranger à la science, qui n'est armé d'aucun précepte contre la mort ou la souffrance et qui, fort de son seul courage de soldat, se punit lui-même d'avoir manqué son entreprise. Il regarde sa main se fondre au brasier de Porsenna, et il tient ferme, et il ne retire ces os dépouillés et cette chair fluide que quand le réchaud lui est enlevé par l'ennemi. Il eût pu agir dans ce camp avec plus de bonheur, non avec plus d'héroïsme. Vois combien le courage est plus ardent à voler au-devant des épreuves que la barbarie à les lui imposer. Il fut plus aisé à Porsenna de pardonner à Mucius son projet homicide qu'à Mucius de se pardonner son insuccès.

« On est rebattu, vas-tu dire, dans toutes les écoles de ces histoires-là. Puis quand viendra l'article du mépris de la mort, tu nous raconteras Caton. » Et pourquoi ne raconterais-je pas la dernière veillée du grand homme lisant le livre de Platon, son épée sous son chevet, double ressource dont il s'était muni pour les cas extrêmes ? l'une lui donnait la volonté, l'autre le moyen de mourir. Donc ayant mis aux affaires de la République tout l'ordre qu'on peut mettre à des débris et à des ruines, il crut ne devoir laisser à personne la faculté de tuer Caton ou l'honneur de le sauver, et, tirant cette épée qu'il avait jusqu'à ce jour conservée pure de sang humain, il s'écria : « Tu n'as rien gagné, ô Fortune, à traverser toutes mes entreprises ; jusqu'ici ce n'est pas pour mon indépendance, c'est pour celle de tous que j'ai combattu. Ce que j'ai voulu si opiniâtrement, ce n'était pas de me rendre libre, mais de vivre au milieu d'hommes libres : maintenant que le salut du monde est désespéré, Caton va assurer le sien. » Et il pesa de tout son corps sur la pointe meurtrière. La plaie bandée par les médecins, il a perdu de son sang et de ses forces, mais point de son courage ; ce n'est plus à César

seul, c’est à lui-même qu’il en veut ; il plonge ses mains désarmées dans sa blessure, et son âme généreuse, impatiente de tout despotisme, il ne la fait pas sortir, il la jette dehors.

Je n’entasse point ici les exemples comme exercice d’imagination, mais pour t’aguerrir contre ce qui paraît le plus terrible à l’homme. Plus aisément réussirai-je, si je te montre que les gens de cœur ne sont pas les seuls qui subirent avec indifférence cette crise où s’exhale notre dernier souffle ; que des hommes d’ailleurs pusillanimes ont égalé en cela les plus intrépides. Témoin le beau-père de Pompée, Scipion, qui, rejeté sur l’Afrique par un vent contraire, et voyant son navire au pouvoir de l’ennemi, se perça de part en part avec son épée, et à cette demande : « Où est le général ? » répondit : « Le général est en lieu sûr. » Ce mot a fait de lui l’égal de ses pères, et n’a point permis que la gloire prédestinée aux Scipions en Afrique s’interrompît en sa personne. Il était beau de vaincre Carthage ; vaincre la mort fut sublime. Le général est en lieu sûr ! Un général, et le général de Caton, devait-il mourir autrement ? Je ne te renvoie point aux récits de l’histoire et ne relèverai pas de siècle en siècle la liste si longue des contempteurs de la mort : jette les yeux sur notre époque même, accusée par nous de mollesse et de sensualité, tu verras des hommes de tout rang, de toute condition, de tout âge, qui ont coupé court au malheur par le suicide. Crois-moi, Lucilius, loin que le trépas soit à craindre, nous lui devons de ne plus craindre rien. Entends donc sans alarme les menaces de ton ennemi ; et quoique ta conscience te rassure, comme parfois, en dehors de la cause, bien des influences prévalent, tout en espérant pleine justice, prépare-toi à la plus criante iniquité. Mais avant tout souviens-toi d’ôter aux choses leur fracas, de voir ce que chacune est en soi : tu n’y trouveras d’effrayant que ta propre terreur. Ce que tu vois arriver aux petits enfants, nous l’éprouvons, grands enfants que nous sommes : ils ont peur des personnes qu’ils aiment, auxquelles ils sont faits, qui jouent avec eux, s’ils les voient masquées. Ce n’est pas seulement aux hommes, c’est aux choses qu’il faut enlever tout masque et rendre leur vrai visage. Pourquoi ces glaives et ces feux dont tu me menaces et ton cortège de bourreaux frémissants ? Écarte cet attirail qui te cache et qui terrifie l’insensé. Tu n’es que la mort ; et hier mon esclave, ma servante te bravaient. Quoi ! encore tes fouets, tes chevalets que tu m’étales en grand appareil, et tes instruments de torture adaptés chacun à chaque jointure de mes membres, et tes milliers d’autres machines pour déchirer l’homme en détail ! Laisse là ces épouvantails, fais taire ces gémissements, ces accents de douleur, l’horreur de ces cris qu’arrachent les supplices. Tout cela n’est que la douleur dont tel goutteux ne se met pas en peine, qu’un mauvais estomac endure au sein des orgies, que supporte une faible femme dans l’enfantement. Douleur légère si je la puis souffrir, qui passe vite si je ne le puis pas.

Médite ces vérités mille fois entendues, mille fois répétées par toi : mais les as-tu franchement entendues, franchement répétées ? que les effets le prouvent. Car le plus honteux reproche est celui qu’on nous fait d’avoir une philosophie de paroles, non d’actions. Eh quoi ! sais-tu d’aujourd’hui seulement que la mort, que l’exil, que la douleur planent sur toi ? C’est pour tout cela que tu es né. Pensons que tout ce qui peut arriver arrivera : ce que je te recommande là, je suis sûr que tu l’as fait. Je te recommanderai maintenant de ne point abîmer ton âme dans les soucis de ce procès ; elle s’émousserait et aurait moins de vigueur au moment de se relever. Oublie ta cause pour celle où sont engagés tous les hommes, dis : « Je n’ai qu’un corps, mortel et fragile ; les sévices ou la violence de plus puissant que moi ne sont pas les seules douleurs qui le menacent ; ses plaisirs même se changent en tourments. Ses repas lui apportent l’indigestion ; l’ivresse, des engourdissements, des tremblements de nerfs ; l’incontinence lui contourne les pieds, les mains, toutes les articulations. Deviendrai-je

pauvre ? je serai du grand nombre. Exilé ? je me croirai né où l'on m'enverra. On me garrottera ? eh quoi ! suis-je maintenant sans entraves ? Ce corps est le bloc pesant où la nature m'a rivé. Je mourrai ? je cesserai, veux-tu dire, d'être en butte à la maladie, en butte aux geôliers, en butte à la mort. »

Il serait trop fade de reprendre ici le refrain usé d'Épicure : « Que la crainte des enfers est chimérique, qu'il n'y a point d'Ixion tournant sur sa roue, point de Sisyphe poussant de ses épaules un roc jusqu'au haut d'une montagne, point d'entrailles qui puissent renaître et se voir rongées quotidiennement. » Nul n'est assez enfant pour craindre un Cerbère, un royaume des ombres, et ces âmes squelettes marchant tout d'une pièce avec leurs ossements décharnés. La mort anéantit ou affranchit l'homme. Affranchi, la meilleure partie de son être demeure : son fardeau lui est enlevé ; anéanti, rien de lui ne reste : biens et maux, tout a disparu. Souffre qu'ici je rappelle un de tes vers, en t'invitant d'abord à reconnaître que tu l'as écrit pour toi-même aussi bien que pour les autres ; car s'il est honteux de dire une chose et de penser le contraire, combien ne l'est-il pas plus d'écrire autrement qu'on ne pense ? Je me souviens qu'un jour tu développais cette idée que l'homme ne tombe pas tout d'un coup dans la mort, qu'il s'y achemine pas à pas, que nous mourons chaque jour, car chaque jour nous dérobe une portion de vie, et alors même que nous croissons, la somme de nos années décroît. La première enfance nous a échappé, puis le second âge, puis l'adolescence ; y compris hier, tout le temps écoulé n'est plus, et ce jour même que nous vivons nous le disputons pied à pied au néant. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vide la clepsydre, mais tout ce qui a fui précédemment, ainsi l'heure dernière, où nous cessons d'être, ne fait pas la mort à elle seule, mais seule elle la consomme. Alors nous arrivons au terme, mais dès longtemps nous y marchions. Ce qu'ayant esquissé, avec ta verve ordinaire et ces grands traits qui jamais toutefois ne pénètrent mieux que quand tu prêtes à la vérité ton langage, la mort c'est, disais-tu :

L'œuvre de tous nos jours, qu'un dernier jour achève.

Relis-toi plutôt que ma lettre, et il te sera démontré que cette crise redoutée par nous est notre dernière mort, mais n'est pas la seule.

Je vois où se portent tes yeux : tu cherches ce que j'ai enchâssé dans cette lettre, de quel homme j'y cite une parole généreuse, un utile précepte. La matière même que je viens de toucher me fournira mon envoi. Épicure ne gourmande pas moins ceux qui souhaitent de mourir que ceux qui en ont peur. « Il est ridicule, dit-il, de courir à la mort par dégoût de la vie, quand c'est notre manière de vivre qui nous fait courir à la mort. » Ailleurs encore : « Quoi de plus ridicule que d'invoquer la mort, quand tu as détruit le repos de ta vie par la crainte de mourir ! » Et ceci, frappé au même coin : « Telle est l'imprévoyance des hommes ou plutôt leur démence, que l'effroi de la mort pousse certaines gens à se la donner. » Quelle que soit celle de ces paroles que tu veuilles méditer, tu y puiseras force et courage pour subir la mort ou porter la vie. Car c'est double courage et double force qu'il nous faut pour ne pas trop aimer l'une, ni trop abhorrer l'autre. Lors même que la raison conseille d'en finir avec l'existence, ce n'est pas à la légère ni d'un mouvement brusque qu'il faut s'élancer. L'homme de cœur, le sage doit non pas s'enfuir de la vie, mais prendre congé. Et surtout gardons-nous d'une maladie qui s'est emparée de bien des gens, la passion du suicide. Car entre autres manies, cher Lucilius, il y a vers la mort volontaire une tendance irréfléchie de l'âme qui souvent saisit les caractères les plus généreux, les plus indomptables, comme aussi les plus lâches et les plus abattus : ceux-là parce qu'ils méprisent la vie, ceux-ci parce qu'elle les écrase. Il en est que gagne la satiété de faire et de voir les mêmes choses :

vivre leur est non pas odieux, mais fastidieux : on glisse sur cette pente, poussé par la philosophie elle-même, quand on se dit : « Quoi ! toujours les mêmes impressions ! toujours me réveiller, dormir, me rassasier, avoir faim, avoir froid, avoir chaud ; rien qui finisse jamais ! Tout cela fait cercle et s'enchaîne, se fuit et se succède. La nuit chasse le jour, et le jour la nuit ; l'été se perd dans l'automne, l'automne est pressé par l'hiver que le printemps vient désarmer : tout ne passe que pour revenir. Rien de nouveau à faire, rien de nouveau à voir. De cette routine aussi naît à la fin le dégoût. » Pour plusieurs, ce n'est pas que la vie leur semble amère c'est qu'ils ont trop de la vie.

LETTRE XXV.

Dangers de la solitude. – Se choisir un modèle de vie.

À l'égard de nos deux amis, deux routes diverses sont à prendre : il y a dans l'un de vicieux penchants à réformer, dans l'autre il les faut rompre. J'userai avec celui-ci d'une liberté entière : je ne l'aime pas, si je crains de le heurter. « Comment ! vas-tu dire ; tenir en tutelle un pupille de quarante ans, y songes-tu ? Considère son âge qui n'est plus souple ni maniable : le repétrir est impossible ; on ne façonne que ce qui est tendre. » J'ignore à quel point je réussirai, mais j'aime mieux manquer de succès que de confiance. Ne désespère pas de guérir le malade même qui l'est depuis le plus longtemps, si tu tiens ferme contre tout écart de régime, si tu le forces, malgré mainte répugnance, à faire et à se laisser faire. Quant au premier des deux, il me laisse peu de motifs de confiance, sauf qu'il rougit encore de ses fautes. Il faut entretenir ce reste de pudeur : tant qu'elle survivra dans cette âme, il y aura lieu de bien augurer. Le second, plus endurci, veut plus de ménagement, je crois, de peur qu'il ne vienne à désespérer de lui-même ; et jamais instants ne furent plus propices que ces intervalles de raison où il a l'air d'un homme guéri. Ces intermittences en ont imposé à d'autres ; moi je n'en suis pas dupe : je m'attends au retour de la fièvre avec redoublements, car je sais qu'elle sommeille et qu'elle n'a pas fui. Je donnerai quelques jours à son traitement, j'essayerai si l'on peut ou non faire quelque chose.

Toi, continue à te montrer homme de décision et réduis tes bagages. De toutes ces choses qui forment notre avoir nulle n'est indispensable. Retournons aux lois de la nature : la vraie richesse est sous notre main. Ce qu'il faut à l'homme ne coûte rien ou presque rien. Du pain, de l'eau, voilà ce qu'exige la nature ; nul n'est pauvre pour ces deux choses, « et qui borne là ses désirs peut disputer de félicité avec Jupiter lui-même, » comme dit Épicure dont tu peux lire la recommandation ci-incluse : « Agis en tout comme si Épicure te regardait. » Il est utile sans doute de s'être imposé un surveillant, d'avoir un modèle à contempler, qui intervienne et se fasse sentir dans toutes tes pensées. Il est bien plus admirable encore de vivre comme en la présence continuelle et sous les yeux de quelque homme de bien ; mais, selon moi, c'est assez déjà d'agir en tout ce que l'on fait comme sous les yeux d'un témoin quelconque. La solitude encourage à tout ce qui est mal. Quand tu auras fait assez de progrès pour te pouvoir révérer toi-même, libre à toi de congédier ton directeur : jusque-là il te faut quelque autorité qui te maintienne. Que ce soit ou Caton, ou Scipion, ou Lælius, ou tout autre dont la présence au milieu des gens les plus perdus de vices couperait court aux désordres ; mais travaille à former en toi l'homme en face duquel tu n'oserais mal faire. Quand tu en seras là, quand tu commenceras à être toi-même en quelque honneur

auprès de toi, je t'accorderai peu à peu comme droit ce dont Épicure a fait un conseil : « Sois plus que jamais seul avec toi-même, quand tu seras forcé d'être avec la foule. »

Il faut te faire autre que le grand nombre. Jusqu'à ce que tu puisses sans risque te recueillir ainsi, regarde tous ces hommes : pas un qui ne gagne plus à être avec autrui qu'avec soi. « Sois plus que jamais seul avec toi-même quand tu seras forcé d'être avec la foule ; » oui, si tu es homme de bien, si tu es calme, tempérant : sinon, cherche dans la foule un asile contre toi-même. Seul, tu es trop près d'un méchant.

LETTRE XXVI.

Éloge de la vieillesse.

Naguère je te disais que j'étais en présence de la vieillesse : j'ai déjà peur de l'avoir laissée derrière moi. Ce n'est déjà plus le nom qui convient à mon âge ou du moins à mon être physique ; car on appelle vieillesse l'époque de la lassitude, non celle où la force est brisée. Compte-moi parmi les décrépits, parmi ceux qui touchent à leur fin. Toutefois, entre nous, je me rends grâce ; au moral je ne sens point l'injure des ans, bien que mon corps la ressente ; je n'ai de vieilli que mes vices et leurs organes. Mon âme, dans toute sa force, et ravie de n'avoir plus grand démêlé avec le corps, a déposé une bonne partie de son fardeau : elle est allègre et me conteste ma vieillesse : c'est pour elle la fleur de l'âge. Croyons-la donc ; qu'elle jouisse de son beau moment.

Entrons dans l'examen de ce phénomène : distinguons, dans ce calme et cette retenue de mœurs, ce que je dois à la sagesse, ce que je dois à l'âge ; rendons-nous bien compte de ce que je ne puis plus comme de ce que je ne veux plus faire, et si je puis encore certaines choses que je ne veux pas. Car pour ce que je ne puis plus, je m'applaudis de mon impuissance. Quel motif de plainte en effet, quel désagrément y a-t-il, si ce qui doit cesser est tombé de soi-même ? « Le pire désagrément, dis-tu, c'est de décroître, de dépérir et, à proprement parler, de se voir fondre. Au lieu d'un choc soudain qui nous terrasse, c'est l'âge qui nous mine ; et chaque jour nous vole quelque chose de nos forces. » Peut-on mieux sortir de la vie que quand la nature en dénoue la chaîne et nous laisse glisser vers le terme ? Non que ce soit un mal d'être enlevé d'une façon brusque et imprévue ; mais c'est une allure commode de se sentir doucement emmené.

Pour moi, comme si je touchais au moment de l'épreuve, et que le jour qui doit juger toutes mes années fût déjà venu, je m'examine et dis à part moi : « Non, jusqu'ici tes actes ni tes paroles n'ont rien prouvé. Légers et trompeurs garants de ta valeur morale, trop d'illusions les enveloppèrent : tes vrais progrès, la mort me les certifiera. » Je me dispose donc, sans le craindre, à ce jour où, dépouillant tout fard et tout subterfuge, je vais, juge de moi-même, savoir si mon courage est de paroles ou de sentiment ; s'il n'y avait que feintes et mots de théâtre dans tous ces défis dont j'apostrophais la Fortune. Arrière l'opinion des hommes, toujours problématique et partagée en deux camps. Arrière ces études cultivées durant toute ta vie : la mort va prononcer sur toi. Il faut le dire : ni discussions philosophiques, ni entretiens littéraires, ni mots empruntés aux maximes des sages, ni langage érudit ne montrent la vraie force de l'âme : souvent les plus timides parlent avec le plus d'audace. On saura quels combats tu auras rendus, quand tu rendras le dernier souffle. « J'accepte la condition et n'ai point peur de comparaître. » Voilà ce que je me dis ; prends que je te l'ai dit à toi-même. Tu es plus jeune ? Qu'importe ? La mort ne compte pas les années. Ne sachant pas où elle t'attend, c'est partout que tu dois l'attendre.

Je voulais finir ma lettre, et ma main s'apprêtait à la fermer, mais il faut que le rite s'accomplisse jusqu au bout et que ma missive ait de quoi faire sa route. Quand je ne te dirais pas d'où je tirerai mon emprunt, tu sais dans quel coffre je puise. Attends quelque peu, et je te payerai sur mes fonds ; d'ici là j'ai pour prêteur Épicure : « Cherche bien, dit-il, lequel est plus commode, que la mort vienne à nous, ou nous à elle. » Sa pensée est claire : il est beau de s'étudier à mourir. Tu jugeras superflu peut-être d'apprendre un secret qui ne sert qu'une fois ; c'est pour cela même qu'on doit l'approfondir : il faut apprendre constamment ce qu'on ne peut s'assurer de bien savoir. Étudie-toi à mourir ! c'est me dire : « Étudie-toi à être libre. » Qui sait mourir ne sait plus être esclave : il se place au-dessus ou du moins hors de tout pouvoir. Que lui font les prisons, les gardes, les barreaux ? Il a toujours une porte libre. Une seule chaîne nous retient captifs, l'amour de la vie. Il faut non pas le répudier, mais tellement le restreindre qu'au besoin rien ne nous arrête et ne nous empêche de faire résolument et sur l'heure ce que tôt ou tard il faut faire.

LETTRE XXVII.

Il n'est de bonheur que dans la vertu. – Ridicules de Sabinus.

Ces avis que je te donne, tu demandes si moi-même je me les suis donnés. Me suis-je corrigé, moi, pour avoir le droit et le loisir de réformer autrui ? – Je n'ai pas la présomption, malade que je suis, d'aller me mêlant de la cure des autres ; mais couché comme toi dans la salle de douleurs, je t'entretiens de nos infirmités communes et te communique mes recettes. Écoute-moi donc comme si je me parlais à moi-même : je t'initie aux secrets de mon âme et t'appelle en tiers à mon interrogatoire. « Fais le calcul de tes années, m'écrié-je, et rougis de vouloir encore ce que tu voulais enfant, de faire les mêmes projets. Ose enfin t'être utile avant de mourir ; que tes vices meurent avant toi. Congédie ces plaisirs désordonnés que tu expieras chèrement : ils ne sont pas venus qu'ils nuisent déjà, ils sont partis qu'ils nuisent encore. Tout comme les angoisses du crime, ne l'eût-on pas pris sur le fait, ne passent point avec le crime même, ainsi, aux plaisirs déshonnêtes survit encore le repentir. Ils ne sont point solides, point fidèles, et, lors même qu'ils ne nous nuisent pas, ils nous délaissent. Ah ! plutôt cherche autour de toi quelque bien qui dure ; et en est-il d'autre que celui que l'âme tire d'elle-même ? La vertu seule donne une joie constante et libre de crainte : les obstacles qui lui surviennent sont des nuages qui glissent au-dessous d'elle et n'éclipsent jamais sa lumière. Quand te sera-t-il donné d'atteindre à cette félicité ? Tu n'as point encore ralenti le pas, mais hâte-toi. Il te reste beaucoup à faire, et il te faut y consacrer tes veilles, tes travaux, et payer de ta personne, si tu veux réussir. Ce n'est pas chose qui se laisse faire par délégués. Ailleurs, en littérature, les substituts sont admis. Il y eut de nos jours un Calvisius Sabinus, un richard, qui avec la fortune d'un affranchi en avait le caractère. Je ne vis jamais homme d'une richesse plus impertinente. Sa mémoire était si mauvaise qu'il oubliait tantôt le nom d'Ulysse, tantôt celui d'Achille, tantôt celui de Priam, gens qu'il prétendait connaître comme l'enfant son pédagogue. Jamais vieux nomenclateur, forgeant les noms au lieu de les dire, ne qualifia tout de travers ses tribus de visiteurs, comme celui-ci les Troyens et les Grecs. Avec cela se donnant des airs d'érudit ; et voici quel moyen expéditif il imagina. Il acheta à poids d'or des esclaves dont l'un savait par cœur Homère, l'autre Hésiode, neuf autres eurent les lyriques pour département. J'ai dit à poids d'or, et que cela ne te surprenne : ne les trouvant pas tout faits, il les avait commandés. Quand sa troupe fut toute recrutée, il se mit à harceler ses

convives. Il la tenait postée à ses pieds pour qu'elle lui fournît de temps en temps des citations de vers, mais souvent il restait court au milieu d'un mot. Satellius Quadratus, l'un de ces rongeurs qui vivent de la sottise des riches, par conséquent leurs rieurs et, à ce double titre, aussi leurs railleurs, l'engageait à prendre des grammairiens pour lui ramasser les paroles. « Mais, dit Sabinus, ceux-ci me coûtent déjà cent mille sesterces pièce ! – Vous auriez eu à moins, reprit l'autre, autant d'étuis à manuscrits. » Néanmoins notre homme s'était mis en tête qu'il savait ce que savaient tous ses gens. Le même Satellius lui conseillait de s'exercer à la lutte, lui maladif, pâle, tout grêle : « Et le moyen ? objecta Sabinus ; à peine ai-je le souffle. – Ne dites point cela, je vous prie ; voyez tous ces robustes valets : leur vigueur n'est-elle pas à vous ? »

Le bon sens ne se prête, ni ne s'achète ; et, je pense, il serait à vendre qu'il n'aurait point d'acheteur. La folie en trouve tous les jours.

Reçois maintenant ce que je te dois, et je prends congé. « C'est une richesse que la pauvreté qui se règle sur la loi de la nature. » Voilà ce que répète Épicure de mille et mille manières ; mais on ne saurait assez redire ce qu'on ne peut assez retenir. Aux uns il suffit d'indiquer les remèdes ; à d'autres il faut les faire prendre de force.

LETTRE XXVIII.

Inutilité des voyages pour guérir l'esprit.

Il n'est arrivé, penses-tu, qu'à toi seul, et tu t'en étonnes comme d'une chose étrange, qu'un voyage si long et des pays si variés n'aient pu dissiper la tristesse et l'abattement de ton esprit. C'est d'âme qu'il faut changer, non de climat. Vainement tu as franchi la vaste mer ; vainement, comme dit notre Virgile.

Terre et cités ont fui loin de tes yeux,

tes vices te suivront, n'importe où tu aborderas. À un homme qui faisait la même plainte Socrate répondit : « Pourquoi t'étonner que tes courses lointaines ne te servent de rien ? C'est toujours toi que tu promènes. Tu as en croupe l'ennemi qui t'a chassé. » Quel bien la nouveauté des sites peut-elle faire en soi, et le spectacle des villes ou des campagnes ? Tu es ballotté, hélas ! en pure perte. Tu veux savoir pourquoi rien ne te soulage dans ta triste fuite ? Tu fuis avec toi. Dépose le fardeau de ton âme : jusque-là point de lieu qui te plaise. Ton état, songes-y, est celui de la prêtresse que Virgile introduit déjà exaltée et sous l'aiguillon, et toute remplie d'un souffle étranger :

La prêtresse s'agite et tente, mais en vain,
De secouer le dieu qui fatigue son sein.

Tu cours çà et là pour rejeter le faix qui te pèse ; et l'agitation même le rend plus insupportable. Ainsi sur un navire une charge immobile est moins lourde : celle qui roule par mouvements inégaux fait plus tôt chavirer le côté où elle porte. Tous tes efforts tournent contre toi, et chaque déplacement te nuit : tu secoues un malade. Mais, le mal extirpé, toute migration ne te sera plus qu'agréable. Qu'on t'exile alors aux extrémités de la terre ; n'importe en quel coin de pays barbare on t'aura cantonné, tout séjour te sera hospitalier. Le point est de savoir quel tu arriveras, non sur quels bords : et c'est pourquoi notre âme ne doit s'attacher exclusivement à aucun lieu. Il faut vivre dans cette conviction : « Je ne suis pas né pour un seul coin du globe ; ma patrie c'est le

monde entier. » Cela nettement conçu, tu ne serais plus surpris de ne point trouver d'allégement dans la diversité des pays où te pousse incessamment l'ennui de ce que tu vis d'abord ; le premier endroit t'aurait su plaire, si tu voyais en tous une patrie. Mais tu ne voyages pas, tu te fais errant et passif, et d'un lieu tu passes à un autre quand l'objet tant cherché par toi, le bonheur, est placé partout. Y a-t-il quelque part si bruyant pêle-mêle qu'au forum ? Là encore on peut vivre en paix, si l'on est contraint d'y loger. Mais si le choix m'est laissé libre, je fuirai bien loin l'aspect même et le voisinage du forum. Comme en effet les lieux malsains attaquent le plus ferme tempérament ; ainsi pour l'âme bien constituée, mais qui n'a point encore atteint ou recouvré toute sa vigueur, il est des choses peu salubres. Je ne pense point comme ceux qui s'élancent au milieu de la tourmente et qui, épris d'une vie tumultueuse, luttent quotidiennement d'un si grand courage contre les affaires et leurs difficultés. Le sage supporte ces choses, il ne les cherche pas : il préfère la paix à la mêlée. On ne gagne guère à s'être affranchi de ses vices, s'il faut guerroyer avec ceux d'autrui. « Trente tyrans, dis-tu, tenaient Socrate bloqué de toute part, et ils n'ont pu briser son courage. » Qu'importe le nombre des maîtres ? Il n'y a qu'une servitude ; et qui la brave, quelle que soit la foule des tyrans, est libre.

Il est temps de finir ma lettre, mais pas avant le port payé. « Le commencement du salut, c'est la connaissance de sa faute. » Excellente parole d'Épicure, à mon sens. Car si j'ignore que je fais mal, je ne désire pas me corriger ; et il faut se prendre en faute avant de s'amender. Certaines gens font gloire de leurs vices. Crois-tu qu'on songe le moins du monde à se guérir, quand on érige ses infirmités en vertus ? Donc, autant que tu pourras, prends-toi sur le fait : informe contre toi-même ; remplis d'abord l'office d'accusateur, puis de juge, enfin d'intercesseur, et sois quelquefois sans pitié.

LETTRE XXIX.

Des avis indiscrets. – Que le sage plaise à lui-même, non à la foule.

Tu me questionnes sur notre ami Marcellinus et tu veux savoir ce qu'il fait. Rarement il vient nous voir, et rien ne l'en empêche que la crainte d'entendre la vérité. De ce côté-là il est en sûreté : car la vérité ne doit se dire qu'à ceux qui veulent l'entendre. Aussi Diogène, et avec lui les autres cyniques qui usaient indistinctement de leur franc parler et faisaient des remontrances à tout venant, nous laissent en doute s'ils eurent raison d'agir ainsi. Que penser d'un homme qui réprimanderait un sourd, un muet de naissance ou par maladie ? « Pourquoi, dis-tu, être avare de paroles ? Elles ne coûtent rien. Je ne puis savoir si je rends service à l'homme que j'avertis : mais je sais que je rendrai service à quelqu'un, si j'en avertis plusieurs. Semons à pleine main : il ne se peut faire qu'on ne réussisse quelquefois quand on multiplie les essais. » Voilà, Lucilius, ce qu'à mon sens une âme élevée ne doit pas faire : elle énerverait son crédit et n'aurait plus assez d'influence sur ceux qu'en se prodiguant moins elle pourrait corriger. Ce n'est pas de temps à autre qu'un archer doit frapper le but, mais de temps à autre il le peut manquer. Il n'y a point d'art quand c'est le hasard qui amène le succès. La sagesse est un art : elle doit tendre au certain, choisir les âmes capables de progrès, quitter celles dont elle désespère, mais ne les pas quitter trop vite, et lors même qu'elle perd l'espérance, tenter les suprêmes remèdes. Marcellinus, pour moi, n'est pas encore désespéré. On peut le sauver encore, à condition qu'on lui tende promptement la main. On risque, il est vrai, si on la lui tend, de se voir entraîné : car il y a dans cet homme une grande vigueur d'esprit, mais avec tendance vers le mal. Néanmoins je courrai ce

risque : j'oserai lui dévoiler ses plaies. Il fera comme toujours, il s'armera de ces plaisanteries qui feraient rire l'affliction même ; il se moquera de lui d'abord, puis de nous : tout ce que j'ai à lui dire il le dira d'avance. Il fouillera dans nos écoles et objectera aux philosophes leurs salaires, leurs maîtresses, leur bonne chère, me montrera l'un en commerce adultère, l'autre à la taverne, un autre à la cour. Il me montrera le jovial philosophe Ariston dissertant en litière (car il s'était réservé ce moment pour produire sa doctrine), Ariston, sur la secte duquel on interrogeait Scaurus qui répondit : « À coup sûr il n'est pas péripatéticien. » Et Julius Græcinus, homme de mérite, sollicité de faire connaître son sentiment sur ce même philosophe : « Je ne sais qu'en dire, car j'ignore ce qu'il sait faire à pied ; » comme s'il s'agissait d'un gladiateur qui combat sur un char. Puis il me jettera à la tête ces charlatans qui, pour l'honneur de la philosophie, eussent mieux fait de la laisser là que d'en trafiquer. N'importe : je suis résolu à essuyer ses brocards. Qu'il me fasse rire : peut-être le ferai-je pleurer ; ou, s'il persévère dans son rire, je me réjouirai, autant qu'on peut le faire auprès d'un malade, qu'il ait gagné une folie gaie. Mais cette gaieté-là ne tient guère ; observe bien : tu verras les mêmes hommes passer à très-peu d'intervalle de leurs accès de rire à des accès de rage. Je me suis proposé d'entreprendre Marcellinus et de lui faire voir qu'il valait beaucoup mieux, quand bien des gens l'estimaient moins. Si je n'extirpe point ses vices, j'arrêterai leurs progrès ; ils ne cesseront pas, mais auront leurs intermittences ; peut-être même cesseront-ils, si ces intermittences passent en habitude. Ce résultat n'est pas à dédaigner, car aux affections graves d'heureux moments de relâche tiennent lieu de santé. Tandis que je me prépare à cette cure, toi qui as force et intelligence, qui sais d'où et jusqu'où tu es parvenu, qui par là pressens à quelle hauteur tu dois monter encore, achève de régler tes mœurs, de relever ton courage, tiens bon contre les terreurs de la vie et ne considère pas le nombre de ceux qui t'inspirent la crainte. Ne serait-ce pas folie, dis-moi, de craindre la foule en un lieu où l'on ne passe qu'un à la fois ? De même il n'y a point accès en toi pour plus d'un meurtrier, bien que plusieurs te menacent. Ainsi la nature l'a réglé : un seul homme pourra t'arracher la vie, tout comme un seul te l'a donnée.

Si tu avais quelque discrétion, tu me ferais remise de mon dernier tribut : moi du moins je ne lésinerai pas sur un reliquat d'intérêt, et ce que je te dois le voici : « Jamais je n'ai voulu plaire au peuple ; ce que je sais n'est pas de son goût ; et ce qui serait de son goût, je ne le sais pas. » Qui a dit cela ? demandes-tu ; comme si tu ne connaissais plus qui je charge de payer pour moi ! C'est Épicure. Mais tous te crieront la même chose dans toutes les écoles : péripatéticiens, académiciens, stoïciens, cyniques. Est-il un homme, si la vertu lui plaît, qui puisse plaire au peuple ? C'est par de méchantes voies que s'obtient sa faveur : il faut se rendre semblable à lui : il ne t'approuve pas, s'il ne se reconnaît en toi. Or le plus important de beaucoup est le jugement de ta conscience, non l'opinion d'autrui. On ne se concilie que par de honteux moyens l'amour de ceux qui ont perdu toute honte. Mais quel bien devras-tu à cette philosophie tant vantée, si préférable à tous les arts et à toutes les choses de la vie ? Tu lui devras d'aimer mieux plaire à toi-même qu'à la foule, de peser les suffrages, non de les compter, de vivre sans crainte devant les dieux comme devant les hommes, de vaincre tes maux ou d'y mettre fin. Oui, si j'entendais autour de toi les acclamations du vulgaire, si ton apparition provoquait les cris de joie, les battements de mains, l'accueil bruyant qu'on décerne à des pantomimes, si les enfants et les femmes chantaient tes louanges par la ville, pourrais-je n'avoir pas pitié de toi, quand je sais quelle voie mène à cette popularité ?

LETTRE XXX.

Attendre la mort de pied ferme, à l'exemple de Bassus.

Je viens de voir Bassus Aufidius, excellent homme, battu en brèche par le temps contre lequel il lutte avec vigueur ; mais la charge devient trop forte pour qu'il se puisse relever ; la vieillesse est venue l'assaillir tout entière et de tout son poids. Tu sais qu'il fut toujours d'une complexion débile et appauvrie : longtemps il l'a maintenue et, pour dire plus vrai, rajustée : elle vient de manquer tout à coup. Quand l'eau s'infiltre dans un navire par une ou deux voies, on y remédie ; mais s'il s'entrouvre et cède en plusieurs endroits, si ses flancs éclatent de toutes parts, tout secours devient impossible : ainsi un corps vieillissant trouve des supports momentanés pour étayer sa décadence ; mais si le ruineux édifice se disjoint dans toute sa charpente ; si, quand on le soutient d'un côté, un autre se détache, il faut chercher par où faire retraite. Notre Bassus n'en garde pas moins tout l'enjouement de son esprit. C'est à la philosophie qu'il le doit : en présence de la mort il est gai : quel que soit son état physique, il est courageux et serein, et ne s'abandonne pas quand ses organes l'abandonnent. Un bon pilote tient encore la mer avec sa voile déchirée ; dégarni même de ses agrès, il radoube encore ces débris pour de nouvelles courses. Ainsi fait notre Bassus : il voit venir sa fin avec une sécurité d'esprit et de visage qui, s'il regardait de même celle d'autrui, passerait pour insensibilité. C'est une grande chose, Lucilius, et qui demande un long apprentissage, que de savoir, quand arrive l'heure inévitable, partir sans murmure. Aux autres causes de trépas se mêle encore de l'espérance. Une maladie cesse, un incendie se laisse éteindre ; un écroulement qui semblait devoir nous écraser, nous porte mollement jusqu'à terre ; le flot qui nous engloutissait nous rejette par cette même force d'absorption sains et saufs sur la rive ; le soldat a baissé son glaive devant la tête qu'il allait trancher ; mais plus d'espoir pour l'homme que la vieillesse traîne à la mort : auprès d'elle seule point d'intercession possible. C'est la plus douce mais aussi la plus longue façon de mourir. Bassus me semblait suivre ses propres obsèques et s'enterrer, et comme se survivre, et agir en sage qui se regrette sans faiblesse. Car la mort est son texte ordinaire ; et il met tous ses soins à nous persuader que s'il y a du dommage ou de la crainte à éprouver dans cette affaire, c'est la faute du mourant, non de la mort ; qu'il n'y a en elle rien de fâcheux, pas plus qu'après elle. Or on est aussi fou de craindre un dommage qui n'aura pas lieu qu'un coup qu'on ne sentira point. Peut-on croire qu'il nous arrivera de sentir ce par quoi nous ne sentons plus ? « Oui, dit-il, la mort est tellement exempte de tout mal, qu'elle l'est même de toute crainte de mal. »

Ces vérités, je le sais, se sont dites souvent, se rediront souvent encore ; mais elles ne m'ont jamais tant profité ni dans les livres, ni dans la bouche de gens qui blâmaient la crainte d'un mal dont ils se voyaient loin. Combien plus d'autorité prennent sur moi les discours d'un homme parlant de sa fin toute prochaine ! Et pour dire ce que je pense, je crois qu'on est plus ferme dans l'agonie qu'aux premières approches de la mort. Présente, elle donne aux âmes les moins exercées le courage de ne plus éviter l'inévitable. Ainsi le gladiateur qui dans toute la lutte fut le plus timide, tend la gorge à l'adversaire et y dirige le fer incertain. Mais l'idée d'un trépas voisin, infaillible surtout, exige un courage aussi soutenu qu'énergique ; or il est rare et ne peut s'obtenir que du sage. Aussi avec quelle avidité je l'écoutais m'énoncer en quelque sorte son arrêt sur la mort et me révéler un mystère qu'il avait sondé de plus près ! Il aurait sur toi, j'imagine, plus de créance et plus de poids, le récit d'un homme revenu à la vie pour t'affirmer sur son expérience que la mort n'est nullement un mal. Quant aux approches de cette mort et aux angoisses qu'elle apporte, qui peut mieux te les décrire que ceux qui furent avec elle en présence, qui la virent venir et lui ouvrirent leur porte ? Tu peux

mettre Bassus de ce nombre : il a voulu nous désabuser. Craindre le trépas, nous dit-il, est aussi absurde qu'il le serait de craindre la vieillesse. Tout comme la vieillesse succède à un age plus jeune, ainsi la mort à la vieillesse. C'est n'avoir pas voulu vivre que de ne vouloir pas mourir. La vie, en effet, nous fut donnée sous la condition de la mort : elle nous y achemine. Craindre de mourir est donc une folie : car on doit attendre le certain, le douteux seul s'appréhende. La mort est une égale et invincible nécessité pour tous. Qui peut se plaindre d'une fatalité dont nul n'est exempt ? La base première de l'équité c'est l'égalité. Mais il est superflu de justifier ici la nature qui n'a imposé à l'homme d'autre loi que la loi qu'elle subit elle-même. Tout ce qu'elle a formé elle le décompose, et le décompose pour former de nouveau. Mais l'homme assez heureux pour se voir doucement congédié par la vieillesse qui, au lieu de l'arracher tout d'un coup à la vie, l'en retire pas à pas, ne doit-il pas des actions de grâce à tous les dieux pour l'avoir conduit rassasié de jours jusques au repos si nécessaire à l'humanité, si agréable à la fatigue ? Tu vois des gens souhaiter la mort avec plus d'ardeur que les autres ne demandent la vie. Je ne sais lesquels à mon sens nous encouragent le plus, de ceux qui sollicitent la mort ou de ceux qui l'attendent gaiement et en paix ; chez les premiers, en effet, c'est parfois un transport furieux, un dépit soudain ; chez les seconds c'est le calme d'une décision ferme. On peut courir à la mort dans un accès de fureur contre elle ; mais nul ne l'accueille d'un front serein que celui qui, de longue main, s'y est disposé. Je l'avoue donc : j'ai multiplié mes visites chez cet homme qui m'est cher, et je l'ai fait pour plus d'un motif ; je voulais savoir si chaque fois je le trouverais le même, si avec ses forces physiques ne baisserait pas sa vigueur d'âme ; mais elle croissait visiblement, tout comme l'allégresse du coureur qui touche au septième stade et à la palme. Il disait, fidèle aux dogmes d'Épicure : « D'abord, j'ai l'espoir que le dernier soupir n'a rien de douloureux ; sinon, le mal est du moins un peu allégé par sa brièveté même : car point de longue douleur qui soit grande. Et puis je me représenterai, dans cette séparation même de l'âme et du corps, que si elle n'a pas lieu sans souffrance, après celle-là nulle autre douleur n'est possible. Ce dont je ne doute pas, au reste, c'est que l'âme du vieillard est sur le bord de ses lèvres, et qu'il ne lui faut pas grand effort pour s'arracher de sa prison. Le feu qui s'est pris à une matière solide ne peut être éteint que par l'eau et quelquefois par l'écroulement de ce qu'il dévore ; celui qui n'a plus d'aliments tombe de lui-même. »

C'est avec charme, Lucilius, que j'écoute ces paroles, non comme nouvelles, mais comme me mettant en présence de la crise réelle. – Quoi ! n'ai-je donc pas été témoin d'une foule de trépas volontaires ? – Oui, je l'ai été ; mais il a bien plus d'autorité sur moi l'homme qui se présente à la mort sans haine de la vie, l'homme qui l'accueille sans l'aller chercher. « Si nous la ressentons comme un tourment, disait-il, c'est notre faute : nous prenons l'alarme dès que nous la croyons proche de nous. Eh ! de qui n'est-elle pas proche ? Partout et toujours elle est là. Considérons donc, poursuivait-il, alors qu'une cause de mort quelconque semble venir à nous, combien d'autres sont plus voisines que nous ne craignons pas ! » Un homme était menacé de la mort par son ennemi : une indigestion la prévint. Si nous voulons démêler les motifs de nos frayeurs, nous les trouverons tout autres qu'ils ne semblent. Ce n'est pas la mort que l'on craint, c'est l'idée qu'on s'en fait ; car, par rapport à elle, nous sommes toujours à même distance, Oui, si elle est à craindre, elle l'est à chaque instant, car quel instant est privilégié contre elle ?

Mais je dois appréhender que de si longues lettres ne te semblent plus haïssables que la mort : c'est pourquoi je finis. Toi seulement, songe toujours à cette dernière heure pour ne la craindre jamais.

LETTRE XXXI.

Dédaigner les vœux même de nos amis et l'opinion du vulgaire.

Je reconnais mon Lucilius : il commence à se montrer tel qu'il l'avait promis. Suis cet élan de l'âme vers tout ce qui fait sa richesse, en foulant aux pieds ce que le vulgaire appelle biens. Je ne te souhaite ni plus grand ni meilleur que tu n'aspirais à l'être. Tes plans furent jetés sur de larges assises ; remplis seulement la tâche que tu t'es faite, et mets en œuvre les matériaux que tu portes avec toi. En deux mots, tu feras sagement si tu te bouches les oreilles, non pas avec de la cire, c'est trop peu ; il faut quelque chose de plus ferme et de plus compacte que ce qu'Ulysse employa, dit-on, pour son équipage. Cette voix qu'il redoutait était séduisante, mais n'était pas celle de tout un peuple : la voix qu'il te faut redouter, ce n'est pas d'un seul écueil, c'est de tous les points du globe qu'elle t'assiège et retentit. Tu dois côtoyer plus d'une plage suspecte où la volupté tend ses piéges ; toute cité est à fuir : sois sourd pour ceux qui t'aiment le plus. Ils forment du meilleur cœur les plus funestes vœux ; et si tu veux être heureux, prie les dieux qu'ils ne t'envoient rien de ce qu'on te souhaite. Ce ne sont pas des biens que toutes ces choses dont on voudrait te voir comblé : il n'est qu'un bien qui donne et consolide la vie heureuse : être sûr de soi. Or celui-là ne peut nous échoir, si nous ne méprisons la fatigue et ne la mettons au rang de ce qui n'est ni bien, ni mal. Car il ne peut se faire qu'une chose soit tantôt mauvaise, tantôt bonne, tantôt légère et supportable, tantôt horrible à envisager. Ce n'est pas la fatigue qui est un bien ; où donc est le bien ? Dans le mépris de la fatigue. Aussi blâmerai-je toute activité sans but ; quant aux hommes qui se portent vers l'honnête, plus ils font effort, sans se laisser ni vaincre ni arrêter en leur chemin, plus je les admire et leur crie : « Redoublez de courage, faites provision de souffle et franchissez la montagne, s'il se peut, tout d'une haleine. La fatigue est l'aliment des fortes âmes. » Ne va donc pas, dans les vœux jadis formés par tes parents, choisir ce que tu voudras obtenir et souhaiter pour toi : et, après tout, un homme qui a traversé de si hauts postes doit rougir d'importuner encore les dieux. Qu'est-il besoin de vœux ? Fais-toi heureux toi-même ; et tu le seras, si tu reconnais pour vrais biens ceux qu'accompagne la vertu, et pour déshonnête tout ce à quoi la méchanceté s'allie. De même que sans un mélange de lumière il n'est rien de brillant, et rien de sombre s'il ne porte en soi ses ténèbres ou n'attire quelque obscurité : de même que sans l'auxiliaire du feu il n'est point de chaleur, et sans l'air point de froid ; ainsi l'honnête ou le honteux naissent de l'alliance de la vertu ou de la méchanceté.

Qu'est-ce donc que le bien ? La science. Qu'est-ce que le mal ? L'ignorance. L'homme éclairé dans l'art de vivre sait rejeter ou choisir, selon le temps. Mais il ne craint point ce qu'il rejette, il n'admire point ce qu'il choisit, s'il a l'âme grande et invincible. Je ne veux pas que la tienne fléchisse et s'abatte. Ne pas refuser le travail est trop peu : implore-le. « Mais quel est le travail frivole et superflu ? » Celui où t'appellent des motifs peu nobles. Il n'est pas mauvais par lui-même, pas plus que le travail consacré à de nobles choses, parce que c'est là proprement la patience de l'âme qui s'excite aux rudes et difficiles entreprises, qui se dit : « Pourquoi languir ? Est-ce à un homme à craindre les sueurs ? » Joins à l'amour du travail, pour que la vertu soit parfaite, une égalité de vie soutenue et conforme en tout à elle-même, accord impossible sans le bienfait de la science, sans la connaissance des choses divines et humaines. Voilà le souverain bien : sache le conquérir, et tu deviens le compagnon des dieux, non plus leur suppliant. « Comment, dis-tu, parvenir aussi haut ? » Ce n'est ni par l'Apennin ou l'Olympe, ni par les déserts de Candavie ; point de Syrtes, ni de Scylla, ni de Charybde à affronter, bien que tu aies traversé tout cela au prix d'une chétive mission. Elle est sûre, elle est pleine de charmes, la route pour laquelle t'a

approvisionné la nature. Soutenu de ses dons, si tu n'y es pas infidèle, tu t'élèveras au niveau de Dieu. Or ce niveau, ce n'est pas l'argent qui t'y place : Dieu ne possède rien ; ce n'est pas la prétexte : Dieu est nu ; ce n'est ni la renommée, ni l'ostentation de tes mérites, ni ta gloire au loin répandue chez les peuples : nul ne connaît Dieu, beaucoup en pensent mal et impunément ; ce n'est pas non plus cet essaim d'esclaves qui vont portant ta litière par la ville et dans tes voyages : ce Dieu, le plus grand et le plus puissant des êtres, porte lui-même l'univers. Ni la beauté ni la force ne sauraient faire ton bonheur : ni l'un ni l'autre ne résiste au temps. Il faut chercher ce qui ne se détériore pas de jour en jour, ce à quoi rien ne fait obstacle. Que sera-ce donc ? L'âme, mais l'âme dans sa droiture, sa bonté, sa grandeur. Peux-tu voir en elle autre chose qu'un Dieu qui s'est fait l'hôte d'un corps mortel ? Cette âme peut tomber dans un chevalier romain, comme dans un affranchi, comme dans un esclave. Qu'est-ce, en effet, qu'un chevalier, un affranchi, un esclave ? Qualifications créées par l'orgueil ou l'usurpation. On peut s'élever vers le ciel du lieu le plus infime : eh bien,

Qu'un élan généreux
Te transforme à ton tour en digne fils des dieux.

Mais se transformer ce n'est point reluire d'or et d'argent : on ne peut avec cette matière reproduire la ressemblance divine : songe qu'au temps où ils nous furent propices les dieux étaient d'argile.

LETTRE XXXII.

Compléter sa vie avant de mourir.

Je m'informe de toi et je demande à tous ceux qui viennent de tes parages ce que tu fais, où et avec qui tu demeures. Tu ne saurais me payer de mots : je suis avec toi. C'est à toi de vivre comme si j'allais apprendre tous tes actes ou plutôt les voir. Veux-tu savoir, dans tout ce qu'on me dit de toi, ce qui me charme le plus ? Que l'on ne m'en dit rien, que la plupart de ceux que j'interroge ignorent ce que tu fais. Voilà qui est salutaire, de ne pas vivre avec qui ne nous ressemble point et a des goûts différents des nôtres. Oui, j'ai la confiance qu'on ne pourra te faire dévier et que tu persisteras dans tes plans, en dépit des sollicitations qui t'assiègent en foule. Que te dirai-je ? Je ne crains pas que l'on te change, mais qu'on embarrasse ta marche. C'est beaucoup nuire déjà que d'arrêter : cette vie est si courte ! et notre inconstance l'abrège encore en nous la faisant recommencer sans cesse. Nous la morcelons en trop de parcelles, nous la déchiquetons. Hâte-toi donc, cher Lucilius, et songe combien tu redoublerais de vitesse, si tu avais l'ennemi à dos, si tu soupçonnais l'approche d'une cavalerie lancée sur les pas des fuyards. Tu en es là ; on te serre de près ; fuis plus vite et trompe l'ennemi. Ne t'arrête qu'en lieu sûr, et considère souvent que c'est une belle chose à l'homme de compléter sa vie avant de mourir, puis d'attendre en sécurité ce qui lui reste de jours à vivre, fort de sa propre force et en possession d'une existence heureuse qui ne gagne pas en bonheur à être plus longue. Oh ! quand verras-tu l'heureux temps où tu sentiras que le temps ne t'importe plus, où tranquille et sans trouble, insoucieux du lendemain, tu auras à satiété joui de tout ton être ! Veux-tu savoir ce qui rend les hommes avides de l'avenir ? C'est que pas un ne s'est appartenu. Tes parents à coup sûr ont fait pour toi d'autres vœux que le mien ; car au rebours de leurs souhaits, je veux te voir mépriser tout ce qu'ils voulaient accumuler sur toi. Leurs désirs dépouillaient quantité d'hommes

pour t'enrichir : tout ce qu'ils transportaient à leur fils, c'est à d'autres qu'on l'aurait pris. Je te souhaite la disposition de toi-même, et que ton âme agitée de vagues fantaisies puisse enfin se rasseoir et se fixer, qu'elle sache se plaire, et qu'arrivée à l'intelligence des vrais biens, intelligence que suit aussitôt la possession, elle n'ait pas besoin d'un surcroît d'années. Il a enfin franchi les épreuves de la nécessité, il est émancipé, il est libre celui qui vit encore après que sa vie est achevée.

LETTRE XXXIII.

Sur les sentences des philosophes. Penser à son tour par soi-même.

Tu désires que, pour appendice à mes lettres, je te donne comme précédemment un choix de sentences de nos grands maîtres. Ce n'est pas de bleuets qu'ils se sont occupés : tout le tissu de leur œuvre est d'une beauté mâle ; c'est la preuve d'un génie inégal de ne briller que par saillies. On n'admire point un arbre isolé quand la forêt s'élève toute à la même hauteur. Ces sortes de sentences abondent dans les poètes, abondent dans les historiens. Je ne veux donc pas que tu en fasses honneur à Épicure : elles sont à tout le monde et notamment à notre école. Mais chez lui on les remarque mieux parce qu'elles y apparaissent à intervalles rares, qu'elles sont inattendues, et que de fermes paroles étonnent venant d'un homme qui fait profession de mollesse. Car c'est ainsi que presque tous le jugent ; pour moi Épicure est un homme de cœur, bien qu'il ait des manches à sa robe. Le courage et l'action, et le génie de la guerre peuvent se trouver chez les Perses comme chez les peuples à toge relevée. N'exige donc plus de ces traits détachés et pris çà et là : il y a chez nous continuité de ce qui fait exception chez les autres. Aussi n'avons-nous point d'étalage qui frappe les yeux ; nous n'abusons point l'acheteur pour ne lui offrir, une fois entré, rien de plus que la montre suspendue au dehors. Nous laissons chacun prendre à son choix ses échantillons. Quand nous voudrions, dans cette multitude de pensées heureuses, en trier quelques-unes, à qui les attribuerions-nous ? À Zénon ? à Cléanthe ? à Chrysippe ? à Panætius ? à Posidonius ? Nous ne sommes pas sujets d'un roi : chacun relève de soi seul. Chez nos rivaux, tout ce qu'a dit Hermachus, tout ce qu'a dit Métrodore s'impute au même maître. Tout ce qui fut traité par le moindre disciple sous la tente épicurienne l'a été par l'inspiration et sous les auspices du chef. Nous ne pouvons, je le répète, quand nous l'essayerions, extraire rien d'un si grand nombre de beautés toutes égales.

Pauvre est celui dont le troupeau se compte.

N'importe où tu jetterais les yeux, tu tomberais sur des traits dignes de remarque, s'ils ne se lisaient pêle-mêle avec d'autres semblables.

Ainsi ne compte plus pouvoir en l'effleurant goûter le génie des grands hommes : il faut le sonder dans toute sa profondeur, le manier tout entier. Ils font une œuvre de conscience : chaque fil tient sa place dans la contexture du dessin : ôtes-en un seul, toute l'ordonnance est détruite. Je ne te défends point d'analyser tel ou tel membre, mais que ce soit sur l'homme lui-même. Une belle femme n'est point celle dont on vante le bras ou la jambe, mais bien celle chez qui les perfections de l'ensemble absorbent l'admiration que mériteraient les détails. Si toutefois tu l'exiges, je ne serai pas chiche avec toi, je te servirai à pleine main. La matière est riche et s'offre à chaque pas : on n'a qu'à prendre, sans choisir. Là tout coule non pas goutte à goutte, mais à flots : tout est continu, tout se lie. Je ne doute pas qu'un tel recueil ne profite beaucoup

aux âmes encore novices et aux auditeurs non initiés, vu qu'on retient plus aisément des préceptes concis et comme enfermés dans un vers. Si l'on fait apprendre même aux enfants des sentences et de ces apophtegmes que les grecs appellent χριάς, c'est que tout cela est à portée de leur naissante intelligence qui ne peut rien saisir au delà dont l'utilité soit certaine.

Il est peu digne d'un homme d'aller cueillant de menues fleurs, de s'appuyer d'un petit nombre d'adages rebattus, de se guinder sur des citations. Qu'il s'appuie sur lui-même, que ce soit lui qui parle, non ses souvenirs. Honte au vieillard et à l'homme arrivé en vue de la vieillesse qui n'a pour sagesse que de remémorer celle d'autrui. Zénon a dit ceci ; – Et toi ? Cléanthe a dit cela ; – Et toi ? Ne t'ébranleras-tu jamais qu'à la voix d'un autre ? Chef à ton tour, dis-nous des choses qui se retiennent, tire de ton propre fonds. Oui, tous ces hommes, jamais autorités, toujours interprètes, tapis à l'ombre d'un grand nom, selon moi n'ont rien de généreux dans l'âme, n'osant jamais faire une fois ce qu'ils ont appris mille. Ils ont exercé sur l'œuvre d'autrui leur mémoire ; mais autre chose est le souvenir, autre chose la science. Se souvenir, c'est garder le dépôt commis à la mémoire ; savoir, au contraire, c'est l'avoir fait sien, ne pas être en face de son modèle un écho, ni tourner chaque fois les yeux vers le maître. Tu me cites Zénon, puis Cléanthe. Eh ! mets donc quelque différence entre toi et le livre. Quoi ! toujours disciple ! il est temps que tu fasses la leçon. Ai-je besoin qu'on me récite ce que je puis lire ? – Mais la parole fait beaucoup. – Non pas certes quand je la prête aux phrases qui ne sont pas de moi et que je joue le rôle de greffier. Ajoute que ces hommes, toujours en tutelle, d'abord suivent les anciens dans une étude où pas un ne s'est risqué, qui ne s'écartât du devancier, étude où l'on cherche encore la vraie voie ; or jamais on ne la trouvera si l'on se borne aux découvertes connues. Et d'ailleurs qui se fait suivant ne découvre, ne cherche même plus rien. « Pourquoi donc n'irais-je pas sur les traces de mes prédécesseurs ? » Oui, prenons la route frayée ; mais si j'en trouve une plus proche et plus unie, je me l'ouvrirai. Ceux qui avant nous ont remué le sol de la science ne sont pas nos maîtres, mais nos guides. Ouverte à tous, la vérité n'a point jusqu'ici d'occupant : elle garde pour nos neveux une grande part de son domaine.

LETTRE XXXIV.

Encouragements à Lucilius.

Je grandis, je triomphe, et secouant les glaces de l'âge je me sens réchauffé chaque fois que ta conduite et tes lettres m'apprennent combien tu t'es dépassé toi-même, car dès longtemps tu as laissé la foule derrière toi. Si l'agriculteur est charmé quand ses arbres se couronnent de fruits ; si le berger prend plaisir à voir multiplier son troupeau ; s'il n'est personne qui n'envisage comme siens les progrès physiques de l'enfant qu'il a nourri, que penses-tu qu'éprouve l'homme qui a fait l'éducation d'une âme, qui l'a façonnée tendre encore et qui la voit tout d'un coup grande et forte ? Eh bien ! je te revendique, moi : tu es mon ouvrage. Aux dispositions que je t'ai reconnues, j'ai mis sur toi la main, t'encourageant, te pressant de l'aiguillon : et impatient de toute lenteur, je t'ai poussé sans relâche ; je le fais encore aujourd'hui, mais déjà j'exhorte un homme en pleine course, qui me renvoie les mêmes exhortations. Tu me demandes ce que je veux de plus ? Il y a beaucoup d'accompli. De même, en effet, qu'avoir commencé c'est avoir fait moitié de la tâche entière, comme on dit ; en morale aussi pareille chose a lieu, et un grand point pour être bon est de vouloir le devenir. Et sais-tu qui j'appelle bon ? Celui qui l'est d'une manière parfaite, absolue, celui que nulle

violence, nulle nécessité ne rendrait méchant. Voilà l'homme que je prévois en toi, si tu persévères et redoubles d'efforts, si tu parviens à ce que tes actions comme tes paroles s'accordent toutes et se répondent, frappées au même coin. Elle n'est pas dans la droite ligne l'âme dont les actes ne concordent pas.

LETTRE XXXV.

Il n'y a d'amitié qu'entre les gens de bien.

Quand je t'invite si fortement à l'étude, c'est dans mon intérêt que je parle. Je veux posséder un ami, et ce bonheur me sera refusé, si tu ne poursuis l'œuvre commencée de ta culture morale : tu ne fais encore que m'aimer, tu n'es pas mon ami. « Quoi ! sont-ce là deux choses différentes ? » Oui, et même dissemblables. Qui est notre ami nous aime ; qui nous aime n'est pas toujours notre ami. Aussi l'amitié est toujours utile, et l'amour quelquefois peut nuire. Quand tu n'aurais pas d'autre but, étudie pour apprendre à aimer. Hâte-toi donc, puisque tes progrès sont pour moi ; qu'un autre n'en ait pas l'aubaine. Sans doute je la recueille déjà en rêvant que nous ne formerons qu'une âme, et que toute la vigueur que mon âge a perdue, le tien, qui pourtant n'est pas loin du mien, pourra me la rendre ; mais je veux une jouissance plus effective. La joie que procurent, quoique absents, ceux qu'on aime, est légère et passe vite. Leur aspect, leur présence, leur entretien offrent quelque chose de plus vif, de mieux senti, quand surtout l'ami qu'on veut voir, on le voit tel qu'on le veut. Apporte-moi donc ton plus riche présent, qui est toi-même ; et pour te décider plus vite, songe que tu es mortel, que je suis vieux. Sois pressé de te rendre à moi, mais à toi d'abord. Perfectionne-toi, surtout dans l'art de ne point changer. Quand tu voudras avoir la mesure de tes progrès, examine si tes désirs d'aujourd'hui sont ceux d'hier. Le changement de volonté dénote une âme flottante qu'on signale dans telle direction, puis dans telle autre, comme le vent l'y porte. Plus de courses vagues, quand l'âme est fixe et bien assise. Telle devient celle du sage accompli, et, dans certaine mesure, de l'homme en progrès, du demi-sage. Or en quoi diffère l'un de l'autre ? Celui-ci, bien qu'ébranlé, ne bouge pas : il chancelle sur place ; l'autre n'est pas même ébranlé.

LETTRE XXXVI.

Avantages du repos. – Dédaigner les vœux du vulgaire. Mépriser la mort.

Exhorte ton ami à mépriser courageusement ceux qui lui reprochent d'avoir cherché l'ombre et la retraite, et déserté ses hautes fonctions, et, quand il pouvait s'élever encore, d'avoir préféré le repos à tout. Il a bien pourvu à ses intérêts ; il le leur prouvera tous les jours. Les personnages qu'on envie ne feront, comme toujours, que passer : on écrasera les uns, les autres tomberont. La prospérité ne comporte point le repos ; elle s'enfièvre elle-même, elle dérange le cerveau de plus d'une manière. Elle souffle à chacun sa folie, à l'un la passion du pouvoir, à l'autre celle du plaisir, gonfle ceux-là, amollit ceux-ci et leur ôte tout ressort. « Mais tel supporte bien la prospérité ! » Oui, comme on supporte le vin. N'en crois donc point les propos des hommes : celui-là n'est point heureux qu'assiège un monde de flatteurs ; on court à lui en foule comme à une source où l'on ne puise qu'en la troublant. On traite ton ami d'esprit futile et paresseux ! Tu le sais, certaines gens parlent au rebours de la vérité, et il faut prendre le

contre-pied de ce qu'ils disent. Ils l'appelaient heureux : eh bien l'était-il ? Je ne m'inquiète même pas de ce que quelques-uns le trouvent d'humeur trop farouche et maussade. Ariston disait : « J'aime mieux un jeune homme trop sérieux que trop gai et aimable pour tout le monde. Un vin rude et âpre en sa nouveauté finit par se faire bon ; celui qui flatte dans la cuve même ne supporte point l'âge. » Laisse ton ami passer pour mélancolique et ennemi de son avancement ; cette mélancolie avec le temps doit tourner à bien. Qu'il persiste seulement à cultiver la vertu, à s'abreuver d'études libérales, de ces études dont il ne suffit pas de prendre une teinte, mais qui doivent pénétrer tout l'homme. La saison d'apprendre est venue. Qu'est-ce à dire ? En est-il une qui soit exempte de ce devoir ? Non certes : mais s'il est beau d'étudier à tout âge, il ne l'est pas d'en être toujours aux premières leçons. Quel objet de honte et de risée qu'un vieillard encore à l'abécé de la vie ! Jeune, il faut acquérir, pour jouir quand on sera vieux.

Tu auras beaucoup fait pour toi-même, si tu rends ton ami le meilleur possible. Les plus belles grâces à faire comme à désirer, les grâces de premier choix, comme on dit, sont celles qu'il est aussi utile de donner que de recevoir. Enfin ton ami n'est plus libre ; il s'est obligé, et l'on doit moins rougir de manquer à un prêteur qu'à une promesse de vertu. Pour solder sa dette d'argent il faut au commerçant une traversée heureuse, à l'agriculteur la fécondité du sol qu'il cultive, la faveur du ciel : l'autre engagement s'acquitte par la seule volonté. La Fortune n'a pas droit sur les dispositions morales. Qu'il les règle donc de façon que son âme, dans un calme absolu, arrive à cet état parfait qui, n'importe ce qu'on nous enlève ou nous donne, ne s'en ressent pas et demeure toujours au même point, quoi que deviennent les événements. Qu'on lui prodigue de vulgaires biens, elle est supérieure à tout cela ; que le sort lui dérobe tout ou partie de ces choses, elle n'en est pas amoindrie. Si le possesseur de cette âme était né chez les Parthes, dès le berceau il tendrait déjà l'arc ; si dans la Germanie, sa main enfantine brandirait la framée. Contemporain de nos aïeux, il eût appris à dompter un cheval et à frapper de près l'ennemi. Voilà pour chacun ce que l'éducation nationale a d'influence et d'autorité.

Quel sera donc l'objet de son étude ? Ce qui est de bon usage contre toute espèce d'armes et d'ennemis : le mépris de la mort. Que la mort ait en elle quelque chose de terrible, qui effarouche cet amour de soi que la nature a mis dans nos âmes, nul n'en doute ; autrement il ne serait pas nécessaire de se préparer et de s'enhardir à une chose où un instinct volontaire nous porterait, comme est porté tout homme à sa propre conservation. Il ne faut pas de leçons pour se résoudre à coucher au besoin sur des roses ; il en faut pour s'endurcir aux tortures et n'y point subordonner sa foi ; pour savoir, au besoin, debout, blessé quelquefois, veiller au bord des retranchements et ne pas même s'appuyer sur sa lance, car la sentinelle inclinée sur quelque support peut être surprise par des intervalles de sommeil. La mort n'apporte aucun malaise ; pour sentir du malaise, il faudrait vivre encore. Que si la soif d'un long âge te possède si fort, songe que de tous ces êtres qui disparaissent pour rentrer au sein de la nature d'où ils sont sortis, d'où bientôt ils sortiront encore, nul ne s'anéantit. Tout cela change et ne meurt point. La mort même, que l'homme repousse avec épouvante, interrompt sans la briser son existence. Viendra le jour qui de nouveau nous rendra la lumière, que tant d'hommes refuseraient si ce jour ne leur ôtait aussi le souvenir. Mais plus tard j'expliquerai mieux comment tout ce qui semble périr ne fait que se modifier. On doit partir de bonne grâce quand c'est pour revenir. Vois tourner sur lui-même le cercle de la création : tu reconnaîtras que rien en ce monde ne s'éteint, mais que tout descend et remonte alternativement. L'été s'enfuit, mais l'année suivante le ramène, l'hiver détrôné reparaît avec les mois où il préside ; la nuit engloutit le soleil et sera tout à

l'heure chassée par le jour. Ces étoiles qui achèvent leur cours retrouveront tout ce qu'elles laissent derrière elles ; une partie du ciel se lève incessamment tandis que l'autre se précipite. Terminons enfin en ajoutant cette seule réflexion, que ni l'enfant, soit au berceau, soit même plus tard, ni l'homme privé d'intelligence ne craignent la mort ; et qu'il serait bien honteux que la raison ne nous donnât point cette sécurité où l'imbécillité d'esprit sait nous conduire.

LETTRE XXXVII.

Le serment de l'homme vertueux comparé à celui du gladiateur.

Le plus solennel engagement de bien faire, tu l'as pris : tu m'as promis un homme vertueux. Tu es enrôlé par serment. Il serait dérisoire de te dire que cette milice est douce et facile ; je ne veux pas que tu prennes le change. Ta glorieuse obligation est la même quant à la formule que celle du vil gladiateur : souffrir le feu, les fers, le glaive homicide. Ceux qui louent leurs bras pour l'arène, qui mangent et boivent pour avoir plus de sang à donner, se lient de façon qu'on puisse même les contraindre à souffrir tout cela ; toi, tu entends le souffrir volontairement et de grand cœur. Ils ont droit de rendre les armes, de tenter la pitié du peuple ; toi, tu ne rendras point les tiennes et ne demanderas point la vie : tu dois mourir debout et invaincu. Que sert en effet de gagner quelques jours, quelques années ? Point de congé pour qui est entré dans la vie. « Comment donc, diras-tu, me dégager ? » Tu ne peux fuir les nécessités d'ici-bas ; mais en triompher, tu le peux. Ouvre-toi un passage, pour te l'ouvrir tu auras la philosophie. Livre-toi à elle, si tu veux avoir la vie sauve, la sécurité, le bonheur, et, pour tout dire, le premier des biens, la liberté : tu n'arriveras là que par elle. La vie sans elle est ignoble, abjecte, sordide, servile, soumise à une foule de passions et de passions impitoyables. Ces insupportables tyrans qui l'oppriment parfois tour à tour, parfois tous ensemble, la sagesse t'en affranchit, car elle seule est la liberté. Une seule route y mène, et tout droit : point d'écarts à craindre ; va d'un pas résolu. Veux-tu te soumettre toutes choses, soumets-toi à la raison. Que d'hommes tu gouverneras, si la raison te gouverne ! Tu sauras d'elle ce que tu devras entreprendre et par quels moyens : tu ne tomberas pas tout neuf au milieu des difficultés. Me citera-t-on personne qui sache de quelle manière il a commencé à vouloir ce qu'il veut ? Aucune réflexion ne l'y a conduit : c'est de prime saut qu'il s'y est jeté. Nous courons nous heurter contre la Fortune aussi souvent qu'elle contre nous. Il est honteux d'être emporté au lieu de se conduire, et tout à coup, au milieu du tourbillon, de se demander avec stupeur : « Comment suis-je venu ici ? »

LETTRE XXXVIII.

Les courts préceptes de la philosophie préférables aux longs discours.

Tu as raison de vouloir que notre commerce de lettres soit fréquent. Rien ne profite comme ces entretiens qui s'infiltrent dans l'âme goutte à goutte ; dans les dissertations préparées et à grands développements qui ont la foule pour auditoire, il y a quelque chose de plus retentissant, mais de moins intime. La philosophie, c'est le bon conseil ; et nul conseil ne se donne avec de grands éclats de voix. Quelquefois on peut employer ces sortes de harangues, passe-moi l'expression, quand l'homme qui hésite a

besoin d'entraînement ; s'agit-il au contraire non de l'engager à s'instruire, mais de l'instruire en effet, il faut prendre, comme nous, un ton moins relevé. Tout pénètre et se grave ainsi plus facilement ; car l'essentiel ce n'est pas le nombre des paroles, c'est leur efficacité. Répandons-les comme une semence qui, bien que toute menue, en tombant sur un sol propice y développe ses vertus et du moindre germe parvient aux plus vastes accroissements. Ainsi fait la raison : ses principes, de mince portée au premier aspect, grandissent en agissant. Ce qu'elle dit se réduit à peu ; mais ce peu, reçu par une âme bien préparée, se fortifie et croît bien vite. Oui, il en est de ses préceptes comme de tout germe : ils fructifient merveilleusement, si petite place qu'ils tiennent ; il ne faut, ai-je dit, que d'heureuses dispositions pour les saisir et les absorber. L'âme, en retour, produira d'elle-même à souhait et rendra plus qu'elle n'aura reçu.

LETTRE XXXIX.

Aimer mieux la médiocrité que l'excès.

Les résumés que tu désires, je les rédigerai certainement avec le plus de méthode et de concision possible ; mais vois s'il n'y aurait pas plus d'avantage dans la forme ordinaire que dans celle qu'on nomme aujourd'hui vulgairement *breviarium*, et qui jadis, quand nous parlions latin, s'appelait *summarium*. La première importe plus à qui étudie, la seconde à qui sait ; car l'une enseigne, l'autre rappelle. Mais je te donnerai de toutes deux en suffisance. Tu n'as que faire d'exiger telle ou telle autorité : les inconnus seuls donnent des répondants. J'écrirai donc ce que tu veux, mais à ma façon. En attendant tu as nombre d'auteurs où je ne sais si tu trouveras assez de méthode. Prends en main le *catalogue* des philosophes : cela seul te réveillera forcément quand tu verras combien d'hommes ont travaillé pour toi : tu désireras compter à ton tour parmi eux. Car le premier mérite d'une âme noble c'est l'élan qui la porte au bien. Nul homme doué de sentiments élevés ne trouve du charme dans l'ignoble et le bas : l'idée du grand l'attire et l'exalte. De même que la flamme s'élève droite sans qu'on puisse la faire ramper ou l'abattre, non plus que la tenir immobile ; ainsi l'âme humaine ne repose jamais, d'autant plus remuante et active qu'elle a plus de vigueur. Mais heureux qui a tourné cet élan vers le bien ! il se placera hors de la juridiction et du domaine de la Fortune, se modérera dans les succès, brisera l'aiguillon du malheur, et dédaignera ce qu'admireront les autres. Il est d'une âme grande de mépriser les grandeurs, et d'aimer mieux la médiocrité que l'excès : la médiocrité seule est utile et fait vivre l'homme ; l'excès nuit par son superflu même. Ainsi versent les épis trop pressés ; ainsi la branche surchargée de fruits se rompra ; ainsi l'exubérance n'arrive point à maturité. Il en est de même des esprits ; une prospérité sans mesure les brise : ils n'en usent qu'au préjudice d'autrui comme au leur. Fut-on jamais plus malmené par un ennemi que certains hommes par leurs plaisirs, par ces tyranniques et folles débauches qui ne leur laissent quelque droit à la pitié que parce qu'ils subissent ce qu'ils ont fait subir ? Et il faut bien qu'ils soient victimes de leur frénésie : nécessairement la passion n'admet plus de limites, dès qu'elle a franchi celles de la nature. La nature a son point d'arrêt : les chimères et les fantaisies de la passion vont à l'infini. Le nécessaire a pour mesure l'utile : mais le superflu, où le réduire ? Aussi se noient-ils dans ces voluptés, qui sont pour eux des habitudes et dont ils ne se peuvent passer, d'autant plus misérables que le superflu leur est devenu nécessaire. Esclaves des plaisirs, ils n'en jouissent pas, et, pour dernier malheur, ils sont amoureux de leurs maux. Oui, c'est le comble de l'infortune

que de se vouer à la turpitude non plus par l'attrait d'un moment, mais par goût ; plus de remède possible, quand nos vices d'autrefois sont nos mœurs d'à présent.

LETTRE XL.

Le vrai philosophe parle autrement que le rhéteur.

Je te sais gré de m'écrire fréquemment, car c'est la seule manière dont tu puisses te montrer à moi. Jamais je ne reçois de tes lettres qu'à l'instant même nous ne soyons réunis. Si les portraits de nos amis absents nous intéressent par les souvenirs qu'ils renouvellent, si cette consolation vaine et illusoire adoucit les regrets de la séparation, combien une lettre nous charme davantage en nous apportant de si loin des traces vivantes d'un être chéri, des caractères qui respirent en effet ! Ce que leur présence avait de plus doux se retrouve et se reconnaît sur ces feuilles où une main amie s'est empreinte.

Tu m'écris que tu as entendu le philosophe Sérapion, lorsqu'il aborda dans tes parages ; que sa manière consiste en un rapide torrent de paroles ; que ses expressions ne se succèdent pas, mais se poussent et se précipitent, et qu'elles lui viennent en trop grand nombre pour qu'un seul gosier y suffise. Je n'approuve pas cela dans un philosophe, dont le parler même, comme la conduite, doit être mesuré, ce qui ne va point avec une précipitation trop hâtive. Aussi ces paroles pressées qui s'épanchent ininterrompues comme des flocons de neige sont par Homère attribuées à l'orateur ; mais l'éloquence du vieux Nestor coule avec lenteur et plus douce que le miel. Tiens pour certain que cette véhémence si prompte et si abondante sied mieux à un déclamateur ambulant qu'à un homme qui traite une œuvre grande et sérieuse, qu'à un professeur de sagesse. J'aime aussi peu les phrases qui filtrent goutte à goutte que celles qui vont au pas de course ; l'oreille ne veut ni attendre, ni être assourdie. La disette et la maigreur du débit rendent l'auditeur moins attentif, ennuyé qu'il est d'une lenteur brisée encore par des repos : toutefois ce qu'il faut attendre s'imprime plus aisément que ce qui ne fait qu'effleurer. Enfin, le maître, comme on dit, transmet ses préceptes aux disciples : on ne transmet pas ce qui fuit. Ajoute que l'éloquence qui se consacre à la vérité doit être simple et sans apprêt, tandis que la faconde populaire n'a rien de vrai. Elle veut remuer la foule, et entraîner tout d'un élan un auditoire sans expérience : elle ne se laisse pas examiner, elle est déjà loin. Or comment modérer les autres, quand on ne peut se modérer ? D'ailleurs le discours qui s'emploie à la guérison des âmes doit pénétrer tout l'homme : les remèdes ne profitent que s'ils séjournent quelque temps. Et que de vide et de néant dans ces phrases ! plus de son que de poids. Apprivoisez les monstres qui m'épouvantent, calmez les passions qui m'irritent, dissipez mes erreurs, refrénez mon luxe, gourmandez ma cupidité. Rien de tout cela peut-il se faire à la course ? Un médecin peut-il guérir ses malades en passant ? Et puis, on ne trouve même aucun plaisir dans ce cliquetis de mots précipités sans choix. Comme la plupart des tours de force qu'on croirait ne pouvoir se faire et qu'il suffit de voir une fois, c'est bien assez d'entendre un moment ces baladins de la parole. Car que voudrait-on apprendre ou imiter d'eux ? Que juger de leur âme quand leur discours désordonné s'emporte jusqu'à ne plus pouvoir s'arrêter ? L'homme qui court sur une pente rapide ne se retient pas où il veut ; entraîné par sa vitesse et le poids de son corps, il dépasse le point qu'il s'était marqué. Ainsi cette volubilité de diction n'est plus maîtresse d'elle-même ni assez digne du philosophe qui doit placer ses paroles, non les jeter au vent, qui doit s'avancer pas à pas. « Quoi donc ! ne devra-t-il jamais s'élever ? » Pourquoi non ? mais

que ce soit sans compromettre sa dignité morale, que lui ferait perdre cette violente exagération de force. Sa force sera grande, et modérée toutefois, comme un fleuve au cours continu, non comme un torrent. À peine permettrai-je à un orateur une telle vélocité de langue dont on ne saurait ni rappeler ni régler l'essor. Comment en effet le juge, souvent inhabile et novice, le suivrait-il ? L'orateur, fût-il emporté par le besoin de faire effet, ou par une émotion qu'il ne maîtrise plus, ne doit décocher dans sa course que ce que l'oreille peut recueillir.

Tu feras donc sagement de ne pas voir ces hommes qui cherchent à dire beaucoup, non à bien dire, et d'aimer mieux, à la rigueur, entendre même un P. Vinicius. Quel Vinicius ? dis-tu. – Celui dont on demandait comment il portait la parole : « Il la traîne ; » répondit Asellius. Géminus Varius disait en effet de lui : « Vous lui trouvez du talent, je ne sais pourquoi, il ne peut coudre trois mots ensemble. » Oui, si tu dois parler, parle plutôt comme Vinicius, dût-il arriver quelque impertinent pareil à celui qui l'entendant arracher ses mots l'un après l'autre, comme s'il dictait au lieu de disserter, lui cria : « Parle ou tais-toi une fois pour toutes. » Quant à la précipitation de Q. Hatérius, orateur en son temps très-célèbre, je veux qu'un homme sensé s'en garde le plus qu'il pourra. Hatérius n'hésitait jamais, jamais ne s'interrompait ; il commençait et finissait tout d'une traite.

Je suis d'avis pourtant que, selon les nations, certaines méthodes conviennent plus ou moins. Ce que je blâme se passerait aux Grecs ; nous, même en écrivant, nous avons l'habitude de séparer nos mots. Notre Cicéron lui-même, de qui l'éloquence romaine reçut son élan, eut pour allure le pas. Nos orateurs s'observent mieux que les autres, ils sentent ce qu'ils valent et donnent le temps de le sentir. Fabianus, aussi distingué par ses vertus et son savoir que par son éloquence, mérite qui vient en troisième ordre, discutait avec aisance plutôt qu'avec promptitude ; c'était facilité, pouvait-on dire, ce n'était pas volubilité ; voilà ce que j'admets dans un sage. Je n'exige pas que ses périodes sortent de sa bouche sans nul embarras : j'aimerais mieux même un peu d'effort qu'un jet spontané. Je voudrais d'autant plus te faire peur du travers dont je parle qu'il ne se gagne point sans qu'on ait perdu le respect de soi-même. Il faut pour cela se faire un front d'airain et ne pas s'écouter : car dans cette course irréfléchie, que de choses on voudrait ressaisir ! Non, te dis-je, on n'obtient ce triste avantage qu'aux dépens de sa dignité. D'ailleurs il est besoin pour cela qu'on s'exerce tous les jours, et que des choses on transporte son étude aux mots. Or, quand les mots te viendraient d'eux-mêmes et couleraient de source, et sans nul travail de ta part, tu dois néanmoins en régler le cours, et comme une démarche modeste sied à l'homme sage, il lui faut un langage concis, point aventureux. Ainsi, pour conclusion dernière, je te recommande d'être lent à parler.

LETTRE XLI.

Dieu réside dans l'homme de bien. – Vraie supériorité de l'homme.

Tu fais une chose excellente et qui te sera salutaire si, comme tu l'écris, tu marches avec persévérance vers cette sagesse qu'il est absurde d'implorer par des vœux quand on peut l'obtenir de soi. Il n'est pas besoin d'élever les mains vers le ciel, ni de gagner le gardien d'un temple pour qu'il nous introduise jusqu'à l'oreille de la statue, comme si de la sorte elle pouvait mieux nous entendre ; il est près de toi le Dieu, il est avec toi, il est en toi. Oui, Lucilius, un esprit saint réside en nous, qui observe nos vices et veille sur nos vertus, qui agit envers nous comme nous envers lui. Point d'homme de

bien qui ne l'ait avec soi. Qui donc, sans son appui, pourrait s'élever au-dessus de la Fortune ? C'est lui qui inspire les grandes et généreuses résolutions. Dans chaque âme vertueuse il habite

Quel dieu ? Nul ne le sait, mais il habite un dieu.

S'il s'offre à tes regards un de ces bois sacrés peuplé d'arbres antiques qui dépassent les proportions ordinaires, où l'épaisseur des rameaux étagés les uns sur les autres te dérobe la vue du ciel, l'extrême hauteur des arbres, la solitude du lieu, et ce qu'a d'imposant cette ombre en plein jour si épaisse et si loin prolongée te font croire qu'un Dieu est là. Et cet antre qui, sur des rocs profondément minés, tient une montagne suspendue, cet antre qui n'est pas de main d'homme, mais que des causes naturelles ont creusé en voûte gigantesque ! ton âme toute saisie n'y pressent-elle pas quelque haut mystère religieux ? Nous vénérons la source des grands fleuves ; au point où tout à coup de dessous terre une rivière a fait éruption on dresse des autels ; toute veine d'eau thermale a son culte, et la sombre teinte de certains lacs ou leurs abîmes sans fond les ont rendus sacrés. Et si tu vois un homme que n'épouvantent point les périls, pur de toute passion, heureux dans l'adversité, calme au sein des tempêtes, qui voit de haut les hommes et à son niveau les dieux, tu ne seras point pénétré pour lui de vénération ! Tu ne diras point : Voilà une trop grande, une trop auguste merveille pour la croire semblable à ce corps chétif qui l'enferme ! Une force divine est descendue là. Cette âme supérieure, maîtresse d'elle-même, qui juge que toute chose est au-dessous d'elle et qui passe, se riant de ce que craignent ou souhaitent les autres, elle est mue par une puissance céleste. Un tel être ne peut se soutenir sans la main d'un Dieu : aussi tient-il par la meilleure partie de lui-même au lieu d'où il est émané. Comme les rayons du soleil, bien qu'ils touchent notre sol, n'ont point quitté le foyer qui les lance ; de même cette âme sublime et sainte, envoyée ici-bas pour nous montrer la divinité de plus près, se mêle aux choses de la terre sans se détacher du ciel sa patrie. Elle y est suspendue, elle y regarde, elle y aspire, elle vit parmi nous comme supérieure à nous. Quelle est donc cette âme ? Celle qui ne s'appuie que sur les biens qui lui sont propres.

Quoi de plus absurde en effet que de louer dans l'homme ce qui lui est étranger ? Quelle plus grande folie que d'admirer en lui ce qui peut tout à l'heure passer à un autre ? Un frein d'or n'ajoute pas à la bonté du coursier. Le lion dont on a doré la crinière, qui se laisse toucher et manier, qui subit patiemment la parure imposée à son courage dompté, n'entre pas dans l'arène du même air que cet autre qui, sans apprêt, garde tout son instinct farouche. Celui-ci, dans sa fougue sauvage, tel que l'a voulu la nature, majestueusement hérissé, beau de la peur qu'inspire son seul aspect, on le préfère à cet impuissant quadrupède qui reluit de paillettes d'or. Nul ne doit tirer gloire que de ce qui lui est personnel. On fait cas d'une vigne dont les branches surchargées de fruits entraînent par leur poids ses soutiens-mêmes jusqu'à terre : trouvera-t-on plus beaux des ceps d'or, où des raisins, des feuilles d'or serpentent ? Le mérite essentiel d'une vigne est la fécondité. Dans l'homme aussi ce qu'il faut priser c'est ce qui est de l'homme même. Qu'il ait de superbes esclaves, un palais magnifique, beaucoup de terres ensemencées et de capitaux productifs ; tout cela n'est pas en lui, mais autour de lui. Loue en lui ce qu'on ne peut ni ravir ni donner, ce qui est son bien propre. « Que sera-ce donc ? » dis-tu. Son âme, et dans cette âme la raison perfectionnée. Car l'homme est un être doué de raison ; et le souverain bien pour lui est d'avoir atteint le but pour lequel il est né. Or, qu'exige de lui cette raison ? Une chose bien facile : de vivre selon sa nature ; chose pourtant que rend difficile la folie générale. On se pousse

l'un l'autre dans le vice ; comment alors rappeler dans les voies de salut ceux que nul ne retient et que la multitude entraîne ?

LETTRE XLII.

Rareté des gens de bien. – Vices cachés sous l'impuissance. Ce qui est gratuit coûte souvent bien cher.

Cet homme t'a déjà persuadé qu'il est homme de bien. Mais ce titre-là ne s'acquiert et ne se constate pas si vite. Tu sais ce qu'ici j'entends sous ce mot ? un homme de bien du second ordre. Pour l'autre, comme le phénix, il naît une fois dans cinq siècles ; et faut-il s'étonner que les prodiges s'enfantent à de grands intervalles ? Le médiocre et le commun, le sort se plaît à les créer souvent ; mais il confère aux chefs-d'œuvre le mérite de la rareté. L'homme dont tu parles est loin jusqu'ici de ce qu'il fait profession d'être ; et s'il savait ce qu'est un homme de bien, il ne se jugerait pas encore tel, peut-être même désespérerait-il de le devenir. « Mais il pense si mal des méchants ! » Et les méchants aussi pensent comme lui : le plus grand supplice d'un cœur mauvais, c'est de déplaire et à soi-même et à ses pareils. « Mais il hait tous ces grands improvisés qui usent en tyrans de leur pouvoir ! » Il fera comme eux, quand il pourra les mêmes choses qu'eux. Sous l'impuissance de bien des hommes un génie pervers est caché : il osera, quand il aura foi en ses forces, tout ce qu'ont osé les mauvais instincts qu'un sort prospère a fait éclore. Les moyens seuls de développer toute leur noirceur manquent à ces âmes. On manie impunément le serpent le plus dangereux tant qu'il est roide de froid ; alors son venin, sans être mort, n'est qu'engourdi. Combien de cruautés et d'ambitions, et de débauches auxquelles il ne manque, pour égaler en audace les plus monstrueuses, que d'être aidées de la Fortune ! Elles ont les mêmes vouloirs : veux-tu t'en convaincre ? Donne-leur de pouvoir tout ce qu'elles veulent. Tu te rappelles cet homme dont tu prétendais pouvoir disposer ; je te disais qu'il était volage et léger, que tu ne le tenais point par le pied, mais par le bout de l'aile. Je me trompais : tu le tenais par une plume ; il te l'a laissée dans la main et s'est envolé. Tu sais comment ensuite il s'est joué de toi, et que de choses il a tentées qui devaient lui tourner à mal ! Il ne se voyait pas courir au piège en voulant y pousser les autres ; il oubliait combien étaient onéreux les objets de sa convoitise, quand ils n'eussent pas été superflus.

Sachons donc voir que ce qui provoque notre ambition et nos efforts si laborieux ou ne renferme nul avantage, ou offre encore plus d'inconvénients. Telle chose est superflue, telle autre ne vaut pas notre peine. Mais notre prévoyance ne va pas si loin, et nous appelons gratuit ce qui coûte le plus cher. Ô stupidité de l'homme ! Il s'imagine ne payer que ce qui vide sa bourse, et obtenir pour rien ce pour quoi il se donne lui-même. Ce qu'il ne voudrait pas acheter, s'il fallait, en échange, livrer une maison, une propriété d'agrément ou de rapport, il est tout prêt à l'acquérir à prix d'inquiétudes, de dangers, de temps, de liberté, d'honneur. Tant l'homme n'a rien qu'il prise moins que lui-même ! Que ne fait-il donc en tout projet et pour toute chose ce que fait quiconque entre chez un marchand ? L'objet qu'on désire, à quel prix sera-t-il livré ? Souvent le plus dispendieux est celui qu'on reçoit pour rien. Que d'acquisitions, que de présents je puis te citer qui nous ont arraché notre indépendance ! Nous nous appartiendrions, s'ils ne nous appartenaient pas.

Médite ces réflexions dès qu'il s'agira non-seulement de gain à faire, mais de perte à subir. Dis-toi : « Que vas-tu perdre ? Ce qui t'est venu du dehors. Tu n'en auras

pas plus de peine à vivre après qu'avant. L'avais-tu longtemps possédé ? Tu t'en es rassasié avant de le perdre. Si tu ne l'as pas eu longtemps, tu n'en avais pas encore l'habitude. Ce sera de l'argent de moins ? Partant, moins de tracas. Ton crédit en diminuera ? Tes envieux aussi. Considère tous ces faux biens dont on s'éprend jusqu'à la folie, que l'on perd avec tant de larmes, et comprends que ce n'est point la perte qui fâche, mais l'idée qu'on se fait de cette perte. On la sent, non point par le fait, mais par la réflexion. Qui se possède n'a rien perdu : mais à combien d'hommes est-il donné de se posséder ? »

LETTRE XLIII.

Vivre comme si l'on était sous les yeux de tous. – La conscience.

Tu me demandes comment cela est venu jusqu'à moi ; qui m'a pu dire ta pensée que tu n'avais dite à personne ? « Celle qui sait tant de choses : la renommée. » Quoi ! diras-tu, suis-je assez important pour mettre la renommée en émoi ? – Ne te mesure pas sur l'endroit où je suis, mais sur celui que tu habites. Qui domine ses voisins est grand où il domine. La grandeur n'est pas absolue : elle gagne ou perd par comparaison. Tel navire, grand sur un fleuve, est fort petit en mer ; le même gouvernail, trop fort pour tel navire, est exigu pour tel autre. Toi aujourd'hui, tu as beau te rapetisser, tu es grand dans ta province : tes actions, tes repas, ton sommeil, on épie, on sait tout. Tu n'en dois que mieux t'observer dans ta conduite. Mais ne t'estime heureux que le jour où tu pourrais vivre sous les yeux du public, où tes murailles te défendraient sans te cacher, ces murailles que presque tous nous croyons faites moins pour abriter nos personnes que pour couvrir nos turpitudes. Je vais dire une chose qui peut te faire juger de nos mœurs : à peine trouverais-tu un homme qui voulût vivre portes ouvertes. C'est la conscience plutôt que l'orgueil qui se retranche derrière un portier. Nous vivons de telle sorte que c'est nous prendre en faute que de nous voir à l'improviste. Mais que sert de chercher les ténèbres, de fuir les yeux et les oreilles d'autrui ? Une bonne conscience défierait un public ; une mauvaise emporte jusque dans la solitude ses angoisses et ses alarmes. Si tes actions sont honnêtes, qu'elles soient sues de tous ; déshonorantes, qu'importe que nul ne les connaisse ? tu les connais, toi. Que je te plains, si tu ne tiens pas compte de ce témoin-là !

LETTRE XLIV.

La vraie noblesse est dans la philosophie.

Tu persistes à te faire petit, et à te dire trop chétivement doté par la nature d'abord, puis par la Fortune, quand il ne tient qu'à toi de te tirer des rangs du vulgaire et d'atteindre à la plus haute des félicités. Si la philosophie possède en soi quelque mérite, elle a surtout celui de ne point regarder aux généalogies. Tous les hommes, si on les rappelle à l'origine première, sont enfants des dieux. Te voilà chevalier romain, et c'est à force de talent que tu es entré dans cet ordre : mais, grands dieux ! à combien de citoyens les quatorze bancs ne sont-ils pas fermés ? Le sénat ne s'ouvre pas pour tous : la milice même, pour nous admettre à ses fatigues et à ses périls, est difficile dans ses choix. La sagesse est accessible à tous ; devant elle nous sommes tous nobles. La philosophie ne refuse ni ne préfère personne : elle luit pour tout le monde. Socrate

n’était point patricien ; Cléanthe louait ses bras pour tirer l’eau dont il arrosait un jardin ; la philosophie, en adoptant Platon, ne lui demanda pas ses titres, elle les lui conféra. Pourquoi désespérerais-tu de ressembler à ces grands hommes ? Ils sont tous tes ancêtres, si tu te rends digne d’eux, et pour l’être, il faut tout d’abord te persuader que nul n’est de meilleure maison que toi. Nous avons tous même nombre d’aïeux ; notre origine à tous remonte plus loin que la mémoire des hommes. « Point de roi, dit Platon, qui n’ait des esclaves pour ancêtres, point d’esclave qui ne sorte du sang des rois. » Une longue suite de révolutions a brouillé tout cela, et le sort a bouleversé les rangs. Quel est le vrai noble ? Celui que la nature a bien préparé pour la vertu. Voilà le seul titre à considérer. Autrement, si tu me renvoies aux vieux temps, chacun date d’un âge avant lequel il n’y a plus rien. Depuis le berceau du monde jusqu’à nos jours une série de vicissitudes nous a fait passer par de brillants comme par d’obscurs destins. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la noblesse. Nul n’a vécu pour notre gloire, et ce qui fut avant nous n’est pas à nous. C’est l’âme qui anoblit ; elle peut de toutes les conditions s’élever plus haut que la Fortune. Suppose-toi, non pas chevalier romain, mais affranchi, tu peux un jour être seul libre de fait parmi tant d’hommes libres de race. « Comment cela ? » diras-tu. En n’adoptant pas la distinction populaire des biens et des maux. Informe-toi non d’où viennent les choses, mais où elles aboutissent. S’il en est une qui puisse donner le bonheur, elle est bonne par essence, car elle ne peut dégénérer en mal. Quelle est donc la cause de tant de méprises, quand la vie heureuse est le vœu de tous ? C’est qu’on prend les moyens pour la fin, et qu’en voulant l’atteindre on s’en éloigne. Tandis qu’en effet la perfection du bonheur consiste dans une ferme sécurité et dans l’inébranlable foi qu’il nous restera, on se cherche au loin des causes de soucis, et sur cette route perfide de la vie, on porte ses embarras bien moins qu’on ne les traîne. Aussi s’écarte-t-on toujours davantage du but poursuivi ; plus on s’épuise en efforts, plus on reste empêtré, ou rejeté en arrière. Ainsi l’homme qui dans un labyrinthe presse le pas se fourvoie en raison de sa vitesse même.

LETTRE XLV.

Sur les subtilités de l’école.

Tu te plains de la disette des livres en Sicile. L’important n’est pas d’en avoir beaucoup, mais d’en avoir de bons. Une lecture sagement circonscrite profitera ; variée, elle amuse. Qui veut arriver à un but précis doit aller par un seul chemin, et non vaguer de l’un à l’autre, ce qui n’est pas avancer, mais errer. « J’aimerais mieux, diras-tu, des livres que des conseils. » Oh ! en vérité, tous ceux que je possède, je suis prêt à te les envoyer, à vider tout mon grenier, à me transporter moi-même, si je le pouvais, près de toi, et, n’était l’espoir que tu obtiendras de bonne heure de cesser tes fonctions, c’est une expédition que j’eusse imposée à ma vieillesse : ni Charybde, ni Scylla, ni ce détroit maudit par la Fable ne m’auraient fait reculer. Je l’aurais franchi, que dis-je ? je l’aurais passé à la nage pour pouvoir t’embrasser et juger par mes yeux des progrès de ton âme.

Quant au désir que tu exprimes de recevoir mes ouvrages, je ne m’en crois pas plus habile que je ne me croirais beau si tu demandais mon portrait. Je sais que c’est plutôt indulgence d’ami qu’opinion réfléchie, ou si c’est opinion, ton indulgence te l’a suggérée. Au reste, quels qu’ils soient, lis-les comme venant d’un homme qui cherche le vrai sans l’avoir encore trouvé, mais qui le cherche avec indépendance. Car je ne me suis mis sous la loi de personne ; je ne porte le nom d’aucun maître ; si j’ai souvent foi

en l'autorité des grands hommes, sur quelques points c'est à moi que j'en appelle. Tout grands qu'ils sont, ils nous ont légué moins de découvertes que de problèmes ; et peut-être eussent-ils trouvé l'essentiel, s'ils n'eussent cherché aussi l'inutile. Que de temps leur ont pris des chicanes de mots, des argumentations captieuses qui n'exercent qu'une vaine subtilité ! Ce sont des nœuds que nous tressons, des équivoques de sens que nous enlaçons dans des paroles et qu'ensuite nous débrouillons. Avons-nous donc tant de loisir ? Savons-nous déjà vivre, savons-nous mourir ? Toutes les forces, toute la prévoyance de notre esprit doivent tendre à n'être pas dupe des choses : qu'importent les mots ? Que me font tes distinctions entre synonymes où jamais nul n'a pris le change, que pour disputer ? Les choses nous abusent : éclaircis les choses. Nous embrassons le mal pour le bien ; nous désirons les contraires, nos vœux se combattent, nos projets se neutralisent. Combien la flatterie ressemble à l'amitié ! Et non-seulement elle lui ressemble, mais encore l'emporte et enchérit sur elle, trouve pour se faire accueillir l'oreille facile et indulgente, s'insinue jusqu'au fond du cœur, nous charme en nous empoisonnant. C'est cette similitude-là qu'il faut m'apprendre à démêler. Un ennemi caressant vient à moi comme ami ; le vice usurpe le nom de vertu pour nous surprendre ; la témérité se cache sous les dehors du courage ; la lâcheté s'intitule modération, l'homme timide a les honneurs de la prudence. Là est le grand péril de l'erreur, c'est là qu'il faut des marques distinctives. Au surplus, l'homme à qui l'on dit *avez-vous des cornes* ? n'est pas si sot que de se tâter le front, ni assez inepte et obtus pour entrer en doute, quand par tes subtiles conclusions tu as cru le persuader. Ces finesses déroutent sans nuire, comme les tours d'un escamoteur avec ses gobelets et ses jetons, dont l'illusion fait tout le charme : le procédé une fois compris, adieu le plaisir. J'en dis autant de nos pièges de mots : car de quel autre nom appeler des *sophismes* sans danger pour qui les ignore, inutiles à qui les possède ? Veux-tu à toute force des équivoques de langage à éclaircir, démontre-nous que l'homme heureux n'est pas celui que le monde nomme ainsi, et chez lequel l'or afflue en abondance, mais celui qui a tous ses trésors dans son âme, qui, fier et magnanime, foule aux pieds ce qu'admirent les autres, qui ne voit personne contre qui il se veuille changer ; qui ne prise dans l'homme que ce qui lui mérite le nom d'homme ; qui, prenant la nature pour guide et ses lois pour règles, vit comme elle l'ordonne ; qu'aucune force ne dépouille de ses biens ; qui convertit en biens ses maux ; ferme dans ses desseins, inébranlable, intrépide ; qui peut être ému par la violence, mais non jeté hors de son assiette ; enfin que la Fortune, en lui dardant de toute sa force ses traits les plus terribles, effleure à peine sans le blesser, et n'effleure que rarement. Car ses traits ordinaires, si foudroyants pour le reste des hommes, ne sont pour lui qu'une grêle sautillante, qui lancée sur les toits sans incommoder ceux qui sont dessous, fait entendre un vain cliquetis et se fond aussitôt. Pourquoi me tenir si longtemps sur cet argument que toi-même tu nommes *le menteur*, et sur lequel on a composé tant de livres ? Voici que la vie tout entière est pour moi un mensonge : démasque-la, subtil philosophe, ramène-la au vrai. Elle juge nécessaire ce qui en grande partie est superflu, ou qui, sans être superflu, n'est d'aucune importance réelle pour assurer et compléter le bonheur. Car il ne s'ensuit pas qu'une chose soit un bien dès qu'elle est nécessaire ; et l'on prostitue ce nom si on le donne au pain, à la bouillie, à tout ce qui pour vivre est indispensable. Ce qui est *bien* est, par le fait, nécessaire ; ce qui est nécessaire n'est pas toujours un *bien*, attendu que certaines choses nécessaires sont en même temps très-viles. Nul n'ignore à ce point la dignité de ce qui est bien, qu'il le ravale à tels objets d'une éphémère utilité. Eh ! pourquoi ne pas consacrer plutôt tes soins à démontrer à tous quel temps précieux on perd à chercher le superflu, et que d'hommes traversent la vie en courant après les moyens de vivre ? Passe en revue les individus, considère les masses : personne qui n'ait chaque jour l'œil

fixé sur le lendemain. « Quel mal y a-t-il là ? » diras-tu. Un mal immense : on ne vit pas, on attend la vie, on la recule en toute chose. Avec toute la vigilance possible, le temps nous devancerait encore ; grâce à nos éternels délais, il passe comme chose qui nous serait étrangère, et le dernier jour a épuisé ce que chaque jour laissait perdre. Mais pour ne point excéder les bornes d'une lettre, qui ne doit pas occuper la main gauche du lecteur, remettons à un autre jour le procès des dialecticiens, trop subtiles gens qui font leur étude exclusive d'une chose accessoire.

LETTRE XLVI.

Éloge d'un ouvrage de Lucilius.

J'ai reçu ton ouvrage, comme tu me l'avais promis ; et, me réservant de le lire à mon aise, je l'ai ouvert sans vouloir en prendre plus qu'un avant-goût. Peu à peu l'attrait même de la lecture me fit aller plus loin. Il y règne un grand talent ; et la preuve, c'est qu'il m'a paru court, bien qu'il dépasse la taille des miens comme des tiens, et qu'au premier aspect on puisse le prendre pour un livre de Tite Live ou d'Épicure : enfin j'étais retenu par un charme si entraînant, que sans m'arrêter j'ai lu jusqu'au bout. Le soleil m'invitait à rentrer, la faim me pressait, les nuages étaient menaçants, et pourtant je l'ai dévoré tout entier. J'étais plus que satisfait, j'étais ravi. Quelle imagination ! Quelle âme ! je dirais : quels élans ! si l'auteur faiblissait parfois, s'il ne s'élevait que par saillies. Or ce n'étaient pas des élans, mais une chaleur soutenue, une composition mâle, sévère et néanmoins par intervalles moelleuse et douce à propos. Tu as le style grand et fier : soutiens-le, garde cette allure. La matière y aidait sans doute ; il faut donc la choisir fertile, propre à saisir, à échauffer l'imagination. Je te parlerai plus au long de ton livre après nouvel examen : jusqu'ici mon jugement n'est pas plus arrêté que si l'avais entendu lire l'ouvrage, au lieu de l'avoir lu. Laisse-moi faire mon enquête. Sois sans appréhension : mon arrêt sera franc. Heureux motel ! tu n'as rien qui oblige personne à te mentir de si loin. Il est vrai qu'aujourd'hui, à défaut de motif, on ment par habitude.

LETTRE XLVII.

Qu'il faut traiter humainement ses esclaves.

J'apprends avec plaisir de ceux qui viennent d'auprès de toi que tu vis en famille avec tes serviteurs : cela fait honneur à ta sagesse, à tes lumières. « Ils sont esclaves ? » Non ils sont hommes. « Esclaves ? » Non : mais compagnons de tente avec toi. « Esclaves ? » Non : ce sont des amis d'humble condition, tes co-esclaves, dois-tu dire, si tu songes que le sort peut autant sur toi que sur eux. Aussi ne puis-je que rire de ceux qui tiennent à déshonneur de souper avec leur esclave, et cela parce que l'orgueilleuse étiquette veut qu'un maître à son repas soit entouré d'une foule de valets tous debout. Il mange plus qu'il ne peut contenir, son insatiable avidité surcharge un estomac déjà tout gonflé, qui, déshabitué de son office d'estomac, reçoit à grand'peine ce qu'il va rejeter avec plus de peine encore ; et ces malheureux n'ont pas droit de remuer les lèvres, fût-ce même pour parler. Les verges châtient tout murmure ; les bruits involontaires ne sont pas exceptés des coups, ni toux, ni éternuement, ni hoquet ; malheur à qui interrompt le silence par le moindre mot ! ils passent les nuits entières debout, à jeun, lèvres closes.

Qu'en arrive-t-il ? Que leur langue ne s'épargne pas sur un maître en présence duquel elle est enchaînée. Jadis ils pouvaient converser et devant le maître et avec lui, et leur bouche n'était point scellée ; aussi étaient-ils hommes à s'offrir pour lui au bourreau, à détourner sur leurs têtes le péril qui eût menacé la sienne. Ils parlaient à table, ils se taisaient à la torture. Voici encore un adage inventé par ce même orgueil : *Autant de valets, autant d'ennemis*. Nous ne les avons pas pour ennemis, nous les faisons tels. Et que d'autres traits cruels et inhumains sur lesquels je passe, et l'homme abusant de l'homme comme d'une bête de charge ! Et nous, accoudés sur nos lits de festin, tandis que l'un essuie les crachats des convives, que l'autre éponge à deux genoux les dégoûtants résultats de l'ivresse, qu'un troisième découpe les oiseaux de prix, et promenant une main exercée le long du poitrail et des cuisses, détache le tout en aiguillettes ! Plaignons l'homme dont la vie a pour tout emploi de disséquer avec grâce des volailles, mais plaignons plus peut-être l'homme qui donne ces leçons dans la seule vue de son plaisir, que celui qui s'y conforme par nécessité. Vient ensuite l'échanson, en parure de femme, qui s'évertue à démentir son âge : il ne peut échapper à l'enfance, l'art l'y repousse toujours, et déjà de taille militaire, il a le corps lisse, rasé ou complètement épilé : il consacre sa nuit entière à servir tour à tour l'ivrognerie et la lubricité du chef de la maison : il est son Jupiter au lit, et à table son Ganymède. Cet autre, qui a sur les convives droit de censure, dans sa longue faction, ô misère ! devra noter ceux que leurs flatteries, leurs excès de gourmandise ou de langue feront inviter pour demain. Ajoute ces chefs d'office, subtils connaisseurs du palais du *maître*, qui savent de quels mets la saveur le rappelle ou l'aspect le délecte, quelle nouveauté réveillerait ses dégoûts ; de quoi il est rassasié, blasé ; de quoi il aura faim tel jour. Mais souper avec eux, il ne l'endurerait pas ; il croirait sa majesté amoindrie, s'il s'attablait avec son esclave. Justes dieux ! et que d'esclaves devenus maîtres de telles gens ! J'ai vu faire antichambre debout chez Callistus son ancien maître, j'ai vu ce maître, qui l'avait fait vendre sous écriteau avec des esclaves de rebut, être exclu quand tout le monde entrait. Il était payé de retour : il l'avait rejeté dans cette classe par où commence le crieur pour essayer sa voix, et lui-même, répudié par lui, n'était pas jugé digne d'avoir ses entrées. Le maître avait vendu l'esclave, mais que de choses l'esclave faisait payer au maître.

Songe donc que cet être que tu appelles ton esclave est né d'une même semence que toi, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme toi. Tu peux le voir libre, il peut te voir esclave. Lors du désastre de Varus, que de personnages de la plus haute naissance, à qui leurs emplois militaires allaient ouvrir le sénat, furent dégradés par la Fortune jusqu'à devenir pâtres ou gardiens de cabanes ! Après cela méprise des hommes au rang desquels avec tes mépris tu peux passer demain !

Je ne veux pas étendre à l'infini mon texte, ni faire une dissertation sur la conduite à tenir envers nos domestiques traités par nous avec tant de hauteurs, de cruautés, d'humiliations. Voici toutefois ma doctrine en deux mots : *Sois avec ton inférieur comme tu voudrais que ton supérieur fût avec toi*. Chaque fois que tu songeras à l'étendue de tes droits sur ton esclave, chaque fois tu dois songer que ton maître en a d'égaux sur toi. « Mon maître ! vas-tu dire, mais je n'en ai point. » Tu es jeune encore : tu peux en avoir un jour. Ignores-tu à quel âge Hécube fit l'apprentissage de la servitude ? Et Crésus ! et la mère de Darius ! Et Platon ! Et Diogène ! Montre à ton esclave de la bienveillance : admets-le dans ta compagnie, à ton entretien, à tes conseils, à ta table.

Ici va se récrier contre moi toute la classe des gens de bon ton : « Mais c'est une honte, une inconvenance des plus grandes ! » Et ces mêmes gens-là je les surprendrai

baisant la main au valet d'autrui ! Ne voyez-vous donc pas avec quel soin nos pères faisaient disparaître ce qu'a d'odieux le nom de maître et d'humiliant celui d'esclave ? Ils appelaient l'un *père famille* et l'autre *familiaris*, terme encore usité dans les mimes. Ils instituaient la fête des serviteurs, non comme le seul jour où ceux-ci mangeraient avec leurs maîtres, mais comme le jour spécial où ils avaient dans la maison les charges d'honneur et y rendaient la justice : chaque ménage était considéré comme un abrégé de la république. « Comment ! Je recevrais tous mes esclaves à ma table ! » Pas plus que tous les hommes libres. Tu te trompes, si tu crois que j'en repousserai quelques-uns comme chargés de trop sales fonctions, mon muletier par exemple, ou mon bouvier : je mesurerai l'homme non à son emploi, mais à sa moralité. Chacun se fait sa moralité ; le sort assigne les emplois. Mange avec l'un, parce qu'il en est digne, avec l'autre pour qu'il le devienne. Ce que d'ignobles relations ont pu leur laisser de servile, une société plus honnête l'effacera. Pourquoi, ô Lucilius ! ne chercher un ami qu'au forum et au sénat ? Regarde bien, tu le trouveras dans ta propre maison. Souvent de bons matériaux se perdent faute d'ouvrier ; essaye, fais une épreuve. Comme il y aurait folie à marchander un cheval en examinant non la bête, mais la housse et le frein ; bien plus fou est-on de priser l'homme sur son costume, ou sur sa condition qui n'est qu'une sorte de costume et d'enveloppe. « Mais un esclave ! » Son âme peut-être est d'un homme libre. Un esclave ! Ce titre lui fera-t-il tort ? Montre-moi qui ne l'est pas. L'un est esclave de la débauche, l'autre de l'ambition, tous le sont de la peur. Je te ferai voir des hommes consulaires valets d'une ridicule vieille, des riches, humbles servants d'une chambrière, des jeunes gens de la première noblesse courtisans d'un pantomime. Est-il plus indigne servitude qu'une servitude volontaire ? En dépit donc de tous nos glorieux, montre à tes serviteurs un visage serein et point de hautaine supériorité. Qu'ils te respectent plutôt qu'ils ne te craignent.

On me dira que j'appelle les esclaves à l'indépendance, que je dégrade les maîtres de leur prérogative, parce qu'à la crainte je préfère le respect ; oui je le préfère, et j'entends par là un respect de clients, de protégés. Mes contradicteurs oublient donc que c'est bien assez pour des maîtres qu'un tribut dont Dieu se contente : le respect et l'amour. Or amour et crainte ne peuvent s'allier. Aussi fais-tu très-bien, selon moi, de ne vouloir pas que tes gens tremblent devant toi et de n'employer que les corrections verbales. Les coups ne corrigent que la brute.

Ce qui nous choque ne nous blesse pas toujours ; mais nos habitudes de mollesse nous disposent aux emportements, et tout ce qui ne répond pas à nos volontés éveille notre courroux. Nous avons pris le caractère des rois : les rois, sans tenir compte de leur force et de la faiblesse de leurs sujets, se livrent à de tels excès de fureur et de cruauté, qu'on les croirait vraiment outragés si la hauteur de leur fortune ne les mettait fort à l'abri de tels risques. Non pas qu'ils l'ignorent, mais de leur plainte même ils tirent un prétexte pour nuire ; ils supposent l'injure, pour avoir droit de la faire.

Je ne t'arrêterai pas plus longtemps : tu n'as pas ici besoin d'exhortation. Les bonnes habitudes ont entre autres avantages celui de se plaire à elles-mêmes, de persévérer ; les mauvaises sont inconstantes ; elles changent souvent, non pour valoir mieux, mais pour changer.

LETTRE XLVIII.

Que tout soit commun entre amis. Futilité de la dialectique.

La lettre que tu m'as envoyée pendant ton voyage, aussi longue que le voyage même, aura plus tard sa réponse. J'ai besoin de me recueillir et d'aviser à ce que je dois te conseiller. Toi-même qui consultes, tu as longtemps délibéré si tu consulterais : je dois d'autant mieux t'imiter qu'il faut plus de loisir pour résoudre une question que pour la proposer, ici surtout où ton intérêt est autre que le mien. Mais parlé-je ici encore le langage d'Épicure ? Non : nos intérêts sont les mêmes ; ou je ne suis pas ton ami, si toute affaire qui te concerne n'est pas la mienne. L'amitié rend tout indivis entre nous : point de succès personnel non plus que de revers : nous vivons sur un fonds commun. Et le bonheur n'est point pour quiconque n'envisage que soi, rapportant tout à son utilité propre : il nous faut vivre pour autrui, si nous voulons vivre pour nous. L'exacte et religieuse observation de cette loi sociale qui fait que tous se confondent avec tous, qui proclame l'existence du droit commun de l'humanité, soutient puissamment aussi cette société plus intime dont je parle, qui est l'amitié. Tout sera commun entre amis, si presque tout l'est d'homme à homme.

Ô Lucilius, le meilleur des hommes, je demanderais à nos subtils docteurs quels sont mes devoirs envers un ami et envers mon semblable, plutôt que tous les synonymes *d'ami* et combien le mot *homme* signifie de choses. Voici deux chemins opposés : la sagesse suit l'un, la sottise a pris l'autre : lequel adopter ? De quel parti veut-on que je me range ? Pour l'un tout homme est un ami, pour l'autre un ami n'est qu'un homme : celui-ci prend un ami pour soi, celui-là se donne à son ami. Et vous allez, vous, torturant des mots, agençant des syllabes ! Qu'est-ce à dire ? Si par un tissu d'artificieuses questions et à l'aide d'une conclusion fausse je n'arrive à coudre le mensonge à un principe vrai, je ne pourrai démêler ce qu'il faut fuir de ce qu'il faut rechercher ! Ô honte ! sur une chose si grave nous, vieillards, ne savons que jouer. *Un rat est une syllabe ; or un rat ronge du fromage, donc une syllabe ronge du fromage*. Supposez que je ne puisse débrouiller ce sophisme, quel péril mon ignorance me suscitera-t-elle, quel inconvénient ? En vérité devrai-je craindre de prendre un jour des syllabes dans une ratière, ou de voir, par ma négligence, un livre manger mon fromage ? Ou peut-être y a-t-il plus de finesse à répondre : *Un rat est une syllabe ; une syllabe ne ronge pas de fromage : donc un rat ne ronge pas de fromage*. Puériles inepties ! Voilà sur quoi se froncent nos sourcils, sur quoi se penchent nos longues barbes ! Voilà ce que nous enseignons avec nos visages soucieux et pâles !

Veux-tu savoir ce que la philosophie promet aux hommes ? le conseil. Tel est appelé à la mort ; tel est rongé par la misère ; tel autre trouve son supplice dans la richesse d'autrui ou dans la sienne ; celui-ci a horreur de l'infortune ; celui-là voudrait se soustraire à sa prospérité ; tel est en disgrâce auprès des hommes, et tel auprès des dieux. Qu'ai-je à faire de vos laborieux badinages ? Il n'est pas temps de plaisanter : des malheureux vous invoquent. Vous avez promis secours aux naufragés, aux captifs, aux malades, aux indigents, aux condamnés dont la tête est sous la hache ; où s'égare votre esprit ? Que faites-vous ? Vous jouez, quand je meurs d'effroi. Secourez-moi : à tous vos discours, c'est la réponse de tous. De toutes parts les mains se tendent vers vous : ceux qui périssent, ceux qui vont périr implorent de vous quelque assistance ; vous êtes leur espoir et leur force ; ils vous crient : « Arrachez-nous à l'affreuse tourmente ; nous sommes dispersés, hors de nos voies : montrez-nous le clair fanal de la

vérité. » Dites-leur ce que la nature a jugé nécessaire, ce qu'elle a jugé superflu ; combien ses lois sont faciles, de quelle douceur, de quelle aisance est la vie quand on les prend pour guides, de quelle amertume au contraire et de quel embarras quand on a foi dans l'opinion plus que dans la nature ; mais d'abord enseignez ce qui peut alléger en partie leurs maux, ce qui doit guérir ou calmer leurs passions. Plût aux dieux que vos sophismes ne fussent qu'inutiles ! Ils sont funestes. Je prouverai, quand on le voudra, jusqu'à l'évidence, que jetées dans ces arguties, les plus nobles âmes s'amoindrissent et s'énervent. Je rougis de dire quelles armes on offre à qui va marcher contre la Fortune, et comme on le prépare au combat. Fait-on ainsi la conquête du souverain bien ? Grâce à vous, la philosophie n'est plus que chicanes ténébreuses, ignobles : elles avilissent ceux mêmes qui vivent de procès. Que faites-vous autre chose, en effet, quand vous poussez sciemment dans le piège ceux que vous interrogez ? qu'y voit-on ? qu'ils ont succombé par la forme. Mais, à l'exemple du préteur, la philosophie les rétablit dans leur droit. Pourquoi déserter vos sublimes engagements ? Dans vos pompeux discours, vous m'avez garanti « que l'éclat de l'or pas plus que celui du glaive n'éblouirait mes yeux, qu'armé d'un courage héroïque je foulerais aux pieds ce que tous désirent et ce que tous craignent, » et vous descendez aux éléments de la grammaire ? Quel est ce langage ? S'élève-t-on par là jusqu'aux cieux ? Car c'est ce que me promet la philosophie, de me faire l'égal de Dieu, c'est à quoi elle m'invite, c'est pourquoi je suis venu ; tenez parole.

Ainsi donc, cher Lucilius, débarrasse-toi autant que tu le pourras des exceptions et fins de non-recevoir de nos philosophes. La clarté, la simplicité vont si bien à la droiture ! Eussions-nous encore maintes années à vivre, qu'il les faudrait économiser pour suffire aux études essentielles : quelle folie donc d'en cultiver de superflues dans une si grande disette de temps ?

LETTRE XLIX.

La vie est courte. Ne point la dépenser en futilités sophistiques.

Il y a, sans doute, cher Lucilius, de l'indifférence et de la tiédeur à ne se souvenir d'un ami que si les lieux nous le rappellent ; toujours est-il que les endroits qu'il fréquentait réveillent parfois le regret assoupi dans notre âme ; c'est plus qu'un sentiment éteint qui ressuscite, c'est une plaie fermée qui se rouvre, ainsi notre deuil, bien qu'adouci par le temps, se renouvelle à l'aspect du serviteur aimé, du vêtement, de la demeure de ceux que nous pleurons. Voici la Campanie, voici surtout Naples en vue de tes chers Pompéi : tu ne croirais pas comme tout cela ravive les regrets de ton absence. Tu es tout entier sous mes yeux ; je m'arrache une seconde fois de tes bras ; je te vois dévorant tes larmes et résistant mal à tes émotions qui se font jour malgré tes efforts pour les comprimer. Il me semble que c'est hier que je t'ai perdu.

Eh ! tout n'est-il pas d'hier, à juger par le souvenir ? Hier, j'assistais enfant aux leçons du philosophe Sotion ; hier je débutais au barreau ; hier j'étais las de plaider ; hier déjà je ne le pouvais plus. Incalculable vitesse du temps, plus manifeste alors qu'on regarde en arrière ! Ceux qu'absorbe l'heure présente ne le sentent point, tant il fuit précipitamment et passe sans appuyer ! D'où vient, dis-tu, ce phénomène ? C'est que tout le temps écoulé se resserre dans un même espace, est vu du même coup d'œil, en un seul amas qui tombe dans un gouffre sans fond. Et d'ailleurs, peut-il y avoir de longs intervalles dans une chose dont le tout est si court ? Ce n'est qu'un point que notre vie, c'est moins encore, et cette chose si minime, la nature l'a divisée comme si c'était un

espace. Elle en a fait la première, puis la seconde enfance, puis l'âge adulte, puis cette sorte de déclivité qui mène à la vieillesse, puis la vieillesse même. Quel petit cercle pour tant de degrés ! Naguère je te reconduisais ; et ce naguère pourtant est dans notre vie une bonne part, toute restreinte qu'elle doive nous paraître un jour, songeons-y. Jusqu'ici le temps ne me semblait pas si rapide ; maintenant son incroyable vélocité me frappe, soit que je sente l'approche des lignes fatales, soit que je commence à réfléchir sur mes pertes et à les compter.

C'est là ce qui accroît surtout mon indignation, lorsque je vois des hommes à qui ce temps ne peut suffire, même pour l'essentiel, quand ils le ménageraient avec le plus grand soin, le dépenser presque tout en superflu. Cicéron dit que, sa vie fût-elle doublée, il n'aurait pas le temps de lire les lyriques. Je fais le même cas des dialecticiens, dont la sottise est moins divertissante. Les premiers font profession de dire des riens ; les seconds croient dire quelque chose. Je ne nie pas qu'on ne doive leur donner un coup d'œil, mais rien qu'un coup d'œil, et les saluer en passant à cette seule fin de ne pas être dupe, de ne pas croire qu'il y ait chez eux quelque rare et précieux secret. Pourquoi te mettre à la torture et sécher sur un problème qu'il est plus piquant de dédaigner que de résoudre ? C'est en pleine sécurité et quand on voyage bien à l'aise qu'on va ramassant de menus objets ; mais quand on a l'ennemi à dos, quand vient l'ordre de lever le camp, la nécessité fait jeter tout ce que les loisirs de la trêve avaient permis de recueillir. Ai-je le temps d'épier des paroles à double entente, pour y exercer ma sagacité ?

Vois nos peuples ligués, nos portes, nos remparts,
Tant de bras aiguisant des glaives et des dards.

Une âme forte, voilà ce qu'il me faut, et qu'un tel fracas de guerre m'assiège sans m'étourdir. Chacun devrait me juger hors de sens, si tandis que femmes et vieillards apporteraient tous des pierres pour fortifier les retranchements, quand la jeunesse en armes n'attendrait pour faire une sortie ou ne demanderait qu'un signal, quand les traits ennemis s'enfonceraient dans les portes, et que le sol même tremblerait par l'effet des mines et des percées souterraines, si alors, assis les bras croisés, je posais des questions comme celle-ci : *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes* ; et autres combinaisons de ce genre, raffinements d'hallucinés. Eh bien, maintenant même, à bon droit tu m'estimerais fou si je dépensais ma peine à de pareilles choses : j'ai aussi un siège à soutenir ! À la guerre, le péril me viendrait du dehors : un mur me séparerait de l'ennemi ; ici c'est en moi qu'est l'ennemi mortel. Le temps me manque pour ces fadaises, j'ai sur les bras une immense affaire. Comment m'y prendre ? La mort est sur mes pas, la vie m'échappe : dans ce double embarras donnez-moi quelque expédient ; faites que je ne fuie point la mort et que je ne laisse point fuir la vie. Enhardissez-moi contre les obstacles, que je me résigne à l'inévitable : ce temps si étroit, venez me l'élargir, montrez que ce n'est pas la longueur mais l'emploi de la vie qui la fait heureuse ; qu'il peut arriver, qu'il arrive bien souvent que tel qui a vécu longtemps a très-peu vécu. Dites-moi, quand je vais dormir : « Tu peux ne plus te réveiller, » et quand je me réveille : « Tu peux ne plus dormir ; » quand je sors : « Tu peux ne plus rentrer ; » et quand je rentre : « Tu peux ne plus sortir. » Non, ce n'est point le navigateur seulement que deux doigts séparent de la mort, c'est pour tous que l'intervalle est également mince. Sans se montrer partout d'aussi près, partout la mort est aussi proche. Dissipez ces ténèbres, et vous me transmettrez mieux des leçons auxquelles je serai préparé. La nature nous a créés capables d'apprendre : nous tenons d'elle une raison imparfaite, mais perfectible.

Parlons ensemble de la justice, de la piété, de la frugalité, de la chasteté qui tout à la fois s'abstient d'attaquer et sait se défendre. Ne me menez point par des détours ; j'arriverai plus aisément où tendent mes efforts. La *vérité*, dit certain tragique, *est simple en ses discours* : aussi ne la faut il point compliquer ; rien ne sied moins que ces insidieuses finesses à une âme qui se porte au grand.

LETTRE L.

Que peu d'hommes connaissent leurs défauts.

J'ai reçu ta lettre plusieurs mois après son envoi. J'ai donc cru superflu de demander au porteur ce que tu faisais. Il a certes bonne mémoire s'il s'en souvient ; toutefois j'espère que ta façon de vivre est telle que, n'importe où tu sois, je sais ce que tu fais. Car que ferais-tu, sinon te rendre meilleur chaque jour, te dépouiller de quelque erreur, reconnaître tes fautes à toi dans ce que tu crois celles des choses ? Quelquefois on impute aux lieux ou aux temps tel inconvénient qui partout où nous irons doit nous suivre. Harpaste, la folle de ma femme est restée chez moi, tu le sais, comme charge de succession ; car pour mon compte j'ai en grande aversion ces sortes de phénomènes : si parfois je veux m'amuser d'un fou, je n'ai pas loin à chercher, c'est de moi que je ris. Cette folle a subitement perdu la vue, et, chose incroyable mais vraie, elle ne sait pas qu'elle est aveugle : à tout instant elle prie son guide de déménager, disant que la maison est sombre et qu'on n'y voit goutte. Ce qui en elle nous fait rire nous arrive à tous, n'est-il pas vrai ? Personne ne se reconnaît pour avare, personne pour cupide. L'aveugle du moins cherche un conducteur ; nous, nous errons sans en prendre et disons : « Je ne suis pas ambitieux ; mais peut-on vivre autrement à Rome ? Je n'ai point le goût des dépenses : mais la ville en exige de grandes ; ce n'est point ma faute si je m'emporte, si je n'ai pas encore arrêté un plan de vie fixe ; c'est l'effet de la jeunesse. »

Pourquoi nous faire illusion ? Notre mal ne vient pas du dehors ; il est en nous ; il a nos entrailles mêmes pour siège. Et si nous revenons difficilement à la santé, c'est que nous ne nous savons pas malades. Même à commencer d'aujourd'hui la cure, quand chasserons-nous tant de maladies toutes invétérées ? Mais nous ne cherchons même pas le médecin, qui aurait moins à faire si on l'appelait au début du mal : des âmes novices et tendres suivraient ses salutaires indications. Nul n'est ramené difficilement à la nature, s'il n'a divorcé avec elle. Nous rougissons d'apprendre la sagesse ; mais assurément s'il est honteux de chercher qui nous l'enseigne, on ne doit pas compter qu'un si grand bien nous tombe des mains du hasard. Il y faut du travail. Et à vrai dire, ce travail même n'est pas grand, si du moins, je le répète, nous nous sommes mis à pétrir notre âme et à la corriger avant qu'elle ne soit endurcie dans ses mauvais penchants. Fût-elle endurcie, je n'en désespérerais pas encore ; il n'est rien dont ne vienne à bout une ardeur opiniâtre, un zèle actif et soutenu. Le bois le plus dur, même tordu, peut être rappelé à la ligne droite ; les courbures d'une poutre se rectifient sous l'action du feu : née tout autre, notre besoin la façonne à ses exigences. Combien plus aisément l'âme reçoit-elle toutes les formes, cette âme flexible et qui cède mieux que tous les fluides ! Qu'est-elle autre chose en effet qu'un air combiné de certaine façon ? Or tu vois que l'air l'emporte en fluidité sur toute autre matière, parce qu'il l'emporte en ténuité ? Crois-moi, Lucilius, ne renonce pas à bien espérer de nous par le motif que la contagion nous a déjà saisis et nous tient dès longtemps sous son empire. Chez personne la sagesse n'a précédé l'erreur : chez tous la place est occupée d'avance.

Apprendre les vertus n'est que désapprendre les vices. Mais il faut aborder cette réforme avec d'autant plus de courage qu'un pareil bien une fois acquis se conserve toujours. On ne désapprend pas la vertu. Le vice rongeur est en nous une plante étrangère ; aussi peut-on l'extirper, le rejeter au loin : il n'est de fixe et d'inaltérable que ce qui vient sur un sol ami. La vertu est conforme à la nature ; les vices lui sont contraires et hostiles. Mais si les vertus une fois admises dans l'âme n'en sortent plus et sont aisées à entretenir, pour les aller quérir les abords sont rudes, le premier mouvement d'une âme débile et malade étant de redouter l'inconnu. Forons donc la nôtre à se mettre en marche. D'ailleurs le remède n'est pas amer : l'effet en est aussi délicieux qu'il est prompt. La médecine du corps ne procure le plaisir qu'après la guérison : la philosophie est tout ensemble salutaire et agréable.

LETTRE LI.

Les bains de Baïes. Leurs dangers, même pour le sage.

Chacun fait comme il peut, cher Lucilius. Toi, là-bas, tu as l'Etna, cette fameuse montagne de Sicile que Messala, ou que Valgius, je l'ai lu en effet dans tous les deux, à surnommée l'unique, je ne vois pas pourquoi ; car bien des endroits vomissent du feu ; et ce ne sont pas seulement des hauteurs, comme il arrive plus souvent, vu la tendance de la flamme à s'élever, ce sont aussi des plaines. Nous, faute de mieux, nous nous sommes contentés de Baïes, que j'ai quitté le lendemain de mon arrivée ; séjour à fuir, bien qu'il possède certains avantages naturels, parce qu'il est le rendez-vous que la volupté s'est choisi.

« Quoi donc ? Doit-on vouer de la haine à un lieu quelconque ? » Non sans doute. Mais comme tel costume sied mieux que tel autre à l'honnête homme, au sage, et que sans être ennemi d'aucune couleur, il estime qu'il en est de peu convenables à qui professe la simplicité, de même il y a tel séjour que ce sage ou l'homme qui tend à l'être évitera comme incompatible avec les bonnes mœurs. Ainsi, songe-t-il à une retraite, jamais Canope ne sera son choix : pourtant Canope n'interdit à personne d'être sobre. Baïes ne l'attirera pas davantage, Baïes devenu le lieu de plaisance de tous les vices. Là le plaisir se permet plus de choses qu'ailleurs ; là, comme si c'était une convenance même du lieu, il se met plus à l'aise. Il faut choisir une région salubre non-seulement au corps, mais à l'âme. Pas plus que parmi les bourreaux, je ne voudrais loger auprès des tavernes. Avoir le spectacle de l'ivresse errante sur ces rivages, de l'orgie qui passe en gondoles, des concerts de voix qui résonnent sur le lac, et de tous les excès d'une débauche comme affranchie de toute loi, qui fait le mal et le fait avec ostentation, est-ce là une nécessité ? Non : mais un devoir pour nous, c'est de fuir au plus loin tout ce qui excite aux vices. Endurcissons notre âme, et tenons-la à longue distance des séductions de la volupté. Un seul quartier d'hiver amollit Annibal ; et l'homme que n'avaient dompté ni les neiges ni les Alpes se laissa énerver aux délices de la Campanie. Vainqueur par les armes, il fut vaincu par les vices. Nous aussi nous avons une guerre à soutenir, guerre où nul relâche, nulle trêve n'est permise. Le premier ennemi à vaincre est la volupté qui, tu le vois, entraîna dans ses pièges les cœurs les plus farouches. Qui embrassera cette tâche en la mesurant tout entière saura qu'il ne doit accorder rien à la mollesse, rien à la sensualité. Qu'ai-je besoin de ces étangs d'eau chaude, de ces bains sudorifiques où s'engouffre un air sec et brûlant qui épuise le corps ? Que le travail seul fasse couler nos sueurs. Si, comme Annibal, interrompant le cours de nos progrès et ne songeant plus aux batailles, le bien-être physique absorbait

nos soins, qui ne blâmerait, et avec justice, une indolence hors de saison, dangereuse après la victoire, plus dangereuse quand la victoire est inachevée ? Moins de choses nous sont permises à nous qu'à ceux qui suivaient les drapeaux de Carthage : il y a plus de péril à nous retirer, plus de besogne aussi à persévérer. La Fortune est en guerre avec moi : je ne suis pas homme à prendre ses ordres, je ne reçois pas son joug : qu'ai-je dit ? j'aurai le courage plus grand de le secouer. Ne nous laissons pas amollir. Si je cède au plaisir, il me faudra céder à la douleur, céder à la fatigue, céder à la pauvreté ; l'ambition, la colère réclameront sur moi le même empire ; je me verrai, entre toutes ces passions, tiraillé, déchiré. L'indépendance, voilà mon but ; c'est le prix où tendent mes travaux. Qu'est-ce que l'indépendance ? dis-tu. N'être l'esclave d'aucune chose, d'aucune nécessité, d'aucun incident, réduire la Fortune à lutter de plain-pied avec moi ; du jour où je sentirai que je puis plus qu'elle, elle ne pourra plus rien. Souffrirai-je tout d'elle, quand la mort est à ma disposition ?

Quiconque est tout à ces idées choisira une sérieuse, une sainte retraite. Une nature trop riante efféminе les âmes, et nul doute que pour briser leur vigueur le pays n'ait quelque influence. Tout chemin est supportable aux bêtes de somme dont le sabot s'est endurci sur d'âpres sentiers ; celles qui furent engraissées dans de molles et humides prairies se déchaussent vite. Nos meilleurs soldats viennent de la montagne : point d'énergie chez ceux qui naquirent et vécurent à la ville. Nul labeur ne rebute des mains qui passent de la charrue aux armes : la poussière de la première marche abat nos parfumés et brillants citadins. La sévérité du site est un enseignement qui affermit le moral et le rend propre aux plus grands efforts. Liternum était pour Scipion un exil plus décent que Baïes ; un tel naufragé ne devait pas reposer si mollement. Ceux même que la fortune du peuple romain a investis les premiers de la souveraineté, C. Marius et Cn. Pompée et César, construisirent, il est vrai, des *villas* dans le pays de Baïes, mais ils les placèrent au sommet des montagnes. Il leur paraissait plus militaire de dominer au loin du regard les campagnes étendues à leurs pieds. Considère le choix de la position, l'assiette et la forme des édifices, tout cela ne sent point la *villa*, mais le château fort. Penses-tu que jamais Caton aurait habité quelque joli belvédère pour compter de là les couples adultères voguant sous ses yeux, et tant de barques de mille formes et de mille couleurs sur un lac tout jonché de roses, pour entendre des chanteurs nocturnes s'injurier à l'envi ? N'eût-il pas préféré loger dans l'un de ces retranchements qu'il traçait de sa main pour une nuit ? Et quel homme, digne de ce nom, n'aimerait mieux être éveillé par la trompette que par une symphonie ?

C'est assez faire le procès à Baïes ; mais nous ne le ferons jamais assez aux vices ; je t'en conjure, ô Lucilius ! poursuis-les sans mesure et sans fin : car eux non plus n'ont ni fin ni mesure. Chasse de ton cœur tous les vautours qui le rongent ; et s'ils ne peuvent s'expulser autrement, arrache plutôt ton cœur avec eux. Surtout bannis les voluptés et voue-leur l'aversion la plus vive : comme ces brigands que les Égyptiens appellent *Philètes*, elles nous embrassent pour nous étouffer.

LETTRE LII.

Sages et philosophes de divers ordres.

Quelle est donc, Lucilius, cette force qui nous entraîne dans un sens quand nous tendons vers un autre, et qui nous pousse du côté que nous voulons fuir ? Quelle est cette âme qui lutte contre la nôtre, qui ne nous permet pas de rien vouloir une bonne fois ? Nous flottons entre mille projets contradictoires : nous ne voulons rien d'une

volonté libre, absolue, constante. « C'est, dis-tu, l'esprit de déraison qui n'a rien de fixe, rien qui lui plaise longtemps. » Mais quand et comment nous arracher à son influence ? Personne n'est par soi-même assez fort pour s'en dégager : il faut quelqu'un qui lui tende la main, qui le tire de la bourbe. Certains hommes, dit Épicure, cheminent, sans que nul les aide, vers la vérité ; et il se donne comme tel, comme s'étant tout seul frayé la route. Il les loue sans réserve d'avoir pris leur élan, de s'être produits par leur propre force. D'autres, ajoute-t-il, ont besoin d'assistance étrangère ; ils ne marcheront pas qu'on ne les précède, mais ils sauront très-bien suivre ; et il cite Métrodore parmi ces derniers. Ce sont de beaux génies encore, mais du second ordre. La première classe n'est pas la nôtre ; heureux, si nous sommes admis dans la seconde ; car ne méprise pas l'homme qui peut se sauver avec l'intervention d'autrui : c'est déjà beaucoup de vouloir l'être. Après ces deux classes tu en trouveras une autre qui ne laisse pas d'être estimable, capable du bien si on l'y pousse avec une sorte de contrainte ; il lui faut non-seulement un guide, mais un auxiliaire et comme une force coactive. C'est la troisième nuance. Si tu veux un type de celle-là, Épicure te citera Hermarchus. Il félicite Métrodore, mais Hermarchus a son admiration. Bien qu'en effet tous deux eussent atteint le même but, la palme était due à qui avait tiré le même parti du fonds le plus ingrat. Figure-toi deux édifices pareils en tout, égaux en hauteur et en magnificence : l'un, établi sur un sol ferme, s'est rapidement élevé ; l'autre a de vastes fondations jetées sur un sol mou et sans consistance, et il en a coûté de longs efforts pour arriver à la terre solide. On voit dans le premier tout ce qui a été fait ; la plus grande et la plus difficile partie du second est cachée. Il est des esprits faciles et prompts ; il en est qu'il faut remanier, comme on dit, et édifier à partir des fondements. Ainsi j'estimerai plus heureux celui qui n'a eu nulle peine à se former ; mais on a mieux mérité de soi quand on a triomphé des disgrâces de la nature, et que l'on s'est non pas dirigé, mais traîné jusqu'à la sagesse. Ces durs et laborieux éléments nous ont été départis à nous, sachons-le : nous marchons à travers les obstacles. Il faut donc combattre et invoquer quelques auxiliaires. « Mais qui invoquer ? Celui-ci ou celui-là ? » Recours même aux anciens, toujours disponibles : l'aide nous peut venir de ceux qui ne sont plus aussi bien que des vivants. Parmi ceux-ci faisons choix, non de ces gens à grands mots, à la parole rapide et précipitée, torrents de lieux communs et colportant à huis clos la sagesse, mais de ces hommes dont la vie est un enseignement ; qui disent ce qu'il faut faire et le prouvent en le faisant, et ne sont jamais pris à commettre ce qu'ils recommandent d'éviter : demande le secours de ces hommes que l'on admire plus à les voir qu'à les entendre. Non que je te défende d'écouter aussi ceux qui ont coutume d'admettre la foule à leurs dissertations, si du moins tout leur but, dès qu'ils se produisent en public, est de se rendre meilleurs en améliorant les autres, s'ils n'en font point une œuvre d'amour-propre. Car quoi de plus honteux que la philosophie courant après les acclamations ? Le malade songe-t-il à louer l'opérateur qui tranche ses chairs ? Aide-le par ton silence, et prête-toi à la cure ; et si des cris doivent t'échapper, je n'y veux reconnaître que les gémissements d'une âme dont on sonde les plaies. Tu veux témoigner que tu es attentif et que les grandes pensées t'émeuvent : à la bonne heure ! Tu veux juger et donner ton avis sur qui vaut mieux que toi : pourquoi m'y opposerais-je ? Pythagore imposait à ses disciples un silence de cinq ans : penses-tu toutefois qu'aussitôt après et la parole et le droit d'éloge leur étaient rendus ? Mais quel aveuglement que celui d'un maître qui s'enivre au sortir de sa chaire des acclamations d'une foule ignorante ! Peux-tu te complaire aux louanges de gens que toi-même tu ne peux louer ? Fabianus dissertait en public, mais on l'écoutait avec recueillement ; si l'on se récriait parfois d'admiration, ces transports étaient arrachés par la grandeur des idées et non par l'harmonie d'une molle et coulante diction que rien ne heurte dans son cours. Mettons quelque différence

entre les acclamations du théâtre et celles de l'école : la louange aussi a son indiscrétion. Il n'est rien qui pour l'observateur n'ait ses indices, et les moindres traits peuvent donner la mesure de nos mœurs. L'impudique se reconnaît à la démarche, à un mouvement de main, souvent à une simple réponse, à un doigt qu'il porte à sa chevelure, à ses œillades détournées. Le méchant se trahit par son rire, le fou par sa physionomie et sa contenance. Tout cela perce en symptômes extérieurs. Tu connaîtras ce qu'est un homme à la façon dont il se fait louer. Nos philosophes en chaire sont flanqués d'auditeurs qui leur battent des mains : ils disparaissent sous le cercle admirateur qui se penche au-dessus d'eux. Ce n'est pas là, prends-y bien garde, louer un maître, c'est applaudir un histrion. Abandonnons ces clameurs aux professions qui ont pour but d'amuser le peuple : la philosophie veut un culte muet. Qu'on permette parfois aux jeunes gens de céder à l'enthousiasme quand l'enthousiasme agira tout seul, quand ils ne pourront plus se commander le silence. Ces suffrages-là sont un nouvel encouragement pour l'auditoire même, un aiguillon pour les jeunes âmes. Que la doctrine seule les émeuve, et non l'artifice des paroles : autrement, nuisible est l'éloquence qui se fait désirer pour elle, point pour le fond des choses.

Arrêtons-nous pour le présent ; car il est besoin de détails longs et spéciaux sur la manière de disserter devant le public, sur ce qu'on peut se permettre avec lui, et lui permettre avec nous. La philosophie a perdu, nul n'en doutera, depuis qu'on l'a livrée au peuple ; mais elle peut se laisser voir dans son sanctuaire, quand toutefois elle trouve, au lieu d'ignobles fripiers, des ministres dignes d'elle.

LETTRE LIII.

Des maladies de l'âme. La philosophie veut l'homme tout entier.

Que ne me persuaderait-on pas ? On m'a persuadé de m'embarquer : au départ la mer était des plus calmes, mais le ciel, à ne pas s'y méprendre, se chargeait de nuages grisâtres qui presque toujours donnent de la pluie ou du vent ; je comptais, de ta chère Parthénope à Puteoli, gagner sur l'orage ce trajet de quelques milles, malgré les menaces du sinistre horizon. Afin donc d'échapper plus vite, je cinglai au large droit vers Nesida, coupant court aux sinuosités du rivage. Déjà j'étais si avancé, qu'il me devenait égal d'aller ou de revenir, quand soudain le calme qui m'avait séduit disparaît. Ce n'était pas encore la tempête, mais la mer devenait houleuse et les lames toujours plus pressées. Je prie alors le pilote de me mettre à terre quelque part. Il me répond que toute la côte est escarpée, inabordable, et que par la tempête il ne craint rien tant que la terre. Mais, trop malade pour songer au péril, torturé de ces nausées lentes et sans résultat qui remuent la bile et ne l'expulsent point, je pressai de nouveau le pilote et le forçai bon gré mal gré de gagner la côte. Comme nous étions près d'y toucher, sans attendre que, suivant les prescriptions de Virgile,

Vers la mer on tourne la proue ;

ou que

De la proue on ait jeté l'ancre.

me rappelant mon métier de nageur, mon ancienne passion pour l'eau froide, je m'élance, en amateur de bains glacés, avec mon manteau de laine. Que penses-tu que

j’aie souffert à ramper sur des roches, à chercher une voie, à m’en faire une ? J’ai senti que les marins n’ont pas tort de tant craindre la terre. On ne croirait pas quelles fatigues j’ai eu à soutenir, et je ne pouvais me soutenir moi-même ! Non, Ulysse n’était pas né maudit de Neptune au point de faire naufrage à chaque pas : son vrai mal fut le mal de mer. Comme lui, vers quelque point que je navigue jamais, je mettrai vingt ans pour arriver.

Dès que mon estomac se fut remis, et tu sais qu’en touchant la terre les nausées nous quittent, dès qu’une onction salutaire eut refait mes membres, je me mis à songer combien l’homme oublie jusqu’aux infirmités physiques qui à tout instant l’avertissent de leur présence, à plus forte raison ses infirmités morales, d’autant plus cachées qu’elles sont plus graves. Qu’un léger frisson nous survienne, nous prenons le change ; mais qu’il s’accroisse, et qu’une véritable fièvre s’allume, elle arrache l’aveu de son mal au mortel le plus ferme et le plus éprouvé. Sent-on quelque douleur aux pieds, des picotements aux articulations, on dissimule encore, on parle d’entorse au talon, d’un exercice où l’on se sera forcé. Le mal est indécis à son début, on lui objecte un nom ; mais que les chevilles viennent à se tuméfier et que du pied droit au pied gauche la différence soit nulle, il faut bien confesser que c’est la goutte. Le contraire arrive dans les maladies qui affectent l’âme : l’état le plus grave sera le moins senti. Ne t’en étonne pas, cher Lucilius. Un homme légèrement assoupi, qui perçoit alors de vagues apparences, souvent reconnaît en dormant qu’il dort ; mais un sommeil profond éteint jusqu’aux songes et pèse tellement sur l’âme qu’il lui ôte tout usage de son intelligence. Pourquoi personne ne convient-il de ses propres vices ? C’est qu’il est absorbé par eux. Raconter son rêve, c’est être éveillé ; et confesser ses vices est signe de guérison. Éveillons-nous donc pour pouvoir démasquer nos erreurs : or la philosophie seule nous réveillera, seule elle rompra notre léthargie. Consacre-toi tout à elle ; tu es digne d’elle, elle est digne de toi. Volez dans les bras l’un de l’autre ; et toi, renonce à toute autre affaire en homme de cœur, avec éclat. Point de demi-philosophie. Si tu étais malade, tu discontinuerais tout soin domestique, tu laisserais là tribunaux et procès, nul à tes yeux ne vaudrait la peine que même à tes heures de relâche tu assistasses à son procès, ta pensée et ton but unique seraient d’être au plus tôt quitte de ton mal. Eh bien ! ne feras-tu pas de même pour ton âme ? Congédie tous tes embarras, et sois enfin à la sagesse ; on n’y arrive pas chargé des occupations du siècle.

La philosophie exerce son droit souverain : elle donne l’heure, elle ne la prend pas. Loin d’être un pis aller, elle est notre affaire de tous les moments ; elle ne paraît que pour commander. Les habitants d’une ville offraient à Alexandre une partie de leur territoire et la moitié de tous leurs biens. « Je ne suis pas venu en Asie, leur dit-il, pour recevoir ce que vous me donneriez, mais pour vous laisser ce dont je ne voudrais point. » La philosophie dit de même aux choses de la vie : « Je ne veux point du temps que vous auriez de reste ; c’est vous qui aurez celui dont je vous ferai l’octroi. »

Voue donc à cette philosophie toutes tes pensées, tes assiduités, ton culte : qu’un immense intervalle te sépare du reste des hommes. Tu les dépasseras tous de beaucoup : les dieux te dépasseront de peu. – Quelle différence y aura-t-il entre eux et toi ? – Tu veux le savoir ? Ils dureront plus longtemps. Mais assurément le chef-d’œuvre de l’art est de réduire en petit tout un grand ouvrage. Le sage trouve autant d’espace dans sa vie que Dieu dans tous les siècles. Et même, en un point, le sage l’emporte : Dieu est redevable à sa nature de ne pas craindre, le sage l’est à lui-même. Chose sublime ! joindre la fragilité d’un mortel à la sécurité d’un Dieu. On ne saurait croire quelle force a la philosophie pour amortir tous les coups du hasard. Pas un seul trait ne la pénètre : elle est remparée et inébranlable ; elle lasse certaines attaques, d’autres sont comme des

flèches légères perdues dans les plis de sa robe ; ou bien elle les secoue et les renvoie à qui les a lancées.

LETTRE LIV.

Sénèque attaqué de l'asthme. Préparation à la mort.

Mon mal m'avait laissé une longue trêve : tout à coup il m'a repris. « Quel genre de mal ? » vas-tu dire. Tu as bien raison de le demander, car il n'en est point qui ne me soit connu. Il en est un pourtant auquel je suis pour ainsi dire voué, et que je ne sais pourquoi j'appellerais de son nom grec, car notre mot *suspirium* (suffocation) le désigne assez juste. Au reste il dure fort peu : c'est une tempête, un assaut brusque : en une heure presque il a cessé. Car peut-on être longtemps à expirer ? Toutes les incommodités physiques, toutes les crises ont passé sur moi : aucune ne me paraît plus insupportable. Et en effet, dans toute autre, quelle qu'elle soit, on n'est que malade ; dans celle-ci on rend comme le dernier souffle. Aussi les médecins l'ont nommée *l'apprentissage de la mort,* et l'asthme finit par faire ce qu'il a mainte fois essayé.

Tu penses que je t'écris ceci bien gaiement, parce que je suis sauf. Si je m'applaudissais de ce résultat comme d'un retour à la santé, je serais aussi ridicule qu'un plaideur qui croirait sa cause gagnée, pour avoir obtenu délai. Toutefois, au fort même de la suffocation, je n'ai cessé d'avoir recours à des pensées consolantes et courageuses. Qu'est ceci ? me disais-je. La mort me tâtera-t-elle sans cesse ? Eh bien soit ! Moi aussi j'ai longtemps tâté d'elle. « Quand cela ? » dis-tu. Avant de naître. La mort, c'est le non être : ne l'ai-je pas déjà connu ? il en sera après moi ce qu'il en était avant. Si la mort est un état de souffrance, on a dû souffrir avant de venir à la lumière ; et pourtant alors nous ne sentions nul déplaisir. Dis-moi, ne serait-il pas bien insensé celui qui croirait que la lampe éteinte est dans un état pire que celle qui n'est point encore allumée ? Nous aussi on nous allume, et puis l'on nous éteint : dans l'intervalle nous souffrons bien quelque chose ; mais après comme devant l'impassibilité est complète. Notre erreur, ce me semble, Lucilius, vient de croire que la mort n'est qu'après la vie, tandis qu'elle l'a précédée, de même qu'elle la suivra. Tout le temps qui fut avant nous fut une mort. Qu'importe de ne pas commencer ou de finir ? Dans l'un comme dans l'autre cas c'est le néant.

Voilà quel genre de remontrances je ne cessais de me faire, dans ma pensée s'entend, car parler, je ne l'aurais pu ; puis insensiblement cet accès, qui déjà n'était plus qu'une courte haleine, me laissa de plus longs intervalles, se ralentit et enfin s'arrêta. Mais à présent même, bien que j'en sois quitte, ma respiration n'est pas naturelle, n'est pas libre : elle éprouve une sorte d'hésitation et de gêne. Comme elle voudra ! pourvu que la gêne ne parte point de l'âme. À cet égard reçois ma parole : je ne tremblerai pas au dernier moment : je suis bien préparé ; je ne compte même pas sur tout un jour. Il faut louer et imiter ceux qui n'ont pas regret de mourir tout en aimant à vivre. Quel mérite en effet de sortir quand on vous chasse ? C'en est encore un pourtant : je suis chassé, mais je sors comme si je ne l'étais point. Aussi ne chasse-t-on point le sage ; le mot suppose l'expulsion d'un lieu qu'on quitte malgré soi. Le sage ne fait rien malgré lui : il échappe à la nécessité ; car il veut d'avance les choses auxquelles elle le contraindrait.

LETTRE LV.

Description de la maison de Vatia. L'apathie ; le vrai repos.

Je descends de litière à l'instant, aussi las que si j'avais fait à pied tout le chemin que j'ai fait assis. C'est un travail d'être porté longtemps, d'autant plus fatigant peut-être que la nature y répugne : car elle nous a donné des jambes pour marcher, comme des yeux pour voir par nous-mêmes. C'est la mollesse qui nous condamne à la débilité ; à force de ne vouloir pas, on finit par ne plus pouvoir. Au surplus j'avais besoin de me secouer un peu, soit pour dissiper les glaires fixées dans mon gosier, soit pour débarrasser ma respiration gênée par quelque autre cause, et j'ai senti que la litière me faisait du bien. J'ai donc voulu prolonger une promenade à laquelle m'invitait ce beau rivage qui, entre Cumes et la campagne de Servilius Vatia, forme un coude resserré comme une étroite chaussée, d'une part par la mer, de l'autre par le lac. Une récente tempête avait raffermi la grève. Là, comme tu sais, la lame fréquente et impétueuse aplanit le chemin, qui s'affaisse après un long calme, l'humidité qui lie les sables venant à disparaître. Cependant, selon mon usage, je regardais de toutes parts si je ne découvrirais rien dont je pusse faire profit, et mes yeux s'arrêtèrent sur cette campagne qui fut jadis celle de Vatia. Ce fut là que cet ex-préteur, ce richard, vieillit sans autre renommée que celle d'oisif, et à ce seul titre estimé heureux.

Chaque fois que l'amitié d'Asinius Gallus ou que la haine et plus tard l'affection de Séjan plongeait tel ou tel dans l'abîme, car il devint aussi dangereux d'avoir aimé Séjan que de l'avoir offensé, on s'écriait : « Ô Vatia ! toi seul tu sais vivre ! » Non ; il ne sut que se cacher ; il ne sut pas vivre.

Il y a loin du vrai repos à l'apathie. Pour moi, du vivant de Vatia, je ne passais jamais devant sa demeure sans me dire : « Ci-gît Vatia ». Mais tel est, ô Lucilius, le caractère vénérable et saint de la philosophie, qu'au moindre trait qui la rappelle le faux-semblant nous séduit. Car dans l'oisif le vulgaire voit un homme retiré de tout, libre de crainte, qui se suffit et vit pour lui-même, tous privilèges qui ne sont réservés qu'au sage. C'est le sage qui, sans ombre de sollicitude, sait vivre pour lui ; car il possède la première des sciences, la science de la vie. Mais fuir les affaires et les hommes, parce que nos prétentions échouées nous ont décidés à la retraite, ou que nous n'avons pu souffrir de voir le bonheur des autres ; mais, de même qu'un animal timide et sans énergie, se cacher par peur, c'est vivre, non pour soi, mais de la plus honteuse vie, pour son ventre, pour le sommeil, pour la luxure. Il ne s'ensuit pas qu'on vive pour soi de ce qu'on ne vit pour personne. Au reste c'est une si belle chose d'être constant et ferme dans ses résolutions, que même la persévérance dans le rien faire nous impose.

Sur la maison en elle-même je ne te puis rien dire de positif : je n'en connais que la façade et les dehors, ce qu'en peuvent voir tous les passants. Il s'y trouve deux grottes d'un travail immense, aussi grandes que le plus large *atrium* et faites de main d'homme : l'une ne reçoit jamais le soleil, l'autre le garde jusqu'à son coucher. Un bois de platanes ; au milieu un ruisseau qui va tomber d'un côté dans la mer, de l'autre dans le lac Acherusium, vous figure un Euripe assez poissonneux, bien qu'on y pèche continuellement. Mais on le ménage quand la mer est ouverte aux pêcheurs ; le mauvais temps les fait-il chômer, on n'a qu'à étendre la main pour prendre. Du reste le grand mérite de cette villa, c'est qu'au delà de ses murs est Baïes, dont elle n'a pas les inconvénients, tout en jouissant de ses charmes. Voilà les qualités que je lui connais : c'est un séjour, je crois, de toute saison. Car elle reçoit la première le vent d'ouest, et si bien qu'elle en prive tout à fait Baïes. Vatia, ce me semble, n'avait pas trop mal choisi cet endroit pour y loger le désœuvrement de sa paresseuse vieillesse.

Mais est-ce bien tel ou tel lieu qui contribue beaucoup à la tranquillité ? L'âme seule donne à toutes choses le prix qu'elles ont pour elle. J'ai vu de délicieuses campagnes habitées par des cœurs chagrins : j'ai vu en pleine solitude le même trouble que chez les gens les plus affairés. Garde-toi donc de penser que si ton âme n'est point entièrement calme, c'est que tu n'es pas en Campanie. Pourquoi d'ailleurs n'y es-tu pas ? Envoies-y ta pensée : tu peux, malgré l'absence, vivre avec tes amis aussi souvent, aussi longtemps que tu le voudras. Et ce plaisir, le plus grand de tous, se goûte alors bien mieux. Car la présence rassasie et blase ; et pour s'être un certain temps entretenus et promenés et assis ensemble, une fois séparés on ne songe plus aux gens qu'on voyait tout à l'heure. Résignons-nous à l'absence pour cette autre raison qu'il n'est point d'ami qui, même près de nous, ne soit longtemps sans nous. Comptons d'abord les nuits qu'on passe séparément, les occupations qui pour chacun sont différentes, puis les goûts qui font qu'on s'isole, les courses à la campagne, tu verras que c'est peu de chose que le temps enlevé par les voyages. C'est dans le cœur qu'il faut posséder son ami : or le cœur n'est jamais absent ; il voit qui il veut, et le voit tous les jours. Sois donc de moitié dans mes études, dans mes soupers, dans mes promenades. Nous vivrions trop à l'étroit, si en quoi que ce soit l'espace était fermé à la pensée. Moi je te vois, cher Lucilius, je t'entends même ; je suis tellement avec toi, que je doute à chaque lettre que je commence, si ce n'est pas un billet que je t'écris.

LETTRE LVI.

Bruits divers d'un bain public. Le sage peut étudier même au sein du tumulte.

Je veux mourir, si le silence est aussi nécessaire qu'on le croit à qui s'isole pour étudier. Voici mille cris divers qui de toute part retentissent autour de moi : j'habite juste au-dessus d'un bain. Imagine tout ce que le gosier humain peut produite de sons antipathiques à l'oreille : quand *des forts* du gymnase s'escriment et battent l'air de leurs bras chargés de plomb, qu'ils soient ou qu'ils feignent d'être à bout de forces, je les entends geindre ; et chaque fois que leur souffle longtemps retenu s'échappe, c'est une respiration sifflante et saccadée, du mode le plus aigu. Quand le hasard m'envoie un de ces garçons maladroits qui se bornent à frictionner, vaille que vaille, les petites gens, j'entends claquer une lourde main sur des épaules ; et selon que le creux ou le plat a porté, le son est différent. Mais qu'un joueur de paume survienne et se mette à compter les points, c'en est fait. Ajoutes-y un querelleur, un filou pris sur le fait, un chanteur qui trouve que dans le bain sa voix a plus de charme, puis encore ceux qui font rejaillir avec fracas l'eau du bassin où ils s'élancent. Outre ces gens dont les éclats de voix, à défaut d'autre mérite, sont du moins naturels, figure-toi l'épileur qui, pour mieux provoquer l'attention, pousse par intervalles son glapissement grêle, sans jamais se taire que quand il épile des aisselles et fait crier un patient à sa place. Puis les intonations diverses du pâtissier, du charcutier, du confiseur, de tous les brocanteurs de tavernes, ayant chacun certaine modulation toute spéciale pour annoncer leur marchandise.

« Tu es donc de fer, me diras-tu, ou tout à fait sourd pour avoir l'esprit libre au milieu de vociférations si variées et si discordantes ; tandis que les longues politesses de ses clients font presque mourir notre ami Crispus ! » Eh bien oui : tout ce vacarme ne me trouble pas plus que le bruit des flots ou d'une chute d'eau, bien qu'on dise qu'une certaine peuplade transféra ailleurs ses pénates par cela seul qu'elle ne pouvait supporter le fracas de la chute du Nil. La voix humaine, je crois, cause plus de

distraction que les autres bruits : elle détourne vers elle la pensée ; ceux-ci ne remplissent et ne frappent que l'oreille. Parmi les bruits qui retentissent autour de moi sans me distraire, je mets celui des chariots qui passent, du forgeron logé sous mon toit, du serrurier voisin, ou de cet autre qui, près de la *Meta sudans*, essaye ses trompettes et ses flûtes, et beugle plutôt qu'il ne joue. Mais les sons intermittents m'importunent plus que les sons continus. Au reste je me suis si bien aguerri à tout cela, que je pourrais même entendre la voix écorchante d'un chef de rameurs marquant la mesure à ses hommes. Je force mon esprit à une constante attention sur lui-même, et à ne se point détourner vers le dehors. Que tous les bruits du monde s'élèvent à l'extérieur, pourvu qu'en moi aucun tumulte ne se produise, que le désir et la crainte ne s'y combattent point, que l'avarice et le goût du faste n'y viennent point se quereller et se malmener l'un l'autre. Qu'importe en effet le silence de toute une contrée, si j'entends frémir mes passions ?

Il est nuit : tout s'endort dans un profond repos.

Erreur ! Nul repos n'est profond, hors celui que la raison sait établir : la nuit nous ramène nos déplaisirs, elle ne les chasse point ; elle nous fait passer d'un souci à un autre. Même quand nous dormons, nos songes sont aussi turbulents que nos veilles. La vraie tranquillité est celle où s'épanouit une bonne conscience. Vois cet homme qui appelle le sommeil par le vaste silence de ses appartements : pour qu'aucun bruit n'effarouche son oreille, toute sa légion d'esclaves est muette ; ce n'est que sur la pointe du pied que l'on ose un peu l'approcher. Et néanmoins il se tourne en tous sens sur sa couche, cherchant à saisir à travers ses ennuis un demi-sommeil ; il n'entend rien, et se plaint d'avoir entendu quelque chose. D'où penses-tu que cela provienne ? De son âme, qui lui fait du bruit : c'est elle qu'il faut calmer, dont il faut comprimer la révolte ; car ne crois pas que l'âme soit en paix parce que le corps demeure couché. Souvent le repos n'est rien moins que le repos. Aussi faut-il se porter à l'action et s'absorber dans quelque honnête exercice, chaque fois qu'on éprouve le malaise et l'impatience de l'oisiveté. Un habile chef d'armée voit-il le soldat mal obéir, il le dompte par quelque travail, par des expéditions qui le tiennent en haleine : une forte diversion ôte tout loisir aux folles fantaisies ; et s'il est une chose sûre, c'est que les vices nés de l'inaction se chassent par l'activité. Souvent on pourrait croire que l'ennui des affaires et le dégoût d'un poste pénible et ingrat nous ont fait chercher la retraite, mais au fond de cet asile où la crainte et la lassitude nous ont jetés, l'ambition par intervalles se ravive. Elle n'était point tranchée dans sa racine, mais fatiguée, courbée peut-être et écrasée par les mauvais succès. J'en dis autant de la mollesse, qui parfois semble avoir pris congé de nous, puis revient tenter notre âme déjà fière de sa frugalité, et du sein même de nos abstinences redemande des plaisirs qu'on avait quittés, mais non proscrits pour jamais : retours d'autant plus vifs qu'ils sont plus cachés. Car le désordre qui s'avoue est toujours plus léger, comme la maladie tend à sa guérison quand elle fait éruption de l'intérieur et porte au dehors son venin.

Et la cupidité aussi, et l'ambition et toutes les maladies de l'âme ne sont jamais plus dangereuses, sache-le bien, que lorsqu'elles s'assoupissent dans une hypocrite réforme. On semble rentré dans le calme, mais qu'on en est loin ! Si au contraire nous sommes de bonne foi, si la retraite est bien sonnée, si nous dédaignons les vaines apparences dont je parlais tout à l'heure, rien ne pourra nous distraire ; ni les voix d'une multitude d'hommes ni le gazouillis des oiseaux ne rompront la chaîne de nos bonnes pensées désormais fermes et arrêtées. Il a l'esprit léger et encore incapable de se recueillir, l'homme que le moindre cri, que tout imprévu effarouche. Il porte en lui un

fonds d'inquiétude, un levain d'appréhension qui le rendent ombrageux ; comme dit notre Virgile :

Et moi, qui sous nos murs, calme au sein des alarmes,
Affrontai mille fois toute la Grèce en armes,
Un souffle me fait peur : je tremble au moindre bruit
Et pour ce que je porte et pour ce qui me suit.

C'est d'abord un sage que ni le sifflement des dards, ni les phalanges serrées entrechoquant leurs armes, ni le fracas d'une ville que l'on sape n'épouvantent ; c'est ensuite un homme désorienté, qui craint pour son avoir, qui au moindre son prend l'alarme ; toute voix lui semble un bruit de voix hostiles et abat son courage ; les plus légers mouvements le glacent. Son bagage le rend timide. Prends qui tu voudras de ces prétendus heureux qui traînent et portent avec eux tant de choses, tu le verras

Tremblant pour ce qu'il porte et pour ce qui le suit.

Tu ne jouiras, sois-en sûr, d'un calme parfait que si nulle clameur ne te touche plus, si aucune voix ne t'arrache à toi-même, qu'elle flatte ou qu'elle menace, ou qu'elle assiège l'oreille de sons vains et discords. « Mais quoi ? N'est-il pas un peu plus commode d'être à l'abri de tout vacarme ? » J'en conviens ; aussi vais-je déloger d'ici : c'est une épreuve, un exercice que j'ai voulu faire. Qu'est-il besoin de prolonger son malaise, quand le remède est si simple ? Ulysse a bien su garantir ses compagnons des Sirènes elles-mêmes.

LETTRE LVII.

La grotte de Naples. Faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre.

Comme de Baïes je devais regagner Naples, je me laissai volontiers persuader que la mer était mauvaise, pour ne pas tenter derechef cette voie-là ; mais j'eus tant de boue sur toute la route que cela peut passer aussi bien pour une traversée. J'ai dû subir complètement ce jour-là le sort des athlètes : la boue nous tint lieu de *la cire à l'huile*, et nous prîmes notre couche de poussière sous la grotte de Naples. Rien de plus long que ce cachot, ni de plus sombre que ces flambeaux qui, au lieu de faire voir dans les ténèbres, rendent seulement les ténèbres visibles. Au reste le jour y pénétrerait qu'il serait éclipsé par la poussière, déjà si pénible en plein air et si incommode ; qu'est-ce donc, quand c'est sur elle-même qu'elle tournoie, sans nul soupirail pour sortir, et qu'elle retombe sur le passant qui l'a soulevée ? Les deux inconvénients opposés nous furent infligés à la fois : sur la même route, le même jour, boue et poussière nous mirent à mal.

Toutefois cette obscurité profonde me donna sujet de rêver : je me sentis l'imagination comme frappée : c'était, non de la peur, mais un ébranlement causé par l'étrangeté d'une chose insolite et aussi des plus répugnantes. Mais ne te parlons plus de moi qui, loin d'être un sujet passable, suis plus loin encore de la perfection : parlons de l'homme sur qui la Fortune a perdu ses droits ; celui-là aussi peut avoir l'imagination frappée et changer de couleur. Il est des impressions, cher Lucilius, que n'éviterait point l'homme le plus ferme : la nature l'avertit par là qu'il est fait pour mourir. Ainsi le chagrin assombrit ses traits ; il frissonne à un choc subit, et sa vue se

trouble en sondant, du bord d'un précipice, son immense profondeur. Ce n'est point de la crainte ; ce sont des mouvements naturels insurmontables à la raison. Ainsi encore certains braves, tout prêts à répandre leur sang, ne sauraient voir celui d'autrui ; d'autres ne peuvent toucher ni voir une blessure toute fraîche ou envieillie et purulente sans défaillir et perdre connaissance ; d'autres tendent la gorge au fer plus hardiment qu'ils ne l'envisagent ! J'éprouvai donc, comme je le disais, une sorte non pas de bouleversement, mais d'ébranlement ; en revanche, sitôt que je revis, que je retrouvai le grand jour, une joie involontaire et spontanée s'empara de moi. Puis je me mis à réfléchir combien il est absurde de craindre telle chose plutôt que telle autre, dès que toutes amènent une même fin. Où est la différence qu'on soit écrasé par une guérite ou par une montagne ? Tu n'en trouveras aucune : bien des gens néanmoins craindront davantage ce second accident, bien que l'un soit mortel comme l'autre. Tant la peur considère moins l'effet que la cause !

Penses-tu que je parle ici des stoïciens, selon lesquels l'âme de l'homme, écrasée par une grosse masse, ne peut plus sortir et se disperse dans tout le corps, faute de trouver une issue libre ? Nullement ; ceux qui tiennent ce langage me semblent dans l'erreur. Comme on ne saurait comprimer la flamme, car elle s'échappe tout autour de ce qui pèse sur elle ; et comme l'air, qu'on le frappe de pointe ou de taille, n'est ni blessé ni divisé même, mais enveloppe l'objet auquel il a fait place ; ainsi l'âme, la substance la plus déliée de toutes, ne peut être retenue ni refoulée dans le corps ; sa subtilité se fait jour à travers les barrières mêmes qui la pressent. Tout comme la foudre, après qu'elle a rempli tout un édifice de ravages et de feux, se retire par la plus mince ouverture, l'âme, plus insaisissable encore que le feu, trouve à s'enfuir par le corps le plus dense. La question est donc de savoir si elle peut être immortelle. Or tiens pour certain que si elle survit au corps, elle ne saurait souffrir aucune lésion, par cela seul qu'elle est impérissable ; car il n'est point d'immortalité avec restriction, et rien ne porte atteinte à ce qui est éternel.

LETTRE LVIII.

De la division des êtres selon Platon. La tempérance, le suicide.

Que notre langue est pauvre de mots, indigente même ! Je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui. Mille choses se sont présentées, comme nous parlions par hasard de Platon, qui toutes demandaient des noms et n'en avaient point : quelques-unes en ont eu que, par dédain, on a laissé perdre. Or comment pardonner à l'indigence le dédain ? Cette mouche que les Grecs nomment *œstron*, qui chasse obstinément et disperse au loin les troupeaux dans les bois, nos pères l'appelaient *asilum*. On peut en croire Virgile :

…. *Cui nomen* asilo
Romanum est, œstrum *Graii vertere vocantes.*

On reconnaît, je pense, que ce mot a péri. Pour ne pas te tenir trop longtemps, certains mots étaient usités au simple ; ainsi on disait : *cernere ferro inter se* (vider sa querelle par le fer). Le même Virgile te le prouvera :

Inter se coiisse viros, et cernere ferro.

Maintenant *decernere* est le mot ; le verbe simple n'est plus en usage. Les anciens disaient *si jusso* pour *si jussero*. Ne t'en rapporte pas à moi, mais au véridique Virgile :

Cetera, qua jusso*, mecum manus inferat arma.*

Si je cite avec ce scrupule, ce n'est pas pour montrer quel temps j'ai perdu chez les grammairiens ; mais imagine combien de mots, depuis Ennius et Attius, la rouille a dû envahir, puisque, dans le poète même qu'on feuillette tous les jours, il en est que l'âge nous a dérobés.

« Que signifie, dis-tu, ce préambule ? Où tend-il ? » Je ne te le cèlerai pas : je voudrais, si faire se pouvait sans choquer ton oreille, risquer le terme *essentia* ; sinon je le ferai en la choquant. J'ai pour caution de ce terme-là Cicéron, assez riche, je pense, pour répondre, et si tu veux du plus moderne, Fabianus, orateur disert et élégant, brillant même pour notre goût raffiné. Car comment faire, Lucilius ? De quelle manière rendre *οὐσία*, la chose qui existe nécessairement, qui embrasse toute la nature, qui est le fondement des choses ? Grâce donc pour ce mot, passe-le-moi : je n'en serai pas moins attentif à user très-sobrement du droit que tu m'auras donné ; peut-être me contenterai-je de l'avoir obtenu. Mais à quoi me sert ton indulgence ? Voilà que je ne puis exprimer par aucun mot latin ce qui m'a fait chercher querelle à notre langue.

Tu maudiras bien plus l'étroit vocabulaire romain, quand tu sauras que c'est une syllabe unique que je ne puis traduire. « Laquelle ? » dis-tu. *Tó óv*. Tu me trouves l'intelligence bien dure : il saute aux yeux que l'on peut traduire cela par *quod est* (ce qui est). Mais j'y vois grande différence : je suis contraint de mettre un verbe pour un nom : puisqu'il le faut, mettons *quod est*. Platon le divise en six classes, à ce que disait aujourd'hui notre ami, dont l'érudition est grande. Je te les énoncerai toutes, quand j'aurai établi qu'autre chose est le *genre*, autre chose *l'espèce*. Car ici nous cherchons ce *genre primordial* auquel toutes les espèces se rattachent, d'où naît toute division, où l'universalité des choses est comprise. Il sera trouvé si nous prenons chaque dérivé en remontant toujours ; ainsi arriverons-nous au tronc primitif. L'homme est *espèce*, comme dit Aristote ; le cheval est *espèce*, le chien *espèce* : il faut donc à toutes ces espèces chercher un lien commun qui les embrasse et les domine. Quel est-il ? le genre *animal*. Voilà donc pour tous ces êtres que je viens de citer, homme, cheval, chien, le genre animal. Mais il est des choses qui ont une âme et qui ne sont point animaux : on convient, par exemple, que les plantes et les arbustes en ont une ; aussi dit-on d'eux qu'ils vivent et qu'ils meurent. Les *êtres animés* occuperont donc une place supérieure, puisque dans cette classe sont compris et les animaux et les végétaux. D'autres êtres sont dépourvus d'âme, comme les pierres ; ainsi il y aura un principe antérieur aux êtres animés, *le corps*. Je diviserai et je dirai : tous les corps sont ou animés ou inanimés. Il y a aussi quelque chose de supérieur au corps : car nous distinguons le *corporel* de *l'incorporel*. Mais d'où faudra-t-il qu'ils découlent ? De ce à quoi nous venons d'appliquer un nom peu exact : de *ce qui est*. Nous le partagerons en deux espèces et nous dirons : ce qui est, est corporel ou incorporel. Voilà donc le genre primordial, antérieur et pour ainsi dire générique ; tous les autres sont bien des genres, mais spéciaux. Ainsi l'homme est genre, car il comprend en soi les nations de toute espèce, Grecs, Romains, Parthes ; de toute couleur, blancs, noirs, cuivrés ; il comprend les individus, Caton, Cicéron, Lucrèce. En tant qu'il contient des espèces, il est genre ; comme contenu dans un autre, il est espèce. Le genre générique, *ce qui est*, n'a rien qui le domine : principe des choses, il les domine toutes.

Les stoïciens veulent encore mettre au-dessus un autre genre supérieur dont je vais parler, quand j'aurai montré que celui qui vient de m'occuper obtient à bon droit la

première place comme embrassant toutes choses. Je divise *ce qui est* en deux espèces, le corporel et l'incorporel. Il n'en est point d'autre. Comment divisé-je le corps ? En l'appelant animé ou inanimé. Ensuite comment divisé-je ce qui est animé ? Je dis : les uns ont une âme, les autres n'ont qu'une animation ; ou bien : les uns ont un élan propre, ils marchent, ils se déplacent ; les autres, fixés au sol, se nourrissent et croissent au moyen de leurs racines. Et les animaux, en quelles espèces les partageons-nous ? Ils sont mortels ou immortels. Le premier genre est, dans l'idée de quelques stoïciens, le *je ne sais quoi* (*quiddam*). D'où leur vient cette idée, le voici. Dans la nature, disent-ils, il est des choses qui sont, il en est qui ne sont pas. Or la nature embrasse même ces dernières, qui apparaissent à l'imagination, comme les centaures, les géants, et toutes ces autres créations fantastiques de l'esprit auxquelles on est convenu de donner une forme, bien qu'elles n'aient point de substance.

Je reviens à ce que je t'ai promis. Comment Platon divise-t-il tout ce qui est en six classes ? D'abord *l'être en lui-même* n'est saisissable ni par la vue, ni par le tact, ni par aucun sens : il ne l'est que par la pensée. Ce qui est d'une manière générale, le genre homme par exemple, ne tombe pas sous la vue ; on ne voit que des spécialités, comme Cicéron, comme Caton. Le genre animal ne se voit pas, il s'imagine ; mais on voit les espèces, le cheval, le chien. Au second rang des êtres, Platon met ce qui les domine et surpasse tous. C'est, dit-il, l'être par excellence, comme dit communément le poète : tous les faiseurs de vers sont ainsi nommés ; mais chez les Grecs ce titre n'appartient plus qu'à un seul homme. C'est d'Homère qu'on sait qu'il s'agit, quand on entend dire le poète. Mais quel est l'être par excellence ? *Dieu* : car il est plus grand et plus puissant que tous les autres. Le troisième genre est celui des êtres qui *proprement existent* : ils sont sans nombre, mais placés hors de notre vue. « Mais quels sont-ils ? » demandes-tu. Une création due à Platon : il appelle *idées* ce par quoi se fait tout ce que nous voyons et selon quoi tout se façonne. Elles sont immortelles, immutables, hors de toute atteinte. Écoute ce que c'est que *l'idée* ou ce qu'il en semble à Platon. « L'idée est le type éternel des œuvres de la nature. » Joignons le commentaire à la définition, pour te rendre la chose plus claire. Je veux faire ton portrait : je t'ai pour modèle de ma peinture, et de ce modèle mon esprit recueille un ensemble de traits qu'il imprime à son ouvrage. Ainsi cette figure qui me guide et m'inspire et d'où j'emprunte mon imitation, est une idée. La nature possède donc à l'infini ces sortes de types, hommes, poissons, arbres, d'après lesquels se forme tout ce qui doit naître d'elle. En quatrième lieu vient l'eidos. Qu'est-ce que l'*eidos* ? Il faut ici toute ton attention, il faut t'en prendre à Platon, non à moi de la difficulté de la chose ; car point d'abstractions sans difficulté. Tout à l'heure je prenais le peintre pour comparaison ; s'il voulait avec ses couleurs représenter Virgile, il l'avait sous Ies yeux : l'idée était cette figure de Virgile modèle du futur tableau ; ce que l'artiste tire de cette figure, ce qu'il applique sur sa toile est l'*eidos*. « Où est la différence ? » dis-tu. L'un est le modèle, l'autre, la forme prise du modèle et transportée sur la copie. L'artiste imite l'un, l'autre est son ouvrage. Une statue, c'est une certaine figure, c'est l'*eidos*. Le modèle aussi est une figure qu'avait en vue le statuaire en donnant une forme à son œuvre, savoir l'idée. Veux-tu encore une autre distinction ? L'*eidos* est dans l'œuvre, l'idée en dehors de l'œuvre, et non-seulement en dehors, mais préexistante. Le cinquième genre comprend les êtres qui existent communément, et ceci commence à nous concerner : là se trouve tout ce qui peuple le monde, hommes, animaux et choses. Le sixième genre désigne ce qui n'a qu'une quasi-existence, comme le vide, le temps.

Tout ce qui se voit et se touche, Platon l'exclut du rang des êtres qu'il juge avoir une existence propre. Car tout cela passe et va sans cesse du plus au moins, du moins au plus. Nul de nous n'est sur ses vieux ans ce qu'il était dans sa jeunesse ; nul n'est au

matin ce qu'il fut la veille. Nous sommes emportés loin de nous, comme le fleuve loin de sa source ; tout ce que tu vois fuit du même pas que le temps ; rien de ce qui frappe nos yeux n'est permanent. Et moi, à l'instant où je dis que tout change, je ne suis déjà plus le même. C'est là ce qu'exprime Héraclite : « On ne se baigne pas deux fois dans le même courant. » C'est le même fleuve pour le nom : mais les flots d'hier sont bien loin. Ce changement, pour être plus sensible dans un fleuve que chez l'homme, n'en est pas moins rapide pour ce dernier ni moins entraînant ; aussi admiré-je la folie de nos si vifs attachements à la chose la plus fugitive, notre corps, et de ces frayeurs de mourir un jour, quand chaque instant de vie est la mort de l'état qui précède ! Ne crains donc plus, ô homme ! de subir une dernière fois ce que tu subis chaque jour. J'ai parlé de l'homme, matière corruptible et caduque, en butte à toutes les causes de mort ; et l'univers lui-même, éternel, invincible qu'il est, se modifie et ne reste jamais le même. Car bien qu'il possède toujours ses éléments primitifs, il les possède autres que primitivement : il en bouleverse la distribution. « À quoi, diras-tu, ces subtilités me serviront-elles ? » Puisque tu le demandes, à rien. Mais de même que le ciseleur donne à ses yeux fatigués par une trop longue tension quelque distraction et quelque relâche et, comme on dit, les restaure, ainsi parfois devons-nous détendre notre esprit et le refaire par certains délassements. Mais que ces délassements soient aussi des exercices : tu tireras même de là, si tu le veux bien, quelque chose de salutaire. Telle est mon habitude, Lucilius ; il n'est point de récréation, si étrangère qu'elle soit à la philosophie, dont je ne tâche de tirer quelque chose et d'utiliser le résultat. « Que recueillerai-je du sujet que nous venons de traiter, sujet étranger à la réforme des mœurs ? Comment les *idées* platoniciennes me peuvent-elles rendre meilleur ? Que retirerai-je de tout cela qui puisse réprimer mes passions ? » Tout au moins ceci, que tout objet qui flatte les sens, tout ce qui nous enflamme et nous irrite est, suivant Platon, en dehors des choses qui sont réellement. C'est donc là de l'imaginaire, qui revêt pour un temps telle ou telle forme, mais qui n'a rien de stable ni de substantiel. Et pourtant nous le convoitons comme s'il était fait pour durer sans cesse, ou nous-mêmes pour le posséder toujours. Êtres débiles et fluides, durant nos courts instants d'arrêt, élevons notre âme vers ce qui ne doit point périr. Voyons flotter dans les régions éthérées ces merveilleux types de toutes choses, et au centre de tous les êtres un Dieu modérateur, une Providence qui, n'ayant pu les faire immortels, la matière y mettait obstacle, les défend de la destruction, et de qui la raison triomphe de l'imperfection des corps. Car si l'univers subsiste, ce n'est point qu'il soit éternel, c'est qu'il est maintenu par les soins d'un régulateur. Les choses immortelles n'ont pas besoin qu'on les protège ; le reste est conservé par son architecte dont la toute-puissance domine la fragilité de la matière. Méprisons toute cette matière, si peu précieuse qu'on peut contester qu'elle soit réellement. Songeons encore que si cet univers, non moins mortel que nous, est tenu par la Providence en dehors des périls, nous aussi pouvons, par une sorte de providence humaine, prolonger quelque peu la durée de notre frêle machine, si nous savons régir et maîtriser les voluptés par lesquelles meurt la grande partie des hommes. Platon lui-même dut au régime le plus exact d'atteindre à la vieillesse. Doué, il est vrai, d'une complexion ferme et vigoureuse, sa large poitrine lui a valu le nom qu'il a porté ; mais les voyages maritimes et les crises de sa vie avaient bien affaibli ses forces ; sa tempérance toutefois, sa modération dans tout ce qui aiguise nos appétits, son extrême surveillance de lui-même le conduisirent à ce grand âge dont mille causes l'éloignaient. Car tu sais, je pense, que Platon, grâce à son régime et par un singulier hasard, mourut le jour anniversaire de sa naissance, sa quatre-vingt-unième année pleinement révolue. En considération de quoi, des Mages, qui se trouvaient à Athènes, offrirent un sacrifice aux mânes de celui qu'ils croyaient favorisé d'une destinée plus qu'humaine pour avoir

accompli le plus parfait des nombres, le nombre de neuf multiplié par lui-même. Je ne doute pas qu'il n'eût été prêt à faire sur ce total remise de quelques jours et des honneurs du sacrifice.

La frugalité peut prolonger la vieillesse qui, si elle n'est pas fort désirable, n'est pas non plus à rejeter. Il est doux d'être avec soi-même le plus longtemps possible, quand on s'est rendu digne de jouir de soi.

Énonçons ici notre sentiment sur le point de savoir si l'on doit faire fi des dernières années de la vieillesse et, sans attendre le terme, en finir volontairement. C'est presque craindre le jour fatal que de le laisser lâchement venir ; comme s'est être plus que de raison adonné au vin que de mettre l'amphore à sec et d'avaler jusqu'à la lie. Nous chercherons toutefois si cet âge qui couronne la vie en est pour nous la lie, ou bien la partie la plus limpide et la plus pure, quand du moins l'âme n'est pas flétrie, quand les sens, dans leur intégrité, prêtent force à l'intelligence, et que le corps n'est point ruiné et mort avant le temps. Grande est en effet la différence entre une longue vie et une mort prolongée. Mais si le corps est impropre au service de l'âme, pourquoi ne pas tirer celle-ci de la gêne ? Et peut-être faut-il le faire un peu avant d'y être obligé, de peur que l'obligation venue on ne le puisse plus ; et comme l'inconvénient est plus grave de vivre mal que de mourir tôt, c'est folie de ne pas racheter au prix de quelques instants la chance d'un grand malheur. Peu d'hommes arrivent par une longue vieillesse à la mort sans que le temps leur ait fait outrage ; la vie de beaucoup s'est usée dans l'inaction sans profit pour elle-même. Est-il bien plus cruel, penses-tu, de perdre quelque peu d'une vie qui, en dépit de tout, doit finir ? Ne m'écoute point avec répugnance, comme si l'arrêt te concernait ; mais pèse bien mes paroles. Je ne fuirai point la vieillesse, si elle doit me laisser tout entier à moi, tout entier dans la meilleure partie de mon être ; mais si elle vient à saper mon esprit, à le démolir pièce à pièce, si elle me laisse non plus la vie mais le souffle, je m'élancerai hors d'un édifice vermoulu et croulant. Je ne me sauverai point de la maladie par la mort, si la maladie n'est pas incurable et ne préjudicie pas à mon âme ; je n'armerai pas mes mains contre moi pour échapper à la douleur : mourir ainsi c'est être vaincu. Mais si je sais que je dois souffrir perpétuellement, je m'en irai non à cause du mal, mais parce qu'il me serait un obstacle à tout ce qui fait le prix de la vie. Faible et pusillanime est l'homme qui meurt parce qu'il souffre ; insensé qui vit pour souffrir. Mais je deviens trop long ; le sujet d'ailleurs épuiserait une journée. Et comment mettrait-il fin à son existence, celui qui ne peut finir une lettre ? Donc porte-toi bien ; ce mot-là, tu le liras plus volontiers que tous mes funèbres propos.

LETTRE LIX.

Leçons de style. La flatterie. Vraies et fausses joies.

Ta lettre m'a fait grand plaisir : permets-moi l'expression reçue, et ne lui donne pas l'interprétation stoïcienne. Car le vice, croyons-nous, c'est le plaisir. À la bonne heure : d'ordinaire pourtant par ce dernier mot nous qualifions une affection gaie de l'âme. Je sais, encore une fois, que *le plaisir* (en formulant nos paroles sur nos maximes), est une chose honteuse, et que la *joie* n'appartient qu'au sage ; car c'est l'élan d'une âme sûre de sa force et de ses ressources. Toutefois, dans le langage habituel nous disons que le consulat d'un ami, ou son mariage ou l'accouchement de sa femme nous ont causé une grande joie, toutes choses qui, loin d'être des joies, sont souvent le principe de futurs chagrins, tandis que la joie a pour caractère de ne point

cesser, de ne point passer à l'état contraire. Aussi quand Virgile dit : *les mauvaises joies de l'âme*, il est élégant, mais peu exact ; car il n'y a jamais de mauvaise joie. C'est des plaisirs qu'il prétendait parler ; et ce qu'il voulait dire, il l'a bien rendu : il désignait les hommes joyeux de leur malheur. Toujours est-il que je n'ai pas eu tort d'avancer que ta lettre m'a fait grand plaisir. La joie de l'ignorant eût-elle un honnête motif, n'en est pas moins une affection désordonnée qui tournera vite au repentir, un plaisir, dirai-je, qui, provoqué par l'idée d'un faux bien, n'a ni mesure ni discrétion.

Mais, pour revenir à mon propos, voici ce qui dans ta lettre m'a charmé. Tu es maître de tes expressions ; et l'entraînement de la phrase ne te mène pas plus loin que tu n'as dessein d'aller. Bien des gens écrivent ce qui n'était point leur idée première, séduits qu'ils sont par l'attrait d'un mot éblouissant : cela ne t'arrive point : tout est précis et approprié au sujet. Tu ne dis qu'autant que tu veux, et tu laisses entendre plus que tu ne dis. Ce mérite en annonce un autre plus grand : on voit que ton esprit aussi est exempt de redondance et d'enflure. Je trouve chez toi des métaphores qui, sans être aventureuses, ne sont pas non plus sans éclat : celles-là peuvent se risquer. J'y trouve des images ; et nous les interdire en décidant qu'aux poètes seuls elles sont permises, c'est n'avoir lu, ce me semble, aucun des anciens ; eux pourtant ne visaient point encore aux phrases à applaudissement. Ils s'énonçaient avec simplicité, uniquement pour se faire comprendre, et pourtant ils fourmillent de figures, chose que j'estime nécessaire aux philosophes, non pour la même raison qu'aux poètes, mais pour aider à nos faibles intelligences, et mettre l'auditeur ou le lecteur en présence des objets.

Je lis en ce moment Sextius, esprit vigoureux, grec par son langage, romain par sa morale et sa philosophie. Une de ses comparaisons m'a frappé : « Une armée, dit-il, marche en bataillon carré, lorsque de tout côté les surprises de l'ennemi sont à craindre ; chacun se dispose à le recevoir. Ainsi doit faire le sage : déployer ses vertus en tous sens, n'importe par où vienne l'agression, y avoir la défense toute prête, et que tout obéisse sans confusion au moindre signe du chef. » Si dans les armées que disciplinent de grands tacticiens on voit les ordres du général parvenir simultanément à toutes les troupes, distribuées de telle sorte que le signal donné par un seul parcourt à la fois la ligne des fantassins et celle des cavaliers, la même méthode, selon Sextius, nous est à nous bien plus nécessaire. Car souvent une armée craint l'ennemi sans sujet, et la route la plus sûre est celle qu'elle suspectait le plus. Mais point de trêve pour l'imprévoyance : elle a à craindre au-dessus comme au-dessous d'elle ; l'alarme est à sa droite comme à sa gauche ; les périls surgissent derrière et devant elle ; tout lui fait peur ; jamais préparée, elle s'effraye même de ses auxiliaires. Le sage au contraire est sous les armes et en garde contre toute brusque attaque : la pauvreté, le deuil, l'ignominie, la douleur fondraient sur lui sans le faire reculer d'un pas. Il marchera intrépidement à la rencontre comme au travers de ces fléaux. Nous, mille liens nous enchaînent et usent notre force : nous avons trop croupi dans nos vices ; nous purifier est chose difficile. Car nous ne sommes pas souillés seulement, nous sommes infectés.

Sans passer de cette image à une autre, je me demanderai, question que je creuse souvent, pourquoi l'erreur s'attache à nous avec tant de ténacité ? C'est d'abord qu'on ne s'élance pas de toute sa force vers les voies de salut ; c'est aussi parce qu'on ne croit pas assez aux vérités trouvées par les sages. C'est que loin de leur ouvrir tout son cœur on ne donne à ces grands intérêts qu'une légère attention. Or comment apprendre à lutter efficacement contre le vice, quand on n'y songe qu'autant que le vice nous laisse de relâche ? Nul de nous n'est allé au fond des choses : nous n'avons fait qu'effleurer la surface, et si peu de temps que nous ayons donné à la philosophie, semble assez, même trop, à nos gens affairés. Mais le plus grand obstacle est que rien ne nous plaît si vite que nous-mêmes. Trouvons-nous quelqu'un qui vante notre sagesse, notre sagacité, nos

rares vertus, nous reconnaissons qu'il dit vrai. Et loin qu'un éloge mesuré nous suffise, tous ceux qu'accumule la flatterie la plus impudente, nous les prenons comme chose due ; qu'on nous proclame des modèles de bonté, de sagesse, nous en tombons d'accord, sachant pourtant que nous avons affaire à des menteurs de profession, et nous donnons si bien carrière à notre amour-propre, que nous voulons être loués précisément du contraire de ce que nous faisons. Entouré d'échafauds le tyran entend chanter sa clémence, l'homme de proie sa générosité, l'ivrogne et le débauché son extrême tempérance. Il suit de là qu'on renonce à se réformer, sûr que l'on est d'être le meilleur possible. Alexandre portait déjà dans l'Inde ses armes vagabondes et promenait la dévastation chez des peuples à peine connus même de leurs voisins, lorsqu'au siège de je ne sais quelle place dont il faisait le tour pour en découvrir les endroits faibles, il fut atteint d'une flèche. Il n'en resta pas moins à cheval et continua longtemps ses explorations. À la fin le sang ne coulant plus et s'étant figé dans la plaie, la douleur augmenta, la jambe peu à peu s'engourdit faute de support ; et contraint de s'arrêter il se mit à dire : « Tout le monde me jure que je suis fils de Jupiter ; mais cette blessure me crie : Tu n'es qu'un homme. » Disons comme lui, chacun dans notre sphère, quand l'adulation voudra nous infatuer de nos mérites : « Vous vantez ma prudence ; mais je vois combien de choses inutiles je désire, ou que mes vœux seraient ma perte ; je ne distingue pas même, chose que la satiété enseigne aux animaux, quelle doit être la mesure du manger et du boire ; je ne sais pas encore la capacité de mon estomac. »

Je vais t'apprendre à reconnaître si tu es indigne du nom de sage. Dans le cœur du vrai sage il règne une joie, une sérénité, un calme inébranlables ; il vit de pair avec les dieux. Examine-toi maintenant. N'es-tu jamais chagrin, l'espérance n'agite-t-elle jamais ton âme impatiente de l'avenir, le jour comme la nuit cette âme se maintient-elle constamment égale, élevée et contente d'elle-même ? tu es arrivé au comble du bonheur humain. Mais si tu appelles le plaisir et de partout et sous toute forme, sache qu'il te manque en sagesse tout ce qui te manque en satisfactions. Tu aspires au bonheur, mais tu te trompes si tu comptes y arriver par les richesses, si c'est aux honneurs que tu demandes la joie ainsi qu'aux soucis des affaires. Ce que tu brigues là comme devant te donner plaisir et contentement, n'enfante que douleurs. Oui, tous ces hommes courent après la vraie joie, mais d'où l'obtient-on durable et parfaite, ils l'ignorent. L'un la cherche dans les festins et la mollesse ; l'autre dans l'ambition, dans un nombreux cortège de clients ; celui-ci dans l'amour, celui-là dans un vain étalage d'études libérales, et dans les lettres, qui ne guérissent de rien. Amusements trompeurs qui les séduisent tous un moment, comme l'ivresse qui compense un instant de joyeux délire par de longues heures d'abattement, comme les applaudissements et les acclamations de la faveur populaire qui s'achètent et s'expient par de si vives anxiétés.

Persuade-toi bien que la sagesse a pour résultat une joie toujours égale. L'âme du sage est en même état que la partie de l'atmosphère supérieure à la lune : elle possède la sérénité sans fin. Tu as donc pour vouloir être sage ce motif que le sage n'est jamais sans joie. Cette joie ne peut naître que de la conscience de ses vertus. Elle n'est faite que pour l'homme de cœur, l'homme juste, l'homme tempérant. « Quoi ? diras-tu, les sots et les méchants ne se réjouissent-ils pas ? » Pas plus que le lion qui a trouvé sa proie. Quand ils se sont fatigués de vin et de débauches, que la nuit cesse avant leurs orgies, et que les mets les plus exquis entassés dans leur estomac trop étroit commencent à chercher une issue, alors les malheureux s'écrient comme le Déiphobe de Virgile :

Tu te souviens, hélas ! dans quelle fausse joie
Se passa cette nuit, la dernière de Troie.

Toutes les nuits des débauchés se passent en plaisirs faux, et comme si chacune était pour eux la dernière. Cette autre joie, qui fait le partage des dieux et de leurs émules, ne s'interrompt ni ne cesse point : elle cesserait, s'ils l'empruntaient à l'extérieur. Comme c'est une grâce qu'ils ne tiennent de personne, elle n'est à la merci de qui que ce soit. Ce que la Fortune n'a point donné, elle ne l'enlève pas.

LETTRE LX.

Vœux imprévoyants. Avidité des hommes.

Je me plains, j'ai des griefs, de la colère contre toi. En es-tu encore à former les vœux que formait pour toi ta nourrice, ou ton pédagogue ou ta mère ? Ne comprends-tu pas encore que de maux ils te souhaitaient ? Oh ! combien nous sont contraires les vœux de ceux qui nous aiment, et d'autant plus contraires lorsqu'ils sont exaucés ! Je ne m'étonne plus que dès le berceau tous les maux s'attachent à nos pas : nous avons grandi au milieu des malédictions de nos parents. Que les dieux en revanche entendent de notre bouche une prière désintéressée. Les fatiguerons-nous toujours de nos demandes, en hommes qui n'auraient pas encore de quoi s'alimenter ? Jusqu'à quand sèmerons-nous pour nous seuls des champs plus vastes que de grandes cités ? Jusqu'à quand tout un peuple moissonnera-t-il pour nous ? Jusqu'à quand l'approvisionnement d'une seule table arrivera-t-il sur tant de vaisseaux et par plus d'une mer ? Peu d'arpents suffisent à nourrir un bœuf : c'est assez d'une forêt pour plusieurs éléphants : il faut, pour qu'un homme se repaisse, et la terre et la mer. Eh quoi ! dans un corps si chétif, la nature nous a-t-elle donné un estomac si insatiable que nous surpassions en avidité les plus grands, les plus voraces des animaux ? Non certes. Car à quoi se réduit ce que l'on donne à la nature ? Pour peu de chose elle nous tient quittes. Ce n'est point l'appétit qui coûte, c'est la vanité. Ces gens donc que Salluste appelle *valets de leur ventre*, mettons-les au rang des animaux, non des hommes, et quelquefois pas même au rang des animaux, mais des morts. Vivre, c'est être utile à plusieurs ; vivre, c'est user de soi-même ; mais croupir dans l'ombre et l'apathie, c'est de sa demeure se faire un tombeau. Au seuil même de tels hommes on peut graver sur le marbre, en épitaphe : morts par anticipation.

LETTRE LXI.

Se corriger, se soumettre à la nécessité.

Cessons de vouloir ce que nous voulûmes jadis. Pour moi, je tâche sur mes vieux ans qu'on ne m'accuse pas de vouloir les mêmes choses que dans mon jeune âge. Voilà où tendent uniquement et mes jours et mes nuits ; voilà mon œuvre, ma préoccupation : mettre fin à mes vieilles erreurs. Je travaille à ce que chaque jour soit pour moi toute une vie. Et vraiment je le saisis au vol, non comme si c'était le dernier, mais dans la pensée qu'il peut l'être. L'esprit dans lequel je t'écris cette lettre est celui d'un homme que la mort peut appeler à l'instant même où il t'écrit. Prêt à partir, je jouis mieux de la vie, vu que son plus ou moins de durée ne m'est d'aucun prix. Avant d'être vieux j'ai songé à bien vivre, et dans ma vieillesse à bien mourir ; or bien mourir, c'est mourir sans regret. Prends garde de jamais rien faire malgré toi. Tout ce qui doit être, doit être

une nécessité pour qui résiste : pour qui consent, la nécessité n'est pas. Oui assurément : se soumettre de bonne grâce au commandement, c'est échapper à ce que la servitude a de plus amer, qui est de faire ce qu'on ne voudrait point. Ce n'est pas d'exécuter un ordre qu'on est malheureux, c'est de l'exécuter à contre-cœur. Disposons donc notre âme à vouloir tout ce que le sort exigera, et surtout envisageons sans chagrin la fin de notre être. Il faut faire ses préparatifs pour la mort avant de les faire pour la vie. La vie est assez riche de ressources ; mais nous sommes trop avides de les multiplier ; quelque chose nous semble manquer, et nous le semblera toujours. Quant à vivre assez, les ans ni les jours n'y font rien ; ce qui fait tout ici, c'est l'âme. J'ai vécu, cher Lucilius, autant qu'il me fallait : j'attends la mort rassasié de jours.

LETTRE LXII.

Même au sein des affaires on peut étudier.

Ils ne disent pas vrai ceux qui veulent faire croire que le grand nombre de leurs affaires est pour eux un obstacle aux études libérales ; ils feignent des occupations ou les exagèrent, et c'est d'eux-mêmes que vient leur empêchement. Moi, cher Lucilius, moi, je suis libre, et n'importe où je me trouve, je suis à moi. Je me prête aux affaires, je ne m'y livre pas, et ne cours point après les occasions de gaspiller mon temps. Quelque part que je m'arrête, je reprends le fil de mes pensées ; et j'occupe mon esprit de quelque salutaire réflexion. Quand je me donne à mes amis, je ne m'enlève pas pour cela à moi-même ; je ne suis point absorbé par ceux dont quelque circonstance me rapproche, ou bien un devoir social : non, je converse alors avec les plus vertueux des hommes. N'importe leur patrie, n'importe leur époque, c'est vers eux que vole ma pensée. Je porte partout avec moi Démétrius, le meilleur des mortels, et laissant là nos grands et leur pourpre, je m'entretiens avec ce sage demi-vêtu, et je l'admire. Et comment ne pas l'admirer ? Je vois que rien ne lui fait faute. On peut tout mépriser, on ne peut jamais tout avoir. Pour arriver aux richesses, le mépris des richesses est la voie la plus courte. Or comment vit notre Démétrius ? Non en fier contempteur de tous les biens de la Fortune, mais en homme qui les abandonne aux autres.

LETTRE LXIII.

Ne point s'affliger sans mesure de la perte de ses amis.

Tu es chagrin de la mort de Flaccus ton ami ; mais je ne voudrais pas t'en voir affecté plus qu'il ne convient. Ne pas l'être du tout, j'aurais peine à te le demander, tout sûr que je suis que ce serait le mieux. Mais à qui cette fermeté d'âme serait-elle donnée, sinon à l'homme qui s'est déjà mis fort au-dessus de la Fortune ? Cet homme même éprouverait alors un commencement d'émotion, mais rien qu'un commencement. Pour nous, on peut nous excuser de nous laisser aller aux larmes, si elles ne coulent pas avec excès, et si nous-mêmes savons les arrêter. Nos yeux ne doivent ni demeurer secs à la perte d'un ami, ni s'épuiser de larmes ; il faut pleurer, mais non se fondre de douleur. Tu trouves dure la loi que je t'impose ; et pourtant le prince des poètes grecs n'accorde le droit de pleurer que pour un seul jour ; et il a dit que Niobé même songea à prendre de la nourriture. Veux-tu savoir d'où viennent les lamentations, les pleurs immodérés ? On veut afficher par là ses regrets : on ne cède pas à son affliction, on en fait parade. Ce

n’est point pour ce qu’on souffre qu’on est triste. Déplorable folie ! De la prétention jusque dans les larmes ! « Eh quoi ! oublierai-je mon ami ? » Il est bien court, le souvenir que tu lui promets, s’il ne dure pas plus que ta douleur. Ce front si rembruni va s’éclaircir au moindre sujet de rire qu’offrira le hasard : je ne te renvoie pas même à cette longueur de temps qui adoucit tous les regrets et calme les plus violents désespoirs. Dès que tu cesseras de t’observer, ce fantôme de tristesse s’évanouira. À présent tu choies ta douleur, tu la choies, et encore t’échappe-t-elle ; plus elle est vive, plus elle cesse vite. Appliquons-nous à trouver des charmes au souvenir de nos amis perdus ; car on n’aime pas à revenir sur une pensée constamment douloureuse. Toutefois si c’est pour l’homme une loi nécessaire qu’il ne puisse sans un serrement de cœur se rappeler ces noms chéris ; cette émotion non plus n’est pas sans jouissance. En effet, suivant le mot de notre Attalus, « le souvenir d’un ami qui n’est plus a pour nous cette douceur un peu âpre qui plaît dans certains fruits ; comme en un vin trop vieux son amertume même nous flatte ; mais après quelque temps toute âpreté s’émousse, et le plaisir nous arrive sans mélange. »

Si nous l’en croyons, « penser à nos amis vivants, c’est savourer le miel et les gâteaux les plus exquis ; se ressouvenir de ceux qui ont cessé d’être est une satisfaction quelque peu acerbe. Or on ne contestera pas que l’acidité aussi et toutes les saveurs d’un genre sévère stimulent l’estomac. » Moi, je pense autrement : la mémoire de mes amis morts m’est douce et attrayante. Car je les ai possédés comme devant les perdre ; je les ai perdus comme les possédant encore.

Prends donc, cher Lucilius, un parti qui convienne à tes sentiments d’équité : cesse de mésinterpréter le don que te fit la Fortune. Elle l’a repris, mais elle l’avait donné. Jouissons pleinement de nos amis : qui sait pour combien de temps ils nous sont laissés ? Songeons que de fois nous les quittâmes pour quelque lointain voyage ; combien, demeurant au même lieu, nous fûmes souvent sans les voir ; nous reconnaîtrons que de leur vivant la privation a été plus longue. Mais comment souffrir ces hommes qui après avoir tant négligé leurs amis les pleurent si lamentablement, et ne vous aiment que s’ils vous ont perdu ? Leur chagrin déborde avec d’autant plus d’effusion qu’ils ont peur qu’on ne mette en doute s’ils furent bons amis : c’est chercher tard à faire ses preuves. A-t-on d’autres amis ? c’est mal mériter d’eux, c’est peu les estimer, comme incapables à eux tous de nous consoler d’une seule perte. N’en a-t-on point d’autres ? on s’est fait soi-même plus de tort qu’on n’en a reçu de la Fortune. Elle ne nous a pris qu’un ami : nous n’avions pas su en faire un second. Et puis, dans son amitié unique, il n’a pas mis d’excès l’homme qui n’a pu en acquérir plus d’une. Celui qui, dépouillé par un vol de son seul vêtement, aimerait mieux déplorer son sort que d’aviser aux moyens de se parer du froid, de trouver à couvrir ses épaules, ne te semblerait-il pas un grand fou ? L’être que tu aimais est dans la tombe : cherche un cœur à aimer. Mieux vaut réparer ta perte que de pleurer.

Je vais ajouter une vérité bien rebattue, je le sais ; néanmoins je ne veux pas l’omettre, quoique tout le monde l’ait dite. Le terme des douleurs que n’a point fait cesser la raison arrive avec le temps ; or pour l’homme sensé la plus honteuse manière de guérir c’est de guérir par lassitude. Mieux vaut renoncer à ton chagrin que d’attendre qu’il renonce à toi ; sèche donc au plus tôt des larmes qui, lors même que tu le voudrais, ne peuvent longtemps couler. Nos pères ont limité à une année le deuil des femmes, non pour qu’elles pleurassent tout ce temps, mais pour qu’il ne fût point dépassé ; chez l’homme, aucun délai n’est légitime, parce qu’aucun ne lui fait honneur. Eh bien ! de toutes ces inconsolables qu’on eut peine à retirer du bûcher, à séparer du cadavre de leurs époux, cite-m’en une dont les larmes aient duré tout un mois. Rien ne rebute si vite que le spectacle de l’affliction : récente, elle trouve des consolateurs et s’attire

quelques sympathies ; invétérée, elle prête au ridicule et avec raison : c'est alors hypocrisie ou sottise.

Voilà ce que j'ose t'écrire, moi qui ai pleuré si immodérément mon cher Annæus Sérénus qu'à mon grand déplaisir je suis un exemple de ceux que la douleur a vaincus. Mais je condamne aujourd'hui ce que j'ai fait alors, et je vois que la plus grande cause de ma vive affliction venait de n'avoir jamais pensé qu'il pouvait mourir avant moi. Je ne me représentais qu'une chose, que j'étais son aîné, et son aîné de beaucoup ; comme si le Destin suivait l'ordre des âges ! Souvenons-nous donc à chaque instant que nous et tous ceux que nous aimons, sommes mortels. Je devais me dire : « Mon frère Sérénus est plus jeune que moi : mais que fait cela ? Il devrait mourir après moi, comme il peut mourir avant. » Je n'y songeai point, je n'étais pas prêt ; et tout d'un coup la Fortune m'a frappé. Maintenant je me répète que tout est mortel, et que la mort n'a point de règle fixe. Dès aujourd'hui peut arriver ce qui peut arriver un jour quelconque. Pensons donc, cher Lucilius, que nous serons bientôt nous-mêmes où nous sommes si fâchés qu'il soit. Et peut-être, si, comme l'ont publié les sages, il est un lieu qui reçoive nos âmes, l'ami que nous croyons perdu n'a fait que nous devancer.

LETTRE LXIV.

Éloge du philosophe Q. Sextius. Respect dû aux anciens, instituteurs de l'humanité.

Tu étais hier avec nous. Tu pourrais te plaindre si ce n'avait été qu'hier ; aussi ajouté-je : avec nous ; car avec moi, tu y es toujours. Il m'était survenu de ces amis pour lesquels on fait plus grande fumée, non pas celle que vomissent les cuisines de nos gourmands et qui donne l'alarme aux gardes de nuit ; c'était cette fumée, modeste encore, qui révèle la venue de quelques hôtes. La conversation fut variée, comme est celle d'un repas, sans mener à fin aucun sujet, mais sautant d'une chose à une autre. On lut ensuite un ouvrage de Q. Sextius le père, homme supérieur, si tu m'en crois, et, bien qu'il le nie, stoïcien. Bons Dieux ! que de vigueur, que d'âme ! On ne trouve pas cela chez tous les philosophes. Combien dont les écrits n'ont d'imposant que le titre et sont des corps vides de sang ! Ils dogmatisent, ils disputent, ils chicanent : ils n'élèvent point l'âme, car ils n'en ont pas. Lis Sextius, et tu diras : « Voilà de la vie, du feu, de l'indépendance, voilà plus qu'un homme, il me laisse plein d'une foi sans bornes. » En quelque situation d'esprit que je sois, quand je le lis, je te l'avouerai, je défierais tous les hasards et je m'écrierais volontiers : « Que tardes-tu, ô Fortune ? viens sur l'arène ! Tu me vois prêt. » Je sens en moi l'ardeur de cet Ascagne qui cherche où s'essayer, où faire preuve d'intrépidité, qui souhaiterait

Qu'au lieu de faibles daims un sanglier sauvage,
Un lion rugissant provoquât son courage.

Je voudrais avoir quelque chose à vaincre, de quoi m'exercer à la souffrance. Car Sextius a aussi ce mérite, qu'il vous montre la grandeur de la souveraine félicité sans vous ôter l'espoir d'y atteindre. Il vous apprend qu'elle est placée haut, mais accessible à l'homme résolu. C'est le sentiment qu'inspire aussi la vertu : on l'admire, et pourtant on ne désespère point. Pour moi certes, je donne un temps considérable à la seule contemplation de la sagesse : je ne l'envisage pas avec moins d'étonnement que l'univers lui-même, qui me frappe souvent comme un spectacle nouveau pour mes yeux.

Aussi je vénère les découvertes de la sagesse et leurs auteurs ; je brûle de les partager comme l'héritage d'une longue suite d'aïeux. C'est pour moi qu'ils l'amassèrent, pour moi qu'ils y mirent leurs sueurs. Mais agissons en bon père de famille : agrandissons l'héritage, et qu'il passe plus riche à nos neveux. Il reste encore, et il restera beaucoup à faire ; et pour qui naîtra mille siècles plus tard, la voie à de nouvelles conquêtes ne sera pas fermée. Mais lors même que nos devanciers auraient tout découvert, il y aura toujours, comme nouveauté, l'application, la science qui choisit et combine ce que les autres ont trouvé. Suppose qu'on nous ait laissé des recettes pour guérir les maux d'yeux ; je n'ai plus à en chercher d'autres, mais à employer celles que je connais suivant le cas et la circonstance. Telle chose ramollit les tumeurs de l'œil ; telle autre diminue le gonflement des paupières ; ceci détourne le feu subit de la fluxion, cela rend la vue plus perçante. Il faut broyer ces drogues, choisir le moment, mesurer les doses pour chaque mal. Les remèdes de l'âme ont été trouvés par les anciens ; quand et comment les appliquer, c'est là notre tâche, notre étude à nous. Ils ont fait beaucoup, ceux qui nous ont précédés, mais ils n'ont pas tout fait : ils n'en méritent pas moins notre admiration et un culte analogue à celui des Dieux. Pourquoi n'aurais-je pas les portraits de ces grands hommes comme des encouragements à bien faire, et ne fêterais-je pas les jours où ils sont nés ? Pourquoi ne prononcerais-je pas leurs noms avec un sentiment de vénération ? Celle que je dois aux maîtres de mon enfance, je la porte à ces précepteurs du genre humain, par qui les sources du bien suprême ont découlé sur nous. Si je rencontre un consul ou un préteur, je leur rends tout l'honneur dû à d'honorables personnages, je descends de cheval, je me découvre la tête, je cède le passage ; et les deux Catons, et le sage Lélius et Socrate avec Platon, et Zénon et Cléanthe, je les recevrais dans mon âme sans offrir un digne hommage à tant de mérites ! Non, je les salue de tous mes respects ; je me lève toujours devant ces grands noms.

LETTRE LXV.

Opinions de Platon, d'Aristote et des stoïciens sur la cause première.

La maladie m'a pris une partie de la journée d'hier : toute la matinée a été pour elle, elle ne m'a laissé que l'après-midi. J'en profitai d'abord pour essayer de la lecture ; puis, mon esprit l'ayant pu soutenir, je me risquai à lui commander ou plutôt à lui permettre davantage. Je me mis à écrire, et même avec plus d'application qu'à l'ordinaire, en homme qui lutte avec un sujet difficile et qui ne veut pas être vaincu. Enfin il me vint des amis qui me firent violence et m'arrêtèrent tout court comme un malade intempérant. Je cessai d'écrire pour converser ; et je vais t'exposer le sujet sur lequel nous sommes en litige. Nous t'avons constitué arbitre ; tu as plus à faire que tu ne penses ; trois parties sont au procès.

Nos stoïciens disent, comme tu sais, qu'il y a dans la nature deux choses, principes de tout ce qui se fait, la cause et la matière. La matière, gisante et inerte, se prête à tout, toujours au repos, si nul ne la met en mouvement. La cause, c'est-à-dire l'intelligence, façonne la matière et lui donne le tour qui lui plaît ; elle en tire des ouvrages de toute espèce. Il faut donc qu'il y ait et la substance dont se fait la chose et l'action qui la fait : celle-ci est la *cause*, l'autre est la *matière*. Tout art est une imitation de la nature ; et ce que je disais touchant l'œuvre de la nature doit s'appliquer aux œuvres de l'homme. Une statue a exigé une matière qui souffrit le travail de l'artiste, et un artiste qui donnât à cette matière une figure. Dans cette statue la matière était

l'airain, la cause le statuaire. Toute autre chose est dans ces conditions : elle se compose de ce qui prend une forme et de ce qui la lui imprime. Les stoïciens veulent qu'il n'y ait qu'une cause, la cause efficiente. Suivant Aristote, la cause est de trois genres. La première, dit-il, est la matière même, sans laquelle rien ne peut se faire ; la seconde est l'ouvrier ; la troisième est la forme, qui s'impose à chaque ouvrage, comme à la statue, et qu'il appelle en effet *eidos*. Il en ajoute une quatrième : le but de l'œuvre entière. Éclaircissons ce dernier point. L'airain est la cause première d'une statue ; car jamais elle n'eût été faite, sans une matière fusible ou ductile. La deuxième cause est l'artiste : cet airain ne pouvait devenir et figurer une statue, si des mains habiles ne s'y étaient employées. La troisième cause est la forme : cette statue ne s'appellerait pas le Doryphore ou la Diadumène, si on ne lui en eût donné tous les traits. La quatrième cause est le but dans lequel on l'a faite, puisque sans ce but elle ne serait pas. Qu'est-ce que le but ? Ce qui a invité l'artiste, ce qui lui a fait poursuivre son travail. Ce peut être l'argent, s'il l'a fabriquée pour la vendre ; la gloire, s'il a travaillé pour avoir un nom ; la piété, s'il voulait en faire don à un temple. C'est donc aussi une cause que la destination de l'œuvre. Et ne penses-tu pas qu'au nombre des causes d'exécution on doive mettre celle sans laquelle rien n'eût été fait ? Platon en admet encore une cinquième : le *modèle* qu'il appelle *Idée* ; c'est ce qu'a devant les yeux l'artiste en faisant ce qu'il a l'intention de faire. Or il n'importe qu'il ait ce modèle hors de lui pour y reporter son regard, ou qu'il l'ait conçu et posé au dedans de lui-même. Ces exemplaires de toutes choses, Dieu les possède en soi ; les nombres et les modes de tous les objets à créer sont embrassés par la pensée divine : elle est pleine de ces figures que Platon nomme les idées immortelles, immutables, inépuisables. Ainsi, par exemple, les hommes périssent : mais l'humanité, par elle-même, d'après laquelle est formé l'homme, est permanente ; ceux-là ont beau souffrir et mourir, celle-ci n'en sent nul dommage. « Les causes sont donc au nombre de cinq, d'après Platon : la matière, l'ouvrier, la forme, le modèle, le but ; après quoi vient le produit de tout cela. Ainsi dans la statue, dont nous parlions en commençant, la matière, c'est l'airain ; l'ouvrier, c'est le statuaire ; la forme, ce sont les traits qu'on lui donne ; le modèle, c'est le type imité par l'art ; le but est le motif de l'artiste ; le résultat définitif, la statue. » « Le monde, ajoute Platon, est un effet des mêmes causes : il a Dieu pour créateur ; pour matière, une masse inerte ; pour forme, cet ensemble et cet ordre que nous voyons ; pour modèle, la pensée d'après laquelle Dieu a fait ce grand et magnifique ouvrage ; pour but, l'intention qui le lui a fait faire. » Et cette intention, quelle fut-elle ? Toute de bonté. Ainsi du moins le dit Platon : « Pour quelle cause Dieu a-t-il créé le monde ? Dieu est bon ; l'être bon n'est jamais avare du bien qu'il peut faire ; il l'a conséquemment créé le meilleur possible. »

Te voilà juge : porte ton arrêt et prononce lequel des deux systèmes te paraît le plus vraisemblable, je ne dis pas le plus vrai, car ces choses sont au-dessus de nous tout autant que la vérité elle-même ? Ce grand nombre de causes, qu'Aristote et Platon établissent, comprend trop ou trop peu. Car si tout ce sans quoi rien ne peut se faire est à leurs yeux cause efficiente, ils ont dit trop peu. Qu'ils mettent au nombre des causes le temps : sans le temps rien ne peut se faire ; le lieu, on ne peut faire une chose sans qu'il y ait un lieu pour la faire ; le mouvement, sans lui rien ne se fait, rien n'est détruit ; sans mouvement, point d'art, point de transformation. Mais ici nous cherchons la cause première et générale : elle doit être simple, car la matière aussi est simple. Nous cherchons la vraie cause, c'est-à-dire la raison créatrice : car tout ce que vous avez énuméré ne constitue pas plusieurs causes distinctes, mais se rattache à une seule, à celle qui crée. La forme, dis-tu, est une cause ! Non ; cette forme que l'ouvrier imprime à son ouvrage est une partie de cause, non une cause. Le modèle non plus n'en est pas

une : c'est un moyen dont la cause a besoin. L'artiste a besoin de modèle comme de ciseau, de lime ; sans toutes ces choses l'art ne peut procéder, et pourtant ce ne sont ni parties de l'art, ni causes. Le but de l'artiste, dit-on, ce pourquoi il se met à l'œuvre, est une cause. Quand c'en serait une, elle ne serait pas efficiente, mais accessoire. Or celles-ci sont innombrables ; et nous cherchons la cause la plus générale. Mais la sagacité ordinaire de ces grands hommes leur a fait défaut lorsqu'ils ont dit que le monde entier, que toute œuvre achevée, est une cause : car il y a grande différence entre l'œuvre et la cause de l'œuvre.

Porte donc ton arrêt, ou, ce qui est plus facile en de telles matières, dis que tu n'y vois pas assez clair, et ajourne-nous. « Tu vas demander quel plaisir je trouve à consumer le temps sur des abstractions qui ne guérissent aucune passion, qui ne chassent nul mauvais désir ? » Mais je songe et travaille avant tout à ce qui fait la paix de l'âme ; je m'étudie d'abord, et ensuite l'univers. Et ce n'est pas là un temps perdu, comme tu l'imagines. Toutes ces questions, quand on ne les morcèle et ne les étire point en subtilités sans portée, élèvent en l'allégeant notre âme qui, sous le poids étouffant de la matière, aspire à déployer ses ailes et à revoir un ordre de choses dont elle a fait partie. Ce corps est en effet un fardeau pour l'âme et un supplice ; il la gêne, il l'opprime ; elle est dans les fers si la Philosophie ne lui vient en aide, et, lui ouvrant le spectacle de la nature, ne la pousse à quitter la terre pour respirer dans le ciel. Ainsi elle est libre, ainsi elle voyage : elle se dérobe par intervalles ; la prisonnière se refait là-haut de sa captivité. Comme après un travail délicat qui absorbait son attention et fatiguait sa vue, l'artiste, s'il habite une demeure sombre et mal éclairée, sort dans la rue et s'en va dans quelque lieu consacré au délassement public où ses yeux puissent jouir de la libre lumière ; ainsi l'âme, enclose dans son obscur et triste logis, prend le large, toutes les fois qu'elle le peut, et se repose dans la contemplation des scènes de l'univers. Le sage et l'aspirant à la sagesse, quoique enchaînés à leurs corps, s'en détachent par la meilleure partie de leur être ; toutes leurs pensées tendent vers une sphère supérieure ; et pareils au mercenaire engagé par serment, la vie est pour eux une milice : ils ont habitué leur cœur à n'avoir pour elle ni affection ni haine, et se résignent à la condition mortelle, quoiqu'ils sachent que de plus amples destinées les attendent. M'interdiras-tu la contemplation de la nature ? m'arracheras-tu à ce bel ensemble pour me réduire à un coin du tableau ? Ne puis-je m'enquérir de quelle manière tout a pris commencement, qui a donné la forme aux choses, qui les a classées toutes en les dégageant de cette masse unique, de l'inerte matière qui les enveloppait ? Quel fut l'architecte du monde où je suis ? Quelle intelligence a fixé des lois et un ordre à cette immensité, rassemblé ce qui était épars, séparé ce qui était confus, donné une face distincte à tout ce qui gisait dans l'informe chaos ? D'où cet océan de clarté jaillit-il ? Est-ce un feu ou quelque chose de plus lucide encore ? Ne puis-je sonder ces merveilles ? J'ignorerais d'où je suis descendu, si je ne verrai qu'une fois ce monde où si je renaîtrai plusieurs fois ; où j'irai au sortir d'ici ; quel séjour est réservé à l'âme affranchie des lois de l'humaine servitude ! Me défendre tout commerce avec le ciel, c'est m'ordonner de vivre le front baissé. Je suis trop grand et destiné à de trop grandes choses pour me faire le valet de mon corps, qui n'est rien à mes yeux qu'un réseau jeté autour de mon indépendance. Je l'oppose aux coups de la Fortune pour qu'ils s'y arrêtent ; je ne permets point qu'ils le traversent et qu'aucune blessure vienne jusqu'à moi. Tout ce qui en moi peut souffrir l'injure, c'est le corps : dans cette demeure assiégée habite une âme libre. Non, jamais cette chair ne saura me réduire à la peur, me réduire à la dissimulation, indigne d'un cœur honnête : jamais je ne veux mentir en l'honneur d'un tel acolyte. Quand il me plaira, je romprai l'alliance qui nous associe,

sans toutefois que, même à présent, les parts entre nous soient égales ; l'âme s'arrogera tous les droits. Le mépris du corps est le sûr gage de la liberté.

Pour revenir à mon premier texte, l'étude dont nous parlions tout à l'heure contribue beaucoup à cette liberté. Tout en effet vient de la matière et de Dieu ; Dieu régit l'immensité qui l'environne et qui suit en lui son modérateur et son chef. Or l'être actif qui est Dieu est plus puissant et plus excellent que la matière passive sous sa main. La place que Dieu remplit en ce monde, l'esprit l'occupe dans l'homme : ce qu'est dans le monde la matière, le corps l'est en nous. Que la substance la moins noble obéisse donc à l'autre ; soyons fermes contre les accidents du sort ; ne redoutons ni outrages, ni blessures, ni chaînes, ni indigence. La mort, qu'est-elle ? une fin ou un passage. Je ne crains ni de finir : c'est la même chose que de n'avoir pas commencé ; ni de passer ailleurs : je ne serai nulle part si à l'étroit qu'ici.

LETTRE LXVI.

Que tous les biens sont égaux et toutes les vertus égales.

J'ai revu, après bien des années, Claranus mon condisciple, et tu n'attends pas, je pense, que j'ajoute qu'il a vieilli ; mais, je t'assure, il est plein de verdeur au moral et vigoureux, et il lutte de son mieux contre l'affaissement du physique. Car la nature l'a iniquement traité ; elle a mal logé une pareille âme, ou peut-être a-t-elle voulu nous montrer que le caractère le plus énergique et le plus heureux peut se cacher sous telle enveloppe que ce soit. Il a néanmoins vaincu tout obstacle, et du mépris de son corps il est venu à mépriser tout le reste. Le poète, selon moi, a eu tort de dire :

Des grâces d'un beau corps la vertu s'embellit.

Elle n'a besoin d'aucun embellissement ; elle est à elle-même son plus grand relief, et consacre le corps qu'elle fait sien. Oui, j'ai bien considéré Claranus : il me semble beau et aussi droit de corps que d'esprit. Un homme de haute taille peut sortir de la plus petite cabane, comme une belle et grande âme d'un corps difforme et cassé. La nature produit de ces phénomènes, afin, je crois, de nous apprendre que la vertu peut naître partout. Si la nature pouvait d'elle-même enfanter des âmes nues, elle l'eût fait ; mais elle a fait plus en en produisant quelques-unes qui, tout empêchées par le corps, se font jour néanmoins et rompent leurs entraves. Claranus me semble né comme exemple de cette vérité que la difformité physique n'enlaidit point l'âme, mais que la beauté de l'âme embellit le corps.

Bien que nous ayons été fort peu de jours ensemble, nous avons eu de nombreux entretiens que je rédigerai successivement et que je te ferai parvenir. Le premier jour nous traitâmes cette question : « Comment les biens peuvent-ils être égaux, s'ils sont de trois classes ? » Ceux qui, selon notre école, méritent le premier rang, sont, par exemple, la joie, la paix, le salut de la patrie. Comme biens de second ordre, fruits laborieux de tristes circonstances, il y a la patience dans les tourments, l'égalité d'âme dans la maladie. Nous souhaitons les premiers d'une manière immédiate ; les seconds, en cas de nécessité. Restent les biens de troisième ordre, comme une démarche modeste, un extérieur calme et honnête, la tenue d'un homme sage. Comment ces choses peuvent-elles être pareilles, quand il faut désirer les unes et craindre d'avoir besoin des autres ?

Pour expliquer ces distinctions, revenons au bien par excellence et considérons-le tel qu'il est. Une âme qui envisage le vrai, éclairée sur ce qu'elle doit fuir ou rechercher, assignant aux choses leur valeur non d'après l'opinion, mais d'après leur nature, s'initiant dans tous les secrets et osant explorer toute la marche de la création, une âme qui veille sur ses pensées comme sur ses actes, dont la grandeur égale l'énergie, que ni menaces ni caresses ne sauraient vaincre, que l'une ou l'autre fortune ne maîtrise point, qui est supérieure aux heureuses et aux malheureuses chances, qui à la beauté unit la décence, à la vigueur la santé et la sobriété, imperturbable, intrépide, que nulle force ne brise, que les faits extérieurs n'enorgueillissent ni n'abattent point, une telle âme est proprement la vertu ; telle en serait l'image, embrassée d'une seule vue, dévoilée une fois tout entière. Mais elle a mille faces qui se développent suivant les états et les fonctions diverses de la vie, sans qu'elle en devienne au fond ni moindre ni plus grande. Le souverain bien ne peut décroître ni la vertu rétrograder ; mais elle se produit sous tel ou tel attribut, et prend la manière d'être qui convient à chacun de ses actes. Tout ce qu'elle a touché s'empreint de son image et de sa teinte ; les actions qu'elle inspire, les amitiés qu'elle noue, quelquefois des maisons entières, où l'harmonie rentre avec elle, s'embellissent de sa présence ; il n'est rien où elle s'emploie qu'elle ne rende digne d'amour, de respect, d'admiration. Sa force et sa grandeur ne sauraient donc monter plus haut, puisque l'extrême élévation ne comporte plus d'accroissement. Tu ne trouveras rien de plus droit que la rectitude, de plus vrai que la vérité, de plus tempérant que la tempérance.

Toute vertu a la modération pour base ; la modération est la vraie mesure de tout. La constance n'a point à aller au delà d'elle-même, non plus que la confiance, la vérité, la loyauté. Que peut-on ajouter à la perfection ? Rien ; sinon il y avait imperfection là où l'on ajoutait. De même pour la vertu : si l'on pouvait y ajouter, elle serait incomplète. L'honnête non plus ne saurait croître en nulle façon : car c'est pour cela même dont je parle qu'il est l'honnête. Que dirons-nous de ce qui est beau, juste, légitime ? Ne forme-t-il pas un même genre compris dans d'immuables limites ? La faculté de croître est un signe d'imperfection ; et tout bien est soumis aux mêmes lois : l'intérêt privé se lie à l'intérêt public, tout de même certes qu'on ne peut séparer ce qui est louable de ce qui est à désirer.

Ainsi les vertus sont égales, comme les œuvres qu'elles accomplissent, comme tous les hommes à qui elles se donnent. Quant aux plantes et aux animaux, leurs vertus, toutes mortelles, sont dès lors fragiles, caduques et incertaines ; elles ont des saillies, puis s'affaissent ; aussi ne les estime-t-on pas le même prix. La règle qui s'applique aux vertus humaines est une ; car la droite raison est une et simple. Rien n'est plus divin que le divin, plus céleste que le céleste. Les choses mortelles s'amoindrissent, tombent, se dégradent : on les voit grandir, s'épuiser, se remplir. La conséquence pour elles d'une condition si peu fixe est l'inégalité ; les choses divines ont une nature constante. Or la raison n'est autre chose qu'une parcelle du souffle divin immergée dans le corps de l'homme. Si la raison est divine, et qu'il n'y ait nul bien sans elle, tout bien est chose divine ; or entre choses divines point de différence, ni par conséquent entre les biens. Ce sont donc choses égales que le contentement, et que la ferme persévérance dans les tortures : car dans les deux cas la grandeur d'âme est la même : dans l'un seulement elle se dilate et s'épanouit, dans l'autre elle lutte, elle tend tous ses ressorts. Eh quoi ! N'y a-t-il pas un égal courage à forcer intrépidement les remparts ennemis et à soutenir un siège avec une constance à l'épreuve ? Scipion est grand quand il bloque et réduit Numance aux abois, quand il contraint des bandes invincibles à s'égorger de leurs propres mains ; mais grand aussi est le cœur de ces assiégés qui savent que rien n'est fermé pour l'homme à qui le trépas est ouvert et qui expire dans les bras de la liberté.

Telle est la parité de tous les autres biens de l'âme, tranquillité, franchise, libéralité, constance, résignation, puissance de souffrir ; car tous ont un même fondement, la vertu, qui maintient l'âme en équilibre et invariable.

« Comment donc ? Point de différence entre le contentement et cette constance que ne font point fléchir les douleurs ? » Aucune, quant au fond même des vertus ; beaucoup, quant aux situations où chaque vertu se déploie : car ici l'âme est dans une aisance et un abandon naturels ; là, c'est une crise contre nature. J'appellerai donc indifférentes les situations qui peuvent recevoir beaucoup de plus et de moins ; mais dans chacune les vertus sont égales. Elles ne changent pas avec la circonstance ; que celle-ci soit dure et difficile ou heureuse et riante, elles n'en deviennent ni pires ni meilleures ; nécessairement donc ce sont des biens égaux entre eux. De deux sages, l'un ne se comportera pas mieux dans sa joie que l'autre dans ses tortures : or deux choses qui n'admettent plus d'amélioration sont égales. Car s'il y a quelque chose au delà de la vertu ou qui puisse l'amoindrir ou l'accroître, l'honnête cesse d'être l'unique bien. La concession d'un tel fait est l'entière destruction de l'honnête. Pourquoi ? C'est que rien n'est honnête de ce qui se fait à contre-cœur et avec répugnance. Tout acte honnête est volontaire : apportez-y de la paresse, des murmures, de l'hésitation, de la crainte, il perd son grand mérite, le contentement de soi. L'honnête ne peut être où n'est pas la liberté ; et qui craint est esclave. L'honnête a toujours avec lui la sécurité, le calme ; si quelque chose le fait reculer, ou gémir, ou lui semble un mal, le voilà tout en proie au trouble, aux plus grands discords, aux fluctuations. L'apparence du bien l'attirait, le soupçon du mal le repousse. Quand donc nous devrons bien faire, quels que soient les obstacles, voyons-y plutôt des désagréments que des maux, sachons vouloir et agir de grand cœur. Tout acte honnête s'opère sans injonction ni contrainte ; il est pur, et rien de mauvais ne s'y mêle.

Je sais ce qu'on peut ici me répondre : vous voulez, dira-t-on, nous persuader qu'il n'y a nulle différence entre nager dans la joie et lasser le bourreau qui nous torture sur le chevalet. Je pourrais répliquer qu'au dire d'Épicure lui-même, le sage, dans le taureau brûlant de Phalaris, s'écrierait : « Je jouis encore, et la douleur ne m'atteint pas. » On s'étonne que je dise qu'il est égal d'être couché sur le lit de festin ou de garder dans les tortures une intrépide attitude, lorsque Épicure, chose plus incroyable, soutient qu'il est doux de rôtir dans les flammes ! Je réponds qu'il existe une grande différence entre la joie et la douleur. S'il s'agit d'opter, je prendrai l'une et j'éviterai l'autre : l'une étant conforme à la nature, et l'autre, contraire. À les considérer ainsi, un grand intervalle les sépare ; mais si l'on tient compte des vertus, toutes deux sont égales, et celle qui marche sur des fleurs et celle qui foule des épines. La souffrance, les traverses, les disgrâces quelconques sont de nulle importance ; la vertu neutralise tout cela. De même que la clarté du soleil éclipse les astres de moindre grandeur ; ainsi douleurs, contrariétés, injures, tout s'efface, tout est absorbé dans la grandeur de la vertu : n'importe où elle brille, tout ce qui ne tient pas d'elle son éclat reste dans l'ombre ; les désagréments de la vie ne lui font pas plus, quand ils pleuvent sur elle, qu'une faible ondée sur l'Océan.

Pour reconnaître que je dis vrai, vois l'homme vertueux, à quelque épreuve que l'honneur l'appelle, y courir sans délai. Que devant lui soit le bourreau, le tortionnaire et le bûcher, il restera ferme ; ce n'est point le supplice, c'est le devoir qu'il envisage : il a foi dans sa noble mission comme il aurait foi dans un cœur honnête, il la juge utile, sûre, propice à ses intérêts. Un acte honorable est vu par lui du même œil que l'honnête homme pauvre, exilé, pâli par la souffrance. Oui, suppose deux sages dont l'un est comblé de richesses, dont l'autre, qui n'a rien, possède tout en lui-même, tous deux seront également sages, malgré la disparité de fortune. Il faut, ai-je dit, porter sur les

choses le même jugement que sur les hommes ; la vertu est aussi louable dans un corps valide et libre d'entraves que dans un corps malade et garrotté. Donc tu ne t'applaudiras pas plus de la tienne, si le sort préserve ta personne des outrages, que s'il te mutile en quelque endroit : autrement ce serait juger le maître sur l'extérieur des esclaves. Car toutes ces choses sur lesquelles le sort exerce sa domination sont esclaves, l'argent, le corps, les honneurs, tous fragiles, caducs, périssables, et d'une possession incertaine. Il n'est en revanche de libre et d'indestructible que les œuvres de la vertu, qui ne sont pas plus désirables quand la Fortune les voit avec bienveillance que lorsqu'elle les frappe de son injustice. Le désir est à l'égard des choses ce qu'est l'affection envers les hommes. Tu n'affectionnerais pas plus, je pense, l'honnête homme riche que pauvre ; robuste et musculeux, que grêle et de constitution débile ; donc aussi tu ne souhaiteras pas plus une situation gaie et paisible qu'une soucieuse et difficile. Sinon, de deux personnages également vertueux tu préféreras celui qui serait brillant et parfumé à celui qui serait poudreux et négligé ; puis tu en viendras à aimer mieux le sage s'il jouit de tous ses membres parfaitement sains que s'il est infirme et s'il louche. Peu à peu tes dédains croîtront, et de deux hommes également justes et éclairés tu choisiras l'un pour ses longs cheveux bien bouclés plutôt que l'autre dont le front serait un peu chauve.

Quand des deux côtés la vertu est égale, les autres inégalités disparaissent ; car elles ne font point partie de l'homme, elles sont accessoires. Est-il un père assez injuste appréciateur de ses enfants pour aimer mieux le fils bien portant, de taille svelte et élevée, que son frère de courte ou de moyenne stature ? Les animaux ne font point de distinction entre leurs petits : ils se prêtent à les allaiter tous indifféremment : les oiseaux partagent également la pâture à leur couvée. Ulysse est aussi pressé de revoir les rochers de sa pauvre Ithaque qu'Agamemnon les nobles murs de Mycènes. Nul n'aime son pays parce qu'il est grand, mais parce qu'il est son pays. « Où tend ce discours ? » diras-tu. À prouver que la vertu voit chacune de ses œuvres du même œil qu'un père ses enfants, qu'elle les aime également toutes et n'a de prédilection que pour celles qui souffrent : car l'amour des parents, quand il s'y joint de la pitié, est bien plus dévoué. De même la vertu, sans préférer celles de ses œuvres qui périclitent et sont en détresse, les entoure, à l'exemple des bons parents, de plus de soins et de complaisances. « Mais pourquoi telle vertu n'est-elle pas supérieure à telle autre ? » Par la raison que rien n'est plus convenable que ce qui convient, que rien n'est plus uni que l'uni. Tu ne peux dire : telle vertu est plus que telle autre l'égale d'une troisième ; conséquemment aussi rien n'est plus honnête que l'honnête.

Que si toutes les vertus ont la même nature, les trois genres de bien sont égaux. Oui, ce sont choses égales que se modérer dans la joie et se modérer dans la douleur ; la sérénité de l'une ne l'emporte pas sur cette fermeté de l'autre qui au sein des tortures dévore ses gémissements. L'une est désirable, il faut admirer l'autre, toutes deux n'en sont pas moins égales, parce que tous les désagréments possibles sont étouffés par une vertu plus grande qu'eux. Les juger inégaux c'est détourner ses yeux du fond des choses pour s'arrêter à la surface. Les vrais biens ont tous même poids, même volume ; les faux biens sont gonflés de vide. Que de choses ont de l'éclat et de la grandeur vues de face, qui mises dans la balance sont tout autres !

Oui, cher Lucilius, tout ce qui tire son mérite de la saine raison est substantiel, impérissable ; il raffermit l'âme, il la porte à une hauteur d'où elle ne descend plus. Mais ce qu'on vante sans réflexion, ce qui au jugement du vulgaire s'appelle biens enfle le cœur de vaines joies. D'autre part, ces maux prétendus que l'on appréhende jettent l'épouvante dans les esprits et y produisent la même agitation que chez les animaux l'apparence du danger. C'est donc sans motif que dans ces deux cas l'âme s'épanouit ou se froisse : il n'y a pas plus à se réjouir dans l'un qu'à s'effrayer dans

l’autre. La raison seule ne change point, ne se départ point de son opinion ; car elle n’obéit point aux sens, elle leur commande. La raison est égale à la raison, comme la droiture à la droiture : donc la vertu n’est pas inférieure à la vertu : car elle n’est autre chose que la droite raison. Chaque vertu est une raison, et dès lors elle est droite ; par conséquent l’une égale l’autre. Telle qu’est la raison, telles sont ses œuvres, toutes logiquement égales : semblables à leur mère, elles doivent se ressembler entre elles. Je dis qu’entre elles ces œuvres sont égales, parce qu’elles sont droites et honnêtes. Du reste elles différeront beaucoup, selon la diversité de la matière, qui tantôt est plus ample, tantôt plus restreinte ; tantôt illustre, tantôt sans éclat ; qui concerne ici une foule d’hommes, là-bas un petit nombre ; dans tous les cas néanmoins l’excellence de l’acte est la même : c’est toujours l’honnête. Ainsi les hommes vertueux le sont tous au même point, en tant que vertueux ; mais il y a des différences d’âge : l’un est plus vieux, l’autre est plus jeune ; des différences physiques : l’un est beau, l’autre laid ; des différences de fortune : l’un est riche, l’autre pauvre ; l’un a du crédit, du pouvoir, il est connu des villes et des peuples ; l’autre est obscur et le monde ne le connaît pas. Mais, par cela qu’il sont vertueux, ils sont égaux.

Les sens ne sont point juges des biens ni des maux : l’utile, le nuisible, ils l’ignorent. Ils ne peuvent prononcer qu’en face des objets, sans prévoyance de l’avenir, sans mémoire du passé, ils ne savent point les conséquences des choses. Or c’est de tout cela que se forme la trame et la série des événements et l’unité d’une vie régulière dans sa marche. C’est donc la raison qui est l’arbitre des biens et des maux, qui tient pour vil l’extérieur et tout ce qui n’est pas elle, et qui regarde les accidents qui ne sont ni biens ni maux comme de minimes et très-légers accessoires : tout bien pour elle réside dans l’âme. Seulement il est des biens auxquels elle donne le premier rang et qu’elle aspire à obtenir, comme la victoire, de dignes enfants, le salut de la patrie ; puis des biens de second ordre qui ne se manifestent que dans les circonstances critiques, comme la résignation dans une maladie grave ou l’exil ; il y a des biens intermédiaires qui ne sont absolument ni conformes ni contraires à la nature, comme de marcher posément ou d’être décemment assis. Car il n’est pas moins selon la nature d’être assis que debout ou que de marcher. Les deux premières classes de biens sont de genre opposé ; vu qu’il est selon la nature de jouir de la tendresse de ses enfants, du bien-être de sa patrie, et qu’il est contre la nature de résister avec courage aux tourments et d’endurer la soif quand la fièvre brûle nos entrailles. « Eh quoi ! y aurait-il des biens contre nature ? » Non sans doute : mais il est des situations contre nature où ces biens-là se rencontrent ; car être criblé de blessures, et fondre dans les flammes d’un bûcher et se voir terrassé par la maladie, tout cela est contre nature ; mais conserver en cet état une âme indomptable, voilà ce que la nature avoue. Et pour résumer brièvement ma pensée, l’élément du bien est quelquefois contre nature, le bien ne l’est jamais, parce qu’il n’est aucun bien sans la raison et que la raison suit la nature. Qu’est-ce en effet que la raison ? L’imitation de la nature. Et le souverain bien ? Une conduite conforme au vœu de la nature.

« Il n’est pas douteux, dira-t-on, qu’on ne doive préférer une paix que nul ennemi ne trouble à une paix reconquise par des flots de sang, une santé jamais altérée à celle qui n’est revenue de graves maladies et des portes du trépas que de haute lutte, pour ainsi dire, et à grand renfort de patience. Sans doute aussi ce sera un plus grand bien de se réjouir que d’avoir à roidir son âme pour supporter les déchirements du fer ou de la flamme. » Point du tout. Car les choses fortuites seules comportent de grandes différences et s’apprécient par l’utilité qu’en tirent ceux qui les reçoivent. Le principe des vrais biens est de se conformer à la nature, condition que tous remplissent également. Quand le sénat suit l’opinion d’un de ses membres, on ne peut dire : « Celui-ci adhère plus pleinement que celui-là ; » tous se réunissent dans le même avis.

Ainsi des vertus : toutes adhèrent aux vues de la nature ; ainsi des biens : tous sont conformes à cette même nature. Tel sera mort adolescent, tel autre, vieux ; tel autre, encore en bas âge, aura pour toute grâce entrevu la vie ; tous ont été mortels au même degré, bien que le sort ait laissé le vieillard prolonger sa carrière, qu'il ait moissonné le jeune homme en pleine fleur, et arrêté l'enfant dès ses premiers pas. On voit des gens que la vie abandonne au milieu d'un repas, ou chez qui la mort est la continuation du sommeil, ou qui s'éteignent dans les embrassements d'une maîtresse. Mettez en regard ceux qui ont péri par le fer ou par la morsure d'un serpent, ou écrasés par une chute d'édifice, ou que de longues contractions de nerfs ont torturés en détail, on peut dire que les uns ont fini mieux, les autres plus mal ; mais ç'a toujours été la mort. Elle vient par des chemins divers qui tous aboutissent au même terme. Jamais de plus ou de moins en elle ; elle a pour tous sa commune règle : mettre fin à la vie. J'en dis autant des biens : l'un habite au milieu de plaisirs sans mélange, l'autre dans la détresse et l'amertume ; celui-ci modère la prospérité, celui-là dompte les rigueurs du sort ; tous deux sont biens au même titre, quoique le premier ait foulé une terre aplanie, et le second, d'âpres sentiers. Ils se réduisent à une même fin : ils sont bons, ils sont louables, ils ont la vertu et la raison pour compagnes ; la vertu égalise tout ce qu'elle avoue comme sien.

Mais n'admire pas cette doctrine comme purement stoïcienne. Chez Épicure il y a deux sortes de biens, dont se compose la suprême béatitude : l'absence de douleur pour le corps et de trouble pour l'âme. Ces biens ne s'accroissent plus, dès qu'ils sont complets ; d'où viendrait l'accroissement où il y a plénitude ? Que le corps soit exempt de douleur, qu'ajoutera-t-on à cet état négatif ? De même qu'un ciel serein n'est pas susceptible d'une clarté plus vive, dès qu'il est pur de tout nuage et entièrement net, ainsi l'homme qui veille sur son corps et sur son âme, qui ourdit au moyen de l'un et de l'autre sa félicité, se trouve dans un état parfait et au comble de ses désirs, quand ni son âme n'est en proie aux orages ni son corps à la souffrance. Si quelques douceurs de plus lui viennent du dehors, elles n'ajoutent rien au souverain bien, mais, pour ainsi dire, elles l'assaisonnent, elles l'égayent ; car le bonheur absolu de la nature humaine se contente de la paix de l'âme et du corps. Je vais encore te montrer chez Épicure une autre division des biens, toute semblable à la nôtre. Ainsi il est des choses qu'il souhaiterait de préférence, comme le repos du corps libre de tout malaise, et la quiétude d'une âme heureuse par la conscience de ses vertus ; il en est d'autres dont il voudrait que l'occasion ne vînt pas et que néanmoins il loue et approuve fort, par exemple, comme je le disais tout à l'heure, une patience à l'épreuve de la mauvaise santé et des plus vives douleurs, patience qui fut la sienne dans le dernier et le plus heureux jour de sa vie. Il disait en effet : « Ma vessie et mon ventre ulcéré me torturent si fort qu'il n'y a point d'accroissement possible à ma souffrance ; et néanmoins c'est pour moi un heureux jour. » Or être heureux ainsi n'appartient qu'à l'homme en possession du souverain bien. Tu vois donc chez Épicure même ces biens dont tu aimerais mieux ne pas faire l'épreuve, et que pourtant, puisque ainsi le sort l'a voulu, il faut embrasser avec amour et louer à l'égal des plus grands biens. Il en est l'égal, peut-on le nier ? ce bien qui couronne une heureuse carrière, et pour lequel les dernières paroles d'Épicure sont des actions de grâce.

Permets-moi, vertueux Lucilius, une assertion plus hardie encore : si jamais biens pouvaient être plus grands que d'autres, selon moi ceux dont l'apparence rebute auraient ce privilège sur ceux qui ont pour éléments la mollesse et la sensualité. Il est plus grand de rompre les difficultés que de modérer ses joies. C'est par un même principe, je le sais, qu'on supporte la bonne fortune avec sagesse et la mauvaise avec fermeté. Celui-là peut être aussi brave qui veille en sécurité aux portes du camp dont nul ennemi ne menace les lignes, que celui qui, les jarrets coupés, combat sur ses

genoux et ne rend point ses armes. *Honneur au courage !* est le mot qu'on adresse à ceux qui reviennent sanglants des batailles. Je louerais donc de préférence ces vertus d'épreuve et de dévouement qui ont su lutter contre la Fortune. Je n'hésite pas à le dire : la main mutilée de Mucius dont les chairs se tordent dans la flamme est plus glorieuse que celle du plus brave, demeurée sans blessure. Fier contempteur de cette flamme et de l'ennemi, Mucius regarda sa main se fondre lentement sur le brasier, tant qu'enfin Porsenna, heureux de son supplice, mais jaloux de sa gloire, le fit arracher de force du réchaud brûlant. Et cette vertu, je ne la placerais pas au premier rang ? Je ne la préférerais pas à un bonheur tranquille et respecté de la Fortune, d'autant qu'il est plus rare de vaincre un ennemi par le sacrifice de sa main que par le fer dont elle est armée ? « Mais, vas-tu me dire, souhaiterais-tu ce bonheur pour toi ? » Pourquoi non ? qui n'ose le souhaiter, n'oserait s'en rendre digne. Dois-je plutôt désirer que de jeunes esclaves viennent masser les parties les plus chatouilleuses de mon corps, qu'une courtisane, ou un adolescent transformé en courtisane, me déroidisse artistement les doigts ? Heureux Mucius, qui livra sans peur sa main aux charbons, plus heureux que s'il l'eût offerte à un massage voluptueux ! Il répara pleinement sa méprise : sans arme et sans main il mit fin à la guerre, et ce bras manchot fut vainqueur de deux rois.

LETTRE LXVII.

Que tout ce qui est bien est désirable. – Patience dans les tourments.

Pour commencer par un propos banal, je te dirai que le printemps vient de s'ouvrir ; mais en s'approchant de l'été, lorsqu'il nous devait de la chaleur, il s'est refroidi, et l'on ne s'y fie point encore ; car souvent il nous rejette dans l'hiver. Veux-tu savoir combien jusqu'ici il a été peu sûr ? Je n'affronte pas encore l'eau toute froide : mais j'en tempère la crudité. « C'est, diras-tu, ne supporter ni chaud ni froid. » Cela est vrai, cher Lucilius : j'ai déjà bien assez des glaces de l'âge, moi qui au fort de l'été me sens à peine dégourdi, et qui en passe la plus grande partie sous mes couvertures. Je rends grâce à la vieillesse de m'avoir cloué dans mon lit. Et pourquoi ne la remercierais-je pas à ce titre ? Tout ce que je ne devais pas vouloir, j'ai cessé de le pouvoir. C'est avec mes livres que j'aime le plus à m'entretenir. Si parfois il me survient de tes lettres, je m'imagine être avec toi ; et l'illusion est telle qu'il me semble non que je t'écris, mais que ma voix répond à la tienne. Cherchons donc aussi ensemble, comme dans un entretien réel, la réponse à la question que tu me fais.

Toute espèce de bien est-elle désirable ? « Si c'est un bien, dis-tu, de subir la torture avec courage, d'être héros sur le bûcher, et patient dans la maladie, il s'ensuit que toutes ces souffrances sont désirables ; or je ne vois rien là qui soit digne de souhait. Jusqu'ici assurément je ne sache pas qu'on se soit acquitté d'un vœu pour avoir été battu de verges, torturé par la goutte, ou allongé par le chevalet. » Fais ici une distinction, Lucilius, et tu verras dans tout cela quelque chose de désirable. Je serais bien aise d'échapper aux tourments ; mais s'il faut les subir, mon vœu sera de m'y comporter intrépidement, en homme d'honneur et de courage. Je dois sans doute vouloir que la guerre n'arrive point ; mais, si elle arrive, mon vœu sera de supporter noblement les blessures, la faim, toutes les nécessités qu'apporte la guerre. Je ne suis pas assez fou pour souhaiter d'être malade ; mais, si je dois l'être, mon vœu sera de ne faire acte ni d'impatience ni de faiblesse. Ainsi ce qui est désirable, ce n'est point le mal, mais bien la vertu qui l'endure. Quelques-uns de nos stoïciens estiment que la fermeté dans les tourments n'est pas à désirer ni à repousser non plus, parce que l'objet

de nos vœux doit être un bonheur sans mélange et sans trouble et inaccessible aux contrariétés. Tel n'est point mon avis, et pourquoi ? D'abord il ne peut se faire qu'une chose soit vraiment bonne et ne soit pas désirable ; ensuite, si la vertu est à désirer, et qu'il n'y ait nul bien sans elle, tout bien est, comme elle, désirable. Et puis, quand même la fermeté dans les tourments ne serait pas chose désirable, je demanderai encore si le courage ne l'est pas ? Car enfin le courage méprise et défie les dangers ; son plus beau rôle, son œuvre la plus admirable est de ne pas fuir devant la flamme, d'aller au-devant des blessures et, au besoin, loin d'esquiver le coup mortel, de le recevoir à poitrine ouverte. Si le courage est désirable, la fermeté dans les tourments l'est aussi : c'est en effet une partie du courage.

Distingue bien tout cela, je le répète, et rien ne fera plus équivoque pour toi. Ce qu'on doit désirer, ce n'est pas de souffrir, mais de souffrir courageusement. Voilà ce que je souhaite : le courage ; car voilà la vertu. « Mais qui formera jamais un pareil souhait ? » Il y a des vœux clairs et déterminés, ceux qui se font pour une chose spéciale ; il y en a d'implicites, quand un seul en embrasse plusieurs. Par exemple, je souhaite une vie honorable : cette vie honorable se compose d'actes variés ; elle comprend le tonneau de Régulus, la blessure qu'élargit Caton de sa propre main, l'exil de Rutilius, la coupe empoisonnée qui fit monter Socrate du cachot dans les cieux. Ainsi, en souhaitant une vie honorable, j'ai du même coup souhaité les épreuves sans lesquelles parfois elle est impossible.

Ô trois et quatre fois heureux,
Vous tous qui, pour sauver les hauts remparts de Troie,
Sous les yeux paternels mourûtes avec joie !

Souhaiter à quelqu'un un pareil sort n'est-ce pas avouer qu'il fut désirable ? Décius se dévoue pour la République ; et poussant son cheval, il court chercher la mort au milieu des ennemis. Son fils, après lui, émule du courage paternel, répète les solennelles paroles qui sont déjà pour lui un souvenir de famille, et s'élance au plus épais de la mêlée sans nul souci que de sauver Rome par sa mort du courroux céleste, et convaincu qu'un si beau trépas est digne de son ambition. Doutes-tu donc que ce ne soit une grand félicité de faire une fin mémorable, marquée par quelque œuvre généreuse ?

Dès qu'un homme souffre les tourments avec courage, il fait usage de toutes les vertus. Une seule peut-être est en évidence et frappe le plus les yeux : la patience : mais là est aussi le courage, dont la patience, la puissance de souffrir et la résignation ne sont que des rameaux : là est la prudence, sans laquelle il n'est point de conseil et qui détermine à supporter l'inévitable avec le plus de fermeté possible : là est la constance, que rien ne peut chasser de son poste, qu'aucune violence n'écarte et ne fait départir de ses résolutions : là se trouve réuni l'indivisible cortège des vertus. Tout acte honorable est le fait d'une seule vertu, mais sous l'inspiration commune des autres ; or ce qu'approuvent toutes les vertus, bien qu'une seule semble l'exécuter, est chose désirable.

Eh quoi ! ne verrais-tu de désirable que ce qui vient par les voies de la mollesse et de la volupté, que ce que l'homme salue par de joyeux festons à sa porte ? Il est des voluptés amères, il est des vœux héroïques, que fêtent non point une foule banale de complimenteurs, mais l'hommage d'une vénération religieuse. Ne penses-tu point, par exemple, que Régulus souhaita de retourner à Carthage ? Entre par la pensée dans cette âme si haute ; sépare-toi un moment du vulgaire et de ses préjugés ; vois, aussi grande que tu dois la voir, l'image de cette vertu si belle et si magnifique qui veut, au lieu d'encens et de guirlandes, les sueurs, le sang de ses fidèles. Considère M. Caton portant

ses mains si pures sur ses entrailles sacrées et déchirant, élargissant ses plaies, iras-tu donc lui dire : « Que n'es-tu plus heureux ? Je le voudrais comme toi, je souffre de ton supplice ; plutôt que : « Je te félicite de ce que tu fais. » Ceci me rappelle notre Démétrius qui compare une vie toute tranquille et sans nulle agression de la Fortune à *une mer morte*. Ne rien avoir qui te réveille, qui te mette au défi, dont l'annonce ou le choc subit te force d'éprouver la fermeté de ton âme, mais croupir dans un repos exempt de toute secousse, ce n'est point tranquillité, c'est bonace. Attalus le stoïcien disait souvent : « J'aime mieux que la Fortune me tienne dans ses camps qu'à sa cour. Je subis la torture mais avec courage, tout va bien ; je péris, mais avec courage, tout va bien. » Entends Épicure te dire : « Cela même est doux. » Pour moi, je n'appliquerai jamais l'épithète de molle à une doctrine si honnête et si austère. La flamme me dévore sans me vaincre. Et il ne serait pas désirable, je ne dis point qu'elle me dévore, mais qu'elle ne me vainque pas ! Rien de plus noble, de plus beau que la vertu : tout est bon, tout est désirable dans ce qui s'opère par son commandement.

LETTRE LXVIII.

La retraite : n'en point faire vanité.

J'approuve ta résolution : cache-toi au sein du repos, et cache même ton repos. Si tu ne le fais d'après les maximes des stoïciens, tu suivras pourtant leurs exemples, sache-le bien ; mais tu le feras aussi d'après leurs maximes, et pour peu que tu le veuilles, tu les trouveras raisonnables. Nous ne poussons point le sage à prendre part à tout gouvernement, ni en toute occurrence, ni sans relâche ; d'ailleurs, en lui donnant une République digne de lui, c'est-à-dire le monde, nous ne le plaçons pas en dehors de l'autre, lors même qu'il s'en est retiré. Peut-être même il n'abandonne un coin de terre obscur que pour passer sur un plus vaste et plus noble théâtre ; peut-être, du ciel où il est assis, reconnaît-il qu'une chaise curule ou un tribunal ici-bas étaient pour lui de bien humbles sièges. Je te confie ici ma pensée : jamais le sage n'est moins inoccupé que quand les choses divines et humaines se dévoilent à ses yeux.

Revenons au conseil que je te donnais : que ton repos soit ignoré. Garde-toi d'afficher la philosophie et la retraite ; couvre d'autres prétextes ta détermination ; dis que c'est faiblesse de santé, de tempérament, que c'est paresse. Mettre sa gloire à ne rien faire est une lâche ambition. Certains animaux, pour qu'on ne puisse les découvrir, brouillent leurs voies à l'entour de leur gîte ; il te faut faire de même, ou il ne manquera pas de gens pour te relancer. Habituellement on dédaigne les endroits découverts, on fouille ce qui est mystère et obscurité : les choses scellées tentent le voleur. Il ne fait point cas de ce qu'on n'enferme point ; devant une maison ouverte il passe outre. Telle est la pente du vulgaire, de l'ignorance, avide de pénétrer tous les secrets. Le mieux est donc de ne pas faire sonner trop haut sa retraite, or c'est le faire en quelque sorte que de se trop celer, de s'exiler trop loin de la vue des hommes. L'un s'est confiné à Tarente ; l'autre s'est enterré à Naples ; celui-ci depuis longues années n'a point passé le seuil de sa porte. C'est convoquer la foule autour de sa retraite que d'en faire le texte d'une histoire quelconque.

Une fois dans la solitude, il ne faut point tâcher que le monde s'entretienne de toi ; il faut t'entretenir avec ta conscience. Et de quoi ? De ce qu'on répète si volontiers sur le compte des autres, du mal que tu dois penser de toi-même ; tu en prendras l'habitude et de dire la vérité et de l'entendre. Mais soigne surtout la partie que tu sentiras en toi la plus faible. Chacun connaît ses infirmités corporelles ; ainsi tel soulage son estomac par

le vomissement, tel autre le soutient par une fréquente nourriture ; un troisième coupe son régime par la diète qui débarrasse et purge son corps. Ceux qui sont sujets à la goutte s'abstiennent soit de vin soit de bains : insouciants sur tout le reste, ils ne songent qu'au mal qui les attaque habituellement. Notre âme aussi a des parties malades auxquelles doivent s'appliquer nos soins. Que fais-je dans ma retraite ? Je panse mon ulcère. Si je te montrais un pied gonflé, une main livide, ou une jambe raccourcie par le dessèchement des nerfs, tu me permettrais de rester en place et de tout mettre en œuvre pour me guérir : j'ai un mal plus grand que tout cela, mais je ne puis te le montrer. C'est dans mon âme qu'est le gonflement, la masse d'humeurs, l'abcès impur. Ne va pas me louer, ne va pas dire : « Ô le grand homme ! Il a tout dédaigné, il a condamné les folies de la vie humaine, il a tout fui. » Je n'ai rien condamné que moi. Ce n'est pas à moi qu'il faut vouloir venir pour profiter à mon exemple. Tu te trompes, si tu comptes tirer d'ici quelque secours : ce n'est pas un médecin, c'est un malade qui y demeure. J'aime mieux qu'en me quittant tu dises : « Je croyais cet homme riche de bonheur et de science, j'avais soif de l'entendre ; je suis déchu de mon espoir, je n'ai rien vu, rien entendu qui piquât ma curiosité, qui m'invitât à revenir. » Si tel est ton sentiment, ton langage, tu auras gagné à me voir. J'aime mieux que ma retraite excite ta compassion que ton envie.

« La retraite ! diras-tu ; toi, Sénèque, tu me la conseilles ! Tu te laisses aller aux phrases d'Épicure ! » Oui, je te prêche le repos ; mais un repos où tu fasses de plus grandes et de plus belles choses que celles que tu quitteras. Frapper aux portes orgueilleuses des grands, tenir registre des vieillards sans héritiers, avoir grand crédit sur la place, sont des avantages en butte à l'envie, éphémères, et, à vrai dire, ignobles. Tel l'emporte beaucoup sur moi par son influence sur les juges, tel autre par son temps de service militaire et le haut rang qu'il lui a valu, un autre par la foule de ses clients. Cette foule, que je ne puis avoir, lui donne plus de crédit. Est-ce un grand mal que les hommes triomphent de moi, si à ce prix je triomphe de la Fortune ? Plût aux dieux que cette détermination eût été de bonne heure embrassée par toi, et que ce ne fût pas en présence de la mort que nous songeassions à vivre heureusement ! Aujourd'hui même tarderons-nous encore ? Car que de choses sur la frivolité, sur le danger desquelles la raison devait nous convaincre et que l'expérience nous dévoile maintenant ! Faisons comme ceux qui quittent les derniers la barrière et qui forcent de vitesse pour regagner le temps perdu : que l'éperon redouble ses coups. Nous sommes dans l'âge qui se prête le mieux aux études de la sagesse ; la vie a jeté son écume, les passions indomptées d'une ardente jeunesse sont bien amorties ; peu s'en faut qu'elles ne soient éteintes. « Mais ce que tu apprends au moment du départ, quand te servira-t-il et à quoi ? » À partir meilleur ! Au reste, n'en doute pas, aucun âge n'est plus propre à la sagesse que celui où des épreuves multipliées et de longues et fréquentes souffrances ont dompté la nature et qui arrive aux salutaires pratiques par l'épuisement des passions. Cette heureuse saison est la nôtre : quiconque dans la vieillesse est parvenu à être sage le doit à ses années.

LETTRE LXIX.

Que les fréquents voyages sont un obstacle à la sagesse.

Je n'aime pas à te voir changer de lieux et voltiger de l'un à l'autre. D'abord de si fréquentes migrations sont la marque d'un esprit peu stable. La retraite ne lui donnera de consistance que s'il cesse d'égarer au loin ses vues et ses pensées. Pour contenir

l'esprit, commence par fixer le corps, autre fugitif ; et puis c'est la continuité des remèdes qui les rend surtout efficaces ; n'interromps point ce calme et cet oubli de ta vie antérieure. Laisse à tes yeux le temps de désapprendre, et à tes oreilles de se faire au langage de la raison. Dans chacune de tes excursions, ne fût-ce qu'en passant, quelque objet propre à réveiller tes passions viendra t'assaillir. L'homme qui s'efforcera d'arracher l'amour de son cœur évitera tout ce qui rappellerait la personne aimée ; car rien n'est plus sujet que l'amour aux recrudescences ; de même pour bannir tout regret des choses qui enflammèrent nos désirs on détournera ses yeux et ses oreilles de ce qu'on aura quitté. La passion est prompte à la révolte ; n'importe où elle se tourne, quelque chose se présente qui intéresse ses préoccupations. Point de mauvais penchant qui n'ait à offrir son appât. L'avarice promet de l'argent ; la mollesse, mille voluptés diverses ; l'ambition, la pourpre et les applaudissements et par suite la puissance et tout ce que peut la puissance. Chaque vice te sollicite par un salaire : la retraite veut des sacrifices gratuits. Un siècle entier suffirait à peine pour que des vices enhardis par une longue licence pussent se réduire et accepter le joug ; que sera-ce si le court espace qui nous reste est morcelé par des lacunes ? Pour amener une œuvre quelconque à la perfection il faut la vigilance et l'attention les plus soutenues. Si tu me veux croire, médite bien ces vérités : exerce-toi, soit à bien accueillir la mort, soit à la prévenir, si la raison t'y engage. Il n'importe qu'elle vienne à nous, ou que nous allions à elle. Persuade-toi de la fausseté du mot que répètent tous les ignorants : *Heureux qui meurt de sa belle mort !* Et puis tu peux te dire : nul ne meurt qu'à son jour. Tu ne perds rien de ta part de temps : qu'abandonnes-tu ? Ce qui n'est pas à toi.

LETTRE LXX.

Du suicide. Quand peut-on y recourir ? Exemples mémorables.

Après un long intervalle, j'ai revu ton cher Pompéi ; je me suis retrouvé en présence de ma jeunesse. Tout ce que j'y avais fait alors, il me semblait que je le pouvais recommencer, que je l'avais fait peu auparavant. Nous avons côtoyé la vie, Lucilius ; et de même que sur mer, comme dit notre Virgile,

On voit la terre et les cités s'enfuir,

ainsi, dans cette course si rapide du temps, s'efface d'abord notre enfance, puis notre adolescence, puis, n'importe comme on l'appelle, la saison intermédiaire du jeune homme au vieillard, frontière des deux âges, puis les meilleures années de notre vieillesse même, et enfin commence à nous apparaître le terme commun du genre humain. Nous y voyons l'écueil, insensés que nous sommes, et c'est le port, souvent désirable, jamais à fuir. Celui qui dès ses premiers ans s'y voit déposé n'a pas plus à se plaindre qu'un passager dont la traversée a été prompte. Car tantôt, tu le sais, la paresse des vents se joue de lui et le retient dans un calme indolent qui ennuie et qui lasse ; tantôt un souffle opiniâtre le porte avec une extrême vitesse à sa destination. Ainsi de nous, crois-moi : la vie a mené rapidement les uns au but où il faut bien qu'arrivent même les retardataires ; elle a miné et consumé lentement les autres ; et tu n'ignores pas qu'il ne faut point se cramponner à elle ; car ce n'est pas de vivre qui est désirable, c'est de vivre bien. Aussi le sage vit autant qu'il le doit, non autant qu'il le peut. Il décidera où il lui faut vivre, avec qui, comment, dans quel rôle : ce qui l'occupe, c'est quelle sera sa vie, jamais ce qu'elle durera. Est-il assailli de disgrâces qui bouleversent son repos, il

quitte la place, et n'attend pas pour le faire que la nécessité soit extrême ; mais du jour où la Fortune lui devient suspecte, il examine, non sans scrupule, s'il ne doit pas dès lors cesser d'être. « Qu'importe, dit-il, que je me donne la mort ou que je la reçoive, que je finisse plus tôt ou plus tard ? je n'ai pas là grand dommage à craindre. » On ne perd pas grand'chose à voir fuir tout d'un coup ce qui échappait goutte à goutte. Mourir plus tôt ou plus tard est indifférent ; bien ou mal mourir ne l'est pas. Or, bien mourir, c'est nous soustraire au danger de mal vivre. Aussi regardé-je comme des plus pusillanimes le mot de ce Rhodien qui, jeté par un tyran dans une fosse et nourri là comme une bête sauvage, dit à quelqu'un qui lui conseillait de se laisser mourir de faim : « Tant que la vie lui reste, l'homme peut tout espérer. » Cela fût-il vrai, la vie doit-elle s'acheter à tout prix ? L'avantage le plus grand et le mieux assuré, je ne voudrais pas l'obtenir par un indigne aveu de lâcheté. Irai-je songer que la Fortune peut tout pour celui qui vit encore ? Pensons plutôt qu'elle ne peut rien contre qui sait mourir.

Il est des cas pourtant où, sa mort fût-elle sûre, imminente, et fût-il instruit que la peine capitale l'attend, la main du sage ne se prêtera point à exécuter l'arrêt. C'est folie de mourir par crainte de la mort. Voici venir celui qui tue : attends-le. Pourquoi le devancer ? Pourquoi te faire l'agent de la cruauté d'autrui ? Es-tu jaloux du bourreau, ou plains-tu sa peine ? Socrate pouvait finir sa vie en s'interdisant toute nourriture et préférer la faim au poison ; cependant il passa trente jours en prison et dans l'attente du supplice, non avec l'idée que tout était possible, qu'un si long délai ouvrait le champ à beaucoup d'espérances, mais il voulait satisfaire aux lois et que ses amis pussent jouir de Socrate à ses derniers instants. Qu'y eût-il eu de plus absurde que l'homme qui méprisait la mort redoutât la ciguë ? Scribonia, femme d'un haut mérite, était la tante de Drusus Libo, jeune homme aussi stupide que noble, et à prétentions plus élevées qu'on ne les eût permises à qui que ce fût en ce temps-là, ou à lui-même en aucun temps. Au sortir du sénat, rapporté malade dans sa litière qui certes n'était pas suivie d'un nombreux convoi, car tous ses proches avaient indignement abandonné celui qui pour eux n'était déjà plus un accusé, mais un cadavre, il délibéra s'il se donnerait la mort ou s'il l'attendrait. « Quel plaisir auras-tu, lui dit Scribonia, à faire la besogne d'autrui ? » Elle ne le persuada pas, il se tua et fit bien ; car devant mourir trois ou quatre jours après, au gré de son ennemi, vivre c'était préparer à cet ennemi une jouissance. Tu ne saurais donc décider en thèse générale s'il faut prévenir ou attendre la mort quand une violence étrangère nous y condamne ; une foule de circonstances peuvent déterminer pour ou contre. Si je puis opter entre une mort compliquée de tortures et une mort simple et douce, pourquoi ne prendrais-je pas cette dernière ? Tout comme je fais choix du navire, si je veux naviguer ; de la maison, s'il me faut un logis, ainsi du genre de mort par où je voudrais sortir d'ici. Et de même que la vie n'en est pas meilleure pour être plus longue, la mort la plus longue est la pire de toutes. La mort est la chose où l'on doit le plus agir à sa fantaisie : l'âme n'a qu'à suivre son premier élan : préfère-t-elle le glaive, le lacet ou quelque breuvage propre à glacer les veines, qu'elle achève son œuvre et brise les derniers liens de sa servitude. On doit compte de sa vie aux autres, de sa mort à soi seul. La meilleure est celle qu'on choisit.

Il est absurde de se dire : « On prétendra que j'ai montré peu de courage, ou trop d'irréflexion, ou qu'il y avait des genres de mort plus dignes d'un grand cœur. » Dis-toi plutôt que tu as en main la décision d'une chose où l'opinion n'a rien à voir. N'envisage qu'un but : te tirer des mains de la Fortune au plus vite ; sinon il ne manquera pas de gens qui interpréteront mal ta résolution. Tu trouveras même des hommes professant la sagesse qui nient qu'on doive attenter à ses jours, qui tiennent que le suicide est impie et qu'il faut attendre le terme que la nature nous a prescrit. Ceux qui parlent ainsi ne sentent pas qu'ils ferment les voies à la liberté. Un des plus

grands bienfaits de l'éternelle loi, c'est que pour un seul moyen d'entrer dans la vie, il y en a mille d'en sortir. Attendrai-je les rigueurs de la maladie ou des hommes, quand je puis me faire jour à travers les tourments et balayer les obstacles ? Le grand motif pour ne pas nous plaindre de la vie, c'est qu'elle ne retient personne. Tout est bien dans les choses humaines dès que nul ne reste malheureux que par sa faute. Vous plaît-il de vivre ? vivez ; sinon, vous êtes libres : retournez au lieu d'où vous êtes venus. Pour calmer une douleur de tête vous vous êtes mainte fois fait tirer du sang ; pour diminuer une pléthore, on vous perce la veine ; or il n'est pas besoin qu'une large blessure partage vos entrailles pour vous ouvrir les vastes champs de la liberté : une lancette suffit ; la sécurité est au prix d'une piqûre.

D'où nous vient donc tant d'apathie et d'hésitation ? Nul de nous ne songe qu'il devra un jour quitter ce domicile. Comme d'anciens locataires, trop attachés aux lieux et à leurs habitudes, les incommodités qui nous pressent ne peuvent nous en chasser. Veux-tu être indépendant de ton corps ? Ne l'habite que comme un lieu de passage. Considère-le comme une tente dont tôt ou tard il faudra te passer : tu subiras avec plus de courage la nécessité d'en sortir. Mais comment la pensée de finir viendrait-elle à qui désire tout et sans fin ? Rien au monde n'est plus nécessaire à méditer que cette question du départ ; car pour les autres épreuves, on s'y aguerrit peut-être en pure perte. Nous aurons préparé notre âme à la pauvreté ; et nos richesses nous seront restées. Nous l'aurons armée de mépris contre la douleur ; et, grâce à une santé ferme et inaltérable, jamais l'essai de cette vertu ne nous sera demandé. Nous nous serons fait une loi de supporter avec constance la perte des êtres les plus regrettables ; et tous ceux que nous aimons auront survécu respectés par le sort. Savoir mourir est la seule chose qu'un jour on exigera forcément de nous.

Ne va pas croire que les grands hommes seuls ont eu la force de rompre les barrières de l'humaine servitude. Ne prétends pas qu'il a fallu être Caton pour arracher de sa main cette âme que le glaive n'avait pu faire sortir. Des hommes de la condition la plus vile se sont, par un généreux effort, mis hors de tous périls : n'étant pas maîtres de mourir à leur guise, ni de choisir tel qu'ils l'eussent voulu l'instrument de leur trépas, ils se sont saisis du premier objet venu ; et ce qui de sa nature était inoffensif, leurs mains courageuses en ont fait une arme mortelle. Naguère, au cirque des animaux, un des Germains commandés pour le spectacle du matin se retira, sous prétexte d'un besoin naturel, dans le seul endroit où les gardiens le laissaient libre ; là il prit le morceau de bois où était fixée l'éponge nécessaire à la propreté du corps, se l'enfonça tout entier dans la gorge, et interceptant le passage de l'air parvint à s'étouffer. « C'était traiter la mort avec peu de respect ! » Sans contredit. « Et d'une façon bien sale et bien peu noble ! » Eh ! quoi de plus sot, quand on veut mourir, que de faire le délicat sur les moyens ? Voilà un homme de cœur ! Qu'il méritait bien qu'on lui laissât le choix de sa mort ! Quel noble usage il eût fait d'un glaive ! Qu'il se serait intrépidement jeté dans les profondeurs de la mer ou sur les pointes aiguës d'un rocher ! Privé de toute ressource, il sut ne devoir qu'à lui-même la mort et l'arme qui la lui donna : il nous apprit que pour mourir rien ne nous arrête que la volonté. Qu'on juge comme on voudra l'action de cet homme énergique ; mais qu'on reconnaisse que le trépas le plus immonde est préférable à la plus élégante servitude. J'ai commencé à citer des hommes de la classe la plus abjecte, je vais poursuivre, car on exigera davantage de soi en voyant ceux qu'on méprise le plus s'élever au mépris de la mort. Les Catons, les Scipions, et d'autres dont les noms sont pour nous l'objet d'une admiration traditionnelle, nous les croyons trop grands pour être imités ; eh bien ! nous allons voir le même courage offrir d'aussi nombreux exemples dans une ignoble arène que chez nos héros de guerre civile. Tout récemment un malheureux, conduit sur un chariot

entouré de gardes pour servir au spectacle du matin, feignit d'être accablé de sommeil, laissa glisser sa tête vacillante jusque entre les rayons de la roue, et attendit, ferme sur son siège, qu'en tournant elle lui rompît le cou ; le chariot même qui le menait au supplice servit à l'y soustraire.

Il n'est plus d'obstacles pour qui veut les rompre et sortir de la vie. Le lieu où la nature nous garde est ouvert de toutes parts. Tant que le permet la nécessité, voyons à trouver une issue plus douce ; avons-nous sous la main plus d'un moyen d'affranchissement, faisons notre choix, examinons lequel réussira le mieux : l'occasion est-elle difficile, la première venue sera la meilleure, saisissons-la, fût-elle inouïe et sans exemple. Les expédients ne sauraient manquer pour mourir là où le courage ne manque pas. Vois les derniers des esclaves : quand l'aiguillon du désespoir les presse, comme leur génie s'éveille et met en défaut toute la vigilance de leurs gardiens ! Celui-là est grand qui s'impose pour loi le trépas et qui sait le trouver.

Je t'ai promis plusieurs exemples de gladiateurs. Voici le dernier. Lors de la seconde naumachie, un Barbare se plongea dans la gorge la lance qu'il avait reçue pour combattre. « Pourquoi, se dit-il, ne pas me soustraire à l'instant même à tous ces supplices, à toutes ces risées ? J'ai une arme, attendrai-je la mort ? » Ce fut là une scène d'autant plus belle à voir qu'il est plus noble à l'homme d'apprendre à mourir qu'à tuer. Eh quoi ! L'énergie qu'ont des âmes dégradées et des malfaiteurs, ne l'aurons-nous pas, nous qui pour braver les mêmes crises sommes armés par de longues études et par le grand maître de toutes choses, la raison ? Nous savons par elle que le terme fatal a diverses avenues, mais est le même pour tous, et qu'il n'importe par où commence ce qui aboutit à même fin. Par elle nous savons mourir, si le sort le permet, sans douleur, sinon, par tout moyen possible, et nous saisir du premier objet propre à trancher nos jours. Il est inique de vivre de vol ; mais voler sa mort est sublime.

LETTRE LXXI.

Qu'il n'y a de bien que ce qui est honnête. Différents degrés de sagesse.

Tu ne cesses de me consulter sur tel ou tel détail de conduite, oubliant que la vaste mer nous sépare. Comme le grand mérite d'un conseil est d'être donné à temps, il doit arriver que sur certains points mon avis te parvienne lorsque déjà l'avis contraire est préférable. Car un conseil doit s'adapter à l'état des choses, et les choses humaines sont emportées ou plutôt roulent sans fin. Le conseil doit donc naître au jour du besoin ; et un jour, c'est encore trop long : il doit naître, comme on dit, sous la main. Or comment le trouver, le voici. Quand tu voudras savoir ce qu'il faudra fuir ou rechercher, que le souverain bien, que les grands principes de toute la vie soient devant tes yeux. Là en effet doivent se rapporter toutes nos actions ; ordonner les parties est impossible quand l'ensemble n'est pas arrêté. Jamais peintre, eût-il ses couleurs toutes prêtes, ne rendra la ressemblance, s'il n'est fixé d'avance sur ce qu'il veut représenter. Nos fautes viennent de ce que nos délibérations embrassent toujours des faits partiels, jamais un plan général de vie. On doit savoir, avant de lancer une flèche, quel but on veut frapper : alors la main règle et mesure la portée du trait. Notre prudence s'égare, faute d'avoir où se diriger. Qui ne sait pas vers quel port il doit tendre n'a pas de vent qui lui soit bon. Comment le hasard n'aurait-il point sur notre vie un pouvoir immense ? Nous vivons au hasard.

Or il arrive à certaines gens de savoir ce qu'ils croient ignorer, comme parfois nous cherchons telles personnes qui sont avec nous : ainsi le plus souvent nous ne

savons où réside le souverain bien et nous en sommes tout près. Et il ne faut ni beaucoup de paroles ni long circuit d'arguments pour le définir : on le démontre pour ainsi dire au doigt sans le morceler par mille divisions. Que sert en effet de l'étendre en imperceptibles catégories, quand on peut dire : « Le souverain bien est l'honnête ; » et, chose plus merveilleuse encore, « l'honnête est le seul bien ; tous les autres sont faux et entachés de mensonge ? » Si tu te l'es persuadé, si tu t'es passionné pour la vertu, car l'aimer serait peu, tout ce que tu éprouveras à cause d'elle sera pour toi, quoi qu'en jugent les autres, heureux et prospère, la torture même, quand sur le chevalet tu demeureras plus calme que tes bourreaux ; la maladie, si tu ne maudis point ton sort et ne cèdes point à la souffrance. En un mot, tout ce qui aux yeux des autres est réputé maux s'adoucira et se tournera en biens si tu parviens à le dominer. Qu'il te soit démontré qu'il n'y a de bien que l'honnête ; et tous les désagréments de la vie tu les appelleras à bon droit des biens, quand du moins la vertu les aura ennoblis. Bien des gens s'imaginent que nous promettons plus que ne peut tenir l'humaine condition ; et ils ont raison, s'ils ne considèrent que le corps : qu'ils regardent à l'âme : c'est sur Dieu qu'ils mesureront l'homme.

Élève haut ta pensée, sage Lucilius, laisse là les puérilités littéraires de ces philosophes qui ravalent la plus magnifique chose à un jeu de syllabes ; dont les minutieux enseignements rapetissent et énervent l'esprit ; et tu te placeras au niveau des inventeurs non des précepteurs de ces dogmes, qui s'évertuent à faire voir dans la philosophie plus de difficultés que de grandeur.

Socrate qui ramena toute la philosophie à la morale, a dit aussi que le sommaire de la sagesse est de savoir discerner les biens et les maux. Suis donc de pareils guides, si j'ai sur toi quelque crédit, et tu seras heureux ; consens à passer pour déraisonnable aux yeux de certains hommes. Essaye qui voudra contre toi l'outrage et l'injustice ; tu n'en souffriras rien, si la vertu est avec toi. Oui, veux-tu être heureux et franchement homme de bien, il est des mépris qu'il te faut accepter. Nul n'est capable de cet effort, que celui pour qui tous biens sont égaux, vu que le bien n'est pas sans l'honnête et que l'honnête est dans tout bien au même degré.

« Mais quoi ! Est-il égal que Caton soit nommé à la préture ou qu'il en soit exclu ? Est-il égal qu'aux champs de Pharsale il soit défait ou victorieux ? Ce bien, de demeurer invincible dans un parti vaincu, valait-il cet autre bien de rentrer vainqueur dans sa patrie et d'y rétablir la paix ? » Pourquoi non ? C'est la même vertu qui surmonte la mauvaise fortune et qui règle la bonne : or la vertu ne peut ni grandir ni décroître : elle est toujours de même stature. « Mais Cn. Pompée perdra son armée ; mais cet imposant patriciat, cette élite de la République, avant-garde du parti pompéien, ce sénat romain sous les armes sera écrasé dans une seule action ; l'écroulement du colosse enverra ses débris tomber par tout le globe, les uns en Égypte, d'autres en Afrique, d'autres en Espagne, et cette malheureuse République n'aura pas même la consolation de périr en une fois. » Oui, tous les malheurs dussent-ils éclater, Juba dans son royaume n'être point assez fort ni de la connaissance des lieux ni de l'obstiné dévouement du peuple à son roi ; dût la foi même de ceux d'Utique fléchir brisée par le malheur, et Scipion voir en Afrique la fortune de son nom l'abandonner, Caton a pourvu dès longtemps à ce que nul dommage ne pût l'atteindre. « Il a été vaincu pourtant ! » Eh bien ! compte cela pour une exclusion de plus ; sa grande âme est prête à se voir interdire la victoire comme la préture. Le jour où celle-ci lui fut déniée, il joua à la paume ; la nuit de sa mort il ne fit que lire : ce fut pour lui même chose de perdre la préture ou la vie ; quoi qu'il pût arriver, il s'était fait une loi de le souffrir. Pourquoi n'aurait-il pas souffert aussi le renversement de la République avec constance et résignation ? Car est-il rien qui soit excepté de la chance des révolutions ? Ni terre ni

ciel n’y échappent, ni cette belle contexture de l’immense univers, bien qu’un Dieu le gouverne et le guide. Cet ordre sublime n’est point éternel ; ce cours harmonieux, un jour viendra qui doit le rompre. Tout a sa marche et ses périodes fixes : tout doit naître, croître, s’éteindre. Ces grands corps qui roulent sur nos têtes, cette masse dont nous faisons partie, ce support en apparence immuable, attendent leur déclin et leur terme. Il n’est rien qui n’ait sa vieillesse : inégaux sont les intervalles, mais la destinée est la même. Tout ce qui est cessera d’être, non pour périr, mais pour se décomposer. À nos yeux la décomposition c’est la mort, car nous regardons au plus près de nous ; notre vue obtuse ne va pas au delà, c’est à la matière qu’elle s’attache ; mais qu’on verrait avec plus de courage mourir et soi-même et les siens, si on s’élevait à l’espoir que tout passe ainsi et alterne de la vie à la mort, et se décompose pour se recomposer, et que c’est l’œuvre où s’emploie incessamment la toute puissance du céleste ouvrier. Aussi, comme Caton, le sage en parcourant par la pensée l’ensemble des âges, se dira : « L’humanité entière, contemporains, race future, est condamnée à périr ; ces cités dominatrices, n’importe où elles soient, celles qui font l’honneur et l’orgueil des royaumes étrangers, un jour on cherchera quelle fut leur place ; toutes par diverses causes auront disparu. La guerre détruira les unes, d’autres se consumeront dans les langueurs d’une paix dégénérée en apathie et dans le luxe, fléau des riches États. Toutes ces fertiles campagnes seront couvertes par la subite inondation des mers ; ou le sol brusquement affaissé les entraînera dans l’abîme. Pourquoi donc m’indigner ou gémir, si je devance de quelques moments la commune catastrophe ? » Qu’une grande âme obéisse à Dieu : ce que la loi universelle prescrit, qu’elle n’hésite pas à le subir. Ou elle part pour une meilleure vie, pour habiter à jamais parmi les puissances divines un séjour de lumière et de paix ; ou du moins, désormais exempte de souffrir, elle va se réunir à son principe et rentrer dans le grand tout. Une honorable vie n’est donc point pour Caton un plus grand bien qu’une mort honorable, puisque la vertu ne renchérit pas sur elle-même. La vérité et la vertu, disait Socrate, sont même chose : pas plus que la vérité, la vertu ne peut croître, elle a toute sa perfection, toute sa plénitude.

Ne t’étonne donc pas que les biens soient égaux, tant ceux qu’il faut embrasser par choix, que ceux qu’amène le cours des choses. Car admettre l’inégalité, et compter le courage dans les tortures parmi les biens de second ordre, c’est le compter par là même au nombre des maux, c’est proclamer Socrate malheureux dans les fers, Caton malheureux de rouvrir sa blessure avec plus d’héroïsme qu’il ne l’avait faite, et Régulus le plus infortuné des hommes, parce qu’il porte la peine de la foi gardée même à des ennemis. Et pourtant nul n’a osé le dire, pas même la secte la plus efféminée : on nie le bonheur d’un tel homme, mais on ne dit pas qu’il ait été malheureux.

L’ancienne école académique avoue que l’homme peut être heureux au milieu de toutes ces souffrances, mais non pleinement ni d’une manière parfaite ; ce qui n’est nullement admissible. S’il est heureux, il l’est souverainement. Et ce souverain bien n’a point de degré au delà de lui-même, dès que la vertu est trouvée, la vertu que l’adversité n’amoindrit pas, qui même en un corps tout mutilé demeure intacte, telle elle demeure, car elle a, comme je la conçois, le cœur haut et intrépide ; tout ce qui la persécute l’exalte. L’enthousiasme qu’éprouvent souvent de jeunes et généreuses natures, si quelque acte honorable, qui les saisit par sa beauté, les pousse à braver tous les coups du sort, la sagesse saura bien l’inspirer et le transmettre ; elle nous convaincra que le seul bien c’est l’honnête, qu’il n’est susceptible ni de déchoir ni d’augmenter, pas plus que le niveau, qui apprécie la rectitude des lignes, ne fléchira. Si peu qu’on y changerait serait aux dépens de l’exactitude. Il faut en dire autant de la vertu : c’est une règle aussi qui n’admet point de courbure ; elle peut prendre plus de rigidité, jamais plus d’extension. Elle est juge de tout, et n’a point de juge. Si elle ne peut être plus droite

qu’elle-même, les actes qui se font par elle ne sont pas plus droits les uns que les autres ; car il faut qu’ils lui soient conformes ; ils sont donc égaux.

« Mais encore ! Est-il égal d’être sur un lit de festin ou sur un instrument de torture ? » Cela te surprend ? Voici qui te surprendra davantage : les joies de la table sont un mal, et les tortures du chevalet un bien, s’il y a honte dans le premier cas et gloire dans le second. Qui fait alors le bien ou le mal ? Ce n’est pas la situation, c’est la vertu : n’importe où elle se montre, elle donne à tout la même mesure et le même prix. Je les vois d’ici me provoquer du geste, ceux qui jugent toutes les âmes par la leur, parce que je dis qu’aussi heureux est l’homme qui porte l’adversité avec courage que celui qui use honnêtement de la prospérité ; aussi heureux le captif traîné devant un char, mais dont le cœur reste invincible, que le triomphateur lui-même. Nos adversaires jugent impossible tout ce qu’ils ne peuvent faire ; c’est d’après leur faiblesse qu’ils décident de ce qu’est la vertu. Qu’on ne s’étonne pas que le feu, les blessures, la mort, les plus durs cachots aient leur charme et quelquefois même soient choisis par l’homme ! La diète est une peine pour l’intempérant ; le travail, un supplice pour le paresseux ; la continence désole le débauché ; et l’activité, l’homme qui n’y est point fait ; l’étude semble une torture à un esprit inappliqué ; de même les épreuves pour lesquelles nous sommes tous si faibles, nous les croyons dures et intolérables, oubliant que pour bien des hommes c’est un tourment d’être privés de vin ou réveillés au point du jour. Ces épreuves ne sont pas difficiles en elles-mêmes ; c’est nous qui sommes lâches et énervés. Il faut apprécier avec une grande âme les grandes choses ; sans quoi nous voudrons voir en elles le vice qui est en nous. Ainsi le bâton le plus droit, plongé dans l’eau, présente l’apparence de lignes courbes et brisées. Ce n’est pas ce que nous voyons, mais la façon dont nous le voyons qui importe : l’esprit de l’homme n’aperçoit la vérité qu’à travers un brouillard. Donne-moi un jeune homme qu’ait respecté la corruption, qui au moral ait toute sa force, il dira qu’il trouve plus heureux celui qui porte sans fléchir le poids de l’adversité la plus accablante, celui qu’il voit plus grand que le sort. Ce n’est pas merveille qu’au milieu du calme on garde son assiette : mais admirons qu’un homme s’élève où les autres s’abaissent, et reste debout quand tous sont par terre. Qu’y a-t-il dans les tourments et dans tout ce qu’on nomme adversité qui soit vraiment un mal ? C’est, ce me semble, que l’âme faiblisse, et plie, et vienne à tomber : rien de tout cela ne peut arriver au sage. Il se tient droit, quelque charge qui lui incombe ; rien ne le rapetisse ; rien de ce que l’homme doit subir ne le rebute. S’il fond sur lui quelqu’un de ces maux qui peuvent fondre sur tous, il n’en murmure point. Il connaît sa force, il sait qu’elle répond à sa tâche.

Je ne mets point le sage à part des autres hommes ; je ne le rêve pas inaccessible à la douleur, comme le serait un roc étranger à toute sensation. Je me souviens qu’il a été formé de deux substances : l’une, privée de raison, ressent les morsures, les flammes, la souffrance ; l’autre, en tant que raisonnable, est inébranlable dans ses convictions, intrépide, indomptée. En elle habite le souverain bien : tant qu’il n’a pas toute sa plénitude, l’âme s’agite incertaine ; mais quand il est parfait, l’immuable stabilité est conquise. Ainsi le néophyte, qui aspire au plus haut degré, l’adorateur de la vertu, lors même qu’il approche de ce bien parfait, comme il n’a pas su encore y mettre la main, se relâchera par intervalles, et laissera quelque peu se détendre le ressort moral ; car il n’a point franchi tout défilé suspect : il foule encore une terre glissante. Mais l’heureux mortel dont la sagesse est accomplie n’est jamais plus content de soi que quand il est fortement éprouvé ; ce qui épouvanterait les autres, lui, si l’exécution d’un noble devoir est à ce prix, non-seulement s’y résigne, mais s’y dévoue et aime bien mieux s’entendre applaudir de sa constance que de sa fortune.

Je viens maintenant où m'appelle ton impatience. Nous ne créons point une vertu hors de nature, une vague chimère : notre sage tremblera, souffrira, pâlira comme vous : sensations physiques que tout cela. Où donc y a-t-il calamité ? Où y a-t-il mal véritable ? Dans l'âme qui alors se voit abattue, réduite à confesser sa dépendance, à se repentir de sa vertu. Si la vertu du sage triomphe de la Fortune, trop de gens qui se piquent de sagesse s'effrayent souvent des plus légères menaces. Ici le tort est de notre côté : ce qui ne se dit que du sage, nous l'exigeons du commençant. Je me prêche cette vertu dont je fais l'éloge, mais je ne suis point encore converti ; quand je le serais, je n'aurais pas une résolution assez prompte, assez exercée pour courir à l'encontre de toutes les crises. Il est des couleurs que la laine prend du premier coup ; il en est dont elle ne peut s'imboire qu'après qu'on l'a mainte fois macérée et recuite : ainsi les enseignements vulgaires, à l'instant même où l'esprit les reçoit, sont réfléchis par lui ; mais si elle ne descend au fond de nous-mêmes et n'y séjourne longtemps, si au lieu d'imprimer une teinte légère, elle n'a coloré tout l'homme, la sagesse ne donne rien de ce qu'elle avait promis. Il faut peu de temps et fort peu de paroles pour enseigner « que la vertu est l'unique bien, que tout au moins il n'en est point sans elle, et que cette vertu siège dans la meilleure partie de l'homme, dans la partie raisonnable. » Mais que sera cette vertu ? Un jugement vrai, inébranlable, qui donnera tout mouvement à l'âme et lui fera voir à nu toutes les vaines apparences qui émeuvent ses passions. Ce jugement aura pour attribut de réputer biens, et biens égaux entre eux, toutes choses où la vertu aura mis la main. Or les biens corporels sont biens pour le corps, mais ne le sont pas pour tout l'homme. Ils auront sans doute quelque prix, du reste point de dignité : distants entre eux à de longs intervalles, ceux-ci seront plus grands, ceux-là moindres. Même chez les poursuivants de la sagesse il est de grandes inégalités, nous sommes forcés d'en convenir. L'un est arrivé à lever contre la Fortune un regard calme, mais non imperturbable, et qui cède ébloui par un trop vif éclat ; un autre en est venu à l'envisager face à face ; s'il a franchi le dernier degré, le voilà plein d'une ferme confiance. L'imperfection nécessairement chancelle, et tantôt avance, tantôt glisse en arrière ou même tombe. Et on reculera, si l'on ne persiste à marcher d'effort en effort ; pour peu que notre zèle, que notre consciencieux dévouement faiblissent, il faut rétrograder. Nul ne retrouve ses progrès où il les a laissés.

Courage donc et persévérance ! Nous avons dompté moins de difficultés qu'il n'en reste encore ; mais c'est déjà une grande avance que de vouloir avancer. Cette vérité-là, j'en ai la conscience : je veux, et je veux de toute mon âme. Chez toi aussi je vois la même inspiration précipiter ta course vers le plus noble de tous les buts. Hâtons-nous donc ! ainsi seulement la vie sera un bienfait ; autrement ce n'est qu'un obstacle dont il faut rougir, s'il nous retient dans l'ignominie. Faisons que tout notre temps soit pour nous : il ne nous appartiendra que si nous commençons à nous appartenir. Quand nous sera-t-il donné de mépriser l'une et l'autre fortune ! Quand pourrai-je, toutes mes passions réduites et mises à la chaîne, faire entendre ce cri : J'ai vaincu ! « Quels ennemis ? » vas-tu dire. Ce n'est ni le Persan ni l'habitant du fond de la Médie, ni les contrées belliqueuses qui s'étendent peut-être au delà des Dahes, mais la cupidité, mais l'ambition, mais la crainte de la mort, qui triomphèrent des triomphateurs du monde.

LETTRE LXXII.

Tout abandonner pour embrasser la sagesse.

L'éclaircissement que tu me demandes je l'avais présent, lorsque j'étudiais cette matière ; mais il y a longtemps que je n'ai interrogé ma mémoire, et elle a peine à me répondre. Je sens qu'il m'est arrivé comme à ces livres dont la moisissure a collé les feuillets ; l'esprit a besoin qu'on le déroule et qu'on secoue de temps à autre ce qu'on y a déposé, pour le trouver prêt quand le besoin l'exigera. Pour le moment donc différons ma réponse ; elle demande trop de soin et d'application. Au premier endroit où je pourrai me promettre un séjour un peu long, je me mettrai à l'œuvre. Il est en effet des choses qui peuvent s'écrire même en litière : il en est d'autres qui veulent le lit, le repos et le silence du cabinet. Toutefois ne laissons pas de faire quelque chose et en ces jours d'occupation et tant que dure le jour, car jamais les occupations ne cesseront de se succéder ; nous les semons : une seule en fait éclore plusieurs, sans compter les délais que nous nous accordons. « Quand j'aurai mis fin à ceci, j'étudierai de toute mon âme ; si j'arrive à régler cette fâcheuse affaire, je m'adonnerai à la philosophie. » Ce n'est pas pour les jours de loisir qu'il faut réserver la philosophie : négligeons tout le reste pour elle : pour elle nulle vie n'est assez longue, s'étendît-elle depuis l'enfance jusqu'au terme de la vieillesse la plus reculée. Il n'y a pas ici grande différence entre ne point travailler du tout et interrompre ses travaux, car ils n'en demeurent point où on les a quittés ; comme ces ressorts mal tendus qui reviennent sur eux-mêmes, tout retombe bien vite jusqu'au point de départ, quand l'effort a discontinué.

Il faut résister aux occupations et, loin de les poursuivre, les repousser toutes. Point de temps qui ne soit propre aux études salutaires : que d'hommes toutefois n'étudient rien dans les conjonctures même pour lesquelles il faut étudier ! « Il surviendra des empêchements ! » Qu'est cela pour une âme qui dans les affaires les plus graves demeure gaie et allègre ? une sagesse imparfaite n'a que des joies entrecoupées ; le contentement du sage est continu : c'est un tissu que nul accident, nul coup de fortune ne peuvent rompre ; toujours et partout c'est le même calme, car il est indépendant d'autrui et n'attend de faveur ni du sort ni des hommes. Sa félicité est tout à fait interne : elle quitterait son âme, si elle venait d'ailleurs, mais elle naît en lui. De temps à autre quelque atteinte du dehors l'avertit qu'il est mortel ; mais l'atteinte est légère et ne passera point l'épiderme. Ce n'est plus qu'un souffle incommode : le bien suprême qui est en lui n'est pas ébranlé. En un mot si quelque désagrément lui arrive de l'extérieur, comme parfois sur un corps robuste et vigoureux des éruptions de pustules et de petits ulcères, l'intérieur n'éprouve aucun mal. Il y a la même différence entre le sage consommé et celui qui est en chemin de l'être qu'entre l'homme sain et l'homme qui, relevant d'une grave et longue maladie, trouve une sorte de santé dans la diminution des accès. Ce dernier, s'il ne s'observe, éprouvera des pesanteurs et des rechutes : le sage ne peut retomber ni dans son premier mal ni même dans tout autre. La santé du corps n'est en effet que pour un temps ; le médecin même qui l'a pu rétablir ne la garantit point : souvent il est rappelé chez celui qui l'avait fait quérir. L'âme une fois guérie l'est pour toujours. Voici les signes où l'on reconnaît l'âme saine : contentement d'elle-même ; confiance dans ses forces ; conviction complète que tous les vœux des mortels, toutes les grâces qui se donnent et se demandent ne sont de nulle importance pour la vie heureuse. Car ce qui peut recevoir une addition quelconque est imparfait ; ce qui peut subir des retranchements n'est point perpétuel ; pour jouir d'un contentement

perpétuel il faut le puiser en soi. Toutes ces choses auxquelles le vulgaire aspire bouche béante ont leur flux et leur reflux : la Fortune ne nous livre rien en propre ; mais ses dons même accidentels ont leur charme quand la raison les règle et les mélange avec mesure. Elle seule assaisonne ces avantages extérieurs dont usent les âmes avides sans les apprécier.

Attalus employait souvent cette comparaison : « Vous voyez quelquefois un chien happer à la volée des morceaux de pain ou de viande que lui jette son maître : tout ce qu'il saisit est englouti du même coup ; et il espère, il appelle toujours autre chose. Voilà les hommes : quoi que la Fortune jette à leur impatience, ils le dévorent sans le savourer, toujours alertes et attentifs à s'emparer d'une nouvelle proie. » Tel n'est point le sage : il est rassasié ; toute grâce ultérieure est reçue par lui tranquillement et mise en réserve : il jouit d'une satisfaction suprême, intime. Tel autre aura beaucoup de zèle et sera en progrès, mais loin encore de la perfection : on le verra abaissé et relevé tour à tour, tantôt porté jusqu'au ciel, tantôt retombé sur la terre. Les affairés et les apprentis en sagesse marchent sans cesse de chute en chute : ils tombent dans le chaos d'Épicure, dans ce grand vide qui n'a pas de fond. Il est encore une troisième classe, celle des hommes qui côtoient la sagesse ; ils ne l'ont pas touchée ; mais ils l'ont sous les yeux et pour ainsi dire à portée : ils n'éprouvent plus de secousses, ne dérivent même plus et, sans tenir terre, sont déjà au port. Puis donc qu'il y a si grande différence des premiers aux derniers, puisque la classe intermédiaire a aussi ses avantages à côté de l'immense péril d'être rejetée plus loin qu'auparavant, ne nous livrons point aux affaires, fermons-leur la porte : une fois entrées, elles en attireront d'autres après elles. Arrêtons-les dès le principe. Mieux vaut les empêcher de commencer, que d'avoir à y mettre fin.

LETTRE LXXIII.

Que les philosophes ne sont ni des séditieux ni de mauvais citoyens. Jupiter et l'homme de bien.

C'est une erreur, à mon avis, de voir dans les fidèles serviteurs de la philosophie des citoyens rebelles et réfractaires, contempteurs des magistrats, des rois, de tous ceux qui administrent la chose publique. Au contraire nul ne leur paye plus qu'eux le tribut d'une reconnaissance légitime, car nul ne fait plus pour eux que ceux qui leur permettent la jouissance d'un loisir tranquille. La sécurité publique concourant à leur noble projet de vivre vertueusement, comment l'auteur d'un si grand bien ne serait-il pas chéri d'eux comme un père ? Et ils lui portent bien plus d'amour que ces esprits remuants, ces hommes d'intrigue qui doivent tant au prince et se prétendent encore ses créanciers, et sur qui ses grâces ne pleuvent jamais avec assez d'abondance pour désaltérer leur soif que l'on irrite en l'abreuvant. Or ne songer qu'à obtenir encore, c'est oublier ce qu'on a obtenu ; et de tous les vices de la cupidité le plus grand c'est qu'elle est ingrate. Ajoutons que de tous ces hommes qui ont des fonctions dans l'État nul ne considère qui il surpasse, mais par qui il est surpassé ; ils sont moins flattés de laisser mille rivaux derrière eux que rongés d'en voir un seul qui les précède. C'est le vice de toute ambition de ne point regarder derrière elle. Et ce n'est pas l'ambition seule qui ne s'arrête jamais ; toute passion fait de même : elle part toujours du point d'arrivée.

Mais l'homme pur et sincère qui a dit adieu au sénat, au forum, à toute participation au gouvernement, pour occuper sa solitude d'un plus sublime emploi, un tel homme affectionne ceux à qui il doit de le faire sans risque ; lui seul leur voue un hommage désintéressé, car il tient d'eux, sans qu'ils s'en doutent, un immense bienfait.

Tout ce qu'il a de respect et d'estime pour les instituteurs dont le dévouement l'a tiré des inextricables voies de l'ignorance, il l'étend à ceux sous la tutelle desquels il cultive les plus nobles arts. « Mais le souverain protège aussi les autres de son autorité. » Qui le conteste ? Toutefois, comme on se sent plus obligé à Neptune, si, par un beau temps dont d'autres aussi profitaient, on a débarqué des objets plus précieux, plus nombreux que les leurs ; comme le marchand acquitte son vœu de meilleur cœur que le passager ; et comme, parmi les marchands mêmes, la gratitude a plus d'effusion chez ceux qui amenaient des parfums, de la pourpre, des choses à vendre au poids de l'or, que chez ceux qui avaient entassé à bord des denrées de vil prix bonnes pour servir de lest : de même le bienfait de la paix, auquel tous participent, touche plus profondément l'homme qui en fait le meilleur usage. Car que de gens, sous l'habit civil, subissent de plus durs travaux qu'à la guerre ! Penses-tu qu'on soit aussi reconnaissant de la paix quand on en consume les loisirs dans l'ivresse, dans la débauche, dans tous ces vices dont, fût-ce même au prix de la guerre, il faudrait rompre le cours ? À moins que tu ne supposes le sage assez peu juste pour se croire personnellement libre de toute obligation envers le bienfaiteur de tous. Je dois beaucoup au soleil et à la lune, et pourtant ils ne se lèvent pas pour moi seul ; les saisons, le Dieu qui les règle, sont mes bienfaiteurs particuliers, quoique cette belle ordonnance n'ait pas été établie en mon honneur. L'absurde cupidité humaine, avec ses distinctions de jouissance et de propriété, croit que rien n'est à elle de ce qui est à tout le monde ; le sage au contraire estime que rien n'est mieux à lui que les choses qu'il partage avec le genre humain, qui ne seraient pas communes si chacun n'y avait sa part, et il fait sienne jusqu'à la moindre portion de cette communauté.

D'ailleurs les grands, les véritables biens ne se morcellent point de manière à n'arriver à chacun que par minces dividendes : tout homme les obtient dans leur intégrité. Si dans les largesses solennelles on ne reçoit que ce qui fut promis par tête ; si des festins publics, des distributions de victimes, de tout ce que la main peut saisir aucun n'emporte que son lot, il est des biens indivisibles, la paix, la liberté, qui appartiennent tout entiers à tous et à chacun. De là le sage reporte sa pensée sur l'homme qui lui fait recueillir l'usage et le fruit de ces biens, sur l'homme qui ne l'appelle ni aux armes, ni à la garde des postes, ni à la défense des remparts ni à mille charges militaires, toutes de nécessité publique, et il rend grâce au pilote qui veille pour lui. Ce qu'enseigne surtout la philosophie, c'est de bien sentir comme de bien rendre les bienfaits dont l'aveu seul équivaut parfois au payement. Il confessera donc sa dette immense envers ce grand administrateur, cette seconde providence qui le gratifie d'un bienheureux repos, du libre emploi de ses journées, de cette tranquillité que ne trouble point l'embarras des devoirs publics.

Ô Mélibée ! un dieu nous a fait ce loisir :
Oui, toujours pour son dieu mon cœur le veut choisir.

Si l'on est si fort obligé à l'auteur de ce loisir dont voici la grâce la plus haute :

Il laisse errer en paix mes fidèles troupeaux,
Et permet qu'à mon gré j'enfle ici mes pipeaux,

combien n'estimerons-nous pas cet autre loisir qui est le partage des dieux, qui nous fait dieux nous-mêmes ?

Oui, Lucilius ; et je t'invite à monter au ciel par un bien court chemin. « Jupiter, disait souvent Sextius, n'est pas plus puissant que l'homme de bien. » Jupiter a plus à donner aux mortels ; mais de deux sages le meilleur n'est pas le plus riche, comme

entre deux pilotes également habiles tu ne donneras point la palme à celui du navire le plus grand et le plus magnifique. En quoi l'emporte Jupiter sur l'homme de bien ? Il est plus longtemps vertueux. Le sage s'en estimerait-il moins parce qu'un moindre espace circonscrit ses vertus ? Tout comme de deux sages celui qui meurt plus âgé n'est pas plus heureux que celui dont la vertu fut limitée à un moindre chiffre d'années ; ainsi Dieu ne surpasse point le sage en bonheur, quoiqu'il le surpasse en durée. La durée n'ajoute point à la grandeur de la vertu. Jupiter possède tout, mais pour faire part aux hommes de ce qu'il possède. Le seul usage qui lui en revienne, c'est que tous en usent grâce à lui. Le sage voit avec autant d'indifférence et de dédain que le fait Jupiter les richesses concentrées dans les mains des autres : d'autant plus fier de lui-même que Jupiter ne peut, et que lui ne veut pas en user. Croyons donc Sextius qui nous indique la plus noble route et qui nous crie : « C'est par ici qu'on monte dans les cieux ; c'est par la voie de la frugalité, de la tempérance, par la voie du courage. » Les dieux ne sont ni dédaigneux, ni jaloux : ils ouvrent les bras, ils tendent la main à qui veut s'élever jusqu'à eux. Tu t'étonnes que l'homme puisse monter jusqu'à Dieu ! C'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme, que dis-je ? la relation est plus étroite, il entre dans l'homme. Il n'est aucune âme bonne sans Dieu. Il est tombé dans chaque créature humaine des germes célestes dont une heureuse culture obtient une moisson de même nature que la semence et digne en tout du créateur ; mais faute de soin, comme en un sol stérile et marécageux, ils meurent, et on voit naître de viles herbes au lieu de bon grain.

LETTRE LXXIV.

Qu'il n'y a de bien que ce qui est honnête.

Ta lettre m'a charmé et m'a réveillé de ma langueur ; du même coup mes souvenirs, déjà paresseux et lents, se sont ravivés. Comment, cher Lucilius, n'admettrais-tu pas comme le grand moyen de vivre heureux cette persuasion qu'il n'y a de bien que l'honnête ? L'homme en effet qui croit à d'autres biens tombe au pouvoir de la Fortune et à la discrétion d'autrui ; celui qui pose l'honnête pour limite de tout bien a son bonheur en lui-même. D'autres seront affligés de la perte ou inquiets de la maladie de leurs enfants, ou désolés de leur inconduite et de la flétrissure qu'ils ont encourue ; une passion adultère fera le supplice de l'un, et l'amour conjugal le malheur de l'autre. Il s'en trouve qu'un échec met à la torture ; il en est que les honneurs importunent. Mais dans l'immense famille des humains la plus nombreuse classe de malheureux est celle qu'agite l'attente de la mort qui de tous côtés nous menace ; car d'où ne surgit-elle point ? Comme étrangers sur une terre hostile, il leur faut porter çà et là des regards inquiets et au moindre bruit tourner la tête. Qui n'a point banni cette crainte de son cœur vit dans les transes et les palpitations. Vous ne rencontrez que bannis, que propriétaires chassés de leurs biens ; qu'indigents au sein de l'opulence, genre de misère pire que toute autre ; ici des naufragés ; plus loin, jouets d'un sort pareil, des victimes du courroux populaire ou de l'envie, ce fléau des supériorités. Ils furent à l'improviste, en pleine sécurité, balayés comme par ces bourrasques qui, dans un jour serein auquel on a foi, nous surprennent, ou comme frappés d'un foudre soudain, d'un de ces coups dont les alentours même ont tremblé. Car tout ce qui fut près de l'explosion reste aussi étourdi que ceux qui en furent atteints. Ainsi, dans les catastrophes violentes, pour un seul écrasé tout le reste est dans la terreur, et les revers possibles contristent l'homme autant que les revers essuyés. Que le malheur fonde inattendu sur un voisin, tous s'alarment. Pareils à l'oiseau qu'effarouche le sifflement

d’une fronde à vide, non-seulement le coup nous fait tressaillir, mais le bruit seul du coup.

Donc pour personne le bonheur n’est possible sous l’influence d’un tel préjugé ; car il n’y a de bonheur qu’où la crainte n’est pas : où tout est suspect la vie est mauvaise. Quiconque se livre beaucoup au hasard s’est ouvert une source féconde d’inextricables sollicitudes ; une seule voie mène à l’abri du trouble, le dédain de l’extérieur et une conscience à qui l’honnête suffit. Car l’homme qui préfère quoi que ce soit à la vertu ou reconnaît d’autre bien qu’elle, celui-là court tendre la main aux dons que sème la Fortune et attend avec anxiété qu’il en tombe sur lui quelque chose. Figure-toi cette Fortune ouvrant une loterie, et sur tout ce concours de mortels, secouant de sa robe honneurs, crédit, richesses : ici les lots sont mis en pièces par les mains qui se les disputent ; ailleurs la mauvaise foi fait les parts entre associés ; certains dons coûtent cher à saisir après qu’ils vous étaient échus, soit qu’ils tombent sur l’homme qui n’y pensait pas, soit que, de vouloir trop étreindre, on les perde tous, et que de l’avide envahisseur ils soient repoussés plus loin. Mais, même parmi les pillards heureux, pas un ne garde jusqu’au lendemain la joie de sa rapine. Aussi les mieux avisés, sitôt qu’ils voient venir les distributions, fuient l’amphithéâtre, sachant bien quel haut prix se payent ces chétifs objets. Point de lutte à craindre quand on fait retraite ; les coups ne suivent pas qui s’éloigne : autour du butin est toute la mêlée. Il en est ainsi des largesses que la Fortune jette du haut de sa roue. On se travaille misérablement, on se multiplie, on voudrait avoir plusieurs mains ; on lève à chaque instant les yeux vers la distributrice : comme elles semblent tarder ces faveurs qui irritent nos désirs, que peu obtiendront, que tous espèrent ! On voudrait les saisir au vol ; on triomphe si l’on a pris et si l’espoir de prendre est déçu chez d’autres, et ce vil butin on l’expie par quelque grande disgrâce ou par les mécomptes de la possession. Éloignons-nous donc de ces jeux funestes, cédons la place aux hommes de proie : que l’attente des vains appâts qui pendent sur leurs têtes les tienne eux-mêmes plus vainement suspendus.

Quiconque a résolu d’être heureux ne doit reconnaître de bien que l’honnête. En admettre quelque autre, c’est d’abord mal juger de la Providence sur ce qu’elle envoie aux justes mille fâcheux accidents et que ses dons sont peu durables, sont exigus, comparés à la durée de l’ensemble des choses. Toutes ces plaintes font de nous d’ingrats appréciateurs des bienfaits célestes. Nous murmurons de ce qu’ils nous arrivent trop minces, trop précaires, de ce qu’ils nous quitteront. Voilà pourquoi nous ne consentons ni à vivre ni à mourir : vivre nous est odieux, mourir nous épouvante. Toutes nos résolutions chancellent, aucune félicité ne peut combler le vide de nos âmes. C’est que nous sommes encore loin de ce bien immense et suprême où il serait besoin que se fixât notre volonté, puisqu’au dessus de la perfection il n’y a rien. « Tu demandes pourquoi la vertu n’a faute de quoi que ce soit ! » Parce que, heureuse de ce qu’elle a, elle n’ambitionne pas ce qui est loin d’elle : tout lui est assez grand, car tout lui suffit. Qu’on s’écarte de ce système, plus de foi, ni de dévouement. Pour déployer ces deux vertus il faut supporter beaucoup de ce qu’on appelle maux, sacrifier beaucoup de ce qu’on affectionne comme biens. C’en est fait du courage, qui doit payer de sa personne ; c’en est fait de la grandeur d’âme, qui ne peut faire ses preuves qu’en méprisant comme mesquin tout ce que le vulgaire souhaite comme très-grand ; c’en est fait de la reconnaissance, dont les témoignages sont autant de corvées pour l’homme qui connaît quelque chose de plus précieux que le devoir et un autre but que la vertu.

Mais, sans m’arrêter sur ce dernier point, ou ces biens ne sont pas ce qu’on les appelle, ou l’homme est plus heureux que Dieu : car les choses qui sont sous notre main Dieu ne les a point à son usage ; la luxure, les banquets splendides, les richesses, et tout ce qui entraîne l’homme par l’appât d’une volupté vile, de tout cela Dieu n’a que faire.

Il faut donc croire que Dieu a faute de biens, ou il est prouvé par le fait qu'elles ne sont pas des biens ces choses que Dieu n'a pas. Ajoute que beaucoup de ces biens prétendus sont plus amplement répartis aux animaux qu'à l'homme. Leur appétit est plus vorace ; les plaisirs de l'amour les lassent moins ; leurs forces sont plus grandes, plus également soutenues ; les voilà donc bien plus heureux que l'homme. Ils vivent en effet sans iniquités et sans fraudes ; ils jouissent de voluptés et plus pleines et plus faciles, sans craindre aucunement la honte ou le repentir. Vois maintenant s'il faut qualifier *bien* ce en quoi l'homme l'emporte sur Dieu. C'est dans l'âme qu'il faut circonscrire le souverain bien : il dégénère, si de la plus noble partie de nous-mêmes il passe à la plus vile, si nous le transportons aux sens, plus actifs chez la brute. Non : notre félicité suprême ne doit point se placer dans la chair.

Les vrais biens sont ceux que donne la raison : substantiels et permanents, ils ne peuvent ni périr, ni même décroître ou s'amoindrir. Hors de là sont des biens de convention, ayant même nom que les véritables, sans avoir même vertu. Nommons-les donc des *avantages*, et, pour parler philosophiquement, des *emprunts* : sachons du reste qu'ils sont esclaves de l'homme et non point parties de lui-même ; qu'ils soient chez nous, mais à condition, rappelons-nous-le, qu'ils soient hors de nous. Même demeurant chez nous, comptons-les pour des possessions peu dignes et abjectes, dont nul n'a droit de se montrer vain. Car quoi de plus absurde que de s'applaudir de ce qui n'est point notre ouvrage ? Que tout cela s'approche de nous, mais n'y adhère pas, afin que si on nous l'enlève, la séparation s'opère sans déchirement. Il faut en user, non en faire gloire, et en user modérément, comme de dépôts prêts à fuir de nos mains. Quiconque ne fut point sobre dans la possession ne les garda jamais longtemps : car la félicité qui ne se tempère pas croule sur elle-même. Compte-t-elle sur ses fugitifs avantages, elle s'en voit délaissée bien vite : les conserve-t-elle, ils l'écrasent. Peu d'hommes ont pu sans risque déposer doucement leur prospérité : la plupart trébuchent en même temps que leur grandeur, accablés sous l'échafaudage qui les tenait exhaussés. Recourons donc à la prudence pour imposer à ces choses la mesure et l'économie : l'esprit de désordre gaspille et précipite les jouissances, et rien d'immodéré ne dure, si la raison, cette grande modératrice, n'en contient les écarts. C'est ce que te montrera la destinée d'une foule d'États qui virent tomber dans sa fleur même leur puissance déréglée : tout ce qu'avait élevé la vertu s'écroula par l'intempérance. Prémunissons-nous contre de tels malheurs. Or, contre la Fortune, point d'enceinte inexpugnable : c'est le dedans qu'il faut armer. Si le dedans est en sûreté, on pourra battre la place, mais non l'emporter. « Qui peut ainsi fortifier l'homme ? » Tu es curieux de l'apprendre ?

C'est, quoi qu'il arrive, de ne s'indigner de rien, de savoir que ce qui paraît nous blesser rentre dans le plan de conservation universelle et dans l'ordre des phénomènes qui assurent la marche et le rôle de la création. Que l'homme veuille tout ce qu'a voulu Dieu : qu'il ne s'admire, lui et ce qui est en lui, que s'il est invincible, s'il tient le malheur sous ses pieds, si, fort de la raison, la plus puissante de toutes les armes, il triomphe du sort, de la douleur et de l'injustice. Aime la raison : cet amour sera pour toi un bouclier contre les plus rudes atteintes. L'amour de ses petits précipite la bête sauvage sur les épieux des chasseurs : son instinct farouche, son aveugle élan la rendent indomptable ; souvent la passion de la gloire envoie de jeunes courages braver et le fer et les feux ; il est des hommes qu'un fantôme d'honneur, une ombre de vertu jettent dans le suicide. Autant la raison est plus courageuse et plus constante que tout cela, autant elle se fera jour avec plus d'énergie à travers les épouvantails et les périls.

« Vous ne gagnez rien, nous dit-on, à nier qu'il existe aucun autre bien que l'honnête. Ce rempart-là ne vous mettra point à l'abri de la Fortune et de ses coups. Vous comptez en effet au nombre des biens des enfants qui vous aiment, une patrie

jouissant de bonnes institutions, des parents vertueux. Or vous ne sauriez être impassibles témoins de leurs dangers : votre patrie assiégée, la mort de vos enfants, la servitude de vos proches vous bouleverseront. » Écoute contre ces objections ce qu'ordinairement on répond pour nous : puis j'exposerai ce qu'à mon sens on pourrait dire de plus. Il n'en est pas ici comme de ces avantages dont la disparition fait place à quelque incommodité : la santé qui s'altère, par exemple, de bonne devient mauvaise ; que notre vue s'éteigne, nous voilà frappés de cécité ; les jarrets coupés ôtent à l'homme non-seulement son agilité, mais l'usage de ses jambes. De tels risques n'existent point pour les biens dont j'ai parlé ci-dessus. Comment ? si je perds un fidèle ami, serai-je pour cela victime de la perfidie d'un autre ? si je vois mourir des enfants qui m'aiment, s'ensuit-il que des cœurs dénaturés prennent leur place ? D'ailleurs ce ne sont pas mes amis, mes enfants qui sont morts, ce sont leurs personnes. Et le bien ne saurait périr que d'une manière ; en devenant mal, ce que la nature ne permet pas, parce que toute vertu et tout produit de la vertu demeure incorruptible. Puis, quand j'aurais perdu des amis, des enfants irréprochables et qui répondaient aux vœux de leur père, il me reste de quoi m'en tenir lieu. Qui m'en tiendra lieu ? Tu le demandes ? Ce qui les avait faits bons : la vertu. Elle ne laisse point de vide dans l'âme, elle l'occupe tout entière, elle en bannit tous les regrets : seule elle nous suffit, car tous les biens tirent d'elle leur valeur et leur origine. Qu'importe qu'une eau courante soit détournée et se perde, si la source d'où elle coulait est respectée ? Tu ne prétends pas qu'un homme soit plus juste, plus réglé, plus prudent, plus honorable quand ses enfants survivent que quand ils périssent : donc il n'en sera pas plus vertueux : donc il n'en sera pas meilleur. On n'en est ni plus sage parce qu'on a quelques amis de plus, ni plus insensé pour quelques amis de moins : on n'en est donc ni plus heureux ni plus misérable. Tant que la vertu reste sauve, on ne s'aperçoit pas qu'on ait rien perdu.

« Qu'est-ce à dire ? N'est-on pas plus heureux entouré d'un cercle d'amis et d'enfants ? » Pourquoi le serait-on ? Le souverain bien ne s'entame ni ne s'augmente : il est toujours en même état, quoi que la Fortune fasse, qu'une longue vieillesse nous soit octroyée, ou que nous finissions en deçà de la vieillesse ; la mesure du souverain bien est égale, malgré l'inégalité d'âge. Pour décrire un cercle ou plus grand ou moindre on ne modifie que l'espace, non la forme ; que l'un subsiste plus longtemps, et qu'on efface l'autre aussitôt et qu'il se perde sous la poussière où il fut tracé, la forme de tous deux a été la même. La rectitude des lignes ne se juge ni par leur grandeur, ni par leur nombre, ni par le temps mis à les faire : qu'on les prolonge ou les raccourcisse, il n'importe. Pour une vie vertueuse prends l'espace d'un siècle et retranches-en tant qu'il te plaira ; ne lui donne qu'un jour, ce n'en sera pas moins une vertueuse vie. Tantôt la vertu agit dans une large sphère, gouverne des royaumes, des villes, des provinces, fait les lois, cultive ses amis, remplit librement ses devoirs envers ses enfants et ses proches ; tantôt elle se voit restreinte et comme circonscrite par l'indigence, l'exil, la perte d'héritiers. Toutefois elle n'est pas moindre, encore qu'elle soit tombée du faîte des honneurs à la vie privée, du trône au rang le plus obscur, du vaste exercice de la toute-puissance à l'étroit asile d'une cabane ou d'un coin de terre. Elle n'en est pas moins grande, fût-elle refoulée en elle-même et chassée de partout : car elle n'a rien perdu de la hauteur, de la noblesse de ses sentiments : sa prudence n'en est pas moins éclairée, ni sa justice moins inflexible. Donc aussi elle n'en est pas moins heureuse, le bonheur n'ayant qu'un seul domicile qui est l'âme, où il apporte sa fixité, sa grandeur, son calme, ce qui sans la connaissance des choses divines et humaines serait impossible.

Voici maintenant ma propre réponse, comme je l'ai promise. Le sage n'est point abattu par la perte de ses enfants ni par celle de ses amis ; il supporte leur mort avec le

même calme qu'il attend la sienne ; il ne craint pas plus celle-là qu'il ne s'afflige de celle-ci. Car la vertu est tout harmonie : tous ses actes sont à l'unisson et en concordance parfaite avec elle, concordance qui sera détruite si l'âme, de la hauteur où elle devait être, se laisse plonger dans le deuil et le désespoir. Toute agitation de la peur, toute anxiété, toute paresse d'agir est contraire à l'honnête. L'honnête est chose pleine de sécurité, libre d'embarras, de frayeur, toujours alerte pour le combat. « Mais quoi ? le sage ne ressentira-t-il pas alors quelque espèce de trouble ? N'aura-t-il pas le teint altéré, le visage ému, les membres saisis d'un froid soudain ? n'éprouvera-t-il rien de ces impressions qui agissent sans que la volonté y préside, par un mouvement indélibéré de la nature ? » Je l'avoue, mais il n'en demeurera pas moins convaincu qu'aucune de ces pertes n'est un mal et ne mérite qu'une âme saine y succombe. Tout ce que son devoir lui dit de faire, il le fait hardiment, avec promptitude. Il n'appartient qu'à la folie, nul ne le niera, de faire lâchement et à contre-cœur ce qu'elle doit faire, de pousser son corps d'un côté, son âme de l'autre, et d'être tiraillée par les mouvements les plus contraires. Ces désespoirs même, où elle triomphe et s'admire, ne lui valent que le mépris ; et jusqu'aux choses dont elle se glorifie, elle ne les fait pas de plein gré. S'agit-il d'un mal qu'elle redoute, l'attente est pour elle aussi accablante que l'événement, et tout ce qu'elle craint de souffrir elle le souffre par la crainte seule. Dans une constitution débile la maladie s'annonce par des signes précurseurs : c'est une sorte d'engourdissement qui pèse sur les nerfs, une lassitude sans avoir rien fait, des bâillements, un frisson qui parcourt les membres ; ainsi une âme maladive, bien avant que les maux ne la terrassent, se sent ébranlée ; elle les anticipe, elle tombe avant l'heure. Or quelle plus grande extravagance que d'être en anxiété de l'avenir, et, au lieu de se réserver pour les douleurs futures, d'aller au-devant de ses misères et de rapprocher des crises que pour bien faire on doit reculer, si les dissiper est impossible. Veux-tu la preuve qu'on ne doit jamais se tourmenter de l'avenir ? Qu'un homme apprenne que dans cinquante ans d'ici il subira quelque supplice, en sera-t-il troublé, si sa pensée ne franchit l'intervalle pour se plonger dans ces angoisses qui ne l'attendaient qu'au bout d'un demi-siècle ? C'est par un même travers que certains esprits, amoureux du chagrin et en quête de sujets d'affliction, s'attristent de vieux souvenirs déjà effacés par le temps. Les peines passées, tout comme celles à venir, sont loin de nous : nous ne sentons ni les unes ni les autres. Or il faut que l'on sente pour qu'il y ait douleur.

LETTRE LXXV.

Écrire simplement et comme on pense. Affections et maladies de l'âme. Trois classes d'aspirants à la sagesse.

Tu te plains du style trop peu apprêté de mes lettres. Mais qui donc parle avec apprêt, s'il ne veut être un insipide parleur ? Comme dans ma conversation avec toi, soit assis, soit en promenade, il n'y aurait ni travail ni gêne, ainsi je veux que soient mes lettres : qu'elles n'aient rien de recherché, de factice. S'il était possible, je voudrais te montrer à nu ce que j'ai dans l'âme plutôt que te le dire. La discussion la plus vive ne me ferait ni frapper du pied, ni agiter les bras, ni renforcer ma voix ; je laisserais cela aux orateurs et me contenterais de te transmettre mes pensées sans vain ornement comme sans platitude. Il n'est qu'un point dont je sois jaloux de te convaincre, c'est que je pense toutes les choses que je dis, et que non-seulement je les pense, mais que je suis passionné pour elles. Autre est le baiser qu'on donne à une maîtresse, autre celui qu'on donne à un fils ; et toutefois ce baiser si chaste et si pur manifeste assez la

tendresse d'un père. Aux dieux ne plaise que je condamne à la sécheresse et à la maigreur nos entretiens sur ces grands sujets ; la philosophie ne divorce point avec l'imagination ; mais il ne faut pas dépenser trop de travail en paroles. Il faut avoir pour but essentiel de parler comme on sent, de sentir comme on parle, de faire concorder son langage avec sa conduite. Il a rempli ses engagements celui qui, à le voir et à l'entendre, est toujours le même. Avant de juger quel il est, ce qu'il vaut, voyons s'il est un.

Nos discours doivent tendre non à plaire, mais à être utiles. Si pourtant l'éloquence nous vient sans qu'on la cherche trop, si elle s'offre d'elle-même, ou coûte peu, qu'on l'admette, et qu'elle serve d'accompagnement à nos belles doctrines, de telle sorte qu'elle fasse ressortir les choses plutôt qu'elle-même. Il est des arts qui parlent exclusivement à l'esprit : celui-ci est l'affaire de l'âme. Le malade ne cherche pas un médecin qui parle bien, mais qui guérisse : si le hasard veut néanmoins que ce même homme qui sait guérir, discoure avec grâce sur le traitement à suivre, le malade en sera bien aise, mais ne s'estimera pas plus heureux pour lui avoir trouvé ce second talent, aussi peu nécessaire à un médecin qu'une belle figure à un pilote. Pourquoi me vouloir chatouiller et charmer l'oreille ? Il s'agit d'autre chose. C'est le fer, c'est le feu, c'est la diète qu'il me faut. Voilà pourquoi tu es mandé : tu as à soigner un mal invétéré, grave, épidémique. Tu n'as pas moins à faire qu'un Hippocrate en temps de peste. Et c'est à peser des mots que tu t'amuses ! Trop heureux si tu pouvais suffire aux choses ! Quand amasseras-tu les trésors de la science ? Quand te l'appliqueras-tu assez intimement pour qu'elle ne puisse t'échapper ? Quand la mettras-tu à l'épreuve ? Il n'en est pas de celle-ci comme des autres qu'il suffit de confier à sa mémoire : c'est à l'œuvre qu'il faut l'essayer. Ici l'homme heureux n'est pas l'homme qui sait, mais qui pratique.

« Mais quoi ? N'y a-t-il pas des degrés intermédiaires ? Hors de la sagesse, n'y a-t-il plus que précipices ? » Non pas, à mon avis : les hommes qui sont en progrès sont encore au nombre des insensés, mais séparés d'eux par un vaste intervalle ; et parmi ces premiers même on trouve de grandes différences. Ils se divisent, selon quelques-uns, en trois classes. La première comprend ceux qui n'ont pas encore la sagesse, mais qui déjà ont pris pied dans son voisinage. Toutefois, si près qu'on soit du but, on est en deçà. « Quels sont ces hommes, demandes-tu ? » Ceux qui ont déjà dépouillé et passions et vices, qui ont appris à quoi ils doivent s'attacher, mais dont la confiance n'est pas allée jusqu'à l'épreuve et qui n'ont point usé de leur trésor. Néanmoins la situation qu'ils ont fui, ils n'y peuvent plus retomber ; ils en sont à ce point où l'on ne glisse plus en arrière ; mais ce n'est pas encore à leurs yeux chose bien claire, et, comme je me rappelle l'avoir écrit dans une de mes lettres, *ils ne savent pas qu'ils savent*. Ils jouissent déjà d'un état meilleur, ils n'y ont pas foi encore. Ces hommes en progrès sont désignés par quelques-uns comme ayant échappé aux maladies de l'âme, mais non tout à fait à ses affections, et comme foulant encore une pente glissante, vu que personne n'est en dehors des tentations de la méchanceté, s'il ne s'est entièrement débarrassé d'elle, et que nul ne s'en est débarrassé s'il ne s'est, au lieu d'elle, revêtu de la sagesse.

Quelle différence y a-t-il entre les *maladies* de l'âme et ses *affections* ? Je l'ai souvent énoncé : je veux te le rappeler encore. Ces maladies sont les vices invétérés, endurcis, comme la cupidité, l'ambition excessive : une fois maîtres de l'âme, ils la tiennent enserrée et deviennent ses éternels vautours. Pour les définir brièvement, ces maladies sont les faux préjugés où l'on s'obstine, comme de croire vivement désirable ce qui ne l'est que faiblement ; ou, si tu l'aimes mieux, c'est convoiter trop fort des choses faiblement désirables ou qui ne le sont pas du tout ; ou c'est priser trop haut ce qui a peu ou point de prix. Les *affections* sont des mouvements de l'âme répréhensibles, soudains et impétueux, qui, répétés et négligés, font les maladies ; de même qu'un catarrhe simple, qui n'a point passé à l'état chronique, produit la toux ; et la toux

continue et invétérée, la phtisie. Ainsi les âmes qui ont fait le plus de progrès sont hors des *maladies*, mais ressentent encore des *affections*, si près qu'elles soient d'être parfaites.

À la deuxième classe appartiennent ceux qui se sont délivrés et des plus dangereuses *maladies* et même des *affections*, mais qui à cet égard ne possèdent point la pleine sécurité : ils peuvent éprouver des rechutes.

La troisième classe a laissé derrière elle des vices graves et nombreux, mais non pas tous les vices ; libre de l'avarice, elle reste sujette à la colère, l'aiguillon de la chair ne la tourmente plus, mais l'ambition ne l'a pas quittée ; elle ne convoite plus, mais elle craint encore ; ces craintes mêmes lui laissent assez de fermeté pour certaines choses, bien qu'elle faiblisse pour d'autres ; elle méprise la mort, et la douleur l'épouvante.

Une réflexion sur cette dernière classe : estimons-nous bien partagés, si nous y sommes admis. Il faut une riche et heureuse nature, un grand et assidu dévouement à l'étude pour occuper le second rang : mais la troisième nuance n'est pas non plus à dédaigner. Songe et regarde combien d'iniquités t'environnent ; vois s'il est un seul attentat sans exemple ; quels progrès fait chaque jour le génie du mal ; que de méfaits politiques et privés ; tu sentiras que pour nous c'est assez faire que de ne pas être parmi les plus corrompus. « Mais j'espère, moi, pouvoir aussi m'élever plus haut. » Je le souhaiterais pour nous plutôt que je ne le promettrais. Le mal en nous a pris l'avance ; nous marchons à la vertu, empêtrés de mille vices ; j'ai honte de le dire : nous cultivons l'honnête à nos moments perdus. Mais quel magnifique salaire nous est réservé, si nous rompons nos empêchements, nos mauvaises tendances si tenaces ! Ni cupidité, ni crainte ne nous feront plus reculer ; inébranlables à toutes les alarmes, incorruptibles aux voluptés, nous n'aurons point horreur de la mort, non plus que des dieux ; nous saurons que ni la mort n'est un mal, ni les dieux ne sont méchants. Il y a autant de faiblesse dans l'être qui fait souffrir que dans celui qui souffre : aux êtres bons par excellence le pouvoir de nuire manque. Quel trésor nous attend si, quelque jour, de cette fange nous nous élevons à la hauteur sublime du sage, à cette tranquillité d'âme et, toute erreur bannie, à l'absolue indépendance ! « Cette indépendance, quelle est-elle ? » Ne craindre ni les hommes ni les dieux, ne vouloir rien de honteux, rien d'immodéré, exercer sans limites la royauté de soi-même. Inestimable bien que celui de s'appartenir !

LETTRE LXXVI.

Sénèque, quoique vieux, prend encore des leçons. Il prouve de nouveau que l'honnête est le seul bien. N'estimer dans l'homme que son âme.

Tu me menaces d'une brouille sérieuse, si je te laisse rien ignorer de ce que je fais journellement. Vois comme j'en use franchement avec toi : quelle confidence je vais te faire ! J'assiste aux leçons d'un philosophe, et voilà cinq jours que je vais à son école où dès la huitième heure je l'entends discuter. « Bel âge pour s'instruire ! » diras-tu. Pourquoi non ? N'est-ce pas le comble de la sottise que de s'autoriser d'avoir été longtemps sans apprendre, pour n'apprendre plus ? Qu'est-ce à dire ? Me faut-il vivre en petit-maître, en jeune homme ? Ah ! je bénis ma vieillesse, si telle est la seule inconvenance qu'on lui reproche. Cette école est faite pour les hommes de tout âge : allons-y, nous autres vieillards, et les jeunes gens suivront. Quoi ! j'irai au théâtre en cheveux blancs ; je me ferai porter au cirque ; pas un combat de gladiateurs ne se donnera sans moi, et je rougirais d'aller entendre un philosophe ! Il faut apprendre tant

que l'on ignore ; et, si j'en crois le proverbe, tant qu'on est en ce monde : proverbe qui ne s'applique à nulle autre chose mieux qu'à la philosophie ; il faut apprendre l'art de vivre aussi longtemps que dure la vie. D'ailleurs, moi aussi j'enseigne quelque chose en cette école. « Quoi ? » diras-tu. Que le vieillard même doit apprendre. Je rougis pour l'espèce humaine chaque fois que j'entre dans l'école de Métronacte. Il faut, pour y arriver, passer, comme tu sais, devant le théâtre napolitain, toujours encombré. Là on discute, avec une extrême chaleur, la supériorité d'un joueur de flûte : on fait foule autour d'un trompette grec ou d'un héraut qui proclame le vainqueur. Et ces bancs devant lesquels on recherche quel est l'homme vertueux, où l'on apprend à l'être, sont presque déserts. Ceux qu'on y voit passent dans le monde pour n'avoir rien de bon à faire : on les traite d'imbéciles et de fainéants. J'envie ces titres de dérision : écoutons sans nous émouvoir les sarcasmes de l'ignorance ; qui marche vers l'honnête doit mépriser tous ces mépris-là.

Poursuis, Lucilius, et hâte-toi : qu'il ne t'arrive pas, comme à moi, d'attendre si tard pour t'instruire ; hâte-toi même d'autant plus que l'étude entreprise par toi ne s'achèvera qu'à peine sur tes vieux jours. « Combien y ferai-je de progrès ? » dis-tu. Autant que tu feras d'efforts. Qu'attends-tu ? La sagesse n'est pour personne un don du hasard. L'argent peut venir de lui-même, les honneurs t'être déférés, la faveur et les dignités se jeter à ta tête ; la vertu ne tombera pas sur toi à l'improviste : ce n'est pas au prix d'une légère peine, d'un mince travail qu'on la connaîtra ; mais est-ce trop qu'un labeur sérieux pour entrer en possession de tous les biens à la fois ? Car le bien dans son unité c'est l'honnête ; tu ne peux trouver rien de vrai, rien de sûr dans tout ce qui séduit l'opinion.

Établissons pourquoi l'unique bien est l'honnête, puisque tu juges que ma précédente lettre ne l'a point assez expliqué, et que je te semble avoir fait plutôt un éloge qu'une démonstration : puis je résumerai en peu de mots ce que j'aurai dit. Toute chose a son mérite propre et constitutif : la vigne se recommande par sa fertilité et par la saveur de son vin, le cerf par sa vitesse. Veux-tu savoir pourquoi la force des bêtes de somme est dans les reins ? Parce qu'elles ne sont bonnes qu'à porter des fardeaux. La première qualité dans un chien est la finesse de l'odorat, s'il doit aller en quête du gibier ; l'agilité, s'il doit le poursuivre ; la hardiesse, s'il est fait pour mordre et attaquer. Ce que chaque être doit avoir de meilleur en soi, c'est l'aptitude pour laquelle il est né, qui lui donne son rang. Quelle est dans l'homme la meilleure chose ? La raison : par elle il marche roi des animaux, il vient après les dieux. Cette raison perfectionnée est donc le bien propre de l'homme : tout le reste lui est commun avec les brutes et les plantes. Il est fort ? le lion ne l'est-il pas ? Il a la beauté ? le paon a la sienne. Il est prompt à la course, le cheval aussi. J'omets de dire : sous ces trois rapports il est inférieur. Je ne cherche point en quoi il excelle, mais ce qu'il possède seul. Il a un corps : les arbres en ont un. Il a des élans, des mouvements volontaires : de même la bête, et le vermisseau. Il a une voix : mais combien le chien l'a plus éclatante, l'aigle plus perçante, le taureau plus grave, le rossignol plus douce et plus flexible ! Quel est le privilège de l'homme ? La raison. Quand cette raison a toute sa rectitude, quand elle est consommée, la félicité humaine est complète. Si donc tout bien, perfectionné dans son essence, est digne d'éloge, est parvenu aux fins de sa nature, et si la raison est le bien de l'homme, l'homme est louable quand il l'a perfectionnée, quand il a satisfait à sa vocation ici-bas. Cette raison parfaite, on l'appelle vertu, ou, ce qui est même chose, l'honnête. Le seul mérite qui soit en l'homme est donc celui qui seul vient de l'homme : car nous ne cherchons pas maintenant ce que c'est que le bien, mais ce que c'est que le bien de l'homme. Si ce n'est pas autre chose que la raison, elle sera pour lui l'unique bien, mais qui compensera tous les biens du monde. L'homme méchant sans doute sera

désapprouvé ; bon, on l'approuvera ; donc le premier, le seul bien de l'homme est ce par quoi on l'approuve ou le désapprouve.

Tu ne doutes pas que ce ne soit un bien, tu doutes que ce soit le seul. Qu'un homme possède tous les autres avantages, santé, richesse, nombreuses images d'ancêtres, vestibule encombré de clients, mais qu'on le reconnaisse pour malhonnête l'homme, il sera condamné par toi. Qu'un autre, n'ayant rien de ce que je viens d'énumérer, se trouve dénué de fortune, de clients, de noblesse, d'une longue série d'aïeux et de bisaïeux, mais que la voix publique le proclame vertueux, tu l'estimeras. Partant le seul vrai bien est celui qui rend louable son possesseur, abandonné même de tout le reste, et qui appelle sur ceux qui ne l'ont pas, fussent-ils comblés de tous les autres biens, la réprobation et le mépris.

Il en est des hommes comme des choses. On entend par un bon navire non celui qui est peint de riches couleurs, ou dont la proue est d'or ou d'argent, et la divinité tutélaire sculptée en ivoire, ou qui porte l'argent du fisc et les trésors des rois, mais celui qui, ferme et solide, bien calfeutré contre les infiltrations de l'onde, assez fort pour rompre le choc des vagues, est docile au gouvernail, bon voilier, et garde au vent son équilibre. L'épée que tu juges bonne n'est pas celle qui pend à un baudrier doré, ni dont le fourreau est constellé de pierres précieuses ; c'est celle qui pour frapper a le tranchant bien affilé et dont la pointe percerait les plus dures cuirasses. On ne s'enquiert pas si une règle est plus ou moins belle, mais si elle est bien droite. Toute chose se prise en raison de sa destination, de la propriété qu'elle a. Ainsi, dans l'homme, il n'importe ce qu'il exploite d'arpents et de capitaux, combien de saluts il recueille, quel est le haut prix de son lit de table, le transparent de son vase à boire : combien est-il bon, voilà ce qui importe ; or il est bon, si sa raison est développée dans toute sa rectitude et selon ce que veut de lui sa nature. Voilà ce qu'on nomme *vertu*, voilà *l'honnête*, et l'unique bien de l'homme. Car la raison seule nous rendant parfaits, la raison parfaite nous rend seule heureux ; par conséquent l'unique bien de l'homme est ce qui seul fait son bonheur.

Nous donnons aussi le nom de biens à tout ce qui émane de la vertu et en porte le cachet, en un mot à toutes ses œuvres. Mais elle est elle-même l'unique bien à ce titre qu'il n'en existe aucun sans elle. Si tout bien réside dans l'âme, tout ce qui la fortifie, l'élève, l'agrandit est bien ; or qui rend l'âme forte, élevée, grande, sinon la vertu ? Tout autre mobile, en excitant nos passions, abaisse en revanche et énerve l'âme, et, lorsqu'il semble la rehausser, la gonfle de mille chimères qui l'abusent. Il n'est donc qu'un vrai bien, celui qui améliore l'âme. Toutes les actions de la vie se règlent sur la considération de l'honneur ou de la honte qui en résulte ; c'est par là qu'on se détermine à faire ou à ne pas faire. Développons cette pensée. Ce que l'homme de bien croira qu'il est honnête de faire, il le fera, si pénible que ce soit ; il le fera, même à son détriment ; il le fera, quand il y aurait danger pour lui. Mais une chose honteuse, il ne la fera jamais, dût-elle lui valoir richesses, plaisir, pouvoir. Nulle crainte ne le détournera de l'honnête, nul espoir ne l'engagera dans la honte. Si donc on le voit suivre à tout prix l'honnête, fuir à tout prix ce qui ne l'est pas, et dans tous les actes de sa vie n'envisager que deux seuls points, à savoir qu'il n'est d'autre bien que l'honnête et d'autre mal que son contraire ; si la vertu est la seule chose qui ne se fausse point, qui garde toujours sa même rectitude, il n'est dès lors de bien que la vertu : il ne peut arriver qu'elle cesse de l'être ; elle ne court plus risque de changer. L'erreur gravit vers la sagesse ; la sagesse ne retombe point dans l'erreur.

J'ai dit, tu te le rappelles peut-être, que dans un élan indélibéré grand nombre d'hommes ont foulé aux pieds ce qu'ambitionne et ce que redoute le vulgaire. Il s'en est trouvé qui plongèrent leur main dans les flammes, ou dont le bourreau ne put interrompre les rires ; d'autres, aux funérailles de leurs fils, n'ont pas versé une larme ;

d'autres ont couru d'un pas intrépide au-devant de la mort. L'amour, la colère, la cupidité ont appelé de tous leurs vœux le péril. Ce que peut un entêtement passager, poussé par un mobile quelconque, combien la vertu ne le peut-elle pas davantage, elle qui ne va point par élan, par saillie, mais qui est soutenue dans son action, permanente dans son énergie ! Il s'ensuit que des choses méprisées souvent par des gens sans lumières, toujours par le sage, ne sont ni des biens ni des maux ; et que l'unique bien, c'est cette même vertu qui marche tête haute entre l'une et l'autre fortune avec grand mépris pour toutes deux.

Si tu admets l'opinion qu'il est encore d'autre bien que l'honnête, plus de vertu qui n'en soit ébranlée ; pas une en effet qui se puisse maintenir, si elle aspire, en dehors d'elle-même, à quoi que ce soit. Cet état de choses répugne à la raison, de laquelle les vertus procèdent, à la vérité, qui n'existe point sans la raison ; et toute opinion qui répugne à la vérité est fausse. Tu m'accorderas nécessairement que le dévouement de l'homme de bien envers les dieux est absolu : ainsi, quoiqu'il lui arrive, il le supportera sans murmure, sachant bien qu'ainsi l'a voulu la loi divine d'après laquelle marche l'univers. Cela étant, il n'y aura pour lui d'autre bien que l'honnête ; car l'honnête a pour loi d'obéir aux dieux, de ne pas s'indigner des coups imprévus, de ne pas déplorer son sort, mais d'en subir patiemment la nécessité et de satisfaire aux ordres d'en haut. Si en effet il était d'autre bien que l'honnête, il s'ensuivrait pour nous un amour effréné de la vie et de tout ce qui fait le matériel de la vie, passion intolérable, illimitée, jamais stable. Le seul bien est donc l'honnête, dont la limite est fixe. Nous avons dit que les hommes vivraient plus heureux que les dieux, si les choses dont l'usage est étranger aux dieux étaient des biens, par exemple l'argent, les honneurs. Ajoute que, si toutefois l'âme dégagée du corps lui survit, son nouvel état est plus heureux que le premier qui la tenait plongée dans la matière. Or, dans le système où les choses dont le corps fait usage seraient des biens, l'âme séparée du corps y perdrait ; et il est contre la vraisemblance qu'une âme libre, en possession de l'immensité, perde à ne plus être close et investie dans sa prison. Si ce sont des biens, avais-je dit en outre, que ces avantages dont la brute jouit ainsi que l'homme, la brute aussi possède la vie heureuse, ce qui de tout point est impossible. Il n'est rien que pour l'honnête on ne doive souffrir : le devrait-on, s'il y avait d'autre bien que l'honnête ?

Ce que j'avais développé plus au long dans ma précédente lettre, le voilà en raccourci et dans un rapide exposé. Mais jamais tu n'admettras une pareille doctrine comme vraie, qu'en exaltant ton âme, qu'en t'interrogeant de la sorte : « Si le danger de la patrie exige que je meure pour elle et que je rachète le salut de tous par mon sang, présenterai-je la tête, non-seulement avec résignation, mais encore avec joie ? » Si tu es prêt à le faire, c'est qu'il n'est point d'autre bien que l'honnête : tu quittes tout pour le posséder. Vois jusqu'où va sa puissance. Tu vas mourir pour la patrie, et, s'il le faut, à l'instant même, dès que tu sauras qu'il le faut. Cet acte sublime t'abreuve en un instant court et fugitif d'une immense félicité ; et bien que, chez les morts et notre rôle achevé sur la terre, on ne recueille aucun fruit de son sacrifice, la perspective du bien qu'il produira te comble de joie. Oui, l'homme de cœur, le juste, qui se représente comme prix de son trépas la liberté de son pays, le salut de tous ceux pour lesquels il s'immole, cet homme jouit d'une volupté suprême, et ces périls sont des délices. Et dût-on lui ravir cette grande et dernière satisfaction que donne l'accomplissement d'une telle œuvre, il n'hésiterait pas à se précipiter dans la mort, heureux de son noble et pieux dévouement. Oppose-lui mille raisons pour retenir son élan, dis-lui. « Ton action sera suivie d'un prompt oubli, de la froideur, de l'ingratitude de la cité. – Tout cela, répondra-t-il, est en dehors de ce que je vais faire ; je vois mon acte en soi, ma

conscience me dit qu'il est beau : quelque part qu'elle me guide et m'appelle, je la suis. »

L'unique bien est d'une nature telle qu'il se fait sentir non-seulement aux âmes parfaites, mais aux cœurs nobles par nature et bien doués ; tous les autres biens sont choses légères et changeantes. Aussi les possède-t-on avec anxiété : si haut que les entasse sur une même tête la bienveillance du sort, c'est pour leur maître une lourde charge, embarrassante toujours, parfois même écrasante. De tous ces hommes que tu vois éclatants de pourpre, pas un n'est heureux, non plus que ces princes de théâtre pour qui le sceptre et la chlamyde sont un attribut de leur rôle, et qui après avoir étalé en public leur haute stature et leurs cothurnes, à peine sortis de la scène se déchaussent et redescendent à leur taille naturelle. Non, de tous ces personnages guindés bien haut sur un échafaudage d'honneurs et de richesses, pas un n'est grand. Pourquoi donc le paraissent-ils ? Tu mesures base et statue ensemble. Un nain sera toujours petit, eût-il une montagne pour piédestal, et un colosse toujours grand, fût-il descendu dans un puits.

L'erreur dont nous souffrons, qui nous fascine, c'est que nous ne prisons jamais l'homme pour ce qu'il est ; nous ajoutons à la personne son entourage. Et pourtant, si l'on veut rechercher son vrai prix et savoir quel il est, c'est à nu qu'il faut l'examiner. Qu'il dépose devant toi ce patrimoine, ces honneurs et tous ces autres mensonges de la Fortune ; dépouille-le même de son corps, n'envisage que son âme, ce qu'elle est, tout ce qu'elle est, si sa grandeur est personnelle ou d'emprunt. Voit-il sans baisser la paupière les glaives étincelants ; sait-il qu'il ne lui importe en rien que sa vie s'exhale de ses lèvres ou par sa gorge entrouverte, donne-lui le nom d'heureux ; donne-le-lui si à la menace de tortures physiques, de rigueurs du sort, d'iniquités d'un homme puissant, si en présence des chaînes, de l'exil, de tous les fantômes dont s'épouvantent nos imaginations, il demeure impassible et dit :

Nul péril à ma vue
Ne présente, ô prêtresse, une face imprévue :
J'ai tout pesé d'avance et je suis préparé.

« Ces menaces que tu me fais aujourd'hui, je me les suis faites en tous temps : homme, je me tiens prêt aux accidents de l'humanité. » D'un mal prévu le choc ne vient plus qu'amorti. Mais pour les âmes irréfléchies et qui ont foi en la Fortune, tous les événements ont une face nouvelle et inopinée ; et la nouveauté, chez ces sortes de gens, fait presque tout le mal. Vois pour preuve comme l'habitude leur donne le courage d'endurer ce qu'ils croyaient insupportable. C'est pourquoi le sage s'aguerrit contre les maux à venir ; et ce que les autres ne trouvent léger qu'après de longues souffrances, lui le rend tel en y pensant longtemps. On entend parfois cette exclamation échappée aux imprévoyants : « Pouvais-je me douter que ce coup m'attendait ? » Mieux instruit, le sage les attend tous : quoi qu'il advienne, il dit : « Je le savais. »

LETTRE LXXVII.

La flotte d'Alexandrie. Mort volontaire de Marcellus. Juger d'une vie par son dénouement.

Aujourd'hui, à l'improviste, nous avons vu paraître les navires d'Alexandrie, qu'on dépêche toujours en avant pour annoncer la flotte qui doit les suivre. On les

nomme *tabellaires*. Leur vue est une fête pour la Campanie : la population de Pouzzole est toute sur les jetées et reconnaît à la forme des voiles, parmi une foule d'autres navires, les Alexandrins : car ils ont seuls le droit d'arborer la voile de perroquet, le *siparum*, dont les autres ne font usage qu'en pleine mer. Rien en effet ne facilite la course comme les hautes voiles : c'est de là que le bâtiment reçoit sa plus forte impulsion. Aussi, quand le vent augmente et devient plus grand qu'il ne faut, on baisse l'antenne : le souffle a moins de force quand il donne par le bas. Lorsque les vaisseaux sont dans les eaux de Caprée et de l'orageux promontoire

D'où Pallas voit au loin les flots se balancer,

la règle est qu'ils se contentent de la grande voile ; ceux d'Alexandrie ont seuls le *siparum* pour insigne.

Tandis que de divers points tout le monde courait au rivage, je me suis senti vraiment heureux de ma paresse. Au moment de recevoir des lettres de mes correspondants, je ne me suis point hâté de savoir en quel état se trouvaient mes affaires, quelles nouvelles m'arrivaient. Depuis longtemps pertes et gains me sont étrangers. Je devrais prendre ainsi les choses, quand même je ne serais pas vieux, à plus forte raison dans un âge où, si peu que je posséderais, il me resterait plus de provisions que de chemin à faire, surtout quand celui où nous sommes entrés n'exige pas qu'on aille jusqu'au bout. Un voyage est inachevé si l'on s'arrête à mi-chemin ou en deçà du terme où l'on tend ; la vie n'est point inachevée, si elle est honnête. N'importe où elle finit, si elle finit bien, elle est complète. Mais souvent il faut avoir le courage de finir, même sans motifs bien puissants ; sont-ils bien puissants ceux qui nous retiennent ?

Tullius Marcellinus, que tu as très-bien connu, paisible jeune homme et vieux de bonne heure, frappé d'une maladie qui, sans être incurable, devenait longue, assujettissante, exigeante, s'est avisé de délibérer s'il se ferait mourir. Ses amis convoqués vinrent en foule. Les pusillanimes lui donnaient le conseil qu'eux-mêmes se seraient donné ; les autres, flatteurs et complaisants, opinaient dans le sens qu'ils présumaient lui devoir agréer le plus. Un stoïcien de nos amis, personnage d'un rare mérite, et, pour faire en deux mots son digne éloge, homme ferme et d'un vrai courage, lui adressa, selon moi, la plus belle des exhortations. Il débuta ainsi : « Mon cher Marcellinus, ne te mets pas l'esprit à la torture, comme s'il s'agissait d'une bien grande affaire. Ce n'est pas une chose si importante que de vivre : tous tes esclaves, tous les animaux vivent ; l'important est de mourir noblement, en sage, en homme de cœur. Songe que de temps passé à ne faire que la même chose : la table, le sommeil, les femmes, voilà le cercle où roule la vie. Et on peut vouloir mourir sans avoir grande sagesse ni grand courage, ou sans être fort malheureux ; il suffit qu'on s'ennuie de vivre. » Marcellinus n'avait pas besoin qu'on l'excitât, mais qu'on l'aidât à mourir, en quoi ses esclaves lui refusaient l'obéissance. Le stoïcien commença par dissiper leurs craintes, en leur apprenant que des esclaves ne couraient de risque qu'autant qu'il ne serait point certain que la mort du maître eût été volontaire ; que d'ailleurs il était d'aussi mauvais exemple d'empêcher son maître de mourir que de l'assassiner. Puis il rappelle à Marcellinus qu'il ne serait pas mal, tout comme au sortir de la table on partage la desserte aux valets qui l'entourent, de faire en sortant de ce monde quelque don à ceux qui avaient été les serviteurs de toute sa vie. Marcellinus était facile et libéral, au temps même où c'était encore du sien qu'il donnait. Il distribua de légères sommes à ses esclaves en pleurs, qu'il prenait lui-même soin de consoler. Il n'eut pas besoin de fer, d'effusion de sang : il s'abstint trois jours de nourriture. Il fit dresser dans sa chambre une tente à baignoire ; puis on apporta la baignoire même où il resta

longtemps couché. L'eau chaude qu'on y versait de temps à autre le fit insensiblement défaillir, et cela, comme il disait, non sans une certaine jouissance que procure d'ordinaire ce doux anéantissement bien connu de moi, qui ai plus d'une fois perdu connaissance.

Je me suis laissé aller à ce récit qui t'intéressera sans doute : tu y verras comment a fini ton ami, sans agonie, et sans souffrir. Car bien qu'il l'eût provoquée, il est entré mollement dans la mort : il a glissé hors de cette vie. Ce récit d'ailleurs peut ne pas être inutile : souvent la nécessité nous appelle à donner de pareils exemples. Souvent le devoir nous dit de mourir, et nous résistons ; la nature nous y force, et nous résistons. Nul n'est stupide au point d'ignorer qu'il doit un jour cesser d'être ; pourtant, approche-t-il de ce jour, il tergiverse, il tremble, il gémit. Ne te semblerait-il point le plus fou des hommes, celui qui pleurerait de n'être pas au monde depuis mille ans ? Non moins fou est celui qui pleure parce que dans mille ans il n'y sera plus. N'être plus, n'avoir pas été, n'est-ce point même chose ? Ni l'une ni l'autre époque ne t'appartiennent. Jeté sur un point du temps, quand tu pourrais l'étendre ce point, jusqu'où l'étendras-tu ? Pourquoi ces pleurs, ces souhaits ? Peine perdue !

N'espère rien du sort : il est sourd aux prières.

Tout est réglé sans retour, et tout marche d'après la grande et éternelle loi de fatalité. Tu iras où vont toutes choses. Est-ce donc pour toi une condition nouvelle ? C'est celle de ta naissance ; ç'a été le sort de ton père, de ta mère, de tes aïeux, de tous ceux qui t'ont précédé comme de tous ceux qui te suivront. Une chaîne indissoluble, où nul effort ne peut rien changer, embrasse et traîne tout avec elle. Que de morts ont peuplé les tombeaux avant toi ! Combien s'y acheminent derrière toi ! Combien y entreront avec toi ! Tu serais, j'imagine, plus résolu, si tu mourais de compagnie avec plusieurs milliers d'hommes. Eh bien, des milliers d'hommes et d'animaux, en ce moment même où tu hésites à mourir, exhalent leurs vies de diverses manières. Et toi seul ne pensais pas qu'enfin tu arriverais où tu n'as cessé de tendre ? Point de chemin qui n'aboutisse.

Tu crois qu'ici je vais rapporter des exemples de grands hommes ! Ce sont des enfants que je te veux citer. On nous a transmis le souvenir de ce Spartiate encore impubère qui, fait prisonnier, criait dans son dialecte dorien : « Non, je ne servirai pas ! » et l'effet répondit à la parole. À la première chose servile et dégradante qui lui fut commandée (il s'agissait d'apporter un vase destiné à d'ignobles besoins), il se brisa la tête contre la muraille. La liberté est si près de nous ! Et des hommes consentent à servir ! Ne voudrais-tu pas voir ton fils plutôt périr ainsi que ramper lâchement pour vieillir ? Pourquoi donc tant d'angoisses, quand une mort courageuse est l'acte d'un enfant ? Si tu ne veux pas suivre, tu seras entraîné. Empare-toi des droits qu'a sur toi l'extérieur. N'auras-tu pas, comme cet enfant, le cœur de dire : « Je ne suis plus esclave ! » Hélas ! tu es esclave des hommes, esclave des choses, esclave de la vie : car la vie, pour qui n'ose mourir, est un esclavage. Et qu'as-tu qui t'oblige d'attendre ? Les plaisirs qui t'arrêtent, qui te retiennent, tu les as épuisés. Il n'en est plus qui soit nouveau pour toi, plus qui ne te rebute par la satiété même. La saveur du vin pur, du vin miellé, tu les connais : qu'importe que cent ou mille amphores passent par ta vessie ? Tu n'es qu'un filtre à liqueurs. Blasée sur la délicatesse des coquillages, du rouget, ta soif de jouir ne t'a pas laissé pour l'avenir une seule fleur qui ne soit fanée. Voilà pourtant à quoi tu as tant de peine à t'arracher. Qu'y a-t-il encore dont il te fâche d'être privé ? Tes amis ? Ta patrie ? Pour l'amour d'elle, dis-moi, retarderais-tu ton souper, toi qui pour l'avancer éteindrais, si tu pouvais, le soleil ? Car qu'as-tu jamais fait qui soit digne de la lumière ? Confesse que ce n'est ni le sénat, ni le forum, ni même cette belle

nature que tu regrettes, qui te rendent si lent à mourir : tu gémis de laisser à d'autres le marché aux vivres, où tu n'as rien laissé. Tu crains la mort ! Et tu la braves si bien au sein de tes orgies ! Tu veux vivre ! Tu sais donc comment on doit vivre ? Tu crains de mourir ! Eh ! ta vie n'est-elle pas une vraie mort ? Un jour que César traversait la voie Latine, il rencontra la chaîne des forçats, et l'un d'eux, vieillard dont la barbe descendait jusque sur la poitrine, lui demanda la grâce de mourir : *Est-ce que tu vis ?* répondit Caïus.

C'est la réponse à faire à tous ceux pour qui la mort serait un bienfait. Tu crains de mourir ! Est-ce que tu vis ? « Mais, diras-tu, je veux vivre, moi qui fais si bien ma tâche d'honnête homme : je quitte à regret des devoirs que je remplis avec conscience et avec zèle. » Quoi ! ne sais-tu pas que mourir est aussi un des devoirs de la vie ? Tes devoirs ! auquel renonces-tu ? Le chiffre ici n'est pas certain, le cercle à remplir bien précis. Point de vie qui ne soit courte ? Comparée à la durée de l'univers, celles de Nestor et de Statilia ont fini trop tôt, de Statilia qui fit graver sur son tombeau qu'elle avait vécu quatre-vingt-dix-neuf ans. Admire la sotte vanité de cette vieille, et à quel degré plus choquant ne l'eût-elle pas poussée, s'il lui eût été donné de parfaire la centaine ?

Il en est de la vie comme d'un drame, où ce n'est pas la durée, mais la bonne conduite qui importe. Il est indifférent que tu finisses à tel ou tel point. Finis où tu voudras : seulement que le dénouement soit bon.

LETTRE LXXVIII.

Le mépris de la mort, remède à tous les maux. L'opinion, mesure des biens et des maux.

Les catarrhes fréquents qui te tourmentent et tes petits accès de fièvre qu'amène le prolongement de ces affections devenues chroniques me chagrinent d'autant plus que j'ai éprouvé ce genre de mal. Dans le principe je n'en ai pas tenu compte : jeune encore, je pouvais supporter de pareilles atteintes et bravement tenir tête aux maladies. J'ai fini par être le moins fort, et j'ai vu se fondre jusqu'à mon corps réduit à une extrême maigreur. J'ai pris mainte fois le brusque parti de rompre avec la vie ; je fus retenu par la vieillesse du plus tendre des pères. Je calculai non pas combien j'avais de courage pour mourir, mais le peu qu'il en aurait pour supporter ma perte. Et je m'imposai la loi de vivre, ce qui souvent aussi est un acte de courage. Quelles furent alors mes consolations ? Tu vas le savoir ; mais apprends d'abord que ces principes mêmes de résignation furent pour moi comme un remède souverain. Il est de hautes consolations qui arrivent à nous guérir ; et tout ce qui relève le moral est salutaire même au physique. Nos études m'ont sauvé ; je reporte à la philosophie l'honneur de mon rétablissement, du retour de mes forces : je lui dois la vie, et c'est la moindre de mes dettes envers elle. Ce qui n'a pas peu contribué à ma guérison ce sont mes amis, dont les exhortations, les veilles, les entretiens me soulageaient. Oui, mon excellent Lucilius, rien ne ranime et ne réconforte un malade comme l'affection de ses amis, rien ne le dérobe mieux à l'attente et aux terreurs de la mort. Je ne m'imaginais pas mourir en les laissant après moi : il me semblait, en vérité, que j'allais vivre en eux, sinon avec eux ; je ne croyais pas rendre l'âme, mais la leur transmettre. Voilà où j'ai puisé la volonté de m'aider moi-même, et d'endurer toute espèce de souffrance ; autrement, c'est une grande misère, quand on a repoussé la résolution de mourir, de n'avoir pas le courage de vivre.

Fais appel à ces mêmes remèdes. Le médecin te prescrira la mesure des promenades et des exercices : « Ne cédez pas, dira-t-il, à cette propension au rien faire vers lequel incline une santé languissante ; lisez à haute voix, exercez cette respiration dont les voies et le réservoir sont embarrassés ; montez sur un navire dont le doux balancement secouera vos viscères ; prenez telle nourriture ; ayez recours au vin, comme fortifiant ; suspendez-en l'usage, s'il peut irriter et aigrir votre toux. » Ce que je te prescris, moi, c'est le spécifique non-seulement de ton mal actuel, mais de la vie entière, le mépris de la mort. Rien n'est pénible pour qui a cessé de la craindre.

Trois choses dans toute maladie sont amères : crainte de la mort, douleur physique, interruption des plaisirs. J'en ai dit assez sur la mort ; n'ajoutons qu'un mot : ici ce n'est pas la maladie, c'est la nature qui craint. Que de gens dont la maladie a reculé la mort et dont le salut a tenu à ce qu'on les croyait mourants ! Tu mourras, non parce que tu es malade, mais parce que tu vis. Cette crise t'attend, même en santé : que tu guérisses, tu n'y échapperas point ; tu ne te sauveras que de la maladie.

Quant à l'inconvénient d'être malade, sans doute de grandes souffrances accompagnent cet état ; mais, grâce aux intermittences, elles sont supportables : l'extrême intensité de la douleur en amène le terme. Nul ne peut souffrir avec violence et longtemps : la nature, en mère tendre, nous a conformés de telle sorte que la douleur ou nous fût supportable ou passât vite. Les plus violentes ont pour siège les parties les moins charnues du corps, les nerfs, les articulations : tout ce qu'il y a de ténu dans l'homme donne prise aux atteintes les plus vives, parce que le mal y est à l'étroit. Mais ces mêmes parties s'engourdissent promptement : à force de douleur l'aiguillon douloureux se brise, soit que l'esprit vital, entravé dans son cours naturel, dégénère et perde cette vigueur agissante qui avertit nos sens ; soit que l'humeur viciée, n'ayant plus où s'épandre, se refoule sur elle-même, et frappe d'insensibilité les organes où elle afflue. La goutte aux pieds ou aux mains et toutes les douleurs des vertèbres et des nerfs ont des intervalles de repos, quand la partie torturée ne réagit plus : les premiers élancements causent un vif malaise qui, en se prolongeant, s'amortit, et la souffrance s'arrête à l'engourdissement. Les dents, les yeux, les oreilles sont le siège d'affections d'autant plus aiguës qu'elles naissent sur les points les moins étendus de notre corps ; il en est de même, certes, pour les maux de tête ; mais plus ils sont vifs, plus tôt l'insensibilité et l'assoupissement leur succèdent. Ce qui donc doit consoler dans les grandes souffrances, c'est que nécessairement la sensation cesse dès qu'elle est trop poignante. Mais pourquoi les douleurs physiques sont-elles si importunes au grossier vulgaire ? C'est qu'il n'est point fait aux méditations de l'esprit ; c'est qu'il a trop donné au corps. Aussi l'homme dont le cœur et les vues sont élevés tient-il son âme indépendante du corps : il cultive surtout la meilleure, la divine partie de lui-même ; pour l'autre, quinteuse et fragile, il ne compte avec elle que le moins possible.

« Mais il en coûte d'être sevré de ses plaisirs habituels, de s'abstenir de nourriture, de souffrir la soif et la faim ! » Les premiers jours de privation sont durs : mais les désirs vont ensuite s'émoussant, à mesure que les organes de ces mêmes désirs se lassent et s'affaiblissent. De là les susceptibilités de l'estomac ; de là l'antipathie pour les choses dont on fut avide ; de là la mort même des désirs. Or qu'y a-t-il de pénible à n'avoir pas ce qu'on ne désire plus ? Et puis toute douleur a ses heures de relâche ou du moins ses adoucissements. Et puis on peut et en prévenir la venue et en repousser l'approche par des préservatifs ; car toujours elle est précédée de symptômes, surtout celles qui reviennent habituellement. Les souffrances de la maladie sont supportables pour qui brave sa suprême menace.

Ne va pas toi-même aggraver tes maux et t'achever par tes plaintes. Ils pèseront peu, si l'opinion n'y ajoute point ; et surtout si l'on s'encourage en disant : *Ce n'est*

rien, ou du moins : *C'est peu de chose, sachons l'endurer, cela va finir* ; tu rends le mal léger en le jugeant tel.

Tout dépend de l'opinion : l'ambition, la mollesse, la cupidité ne sont pas seules à se régler sur elle : l'opinion est la mesure de nos douleurs ; on est misérable en proportion de ce qu'on croit l'être. Je voudrais qu'on renonçât à se lamenter sur des souffrances qui sont déjà loin ; point de ces exclamations : « Jamais homme ne fut plus malheureux ! Quels tourments, quels supplices j'ai endurés ! Personne n'eût cru que j'y survivrais ! Que de fois les miens m'ont pleuré comme mort ! Que de fois les médecins m'ont abandonné ! Ceux qu'on lie au chevalet ne sont pas torturés de la sorte ! » Tout cela fût-il vrai, c'est chose passée. Que sert de remanier des plaies qui sont fermées, et d'être malheureux parce qu'on l'a été jadis ? Et quelle est cette manie qu'a tout homme d'exagérer ses misères et de se mentir à lui-même ? Puis on aime à raconter ses peines ; il est naturel qu'on se réjouisse de la fin de ses maux. Loin de nous donc tout à la fois et la crainte de l'avenir, et les retours sur un passé désagréable : celui-ci ne m'est plus rien, l'autre ne me touche pas encore. Au sein même des crises les plus difficiles, que l'homme se dise :

Ces souvenirs un jour peut-être auront leurs charmes !

Qu'il lutte de tout son courage contre la douleur : il sera vaincu, pour peu qu'il lui cède ; il la vaincra, s'il se roidit contre elle. Mais que font la plupart des hommes ? Ils attirent sur eux la chute du fardeau qu'ils devraient soutenir. Cette masse qui est tout proche, qui descend, qui déjà te pèse, si tu veux t'y soustraire te suit et croule plus accablante encore ; tiens ferme et redouble d'efforts, tu la repousseras. Que de rudes coups l'athlète n'essuie-t-il pas sur le visage et sur tout le corps ! Point de tourment toutefois qu'il n'endure par amour de la gloire, et qu'il n'endure non-seulement parce qu'il combat, mais pour combattre : ses exercices sont déjà des tourments. Nous aussi sachons tout surmonter : nous aurons pour prix non point une couronne, une palme, ou le son de la trompette commandant le silence pour qu'on proclame notre nom, mais la vertu, et la fermeté de l'âme et la paix du reste de nos jours, si une fois, dans quelque rencontre, nous avons mis la Fortune hors de combat.

« Mais je sens de cruelles douleurs ! » Qu'est-ce à dire ? Les sens-tu moins quand tu les supportes en femme ? De même que l'ennemi est surtout fatal aux fuyards ; ainsi les désagréments de l'extérieur harcèlent bien plus quiconque veut s'y dérober et tourner le dos. « Mais la charge est lourde ! » Eh ! n'avons-nous reçu la force que pour de légers fardeaux ? Lequel préfères-tu, que la maladie soit longue, ou qu'elle soit violente et courte ? Longue, tu as du relâche, elle donne moyen de respirer, de longs moments où elle fait grâce : il lui faut ses heures d'irritation et de calme. Une maladie courte et précipitée s'éteindra d'elle-même ou elle m'éteindra. Or où est la différence, qu'elle finisse ou que je finisse ? Dans les deux cas plus de souffrance.

Tu te trouveras bien aussi de distraire ton esprit vers d'autres pensées et de l'enlever à celle de la douleur. Rappelle-toi tout ce que tu as fait d'honorable et de courageux : considère les beaux côtés du rôle humain, promène tes souvenirs sur les grands traits qui ont le plus excité ton admiration. Évoque ces hommes intrépides qui triomphèrent de la douleur, celui qui pendant que l'on incisait ses varices n'en poursuivait pas moins sa lecture ; celui qui ne cessa pas de rire, alors qu'irrités par là même les bourreaux épuisaient sur lui tous les raffinements de la cruauté. La raison ne vaincra-t-elle pas la douleur que le rire a vaincu ? Cite-moi telle affection que tu voudras, catarrhe, toux violente et continue qui arrache les poumons par lambeaux, fièvre qui dévore les entrailles, tourments de la soif, membres distordus par le mal qui

en déjette les articulations ; ce qui est pire, c'est la flamme des tortures, le chevalet, les lames ardentes, et le fer enfoncé dans la tumeur même de la plaie pour la raviver, pour creuser encore plus avant. Au milieu pourtant de tous ces supplices, tel homme a pu ne point gémir, que dis-je ? ne point supplier, ne rien répondre : il a pu rire et rire franchement. Et tu n'oserais pas, après cela, te railler de la douleur ?

« Mais la maladie ne me permet de rien faire, de vaquer à aucun devoir. » Ton corps seul est valétudinaire, ton âme ne l'est point. La maladie arrête les pieds du coureur, enchaîne les mains du cordonnier et de l'artisan. Mais si tu as coutume d'employer ton intelligence, tu pourras donner conseils et leçons, écouter, apprendre, interroger, te ressouvenir. Après tout, n'est-ce rien faire que d'être un malade raisonnable ? Tu feras voir qu'on peut surmonter la maladie ou du moins la supporter. Ah ! crois-moi, même chez l'homme gisant dans son lit il y a place pour le courage. Ce n'est pas seulement dans le choc des armes et dans la mêlée que l'on juge une âme énergique, indomptable à toute espèce d'effroi : même sur sa couche l'homme de cœur se révèle. Tu as ton œuvre à faire : lutte bravement contre le mal ; s'il ne t'arrache rien de force ou de surprise, tu donnes un noble exemple aux hommes. Oh ! que de gloire à recueillir de la maladie, si nous y étions en spectacle ! Sois à toi-même ton spectateur, ton admirateur.

Mais poursuivons : il est deux sortes de voluptés. Celles du corps, la maladie les suspend sans en tarir la source, ou, pour dire vrai, en la ravivant. On boit avec plus de plaisir quand on a soif, et l'affamé trouve les mets bien plus savoureux : toute jouissance qui suit la privation est plus avidement saisie. Mais les voluptés de l'âme, plus grandes et plus certaines, nul médecin ne les défend au malade : quiconque les recherche et les goûte avec intelligence dédaigne tout ce qui chatouille les sens. Que je te plains d'être malade ! Tu ne bois plus ton vin à la neige ; tu ne renouvelles plus la fraîcheur de ton breuvage en laissant tomber dans ta large coupe des morceaux de glace ; l'huître du Lucrin ne s'ouvre plus pour toi sur ta table même ; des valets d'office ne s'agitent plus en foule autour de tes convives, apportant les fourneaux mêmes avec les plats. Car tel est le procédé que vient d'inventer la mollesse : de peur qu'un mets ne tiédisse et ne soit pas assez brûlant pour des palais que rien ne réveille plus, le festin entre avec la cuisine. Que je te plains d'être malade ! Tu ne mangeras que ce que tu pourras digérer ; tu n'auras pas, étalé sous tes yeux, un sanglier renvoyé ensuite comme viande trop grossière ; tu n'entasseras pas en pyramide sur un bassin des poitrines d'oiseaux, car l'oiseau entier rebute à voir. Où est pour toi le mal ? Tu mangeras en malade, disons mieux, comme doit manger souvent l'homme sain.

Mais nous supporterons tout cela sans peine, et la tisane et l'eau chaude, et tout ce qui semble intolérable à notre délicatesse énervée par le luxe, à nos âmes plus maladives que nos corps, pourvu qu'à nos yeux la mort cesse d'être un objet d'horreur. Elle cessera de l'être si la limite des biens et des maux nous est connue : alors enfin ni dégoût de la vie ni frayeur de la mort. Comment en effet y aurait-il place pour la satiété dans une existence occupée de tant de choses si variées, si grandes, si divines ? Ce qui toujours nous rend à charge à nous-mêmes, c'est l'inertie dans le loisir. À l'homme qui parcourt le domaine de la nature jamais la vérité n'apporte l'ennui : mais le faux rassasie bien vite. D'autre part si la mort approche et l'appelle, fût-ce prématurément, fût-ce au milieu de sa carrière brisée, il n'en a pas moins cueilli longtemps les fruits de la vie et connu en grande partie la nature : il sait que la vertu ne croît pas en raison du temps. Ceux-là trouvent nécessairement la vie courte qui lui donnent pour mesure des voluptés chimériques, dès lors sans limites.

Que de telles pensées te réconfortent et que le travail de notre correspondance y contribue aussi parfois. Un jour viendra où, rapprochés de nouveau, nous ne ferons plus

qu'un ; et si courts que soient ces moments, nous les ferons longs en les utilisant. Car, comme le dit Posidonius, « un seul jour de l'homme instruit a plus d'étendue que la plus longue vie de l'ignorant. » En attendant, attache-toi, cramponne-toi à ce principe : ne point succomber aux rigueurs du sort, ne pas nous fier à ses faveurs ; ne jamais perdre de vue jusqu'où vont ses caprices, et nous figurer que tout ce qu'il peut faire, il le fera. Toute épreuve longtemps attendue est plus légère quand elle arrive.

LETTRE LXXIX

Scylla, Charybde, l'Etna. La gloire est l'ombre de la vertu.

J'attends que tes lettres me signalent ce que ta tournée dans la Sicile entière t'aura fait voir de nouveau, et tout ce qu'on a de positif sur Charybde. Qu'en effet Scylla ne soit qu'un rocher, qui même n'effraye point les navigateurs, je le sais parfaitement ; mais Charybde répond-elle bien aux histoires qu'on en fait : je le voudrais savoir au juste. Et si par hasard tu l'as observé, la chose en vaut la peine, éclaire-nous sur cette question : le tournoiement du détroit n'a-t-il lieu que sous l'action d'un seul vent, ou bien toute espèce de bourrasque produit-elle le même résultat ? est-il vrai enfin que tout ce que saisit ce courant circulaire est entraîné sous l'eau l'espace de plusieurs milles et ne reparaît que vers la côte de Tauroménium ? Quand tu m'auras bien marqué tout cela, j'oserai alors te prier de gravir en mon honneur le mont Etna, qui se consume et s'affaisse insensiblement, selon certains raisonneurs, attendu qu'autrefois on le voyait de plus loin en mer. Cela peut provenir, non de ce que la montagne a baissé de hauteur, mais de l'évaporation du feu, moins violent, moins large dans ses éruptions, et qui par là même exhale de jour une fumée plus faible. Au reste il est également croyable qu'une montagne minée journellement par le feu s'amoindrisse et que ce feu diminue, puisqu'il ne procède pas de lui-même, puisqu'il s'engendre dans quelque vallée souterraine d'où il sort en torrent, et qu'enfin il se nourrit d'autres feux et trouve dans la montagne non un aliment, mais un soupirail. Il y a en Lycie une contrée bien connue, que les habitants nomment Héphestion : c'est un sol percé en plusieurs endroits et entouré d'une ceinture de feux inoffensifs qui n'endommagent nullement ses productions : pays fertile, couvert d'herbages, où rien ne souffre de cette flamme amortie et languissante comme la lueur qu'elle donne.

Mais remettons à traiter ces questions après que tu m'auras écrit à quelle distance du cratère de l'Etna se trouvent ces neiges que l'été même ne fond pas, que dis-je ? qui craignent si peu le voisinage du feu volcanique. Toutefois ne me rends pas comptable de toute cette peine, ta passion pour les vers gagnerait sur toi, quand nul ne t'en viendrait prier, de compléter ta description de l'Etna, car ta modestie ne t'empêche pas d'aborder ce texte favori de tous les poètes. Ovide l'a traité sans être découragé par Virgile qui l'avait si heureusement fait, et enfin Sévérus Cornélius n'en fut pas détourné par ces deux grands noms. Le sujet d'ailleurs a été fécond pour tous ; et les premiers venus n'ont pas épuisé, ce me semble, ce qu'on pouvait en dire : ils ont ouvert la mine. Il y a bien de la différence entre une matière épuisée et celle qu'on attaque déjà exploitée par d'autres : chaque jour elle se montre plus riche, et les anciennes découvertes ne font point obstacle aux nouvelles. Et puis l'avantage est pour le dernier venu : il trouve des mots tout prêts qui, différemment mis en œuvre, prennent une physionomie nouvelle ; ce n'est point là mettre la main sur le bien d'autrui ; car ils sont du domaine public, et les jurisconsultes nient que le domaine public s'acquière par usucapion. Si je te connais bien, l'Etna te fait déjà, comme on dit, venir l'eau à la

bouche. Tu brûles d'enfanter quelque œuvre grandiose et digne de tes devanciers. Ta modestie ne te permet pas d'espérer plus : elle est telle, que tu enchaînerais toi-même, je crois, l'essor de ton génie, si tu risquais de vaincre tes modèles, tant tu as pour eux de vénération !

Entre autres avantages la sagesse a celui-ci, que ses poursuivants ne peuvent se dépasser les uns les autres qu'en gravissant vers elle ; arrivés au sommet, tout est égal : plus d'avancement possible, c'est le point d'arrêt. Le soleil peut-il gagner quelque chose en grandeur, la lune excéder les dimensions ordinaires de son disque ? Les mers ne s'accroissent point ; le monde conserve la même forme et les mêmes limites. Tout ce qui a rempli ses proportions naturelles ne peut plus grandir. Tous ceux qui auront atteint la sagesse seront égaux, seront pairs entre eux ; chacun d'eux aura ses qualités à lui : tel sera plus affable ou plus alerte, ou parlera plus facilement, plus éloquemment que tel autre ; mais le point essentiel, mais ce qui fait le bonheur sera égal chez tous. Que ton Etna puisse s'affaisser et crouler sur lui-même ; que cette gigantesque cime, qui frappe les regards de si loin en mer, soit minée continuellement par l'action du feu, c'est ce que j'ignore ; mais la vertu, ni flamme, ni écroulement ne la feront tomber au-dessous d'elle-même. C'est la seule grandeur qui ne connaisse point d'abaissement, qu'on ne puisse ni porter au-delà, ni refouler en arrière. Elle est, comme les corps célestes, invariable dans sa hauteur. Efforçons-nous de nous élever jusqu'à elle. Nous avons déjà fait beaucoup ; ou, pour dire mieux et plus vrai, nous avons fait trop peu. Car ce n'est pas être bon que de valoir mieux que les plus mauvais. Se vante-t-il d'avoir de bons yeux celui qui est en doute s'il fait jour, et pour qui le soleil ne luit qu'à travers un brouillard ? Il a beau parfois se trouver heureux d'avoir échappé à la cécité, il ne jouit pas encore du bienfait de la lumière. Notre âme aura lieu de se féliciter, lorsqu'affranchie des ténèbres où elle se débat elle pourra, non plus entrevoir d'indécises lueurs, mais se pénétrer toute du grand jour, lorsque, rendue au ciel sa patrie, elle retrouvera la place qu'elle occupait déjà quand le sort la fit naître. Là-haut l'appelle sa naissance : elle y sera, même avant de quitter cette prison du corps, quand, jetant loin d'elle toute souillure, elle s'élancera, pure et légère, dans la sphère des célestes pensées !

Voilà notre tâche, mon cher Lucilius, voilà où se doit porter toute notre ardeur, n'y eût-il que peu d'hommes, n'y eût-il personne pour le savoir. La gloire est l'ombre de la vertu : elle l'accompagne même en dépit d'elle. Mais comme l'ombre tantôt marche devant, tantôt à côté de nous, et tantôt derrière, ainsi la gloire quelquefois nous précède et frappe tous les regards ; d'autres fois elle nous suit, d'autant plus grande qu'elle est plus tardive : l'envie alors s'est retirée. Combien de temps Démocrite n'a-t-il point passé pour un fou ? La Renommée eut peine à accueillir Socrate. Combien de temps Caton ne fut-il pas méconnu de Rome ? On le repoussa, on ne le comprit qu'après l'avoir perdu. L'innocence et la vertu de Rutilius seraient ignorées, sans l'iniquité qu'il a subie : l'outrage l'a fait resplendir. Ne dut-il pas rendre grâce à son infortune et chérir son exil ? Je parle ici d'hommes que le sort a illustrés en les persécutant. Mais combien d'œuvres méritoires venues au grand jour après la mort de leurs auteurs ! Que de noms négligés et puis exhumés par la gloire ! Vois Épicure, si fort admiré non-seulement des hommes qu'a polis l'étude, mais aussi de la masse ignorante. Il était inconnu, même à Athènes, aux environs de laquelle il cacha sa vie. Aussi, comme il survivait déjà de plusieurs années à son cher Métrodore, dans une lettre, véritable hymne de reconnaissance dicté par les souvenirs d'une mutuelle tendresse, il termine en disant « que les charmes de leur union n'avaient rien perdu à ce que cette Grèce si riche en illustrations les eût laissés, Métrodore et lui, dans l'obscurité et presque dans un oubli absolu. » Plus tard pourtant, quand il eut cessé d'être, n'a-t-on

pas su le découvrir ? Sa doctrine en a-t-elle eu moins d'éclat ? Métrodore aussi nous apprend par une de ses lettres qu'Épicure et lui n'avaient point été placés à leur hauteur, mais que leurs noms faits pour l'avenir grandiraient, comme celui de quiconque aurait marché résolument sur leurs traces.

Aucune vertu ne demeure cachée : le fût-elle pour un temps, elle n'en souffrira point. Le jour viendra qui, des ténèbres où la tenait plongée l'envie contemporaine, doit la produire à la lumière. Il est né pour peu d'hommes celui dont la pensée ne s'adresse qu'à son siècle. Des milliers d'années, des générations nouvelles vont te suivre : c'est là qu'il faut jeter la vue. L'envie eût-elle imposé silence à tous les hommes de ton époque, il te naîtra des juges qui, sans faveur ni haine, sauront t'apprécier. Si la renommée est pour la vertu une récompense de plus, celle-là même n'est jamais perdue. Les discours de la postérité ne nous toucheront plus sans doute, mais tout insensibles que nous y serons, elle aura pour nous des hommages et de fréquents ressouvenirs. Il n'est personne qui, vivant et après sa mort, n'ait été payé de sa vertu, s'il l'a franchement embrassée, s'il ne l'a point prise comme un costume et un fard trompeur, s'il a été trouvé le même et dans les visites annoncées et quand on l'a surpris à l'improviste. Rien ne sert de se déguiser : trop peu d'yeux s'en laissent imposer par un extérieur qu'un vernis léger décore. Au dehors comme au dedans, le vrai seul est toujours le même. Les faux-semblants n'ont point de consistance. Rien n'est plus mince que le mensonge ; il est transparent, si l'on y regarde de près.

LETTRE LXXX.

Futilité des spectacles. Certains grands comparés à des comédiens.

Je m'appartiens pour cette journée, et je le dois moins à moi-même qu'au spectacle, qui chasse tous les importuns vers le jeu de paume. Nul ne vient fondre jusqu'à moi ; nul ne troublera mes pensées qui dans cette confiance même se développent plus hardies. Je n'entends pas crier ma porte à chaque instant : le rideau de mon cabinet ne se soulèvera point ; je pourrai poursuivre mon pas, chose essentielle, surtout à qui marche de lui-même et dans la voie qu'il s'est tracée. Est-ce donc que je ne suis pas les anciens ? – Si fait ; mais je me permets de faire aussi quelques découvertes, de modifier, d'abandonner les leurs. Mon acquiescement n'est point un esclavage.

Mais non : c'était trop dire ; je me promettais du silence, une solitude que rien n'interromprait ; et voici qu'une bruyante clameur, partie de l'amphithéâtre, vient, non m'arracher à mon calme, mais me faire songer à ce débat si passionné des spectateurs. Je considère à part moi combien de gens exercent leur corps, et combien peu leur esprit ; quel concours de peuple à un spectacle de mensonge et d'illusion, et quel désert autour de la science ; quels imbéciles esprits dans ces hommes dont on admire l'encolure et les muscles. Voici sur quoi j'arrête spécialement mes réflexions. Si le corps peut arriver par l'exercice à cette force passive qui endure les coups de pied et de poing de plusieurs assaillants ; qui lui fait braver les plus vives ardeurs du soleil au milieu d'une poussière brûlante, dégouttant du sang qu'il perd, et cela durant tout un jour ; combien plus aisément l'âme ne pourrait-elle point s'endurcir à recevoir sans se briser les coups de la Fortune, à être terrassée, foulée par elle pour se relever encore ! Le corps a besoin de mille choses pour soutenir sa vigueur ; l'âme croît par sa propre énergie : elle s'alimente et s'exerce elle-même. Il faut au corps force nourriture, force boisson, force huile, en un mot des soins continus ; la vertu, tu l'obtiendras sans tant de provisions,

sans dépense. Tout ce qui peut te rendre bon est en toi. Que te faut-il pour l'être ? Le vouloir. Et que peux-tu vouloir de mieux que de t'arracher à cette servitude qui se fait sentir à tout homme, et que les esclaves même du dernier rang, du sein de cette fange où ils sont nés, s'efforcent de briser par tous les moyens ? Ce pécule amassé en fraudant leur appétit, ils le donnent pour racheter leur tête ; et tu n'ambitionnerais pas de conquérir à tout prix la liberté, toi qui te crois né libre ! Tu jettes les yeux sur ton or : l'or ne l'achète point. Chimère donc que cette liberté qui s'inscrit aux registres publics : elle n'est pas plus à ceux qui la payèrent qu'à ceux qui la vendirent. C'est à toi de te la donner ; ne la demande qu'à toi. Affranchis-toi premièrement des terreurs de la mort, avant tout autre ce joug-là nous pèse, ensuite de la crainte de la pauvreté. Pour savoir combien elle est loin d'être un mal, compare la physionomie du pauvre avec celle du riche. Le pauvre rit plus souvent et de meilleur cœur ; ses soucis n'ont rien de profond ; s'il lui survient quelque inquiétude, c'est un léger nuage qui passe. Mais les heureux, comme on les appelle, n'ont que des joies factices ou des tristesses poignantes et concentrées, d'autant plus poignantes qu'il ne leur est jamais permis d'être ouvertement misérables, et qu'au fort même de ces chagrins qui rongent le cœur, il faut jouer son rôle d'heureux. Cette métaphore-là j'ai trop occasion d'en user, car rien ne caractérise mieux le drame de la vie, qui assigne à chacun de nous un personnage si mal soutenu. Cet homme qui s'avance majestueusement sur la scène, et qui dit, renversant sa tête :

Héritier de Pélops, je suis maître d'Argos ;
L'isthme que l'Hellespont vient battre de ses flots,
Et qui commande au loin sur la mer d'Ionie,
Reconnaît mon empire ...

c'est un esclave qui reçoit par mois cinq boisseaux de froment et cinq deniers. Ce héros superbe, impérieux, gonflé du sentiment de sa puissance, et qui dit :

Arrête, Ménélas ! ou tu meurs de ma main ;

est un gagiste à tant par jour, qui dort dans un galetas. Autant peux-tu en dire de tous ces voluptueux en litière qui planent sur les têtes et dominent la foule : leur bonheur à tous est un masque. Arrache-le, ils feront pitié. Avant d'acheter un cheval, tu fais déboucler son harnais ; tu déshabilles l'esclave que tu marchandes, il peut cacher quelque vice physique ; et tout autre homme tu le prises avec son enveloppe ! Chez les vendeurs d'esclaves, tout ce qui pourrait choquer se déguise sous quelque artifice ; aussi, pour l'acheteur, tout ajustement est suspect ; qu'un lien quelconque à la jambe ou au bras frappe ta vue, tu fais tout découvrir, tu veux voir le corps bien à nu. Vois ce roi de Scythie ou de Sarmatie, le front paré du diadème : si tu le veux apprécier et savoir au fond tout ce qu'il est, détache son bandeau : que de misères cachées là-dessous ! Mais que parlé-je des autres ? Si tu veux te peser toi-même, mets à l'écart ta fortune, ta maison, ton rang, et considère l'homme intérieur. Jusque-là tu t'estimes sur la foi d'autrui.

LETTRE LXXXI.

Des bienfaits, de l'ingratitude, de la reconnaissance.

Tu te plains que ta générosité soit tombée sur un ingrat. Si c'est le premier, rends grâce à ta bonne fortune ou à ta prudence. Mais, en pareille matière, la prudence n'est bonne qu'à rendre parcimonieux : car, pour éviter un risque fâcheux, tu ne feras pas le bien, et la crainte de le voir perdu le fera sécher dans tes mains. Renonçons à recueillir plutôt que de ne pas donner. Souvent ce qu'avait fait perdre l'opiniâtre stérilité d'un sol ingrat, une seule bonne année l'a rendu. La chance de trouver un homme reconnaissant vaut bien un essai sur quelques ingrats. Nul n'a la main si sûre en bienfaits que souvent il ne se méprenne : manquons le but plusieurs fois pour l'atteindre une seule. Après le naufrage on affronte de nouveau les mers : le prêteur n'est point chassé du forum par un banqueroutier. Bientôt la vie serait privée d'action et paralysée, s'il fallait abandonner tout ce qui rebute. Que le péril même te rende plus libéral : où le succès est incertain, ne faut-il pas, pour réussir une fois, multiplier les tentatives ?

Au reste, j'en ai dit assez sur ce point dans le traité qui a pour titre *Des bienfaits* ; voyons plutôt cette question que je n'ai pas, ce me semble, suffisamment développée : Quelqu'un m'a obligé, et ensuite m'a nui ; y a-t-il compensation et suis-je dégagé de ma dette ? Ajoute encore, si tu veux : il m'a nui bien plus qu'il ne m'avait servi. Veux-tu avoir l'arrêt impartial d'un juge rigoureux ; il voudra que l'un absolve l'autre, il dira : « Bien que le dommage l'emporte, fais remise au bienfait de ce qu'il y a de plus dans l'injure. Le tort a été plus grand ? Mais le service a précédé : tiens compte aussi de l'ordre des dates. » Une autre réflexion, trop naturelle pour qu'on te la suggère, te fera rechercher quel empressement on mit à t'obliger et quelle répugnance à te nuire ; car l'intention constitue le bienfait comme l'injure. Tel service que je ne voulais pas rendre m'a été arraché par respect humain, par des instances opiniâtres, par un espoir quelconque. Les choses sont dues comme elles sont données ; et ce n'est point leur valeur, mais la volonté dont elles émanent que l'on pèse. Mais écartons les conjectures. Reconnaissons d'une part un bienfait, de l'autre, une injure surpassant en grandeur le bienfait qui l'a précédée. Une âme honnête établit un double calcul en prenant la perte à son compte : elle ajoute au bienfait, elle retranche de l'injure : plus indulgente que le premier juge, et voilà comme je voudrais être, elle oubliera l'une pour ne se souvenir que de l'autre. « Mais certes, dit-on, il est selon la justice de rendre à chacun ce qui lui est dû, au bienfait la reconnaissance, à l'injure les représailles, ou du moins le ressentiment. » À la bonne heure, si l'injure vient d'une autre personne que le bienfait : car si c'est de la même personne, l'effet de l'injure est annulé. Ne nous eût-on pas obligé antérieurement, il aurait fallu pardonner ; à qui nous offense après le bienfait, on doit mieux que le pardon. Je n'évalue point l'une à l'égal de l'autre : je donne plus de poids au bienfait qu'à l'injure.

Sans qu'on soit ingrat, on ne sait pas toujours devoir un bienfait : un homme sans lumière et grossier, un homme de la foule peut le savoir, surtout quand l'obligation est récente ; mais il ignore combien il doit : le sage lui seul connaît le vrai taux de chaque chose. Mais l'ignorant dont je viens de parler, sa volonté fût-elle bonne, rend moins qu'il ne doit, ou choisit mal le temps, le lieu ; ce qu'il faut rapporter, il le jette gauchement, il le laisse tomber.

C'est chose merveilleuse que la justesse de certaines expressions ; et le génie de l'ancien langage caractérise certains actes en termes si frappants que l'enseignement du

devoir y est visiblement marqué. Telle est assurément la locution habituelle : *Ille illi gratiam retulit* (il a été reconnaissant), ce qui veut dire : il a spontanément *rapporté* ce qu'il devait. Nous ne disons pas *il a rendu* ; on rend quand on en est prié, on rend malgré soi, et n'importe où et par intermédiaire. Nous ne disons pas *il a remis*, *il a payé* ; nous n'avons voulu aucun de ces mots qui sentent la dette. *Rapporter*, c'est porter à celui dont on a reçu. Ce mot exprime une démarche volontaire, l'action d'un homme qui s'est mis lui-même en demeure. Le sage pèsera dans sa pensée tout ce qu'il aura reçu, et de qui, et l'époque, le lieu, la manière. Voilà pourquoi, selon nous, nul ne sait *être reconnaissant* que le sage ; et nul non plus ne sait donner un bienfait que le sage, c'est-à-dire que l'homme qui jouit plus de donner, qu'un autre de recevoir.

Peut-être verra-t-on ici l'une de ces doctrines par où nous semblons heurter l'opinion générale, un paradoxe, comme l'appellent les Grecs ; on dira : « Voilà donc que, hormis le sage, nul ne sait répondre aux bienfaits ; donc aussi nul autre que lui ne saura ni rembourser un créancier, ni payer à un vendeur le prix d'un achat ? » Qu'on ne nous fasse point de mauvais parti, et sache qu'Épicure parle comme nous. Du moins Métrodore soutient-il « que le sage seul sait répondre à un bienfait. » Puis il s'étonne quand nous disons : « Le sage seul sait aimer ; il n'y a d'ami que le sage. » Et pourtant n'est-ce pas un devoir d'affection et d'amitié que la reconnaissance ? C'est même un acte plus vulgaire et dont plus d'hommes sont capables que de la vraie amitié.

Il s'étonne encore de nous entendre dire « que la bonne foi n'est que chez le sage, » comme s'il ne le confessait pas lui-même. Te semble-t-il homme de foi, celui qui ne sait pas être reconnaissant ? Que l'on cesse donc de nous décrier sous prétexte que nous prêchons des choses incroyables ; et qu'on reconnaisse que l'honnête se trouve en réalité chez le sage, quand le commun des hommes n'en a que l'apparence et le simulacre. Nul ne sait répondre aux bienfaits que le sage : l'insensé aussi y répondra d'une manière telle quelle, selon sa portée ; le savoir lui manquera plutôt que la volonté. La volonté ne s'apprend point. Le sage comparera toutes choses entre elles, parce qu'il s'attache plus ou moins de valeur au même bienfait, selon le temps, le lieu, le motif. Souvent des trésors versés à pleines mains firent moins que mille deniers donnés à propos. Car il y a grande différence entre un cadeau et un secours, entre la libéralité qui sauve et celle qui ajoute à l'aisance. Souvent le don, fort petit en soi, est immense par ses résultats. Et quelle différence encore entre l'homme qui tire de son coffre pour donner, et celui qui reçoit pour transmettre !

En résumé, et pour ne pas retomber sur des questions suffisamment approfondies, dans cette comparaison du bienfait et de l'injure l'homme de bien décidera en toute équité ; mais il aura plus égard au bienfait ; c'est de ce côté qu'il penchera. D'ordinaire aussi la qualité de la personne est d'un grand poids en pareille matière. Tu m'as rendu service dans la personne de mon esclave, et tu m'as fait injure dans celle de mon père ; tu as sauvé mon fils, mais tu m'as privé de mon père. Il poursuivra ainsi les autres détails par où procède tout parallèle ; si la nuance est imperceptible, il la dissimulera ; si elle est tranchée, mais qu'elle puisse s'excuser sans que la voix du sang ou du devoir murmure, il en fera grâce, au cas, bien entendu, où l'injure ne touche que lui seul. En deux mots, il se montrera facile à la compensation, et se laissera même imputer plus qu'il ne doit. Répugnant à payer le bien en le balançant par le mal, il inclinera, il tendra toujours à se juger redevable, à vouloir s'acquitter. C'est se méprendre en effet que de trouver plus de plaisir à recevoir qu'à rendre. Autant il est plus agréable de se libérer que d'emprunter, autant celui qui se décharge de l'immense dette d'un bienfait doit plus jouir que l'homme qui contracte au moment même son obligation. Car, autre préjugé des ingrats : eux qui soldent à leurs créanciers quelque chose de plus que leur capital, ils se figurent que la jouissance des bienfaits est à titre gratuit. Le bienfait aussi croît

avec le temps : il faut rembourser plus à mesure qu'on a plus tardé. Ingrat est celui qui ne rend pas avec usure. C'est de quoi il faut encore tenir compte en balançant la recette et la dépense.

Il faut tout faire pour montrer le plus de reconnaissance possible : c'est à soi pour lors que l'on fait du bien. Ainsi la justice ne profite pas, comme pense le vulgaire, à autrui seulement ; ce qu'il y a de plus excellent en elle lui revient. Toujours, en obligeant les autres, on s'oblige soi-même. Non que j'entende par là que l'homme assisté par moi m'assiste à son tour, qu'il court défendre son défenseur, et que tout acte méritoire remonte par un heureux circuit jusqu'à son auteur, tout comme les mauvaises œuvres retombent sur leurs artisans, tout comme la pitié s'éloigne de ceux qui éprouvent l'injustice s'ils l'ont autorisée en l'enseignant par leur exemple ; mais je veux dire que toutes les vertus portent en elles leur récompense. On ne les pratique point par intérêt : le prix d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. Je suis reconnaissant, non pour qu'un autre m'oblige plus volontiers, encouragé par une première épreuve, mais pour m'acquitter du plus doux comme du plus noble des devoirs. Je suis reconnaissant, non pour mon profit mais pour mon plaisir ; et la preuve, c'est que si la reconnaissance ne m'était permise qu'à condition de paraître ingrat, si je ne pouvais rendre un bienfait que sous les semblants de l'injure, bien volontiers je marcherais où l'honnête m'appelle, même à travers l'infamie. Nul ne me semble mettre à plus haut prix la vertu, ni lui être plus dévoué que celui qui a perdu le titre d'homme de bien pour n'en pas perdre la conscience. Aussi, je le répète, ton bienfaiteur gagne-t-il moins que toi à ce que tu sois reconnaissant. Lui, en effet, recueille un avantage vulgaire et journalier : il recouvre ce qu'il a donné ; le tien est immense et part de la plus heureuse situation morale, du sentiment de ta gratitude. Car si l'on est malheureux par la méchanceté, heureux par la vertu, et si c'est une vertu que la gratitude, pour une restitution ordinaire tu as conquis un bien inestimable, la conscience d'une vertu remplie, et cette conscience n'est donnée qu'à une âme divine et bienheureuse.

Quant à l'âme affectée du sentiment contraire, le plus affreux malheur l'accable. Quiconque est ingrat sera misérable ; ne le renvoyons pas au futur, il l'est à l'instant même. Gardons-nous donc d'un pareil vice, sinon à cause d'autrui, du moins pour nous. C'est la moindre et la plus légère partie de son fiel que l'iniquité distille sur autrui ; ce qu'elle a de plus nuisible et pour ainsi dire toute la lie séjourne et pèse au fond de l'âme perverse. Comme le disait Attalus, l'un des nôtres : « La méchanceté boit la plus grande partie de son propre venin. » Celui des serpents, toujours prêt pour tuer l'ennemi, ne tue point l'animal qui le porte ; tel n'est pas le venin du méchant : l'âme qui le renferme en souffre le plus. L'ingrat se torture et se ronge lui-même : il hait ce qu'il a reçu, parce qu'il doit rendre ; il le déprise : mais les torts, il les amplifie et les exagère. Or est-il une âme plus à plaindre que celle où le bienfait passe et où l'injure demeure ? Le sage, au contraire, relève la moindre des grâces qu'il reçoit et l'embellit à ses propres yeux et en perpétue la jouissance par le souvenir. La satisfaction du méchant n'a lieu qu'une fois, pour un moment, quand il reçoit : celle du sage se prolonge et ne cesse plus. Car ce n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu qu'il est heureux, félicité permanente et de tous les instants. Il ne tient pas compte de ce qui le blesse ; et non point par insouciance, mais volontairement, il oublie. Il n'interprète pas tout au pire, ne cherche pas à qui imputer un accident, et préfère attribuer à la Fortune les fautes des humains. Il n'incrimine ni les paroles, ni les airs de visage ; il explique tout mécompte dans un esprit de bienveillance qui le lui rend léger : il ne se souvient pas de l'offense plutôt que du service. Autant qu'il le peut, il s'en tient au souvenir plus doux du bienfait précédent, et ne change pas de sentiments pour qui a bien mérité de lui, à moins que les torts ne l'emportent de beaucoup, et que la différence ne frappe l'œil même le plus

indulgent ; encore ne change-t-il, quand l'injure est la plus forte, que pour redevenir ce qu'il était avant le bienfait. Car si le mal est égal au bien, il laisse encore dans l'âme un reste d'affection. De même que le partage des voix absout un accusé, et que toujours, dans le doute, l'humanité incline pour la douceur ; ainsi le cœur du sage, lorsque le mal et le bien se balancent, peut n'être plus redevable, mais ne peut plus ne pas vouloir l'être ; il fait comme le débiteur qui, après l'abolition des dettes, persiste à payer.

Nul ne peut être reconnaissant s'il ne méprise ces choses dont le vulgaire est follement épris. Veux-tu être reconnaissant, sois prêt à partir pour l'exil, à répandre ton sang, à embrasser l'indigence, souvent même à voir ton innocence flétrie, exposée aux plus indignes rumeurs. Ce n'est pas pour peu que l'homme reconnaissant se tient quitte.

Rien n'a de prix comme une grâce qu'on demande, rien n'en a moins qu'une grâce obtenue. Veux-tu savoir ce qui nous la fait mettre en oubli ? La soif d'obtenir encore. On ne songe pas à ce qui est acquis, mais à ce qu'on veut acquérir. Ce qui nous arrache au devoir, c'est la passion de l'or, des honneurs, de la puissance et de mille choses, précieuses selon nous, en réalité misérables. Nous ne savons point les estimer, ces choses : il faudrait pour cela interroger leur nature vraie et non pas la renommée. Elles n'ont rien de magnifique, rien qui leur puisse attirer nos cœurs, que notre habitude de les admirer. Ce n'est point parce qu'elles sont désirables qu'on les vante ; mais on les désire parce qu'elles sont vantées ; et comme l'aveuglement de chacun a formé le préjugé public, celui-ci renforce l'aveuglement de chacun. Or, si sur ce point nous croyons comme le peuple, croyons comme lui en cette vérité : rien n'est plus beau que la reconnaissance. Toutes les villes, tous les pays, toutes les races même barbares le proclameront à l'envi ; bons et méchants tiendront même langage. Les uns vanteront les plaisirs, d'autres préféreront le travail ; ici la douleur s'appellera le plus grand des maux, là elle ne sera pas même un mal ; plusieurs élèveront la richesse au rang du souverain bien, il s'en trouvera qui la diront créée pour le tourment de la vie ; selon eux, le plus opulent c'est celui à qui la Fortune ne trouve rien à donner. Dans cette immense diversité d'opinions, toutes affirmeront, comme on dit, d'une seule voix, que l'homme qui mérite bien de nous doit être payé de retour : le genre humain, si partagé sur tout le reste, tombera ici d'accord, ce qui ne l'empêche pas mainte fois de rendre le mal pour le bien. Et la première cause qui fait les ingrats, c'est de n'avoir pu être assez reconnaissant. Cette frénésie est venue au point que l'on court grands risques à rendre à certaines gens de grands services : car, ayant honte de ne rendre point, ils voudraient que l'homme auquel ils doivent rendre ne fût plus de ce monde. « Garde pour toi ce que tu as reçu ; je le répète, je n'exige rien : pardonne-moi le bien que je t'ai fait. » Point de haine plus dangereuse que celle qui vient de la honte d'avoir forfait à la reconnaissance.

LETTRE LXXXII.

Contre la mollesse. Subtilités des dialecticiens.

Je ne suis plus inquiet de toi. Et quel dieu ai-je pris pour garant ? Tu le demandes ! Celui qui ne trompe personne : ton âme passionnée pour la droiture et la vertu. La meilleure partie de toi-même est hors de péril. La Fortune peut te faire tort ; mais, chose plus essentielle, je ne crains plus que tu te fasses tort à toi-même. Suis toujours ta voie : recueille-toi dans les habitudes d'une vie paisible sans mollesse. J'aime mieux être mal que mollement ; et prends ce mot être mal dans le sens ordinaire du peuple, vivre durement, pâtir et travailler. Souvent nous entendons vanter l'existence de certains hommes et dire avec envie : « Ils vivent dans la mollesse ; » c'est comme qui dirait :

« Ils ne valent rien. » Car peu à peu leur âme s'efféminе, et devient l'image même de la langueur, de la paresse où elle croupit et se fond. Et pour l'homme de cœur, s'endurcir à la peine ne vaut-il pas mieux ? Et puis l'efféminé craint de mourir, quand de sa vie il s'est fait une mort ! Il y a loin du vrai loisir à l'immobilité de la tombe. « Quoi donc ? Ne vaut-il pas mieux rester immobile que d'être emporté par le tourbillon de tant de futiles devoirs ? » Ce sont deux choses qui tuent également que les convulsions et le marasme. Et, je pense, un cadavre est aussi peu vivant sur un lit de parfums que sous le croc du bourreau. Le loisir sans les lettres est une mort ; c'est l'homme tout vif dans la sépulture. De quoi alors peut servir la retraite ? Nos causes d'anxiété ne nous suivent-elles pas au delà des mers ? Dans quel antre assez reculé ne pénétreront point les terreurs de la mort ? Comment fortifier et bâtir assez haut la paix de notre existence pour que la douleur n'y porte point l'alarme ? N'importe où tu te cacheras, les misères humaines t'assiégeront de leurs menaces. Combien au dehors, rôdant autour de nous, méditent une surprise ou l'assaut ; et au dedans, en pleine solitude, que de rébellions !

Que la philosophie nous enveloppe de son rempart inexpugnable : le sort, dût-il l'attaquer de ses mille machines, n'y fera point brèche. Elle est retranchée dans un poste invincible, l'âme qui a rompu avec l'extérieur : ce fort qu'elle s'est fait, elle sait s'y défendre ; tous les traits portent plus bas. La Fortune n'a pas les bras aussi longs qu'on le pense : elle ne saisit que ceux qui s'attachent à elle. Fuyons donc loin d'elle le plus que nous pourrons et fuyons vite ; mais nous ne le pourrons que par la connaissance de nous-mêmes et de la nature. Sachons où nous devons aller, d'où nous venons ; ce qui est bien pour l'homme, ce qui est mal ; ce qu'il faut vouloir ou éviter ; ce qu'est cette raison qui discerne le désirable de ce qui ne l'est point, qui apprivoise les passions folles, qui émousse les poignantes terreurs. Quelques-uns se vantent d'avoir, même sans la philosophie, réprimé tout cela ; mais le moindre accident qui met leur sécurité à l'épreuve leur arrache un tardif désaveu : tout ce fier langage tombe quand le bourreau leur vient prendre la main, quand la mort les attend tout proche. On pourrait leur dire : « Vous braviez à votre aise des maux éloignés ; la voici cette douleur que vous disiez supportable. Voici cette mort contre laquelle vous faisiez tant de phrases intrépides. Les fouets résonnent, le glaive étincelle :

C'est ici qu'il vous faut un cœur, une âme ferme. »

Et ce qui donne cette fermeté, c'est de méditer assidûment, d'exercer non point ton langage, mais ton âme ; de t'aguerrir contre la mort, sans espérer sur ce point ni encouragements ni force morale de ceux qui, par des chicanes de mots, tenteront de te persuader que la mort n'est point un mal. Car enfin, sage Lucilius, moquons-nous un peu de ces inepties grecques dont, à ma grande surprise, je ne suis pas encore bien revenu. Notre Zénon pose ce syllogisme : « Aucun mal n'est glorieux ; la mort est glorieuse ; donc la mort n'est point un mal. » Me voilà bien avancé ! Délivré de ma peur, après ce beau mot je n'hésiterai plus à tendre le cou. Ne saurais-tu parler plus sérieusement, ne pas me donner à rire en face du supplice ? Oui certes, il me serait difficile de dire quel est le plus extravagant de se flatter d'étouffer par un tel argument la crainte de la mort, ou de prendre à tâche, comme si c'était la peine, de débrouiller ton sophisme. Car Zénon s'est réfuté lui-même par un syllogisme contraire, tiré de ce que nous plaçons la mort parmi les choses indifférentes, *ἀδιάφορα*, comme s'expriment les Grecs. « Rien d'indifférent, a-t-il dit, n'est glorieux ; la mort est glorieuse ; donc elle n'est pas indifférente. » Tu vois où va cette surprise de mots. La mort en elle-même n'est pas glorieuse ; c'est mourir courageusement qui est glorieux ; et quand il dit : « Rien d'indifférent n'est glorieux, » je l'accorde, sauf à dire aussi : rien de glorieux qui

n’ait pour éléments des choses indifférentes. Je comprends comme telles, c’est-à-dire comme n’étant ni des biens ni des maux, la maladie, la douleur, la pauvreté, l’exil, la mort. Aucune de ces choses n’est essentiellement glorieuse, et rien pourtant ne l’est sans elles ; car on loue, non la pauvreté, mais l’homme qu’elle n’humilie ni ne fait plier ; car on loue, non l’exil, mais l’homme qu’il ne contriste pas ; car on loue, non la douleur, mais l’homme qui ne lui cède rien ; on n’a jamais loué la mort ; on loue celui à qui la mort a plus tôt fait d’enlever l’existence que de troubler le cœur. Toutes ces choses n’ont en elles rien d’honnête ni de glorieux ; mais quelle que soit celle où la vertu intervienne et mette la main, elle la fait honorable et glorieuse. Neutres par leur nature, elles se modifient selon que le vice ou la vertu y appliquent leur empreinte. Cette même mort, si belle chez Caton, est, chez Brutus, ignoble et déshonorante. Je parle de ce Brutus qui, condamné à périr et cherchant des délais, se retira à l’écart pour satisfaire un besoin naturel, et comme on l’appelait au supplice, répondit à l’ordre de présenter sa tête : « Je la présenterai ; si à ce prix on me laissait vivre ! » Quelle démence de vouloir fuir, quand reculer est impossible ! « Si à ce prix on me laissait vivre ! » Peu s’en fallut qu’il n’ajoutât : « même sous Antoine ! » Ô homme digne d’être livré à l’existence !

Au reste, comme je viens de le dire, la mort en elle-même, tu le vois, n’est ni un mal ni un bien : Caton en a tiré le parti le plus honorable ; Brutus, le plus honteux. Les choses qui ont le moins d’éclat en reçoivent de l’alliance de la vertu. Nous disons qu’une chambre est claire, bien que la nuit elle soit fort obscure : c’est le jour qui lui verse sa clarté, la nuit la lui ôte. Telles sont les choses que nous appelons indifférentes ou neutres : richesse, force, beauté, honneurs, rang suprême, et, dans les contraires, mort, exil, mauvaise santé, douleurs, tout ce qui excite plus ou moins nos appréhensions ; tout cela reçoit du vice ou de la vertu le nom de bien ou de mal. Une masse métallique n’est par elle-même ni chaude ni froide : jetée dans la fournaise elle s’embrase, plongée dans l’eau elle se refroidit. La mort ne devient honorable que parce qui est honnête, à savoir : la vertu et le mépris de l’extérieur.

Il y a aussi, Lucilius, dans tout ce que nous appelons *neutre*, de grandes distinctions à faire. Car la mort n’est pas indifférente dans le même sens qu’il l’est que tes cheveux soient coupés également ou non ; la mort est de ces choses qui, sans être des maux, en ont toutefois l’apparence. Il y a dans l’homme un amour de soi, un instinct inné de conservation et de durée qui répugne à la dissolution de son être, parce qu’elle semble lui enlever une foule de biens et l’arracher à cette abondance à laquelle il s’est accoutumé. Voici encore pourquoi la mort nous effarouche : ce monde où nous sommes nous le connaissons ; mais où l’on passe au sortir de là nous l’ignorons ; que sera-ce ? l’inconnu fait peur. Et puis l’horreur naturelle des ténèbres où l’on se figure que le trépas nous plonge, tout cela fait que la mort, quoique dans le fond indifférente, n’est pas toutefois de ces accidents qu’on méprise facilement. Il faut de longs efforts pour y aguerrir l’âme, pour qu’elle en soutienne la vue et les approches. La mort est plus à dédaigner qu’on ne le fait d’ordinaire : oui, on la juge trop sur ouï-dire, trop de beaux esprits en ont à l’envi exagéré l’affreux tableau. On en a fait une prison souterraine, une région ensevelie dans une nuit perpétuelle où, de son antre sanglant, couché sur des os à demi rongés,

Le monstrueux gardien de ces demeures sombres,
Par d’éternels abois glace les pâles ombres.

Mais, nous eût-on persuadé que tout cela n’est que fables, et que les morts n’ont plus à s’épouvanter de rien, une autre crainte vient nous saisir : l’homme n’a pas moins peur

de n'être nulle part que d'être chez les Mânes. Ayant à combattre ces chimères dont l'offusque un préjugé invétéré, comment la mort soufferte avec courage ne lui serait-elle pas glorieuse comme l'un des actes les plus grands de l'humanité ? L'homme ne s'élèvera jamais à la vertu, s'il pense que la mort est un mal ; il s'y élèvera, s'il la juge indifférente. Il n'est pas dans la nature que l'on se dévoue de grand cœur à ce qu'on croit un mal ; on s'y portera lentement et avec hésitation : or est-il rien de glorieux dans ce qu'on fait de mauvais gré, en marchandant ? La vertu ne fait rien par contrainte. Ajoutons que rien d'honnête ne s'accomplit, si l'âme ne s'y consacre et n'y intervient tout entière, si quelqu'une de ses facultés y répugne. Mais qu'on se résigne à un mal par crainte de plus grands maux, ou dans l'espérance de biens tels que leur conquête vaille bien un seul mal à souffrir et à dévorer, il y a dissidence entre les sentiments qui font agir : l'un commande de mener à fin l'entreprise ; l'autre nous rentraîne en arrière et veut fuir l'objet suspect et dangereux : deux tendances contraires nous partagent. Et dès lors, plus de gloire ; car la vertu exécute sans arrière-pensée ce qu'elle a résolu ; elle ne s'effraye point de ses actes.

Sans céder au malheur, marche avec plus d'audace
Où le sort te permet ...

Marcheras-tu avec plus d'audace, si tu crois au malheur ? Bannis cette croyance de ton âme : autrement tu hésites, ton élan est arrêté par la méfiance, tu es poussé de force où tu devrais te précipiter.

Nos stoïciens veulent qu'on tienne pour juste l'argumentation de Zénon, pour insidieuse et fausse celle qu'on y oppose. Moi je ne ramène point la question aux lois de la dialectique, ni à ces nœuds que tresse l'art le plus insipide : il faut proscrire, selon moi, tout cet attirail interrogatif par lequel l'adversaire, qui se sent circonvenu, est amené à confesser et à répondre le contraire de ce qu'il pense. Défendons la vérité par des armes plus franches ; combattons la peur plus virilement. Ce que l'on embarrasse d'arguties, je voudrais le démêler et le développer de manière à persuader les hommes, non à leur donner le change. Au moment de conduire à l'ennemi des citoyens qui s'en vont mourir pour leurs femmes et pour leurs enfants, quelle sera la harangue du chef ? Voici les Fabius qui détournent sur leur seule famille tout le poids d'une guerre nationale. Voici les Spartiates placés dans les gorges mêmes des Thermopyles : ni victoire ni retour à espérer : ce défilé sera leur tombeau. Comment les exhorteras-tu à opposer leurs corps pour barrière à l'avalanche de tout un peuple, à quitter plutôt la vie que leur poste ? Diras-tu : « Ce qui est un mal n'est point glorieux : la mort est glorieuse ; donc la mort n'est point un mal ? » Ô l'entraînant discours ! qui après cela hésiterait à s'élancer sur les piques ennemies et à mourir debout ? Mais quelle forte parole un héros, Léonidas, adresse à des héros : « Camarades, dînez en hommes qui souperez ce soir chez Pluton. » Et les morceaux ne demeurèrent point entassés dans leur bouche ni arrêtés dans leur gosier, ni ne tombèrent point de leurs mains : ils acceptèrent d'enthousiasme l'invitation à l'un comme à l'autre repas. Citerai-je ce général romain qui, envoyant une poignée d'hommes s'emparer d'une position où ils ne pouvaient arriver qu'à travers d'épais bataillons ennemis, leur tint ce langage : « Camarades, il faut aller là ; mais il ne faut pas revenir. » Vois combien le courage est simple et bref dans ses commandements. Mais vous, captieux raisonneur, de quel mortel sauriez-vous relever le moral, exalter l'énergie ? Vous brisez l'âme humaine qu'on ne doit jamais moins rétrécir ni emprisonner dans l'épineux et subtil sophisme, que lorsqu'il faut la pousser aux grandes choses. Ce n'est pas à trois cents guerriers seulement, c'est à tous les mortels qu'il s'agit d'ôter la crainte de la mort. Comment leur enseignes-tu qu'elle

n’est point un mal ? Ces préjugés vieillis avec nous, sucés dès l’enfance, comment en viendras-tu à bout ? De quel secours t’appuyer ? Que dire à l’humaine faiblesse ? Que lui dire qui l’enflamme et la lance au plus fort du péril ? Par quelle harangue déconcerteras-tu cette ligue de la peur, par quelle puissance de génie, cette persuasion de tous révoltée contre toi ? Tu viens m’ourdir des pièges de mots, des tissus de petites interrogations ! Aux grands fléaux les grands moyens d’attaque. Ce serpent qui désolait l’Afrique, qui était pour nos légions plus terrible encore que la guerre, fut assailli vainement par les frondeurs et les archers : le javelot même ne l’entamait point ; la dureté de ses écailles, proportionnée à sa prodigieuse longueur, repoussait le fer et tout ce qu’on lui jetait de main d’homme : il fallut des roches entières pour l’écraser. Et toi, tu n’as contre la mort que des dards de si mince portée ! Une alène pour affronter un lion ! Elles sont affinées tes paroles : rien l’est-il plus qu’une barbe d’épi ? Il est des armes que leur subtilité même rend inutiles et impuissantes.

LETTRE LXXXIII.

Dieu connaît toutes nos pensées. Exercices et régime de Sénèque. Sophisme de Zénon sur l’ivresse.

Tu me demandes compte de chacun de mes jours, de mes jours tout entiers. Tu présumes bien de moi si tu penses que je n’ai rien à déguiser de leur emploi. Oui certes, il faut régler sa vie comme si elle se passait sous l’œil du public ; ses pensées, comme si quelqu’un pouvait, et quelqu’un le peut, lire au fond de nos âmes. Que sert de se cacher en partie aux hommes ? Rien n’est fermé pour Dieu. Il est présent dans nos consciences, il intervient dans nos pensées. Il intervient, ai-je dit ? comme si jamais il en était absent ! Je ferai donc comme tu l’exiges ; la nature et l’ordre de mes occupations, je te manderai volontiers tout cela. Je vais m’observer dès à présent, et, suivant la plus utile des pratiques, faire la revue de ma journée. Ce qui nous endurcit dans le mal, c’est que nul ne tourne les yeux vers sa vie antérieure. Que ferons-nous ? Voilà ce qui nous occupe, et rarement. Qu’avons-nous fait ? cela n’inquiète guère ; et pourtant les conseils pour l’avenir, c’est du passé qu’ils viennent.

Ce jour-ci est à moi sans réserve : personne ne m’en a rien enlevé ; il a été partagé tout entier entre les méditations du lit et la lecture : j’en ai donné la moindre partie à l’exercice du corps. Et c’est de quoi je rends grâces à la vieillesse : elle ne me coûte pas grande dépense de temps ; au moindre mouvement je suis las ; et la lassitude, pour l’homme le plus fort, est le terme de l’exercice. Qui ai-je pour compagnons de gymnastique ? Un seul me suffit, Éarinus, jeune esclave, comme tu sais, tout aimable : mais je le changerai. J’en cherche déjà un d’un âge plus tendre. Il prétend que nous sommes tous deux dans la même crise d’âge, parce que les dents lui tombent comme à moi ; mais déjà je puis à peine l’atteindre à la course ; encore quelques jours, je ne le pourrai plus : tu vois ce que je gagne à mes exercices quotidiens. L’intervalle s’agrandit bien vite entre deux coureurs qui vont en sens contraire : en même temps qu’il monte, moi je descends ; et tu n’ignores pas combien de ces deux façons d’aller la dernière est la plus rapide. Encore n’ai-je pas dit vrai, car à mon âge on ne descend pas, on se précipite. Or veux-tu savoir le résultat de notre lutte d’aujourd’hui ? Chose rare chez des coureurs, nous avons touché barre ensemble. À la suite de cette fatigue, je ne dis pas de cet exercice, j’ai pris mon bain d’eau froide, ce qui chez moi s’entend d’une eau médiocrement chaude. Moi qui, intrépide amant de l’eau glacée, saluais l’Euripe aux calendes de janvier, qui inaugurais la nouvelle année (comme d’autres la

commenceraient par une lecture, un écrit, un discours) en me plongeant dans une onde vierge, j'ai reculé mon camp, d'abord sur le Tibre et en dernier lieu près de cette baignoire qui, dans mes jours de courage et d'allure franche, n'a que le soleil pour la tempérer. Peu s'en faut que je ne sois au régime des bains ordinaires. Puis du pain tout sec, et une collation sans table après laquelle on n'a pas de mains à laver. Je dors très-peu. Tu sais mon habitude : mon sommeil est fort court et va comme par relais. Il me suffit d'avoir cessé de veiller ; souvent j'ignore que j'ai dormi, souvent j'en ai le vague soupçon.

Mais voici que la clameur du Cirque assiège mon oreille : un cri soudain, universel est venu la frapper, sans toutefois m'arracher à mes réflexions ni même les interrompre. Je supporte très-patiemment le bruit : des voix nombreuses et qui se confondent en une seule sont pour moi comme le flot qui gronde, comme le vent qui fouette la forêt, comme tout ce qui ne produit que d'indistincts retentissements.

Mais à quoi ai-je appliqué aujourd'hui mes pensées ? À ceci, résumé de mes réflexions d'hier : Dans quel but des hommes pourvus de tant de lumières ont-ils, pour les vérités les plus importantes, imaginé des démonstrations si futiles et si embrouillées, qui, fussent-elles justes, ressemblent si fort à l'erreur ? Zénon, le grand Zénon, fondateur de la secte la plus courageuse et la plus austère, veut-il nous détourner de la passion du vin ? Écoute comment il établit que l'honnête homme ne s'enivrera pas : « Nul ne confie un secret à l'homme ivre ; on le confie à l'honnête homme ; donc l'honnête homme ne sera pas ivre. » Observe comme, en opposant à Zénon une proposition du même genre, on parodie la sienne ; il suffit d'en produire une entre mille : « Nul ne confie un secret à un homme endormi : on en confie à l'honnête homme ; donc l'honnête homme ne dort point. » La seule raison qu'on puisse fournir à l'appui de Zénon est de Posidonius ; encore, selon moi, n'est-elle pas soutenable. Il prétend que cette expression, « l'homme qui s'enivre, a deux sens : l'un s'appliquant à l'homme pris de vin, qui n'est plus à soi ; l'autre à celui qui s'enivre habituellement, qui est sujet à ce vice. Zénon parle de ce dernier, non du premier : et en effet, personne ne confiera de secrets à celui que le vin pourrait faire parler. » Distinction fausse, car le premier membre du syllogisme concerne celui qui est ivre, et non celui qui le sera. Tu m'accorderas qu'il y a grande différence entre le mot *ivre* et le mot *ivrogne* ; l'homme ivre peut l'être pour la première fois, sans que chez lui ce soit vice ; l'ivrogne peut souvent n'être pas ivre. Je prends donc le mot au sens ordinaire ; d'autant plus qu'il est employé par un auteur qui se pique d'exactitude et qui pèse ses expressions. Ajoute à cela que si Zénon l'a entendu et voulu faire entendre autrement, il a demandé à l'équivoque du mot un moyen de surprise, ce que ne doit pas faire quiconque cherche la vérité. Mais je veux qu'il l'ait entendu autrement ; ce qui suit est faux, savoir qu'on ne confie pas de secret à l'homme qui a l'habitude de s'enivrer. Songe combien de soldats, gens d'ordinaire peu sobres, des généraux, des tribuns, des centurions ont pris pour confidents de choses essentiellement secrètes. Le projet de meurtre contre C. César (je parle de l'homme à qui la défaite de Pompée livra la République) fut communiqué à Tillius Cimber comme à C. Cassius, qui toute sa vie ne but que de l'eau, tandis que Tillius Cimber fut passionné pour le vin et brutal dans son langage, de quoi lui-même plaisantait en disant : « Comment supporterais-je un maître, moi qui ne supporte pas le vin ? » Chacun peut connaître et nommer tels individus à qui on risquerait plus de confier du vin qu'un secret. J'en vais toutefois citer un seul exemple qui me vient à l'esprit, et que je ne veux pas laisser perdre, car il faut enrichir son expérience d'exemples notables, sans toujours recourir à l'antiquité. L. Pison, gouverneur de Rome, ne cessa d'être ivre du jour de son entrée en charge, passant la plus grande partie de la nuit en festins, et ne s'éveillant que vers la sixième heure (midi), où commençait

sa matinée. Et pourtant ses fonctions, qui embrassaient la surveillance de la capitale, étaient fort exactement remplies. Nommé par Auguste gouverneur de la Thrace qu'il acheva de dompter, il reçut de lui des ordres confidentiels ; il en reçut de Tibère qui, partant pour la Campanie, laissait dans Rome plus d'un sujet de soupçon et d'ombrage. C'est sans doute parce que ce prince avait été content de l'ivrogne Pison qu'il lui donna pour successeur dans le commandement de la ville Cossus, homme de poids, modéré, mais noyé dans l'ivresse et dégoûtant de crapule, si bien que parfois, lorsqu'au sortir de table il était venu au sénat, on l'en emportait accablé d'un sommeil dont rien ne le pouvait tirer. Voila pourtant l'homme à qui Tibère écrivit de sa main bien des choses qu'il ne croyait pas devoir confier même à ses ministres. Jamais secret politique ou autre n'échappa à Cossus.

Écartons donc ces déclamations banales : « L'âme, dans les liens de l'ivresse, ne s'appartient plus : de même qu'au sortir du pressoir le vin fait éclater les tonneaux et fermente avec tant de force que toute la lie du fond jaillit à la surface, ainsi les bouillonnements de l'ivresse soulèvent et portent au dehors tout ce que l'âme cache au plus profond d'elle-même ; l'homme qui a l'estomac surchargé de flots de vin ne peut retenir ni sa nourriture ni ses secrets : les siens comme ceux des autres, tout déborde pèle-mêle. » Mais bien que la chose arrive souvent, souvent aussi des hommes, que nous savons enclins à boire, sont appelés par nous à délibérer sur de graves intérêts. Il y a donc erreur dans cette assertion de plaidoirie qu'on ne rend pas confident de choses qu'il faille taire quiconque est sujet à s'enivrer.

Ne vaut-il pas bien mieux attaquer de front l'ivrognerie et en exposer tous les vices, qu'évitera sans peine un homme ordinaire, à plus forte raison le sage accompli, satisfait d'éteindre sa soif, et qui, jusque dans ces repas où tout provoque à une gaieté que l'on prolonge en l'honneur d'autrui, s'arrête toujours en deçà de l'ivresse ? Nous verrons plus tard si l'excès du vin trouble la raison du sage et lui fait faire ce que font les gens ivres. En attendant, si tu veux prouver que l'homme de bien ne doit pas s'enivrer, pourquoi procéder par syllogismes ? Montre combien il est honteux d'absorber plus qu'on ne peut tenir, et d'ignorer la mesure de son estomac ; que de choses on fait dans l'ivresse dont on rougit de sang-froid ; que l'ivresse n'est vraiment qu'une démence volontaire. Prolonge quelques jours cet état de l'esprit, douteras-tu qu'il n'y ait démence ? Or ici elle existe, aussi forte, mais plus courte. Rappelle l'exemple d'Alexandre de Macédoine qui dans un festin perça Clitus, son plus cher, son plus fidèle ami, et qui, ayant reconnu son crime, voulut mourir et le méritait bien. Point de mauvais penchant que l'ivresse n'enflamme et ne dévoile : elle bannit le respect humain, ce frein des tentatives coupables. Car en général c'est par honte de mal faire plutôt que par pureté d'intention qu'on s'abstient de prévariquer. Dès que l'ivresse possède notre âme, toutes nos souillures cachées se font jour. L'ivresse ne fait pas le vice, elle lui ôte son masque : alors l'incontinent n'attend pas même le huis clos, et se permet sur-le-champ tout ce que lui demandent ses passions ; alors l'homme aux goûts obscènes confesse et proclame sa frénésie ; le querelleur ne retient plus ni sa langue ni sa main. L'arrogance devient plus superbe, la cruauté plus impitoyable, l'envie plus mordante ; tout vice se dilate et fait explosion. Ajoute cette méconnaissance de soi-même, ces paroles hésitantes et inintelligibles, ces yeux égarés, cette chancelante démarche, ces vertiges, ces lambris qui semblent se mouvoir et tourbillonner avec la maison tout entière ; et cet estomac torturé par le vin qui fermente et distend jusqu'aux entrailles : tourments supportables encore, tant que le vin garde son action simple, mais qu'arrive-t-il s'il est vicié par le sommeil, si l'ivresse tourne à l'indigestion ? Rappelle-toi quels désastres enfanta l'ivresse, quand des peuples entiers s'y plongèrent. Elle a livré à leurs ennemis des races intrépides et belliqueuses, elle a ouvert des cités qu'une

opiniâtre vaillance défendait depuis longues années ; les mortels les plus intraitables, les plus rebelles au joug sont tombés, poussés par elle, à la merci de l'étranger : ceux que la guerre trouvait invincibles ont été défaits par le vin.

Vois Alexandre, dont je faisais mention tout à l'heure : de tant d'expéditions lointaines, de tant de batailles, de tant d'hivers traversés nonobstant et l'intempérie et la difficulté des lieux, de tous ces fleuves aux sources ignorées, de toutes ces mers il a échappé sain et sauf ; et son intempérance, et la coupe d'Hercule, cette fatale coupe l'a enterré ! Quelle gloire y a-t-il à loger force vin dans son estomac ? Que la palme te soit demeurée, que nul ne puisse plus répondre à tes rasades provocatrices, qu'au milieu des convives terrassés par le sommeil et vomissants seul tu restes debout, que tu les aies tous vaincus par ton insigne courage, que tu aies tenu plus de vin que pas un ; un tonneau l'emporte sur toi. Ce Marc-Antoine, grand homme d'ailleurs et génie distingué, quelle autre chose a pu le perdre et le jeter, transfuge de nos mœurs, dans tous les vices des barbares, sinon l'ivrognerie, et sa passion non moins forte pour Cléopâtre ? Voilà ce qui l'a fait ennemi de la République et inégal à ses rivaux ; voilà ce qui l'a rendu cruel jusqu'à se faire apporter à table les têtes des premiers citoyens, alors qu'au milieu des plus somptueux banquets et de tout le faste des rois, ses yeux cherchaient à reconnaître les mains et les traits de ses proscrits, alors que, gorgé de vin, il avait encore soif de sang. Chose révoltante qu'il s'enivrât, combien plus révoltante qu'il se fit bourreau dans l'ivresse ! Presque toujours l'ivrognerie a la cruauté pour compagne ; car elle violente et exaspère l'âme la plus saine. Tout comme les yeux demeurent irritables après une longue ophtalmie, au point que le moindre rayon de soleil les blesse, ainsi des orgies continues rendent les caractères féroces. À force de mettre l'homme hors de soi, cette habitude de frénésie endurcit les vices qu'engendre le vin ; et même de sang-froid ils prévalent.

Expose-nous donc pourquoi le sage devra fuir l'ivresse : montres-en la difformité et tous les périls par des faits, non par des paroles : la chose est facile. Prouve que ces plaisirs, comme on les appelle, quand ils outrepassent la mesure, sont des supplices. Car de prétendre par arguments qu'un excès de vin échauffera le sage et ne lui ôtera pas sa rectitude de sens, si offusqué que soit son cerveau, autant vaut dire qu'une coupe de poison ne le ferait pas mourir, qu'un narcotique ne l'endormirait pas, qu'il prendrait de l'ellébore sans rendre par toutes les issues tout ce qui encrasse ses entrailles. Mais si ses pieds chancellent, si sa langue n'est plus libre, qui t'autorise à supposer qu'en partie il est ivre, et qu'en partie il ne l'est point ?

LETTRE LXXXIV.

La lecture. Comment elle sert à la composition. Les abeilles.

Ces excursions, qui secouent ma paresse, profitent à ma santé, je le sens, et à mes études. Ce que ma santé y gagne, tu le vois : quand l'amour des lettres me rend apathique et insoucieux de mon corps, un mouvement d'emprunt me tient lieu d'exercice. Comment cela sert-il mes études ? Le voici : je ne quitte pas mes lectures. La lecture, à mon sens, est nécessaire, d'abord en ce qu'elle prévient l'exclusif contentement de moi-même ; ensuite, m'initiant aux recherches des autres, elle me fait juger leurs découvertes et méditer sur ce qui reste à découvrir. Elle est l'aliment de l'esprit, qu'elle délasse de l'étude, sans cesser d'être une étude aussi. Il ne faut ni se borner à écrire, ni se borner à lire : car l'un amène la tristesse et l'épuisement (je parle de la composition) ; l'autre énerve et dissipe. Il faut passer de l'un à l'autre, et qu'ils se

servent mutuellement de correctif : ce qu'aura glané la lecture, que la composition y mette quelque ensemble. Imitons, comme on dit, les abeilles, qui voltigent çà et là, picorant les fleurs propres à faire le miel, qui ensuite disposent et répartissent tout le butin par rayons et, comme s'exprime notre Virgile :

D'un miel liquide amassé lentement,
Délicieux nectar, emplissent leurs cellules.

À ce propos, l'on n'est pas bien sûr si elles tirent des fleurs un suc qui à l'instant même devient miel ; ou si elles transforment leur récolte en cette substance au moyen d'un certain mélange et d'une propriété de leur organisation. Quelques-uns prétendent en effet que l'industrie de l'abeille consiste non à faire le miel, mais à le recueillir. Ils disent qu'on trouve dans l'Inde, sur les feuilles d'un roseau, un miel produit soit par la rosée du climat, soit par une sécrétion douce et onctueuse du roseau lui-même ; que ce principe est aussi déposé dans nos plantes, mais à une dose moins manifeste et moins sensible, et que c'est ce principe que poursuit et extrait l'insecte né pour cela. Selon d'autres, c'est par la façon de le pétrir et de l'élaborer que l'abeille convertit en miel ce qu'elle a pompé sur la partie la plus tendre des feuilles et des fleurs ; elle y ajoute une sorte de ferment qui d'éléments variés forme une masse homogène.

Mais, sans me laisser entraîner hors de mon sujet, répétons-le : nous devons, à l'exemple des abeilles, classer tout ce que nous avons rapporté de nos différentes lectures ; tout se conserve mieux par le classement. Puis employons la sagacité et les ressources de notre esprit à fondre en une saveur unique ces extraits divers, de telle sorte que, s'aperçût-on d'où ils furent pris, on s'aperçoive aussi qu'ils ne sont pas tels qu'on les a pris : ainsi voit-on opérer la nature dans le corps de l'homme sans que l'homme s'en mêle aucunement. Tant que nos aliments conservent leur substance première et nagent inaltérés dans l'estomac, c'est un poids pour nous ; mais ont-ils achevé de subir leur métamorphose, alors enfin ce sont des forces, c'est un sang nouveau. Suivons le même procédé pour les aliments de l'esprit. À mesure que nous les prenons, ne leur laissons pas leur forme primitive, leur nature d'emprunt. Digérons-les : sans quoi ils s'arrêtent à la mémoire et ne vont pas à l'intelligence. Adoptons-les franchement et qu'ils deviennent nôtres, et transformons en unité ces mille parties, tout comme un total se compose de nombres plus petits et inégaux entre eux, compris un à un dans une seule addition. De même il faut que notre esprit, absorbant tout ce qu'il puise ailleurs, ne laisse voir que le produit obtenu. Si même on retrouve en toi les traits reproduits de quelque modèle profondément gravé dans ton âme par l'admiration, ressemble-lui, j'y consens, mais comme le fils au père, non comme le portrait à l'original : un portrait est une chose morte. « Comment ! on ne reconnaîtra pas de qui sont imités le style, l'argumentation, les pensées ? » La chose, je crois, sera même parfois impossible, si c'est un esprit supérieur qui, prenant de qui il veut les idées premières, fait son œuvre à lui, y met son type, son cachet, et fait tout tendre à l'unité. Ne vois-tu pas de quel grand nombre de voix un chœur est composé ? Toutes cependant ne forment qu'un son, voix aiguës, voix graves, voix moyennes ; aux chants des femmes se marient ceux des hommes et l'accompagnement des flûtes ; aucun effet n'est distinct, l'ensemble seul te frappe. Je parle du chœur tel que les anciens philosophes l'ont connu. Nos concerts d'aujourd'hui emploient plus de chanteurs que les théâtres autrefois n'avaient de spectateurs. Quand tous les passages sont encombrés de ces chanteurs, que le bas du théâtre est bordé de trompettes, et que de l'avant-scène retentissent les flûtes et les instruments de tout genre, de ces sons divers naît l'accord

général. Tel je veux voir l'esprit : j'y veux force instructions, force préceptes, force exemples de plus d'une époque, et que le tout conspire à une même fin.

« Comment, dis-tu, parvenir à cette fin ? » Par une attention soutenue, et en ne faisant rien que par les conseils de la raison. Consens à l'entendre, elle te dira : « Renonce enfin aux vanités que poursuit l'homme par tant de voies ; renonce aux richesses, péril ou fardeau de qui les possède, renonce aux folles joies du corps et de l'âme : elles amollissent, elles énervent ; renonce à l'ambition, gonflée de vide, de chimères et de vent : elle n'a point de limites, elle n'a pas moins peur de voir quelqu'un devant elle que derrière elle ; deux envies la travaillent : la sienne, puis celle d'autrui ; or juge quelle misère : être envieux et envié ! Jette les yeux sur la demeure des grands, sur ce seuil tumultueusement disputé par ceux qui les courtisent : combien d'humiliations pour entrer, combien plus quand tu es admis ! Laisse là ces escaliers de l'opulence, ces vestibules suspendus sur d'énormes terrasses : tu t'y verrais sur la pente d'un abîme et sur une pente glissante. Viens plutôt par ici, viens à la sagesse : dirige-toi vers sa demeure si tranquille et en même temps si riche de ressources. Tout ce qui paraît bien haut placé parmi les choses humaines, en réalité fort petit, ne s'élève que relativement aux plus humbles objets ; on n'y aborde néanmoins que par de roides et difficiles sentiers. Elle est escarpée, la voie qui mène au faîte des dignités. Mais choisis de monter à cet autre séjour devant lequel la Fortune courbe le front ; tu verras sous tes pieds ce qui passe pour grandeurs suprêmes ; et tu seras venu pourtant par un chemin uni au point qui les domine toutes. »

LETTRE LXXXV.

Que le sage s'interdise même les passions les plus modérées.

Je t'avais ménagé ; j'avais omis tout ce qui restait encore de trop difficile à démêler, satisfait de te donner comme un avant-goût de ce que disent les nôtres pour établir que la vertu à elle seule suffit à remplir toutes les conditions du bonheur. Tu veux que je réunisse tous les arguments soit de notre école, soit imaginés pour nous persifler : si je l'entreprenais, au lieu d'une lettre je ferais un livre, moi qui témoigne à tout instant que ce genre de démonstration est loin de me plaire. J'ai honte de descendre dans la lice, pour la cause des dieux et des hommes, avec une alène pour toute arme.

« Qui est prudent est aussi tempérant ; l'homme tempérant a de plus la constance ; la constance suppose l'imperturbabilité, laquelle n'admet point d'affection triste ; or qui est libre de tristesse est heureux : donc l'homme prudent est heureux, et la prudence suffit pour le bonheur. » À cette série de déductions, des péripatéticiens répondent que l'imperturbabilité, et la constance, et l'absence de tristesse s'attribuent, dans leur langage, à l'homme qui n'est troublé que rarement et médiocrement, et non pas qui ne l'est jamais ; l'exemption de tristesse, ils l'entendent de quiconque n'y est point enclin et ne se livre pas fréquemment ou avec excès à ce genre de faiblesse : car notre nature ne veut pas qu'aucune âme en soit affranchie ; leur sage, invincible au chagrin, y est toutefois vulnérable... et le reste dans le même sens, suivant l'esprit de leur secte. Ils n'excluent pas les passions, ils les atténuent.

Mais que c'est accorder peu au sage que de le dire plus fort que les plus faibles, plus gai que les plus affligés, plus modéré que les plus fougueux, plus grand que l'extrême bassesse ! Et que n'admire-t-il son agilité, que n'en est-il fier en considérant les boiteux et les estropiés ?

Elle aurait pu courir sur le front des épis,
Sans froisser ni courber ce flexible tapis,
Ou de son pied léger suspendu sur l'abîme,
Sans l'y mouiller jamais, des flots raser la cime.

Voilà la vitesse qu'on estime par elle-même, et non pas celle qu'on loue comparativement aux plus lentes allures. Appellerais-tu bien portant l'homme attaqué de fièvre, même légère ? Un degré moindre dans le mal n'est pas la bonne santé.

« Le sage, disent-ils, est appelé imperturbable comme on appelle fruits sans noyau non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit. » Erreur. Ce n'est pas la diminution, c'est l'absence des vices qui constitue l'homme vertueux tel que je le conçois ; il faut qu'ils soient nuls, non pas moindres ; si peu qu'il y en ait, on les verra croître et lui faire obstacle à chaque pas. Si une fluxion sur les yeux, grandie jusqu'au dernier période, ôte la vue, un commencement de fluxion la trouble. Donne au sage des passions quelconques, la raison, impuissante contre elles, sera emportée comme par un torrent, d'autant plus qu'au lieu d'une seule, c'est la ligue entière des passions que tu lui laisses à combattre. Or cette masse réunie, tout médiocre que soit chaque ennemi, est plus forte que le choc d'un seul, si grand qu'il puisse être. Ce sage a pour la richesse un amour qui est modéré, de l'ambition sans trop de fougue, une colère qu'on peut apaiser, une légèreté moins vagabonde et moins mobile que bien d'autres, un goût de débauche qui n'est point de la frénésie. Mieux partagé serait l'homme qui aurait un seul vice complet que celui qui, à moindre dose, les réunirait tous. D'ailleurs qu'importe le degré de la passion ? Quel qu'il soit, elle ne sait pas obéir, elle ne reçoit pas de conseil. Tout comme nul animal, soit sauvage, soit domestique ou privé, n'obtempère à la raison, parce que leur nature est d'être sourds à sa voix ; de même les passions ne suivent ni n'écoutent, si minimes qu'elles soient. Les tigres ni les lions ne dépouillent jamais leur férocité, bien qu'elle plie quelquefois ; et lorsqu'on s'y attend le moins, cette rage un instant radoucie se réveille terrible. Jamais le vice ne s'est franchement apprivoisé. Enfin, où la raison triomphe, les passions ne naîtront même point ; où elles naissent malgré la raison, malgré elle elles gagnent du terrain. Car il est plus facile de les arrêter au début que de régler leur fougueux développement.

Mensonge donc et danger que ce *moindre degré* dans le mal, système à mettre au même rang que celui qui dirait : « Sois modérément fou, modérément malade. » La vertu seule garde ce tempérament, que n'admettent point les mauvaises affections de l'âme : on les expulse plus aisément qu'on ne les dirige. N'est-il pas vrai que ces vices, invétérés et endurcis, qu'on appelle maladies de l'âme, sont immodérés, comme l'avarice, la cruauté, la tyrannie, l'impiété ? Les passions le sont donc aussi : car des passions on passe aux vices. Et puis, pour peu que tu laisses d'empire à la tristesse, à la crainte, à la cupidité, à tout mouvement dépravé de l'âme, tu n'en seras plus maître. Pourquoi ? Parce que c'est hors de toi qu'ils trouvent leurs stimulants. Aussi se développeront-ils selon que ces causes d'excitation seront plus ou moins énergiques. La crainte sera plus grande si l'objet qui la frappe semble plus grave ou plus imminent ; et le désir d'autant plus vif que de plus riches avantages éveilleront nos espérances. Si la naissance des passions dans l'homme ne dépend pas de l'homme, il dépend aussi peu de lui de les avoir à tel degré. Si tu leur permets de commencer, elles s'accroîtront avec leurs causes et toujours en proportion de celles-ci. Ajoutons que même les plus petites affections de l'âme ne peuvent que grandir : jamais le mal ne garde de mesure. Les maladies les plus légères au début n'en suivent pas moins leur marche, et parfois une aggravation toute minime perd le malade. Mais quelle folie n'est-ce pas de croire qu'une chose dont le commencement ne dépend point de nous, prenne fin quand il nous

plaira ! Comment suis-je assez fort pour étouffer ce que je n'ai pu empêcher de se produire, bien qu'il soit plus aisé de fermer la porte à l'ennemi que de le maîtriser une fois reçu ?

On a distingué, on a dit : « L'homme tempérant et sage, tranquille par sa complexion morale et physique, ne l'est point par le fait des événements. Si en effet, dans l'habitude de son âme, il ne sent ni trouble, ni tristesse, ni crainte, une foule de causes surgissent du dehors qui s'en viennent le troubler. » Voici ce qu'on veut dire par là : Il n'est point colère et se fâche pourtant quelquefois ; sans être timide, il a quelquefois peur : en d'autres termes, la crainte n'est pas en lui comme vice, mais comme impression. Admettons l'hypothèse ; et la fréquence des impressions produira le vice ; et la colère, admise dans l'âme, refondra cette constitution morale où la colère n'avait point part. Je dis plus : qui ne méprise pas les accidents du dehors craint donc quelque chose ; et lorsqu'il faudra braver hardiment et en face les glaives et les feux pour la patrie, les lois, la liberté, il marchera de mauvaise grâce et à contre-cœur. Le sage ne tombera jamais dans cette discordance de sentiments.

Il faut prendre garde aussi, ce me semble, de confondre deux points qui veulent être établis séparément. On conclut de la nature même de la chose qu'il n'y a de bien que l'honnête, et pareillement, que la vertu suffit pour le bonheur. S'il n'y a de bien que l'honnête, tout le monde accordera que pour vivre heureusement il suffit de la vertu ; réciproquement, si la vertu seule fait le bonheur, on ne disconviendra pas que l'unique bien c'est l'honnête. Xénocrate et Speusippe tiennent que le bonheur peut à toute force être le fruit de la vertu seule, et que cependant l'honnête n'est pas l'unique bien. Épicure aussi est d'avis qu'avec la vertu l'homme est heureux ; mais qu'en elle-même la vertu n'est point assez pour le bonheur, vu qu'on est heureux par la volupté, qui procède de la vertu, mais qui n'est point la vertu même. – Inepte distinction ! car il dit lui-même que jamais la vertu n'existe sans la volupté. D'après quoi, si toujours elle lui est inséparablement unie, seule elle suffira pour le bonheur, puisqu'elle a avec elle la volupté, puisqu'elle ne va point sans elle, lors même qu'elle est seule. Autre absurdité quand on dit qu'à toute force on sera heureux par la vertu, mais non parfaitement heureux : je ne vois pas comment cela peut se faire. Car la vie heureuse comprend le bien parfait et à son comble : elle est donc parfaitement heureuse. Si celle des dieux n'offre rien de plus grand ni de meilleur ; si la vie heureuse c'est la vie divine, il n'est plus pour elle d'accroissement possible. Et encore, si la vie heureuse est celle qui n'a faute de rien, toute vie heureuse l'est parfaitement ; là se trouve le bonheur et le bonheur suprême. Douteras-tu que la vie heureuse ne soit le souverain bien ? Donc, si elle possède ce bien, elle est souverainement heureuse. Le souverain bien n'étant point susceptible d'augmenter, car qu'y aurait-il au delà du terme le plus élevé ? il en est de même de la vie heureuse qui ne le serait pas sans le souverain bien. Que si tu fais l'un plus heureux que l'autre, tu mets à plus forte raison une infinité de degrés dans le souverain bien, ce bien au-dessus duquel je ne conçois aucun degré. Qu'un homme soit moins heureux qu'un autre, naturellement il ambitionnera cette vie plus heureuse que la sienne. Or l'homme vraiment heureux ne préfère rien à son sort. Il est de même peu croyable qu'il reste quelque chose que le sage aime mieux être que ce qu'il est, ou qu'il ne préfère pas ce qui serait meilleur à ce qu'il a. Car assurément, plus il sera sage, plus il se portera vivement vers la meilleure des situations et voudra la conquérir à tout prix. Or comment serait heureux l'homme qui peut encore, que dis-je ? qui doit encore désirer quelque chose ?

Je vais dire d'où vient cette erreur : on ne sait point qu'il n'y a qu'une vie heureuse. Ce qui fait d'elle la meilleure situation possible, c'est sa qualité et non sa grandeur. Aussi est-elle la même, longue ou courte, répandue ou concentrée, qu'elle se

partage entre une infinité de lieux et de devoirs, ou qu'elle se replie sur un seul objet. L'estimer par nombre, mesure et parties, c'est lui ôter son excellence. Or qu'y a-t-il d'excellent en elle ? qu'elle est une vie pleine. Le terme du manger comme du boire est, je pense, la satiété. L'un a mangé plus, l'autre moins ; qu'importe ? les voilà tous deux rassasiés. L'un boit davantage, l'autre moins ; qu'importe, si tous deux n'ont plus soif ? Celui-ci a vécu plus d'années que celui-là : il n'importe, si les nombreuses années du premier n'ont point comporté plus de bonheur que le peu d'années du second. L'homme dont tu dis : « Il est moins heureux, » ne l'est pas du tout ; ce titre d'heureux n'admet pas de diminutif.

« Qui est courageux est sans crainte ; qui est sans crainte est sans tristesse ; qui est sans tristesse est heureux. » Ce syllogisme est de notre école. On cherche à répondre à cela : que nous nous emparons d'un fait erroné et contestable comme d'une chose avouée, en disant que l'homme courageux est sans crainte. Car enfin, cet homme ne craindra-t-il pas des maux imminents ? Ne pas les craindre serait pure folie, aliénation d'esprit plutôt que courage. Il craindra, sans doute très-légèrement ; mais il ne sera pas tout à fait hors de crainte. « Parler ainsi, c'est toujours retomber dans l'abus de prendre pour vertus des vices moindres. Car celui qui craint, quoique plus rarement et moins que d'autres, n'est point pur des atteintes du mal ; seulement elles sont plus légères. » – Encore une fois, je tiens pour insensé quiconque n'appréhende pas tout mal imminent. – « Vous dites vrai, si c'est un mal ; mais s'il sait que ce n'en est point un, s'il ne juge comme mal que la turpitude, il devra envisager le péril d'un œil calme et dédaigner ce que d'autres peuvent craindre ; ou bien, s'il est d'un fou et d'un homme hors de sens de ne pas avoir peur du mal, plus on sera sage, plus cette peur sera forte. » À votre sens, l'homme courageux se jettera donc au-devant des dangers ? « Point du tout. Il ne les craindra pas, mais il les évitera : la prudence lui sied, si la crainte ne lui sied point. » Eh quoi ! la mort, les fers, les brasiers, tous les traits de la Fortune ne l'effrayeront pas ? « Non : il sait que ce ne sont point des maux, mais des semblants de maux ; il voit dans tout cela des épouvantails. Représente-lui la captivité, les fouets sanglants, les chaînes, l'indigence et ces membres que déchirent la maladie ou les cruautés des hommes, évoque d'autres fléaux encore, il les comptera parmi les terreurs paniques. C'est aux peureux à en avoir peur. Regardes-tu comme mal ce à quoi l'homme doit souvent se porter de lui-même ? »

Tu demandes : Qu'est-ce que le mal ? C'est de céder à ce qu'on appelle maux, et de livrer lâchement cette indépendance pour laquelle il faut tout souffrir. C'en est fait de l'indépendance, si on ne brave les vaines menaces qui nous imposent leur joug. On ne mettrait pas en problème ce qui convient à l'homme courageux, si l'on savait ce que c'est que courage. Ce n'est point témérité irréfléchie ni amour des périls, ni manie de rechercher ce que tous redoutent ; c'est la science de distinguer ce qui est mal et ce qui ne l'est pas. Le courage n'excelle pas moins à se protéger lui-même qu'à supporter ces choses qui ont une fausse apparence de maux. « Mais enfin, si le fer est levé sur la tête de l'homme courageux ou va creusant tour à tour telle et telle partie de son corps ; s'il voit rouler sur ses genoux ses entrailles ; si par intervalles, pour qu'il sente mieux ses tortures, on revient à la charge ; si de ses viscères, de ses plaies ressuyées on tire encore de nouveau sang, n'éprouve-t-il, dis-moi, ni crainte ni douleur ? » Il souffre sans doute, car le plus grand courage ne dépouille point la sensation physique ; mais il ne craint pas, il n'est pas vaincu, il regarde d'en haut ses souffrances. Veux-tu savoir quel esprit l'anime ? Celui d'un ami exhortant son ami malade.

« Ce qui est un mal est nuisible ; ce qui nuit fait que l'homme vaut moins : ni la douleur, ni la pauvreté n'altèrent ses mérites ; donc elles ne sont point des maux. » Cette proposition, nous dit-on, est fausse ; car il y a telle chose qui peut nuire à

l'homme sans qu'il en vaille moins. La tempête et les mauvais temps nuisent au pilote, et ne lui ôtent rien de son talent. Certains stoïciens répondent que le talent du pilote se perd dans la tempête et le mauvais temps en ce qu'il ne peut plus accomplir ce qu'il se propose et suivre sa direction : il tombe au-dessous non point de son art, mais de son œuvre. Sur quoi le péripatéticien : « Voilà donc aussi le sage qui vaut moins si la pauvreté, si la douleur, si d'autres crises semblables le pressent : elles ne lui ôtent pas sa vertu, elles en empêchent l'action. » L'objection serait juste, s'il n'y avait disparité entre le pilote et le sage. Celui-ci se propose, dans la conduite de sa vie, non d'accomplir quoi qu'il arrive ce qu'il entreprend, mais d'agir en tout selon le devoir ; le but du pilote est de vaincre tous les obstacles pour mener son navire au port. Les arts ne sont que des agents : ils doivent tenir ce qu'ils promettent ; la sagesse commande et dirige. Les arts sont les serviteurs de la vie ; la sagesse en est la souveraine.

Il y a une autre réponse à faire, ce me semble ; savoir : que jamais ni l'art du pilote ne perd à la tempête, ni l'application de cet art. Le pilote ne te promet point une heureuse traversée : il te promet ses utiles services, son habileté à conduire un vaisseau, laquelle brille d'autant plus que des contre-temps fortuits lui suscitent plus d'obstacles. Celui qui peut dire : « Neptune, jamais tu n'engloutiras ce vaisseau sans que je tienne mon gouvernail droit, » a satisfait à l'art ; ce n'est pas l'œuvre du pilote, c'est le succès que compromet la tempête. « Comment ? il ne nuit pas au pilote l'accident qui l'empêche de gagner le port, qui rend ses efforts impuissants, qui le reporte en arrière ou le tient immobile, ou enlève ses agrès ? » Ce n'est pas comme pilote, c'est comme navigateur qu'il en souffre. Loin que cela déconcerte son art, il en ressort davantage : car en temps calme, comme on dit, le premier venu est pilote. Le gros temps fait tort au navire, non au pilote en tant que pilote. Il y a en lui deux personnes : l'une qui lui est commune avec tous ceux qui montent le bâtiment où lui-même compte comme passager ; l'autre qui lui est propre et qui le constitue pilote. La tempête lui nuit sous le premier rapport, non pas sous le second. Et puis son art existe pour le service d'autrui : ce sont les passagers qu'il intéresse, comme l'art du médecin s'applique à ceux qu'il traite. La sagesse est un bien tout à la fois commun aux hommes avec lesquels vit le sage, et personnel au sage. Ainsi peut-être la tempête contrarie le pilote en paralysant le ministère qu'il a promis aux passagers ; mais le sage ne reçoit d'échec ni de la pauvreté, ni de la douleur, ni d'aucun des orages de la vie ; car ils n'enchaînent point tous ses actes, mais seulement ceux qui touchent ses semblables : lui-même agit toujours sans toujours réussir, et n'est jamais plus grand que quand le sort lui fait obstacle : il remplit alors la vraie mission de la sagesse, qui est le bien, avons-nous dit, et des autres hommes et du sage.

Mais de plus, il ne tombe même pas dans l'impuissance de les servir, lorsque pour son compte il est victime de quelque fatalité. L'humilité de sa fortune l'empêche-t-elle d'enseigner d'exemple l'art de gouverner les peuples, il enseignera comment se gouverne la pauvreté ; son œuvre s'étend à toutes les circonstances de la vie. Et il n'y a ni condition, ni événement qui exclue son action : il remplit alors ce même rôle qui lui interdit de remplir les autres. Également propre à toutes deux, la bonne fortune il la réglera, la mauvaise il la vaincra. Il a exercé sa vertu de manière à la déployer dans les revers comme dans le succès, à n'envisager qu'elle, non la matière qu'elle doit mettre en œuvre. Voilà pourquoi ni pauvreté, ni douleur, ni rien de ce qui pousse les esprits ignorants hors de la voie et dans l'abîme n'arrête le sage. Tu crois que le malheur l'accable ? Le malheur lui sert. Ce n'était pas d'ivoire seulement que Phidias savait faire des statues ; il en faisait de bronze. Tu lui aurais donné du marbre, ou toute autre matière vile au prix du marbre, qu'il en eût tiré, selon qu'elle s'y fût prêtée, des chefs-d'œuvre. Ainsi le sage signalera sa vertu, s'il le peut, dans la richesse ; faute de mieux,

dans la pauvreté ; dans sa patrie, s'il y habite ; sinon, sur la terre d'exil ; comme général ou comme soldat, en santé comme en maladie. Quelque destinée qui lui advienne, il en fera sortir de mémorables résultats. Certains hommes domptent les bêtes sauvages et soumettent au joug les plus féroces, celles dont la rencontre nous glace de terreur. C'est peu qu'ils les dépouillent de leur caractère farouche, ils les apprivoisent jusqu'à la familiarité. Le lion souffre de son maître qu'il porte la main dans sa gueule ; le tigre se laisse embrasser de son gardien ; un nain d'Éthiopie fait mettre à genoux et marcher sur la corde un éléphant. De même le sage est expert dans l'art de dompter les maux. La douleur, l'indigence, l'ignominie, la captivité, l'exil, monstres affreux partout ailleurs, dès qu'ils approchent ne sont plus intraitables.

LETTRE LXXXVI.

Maison de campagne et bains de Scipion l'Africain. Bains modernes. Plantation des oliviers.

Je t'écris de la villa même de Scipion l'Africain où je me repose, non sans avoir religieusement salué ses mânes et l'autel que je présume être le sépulcre du grand homme. Pour son âme, elle est remontée au ciel sa patrie ; et je me le persuade, non parce qu'il a conduit de grandes armées, honneur qu'il partage avec ce fou de Cambyse qui réussit par sa folie même, mais à cause de sa rare modération et de son patriotisme plus admirable lorsqu'il s'exile que lorsqu'il défend son pays. Ou Scipion devait être perdu pour Rome, ou Rome pour la liberté. « Je ne veux, se dit-il, blesser en rien nos lois ni nos institutions : que le droit reste égal pour tous ; jouis sans moi, ô ma patrie ! du bienfait que tu tiens de moi : j'ai été le sauveur et je serai la preuve de ton indépendance. Je pars, si tu me crois devenu plus grand qu'il ne te convient. »

Comment n'admirerais-je pas cette magnanimité qui embrasse un exil volontaire pour soulager Rome d'un nom qui l'offusque ? Les choses en étaient venues au point que la liberté allait faire outrage à Scipion, ou Scipion à la liberté. Sacrilège des deux parts : donc il céda la place aux lois et prit Liternum pour retraite, laissant à son pays la honte de son exil, comme avait fait Annibal.

J'ai vu cette villa toute en pierre de taille, cette muraille qui ceint la forêt, ces tours de défense élevées sur les deux flancs de l'édifice, cette citerne masquée de constructions et de verdure et qui suffirait aux besoins d'une armée, ce bain tout étroit, et ténébreux selon l'usage antique : nos pères n'imaginaient pas qu'il fît chaud dans une pièce, à moins qu'il n'y fît pas clair. De quelle douce émotion je fus saisi en comparant les habitudes de Scipion aux nôtres ! Voilà l'humble recoin où la terreur de Carthage, où celui à qui Rome doit de n'avoir été qu'une fois prise, baignait ses membres fatigués de rustiques travaux : car tels étaient ses exercices, et, comme faisaient nos aïeux, il domptait le sol de ses propres mains. Il habita sous ce toit grossier, ce vil pavé portait le héros. Qui consentirait de nos jours à se baigner si mesquinement ? On s'estime pauvre et misérablement logé, si les murs de nos bains ne resplendissent d'astragales dont l'ampleur égale la richesse ; si les marbres numides, pour trancher de couleurs, ne s'incrustent dans ceux d'Alexandrie ; si des festons de mosaïque, prodiges de travail et rivaux de la peinture, ne serpentent tout autour ; si le verre ne lambrisse les plafonds ; si la pierre de Thasos, jadis la rare curiosité de quelque temple, ne revêt ces piscines où nous plongeons nos corps desséchés par d'excessives transpirations, et si des bouches d'argent n'y vomissent l'onde à grands flots. Et je ne parle encore que de bains plébéiens : si je décrivais ceux de nos affranchis ! Que de statues, que de colonnes qui

ne soutiennent rien, qu'ils dressent là comme décor, par besoin de dépense ! Quelles masses d'eaux tombant en cascades avec fracas ! Nous voilà blasés à tel point que nos pieds ne veulent plus fouler que des pierres précieuses.

Il y a dans ce bain de Scipion de faibles jours, fentes plutôt que fenêtres, pratiqués dans la pierre du mur pour recevoir la clarté sans nuire aux fortifications. Aujourd'hui on appelle nid de cloportes un bain qui n'est point disposé de telle façon que de vastes fenêtres y admettent le soleil à toute heure du jour, que l'on puisse tout ensemble et se laver et se brunir la peau, et que de sa baignoire on découvre au loin la campagne et les mers. Aussi des édifices qui attiraient le concours et l'admiration de tous le jour de leur dédicace, sont rejetés au rang des antiquités à mesure que le luxe trouve par de nouveaux moyens à s'éclipser lui-même. Jadis les bains publics étaient rares, et nul embellissement ne les ornait : à quoi bon orner ce qui coûtait d'entrée le quart d'un as, ce que l'on créait pour l'utilité, non pour l'agrément ? L'eau ne montait point du fond des bassins et ne se renouvelait pas sans cesse comme le courant d'une source thermale : on n'attachait pas tant de prix au degré de transparence d'une eau où le corps allait déposer ses souillures. Mais, ô dieux ! quel plaisir n'est-ce pas d'entrer dans ces bains obscurs, revêtus d'un crépi grossier, quand vous savez qu'un édile comme Caton, ou Fabius Maximus, ou l'un des Cornélius Scipions y mettaient la main pour en régler la chaleur ! Car c'était aussi pour ces grands hommes une des fonctions de l'édilité de visiter les lieux qui s'ouvraient pour le peuple, d'y faire régner la propreté, une convenable et saine température, non point celle dont on s'est naguère avisé, température d'incendie, au point qu'un esclave convaincu d'un crime devrait n'être que baigné tout vif. Je ne vois plus en quoi diffère un bain chaud d'un bain d'eau bouillante. Combien aujourd'hui certaines gens ne taxent-ils pas Scipion de rusticité ! Ne devait-il point faire entrer le jour dans son étuve par de larges spéculaires, et rôtir en plein soleil, en attendant d'être cuit dans son bain ? L'infortuné mortel ! Il ne sut pas jouir. Son eau n'était pas filtrée, mais bien souvent trouble et, s'il avait plu un peu fort, presque bourbeuse. Or il ne s'inquiétait guère de la trouver telle : il y venait laver sa sueur et non ses parfums. Ici, dis-moi ; n'entends-tu pas d'avance ces exclamations : « Je n'envie guère ce Scipion : oui, c'était vivre en exilé que se baigner de la sorte. » Et même, le sais-tu, il ne se baignait pas tous les jours. Car, au dire de ceux qui nous ont décrit les usages de la vieille Rome, on se lavait chaque jour les bras et les jambes, à cause des souillures contractées par le travail ; mais l'ablution du corps entier n'avait lieu qu'aux jours de marché. Sur quoi l'on va me dire : « Ils étaient donc bien sales ! Quelle odeur ils devaient avoir ! » Ils sentaient la guerre, le travail, l'homme enfin. Depuis que les bains sont devenus si nets, les corps sont plus souillés que jamais. Si Horace veut peindre un infâme trop connu par ses raffinements sensuels, que dit-il ?

Rufillus sent le musc.

Rufillus vivrait aujourd'hui qu'il semblerait sentir le bouc, qu'il serait comme ce Gorgonius que le même Horace lui oppose. Prendre des parfums n'est plus rien, si on ne les renouvelle deux, trois fois le jour, de peur que tout s'évapore. Et ces gens font gloire de leurs odeurs, comme si elles venaient d'eux !

Si tu trouves ceci trop austère, accuses-en l'influence du lieu. Là j'ai appris d'Ægialus, chef d'exploitation très-intelligent et possesseur actuel de ce domaine, que même les vieux arbres peuvent se transplanter. Chose essentielle à savoir pour nous autres vieillards qui ne mettons pas en terre un olivier qui ne soit pour un autre. Ægialus en a transplanté devant moi en automne un de trois ou quatre ans dont les fruits ne l'avaient point satisfait. Toi aussi tu pourras t'abriter sous cet arbre lent à venir

Qui, né pour un autre âge,
À nos futurs neveux réserve son ombrage.

comme dit notre Virgile, moins soigneux de l'exacte vérité que de la grâce parfaite des détails ; il a voulu non pas instruire l'homme des champs, mais charmer ses lecteurs. En effet, sans parler de mainte autre erreur, il a fallu qu'aujourd'hui je le prisse en défaut sur le point que voici

Sème au printemps la fève ; au printemps les sainfoins
Et le millet doré redemandent tes soins.

N'y a-t-il qu'une époque pour semer ces trois choses, et chacune doit-elle se semer au printemps ? Tu vas en juger.

Je t'écris au moment où juin décline déjà vers juillet : eh bien ! je viens de voir, le même jour, semer le millet et récolter la fève.

Revenons à l'olivier, que j'ai vu aussi transplanter de deux manières. Figure-toi des arbres de belle grandeur, tous leurs rameaux coupés à un pied du tronc : ils ont leur tige, on a retranché, sans toucher à la souche principale où elles tiennent, le chevelu des racines : cette souche frottée de fumier est plongée dans la fosse ; puis non content d'y amonceler la terre, on la presse en piétinant. Rien, à ce que dit Ægialus, n'est plus efficace que cette pression : elle ferme passage au froid et au vent, rend l'arbre moins mobile et permet aux racines nouvelles de s'étendre et de mordre le sol : elles sont si tendres et si faiblement adhérentes que la moindre agitation les arracherait infailliblement. De plus, avant d'enfouir l'arbre, il ratisse légèrement l'écorce ; car il prétend qu'il repousse des racines de toute la partie mise à nu. Le tronc ne doit pas s'élever de terre au delà de trois ou quatre pieds, vu qu'en très-peu de temps il se garnira de branches depuis le bas et ne restera pas en grande partie, comme les vieux oliviers, aride et rabougri.

Voici quel fut son second mode de transplantation : de fortes branches, dont l'écorce non durcie encore ressemble à celle des jeunes arbres, se plantaient comme des troncs. Leur croissance est un peu plus lente ; mais, comme s'ils partaient d'une tige mère, ils n'ont rien qui choque le toucher ni la vue.

J'ai vu encore un vieux cep de vigne qu'on détache du tronc pour le transplanter : il faut ramasser en faisceau, s'il se peut, jusqu'aux moindres poils des racines, puis coucher le plant bien au long, pour que le cep même en jette de nouvelles. Et j'en ai vu de plantés en février, et même à la fin de mars, qui déjà tiennent embrassé l'ormeau de leur voisin. Au surplus tous ces arbres que j'appelle à haute tige veulent, suivant Ægialus, être arrosés d'eau de citerne : si ce moyen est bon, nous avons la pluie à commandement. Je ne veux pas t'en apprendre plus, de crainte de te mettre en état, comme Ægialus l'a fait avec moi, de disputer contre ton maître.

LETTRE LXXXVII.

Frugalité de Sénèque. Du luxe. Les richesses sont-elles un bien ?

J'ai fait naufrage avant de m'embarquer : comment la chose arriva-t-elle, je ne le dirai pas ; tu pourrais la ranger parmi les paradoxes stoïciens dont aucun pourtant n'est ni mensonger, ni si étrange qu'il paraît l'être au premier aspect, ce que je te ferai voir

quand tu voudras, et même quand tu ne le voudrais pas. En attendant, mon expédition m'a appris combien nous avons d'objets superflus, et qu'un facile raisonnement porterait l'homme à se défaire de choses que parfois la nécessité lui enlève et dont il ne sent pas la perte. Avec le peu d'esclaves que pouvait tenir un seul chariot, sans autre garde-robe que ce que nous portons sur nous, mon cher Maxime et moi sommes déjà au second jour du plus heureux voyage. Mon matelas est par terre, et moi sur mon matelas. De deux manteaux l'un sert à garnir ma couche, l'autre à la couvrir. Quant au dîner, on n'aurait su rien en distraire ; il n'a pas fallu grand temps pour l'apprêter : je ne suis jamais sans figues sèches, pas plus que sans tablettes à écrire. Si j'ai du pain, les figues font mon ragoût ; sinon, elles me servent de pain. Grâce à elles, chaque jour est pour moi un jour de nouvel an que je me rends propice et heureux au moyen de bonnes pensées et de tout ce qui élève l'âme. Or jamais l'âme ne s'élève plus haut que lorsque isolée des choses étrangères elle a conquis la paix en bannissant la crainte, la richesse, en ne désirant rien. La voiture où je suis placé est tout à fait rustique : nos mules ne donnent signe de vie que parce qu'elles se traînent encore ; le muletier va sans chaussure, et ce n'est pas à cause de la chaleur. J'ai peine à gagner sur moi de laisser croire qu'une pareille voiture est la mienne : elle survit donc toujours en moi, la mauvaise honte de ce qui est bien ! Chaque fois qu'un train plus élégant arrive sur nous, j'ai beau m'en vouloir, je rougis, preuve que ces beaux plans, approuvés et vantés par moi, ne sont pas encore adoptés franchement et d'une manière invariable. Qui rougit d'un attelage mesquin sera glorieux d'une voiture de prix. J'ai fait peu de progrès jusqu'ici : je n'ose point être simple à la face des gens ; je m'inquiète toujours de ce que pensent de moi ceux qui passent.

Et c'est contre ce que pense tout le genre humain que ma voix devrait s'élever : insensés, dupes que vous êtes, en extase devant des superfluités, vous n'estimez jamais l'homme par ses biens propres. S'agit-il de patrimoine ? Calculateurs des plus experts, vous dressez l'inventaire de l'homme à qui vous allez prêter ou votre argent ou vos services, car cet article aussi se porte en compte, et vous dites : « Ses biens sont considérables, mais il doit beaucoup ; il a une maison superbe, mais payée d'emprunts ; personne ne présente au premier signal des valets de meilleure mine, mais il ne fait pas honneur à ses engagements ; ses créanciers soldés il n'aurait plus rien. » Ne devriez-vous pas à tout autre égard raisonner de même, vous enquérir avec soin des qualités que chacun possède en propre ? Cet homme est riche, pensez-vous : car il se fait suivre, même en voyage, d'une vaisselle d'or ; car il a des terres de labour dans toutes les provinces ; car il feuillette un énorme livre d'échéances ; car il possède, aux portes de Rome, plus d'arpents qu'on ne lui pardonnerait d'en posséder dans les déserts de l'Apulie. « Avez-vous tout dit ? Eh bien, il est pauvre. » Comment ? « Parce qu'il doit. » Combien ? « Tout ce qu'il a. » N'est-ce pas la même chose à vos yeux d'emprunter aux hommes que d'emprunter à la Fortune ? Que me font ces mules rebondies, toutes de couleur pareille ? Et ces voitures ciselées ?

L'or se mêle aux dessins de leur housse écarlate ;
L'or brille aux longs colliers sur leur poitrail pendants,
Et des freins d'or massif sont rongés sous leurs dents.

Tout cela ne fait pas que le maître en vaille mieux, non plus que la mule. M. Caton le censeur, dont la naissance fut aussi heureuse pour la République que celle de Scipion, car si l'un fit la guerre à nos ennemis, l'autre la fit aux mauvaises mœurs, Caton montait un méchant bidet, et portait en croupe un bissac, pour avoir avec lui l'indispensable. Oh ! s'il pouvait aujourd'hui se rencontrer avec l'un de ces élégants, si

magnifiques sur les grands chemins, escortés de coureurs, d'écuyers numides, de torrents de poussière qu'ils chassent devant eux ! Caton sans doute paraîtrait moins bien équipé, moins bien entouré que le raffiné qui, au milieu de tout cet appareil, en est à se demander s'il se louera comme gladiateur ou comme bestiaire. Siècle glorieux que celui où un général triomphateur, un censeur de Rome et plus que tout cela, un Caton se contentait d'un seul cheval qui n'était pas même tout pour lui : car moitié était occupée par son bagage pendant de chaque côté de la selle. À tous ces coursiers brillants d'embonpoint, à ces andalous, à ces agiles trotteurs ne préférerais-tu pas l'unique cheval de Caton, pansé par Caton lui-même ?

Mais, je le vois, une telle matière serait sans terme, si moi-même je ne finissais. Je n'en dirai donc pas davantage de ces équipages de route qu'on devinait sans doute devoir être un jour ce qu'ils sont, quand on les appela pour la première fois *impedimenta*, des embarras. Je veux en revanche t'entretenir encore de quelques syllogismes de notre école au sujet de la vertu, qui, nous le prétendons, satisfait à toutes les conditions du bonheur. « Ce qui est bon rend l'homme bon, de même que ce qu'il y a de bon dans l'art musical fait le musicien ; les dons du hasard ne font pas l'homme bon ; ce ne sont donc pas des biens. » À quoi les péripatéticiens répondent que le premier terme de notre énoncé est faux : « De ce qu'une chose est bonne, il ne suit pas nécessairement qu'elle rende l'homme bon. Il peut y avoir dans la musique quelque chose de bon comme les cordes, la flûte ou tout autre instrument propre à accompagner le chanteur ; mais rien de tout cela ne fait un musicien. » Nous répliquons qu'ils ne saisissent pas dans quel sens nous prenons ces termes : *ce qu'il y a de bon dans la musique*. Nous ne parlons pas du bagage d'un musicien, mais de ce qui le fait musicien : eux considèrent le matériel de l'art, au lieu de l'art même. Mais si dans cet art proprement dit il y a quelque chose de bon, c'est là nécessairement ce qui fera le musicien. Tâchons de rendre ceci encore plus clair : le mot bon, en musique, se dit de deux choses, de ce qui sert le musicien comme exécutant, et de ce qui fait l'art accompli. À l'exécution appartiennent les instruments, les flûtes, les cordes : ils ne tiennent point directement à l'art. On est artiste même sans instruments : peut-être ne peut-on pas alors tirer parti de son art. Cette distinction n'a pas lieu dans l'homme : le bien de l'homme est aussi le bien de sa vie.

« Ce que l'homme le plus méprisé, ce que l'infâme peut obtenir n'est pas un bien ; or un prostitueur, un maître d'escrime obtiennent la richesse : elle n'est donc pas un bien. » Proposition fausse, s'écrie-t-on. Car dans les professions de grammairien, de médecin, de pilote, on voit les plus minces individus arriver aux richesses. – Mais ces professions ne se piquent pas de grandeur d'âme, ne portent pas le cœur haut, ne dédaignent pas les dons du hasard. La vertu élève l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus des objets les plus chers aux autres mortels : ce qu'ils appellent biens, ce qu'ils appellent maux, n'excite en lui ni désirs passionnés, ni folles craintes. Chélidon, l'un des eunuques de Cléopâtre, posséda un immense patrimoine. Tout récemment Natalis, dont la langue était aussi impure que méchante, dont la bouche recueillait les purgations périodiques des femmes, hérita d'une foule de testateurs et eut lui-même nombre d'héritiers. Eh bien, est-ce la richesse qui l'a souillé, ou lui qui a rendu la richesse immonde ?

L'argent tombe sur certains hommes comme une pièce de monnaie dans un égout. La vertu est plus haut placée que ce vil métal : sa valeur à elle est tout intrinsèque ; aucun de ces profits qui arrivent par bonnes comme par mauvaises voies ne sont à ses yeux des biens. Or la science soit du médecin, soit du pilote, ne défend ni à elle-même ni aux siens l'admiration de ces choses-là. Qui n'est pas honnête homme peut néanmoins être médecin, pilote ou grammairien, tout comme cuisinier sans doute. Mais

qui possède des avantages peu communs ne peut être classé dans le commun des hommes. Tel est le bien, tel sera l'homme. Un coffre-fort vaut ce qu'il contient, ou plutôt il est l'accessoire de ce qu'il contient. Un sac d'écus a-t-il jamais d'autre prix que celui de l'argent qu'il renferme ? Il en est de même des possesseurs de grands patrimoines : ils sont des accessoires, des appendices de leurs propriétés. D'où vient donc la grandeur du gage ? De ce que son âme est grande. Il est donc vrai que ce qu'on voit échoir aux mortels les plus méprisés n'est pas un bien. Aussi ne dirai-je jamais que l'insensibilité soit un bien : elle est le partage de la cigale, de la puce. Je ne donnerai pas même ce nom à la tranquillité, à l'absence de chagrin : quoi de plus tranquille que le vermisseau ?

Tu veux savoir ce qui constitue le sage ? Ce qui constitue Dieu. Tu es forcé d'accorder au sage quelque chose de divin, de céleste, de sublime. Le vrai bien n'est pas fait pour tous, et n'admet pas pour possesseur le premier venu.

Il faut voir ce que donne ou refuse une terre.
Là réussit le blé, la vigne ailleurs prospère ;
Plus loin l'arbre fertile en verger grandira,
Et sans culture ici le gazon verdira.
L'Inde aura son ivoire, et Saba dans ses plaines
Récoltera l'encens ; et de ses noirs domaines
Le Chalybe aux flancs nus nous enverra le fer ;
Le Tmole son safran parfumé...

Ces productions furent réparties en divers climats, pour obliger les mortels à commercer entre eux, si les uns voulaient recevoir des autres et leur donner réciproquement. Le souverain bien aussi a sa patrie à lui : il ne naît point aux mêmes lieux que l'ivoire, aux mêmes lieux que le fer. Et où donc naît-il ? Dans notre âme. Si elle n'est pure, si elle n'est sainte, Dieu n'y logera point.

« Le bien ne peut naître du mal : la cupidité crée la richesse, la richesse n'est donc pas un bien, » On répond qu'il n'est pas vrai que le bien ne naisse point du mal ; car du sacrilège et du vol il provient de l'argent. Ainsi ce sera un mal que le sacrilège et que le vol, mais à ce titre qu'ils font plus de maux que de biens : car encore donnent-ils du profit, quoique empoisonné par la crainte, l'anxiété, les tourments de l'âme et du corps. – Quiconque parle ainsi se condamne à admettre que si le sacrilège est un mal comme entraînant beaucoup de maux, c'est un bien à quelque autre égard, parce qu'il rapporte quelque avantage ; or se peut-il rien de plus monstrueux, bien qu'on ait dès longtemps persuadé aux hommes que le sacrilège, le vol, l'adultère sont au nombre des biens ? Que de gens n'ont point honte du vol ! combien font gloire de l'adultère ! On punit les petits sacrilèges ; les grands sont portés en triomphe. D'ailleurs si sous un rapport quelconque le sacrilège est réellement un bien, il sera plus, il sera honorable et qualifié de méritoire, ce que nulle conscience humaine n'admettra. Non, encore une fois, le bien ne peut naître du mal. Si en effet, comme vous le dites, le sacrilège est un mal uniquement parce qu'il entraîne beaucoup de maux, faites-lui remise des supplices, garantissez-lui la sécurité, ce sera un bien complet de tout point. Et pourtant le plus grand supplice du crime n'est-il pas dans le crime même ? Crois-tu la peine différée tant que le bourreau, tant que les cachots ne sont point là ? erreur ; elle se fait sentir sitôt l'acte commis, que dis-je ? lors même qu'il se commet. Ainsi du mal ne peut naître le bien, pas plus que la figue de l'olivier. Le fruit répond à la semence : le bien ne dégénère pas. Dès que l'honnête ne peut provenir de la turpitude, le mal ne produit pas le bien : car l'honnête et le bien, c'est tout un. Quelques stoïciens objectent à ceci :

qu’en admettant que l’argent est un bien de quelque part qu’il vienne, il ne s’ensuit pas que ce soit un argent sacrilège, quoique étant le fruit d’un sacrilège. Voici comment je comprends la chose. Dans la même urne il y a de l’or et une vipère : si tu en tires l’or, ce n’est pas parce qu’elle renferme une vipère que l’urne te fournit cet or, mais elle te le fournit quoiqu’elle renferme aussi une vipère. Les profits du sacrilège ont lieu de la même manière, non parce que c’est chose honteuse et criminelle que le sacrilège, mais parce qu’au crime se joint le profit. De même que dans cette urne il n’y a de mauvais que la vipère, et non l’or qui s’y trouve en même temps ; ainsi pour le sacrilège le mal est dans le crime, non dans le profit. Cette opinion n’est pas la mienne : les deux termes de la comparaison sont très-dissemblables. Je puis d’une part prendre l’or sans la vipère, de l’autre je ne puis arriver au profit que par le sacrilège. Ce profit-là n’est point à côté du crime ; il fait corps avec lui.

« Toute chose dont la poursuite nous fera tomber dans une foule de maux n’est pas un bien. La poursuite des richesses nous jette dans une foule de maux ; donc les richesses ne sont pas un bien. » Votre proposition, nous dit-on, signifie deux choses : l’une qu’en voulant arriver aux richesses nous tombons dans une foule de maux : or cet inconvénient a lieu aussi dans la poursuite de la vertu. Tel qui court les mers pour s’instruire aboutit au naufrage ; tel autre à la captivité. Voici le second sens : ce qui nous fait tomber dans le mal n’est pas un bien. Mais il ne suit pas de cette proposition que les richesses ou les voluptés nous précipitent dans le malheur ; autrement, loin d’être un bien, elles seraient un mal. Or vous vous bornez à dire qu’elles ne sont pas un bien. Ce n’est pas tout : vous accordez que les richesses ont quelque utilité ; vous les rangez parmi les avantages de la vie. Mais d’après votre raisonnement elles ne seront pas même des avantages, car par elles une foule d’inconvénients nous arrivent.

Certains philosophes répondent : « qu’on impute faussement aux richesses ces inconvénients. Elles ne font de mal à personne : le mal ne vient que de notre folie à nous ou de l’iniquité d’autrui. Ainsi l’épée d’elle-même ne tue point ; elle est l’arme de celui qui tue. Il n’est pas vrai que les richesses vous nuisent, parce qu’on vous nuit à cause de vos richesses. » Posidonius, ce me semble, a mieux répondu : « Les richesses sont des causes de maux, non pas qu’elles-mêmes fassent quelque mal, mais parce qu’elles excitent à mal faire. » Car autre est la cause efficiente, qui produit à l’instant et nécessairement le mal, autre la cause antérieure ; et les richesses ne renferment que celle-là. Elles enflent l’âme, engendrent l’orgueil et suscitent l’envie ; elles égarent à tel point la raison que le renom d’homme riche, dût-il nous porter malheur, nous enchante. Or les vrais biens doivent être irréprochables : ils sont purs, ne corrompent point l’âme, ne la troublent point : ils l’élèvent et l’agrandissent, mais sans la gonfler. Les vrais biens inspirent de la confiance ; les richesses, de l’audace ; les vrais biens donnent de la grandeur à l’âme ; les richesses, de l’insolence. Et l’insolence n’est qu’un faux semblant de grandeur. « À ce compte les richesses non-seulement ne sont pas un bien, elles sont même un mal. » Oui, si elles nuisaient par elles-mêmes ; si, comme je l’ai dit, elles étaient cause efficiente ; mais elles ne sont qu’une cause antérieure, laquelle, il est vrai, excite au mal, y entraîne même ; car elles offrent des apparences, des semblants de bien, et le grand nombre y peut croire. La vertu aussi est une cause antécédente d’envie ; car que de gens dont la sagesse, dont la justice excitent ce sentiment ! mais cette cause n’est pas immédiate et ne frappe pas tout d’abord. Loin de là, ce qui dans la vertu frappe le plus l’imagination des hommes, c’est qu’elle inspire l’amour et l’admiration. Posidonius veut qu’on pose ainsi la question : « Ce qui ne donne à l’âme ni grandeur, ni confiance, ni sécurité, n’est pas un bien ; or les richesses, la santé et autres dons semblables ne procurent aucune de ces trois choses ; donc ce ne sont pas des biens. » Il renforce encore sa proposition de cette manière : « Ce qui, loin de donner de la

grandeur, de la confiance, de la sécurité à l'âme, n'engendre au contraire qu'insolence, morgue, présomption, n'est pas un bien ; or les dons du hasard nous portent à tout cela ; donc ce ne sont pas des biens. » – À ce compte, disent nos adversaires, ce ne seront pas même des avantages. – Les avantages ne sont pas de même nature que les biens. Un avantage apporte plus d'utilité que de désagrément ; un bien doit être sans mélange et n'avoir en soi rien de nuisible. Ce qui fait le bien, ce n'est pas d'être plus utile que nuisible, c'est d'être exclusivement utile. D'ailleurs les avantages sont aussi pour les animaux, pour les hommes imparfaits, pour les sots. C'est pourquoi les inconvénients peuvent s'y mêler ; mais on appelle avantage ce qu'on juge tel sous la plupart des rapports. Le bien appartient au sage seul, et ne doit point comporter d'alliage.

Prends courage : il ne te reste plus qu'un nœud à dénouer, mais c'est le nœud d'Hercule. « Une somme de maux ne fait pas un bien : plusieurs pauvretés font une richesse ; donc la richesse n'est pas un bien. » Notre école ne reconnaît pas ce syllogisme : les péripatéticiens qui l'imaginèrent en donnent aussi le mot. Mais, dit Posidonius, ce sophisme rebattu dans toutes les chaires de dialectique est ainsi réfuté par Antipater :

« Qui dit pauvreté ne dit pas possession, mais retranchement ou, comme les anciens, privation, *orbationem*, que les Grecs nomment στέρησιν. On vous appelle pauvre à raison non de ce que vous avez, mais de ce que vous n'avez pas. Des vides multipliés ne rempliront rien : les richesses se composent de plusieurs possessions, et non d'une somme de dénuements. Vous n'entendez pas comme il faut le mot de pauvreté. C'est l'état non de celui qui a peu, mais de l'homme à qui il manque beaucoup. Il se dit non de ce qu'on possède, mais de ce qu'on n'a pas. » J'exprimerais plus facilement ma pensée s'il existait un mot latin qui eût le sens d'ἀνυπαρξία (non existence), qualification qu'Antipater assigne à la pauvreté. Pour moi, je ne vois pas que la pauvreté soit autre chose que la possession de peu. Nous examinerons, quelque jour que nous serons bien de loisir, ce qui constitue la richesse et la pauvreté. Mais alors aussi nous considérerons s'il ne vaudrait pas mieux l'apprivoiser, cette pauvreté, et ôter à la richesse sa morgue sourcilleuse, que de disputer sur les mots comme si l'on était d'accord sur les choses. Prenons que nous sommes convoqués à une assemblée du peuple. On propose une loi sur l'abolition des richesses : est-ce avec de tels syllogismes que nous comptons la soutenir ou la combattre ? Obtiendrons-nous ainsi que le peuple romain redemande avec enthousiasme cette pauvreté qui fut le fondement et la cause de sa puissance, et qu'il s'alarme de ses richesses ; et qu'il se dise qu'il les a trouvées chez des vaincus ; que par elles la brigue, la vénalité, les séditions ont fait irruption dans la cité la plus pure et la plus tempérante ; que l'on étale avec trop de faste la dépouille des nations ; que ce qu'un peuple a ravi à tous, il est plus facile à tous de le reprendre à un seul ? – Voilà ce qu'il importe plus de démontrer. Exterminons les vices, au lieu de les définir. Parlons, si nous pouvons, avec plus de vigueur, sinon, plus nettement.

LETTRE LXXXVIII.

Des arts libéraux.

Tu désires savoir ce que je pense des *arts libéraux*. Pas un que j'estime, pas un que je mette au rang des bonnes choses ; c'est au lucre qu'ils visent. Industries mercenaires, elles n'ont d'utilité que si elles préparent l'intelligence, mais ne la captivent point. On peut s'y arrêter tant que l'âme n'est capable de rien de plus haut : ce sont des apprentissages, non des œuvres de maîtres. On les a nommés arts libéraux, tu

le vois, comme étant dignes d'un homme libre. Mais il n'est qu'un art vraiment libéral : celui qui fait libre ; c'est la sagesse, cet art sublime, généreux, magnanime ; le reste n'est que petitesse, puérilités. Penses-tu qu'il y ait rien de bon dans ces arts qui ont, remarque-le, pour professeurs les plus ignobles et les plus dégradés des hommes ? Il faut, non pas les apprendre, mais les avoir appris.

On a cru devoir rechercher si les arts libéraux rendent l'homme vertueux. Ils ne le promettent même pas ; c'est une science où ils n'aspirent point. Le grammairien s'évertue à épurer le langage ; veut-il s'aventurer davantage, il va jusqu'aux abords de l'histoire, ou, reculât-il au plus loin ses limites, jusqu'à la versification. Qu'y a-t-il là qui aplanisse le chemin à la vertu ? Classification de syllabes, exacte appréciation des mots, traditions mythologiques, lois et variétés du mètre ? Qu'y a-t-il là qui bannisse la crainte, qui affranchisse de la cupidité, qui refrène l'incontinence ? Allons chez le géomètre et chez le musicien : trouveras-tu rien là qui te défende de craindre, qui te défende de désirer ? Hors ces deux points, nulle autre science ne sert.

Il s'agit de voir si ces professeurs enseignent la vertu ou non ; s'ils ne l'enseignent pas, ils ne peuvent l'inspirer ; s'ils l'enseignent, ce sont des philosophes. Veux-tu te convaincre que ce n'est pas pour enseigner la vertu qu'ils montent dans leurs chaires ? Regarde combien sont diverses les tendances de chacun d'eux ; or le but serait un si l'enseignement était le même. Mais peut-être voudront-ils te persuader qu'Homère était un philosophe, quand les preuves mêmes qu'ils en donnent les démentent. Car tantôt on fait de lui un stoïcien, n'admirant rien que la force d'âme, ayant horreur des voluptés et ne s'écartant pas de l'honnête, même au prix de l'immortalité ; tantôt c'est un épicurien, qui fait l'éloge d'une cité où règne la paix et où la vie s'écoule parmi les festins et les chants ; c'est encore un péripatéticien qui admet trois sortes de biens dans la vie ; c'est enfin un académicien qui dit que tout n'est qu'incertitude. La preuve qu'il n'est rien de tout cela, c'est qu'il est tout cela à la fois : systèmes entre eux incompatibles. Accordons-leur qu'Homère ait été philosophe. Nécessairement il le sera devenu avant d'avoir songé le moins du monde aux vers : étudions donc cette sagesse qui a fait d'Homère son adepte. Quant à rechercher lequel fut antérieur à l'autre, d'Homère ou d'Hésiode, c'est chose aussi indifférente que de savoir si Hécube était plus jeune qu'Hélène, et pourquoi elle portait si mal son âge. Est-il bien important, dis-moi, de rechercher l'âge de Patrocle et d'Achille ? Veux-tu savoir sur quelles mers a erré Ulysse plutôt que de nous empêcher, nous, d'errer incessamment ? Je n'ai pas le loisir d'apprendre si c'est entre l'Italie et la Sicile ou en dehors du monde connu qu'il fut le jouet des tempêtes, car dans un cercle si étroit pouvait-on errer si longtemps ? Mais nous, les tempêtes de l'âme nous secouent chaque jour ; nos mauvaises passions nous poussent dans toutes les mésaventures d'Ulysse. Assez de beautés attirent nos regards, assez d'ennemis aussi ; d'une part des monstres implacables qui s'enivrent du sang des hommes ; de l'autre d'insidieux enchantements préparés pour l'oreille ; plus loin des naufrages et tant de fléaux variés. Enseigne-moi comment je dois aimer ma patrie, mon épouse, mon père, et voguer, au prix du naufrage, vers de si nobles affections. Que demandes-tu si Pénélope a été peu chaste, si elle en a imposé à son siècle, si, avant de l'apprendre, elle n'a pas deviné qu'elle revoyait Ulysse ? Enseigne-moi ce que c'est que la chasteté et tout le prix de cette vertu, si c'est dans le corps ou dans l'âme qu'elle réside.

Je passe à la musique. Tu m'enseignes comment les voix du ton aigu s'accordent avec celles du ton grave ; comment des cordes qui rendent des sons différents produisent un accord parfait. Ah ! fais plutôt que mon âme s'accorde avec elle-même, et que dans mes résolutions il n'y ait point de dissonance. Tu me montres quels sont les

modes plaintifs ; montre-moi plutôt à ne point exhaler de plainte au milieu de l'adversité.

La géométrie m'apprend à mesurer de vastes fonds de terre, qu'elle m'apprenne plutôt la juste mesure de ce qui suffit à l'homme. L'arithmétique m'apprend l'art de compter, de prêter mes doigts aux calculs de l'avarice ; qu'elle m'apprenne plutôt le néant de pareils calculs, qu'il n'en est pas plus heureux l'homme dont l'immense fortune lasse ses teneurs de livres, et que bien superflues sont des possessions dont le maître serait le plus à plaindre des hommes s'il devait par lui-même supputer tout son avoir. Que me sert de savoir régler le partage du plus petit champ, si je ne sais point partager avec un frère ? À quoi bon relever en expert jusqu'au dernier pied d'un arpent, et ressaisir une minime fraction échappée à la toise, si je me chagrine de ce qu'un voisin puissant écorne ma propriété ? L'arithmétique me donne le secret de ne rien perdre de mes limites ; et je voudrais, moi, qu'on me donnât celui de tout perdre avec sérénité. « Mais c'est du champ de mon père et de mon aïeul qu'on m'évince ! » Et avant ton aïeul quel en était le maître ? Peux-tu me dire nettement, non pas même à quel homme, mais à quel peuple il a appartenu ? Tu y es entré non comme maître, mais comme fermier. Fermier de qui ? De ton héritier, au cas le plus heureux pour toi. Au dire des jurisconsultes on ne prescrit point sur le domaine public ; tu n'es ici que l'occupant ; ce que tu dis être à toi est au public, que dis-je ? à tout le genre humain. Que ton art est sublime ! Tu sais mesurer les corps ronds ; tu réduis au carré toutes les figures qu'on te présente, tu nous dis les distances des astres, il n'est rien qui ne soit soumis à ton compas. Homme si habile, mesure donc l'âme humaine, montre toute sa grandeur, montre toute sa petitesse. Tu sais ce que c'est qu'une ligne droite ; que t'en revient-il, si ce qui est droit en morale tu ne le sais pas ?

À toi maintenant qui fais gloire de connaître les corps célestes,

Où va le froid Saturne, et quels cercles des cieux
Parcourt le vol errant du messager des dieux.

À quoi cette science me sera-t-elle bonne ? À me donner l'alarme chaque fois que Saturne et Mars seront en présence, ou quand Mercure, à son coucher sur l'horizon, sera regardé de Saturne ? J'aime bien mieux me persuader que, quelle que soit leur position, les astres sont propices et nullement sujets à changer. Mus par les destins dont l'ordre ne s'interrompt, dont le cours ne s'évite jamais, c'est par des périodes marquées que se font leurs retours. « Ils sont les moteurs ou les pronostics de tout événement ! » Eh bien, s'ils opèrent tout ce qui arrive, que gagne-t-on à connaître ce qu'on ne changera point ? S'ils ne font que l'annoncer, à quoi bon prévoir l'inévitable ? Que tu le saches ou non, la chose se fera.

Observe le soleil au terme de sa course,
La lune à son lever, pour n'être point séduit
Par la sérénité d'une trompeuse nuit.

J'ai songé de reste à bien m'assurer contre les surprises : tout lendemain n'est-il pas trompeur ? Ce que par avance on ignore trompe toujours. J'ignore ce qui sera, mais je sais bien ce qui peut être. Je ne me désespérerai de rien, je m'attends à tout : s'il m'est fait grâce de quelque chose, je le tiens pour gain. Le sort ne me trompe que s'il m'épargne, et même alors ne me trompe-t-il pas ; car comme je sais que tout accident est possible, je sais aussi que tous n'ont pas lieu infailliblement. Et j'attendrai les succès en homme préparé aux revers.

Il faut ici que tu me pardonnes de ne pas suivre les classifications reçues. On ne m'amènera pas à compter parmi les arts libéraux la peinture, non plus que l'art du statuaire, du marbrier et autres pourvoyeurs du luxe. Ainsi des lutteurs et de leur science toute pétrie d'huile et de poussière : je les rejette en dehors des études relevées, ou bien j'y ferai entrer les parfumeurs et les cuisiniers, et quiconque met son industrie au service de nos voluptés. Car enfin, je te prie, qu'ont-ils de libéral ces hommes qui vomissent leur vin pris à jeun, corps appesantis de graisse, âmes appauvries et perdues de marasme ? Verrons-nous là une étude libérale pour cette jeunesse que nos pères obligeaient à s'exercer debout, à lancer le javelot, à ficher l'épieu, à dompter un coursier, à manier les armes ? Ils n'enseignaient rien à leurs enfants qu'ils pussent apprendre couchés. Mais ni ces exercices ni les arts dont je parle n'enseignent ou ne nourrissent la vertu. Que sert en effet de gouverner un cheval et de modérer sa course avec le mors, si les passions les plus effrénées nous emportent ? Que sert de triompher de mille rivaux à la lutte et au ceste, si la colère triomphe de nous ?

« Mais enfin, les arts libéraux n'auront-ils donc aucune utilité ? » Aucune pour la vertu, beaucoup pour d'autres choses. Les arts mécaniques, ces professions viles qui n'emploient que la main, quoique apportant beaucoup au matériel de la vie, ne se rattachent nullement à la vertu. Pourquoi donc instruisons-nous nos fils dans les études libérales ? Ce n'est pas qu'elles puissent donner la vertu, c'est qu'elles mettent l'âme en état de la recevoir. De même que cette première teinture des lettres, comme disaient nos pères, ces éléments qu'on enseigne à l'enfance ne sont pas les arts libéraux dont l'étude va suivre, mais leur préparent la place ; ainsi les arts libéraux ne mènent pas jusqu'à la vertu, mais en facilitent les voies.

Posidonius partage les arts en quatre classes : arts vulgaires et infimes, arts d'agrément, arts éducateurs, arts libéraux. Les premiers, attributs de l'artisan, purement manuels, s'occupent de fournir aux besoins de l'existence : là rien qui offre l'apparence du beau ni de l'honnête. Les arts d'agrément ont pour but le plaisir des yeux et des oreilles. À quoi l'on peut rattacher les conceptions du machiniste, ces échafaudages de théâtre qui surgissent comme par enchantement, ces décorations qui montent sans bruit dans les airs, et ces changements inattendus où des masses réunies se disjoignent, séparées se rapprochent spontanément, s'élèvent pour s'abaisser ensuite insensiblement sur elles-mêmes, choses dont s'éblouit une foule ignorante que tout effet soudain, dont elle ne connaît pas les causes, jette dans l'ébahissement. Les arts éducateurs, que les Grecs appellent encycliques, ont quelque ressemblance avec les arts libéraux dont ils portent le nom parmi nous. Toutefois il n'est d'arts libéraux, ou pour mieux dire, libres, que ceux qui ont pour objet la vertu.

« Mais, dit-on, tout comme il y a dans la philosophie la partie naturelle, la partie morale et la partie rationnelle, la classe des arts libéraux y réclame à son tour une place. Quand il s'agit de questions de physique, on s'appuie du témoignage de la géométrie. Elle fait donc, comme auxiliaire, partie de cette science. » Eh ! que d'auxiliaires nous avons, qui ne font point partie de nous-mêmes ? Je dis plus : s'ils en faisaient partie, ils ne seraient point auxiliaires. La nourriture est l'auxiliaire du corps et pourtant n'en fait point partie. La géométrie nous rend des services ; mais la philosophie n'a besoin d'elle que comme elle a besoin du mécanicien ; elle ne fait pas plus partie de la philosophie que le mécanicien de la géométrie. Ces deux sciences d'ailleurs ont chacune leurs limites. Le philosophe recherche et découvre les causes naturelles ; le géomètre s'applique à les supputer et par nombres et par mesures. Le principe constituant des corps célestes, leur action, leur nature, voilà la science du philosophe ; leurs cours, leurs retours, l'observation des lois spéciales suivant lesquelles ils descendent, s'élèvent et parfois semblent stationnaires, bien qu'ils ne puissent s'arrêter jamais, tout cela est

recueilli par le mathématicien. Le philosophe saura d'où vient qu'un miroir réfléchit les objets ; le géomètre pourra te dire à quelle distance de l'image doit se trouver le corps, et que telle forme de miroir renverra telle image. Le philosophe prouvera que le soleil est grand ; le mathématicien, combien il est grand ; le mathématicien procède par une certaine routine ou pratique ; mais, pour procéder, il faut qu'il ait acquis quelques principes philosophiques. Or ce n'est pas un art indépendant que celui dont la base est d'emprunt. La philosophie ne demande rien à d'autres : elle tire du sol même tout son édifice. Les mathématiques sont pour ainsi dire une science de surface ; elles bâtissent sur le fonds d'autrui : elles reçoivent les premiers matériaux et par ce moyen leur œuvre aboutit ; si elles allaient au vrai par elles-mêmes, si elles pouvaient complètement embrasser la nature de la création, je dirais qu'elles peuvent être d'un immense secours à nos âmes, car l'étude du monde céleste communique à l'âme une grandeur qu'elle semble puiser d'en haut.

Il n'est pour l'âme qu'une sorte de perfection, la science des principes fixes du bien et du mal, science qui relève de la philosophie seule : nul autre art ne s'occupe des biens ni des maux. Voulons-nous examiner les vertus une à une ? Le courage, c'est le mépris de ce que les hommes craignent : ces épouvantails, qui font tomber sous le joug notre indépendance, il les dédaigne, les provoque, les brise ; est-ce donc aux arts libéraux qu'il doit tant de vigueur ? La bonne foi, c'est le trésor le plus inviolable de la conscience humaine ; aucune nécessité ne la forcerait au parjure, aucune largesse ne la corrompt. « Vos lames ardentes, s'écrie-t-elle, vos verges, vos échafauds ne me feront point trahir mon secret ; plus la douleur tentera de me l'arracher, plus je le cacherai profondément. » Les arts libéraux font-ils de ces âmes héroïques ? La tempérance maîtrise les voluptés : elle déteste et repousse les unes ; elle fait la part des autres, elle les rappelle à une sage mesure et ne les recherche jamais pour elles-mêmes. Elle sait que la meilleure règle du désir est de ne s'y livrer qu'autant qu'on le doit, non autant qu'on le veut. Cette autre vertu qui nous humanise nous défend l'orgueil envers tout membre de la société ; elle nous défend d'être cupides ; dans ses paroles, ses actes, ses sentiments, elle se montre affable et facile à tous ; leurs maux deviennent les siens, et si elle s'applaudit du bien qui lui arrive, c'est surtout parce qu'il doit lui servir à faire quelque heureux. Les arts libéraux prescrivent-ils une pareille morale ? Non : pas plus qu'ils n'enseignent la sincérité, la modestie, la modération ; pas plus qu'ils n'inspirent la frugalité, l'économie, ou la clémence qui épargne le sang d'autrui comme si c'était le sien, et qui sait que l'homme ne doit pas être prodigue de la vie des hommes.

« On demande comment nous, qui disons que sans les arts libéraux on n'arrive point à la vertu, nous nions que ces arts lui soient d'aucune aide. » Il en est d'eux comme de la nourriture, sans laquelle on ne deviendrait pas vertueux, et qui pourtant n'a nul rapport avec la vertu. Un amas de bois ne fait pas par lui-même un vaisseau ; néanmoins un vaisseau ne se peut construire que de bois. En un mot, de ce qu'une chose ne peut se faire sans une autre, il ne s'ensuit pas qu'elle se fasse par son auxiliaire. On peut même dire qu'il n'est pas besoin d'arts libéraux pour arriver à la sagesse : car quoiqu'il faille apprendre la vertu, ce n'est point par eux qu'on l'apprend. Et pourquoi m'imaginerais-je qu'on ne peut devenir sage si l'on est illettré, puisque la sagesse ne réside pas dans les lettres ? Elle enseigne des choses, non des mots ; et je ne sais si la mémoire n'est pas plus sûre quand elle ne s'aide d'aucun secours extérieur. Grande et vaste science que la sagesse : il lui faut la place libre ; elle embrasse dans ses leçons les choses divines et humaines, le passé, l'avenir, le périssable, l'éternel, le temps qui à lui seul, tu le vois, soulève tant de questions. D'abord est-il quelque chose par lui-même ? ensuite quelque chose a-t-il existé avant lui et sans lui ? a-t-il commencé avec le monde, ou, même avant le monde, si quelque chose existait, le temps

aussi existait-il ? Rien que sur l'âme les questions sont innombrables : D'où vient-elle ? Quelle est-elle ? Quand commence-t-elle à être ? Quelle est sa durée ? Passe-t-elle d'un lieu à un autre, et change-t-elle de domiciles, emprisonnée successivement sous la figure de tel ou tel être ; ou bien n'est-elle captive qu'une fois, avant d'avoir son essor libre au sein du grand tout ? Est-elle un corps ou non ? Que fera-t-elle quand elle cessera d'agir par nos sens ? Comment usera-t-elle de sa liberté, quand elle aura fui de son cachot ? Oublie-t-elle son premier état, et ne commence-t-elle à se connaître qu'après que, séparée du corps, elle s'est retirée dans les cieux ? Quelque partie que tu embrasses parmi les sciences divines et humaines, un énorme amas de problèmes et d'enseignements viendra t'accabler. Pour que tant et de si grands objets puissent y loger à l'aise, tu dois bannir de ton âme les inutilités qui la rétrécissent : la vertu n'y entrerait point ; à une grande chose il faut un large espace. Loin de toi ce qui n'est pas elle : que ton âme soit toute libre pour la recevoir.

« Mais il y a du charme à connaître un grand nombre d'arts. » N'en retenons donc que l'indispensable. Tu jugeras répréhensible l'homme qui fait provision de superfluités pour en déployer dans sa maison le coûteux étalage ; et tu ne blâmeras point celui qui s'occupe à entasser un inutile bagage littéraire ? Vouloir apprendre plus que de besoin est une sorte d'intempérance. Et puis cette manie d'arts libéraux fait des importuns, de grands parleurs, des fâcheux, des esprits amoureux d'eux-mêmes, d'autant moins portés à apprendre le nécessaire qu'ils se sont farcis de bagatelles. Le grammairien Didyme a écrit quatre mille volumes : homme à plaindre, n'eût-il fait qu'en lire un pareil nombre d'inutiles. Dans ces livres il recherche quelle fut la patrie d'Homère ; la véritable mère d'Énée ; ce qu'Anacréon aima le mieux, du vin ou des femmes ; si Sapho se livrait au public, et mille autres fadaises que je voudrais désapprendre, si je les savais. Qu'on vienne dire maintenant que la vie est trop peu longue ! Et dans notre école même, viens, je te montrerai de nombreux abatis à faire. Il faut trop dépenser de temps, trop blesser de jalouses oreilles pour entendre de soi cet éloge : *Le savant homme* ! Contentons-nous du titre plus modeste *d'homme de bien*. Eh quoi ! je compulserai autant d'annales qu'il y a eu de peuples ; je leur demanderai qui fit les premiers vers ; je supputerai, sans avoir de fastes, combien d'années séparent Orphée d'Homère ; je contrôlerai une à une les impertinences dont Aristarque a hérissé les poèmes d'autrui, et j'userai ma vie sur des syllabes ! Quoi ! que je demeure cloué sur la poussière du géomètre ? Aurais-je à ce point oublié le salutaire précepte : *Sois ménager du temps* ? Moi, savoir de telles choses ! Que m'est-il donc permis d'ignorer ?

Appion le grammairien qui, sous Caligula, courut en charlatan toute la Grèce et y fut accueilli de ville en ville comme un second Homère, prétendait « que ce n'était qu'après avoir fini ses deux poèmes, l'Iliade et l'Odyssée, qu'Homère avait ajouté le début de celui qui contient la guerre de Troie ; » et il en apportait pour preuve « que deux lettres placées à dessein en tête du premier vers indiquaient le nombre de livres des deux poèmes. » Voilà ce qu'il faut savoir, quand on ne veut que savoir beaucoup.

Ne songeras-tu pas, ô homme ! combien de temps te dérobent et les maladies, et les affaires publiques, et tes affaires privées, et les soins journaliers de la vie, et le sommeil ? Mesure la durée de tes jours : elle n'a point place pour tant de choses.

Je parle des arts libéraux : et chez les philosophes, que de choses inapplicables et de nul usage ! Eux aussi sont descendus à des discussions de syllabes, aux propriétés des conjonctions et des prépositions ; ils ont empiété sur le grammairien, empiété sur le géomètre. Tout ce que ceux-ci avaient dans leur domaine de plus inutile, les philosophes l'ont transplanté dans le leur. De là est venu qu'ils savent mieux l'art de bien dire que l'art de bien faire. Écoute combien le trop de subtilité fait de mal, et quel obstacle c'est à la vérité ! Protagoras dit qu'on peut soutenir le pour et le contre sur

toute question, à commencer par celle-ci : le pour et le contre sont-ils également soutenables en toute chose ? Nausiphane prétend que de ce qui semble être, il n'y a rien dont l'être soit plus constant que le non être. Parménide affirme que de tout ce que nous voyons rien n'existe en dehors de l'unité. Zénon d'Élée nous débarrasse de tout embarras : il dit que rien n'existe. Les Pyrrhoniens tournent à peu près dans le même cercle avec les Mégariques, les Érétriens et les Académiciens, ces introducteurs d'une science nouvelle, *ne rien savoir*.

Tout cela est à reléguer parmi le stérile fatras des arts libéraux. L'un m'offre une science qui ne me servira de rien ; l'autre m'enlève l'espoir d'arriver à une science quelconque : encore vaut-il mieux savoir du superflu que rien. Ici l'on ne me présente pas le flambeau qui pourrait me conduire à la vérité ; là on prétend me crever les yeux. Si j'en crois Protagoras, il n'y a que doute sur toutes choses ; si Nausiphane, la seule chose certaine c'est que rien n'est certain ; selon Parménide il n'y a au monde qu'une chose ; selon Zénon cette chose même n'est pas. Que sommes-nous donc, nous et cette nature qui nous environne, qui nous alimente, qui nous porte ? L'univers n'est donc qu'une ombre sans corps, ou dont le vrai corps nous échappe ? J'aurais peine à dire qui me fâche le plus, de ceux qui nous interdisent de savoir quoi que ce soit, ou de ceux qui ne nous laissent pas même l'avantage de ne rien savoir.

LETTRE LXXXIX.

Division de la philosophie. Du luxe et de l'avarice.

Tu demandes une chose utile, nécessaire même à qui désire arriver vite à la sagesse : tu veux que je divise la philosophie, et que je décompose ce vaste corps en plusieurs membres. En effet la connaissance des parties nous amène plus facilement à celle du tout. Et plût au ciel, tout comme la face de l'univers se développe à nos regards, que la philosophie pût nous apparaître tout entière, spectacle beau comme l'univers. Certes elle ravirait à elle l'admiration du genre humain et lui ferait quitter tout ce qui lui semble grand aujourd'hui, ignorant qu'il est de la vraie grandeur. Mais ce bonheur n'étant point fait pour nous, force nous est d'observer ici, de la même façon que nous contemplons les secrets de la nature. L'âme du sage, il est vrai, embrasse l'universalité de ce grand tout : son œil le parcourt aussi rapidement que fait le nôtre la voûte céleste ; quant à nous, qui avons à percer tant d'épais nuages et dont la vue s'arrête à un horizon si prochain, il est plus facile de nous exposer les détails, puisque l'ensemble nous échappe encore.

Je vais donc, comme tu l'exiges, distribuer la philosophie par divisions, non par lambeaux : car c'est la division, non le morcellement qui est utile, et il est aussi difficile de saisir le trop grand que le trop petit. Le peuple se divise en tribus, l'armée en centuries. Ce qui s'élève à de hautes proportions s'étudie mieux dans le classement de ses parties, lesquelles, ai-je dit, ne doivent être ni innombrables ni imperceptibles. Car c'est un abus de diviser à l'excès comme de ne point diviser du tout ! c'est l'image de la confusion qu'un fractionnement qui réduit la chose en poussière.

Et d'abord énonçons, pour te satisfaire, en quoi la sagesse diffère de la philosophie. La sagesse est pour l'âme humaine la perfection dans le bien ; la philosophie, c'est l'amour et la poursuite de cette perfection. La première montre le but où la seconde est parvenue. Pourquoi l'appelle-t-on philosophie ? L'étymologie même du mot l'indique clairement. Quelques-uns ont défini la sagesse la science des choses divines et humaines. D'autres y ont ajouté : et de leurs causes ; adjonction superflue, ce

me semble : car les causes ici font partie des choses mêmes. La philosophie aussi a été diversement définie : on l'a nommée tantôt l'étude de la vertu, tantôt l'étude propre à corriger l'âme, tantôt la recherche de la droite raison. Il est demeuré à peu près constant qu'il y a quelque différence entre la philosophie et la sagesse : car il ne se peut faire que l'objet poursuivi et le poursuivant soient identiques. Il y a grande différence entre l'avarice et l'argent, puisque l'une désire et que l'autre est désiré ; de même entre la philosophie et la sagesse. Celle-ci est l'effet et la récompense de celle-là ; l'une est le terme où marche l'autre. La sagesse est ce que les Grecs appellent σοφίαν, expression usitée aussi chez nos pères, comme chez nous celle de philosophie. C'est ce que prouvent nos vieilles comédies nationales et les mots inscrits sur la tombe de Dossennus :

Arrête, voyageur,
Et lis de Dossennus quelle fut la sagesse.

Bien que la philosophie soit l'étude de la vertu, dont elle se distingue comme le moyen de la fin, quelques stoïciens n'ont pas cru pourtant qu'on pût les séparer, vu qu'il n'y a pas de philosophie sans vertu, ni de vertu sans philosophie. La philosophie est l'étude de la vertu, mais par la vertu même : or la vertu ne peut exister sans l'étude d'elle-même, ni l'étude de la vertu, sans la vertu. Car il n'en est point ici comme du but qu'on s'exerce à frapper de loin : ailleurs se trouve le point d'attaque, ailleurs le point de mire ; il n'en est pas comme des chemins qui conduisent à une ville, et qui sont en dehors. On n'arrive à la vertu que par elle-même. La philosophie et la vertu ont donc entre elles un lien commun.

La philosophie se compose de trois parties, selon les autorités les plus graves et les plus nombreuses : *la science morale*, *la science naturelle* et *la science logique*. La première forme le cœur ; la seconde étudie la nature ; la troisième éclaircit les propriétés des mots, leur composition, et les moyens d'argumentation pour que le faux ne se glisse point à la place du vrai. Au reste, il s'est trouvé des auteurs qui réduisaient cette division, et d'autres qui l'étendaient. Quelques péripatéticiens y joignirent une quatrième partie, *la science civile*, attendu que celle-ci exige une pratique spéciale et s'occupe de matières étrangères aux trois précédentes. D'autres y rattachent encore ce que les Grecs appellent οἰκονομικήν, *la science de l'administration domestique*. D'autres ont fait des *genres de vie* une classe à part : mais il n'est rien de tout cela qui ne se trouve dans la morale.

Les épicuriens comprennent toute la philosophie sous deux titres : l'un *de la science naturelle*, l'autre de la *morale* ; quant à *la logique*, ils l'écartent. Puis comme la nature même des choses les obligeait à distinguer les équivoques et à signaler le faux caché sous l'apparence du vrai, ils ont à leur tour admis une partie logique sous cette autre dénomination : *du jugement et de la règle*, l'estimant toutefois accessoire de la partie *naturelle*. Les cyrénaïques ne voulurent ni de l'une ni de l'autre et se bornèrent à la morale, mais ils ne les écartent que pour les réadmettre sous des titres différents. Ils établissent en effet cinq divisions de la morale : la première, des choses à fuir ou à rechercher ; la deuxième, des passions ; la troisième, des actions ; la quatrième, des principes des choses ; la cinquième, des arguments. Or les principes des choses appartiennent aux sciences naturelles ; les arguments, à la logique, et les actions, à la morale. Ariston de Chio, non content d'avancer que les sciences naturelles et logiques sont superflues, va jusqu'à les dire contradictoires : la morale elle-même, qu'il nous laisse toute seule, perd sous sa main de ses dépendances. Il lui enlève toute la partie *des*

maximes, qui sont, selon lui, du *précepteur*, non du *philosophe* ; comme si le sage était autre chose que le précepteur du genre humain.

Puis donc que nous avons fait trois branches de la philosophie, procédons d'abord à la distribution de la morale. On a cru devoir en former aussi trois sections, dont la première est cette *étude qui rend à chacun selon son droit* et estime toutes choses leur vrai prix. C'est la plus utile ; car quoi d'aussi indispensable que d'appliquer aux objets leur valeur ? La deuxième section traite *des désirs*, et la troisième, *des actions*. Car il faut avant tout juger ce que vaut la chose, en second lieu régler et tempérer le désir qui porte vers elle ; enfin établir entre le désir et l'action une harmonie telle que dans ces trois faits réunis l'homme soit constamment d'accord avec lui-même. Qu'un seul des trois vienne à faillir, les deux autres ne se répondent plus. Que sert-il en effet de bien apprécier intérieurement toute chose, si tes désirs sont trop impétueux ? Que sert de réprimer cette impétuosité et de tenir tes passions en bride, si dans l'action l'à-propos t'échappe, si tu ignores le temps, le lieu, le mode convenables pour agir ? Car autre chose est de connaître le mérite et le prix de chaque objet, autre chose de saisir les occasions ; on peut contenir la fougue de ses appétits, et ne pas savoir se porter à l'action sans s'y précipiter. Ainsi la vie concorde avec elle-même quand l'action ne manque pas au désir, et quand le désir est conçu suivant le mérite de la chose, désir plus tiède ou plus vif en raison de ce mérite même.

Les sciences naturelles s'occupent de deux ordres de substances : les corporelles et les incorporelles, subdivisées à leur tour, pour ainsi dire, en plusieurs degrés. La première classe comprend les corps engendrants, puis les corps engendrés, et, parmi ceux-ci, les éléments. Quant à l'élément-principe, quelques-uns le croient simple, quelques autres complexe, c'est-à-dire contenant et la matière et la cause de tout mouvement et les éléments dérivés. Reste la section des *sciences logiques*. Tout discours est ou continu, ou coupé par demandes et réponses. Celui-ci s'est appelé *dialectique*, et celui-là *rhétorique*, laquelle s'occupe des mots, de leur sens et de leur arrangement. L'objet de la dialectique est double : elle s'attache aux termes et à leur définition ou, si l'on veut, au fond et à la forme des propositions. Vient ensuite une ample classification de ces deux parties, et c'est ici que je dois m'arrêter ;

Sur la fleur des objets glissons d'un pas rapide :

autrement, si je voulais donner les divisions des divisions, tout cela ferait un volume.

Pour toi, Lucilius, mon excellent ami, lis ces choses, je ne te le défends pas ; mais quoi que tu puisses lire, rapporte-le tout de suite aux mœurs. Ce sont tes mœurs qu'il faut discipliner : réveille les langueurs de ton âme, raffermis ce qui se relâche en toi, dompte ce qui résiste et fais une guerre à outrance à tes vices et aux vices du siècle. À ceux qui te crient : « Quoi ! toujours les mêmes reproches ? » Réponds : « C'est à moi de vous dire : quoi ! toujours les mêmes fautes ! Voulez-vous que les remèdes cessent plus tôt que la maladie ? Non : je les veux répéter encore ; vous les repoussez, j'insisterai d'autant plus. La cure commence à opérer, quand elle rappelle un corps en léthargie au sentiment de la douleur. En dépit de vous-mêmes je vous apprendrai à guérir. Plus d'une fois mes paroles peu flatteuses frapperont vos oreilles ; et la vérité, que chacun de vous refuse d'ouïr, tous ensemble vous l'entendrez. Jusqu'où reculerez-vous les bornes de vos possessions ? Une terre qui contint tout un peuple, est trop étroite pour un seul maître. Jusqu'où pousserez-vous vos labours, vous qui ensemencez des provinces, métairies pour vous encore trop circonscrites ? Des fleuves renommés arrosent durant tout leur cours une propriété privée ; de grandes rivières, limites de grandes nations, de leur source à leur embouchure sont à vous. C'est peu encore, si

vous ne donnez à vos domaines les mers pour ceinture ; si votre fermier ne commande au delà de l'Adriatique, de la mer d'Ionie, de la mer Égée ; si des îles, jadis demeures de grands capitaines, ne sont pour vous de très-chétifs manoirs. Possédez tant que vous voudrez, au loin et au large : faites un fonds de terre de ce qui s'appelait un empire, ayez à vous tout autant que vous pourrez, toujours il en restera plus qui ne sera point à vous.

« À votre tour maintenant, vous chez qui le luxe déborde en aussi larges envahissements que chez d'autres la cupidité. Jusqu'à quand, vous dirai-je, n'y aura-t-il point de lac sur lequel le faîte de vos villas ne s'élève comme suspendu, point de fleuve que ne bordent vos édifices somptueux ? Partout où l'on verra sourdre un filet d'eau thermale, de nouvelles maisons de plaisir vont sortir du sol. Partout où le rivage forme en se courbant quelque sinuosité, vous y bâtissez à l'instant ; le terrain n'est point digne de vous, si vous ne le créez de main d'homme, si vous n'y emprisonnez les mers. Mais en vain vos palais resplendiront-ils en tous lieux, et sur ces hautes montagnes d'où l'œil découvre au loin la terre et les flots, et au sein des plaines d'où ils s'élèvent rivaux des montagnes ; quand vous aurez construit sans fin comme sans mesure, chacun de vous n'aura pourtant qu'un corps et bien mince. Que vous servent tant de chambres à coucher ? Vous ne reposez que dans une seule. Elle n'est point vôtre, la place où vous n'êtes point.

« À vous ensuite, qui pour votre table, gouffre insatiable et sans fond, faites fouiller la terre aussi bien que les mers. Hameçons, lacets, filets de tout genre font la plus laborieuse chasse à tous les animaux ; pas un n'obtient la paix que de vos dédains. De cette chère, que vous apprêtent des milliers de bras, combien peu en effleurent vos lèvres blasées de raffinements ! De cette énorme bête, prise au péril de tant de vies, combien peu en goûte le patron, gonflé d'indigestion et de nausées ! Ces amas de coquillages, voiturés de si loin, combien peu en reçoit cet estomac que rien n'assouvit ! Malheureux ! vous ne comprenez même pas que vous avez plus d'appétit que de ventre ! »

Dis cela aux autres, de manière à l'entendre aussi toi-même ; écris-le, mais pour te lire en écrivant, rapportant tout aux mœurs et à l'apaisement de nos fougueuses passions. Étudie, non pour savoir plus, mais pour savoir mieux.

LETTRE XC.

Éloge de la philosophie. Les premiers hommes. La philosophie n'a pas inventé les arts mécaniques.

Nul n'en peut douter, Lucilius : c'est aux dieux immortels que nous avons l'obligation de vivre, et bien vivre est un don de la philosophie. Nous lui devrons donc à elle plus qu'aux dieux, en proportion de la supériorité du bienfait ; puisqu'une bonne vie l'emporte sur la vie elle-même. Oui certes, on lui devrait davantage, si cette philosophie ne venait encore des immortels : c'est un trésor qu'ils n'ouvrent à personne, mais dont ils donnent la clef à tous. S'ils en eussent fait le bien de tout le monde, et si l'on apportait la sagesse en naissant, elle perdait son plus précieux caractère ; ce n'était plus qu'une chose fortuite. Ce qu'il y a en elle d'inestimable et de magnifique, c'est qu'elle ne vient pas spontanément, c'est qu'on la tient de soi, et qu'on ne l'emprunte pas à autrui. Qu'aurais-tu à admirer dans la philosophie, si elle n'était qu'un don banal ? Son unique but est la vérité dans les choses divines et humaines : toujours viennent sur ses pas la justice, le sentiment du devoir, la religion, en un mot le cortège de toutes

les vertus enchaînées l'une à l'autre et se donnant la main. Elle enseigne le culte des dieux, l'amour des hommes, et que les premiers sont nos maîtres, les seconds nos associés ; association quelque temps respectée avant que la cupidité en rompît les nœuds et devînt une cause de pauvreté pour ceux mêmes qu'elle fit les plus riches. Car on cessa de posséder toutes choses, dès qu'on voulut posséder en propre.

Mais les premiers mortels et les fils des premiers mortels suivaient ingénument la nature : ils la prenaient pour guide et pour loi, en se confiant à l'autorité du meilleur d'entre eux. Car il est dans la nature que ce qui vaut le moins soit soumis à ce qui vaut le mieux. Les animaux privés de la parole ont pour chef le plus grand ou le plus fort de leur bande. Le taureau qui marche en tête du troupeau n'est point de race dégénérée : non, c'est celui qui par sa taille et ses muscles l'emporte sur ses mâles rivaux ; l'éléphant le plus haut de stature conduit ceux de son espèce : chez les hommes le plus grand c'est le plus vertueux. Aussi était-ce alors ce qui faisait choisir les chefs ; et la félicité des peuples était la plus grande possible, l'autorité ne se donnant qu'à la vertu. Car il peut tout ce qu'il veut, celui qui ne croit pouvoir que ce qu'il doit.

Dans ce siècle appelé l'âge d'or, l'empire était donc aux sages, comme le pense Posidonius. Ils arrêtaient la violence et protégeaient le faible contre le fort ; ils exhortaient et dissuadaient, ils signalaient l'utile et le nuisible. Leur prudence pourvoyait à ce que rien ne manquât à leurs peuples : leur valeur écartait les périls, leur bienfaisance rendait la société prospère et brillante. Commander était une charge, non un droit. Jamais on n'essayait toute la force du pouvoir contre des hommes d'où le pouvoir émanait, comme aussi nul n'avait ou l'intention ou le motif de nuire. Un bon gouvernement trouvait une prompte obéissance ; et un roi ne pouvait faire à son peuple indocile une plus grande menace que celle d'abdiquer. Mais lorsque les sourds progrès de la corruption eurent changé en tyrannies les royautés, le besoin des lois se fit sentir ; et ces lois, dans le principe, furent encore établies par les sages. Solon, qui fonda celles d'Athènes sur l'équité, est connu comme l'un des sept sages de son époque ; et si la Grèce eût alors enfanté Lycurgue, ce nombre sacré se fût enrichi d'un huitième génie : on loue encore les lois de Zaleucus et de Charondas. Ce n'est point au forum, ni dans l'école des jurisconsultes, mais dans la retraite silencieuse et révérée de Pythagore, que ceux-ci étudièrent les lois qu'ils devaient transplanter dans la Sicile alors florissante et dans l'Italie grecque.

Jusqu'ici je pense comme Posidonius : mais que la philosophie ait inventé les arts qui sont d'un usage journalier dans la vie, je ne l'accorde pas ; je ne lui décerne pas la gloire des œuvres manuelles. « Les humains dispersés, dit-il, et n'ayant d'abri qu'une excavation sous terre ou au pied d'une roche, ou le creux d'un tronc d'arbre, apprirent d'elle à construire des cabanes. » Pour moi, je crois que la philosophie n'a pas plus imaginé ces échafaudages de toits élevés sur des toits et de villes assises sur des villes, que ces viviers tenus bien clos pour que la gourmandise ne coure pas les risques des tempêtes : pour que, dans les bourrasques même les plus violentes, la sensualité ait ses ports choisis où elle engraisse des poissons tous parqués selon leur espèce. Qu'est-ce à dire ? La philosophie a montré aux hommes à avoir clef et serrure ? Qu'eût-elle fait là ? Rien qu'un appel à l'avarice. La philosophie aurait, au grand péril de qui les habite, suspendu sur nos têtes ces toits menaçants ? Ne suffisait-il pas du premier abri venu, de quelque retraite naturelle, trouvée sans art et sans difficulté ? Crois-moi, ce siècle de bonheur a précédé les architectes. C'est quand déjà naissait le luxe que naquit l'usage et d'équarrir les pièces de bois, et de faire courir la scie sur des lignes tracées d'avance qui permettent de diviser d'une main sûre

La poutre que jadis les coins seuls déchiraient.

Alors les maisons n'étaient point faites pour les salles de festin où pût tenir un peuple de convives ; on ne voiturait pas sur une longue file de chariots, qui font trembler tout un quartier, des pins et des sapins énormes où des lambris d'or massif dussent être suspendus. Deux fourches parallèles soutenaient la cabane ; un amas de ramées et de feuilles entassées disposé en pente suffisait, même à l'écoulement des grandes pluies. Sous de pareils toits habitait la sécurité. Le chaume couvrit des hommes libres : sous le marbre et l'or loge la servitude.

Je suis encore d'autre avis que Posidonius, quand il prétend que les outils en fer sont de l'invention des sages. À ce compte il pourrait leur attribuer aussi

Et la toile perfide, et la glu du chasseur,
Et sa meute, des bois ceignant la profondeur ;

toutes inventions de l'industrie humaine, non de la sagesse. Je ne pense pas non plus que ce furent les sages qui découvrirent les mines de fer et d'airain, quand l'incendie des forêts calcina le sol, et que les veines gisant à sa surface coulèrent liquéfiées. Ces choses-là sont trouvées par les mêmes gens qui les exploitent. Autre problème, qui ne me semble pas aussi difficile qu'à Posidonius : « L'usage du marteau a-t-il précédé celui des tenailles ? » Ces deux objets sont dus à quelque esprit exercé, pénétrant, plutôt que grand et élevé : et ainsi de toutes les recherches qui veulent un corps courbé vers la terre et une âme absorbée par elle. Le sage était de facile entretien. Pourquoi non ? puisque en nos jours même il désire le moins d'attirail possible.

Comment, je te prie, concilies-tu ton admiration pour Diogène avec celle que t'inspire Dédale ? Lequel des deux te semble sage ? L'inventeur de la scie, ou celui qui, voyant un enfant boire de l'eau dans le creux de sa main, brisa aussitôt son écuelle qu'il tira de sa besace, et se reprochant sa sottise, s'écria : « Comment ai-je gardé si longtemps un meuble superflu ? » celui enfin qui fit d'un tonneau son logement et son lit ? De nos jours, dis-moi, est-il plus sage l'homme qui trouva moyen de faire jaillir par de secrets tuyaux l'eau safranée à une immense hauteur, de remplir ou vider brusquement de leurs masses d'eau des bras de mer factices, d'adapter aux salles de festin des lambris mobiles qui en renouvellent successivement la face, si bien qu'on change de plafonds autant de fois que de services, est-il plus sage que l'homme qui prouve aux autres comme à lui-même que la nature est loin de nous avoir rien imposé de dur et de difficile ; qu'on peut se loger sans marbrier et sans sculpteur, se vêtir sans avoir commerce au pays des Sères, posséder tout ce qui est nécessaire à nos besoins en se contentant de ce que la terre offre à sa surface ? Si le genre humain voulait écouter cette voix, il saurait qu'il peut aussi bien se passer de cuisiniers que de soldats. Ceux-là furent les vrais sages, ou du moins le plus près de l'être, qui presque sans frais pourvurent à l'entretien du corps. Des soins bien simples procurent le nécessaire ; c'est pour les raffinements qu'on s'épuise de travail. On n'a pas besoin d'artisans si on suit la nature : elle n'a pas voulu nous partager entre tant de choses : en nous donnant des besoins, elle nous donne de quoi les satisfaire. Le froid est insupportable pour l'homme nu. Eh bien ! est-ce que la dépouille des bêtes sauvages et autres ne suffit pas et au delà pour nous garantir ? Des écorces d'arbres ne sont-elles pas le vêtement de la plupart des races barbares ? La plume des oiseaux ne se tresse-t-elle point en commodes habits ? Aujourd'hui même les Scythes en grande partie n'endossent-ils pas des fourrures de renards et de martres, molles au toucher et impénétrables au vent ? « Il faut bien pourtant repousser par la fraîcheur de l'ombre les traits brûlants d'un soleil d'été. » Eh quoi ! les siècles ne nous ont-ils pas préparé une foule de retraites qui, soit injure du

temps, soit tout autre accident, se sont creusées en profondes cavernes ? Et puis des branches flexibles que la main façonnait en claie, qu'on enduisait d'un grossier limon recouvert de paille et d'herbes sauvages, tout cela ne fit-il pas un toit incliné où glissaient les pluies et sous lequel on passait tranquillement la saison des orages ? Et enfin les habitants des Syrtes ne se cachent-ils pas dans des trous, les ardeurs excessives du soleil ne leur laissant d'abri suffisamment compacte que la terre même, toute brûlante qu'elle est ?

La nature n'a pas été si marâtre, qu'elle ait donné à tous les autres animaux de faciles moyens d'existence, quand l'homme lui seul ne pourrait vivre sans nos milliers d'arts. Rien de semblable n'est exigé par elle, rien qu'il doive chercher à grand'peine pour pouvoir prolonger sa vie. Tout est sous sa main dès qu'il naît ; mais nous rendons tout difficile par notre dégoût des choses faciles. Le toit et le vêtement, et les remèdes et la nourriture, et ces accessoires devenus une si grande affaire, s'offraient gratuitement, ou au prix d'une légère peine ; car la mesure en tout se bornait aux exigences du nécessaire ; on a tout transformé en objets coûteux, en merveilles qui veulent le concours d'arts aussi pénibles que multipliés. La nature suffit pour ce qu'elle réclame. Or le luxe s'est écarté de la nature, le luxe qui s'aiguillonne lui-même de jour en jour, qui grandit avec les siècles, ingénieux auxiliaire des vices. Convoitant d'abord le superflu, puis le pernicieux, il a fini par faire de l'âme le sujet du corps, le valet forcé de vils appétits. Toutes ces industries qui réveillent la cité ou qui l'étourdissent, s'évertuent au service du corps. Tout ce que jadis on lui donnait comme à un esclave, on le lui apprête comme à un roi. De là fabriques de tissus, mécaniques sans nombre, distilleries de parfums, professeurs de poses gracieuses, de chants lubriques et efféminés. Tant nous sommes loin de cette modération naturelle qui donne au désir le besoin pour limite : c'est chose rustique et misérable que de vouloir simplement ce qui suffit.

Il est incroyable, cher Lucilius, combien l'entraînement du discours éloigne du vrai même de grands esprits. Vois Posidonius, à mon avis l'un de ceux qui ont le plus mérité de la philosophie : il veut décrire d'abord comment se tordent certains fils, comment on ramène certains autres lâches et disjoints ; ensuite comment la toile à l'aide de poids suspendus s'étend en une chaîne droite ; comment la trame, introduite entre les deux parties de la chaîne dont elle surmonte la résistance, s'y mêle et s'y incorpore par la pression de la lame ; puis il attribue aux sages jusqu'à l'art du tisserand, oubliant que depuis on a trouvé une méthode plus ingénieuse, suivant laquelle

La navette en courant entrelace la trame
Entre deux rangs de fils sur le métier tendus ;
Et le peigne resserre, aplanit les tissus.

Et s'il avait pu y joindre ces tissus de notre époque, dont on fabrique des vêtements qui ne cachent rien, qui ne sont d'aucun secours, je ne dis pas au corps, mais à la pudeur ?

De là il passe aux agriculteurs et décrit, avec le même talent, le soc divisant la terre et, au moyen des seconds labours, cette terre plus meuble se prêtant mieux à l'éruption des germes ; les semences confiées à son sein ; la main de l'homme arrachant les herbes sauvages qui naissent d'elles-mêmes et qui étoufferaient le bon grain. C'est encore là, dit-il, l'œuvre du sage ; comme si, même à présent, les cultivateurs ne découvraient pas nombre de procédés nouveaux qui accroissent la fertilité du sol.

Mais non content de tout cela, il va jusqu'à courber le sage sur le pétrin du boulanger. Il conte en effet de quelle manière, en imitant la nature, celui-ci s'est mis à faire le pain : « L'homme met un fruit dans sa bouche, ajoute-t-il ; un double rang de

corps très-durs, les dents le brisent sous leur pression ; ce qui en échappe leur est ramené par la langue : alors le tout se mêle à la salive qui en facilite le passage à travers le gosier qu'elle lubrifie. Arrivé dans l'estomac et cuit par sa chaleur, il finit par s'assimiler à notre substance. À l'instar de ce mécanisme, on a placé l'une sur l'autre deux pierres brutes en guise de dents, dont la première, immobile, attend l'action de la seconde ; après quoi, par le frottement réciproque, les grains sont broyés et repoussés sous les meules qui ne cessent de les triturer jusqu'à les réduire en poudre. Puis il trempe d'eau sa farine qui, façonnée et pétrie sans relâche, a formé du pain à la cuisson duquel suffirent d'abord des cendres chaudes et un âtre brûlant. Plus tard et successivement on imagina les fours et autres constructions dont la chaleur se règle à volonté. » Peu s'en est fallu qu'il n'eût donné l'industrie du cordonnier comme une invention du sage.

Sans doute l'intelligence imagina toutes ces choses, mais non l'intelligence rectifiée par la philosophie. C'est à l'homme, ce n'est point au sage qu'on doit ces inventions. J'en dirai certes autant de ces vaisseaux qui servirent à passer les fleuves et les mers au moyen de voiles adaptées pour recevoir le souffle des vents, et de gouvernails placés à l'arrière pour guider dans tous les sens la course du bâtiment, modèle pris des poissons qui se dirigent à l'aide de leur queue et, par une légère inclinaison, tournent leur élan à droite ou à gauche. « Toutes ces inventions, dit-il, sont du sage ; mais trop peu nobles pour que lui-même en tirât parti, il les transmit à de vils manœuvres. » Moi je dis plus : elles ne furent pas imaginées par d'autres que par ceux qui jusqu'aujourd'hui s'en occupent. Il est des découvertes qui, nous le savons, ne datent que de notre temps, comme l'usage des pierres spéculaires dont les feuilles diaphanes transmettent la lumière dans toute sa pureté ; comme les bains suspendus au-dessus de leurs foyers, et ces tubes, appliqués dans les murs, qui font circuler la chaleur et l'entretiennent de bas en haut toujours égale. Que dirai-je des marbres dont nos temples, dont nos maisons resplendissent ? Et ces masses de pierres polies en colonnes où s'appuient des portiques et des palais à recevoir des peuples entiers ? Et ces caractères abrégés, au moyen desquels le discours le plus rapide est recueilli, et la main suit la célérité de la parole ?

Les plus vils esclaves ont trouvé tout cela : la sagesse a plus haut son siège ; elle ne fait pas l'éducation des mains, elle est l'institutrice des âmes. Tu veux savoir ce qu'elle a découvert, ce qu'elle a produit ? Ce ne sont pas des mouvements de corps déshonnêtes, ni des sons variés qui, passant de la bouche humaine par la trompette ou par la flûte, prennent à leur sortie ou dans leur trajet les inflexions de la voix ; ce ne sont pas les armes, les remparts, la guerre : elle rêve à l'utile, plaide pour la paix, et appelle le genre humain à la concorde. Elle n'est point, non elle n'est point fabricatrice d'outils pour nos vulgaires nécessités.

Quel chétif rôle tu lui assignes ! Vois en elle l'artisan de la vie. Elle a d'autres arts sans doute sous sa dépendance : car celle dont la vie relève tient à ses ordres les ornements de la vie ; du reste c'est au bonheur qu'elle tend, qu'elle nous conduit, qu'elle nous ouvre les voies. Elle montre ce qui est mal, ce qui ne l'est qu'en apparence ; elle nous dépouille de nos illusions, elle donne la solide grandeur ; elle fait justice de la morgue, de tout ce qui est vide et spécieux, ne nous laisse pas ignorer en quoi diffère l'enflure de l'élévation, nous livre enfin la connaissance de toute la nature et d'elle-même. Elle révèle ce que sont les dieux et leurs attributs, les puissances infernales, les Lares, les Génies, les âmes perpétuées sous la forme de dieux secondaires, leur séjour, leur emploi, leur pouvoir, leur volonté. Voilà par quelles initiations elle nous ouvre non la chapelle de quelque municipe, mais l'immense temple de tous les dieux, le ciel même, dont elle a produit les vraies images et les représentations fidèles aux yeux de

l'intelligence : car pour de si grands spectacles les yeux du corps sont trop faibles. De là elle revient aux principes des choses, à l'éternelle raison incorporée au grand tout, à cette vertu de tous les germes qui donne à chaque être sa figure propre. Puis elle entre dans l'étude de l'âme, de son origine, de son siège, de sa durée, du nombre de parties qui la composent. Du corporel elle passe à l'incorporel, approfondit la vérité, les arguments qui la prouvent, et après cela comment s'éclaircissent les problèmes de la vie et du langage ; car dans l'une et dans l'autre le faux se mêle au vrai.

Le sage, je le répète, ne s'est point arraché aux arts matériels, comme il semble à Posidonius : il ne les a nullement abordés. Jamais il n'eût cru digne des frais d'invention ce qu'il ne pouvait croire digne de servir à tout jamais : il n'adopterait point pour répudier. « Anacharsis, dit Posidonius, a trouvé la roue du potier, qui en tournant forme des vases. » Ensuite, comme dans Homère se rencontre cette roue du potier, il aime mieux croire les vers apocryphes que son assertion erronée. Je ne prétends pas, moi, qu'Anacharsis soit l'auteur de cette découverte ; ou, s'il l'est, ce sera bien un sage qui l'aura faite, mais non à titre de sage, de même que les sages font beaucoup de choses comme hommes et non point comme sages. Imagine un sage excellent coureur : il devancera les autres en vertu de sa légèreté, non de sa sagesse. Je voudrais que Posidonius pût voir le verrier donner au verre avec son souffle une multitude de formes que la plus habile main aurait peine à produire. On a trouvé cela depuis qu'on ne trouve plus de sages.

« Démocrite, poursuit-il, a, dit-on, inventé les voûtes de pierres, qui se courbent en arceaux doucement inclinés et réunis par une pierre centrale. » Je dirai que le fait est faux. Car nécessairement, avant Démocrite, il y eut des ponts et des portes, dont généralement la partie supérieure est en voûte. « Avez-vous oublié, me dit-on, que ce même Démocrite trouva l'art d'amollir l'ivoire, de convertir par la cuisson le caillou en émeraude, procédé qui aujourd'hui encore sert à colorer certaines pierres qui s'y prêtent ? » Oui : mais bien qu'un sage ait trouvé ces secrets, ce n'est pas en tant que sage qu'il les a trouvés ; car il fait beaucoup de choses que les hommes les moins éclairés font sous nos yeux tout aussi bien, ou avec plus d'adresse et d'expérience que lui.

Tu veux savoir quelles furent les explorations du sage, quels mystères il nous dévoila ? D'abord ceux de la nature, qu'il n'a pas vue, comme font les autres animaux, d'un œil insoucieux des choses divines ; ensuite la loi de la vie, loi qu'il a appliquée à tout. Il nous a appris non-seulement à connaître les dieux, mais à leur obéir, et à recevoir les événements comme des ordres. Il nous a défendu de céder aux jugements de l'erreur ; il a estimé au poids de la vérité ce que vaut chaque chose ; il a condamné les jouissances mêlées de repentir et loué les biens faits pour toujours plaire ; il a signalé à tous comme le plus fortuné des hommes celui qui n'a pas besoin de la Fortune, comme le plus puissant, celui qui sait l'être sur lui-même. Je ne parle pas de cette philosophie qui place le citoyen hors de la patrie et les dieux hors du monde, qui donne la vertu en apanage à la volupté, mais de celle qui ne voit de bien que l'honnête, de celle que les présents ni de l'homme ni de la Fortune ne séduiraient point, de celle dont le prix consiste à ne pouvoir se vendre à aucun prix.

Que cette philosophie ait existé dans l'âge grossier où toute industrie manquait encore et où l'utile ne s'apprenait que par l'usage, je ne le crois pas ; de même avant cette époque, au temps heureux où les bienfaits de la nature étaient à la portée et à la discrétion de tous, avant que la cupidité et le luxe eussent désuni les mortels qui coururent à la rapine au lieu de partager en frères, il n'y avait pas de vrais sages, bien que tous fissent alors ce que des sages devaient faire. Car jamais situation plus admirable pour la race humaine ne peut s'imaginer ; et qu'un dieu permette à un

homme de créer une terre et de régler la condition de ses habitants, il ne choisira pas autre chose que ce qu'on raconte de ces peuples primitifs chez lesquels

Jamais d'enclos, de bornes, de partage.
La terre était de tous le commun héritage ;
Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnait plus à qui n'exigeait rien.

Quelle génération fut plus heureuse ? Ils jouissaient en commun de la nature ; elle suffisait, en bonne mère, à l'entretien de tous : on possédait la publique richesse en pleine sécurité. Comment ne pas nommer les plus opulents des mortels ceux parmi lesquels un pauvre était impossible à trouver ? L'avarice a fait irruption sur cette trop heureuse abondance : comme elle voulut distraire une part qui lui devînt propre, le trésor de tous cessa d'être le sien, et de l'immense fleuve elle s'est réduite à un filet d'eau ; elle a introduit la pauvreté ; aspirant à beaucoup, elle a vu tout lui échapper. Aussi quoique aujourd'hui elle se travaille en tous sens pour réparer ses pertes, quoiqu'elle ajoute des champs à ses champs et dépossède le voisin à force d'or ou d'injustices, quoiqu'elle donne à ses terres l'étendue de provinces, et que posséder pour elle ce soit voyager bien loin sur le sien, aucun prolongement de limites ne nous ramènera au point dont nous sommes descendus. Quand nous serons à bout d'envahir, nous aurons beaucoup ; nous avions tout auparavant. La terre elle-même était plus fertile sans culture et se prodiguait aux besoins des peuples qui ne la pillaient point à l'envi. Découvrir quelque production de la nature n'était pas un plus grand plaisir que celui de l'indiquer à autrui ; nul ne pouvait avoir trop ou trop peu : la concorde présidait aux partages. La main du plus fort ne s'était point encore appesantie sur le plus faible ; point d'avare qui, celant des trésors inutiles pour lui, privât personne du nécessaire. On prenait le même souci des autres que de soi. La guerre était inconnue et les mains pures du sang des hommes : on n'en voulait qu'aux bêtes féroces. Quand l'épaisseur du bocage voisin pouvait garantir du soleil, et qu'on bravait l'inclémence des hivers ou des pluies sous l'abri naturel d'un toit de feuilles, la vie coulait paisible et les nuits étaient sans cauchemar. Tandis que les soucis nous retournent sur nos lits de pourpre et nous réveillent de leurs poignants aiguillons, quel doux sommeil ces hommes goûtaient sur la dure ! Ils n'avaient point au-dessus d'eux des lambris ciselés, mais sans obstacle ils voyaient de leur couche les astres glisser sur leurs têtes et le sublime spectacle des nuits menant en silence la grande révolution du ciel.

À toute heure du jour et de la nuit s'ouvrait pour eux la perspective de cette merveilleuse demeure : ils se plaisaient à voir une partie des astres décliner du milieu du ciel vers l'horizon, et d'autres à l'opposite se rendre visibles et monter. Avec quel charme ils promenaient leurs yeux dans cette immensité semée de prodiges ! Mais vous, le moindre bruit de vos plafonds vous alarme ; et si entre vos riches peintures quelque craquement se fait entendre, vous fuyez comme si c'était la foudre. Au lieu de palais grands comme des villes, un air pur, circulant librement et à ciel ouvert, l'ombre légère d'un rocher ou d'un arbre, de limpides fontaines, des ruisseaux que ni travail humain, ni tuyaux, ni direction forcée n'avaient profanés, mais qui suivaient leur cours volontaire, et des prairies belles sans art, et au milieu de tout cela un toit agreste élevé par une rustique main, c'était là une demeure selon la nature, où l'on aimait à habiter sans la craindre et sans craindre pour elle. Aujourd'hui un de nos grands sujets de frayeur, ce sont nos maisons.

Mais toute belle et toute pure de fraude qu'ait été leur vie, ces mortels ne furent point des sages, nom qui n'est dû qu'à la perfection même. Je ne nie point toutefois

qu'il n'y eût alors des hommes d'une haute inspiration et comme fraîchement sortis de la main des dieux : car il est hors de doute que le monde non encore épuisé enfantait des âmes plus généreuses. Or si elles étaient toutes de trempe plus forte et plus aptes aux travaux, elles n'avaient point toutes atteint le point suprême. La nature en effet ne donne point la vertu ; c'est un art que d'y arriver. On ne cherchait pas l'or, ni l'argent, ni les pierres transparentes dans les abîmes fangeux de la terre ; on épargnait l'animal inoffensif, tant l'homme était loin d'égorger l'homme sans colère ni crainte, pour le seul plaisir d'un spectacle. Il n'avait point encore de vêtement brodé ni de tissu d'or : l'or n'était point sorti des mines. Pour tout dire enfin, son ignorance faisait son innocence : or la distance est grande entre ne pas vouloir et ne pas savoir faire le mal. Il lui manquait la justice, il lui manquait la prudence, la tempérance, le vrai courage. Il y avait quelque image de ces vertus dans leur vie d'inexpérience ; mais la vertu n'est donnée aux âmes qu'après la culture et la science, et quand d'assidus exercices les ont perfectionnées. Nous naissons pour elle, mais sans elle ; et le meilleur naturel, avant qu'on ne l'instruise, est un élément de vertu, mais n'est point la vertu.

LETTRE XCI.

Sur l'incendie de Lyon, l'instabilité des choses humaines et la mort.

Notre ami Libéralis est aujourd'hui bien triste : il vient d'apprendre qu'un incendie a consumé entièrement la colonie de Lyon, catastrophe faite pour émouvoir les plus indifférents, à plus forte raison un homme qui aime tant son pays. Aussi ne peut-il retrouver la fermeté d'âme dont il a dû travailler à se munir contre les accidents qu'il jugeait possibles. Mais pour ce coup si imprévu, et peu s'en faut inouï, je ne m'étonne pas qu'il fût sans crainte quand la chose était sans exemple : car si la flamme a maltraité bien des villes, elle n'en a fait disparaître aucune.

Même dans celles où la main de l'ennemi lance le feu sur les habitations, il s'éteint en nombre d'endroits ; on a beau par moments l'attiser, rarement il dévore tout au point que le fer n'ait plus rien à achever. Et les tremblements de terre ! Presque aucun n'est assez violent, assez destructeur pour renverser des villes tout entières. Jamais en un mot n'éclata si funeste incendie qu'il ne laissât matière pour un autre. Or tant de superbes édifices dont chacun ferait l'honneur d'une cité, qu'une nuit les a jetés par terre ; et, dans une paix si profonde, ce que la guerre même ne saurait faire craindre a fondu sur eux. Qui le croirait ? Dans le silence universel des armes, quand par toute la terre régnait la sécurité, Lyon, que la Gaule montrait avec orgueil, on cherche où fut sa place. À tous ceux qu'un fléau public doit abattre, la Fortune donne le temps d'appréhender ses coups : toute grande catastrophe laisse un répit quelconque avant de se consommer : ici il n'y eut que l'espace d'une nuit entre une puissante ville et plus rien ; que dis-je ? elle a péri en moins de temps que je ne le raconte. Tout cela brise le cœur patriotique de notre Libéralis, pour lui-même si ferme et si résolu. Ce n'est pas à tort qu'il est bouleversé : l'inattendu accable davantage, et leur étrangeté augmente le poids des infortunes ; point de mortel chez qui la surprise même n'ajoute à l'affliction.

Aussi n'est-il rien qu'on ne doive prévoir, rien où d'avance on ne doive se placer en esprit ; il faut prévoir non-seulement l'habituel, mais tout le possible. Car qu'y a-t-il que la Fortune ne précipite, dès qu'il lui plaît, de l'état le plus florissant, et qu'elle n'attaque et ne brise d'autant mieux qu'il se pare d'un plus bel éclat ? Qu'y a-t-il pour elle d'inaccessible ou de difficile ? Ce n'est pas toujours par une seule voie ni avec toutes ses forces qu'elle se rue sur nous. Tantôt armant nos mains contre nous-mêmes,

tantôt contente de son seul pouvoir, elle fait naître le péril où l'écueil n'était point. Elle n'excepte aucun temps : de la volupté même elle fait éclore la douleur. La guerre surgit du milieu de la paix ; et les secours qui rassuraient se transforment en objets d'alarmes, l'ami en adversaire, l'allié en ennemi. De soudaines tempêtes, plus terribles que celles des hivers, éclatent par le calme d'un beau jour d'été. Sans ennemi, que d'hostilités on essuie ! Ce qui crée le désastre, à défaut d'autres causes, c'est l'excès de prospérité. La maladie atteint le plus tempérant ; la phtisie, le plus robuste ; la condamnation, le plus innocent ; les troubles du monde, le plus solitaire des hommes. Toujours le sort, comme craignant notre oubli, trouve un nouveau moyen de nous faire sentir sa puissance. Tout ce qu'une longue suite de travaux constants, aidés de la constante faveur des dieux, réussit à élever, un seul jour le brise et le disperse. C'est donner un terme trop long à ces révolutions rapides que de parler d'un jour : une heure, un moment a suffi au renversement des empires. Ce serait une sorte de consolation pour notre fragilité comme pour celle des choses qui nous touchent, si tout était aussi lent à périr qu'à croître ; mais le progrès veut du temps pour se développer : la chute vient au pas de course.

Rien chez l'homme privé, rien dans l'État n'est stable ; hommes et villes ont leur jour fatal qui s'approche. Sous le plus grand calme couve la terreur ; et quand rien au dehors n'est gros de tempêtes, elles s'élancent d'où on les attend le moins. Des royaumes que les guerres civiles, que les guerres étrangères avaient laissés debout, s'écroulent sans que nulle main les pousse. Est-il beaucoup d'États qui se soient toujours maintenus prospères ? Donc il faut s'attendre à toutes choses et affermir son âme contre les chocs qu'elle pourra subir. Exils, tortures, guerres, maladies, naufrages, pensons à tout cela. Le sort peut ravir le citoyen à la patrie, ou la patrie au citoyen ; il peut le jeter sur une plage déserte ; ces lieux mêmes où s'étouffe la foule peuvent se changer en un désert. Mettons sous nos yeux toutes les chances de l'humaine condition : pressentons par la pensée, je ne dis point les événements ordinaires, mais tous ceux qui sont possibles, si nous voulons n'être pas accablés et ne jamais voir dans la rareté du fait une nouveauté qui stupéfie. Envisageons la destinée sous toutes ses faces. Que de villes dans l'Asie, dans l'Achaïe, un tremblement du sol a jetées bas ! Combien en Syrie, en Macédoine furent englouties ! Que de fois Chypre fut dévastée par le même fléau ! Que de fois Paphos croula sur elle-même ! Fréquemment nous reçûmes la nouvelle de villes entières anéanties ; et nous-mêmes, qui apprenons ces choses, quelles faibles parcelles nous sommes du grand tout ! Roidissons-nous donc contre le hasard, et, quoi qu'il nous amène, sachons que le mal n'est pas si grand que le bruit qu'en fait l'opinion. La flamme a détruit cette ville opulente, l'ornement des provinces où elle était à la fois enclavée et distincte, assise sur une seule montagne qui n'était pas fort haute. Eh bien, toutes les cités dont la magnificence et la gloire retentissent maintenant à nos oreilles, le temps en balayera jusqu'aux vestiges. Ne vois-tu pas comme en Achaïe il a déjà consumé les fondements des plus illustres villes, et qu'il n'y reste rien qui annonce même qu'elles aient existé ? Non-seulement les œuvres de nos mains s'en vont en poussière ; non-seulement tout ce que l'art et l'industrie humaine établissent est bouleversé par les âges, mais la cime des monts s'affaisse, des contrées entières s'abîment, les flots viennent couvrir des lieux placés loin de l'aspect des mers ; le feu a dévasté des collines le long desquelles il brillait dans nos demeures, il a rongé ces crêtes jadis si élevées dont la vue récréait le navigateur ; il a rabaissé les plus hauts postes d'observation au niveau du sol. Quand les créations de la nature sont ainsi maltraitées, ne doit-on pas souffrir avec résignation la destruction des villes ? Rien n'est debout que pour tomber, et la même fin attend hommes et choses, soit qu'une force intérieure, un vent privé d'issue secoue violemment le poids qui le tient captif ; soit que des torrents

cachés sous nos pieds le plus fort vienne à briser tout obstacle ; soit que des flammes impétueuses aient crevé la charpente du globe ; soit que la vétusté, que rien ne brave, ait insensiblement tout miné ; soit que l'insalubrité du climat ait chassé les peuples et fait de l'inculte désert un foyer de pestilence. Énumérer toutes les causes de destruction serait chose trop longue. Ce que je sais, c'est que toute œuvre des mortels est condamnée à mourir : nous vivons entourés d'objets périssables.

Voilà entre autres discours les consolations que je présente à notre Libéralis qui brûle d'un incroyable amour pour sa patrie ; et cette patrie peut-être n'a été consumée que pour renaître plus brillante. Souvent le dommage a préparé la place à une situation meilleure : bien des choses sont tombées pour se relever plus grandes et plus belles. Timagène, cet ennemi de la prospérité de Rome, disait : « Si les incendies de cette ville me font peine, c'est que je sais que ses débris ressusciteront en meilleur état qu'auparavant. » Et Lyon aussi, tous vraisemblablement s'empresseront à l'envi de la rétablir plus grande et mieux garantie qu'avant le désastre. Puisse-t-elle être durable, et sous de meilleurs auspices se fonder pour un plus long avenir ! Car cette colonie depuis son origine ne compte que cent ans, ce qui n'est pas, même pour l'homme, le terme le plus reculé. Établie par Plancus, les avantages du lieu l'avaient fait jusqu'ici croître en population, bien que, dans l'espace d'une vie de vieillard, elle eût souffert de très-graves échecs.

Formons notre âme à l'intelligence de son sort et à la résignation ; sachons qu'il n'est rien que n'ose la Fortune ; qu'elle a sur les empires les mêmes droits que sur leurs chefs, qu'elle peut contre les villes tout ce qu'elle peut contre les hommes. Rien ne doit là nous indigner : tel est le monde où nous sommes entrés, telles les lois sous lesquelles on y vit. Te plaisent-elles ? soumets-toi. Ne te plaisent-elles point ? sors par où tu voudras. Indigne-toi, si cette constitution n'est injuste que pour toi seul : mais si la même nécessité enchaîne grands et petits, réconcilie-toi avec le destin qui condamne tout à se dissoudre. Ne nous mesure pas à nos tombeaux ni à ces monuments plus ou moins riches qui bordent nos grandes voies ; notre cendre à tous est pareille : nés inégaux, nous mourons dans l'égalité. Je dis des villes ce que je dis de leurs habitants : Rome a été prise aussi bien qu'Ardée. Le grand législateur de l'humanité ne nous distingue par la naissance et l'éclat des noms que pour le temps de cette vie. Mais arrive-t-on au point où tout mortel finit : « Hors d'ici ! dit-il, vanités humaines ; que tout ce qui pèse sur la terre subisse la même loi. » Nous sommes égaux devant toutes les souffrances ; nul n'est plus fragile qu'un autre ; nul n'est plus qu'un autre assuré de vivre demain. Alexandre, roi de Macédoine, commençait l'étude de la géométrie ; le malheureux ! il allait savoir combien est petit ce globe dont il n'avait conquis qu'une bien faible part ; malheureux, dis-je, il allait sentir la fausseté du surnom qu'il portait : car qui peut être grand sur un mince théâtre ? Ces leçons étaient fort abstraites et exigeaient une attention soutenue : elles n'étaient pas faites pour entrer dans une tête insensée dont les rêves s'égaraient par delà l'Océan. Il s'écria : « Enseigne-moi des choses plus faciles. – Elles sont pour vous, dit le maître, comme pour tout le monde, également difficiles. »

Prenons que la nature nous tient même langage : « Les choses dont tu te plains existent pour tous ; je ne puis les offrir plus faciles à personne, mais quiconque le voudra saura tout seul se les rendre aisées. » Comment ? Par l'égalité d'âme. Il faut que tu pleures, que tu aies soif, que tu aies faim, que tu vieillisses si tu es gratifié d'un plus long séjour chez les hommes, que tu sois malade, que tu perdes, que tu périsses. Ne va pas toutefois croire aux plaintes qui retentissent autour de toi : rien dans tout cela n'est mal, rien n'est intolérable ou trop dur. Il n'y a là que peurs de convention : en craignant la mort c'est un bruit public que tu crains. Et quoi de moins sensé qu'un homme

qu'effrayent de simples paroles ? Démétrius notre ami a coutume de dire plaisamment : « Je fais autant de cas des propos des ignorants que des vents qui s'échappent de leurs entrailles. Que m'importe en effet que le son vienne d'en haut ou d'en bas ? »

Quelle folie de craindre d'être diffamé par des infâmes ? Comme on a sans motif redouté ce qui n'était qu'un bruit, on a pris peur de choses qui jamais n'alarmeraient, si le bruit public ne le voulait ainsi. Un homme de bien perd-il le moins du monde à ce que des rumeurs calomnieuses pleuvent sur lui ? Aux vaines rumeurs la mort elle-même ne doit rien perdre auprès de nous : elle aussi a mauvais renom. Nul de ceux qui l'accusent n'en a fait l'épreuve ; et il est toujours téméraire de condamner ce qu'on ne connaît pas. Du moins tu sais à combien d'hommes elle rend service ; combien elle en arrache aux tourments, à l'indigence, aux lamentations, aux supplices, à l'ennui.

L'homme n'est au pouvoir de personne, dès que la mort est en son pouvoir.

LETTRE XCII.

Contre les épicuriens. Le souverain bien n'est pas dans la volupté.

Tous deux, je pense, nous serons d'accord sur ce point, que les choses extérieures se recherchent pour le corps ; qu'on soigne le corps en considération de l'âme ; que l'âme a ses ministres, parties d'elle-même, à l'aide desquels l'homme se meut et se nourrit, et qu'il doit subordonner à la partie principale. Dans celle-ci se trouve l'irraisonnable et le raisonnable. Le premier obéit au second qui seul, sans se rattacher ailleurs, rattache tout à lui. Car la divine raison elle-même commande à toutes choses et n'est sujette de quoi que ce soit ; or la raison de l'homme est de même nature, elle vient de la raison divine. Si nous sommes d'accord sur ce point, par voie de conséquence nous conviendrons aussi qu'en une seule chose réside la vie heureuse, savoir, dans une raison parfaite. Car elle seule ne laisse point fléchir le courage et tient bon contre la Fortune : c'est d'elle qu'en toute conjoncture nous vient la sécurité, le salut ; et le caractère du vrai bien est de ne jamais être entamé. Celui là, dis-je, est heureux que rien ne peut amoindrir : il est au faîte des choses et ne s'appuie que sur lui-même, car quiconque s'étaye de quelque support peut tomber. Autrement, on commence à tenir grand compte de ce qui n'est point à soi. Or qui voudrait ne relever que de la Fortune ? Quel homme de sens se glorifie de ce qui lui est étranger ? Qu'est-ce que la vie heureuse ? C'est la sécurité et la permanence dans le calme. Ce qui donne cela, c'est une âme grande, c'est la constance qui maintient ce que la justice a décidé. Mais comment acquérir ces vertus ? Il faut avoir étudié la vérité sous tous ses aspects et gardé dans nos actions l'ordre, la mesure, la convenance, une volonté inoffensive et bienveillante, toute à la raison dont jamais elle ne se départ, et digne à la fois d'amour et d'admiration. Enfin, pour te tracer la règle en deux mots, l'âme du sage doit être telle que pourrait être l'âme d'un dieu. Que peut désirer l'homme qui possède tout ce qui est honnête ? Car, si ce qui n'est point honnête pouvait en quelque chose contribuer au bien suprême, le bonheur serait dans des choses avec lesquelles il n'est point. Et quoi de plus insensé ou de plus honteux que de rattacher le bonheur d'une âme raisonnable à ce qui n'a point de raison ?

Quelques-uns pourtant jugent que le souverain bien peut s'accroître, vu qu'il n'atteint point à sa plénitude si l'extérieur lui est contraire. Antipater aussi, l'une des graves autorités de notre secte, dit « qu'il accorde quelque influence à l'extérieur, mais fort peu. » Or que penser d'un homme à qui ne suffit pas la clarté du jour, s'il n'y joint celle de quelque bougie ? Auprès des splendeurs du soleil, de quelle importance peut

être une étincelle ? Si l'honnête tout seul ne te satisfait pas, nécessairement tu y voudras joindre ou le repos, l'ἀοχλησία des Grecs, ou la volupté. Le premier, à la rigueur, peut s'admettre ; car l'âme du sage est exempte de contrariété ; elle a toute liberté d'étudier l'univers et rien ne l'enlève à la contemplation de la nature. Quant au second point, la volupté, c'est le bonheur de l'animal. Vous alliez la raison à son contraire, l'honnête à ce qui ne l'est pas. Grande est, selon vous, la volupté que donne le chatouillement des sens. Pourquoi n'oser pas dire que tout est bien pour l'homme si son palais est satisfait ? Et vous comptez, je ne dis pas comme homme de cœur, mais comme homme celui pour qui le bien suprême est dans les saveurs, les couleurs, les sons ? Excluons-le de la noble classe qui après les dieux marche la première ; qu'il aille grossir le troupeau des brutes, l'être qui fait de sa pâture toute sa joie !

La partie irraisonnable de l'âme se divise en deux autres : la première, ardente, ambitieuse, violente, tout entière aux passions ; la seconde, basse, languissante, que la volupté asservit. La partie effrénée, meilleure toutefois que l'autre, et certes plus courageuse et plus digne de l'homme, on n'en a pas tenu compte ; on a cru indispensable au bonheur la partie débile et abjecte. On a voulu lui assujettir la raison ; et le bien du plus généreux des êtres, on en a fait un bien dégradé et ignoble, pétri en outre d'un alliage monstrueux, de membres tout divers et mal concordants ; car, comme dit notre Virgile, parlant de Scylla :

Jusqu'au-dessous du sein son visage, son corps
Représente une vierge aux séduisants dehors ;
Ses flancs offrent aux yeux la louve, la baleine,
Et sa queue en dauphin se recourbe et se traîne.

À cette Scylla du moins sont adaptés des animaux féroces, effroyables, agiles : mais de quels monstres a-t-on composé la sagesse ? La partie supérieure de l'homme, c'est la vertu : elle a pour associée une chair incommode et molle, « qui n'est propre qu'à absorber des aliments, » comme dit Posidonius. Cette vertu divine se termine par de lascifs organes : à cette tête vénérable et céleste est accolé un animal inerte et flétri. Le repos des épicuriens, si profond qu'il soit, ne procurait déjà nul avantage à l'âme, mais il écartait d'elle les embarras : voici venir la volupté qui la dissout, qui en énerve toute la force. Où trouver un assemblage de corps si antipathiques ? La vigueur accouplée à la faiblesse, la frivolité au sérieux, la sainteté même à l'incontinence, à l'inceste !

« Eh quoi ! dit-on, si la bonne santé, et le repos, et l'absence de douleur ne doivent empêcher en rien la vertu, ne les rechercherez-vous pas ? » Pourquoi non ? Je les rechercherai, non qu'elles soient des biens, mais parce qu'elles sont selon la nature et que j'y mettrai du discernement. Qu'y aura-t-il alors de bon en elles ? Rien que le mérite d'un bon choix. Quand je porte un habit décent, quand mon allure, si je marche, est convenable, quand je soupe comme il sied que je le fasse, ce n'est ni le souper, ni la promenade, ni l'habit qui est un bien, mais le but qu'en tout cela je me propose, qui est de garder en tout la mesure qu'exige la raison. J'ajouterai ceci encore : le choix d'un vêtement propre est désirable pour l'homme ; car l'homme, de sa nature, est ami de la propreté, de l'élégance. Ainsi ce qui est bien par soi-même, ce n'est pas un vêtement propre, c'est le choix de ce vêtement : le bien n'étant pas dans la chose, mais dans le discernement qui fait que nos actions sont honnêtes, non la matière de nos actions. Ce que j'ai dit du vêtement, je le dis du corps, crois-le bien. Car la nature en a enveloppé l'âme comme d'un vêtement qui la voile aux yeux. Or estime-t-on jamais l'habit par le coffre où il est serré ? Le fourreau ne rend l'épée ni bonne ni mauvaise. À l'égard du

corps je te réponds de même : je le prendrai, si je puis choisir, et sain et robuste ; mais le bien sera dans mon choix, non dans la force ou la santé.

« Sans doute, dira-t-on, le sage est heureux ; mais le bonheur complet lui échappe, s'il n'en possède aussi les instruments matériels. De cette sorte on ne peut être malheureux avec la vertu ; mais on n'est pas au faîte du bonheur, lorsque les biens physiques nous manquent, comme la santé et l'intégrité des organes. » Ce qui paraît le moins admissible, tu l'accordes, savoir, qu'un homme en proie à d'extrêmes et continuelles douleurs n'est pas à plaindre, qu'il est même heureux, et tu nies la conséquence, bien moindre, qu'il le soit parfaitement. Cependant, si la vertu peut faire qu'un homme ne soit pas malheureux, bien plus aisément complétera-t-elle son bonheur, car il reste moins d'intervalle entre l'heureux et le très-heureux, qu'entre le misérable et l'heureux. Quoi ! la puissance capable d'arracher l'homme aux calamités pour le mettre au rang des heureux, ne saurait achever son œuvre et l'élever au bonheur suprême ! Elle fléchit quand elle touche au sommet ! La vie a ses avantages et ses désavantages : les uns et les autres sont hors de nous. Si l'homme de bien n'est point misérable, eût-il à subir tous les désavantages, comment cesse-t-il d'être très-heureux si quelques avantages l'abandonnent ? Comme en effet le poids des uns ne le précipite pas jusque dans le malheur, de même la privation des autres ne l'arrache point à sa félicité ; elle reste alors aussi complète que son malheur est nul dans le premier cas : autrement on peut lui ravir son bonheur, si on peut le diminuer.

Je disais tout à l'heure que la lueur d'une bougie n'ajoute rien aux clartés du soleil dont la splendeur efface tout ce qui sans lui aurait de l'éclat. « Mais il est des choses qui s'interposent entre le soleil et nous. » Oui, et la force de ses rayons demeure entière, au milieu de ces obstacles mêmes ; et malgré l'intermédiaire qui nous en dérobe l'aspect, il est à son œuvre et poursuit sa course. Lorsqu'il luit au sein des nuages, il n'est pas moindre que par un beau ciel, ni plus lent dans sa marche ; car il y a grande différence entre un obstacle et l'empêchement absolu. De même ce qui fait obstacle à la vertu ne lui enlève rien. Elle n'est pas moindre, mais elle brille moins ; à nos yeux peut-être ne paraît-elle pas aussi éclatante, aussi pure ; et comme l'astre éclipsé, son influence voilée agit encore. Ainsi calamités, pertes, injustices, sont aussi impuissantes contre la vertu qu'un léger nuage contre le soleil.

Nous trouvons des gens qui nous disent que le sage mal partagé corporellement n'est ni malheureux ni heureux. Ceux-là aussi se trompent : ils mettent les avantages fortuits au niveau des vertus, et n'accordent pas plus aux choses honnêtes qu'à celles qui le sont le moins. Or quoi de plus indigne, de plus révoltant que de comparer des choses respectables à celles qui méritent le dédain ? La vénération est due à la justice, à la piété, à la loyauté, au courage, à la prudence ; ce qui est vil au contraire, c'est ce dont souvent les plus vils mortels sont le plus largement pourvus : la jambe solide, et les bras et les dents, tout cela sain et à l'épreuve. Mais d'ailleurs si le sage, avec une santé fâcheuse, ne doit passer ni pour malheureux ni pour heureux, et qu'on le laisse sur la ligne mitoyenne, sa vie non plus ne sera ni à désirer ni à fuir. Et qu'y a-t-il de si absurde que ceci : « La vie du sage n'est pas à désirer, » ou de si incroyable que de prétendre qu'il y a telle vie qui n'est ni à désirer ni à fuir ? Et puis, si les incommodités physiques ne rendent pas malheureux, elles permettent d'être heureux. Ce qui n'a pas la puissance de me faire passer dans un état pire ne peut m'interdire le meilleur état. « Le froid et le chaud, répond-on, sont deux choses connues dont le moyen terme est le tiède : ainsi tel est heureux, tel misérable ; tel enfin n'est ni l'un ni l'autre. » Je veux faire justice de cette comparaison qu'on nous oppose. Si j'ajoute un degré de froid au tiède, il deviendra froid, un degré de chaud, il finira par être chaud. Mais l'homme qui n'est ni misérable ni heureux, quelque élément de misère que je lui apporte, ne sera pas

misérable, vous-mêmes vous le dites : la comparaison est donc inexacte. Enfin, je vous livre un homme qui n'est ni misérable ni heureux : je le frappe de cécité, sans qu'il soit misérable ; de paralysie, il ne l'est point encore ; de douleurs continuelles et graves, il ne l'est pas davantage. Si tant de maux ne sauraient le faire malheureux, ils ne le font même pas déchoir du bonheur. Si le sage ne peut tomber, comme vous le dites, du bonheur dans la misère, il ne tombera pas dans la privation du bonheur. Car pourquoi de si beaux commencements s'arrêteraient-ils à un point quelconque ? Ce qui l'empêche de rouler jusqu'en bas le retient au sommet. Comment le bonheur ne serait-il pas indivisible ? Il ne peut même être discontinu ; c'est pourquoi la vertu suffit d'elle-même à le produire. « Quoi ! s'écrie-t-on, un sage comblé de jours qu'aucune douleur n'a traversés n'est pas plus heureux que celui qui a toujours lutté contre la mauvaise fortune ? » Qu'on me réponde si le second est meilleur et plus vertueux que le premier : s'il n'en est rien, il n'est pas plus heureux. Il faut que sa vie soit plus pure, pour qu'elle devienne plus heureuse ; elle ne le devient qu'à ce prix. La vertu ne saurait s'accroître, ni par conséquent le bonheur, qui vient d'elle. La vertu est un si grand bien, qu'elle ne sent point tous ces petits accidents tels que la brièveté de la vie, la douleur, les diverses incommodités du corps. Car, pour la volupté, elle ne mérite pas même un de ses regards. Quel est le plus beau privilège de la vertu ? De n'avoir nul besoin de l'avenir, de ne point compter le nombre de ses jours : le plus court espace de temps lui complète un bonheur sans fin.

Cela nous paraît hors de toute croyance et dépasser les limites de notre nature : car cette majestueuse vertu, nous la mesurons à notre faiblesse, et c'est à nos vices mêmes que nous appliquons le nom de vertu. Mais ne semble-t-il pas aussi incroyable qu'un homme au fort des plus vives douleurs s'écrie : Je suis heureux ? Pourtant c'est dans l'officine même de la volupté que ce mot-là s'est fait entendre. « Voici le dernier et le plus heureux jour de ma vie, » disait Épicure, quand d'une part des embarras de vessie le torturaient, et que de l'autre un incurable ulcère lui rongeait les entrailles. Pourquoi donc ne pas croire à de pareils traits venant d'hommes qui vouent leur culte à la vertu, quand on les trouve jusque chez ceux qui prirent la volupté pour souveraine ? Oui, même ces âmes dégénérées, si peu élevées dans leurs sentiments, soutiennent qu'au sein d'extrêmes douleurs, d'extrêmes calamités, le sage ne sera ni heureux ni malheureux. Toutefois cette assertion aussi est incroyable, plus incroyable que la nôtre. Car je ne vois pas comment ne tomberait point jusqu'au plus bas degré la vertu une fois renversée de son trône. Ou elle doit donner le bonheur, ou, si elle perd cette prérogative, elle n'empêchera point le malheur. Tant qu'il se tient debout, l'athlète n'est pas renvoyé du combat : il faut qu'il soit vainqueur ou vaincu. « Mais ce n'est que pour les dieux immortels que la vertu et le bonheur sont faits : nous n'avons de ces biens que l'ombre et qu'une sorte d'image : nous en approchons sans y atteindre. » Je réponds que la raison est commune aux dieux comme à nous : seulement chez eux elle est parfaite, chez nous perfectible. Mais ce qui nous amène à désespérer, ce sont nos vices. L'homme faible n'est au second rang que par son peu de persistance à observer les meilleurs principes, et parce que son jugement chancelle encore incertain. Il a besoin que sa vue et son ouïe soient bonnes, sa santé satisfaisante, son extérieur non disgracieux, et qu'il se maintienne dispos de tous ses membres, et puis que sa carrière soit longue : ainsi pourra-t-il ne point se repentir de la vie. Ce demi-sage garde en lui un levain de malignité qui tient à sa mobilité d'âme ; ce fond de malice qui ne le quitte point le pousse à violer la règle, et l'agite et l'éloigne du bien. Il n'est pas encore vertueux, il s'essaye à l'être ; or quiconque ne l'est pas sans restriction n'est qu'un méchant.

Mais un cœur généreux qu'habite la vertu

est l'égal des dieux ; c'est vers eux qu'il s'élève, car il a souvenir de son origine. Ce n'est jamais une témérité de vouloir remonter au lieu d'où l'on est descendu. Et pourquoi ne pas voir quelque chose de divin dans l'être qui est une parcelle de la divinité ? Ce grand tout, dans lequel nous sommes compris, est un, et cet un est dieu : nous sommes ses associés, nous sommes ses membres. L'esprit de l'homme qui embrasse tant de choses s'élève jusqu'à lui, si les vices ne dépriment point son essor. Et comme l'attitude de son corps est droite et ses yeux tournés vers le ciel, de même son esprit, qui peut s'étendre aussi loin qu'il lui plaît, a été de telle sorte formé par la nature qu'il veut atteindre au niveau des dieux, déployer ainsi toutes ses forces et parcourir à l'aise son domaine. Elle ne lui est pas étrangère la route par où il gravit vers le ciel ; y monter était une œuvre immense : mais il y retourne, il est né pour ce chemin-là. Il marche hardiment, sans souci pour tout le reste : les trésors, il n'y regarde point ; cet or et cet argent, si dignes des ténèbres où ils gisaient, il ne les prise pas sur le brillant dont ils frappent les yeux de l'ignorance, mais d'après la fange originelle dont notre cupidité les a séparés en les exhumant. Il sait, disons-le bien, que les richesses sont placées autre part qu'où on les entasse, que c'est son âme qu'il doit remplir, non ses coffres. Un tel homme, on peut l'investir du domaine de toutes choses, on peut l'envoyer en possession de la nature entière, sans autres limites que celles de l'Orient et de l'Occident ; tout doit, comme aux dieux, lui appartenir à lui qui regarde d'en haut ceux qui, regorgeant d'opulence, sont tous moins heureux de ce qu'ils ont que malheureux de ce qu'ils n'ont pas. Parvenu à ce point de sublimité, il songe aussi à son corps, ce fardeau nécessaire, non en aveugle ami, mais en tuteur, et ne se met pas sous la dépendance de ce qui fut mis sous la sienne. Nul ne peut être libre, qui est esclave de son corps. Car échappât-on aux autres servages que nous crée l'amour excessif et inquiet qu'on lui porte, le corps est déjà un fantasque et difficile maître. Tantôt le sage en sort sans murmure, tantôt il s'en élance avec courage, et ne s'informe point de ce que ses restes vont devenir. Mais comme nous ne prenons point souci des poils coupés de notre barbe, cette âme divine, alors qu'elle va quitter l'homme, estime que l'endroit où son enveloppe sera portée, que le feu la consume, ou que le sol la couvre, ou que les bêtes la déchirent, ne lui importe pas plus que l'arrière-faix au nouveau-né. Qu'on la jette à dépecer aux oiseaux de proie, ou que

Les chiens de mer en fassent leur pâture,

cela le touche-t-il ? Lors même qu'il est parmi les hommes, nulle menace ne l'intimide ; craindra-t-il, mort, les menaces de ceux pour qui ce n'est pas assez d'être craints en deçà du trépas ? « Je ne m'épouvante, dit-il, ni de vos crocs, ni des outrages auxquels seront en butte les lambeaux de mon cadavre, hideux pour ceux qui le verront. Je ne réclame de personne les derniers devoirs ; je ne recommande à personne ma dépouille. Nul ne reste sans inhumation : la nature y a pourvu. Ceux que la cruauté humaine jette à l'abandon, le temps les ensevelit. Mécène a très-bien dit :

Que m'importe un tombeau ? Le sein de la nature
De ses fils délaissés devient la sépulture. »

Ce mot semble d'une âme résolue : c'était en effet un haut et mâle génie, si l'homme n'eût énervé le poète.

LETTRE XCIII.

Sur la mort de Métronax. Mesurer la vie sur l'emploi qu'on en fait, non sur sa durée.

Dans la lettre où tu te plaignais de la mort du philosophe Métronax, comme s'il eût pu et dû vivre plus longtemps, je n'ai point reconnu cet esprit de justice qui pour toute personne et en toute cause surabonde chez toi : mais il ne te fait faute que là où il manque à tout le monde. J'ai trouvé beaucoup d'hommes justes envers les hommes ; envers les dieux, pas un seul. Nous faisons chaque jour le procès à la destinée : « Pourquoi celui-ci est-il enlevé au milieu de sa carrière ? Pourquoi celui-là ne l'est-il pas et prolonge-t-il une vieillesse à charge à lui-même et aux autres ? » Qu'estimes-tu, je te prie, le plus légitime, ou que tu obéisses à la nature, ou que la nature t'obéisse ? Et qu'importe que tu sortes plus ou moins tôt d'où il faudra toujours sortir ? Ce n'est pas de vivre longtemps qu'il faut se mettre en peine, mais de vivre assez. Le premier point est l'affaire du sort, le second est la tienne. La vie est longue si elle est remplie ; or elle n'est remplie que si l'âme a ressaisi ses biens propres et s'est remise en possession d'elle-même. Que servent à cet homme quatre-vingts ans passés à ne rien faire ? Il n'a pas vécu, il a séjourné dans la vie ; ç'a été non une mort tardive, mais une longue mort. « Il a vécu quatre-vingts ans ! » Je voudrais savoir à quel jour tu fais remonter sa fin. « Mais cet autre, mort dans la verdeur de l'âge ! » Lui du moins s'est acquitté de tous les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon fils ; il ne s'est relâché sur aucun point. Quoique son âge soit incomplet, sa vie est complète. « Le premier a vécu quatre-vingts ans ! » Dis plutôt : il a duré tout ce temps-là, à moins que tu n'entendes qu'il a vécu comme on le dit des végétaux.

Voici mon vœu, Lucilius : tâchons qu'à l'instar des métaux précieux notre vie gagne non en volume, mais en valeur. Mesurons-la par ses œuvres, non par sa durée. Veux-tu savoir ce qui distingue ce jeune héros, contempteur de la Fortune, et à tout égard déjà vétéran de l'existence dont il a conquis le plus riche trésor, ce qui le distingue de cet homme qui a laissé derrière lui nombre d'années ? L'un vit encore après qu'il n'est plus, l'autre avant de mourir avait cessé d'être. Louons donc et plaçons parmi les heureux celui qui, du peu de temps qui lui fut octroyé, sut faire un bon emploi. Il a joui de la vraie lumière : ce n'a pas été un homme de la foule ; il a vécu, et d'une vie énergique ; tantôt le ciel a été serein pour lui, et tantôt, selon l'ordinaire, l'astre aux puissants rayons n'a percé qu'à peine les nuages. Pourquoi demander combien de temps il a pu vivre ? Il a vécu, il s'est élancé jusque dans la postérité, il a pris rang dans la mémoire des hommes.

Ce n'est pas que, si un surcroît d'années m'était offert, je le refuserais : toutefois je dis que rien n'aura manqué à mon bonheur, si on en abrége la durée. Car je n'ai pas arrangé mes plans pour le plus long terme qu'une avide espérance pouvait se promettre ; mais il n'est point de jour que je n'aie regardé comme le dernier de mes jours. Pourquoi m'interroger sur la date de ma naissance, et si je compte encore parmi les jeunes gens ? J'ai mon lot. De même qu'un homme peut dans une petite taille être complètement homme, ainsi un court espace de temps peut compléter la vie. La longueur de l'âge ne fait rien ici. La durée de ma vie est hors de mon pouvoir ; être homme de bien tant que je vivrai, voilà qui dépend de moi. Exige de moi que mes jours ne s'écoulent pas un à un dans d'ignobles ténèbres, que je dirige ma vie et ne la laisse pas fuir devant moi.

Tu demandes quel est l'âge le plus avancé ? L'âge de la sagesse. Y parvenir c'est avoir atteint non la plus lointaine limite, mais la plus élevée. Que l'homme alors se glorifie hardiment et remercie les dieux en se retrouvant parmi eux, et sache gré autant à lui-même qu'à la nature de ce qu'il a été. Oui, il a droit de s'applaudir d'avoir rendu à

la nature une vie meilleure qu'il ne la reçut. Il a réalisé le modèle de l'homme de bien ; il en a fait voir le caractère et la grandeur : eût-il ajouté à ses jours, il n'eût fait que continuer son passé. Et jusqu'où donc voulons-nous vivre ? Nous avons tout connu, joui de tout. Nous savons d'où relève le grand principe des choses, la nature ; comment elle ordonne le monde ; par quels retours elle ramène l'année ; comment elle a réuni en elle tous les êtres épars et s'est donnée pour fin à elle-même. Nous savons que les astres marchent par leur propre impulsion ; qu'excepté la terre rien n'est fixe ; que tout le reste fuit d'une vitesse continuelle. Nous savons comment la lune devance le soleil ; pourquoi, plus lente, elle le laisse derrière elle, lui si prompt dans sa course ; comment elle reçoit ou perd sa lumière ; quelle cause amène la nuit et quelle autre nous rend le jour. Il nous reste à aller où nous verrons de plus près ces merveilles. Et, dit le sage, ce n'est pas cet espoir qui me fait partir avec plus de courage, bien sûr que pour moi s'ouvre un chemin vers mes dieux bien-aimés. J'ai mérité sans doute d'être admis dans leur sein et je m'y suis déjà vu : j'ai envoyé vers eux ma pensée et ils m'ont envoyé la leur. Mais suppose-moi anéanti, et qu'à la mort rien de l'homme ne reste, ma résolution n'en est pas moins ferme, dussé-je n'aborder nulle part au sortir d'ici. « Il n'a pas vécu autant d'années qu'il aurait pu vivre ! » Un petit nombre de lignes peut former un livre, un livre louable et utile. Tu sais combien les annales de Tanusius sont volumineuses et comment on les appelle. La longue vie de quelques hommes ressemble à ces annales et mérite l'épithète qu'on y joint. Estimes-tu plus heureux le gladiateur qu'on égorge le soir que celui qui tombe au milieu du jour ? en est-il, penses-tu, un seul assez sottement épris de la vie pour aimer mieux recevoir le coup de grâce au spoliaire que dans l'arène ? Voilà à quelle distance nous nous devançons les uns les autres. La mort nous fauche tous, le meurtrier après la victime. C'est en vue d'un moment que l'on s'agite avec tant d'anxiété. Eh ! que sert d'éviter plus ou moins longtemps l'inévitable ?

LETTRE XCIV.

De l'utilité des préceptes. De l'ambition, de ses angoisses.

Cette partie de la philosophie qui donne les préceptes propres à chaque personne, qui ne forme point l'homme en général, mais qui prescrit au mari la conduite à tenir avec sa femme, au père la manière d'élever ses enfants, au maître celle de gouverner ses esclaves, a été seule admise par quelques esprits. Ils ont laissé là tout le reste qu'ils tenaient pour pures digressions en dehors de l'utile, comme si l'on pouvait donner conseil sur des cas spéciaux sans avoir d'abord embrassé tout l'ensemble de la vie humaine. D'après Aristote le stoïcien, au contraire, ces préceptes ont peu de poids et ne descendent pas jusqu'au fond de l'âme. Ils tirent un grand secours, selon lui, des axiomes de la philosophie et de la constitution même du souverain bien ; et les avoir bien compris et étudiés, c'est s'être prescrit ce qu'il faut faire dans chaque occurrence. Celui qui apprend à lancer le javelot se choisit un point de mire, et sa main se forme à bien diriger le trait ; quand il a acquis ce talent par les leçons et l'exercice, partout où il veut il en fait usage : car ce n'est pas tel ou tel objet qu'il sait frapper, mais tous ceux qu'il voudra. De même l'homme instruit des devoirs de la vie en général n'a pas besoin d'avis partiels, quand le tout lui est familier : ce qu'il sait, ce n'est pas la manière de vivre avec sa femme ou son fils, mais celle de bien vivre, qui renferme aussi les deux premières.

Cléanthe juge que cette branche de la science est utile aussi, mais impuissante si elle n'est entée sur le tronc, si les décrets mêmes et les points capitaux de la philosophie ne nous sont connus.

Le problème se divise donc en deux points : cette branche est-elle utile ou inutile, et peut-elle, à elle seule, former l'homme de bien, c'est-à-dire est-elle superflue ou rend-elle superflues toutes les autres ? Ceux qui la veulent faire croire superflue disent : « Si quelque obstacle arrête ma vue, il faut l'écarter ; tant qu'il est devant moi, c'est peine perdue que de me prescrire et la façon de marcher et où je dois étendre la main. Ainsi encore, si quelque nuage aveugle mon âme et s'oppose à ce qu'elle discerne l'ordre de ses devoirs, que me fait l'homme qui me dit : « Tu vivras de telle sorte avec ton père, de telle autre avec ta femme ? » Vos préceptes n'avancent à rien, tant que l'erreur offusque mon esprit ; dissipez-la, je verrai clairement ce que chaque devoir exige de moi. Sinon, vous enseignez au malade ce que l'homme sain doit faire, vous ne lui rendez pas la santé. Vous enseignez au pauvre le rôle du riche. Comment le remplira-t-il s'il reste dans sa pauvreté ? Vous apprenez à celui qui a faim ce qu'il doit faire en tant que rassasié ; cette faim qui lui ronge les moelles, ôtez-la lui d'abord. Je vous dis de même pour tous les vices : c'est d'eux qu'il faut débarrasser l'homme, au lieu de recommander ce qui, avec eux, est impraticable. Si vous ne dissipez les préjugés qui nous travaillent, ni l'avare ne comprendra comment il faut user de l'argent, ni le poltron comment mépriser les périls. Il faut faire bien comprendre à l'un que l'argent n'est ni un bien ni un mal, et lui montrer des riches très-misérables ; il faut convaincre l'autre que tout ce que redoute la multitude n'est pas si à craindre que la renommée le crie en tous lieux, fût-ce même la douleur ou la mort. Que dans la mort, cette loi qu'il faut subir, il y a cette grande consolation qu'elle ne nous visite pas deux fois ; que dans la douleur on aura pour remède ce courage obstiné qui rend plus léger ce qu'on supporte avec énergie ; que la douleur a cela de bon qu'elle ne peut être extrême quand elle dure, ni durer quand elle est extrême ; qu'il faut accepter avec constance tout ce que nous imposent les nécessités d'ici-bas. Lorsqu'avec ces principes vous aurez amené l'homme en présence de sa condition, et qu'il aura reconnu que la vie heureuse n'est point une vie selon la volupté, mais selon la nature ; qu'il aura affectionné dans la vertu l'unique bien de l'homme et fui la turpitude comme l'unique mal ; que tout le reste, richesse, honneurs, santé, force, puissance seront à ses yeux dessillés choses indifférentes qui ne doivent compter ni dans les biens ni dans les maux, il n'aura que faire de ces moniteurs de détails pour lui dire : « Marchez ou mangez de telle sorte ; ceci convient à l'homme, ceci à la femme, ceci au mari, ceci au célibataire. » Les plus ardents donneurs de ces conseils n'ont pas eux-mêmes la force de les suivre. Le pédagogue les prodigue à l'enfant, l'aïeule au petit-fils, et le plus colère des précepteurs démontre qu'il ne se faut point mettre en colère. Entre dans une école publique, tu verras que ce que les philosophes débitent avec tant d'importance et d'emphase est dans les livrets de l'enfance.

« Et après tout, enseignerez-vous des choses évidentes ou douteuses ? Évidentes, elles n'ont pas besoin qu'on en donne avis ; douteuses, on n'en croit pas le précepteur : les préceptes sont donc superflus. Veuillez bien me comprendre. Si vos avis sont obscurs et ambigus, il faudra les appuyer de preuves ; s'il vous faut prouver, vos démonstrations ont plus de valeur que le reste et suffisent toutes seules. « Voici comme il faut en user avec un ami, un citoyen, un allié. – Pourquoi ? – Ainsi le veut la justice. » Une théorie de la justice me fournit tout cela. J'y trouve que l'équité est en soi chose désirable, que ce n'est pas la crainte qui nous y force, l'intérêt qui nous y engage, que celui-là n'est pas juste à qui cette vertu plaît par autre chose que par elle-même.

« Quand, bien persuadé, je me suis imbu de ces doctrines, que me font vos préceptes qui m'apprennent ce que je sais déjà ? Les préceptes sont superflus pour qui a la science ; pour qui ne l'a pas, c'est peu de chose. Car il lui faut concevoir non-seulement ce qu'on lui prescrit, mais encore le pourquoi. Est-ce, je le répète, à l'homme qui a des idées justes sur les biens et sur les maux que les préceptes sont nécessaires, ou à l'homme qui en a des idées fausses ? Le second ne tirera de vous aucune aide : son oreille est acquise au préjugé public qui combat vos avertissements ; le premier, dont le jugement est arrêté sur ce qu'il doit rechercher ou fuir, sait ce qu'il a à faire sans même que vous parliez. Toute cette partie de la philosophie peut donc être écartée.

« Deux choses nous amènent à faillir, ou un fonds de mauvais penchants que des opinions dépravées ont fait contracter à l'âme, ou, sans que l'erreur la domine, c'est une propension vers l'erreur ; et bientôt entraînée par de faux-semblants loin du devoir, la voilà corrompue. C'est pourquoi nous devons ou guérir radicalement cette âme malade et la délivrer de ses vices, ou, si elle est libre encore mais tendante au mal, nous emparer d'elle les premiers. Les *décrets* de la philosophie opèrent ce double effet : donc ici vos préceptes n'ont rien à faire.

« D'ailleurs, si nous voulons donner des préceptes pour chaque individu, c'est une œuvre qui passe toute portée. Car nous devons d'autres avis aux capitalistes qu'aux cultivateurs, aux commerçants qu'aux suivants et amis des rois, à celui qui veut s'attacher à ses égaux qu'à celui qui veut vivre avec ses inférieurs. Pour l'état de mariage vous prescrirez comment on doit vivre avec celle qu'on a épousée fille, et comment avec celle qui a l'expérience d'un premier hymen, comment avec une femme riche, comment avec une non dotée. Ne pensez-vous pas qu'il y a quelque différence entre une épouse stérile ou féconde, déjà mûre ou toute jeune, entre une mère ou une marâtre ? Nous ne pouvons embrasser tous les cas, et chacun pourtant veut des préceptes particuliers. Mais les lois de la philosophie sont sommaires et comprennent tous les cas. Ajoute ici que les préceptes de la sagesse doivent être précis et positifs : ce qui ne peut être précisé est en dehors de la sagesse ; la sagesse connaît les limites des choses. Nouvelle raison d'écarter la partie des préceptes qui promet à peu de personnes, loin de pouvoir fournir à toutes, tandis que la sagesse s'adresse à tout le monde. La démence publique et celle qu'on livre aux soins des médecins ne diffèrent nullement : sinon que celle-ci est travaillée de maladie, celle-là de faux préjugés. L'une vient d'un dérangement d'organes ; l'autre est un dérangement d'esprit. Celui qui recommanderait à un fou la manière dont on doit parler, la démarche qu'on doit avoir, la conduite qu'on doit tenir en public, en particulier, serait plus fou que celui qu'il voudrait morigéner ; c'est la bile noire qu'il faut guérir, c'est la cause même de sa folie qu'il faut écarter. Agissez pareillement pour cette autre folie de l'âme : dissipez le mal lui-même, sinon vos bons avis se perdent en vaines paroles. »

Voilà les raisons d'Ariston. Nous les réfuterons une à une. D'abord, pour répondre à celle-ci : « Si quelque obstacle empêche l'œil de voir, il faut l'écarter, » j'avoue que l'œil n'a pas besoin de préceptes pour voir, mais d'un remède qui le nettoie et le débarrasse de l'obstacle. Car il est dans la nature que l'homme voie, et c'est le rendre à ses fonctions que d'écarter ce qui les gène. Mais ce que chaque devoir exige de nous, la nature ne l'enseigne pas. Et puis, l'homme guéri d'une fluxion ne se trouve pas, par cela même qu'il recouvre la vue, en état de la rendre à d'autres : l'homme délivré du vice en délivre autrui. Il n'est besoin ni d'exhortation ni même de conseil pour que l'œil saisisse la différence des couleurs : il distinguera le blanc du noir sans que personne l'en avertisse : l'âme au contraire exige force préceptes pour reconnaître les devoirs qu'impose la vie. Et encore, pour des yeux malades le médecin fait plus que traiter, il conseille. « Gardez-vous, dit-il, d'exposer la vue affaiblie à une trop vive

lumière : des ténèbres passez d'abord à un demi-jour, puis osez davantage, et par degrés accoutumez-vous à supporter le plein midi. Après le repas point d'étude : ne forcez point un organe plein et gonflé ; l'impression de l'air, du froid qui vous frappe au visage, est à éviter ; » à quoi il ajoute d'autres avis semblables non moins efficaces que les médicaments. « L'erreur, dit Ariston, est la cause de nos fautes ; les préceptes ne nous l'enlèvent pas, ils ne détruisent pas les opinions fausses touchant le bien et le mal. » J'accorde que par eux-mêmes les préceptes sont impuissants pour renverser les préventions erronées de l'âme ; mais est-ce à dire qu'ils le sont toujours, même avec d'autres auxiliaires ? En premier lieu ils renouvellent nos souvenirs, et puis, ce qui en bloc paraissait trop confus, la division des parties l'offre sous un jour plus exact. Dans votre système vous pourriez taxer de superflues toute consolation, toute exhortation ; or elles ne le sont pas ; donc les simples avis ne le sont pas non plus. « C'est folie, dites-vous, de prescrire au malade ce qu'il devrait faire bien portant ; c'est la santé qu'il faut lui rendre, sans quoi les préceptes sont vains. » Mais n'y a-t-il pas des règles communes à la maladie et à la santé, dont il faut être instruit, comme de ne point manger gloutonnement, d'éviter la fatigue ? Il y a des préceptes communs au pauvre et au riche. « Guérissez la cupidité et vous n'aurez rien à recommander ni au pauvre ni au riche, si la passion s'éteint chez tous les deux. » Comme si ce n'étaient pas choses différentes que de ne point désirer l'argent et que de savoir user de la richesse dont l'avare ignore la mesure, dont l'homme même qui ne l'est pas ne sait point l'usage ? « Extirpez les erreurs, les préceptes sont superflus. » Cela est faux : supposez en effet l'avarice plus généreuse, le luxe moins dissipateur, la témérité soumise au frein, l'apathie réveillée par l'éperon, tous les vices repoussés, encore reste-t-il à savoir et ce qu'on doit faire et comment on doit le faire. « Les avertissements seront sans effet, appliqués à des vices invétérés. » Mais la médecine elle-même ne triomphe pas des maux incurables : pourtant on l'y emploie tantôt comme remède, tantôt comme soulagement. La philosophie à son tour, dût-elle agir tout entière et rassembler toutes ses forces, ne saurait extirper un ulcère endurci, envieilli dans l'âme ; s'ensuit-il qu'elle ne guérisse rien parce qu'elle ne guérit pas tout ? « Que sert de démontrer des choses évidentes ? » Cela sert beaucoup. Car souvent nous savons telle chose et nous n'y songeons point. L'admonition n'instruit pas, mais pique l'attention, mais réveille, mais fortifie nos souvenirs et les empêche de s'échapper. Nous passons devant tant d'objets sans les voir ! Avertir, c'est une manière d'exhorter. Souvent l'esprit ferme les yeux aux choses les plus visibles : il faut d'autorité le rappeler à la connaissance de ce qu'il connaît le mieux. C'est ici le cas de rappeler le mot de Calvus plaidant contre Vatinius : « Il y a eu brigue, vous le savez, et tous savent que vous le savez. » De même vous savez que l'amitié veut être saintement observée, et vous la trahissez ; vous savez qu'il est injuste d'exiger que votre femme soit chaste, quand vous corrompez celles des autres : vous savez que si elle doit être pure d'adultère, vous devez l'être de concubinage, et vous ne l'êtes pas. Aussi faut-il vous ramener fréquemment à ces souvenirs, car vous devez les tenir non pas à l'écart, mais sous la main. Toute vérité salutaire veut être souvent méditée, souvent approfondie ; et qu'on ne se borne pas à la connaître, mais qu'on l'ait à commandement. Ajoute que les choses déjà claires deviennent ainsi plus claires encore. « Si ce que vous prescrivez est contestable, vous devrez y joindre des preuves ; ce seront donc ces preuves, non les préceptes, qui feront effet. » Mais, sans même recourir aux preuves, l'autorité seule de celui qui conseille n'a-t-elle pas son efficacité, tout ainsi que les réponses des jurisconsultes gardent leur valeur, même quand les raisons n'en sont pas données ? En outre les préceptes mêmes ont intrinsèquement beaucoup de poids, surtout formulés en vers ou resserrés en prose sous forme de sentences, comme ces adages de Caton : « Achète, non pas l'utile, mais l'indispensable.

Ce qui n'est pas utile, ne coûtât-il qu'un as, est trop cher. » Telles sont les réponses d'oracles ou les mots qui y ressemblent : « Sois ménager du temps. Connais-toi toi-même. » Exigeras-tu des preuves quand on te citera ces vers :

Pour remède à l'injure il ne faut que l'oubli.
Osons : le sort nous aidera.
Le paresseux fait obstacle à lui-même.

Ces vérités n'ont nul besoin d'avocat ; elles nous prennent par nos sentiments intimes, et c'est alors que la nature nous montre sa puissance et triomphe. Nos âmes portent les germes de toutes les vertus, que développent les bons avis, comme à l'aide d'un souffle léger s'étend le feu d'une étincelle. La vertu se réveille dès qu'on la touche et qu'on la provoque. Il y a, en outre, des principes qui sont en nous, mais que nous n'avons pas bien présents, et qui obéissent à l'appel dès qu'on les énonce. Il est aussi des idées éparses et peu liées entre elles, qu'un esprit non exercé ne saurait réunir. C'est cette réunion qu'il importe d'opérer, pour leur donner à toutes plus de consistance et à l'esprit plus d'allégement. Autrement, si les préceptes ne sont d'aucun secours, il faut abolir tout corps de doctrine et s'en tenir à la simple nature. Ceux qui le prétendent ne voient pas qu'il y a des esprits actifs et pénétrants, comme des esprits lents et obtus ; que tel enfin est plus ingénieux que tel autre. La vigueur de l'esprit se nourrit et s'accroît par les préceptes qui ajoutent des idées aux idées naturelles, et qui rectifient les mauvaises tendances.

« Mais l'homme qui manque de principes droits, à quoi vos avertissements lui serviront-ils, enchaîné qu'il est par ses vices ? » Ils lui serviront à s'en affranchir. Car tout sentiment naturel n'est pas éteint en lui, mais seulement éclipsé et comprimé : en cet état même il tente de se relever, il lutte contre le génie du mal. Mais qu'il trouve assistance et soit soutenu par vos préceptes, il remonte à la vie, si toutefois une corruption invétérée ne l'a pas gangrené et frappé de mort ; car alors la philosophie avec toutes ses règles, avec toute l'instance de ses efforts, ne le ressusciterait pas. En quoi d'ailleurs diffèrent ses décrets de ses préceptes, sinon que les uns sont généraux, les autres particuliers ? Ce sont toujours des prescriptions, mais absolues dans le premier cas, et, dans le second, relatives. « À l'homme qui a des principes droits et honnêtes les avertissements sont superflus. » Point du tout : car tout instruit qu'il est de ce qu'il doit faire, il ne lit pas assez clairement dans ses devoirs. Ce ne sont pas nos passions seulement qui nous empêchent de faire des actes dignes d'éloge, c'est aussi l'incapacité de découvrir ce que chaque chose exige de nous. Parfois notre âme est bien réglée, mais apathique, et n'est pas exercée à trouver la route du devoir : les bons avis la lui montrent. « Bannissez les fausses opinions touchant les biens et les maux, et mettez les vraies à la place : les bons avis n'auront rien à faire. » Sans doute c'est un moyen d'établir l'harmonie de l'âme, mais ce n'est pas le seul. Car encore qu'on ait démontré par de bons arguments ce qui est bien, ce qui est mal, les préceptes n'en ont pas moins leur rôle : la prudence, la justice constituent des devoirs, et les devoirs se règlent par les préceptes. Et puis le jugement qu'on porte du bien et du mal se fortifie par l'exécution des devoirs à laquelle les préceptes conduisent. Car le conseil et l'action marchent d'accord, et l'un ne peut précéder l'autre sans en être suivi ; l'action vient en son lieu, d'où l'on voit que les préceptes la devancent. « Mais les préceptes sont infinis. » Cela est faux. Ils ne le sont pas sur les points principaux et nécessaires ; ils n'offrent alors que de légères variétés selon l'exigence des temps, des lieux, des personnes, et encore donne-t-on pour tout cela des préceptes généraux. « Jamais des préceptes généraux n'ont guéri la folie, ni même la méchanceté. » Il y a ici

dissemblance. Car ôtez la folie, vous avez rendu la santé ; mais bannissez les fausses opinions, vous n'obtenez pas à l'instant l'intelligence claire des devoirs, et quand vous l'obtiendriez, les bons avis n'en fortifieront pas moins un jugement déjà droit sur les biens et sur les maux. Il est également faux que les préceptes ne profitent pas à l'insensé : car si tout seuls ils ne suffisent pas, ils aident du moins à la guérison : les menaces et les corrections ont souvent contenu l'insensé. Je parle de celui dont l'esprit est dérangé, non entièrement perdu.

« Mais les lois, pour nous porter au devoir, sont inefficaces : et que sont les lois, que des préceptes mêlés de menaces ? » D'abord ce qui ôte aux lois le pouvoir de persuader, c'est qu'elles menacent : les préceptes gagnent la volonté, mais ne la forcent point. Ensuite, les lois détournent du crime : les préceptes ne font qu'exhorter au devoir. Ajoute que les lois aussi contribuent aux bonnes mœurs, quand surtout elles instruisent et ne se bornent pas à commander. Sur ce point je suis d'autre avis que Posidonius, qui n'approuve pas que les lois de Platon soient accompagnées d'exposés de motifs. « La loi, dit-il, doit être brève, pour être plus facilement retenue par les ignorants ; qu'elle soit comme une voix partie du ciel ; qu'elle ordonne et ne discute pas. Rien ne me semble plus froid ni plus déplacé qu'une loi avec préambule. Commande, dis ce que tu veux que je fasse : ma tâche n'est pas d'apprendre, mais d'obéir. » Je tiens, moi, que les lois influent sur les mœurs ; aussi voit-on de mauvaises mœurs partout où les lois sont mauvaises. « Mais les lois n'influent pas sur tous ! » Ni la philosophie non plus : est-ce à dire qu'elle soit inutile et impuissante à former les âmes ? or la philosophie qu'est-elle, sinon la loi de la vie ? Mais admettons que les lois soient sans influence, il ne suit pas de là qu'il en soit de même de tout avertissement, ou il faudra le dire aussi des discours qui consolent, qui dissuadent, qui exhortent, de la réprimande et de l'éloge. Toutes ces choses sont des espèces d'avertissements, des moyens de faire arriver à la perfection morale.

Rien n'inspire mieux des sentiments honnêtes et ne rappelle mieux au droit chemin une âme flottante et encline à s'égarer, que la fréquentation des gens de bien. C'est un charme qui peu à peu s'insinue dans les cœurs ; et les voir souvent, les entendre souvent, agit avec autant de force que le précepte. Oui, j'aime à le dire, la simple rencontre du sage fait du bien ; et tout d'un grand homme, jusqu'à son silence, profite en quelque point. Il ne m'est pas si aisé de dire comment on en devient meilleur, qu'il me l'est de sentir que je le suis devenu. « Il y a, dit Phédon, de menus insectes dont la morsure ne se sent point, tant le dard est imperceptible et nous trompe pour mieux nous blesser ; la tumeur indique une morsure, et sur la tumeur même nulle lésion ne paraît. Semblable chose arrive dans le commerce des sages ; on ne reconnaît ni quand, ni comment il profite ; on reconnaît qu'il a profité. » – Que prétends-tu conclure de là ? – Que les bons préceptes, si tu les médites souvent, te serviront autant que les bons exemples. Pythagore a dit « que notre âme devient tout autre, lorsque entrés dans un temple nous voyons de près les images des dieux et attendons la voix de quelque oracle. »

Mais qui peut nier que certains préceptes ne frappent efficacement les esprits même les moins éclairés ? Tels sont ces axiomes si brefs, mais d'un grand poids :

Rien de trop.
Jamais un cœur avare a-t-il dit « C'est assez ? »
Attendez-vous à la pareille.

Ces mots-là portent coup, et nul n'est maître de douter ou de s'enquérir du pourquoi. Tant la vérité, même sans démonstration, nous entraîne toute seule !

Si le respect est un frein pour l'âme, une barrière pour le vice, pourquoi l'avertissement n'aurait-il pas le même pouvoir ? Si le châtiment imprime la honte, pourquoi l'avertissement ne le ferait-il pas, lors même qu'il n'emploie que les préceptes sans rien de plus ? Mais il est plus efficace et pénètre plus avant, s'il appuie de raisons ses conseils, s'il ajoute pourquoi la chose doit se faire, quel fruit est réservé à celui qui la fait et qui obéit aux préceptes. Si l'autorité est utile, l'avertissement le sera ; or elle est utile, par conséquent l'avertissement aussi.

La vertu se divise en deux parties, la contemplation du vrai et l'action ; la doctrine nous porte à la première, l'avertissement à la seconde. L'action droite est à la fois l'exercice et la manifestation de la vertu ; or si celui qui conseille sert pour l'action, celui qui avertit sert encore. Si donc l'action droite est nécessaire à la vertu, et que cette action nous soit indiquée par l'avertissement, l'avertissement aussi est nécessaire. Deux choses ajoutent singulièrement aux forces de l'âme, sa foi en la vérité et en elle-même : l'avertissement donne l'une et l'autre. Il lui fait croire à la vérité, et cette croyance lui inspire l'enthousiasme et la remplit de confiance : concluons que l'avertissement n'est pas superflu. M. Agrippa, homme d'un grand caractère et, entre tous ceux que les guerres civiles ont faits illustres et puissants, le seul dont les succès aient été ceux de la patrie, répétait souvent qu'il devait beaucoup à cette maxime : « L'union fait prospérer les plus faibles établissements, l'anarchie dissout les plus forts. » Maxime qui, disait-il, l'avait rendu excellent frère, excellent ami. Si des sentences de ce genre, devenues familières à l'âme, la forment au bien, pourquoi cette portion de la philosophie, dont elles sont l'essence, n'en ferait-elle pas autant ? La vertu consiste, partie dans la doctrine, partie dans l'exercice : il faut apprendre, et confirmer par l'action ce qu'on a appris. S'il en est ainsi, non-seulement les décrets de la sagesse sont utiles, mais encore ses préceptes, véritables édits qui répriment nos passions et qui les enchaînent.

« La philosophie, dit-on, se partage en deux points : la science, et l'état de l'âme. Qui possède la science, qui s'est instruit de ce qu'il doit faire ou éviter, n'est point sage encore, s'il n'a comme identifié son âme avec ses instructions. La troisième partie, celle des préceptes, tient des deux premières, des décrets et de l'état de l'âme, et partant ne contribue en rien à compléter la vertu, puisque les deux autres suffisent. » Ainsi donc la consolation aussi serait superflue, car elle a la même origine ; et aussi l'exhortation, les conseils, les raisonnements même, toutes choses qui proviennent de l'état d'une âme bien réglée et forte. Mais quoiqu'elles naissent d'une excellente situation de l'âme, cette situation est produite par elles, tout comme elle les produit. Et puis votre objection suppose déjà un homme parfait et monté au comble de la félicité humaine. Or on n'arrive là que bien tard, et, en attendant, l'homme imparfait, mais en progrès, a besoin qu'on lui montre les voies et façons d'agir. Ces voies, peut-être la sagesse saura-t-elle les trouver sans avertissements, elle qui a déjà conduit l'âme à ne pouvoir se porter que vers le bien ; quant aux esprits encore débiles, il est nécessaire que quelqu'un les précède et leur dise : « Évitez ceci, faites cela. » D'ailleurs, s'ils attendent à savoir par eux-mêmes ce qu'il y a de meilleur à faire, jusque-là ils ne peuvent qu'errer et leurs erreurs les empêcheront d'arriver à se suffire ; il leur faut donc un guide, pendant qu'ils se rendent capables de se guider. Les enfants apprennent par règles : on leur tient les doigts, que la main du maître promène sur le tracé des lettres figurées ; puis on leur prescrit d'imiter le modèle d'après lequel se réforme leur écriture ; ainsi notre âme trouve dans les préceptes instruction et secours.

Voilà comment on prouve que cette partie de la philosophie n'est point superflue. On se demande ensuite si seule elle suffit pour faire un sage. Cette question aura son jour ; jusque-là, toute argumentation à part, n'est-il pas clair que nous avons besoin d'un conseiller dont les leçons combattent celles que nous donne le peuple ? Aucune

parole n’arrive impunément à nos oreilles : qui nous souhaite du bien nous nuit, qui nous souhaite du mal nous nuit encore ; les imprécations des uns nous inspirent de chimériques terreurs, et l’affection des autres nous abuse par ses vœux bienveillants, en nous envoyant vers des biens éloignés, incertains, fugitifs, quand nous pouvons puiser chez nous la félicité. On n’est plus libre, je le répète, de suivre le droit chemin : on est entraîné dans le faux par des parents, par des serviteurs ; nul ne s’égare pour soi seul ; on répand l’esprit d’erreur sur ses voisins, et réciproquement on le reçoit d’eux. Et pourquoi l’individu a-t-il les vices de la société ? La société les lui donne. À corrompre les autres on se corrompt soi-même ; on apprend le mal, ensuite on l’enseigne, et on arrive à ce comble de dépravation qui concentre dans un seul cœur la science perverse de tous. Ayons donc quelque surveillant qui par intervalles pique notre apathie, ferme notre oreille aux rumeurs de l’opinion et proteste quand le public ne fait que louer. Car on se trompe si l’on croit que nos vices naissent avec nous : ils nous sont survenus, on nous les inculque. Que de fréquents avertissements repoussent donc les cris étourdissants qui résonnent autour de nous. La nature ne nous prédispose pour aucun vice : elle nous a engendrés purs et libres de souillures ; rien qui pût irriter notre cupidité ne fut mis par elle sous nos yeux ; elle a enfoncé sous nos pieds l’or et l’argent ; elle nous a donné à fouler et à écraser tout ce pour quoi l’on nous foule et l’on nous écrase. Elle a élevé nos fronts vers le ciel ; tous ses magnifiques et merveilleux ouvrages, elle a voulu les mettre à portée de nos regards ; le lever, le coucher des étoiles, la rapide révolution des cieux qui le jour nous découvre les scènes terrestres et la nuit celles du firmament ; la marche des astres, tardive si on la compare à celle du monde céleste, des plus promptes si l’on songe aux immenses cercles qu’ils parcourent avec une vitesse qui ne s’interrompt jamais ; les éclipses du soleil et de la lune placés en opposition réciproque ; puis d’autres phénomènes dignes d’admiration, soit qu’ils se succèdent régulièrement, soit qu’ils jaillissent déterminés par des causes subites, comme de nocturnes traînées de feux, des éclairs qui déchirent le ciel sans bruit et sans tonnerre, des colonnes, des poutres ardentes, des flammes sous tant d’autres formes. La nature a ainsi réglé ce qui devait se passer au-dessus de nos têtes ; mais l’or et l’argent, mais le fer qui à cause d’eux ne reste jamais en paix, comme pour prouver qu’il y a péril à nous les livrer elle les a tenus cachés. Nous seuls avons arraché et produit à la lumière ce qui devait nous mettre aux prises ; c’est nous qui, bouleversant de pesantes masses de terres, avons exhumé les motifs et les instruments de nos dangers, nous qui, armant la Fortune des fléaux dont elle nous frappe, n’avons pas honte de mettre au plus haut rang ce qui gisait aux dernières profondeurs du sol. Veux-tu savoir quel faux éclat a déçu tes yeux ? Rien de plus sale, de moins brillant que ces métaux tant qu’ils restent ensevelis et noyés dans leur boue. Et en effet, quand on les extrait à travers de sombres et interminables tranchées, et avant qu’ils se produisent dégagés de leurs scories, il n’est rien de plus terne. Enfin considère ceux qui les travaillent et sous la main desquels cette sorte de terre stérile et informe laisse successivement ses impuretés, et vois de quel enduit fuligineux ils sont couverts. Eh bien ! les âmes en sont plus salies que les corps, et il en reste plus d’ordures chez le possesseur que chez l’ouvrier.

Ayons donc, il le faut, ayons un moniteur, un conseiller de bon sens, et qu’au milieu de tout ce fracas, de ces frémissements du mensonge, une voix sincère se fasse entendre à nous. Quelle sera cette voix ? Ce sera celle qui à travers les cris assourdissants de l’ambition saura nous glisser de salutaires paroles et nous dire : « Tu n’as pas sujet de rien envier à ceux que le peuple appelle grands et heureux ; non, ne laisse pas ébranler la paisible assiette, la santé de ton âme, à de futiles battements de mains ; non, ne prends pas en dégoût ta tranquillité devant ces faisceaux qui précèdent cet homme habillé de pourpre. Non, ne juge pas celui à qui on fait faire place plus

heureux que toi, que le licteur écarte de sa route. Veux-tu exercer une dictature aussi profitable à toi-même que peu tyrannique pour les autres ? chasse bien loin tous tes vices. Beaucoup d'hommes se rencontrent, incendiaires des cités, qui vont rasant des murailles indestructibles au temps et vierges d'invasion durant plusieurs siècles ; beaucoup élèvent des terrasses au niveau des forteresses, et voient des remparts prodigieux en hauteur foudroyés par leurs béliers et leurs machines ; beaucoup poussent devant eux des armées, portent les derniers coups aux ennemis en fuite et arrivent jusqu'à la grande mer, tout dégouttants du sang des nations ; mais eux aussi, pour vaincre leurs adversaires, avaient été vaincus par la cupidité. Ils sont accourus, et nul n'a fait résistance ; mais eux non plus n'avaient point résisté à la soif des conquêtes et du carnage : voilà ce qui les poussait, quand ils semblaient pousser les autres.

Ainsi courait le malheureux Alexandre, en proie à cette rage de dévastation qui l'envoyait sous des cieux inconnus. Le crois-tu sain d'esprit, lui qui préludant par les désastres de la Grèce, son institutrice, ravit à chacun ce qu'il a de plus précieux, à Sparte l'indépendance, à Athènes la parole ? Non content de la ruine de tant de villes, subjuguées ou achetées par Philippe, il va renversant çà et là d'autres villes et promène ses armes sur tout le globe ; sa cruauté ne s'arrête et ne se lasse nulle part ; c'est la bête féroce qui mord au delà de sa faim. Déjà il a entassé vingt royaumes en un seul ; déjà il est la terreur commune du Grec et du Persan ; déjà reçoivent son joug des peuples restés libres devant Darius ; et cependant il veut marcher par delà l'Océan et le soleil : il s'indigne que la victoire rétrograde et délaisse les traces d'Hercule et de Bacchus : il veut faire violence à la nature elle-même. C'est moins désir d'aller toujours qu'impuissance de faire halte, comme ces masses que l'on précipite et dont la chute n'a de terme que le fond de l'abîme.

Et Cn. Pompée lui-même, qui l'engageait dans ses guerres étrangères et civiles ? Ce n'étaient ni le courage ni la raison : c'était l'amour insensé d'une fausse grandeur. Tantôt marchant en Espagne contre les aigles de Sertorius, tantôt courant traquer les pirates et pacifier les mers, il se parait de ces prétextes pour perpétuer son pouvoir. Qui l'entraînait en Afrique, dans le Nord, contre Mithridate, et dans l'Arménie et vers tous les recoins de l'Asie, sinon cette passion démesurée de s'élever qui le faisait lui seul ne pas s'estimer assez grand ? Qui a rendu César le fléau de sa propre fortune et de la patrie ? La gloire et l'ambition et l'insatiable besoin d'être le premier. Il ne put souffrir un seul homme devant lui, quand la République en souffrait deux au-dessus d'elle. C. Marius une seule fois consul, car il reçut un seul consulat et usurpa les autres, Marius taillant en pièces les Teutons et les Cimbres et poursuivant Jugurtha dans les déserts d'Afrique, n'avait-il, dis-moi, en recherchant tant de périls que son courage pour instigateur ? Marius menait son armée, l'ambition menait Marius. Ces hommes qui ébranlaient le monde étaient eux-mêmes plus agités encore ; pareils à l'ouragan qui arrache et entraîne, entraîné qu'il est tout le premier, et qui fond avec une impétuosité d'autant plus grande qu'il n'a nul moyen de se maîtriser. Et c'est pourquoi, après avoir fait des victimes sans nombre, ces pestes du genre humain ressentent le contre-coup des atteintes dont ils l'accablèrent. Ah ! crois-le bien, nul n'est heureux par le malheur d'autrui.

De tous ces types dont nos yeux, dont nos oreilles sont fatigués, prenons le contre-pied, et purgeons notre âme des mauvaises doctrines qui la remplissent. Ramenons la vertu dans la place usurpée sur elle ; qu'elle en extirpe tout mensonge et tout ce qui plaît sous un faux titre ; qu'elle nous sépare du peuple auquel nous croyons trop, et nous rende aux saines opinions. Car la sagesse est de revenir à la nature et de rentrer en possession du bien d'où l'erreur publique nous avait bannis. C'est un grand pas vers la raison que d'avoir quitté les prêcheurs de folie en fuyant loin de cette foule

où l'homme est nuisible pour l'homme. Pour te convaincre que je dis vrai, observe combien chacun vit autrement pour le monde, autrement pour soi. Non que par elle-même la solitude soit une école d'innocence, ni que les champs enseignent la frugalité ; mais quand le témoin et le spectateur sont partis, peu à peu se calment les vides dont la jouissance est d'être montrés, d'attirer les regards. Qui a jamais endossé la pourpre pour ne la faire voir à personne ? Qui a jamais fait servir dans l'or son repas solitaire ? Quel homme couché à l'ombre de quelque arbre éloigné des villes a déployé pour lui seul la pompe de son luxe ? Nul n'a de faste pour ses propres yeux, pas même pour un petit cercle d'amis : on étale l'attirail de ses vices en proportion du nombre des regardants. Oui, dans tous ces objets de nos extravagances, le stimulant c'est l'admiration et la présence d'autrui. Tu empêcheras qu'on ne les désire, si tu empêches qu'on ne les montre. L'ambition, le luxe, la tyrannie ont besoin d'un théâtre : les tenir dans l'ombre c'est les guérir.

Si donc le sort nous a placés au milieu du fracas des villes, qu'un moniteur s'y tienne à nos côtés et loue, devant les admirateurs des immenses patrimoines, le mortel qui, riche de peu, règle son avoir sur le besoin. Devant ceux qui exaltent le crédit et la puissance, il mettra plus haut le loisir consacré aux lettres, l'âme détachée de l'extérieur et revenue à ses vrais biens. Ceux que les décisions du vulgaire proclament heureux, il les montrera qui chancellent étourdis sur ce faîte envié de tous et qui portent de leur état un bien autre jugement que la foule. Car ce qui à la foule semble élévation est pour eux le bord d'un abîme. Ils ne respirent plus, le vertige les prend chaque fois que leur vue plonge dans ce précipice de leur grandeur. Ils songent que le sort est variable, que plus le poste est haut, plus il est glissant ; ce qu'ils convoitaient les épouvante ; et cette même fortune qui les fait peser sur autrui leur pèse à eux, bien plus accablante ; alors ils font l'éloge d'une douce et indépendante retraite : ils abhorrent l'éclat, ils cherchent par où fuir de l'édifice encore debout : alors enfin vous voyez la crainte philosopher et des affaires malades inspirer de saines résolutions. Car, comme si c'étaient choses incompatibles que bonne fortune et bon esprit, le malheur nous donne la sagesse que la prospérité emporte.

LETTRE XCV.

Insuffisance des préceptes philosophiques. Il faut encore des principes généraux. Sur l'intempérance.

Tu me pries de payer comptant ce que j'avais dit devoir s'ajourner, et de t'apprendre si cette partie de la philosophie que les Grecs appellent παραινετικήυ et nous *préceptive*, suffit pour faire un sage accompli. Je sais que tu prendrais en bonne part mon refus. Je n'en tiendrai que mieux ma promesse et ne laisserai pas tomber l'adage vulgaire : « Une autre fois ne demande plus ce que tu ne voudras pas obtenir. » Parfois en effet nous sollicitons avec instance ce que nous refuserions si on nous l'offrait. Que ce soit inconséquence ou cajolerie, on doit nous punir en nous prenant vite au mot. Il y a trop d'hypocrites demandes qui cachent des répugnances réelles. Un lecteur apporte une longue histoire écrite fort menu, en rouleau très-serré, et, quand une bonne part en est lue : « Je cesserai, dit-il, si on le désire. – Continuez, continuez, » lui crient ceux-là même qui voudraient le voir se taire à l'instant. Souvent nous désirons une chose et en sollicitons une autre, et nous taisons la vérité même aux dieux ; mais ou les dieux ne nous exaucent pas, ou ils nous pardonnent.

Pour moi, sans pitié aucune, je veux me venger et te décocher une énorme lettre ; que si elle t'ennuie à lire, dis alors : « Je me la suis attirée, » et compare-toi à ceux qui, parvenus à force d'intrigue à épouser une femme, ne l'ont que pour leur supplice ; ou à ces avares que leurs richesses acquises par des sueurs infinies rendent malheureux ; ou à ces ambitieux que leurs honneurs gagnés au prix de mille artifices et de mille efforts déchirent de tant d'épines, à tous ceux enfin qui sont en pleine possession de leurs maux.

Mais, sans plus de préambule, j'entre en matière. « La vie heureuse, disent nos adversaires, se fonde sur les bonnes actions vers lesquelles conduisent les préceptes ; donc les préceptes suffisent pour la vie heureuse. » – Si les préceptes conduisent aux bonnes actions, ce n'est pas toujours ; c'est quand ils trouvent l'esprit docile : quelquefois ils se présentent en vain, si l'âme est circonvenue d'opinions erronées. D'ailleurs, lors même qu'on fait bien, on ne sait pas qu'on fait bien. Car il est impossible à qui que ce soit, s'il n'est dès le principe formé et gouverné par une raison parfaite, de remplir toutes les conditions du devoir jusqu'à en connaître et les moments et l'étendue, et envers qui et comment les remplir. Aussi lui est-il impossible de se porter vers l'honnête de toute son âme, ni même avec constance ou affection ; il regarde en arrière, il hésite. « Si, dit-on, l'action honnête vient des préceptes, les préceptes sont bien suffisants pour rendre la vie heureuse : or l'un est vrai, donc l'autre l'est aussi. » À quoi nous répondons que les actions honnêtes se font un peu grâce aux préceptes, mais non grâce aux préceptes seuls. On insiste et l'on dit : « Si les autres arts ont assez des préceptes, il en sera de même de la sagesse qui est l'art de la vie. On forme un pilote en lui enseignant à mouvoir le gouvernail, à carguer les voiles, à profiter du bon vent, à lutter contre le mauvais, à tirer parti d'une brise incertaine et sans direction fixe. Les préceptes instruisent de même les autres artisans : donc ceux dont l'art est de bien vivre y trouveront les mêmes ressources. » Mais les autres arts ne s'occupent que du matériel de la vie, non de la vie dans son ensemble. Aussi rencontrent-ils au dehors beaucoup d'empêchements et d'embarras, l'espérance, la cupidité, le découragement. Celui qui s'intitule l'art de vivre ne peut être arrêté par rien dans son exercice ; il renverse les barrières et se joue avec les obstacles. Veux-tu savoir quelle dissemblance il y a entre cet art et les autres ? Dans les autres on est plus excusable de pécher volontairement que par accident ; dans celui-ci, la plus grande faute est celle qu'on a voulu commettre. Ce que je dis va s'expliquer. Un grammairien ne rougit pas d'un solécisme qu'il a fait sciemment ; il en rougit, s'il l'a fait par ignorance. Le médecin qui ne voit pas que l'état du malade empire, pèche plus contre son art que s'il feint de ne le pas voir. Mais dans l'art de la vie, il y a plus de honte à faillir volontairement. Ajoute que le plus grand nombre des arts, même les plus libéraux, ont leurs axiomes en outre des préceptes, comme la médecine. C'est pourquoi autre est l'école d'Hippocrate, autre celle d'Asclépiade, autre celle de Thémison. D'ailleurs point de science contemplative qui n'ait ses axiomes, nommés par les Grecs δόγματα, que nous pouvons appeler ou *decreta*, ou *scita*, ou *placita*, et que tu trouveras dans la géométrie et l'astronomie. Or, la philosophie est à la fois contemplative et active : elle observe et agit tout ensemble. On se trompe si l'on croit qu'elle ne promette que des œuvres terrestres ; elle aspire plus haut. « J'explore, dit-elle, tout l'univers et ne me borne pas au commerce des mortels ; vous conseiller, vous dissuader ne me suffit point ; de grands objets m'appellent qui sont au delà de votre portée. »

Je vais dire d'abord le système des cieux,
L'origine du monde et l'histoire des dieux ;
D'où la nature crée et nourrit toutes choses ;

Leur fin, leur renaissance et leurs métamorphoses,

comme parle Lucrèce. Il s'ensuit donc que la philosophie, comme contemplative, a ses axiomes. Et puis n'est-il pas vrai que nul ne fera bien ce qu'il doit faire, s'il n'est instruit par la raison à remplir en toute chose toute l'étendue de ses devoirs ? Celui-là ne les observera pas qui aura reçu des préceptes relatifs et non généraux. Toute leçon partielle est faible en elle-même et pour ainsi dire sans racine. Les axiomes seuls nous affermissent, nous maintiennent dans la sécurité et dans le calme, embrassent et la vie tout entière et toutes les lois de la nature. Il y a la même différence entre les axiomes de la philosophie et ses préceptes qu'entre les éléments et les corps : ceux-ci dépendent de ceux-là, ceux-là sont les causes de ceux-ci, comme de tout.

« L'antique sagesse, dit-on, ne prescrivait rien de plus que ce qu'il faut faire ou éviter ; et les hommes d'alors en valaient beaucoup mieux ; depuis que sont venus les docteurs, les gens de bien ont disparu. Cette simple et accessible vertu s'est changée en une science obscure et sophistique : on nous enseigne à disputer, non à vivre. » Sans doute, comme vous le dites, cette sagesse de nos aïeux était grossière, surtout à sa naissance, ainsi que tous les autres arts qui avec le temps se sont raffinés de plus en plus. Mais aussi n'avait-on pas besoin alors de cures bien savantes. L'iniquité ne s'était ni élevée si haut, ni propagée si loin : à des vices non compliqués encore des remèdes simples pouvaient résister. Aujourd'hui il faut des moyens de guérir d'autant plus puissants que les maux qui nous attaquent ont bien plus d'énergie. La médecine était autrefois la science de quelques herbes propres à étancher le sang et à fermer les plaies ; depuis, elle est arrivée insensiblement à cette infinité de recettes si variées. Ce n'est pas merveille qu'elle ait eu moins à faire sur des tempéraments robustes, non encore altérés, nourris de substances digestibles que ne viciaient point l'art et la sensualité. Mais dès qu'au lieu d'apaiser la faim, on ne chercha qu'à l'irriter, et qu'on inventa mille assaisonnements afin d'aiguiser la gourmandise, ce qui pour le besoin était un aliment devint un poids pour la satiété. De là cette pâleur, ce tremblement de nerfs qu'a pénétrés le vin, ces maigreurs par indigestion, plus déplorables que celles de la faim ; de là cette incertaine et trébuchante démarche, cette allure, comme dans l'ivresse même, constamment chancelante ; de là cette eau infiltrée partout sous la peau, ce ventre distendu par la malheureuse habitude de recevoir outre mesure ; de là cet épanchement d'une bile jaune, ces traits décolorés, ces consomptions, vraies putréfactions d'hommes vivants, ces doigts retors aux phalanges roidies, ces nerfs insensibles, détendus et privés d'action ou mus par soubresauts, et vibrant sans relâche. Parlerai-je de ces vertiges, de ces tortures d'yeux et d'oreilles, du cerveau qui bouillonne comme un fourmillement, et des ulcères internes qui rongent tous les conduits par où le corps se débarrasse ? Et qui compterait en outre cet essaim de fièvres qui tantôt fondent à l'improviste, tantôt se glissent en poison lent, tantôt viennent avec leurs frissons et leurs tremblements universels ? Rappellerai-je tant d'autres maladies, innombrables supplices de la mollesse ? On était exempt de ces fléaux quand on ne s'était pas encore laissé fondre aux délices, quand on n'avait de maître et de serviteur que soi. On s'endurcissait le corps à la peine et au vrai travail ; on le fatiguait à la course, à la chasse, aux exercices du labour. On trouvait au retour une nourriture que la faim toute seule savait rendre agréable. Aussi n'était-il pas besoin d'un si grand attirail de médecins, de fers, de boîtes à remèdes. Toute indisposition était simple comme sa cause : la multiplicité des mets a multiplié les maladies. Pour passer par un seul gosier, vois que de substances combinées par le luxe, dévastateur de la terre et de l'onde ! Des aliments tout hétérogènes doivent nécessairement se combattre et altérer les digestions par leurs tendances diverses. Et il n'est pas surprenant que de matières si discordantes naissent

des maladies si capricieuses et si variées, et que des éléments de contraire nature, concentrés sur un seul point, regorgent au dehors. Par là, nos maladies sont aussi peu uniformes que notre vivre.

Le prince, et tout à la fois le fondateur de la médecine, a dit que les femmes ne sont sujettes ni à la perte des cheveux ni à la goutte aux jambes. Cependant et leurs cheveux tombent et leurs jambes souffrent de la goutte. Ce n'est pas la constitution des femmes, c'est leur vie qui a changé : c'est pour avoir lutté d'excès avec les hommes qu'elles ont subi les infirmités des hommes. Comme eux elles veillent, elles boivent comme eux ; elles les défient à la gymnastique et à l'orgie ; elles vomissent aussi bien qu'eux ce qu'elles viennent de prendre au refus de leur estomac et rendent toute la même dose du vin qu'elles ont bu ; elles mâchent également de la neige pour rafraîchir leurs entrailles brûlantes. Et leur lubricité ne le cède même pas à la nôtre : nées pour le rôle passif (maudites soient-elles par tous les dieux !), ces inventrices d'une débauche contre nature en viennent à assaillir des hommes. Comment donc s'étonner que le plus grand des médecins, celui qui connaît le mieux la nature, soit pris en défaut et qu'il y ait tant de femmes chauves et podagres ? Elles ont perdu à force de vices le privilège de leur sexe ; elles ont dépouillé leur retenue de femmes, les voilà condamnées aux maladies de l'homme. Les anciens médecins ne savaient pas recourir à la fréquence des aliments et soutenir par le vin un pouls qui va s'éteindre ; ils ne savaient pas tirer du sang et chasser une affection chronique à l'aide du bain et des sueurs ; ils ne savaient pas, par la ligature des jambes et des bras, renvoyer aux extrémités le mal secret qui siége au centre du corps. Rien n'obligeait à chercher bien loin mille espèces de secours contre des périls si peu nombreux. Mais aujourd'hui, quels immenses pas ont faits les fléaux de la santé humaine ! On paye ainsi les intérêts du plaisir poursuivi sans mesure ni respect de rien.

Nos maladies sont innombrables ; ne t'en étonne pas ; compte nos cuisiniers. Les études ne sont plus ; les professeurs de sciences libérales, délaissés par la foule, montent dans une chaire sans auditeurs. Aux écoles d'éloquence et de philosophie règne la solitude ; mais quelle affluence aux cuisines ! Quelle nombreuse jeunesse assiège les fourneaux des dissipateurs ! Je ne cite point ces troupeaux de malheureux enfants qui, après le service du festin, sont encore réservés aux outrages de la chambre à coucher. Je ne cite point ces bandes de mignons classés par races et par couleurs, si bien que tous ceux d'une même file ont la peau du même poli, le premier duvet de même longueur, la même nuance de cheveux, et que les chevelures lisses ne se mêlent point aux frisées. Je passe ce peuple d'ouvriers en pâtisserie ; je passe ces maîtres d'hôtel au signal desquels tout s'élance pour couvrir la table. Bons dieux ! que d'hommes un seul ventre met en mouvement ! Eh quoi ! ces champignons, voluptueux venin, n'opèrent-ils pas en vous quelque sourd travail, lors même qu'ils ne tuent pas sur l'heure ? Et cette neige au cœur de l'été, ne doit-elle pas dessécher et durcir le foie ? Penses-tu que ces huîtres, chair tout inerte, engraissée de fange, ne te transmettent rien de leur pesanteur limoneuse ? que cette *sauce de la compagnie*, précieuse pourriture de poissons malsains, ne te brûle pas l'estomac de sa saumure en dissolution ? Ces mets purulents et qui passent presque immédiatement de la flamme à la bouche, crois-tu qu'ils vont s'éteindre sans lésion dans tes entrailles ? Aussi quels hoquets impurs et empestés ! Quel dégoût de soi-même aux exhalaisons d'une indigestion de vieille date ! Sache donc que tout cela pourrit en toi, et ne s'y digère point.

Jadis, je me le rappelle, on a parlé beaucoup d'un ragoût fameux : tout ce qui, chez nos magnifiques, vous tient à table un jour durant, un gourmand, pressé d'en venir à sa ruine, l'avait entassé sur un plat : conques de Vénus, spondyles, huîtres séparées de leurs bords qui ne se mangent plus, entremêlées et coupées de hérissons de mer ; le tout

portait sur un plancher de rougets désossés et sans nulle arête. On se dégoûte de ne manger qu'une chose à la fois ; on fond toutes les saveurs en une ; on opère sur table ce que devait faire l'estomac repu ; je m'attends à ce qu'on nous serve tout mâché. Qu'il s'en faut peu quand on ôte coquilles et arêtes ; quand l'œuvre de nos dents, c'est le cuisinier qui l'a faite ! C'est trop de peine pour la sensualité que de goûter l'un après l'autre ! Elle veut le tout ensemble transformé en un mets unique. Est-ce la peine d'allonger le bras pour un seul objet ? Qu'ils arrivent plusieurs à la fois ; que tout ce que de nombreux services offrent de plus distingué s'unisse et se combine. Vous qui disiez que la table n'a qu'un but d'ostentation et de vanité, sachez qu'ici l'on ne montre point : on donne à deviner. Qu'on fasse un tout de ce qu'ailleurs on sépare ; qu'une même sauce l'assaisonne ; qu'on ne distingue rien : que les huîtres, les hérissons, les spondyles, les rougets soient amalgamés, cuits, servis ensemble : y aurait-il plus de confusion dans le produit d'un vomissement ? Que résulte-t-il de toutes ces mixtions ? Des maladies complexes comme elles, énigmatiques, diverses, de formes multiples, contre lesquelles la médecine à son tour a dû s'armer d'expériences de toute espèce.

J'en dis autant de la philosophie. Plus simple autrefois, lorsque après des fautes moindres de légers soins nous guérissaient, contre le renversement complet de nos mœurs, elle a besoin de tous ses efforts. Et plût aux dieux qu'à ce prix enfin elle fît justice de la corruption ! Notre frénésie n'est pas seulement individuelle, elle est nationale : nous réprimons les assassinats, le meurtre d'homme à homme ; mais les guerres, mais l'égorgement des nations, forfait couronné de gloire ! La cupidité, la cruauté, ne connaissent plus de frein : ces fléaux toutefois, tant qu'ils s'exercent dans l'ombre et par quelques hommes, sont moins nuisibles, moins monstrueux ; mais c'est par décrets du sénat, c'est au nom du peuple que se consomment les mêmes horreurs, et l'on commande aux citoyens en masse ce qu'on défend aux particuliers. L'acte qu'on payerait de sa tête s'il était clandestin, nous le préconisons commis en costume militaire. Loin d'en rougir, l'homme, le plus doux des êtres, met sa joie à verser le sang de son semblable et le sien, à faire des guerres, à les transmettre en héritage à ses fils, tandis qu'entre eux les plus stupides et les plus féroces animaux vivent en paix. Contre une fureur si dominante et si universelle la tâche de la philosophie est devenue plus difficile ; elle s'est munie de forces proportionnées aux obstacles croissants qu'elle voulait vaincre. Elle avait bientôt fait de gourmander un peu trop d'amour pour le vin ou la recherche de mets trop délicats ; elle n'avait pas grand'peine à remettre dans la sobriété des gens qui ne s'en écartaient pas bien loin. Aujourd'hui

Il lui faut tant de bras, tant d'art et de génie.

On court au plaisir par toutes voies ; tout vice a franchi sa limite. Le luxe pousse à la cupidité ; l'oubli de l'honnête a prévalu ; la honte n'est jamais où nous invite le gain. L'homme, chose sacrée pour l'homme, vois-le égorgé par jeu et par passe-temps ; l'instruire à faire et à recevoir des blessures était déjà impie, et voilà qu'on l'expose aux coups nu et sans armes ; tout le spectacle qu'on attend de l'homme, c'est sa mort.

Au sein de cette perversité profonde, on voudrait quelque chose de plus énergique que les remèdes connus pour nous purger de ces souillures invétérées ; il faut l'autorité des dogmes pour extirper jusqu'aux racines dernières du mensonge en crédit. Avec cela préceptes, consolations, exhortations peuvent servir : tout seuls ils sont inefficaces. Si nous voulons nous rattacher les hommes et les tirer du vice où ils sont engagés, apprenons-leur la nature du bien et du mal ; qu'ils sachent que tout, hors la vertu, est sujet à changer de nom, à devenir tantôt bien, tantôt mal. De même que le premier lien de la discipline militaire est la foi jurée, l'amour du drapeau et l'horreur de la désertion,

et que les autres devoirs s'exigent et s'obtiennent sans peine de ces consciences qu'enchaîne leur serment, ainsi dans l'homme que vous voulez conduire à la vie heureuse, jetez les premières bases et insinuez les principes de la vertu. Qu'il l'embrasse avec une sorte de superstition, qu'il la chérisse, qu'il veuille vivre avec elle, que sans elle il refuse de vivre.

« Eh quoi ! N'a-t-on pas vu des gens devenir vertueux sans ces instructions si subtiles, et atteindre à de grands progrès en ne suivant rien de plus que de simples préceptes ? » Je l'avoue ; mais c'étaient d'heureux génies qui saisirent en passant les points essentiels. Car de même que les dieux n'ont appris aucune vertu, étant nés avec toutes, et qu'il entre dans leur essence d'être bons, ainsi parmi les hommes, quelques natures privilégiées du sort parviennent sans un long apprentissage aux lumières que les autres reçoivent par tradition, et se vouent à l'honnête au premier mot qui le révèle : de là ces âmes qui s'approprient si vite toute vertu, qui se fécondent pour ainsi dire elles-mêmes. Quant aux esprits émoussés et obtus ou que leurs habitudes dépravées dominent, il faut un long travail pour que leur rouille s'efface. Au reste, si l'on élève plus vite à la perfection les âmes qui tendent au bien, on aidera aussi les âmes faibles et on les arrachera à leurs malheureux préjugés en leur enseignant les dogmes de la philosophie dont l'importante nécessité est si visible. Il y a en nous des penchants qui nous font paresseux pour certaines choses, téméraires pour d'autres. On ne peut ni arrêter cette audace, ni réveiller cette apathie, si l'on n'en fait disparaître les causes, qui sont d'admirer et de craindre à faux. Tant que ces passions possèdent l'homme, on a beau lui dire : « Voici tes devoirs envers ton père, tes enfants, tes amis, tes hôtes. » Ses efforts seront paralysés par l'avarice ; il saura qu'il faut combattre pour la patrie, et la crainte l'en dissuadera ; il saura qu'il doit à ses amis jusqu'à ses dernières sueurs, mais la mollesse l'empêchera d'agir ; il saura que prendre une concubine est la plus grave injure qu'on puisse faire à une épouse ; mais l'incontinence le poussera hors du devoir. Ainsi rien ne sert de donner des préceptes, si d'abord on n'écarte ce qui leur fait obstacle : ce serait mettre des armes sous les yeux et à la portée d'un homme qui pour s'en servir n'aurait pas les mains libres. Pour que l'âme puisse aller aux préceptes qu'on lui donne, il faut la délier. Supposons qu'un homme fasse ce qu'il doit : il ne le fera pas d'une manière assidue, d'une manière égale, car il ignorera pourquoi il le fait. Quelques-unes de ses actions, soit hasard, soit routine, se trouveront bonnes ; mais il n'aura pas en main la règle pour les y rapporter, pour s'assurer qu'elles sont vraiment bonnes. Il ne promettra pas d'être à tout jamais vertueux, s'il l'a été par accident.

En second lieu, les préceptes te montreront peut-être à faire ce qu'il faut, mais non à le faire comme il faut ; et s'ils ne te le montrent pas, ils ne te mènent pas jusqu'à la vertu. L'homme averti fera ce qu'il doit, je l'accorde ; mais c'est trop peu, parce que le mérite n'est pas dans l'action, mais dans la manière de la faire. Quoi de plus scandaleux que le faste qui dans un repas dévore le cens d'un chevalier ? Quoi de plus digne d'être noté par le censeur, dès qu'on se donne cela, comme parlent nos débauchés, pour soi, pour son plaisir ? Pourtant des repas de cérémonie ont coûté tout autant de sesterces aux hommes les plus sobres. Ce qui, donné à la gourmandise, est honteux, échappe au blâme, si la dignité l'exigeait. Ce n'est plus du faste, c'est un devoir de représentation.

Un rouget d'énorme taille (et pourquoi n'en pas dire le poids, cela va piquer l'appétit de certaines gens ?), un rouget de quatre livres et demie, dit-on, fut envoyé à Tibère qui le fit porter au marché pour être vendu, disant : « Mes amis, je me trompe fort, ou Apicius l'achètera, ou P. Octavius. » Sa conjecture fut réalisée au delà de ses prévisions : les enchères s'ouvrent, Octavius l'emporte, et obtient parmi ses pareils l'immense gloire d'avoir payé cinq mille sesterces un poisson que vendait César et

qu'Apicius même n'osait acheter. Une telle dépense pour Octavius fut une honte, non pour l'homme qui avait fait emplette du poisson afin de l'envoyer à l'empereur ; bien que blâmable aussi, il l'avait fait par admiration d'un objet qu'il crut digne de César.

Un ami se tient au chevet d'un ami malade, nous l'approuvons ; mais s'il n'est là qu'en vue d'hériter, c'est un vautour, il attend un cadavre. Les mêmes choses sont ou honteuses ou honnêtes, selon l'intention ou la manière dont on les fait. Or elles sont toujours honnêtes, si c'est à l'honnête que nous sommes voués, si nous n'estimons de bien sur la terre que l'honnête et ce qui s'y rattache. Toutes les autres choses ne sont des biens que par accident. On doit donc se pénétrer de convictions qui dominent l'ensemble de la vie : je les appelle dogmes. Telle que sera la conviction, telles seront les œuvres et les pensées ; or les œuvres et les pensées, c'est la vie. Des conseils détachés sont trop peu pour ordonner tout un système. M. Brutus, dans le livre qu'il a intitulé *Des devoirs*, donne force préceptes aux parents, aux enfants, aux frères ; mais nul ne les exécutera comme il faut, s'il n'a des principes où les rapporter. Il faut se proposer un but de perfection vers lequel tendent nos efforts et qu'envisagent tous nos actes, toutes nos paroles, comme le navigateur a son étoile pour le diriger dans sa course. Vivre sans but, c'est vivre à l'aventure. Si force est à l'homme de s'en proposer un, les dogmes deviennent nécessaires. Tu m'accorderas, je pense, que rien n'est plus honteux que l'homme indécis, hésitant et timide, qui porte le pied tantôt en arrière, tantôt en avant. C'est ce qui en toutes choses nous arrivera, si nos âmes ne se dépouillent de tout ce qui nous retient en suspens et nous empêche d'agir de toutes nos forces.

Le culte à rendre aux dieux est un sujet ordinaire de préceptes. Défendons aux hommes d'allumer des lampions le jour du sabbat, vu que les dieux n'ont nul besoin de luminaire, et qu'aux hommes mêmes la fumée n'est pas chose fort agréable. Proscrivons ces salutations matinales dont on assiège les temples ; l'orgueil humain se laisse prendre à de tels hommages ; mais adorer Dieu, c'est le bien connaître. Proscrivons ces linges et frottoirs qu'on porte à Jupiter, et ces miroirs qu'on présente à Junon : la divinité n'exige pas de tels services ; loin de là, elle se met elle-même au service du genre humain : partout et pour tous elle est prête. L'homme a beau savoir quel rôle il doit tenir dans les sacrifices, à quelle distance il doit fuir le joug de la superstition, il n'aura jamais assez fait, si sa pensée n'a conçu Dieu tel qu'il doit l'être, Dieu qui possède et qui donne toutes choses, qui fait le bien sans intérêt. Quel mobile porte les dieux à faire le bien ? Leur nature. On s'imagine qu'ils ne veulent pas nuire ; on se trompe : ils ne le peuvent pas ; recevoir une injure leur est aussi impossible que la faire. Car offenser et être offensé sont choses qui se tiennent. Leur nature suprême et belle par excellence, en les affranchissant du danger, n'a pas permis qu'ils fussent dangereux eux-mêmes.

Le culte à rendre aux dieux, c'est d'abord de croire à leur existence, et ensuite de reconnaître leur majesté, leur bonté surtout, sans laquelle il n'est point de majesté. C'est de savoir qu'ils président là-haut, régissant l'univers de leur main puissante, et que, tuteurs du genre humain tout entier, ils s'intéressent par instants aux individus. Ils n'envoient ni n'éprouvent le mal ; du reste châtiant quelquefois, prévenant les crimes, ou les punissant, et les punissant même par d'illusoires faveurs. Tu veux te rendre les dieux propices ? Sois bon comme eux. Celui-là les honore assez qui les imite.

Voici une seconde question : comment faut-il agir avec les hommes ? Qu'y répondons-nous, et quels sont nos préceptes ? Qu'on épargne le sang humain ? Combien c'est peu de ne pas nuire à qui l'on doit faire du bien ! La belle gloire en effet pour un homme de n'être point féroce envers son semblable ! Nous lui prescrivons de tendre la main au naufragé, de montrer la route à l'homme qui s'égare, de partager son

pain avec celui qui a faim. Quand aurai-je fini de dire tout ce dont il doit s'acquitter ou s'abstenir, moi qui puis lui tracer en ce peu de mots la formule du devoir humain : ce monde que tu vois, qui comprend le domaine des dieux et des hommes, est un : nous sommes les membres d'un grand corps. La nature nous a créés parents, en nous tirant des mêmes principes et pour les mêmes fins. Elle a mis en nous un amour mutuel et nous a faits sociables ; elle a établi le droit et le juste, elle a décrété que l'auteur du mal serait plus à plaindre que celui qui le souffre ; elle commande, et je trouve toutes prêtes des mains secourables. Qu'elle soit dans nos cœurs et sur nos lèvres cette maxime du poète :

Ah ! rien d'humain ne m'est étranger, je suis homme.

Qu'elle y soit toujours ; nous sommes nés pour le bien commun. La société est l'image exacte d'une voûte qui croulerait avec toutes ses pierres, si leur mutuelle résistance n'assurait seule sa solidité.

Ayant fait la part des dieux et des hommes, examinons comment il faut user des choses. On aura jeté au vent ses préceptes, s'ils ne sont précédés de l'idée qu'on doit avoir sur chaque chose, sur la pauvreté, les richesses, la gloire, l'ignominie, la patrie, l'exil. Apprécions chacune de ces choses, sans tenir compte de l'opinion ; cherchons ce qu'elles sont, et non comment on les appelle.

Je passe aux vertus. On nous recommandera d'avoir en haute estime la prudence, de nous armer de courage, d'aimer la tempérance, d'embrasser la justice, s'il se peut, plus étroitement encore que tout le reste. Mais on n'obtiendra rien, tant qu'on ignorera ce qu'est la vertu ; s'il n'y en a qu'une ou s'il y en a plusieurs ; si elles sont séparées ou connexes ; si en posséder une c'est les posséder toutes ; comment elles diffèrent entre elles. L'artisan n'a besoin de s'enquérir ni de l'origine, ni des avantages de son métier, non plus que le pantomime de la théorie de la danse. Tous ces arts-là se savent pour ainsi dire eux-mêmes et sont tout d'une pièce : car ils n'embrassent pas l'ensemble de la vie. La vertu est en même temps la science des autres et de soi : il faut apprendre d'elle à l'étudier elle-même. L'action ne sera pas droite, si la volonté ne l'est pas, puisque la volonté fait l'action. D'autre part, la volonté ne peut être droite que le fond de l'âme ne le soit, car de là procède la volonté ; et le fond de l'âme ne sera tel que lorsqu'elle aura saisi les lois de toute la vie, fixé ses jugements sur chaque chose et réduit tout au pied de la vérité. Point de tranquillité que pour ceux qui possèdent une règle immuable et certaine de jugement ; les autres tombent à chaque pas, puis se relèvent, et du dégoût à la convoitise c'est un va-et-vient incessant. La cause de cette mobilité est toujours l'éblouissement que nous cause le phare le moins sûr de tous, l'opinion. Pour vouloir toujours les mêmes choses, il faut vouloir le vrai. On n'arrive point au vrai sans les dogmes : toute la vie est là. Biens et maux, honnête et déshonnête, juste et injuste, actes pieux et impies, vertus et usages des vertus, avantages de la vie, considération, dignité, santé, force, beauté, sagacité des sens, toutes ces choses veulent un bon appréciateur. Que l'on puisse savoir pour combien chacune doit entrer dans nos ressources. Car on s'abuse, et l'on prise certains objets plus qu'ils ne valent ; et l'on s'abuse au point que ce qui tient chez nous la première place, richesses, crédit, puissance, ne devrait pas compter pour un sesterce. Voilà ce que tu ne sauras point, si tu n'as étudié la grande loi d'appréciation qui pèse et estime tout cela. Tout comme les feuilles ne peuvent verdir d'elles-mêmes, comme il leur faut une branche où elles tiennent, dont elles tirent la sève ; ainsi les préceptes, s'ils sont isolés, se flétrissent : greffe-les sur un corps de doctrines.

Et puis, ceux qui suppriment les principes généraux ne s'aperçoivent pas qu'ils les confirment par cela même. Car que disent-ils ? que les préceptes suffisent au système entier de la vie ; qu'on n'a que faire des principes généraux de la sagesse, c'est-à-dire des dogmes. Or, ce qu'ils disent là, est aussi un principe général, tel assurément que j'en établirais un si je disais qu'il faut laisser là les préceptes comme superflus, s'en tenir aux principes généraux et en faire son étude exclusive : cette défense même de s'occuper des préceptes serait un précepte encore. En philosophie certains cas réclament des conseils ; certains autres, et le nombre en est grand, veulent des preuves, car ils sont enveloppés de doute, et à peine le plus grand soin, joint à une extrême pénétration, peut-il les éclaircir. Si les preuves sont nécessaires, nécessaires aussi sont les dogmes, fruit du raisonnement, résumés de la vérité. Il est des choses évidentes, il en est d'obscures ; les évidentes sont ce que les sens, ce que la mémoire saisissent ; les obscures, ce qui leur échappe. Or la raison n'est point pleinement satisfaite des choses évidentes ; son plus grand, son plus beau domaine est dans les choses cachées. Ce qui est caché veut des preuves ; nulle preuve sans dogmes ; donc les dogmes sont nécessaires. La croyance aux choses certaines, qui fait le sens commun, fait aussi le sens parfait ; sans elle tout n'est dans l'âme que fluctuation ; de là encore la nécessité du dogme qui donne aux esprits la règle inflexible de jugement. Enfin, quand nous avertissons un homme de mettre son ami sur la même ligne que lui-même, de songer qu'un ennemi peut devenir ami, de redoubler d'affection envers l'un, de modérer sa haine pour l'autre, nous ajoutons : « Cela est juste et digne de l'honnête homme. » Eh bien, le juste et l'honnête sont renfermés dans le code de nos dogmes, code par conséquent nécessaire, puisque sans lui le juste ni l'honnête n'existent plus.

Mais joignons dogmes et préceptes : car sans la racine les rameaux sont stériles, et la racine profite à son tour des rameaux qu'elle a produits. Personne ne peut ignorer de quelle utilité sont les mains ; leurs services sont manifestes : mais le cœur, de qui les mains reçoivent la vie, la force et le mouvement, le cœur reste caché. Je puis dire de même des préceptes qu'ils paraissent à découvert, mais que les dogmes de la sagesse s'enveloppent de mystère. Ce qu'il y a de plus saint dans les choses sacrées est révélé aux initiés seuls ; ainsi la philosophie ne dévoile ses derniers secrets qu'aux adeptes quelle admet dans son sanctuaire, tandis que ses préceptes et autres détails de ce genre sont connus même des profanes.

Posidonius estime nécessaires non-seulement la *préception*, terme que rien ne nous empêche d'employer, mais encore les conseils, la consolation et l'exhortation. Il y ajoute la recherche des causes, l'*ætiologie*, si j'ose ainsi parler, et pourquoi ne le ferais-je pas, quand nos grammairiens, gardiens de la pure latinité, se croient en droit d'adopter ce mot ? Posidonius dit que la définition de chaque vertu serait utile, ce qu'il appelle *éthologie* et quelques-uns χαρακτερισμόν, exposé des caractères et des symptômes de chaque vertu et de chaque vice, pour différencier ce qui paraît semblable. Ce procédé a la même portée que les préceptes. Le précepte dit : « Tu feras telle chose si tu veux être tempérant. » La définition : « Être tempérant ; c'est faire telle chose et s'abstenir de telle autre. » Où est la différence ? L'un donne les préceptes de la vertu, et l'autre le modèle. Ces définitions, ou, pour me servir du terme des publicains, ces signalements ont leur utilité, j'en conviens. Signalons des actes louables : ils trouveront quelque imitateur. Tu crois utile qu'on te donne des indices pour reconnaître un coursier généreux, pour n'être pas dupe en l'achetant et ne point perdre ta peine avec un sujet sans vigueur ? Combien n'est-il pas plus essentiel de connaître les caractères d'une âme supérieure, vu qu'il est permis de se les approprier !

Jeune et de noble sang, d'un pas fier il s'avance,

Sur ses souples jarrets retombe avec aisance ;
Insensible aux vains bruits, le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Et la tête effilée et la croupe arrondie ;
Chaque muscle saillit sur ce mâle poitrail...
Que d'un clairon lointain le son guerrier l'éveille,
Il s'agite, il frémit, il a dressé l'oreille.
Un souffle de feu roule en ses bruyants naseaux.

Notre Virgile, sans y penser, a décrit l'homme de cœur ; et moi, je n'emploierais pas d'autres traits pour peindre le grand homme. Que j'aie à représenter Caton, intrépide au milieu du fracas des guerres civiles, qui gourmande le premier les armées déjà parvenues aux Alpes et qui court s'opposer à leur choc impie, je ne lui donnerais pas un autre aspect, une autre attitude. Certes, nul ne pourrait s'avancer plus fièrement que l'homme qui se lève à la fois contre César et contre Pompée, et quand tous, par intérêt, caressent l'une ou l'autre faction, les défie tous deux et leur fait voir que la République a aussi son parti à elle. Oui, c'est peu dire pour Caton que de le montrer

Insensible aux vains bruits…

lui qu'en effet les bruits les plus vrais, les crises les plus pressantes n'effrayent pas : en face de dix légions, des auxiliaires gaulois, des enseignes barbares mêlées aux aigles citoyennes, il élève une voix libre, il exhorte la République à ne point fléchir dans sa lutte pour la liberté, à tenter toutes les épreuves : car il est plus noble de tomber dans la servitude que d'y courir. Quelle vigueur, quel enthousiasme, et, dans la terreur universelle, quelle assurance ! Il sait qu'il est le seul dont la condition ne court point de risque ; que la question n'est pas si Caton sera libre, mais s'il vivra au milieu d'hommes libres : de là son mépris des périls et des glaives. Ah ! sans doute, en admirant l'invincible constance du héros que n'ébranle pas la chute de sa patrie, je puis répéter :

Chaque muscle saillit sur ce mâle poitrail.

Il serait utile, non-seulement de peindre les hommes vertueux tels qu'ils ont coutume d'être, et d'esquisser leurs formes et leurs traits, mais de redire quels ils furent, mais d'exposer cette dernière et héroïque blessure de Caton par où s'exhalait l'âme de la liberté. Il faudrait montrer cette sagesse de Lælius et son union de frère avec Scipion ; ces beaux faits de l'autre Caton, tant dans la paix que dans la guerre, ces lits de bois de Tubéron dressés en public avec leurs peaux de boucs pour couvertures, et les vases d'argile servis aux convives devant le temple même de Jupiter. Qu'était-ce autre chose que diviniser la pauvreté dans le Capitole ? N'eussé-je de lui que ce fait pour l'associer aux Catons, le croirons-nous insuffisant ? C'était là plutôt une censure qu'un repas. Oh ! combien ils ignorent, les avides poursuivants de la gloire, ce qu'elle est et quelle route y mène ! Ce jour-là le peuple romain vit la vaisselle de bien des citoyens, il admira celle d'un seul homme. L'or et l'argent de tous les autres a été brisé et mille fois refondu ; l'argile de Tubéron durera autant que les siècles.

LETTRE XCVI.

Adhérer à la volonté de Dieu. La vie est une guerre.

Et tu t'indignes encore de quelque chose, et tu te plains, et ne comprends pas qu'il n'y a dans tout ceci d'autre mal que ton indignation et tes plaintes ! Si tu me demandes mon sentiment, je ne vois de malheureux pour l'homme de cœur que la croyance qu'il y aurait ici-bas quelque malheur pour lui. Je ne me souffrirai plus moi-même, du jour où quelque chose me deviendra insupportable. Je me porte mal ? C'est dans ma destinée. Mes esclaves sont morts, mes rentes compromises, ma maison écroulée, les pertes, les blessures, les tribulations, les craintes fondent sur moi. Choses ordinaires, que dis-je ? inévitables, décrets du ciel plutôt qu'accidents.

Si tu veux en croire un ami qui te découvre avec franchise le fond de son cœur, dans tout ce qu'on appelle disgrâces et rigueurs voici ma règle : je n'obéis pas à Dieu, je m'unis à sa volonté ; c'est par dévouement, non par nécessité, que je le suis. Quoi qu'il m'arrive, j'accepterai tout sans tristesse, sans changer de visage ; jamais je ne payerai à contre-cœur mon tribut. Or tout ce qui cause nos gémissements, nos épouvantes, est tribut de la vie. Quant à en être exempt, Lucilius, ne l'espère, ne le demande pas. Un mal de vessie t'a ôté le repos ; tes aliments t'ont paru amers, ton affaiblissement a été continu : allons plus loin, tu as craint pour tes jours. Eh ! ne savais-tu pas que tu souhaitais tout cela en souhaitant la vieillesse ? Tout cela est, dans une longue vie, ce que sont dans une longue route la poussière, la boue et la pluie. « Mais je voulais vivre et n'éprouver aucune incommodité ! » Un vœu si lâche n'est pas d'un homme. Prends comme tu voudras celui que je fais pour toi : c'est celui du courage autant que de l'amitié : fassent les dieux et les déesses que tu ne sois jamais l'enfant gâté de la Fortune ! Demande-toi à toi-même, si quelque dieu te laissait le choix, lequel tu aimerais mieux de vivre dans les camps ou dans les tavernes. Eh bien, la vie, Lucilius, c'est la guerre. Ainsi ceux qui, toujours alertes, vont gravissant des rocs escarpés ou plongent dans d'affreux ravins, et qui tentent les expéditions les plus hasardeuses, sont les braves et l'élite du camp ; mais ceux qu'une ignoble inertie, lorsque autour d'eux tout travaille, enchaîne à leur bien-être, sont les lâches qu'on laisse vivre par mépris.

LETTRE XCVII.

Du procès de Clodius. Force de la conscience.

Tu te trompes, cher Lucilius, si tu regardes comme un vice propre à notre siècle la soif du plaisir, l'abandon des bonnes mœurs et autres désordres que chacun reprocha toujours à ses contemporains. Tout cela tient aux hommes, non aux temps ; aucune époque n'a été pure de fautes. Suis de siècle en siècle l'histoire de la corruption, je rougis de le dire, mais jamais elle n'agit plus à découvert qu'en présence de Caton. Croira-t-on que l'or joua un si grand rôle dans la cause où Clodius était accusé d'adultère ostensiblement commis avec la femme de César en profanant la sainteté d'un de ces sacrifices qui s'offrent pour le salut du peuple, en un lieu où l'aspect seul d'un homme est si sévèrement interdit que jusqu'aux peintures d'animaux mâles y sont voilées ? Eh bien, de l'or fut compté aux juges ; et, chose plus infâme qu'un tel pacte, la

jouissance de patriciennes et d'adolescents nobles fut exigée comme supplément de prix. Le crime fut moins révoltant que l'absolution. L'accusé d'adultère se fait distributeur d'adultères et n'est assuré de son salut qu'en rendant ses juges semblables à lui. Voilà ce qui s'est fait dans une cause où, n'y eût-il pas eu d'autre frein, Caton avait porté témoignage. Citons les paroles mêmes de Cicéron, car le fait passe toute croyance : « Il a mandé les juges, il a promis, il a cautionné, il a donné. Bien plus, bons dieux, quelle horreur ! des nuits de femmes qu'ils désignèrent, et de nobles adolescents qu'on dut leur amener, tel a été, pour quelques juges, le pot-de-vin du marché. » Ne disputons pas sur le prix : l'accessoire fut plus monstrueux. Tu veux la femme de cet homme austère ? je te la donne. De ce riche ? je la mettrai dans ton lit. Si je ne te procure pas l'épouse de cet autre, condamne-moi. Cette belle que tu désires, elle viendra ; je te promets une nuit de cette autre, et je ne serai pas long : dans les vingt-quatre heures ma promesse sera tenue.

Distribuer des adultères, c'est faire pis que de les commettre : l'un est pour de nobles dames une injonction méprisante, l'autre un jeu de libertin. Ces juges, si dignes de l'accusé, avaient demandé au sénat une garde, qui n'était nécessaire qu'en cas de condamnation, et l'avaient obtenue, ce qui leur valut ce mot piquant de Catulus, après l'absolution : « Pourquoi nous demander une garde ? Craigniez-vous qu'on ne vous reprît l'or de Clodius ? » Mais ces plaisanteries n'empêchaient pas l'impunité d'un homme adultère avant le jugement, courtier de prostitution pendant qu'on le jugeait, qui, pour échapper à son arrêt, avait fait pis que pour le mériter. Crois-tu qu'il y ait eu rien de plus corrompu que ces mœurs, quand ni religion ni justice n'arrêtaient la débauche, qui dans cette même enquête, suivie extraordinairement par décret du sénat, consommait de plus graves attentats que ceux qu'on recherchait ? Il s'agissait de savoir si après l'adultère on pouvait être en sûreté ; il fut reconnu qu'on ne pouvait l'être qu'au moyen de l'adultère. Et ceci s'est commis sous les yeux de Pompée et de César, sous les yeux de Cicéron et de Caton, de ce Caton, disons-nous, en présence duquel le peuple n'osa demander, aux jeux floraux, qu'on fit paraître les courtisanes nues. Crois-tu les hommes d'alors plus austères comme spectateurs que comme juges ? Tout cela se verra, tout cela s'est vu ; et l'immoralité des villes, momentanément contenue par les lois et la crainte, ne s'arrêtera jamais d'elle-même. Ne va donc pas te figurer que la débauche soit aujourd'hui plus autorisée et les lois moins libres d'agir. De nos jours, la jeunesse est bien plus retenue qu'au temps où un accusé se défendait d'un adultère devant ses juges, tandis que les juges s'avouaient coupables du même crime devant l'accusé ; lorsque pour juger l'infamie on la commettait ; lorsqu'un Clodius, plus en crédit que jamais par les vices qui l'avaient rendu criminel, se faisait entremetteur au moment où se plaidait sa cause. Qui le croira ? Un seul adultère l'eût fait condamner ; sa complicité dans plusieurs le fit absoudre.

Tout âge aura ses Clodius, mais tout âge n'aura point ses Catons. Nous inclinons facilement au mal : pour le mal, les guides ni les compagnons ne peuvent manquer ; que dis-je ? on y va, sans guide ni compagnon, de soi-même ; c'est plus qu'une pente, c'est un précipice. Et ce qui nous rend presque tous incapables de retour au bien, c'est que dans tous les autres arts, les fautes portent honte et dommage à leur auteur ; dans l'art de la vie on trouve du charme à faillir. Le pilote ne s'applaudit point de voir son vaisseau couler bas, ni le médecin d'enterrer son malade, ni l'orateur, si la faiblesse de sa défense a fait succomber son client : pour l'ennemi des mœurs au contraire, prévariquer c'est jouir. L'un triomphe d'un adultère que rendaient plus piquant les obstacles ; l'autre met sa joie dans la fourberie et le vol : nul repentir du crime, que si le crime a mal tourné. Tel est l'effet des habitudes perverses. Car, d'un autre côté, la preuve que le sentiment du bien survit même dans l'âme la plus abandonnée au mal, et

qu'elle n'ignore point ce qui est déshonnête, mais qu'elle n'y songe plus, c'est que tout homme dissimule une mauvaise action, et que, lui eût-elle réussi, en recueillant le résultat il a bien soin de cacher la cause. Mais une conscience pure aime le grand jour et défie tous les regards : le méchant craint jusqu'aux ténèbres. Épicure a dit là-dessus fort heureusement, ce me semble : « Le malfaiteur peut avoir la chance de rester caché ; la certitude, il ne peut l'avoir. » Ou bien, si tu trouves le sens plus clair comme ceci : « Rien ne sert au coupable de demeurer caché ; eût-il même cette fortune, il n'y aurait pas foi. » Oui, l'impunité peut suivre le crime, la sécurité jamais.

Je ne crois pas qu'ainsi énoncée cette maxime choque notre école. Pourquoi ? Parce que la plus prompte comme la plus grave peine du malfaiteur est d'avoir fait le mal, et que pas un crime, dût la Fortune l'orner de tous ses dons, et le protéger et le couvrir, ne reste impuni : le supplice du crime est dans le crime même. Et néanmoins un autre châtiment encore le presse et le poursuit : toujours il craint et prend l'alarme et ne se fie à rien de ce qui pourrait le rassurer. Pourquoi délivrerais-je d'un tel supplice l'iniquité ? Pourquoi ne la laisserais-je pas toujours en suspens ?

Séparons-nous ici d'Épicure, qui dit : « Rien n'est juste de sa nature ; et il faut éviter de faire le mal parce que ensuite on n'évite pas la crainte ; » mais répétons avec lui qu'une mauvaise conscience porte en elle ses fouets vengeurs et subit des tortures infinies dans cette perpétuelle angoisse qui l'oppresse, qui la déchire, qui lui défend de croire aux garants de sa sécurité. Et cela même démontre, ô Épicure ! que naturellement l'homme abhorre le crime, puisque nul coupable, au fond même du plus sûr asile, n'est exempt de frayeur. Beaucoup sont par hasard affranchis de la punition, nul ne l'est de la crainte. Pourquoi ? C'est que nous portons imprimée en nous l'horreur de ce que la nature condamne. Aussi n'est-on jamais sûr d'être bien caché lors même qu'on l'est le mieux : car la conscience nous accuse et nous dénonce à nous-mêmes. Le propre du crime est de trembler toujours. Malheur à l'humanité, lorsque tant de forfaits échappent à la loi, au magistrat et aux supplices écrits, si la nature ne faisait tout payer, et cruellement, et à l'heure même ; et si, à défaut du châtiment, elle n'envoyait la peur.

LETTRE XCVIII.

Ne point s'attacher aux biens extérieurs. L'âme, plus puissante que la Fortune, se fait une vie heureuse ou misérable.

Ne regarde jamais comme heureux celui dont le bonheur est suspendu aux chances du sort. Fragile appui que l'extérieur pour qui y place sa joie : elle sortira par où elle est entrée. Mais celle qui naît de son propre fonds est fidèle et solide ; elle croît et nous accompagne jusqu'à notre dernière heure : toutes les autres admirations du vulgaire ne sont des biens que pour un jour. « Mais quoi ? Ne saurait-on y trouver ni profit ni plaisir ? » Qui dit le contraire ? Pourvu toutefois que nous en soyons les maîtres, qu'ils ne soient pas les nôtres. Tout ce qui relève de la Fortune peut profiter et plaire sous une condition : que le possesseur se possède et ne soit point l'esclave de ce qu'il a. Car on s'abuse, Lucilius, si l'on croit qu'un seul des biens ou des maux de l'homme lui vienne de la Fortune : elle ne donne que la matière des uns comme des autres, et les éléments de ce qui chez lui deviendra bien ou mal. Plus forte que toute destinée, l'âme fait seule prendre à ce qui la touche une face riante ou rembrunie, et devient l'artisan de ses joies et de ses misères. Pour le méchant rien qui ne tourne en mal, même ce qui lui venait sous l'apparence du plus grand bien ; l'âme droite et saine redresse les torts de la Fortune, adoucit ses plus vives rigueurs par l'art de les supporter,

reconnaissante et modeste dans le succès, courageuse et ferme dans la disgrâce. Malgré sa prudence et les religieux scrupules qu'elle apportera dans tous ses actes, bien qu'elle ne tente rien au delà de ses forces, elle n'obtiendra pas ce bonheur absolu et inaccessible aux menaces, si elle ne se tient immobile devant la mobilité des choses.

Que tu observes les autres, car on juge plus nettement ce qui ne nous est point personnel, ou que tu t'observes sans partialité, et tu sentiras et tu avoueras que dans ce qui nous est désirable et cher il n'est rien d'utile, si tu ne t'es armé contre la légèreté du sort et des choses dépendantes du sort, si tu ne répètes, au lieu de te plaindre, à chaque dommage qui survient : *Les dieux ont jugé autrement*, ou même, inspiration plus haute, plus juste, plus réconfortante pour l'âme, à chaque événement contraire à ta pensée : *Les dieux ont mieux jugé que moi*. Plus d'accidents pour l'homme ainsi préparé ; et l'on se prépare ainsi quand on songe, avant de le sentir, à tout ce que peut la vicissitude des choses humaines, quand on possède ses enfants, sa femme, son patrimoine, comme ne pouvant les posséder toujours, et comme ne devant pas être plus à plaindre si on vient à les perdre. Déplorables esprits que ceux que l'avenir tourmente, malheureux avant le malheur, qui se travaillent pour conserver jusqu'au bout leurs jouissances du moment. En aucun temps ils ne seront calmes ; et dans l'attente du futur, le présent, dont ils pouvaient jouir, leur échappe. Nulle différence entre perdre une chose et trembler de la perdre.

Ce n'est pas que je te prêche ici l'insouciance. Loin de là, prends garde aux écueils ; tout ce que la sagesse peut prévoir, prévois-le ; observe, détourne bien, avant qu'il n'arrive, tout ce qui peut te porter dommage. Pour cela même rien ne servira mieux qu'une confiance hardie et une âme d'avance cuirassée contre la souffrance. Qui peut supporter les coups du sort pourra les éviter ; et ce n'est pas dans un tel calme qu'il soulève les orages. Rien de plus misérable et de moins sage qu'une crainte anticipée. Quelle est donc cette démence de devancer son infortune ? Enfin, pour rendre en deux mots ma pensée et te peindre au vrai ces affairés, ennemis d'eux-mêmes, ils sont aussi impatients sous le coup que dans l'attente du malheur. Il s'afflige plus qu'il ne le devrait, l'homme qui s'afflige plus tôt qu'il ne le doit. Comment apprécierait-elle la douleur, cette même faiblesse qui ne sait point l'attendre ? Avec cette sorte d'impatience, on rêve la perpétuité du bonheur, on le croit fait pour croître toujours, si haut qu'il soit déjà, non pour durer seulement ; on oublie par quel mécanisme toute destinée monte ou s'affaisse, et c'est la constance du hasard que l'on se promet pour soi seul. Aussi Métrodore me paraît-il avoir très-bien dit dans une lettre à sa sœur qui venait de perdre un fils du meilleur naturel : « Tous les biens des mortels sont mortels comme eux. » Il parle des biens vers lesquels se précipite la foule : car le grand, le vrai bien ne meurt pas ; il est aussi certain que permanent ; il s'appelle sagesse et vertu, seule chose impérissable que donne le ciel à qui doit périr.

Du reste l'homme est si injuste, si oublieux du terme où il marche, où chacune de ses journées le pousse, qu'il s'étonne de la moindre perte, lui qui doit tout perdre en un jour. Sur quelque objet que tu fasses graver : *Ceci m'appartient*, cet objet peut être chez toi, il n'est pas à toi ; rien de solide pour l'être débile, pour la fragilité rien d'éternel et d'indestructible. C'est une nécessité de périr aussi bien que de perdre ; et ceci même, comprenons-le bien, console un esprit juste : il ne perd que ce qui doit périr.

« Eh bien, contre ces pertes quelle ressource avons-nous trouvée ? » Celle de retenir par le souvenir ce qui nous a fui, sans laisser échapper du même coup les fruits que nous en avons pu recueillir. La possession s'enlève, avoir possédé nous reste. Tu es le plus ingrat des hommes si, après que tu as reçu, tu te crois quitte quand tu perds. Un accident nous ravit la chose ; mais en avoir usé, mais le fruit de cette chose, est encore à nous : nos iniques regrets nous font tout perdre. Dis-toi bien : « De tout ce qui me

semble terrible, rien qui n'ait été vaincu, qui ne l'ait été par plus d'un mortel, le feu par Mucius, la croix par Régulus, le poison par Socrate, l'exil par Rutilius, la mort au moyen du fer par Caton ; nous aussi sachons vaincre quelque chose !

« D'autre part, ces faux biens, dont l'éclat apparent entraîne le vulgaire, ont été par plusieurs et plus d'une fois dédaignés. Fabricius général refusa les richesses, censeur il les flétrit ; Tubéron jugea la pauvreté digne de lui, digne du Capitole, le jour où, se servant d'argile dans un repas public, il montra que l'homme devait se contenter de ce qui était, même alors, à l'usage des dieux. Sextius le père répudia les honneurs, lui que sa naissance appelait aux premières charges de la république : il ne voulut point du laticlave que lui offrait le divin Jules ; car il sentait que ce qui peut se donner peut se reprendre. À notre tour, faisons preuve de magnanimité. Prenons rang parmi les modèles. Pourquoi mollir ? pourquoi désespérer ? Tout ce qui fut possible l'est encore. Nous n'avons qu'à purifier notre âme et suivre la nature : qui s'en écarte est condamné à désirer et à craindre, à être esclave des événements. Nous pouvons rentrer dans la route, nous pouvons ressaisir tous nos droits. Ressaisissons-les, et nous saurons supporter la douleur, sous quelque forme qu'elle envahisse notre corps, et nous dirons à la Fortune : « Tu as affaire à un homme de cœur ; cherche ailleurs qui tu pourras vaincre. »

Avec ces propos et d'autres semblables, notre ami calme les douleurs d'un ulcère qu'assurément je voudrais voir perdre de sa violence et se guérir, ou rester stationnaire et vieillir avec lui. Mais pour lui je suis bien tranquille ; c'est la perte que nous ferons qui m'inquiète, si ce digne vieillard nous est enlevé. Car lui, il est rassasié de la vie ; s'il en désire la prolongation, ce n'est pas pour lui, mais pour ceux auxquels il est utile. Il vit par générosité. Un autre eût déjà mis fin à de telles souffrances ; notre ami pense qu'il est aussi honteux de se réfugier dans la mort que de la fuir. « Eh quoi ! si tout l'y engage, ne quittera-t-il pas la vie ? » Pourquoi non, si, n'étant plus utile à personne, il ne fait plus que perdre sa peine à souffrir ?

Voilà, cher Lucilius, s'instruire d'exemple à la philosophie et s'exercer en présence des actes : voir ce qu'un homme éclairé a de courage contre la mort, contre la douleur, aux approches de l'une, sous l'étreinte de l'autre. Ce qu'il faut faire, apprenons-le de celui qui le fait. Jusqu'ici nous cherchions par des arguments s'il est possible à qui que ce soit de résister à la douleur, si les plus grands courages eux-mêmes fléchissent en face de la mort. Qu'est-il besoin de paroles ? La chose est sous nos yeux. Voici un homme que ni la mort ne rend plus ferme contre la douleur, ni la douleur contre la mort : contre toutes deux il s'appuie sur lui-même ; l'espoir de la mort ne le fait pas souffrir plus patiemment, ni l'ennui de la souffrance mourir plus volontiers : il attend l'une, il supporte l'autre.

LETTRE XCIX.

Sur la mort du fils de Marullus. Divers motifs de consolation.

Je t'envoie la lettre que j'écrivis à Marullus quand il perdit son tout jeune fils, et qu'on m'apprit qu'il supportait cette perte avec peu de fermeté. Je n'y ai pas suivi l'usage ordinaire, et n'ai point cru devoir traiter mollement un homme plus digne de réprimande que de consolation. Pour une âme abattue et qui supporte impatiemment une blessure profonde, il faut quelque peu d'indulgence : qu'elle se rassasie de son deuil ou exhale du moins ses premiers transports. Mais ceux qui pleurent de parti pris,

qu’on les gourmande sur-le-champ, et qu’ils apprennent combien, même dans les larmes, il y a d’inconséquences.

« Tu attends, lui disais-je, des consolations : tu recevras des reproches. Quoi ! tant de faiblesse pour la mort d’un fils ! Que ferais-tu, si tu perdais un ami ? Il t’est mort un fils de douteuse espérance, du tout premier âge : ce sont bien peu de jours perdus. On se cherche partout des motifs d’affliction ; sans motifs même, on veut se plaindre de la Fortune, comme si elle ne devait pas nous en fournir de légitimes. Mais, en vérité, tu me semblais avoir déjà assez de constance contre des malheurs réels, pour ne pas en manquer devant ces fantômes de malheurs dont on ne gémit que pour suivre l’usage. Tu ferais la plus grande des pertes, celle d’un ami, que tu devrais encore plutôt te réjouir de l’avoir possédé que t’attrister de ne l’avoir plus. Mais personne presque ne porte en compte toutes les avances qu’il a reçues, tous les plaisirs qu’il a goûtés. La douleur, entre autres misères, a cela de particulier qu’elle est infructueuse, disons plus, qu’elle est ingrate. Eh quoi ! de ce que tu n’as plus ce précieux ami, votre œuvre est-elle perdue ? Ces longues années, cette fusion intime de deux existences, cette étroite fraternité d’études, n’ont-elles rien produit ? Enterres-tu ton amitié avec ton ami ? Et pourquoi gémir de l’avoir perdu, si sa possession t’a été stérile ? Crois-moi, le sort a beau nous enlever ceux que nous aimons, la plus grande partie d’eux-mêmes demeure avec nous. Il est à nous le temps qui n’est plus, et rien n’est en lieu plus sûr que ce qui a été. Nos prétentions sur l’avenir nous rendent ingrats envers les biens qui précédèrent, comme si l’avenir, en admettant qu’il nous réussisse, ne devait pas bien vite se perdre dans le passé. C’est apprécier étroitement les choses que d’enfermer ses joies dans le présent : et l’avenir et le passé ont leurs charmes ; l’un a l’espérance, l’autre le souvenir. Mais le premier, encore en suspens, peut ne point arriver ; le second ne peut pas ne point avoir été. Quelle folie est-ce donc de se laisser déchoir de la plus sûre des possessions ? Savourons en esprit nos jouissances épuisées, si toutefois en les épuisant, notre âme, comme percée à jour, n’a pas laissé perdre ce qu’on lui versait.

« Il y a une infinité d’exemples de pères qui suivirent sans larmes le convoi de leurs enfants morts à la fleur de l’âge, qui du bûcher revinrent au sénat ou à l’exercice de quelque charge publique, et se livrèrent tout de suite à autre chose qu’à la douleur. Et ils firent bien : car d’abord la douleur est superflue dès qu’elle ne change en rien les choses ; ensuite la plainte n’est pas juste quand l’accident qui aujourd’hui frappe l’un, est réservé à tous. Enfin, regrets et plaintes sont déraisonnables là où si peu d’instants séparent l’être qui s’en va de celui qui le regrette. Résignons-nous donc d’autant mieux à sa perte que nous allons le suivre. Considère la célérité du temps, qui fuit à tire-d’ailes ; songe à ce court espace où nous sommes emportés si vite ; regarde bien tout ce cortège du genre humain tendre vers le même terme et à de très-brefs intervalles, lors même qu’ils semblent le plus longs : le fils que tu as cru perdre n’a fait que prendre les devants. Quelle démence à toi, qui achèves la même route, de le plaindre d’être arrivé le premier ! Pleure-t-on un événement qu’on savait bien devoir s’accomplir ? Si l’on ne croyait point qu’un homme dût mourir, on se mentait à soi-même. Pleure-t-on un événement qu’on reconnaissait soi-même inévitable ? Se plaindre qu’un homme soit mort, c’est se plaindre qu’il ait été homme. Tous nous sommes liés au même destin : si tu obtins de naître, il te reste à mourir. Nous différons par les intervalles, au but nous redevenons égaux. La durée qui s’étend du premier au dernier de nos jours n’est qu’incertitude et variation : calculée sur l’échelle des maux, elle est longue même pour l’enfant ; sur la vitesse, elle est courte même pour le vieillard. Rien qui ne nous échappe et ne nous trompe ; tout est plus mobile que les flots les plus orageux. Tout n’est qu’un va-et-vient, tout se transforme en son contraire au commandement de la Fortune ; et dans une telle révolution des choses humaines, rien pour aucun de nous, sinon la mort,

n’est certain. Tous pourtant la maudissent, elle qui seule n’abuse personne. « Mais il est mort à un âge si tendre ! » Je ne te dis pas encore que le plus heureux est l’être débarrassé de la vie ; passons au vieillard : de combien peu il l’emporte sur l’enfant ! Représente-toi l’océan des âges, si profond et si vaste, embrasse-le tout entier ; puis compare ce qu’on appelle une vie d’homme à l’immensité même, et vois sur quelle minime durée portent nos vœux, nos calculs sans fin ! De ce peu d’heures, combien nous prennent les larmes, combien les soucis, combien nos souhaits de mort avant que la mort n’arrive ; combien les maladies, les craintes, les années ou trop tendres ou incultes ou stériles : et la moitié du tout se passe à dormir ! Ajoutes-y travaux, afflictions, périls ; tu reconnaîtras que même dans la plus longue vie la moindre part est celle où l’on vit en effet.

« Maintenant personne t’accordera-t-il que ce ne soit pas une grâce pour l’homme de rentrer dans son premier état, et d’achever sa route avant l’heure de la lassitude ? La vie n’est ni un bien ni un mal : c’est le théâtre de l’un et de l’autre. Ainsi ton fils n’a rien perdu qu’une chance plus certaine de dommage. Il eût pu sortir de tes mains sage et prudent ; il eût pu sous l’aile paternelle croître pour la vertu ; mais, crainte plus légitime, il eût pu ressembler au grand nombre. Vois ces jeunes descendants des plus nobles maisons que la débauche a jetés dans l’arène ; vois-les, assouvissant tout ensemble leur lubricité et celle d’autrui, se prostituer à tour de rôle, et ne pas laisser s’écouler un jour sans ivresse ou sans quelque autre éclatant scandale : il te sera démontré que la crainte était plus fondée que l’espérance. Ne te forge donc pas de nouveaux motifs d’affliction : à de faibles désagréments n’ajoute pas le poids de ton impatience. Je ne te demande pas de grands efforts, de l’héroïsme ; je ne présume pas assez mal de ta vertu pour te croire réduit à l’appeler à toi tout entière. Ce n’est pas là une blessure, c’est une morsure légère : la blessure, c’est toi qui la fais. Certes la philosophie t’a merveilleusement profité, si un enfant, plus connu jusqu’ici de sa nourrice que de son père, te cause d’aussi violents regrets !

« Mais quoi ! te conseillé-je l’insensibilité ? voudrais-je voir tes traits impassibles au bûcher d’un fils, et irai-je jusqu’à défendre au cœur d’un père de se serrer ? Aux dieux ne plaise ! C’est inhumanité, ce n’est pas force d’âme, que d’envisager du même œil les funérailles ou la vie des siens, que de n’être pas ébranlé au premier déchirement qui nous sépare d’eux. Et quand je te les défendrais, il est des choses qu’on ne maîtrise point : les larmes s’échappent quoi qu’on fasse, et en s’épanchant elles soulagent le cœur. Quel parti prendre ? Permettons qu’elles coulent sans les provoquer ; mais qu’elles coulent tant que la douleur les fera sortir, non d’après les invitations de l’exemple. N’aggravons en rien notre peine, ne l’amplifions pas sur ce que nous voyons chez les autres. Il y a un faste de douleur plus exigeant que la douleur même : combien peu d’hommes sont tristes pour eux seuls ! Nous éclatons si le monde nous entend ; muets et calmes dans la solitude, l’aspect du premier venu nous fait fondre en larmes de plus belle. Alors on se frappe la tête, ce qu’on pouvait faire plus à l’aise quand nul ne nous empêchait ; alors on invoque le trépas, on se roule de son lit à terre. Toutes ces démonstrations s’en vont avec le spectateur. Ici, de même qu’ailleurs, nous tombons dans le travers de prendre exemple du grand nombre et de consulter non le devoir, mais la coutume. Transfuges de la nature, nous nous livrons à l’opinion, toujours mauvaise conseillère et le plus inconséquent des juges sur ce point comme sur tout le reste. Voit-elle un homme courageux dans l’affliction ? elle l’appelle cœur sauvage et dénaturé. En voit-elle un autre défaillir, étendu sur un corps chéri ? Femmelette, dit-elle, âme sans vigueur. C’est donc aux lois de la raison qu’il faut tout rappeler.

« Or rien ne répugne à la raison comme de viser à ce qu’on cite notre douleur et qu’on admire nos larmes : le sage sans doute s’en permet quelques-unes, d’autres lui

échappent d'elles-mêmes ; mais voici la différence. Quand la première nouvelle d'une mort prématurée nous frappe, quand nous pressons ce corps qui de nos bras va passer dans les flammes, irrésistiblement la nature nous arrache des pleurs. La sensibilité, sous l'impression d'une douleur poignante, en ébranlant tout l'individu, agit sur les yeux d'où elle chasse, en la comprimant, l'humeur qui les avoisine. Ces larmes-là tombent forcément malgré nous. Il en est auxquelles nous donnons passage, quand la mémoire de ceux que nous avons perdus se réveille ; et je ne sais quelle douceur se mêle à la tristesse, au souvenir de leur agréable entretien, de leur commerce enjoué, de leur complaisante tendresse : alors nos paupières se dilatent comme dans la joie. Ici on s'abandonne ; ailleurs on est subjugué.

« Et c'est pourquoi la présence d'aucun cercle, d'aucun assistant, ne doit retenir ni exciter nos pleurs ; les essuyer ou les laisser couler est toujours moins honteux que les feindre. Qu'ils suivent leur cours ; ils peuvent venir aux tempéraments les plus calmes et les plus rassis. Souvent les pleurs du sage coulèrent sans que sa dignité en souffrît, mais c'était dans une telle mesure que, pour être homme, il ne cessait pas d'être grand. Oui, nous pouvons céder à la nature en gardant notre gravité. J'ai vu aux funérailles des leurs des hommes vénérables, sur le visage desquels perçait la tendresse du cœur, sans rien de nos désespoirs d'apparat, rien qui ne fût donné à une affection sincère. Il est, jusque dans la douleur, une bienséance que doit observer le sage ; et, comme toute chose, l'affliction a ses limites. Chez les hommes de peu de raison, les joies comme les douleurs débordent.

« Subis sans murmure les coups de la nécessité. Qu'est-il survenu d'improbable, d'extraordinaire ? Combien à cette heure même il se commande d'enterrements ! Que de lits funèbres s'achètent ! Combien de deuils après le tien !

« Autant de fois que tu diras : « Mon fils était enfant ; » dis aussi : « Il était du nombre des mortels, auxquels rien n'est garanti, que le destin n'est pas tenu de conduire à la vieillesse : où il le veut, il les congédie. » Du reste, parle fréquemment de lui ; fais revivre, autant que tu pourras, son souvenir qui se représentera plus souvent s'il n'est pas accompagné d'amertume. Car si les gens tristes ne sont guère recherchés, la tristesse l'est bien moins encore. Quelque heureux propos, quelque gentillesse, tout enfantine qu'elle fût, t'ont-ils charmé en lui, reviens-y souvent, et affirme sans crainte qu'il eût pu remplir les espérances conçues par la tendresse de son père. Perdre la mémoire des siens et l'ensevelir avec leurs cendres, être pour eux prodigue de larmes, avare de souvenirs, c'est ne point porter un cœur d'homme. C'est ainsi que les oiseaux, que les bêtes féroces aiment leurs petits : leur amour, des plus violents, est pour ainsi dire de la rage ; mais viennent-ils à les perdre, il s'éteint tout à fait. Cela ne sied point au sage : sa mémoire sera persévérante, ses larmes passeront.

« Je n'approuve en aucune façon ce que dit Métrodore, « qu'il est une volupté, sœur de la tristesse, qu'on fera bien de savourer aux jours d'affliction. » J'ai transcrit ses propres paroles, tirées de sa première lettre à sa sœur. Je ne doute pas du jugement que tu en porteras. Car quoi de plus honteux ? Être, au sein du deuil, en quête du plaisir, l'espérer du deuil même, et demander aux pleurs une jouissance ! Voilà les hommes qui nous reprochent trop de rigorisme, qui flétrissent nos doctrines comme impitoyables, quand nous disons qu'on doit fermer son âme aux chagrins, ou les en bannir au plus vite. Lequel donc est le plus inadmissible, le plus barbare, ou de ne pas sentir la douleur de perdre un ami, ou d'être, au milieu de sa douleur, à l'affût de la volupté ? Nos préceptes à nous n'ont rien que d'honnête : quand le cœur trop rempli s'est soulagé de quelques larmes et a jeté pour ainsi dire ses premiers bouillons, nous lui défendons le désespoir. Et tu conseilles, toi, l'amalgame du deuil et de la joie ! Ainsi l'on console un enfant avec du gâteau, et l'on fait taire les cris d'un nourrisson en faisant couler du lait

dans sa bouche. Quoi ! à l'instant même où ton fils est la proie des flammes, où ton ami expire, tu n'admets point de trêve au plaisir, ton chagrin est une sensualité de plus ! Lequel est le plus honorable, ou d'éloigner de ton âme la douleur, ou d'y accueillir la volupté de pair avec elle ? Que dis-je de l'accueillir, de courir après, de vouloir l'extraire de ta douleur même ? Il est, dis-tu, une volupté sœur de la tristesse ! C'est à nous qu'est permis ce langage, à vous il ne l'est pas. Vous ne connaissez de bien que la volupté, de mal que la douleur. Entre le bien et le mal quelle parenté peut-il y avoir ? Mais supposons-la : est-ce bien le moment de faire cette trouvaille, de scruter sa douleur pour surprendre autour d'elle quelque chose qui nous délecte et qui nous chatouille ? Certains remèdes, salutaires à telle partie du corps, sont trop malpropres et trop peu décents pour s'appliquer à telle autre ; et ce qui ailleurs soulagerait sans choquer la pudeur, devient déshonnête selon l'endroit de la blessure. N'as-tu pas honte de guérir le deuil du cœur par la volupté ? Cherche une cure plus sévère à une telle plaie. Dis plutôt : « L'homme qui a cessé d'être ne sent plus le mal, ou, s'il le sent, il n'a pas cessé d'être. » Non, plus de souffrance pour qui n'est plus ; car souffrir c'est vivre. Le crois-tu à plaindre de n'être pas, ou d'être encore d'une manière quelconque ? Or ce ne peut être un tourment pour lui de ne pas exister ; le néant peut-il rien sentir ? Et s'il existe, point de tourment, car il échappe au grand désavantage de la mort, qui est de n'être plus.

« Disons aussi à quiconque pleure et regrette un fils enlevé dès le bas âge : « Nous tous, vu la brièveté de nos jours comparée à l'ensemble des siècles, jeunes ou vieux, nous sommes au même point. Notre partage sur la totalité des temps est moindre que ce qu'on peut dire de plus imperceptible, car même l'imperceptible est quelque chose ; ce qui nous est donné à vivre se réduit presque à rien, et ce rien, ô démence ! nos plans l'étendent à l'infini. »

« Si je t'écris ceci, ce n'est pas que je pense que tu l'attendes de moi : le remède viendrait bien tard ; et je suis sûr de t'avoir dit de vive voix tout ce que tu vas lire. Mais j'ai voulu te punir d'un moment d'oubli qui t'avait laissé absent de toi-même, et, pour l'avenir, t'exhorter à opposer à la Fortune toute la vigueur de ton courage, à prévoir tous ses traits, non comme possibles, mais comme devant t'atteindre à coup sûr. »

LETTRE C.

Jugement sur les écrits du philosophe Fabianus.

Tu m'écris que tu as lu avec beaucoup d'empressement les livres de Fabianus Papirius *sur les devoirs civils*, mais qu'ils n'ont pas répondu à ton attente ; puis, oubliant qu'il s'agit d'un philosophe, tu blâmes sa construction oratoire. Admettons que tu dises vrai, qu'il laisse aller ses paroles et ne les travaille pas. D'abord cette manière a sa grâce, et un charme particulier s'attache à une composition facile et coulante. Car il est essentiel, je crois, de distinguer si elle tombe négligemment, ou si elle s'échappe avec aisance. Et ici même, comme je vais le dire, il y a une différence importante. Fabianus, ce me semble, ne presse pas sa diction, il l'épanche, tant elle abonde et se déroule avec calme, bien que l'entraînement s'y laisse sentir. Elle annonce et révèle clairement qu'on ne l'a ni façonnée ni longtemps tourmentée. Mais, croyons-le comme toi : il a fait de la morale, non du style ; il a écrit pour l'âme et point pour l'oreille. D'ailleurs, quand il discourait, tu n'aurais pas eu le temps de songer aux détails, tant l'ensemble t'aurait transporté ; et presque toujours ce qui plaît improvisé est d'un effet moindre sur le manuscrit. Mais c'est déjà beaucoup de captiver au premier abord

l'attention, encore qu'un examen réfléchi doive trouver à reprendre. Mon avis, si tu le demandes, c'est qu'il est plus beau d'emporter les suffrages que de les mériter ; et je sais bien que les mériter est le plus sûr ; je sais qu'alors on compte plus hardiment sur l'avenir.

Un style trop circonspect ne sied point au philosophe. Quand sera-t-il énergique et ferme, quand risquera-t-il sa personne, s'il craint pour ses mots ? La diction de Fabianus ne sentait point la négligence, mais la sécurité. Aussi n'y trouveras-tu rien de bas : il choisit ses termes sans courir après ni les placer selon le goût du siècle, au rebours de l'ordre naturel. Ils ont de l'éclat, quoique pris de la langue ordinaire ; sa pensée, noble et magnifique, n'est point écourtée en sentence : elle se développe largement. Tu trouveras chez lui des manques de précision, des structures de phrase peu savantes ou qui n'ont pas notre poli moderne ; mais, l'œuvre entière bien considérée, on n'y voit rien d'étroit et de vide. Là sans doute, ni variétés de marbres, ni salons entrecoupés de canaux d'eaux vives, *ni cabane du pauvre*, ni tout ce qu'un luxe dédaigneux de la belle simplicité entasse de disparates ; mais, comme on dit, la maison est bien construite.

Ajoute qu'en fait de composition oratoire on n'est pas d'accord. Les uns lui veulent une nudité sauvage pour parure ; d'autres l'aiment raboteuse, au point que si le hasard leur amène une période un peu harmonieuse, ils la démembrent tout exprès, ils en brisent les cadences, de peur qu'elle ne réponde à l'attente de l'oreille. Lis Cicéron : sa composition est une ; souple et posée, molle sans être efféminée.

Asinius Pollion : style rocailleux et sautillant, qui laisse l'oreille au dépourvu où l'on y pense le moins. Cicéron n'a que d'heureuses désinences ; chez Pollion tout est cascade, sauf quelques phrases bien rares sorties d'un moule convenu et d'une structure uniforme.

Pour Fabianus, il va, dis-tu, terre à terre et s'élève peu : je ne crois pas que tel soit son défaut. Il n'y a pas chez lui manque de grandeur ; c'est du calme, c'est le reflet d'une âme habituellement paisible et tempérée ; il est uni, mais sans bassesse. Il n'a pas cette vigueur oratoire, ces aiguillons que tu demandes, ces sentences frappantes et soudaines ; mais vois le corps tout entier : bien que sans apprêt, il a sa beauté. La dignité, son discours ne l'a pas, elle est au fond de sa doctrine. Montre-moi qui tu pourrais préférer à Fabianus. Je te passe Cicéron, dont les œuvres philosophiques sont presque aussi nombreuses que les siennes ; mais s'ensuit-il qu'on soit un nain dès qu'on n'a pas la taille du géant ? Je te passe Asinius Pollion et je dis : « En si haute matière, c'est exceller que d'être le troisième. » Nomme Tite-Live enfin : car il a écrit aussi des dialogues qu'on peut rattacher à la philosophie autant qu'à l'histoire, et des traités de philosophie pure. Je lui ferai place encore : mais vois que de rivaux on dépasse quand on n'a que trois vainqueurs, et tous trois des plus éloquents !

Mais Fabianus n'a pas tous les mérites : son style est sans nerf, bien qu'il ait de l'élévation ; il n'est point rapide ni impétueux, malgré son ampleur ; il n'est pas limpide, il n'est que pur. « Tu voudrais, dis-tu, l'entendre malmener le vice, mettre les périls au défi, apostropher la Fortune, humilier l'ambition ; tu voudrais que le luxe fût gourmandé, la débauche stigmatisée, la violence désarmée, que l'art oratoire parfois lui prêtât ses foudres, la tragédie son grandiose, le comique sa finesse. » Veux-tu donc qu'il s'amuse à la plus petite des choses, aux mots ? Il s'est voué à la science, son sublime objet ; et l'éloquence le suit comme son ombre, sans qu'il y prenne garde. Non, sans doute, il ne s'observera point à chaque pas, ramassant sa phrase sur elle-même, aiguisant chaque parole en trait qui réveille et qui perce, beaucoup, je l'avoue, tomberont sans porter coup, et par moments son discours glissera sur nous sans agir ; mais partout règnera une grande lumière ; mais, si long qu'il soit, le chemin sera sans

ennui. Bref, il te laissera convaincu qu'il a écrit comme il sentait. Tu reconnaîtras qu'il a tout fait pour t'instruire de ses idées, non pour flatter les tiennes. Tout chez lui tend au progrès, à la sagesse ; rien ne vise aux applaudissements.

Je ne doute pas que tels ne soient ses écrits, bien que j'en juge plutôt par réminiscence que sur le livre même, et que leur caractère m'apparaisse moins comme l'impression familière d'un commerce récent que comme les traits généraux d'une lointaine connaissance. Tel il me semblait du moins quand je pouvais l'entendre : non substantiel, mais plein, fait pour enthousiasmer les jeunes âmes bien nées et les enflammer d'un zèle imitateur, de l'espoir même de le vaincre, exhortation, selon moi, la plus efficace : car on décourage si en donnant le désir d'imiter on en ôte l'espoir. Au reste il avait l'abondance du style ; sans que tel ou tel passage ressortît, l'ensemble était magnifique.

LETTRE CI.

Sur la mort de Sénécio. Vanité des longs projets. Ignoble souhait de Mécène.

Chaque jour, chaque heure démontre à l'homme tout son néant : toujours quelque récente leçon lui rappelle sa fragilité qu'il oublie, et de l'éternité qu'il rêve rabat ses pensées vers la mort. « Où tend ce début ? » vas-tu dire. Tu connaissais Cornelius Sénécio, ce chevalier romain si magnifique et si obligeant : parti d'assez bas il s'était élevé par lui-même, et n'avait plus qu'une pente aisée pour courir à tous les succès. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent ; comme l'aspirant aux richesses, que la pauvreté retient dans sa sphère, a longtemps à lutter et à ramper pour en sortir. Sénécio visait même à l'opulence, où le conduisaient deux moyens des plus efficaces, la science d'acquérir et celle de conserver ; et l'une des deux seule l'eût fait assez riche. Cet homme donc, d'une sobriété extrême, non moins soigneux de sa santé que de son patrimoine, m'avait fait visite le matin selon sa coutume, avait passé le reste du jour jusqu'à nuit close, au chevet d'un ami malade d'une affection grave et désespérée ; il avait soupé gaiement, quand une indisposition subite le saisit : une angine, lui rétrécissant le gosier, comprima son souffle ; à peine alla-t-il, tout haletant, jusqu'au jour. Ainsi en très-peu d'heures, et venant de remplir toutes les fonctions d'un homme sain et plein de vie, Sénécio s'est éteint. Lui qui faisait travailler ses capitaux sur terre et sur mer qui, essayant, sans en négliger aucun, de tous les genres de profit, était même entré dans les fermes publiques, alors que tout succède à ses vœux, que des torrents d'or courent s'engloutir dans ses coffres, le voilà enlevé.

Et puis va, Mélibée,
Plante, aligne tes ceps et greffe tes poiriers.

Qu'insensé est l'homme qui jette ses plans pour toute une vie ! Il n'est pas maître de demain. Oh ! quelles sont folles, ces longues espérances qu'il aime à bâtir ! « J'achèterai, je construirai, je ferai tel prêt, telle rentrée, je remplirai telles dignités ; puis enfin, las et plein de jours, je me recueillerai dans le repos. » Crois-moi, tout, même pour les heureux, n'est qu'incertitudes : nul n'a le droit de se rien promettre de l'avenir. Que dis-je ? ce que nous tenons glisse de nos mains ; et l'heure présente, qu'on croit bien saisir, le moindre incident nous la vole. Le temps se déroule suivant des lois fixes, mais impénétrables ; or que gagné-je à ce que la nature sache de science certaine ce que moi je ne sais pas ? On projette des traversées lointaines, et, après maintes

courses aux plages étrangères, un tardif retour dans la patrie ; on prendra l'épée, puis viendront les lentes récompenses des travaux militaires ; puis des gouvernements, des emplois qui mènent à d'autres emplois, et déjà la mort est à nos côtés, la mort à laquelle on ne pense que quand elle frappe autrui ; en vain elle multiplie à nos yeux ses instructives rigueurs, leur effet ne dure pas plus que la première surprise. Et quelle inconséquence ! On s'étonne de voir arriver un jour ce qui chaque jour peut arriver. Le terme de notre carrière est où l'inexorable nécessité des destins l'a fixé : mais nul de nous ne sait de combien il en est proche.

Aussi faut-il disposer notre âme comme si nous y touchions déjà : ne remettons rien au futur, réglons journellement nos comptes avec la vie. Car elle pèche surtout en ceci que, toujours inachevée, on l'ajourne d'un temps à un autre. Qui sut chaque jour mettre à sa vie la dernière main n'est point à court de temps. Or de ce manque de temps naissent l'anxiété et la soif d'avenir qui ronge l'âme. Rien de plus misérable que ce doute : les événements qui approchent, quelle issue auront-ils ? Combien me reste-t-il de vie, et quelle sorte de vie ? Voilà ce qui agite de terreurs sans fin l'âme qui ne se recueillit jamais. Quel moyen avons-nous d'échapper à ces tourmentes ? un seul : ne pas lancer notre existence en avant, mais la ramener sur elle-même. Si l'avenir tient en suspens tout mon être, c'est que je ne fais rien du présent. Si au contraire j'ai satisfait à tout ce que je me devais ; si mon âme affermie sait qu'entre une journée et un siècle la différence est nulle, elle regarde d'en haut tout ce qui peut survenir encore d'événements et de jours, et se rit fort dans sa pensée de la vicissitude des temps. Comment en effet ces chances variables et mobiles te bouleverseraient-elles, si tu demeures stable en face de l'instabilité ?

Hâte-toi donc de vivre, cher Lucilius, et compte chaque journée pour une vie entière. Celui qui s'est ainsi préparé, celui dont la vie s'est trouvée tous les jours complète, possède la sécurité. Vivre d'espérance, c'est voir le temps, à mesure qu'il arrive, échapper à notre croissante avidité, et nous laisser ce sentiment si amer, qui remplit d'amertume tous les autres, la peur de la mort. De là l'ignoble souhait de Mécène, qui ne refuse ni les mutilations, ni les difformités, ni enfin le pal sur la croix, pourvu qu'au milieu de tant de maux la vie lui soit conservée.

Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, impotent ;
Sur ce corps que le mal déforme
Qu'il s'élève une bosse énorme ;
Que dans ma bouche branle une dernière dent ;
Si je respire encor, c'est bien, je suis content.
Même en croix, sur le pal, laissez, laissez-moi vivre.

Ce qui serait, si la chose arrivait, le comble des misères, il le souhaite, il demande, comme si c'était vivre, une prolongation de supplice. Je le jugerais déjà bien méprisable s'il n'arrêtait son vœu que devant la mise en croix ; mais que dit-il ? « Mutilez tous mes membres, pourvu qu'en un corps brisé et impotent il me reste le souffle, et que, défiguré, monstrueusement contrefait, j'obtienne encore quelque répit sur le bois même où l'on me clouerait, sur le pal où vous m'asseyeriez ! » Est-ce donc la peine de comprimer sa plaie, de pendre à une croix les bras étendus, afin de reculer ce qui, pour tout patient, est une grâce, le terme du supplice ? N'avoir de souffle que pour expirer sans cesse ? Que souhaiter à ce malheureux, sinon des dieux qui l'exaucent ? Que veut dire cette turpitude de poète et de femmelette, ce pacte insensé de la peur ? Pourquoi mendier si bassement l'existence ? Penses-tu que Virgile ait jamais dit pour lui ce beau vers :

Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?

Il invoque les derniers des maux ; les plus cruelles souffrances, la croix et le pal, il les désire ; et qu'y gagnera-t-il ? Eh ! certes de vivre un peu plus. Or quelle vie est-ce qu'une longue agonie ? Il se trouve un homme qui aime mieux sécher dans les tourments, et périr par lambeaux, et distiller sa vie goutte à goutte, que de l'exhaler d'un seul coup ! Il se trouve un homme qui, hissé sur l'infâme gibet, déjà infirme et défiguré, les épaules et la poitrine comprimées par une difformité hideuse, ayant déjà, même avant la croix, mille motifs de mourir, veut prolonger une existence qui prolongera tant de tortures ! Nie maintenant que la nécessité de mourir soit un grand bienfait de la nature ! Et bien des gens sont prêts pour des pactes encore plus infâmes, prêts même à trahir un ami pour quelques jours de vie de plus, à livrer de leur main leurs enfants à la prostitution, pour obtenir de voir cette lumière témoin de tous leurs crimes. Dépouillons-nous de la passion de vivre, et sachons qu'il n'importe à quel moment on souffre ce qu'il faut souffrir tôt ou tard. L'essentiel est une bonne et non une longue vie ; et parfois bien vivre consiste à ne pas vivre longtemps.

LETTRE CII.

Sur l'immortalité de l'âme. Que l'illustration après la mort est un bien.

Comme on désoblige l'homme qu'on arrache aux visions d'un songe agréable, car on lui enlève un plaisir qui, tout illusoire, a pourtant l'effet de la réalité, ta lettre m'a fait le même tort : elle m'a tiré d'une douce méditation où je me laissais aller et qui, si je l'avais pu suivre, m'eût conduit plus avant. Je me complaisais dans le problème de l'immortalité des âmes ; et j'étais même, oui j'étais pour l'affirmative : j'entrais avec confiance dans l'opinion de tant de grands hommes, dont les doctrines si consolantes promettent plus qu'elles ne prouvent. Je me livrais à leur espoir sublime ; déjà j'éprouvais un dégoût de moi-même et regardais en mépris les restes d'un corps brisé par l'âge, moi pour qui cette immensité du temps, cette possession de tous les siècles allait s'ouvrir, quand tout à coup je fus réveillé par la remise de ta lettre, et tout mon beau rêve fut perdu. J'y reviendrai quand je serai quitte avec toi : je veux le ressaisir à tout prix.

Tu dis au début de ta lettre que je n'ai pas entièrement développé ma thèse stoïcienne « que l'illustration qui s'obtient après la mort est un bien, qu'en effet je n'ai pas résolu l'objection qu'on nous oppose : « Jamais il n'y a de bien où il y a solution de continuité ; or ici cette solution a lieu. » – Ta difficulté, Lucilius, se rattache à la question, mais doit être vidée ailleurs : c'est pourquoi j'avais différé d'y répondre, comme à d'autres choses qui ont trait au même sujet. Car en certains cas, tu le sais, les sciences rationnelles rentrent dans la morale. J'ai donc traité, comme touchant directement aux mœurs, cette thèse-ci : « Si ce n'est pas chose folle et sans objet que d'étendre ses soins au delà du jour suprême ? Si les biens de l'homme périssent avec nous, et s'il n'y a plus rien pour qui n'est plus ? Si une chose qui, lorsqu'elle existera, ne sera pas sentie par nous, peut offrir, avant qu'elle existe, quelque fruit à recueillir ou à désirer ? » Tout ceci est de la morale : aussi l'ai-je placé en son lieu. Quant à ce que disent contre cette opinion les dialecticiens, je devais le réserver et je l'ai fait. Maintenant que tu veux le tout ensemble, j'exposerai leurs arguments en bloc pour y répondre ensuite en détail.

À moins de quelques préliminaires, ma réfutation ne serait pas comprise. Et quels préliminaires veux-je présenter ? qu'il est des corps continus, tels que l'homme ; des corps composés, comme un vaisseau, une maison, enfin tout ce qui forme unité par l'assemblage de diverses parties ; des corps divisibles, aux membres séparés, tels qu'une armée, un peuple, un sénat : car les membres qui constituent ces corps sont réunis par droit ou par devoir, mais distincts et isolés par nature. Que faut-il encore que j'avance ? que, selon nous, il n'y a pas de bien où il y a solution de continuité ; vu qu'un même esprit devant contenir et régir un même bien, l'essence d'un bien unique est une. Si tu en désires la preuve, elle est par elle-même évidente ; mais je devais poser ce principe, puisqu'on nous attaque par nos propres armes.

« Vous avouez, nous dit-on, qu'il n'y a pas de bien où il y a solution de continuité. Or l'illustration, c'est l'opinion favorable des honnêtes gens. Comme en effet la bonne renommée ne vient pas d'une bouche unique, ni la mauvaise de la mésestime d'un seul, ainsi l'illustration n'est pas dans l'approbation d'un seul homme de bien. Il faut l'accord d'un grand nombre d'hommes marquants et considérables pour qu'elle ait lieu. Mais elle est le résultat du jugement de plusieurs, c'est-à-dire de personnes distinctes ; d'où il suit qu'elle n'est pas un bien.

« L'illustration, dit-on encore, est l'éloge donné aux bons par les bons ; l'éloge est un discours ; le discours, une voix qui exprime quelque idée : or la voix, même des gens de bien, n'est pas un bien. Car ce que fait l'honnête homme n'est pas toujours un bien : il applaudit, il siffle ; et ni cette action d'applaudir ni celle de siffler, quand on admirerait et louerait tout de lui, ne s'appellent biens, non plus que sa toux ou ses éternuements. Ce n'est donc pas un bien que l'illustration.

« Enfin dites-nous : ce bien appartient-il à qui donne l'éloge, où à qui le reçoit ? Si vous dites que c'est au premier, votre assertion est aussi ridicule que de prétendre que c'est un bien pour moi qu'un autre soit en bonne santé. Mais louer le mérite est une action honnête : ainsi le bien est à celui qui loue, puisque l'action vient de lui, et non à nous qui sommes loués ; or tel était le fait à éclaircir. »

Répondons sommairement à chaque point. D'abord, y a-t-il bien, quand il y a solution de continuité ? Cela fait encore doute, et les deux partis ont leurs arguments. Ensuite l'illustration n'a pas besoin d'une foule de suffrages ; l'opinion d'un seul homme de bien peut lui suffire ; car l'homme de bien est capable de porter jugement de tous ses pareils. « Quoi ! l'estime d'un seul donnera la bonne renommée, le blâme d'un seul l'infamie ? Et la gloire aussi je la comprends large, étendue au loin, car elle veut le concert d'un grand nombre. » La gloire, la renommée, différent de l'illustration, et pourquoi ? Qu'un seul homme vertueux pense bien de moi, c'est pour moi comme si tous les gens vertueux avaient de moi la même pensée, ce qui aurait lieu si tous me connaissaient. Leur jugement est pareil, identique ; or c'est toujours tenir la même voie que de ne pouvoir se partager. C'est donc comme si tous avaient le même sentiment, puisqu'en avoir un autre leur est impossible. Quant à la gloire, à la renommée, la voix d'un seul ne suffit pas. Si, au cas précité, un seul avis vaut celui de tous, parce que tous, interrogés, n'en auraient qu'un seul ; ici les jugements d'hommes dissemblables sont divers et les impressions variées : tout y est douteux, inconséquent, suspect. Comment croire qu'un seul sentiment puisse être embrassé par tous ? Le même homme n'a pas toujours le même sentiment. Le sage aime la vérité, qui n'a qu'un caractère et qu'une face ; c'est le faux qui entraîne l'assentiment des autres. Or le faux n'est jamais homogène : ce n'est que variations et dissidences.

« La louange, dit-on, n'est autre chose qu'une voix ; or une voix n'est pas un bien. » Mais en disant que l'illustration est la louange donnée aux bons par les bons, nos adversaires rapportent cela non à la voix, mais à l'opinion. Car encore que l'homme

de bien se taise, s'il juge quelqu'un digne de louange, il le loue assez. D'ailleurs il y a une différence entre la louange et le panégyrique : il faut, pour louer, que la voix se fasse entendre ; aussi ne dit-on pas la *louange* funèbre, mais l'*oraison funèbre*, dont l'office consiste dans le discours. Dire que quelqu'un est digne de louange, c'est lui promettre non pas les paroles, mais le jugement favorable des hommes. Il y a donc aussi une louange muette, une approbation de cœur, une conscience qui applaudit à l'homme de bien. Répétons en outre que la louange se rapporte au sentiment, non aux paroles, lesquelles expriment la louange conçue et la portent à la connaissance de plusieurs. C'est me louer que me juger digne de l'être. Quand le tragique romain s'écrie : « Il est beau d'être loué par l'homme que chacun loue ; » il veut dire l'homme digne de louange. Et quand un vieux poète dit :

Oui, la louange est l'aliment des arts,

il ne parle pas de cette louange bruyante qui les corrompt ; car rien ne perd l'éloquence et en général les arts faits pour l'oreille comme l'engouement populaire. La renommée veut, elle exige une voix ; l'illustration s'en passe : elle peut s'obtenir sans cela, se contenter de l'opinion ; elle est complète en dépit même du silence, en dépit des oppositions. En quoi l'illustration diffère-t-elle de la gloire ? En ce que la gloire est le suffrage de la foule ; l'illustration, le suffrage des gens de bien.

« On demande à qui appartient ce bien qu'on nomme illustration, cette louange donnée aux bons par les bons ; est-ce à celui qui loue, ou à celui qui est loué ? » À tous les deux : à moi qui suis loué, parce que la nature m'a fait ami de tous, que je m'applaudis d'avoir bien fait, que je me réjouis d'avoir trouvé des cœurs qui comprennent mes vertus et qui m'en savent gré ; à mille autres aussi pour qui leur gratitude même est un bien, mais d'abord à moi, car il est dans ma nature morale d'être heureux du bonheur d'autrui, surtout du bonheur dont je suis la cause. La louange est le bien de ceux qui louent : car c'est la vertu qui l'enfante, et toute action vertueuse est un bien. Mais c'est une jouissance qui leur échappait, si je n'avais été vertueux. Ainsi c'est un bien de part et d'autre qu'une louange méritée, tout autant certes qu'un jugement bien rendu est un avantage pour le juge comme pour celui qui gagne sa cause. Doutes-tu que la justice ne soit le trésor et du magistrat qui l'a dans son cœur et du client à qui elle rend ce qui lui est dû ? Louer qui le mérite c'est justice : c'est donc un bien des deux côtés.

Voilà suffisamment répondre à ces docteurs en subtilités. Mais notre objet ne doit pas être de discuter des arguties, et de faire descendre la philosophie de sa hauteur majestueuse dans ces puérils défilés. Ne vaut-il pas bien mieux suivre franchement le droit chemin, que de se préparer soi-même un labyrinthe, pour avoir à le reparcourir à grand'peine ? Car toutes ces disputes ne sont autre chose que jeux d'adversaires qui veulent se tromper avec art. Dites-nous plutôt combien il est plus naturel d'étendre dans l'infini sa pensée. C'est une grande et noble chose que l'âme humaine : elle ne se laisse poser de limites que celles qui lui sont communes avec Dieu même. Elle n'accepte point une étroite patrie telle qu'Éphèse ou Alexandrie, ou toute autre ville, s'il en est, plus populeuse en habitants, plus ample en constructions ; sa patrie, c'est ce vaste circuit qui enceint l'univers et tout ce qui le domine, c'est toute cette voûte sous laquelle s'étendent les terres et les mers, sous laquelle l'air partage et réunit à la fois le domaine de l'homme et celui des puissances célestes, et où des milliers de dieux, chacun à son poste, poursuivent leurs tâches respectives. Et elle ne souffre pas qu'on lui circonscrive son âge, elle se dit : « Toutes les années m'appartiennent ; point de siècle fermé au génie, point de temps impénétrable à la pensée. Quand sera venu le jour

solennel où ce corps, mélange de divin et d'humain, se dissoudra, je laisserai mon argile où je l'ai prise, et moi, je me réunirai aux dieux. Ici même je ne suis pas sans communiquer avec eux ; mais ma lourde et terrestre prison me retient. Ces jours mortels sont des temps d'arrêt, préludes d'une existence meilleure et plus durable. Comme le sein maternel qui nous garde neuf mois nous forme non pour lui, mais en apparence pour ce monde où nous sommes jetés assez forts déjà pour respirer l'air et résister à l'extérieur, ainsi le temps qui s'écoule de l'enfance à la vieillesse nous mûrit pour un second enfantement. Une autre origine, un monde nouveau nous attend. Jusque-là, nous ne pouvons souffrir du ciel qu'une vue lointaine.

« Sache donc envisager sans frémir cette heure qui juge la vie ; elle n'est pas la dernière pour l'âme, si elle l'est pour le corps. Tous les objets qui gisent autour de toi, vois-les comme les meubles d'une hôtellerie : tu ne dois que passer. La nature nous fait sortir nus, comme nous sommes entrés. On n'emporte pas plus qu'on n'a apporté. Que dis-je ? tu laisseras sur le seuil une grande part du bagage apporté pour cette vie. Tu dépouilleras cette peau, première enveloppe qui tapisse tes organes ; tu dépouilleras cette chair, ce sang qui la pénètre et court se distribuer par tous tes membres ; tu dépouilleras ces os et ces muscles qui maintiennent les parties molles et fluides du corps ; ce jour, que tu redoutes comme le dernier, te fait naître pour un jour sans fin. Dépose ton fardeau : tu hésites ! n'as-tu pas déjà quitté de même le corps où tu étais caché, pour te produire à la lumière ? Tu résistes, tu te jettes en arrière : jadis aussi à grand effort ta mère t'expulsa de son sein. Tu gémis, tu pleures ; et ces pleurs mêmes annoncent l'avènement à la vie. On dut les excuser, quand tu arrivais novice et étranger à tout ; quand au sortir des entrailles maternelles, de ce tiède et bienfaisant abri, tu fus saisi par un air trop vif et offensé par le toucher d'une main rude ; quand, faible encore, au milieu d'un monde inconnu, tu éprouvais la stupeur d'une complète ignorance. Aujourd'hui, ce n'est pas pour toi chose nouvelle d'être séparé de ce dont tu faisais partie. Abandonne de bonne grâce des membres désormais inutiles, laisse là ce corps que tu fus si longtemps sans habiter. Il sera mis en pièces, écrasé, réduit en cendres : tu t'en affliges ? Cela se fait toujours. Elles périssent de même les membranes qui enveloppent le nouveau-né. Pourquoi tant chérir ces débris, comme ta chose propre ? Ils n'ont fait que te couvrir. Voici venir le jour où tomberont tes voiles, où tu seras tiré de ta demeure, de ce ventre immonde et infect.

« D'ici même, dès aujourd'hui, fais effort et prends ton élan : attache-toi à tes amis, à tes parents comme à choses qui ne sont pas tiennes ; élève-toi d'ici à de plus hautes et plus sublimes méditations. Quelque jour la nature t'ouvrira ses mystères, la nuit présente se dissipera, et une lumière pure t'inondera de toutes parts. Représente-toi de quel éclat vont briller ces milliers d'astres confondant ensemble leurs rayons. Pas un nuage ne troublera cette sérénité ; toutes les plages du ciel se renverront une égale splendeur. La nuit ne succède au jour que dans notre infime atmosphère. Alors tu confesseras avoir vécu dans les ténèbres, quand ton être complet envisagera la complète lumière que d'ici, à travers l'étroite orbite de tes yeux, tu entrevois obscurément et que pourtant tu admires de si loin. Que te semblera-t-elle cette divine clarté, contemplée dans son foyer ? »

De telles pensées ne laissent séjourner dans l'âme aucun penchant sordide, bas ou cruel. « Il est des dieux, nous disent-elles, témoins de tout ce que fait l'homme : soyez purs devant eux, rendez-vous dignes de les approcher un jour, proposez-vous l'éternité. Si l'homme l'embrasse comme son idéal, ni les armées ne lui font peur, ni la trompette ne l'étonne, ni les menaces ne l'intimident. Comment craindrait-il ? pour lui la mort est une espérance. Celui même qui ne croit à l'âme et à sa durée qu'autant que la retiennent

les liens du corps, d'où elle se dégagerait pour s'évaporer aussitôt, s'il travaille à se rendre utile même après son trépas, alors tout ravi qu'il soit à nos yeux, cependant

Et ses hautes vertus et l'éclat de sa race
Vivent dans la mémoire...

Songe combien les bons exemples servent l'humanité, et reconnais que le souvenir des grands hommes ne profite pas moins que leur présence.

LETTRE CIII.

Comment l'homme doit se méfier de l'homme. Ne point rompre avec les usages reçus.

Pourquoi te mettre si fort en garde contre ces accidents qui, possibles sans doute, peuvent aussi ne pas arriver, tels que l'incendie, l'écroulement d'une maison, tout ce qui fond sur nous par hasard, non par préméditation ? Prévois, évite plutôt ces ennemis qui nous épient, qui visent à nous surprendre. Ce sont des cas assez rares, quoique graves, que les naufrages, les chutes du haut d'un char ; mais d'homme à homme le péril est de tous les jours. Voilà contre quoi il faut te prémunir, t'armer de toute ta vigilance, car nul fléau n'est plus commun, plus obstiné, plus insinuant. La tempête menace avant de surgir ; l'édifice craque avant de s'écrouler ; la fumée précède et annonce l'incendie : l'attaque de l'homme est imprévue ; il masque d'autant mieux ses machines qu'il nous serre de plus près. Tu es dupe, si tu te fies aux physionomies qui s'offrent à toi ! Sous le visage d'hommes est le naturel des bêtes féroces ; seulement, chez celles-ci le premier bond est plus dangereux : une fois passées elles ne nous cherchent plus, car jamais rien ne les porte à nuire que la nécessité. Elles, la faim ou la peur les forcent au combat ; pour l'homme, perdre un homme, est l'affaire d'un caprice.

Ne songe toutefois à ce que tu dois craindre de ton semblable, qu'en te rappelant tes devoirs envers lui. Observe autrui, de peur qu'on ne te blesse ; toi-même, pour ne pas blesser. Réjouis-toi de voir des heureux, sois ému quand tu vois souffrir ; et n'oublie ni le bien à faire, ni les pièges à éviter. À cette conduite que gagneras-tu ? qu'on ne te nuise pas ? Non : mais tu ne seras pas dupe. Au reste, le plus que tu pourras, réfugie-toi dans la philosophie : elle te couvrira de son égide ; tu seras, dans son sanctuaire, en sûreté ou plus sûr qu'ailleurs. On ne se heurte contre la foule qu'en faisant route avec elle. Qu'ai-je à te dire encore ? Ne te vante point de cette même philosophie : elle a maintes fois failli perdre ceux qui la pratiquaient avec trop de hauteur et d'indépendance. Qu'elle extirpe tes vices sans reprocher les leurs aux autres : qu'elle n'ait point horreur des usages reçus, et ne se donne point l'air de condamner tout ce qu'elle ne fait pas. La sagesse peut aller sans faste, sans offusquer les gens.

LETTRE CIV.

Une indisposition de Sénèque. Tendresse de sa femme pour lui. Les voyages ne guérissent point les maux de l'âme. Vivre avec les grands hommes de l'antiquité.

J'ai fui dans ma terre de Nomentanum... devine quoi ? « La ville ? » Non, mais la fièvre qui s'annonçait. Déjà elle mettait la main sur moi : je fis bien vite préparer ma

voiture, malgré ma Pauline, qui voulait me retenir. « Le mal est à son début, disait le médecin, le pouls agité, inégal, troublé dans sa marche naturelle. » Je m'obstine à partir : je donne pour raison ce mot de mon honoré frère Gallio qui, pris d'un commencement de fièvre en Achaïe, s'embarqua aussitôt en s'écriant : « Ce n'est pas de moi, c'est du pays que vient le mal. » Voilà ce que je répétais à ma Pauline qui est cause que ma santé a plus de prix pour moi. Oui, comme je sais que sa vie tient à la mienne, je commence, par égard pour elle, à m'écouter un peu ; et aguerri par la vieillesse sur bien des points, je perds sur celui-ci le bénéfice de mon âge. Je me représente que dans ce vieillard respire une jeune femme qu'il faut ménager ; et comme je ne puis gagner sur elle d'être aimé avec plus de courage, elle obtient de moi que je m'aime avec plus de soin.

Il faut condescendre à nos légitimes affections ; et quelquefois, quand tout nous presserait de mourir, à la pensée des siens il faut, même au prix de la souffrance, rappeler à soi la vie et retenir le souffle qui s'exhale. L'honnête homme doit rester ici-bas, non tant qu'il s'y plaît, mais tant qu'il y est nécessaire. Celui qu'une épouse, qu'un ami ne touchent point assez pour l'arrêter plus longtemps sur la terre et qui s'obstine à mourir, est un égoïste. Vivre est aussi une loi à s'imposer quand l'intérêt des nôtres l'exige ; eussions-nous souhaité, commencé même de rompre avec la vie, n'achevons pas et prêtons-nous encore à leur tendresse. Généreuse est l'âme que son dévouement pour autrui rattache à l'existence ; plus d'un grand homme a fait ainsi. Mais la plus haute preuve de sensibilité, à mon sens, c'est quand la vieillesse, malgré son immense avantage de moins s'inquiéter du corps et d'user de la vie avec moins de regrets, devient plus attentive à se conserver, si elle sait que tel est le bonheur, l'utilité, le vœu de quelqu'un des siens. D'ailleurs cela porte avec soi sa joie et son salaire qui, certes, est assez doux. Quoi de plus agréable, en effet, que d'être chéri d'une épouse au point d'en devenir plus cher à soi-même ? Aussi ma Pauline peut compter que j'éprouve ses craintes pour moi, en outre des miennes.

Tu veux savoir si cette résolution de partir m'a bien ou mal réussi ? À peine eus-je quitté la lourde atmosphère de la ville et cette odeur des cuisines qui, toutes fumantes, toutes en travail, vomissent mêlé à la poussière tout ce qu'elles engouffrent de vapeurs infectes, j'ai senti dans mon être un changement subit. Juge combien mes forces ont dû croître quand j'ai pu atteindre mes vignes ! J'étais le coursier qu'on rend à la prairie, qui vole à sa pâture. Je me suis donc enfin retrouvé : j'ai vu disparaître cette langueur suspecte, qui ne promettait rien de bon ; déjà toute mon ardeur me revient pour l'étude. Non qu'un lieu y fasse beaucoup plus qu'un autre, si l'esprit ne se possède, l'esprit qui se crée, s'il veut, une retraite au sein même des occupations. Mais l'homme qui choisit telle contrée, puis telle autre, et veut saisir le repos à la course, trouvera partout de nouveaux tiraillements. Quelqu'un se plaignait à Socrate que les voyages ne lui avaient servi de rien ; le sage, dit-on, lui repartit : « Ce qui vous arrive est tout simple ; vous voyagiez avec vous. » Heureux certains hommes, s'ils se sauvaient loin d'eux-mêmes ! Mais non : on est à soi-même son premier persécuteur, son corrupteur, son épouvantail.

Que gagne-t-on à franchir les mers, à errer de ville en ville ? Veux-tu fuir le mal qui t'obsède ? Il n'est pas besoin que tu sois ailleurs ; sois autre. Suppose-toi débarqué à Athènes, débarqué à Rhodes ; choisis à ton caprice toute autre ville : que te font les mœurs de ces pays ? Tu y portes les tiennes. La richesse te semble-t-elle le bonheur ? Tu trouveras ton supplice dans ta pauvreté, dans la pire de toutes, la pauvreté imaginaire. Car en vain possèdes-tu beaucoup ; quelque autre possédant davantage, tu te crois en déficit de tout ce dont il te surpasse. Places-tu le bonheur dans les dignités ? Tu souffriras de l'élection de tel consul, de la réélection de tel autre : quel dépit, si tu lis

plusieurs fois le même nom dans nos fastes ! Dans ton ambitieuse démence, tu ne verras plus ceux que tu dépasses, dès qu'un seul te devancera. Le plus grand des maux, penses-tu, c'est la mort ? Mais il n'y a de mal en elle que ce qui la précède, la peur. Tu t'effrayeras et du péril et de l'ombre du péril ; des chimères t'agiteront sans cesse. Car que te servira

D'avoir franchi tant d'hostiles cités,
Tant de bords dangereux par le Grec habités ?

La paix même sera pour toi fertile en alarmes. Ton âme une fois découragée, l'abri le plus sûr n'aura pas ta confiance ; et dès que le sentiment irréfléchi de la peur tourne en habitude, il paralyse jusqu'à l'instinct de la conservation. Il n'évite pas, il fuit : et l'on donne plus de prise aux dangers en leur tournant le dos. Tu croiras subir une bien grave infortune lorsque tu perdras quelqu'un que tu aimes : en quoi tu montreras autant d'inconséquence que si tu pleurais quand les arbres riants qui ornent ta demeure sont abandonnés de leurs feuilles. Tous les êtres qui réjouissent ton cœur, vois-les comme tu vois ces feuilles alors qu'elles verdoient ; car enfin, aujourd'hui l'un, demain l'autre, leur sort est de tomber ; mais de même qu'on regrette peu la chute des feuilles parce qu'elles se reproduisent, ainsi dois-tu prendre la perte de ceux que tu aimes et qui, dis-tu, font le charme de ta vie : ils se remplacent, s'ils ne peuvent renaître. « Mais ce ne seront plus les mêmes ! » Et toi, n'auras-tu pas changé ? Chaque jour, chaque heure fait de toi un autre homme ; et ce larcin du temps, visible chez autrui, s'il ne l'est pas chez toi, c'est qu'il s'opère à ton insu. Les autres semblent emportés de vive force, nous sommes furtivement dérobés à nous-mêmes.

Mais ces réflexions ne seront point les tiennes ; tu n'appliqueras pas ce baume à ta plaie ; toi-même sèmeras ta route d'inquiétudes sans fin, tantôt espérant, tantôt découragé. Plus sage, tu tempérerais l'un par l'autre : tu n'espérerais point sans méfiance, tu ne te méfierais point sans espoir.

Jamais changement de climat a-t-il en soi profité à personne ? Il n'a pas calmé la soif des plaisirs, mis un frein aux cupidités, guéri les emportements, maîtrisé les tempêtes de l'indomptable amour, délivré l'âme d'un seul de ses maux, ramené la raison, dissipé l'erreur. Mais comme l'enfant s'étonne de ce qu'il n'a jamais vu, pour un moment un certain attrait de nouveauté nous a captivés. Du reste l'inconstance de l'esprit, alors plus malade que jamais, s'en irrite encore, plus mobile, plus vagabonde par l'effet même du déplacement. Aussi les lieux qu'on cherchait si ardemment, on met plus d'ardeur encore à les fuir et, comme l'oiseau de passage, on vole plus loin, on part plus vite qu'on n'était venu. Les voyages te feront connaître des peuples et voir de nouvelles configurations de montagnes, des plaines d'une grandeur insolite pour toi, des vallons arrosés de sources intarissables, des fleuves offrant à l'observateur quelque phénomène naturel, soit le Nil, qui gonfle et déborde en été ; soit le Tigre, qui disparaît tout à coup pour se frayer sous terre un passage dont il sort avec toute la masse de ses eaux ; soit le Méandre, sujet d'exercice et de fiction pour tous les poètes, qui se replie en mille sinuosités et souvent, lorsqu'il approche de son lit, se détourne encore avant d'y rentrer : mais tout cela ne te rendra ni meilleur ni plus sage. C'est à l'étude qu'il faut recourir et aux grands maîtres de la sagesse, pour apprendre leurs découvertes, pour chercher ce qui reste à trouver. Ainsi l'âme se rachète de son misérable esclavage et ressaisit son indépendance. Tant que tu ignores ce que tu dois fuir ou rechercher, ce qui est nécessaire ou superflu, ce qui est juste, ce qui est honnête, tu ne voyageras pas, tu ne feras qu'errer. Tu n'as point d'aide à espérer de tes courses sans nombre ; car tes passions cheminent avec toi, car ton mal te suit. Et puisse-t-il ne faire que te suivre ! Il

serait à quelque distance : mais il est en toi, non à ta suite. Aussi t'obsède-t-il partout ; partout ton malaise est également cuisant. Il faut des remèdes au malade plutôt que des déplacements. L'homme qui s'est cassé la jambe ou donné une entorse ne monte ni sur une voiture ni sur un navire : il fait appeler le médecin pour rejoindre l'os rompu, pour replacer le muscle démis. Eh bien donc, croiras-tu qu'une âme foulée et fracturée sur tant de points se rétablisse par le changement de lieux ? L'affection est trop grave pour céder à une locomotion. Ce n'est pas à courir le monde qu'on devient médecin ou orateur : il n'y a de lieu spécial pour l'apprentissage d'aucun art ; et la sagesse, de tous le plus difficile, se ramasserait sur les grandes routes ? Il n'est point de voyage, crois-moi, qui te sorte de tes passions, de tes dépits, de tes craintes ; s'il en était, le genre humain tout entier se lèverait pour l'entreprendre. Tes passions ne lâcheront point prise : elles déchireront sur la terre et sur l'onde leur proie fugitive aussi longtemps que tu emporteras le principe de tes maux.

Tu t'étonnes de fuir en vain ? Ce que tu fuis ne t'a pas quitté. C'est à toi-même à te corriger ; rejette ce qui te pèse et mets à tes désirs au moins quelque borne. Purge ton âme de toute iniquité : pour que la traversée te plaise, guéris l'homme qui s'embarque avec toi. L'avarice te rongera tant que tu auras commerce avec des cœurs avares et sordides : ta morgue te restera tant que tu hanteras des superbes ; ton humeur implacable ne se perdra pas dans la compagnie d'hommes de sang ; tes accointances avec les débauchés raviveront tes feux adultères. Si tu veux dépouiller tes vices, fuis au plus loin les vicieux exemples. L'avare, le séducteur, l'homme cruel, l'artisan de fraudes, si contagieux par leur seule approche, sont en toi. Passe au camp des hommes vertueux. Vis avec les Catons, avec Tubéron, avec Lælius, ou, s'il te prend envie de visiter aussi les Grecs, avec Socrate, avec Zénon. L'un t'enseignera à mourir quand la nécessité l'exigera ; l'autre, à prévenir même la nécessité. Vis avec un Chrysippe, un Posidonius. Ceux-là te transmettront la science des choses divines et humaines ; ceux-là te prescriront d'agir, de n'être pas seulement un habile discoureur qui débite ses phrases pour le plaisir des oreilles, mais de te faire une âme vigoureuse et inflexible à toutes menaces. Car l'unique port de cette vie agitée, orageuse, c'est le dédain de tout ce qui peut advenir ; c'est la lutte résolue, à découvert, qui reçoit en face les traits de la Fortune, sans l'esquiver, sans la marchander. La nature nous donne la passion des grandes choses ; et comme les animaux reçurent d'elle, les uns la férocité, les autres la ruse, d'autres l'instinct de la crainte, ainsi l'homme lui doit cette fierté et cette élévation du cœur qui cherchent la vie la plus honorable, non la plus exempte de péril : car en lui tout respire le ciel, modèle et but dont il se rapproche autant que peuvent le faire les pas d'un mortel. Il appelle le grand jour, il aime à se croire devant ses juges et ses approbateurs. Roi de l'univers, supérieur à tout ici-bas, devant quoi s'humilierait-il ? Rien lui semble-t-il assez accablant pour qu'il courbe sa noble tête ?

Ce couple affreux à voir, la souffrance et la mort,

ne l'est nullement pour qui ose l'envisager d'un œil fixe et percer de trompeuses ténèbres. Mainte fois les terreurs de la nuit se changent au matin en objets de risée.

Ce couple affreux à voir, la souffrance et la mort,

dit si bien Virgile, et non point affreux *en réalité*, mais seulement *à voir* ; il entend que c'est pure vision, que ce n'est rien. Qu'y a-t-il là, répétons-le, d'aussi formidable que ce qu'en publie la renommée ? Qu'y a-t-il, je te prie, Lucilius, pour qu'un homme de cœur craigne la souffrance, un mortel la mort ?

Je ne vois que gens qui réputent impossible ce qu'ils n'ont pu faire ; et puis nos doctrines sont trop hautes, disent-ils, elles passent les forces de l'homme, Ah ! combien j'ai d'eux meilleure opinion qu'eux-mêmes ! Eux aussi peuvent, mais ils ne veulent pas. L'essai qu'on leur demande a-t-il jamais trahi ceux qui l'ont tenté ? N'a-t-il pas toujours paru plus facile à l'exécution ? Ce n'est point parce qu'il est difficile que nous n'osons pas ; c'est parce que nous n'osons pas, qu'il est difficile. D'ailleurs, s'il vous faut un exemple, prenez Socrate, vieillard éprouvé par tous les malheurs, poussé sur tous les écueils, et que n'ont vaincu ni la pauvreté, aggravée encore par ses charges domestiques, ni les fatigues des camps qu'il dut subir aussi, ni les tracasseries de famille dont il fut harcelé, soit par une femme aux mœurs intraitables, à la parole hargneuse, soit par d'indociles enfants qui ressemblaient plus à leur mère qu'à leur père. Quelle vie passée presque toute ou à la guerre, ou sous la tyrannie, ou sous une liberté plus cruelle que la guerre et que les tyrans ! Après vingt-sept ans de combats, la fin des hostilités fut l'abandon d'Athènes à la merci de trente tyrans, la plupart ennemis de Socrate. Pour calamité dernière, une condamnation le flétrit des imputations les plus accablantes. On l'accusa d'attenter à la religion et de corrompre les jeunes gens qu'il soulevait, disait-on, contre les dieux, contre leurs parents et la république : puis vinrent les fers et la ciguë. Tout cela, bien loin de troubler son âme, ne troubla même pas son visage. Il mérita jusqu'à la fin l'éloge admirable, l'éloge unique que jamais nul ne le vit plus gai ni plus triste que de coutume : il fut toujours égal dans ces grandes inégalités du sort.

Veux-tu un second exemple ? Prends M. Caton, ce héros plus moderne, que la Fortune poursuivit d'une haine encore plus vive et plus opiniâtre. Traversé par elle dans tous les actes de sa vie, et jusque dans celui de sa mort, il prouva néanmoins qu'un grand cœur peut vivre et mourir en dépit d'elle. Son existence se passa toute soit dans les guerres civiles, soit à une époque déjà grosse de guerres civiles ; et l'on peut dire de lui, comme de Socrate, qu'il vécut dans une patrie esclave, à moins qu'on ne prenne Pompée, César et Crassus, pour les hommes de la liberté. Personne ne vit changer Caton, quand la république changeait sans cesse : toujours le même dans toute situation, préteur ou repoussé de la préture, accusé ou chef de province, au forum, aux armées, à l'heure du trépas. Enfin, au milieu de toute cette république en détresse, quand d'un côté marchait César appuyé des dix plus braves légions, de tant d'étrangers ses auxiliaires, et quand de l'autre était Pompée, Caton seul suffit contre tous. Quand ceux-là penchaient pour César, ceux-ci pour Pompée, Caton lui seul forma un parti à la liberté. Embrasse dans tes souvenirs le tableau de ces temps, tu verras d'une part le petit peuple et tout ce vulgaire enthousiaste des choses nouvelles ; de l'autre, l'élite des Romains, l'ordre des chevaliers, tout ce qu'il y avait dans l'État de vénéré, de distingué ; et, délaissés au milieu de tous, la république et Caton. Ah ! sans doute, tu considéreras avec admiration

Agamemnon, Priam, et terrible à tous deux
Achille… ;

car il les improuve tous deux, il les veut désarmer tous deux. Voici comme il juge au sujet de l'un et de l'autre : « Si César triomphe, je me condamne à mourir ; si c'est Pompée, je m'exile. » Qu'avait-il à craindre celui qui, défait ou vainqueur, s'infligeait les peines qu'on n'attend que du plus implacable ennemi ? Il mourut donc, selon son propre arrêt. Vois si l'homme peut supporter les travaux : il conduisit à pied son armée à travers les solitudes de l'Afrique ; s'il est possible d'endurer la soif : Caton, sur des collines arides, dépourvu de bagages, traînant après lui les débris de ses légions

vaincues, souffrit la disette d'eau sans quitter sa cuirasse, et chaque fois que s'offrait l'occasion de boire, il but toujours le dernier. Vois si l'on peut mépriser et les honneurs et les affronts : le jour même où on lui refuse la préture, il joue à la paume sur la place des comices. Vois si l'on peut ne pas trembler devant des puissances supérieures : il provoque à la fois César et Pompée, quand nul n'osait offenser l'un que pour gagner les bonnes grâces de l'autre. Vois si la mort peut se dédaigner aussi bien que l'exil : Caton s'imposa l'exil ou la mort, et pour prélude la guerre. Nous pouvons donc contre pareil sort avoir même courage : il ne faut que vouloir soustraire sa tête au joug. Or avant tout répudions les voluptés : elles énervent, elles efféminent, elles exigent trop de choses, et toutes ces choses, c'est à la Fortune qu'il les faut mendier. Ensuite méprisons les richesses, ce salaire de tant d'esclavages. Renonçons à l'or, à l'argent, à tout cet éclat qui pèse sur les heureux du siècle : sans sacrifice point de liberté ; et qui tient la liberté pour beaucoup doit tenir pour bien peu tout le reste.

LETTRE CV.

Ce qui fait la sécurité de la vie. Des mauvaises consciences.

Les règles que tu dois observer pour jouir d'un peu de sûreté dans la vie, les voici, sauf à toi à les prendre, et j'en suis d'avis, comme des préceptes d'hygiène que je te donnerais pour l'insalubre climat d'Ardée. Cherche à voir quels sont les motifs qui poussent un homme à perdre son semblable, tu trouveras l'espérance, l'envie, la haine, la crainte, le dédain. De tous ces motifs le dédain est le moins grave, au point que beaucoup l'acceptèrent comme préservatif, comme abri. On foule, il est vrai, l'homme qu'on dédaigne, mais on passe outre. Nul ne s'acharne, nul ne s'étudie à persécuter l'objet de ses dédains. On oublie même l'ennemi couché par terre pour combattre l'ennemi debout.

Tu éluderas l'espoir du méchant, en ne possédant rien qui excite la convoitise et l'improbité, rien qui ait trop d'éclat : car on est désireux de ce qui brille, bien qu'on le connaisse peu.

Pour échapper à l'envie, tu ne feras ni étalage de ta personne, ni vanité de tes biens ; tu sauras jouir dans le secret de ton cœur.

La haine est fille de l'offense : on l'évite, si l'on ne fait d'injure gratuite à personne ; c'est de quoi le bon sens te garantira. Voici qui fut pour beaucoup un écueil : on a parfois encouru des haines sans avoir proprement d'ennemi. Si tu n'inspires pas la crainte, tu le devras à la médiocrité de ta fortune, et à la douceur de ton caractère. Que les gens sachent qu'on peut te choquer sans péril grave ; qu'avec toi la réconciliation soit facile et loyale. Il est aussi triste de se faire craindre chez soi qu'au dehors, par ses serviteurs que par ses enfants. Il n'est personne qui ne soit assez fort pour nuire. Et puis, qui se fait craindre craint à son tour : nul n'a pu lancer la terreur en gardant sa sécurité.

Reste le dédain, dont la mesure est à la discrétion de celui qui le prend pour égide, qui l'accepte parce qu'il l'a voulu, non parce qu'il le mérite : disgrâce qu'on oublie dans la pratique du bien et dans l'amitié de ceux qui ont du pouvoir chez quelque puissant : il sera bon de s'approcher d'eux, non de s'y accrocher ; le secours pourrait coûter plus que le péril.

Mais rien ne te servira mieux que de vivre dans le repos, de t'entretenir fort peu avec les autres, beaucoup avec toi. Il se glisse dans les entretiens je ne sais quel charme insinuant, qui, de même que l'ivresse ou l'amour, nous arrache nos secrets. Nul ne tait

ce qu'il entend dire ; nul ne dit uniquement ce qu'il a entendu. Qui n'a pas tu la chose ne taira pas l'auteur. Chacun a pour quelque autre la même confiance qu'on a mise en lui. Si maître qu'il soit de sa langue, ne se fût-il livré qu'à un seul, il aura un peuple de confidents ; et le secret d'hier devient la rumeur du jour. La grande base de la sécurité consiste à ne rien faire d'inique. Celui qui cède au génie du mal mène une vie de trouble et d'anxiété ; ses frayeurs égalent ses prévarications, et son esprit n'est jamais en paix. Les alarmes suivent le délit : captif de sa conscience qui ne lui permet aucune distraction, tout malfaiteur est sans cesse sommé de lui répondre. On souffre la peine dès qu'on l'attend ; on l'attend quand on la mérite. Une mauvaise conscience peut trouver sûreté quelque part, nulle part sécurité. On a beau n'être pas découvert, on se dit qu'on peut l'être ; et dans le sommeil on tressaille, et l'on ne peut ouïr parler d'un crime sans songer au sien. Il ne semble point assez effacé, assez invisible. Le coupable a parfois la chance de rester caché ; la certitude, il ne l'a jamais.

LETTRE CVI.

Si le bien est corps. Fuir les subtilités.

Si je réponds un peu tard à tes lettres, ce n'est pas que trop d'occupations se disputent mon temps : ne te paye jamais d'une telle excuse ; j'ai du loisir, et en a toujours qui veut. Les affaires ne cherchent personne ; c'est nous qui courons nous y jeter, et qui croyons que tous ces embarras sont l'enseigne du bonheur. Pourquoi est-ce donc que je n'ai pas sur-le-champ répondu à tes questions ? c'est qu'elles rentraient dans la contexture de l'ouvrage où tu sais que je veux embrasser toute la philosophie morale, et éclaircir toutes les questions qui s'y rattachent. J'ai donc hésité si je t'ajournerais, ou si, en attendant que cette matière vînt en son ordre, je te donnerais une audience extraordinaire : j'ai cru plus honnête de ne pas faire languir un homme venu de si loin. J'extrairai donc ceci encore d'une série de choses qui se tiennent ; et s'il se présente quelque curiosité de ce genre, je préviendrai ta demande et te l'enverrai. Que sera-ce ? Tu veux le savoir ? De ces objets dont la connaissance amuse plus qu'elle ne sert ; comme est ta question : « Le bien est-il un corps ? »

Le bien agit, car il est utile : or ce qui agit est corps. Le bien donne du mouvement à l'âme, il en est comme la forme et le moule ; ce qui est le propre d'un corps. Les biens du corps sont corps eux-mêmes ; donc il en est ainsi des biens de l'âme, car l'âme aussi est corps. Le bien de l'homme est nécessairement un corps, l'homme étant corporel. Ou je me trompe, ou ce qui l'alimente, ce qui conserve ou rétablit sa santé est corps aussi : donc également le bien de l'homme est corps. Tu ne douteras pas, je pense, que les passions ne soient corps (pour intercaler ici un autre point dont tu ne parles pas) ; par exemple : la colère, l'amour, la tristesse. Si tu en doutais, vois comme elles changent tous les traits, obscurcissent le front, épanouissent le visage, appellent la rougeur ou refoulent le sang. Comment des signes aussi manifestes seraient-ils imprimés au corps par autre chose qu'un corps ? Si les passions sont corps, les maladies de l'âme, l'avarice, la cruauté, les vices endurcis et arrivés à l'état incurable, et encore la perversité et toutes ses espèces, comme la malignité, l'envie et la superbe, le sont aussi. Il en sera de même des biens, d'abord par la raison des contraires, ensuite parce qu'ils t'offrent les mêmes indices. Ne vois-tu pas quelle vivacité donne aux yeux le courage ; quelle force d'attention, la prudence ; quelle modestie paisible, le respect ; quelle sérénité, la joie ; quel air rigide, la sévérité ; quelle aisance calme, la franchise ? Il faut donc que ce qui change la couleur des corps et leur

manière d'être, que ce qui exerce sur eux tant d'empire soit corps aussi. Or toutes les vertus susdites sont des biens, comme tout ce qui vient d'elles. Est-il douteux que ce qui touche ne soit corps ?

Un corps seul peut toucher et peut être touché,

comme dit Lucrèce. Or tous les agents dont je parle ne changeraient pas le corps s'ils ne le touchaient, donc ils sont corps. Il y a plus : tout ce qui possède force d'impulsion, de contrainte, de rappel, de commandement, est corps. Car enfin, ne voit-on pas la crainte retenir, l'audace précipiter, le courage pousser et donner l'élan, la modération imposer un frein et rappeler, la joie exalter l'âme, la tristesse l'abattre ? Tous nos actes, en un mot, se font sous l'empire de la perversité ou de la vertu ; ce qui commande au corps n'est autre chose qu'un corps ; de même ce qui le violente. Le bien du corps est corporel ; le bien de l'homme est aussi le bien du corps, et partant corporel.

Après avoir fait pour toi, selon ton désir, acte de complaisance, souffre que je me dise ce que déjà je t'entends dire. Nous jouons là comme aux échecs ; nous émoussons sur des choses vaines la subtilité de notre esprit : tout cela ne fait pas des hommes de bien, mais des doctes. La sagesse est plus accessible, elle est surtout plus simple : avec peu de science on arrive au bon esprit. Mais, comme nous prodiguons sans fruit tout le reste, ainsi faisons-nous de la philosophie même. Nous portons partout, et jusque dans la science, l'intempérance qui nous travaille : nous étudions non pour la vie réelle, mais pour l'école.

LETTRE CVII.

Se préparer à toutes les disgrâces. Suivre sans murmurer les ordres de Dieu.

Qu'est devenue ta rare prudence ? Et cette sagacité qui appréciait si bien les choses ? Où est ton grand courage ? Une bagatelle te désole ! Tes esclaves, te voyant si affairé, ont cru le moment bon pour s'enfuir. Prends que c'étaient de faux amis, (et en vérité laissons-leur le nom d'amis que leur donne ce bon Épicure) ; pour qu'ils ne compromettent pas plus scandaleusement tous tes intérêts, passe-toi de gens qui mettaient ta surveillance aux abois, et faisaient de toi un maître aussi fâcheux que ses valets. Rien en cela d'étrange, rien d'inattendu. S'en émouvoir est aussi ridicule que de se plaindre d'être éclaboussé en pleine rue ou crotté dans la boue. Tu es sujet, dans la vie, aux mêmes accidents qu'en un bain public, dans une foule, en voyage, les uns prémédités, les autres fortuits. Ce n'est pas une affaire de plaisir que la vie. Engagé dans une longue carrière, il faut que l'homme trébuche, et chancelle, et tombe, et s'épuise et s'écrie : « Ô mort ! » c'est-à-dire qu'il mente. Ici tu laisseras en chemin un compagnon, là tu enterreras l'autre, un troisième te menacera. Voilà par quels encombres il te faut parcourir cette route hérissée d'écueils. « Un ami vouloir ma mort ! » Prépare ton âme à tout cela : tu es venu, sache-le bien, où éclate la foudre ; tu es venu sur des bords

Qu'habitent les chagrins et les remords vengeurs,
Et la triste vieillesse et les pâles douleurs.

C'est dans cette compagnie que la vie doit s'achever. Éviter tant d'ennemis, tu ne le peux ; les braver est possible, et on les brave quand on y a songé souvent et tout prévu

d’avance. On affronte plus hardiment le péril contre lequel on s’est longuement aguerri ; et les plus dures atteintes, dès qu’on s’y attend, s’amortissent, comme les plus légères effrayent, si elles sont imprévues. Tâchons que rien ne le soit pour nous ; et comme tout mal dans sa nouveauté pèse davantage, tu devras à une méditation continuelle de n’être neuf pour aucun.

« Mes esclaves m’ont abandonné ! » D’autres ont pillé leur maître, l’ont calomnié, massacré, trahi, foulé aux pieds, empoisonné, poursuivi criminellement. Tout ce que tu dirais de pire est arrivé mille fois. Et puis, quelle multitude et quelle variété de traits nous menacent ! Les uns déjà nous ont percés ; on brandit les autres : en ce moment même ils arrivent ; beaucoup, qui vont frapper autrui, nous effleurent. Ne soyons surpris d’aucune des épreuves pour lesquelles nous sommes nés : nul n’a droit de s’en plaindre, elles sont communes à tous. Je dis à tous, car celui même qui y échappe pouvait les subir ; or la loi juste est celle non point qui a son effet sur tous, mais qui est faite pour tous. Imposons à notre âme la résignation, et payons sans gémir les tributs d’un être mortel. L’hiver amène les frimas, souffrons son âpreté ; l’été revient avec ses chaleurs, endurons-les ; une température malsaine attaque notre santé, sachons être malades. Tantôt une bête sauvage se jettera sur nous, ou un homme plus féroce que toute bête sauvage. L’onde nous ravira ceci, la flamme cela. C’est la constitution des choses : la changer nous est impossible ; ce que nous pouvons, c’est de nous élever à cette hauteur d’âme, si digne de la vertu, qui souffre avec courage les coups du hasard et veut ce que veut la nature. Or la nature, comme tu vois, gouverne ce monde par le changement. Aux nuages succède la sérénité ; les mers se soulèvent après le calme ; les vents soufflent alternativement ; le jour remplace la nuit ; une partie du ciel s’élève sur nos têtes, l’autre plonge sous nos pieds : c’est par les contraires que la permanence des choses se maintient. Voilà sur quelle loi il faut nous régler : suivons-la, obéissons-lui : quoi qu’il arrive, pensons que cela devait arriver, et renonçons à quereller la nature.

Le mieux est de souffrir, quand le remède est impossible ; contre le divin auteur de tout événement n’essayons nulle plainte et marchons dans ses voies. Mauvais soldat est l’homme qui suit son général à contre-cœur. Recevons avec dévouement et avec joie ses commandements ; ne troublons point, lâches déserteurs, la marche de cette belle création où tout ce que nous souffrons est partie nécessaire. Disons à Jupiter, qui tient le gouvernail et dirige le grand tout, ce que lui dit le stoïcien Cléanthe en vers éloquents que l’exemple de l’éloquent Cicéron me permet de traduire en notre langue. S’ils te plaisent, tu m’en sauras gré ; sinon, songe à Cicéron dont je n’ai fait que suivre l’exemple.

Roi des champs étoilés, ô père, sois mon guide :
Où tu veux, sans tarder et d’un pas intrépide
Je te suis. C’est la loi, que j’en murmure ou non ;
Et le destin s’impose au méchant comme au bon :
Je cède, il me conduit ; je résiste, il m’entraîne.

Ainsi doit-on vivre et parler. Que le destin nous trouve prêts et déterminés. Il n’est d’âme grande que celle qui s’abandonne à Dieu : c’est aux âmes étroites et dégénérées à tenter la lutte, à calomnier l’ordre de l’univers, à vouloir réformer la Providence, plutôt qu’elles-mêmes.

LETTRE CVIII.

Comment il faut écouter les philosophes. Attalus, Sotion, Pythagore. Tout rapporter à la vie pratique.

La question que tu me fais porte sur des choses bonnes à savoir seulement pour dire qu'on les sait. Mais enfin, puisque tel est leur mérite, et que tu es pressé, et que tu ne veux pas attendre le livre où je m'occupe à présent même à classer l'ensemble de la philosophie morale, je vais résoudre tes doutes. Toutefois je veux avant tout t'indiquer le moyen de diriger cette ardeur de savoir dont je te vois enflammé, et qui pourrait se faire obstacle à elle-même. Il ne faut ni butiner au hasard, ni envahir avidement tout le champ de la science : c'est partie par partie qu'on arrive à saisir le tout. On doit proportionner le fardeau à ses forces, et ne pas prendre au delà de ce qu'on peut porter. Ne puise pas selon ton désir, mais selon ta capacité. Commence par avoir l'âme bien réglée ; ta capacité répondra à tes désirs. Plus une telle âme reçoit, plus elle s'étend.

Voici un précepte que j'ai retenu d'Attalus, lorsque j'assiégeais son école, le premier à m'y rendre et le dernier à la quitter ; lorsque, durant ses promenades mêmes, je l'attirais dans l'une de ces discussions instructives auxquelles il se prêtait de bonne grâce, qu'il provoquait même. « Le maître et le disciple, disait-il, doivent avoir un but commun et vouloir, l'un se rendre utile, l'autre profiter. » Que celui qui vient aux leçons d'un philosophe y recueille chaque fois quelque fruit, et s'en retourne ou plus sage ou plus près de l'être. Et il en sera ainsi : car telle est l'influence de la philosophie, que non-seulement ses prosélytes, mais tous ceux qui l'approchent y gagnent. Qui s'expose au soleil brunira son teint, bien qu'il n'y vienne pas pour cela ; qui s'arrête et fait longue séance dans la boutique d'un parfumeur emporte avec soi l'odeur du lieu ; de même, au sortir de chez un philosophe, quelque chose de lui nous suit nécessairement et nous profite, tout inattentifs que nous soyons. Pèse bien mes termes : je parle d'inattention, non de répugnance.

« Mais quoi ? N'avons-nous pas vu des hommes suivre maintes années un professeur de sagesse, et ne pas prendre la moindre teinte de ses doctrines ? » Comment ne les aurais-je pas vus ? Et c'étaient les plus persistants, les plus assidus, ceux que j'appelle, moi, non pas disciples, mais piliers d'école. D'autres viennent pour entendre, non pour retenir, comme on va au théâtre chercher le plaisir et amuser son oreille de paroles, de chant ou de drames. Pour la plupart de ces habitués tu verras les leçons du philosophe n'être qu'un passe-temps d'oisifs. Ils ne songent point à s'y défaire de quelque vice, à y recevoir quelque règle de vie pour redresser leurs mœurs : ils ne veulent que goûter la satisfaction de l'oreille. Quelques-uns pourtant apportent leurs tablettes ; mais au lieu de choses, ils y notent des mots qu'ils répéteront sans fruit pour les autres, comme ils les entendent sans fruit pour eux-mêmes. Il en est qu'échauffent les grands traits d'éloquence et qui entrent dans la passion de l'orateur, aussi émus d'esprit que de visage ; transport pareil à celui de ces eunuques qui, au son de la flûte phrygienne, ont de l'enthousiasme à commandement. Ce qui les ravit, ce qui les entraîne, c'est la beauté des doctrines, et non plus la vaine harmonie des paroles. Qu'il se débite quelque vive tirade contre la mort, quelque fière apostrophe contre la fortune, les voilà prêts à faire ce qu'ils viennent d'ouïr. Ils sont pénétrés et tels qu'on le veut, si l'impression morale persiste, si leur noble élan ne se brise à l'heure même contre les railleries du monde, qui dissuade de toute vertu. Ces sentiments conçus avec tant d'ardeur, bien peu les remportent dans leurs foyers.

Il est facile d'allumer chez son auditeur l'amour de ce qui est bien : car la nature a donné à tous le fondement et le germe des vertus. Tous nous sommes faits pour toutes ; à l'approche d'une main habile, ces précieuses étincelles, pour ainsi dire assoupies, se

réveillent. N'entends-tu pas de quels applaudissements retentissent nos théâtres, quand il s'y prononce de ces choses que tout un peuple reconnaît et sanctionne d'une seule voix comme la vérité même ?

Oui, le pauvre a bien peu, mais tout manque à l'avare
Sans pitié pour autrui, pour lui même barbare.

À de tels vers l'homme le plus sordide applaudit, et la censure de ses propres vices le charme. Juge combien ces mots doivent avoir plus d'effet quand c'est un philosophe qui parle, lorsqu'à de salutaires préceptes se mêlent quelques vers qui les gravent plus efficacement dans les consciences peu éclairées ! « Car, comme a dit Cléanthe, de même que notre souffle produit un son plus éclatant s'il est comprimé dans l'étroite capacité d'un long tube d'où il sort enfin par un plus large orifice, ainsi la gêne et la contrainte du vers donnent à nos pensées un nouvel éclat. » La même chose que l'on écoute sans intérêt, qui effleure l'attention si on l'exprime en prose, dès que le rythme lui vient en aide, que la pensée, déjà heureuse, se plie aux entraves et à la précision du mètre, elle nous arrive comme le trait que darde un bras nerveux. On parle en cent façons du mépris des richesses ; on nous enseigne par de fort longs discours à mettre nos biens en nous-mêmes, non dans nos patrimoines, que celui-là est opulent qui s'accommode à sa pauvreté et se fait riche de peu. Mais l'esprit est bien plus vivement frappé, quand on récite des vers comme ceux-ci :

Le moins pauvre est celui qui désire le moins ;
Tes vœux seront comblés s'ils suivent tes besoins.

Ces maximes et d'autres semblables nous arrachent l'aveu de leur évidence. Ceux mêmes à qui rien ne suffit s'extasient, se récrient, déclarent la guerre aux richesses. Quand tu leur verras cette disposition, insiste, presse et fortifie ton dire ; plus d'équivoques, de syllogismes, de chicanes de mots, de vains jeux de subtilité. Tonne contre l'avarice, tonne contre le luxe ; et si l'impression est visible, si les âmes s'ébranlent, redouble encore de véhémence. On ne saurait croire combien profitent de telles allocutions qui tendent à guérir les âmes et n'ont pour but que le bien des auditeurs. Il est bien facile de gagner de jeunes esprits à l'amour de l'honnête et du juste ; dociles encore, ils ne sont gâtés qu'à la surface ; que de prise a sur eux la vérité, si elle trouve un avocat digne d'elle !

Pour moi, certes, lorsque j'entendais Attalus discourir sur les vices, les erreurs, les maux de la vie, j'ai souvent pris en pitié la race humaine ; et lui me paraissait sublime et supérieur aux plus élevés des mortels. « Je suis roi, » disait-il ; et à mes yeux il était bien plus : car il avait droit de censure sur les rois de la terre. Venait-il à faire l'éloge de la pauvreté, à démontrer combien au delà du nécessaire tout n'est plus qu'inutilité, gène et fardeau, j'étais prêt mainte fois à ne sortir que pauvre de son école. S'il flétrissait nos voluptés, s'il vantait la continence, la sobriété, une âme pure de tout plaisir illicite ou même superflu, je brûlais de couper court à l'intempérance et à la sensualité. Quelque chose m'est resté de ces leçons : car j'avais abordé tout le système avec enthousiasme ; puis, ramène aux pratiques du monde, j'ai peu conservé de ces bons commencements. Depuis lors, j'ai pour toute la vie renoncé aux huîtres et aux champignons : ce sont là non des aliments, mais de perfides douceurs qui forcent à manger quand on n'a plus faim, charme bien senti des gourmands qui engloutissent plus qu'ils ne peuvent tenir : cela passe facilement et se vomit de même. Depuis lors, je me suis à jamais interdit les parfums, la meilleure odeur pour le corps étant de n'en avoir

aucune. Depuis lors, j'ai sevré de vin mon estomac, et j'ai dit aux bains à étuves un éternel adieu : se rôtir le corps et l'épuiser de sueurs m'a paru une recherche fort inutile. Les autres habitudes dont je m'étais défait sont revenues ; de façon pourtant qu'en cessant de m'abstenir je garde une mesure assez voisine de l'abstinence, ce qui peut-être est plus difficile ; car pour certaines choses le retranchement total coûte moins que l'usage modéré.

Puisque je t'ai commencé l'histoire des premières ferveurs de ma jeunesse philosophique, suivies des tiédeurs du vieil âge, je puis sans rougir t'avouer de quel beau feu Sotion m'a enflammé pour Pythagore. Il expliquait pourquoi ce philosophe et, après lui, Sextius s'étaient abstenus de la chair des animaux. Leurs motifs à chacun différaient, mais tous deux en avaient d'admirables. Sextius pensait qu'il existe assez d'aliments pour l'homme sans qu'il verse le sang, et que la cruauté devient habitude, dès qu'on se fait du déchirement des chairs un moyen de jouissance. « Réduisons, ajoutait-il, les éléments de sensualité ; » et il finissait en disant que notre variété de mets est aussi contraire à la santé que peu faite pour le corps

Au dire de Pythagore, une parenté universelle lie tous les êtres, et une transmutation sans fin les fait passer d'une forme à une autre. À l'en croire, nulle âme ne périt ni même ne cesse d'agir, sauf le court moment où elle revêt une autre enveloppe. Sans chercher ici après quelles successions de temps et quels domiciles tour à tour habités, elle retourne à la forme humaine, toujours est-il que Pythagore a imprimé aux hommes l'horreur du crime et du parricide, puisqu'ils pourraient, sans le savoir, menacer l'âme d'un père ; et porter un fer ou une dent sacrilège sur cette chair où logerait un membre de leur famille.

Après cet exposé, que Sotion enrichissait d'arguments à lui : « Tu ne crois pas, s'écriait-il, que les âmes ont des corps divers pour destinations successives, et que ce qu'on appelle mort est une transmigration ? Tu ne crois pas que chez l'animal qui broute l'herbe, chez ceux qui peuplent l'onde ou les forêts, séjourne ce qui fut l'âme d'un homme ? Tu ne crois pas que rien en ce monde ne meurt, mais change de lieu seulement ; qu'à l'exemple des corps célestes et de leurs révolutions marquées, chaque être qui respire a ses métamorphoses, chaque âme son cercle à parcourir ? Tout cela, de grands hommes l'ont cru ! Suspends donc ton jugement ; et en attendant, respecte tout ce qui a vie. Si cette doctrine est vraie, s'abstenir de la chair des animaux sera s'épargner des crimes. Si elle est fausse, ce sera frugalité. Que peux-tu perdre à me croire ? C'est une pâture de lions et de vautours que je t'arrache. »

Frappé de ces discours, je m'abstins dès lors de toute nourriture animale ; et un an de ce régime me l'avait rendu facile, agréable même. Mon esprit m'en paraissait devenu plus agile ; et je ne jurerais pas aujourd'hui qu'il ne l'était point. Tu veux savoir comment j'ai discontinué ? L'époque de ma jeunesse tomba sous le principat de Tibère : on proscrivait alors des cultes étrangers ; et parmi les preuves de ces superstitions était comptée l'abstinence de certaines viandes. À la prière donc de mon père, qui craignait peu d'être inquiété, mais qui n'aimait point la philosophie, je repris mon ancienne habitude ; et il n'eut pas grand'peine à me persuader de faire meilleure chère.

Attalus vantait aussi l'usage d'un matelas qui résiste ; tel est encore le mien à mon âge : l'empreinte du corps n'y paraît point.

Tout ceci est pour te montrer quelle ardeur véhémente emporte une âme neuve vers toutes les bonnes doctrines, dès qu'on l'y exhorte, dès qu'on l'y pousse. Mais le mal et la faute viennent en partie des maîtres qui enseignent l'art de disputer, non de vivre, et en partie des disciples qui arrivent déterminés à cultiver leur esprit, sans songer à l'âme ; si bien que la philosophie n'est plus que de la philologie. Il importe beaucoup,

dans toute étude, de bien savoir quel but on s'y propose. L'apprenti grammairien qui va feuilletant Virgile n'y lit pas ce beau trait :

… Le temps fuit, ce temps irréparable,

pour se dire : « Alerte ! si je ne me hâte, me voilà en arrière. Les jours me poussent, poussés eux-mêmes par une rapidité fatale ; emporté sans le sentir, je règle toute chose au futur ; tout se précipite et je dors. » Non : mais il observera que chaque fois que Virgile parle de la vitesse du temps, il emploie le verbe *fuir* :

Tu vois nos plus beaux jours fuir, hélas ! les premiers.
Puis vient la maladie et la triste vieillesse,
Le travail, et la faux de l'horrible déesse.

Celui qui lit en philosophe rapporte ces mêmes vers à leur véritable intention. « Jamais, pense-t-il, Virgile ne dit que les jours *marchent*, mais qu'ils *fuient*, allure la plus rapide de toutes ; « et que nos plus beaux jours nous sont le plus tôt ravis. » Que tardons-nous ? Prenons-donc aussi notre élan, pour rivaliser de vitesse avec la chose la plus prompte à nous échapper ? Au meilleur qui s'envole, le moins bon succède. Comme le vin le plus pur est le premier qu'on verse de l'amphore, tandis que le plus épais et le plus trouble reste au fond, ainsi de notre vie : la meilleure part se présente la première. Nous la laissons épuiser aux autres, ne nous réservant que la lie. Gravons ceci dans notre âme, comme un oracle accepté par nous :

Tu vois nos plus beaux jours fuir, hélas ! les premiers.

Pourquoi les plus beaux ? Parce que le reste n'est qu'incertitude. Pourquoi encore ? Parce que jeune on peut s'instruire, on peut tourner au bien son esprit flexible et encore maniable ; parce que cette saison est faite pour les travaux, faite pour les études qui donnent l'essor à la pensée, pour les exercices qui fortifient le corps. Les âges suivants sont plus lourds, plus languissants, trop voisins du terme. Travaillons donc de toute notre âme et, sans songer aux dissipations du siècle, ne poursuivons qu'un but : que cette extrême célérité du temps, impossible à retenir, ne nous laisse point en arrière ; nos yeux s'ouvriraient trop tard. Aimons les jours de la jeunesse comme les plus beaux de tous, et assurons-nous-en la conquête. Tout bien qui fuit veut qu'on le saisisse. »

Telle n'est point la pensée du disciple qui lit ce vers avec des yeux de grammairien. Il ne voit pas que « les premiers jours sont les plus beaux, » parce qu'ensuite viennent les maladies, que la vieillesse nous serre de près et plane sur nos têtes pleines encore des rêves de l'adolescence ; mais il se dit que Virgile place toujours ensemble les maladies et la vieillesse, alliance certes bien entendue, car la vieillesse, c'est une maladie incurable. Puis, autre remarque, quelle épithète applique-t-il à cet âge ? il l'appelle *triste* :

La maladie et la triste vieillesse,

Ne t'étonne pas que chaque esprit exploite le même sujet selon ses goûts. Dans le même pré, le bœuf cherche de l'herbe, le chien un lièvre, la cigogne des lézards. Qu'un philologue, un grammairien et un philosophe prennent tous trois la *République* de Cicéron, chacun porte ses réflexions sur un point différent. Le philosophe s'étonne qu'on ait pu avancer tant de paradoxes contre la justice ; quand le philologue aborde la

même lecture, il note avec soin qu'il y a deux rois de Rome dont l'un n'a point de père et l'autre point de mère : car on varie sur la mère de Servius ; pour Ancus, on ne lui donne pas de père ; on l'appelle petit-fils de Numa. Il note aussi que ce que nous nommons *dictateur*, ce que les histoires désignent sous ce titre, s'est appelé anciennement *maître du peuple* ; témoins encore aujourd'hui les livres des Augures ; et il est constaté que l'adjoint qu'il prend s'intitule *maître de la cavalerie*. Il n'a garde d'omettre que Romulus périt durant une éclipse de soleil ; qu'on en appelait au peuple du jugement des rois mêmes. Fenestella, entre autres, prétend que ce fait est consigné dans les livres des Pontifes.

Quand le grammairien ouvre le même volume, il y voit d'abord, comme vieux mots, *reapse* mis par Cicéron pour *reipsa*, et il porte cela sur son mémorial, et encore *sese* pour *seipse*. Puis il vient aux mots dont l'usage moderne a changé l'emploi, par exemple à ce passage : « Puisque c'est de la borne même que son interpellation nous a rappelés, » où Cicéron, comme les anciens, nomme *calcem* la borne du Cirque, qu'on appelle aujourd'hui *cretam*. Puis il recueille les vers d'Ennius, et surtout son épitaphe de Scipion l'Africain :

Nul n'a pu, soit Romain, soit ennemi de Rome,
Répondre dignement aux bienfaits du grand homme.

D'où il appert, à son sens, qu'autrefois *opera*, de même que le pluriel d'*opus*, avait la signification d'*auxilium*, Ennius ayant écrit *operæ pretium* pour exprimer que, citoyen ou ennemi, nul n'a pu rendre à Scipion le *prix de l'aide reçue*. Et quelle bonne fortune ensuite de trouver la phrase d'après laquelle Virgile crut pouvoir dire :

Du grand parvis des cieux
Sur lui la foudre gronde !

« Ennius, s'écrie-t-il, l'a volée à Homère, et Virgile à Ennius ; » car il y a dans cette même *République* de Cicéron ce distique d'Ennius :

Si jamais un mortel peut monter chez les dieux,
À moi seul est ouvert le grand parvis des cieux.

Mais de peur qu'à mon tour cette digression ne m'entraîne à faire le philologue ou le grammairien, je reviens à ma pensée, qu'il faut entendre et lire les philosophes pour apprendre d'eux le secret de la vie heureuse, pour leur dérober non des mots d'ancienne ou de nouvelle fabrique, des métaphores aventureuses et des figures de style, mais des préceptes salutaires, de sublimes et généreuses sentences qui puissent sur l'heure passer dans la pratique. Méditons-les si bien que leurs paroles revivent chez nous en actes.

Du reste, je ne sache point d'hommes plus mal méritants de tous leurs semblables que ceux qui ont appris la philosophie comme une sorte de profession mercenaire, gens qui vivent au rebours des règles de vie qu'ils donnent. Car répandus dans le monde, ils y sont les preuves vivantes de la vanité de leurs études, en se montrant esclaves de tous ces mêmes vices tant frondés par eux. Un précepteur de ce genre ne me vaudra jamais plus qu'un pilote travaillé de nausées pendant la tempête. Il faut tenir le gouvernail que le flot emporte, lutter sérieusement contre la mer, et dérober au vent les voiles : de quelle aide pourrait m'être le conducteur du navire frappé de stupeur et vomissant ? Or, dis-moi : y a-t-il navire battu d'aussi grandes tempêtes que l'est notre vie ? Il y faut non des phrases, mais une bonne manœuvre. De tout ce que ces gens disent, de tout ce

qu'ils jettent avec emphase à la foule ébahie, rien ne vient d'eux. Platon l'avait dit, Zénon l'avait dit, Chrysippe, Posidonius et toute une légion de valeur moindre. Pour prouver que cette morale est la leur, je leur offre un moyen : qu'ils fassent ce qu'ils enseignent.

Voilà les avis que j'avais à cœur de te faire tenir. Puis, pour satisfaire à ce que tu désires, je te réserve une lettre tout entière : je ne veux pas que tu abordes déjà fatigué une matière épineuse qui demande toute la force d'une attention réfléchie.

LETTRE CIX.

Si le sage est utile au sage, et comment.

Tu veux savoir « si le sage est utile au sage. » Nous disons que le sage est comblé de tous les biens, qu'il a atteint le faîte du bonheur ; et l'on demande si qui que ce soit peut être utile au possesseur de la suprême félicité. Les bons se servent entre eux, en ce sens qu'ils exercent leurs vertus et se maintiennent dans leur état de sagesse ; chacun d'eux désire avoir avec qui conférer et discuter. Le lutteur entretient son habileté par l'exercice ; le musicien stimule le musicien. Comme eux le sage a besoin de tenir ses vertus en haleine ; un autre sage l'excite comme il s'excite lui-même. « En quoi le sage sert-il au sage ? » Par l'élan qu'il lui donne, par les occasions de bien faire où il le convie. Il lui transmet aussi quelque chose de ses méditations, il l'instruit de ses découvertes ; car au sage même il en reste toujours à faire et de quoi donner carrière à son génie. Le méchant nuit au méchant : il le rend pire encore en réveillant sa colère, ses craintes, en entrant dans ses déplaisirs, en exaltant ses jouissances ; et jamais les méchants ne sont plus à plaindre que quand plusieurs associent leurs vices et mettent en commun leur perversité. Donc, par la règle des contraires, le bon sera utile au bon. « De quelle manière ? » dis-tu. Il lui apportera de la joie, il fortifiera sa confiance ; et à la vue du calme dont mutuellement ils jouissent, leur satisfaction croîtra encore. Et les connaissances qu'il lui communiquera ! Car le sage est loin de tout savoir ; et connût-il tout, quelque autre peut imaginer et indiquer des voies plus courtes qui mènent plus aisément tout son labeur à bien. Le sage servira le sage, non par son seul mérite, mais par le mérite de celui dont il se fait l'aide. Sans doute il peut, même livré à lui seul, développer ses ressources, aller de sa propre vitesse ; mais les exhortations n'encouragent pas moins le coureur. « Le sage ne profite pas au sage, mais à lui-même, sache-le. Ôte-lui son énergie propre, il ne fait plus rien. » Tu pourrais de même contester que la douceur soit dans le miel, puisque c'est la personne qui le mange qui doit avoir la langue et le palais appropriés à ce genre de saveur, de façon que le goût lui en soit agréable et non repoussant ; car il est des individus à qui, par l'effet de la maladie, le miel paraît amer. Il faut que nos deux sages soient tels que l'un puisse être utile, et que l'autre offre à son action une matière toute prête.

« Mais, dira-t-on, à une chaleur portée au plus haut degré ajouter encore de la chaleur est superflu ; à qui possède le souverain bien tout surcroît d'utilité n'importe guère. Est-ce que l'agriculteur, fourni de tous ses instruments, en va demander à autrui ? Est-ce que le soldat, armé de toutes pièces pour marcher au combat, désire encore des armes ? Ainsi du sage : il est pour le champ de la vie suffisamment pourvu, suffisamment armé. » À quoi je réponds : les corps mêmes pénétrés d'une extrême chaleur ont besoin d'une chaleur additionnelle pour se maintenir à ce point extrême. « Mais la chaleur se maintient par elle-même. » D'abord il y a peu d'analogie entre tes termes de comparaison. La chaleur est une, l'utilité est diverse. Ensuite la chaleur, pour

être chaleur, ne demande pas qu'on y ajoute ; mais le sage ne peut demeurer dans son état de perfection, s'il n'adopte quelques amis qui lui ressemblent, pour faire avec eux échange de vertus. Et ajoute qu'entre elles toutes les vertus sont amies. L'homme est donc utile à son pareil, dont il aime les vertus, et à qui il fournit l'occasion d'aimer en retour les siennes. Ce qui nous ressemble nous charme, surtout les cœurs honnêtes, qui savent nous goûter et se faire goûter de nous. D'ailleurs, nul autre que le sage ne possède l'art d'agir sur l'âme du sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse agir par la raison sur l'homme. Si donc pour agir sur la raison il est besoin de raison, de même, pour avoir action sur une raison parfaite, il en faut une qui le soit pareillement. Être utile se dit encore de ceux qui nous procurent des choses philosophiquement indifférentes, argent, crédit, sûreté, tout ce qui, pour l'usage de la vie, nous est cher ou indispensable : en quoi l'on peut dire que l'insensé lui-même sera utile au sage. Mais être utile au sage, c'est exciter l'âme aux choses conformes à sa nature, tant au moyen de sa vertu à elle que par la vertu de qui agit sur elle. Et ce ne sera pas sans profit même pour ce dernier : car il faut bien qu'en exerçant la vertu d'autrui il exerce aussi la sienne. Mais, fît-on abstraction du souverain bien ou de ce qui le produit, il n'est pas moins vrai que le sage peut être utile à son pareil. La rencontre d'un sage est pour le sage essentiellement désirable, parce qu'il est dans la nature que toujours le bon sympathise avec ce qui est bon, et qu'il s'affectionne à ce qui lui ressemble comme à lui-même.

Il est nécessaire, pour suivre mon argument, que je passe de cette question à une autre. On demande en effet « si le sage est homme à délibérer, à appeler qui que ce soit en conseil ? » ce qu'il est obligé de faire quand il descend à ces détails de la vie civile et domestique que j'appellerais des œuvres mortes. Alors il a besoin du conseil d'autrui, comme d'un médecin, d'un pilote, d'un avocat, d'un arrangeur de procès. Le sage sera donc utile au sage, en certains cas, par ses conseils ; mais dans les grands et divins objets dont j'ai parlé, ils exerceront leurs vertus en commun, et confondront leurs âmes et leurs pensées : ainsi profiteront-ils l'un à l'autre. D'ailleurs il est dans la nature de s'identifier avec ses amis, d'être heureux du bien qu'ils font comme de celui qu'on ferait soi-même. Eh ! sans cela, conserverions-nous nous-mêmes cette vertu, qui n'est forte que par l'exercice et par l'usage ? Or la vertu conseille de bien disposer le présent, de pourvoir à l'avenir, de délibérer, de tendre les ressorts de l'âme : ce développement, cet effort moral sera plus facile au sage qui se sera associé un conseil. Il cherche donc un homme ou parfait, ou qui soit en progrès et voisin de la perfection ; et cet homme lui sera utile, en lui apportant l'aide et le tribut de ses lumières. On prétend que chacun voit plus clair dans l'affaire d'autrui que dans la sienne : cela arrive à ceux que l'amour d'eux-mêmes aveugle, et dont la crainte, en face du péril, ne discerne plus ce qui les sauverait. On devient sage à mesure qu'on prend plus de sécurité et qu'on s'affranchit de la crainte. Mais néanmoins, il est des cas où même un sage est plus clairvoyant pour un autre que pour lui ; et puis cette satisfaction si douce de vouloir ou ne vouloir pas les mêmes choses, voilà ce que le sage recevra du sage : ils traceront de concert leur noble sillon.

Me voici quitte du travail que tu voulais de moi, quoiqu'il fût compris dans l'ordre des matières qu'embrasse mon livre sur la philosophie morale. Mais songe, comme je te le répète fréquemment, qu'en tout ceci l'homme n'exerce que sa subtilité. Car, et j'y reviens toujours, à quoi pareille chose me sert-elle ? Me rendra-t-elle plus courageux, plus juste, plus tempérant ? Suis-je à même de faire de la gymnastique ? J'ai encore besoin du médecin. Que me sert d'étudier votre inutile fatras ? Pour de grandes promesses je vois bien peu d'effets. Vous alliez m'apprendre à rester intrépide en face des glaives étincelants et le poignard sous la gorge ; à être impassible quand l'incendie

m'investirait de ses flammes, quand une soudaine bourrasque emporterait mon navire loin de tout rivage. Tenez-moi parole : faites que je méprise et la volupté et la gloire ; vous m'instruirez ensuite à démêler un sophisme embrouillé, à saisir une équivoque, à éclairer une obscurité : pour le présent, enseignez-moi ce qui presse le plus.

LETTRE CX.

Vœux et craintes chimériques de l'homme.

Je te salue de ma maison de Nomentanum et te souhaite la santé de l'âme, c'est-à-dire la faveur de tous les dieux, ces dieux pacifiques et bienveillants pour quiconque s'est réconcilié avec soi-même. Oublie un moment cette croyance chère à plusieurs, que chaque mortel reçoit pour pédagogue un dieu, non pas du premier ordre, mais de l'étage inférieur, de la classe de ceux qu'Ovide appelle le *commun des dieux*. Toutefois n'écarte pas cette idée sans te souvenir que nos pères, qui l'ont eue, étaient stoïciens en donnant à l'homme son Génie, à la femme sa Junon. Nous verrons plus tard si les dieux ont le loisir de veiller aux affaires des particuliers ; en attendant, sache que, soit que nous restions confiés à leur garde, ou livrés à nous seuls et à la Fortune, tu ne peux proférer contre personne d'imprécation pire que de lui souhaiter d'être mal avec lui-même. Il n'est pas besoin non plus d'invoquer la colère des dieux sur qui nous semble la mériter ; non, cette colère est sur le méchant, lors même qu'ils paraissent se complaire à favoriser son élévation. Emploie ici ta sagacité : considère ce que sont les choses, non comme on les appelle, tu verras qu'il nous arrive plus de mal par les succès que par les revers. Que de fois le principe et le germe du bonheur sont sortis de ce qu'on nommait calamité ! Que de prospérités vivement fêtées d'abord, s'échafaudaient au bord de l'abîme, élevant la victime, déjà haut placée, d'un degré de plus, comme si auparavant elle eût pu encore tomber sans risque ! Au reste, cette chute même n'a rien en soi de malheureux, si l'on envisage l'issue dernière au delà de laquelle la nature ne saurait précipiter personne. Il est proche, le terme de toute chose : oui, il est proche pour l'heureux l'instant qui le renversera, proche pour le malheureux celui qui l'affranchira. Double perspective que nous seuls étendons, que l'espoir ou la crainte reculent. Sors plus sage, mesure tout à ta condition d'homme : abrége du même coup tes joies et tes appréhensions. Tu gagneras, à des joies plus courtes, des appréhensions moins longues. Mais que parlé-je de restreindre ce mal de la peur ? Rien au monde, crois-moi, ne mérite de te l'inspirer. Ce ne sont que chimères qui nous émeuvent, qui nous glacent de surprise. Nul ne s'est assuré de l'existence du péril : chacun n'a fait que transmettre sa peur au voisin. Nul n'a osé s'approcher de l'épouvantail, en sonder la nature, voir s'il ne craignait pas ce qui était un bien. Voilà comme un vain prestige, un fantôme abuse nos crédules esprits, parce qu'on n'en a pas démontré le néant. C'est ici le cas de porter devant nous un regard ferme ; nous verrons clairement que rien n'est plus passager, plus incertain, plus rassurant même que l'objet de nos alarmes. Le trouble de notre imagination est tel que Lucrèce l'a jugé :

Comme tout pour l'enfant est objet de terreur
Dans l'ombre de la nuit, l'homme en plein jour a peur.

Que dis-je ? N'est-on pas plus insensé que le plus faible enfant, de prendre peur en plein jour ? Mais tu te trompes, Lucrèce, ce n'est pas en plein jour que l'on craint : on s'est fait de tout des ténèbres ; on ne distingue plus rien, ni le nuisible ni l'utile. On

court jusqu'au bout de cette vie, se heurtant contre tout, sans pour cela faire halte, ni mieux regarder où l'on pose le pied. Quelle haute folie n'est-ce pas de courir dans les ténèbres ! Apparemment on se presse ainsi pour que la mort ait à nous rappeler de plus loin ; et, bien qu'on ignore où l'on est poussé, on n'en suit pas avec moins de vitesse et d'obstination ses tendances premières.

Mais le jour peut nous luire, si nous voulons. Le seul moyen pour cela serait d'acquérir la science des choses divines et humaines, non superficiellement, mais d'une manière intime ; de revenir à ce que l'on sait déjà, d'y repenser souvent ; de démêler ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui porte faussement l'un ou l'autre nom ; de méditer sur ce qui est honnête ou honteux, et sur la Providence.

Et l'esprit humain, dans sa pénétration, ne s'arrête point là ; il aime à porter ses regards par delà le ciel même, à voir où l'emporte son cours, d'où il a pu surgir et vers quelle fin se précipite ce rapide mouvement de l'univers. Mais, détournée de ces hautes contemplations, notre âme s'est plongée en d'ignobles et abjectes pensées, pour s'enchaîner à l'intérêt ; et laissant là les cieux et leurs limites, le grand tout et les maîtres qui le font mouvoir, nous avons fouillé la terre et cherché quelque peste à en exhumer, peu contents des dons qu'elle offre à sa surface. Tout ce qui devait faire notre bien-être, Dieu, qui est aussi notre père, l'a mis à notre portée. Il a devancé nos recherches : l'utile nous est venu spontanément ; le nuisible a été enfoui au plus profond des abîmes. L'homme ne peut donc se plaindre que de lui seul : il a déterré les instruments de sa perte, au refus de la nature qui les lui cachait. Il a vendu son âme à la volupté, faiblesse qui ouvre la porte à tous maux ; il l'a livrée à l'ambition, à la renommée, à d'autres idoles non moins creuses et vaines. En cet état de choses, que te conseillerai-je ? Rien de nouveau : car ce ne sont pas des maladies nouvelles que tu m'appelles à guérir. Je dirai avant tout : tâche, à part toi, de bien distinguer ce qui est nécessaire, ce qui est superflu. Le nécessaire viendra partout sous ta main ; la recherche du superflu exigera tous tes moments et tous tes soins. Mais ne va pas trop t'applaudir de te peu soucier d'un lit éclatant d'or, de meubles incrustés de pierres fines : quelle vertu y a-t-il à mépriser un tel superflu ? Ne t'admire que le jour où tu mépriseras même le nécessaire. Le bel effort de pouvoir vivre sans un faste royal ; de ne pas désirer des sangliers du poids de mille livres, des plats de langues de phénicoptères, ni tous ces prodiges d'un luxe qui, dégoûté de se voir servir l'animal tout entier, choisit certaines parties dans chaque bête ! Je t'admirerai le jour où tu ne dédaigneras pas le pain le plus grossier, où tu te persuaderas que l'herbe des champs croît, au besoin, non pour la brute seule, mais pour l'homme ; que les bourgeons des arbres peuvent remplir aussi cet estomac où l'on entasse force mets de prix, comme s'il recevait pour garder ! Remplis-le, sans toutes ces délicatesses. Qu'importe en effet ce qu'on lui donne, puisqu'il doit perdre tout ce qu'on lui donnera ? Ton œil est ravi par la symétrie de toutes ces dépouilles de la terre et de l'onde ; ce qui te plaît des unes, c'est qu'elles arrivent toutes fraîches sur la table ; des autres, que contraintes d'engraisser à force de nourriture, leur embonpoint semble fondre, à peine contenu par son enveloppe. Tu es charmé de ce luisant que l'art sut lui donner. Cependant, ô misère ! ces laborieux tributs, avec leurs mille assaisonnements, une fois passés par ton estomac, seront confondus en une seule et même immondice. Veux-tu mépriser la sensualité des mets ? Vois où ils aboutissent.

Il me souvient de quelle admiration Attalus nous transportait tous, lorsqu'il disait : « Longtemps les richesses m'en ont imposé. J'étais fasciné, dès que j'en voyais briller çà ou là quelque parcelle : le fond, qui m'était caché, je me le figurais aussi beau que la superficie. Mais à l'une des exhibitions solennelles de tous les trésors de Rome, je vis des ciselures d'or, d'argent, de matières plus coûteuses que l'argent et que l'or, des teintures étrangères, des costumes venus de plus loin que nos frontières et même que

celles de nos ennemis ; je vis défiler sur deux lignes des légions de jeunes esclaves mâles et femelles éclatants de luxe et de beauté ; je vis enfin tout ce qu'étalait, dans une fastueuse revue, la fortune du peuple-roi. « Que fait-on, pensais-je, en tout ceci, qu'attiser les cupidités des hommes, par elles-mêmes si ardentes ? Qu'est-ce que cette pompe triomphale de l'or ? Une leçon d'avarice où nous courons tous. Pour moi, je le jure, j'emporte d'ici bien moins de désirs que je n'en apportais. » Et je méprisai les richesses, moins encore comme superflues que comme puériles. « As-tu vu, me dis-je, comme il a suffi de peu d'heures pour que cette marche, d'ailleurs si lente, si bien échelonnée, fût écoulée ? Notre vie entière sera-t-elle remplie de ce qui n'a pu remplir tout un jour ? » Autre réflexion : ces objets me parurent aussi peu utiles pour leurs possesseurs qu'ils l'avaient été pour les spectateurs. Aussi je me répète, chaque fois que pareilles choses m'éblouissent le regard, soit magnifique palais, soit brillant cortège d'esclaves, soit litières soutenues par des porteurs de la plus belle mine : « Qu'admires-tu là, tout ébahi ? Une pompe faite pour la montre, non pour l'usage, qui plaît un moment et qui passe. Tourne-toi plutôt vers la vraie richesse ; apprends à te contenter de peu. Élève ce noble et généreux défi : L'eau ne me manque pas, j'ai de la bouillie : luttons de félicité avec Jupiter lui-même. Eh ! de grâce, luttons, même quand cela nous manquerait. Honte à qui place son bonheur dans l'or et l'argent ! Honte encore à qui le place dans sa bouillie et dans son eau ! » – Mais que faire si je n'ai pas ces deux choses ? Le remède à de telles privations ? – Tu le demandes ! La faim termine la faim.

« Si tes pensées sont autres, qu'importe la grandeur ou l'exiguïté des besoins qui te font esclave ? Qu'importe que ce soit peu, si le sort te le refuse ? Pour cette eau même et cette bouillie tu peux tomber à la discrétion d'autrui : or, l'homme libre est celui non pas qui laisse à la Fortune la moindre prise, mais qui ne lui en laisse aucune. Encore une fois, ne désire rien, si tu veux défier Jupiter, que nul désir ne vient troubler. »

Ce qu'Attalus nous disait, la nature l'a dit à tous les hommes. Si tu médites souvent ces leçons, tu sauras être heureux au lieu de le paraître, heureux à tes yeux plutôt qu'à ceux des autres.

LETTRE CXI.

Le sophiste. Le véritable philosophe.

Tu me demandes comment s'appelle en latin ce que les Grecs nomment *sophismes*. Beaucoup de termes ont été essayés, aucun n'est resté ; sans doute comme la chose n'était pas reçue ni usitée chez nous, le mot à son tour a été repoussé. Toutefois le terme le plus juste, à mon gré, est celui que Cicéron emploie, *cavillationes*, petits moyens qui se réduisent à un tissu de questions captieuses, sans profit d'ailleurs pour la vie pratique et n'ajoutant rien au courage, à la tempérance, à l'élévation des sentiments. Mais l'homme qui cherche dans l'exercice de la philosophie sa propre guérison acquiert une noblesse d'âme, une assurance, une force invincibles : plus on l'approche, plus il paraît grand. Il est de hautes montagnes dont les proportions, vues de loin, semblent moindres, et qui de près frappent le spectateur par leurs gigantesques sommets : tel est, ô Lucilius, le vrai philosophe, homme et non charlatan de la science. Debout sur un lieu éminent, il est admirable, il est grand d'une grandeur réelle. Il n'est point guindé dans sa marche et ne se hausse point sur le bout des pieds comme ceux qui appellent l'artifice au secours de leur taille et veulent paraître plus grands qu'ils ne sont : il se trouve, lui, de taille suffisante. Comment ne serait-il pas satisfait d'avoir grandi

jusqu'au niveau où n'atteint plus la main de la Fortune ? Donc il domine aussi toutes choses humaines, égal à lui-même en toute situation, que sa vie marche d'un cours paisible ou ballottée par les orages, vouée aux luttes et aux difficultés.

Tant de constance ne sera jamais le produit de ces chicanes de mots dont je parlais tout à l'heure. L'esprit s'y joue sans rien y gagner, et la philosophie, cette sublime étude, il la fait ramper terre à terre. Ce sont, au reste, des passe-temps que je n'interdis pas, quand on veut être à rien faire. Mais le mal, le grand mal est qu'ils offrent un je ne sais quel charme, et que, ingénieux en apparence, ils attirent l'esprit, le captivent et retardent sa marche, quand de si vastes labeurs le réclament, lorsqu'à peine la vie tout entière suffit rien que pour apprendre à mépriser la vie.

« Et l'art de la régler ? » dis-tu. Ceci est l'œuvre secondaire : car nul ne règle bien sa vie, si d'abord il ne la méprise.

LETTRE CXII.

Difficulté de réformer les mauvaises habitude.

Je souhaiterais de toute mon âme que ton ami se réformât et devînt tel que tu le désires. Mais c'est le prendre bien endurci ou même, chose plus fâcheuse, trop amolli et trop usé par une longue habitude du vice. Je veux te faire une comparaison tirée de mon métier d'agriculteur. Toute vigne n'est pas susceptible d'être greffée : si le sujet est vieux ou ruiné, s'il est faible ou grêle, il n'adoptera pas la greffe ou ne pourra pas la nourrir ; il ne fera point corps avec elle, et ne s'assimilera point à sa vertu ni à sa nature. Aussi a-t-on coutume de couper la vigne hors de terre, afin que si l'épreuve manque, on puisse tenter de nouveau la chance et recommencer sous terre l'incision. L'homme dont parle ta lettre n'a plus aucune force : pour avoir trop donné aux vices, il a perdu sa sève et sa flexibilité : enter la raison sur cette âme est impossible ; elle n'y profiterait pas. « Mais il le désire, lui. » N'en sois pas dupe ! Je ne dis pas qu'il te mente : il croit le désirer. Il a pris en dégoût la mollesse... oui, mais renouera vite avec elle. « La vie qu'il mène fait son tourment, » dit-il. Je ne le nie point : eh ! qui n'éprouve ce même tourment ? Quel homme n'aime et ne déteste à la fois sa façon de vivre ? Ne donnons gain de cause à celui-ci que sur la preuve qu'il aura rompu sans retour avec la mollesse. Jusqu'ici ce n'est qu'une bouderie.

LETTRE CXIII.

Si les vertus sont des êtres animés : absurdes questions. Suivre la vertu sans espoir de récompense.

Tu désires que je te mande mon avis sur cette question agitée dans notre école : « La justice, le courage, la prudence et les autres vertus sont-elles animées ? » Par ces subtilités, cher Lucilius, nous donnons lieu de croire que nous exerçons notre esprit sur des choses vaines, et que nous usons nos loisirs en disputes qui restent sans fruit. Je satisferai ton désir et t'exposerai l'opinion de nos maîtres. Mais ma pensée est autre que la leur, je le proteste. Selon moi, certaines assertions ne conviennent qu'à gens portant chaussure et manteau grecs. Voici donc ce qui a tant ému les anciens sophistes.

Ils tiennent pour constant que l'âme est animal, vu que par elle nous sommes animaux, et que tout ce qui respire a tiré d'elle ce nom ; or, la vertu n'étant autre chose

que l'âme modifiée d'une certaine façon, est conséquemment animal. De plus, la vertu agit : agir ne se peut sans mouvement spontané ; si elle a ce mouvement, que l'animal seul peut avoir, elle est animal. « Mais, dit-on, si elle est animal, la vertu possédera la vertu. » Pourquoi ne se posséderait-elle pas elle-même ? le sage fait tout par la vertu ; la vertu tout par elle-même. « Ainsi donc, tous les arts aussi sont des animaux, et encore toutes nos pensées, tout ce qu'embrasse notre esprit. Il s'ensuit que plusieurs milliers d'animaux logent dans l'étroite cavité de notre cœur, et que nous sommes ou que chacun renferme en soi plusieurs animaux. » Tu demandes quelle réponse on fait à cela ? Chacune de ces choses sera animal, et il n'y aura pas plusieurs animaux. Comment ? le voici : mais prête-moi toute la sagacité, toute l'attention de ton esprit. Chaque animal doit avoir une substance à part ; tous ont une âme qui est la même : ils peuvent donc exister comme isolés, non comme plusieurs à la fois. Je suis en même temps animal et homme, sans qu'on puisse dire que je sois deux. Pourquoi ? C'est qu'il devrait pour cela y avoir séparation : c'est que l'un doit être distinct de l'autre pour qu'ils fassent deux. Tout ce qui en un seul est multiple tombe sous une seule nature ; il est un. Mon âme est animal, moi aussi ; cependant nous ne sommes pas deux. Pourquoi ? Parce que mon âme fait partie de moi. On la comptera par elle-même pour quelque chose quand elle subsistera par elle-même ; tant qu'elle sera membre d'un tout, on ne pourra y voir rien de plus. Et la raison, c'est que pour être quelque autre chose, il faut être à soi, comme individu, comme complet, comme absolument soi.

J'ai déjà déclaré que cette opinion n'est pas la mienne. Car, qu'on l'admette, non-seulement les vertus seront animaux, mais encore les vices et les affections opposées, colère, crainte, chagrin, méfiance. Les conséquences iront même au delà : point d'opinion, point de pensée qui ne soit animal, ce qui sous aucun rapport n'est admissible. N'est pas homme tout ce qui est le fait de l'homme. On dit : « Qu'est-ce que la justice ? C'est l'âme disposée de certaine manière. Partant, si l'âme est animal, la justice l'est aussi. » Point du tout ! Cette justice est une manière d'être, une faculté de l'âme. Cette même âme se modifie sous diverses formes et n'est pas un autre animal chaque fois qu'elle fait autre chose ; et tout ce qui procède d'elle n'est point animal. Si la justice, si le courage, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles par moments de l'être pour le redevenir, ou le sont-elles constamment ? Les vertus ne peuvent cesser d'être vertus. Il y aura donc un grand nombre, un nombre infini d'animaux qui habiteront cette âme ? « Non pas, me répond-on ; ils se rattachent à un seul, ils sont parties et membres d'un seul. » L'image que nous nous figurons de l'âme est donc comme celle de l'hydre aux cent têtes, dont chacune combat à part et a toute seule sa force malfaisante. Or aucune de ces têtes n'est un animal ; c'est une tête de l'hydre, et cette hydre constitue l'animal. Personne ne dira que, dans la Chimère, le lion ou le serpent fût un animal : ils en faisaient partie, mais les parties ne sont point des animaux. Pourquoi donc en conclure que la justice est animal ? Elle agit, dites-vous, elle est utile ; et ce qui agit, ce qui est utile a du mouvement ; or ce qui a du mouvement est animal. – Cela est très-vrai, si ce mouvement est spontané ; mais ici il est emprunté et vient de l'âme. Tout animal jusqu'à sa mort est ce qu'il a commencé d'être : l'homme jusque-là est homme ; le cheval, cheval ; le chien reste chien : ils ne sauraient se transformer en autre chose. La justice, c'est-à-dire l'âme disposée d'une certaine manière, est un animal ! Je le veux croire : le courage encore, ou l'âme modifiée d'une autre sorte, est un animal. Mais quelle est cette âme ? Celle qui tout à l'heure était justice ? Elle est concentrée dans le premier animal ; passer dans un autre lui est interdit. Il faut qu'elle reste jusqu'au bout où elle s'est d'abord établie. D'ailleurs une seule âme ne peut appartenir à deux animaux, encore moins à un grand nombre. Si la justice, le courage, la tempérance et les autres vertus sont autant d'animaux, comment n'auraient-ils qu'une

âme pour tous ? Il faut que chacun ait la sienne, ou ce ne sont plus des animaux. Un seul corps ne peut être à plusieurs animaux, nos sophistes eux-mêmes l'avouent. Quel est le corps de la justice ? L'âme. Et celui du courage ? La même âme. Cependant le même corps ne peut renfermer deux animaux. « C'est, dit-on, la même âme qui revêt la forme de justice, et de courage, et de tempérance. » Cela serait possible, si dans le même temps qu'elle est justice, elle n'était pas courage ; si, dans le temps qu'elle est courage, elle n'était pas tempérance. Mais ici toutes les vertus existent simultanément. Comment donc seront-elles chacune autant d'animaux, avec une seule âme, qui ne peut constituer plus d'un animal ? Enfin, aucun animal ne fait partie d'un autre ; or la justice fait partie de l'âme, ce n'est donc pas un animal.

Mais, ce me semble, je perds ma peine à démontrer une chose avouée. Il y a de quoi se dépiter ici, plutôt que matière à discuter. Nul animal n'est pareil à un autre. Considère-les tous : il n'en est point qui n'ait sa couleur propre, sa figure, ses proportions à lui. À tous les traits qui rendent si admirable le génie du céleste ouvrier, j'ajouterais encore que dans ce nombre infini de créations jamais il ne s'est répété : les choses même qui paraissent semblables, rapprochées, se trouvent différentes. De tant d'espèces de feuilles, pas une qu'il n'ait spécialement caractérisée ; de tant d'animaux, pas un dont la forme soit exactement celle d'un autre : toujours il y a quelque nuance. Il s'est astreint à mettre, dans tout ce qui était autre, et dissemblance et imparité. Toutes les vertus, comme vous dites, sont pareilles ; donc elles ne sont pas animales. Point d'animal qui ne fasse par lui-même quelque chose, or la vertu par elle-même ne fait rien qu'avec l'homme. Tous les animaux sont ou raisonnables comme les hommes, comme les dieux, ou irraisonnables, comme les bêtes sauvages ou domestiques. Mais les vertus certes sont raisonnables : or elles ne sont ni hommes ni dieux ; elles ne sont donc pas animaux. Tout animal raisonnable ne fait rien sans qu'une image quelconque l'y ait excité d'abord, puis le voilà qui se meut, mouvement confirmé ensuite par l'assentiment. Quel est cet assentiment ? le voici. Il faut que je me promène ; ce n'est qu'après m'être dit cela et avoir approuvé mon idée qu'enfin je me promène. Faut-il que je m'asseye ? j'arrive de même à m'asseoir. L'assentiment à de tels actes n'a pas lieu dans la vertu. Car, admettons que la prudence soit un animal, comment se dira-t-elle, avec assentiment : « Il faut que je me promène ? » Sa nature ne le comporte pas : car la prudence prévoit pour celui qui la possède, non pour elle. Elle ne peut ni se promener ni s'asseoir ; elle n'a donc pas d'assentiment, et qui n'en a pas n'est pas animal raisonnable. La vertu, si elle est animal, est raisonnable ; elle n'est pas animal raisonnable, elle n'est donc pas animal. Si la vertu est animal, et que tout bien soit vertu, tout bien est animal. Nos stoïciens l'avouent. Sauver son père est un bien ; opiner sagement au sénat est un bien ; rendre exacte justice est un bien : donc sauver son père est un animal ; opiner sagement est un animal. La conséquence ira si loin qu'on ne pourra s'empêcher de rire. Se taire prudemment est bien ; bien souper est un bien : ainsi se taire et souper sont des animaux.

Eh bien ! soit : appuyons toujours et divertissons-nous de ces subtiles inepties. Si la justice et le courage sont des animaux, sans doute ce sont des animaux terrestres. Tout animal terrestre a froid, a faim, a soif ; donc la justice a froid, le courage a faim, la clémence a soif. Et encore, ne puis-je demander quelle figure ont ces animaux ? Celle d'un homme, d'un cheval, d'une bête sauvage ? Leur donne-t-on, comme à Dieu, la forme ronde ? je demanderai si l'avarice, la mollesse, la démence sont rondes pareillement, car elles aussi sont des animaux. Les arrondit-on à leur tour ? Je demanderai si une promenade faite avec prudence est animal ou non. Nécessairement on l'avouera, et on dira que la promenade est un animal, et qu'il est de forme ronde.

Ne crois pas au reste que parmi les nôtres je sois le premier qui ne parle pas comme le maître, et qui aie mon opinion à moi : Cléanthe et son disciple Chrysippe ne sont pas d'accord sur ce que c'est que la promenade. Cléanthe dit : « Ce sont des esprits mis en mouvement du siège de l'âme jusqu'aux pieds. » Selon Chrysippe, c'est l'âme elle-même. Eh ! pourquoi, à l'exemple de ce même Chrysippe, ne pas en appeler à son propre sens, ne pas rire de ces multitudes d'animaux que le monde ne pourrait contenir ?

« Les vertus, dit-on, ne constituent pas plusieurs animaux, et sont pourtant des animaux. Un homme est poète et orateur, et cependant n'est qu'un seul homme ; ainsi ces vertus sont des animaux, mais n'en sont pas plusieurs. C'est chose identique que l'âme et l'âme juste, et prudente, et courageuse, c'est-à-dire ordonnée selon chacune de ces vertus. » La question s'évanouit, nous voilà d'accord. Moi aussi j'avoue pour le moment que l'âme est animal, sauf à voir plus tard qu'en penser ; mais que ses actions soient animaux, je le nie. Autrement toutes nos paroles, tous les vers des poètes seraient animaux. Si en effet un discours sensé est un bien, et que tout bien soit un animal, un discours sera un animal. Un bon vers est un bien ; or tout bien est animal, le vers est donc animal. Ainsi,

Je chante les combats et ce héros…

voilà un animal ; et l'on ne dira pas qu'il est rond, car il a six pieds. Tout cela, en conscience, te paraît pur entortillage. J'éclate de rire quand je me figure qu'un solécisme est un animal, ainsi qu'un barbarisme, un syllogisme, et que je leur assigne, comme un peintre, des traits qui leur conviennent.

Voilà sur quels objets nous discutons, les sourcils froncés, le front plissé de rides ! Je ne saurais dire ici avec Cécilius : « Ô tristes inepties ! » car elles sont risibles. Que ne traitons-nous plutôt quelque utile et salutaire question ? Que ne cherchons-nous comment on parvient aux vertus, et quelle route y mène ? Apprenez-moi, non si le courage est un animal, mais qu'aucun n'est heureux sans le courage, s'il ne s'est affermi contre les coups du sort ; s'il n'a, dans sa pensée, dompté toutes les disgrâces en les prévoyant avant qu'elles n'arrivent. Qu'est-ce que le courage ? L'inexpugnable rempart de l'humaine faiblesse, au moyen duquel on entoure d'une sécurité permanente cette vie tant assiégée : car alors on use de sa propre force, de ses propres armes. Je veux ici te citer une sentence du stoïcien Posidonius : « Garde-toi de croire que jamais tu doives ta sûreté aux armes de la Fortune. C'est des tiennes qu'il faut te servir contre elle : ce n'est pas elle qui en donne. Et si bien armé qu'on soit contre tout ennemi, contre elle, on est sans défense. »

Alexandre portait chez les Perses, chez les Hyrcaniens, chez les Indiens, chez toutes les nations orientales jusqu'à l'Océan, la dévastation et la fuite ; mais lui-même, après le meurtre de Clitus, après la mort d'Éphestion, s'ensevelissait dans les ténèbres, pleurant tantôt son crime envers l'un, tantôt la douloureuse perte de l'autre ; et le vainqueur des peuples et des rois succombait à ses fureurs et à ses chagrins. C'est qu'il avait tout fait pour subjuguer l'univers plutôt que ses passions. Ô quelle profonde erreur captive ces mortels qui, jaloux d'étendre leur domination au delà des mers, mettent leur suprême bonheur à envahir par leurs soldats force provinces, à entasser conquêtes sur conquêtes, ne sachant pas quelle est cette autre royauté immense qui nous égale aux dieux ! L'empire sur soi-même est le plus grand de tous les empires.

Qu'on m'enseigne quelle chose sacrée est la justice, qui n'a en vue que le droit d'autrui, qui n'attend d'elle-même d'autre prix que ses propres œuvres. Qu'elle n'ait rien de commun avec l'intrigue et l'opinion ; qu'elle ne plaise qu'à elle seule. Qu'avant

tout chacun arrive à se dire : « Je dois être juste sans intérêt. » C'est peu encore ; qu'il se dise : « Je veux pour cette vertu si belle me sacrifier, et me sacrifier avec plaisir ; que toutes mes pensées se détournent le plus possible de mes avantages privés. » Ne regarde pas quel salaire obtient ton acte de justice : un acte injuste est mieux payé. Pénètre-toi aussi du principe que je rappelais tout à l'heure : il n'importe point de quel grand nombre de gens ton équité sera connue. Quiconque veut qu'on publie sa vertu travaille non pour sa vertu, mais pour la gloire. Tu refuses d'être juste sans gloire ? Ah ! certes plus d'une fois tu devras l'être au prix de ta réputation. Et alors, si tu es sage, une mauvaise renommée pour avoir bien fait n'est pas sans douceur.

LETTRE CXIV.

Que la corruption du langage vient de celle des mœurs. Mécène écrivain. Salluste.

« D'où vient, dis-tu, qu'à certaines époques il s'est produit un genre corrompu d'éloquence ? Et comment je ne sais quelle vicieuse tendance des esprits a-t-elle mis en vogue, tantôt l'amplification ampoulée, tantôt la phrase saccadée et cadencée en manière de chant ? Pourquoi s'est-on engoué parfois d'idées gigantesques et hors de vraisemblance, parfois de sens brusquement rompus et énigmatiques qui en disent plus à l'esprit qu'à l'oreille ? Pourquoi a-t-on vu des temps où l'on abusait du droit de métaphore sans nulle retenue ? » La raison, tu l'as souvent ouï dire, elle est dans ce mot passé chez les Grecs en proverbe : « Telles mœurs, tel langage. » Or comme les actes de chacun ont avec ses discours des traits de ressemblance, ainsi le langage d'une époque est quelquefois l'expression de ses mœurs. Si la morale publique s'altère et se laisse aller à la vie sensuelle, c'est un symptôme de la dissolution générale que l'afféterie du style, quand toutefois elle ne se trouve point chez un ou deux écrivains seulement, mais est applaudie et reçue. L'esprit ne peut réfléchir une autre teinte que celle de l'âme. Si l'âme est saine, réglée, sérieuse, tempérante, l'esprit aussi est sobre et retenu : le vice qui gâte l'une est contagieux pour l'autre. Ne vois-tu pas, quand l'âme est en langueur, que les membres sont alourdis, et les jambes paresseuses à se mouvoir ? Est-elle efféminée ? la démarche du corps trahit sa mollesse. Est-elle active, énergique ? l'allure est plus vive. Est-elle en démence, ou, ce qui est presque la même chose, en colère ? le désordre est dans les mouvements : on ne marche pas, on est emporté. Combien ces effets ne sont-ils pas plus sensibles sur l'esprit, si complètement uni à l'âme ? Elle le façonne, il lui obéit, il prend d'elle le mot d'ordre.

La manière dont vivait Mécène est trop connue pour que je doive la rappeler ici, tout comme sa façon de marcher, et ses raffinements, et son excessive manie d'être vu, et sa crainte que ses vices ne restassent cachés. Eh bien, son style n'est-il pas aussi relâché que sa robe sans ceinture, et son expression aussi prétentieuse que sa parure, son cortège, sa maison, son épouse ? C'était un homme d'un beau génie, s'il lui eût donné une plus saine direction, s'il n'avait eu peur de se faire comprendre, si sa diction même n'était débraillée. Tu verras chez lui la parole de l'homme ivre, voilée de brouillards, pleine d'écarts et de licence. Dans son livre *sur la toilette*, quoi de plus pitoyable que :

Le fleuve et les bocages
Qui coiffent *ses rivages ?*
Vois son lit labouré *de mille esquifs légers,*
Qui, retournant *ses flots, rament sur ses vergers.*

Et « cette femme aux boucles frisées, ces lèvres qui la *pigeonnent* et qui *commencent un soupir* ; et ce cou qui *plie sous une ivresse surhumaine*. – *Les tyrans, irrémédiable faction, espionnent par les festins, sondent les familles par la bouteille et de l'espérance font sortir la mort.* – Le Génie, à peine témoin de sa propre fête, les fils d'une cire amincie, le gâteau *craquetant*. – Autour du foyer la mère ou l'épouse *font ceinture*. »

Ne vient-il pas tout de suite à l'esprit, quand on lit ces choses, que c'est bien là l'homme qui allait toujours par la ville robe traînante ; qui, même quand il suppléait Auguste absent, donnait dans ce lâche accoutrement le mot d'ordre ? Oui, c'est l'homme qui du haut du tribunal et des rostres, dans toute assemblée publique, ne paraissait que la tête couverte d'un capuchon de femme d'où ressortaient ses oreilles, comme dans le mime des *riches proscrits*. C'est celui qui, au moment où grondaient le plus les guerres civiles, quand Rome était sur le qui-vive et en armes, se faisait publiquement escorter de deux eunuques, plus hommes encore que lui. C'est celui qui s'est marié mille fois, et n'a jamais eu qu'une même femme. Ces locutions si impertinemment construites, si négligemment jetées, placées d'une manière si contraire à l'usage, démontrent que ses mœurs ne furent pas moins étranges, moins dépravées, moins exceptionnelles. On lui accorde un grand mérite de mansuétude : il s'abstint du glaive, il épargna le sang, et ne fit sentir tout ce qu'il pouvait que par le scandale. Mais le mérite même qu'on lui donne, il l'a gâté par cette monstrueuse mignardise de ses écrits ; elle révèle un caractère mou plutôt qu'indulgent. Voilà ce que cette élocution entortillée, et ces mots détournés de leur sens, et ces idées souvent grandes, il est vrai, mais énervées par l'expression accusent manifestement. C'était un vertige qu'amène l'excès du bien-être, une infirmité qui tantôt est de l'homme, tantôt du siècle.

Quand la mollesse, enfant de l'opulence, s'est propagée au loin, le luxe des costumes devient d'abord plus recherché ; on s'applique ensuite à l'ameublement ; puis c'est aux habitations mêmes que s'étendent nos soins : on veut qu'elles envahissent des campagnes entières, on veut que leurs murailles resplendissent de marbres venus d'outre-mer, que leurs plafonds soient relevés d'or, que l'éclat des pavés réponde aux lambris. La magnificence des festins a son tour : on tâche à se distinguer par la nouveauté des mets, par des changements dans l'ordre des services. Ce qui terminait le repas en sera le début, et les cadeaux qu'on faisait aux convives entrants seront donnés au départ. Dès que l'esprit s'est fait un système de dédaigner les choses d'usage, de tenir pour vil ce qu'on voit chaque jour, on cherche aussi à innover dans le langage, soit par des termes antiques et surannés qu'on exhume et qu'on reproduit ; soit en créant des mots ou des acceptions inconnues ; soit, comme c'est depuis peu la mode, en prenant pour élégance l'audace et l'accumulation des métaphores. Tel orateur, avec ses phrases écourtées, prétend qu'on lui sache gré de tenir en suspens l'auditeur, et de ne laisser qu'entrevoir sa pensée ; tel autre diffère et prolonge le développement de la sienne. Il en est qui, sans aller jusqu'aux fautes de goût, précaution nécessaire à quiconque vise au grand, sont loin au fond de haïr ces fautes mêmes. Enfin partout où tu verras réussir un langage corrompu, les mœurs aussi auront déchu de leur pureté, n'en fais aucun doute. Et comme le luxe de la table et des vêtements dénote une civilisation malade ; de même le dérèglement du discours, pour peu qu'il se propage, atteste que les âmes aussi, dont le style n'est que l'écho, ont dégénéré.

Ne t'étonne pas que le mauvais goût se fasse bienvenir, non-seulement d'un auditoire à mise grossière, mais de ce qu'on appelle la classe élégante. C'est par la toge que ces hommes diffèrent, non par le jugement. Étonne-toi plutôt qu'outre les productions vicieuses, on loue jusqu'aux vices mêmes.

Mais quoi ! cela s'est fait de tout temps : point de génie qui, pour plaire, n'ait eu besoin d'indulgence. Cite-moi tel célèbre auteur que tu voudras, je te dirai ce que ses contemporains lui ont passé, sur quelles fautes ils ont sciemment fermé les yeux. J'en citerai à qui leurs défauts n'ont point fait tort ; j'en citerai à qui ils ont servi. Je dis plus : je te monterai des hommes du plus grand renom et proposés comme de merveilleux modèles, que la lime de la critique réduirait à rien, le mauvais se trouvant chez eux tellement mêlé au bon, qu'elle enlèverait l'un avec l'autre. Ajoute qu'en littérature il n'y a point de règle absolue. On varie au gré des usages sociaux, qui jamais ne restent longtemps les mêmes.

Nombre de gens exploitent le vocabulaire d'un autre âge : ils parlent la langue des douze tables ; Gracchus, Crassus, Curio sont pour eux trop polis, trop modernes : ils remontent jusqu'à Appius et Coruncanius. Il en est d'autre part, qui, pour ne rien vouloir que d'usuel et de familier, tombent dans le trivial. Ces deux genres, diversement défectueux, le sont bien autant que la manie de n'employer que des termes pompeux, retentissants et poétiques, en évitant les mots indispensables et au service de tout le monde : des deux côtés, j'ose le dire, on pèche également. Ici l'on affiche trop d'apprêt, là, trop de négligence ; l'un s'épile jusqu'aux jambes, l'autre néglige même ses aisselles.

Passons à la construction oratoire. Que de genres n'y signalerai-je pas qui offensent le goût ? Ou bien on l'aime hachée et raboteuse : on s'étudie à briser toute phrase tant soit peu unie et coulante ; on veut que toute transition soit une secousse ; on tient pour mâle et vigoureuse une diction qui choque l'oreille de ses aspérités. Ou bien ce n'est point une construction oratoire : c'est une phrase musicale, tant les sons les plus flatteurs y sont filés avec mollesse. Que dire de celles où les mots essentiels reculent et se font si longtemps attendre ? À peine est-ce à la chute de la période qu'ils reviennent. Et ces constructions si lentes à se dérouler, ces constructions cicéroniennes à pente continue, qui vous tiennent mollement suspendu, fidèles, comme d'habitude, à leur marche propre, à leur même cadence ?

Le choix de la pensée peut être vicieux de deux manières : si elle est mesquine et puérile, ou inconvenante et risquée jusqu'à l'impudence ; puis, si elle est trop fleurie, trop doucereuse ; si elle se perd dans le vide, et, sans nul effet, n'amène que des sons. Pour introduire ces défauts, il suffit d'un contemporain en possession du sceptre de l'éloquence : tous les autres l'imitent et se transmettent ses exemples. Ainsi, quand florissait Salluste, les sens mutilés, les chutes brusques et inattendues, une obscure concision étaient de l'élégance. Arruntius, homme d'une moralité rare, qui a écrit l'histoire de la guerre Punique, fut de l'école de Salluste et s'efforça de saisir son genre. Il y a dans Salluste : *Exercitum argento fecit*, c'est-à-dire, *avec de l'argent il leva une armée*, Arruntius, épris de cette locution, l'a mise à chaque page. Il dit quelque part : *Fugam nostris fecere* ; *Ils firent les nôtres s'enfuir*. Ailleurs : *Hiero, rex Syracusanorum, bellum fecit* (*fut l'instigateur de la guerre*). Ailleurs encore : *Quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere* ; *Ces nouvelles firent se rendre aux Romains les Panormitains*. J'ai voulu te donner un échantillon : tout le livre est tissu de ces façons de parler. Clair-semées dans Salluste, elles fourmillent dans Arruntius, et presque sans interruption. La raison en est simple : le premier y tombait par hasard ; le second courait après. Or, tu vois où l'on va, quand d'un travers on s'est fait un type. Salluste a dit : *Aquis hiemantibus* ; *l'hiver suspendait la navigation*. Arruntius écrit, au premier livre de sa *Guerre Punique* : *Repente hiemavit tempestas*. Dans un autre endroit, pour dire que l'année fut très-froide : *Totus hiemavit annus* ; *toute l'année fut hiver*. Et plus loin : *Hiemante aquilone*. Sans cesse et partout le même verbe se trouve enchâssé. Salluste ayant dit quelque part : *Inter arma civilia, æqui bonique famas petit* ;

Dans les guerres civiles il aspire aux renoms d'homme juste et honnête ; l'imitateur n'a pu se défendre de mettre au début même de son premier livre : *Ingentes esse famas de Regulo* ; *Regulus eut d'immenses renoms*.

Évidemment ces vices de style et d'autres analogues, contractés par imitation, ne prouvent ni relâchement de mœurs ni corruption d'âme. Il faut qu'ils soient personnels, qu'ils naissent de notre fonds pour donner la mesure de nos penchants. Un homme violent a l'expression violente ; est-il passionné ? elle sera vive ; efféminé ? maniérée et lâche. Tout comme ces gens qui s'épilent la barbe ou en conservent quelques bouquets ; qui se rasent de si près le bord des lèvres et laissent croître le reste du poil ; qui adoptent des manteaux de couleur bizarre, des toges d'étoffes transparentes ; ne voulant rien faire qui puisse passer inaperçu ; appelant, provoquant l'attention ; acceptant le blâme, pourvu qu'on les regarde : tel est dans ses écrits Mécène ; tels sont tous ceux qui donnent dans le faux, non par méprise, mais le sachant et le voulant.

Cela provient d'une âme profondément malade. La langue du buveur ne balbutie point avant que sa raison ne soit appesantie, affaissée ou perdue ; de même ce genre et, pour dire vrai, cette ivresse de style n'attaque jamais qu'une âme déjà chancelante. C'est donc l'âme qu'il faut guérir : le sentiment, l'expression, tout vient d'elle ; elle détermine l'habitude du corps, la physionomie, la démarche. Saine et vigoureuse, elle communique au discours son énergie, sa mâle fermeté. Abattue, le reste s'écroule avec elle.

... Le roi vivant, tous n'ont qu'un même esprit ;
Sa mort brise le pacte.

Notre roi c'est notre âme. Tant que sa force est entière, elle retient tout l'homme dans le devoir par le frein de la subordination : pour peu qu'elle vacille, l'ébranlement est général. Mais a-t-elle cédé à la volupté, ses facultés aussi et son action se paralysent ; tout son effort n'est plus qu'impuissance et avortement.

Le parallèle que j'ai commencé, suivons-le jusqu'au bout : notre âme est tantôt roi, tantôt tyran : roi, quand ses vues tendent à l'honnête, et que veillant au salut du corps commis à sa garde, elle n'en exige rien de bas, rien d'avilissant ; si au contraire elle est emportée, cupide, sensuelle, elle tombe sous une qualification odieuse et sinistre, elle devient tyran. Alors des passions effrénées s'emparent d'elle et la poussent au mal, heureuses d'abord comme cette populace qui, aux largesses publiques, gorgée d'un superflu funeste, gaspille ce qu'elle ne peut dévorer. Puis quand, de progrès en progrès, la fièvre a miné toutes les forces, quand la moelle et les muscles sont pénétrés du poison de l'intempérance, l'image des plaisirs auxquels ses excès l'ont rendu inhabile fait la dernière joie de l'homme : en guise de voluptés qui lui soient propres, il a le spectacle de celles des autres, pourvoyeur et témoin de débauches dont l'abus lui a interdit l'usage. Moins flatté des délices qui affluent autour de lui que désespéré de voir que son palais ni son estomac ne peuvent absorber tout cet appareil de table, ni lui-même se vautrer dans tous les accouplements de ses mignons et prostituées, il gémit, car la plus grande part de sa félicité échappe à ses étroites facultés physiques, elle est perdue.

N'est-il pas vrai, cher Lucilius, que ce délire vient de ce que nul de nous ne songe qu'il est mortel, qu'il est débile, que nul, après tout, ne songe qu'il n'est qu'un ? Considère nos cuisines. Vois courir et se croiser au milieu de tous ces feux nos cuisiniers : te semble-t-il que ce soit pour un seul ventre qu'une telle cohue apprête tant de mets ? Vois les celliers où vieillissent nos vins, et ces greniers encombrés des vendanges de plus d'un siècle : te semble-t-il que pour un seul gosier se gardent depuis

tant de consulats les vins de tant de pays ? Vois en combien de lieux le soc retourne la terre, que de milliers de colons l'exploitent et la fouillent : te semble-t-il que ce soit pour une seule bouche qu'on ensemence la Sicile et l'Afrique. On reviendrait à la sagesse et on modérerait ses désirs si, se comptant pour un seul homme, et de plus, mesurant la capacité de son corps, on se reconnaissait hors d'état de consommer ni beaucoup, ni longtemps. Mais rien ne te disposera à la tempérance en toutes choses comme de songer souvent que la vie est courte, et de plus incertaine. Quoi que tu fasses, pense à la mort.

LETTRE CXV.

Que le discours est le miroir de l'âme. Beauté de la vertu. Sur l'avarice.

Ne te tourmente pas trop du choix et de l'arrangement des mots, Lucilius, non : j'ai de plus graves soins à t'imposer. Songe à la substance, et point à la forme, moins à écrire même qu'à sentir ce que tu écris, et à le sentir de manière à mieux te l'approprier, à le marquer comme de ton sceau. Toute production que tu verras soucieusement travaillée et polie part, sois-en sûr, d'un esprit préoccupé de minuties. Qui pense noblement s'exprime avec plus de simplicité, d'aisance, et porte dans tous ses discours une mâle assurance plutôt que de l'apprêt. Tu connais nombre de jeunes gens à barbe et à chevelure luisantes, sortis tout entiers d'une boîte à toilette : n'espère d'eux rien de viril, rien de substantiel. Le style est la physionomie de l'âme : s'il est peigné coquettement, fardé, artificiel, il est clair que l'âme non plus n'est pas franche, et a quelque chose d'affecté. Des colifichets ne sont point la parure d'un homme.

S'il nous était donné de voir à découvert le cœur de l'homme de bien, quel magnifique tableau, que de sainteté et de majesté calme éblouirait nos yeux ! D'un côté la justice et la tempérance, de l'autre la prudence et la force se prêtant un mutuel éclat ; puis la frugalité, la continence, la résignation, l'indulgence, l'affabilité et l'humanité, cette vertu, le croirait-on ? si rare chez l'homme, verseraient là toutes leurs splendeurs. Et combien la prévoyance, l'élégance des mœurs et, pour couronner le tout, la magnanimité la plus haute n'y ajouteraient-elles pas de noblesse et d'autorité imposante ! Merveilleux ensemble de grâce et de dignité, qui n'exciterait notre amour qu'en nous remplissant de vénération ! À l'aspect de cette auguste et radieuse figure sans parallèle visible ici-bas, ne resterait-on pas, comme à l'apparition d'une divinité, frappé d'extase, immobile ; ne la prierait-on pas du fond de l'âme de se laisser voir impunément ? Puis, grâce à la bienveillance empreinte sur ses traits, ne s'enhardirait-on pas à l'adorer, à la supplier ; et, après avoir longtemps contemplé cette élévation, cette grandeur si fort au-dessus de ce qu'on voit parmi nous, ce regard d'une étrange douceur, et néanmoins brillant d'un feu si vif, alors enfin, comme notre Virgile, ne s'écrierait-on pas dans un religieux enthousiasme :

Ô vierge ! de quel nom faut-il que je t'appelle ?
Car tes traits ni ta voix ne sont d'une mortelle :
Qui que tu sois, du moins prends pitié de nos maux !

On obtient d'elle aide et pitié quand on sait l'honorer. Or, ce ne sont ni les gras taureaux et leurs chairs sanglantes, ni les offrandes d'or et d'argent, ni les tributs versés au trésor d'un temple qui l'honorent, c'est la droiture et la pureté d'intention.

Non, je le répète, il n'est point de cœur qui ne s'embrasât d'amour pour elle, si elle daignait se manifester à nous : car aujourd'hui, jouets de mille prestiges, nos yeux sont fascinés par trop de clinquant ou noyés dans trop de ténèbres. Toutefois, de même qu'au moyen de certains remèdes on se rend la vue plus perçante et plus nette, si nous voulions écarter tout obstacle des yeux de notre esprit, nous pourrions découvrir cette vertu, même enfouie dans cette prison du corps, sous les lambeaux de l'indigence, à travers l'abjection et l'opprobre. Et nous la verrions dans toute sa beauté, bien que sous les plus vils dehors. D'autre part aussi nous pénétrerions la souillure et la misère des âmes qu'a paralysées le vice, malgré l'éblouissante pompe des richesses qui rayonneraient autour d'elles, malgré les honneurs et les grands pouvoirs dont le faux éclat frapperait nos sens. Alors nous pourrions comprendre combien est méprisable ce que nous admirons, en vrais enfants pour qui le moindre hochet a tant de prix. Car ils préfèrent à leurs parents, à leurs frères, des colliers achetés avec une pièce de menu cuivre. « Entre eux et nous, dit Ariston, quelle est la différence ? Que ce sont des tableaux, des statues qui nous passionnent ; que nos folies coûtent plus cher. » Un enfant trouve sur le rivage des cailloux polis et offrant quelque bigarrure, le voilà heureux : nous le sommes, nous, des veines de ces énormes colonnes qu'envoient soit les sables d'Égypte, soit les déserts africains, pour orner quelque portique ou une salle à tenir un peuple de convives. Nous admirons des murs plaqués de feuilles de marbre, quoique nous sachions quels vils matériaux elles cachent ; nous en imposons à nos yeux. Et revêtir d'or nos lambris, qu'est-ce autre chose que nous délecter d'un mensonge ? Car nous n'ignorons pas que cet or recouvre un bois grossier. Mais n'y a-t-il que nos murs et nos lambris qu'une mince décoration déguise extérieurement ? Tous ces gens que tu vois s'avancer tête haute n'ont que le vernis du bonheur. Examine bien, et sous cette légère écorce de dignité tu sauras combien il se loge de misères. Depuis que cette même chose qui occupe sur leurs sièges tant de magistrats et de juges, qui fait et les magistrats et les juges, depuis que l'argent est si fort en honneur, le véritable honneur a perdu tout crédit : l'homme, tour à tour marchand et marchandise, ne s'informe plus du mérite des choses, mais de ce qu'elles se payent : c'est par spéculation qu'il fait le bien, par spéculation qu'il fait le mal. Il suit la vertu tant qu'il en espère quelque aubaine, prêt à passer dans l'autre camp, si le crime promet davantage. Nos parents nous élèvent dans l'admiration de l'or et de l'argent ; la cupidité qu'ils sèment dans nos jeunes cœurs y germe profondément et grandit avec nous. Et la multitude, partagée sur tout le reste, est unanime sur ce seul point, le culte de l'or. C'est l'or qu'elle souhaite aux siens ; quand elle veut sembler reconnaissante aux dieux, c'est l'or, comme la plus excellente des choses humaines, qu'elle leur consacre. Enfin nos mœurs sont déchues à ce point, que la pauvreté est une malédiction et un opprobre, méprisée du riche, en horreur au pauvre. Outre cela viennent les poètes qui dans leurs vers attisent nos passions, qui préconisent les richesses comme l'unique gloire et l'ornement de la vie. Les immortels ne leur semblent pouvoir donner ni posséder rien de meilleur.

Sur cent colonnes d'or s'élevait radieux
Le palais du soleil...

Tu vois à son char

Essieu d'or, timon d'or ; et d'espace en espace
De vifs rayons d'argent qu'un cercle d'or embrasse.

Pour tout dire, le siècle qu'ils nous peignent comme le plus heureux, ils l'appellent *siècle d'or*. Même chez les tragiques grecs, il ne manque pas de héros qui échangent contre le profit leur conscience, leur vie, leur honneur.

Fais que je sois riche, ô Plutus !
Je consens qu'infâme on me nomme ;
Est-il riche ? est le mot de tous ; on ne dit plus :
Honnête homme ? Tant vaut la bourse, tant vaut l'homme.
Ne rien avoir, voilà de quoi l'on doit rougir.
Nul ne s'enquiert ni d'où, ni par quelle aide
Est venu ce qu'on a, mais combien on possède.
Vivre riche est mon vœu ; pauvre, mieux vaut mourir.
Heureux celui qui meurt accumulant encore !
Argent, suprême bien, le monde entier t'honore,
Toi toujours beau, plus précieux
Qu'un fils chéri, qu'une mère adorée,
Que d'un aïeul la vieillesse sacrée.
Si d'un pareil éclat Vénus charme les yeux,
Elle enflamme à bon droit les mortels et les dieux.

Quand ces derniers vers, qui sont d'Euripide, furent récités au théâtre, le peuple entier se leva tout d'un élan pour proscrire et l'acteur et la pièce ; mais Euripide, se précipitant sur la scène, pria les spectateurs d'attendre et de voir quelle serait la fin de cet admirateur de l'or. Bellérophon, dans cette tragédie, était puni comme le sont tous ses pareils dans le drame de la vie. Car jamais l'avarice n'évite son châtiment, bien qu'elle-même déjà se punisse assez. Oh ! que de larmes, que de travaux elle impose ! Qu'elle est misérable par ses désirs, misérable par ses profits ! Et les inquiétudes journalières qui torturent chacun selon la mesure de son avoir ! L'argent tourmente plus ses possesseurs que ses aspirants. Combien ils gémissent de leurs pertes, souvent grandes par le fait, plus grandes par l'imagination ! Enfin, le sort ne fît-il point brèche à leur bien, pour eux ne point gagner c'est perdre. Le monde pourtant les dit heureux et riches, et souhaite d'amasser autant qu'ils possèdent. Je l'avoue. Mais quoi ? Est-il condition pire à tes yeux que d'être à la fois misérable et envié ? Ah ! si l'on pouvait, avant d'aspirer aux richesses, entrer dans la confidence des riches ; avant de courir après les honneurs, lire dans le cœur des ambitieux, de ceux qui ont atteint le faîte des dignités ! On changerait certes de souhaits, à les voir en former sans cesse de nouveaux, tout en réprouvant les premiers. Car il n'est point d'homme que sa prospérité, vînt-elle au pas de course, satisfasse jamais. Il se plaint et de ses projets d'avancement et de leurs résultats : il préfère toujours ce qu'il a quitté.

Tu devras à la philosophie l'avantage, au-dessus duquel je ne vois rien, de ne jamais te repentir de toi-même. Ce qui peut te mener vers cette félicité solide que nulle tempête n'ébranlera, ce ne sont point d'heureux enchaînements de mots, des périodes coulantes et flatteuses. Que les mots aillent comme ils voudront, pourvu que l'âme garde son harmonie, qu'elle reste grande ; qu'insoucieuse des préjugés, s'applaudissant de ce qui la fait blâmer des autres, elle juge de ses progrès par ses actes, et ne s'estime riche en doctrine qu'autant qu'elle est libre de désirs et de craintes.

LETTRE CXVI.

Qu'il faut bannir entièrement les passions.

« Lequel vaut mieux d'avoir des passions modérées, ou de n'en avoir aucunes ? » Question souvent débattue. Nos stoïciens les proscrivent ; les péripatéticiens veulent les régler. Moi je ne vois pas ce que peut avoir de salutaire ou d'utile une maladie, si modérée qu'elle soit. Ne crains pas : je ne t'enlève rien de ce que tu ne veux pas qu'on te refuse ; je serai facile et indulgent pour ces objets d'affection que tu juges nécessaires, ou utiles, ou agréables à la vie : je n'ôterai que ce qui est vice. En te défendant *le désir*, je te permettrai *le vouloir* ; tu feras les mêmes choses, mais sans trouble, avec une résolution plus ferme : tu goûteras mieux, dans leur essence même, les plaisirs. Ne viendront-ils pas mieux à toi, si tu leur commandes, que si tu leur obéis ?

« Mais il est naturel, dis-tu, que la perte d'un ami me déchire le cœur : donne à des pleurs si légitimes le droit de couler. Il est naturel d'être flatté de l'estime des hommes et contristé de leur mépris : pourquoi m'interdire cette vertueuse crainte d'une mauvaise renommée ? » Il n'est point de faiblesse qui n'ait son excuse prête, qui au début ne se fasse modeste et traitable, et de là n'arrive à de plus larges développements. Tu n'obtiendras pas qu'elle s'arrête, si tu as souffert son premier essor. Toute passion naissante est mal assurée : puis d'elle-même elle s'enhardit, elle prend force à mesure qu'elle avance : il est plus aisé de ne pas lui ouvrir son cœur que de l'en bannir. Toutes, qui peut le nier ? découlent en quelque sorte d'une source naturelle. La nature nous a commis le soin de nous-mêmes ; mais ce soin, dès qu'on y met trop de complaisance, devient vice. La nature a mêlé le plaisir à tous nos besoins, non pour que l'homme le recherchât, mais afin que les choses sans lesquelles on ne peut vivre nous offrissent plus de charme au moyen de cette alliance. Le plaisir qui veut qu'on l'admette pour lui seul est mollesse. Fermons donc la porte aux passions, puisqu'on a moins de peine, encore une fois, à ne les pas recevoir qu'à les faire sortir.

« Permets-moi, dis-tu, de donner quelque chose à l'affliction, quelque chose à la crainte. » Mais ce *quelque chose* s'étend toujours loin, et n'accepte pas tes arbitraires limites. Le sage peut, sans risque, ne pas s'armer contre lui-même d'une inquiète surveillance : ses chagrins, comme ses joies, s'arrêtent où il le veut ; pour nous, à qui la retraite n'est pas facile, le mieux est de ne point faire un seul pas en avant. Je trouve fort judicieuse la réponse de Panétius à un jeune homme qui voulait savoir si l'amour est permis au sage : « Quant au sage, lui dit-il, nous verrons plus tard ; pour vous et moi, qui sommes encore loin de l'être, gardons-nous de tomber à la merci d'une passion orageuse, emportée, esclave d'autrui, vile à ses propres yeux. Nous sourit-elle, sa bienveillance provoque nos désirs ; nous dédaigne-t-elle, c'est l'amour-propre qui nous enflamme. La facilité en amour nuit autant que la résistance : on se laisse prendre à l'une, on veut triompher de l'autre. Convaincus de notre faiblesse, sauvons-nous dans l'indifférence. N'exposons nos débiles esprits ni au vin, ni à la beauté, ni à l'adulation, ni à aucune de ces choses qui nous flattent pour nous perdre. » Ce que Panétius répondit au sujet de l'amour, je le dirai pour telle affection que ce soit. Fuyons au plus loin tout sentier où l'on glisse ; sur le terrain le plus sec, nous nous tenons déjà si peu ferme !

Tu vas m'opposer ici le banal reproche fait aux stoïciens : « Vos promesses sont trop gigantesques, vos préceptes trop rigoureux. Faibles mortels, nous ne saurions tout nous interdire. Passez-moi une douleur mesurée, des désirs que je tempère, une colère

qui va s'apaiser. » Sais-tu pourquoi leur morale est impraticable pour nous ? C'est que nous la croyons telle ; ou plutôt, certes, le motif réel est tout autre. Parce que nos défauts nous sont chers, nous les défendons ; nous aimons mieux les excuser que les expulser. La nature donne à l'homme assez de force, s'il veut s'en servir, la recueillir toute pour se protéger, ou du moins ne la pas tourner contre lui-même. *Nous ne voulons pas* est le vrai mot ; *nous ne pouvons pas* est le prétexte.

LETTRE CXVII.

Quelle différence les stoïciens mettaient entre la sagesse et être sage. Du suicide.

Tu m'attireras beaucoup d'affaires et me jetteras, à ton insu, dans un grand et fâcheux procès, en me posant de ces questions délicates sur lesquelles je ne saurais me séparer de mes maîtres sans manquer à ce que je leur dois, ni juger comme eux sans blesser ma conscience. « Tu demandes s'il est vrai, comme les stoïciens le prétendent, que la sagesse soit un bien, mais que ce ne soit pas un bien d'être sage. Exposons d'abord leur opinion, puis je hasarderai la mienne. Nos stoïciens veulent que ce qui est bien soit corps, parce que le bien agit, et que tout ce qui agit est corps. Le bien est utile ; il faut pour cela qu'il fasse quelque chose et ainsi qu'il soit corps. La sagesse est un bien, disent-ils ; de là ils sont amenés à la dire aussi corporelle. Être sage n'emporte pas, selon eux, la même condition. C'est chose incorporelle et accidentelle à la première, c'est-à-dire à la sagesse : c'est pourquoi elle ne fait rien et n'est point utile. « Quoi ! s'écrie-t-on, les stoïciens ne disent-ils pas que c'est un bien d'être sage ? » Ils le disent, mais en le rapportant à son principe, qui est proprement la sagesse.

Écoute ce qu'on leur répond, avant que je fasse scission et que je me range d'un autre parti. « À ce compte-là, vivre heureux ne serait pas un bien. » Bon gré mal gré il faut qu'ils disent : « La vie heureuse est un bien ; vivre heureux n'en est pas un. » Ici encore on leur fait cette autre objection. « Vous voulez être sages ; il est donc désirable de l'être ; si c'est chose désirable, c'est un bien. » Voilà nos gens réduits à torturer les termes, à allonger ce mot *expetere* d'une syllabe dont notre langue ne souffre pas l'adjonction, et que j'ajouterai pourtant, si tu le permets. L'*expetendum*, selon eux, c'est ce qui est bien ; l'*expetibile*, ce qui survient en outre du bien obtenu. On ne le cherche pas comme bien, mais il s'ajoute au bien qu'on recherche. – Pour moi, je ne pense pas ainsi, et je crois que nos stoïciens ne vont aussi loin que parce que leur première proposition les lie, et qu'ils ne peuvent plus changer la formule.

Nous avons coutume d'accorder beaucoup au préjugé universel ; et ce nous est une preuve de vérité qu'un sentiment soit partagé par tous. L'existence des dieux, par exemple, se déduit, entre autres raisons, de l'opinion qui sur ce point est innée dans tous les esprits, de ce que, nulle part, nulle race d'hommes n'est rejetée en dehors de toute loi et de toute morale jusqu'à ne pas croire à des dieux quelconques. Quand nous dissertons sur l'immortalité des âmes, ce n'est pas une légère autorité à nos yeux que l'accord unanime des hommes à craindre ou à révérer des lieux infernaux. J'invoque de même ici une croyance universelle : tu ne trouveras personne qui ne pense et que la sagesse est un bien, et que c'est un bien d'être sage.

Je n'imiterai pas les gladiateurs vaincus, qui d'ordinaire font appel au peuple : je commencerai la lutte avec nos propres armes. Ce qui survient à quelqu'un se trouve-t-il hors de lui ou en lui ? S'il se trouve en lui, c'est un corps aussi bien que lui ; car rien ne peut survenir sans contact : or, ce qui touche est corps. S'il est hors de lui, il s'est éloigné après être survenu ; ce qui s'éloigne a du mouvement : or, ce qui a du

mouvement est corps. Tu comptes que je vais dire que même chose est la course et courir, même chose la chaleur et avoir chaud, même chose la lumière et luire. J'accorde que ce sont choses distinctes, mais non de condition diverse. Si la santé est chose indifférente, se bien porter ne le sera pas moins ; s'il en est de même de la beauté, ce sera aussi chose indifférente que d'être beau. Si la justice est un bien, c'est encore un bien d'être juste. Si une turpitude est un mal, c'en sera un de la commettre, aussi sûrement que, si la chassie est un mal, c'est un mal d'être chassieux. Et, pour que tu le saches, l'un ne peut être sans l'autre. Qui est sage a la sagesse ; qui a la sagesse est sage. Il est si impossible de douter que l'un ne soit tel que l'autre, que tous deux semblent à quelques-uns être une seule et même chose.

Mais je demanderais volontiers, puisque toutes choses sont ou bonnes, ou mauvaises, ou indifférentes, dans quelle classe on place *être sage* ? Ce n'est pas un bien, dit-on ; ni un mal sans doute : c'est donc chose intermédiaire ou indifférente. Or, nous appelons ainsi ce qui peut échoir au méchant comme au bon : la fortune, par exemple, la beauté, la noblesse. Être sage ne peut échoir qu'au bon : donc ce n'est pas chose indifférente. Mais on ne peut même appeler mal ce qui ne peut échoir au méchant : donc c'est un bien. Ce qu'on n'a pas sans être bon est un bien ; être sage n'appartient qu'au bon, donc c'est un bien. « C'est, dis-tu, chose accidentelle à la sagesse. » Cet état que tu nommes être sage fait-il ou comporte-t-il la sagesse ? Dans l'un ou l'autre cas, c'est toujours un corps ; car ce qui est fait et ce qui fait est corps : s'il est corps, c'est un bien ; car il ne lui manquait pour cela que de ne pas être incorporel.

Les péripatéticiens veulent qu'il n'y ait nulle différence entre la sagesse et être sage, attendu que l'un, n'importe lequel, est compris dans l'autre. Penses-tu, en effet, que jamais homme puisse être sage, sinon celui qui possède la sagesse, et que celui qui est sage puisse ne pas la posséder ? Les anciens dialecticiens font une distinction qui a passé jusque chez les stoïciens, et laquelle ? La voici : Autre chose est un champ, autre chose est d'avoir un champ ; en effet, avoir un champ se dit du possesseur, non du champ même. Voilà comme la sagesse est autre chose qu'être sage. Tu accorderas, je crois, que l'objet possédé et le possesseur font deux : la sagesse est possédée, celui-là la possède qui est sage. La sagesse est l'âme perfectionnée ou portée au plus haut point de grandeur et de bonté : c'est en effet tout l'art de la vie. Être sage, qu'est cela ? Je ne puis dire : l'âme perfectionnée, mais bien l'heureux état de qui la possède. Ainsi, l'un est l'âme vertueuse, l'autre la possession de cette âme vertueuse. Il y a, disent les stoïciens, diverses natures de corps : par exemple, celles de l'homme, du cheval ; elles sont suivies de mouvements des âmes démonstratifs de ceux des corps. Les premiers ont quelque chose de particulier, distinct des corps : ainsi, je vois Caton se promener ; les sens me le montrent et ma pensée le croit. C'est un corps que je vois, qui occupe mes yeux et ma pensée. Puis je dis : « Caton se promène ; » ce n'est pas d'un corps que je parle, mais j'énonce quelque chose touchant un corps, ce que les uns appellent un *prononcé*, les autres un *énoncé*, d'autres un *dire*. De même, quand nous nommons la sagesse, nous concevons je ne sais quoi de corporel ; quand nous disons : « Il est sage, » nous parlons d'un corps ; or, il est très-différent de nommer une chose où de parler de cette chose.

Croyons un moment que ce soient deux choses ; car je n'exprime pas encore mon opinion personnelle : qui empêche alors que la seconde ne soit autre que la première et néanmoins soit bonne aussi ? Tu disais tout à l'heure : autre chose est un champ, autre chose avoir un champ. Pourquoi non ? Puisque autre est la nature du possédant, autre celle de l'objet possédé ; ici est la terre, là est l'homme. Mais dans la question présente les deux termes sont de même nature, et celui qui possède la sagesse, et cette sagesse qui est possédée. De plus, dans l'exemple ci-dessus, ce qui est possédé est autre que

celui qui possède : ici le même sujet embrasse et la chose et le possesseur. On possède un champ par droit ; la sagesse par caractère ; celui-là peut s'aliéner et se transmettre, celle-ci ne quitte point son maître. Il n'y a donc pas lieu de comparer des choses dissemblables. J'avais commencé à dire que ce pouvaient être deux choses, et néanmoins bonnes toutes deux : tout comme sagesse et sage font deux choses, bonnes l'une et l'autre, tu me l'accordes. De même que rien n'empêche que la sagesse soit un bien, ainsi que l'homme qui la possède ; de même rien n'empêche que la sagesse soit un bien, ainsi que la posséder, c'est-à-dire être sage. Si je veux posséder la sagesse, c'est de manière à être sage. Comment ? N'est-ce pas un bien que cette chose sans laquelle l'autre n'est pas ? C'est vous, n'est-ce pas, qui dites que la sagesse, si on la donnait pour n'en pas user, ne devrait pas être acceptée ? Qu'est-ce qu'user de la sagesse ? C'est être sage ; c'est ce qu'elle a de plus précieux : ôtez-lui cela, elle devient superflue. Si les tortures sont des maux, être torturé est un mal : cela est si vrai, que le premier point sera faux si la conséquence est niable. La sagesse est l'état d'une âme parfaite ; être sage, c'est user de cette âme parfaite. Comment ne serait-ce pas un bien que l'usage d'une chose qui, sans usage, n'est plus un bien ? Je te le demande, la sagesse est-elle désirable ? Tu l'avoues. Je te demande ensuite si l'usage de la sagesse est désirable ? Tu l'avoues encore ; car tu la refuserais, dis-tu, si l'on te défendait d'en user. Ce qui est désirable est un bien. Être sage, c'est user de la sagesse, comme parler est user de la parole, comme voir est user de la vue. Puis donc qu'être sage, c'est user de la sagesse ; que l'usage de la sagesse est désirable ; être sage l'est conséquemment aussi ; et s'il l'est, c'est un bien. – Il y a longtemps que je me reproche d'imiter les sophistes que j'accuse, et de dépenser des phrases sur une chose toute claire. Car à qui peut-il venir en doute que, si trop de chaleur est un mal, avoir trop chaud n'en soit un aussi ; que si le grand froid est un mal, ce n'en soit un de le ressentir : que si la vie est un bien, ce ne soit un bien de vivre ?

Toutes ces questions tournent autour de la sagesse, mais n'y entrent point, or c'est en elle qu'il faut nous arrêter. Pour qui veut faire quelques excursions, elle a de vastes et immenses problèmes à sonder. Recherchons-y la nature des dieux, les éléments des globes célestes, le cours si varié des étoiles, si nos corps se meuvent aux mouvements de celles-ci, si tous les corps et toutes les âmes reçoivent de là leurs impulsions ; si ce qu'on appelle hasard n'a point sa règle fixe qui l'enchaîne ; s'il est vrai que rien n'arrive imprévu ou ne roule en dehors de l'ordre universel : spéculations qui déjà s'éloignent de la morale et de son but, mais qui délassent l'esprit et l'élèvent au niveau de leurs sublimes objets. Quant aux arguties dont je t'entretenais tout à l'heure, elles le rétrécissent et le déprimen t : loin de l'aiguiser, comme vous le croyez, elles l'émoussent. Dites, au nom du ciel ! ces veilles que réclament si impérieusement des soins plus nobles et plus fructueux, pourquoi les consumer en abstractions peut-être fausses, à coup sûr inutiles ? Que m'importera de savoir en quoi la sagesse diffère d'être sage, et si l'un est un bien, l'autre non ? À tout risque voici mon vœu ; j'en courrai la chance : que ton lot soit la sagesse, et être sage le mien ! nous serons de pair. Ah ! plutôt montre-moi la voie qui mène à cette sagesse : dis-moi ce qui est à fuir, à rechercher ; quelles études raffermiront mon âme chancelante ; comment je repousserai loin de moi ces fougueuses passions qui m'emportent hors du devoir. Que je sache faire tête au malheur, parer ses atteintes sans nombre, soit qu'elles me viennent surprendre, ou que je me sois jeté au-devant ; supporter les tribulations sans gémir, la prospérité sans faire gémir autrui ; ne pas attendre le dernier, l'inévitable terme de la vie, mais de moi-même et quand bon me semblera, partir en toute hâte. Rien ne me paraît plus pitoyable que d'invoquer la mort. Car si tu veux vivre, pourquoi souhaites-tu de mourir ? Si tu ne le veux plus, pourquoi demander aux dieux une faculté que dès ta naissance

tu tiens d'eux ? Mourir un jour, quand tu ne le voudrais pas, voilà ton obligation : mourir dès que tu le voudras, voilà ton droit. Tu ne peux te soustraire à l'une ; tu peux saisir l'autre. Quel ignoble vœu j'ai lu ces jours-ci au début de l'œuvre d'un homme assurément fort disert : « Si je pouvais mourir au plus vite ! » Insensé ! tu désires ce qui t'appartient. Que tu meures au plus vite ! Est-ce que par hasard ces paroles auraient eu l'effet de te vieillir ? Sinon, que tardes-tu ? Nul ne te retient : fuis par où tu l'aimeras le mieux. Choisis dans la nature lequel des éléments tu chargeras de t'ouvrir une issue. Les trois grands principes où ce monde trouve ses moyens d'action, l'eau, la terre, l'air, sont à la fois sources de vie et agents de mort. Que tu meures au plus vite ! Mais cet *au plus vite*, comment l'entends-tu ? À quand l'ajournes-tu ? Il peut venir plus tôt que tu ne veux. Ton mot est d'un cœur pusillanime ; c'est le cri d'un désespoir qui vise à être plaint. Qui invoque la mort ne veut pas mourir. Demande aux dieux la vie, la santé ; si tu préfères la mort, elle a cet avantage qu'elle met fin à tous les souhaits.

Voilà, cher Lucilius, les sujets à méditer ; voilà ce qui doit nourrir notre âme. Voilà la sagesse, voilà être sage au lieu de s'épuiser en subtilités creuses sur de vaines et puériles discussions. Le sort t'a mis en face de tant de problèmes ! Tu n'as pu encore les résoudre, et tu chicanes avec des mots ! Ô folie ! Quand le signal de combattre est donné, tu t'escrimes contre les vents ! Écarte ces fleurets, il te faut des armes de guerre. Dis comment j'empêcherai que ni tristesse ni peur ne troublent mon âme, comment je la purgerai des secrètes convoitises qui lui pèsent. Trouve moyen d'agir. « La sagesse est un bien, être sage n'en est pas un ! » À la bonne heure : acceptons pour nous la négative ; que toute étude pour être sage devienne un objet de risée, et passe pour labeur prodigué en pure perte.

Que dirais-tu si tu savais qu'on se demande également si la sagesse à venir est un bien ? Car peut-on douter, je te prie, que les greniers ne sentent pas le poids de la prochaine moisson, que l'enfance n'éprouve en rien la vigueur ou les développements d'une adolescence qui n'est pas encore ? De quel secours est au malade une santé qui viendra plus tard ? En quoi l'homme qui court et qui lutte est-il refait par plusieurs mois de repos qui suivront ? Qui ne sait que ce qui doit arriver n'est pas un bien, par cela seul qu'il n'est pas arrivé ? Le bien est toujours utile ; les choses actuelles seules peuvent l'être ; si une chose ne profite point, elle n'est pas encore un bien ; si elle profite, elle l'est déjà. Un jour je serai sage ; ce sera un bien quand je le serai, mais ce bien n'est pas encore. Avant tout il faut qu'une chose soit, pour qu'on voie ensuite ce qu'elle est. Comment, je te prie, ce qui n'est rien jusqu'ici serait-il déjà un bien ? Et comment te prouverai-je mieux qu'une chose n'est pas qu'en te disant qu'elle sera plus tard ? Elle n'est pas venue, évidemment, puisqu'elle est en train de venir. Quand le printemps doit suivre, je sais que nous sommes en hiver ; l'été est proche, nous ne sommes donc pas en été. Le meilleur argument qu'on ait qu'une chose n'est pas dans le présent, c'est qu'elle est à venir. Je serai sage, je l'espère ; mais en attendant je ne le suis pas. Si je possédais un tel bien, je n'éprouverais pas le mal d'en être privé. Viendra le jour où je serai sage : de là on peut concevoir que jusqu'ici je ne le suis pas. Je ne puis tout ensemble jouir de l'être et souffrir de ne l'être pas. Ces deux contraires ne s'allient point, et le même homme n'est pas à la fois heureux et malheureux.

Laissons bien vite ces trop subtiles fadaises, et volons sans retard aux doctrines qui peuvent nous porter secours. Le père qui, pour sa fille en travail, hâte les pas de la sage-femme avec un inquiet empressement, ne s'amuse pas à lire le programme et l'ordre des jeux publics ; le propriétaire qui court à l'incendie de sa maison ne jette pas les yeux sur une table d'échecs pour voir comment se dégagera la pièce bloquée. Mais toi, ô dieux ! toi à qui de toutes parts arrivent de fâcheuses nouvelles : ta maison en flammes, tes enfants en péril, ta patrie assiégée, tes biens au pillage, que sais-je ?

naufrages et tremblements de terre, et tout ce qu'il est possible de craindre ; lorsque tant d'objets se disputent tes soins, tu es tout à de pures récréations d'esprit ? Tu vas scrutant quelle différence il y a entre la sagesse et être sage ? Tu noues et dénoues des syllogismes, lorsque tant d'orages planent sur ta tête ? La nature ne nous a point prodigué le temps d'une main si libérale qu'il nous en reste quelque chose à perdre ; et vois combien il en échappe même aux plus ménagers. Nos maladies nous en volent une part, celles de nos proches une autre ; nos affaires indispensables ont la leur, les intérêts publics la leur ; le sommeil nous prend moitié de notre vie. Jours bornés et rapides, et qui nous emportez, que nous revient-il de dissiper presque toutes vos heures si vainement ?

Disons encore que l'esprit s'accoutume plutôt à ce qui amuse qu'à ce qui guérit, et qu'on fait un divertissement de la philosophie, le plus sérieux des remèdes. Entre la sagesse et être sage quelle est la différence, je l'ignore : mais je sais qu'il m'importe aussi peu de le savoir que de ne le savoir pas. Dis-moi : quand je l'aurai appris, en serai-je plus sage ? Pourquoi donc aimes-tu mieux m'enchaîner aux mots que m'exercer aux actes ? Inspire-moi plus de courage, plus de sécurité ; fais-moi l'égal de la Fortune, fais-moi plus grand qu'elle. Et je puis l'être, si c'est dans cet unique but que j'apprends.

LETTRE CXVIII.

Des élections à Rome. Du bien et de l'honnête.

Tu réclames de moi des lettres plus fréquentes. Comptons ensemble : tu ne seras pas au pair. Il était convenu que tu commencerais ; tu devais m'écrire, et moi te répondre ; mais je ne serai pas exigeant. Je sais qu'on peut te faire crédit : je te livrerai donc mes avances. Je ne ferai pas comme Cicéron, le plus fécond des beaux parleurs, qui engageait Atticus « à lui écrire, à défaut même de tout sujet, ce qui lui viendrait à l'esprit. » Les sujets ne me manqueront jamais, dussé-je omettre tous ces détails qui remplissent les lettres de Cicéron : quel candidat périclite ; quel autre lutte par auxiliaires ou de ses seules forces ; qui, pour le consulat, se repose sur César ; qui sur Pompée, qui sur son coffre-fort ; quel âpre usurier c'est que Cécilius, dont ses proches même ne peuvent tirer un écu à moins d'un pour cent par mois. Parlons de nos misères plutôt que de celles d'autrui : sondons notre cœur, voyons de combien de choses il se fait candidat et refusons-lui notre voix. La vraie grandeur, ô Lucilius, la sécurité, l'indépendance consistent à ne rien solliciter et à s'éloigner de tous comices où préside la Fortune.

N'est-il pas bien doux, dis-moi, quand les tribus sont convoquées, les candidats guindés au haut de leurs tribunes ; que l'un promet telle somme, que l'autre en fait l'authentique dépôt ; qu'un troisième accable de baisers la main de l'homme auquel, une fois nommé, il ne laissera pas toucher la sienne ; que tous attendent dans l'anxiété la voix qui proclame les élus, n'est-il pas bien doux de rester à l'écart, et de regarder ces marchés publics sans acheter ni vendre quoi que ce soit ? Mais combien plus vive est la joie de celui qui voit d'un œil calme non plus l'étroite enceinte où se font des préteurs et des consuls, mais ces comices universels où se postulent soit des honneurs annuels, soit de perpétuels pouvoirs, soit des guerres heureuses, et des triomphes, soit encore des richesses, des mariages, une postérité, la santé pour soi et les siens ! Qu'elle est grande l'âme qui seule ne fait nulle demande, ne courtise personne, et qui dit : « Je n'ai pas affaire à toi, ô Fortune ! Je ne me mets pas à ta merci. Je sais que tes exclusions sont

pour les Catons, tes choix pour les Vatinius ; je ne te prie de rien. » Voilà détrôner l'aveugle déesse.

Je puis bien correspondre ainsi avec toi, et exploiter une matière toujours neuve, quand de toutes parts nous voyons s'agiter ces milliers d'ambitieux qui, pour emporter quelque désastreux avantage, courent à travers tant de maux à un nouveau mal, convoitent ce qu'ils vont fuir tout à l'heure, ou du moins dédaigner. Car quel homme eut jamais assez d'un succès dont le désir même lui avait semblé téméraire ? Non que la prospérité soit, autant qu'on se le figure, avide de jouissances : c'est qu'elle en est pauvre ; aussi ne rassasie-t-elle personne. Tu crois tel homme fort élevé, parce que tu rampes loin de lui ; mais ce point où il est parvenu est, ce lui semble, bien bas. Ou je me trompe, ou il cherche à monter encore ; et ce que tu prends pour le plus haut terme n'est à ses yeux qu'un échelon. Tous se perdent par l'ignorance du vrai : ils s'imaginent voler au bonheur, déçus qu'ils sont par de vains bruits ; puis des maux réels, ou le déchet ou le néant de leurs espérances ressortent pour eux d'une possession hérissée d'épines. Presque toujours le lointain nous abuse et nous admirons : grandeur est, pour le vulgaire, synonyme de bonheur.

Pour ne point donner dans la même méprise, recherchons « quel est le vrai bien. » On l'a compris diversement : les uns l'ont défini ou décrit d'une manière, les autres d'une autre. Quelques-uns disent : « Le bien, c'est ce qui invite l'esprit et l'appelle à soi. » D'autres aussitôt de répondre : « Comment ! même s'il invite l'homme à sa perte ? » Tu sais : il y a bien des maux qui séduisent. Le vrai et le vraisemblable diffèrent entre eux. Ainsi, le bien se joint au vrai ; car il n'est de bien que le vrai, mais ce qui invite, ce qui allèche, n'est que vraisemblable : il dérobe, il sollicite, il entraîne. Voici une autre définition : « Le bien est une chose qui excite l'appétit d'elle-même, ou le mouvement et la tendance de l'âme vers elle. » À quoi on réplique également que ce mouvement de l'âme est excité par beaucoup de choses dont la poursuite perd le poursuivant. Une meilleure définition est celle-ci : « Le bien est ce qui attire vers soi le mouvement de l'âme conformément à la nature : celui-là seul est digne d'être recherché. » Dès qu'il mérite nos recherches, il est honnête, chose à rechercher par excellence. Ceci m'avertit d'expliquer en quoi diffèrent le bien et l'honnête. Ils ont quelque chose entre eux de mixte et d'indivisible ; et il ne peut exister de bien qui ne renferme de l'honnête, comme à son tour l'honnête est toujours bien. En quoi donc diffèrent-ils ? L'honnête est le bien parfait, le complément de la vie heureuse, qui change en biens tout ce qu'il touche. Expliquons ma pensée : Il y a des choses qui ne sont ni biens ni maux, comme le métier des armes, les ambassades, les magistratures. Ces fonctions, honnêtement remplies, arrivent à être des biens, et de douteuses deviennent bonnes. Le *bien* a lieu par l'alliance de *l'honnête* : *l'honnête* est *bien* de sa nature. Le bien découle de l'honnête ; l'honnête existe par lui-même. Ce qui est bien a pu être mal ; ce qui est honnête n'a pu être que bien.

On a encore défini le bien « ce qui est conforme à la nature. » Or ici prête-moi ton attention : Ce qui est bien est selon la nature ; il ne s'ensuit pas que tout ce qui est selon la nature soit bien. Beaucoup de choses, conformes à cette nature, sont de si mince importance que le nom de bien ne leur convient pas. Elles sont trop futiles, trop dignes de dédain : or jamais bien, même le moindre, n'est à dédaigner. N'est-il encore qu'en germe, ce n'est pas un bien ; dès qu'il commence à être un bien, il n'est plus petit. À quoi le bien se reconnaît-il ? S'il est par excellence selon la nature. « Vous avouez, dira-t-on, que ce qui est bien est selon la nature ; voilà son caractère, et vous avouez aussi qu'il est des choses conformes à la nature qui ne sont pas des biens. Comment donc l'un est-il bien, les autres ne l'étant pas ? Comment prend-il un caractère différent, les autres ayant comme lui le privilège d'être conformes à la nature ? » Par sa grandeur

même. Il n'est pas nouveau de voir certaines choses changer en s'accroissant. C'était un enfant, c'est maintenant un homme ; son caractère devient autre : car l'enfant n'avait pas de raison, l'homme est raisonnable. Il y a des choses qui par l'accroissement deviennent non-seulement plus grandes, mais tout autres. On répond : « ce qui grandit ne devient pas autre ; qu'on remplisse de vin une bouteille ou un tonneau, il n'importe : dans les deux vases le vin conserve sa propriété vineuse ; une petite quantité de miel, ou une grande, ne diffère pas de saveur. » Il n'y a point d'analogie dans les exemples qu'on me pose : dans le vin et dans le miel la qualité est et reste la même, quoique la quantité augmente. Certaines choses en s'augmentant ne perdent ni leur genre ni leur propriété ; certaines autres, après beaucoup d'accroissements, changent en dernier lieu de nature, et subissent une condition d'existence nouvelle et autre que la première. Une seule pierre a fait la voûte : c'est celle qui presse comme un coin les deux flancs inclinés, celle dont l'insertion les réunit. Pourquoi cette dernière addition produit-elle tant d'effet pour son peu de volume ? Ce n'est pas qu'elle augmente, c'est qu'elle complète. Certaines choses ne font de progrès qu'en dépouillant leur première forme pour en recevoir une nouvelle. Que l'on recule longtemps par la pensée les bornes d'un objet, et qu'on en suive l'extension jusqu'à la lassitude, il prend dès lors le nom d'*infini*, il est bien autre qu'il n'était lorsqu'il paraissait grand, mais *fini*. C'est ainsi que, si nous songeons à une chose difficile à diviser, la difficulté croissante nous amène enfin au *non divisible*. Ainsi encore, d'un corps lourd et qu'on meut avec peine, nous arrivons à l'*immobile*. De même une chose d'abord *conforme à la nature* a pu, par un accroissement de grandeur, prendre une autre propriété et devenir un *bien*.

LETTRE CXIX.

Qu'on est riche quand on commande à ses désirs.

À chaque découverte que je fais, je n'attends pas que tu dises : *Partageons !* je me le dis pour toi. Qu'ai je donc trouvé ? Tu veux l'apprendre ? Ouvre ta bourse : c'est tout profit. Je t'apprendrai le secret de devenir riche en un instant, secret dont tu es si curieux, et avec raison. Je te conduirai à la plus haute fortune par une voie expéditive. Il te faudra cependant un prêteur : car tout commerce nécessite des emprunts ; mais je ne veux pas que ce soit par entremetteur, ni que les courtiers aillent prônant ta signature. J'ai pour toi un créancier tout prêt, celui de Caton : « Emprunte à toi-même. » Quelque peu que ce soit suffira, si ce qui manque, nous ne le demandons qu'à nous. En effet, cher Lucilius, nulle différence entre ne pas désirer et posséder. Dans les deux cas le résultat est le même, des tourments de moins. Et je ne prétends pas que tu refuses rien à la nature : elle est intraitable, on ne peut la vaincre, elle exige son dû ; je dis seulement que tout ce qui va au delà est purement volontaire, mais non point nécessité. Ai-je faim ? il faut manger. Que mon pain soit grossier ou de premier choix, cela ne fait rien à la nature. Elle veut, non que je délecte mon palais, mais que mon estomac soit rempli. Ai-je soif ? que mon eau soit puisée au lac voisin, ou que je l'aie enfermée sous une voûte de neige dont elle emprunte la fraîcheur, qu'importe à la nature ? Tout ce qu'elle me commande, c'est d'étancher ma soif. Sera-ce dans une coupe d'or ou de cristal, dans un vase murrhin ou de Tibur, ou dans le creux de ma main, qu'importe encore ? En toute chose considère le but, et laisse là ce qui n'y mène point. Je suis sommé par la faim : saisissons le premier aliment venu ; elle-même assaisonnera tout ce qui sera tombé sous ma main. La faim n'est jamais dédaigneuse.

Veux-tu donc savoir ce qui m'a plu si fort, ce qui me semble si bien dit ? « Le sage est le poursuivant le plus empressé des richesses naturelles. » Viande creuse dont tu me gratifies ! Qu'est-ce que cela ? J'avais déjà préparé mes coffres ; déjà je m'inquiétais sur quelle mer j'irais trafiquer et risquer mes jours, quelle branche d'impôts j'exploiterais, quelle denrée j'importerais. C'est une déception cela : me prêcher la pauvreté quand tu m'as promis des richesses !

Ainsi tu juges pauvre celui qui n'a faute de rien ? « Le mérite, dis-tu, en est à lui, à sa patience, non à sa situation. » C'est donc que tu ne le crois pas riche, par la raison qu'il ne saurait cesser de l'être ? Lequel vaut mieux d'avoir beaucoup ou d'avoir assez ? Qui a beaucoup désire davantage, preuve qu'il n'a point encore assez. Qui possède assez a obtenu ce que jamais riche n'a atteint, le terme du désir. Tu ne crois pas aux richesses du sage ! Est-ce parce qu'elles ne font proscrire personne ; parce qu'elles ne poussent point le fils à empoisonner son père, et la femme son mari ; parce que dans la guerre elles sont à l'abri, et dans la paix libres de soins ; parce qu'elles ne sont ni dangereuses à posséder, ni fatigantes à régir ? A-t-il peu l'homme qui, pour tout bien, ne souffre ni du froid, ni de la faim, ni de la soif ? Jupiter n'a pas plus. On n'a jamais peu dès qu'on a assez, jamais beaucoup dès qu'on n'est pas satisfait. Après Darius et les Indes vaincues, le Macédonien Alexandre est pauvre encore : il cherche encore à conquérir ; il fouille des mers inconnues, il lance les premières flottes qu'ait vues l'Océan ; il a forcé, faut-il le dire ? les barrières du monde. Ce qui suffit à la nature ne suffit pas à un mortel. Il s'en trouve un qui désire toujours après qu'il a tout. Tant sont aveugles nos esprits ! Tant l'homme, à mesure qu'il avance, oublie son point de départ ! Celui-ci, maître tout à l'heure d'un coin de terre obscur et maître contesté, vient de toucher le bout du monde, et n'ayant plus qu'à revenir par ce globe qu'il a tout conquis, il est triste.

Jamais l'or ne fait riche ; au contraire il irrite davantage la soif de l'or. En veux-tu savoir la cause ? C'est que plus on a, plus il devient aisé d'avoir encore. Au surplus, fais venir ici qui tu voudras de ceux dont on accole les noms aux Crassus et aux Licinius ; qu'il apporte ses registres, qu'il suppute à la fois tout ce qu'il a et tout ce qu'il espère : à mon sens il est pauvre ; au tien même il peut l'être un jour. Mais l'homme qui s'accommode aux exigences de la seule nature, loin qu'il ressente la pauvreté, ne la craint même pas. Vois pourtant comme il est difficile de se réduire au pied de la nature : celui même que nous appelons l'homme de la nature et que tu nommes pauvre, celui-là aussi a du superflu. Mais l'opulence éblouit le peuple et attire vers elle tous les yeux, quand de grosses sommes sortent d'une maison, qu'on y voit jusqu'au plafond même couvert de dorures, quand une troupe d'esclaves choisis s'y fait remarquer par sa bonne mine ou par sa riche tenue. Félicité de parade que tout cela : celle de l'homme que nous avons soustrait aux influences du peuple comme de la Fortune est tout intérieure. Quant à ceux chez qui le nom d'opulence est mensongèrement usurpé par de laborieux besoins, ils ont des richesses comme on dit que nous avons la fièvre, quand c'est elle qui nous a. Par contre aussi nous disons : « La fièvre le tient ; » de même il faut dire : « Les richesses le possèdent. »

Voici donc le conseil que j'ai le plus à cœur de te donner, et qu'on ne donne jamais assez : règle toute chose suivant les désirs naturels, qu'on peut contenter ou sans qu'il en coûte, ou à peu de frais. Seulement n'allie point le vice avec le désir. Tu t'inquiètes sur quelle table, dans quelle argenterie paraîtront tes mets, si les esclaves servants sont bien appariés, ont la peau bien lisse. Les mets tout seuls, voilà ce que veut la nature.

Vas-tu, quand par la soif tu te sens dévorer,

Chercher un vase d'or pour te désaltérer ;
Et rien ne te plaît-il, lorsque la faim te presse,
Hors le paon, le turbot ?

La faim n'a point ces exigences : il lui suffit qu'on la fasse cesser, elle ne se soucie guère avec quoi. Le reste est l'œuvre pénible d'une déplorable sensualité, qui s'ingénie pour que la faim dure après qu'elle est rassasiée ; pour que l'estomac soit, non pas rempli, mais comblé ; pour que la soif éteinte aux premières rasades se renouvelle encore. Horace a donc bien raison de dire que la soif ne s'inquiète point dans quelle coupe ou avec quelle grâce son eau lui est servie. Si tu crois que la chevelure plus ou moins belle de l'échanson ou le transparent du vase soit chose essentielle, tu n'as pas soif. La nature, en tout si bienveillante, nous a fait l'importante grâce d'ôter aux besoins le dégoût. C'est au superflu que va bien l'esprit d'exclusion : « Ceci n'est guère de mise ; cela est peu vanté ; voici qui choque mes yeux. » Le créateur de ce monde, en traçant à l'homme ses conditions d'existence, a voulu le conserver, non l'efféminer. Tout dans ce but est à sa portée, sous sa main : l'attirail de la délicatesse ne s'obtient qu'à grand'peine et à force d'art. Jouissons donc de ce bienfait de la nature, comptons-le pour un des plus grands ; et songeons qu'elle n'a sous aucun rapport mieux mérité de nous qu'en nous portant à satisfaire sans tant de répugnances les appétits qui naissent de la nécessité.

LETTRE CXX.

Comment nous est venue la notion du bon et de l'honnête. L'homme est rarement semblable à lui-même.

Ta lettre, qui touche en courant nombre de questions subtiles, s'arrête enfin sur celle-ci, dont elle demande la solution : « Comment nous est venue la notion du bien et de l'honnête ? » Pour les autres écoles, ces deux choses sont diverses et distinctes ; chez nous, elles font partie du même tout. Je m'explique. Le bon, selon quelques-uns, c'est l'utile ; et ils nomment ainsi la richesse, un cheval, du vin, une chaussure, tant ils la font descendre bas ! L'honnête pour eux, c'est ce qui répond à la loi du devoir et de la vertu, comme des soins pieux donnés à la vieillesse d'un père, des secours à la pauvreté d'un ami, un vaillant coup de main, un avis dicté par la prudence et la modération. Nous aussi nous divisons les attributs, mais le sujet est un. Rien n'est bon que l'honnête, et l'honnête, par son essence même, est bon. Je crois superflu d'ajouter ce que j'ai dit maintes fois sur la différence des deux choses ; je répète seulement que rien ne nous semble bon de ce qui peut servir au mal : or tu vois combien de gens font mauvais usage des richesses, de la noblesse, de la puissance.

Mais revenons au point que tu désires voir éclaircir : « Comment nous est venue la notion première du bon et de l'honnête ? » La nature n'a pu nous l'enseigner : elle nous a donné les germes de la science, non la science elle-même. Quelques-uns disent que cette notion nous est venue par aventure ; mais est-il croyable que l'image de la vertu n'ait que fortuitement apparu à je ne sais quel homme ? Selon nous, l'observation a recueilli, comparé entre eux certains actes fréquents de la vie ; et l'intelligence humaine y a reconnu le bon et l'honnête par *analogie*. Comme ce mot a reçu des grammairiens latins droit de cité, je ne crois pas devoir le proscrire et le renvoyer au lieu de sa naissance ; je l'emploie donc, non pas seulement comme toléré, mais comme sanctionné par l'usage. Or qu'est-ce que cette *analogie* ? Le voici : on connaissait la

santé du corps, on s'avisa que l'âme aussi avait la sienne ; on connaissait la force physique, on en déduisit qu'il y avait une force morale. Des traits de bonté, d'humanité, de courage, nous avaient frappés d'étonnement : nous commençâmes à les admirer comme autant de perfections. Il s'y mêlait beaucoup d'alliage ; mais le prestige d'une action remarquable le couvrait de son éclat : on a dissimulé ces taches. Car naturellement on est porté à outrer le plus juste éloge ; et toujours le portrait de la gloire a été au delà du vrai. Or donc, de ces faits divers fut tiré le type du bien par excellence.

Fabricius repoussa l'or de Pyrrhus, et vit moins de grandeur à posséder un royaume qu'à mépriser les dons d'un roi. Le même Fabricius, à qui le médecin de Pyrrhus promettait d'empoisonner son prince, avertit celui-ci d'être sur ses gardes. Ce fut l'effet d'une même vertu de ne pas être vaincu par l'or, et de ne pas vaincre par le poison. Nous avons admiré ce grand homme, inflexible aux offres d'un roi, tout comme à celles d'un régicide, obstiné à suivre la vertu son modèle ; soutenant le plus difficile des rôles, celui d'un chef de guerre irréprochable ; croyant qu'il est des choses non permises même contre un ennemi ; enfin, au sein d'une extrême pauvreté, pour lui si glorieuse, n'ayant pas moins horreur des richesses que de l'empoisonnement. « Pyrrhus, a-t-il dit, tu vivras, grâce à moi ; réjouis-toi de ce qui a toujours fait ta peine : Fabricius est incorruptible. »

Horatius Coclès à lui seul intercepta l'étroit passage d'un pont : il voulut que la retraite lui fût coupée, pourvu qu'on fermât le chemin à l'ennemi dont il soutint l'effort jusqu'au moment où retentit avec fracas la chute des solives brisées. Alors tournant la tête, et voyant le péril de sa patrie écarté au prix du sien : « Me suive qui voudra maintenant ! » s'écrie-t-il ; et il se précipite dans le fleuve, non moins soucieux, au milieu du courant qui l'entraîne, de sauver ses armes que sa vie, ses armes invaincues dont l'honneur fut maintenu sans tache ; et il rentra dans Rome aussi tranquillement que s'il avait passé par le pont même.

Ces actions et d'autres semblables nous ont appris ce que c'est que la vertu. En revanche, ce qui peut sembler surprenant, le vice en obtint parfois les honneurs, et l'honnête parut briller où il était le moins. Car il est, tu le sais, des vices qui avoisinent les vertus, des penchants dégradés et vils sous des dehors de moralité. Ainsi le prodigue a des airs de générosité, bien que la distance soit grande de qui sait donner à qui ne sait pas conserver. Car, on ne peut trop le redire, Lucilius, beaucoup jettent leurs dons et ne les placent pas : or appellerai-je libéral un bourreau d'argent ? La négligence ressemble à la facilité ; la témérité au courage. Ces conformités apparentes nous obligèrent à prendre garde et à distinguer des choses très-rapprochées à l'extérieur, au fond très-dissemblables. En observant ceux qu'avait signalés quelque action d'éclat, on sut démêler quand tel homme avait agi dans l'élan généreux d'un grand cœur. On vit cet homme, brave à la guerre tel jour, timide au forum, héros contre la pauvreté, sans force contre la calomnie : les éloges furent pour l'action, le discrédit pour la personne. On en vit un autre bon avec ses amis, modéré envers ses ennemis, administrant avec des mains pures et religieuses les affaires de l'État et des citoyens ; également doué de la patience qui tolère, et de la prudence qui n'agit qu'à propos ; donnant à pleines mains quand la libéralité est de saison ; quand le travail commande, s'y dévouant avec persévérance, et subvenant par l'activité de l'âme à l'épuisement des organes ; outre cela, toujours et en tout le même : vertueux non plus par système, mais par habitude, et arrivé au point, non pas seulement de pouvoir bien faire, mais de ne pouvoir faire autrement que bien. On jugea que là était la parfaite vertu, laquelle se ramifia en plusieurs parties. Car on avait des passions à dompter, des frayeurs à vaincre, il fallait prévoir les choses à faire, rendre à chacun selon son droit : on trouva pour tout cela la tempérance, la force, la prudence, la justice, et on leur assigna leurs rôles.

Qu'est-ce donc qui nous a fait connaître la vertu ? Nous l'avons reconnue à l'ordre qu'elle établit, à sa beauté, à sa constance, à l'harmonie de toutes ses actions, à cette grandeur qui se rend supérieure à tout. Alors naquit l'idée de cette vie heureuse qui coule doucement, sans obstacle, qui s'appartient toute à elle-même. Mais comment cette dernière image s'offrit-elle à nous ? Je vais le dire. Jamais ce mortel parfait, cet adepte de la vertu ne maudit la Fortune ; jamais il n'accueillit les événements avec chagrin ; se regardant comme citoyen et soldat de l'humanité, à ses yeux tout labeur fut un commandement à subir. Quelque disgrâce qui survînt, il n'y vit point un mal à repousser, un accident qui le frappait ; il l'accepta comme une charge à lui dévolue. « Quelle qu'elle soit, se dit-il, elle est mienne ; elle est dure, elle est cruelle : qu'elle soit pour mon courage un aiguillon de plus. » Force était donc de reconnaître grand cet homme qui n'avait jamais gémi sous le malheur, jamais ne s'était plaint de sa destinée, qui, éprouvé en mille rencontres, avait brillé comme une vive lumière parmi les ténèbres, attirant vers lui toutes les âmes touchées de ce calme, de cette douceur qui le mettait au niveau de l'homme en même temps que du dieu. Alors cette âme accomplie, arrivée à son plus haut point, n'a plus au-dessus d'elle que l'intelligence divine, dont une parcelle est descendue jusque dans sa mortelle enveloppe ; or jamais le divin ne domine mieux en lui que lorsque la pensée qu'il est mortel lui révèle qu'il a reçu la vie pour l'employer dignement ; que ce corps n'est point un domicile fixe, mais une hôtellerie et une hôtellerie d'un jour, qu'il faut abandonner dès qu'on se sent à charge à son hôte.

Oui, Lucilius, notre âme n'a pas de titre plus frappant de sa haute origine que son dédain pour l'indigne et étroite prison où elle s'agite, que son courage à la quitter. Il n'ignore pas où il doit retourner, celui qui se rappelle d'où il est venu. Ne voyons-nous pas combien d'incommodités nous travaillent, combien ce corps est peu fait pour nous ? Nous nous plaignons tour à tour du ventre, de la tête, de la poitrine, de la gorge. Tantôt nos nerfs, tantôt nos jambes nous tiennent au supplice ; les déjections nous épuisent ou la pituite nous suffoque ; puis c'est le sang qui surabonde, qui plus tard vient à nous manquer : d'ici, de là, nous sommes harcelés et poussés dehors, inconvénients ordinaires à l'habitant d'une demeure qui n'est point la sienne. Et au sein même du ruineux domicile qui nous est échu, nous n'en formons pas moins d'éternels projets, nous n'envahissons pas moins en espoir le plus long avenir qu'une vie humaine puisse atteindre, jamais rassasiés d'or, jamais rassasiés de pouvoir. L'impudence et la déraison peuvent-elles aller plus loin ? Rien ne suffit à des êtres faits pour mourir, disons mieux, à des mourants. Car point de jour qui ne nous rapproche du dernier, du bord fatal d'où il nous faut tomber ; et chaque heure nous y pousse. Vois quel aveuglement moral est le nôtre ! Cet avenir dont je parle s'accomplit en ce moment même, il est en grande partie arrivé. Car le temps que nous avons vécu est rentré dans le néant où il était avant que nous ne vécussions ; et quelle erreur de ne craindre que le jour suprême, quand chaque jour nous avance d'autant vers la destruction ! Ce n'est point le pas où l'on succombe qui produit la lassitude, il ne fait que la révéler. Le jour suprême aboutit à la mort, mais chaque jour s'y acheminait. Elle nous mine peu à peu, elle ne nous fauche pas.

Aussi toute grande âme, ayant conscience de sa céleste origine, s'efforce-t-elle, au poste où elle est mise, de se conduire avec honneur et talent ; du reste, ne jugeant comme à elle aucun des objets qui l'entourent, elle en use à titre de prêts : elle est étrangère et passe vite. Une pareille constance chez un homme n'est-elle pas comme l'apparition d'une nature extraordinaire, surtout, ai-je dit, si cette grandeur est démontrée vraie en ce qu'elle est toujours égale ? Le vrai demeure invariable ; le faux ne dure pas. Certains hommes sont tour à tour Vatinius et Catons : tout à l'heure ils ne trouvaient pas Curius assez austère, Fabricius assez pauvre, Tubéron assez frugal, assez

simple dans ses besoins ; maintenant ils luttent d'opulence avec Licinius, de gourmandise avec Apicius, de mollesse avec Mécène. La grande marque d'un cœur corrompu est de flotter, de se laisser ballotter sans fin des vertus qu'on simule aux vices qu'on affectionne.

On lui voyait tantôt deux cents esclaves,
Tantôt dix ; il n'avait que tétrarques et rois
Et grandeurs à la bouche ; et puis, baissant la voix :
« Une table à trois pieds, une simple salière,
Pour me parer du froid une toge grossière,
C'est assez. » À cet homme exempt de passions,
Chiche, content de peu, donnez deux millions :
En cinq jours bourse vide...

Tous ceux dont je parle sont représentés par ce personnage d'Horace, jamais égal ni semblable à lui-même, tant il erre d'un excès à l'autre. Tels sont beaucoup de caractères, je dirais presque tous. Quel est l'homme qui chaque jour ne change de dessein et de vœu ? Hier il voulait une épouse ; aujourd'hui, une maîtresse ; tantôt il tranche du souverain, tantôt il ne tient pas à lui qu'il ne soit le plus obséquieux des esclaves ; souvent gonflé jusqu'à se rendre haïssable, il va s'aplatir et se faire plus petit, plus humble que ceux qui gisent vraiment dans la boue ; tour à tour il sème l'or et le ravit. Ainsi se trahit surtout l'absence de jugement : on paraît sous telle forme, puis sous telle autre ; et, chose à mon gré la plus pitoyable du monde, on n'est jamais soi. C'est une grande tâche, crois-moi, que de soutenir toujours le même personnage. Or, excepté le sage, nul ne le fait. Nous autres, nous ne savons encore que changer : tu nous verras par moments économes, sérieux ; par moments prodigues et frivoles. C'est à toute heure travestissement nouveau, et l'opposé de ce que nous quittons. Gagne donc sur toi de te maintenir jusqu'à la fin tel que tu as résolu d'être. Fais qu'on puisse te louer, ou du moins te reconnaître. Il y a tel homme, qu'on a vu la veille, et dont on peut dire : « Qui est-il ? » tant est grande la métamorphose !

LETTRE CXXI.

Que tout animal a la conscience de sa constitution.

Tu vas me faire un procès, je le vois, si je t'expose la subtile question qui aujourd'hui m'a retenu assez longtemps ; et derechef tu t'écrieras : « Qu'y a-t-il là pour les mœurs ? » Récrie-toi, soit : moi, je t'opposerai en première ligne mes garants, contre lesquels tu plaideras, Posidonius, Archidème : ils accepteront le débat ; je parlerai après eux.

Il n'est pas vrai que tout ce qui tient à la morale forme les bonnes mœurs. Telle chose concerne la nourriture de l'homme ; telle autre ses exercices, telle autre son vêtement, son instruction ou son plaisir : mais toutes se rapportent à l'homme, bien que toutes ne le rendent pas meilleur. Quant aux mœurs, il est diverses manières d'influer sur elles. Telle méthode les corrige et les règle ; telle autre scrute leur nature et leur origine. Quand je recherche pourquoi la nature a produit l'homme, pourquoi elle l'a mis au-dessus des autres animaux, crois-tu que je m'écarte bien loin de la morale ? Tu te tromperais. Comment sauras-tu quelles mœurs l'homme doit avoir, si tu ne découvres quelle est la grande fin de l'homme, si tu n'approfondis sa nature ? Tu ne comprendras

bien ce que tu as à faire ou à éviter, que quand tu auras appris ce que tu dois à ta nature. « Oui, diras-tu, je veux apprendre à modérer mes désirs et mes craintes ; débarrasse-moi de la superstition, enseigne-moi que c'est chose légère et vaine que ce qu'on appelle fortune, et que l'unique syllabe qui change tout vient s'y joindre bien facilement. » Je contenterai ton désir : j'exhorterai aux vertus, je flagellerai les vices. Bien qu'on me trouve trop vif et trop peu modéré sur ce point, je ne cesserai de poursuivre l'iniquité, de m'opposer au débordement effréné des passions, de réprimer les voluptés qui aboutissent à la douleur, de fermer la bouche aux vœux téméraires. Et n'ai-je pas raison, quand nos plus grands maux sont nés de nos souhaits, et que les choses dont on nous félicite deviennent l'objet même de nos plaintes ?

En attendant, souffre que j'examine cette question qui semble un peu s'éloigner de la morale : « Tous les animaux ont-ils le sentiment de leurs facultés constitutives ? » Ce qui prouverait le mieux qu'ils l'ont, c'est l'à-propos et la facilité de leurs mouvements, qui semblent révéler une étude réfléchie. On n'en voit point dont tous les membres ne soient pourvus de leur agilité propre. L'ouvrier manie avec aisance ses outils ; le pilote ne dirige pas moins habilement son gouvernail ; les couleurs que le peintre a placées devant lui, nombreuses et variées comme celles des objets qu'il veut reproduire, il les démêle d'un coup d'œil, et de la palette au tableau son regard et sa main voyagent sans obstacle. L'animal n'est pas moins preste à se mouvoir dans tous les sens qui lui conviennent. On admire souvent ces habiles pantomimes dont le geste prompt sait tout rendre, exprime toutes les passions, accompagne la parole la plus rapide. Ce que l'acteur doit à l'art, l'animal le tient de la nature. Aucun n'a peine à mouvoir ses membres, aucun n'est embarrassé pour s'en servir. Mis au monde pour cela, ils l'exécutent sur l'heure : ils reçoivent leur science avec la vie, ils naissent tout élevés.

« Les animaux, va-t-on dire, ne meuvent si à propos les diverses parties de leur corps, que parce que autrement ils éprouveraient de la douleur. » Donc, selon vous, ils y sont contraints ; c'est par crainte, non volontairement, que leur allure est ce qu'elle doit être. Rien de plus faux. Les mouvements lents sont ceux que nécessite la contrainte : l'agilité est le propre de la spontanéité. Loin que ce soit la crainte de souffrir qui les fasse se mouvoir, ils se portent à leurs mouvements naturels en dépit même de la souffrance. Ainsi l'enfant qui tâche de rester debout, qui s'étudie à se tenir sur ses jambes, ne peut d'abord essayer ses forces qu'il ne tombe, pour se relever chaque fois en pleurant, tant qu'il n'a pas fini le douloureux apprentissage que demande la nature. Renverse certains animaux dont le dos est d'une substance dure : ils se tournent, ils dressent leurs pattes qu'ils portent de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'on les remette en leur premier état. Une tortue renversée ne sent point de douleur ; mais elle est inquiète, elle regrette sa position naturelle, et ne cesse de faire effort, de s'agiter, que quand elle se retrouve sur ses pattes. Donc tout ce qui respire a la conscience de sa constitution, d'où lui vient ce prompt et facile usage de ses membres ; et la plus forte preuve que cette notion date de la naissance même, c'est que nul être vivant n'ignore l'emploi de ses facultés.

On répondra encore : « La constitution, comme vous dites, vous autres stoïciens, est une certaine disposition dominante de l'âme à l'égard du corps. Cette définition embarrassée et subtile, que vous-mêmes avez peine à formuler, comment un enfant la conçoit-il ? Il faut que tous les animaux naissent dialecticiens pour comprendre une chose que trouvent obscure la plupart des esprits les plus cultivés. » L'objection serait fondée, si je prétendais que notre définition est comprise par les animaux, et non leur constitution même. La nature nous dit ce que nous sommes bien mieux que ne fait la parole. Ainsi l'enfant ignore ce que c'est que constitution, mais il connaît très-bien la

sienne ; il ne sait ce que c'est qu'un être animé, mais il sent qu'il est animé. En outre, il a de sa constitution même une idée grossière, sommaire et confuse, comme nous savons que nous possédons une âme, sans en connaître la nature, le siège, la forme ni l'origine. Tout comme la conscience de son âme arrive à l'homme, bien qu'il ignore ce qu'est cette âme et où elle réside ; de même aux animaux se manifeste la conscience de leur constitution. Il faut bien qu'ils aient le sentiment de ce par quoi ils sentent tout le reste, le sentiment de ce qui les dirige et leur fait la loi. Il n'est personne qui ne conçoive qu'il existe en lui quelque chose dont il reçoit ses impressions, sans savoir ce que c'est ; ce mobile est en lui, il le sait : quel est-il ? d'où vient-il ? il l'ignore ». Ainsi l'enfant, comme l'animal, n'a de la partie souveraine de son être qu'une conscience peu claire, indéterminée.

« Vous dites, reprend l'adversaire, que toute créature s'harmonie d'abord à sa constitution ; que celle de l'homme étant d'être raisonnable, il s'harmonie à la sienne, non comme animal seulement, mais comme raisonnable : car l'homme se doit aimer par l'âme, qui le rend homme. » Comment donc l'enfant peut-il s'harmonier à une constitution raisonnable, lui qui n'est pas raisonnable encore ? – Tout âge a sa constitution propre : autre est celle de la première enfance, autre celle du second âge, autre celle du vieillard ; et tous savent y concorder. La première enfance n'a point de dents et s'en passe volontiers ; les dents lui viennent, elle apprend à s'en servir. Le brin d'herbe qui deviendra paille et froment et qui, tendre encore, lève à peine hors du sillon, n'est pas constitué comme au jour où, déjà plus ferme, il se tient sur sa tige assez forte dans sa faiblesse pour supporter le jeune épi ; il change une troisième fois quand il jaunit, et que son épi durci n'attend plus que le fléau ; mais quelle que soit sa façon d'être, il y concourt, il s'y accommode. Ma première, ma seconde enfance, mon adolescence, ma vieillesse, diffèrent l'une de l'autre ; et cependant je suis le même qui ai passé par ces divers âges. Et la façon d'être a beau varier, on s'y harmonie toujours également. Car ce n'est ni mon enfance, ni ma jeunesse, ni ma vieillesse, mais bien moi que la nature me recommande. Ainsi l'enfant s'affectionne à sa constitution d'enfant et non à celle qu'il aura jeune homme ; et s'il doit plus tard changer pour grandir, il ne s'ensuit point que l'état dans lequel il naît ne soit pas conforme à sa nature. L'animal s'attache d'abord à lui-même : car il faut bien conserver l'être auquel le reste se rapportera. Je cherche le plaisir : pour qui ? pour moi : c'est donc de moi que je prends soin. De même je fuis la douleur, toujours à cause de moi. Si je travaille en tout pour mon bien-être, c'est que je mets mon bien-être avant tout. Voilà chez toutes les espèces l'instinct non acquis, mais inné. La nature introduit ses enfants dans la vie, elle ne les y jette pas ; et comme le gardien le plus sûr c'est le plus proche, elle confie chacun à soi-même. C'est pourquoi, comme je l'ai dit dans mes précédentes lettres, l'animal qui ne fait que de naître, de quelque manière qu'il s'échappe du sein maternel, connaît tout de suite ce qui lui est pernicieux ou mortel, et il l'évite ; et les races que poursuivent les oiseaux de proie redoutent jusqu'à l'ombre de ceux-ci, lors même qu'ils volent bien au-dessus de leur tête. Aucun animal n'entre dans la vie sans la crainte de la mort.

« Mais, dit-on, d'où l'animal naissant tient-il l'intelligence de ce qui le conserve ou le détruit ? » D'abord, la question est de savoir s'il l'a, et non comment il peut l'avoir. Or il l'a manifestement, vu que, l'intelligence admise, il ne ferait pas mieux. D'où vient que la poule, tranquille en présence du paon ou de l'oie, fuit l'épervier, bien plus petit qu'elle, encore qu'elle n'en ait jamais vu ? D'où vient que les poussins redoutent le chat, et jamais le chien ? Évidemment ils ont de ce qui peut leur nuire une science innée, indépendante de l'expérience, puisque avant d'avoir pu l'éprouver ils se gardent du mal ? Et ne crois pas que le hasard y fasse rien : ils ne craignent que ce qu'ils doivent craindre, et jamais ne perdent cet instinct de vigilance et de précaution.

C’est toujours de la même manière qu’ils fuient les mêmes périls. Ajoute qu’ils ne deviennent pas plus timides avec l’âge : ce qui montre qu’ils ne font rien pour l’avoir appris, mais par l’amour naturel de leur conservation. Les leçons de l’expérience sont lentes et varient selon les individus : celles de la nature sont égales pour tous, et immédiates.

Si pourtant tu l’exiges, je te dirai comment tout animal cherche à connaître ce qui lui est nuisible. Il sent qu’il est fait de chair ; et sentant par suite ce qui peut couper, brûler ou écraser cette chair, quelles sont les races armées contre lui, tout cela lui apparaît comme antipathique et hostile. Car ce sont choses indivisibles que le désir de la conservation, la recherche du bien-être et l’horreur de ce qui blesse. L’amour de ce qui doit nous servir et l’antipathie des contraires sont dans la nature même ; aucune étude ne nous suggère cela, et c’est sans réflexion que s’exécutent les prescriptions de la nature. Ne vois-tu pas quel art déploient les abeilles dans l’architecture de leurs domiciles ? quel accord dans l’accomplissement de leurs tâches respectives ? Ne vois-tu pas comme ces tissus de l’araignée sont inimitables à toute industrie humaine ? Quel travail pour combiner tous les fils dont partie, jetée en ligne droite, sert de support, et partie se roule en cercle à mailles serrées au centre, qui de là vont s’élargissant, de façon que l’insecte contre lequel s’ourdit la trame homicide demeure empêtré comme dans un filet ! Cette science, la nature la donne, elle ne s’apprend pas. De là vient qu’un animal n’est pas plus habile qu’un autre de son espèce. Tu verras les toiles des araignées se ressembler toutes, et les cellules de toutes les ruches avoir la même capacité. Les traditions de l’art sont faillibles et inégalement réparties ; il n’y a d’uniforme que les enseignements de la nature. Elle apprend surtout aux animaux à se défendre, à bien connaître leurs ressources : aussi cette instruction commence-t-elle pour eux aussitôt que la vie. Et ce n’est pas merveille s’ils naissent pourvus d’une faculté sans laquelle ils naîtraient en vain. C’est le premier moyen que la nature leur donne pour s’harmonier constamment avec eux-mêmes et pour s’aimer. Ils n’auraient pu se conserver, s’ils ne l’avaient voulu. Cela seul n’eût de rien servi ; mais sans cela rien ne servait. Au reste, tu ne verras aucun animal faire bon marché de son être, ou même le négliger en rien. Le plus stupide et le plus brute, insensible pour tout le reste, a pour se conserver mille expédients. Tu verras les créatures les plus inutiles aux autres ne se manquer jamais à elles-mêmes.

LETTRE CXXII.

Contre ceux qui font de la nuit le jour. Le poète Montanus.

Les jours perdent sensiblement et rétrogradent devant les nuits, de manière toutefois à laisser un assez honnête espace de temps à qui se lèverait, comme on dit, avec l’aurore, pressé par de plus nobles devoirs que l’homme qui attend ses premières lueurs pour aller faire sa cour. Honte à celui qui sommeille lâchement quand le soleil est déjà haut, et dont la veille commence à midi ! Et encore, pour beaucoup, il n’est pas jour à cette heure-là. Certaines gens font du jour la nuit, et réciproquement : appesantis par l’orgie de la veille, leurs yeux ne commencent à s’ouvrir que quand l’ombre descend sur la terre. Tels que ces peuples placés, dit-on, par la nature sur un point du globe diamétralement opposé au nôtre, et dont parle Virgile :

Quand les coursiers du jour nous soufflent la lumière,
Là-bas Vesper s’allume et rouvre sa carrière,

les hommes que je cite contrastent avec tous, non géographiquement, mais par le genre de vie : antipodes de Rome dans Rome même, ils n'ont, suivant le mot de Caton, « jamais vu du soleil ni le lever, ni le coucher. » Penses-tu qu'ils sachent comment on doit vivre, ceux qui ignorent quand il faut vivre ? Et ils craignent la mort, eux qui s'y plongent vivants, hommes d'aussi malencontreux présage que les oiseaux de ténèbres ! Qu'ils passent dans le vin et les parfums leur nocturne existence ; qu'ils consument leur veille contre nature en festins coupés de nombreux services : ils sont là non à des banquets, mais à leur repas d'enterrement. Et encore est-ce de jour qu'on rend aux morts un pareil hommage.

Les journées, grands dieux ! sont-elles jamais trop longues pour l'homme occupé ? Sachons agrandir notre vie : l'office, la manifestation de la vie, c'est l'action. Retranchons à nos nuits pour ajouter à nos jours. L'oiseau qu'on élève pour nos tables, qu'on veut engraisser avec moins de peine, est tenu dans l'ombre et l'immobilité ; privé alors de tout exercice, ramassé sur lui-même, son corps inerte est envahi de bouffissure, et à l'abri du jour sa paresseuse obésité croît de plus en plus. Ainsi ces êtres qui se sont voués à la nuit ont l'aspect repoussant, le teint plus équivoque que n'est la pâleur d'un malade : minés de langueur, exténués et blêmes, corps vivants à chair cadavérique. Cependant, le dirai-je ? c'est là le moindre de leurs maux : combien sont plus épaisses les ténèbres de leur âme ! Abrutie, éclipsée, elle porte envie à l'homme qui ne voit plus. Eut-on jamais des yeux pour ne s'en servir que la nuit ?

Tu veux savoir d'où naît cette dépravation morale, cette horreur du jour, cette vie transportée tout entière dans les ténèbres ? C'est que tout vice fait violence à la nature et se sépare de l'ordre légitime. C'est le génie de la mollesse de se complaire à tout bouleverser : il ne dévie pas seulement de la droite raison, il la fuit le plus loin qu'il peut ; il en veut prendre même le contre-pied. Dis-moi : ne violent-ils pas les lois de la nature, ceux qui boivent à jeun, qui, dans un estomac vide, versent le vin à grands flots, et ne mangent que quand ils sont ivres ? Rien n'est pourtant plus commun que de voir une jeunesse folle de gymnastique boire presque sur le seuil du bain, et boire outre mesure, au milieu d'hommes nus comme elle, et faire à chaque instant essuyer les sueurs provoquées par une liqueur brûlante et des rasades multipliées. Ne boire qu'à la fin des repas est trop vulgaire : cela va bien à la rusticité de ces pères de famille qui ne se connaissent pas en plaisir. Le vin qu'on savoure est celui qui ne surnage pas sur les aliments, qui pénètre immédiatement jusqu'aux nerfs : une ivresse délicieuse est celle qui envahit des organes libres.

Ne viole-t-il pas les lois de la nature, celui qui échange la prétexte contre l'habit de femme ? Ne les violent-ils pas, ceux qui mutilent l'enfance pour que sa fraîcheur brille encore dans un âge qui ne l'admet plus ? Ô cruauté ! ô misère sans égale ! Il ne sera jamais homme, pour pouvoir plus longtemps se prostituer à un homme ; et quand son sexe aurait dû le sauver de l'outrage, l'âge même ne l'y soustraira pas !

Ne violent-ils pas ces mêmes lois, ceux qui demandent la rose aux hivers, qui au moyen d'eaux chaudes et de températures factices, bien graduées, arrachent aux frimas le lis, cette fleur du printemps ? Et ceux encore qui plantent des vergers au sommet des tours ; qui voient sur les toits, sur le faîte de leurs palais se balancer des bosquets dont les racines plongent où leurs cimes les plus hardies devraient à peine monter, ne violent-ils pas les lois de la nature, comme cet autre qui jette au sein des mers les fondements de ses bains et ne croit pas nager assez voluptueusement si ses lacs d'eaux thermales ne sont battus du flot marin et de la tempête ?

Dès qu'on a pris le parti de tout vouloir contrairement à l'ordre de la nature, on finit par un complet divorce avec elle. Le jour se lève ? c'est l'heure du sommeil. Tout

dort ? prenons nos exercices : ma litière, mon dîner maintenant. L'aurore n'est pas loin ? il est temps de souper. N'allons pas faire comme le peuple : fi de la routine et des méthodes triviales ! Laissons le jour au vulgaire ; créons un matin pour nous, pour nous seuls.

En vérité, de tels hommes sont pour moi comme s'ils n'étaient plus. Qu'elles diffèrent peu des obsèques, et des obsèques prématurées, ces existences qu'on mène à la lueur des torches et des bougies ! Ainsi vivaient, nous nous en souvenons, une foule d'hommes du même temps, entre autres Atilius Buta, ancien préteur. Après avoir mangé un patrimoine énorme, il exposait sa détresse à Tibère qui répondit : « Tu t'es réveillé trop tard. »

Montanus Julius, versificateur passable, connu par l'amitié sitôt refroidie du même Tibère, récitait de sa poésie où il intercalait à tout propos *le lever* et *le coucher* du soleil. Quelqu'un s'indignant qu'il eût tenu toute une journée son auditoire, dit que c'était un homme qu'il ne fallait plus aller entendre ; sur quoi Natta Pinarius répliqua : « Puis-je faire plus pour lui ? Je suis prêt à l'entendre d'un lever à un coucher de soleil. » Un jour il déclamait ces vers :

Le ciel se dore au loin d'une clarté nouvelle ;
L'ardent Phébus s'avance, et la noire hirondelle,
Pour son nid babillard pétrissant son butin,
Donnant leur part à tous, commence *le festin...*

« Et Buta *commence* à dormir, » s'écria Varus, chevalier romain, de la suite de M. Vinicius, et amateur des fins soupers où son humeur caustique lui méritait une place. Puis à la tirade qui venait tout après :

Les bergers dans l'étable ont rentré leurs troupeaux ;
Sur la terre assoupie arrêtant les travaux,
La nuit sombre et muette a commencé...

Varus interrompit encore : « Que dit-il ? Déjà la nuit ? Allons donner le bonjour à Buta. » Rien n'était plus connu que Buta, que sa vie qui tournait en sens inverse des autres vies, et que suivaient, je l'ai dit, beaucoup de ses contemporains. Si tel est le goût de certaines gens, ce n'est pas que la nuit ait par elle-même plus de charmes pour eux, c'est que rien ne leur plaît de ce qui s'offre à tous, c'est que le grand jour pèse aux mauvaises consciences, et que ceux qui convoitent ou méprisent les choses selon qu'elles s'achètent plus ou moins cher, dédaignent la lumière qui ne coûte rien. Et puis les gens de plaisir veulent qu'on s'entretienne, tant qu'elle dure, de la vie qu'ils mènent. Si l'on n'en dit rien, ils croient leur peine perdue. Et ils sont mal à l'aise, si quelque fait d'eux échappe à la publicité. Beaucoup mangent comme eux leur bien, beaucoup ont des maîtresses ; pour se faire un nom parmi leurs pareils, il faut non-seulement du luxe, mais un luxe original. Dans une ville aussi affairée, les sottises ordinaires ne font point parler d'elles.

J'ai ouï rapporter par Pedo Albinovanus, conteur très-agréable, qu'il avait habité, à l'étage supérieur, la maison de Sp. Papinius, l'un de ces hommes qui fuyaient le jour. « Vers la troisième heure de la nuit, disait-il, j'entends des coups de fouets qui résonnent ; je demande ce que fait mon homme : « C'est, me répond-on, qu'il règle les comptes de ses gens. » Trois heures après, s'élèvent des vociférations précipitées « Qu'est cela ? » On me dit : « Papinius exerce sa voix. » Vers la dixième heure, j'entends un bruit de roues, et j'apprends qu'il va sortir en voiture. À la pointe du jour,

on court de tous côtés ; on appelle les esclaves : sommeliers, cuisiniers sont en grand mouvement. « Qu'est-ce encore ? » Il demande son gruau et son vin miellé : il sort du bain. – Il prolongeait donc son souper bien avant dans le jour ? – Pas du tout : il était très-sobre et ne dépensait que ses heures de nuit. Aussi Pedo répondait-il à ceux qui bien souvent traitaient cet homme d'avare et de vilain : « Et son régime donc ? tout à l'huile de lampe ! parlez-en. »

Ne t'étonne point de voir le vice affecter tant de formes particulières : c'est un Protée à mille faces, on n'en peut saisir les variations. Il n'est qu'une manière d'aller droit ; il en est tant de s'égarer ! Et le caprice nous pousse si vite à de nouveaux écarts ! De même, dans vos façons d'être, suivez la nature, elles ont un air d'aisance et de facilité ; de simples nuances vous distinguent d'autrui ; les natures faussées sont sur mille points en désaccord avec tous et avec leurs pareilles.

Mais la grande cause, selon moi, de cette maladie, est le dédain de vivre comme tout le monde. Se fait-on distinguer des autres par la mise, la délicatesse de la table, le luxe des équipages, on veut encore s'en séparer par la distribution du temps. On ne se contente pas d'excès vulgaires, quand on cherche pour prix des siens le scandale même, but de tous ces gens qui, pour ainsi dire, vivent à rebours.

Tenons donc, ô Lucilius, tenons le chemin que la nature nous a tracé, et n'en dévions jamais. Là, tout nous est ouvert et facile ; s'obstiner contre elle, c'est proprement la vie de ceux qui rament contre le courant.

LETTRE CXXIII.

Mœurs frugales de Sénèque. Fuir les apologistes de la volupté.

Harassé d'avoir fait une route plus incommode que longue, je suis arrivé à ma maison d'Albe fort avant dans la nuit. Je n'y trouve rien de prêt que mon appétit ; que faire ? Je m'étends, fort las, sur ma couche ; cuisinier, boulanger sont en retard. Prenons bien la chose, et je me dis à part moi : « Non, rien n'est pénible, dès que tu l'acceptes sans peine ; rien ne te doit dépiter, si ton dépit même ne l'exagère. Mon boulanger manque de pain ? Mais mon régisseur, mon portier, mon fermier en ont. « Mauvais pain ! » dis-tu. Attends, il deviendra bon ; la faim te le fera trouver tendre et de premier choix. Seulement n'y touche point qu'elle ne te commande. » J'attendrai donc et ne mangerai que quand j'aurai de bon pain, ou que le mauvais ne me rebutera plus.

Il est nécessaire d'apprendre à s'accommoder de peu. Mille difficultés de lieux et de temps nous traversent et, fût-on riche et des mieux pourvus, s'interposent entre nous et l'objet souhaité. Nul ne peut avoir tout ce qu'il désire ; mais on peut ne pas désirer ce qu'on n'a point, et user gaiement de ce que le sort nous offre. C'est un grand point d'indépendance qu'un estomac bien discipliné et qui sait souffrir les mécomptes. Tu ne saurais imaginer quel bien-être j'éprouve à sentir ma lassitude se reposer sur elle-même. Je ne demande ni frictions, ni bain, pas d'autre remède que le temps. Ce qui est venu par la fatigue s'en va par le repos. Ce souper, tel quel, je le savourerai mieux qu'un banquet de pontifes. Voilà donc enfin mon courage mis à une épreuve inattendue, par conséquent plus franche et plus réelle. Car l'homme qui s'est préparé, qui s'est arrangé pour souffrir ne découvre pas si bien quelle est sa vraie force. Les plus sûrs indices de la force naissent de l'imprévu, quand les contre-temps nous trouvent non-seulement courageux, mais calmes ; quand loin de prendre feu, d'invectiver, nous suppléons à ce que nous avions droit d'attendre en supprimant notre désir, et réfléchissons que si nos habitudes en souffrent, nous-mêmes n'y perdons rien.

Que de choses dont on ne comprend toute l'inutilité que lorsqu'elles viennent à nous manquer ! On en usait, non par besoin, mais parce qu'on les avait. Que d'objets l'on se donne, parce que d'autres en ont fait emplette, parce qu'on les voit chez presque tout le monde ! L'une des causes de nos misères, c'est que nous vivons d'après autrui, et qu'au lieu d'avoir la raison pour règle, le torrent de l'usage nous emporte. Ce que peu d'hommes feraient, nous n'aurions garde de l'imiter ; mais les exemples abondent-ils ? Comme si la chose en était plus belle pour être plus fréquente, on l'adopte ; et l'erreur prend sur nous les droits de la sagesse, dès qu'elle devient l'erreur publique.

On ne voyage plus maintenant sans un escadron d'éclaireurs numides qu'appuie une légion de coureurs en avant-garde. Il est mesquin de n'avoir personne qui jette hors de la route ceux qui vont vous croiser, et qui annonce par des flots de poussière que voici venir un homme d'importance. Tout le monde a des mulets pour porter ses cristaux, ses vases murrhins, ses coupes ciselées par de grands artistes. Il est pitoyable qu'on puisse croire tout votre bagage à l'épreuve des cahots. Chacun fait voiturer ses jeunes esclaves la face enduite de pommades, de peur que le soleil, que le froid n'offense leur peau délicate ; on doit rougir si, dans son cortège de mignons, on n'a pas un de ces frais visages auxquels il faut un préservatif.

Évitons le commerce de tous ces hommes : propagateurs d'immoralité, la contagion circule avec eux. La pire engeance était, semblait-il, les colporteurs de médisances ; il en est une autre : les colporteurs de vices. Leurs doctrines nuisent profondément et, si elles n'empoisonnent pas sur le coup, elles laissent leurs germes dans le cœur ; elles ne nous quittent plus, fussions-nous même déjà loin d'eux, et plus tard le mal se réveille. Comme au sortir d'une symphonie notre oreille emporte avec elle cette harmonie et cette douceur des chants, qui, enchaînant l'action de la pensée, ne lui permettent point d'application sérieuse ; ainsi les paroles de l'adulation et l'apologie des désordres retentissent en nous longtemps après qu'on ne les entend plus ; et difficilement l'on bannit de son âme le concert enchanteur : il nous poursuit, il se prolonge, il revient par intervalles. Fermons donc l'oreille aux discours pervers, surtout aux premières insinuations. Car dès qu'elles ont pris pied et se sont fait admettre, elles osent davantage. De là on arrive à nous dire : « La vertu ! la philosophie ! la justice ! termes sonores, vides de sens. Le seul bonheur, c'est de traiter joyeusement la vie, manger, boire et jouir sans gêne de son patrimoine ; voilà vivre, voilà se rappeler qu'on est mortel. Les jours s'écoulent, la vie s'échappe pour ne plus revenir ; et l'on hésite ? Que sert d'être sage ? On est jeune, on ne sera pas toujours propre au plaisir : pourquoi, à cet âge qui peut le goûter, qui le réclame, s'infliger l'abstinence ; vouloir mourir par avance, et tout ce que la mort nous enlèvera, se le retrancher dès maintenant ? Tu n'as point de maîtresse, point de mignon pour rendre ta maîtresse jalouse ; tu sors chaque matin le gosier sec ; tes soupers sont d'un fils qui doit soumettre à son père son journal de dépense. Ce n'est pas là jouir, c'est assister aux jouissances des autres. Quelle folie de te faire le gérant de ton héritier, de tout te refuser, pour que ton ample succession d'un ami te fasse un ennemi, d'autant plus joyeux de ta mort qu'il en recueillera davantage ! Ces gens moroses, au front sourcilleux, censeurs de nos plaisirs, ennemis d'eux-mêmes, pédagogues du genre humain, compte-les pour moins qu'une obole, et préfère hardiment bonne vie à bonne renommée. »

Propos à fuir non moins que ces voix à portée desquelles Ulysse ne voulut passer que lié à son mât. Ils ont le même pouvoir : ils chassent de nos cœurs patrie, famille, amitié, vertus ; leur doctrine, plus dégradante encore, envoie l'homme se briser aux écueils d'une vie de honte et de misère. Qu'il vaut bien mieux aller droit son chemin, et s'élever à cette hauteur où plus rien n'a de charme pour nous que l'honnête ! Et nous pourrons y atteindre, si nous savons faire deux parts des choses, dont les unes nous

invitent et les autres nous repoussent. Ce qui invite, ce sont les richesses, les plaisirs, la beauté, les honneurs, tout ce qui nous flatte et nous rit ici-bas. Ce qui repousse, c'est le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, une vie de privations. Eh bien, il faut s'habituer à ne pas désirer les uns, à ne pas craindre les autres. Luttons contre ces deux tendances : fuyons ce qui nous invite, faisons face à ce qui nous attaque. Ne vois-tu pas combien l'homme qui monte diffère d'attitude avec celui qui descend. Qui suit une pente porte le corps en arrière ; qui gravit se penche en avant : car si tu pèses, en descendant, sur la partie antérieure du corps, si, pour monter, tu le ramènes en arrière, te voilà complice de ta chute. Aller aux plaisirs c'est descendre ; pour les choses rudes et difficiles il faut gravir, il faut de l'élan ; ailleurs le frein est nécessaire.

Penses-tu qu'ici je prétende que ceux-là seuls sont dangereux à écouter qui vantent le plaisir et nous impriment la crainte de la douleur, déjà effrayante par elle-même ? J'en vois d'autres non moins nuisibles qui, sous le masque du stoïcisme, nous exhortent aux vices. Que prêchent-ils en effet ? « Que le sage, le philosophe seul sait faire l'amour ; seul apte au grand art de bien boire et d'être bon convive, le sage y est passé maître. Voyons, disent-ils, jusqu'à quel âge peuvent être aimés les jeunes garçons. »

Laissons aux Grecs cette pratique ; prêtons plutôt l'oreille à ceux qui disent : « Nul ne devient bon par hasard ; la vertu veut un apprentissage. La volupté est une chose abjecte et futile, digne de toute notre indifférence ; qui nous est commune avec les brutes, et que les dernières, les plus viles pourchassent avec plus d'ardeur. La gloire est un songe, une fumée, un je ne sais quoi plus mobile que le vent. La pauvreté n'est un mal que pour qui se révolte contre elle. La mort n'est point un mal : qu'est-elle donc ? dis-tu : la seule loi d'égalité chez les hommes. La superstition est une erreur qui tient du délire : elle craint ce qu'elle devrait aimer ; son culte est une profanation. Or, quelle différence y a-t-il entre nier les dieux et les dégrader ? »

Voilà ce que nous devons nous dire et nous redire sans cesse : la tâche de la philosophie n'est point de suggérer des excuses au vice. Plus d'espoir de salut pour le malade que son médecin invite à l'intempérance.

LETTRE CXXIV.

Que le souverain bien se perçoit non par les sens, mais par l'entendement.

Je puis des vieux auteurs te citer maint avis,
Si leurs simples discours ont pour toi quelque prix.

Or, tu n'y répugnes pas ; et jamais vérité, si simple qu'elle soit, ne te rebute : tu n'es pas d'un goût assez difficile pour ne courir qu'après le sublime. Je t'approuve aussi de tout rapporter au progrès moral, et de ne te choquer jamais que de ces hautes subtilités qui ne mènent à rien : tâchons qu'ici même cela n'arrive point par mon fait.

On demande « si le bien se perçoit par les sens ou par l'entendement ? » et l'on ajoute « que l'enfant et la brute ne le connaissent pas. » Tous ceux qui mettent la volupté au-dessus de tout, pensent que le bien nous vient par les sens ; nous, au contraire, nous l'attribuons à l'entendement, et le plaçons dans l'âme. Si les sens étaient juges du bien, nous ne repousserions nul plaisir ; car il n'en est point qui n'ait son attrait et son charme propre ; comme aussi jamais nous ne subirions volontairement la douleur : car toute douleur révolte les sens. De plus, on n'aurait droit de blâmer ni l'ami trop ardent du plaisir, ni celui que domine l'effroi de la douleur. Et cependant nous

condamnons les gourmands et les libertins, et nous méprisons ceux qui n'osent point agir en hommes, par peur de souffrir. En quoi pèchent-ils, s'ils obéissent aux sens, c'est-à-dire aux juges du bien et du mal, aux arbitres créés par vous de nos appétits comme de nos répugnances ? Mais évidemment, c'est à la raison, souveraine des sens, qu'appartient le droit de régler la vie et ce qui est vertu, honneur, et de prononcer sur le bien et le mal. Chez nos adversaires la partie la plus vile a droit de décision sur la plus noble : ce qui est bien, les sens le détermineront, les sens, obtus et grossiers, moins prompts chez l'homme que chez les animaux. Et si quelqu'un s'avisait, pour discerner de menus objets, de s'en rapporter au tact plutôt qu'à la vue ? Non : aucun sens, fût-il, pour ces menus objets, plus subtil et plus pénétrant que la vue, ne nous donnerait la distinction du bien et du mal. Vois dans quelle ignorance du vrai ils se débattent, et comme ils ravalent le sublime et le divin, ceux qui veulent que le souverain bien, que le mal, se jugent par le toucher.

« Mais, nous dit-on, de même que toute science et tout art doivent avoir quelque chose de manifeste, les sens peuvent saisir et tirer de là leurs principes et leurs développements ; ainsi le bonheur a sa base et son point de départ dans les choses manifestes et qui tombent sous les sens. Car vous aussi vous dites que le bonheur doit provenir d'objets palpables. » Nous disons que le bonheur est dans les biens conformes à la nature. Or, ce qui est conforme à la nature nous apparaît clairement, sur-le-champ, comme tout ce qui est sain et pur. Les choses conformes à la nature, ce que reçoit l'homme dès sa naissance : c'est, je ne dis point le bonheur, mais le principe du bonheur. Vous, vous gratifiez l'enfance du bonheur suprême, de la volupté d'Épicure : le nouveau-né arrive tout d'abord au but que peut seul atteindre l'homme fait. C'est mettre la cime de l'arbre où doivent être les racines. Celui qui dirait que le fœtus enseveli dans le sein maternel, et dont le sexe même est indécis, que cette molle et informe ébauche jouit déjà de quelque bonheur, serait taxé d'erreur évidente. Or, quelle faible différence entre l'enfant qui ne fait que de naître, et cette chair qui pèse aux flancs où elle se cache ! L'un n'est pas plus mûr que l'autre pour l'intelligence du bien et du mal ; et l'enfant qui vagit est aussi peu capable de bonheur que l'arbre, ou tout animal privé de la parole. Et pourquoi le bonheur n'est-il pas fait pour l'arbre ni pour l'animal ? Parce qu'ils n'ont point la raison. Par le même motif il n'appartient pas à l'enfant, dépourvu de cette raison à laquelle il faut qu'il arrive pour arriver au bonheur.

Il y a l'animal irraisonnable, il y a celui qui n'est pas raisonnable encore, et celui qui l'est imparfaitement. Le bonheur n'est chez aucun d'eux : la raison seule l'apporte avec soi. Entre les trois classes que je viens de citer, quelles sont donc les différences ? Jamais le bonheur ne sera dans l'être irraisonnable ; celui qui n'est pas encore raisonnable ne peut jusque-là le posséder ; celui qui l'est imparfaitement marche vers le bonheur, mais ne l'a pas atteint. Non, Lucilius, le bonheur n'est point l'apanage d'un individu ni d'un âge quelconques : du bonheur à l'enfance il y a le même intervalle que du terme au début, que du couronnement au principe. À plus forte raison, n'est-il pas dans un mol embryon, doué à peine de quelque consistance. Eh oui ! certes : pas plus qu'il n'était dans la semence même. Quand tu dirais : « Je connais telle vertu à cet arbre, à cette plante, » elle n'est pas dans la pousse qu'on voit seulement poindre et percer la terre. Le blé a son utilité propre, que n'a point encore le brin nourri de lait, ni le tendre épi qui se dégage de son fourreau, mais bien ce froment qu'a doré et mûri le soleil dans la saison prescrite. Comme toute création n'a ses qualités développées qu'au jour où son accroissement est complet, ainsi l'homme ne possède le bien qui lui est propre que quand la raison est consommée en lui. Et ce bien quel est-il ? Une âme indépendante et droite, qui met tout à ses pieds, rien au-dessus d'elle. Ce bien est si peu pour la première enfance, que l'adolescence ne l'espère même pas, et qu'il est la

chimère de la jeunesse. Heureuse même la vieillesse que de longues et sérieuses études y ont pu conduire ! Alors on le possède avec connaissance de cause.

« Selon vous, dira-t-on, il existe un bien virtuel pour l'arbre, un bien pour la plante : l'enfant peut donc avoir aussi le sien. » Le vrai bien ne se trouve ni dans l'arbre, ni dans la brute ; mais l'espèce de bien qui est en eux n'est qualifié tel que par un terme d'emprunt. « Où donc est le bien pour eux ? » Dans ce qui est conforme à leurs natures respectives. Mais le vrai bien n'est en aucune façon donné à la brute : c'est le lot d'une nature meilleure et plus heureuse. Où la raison n'a point place, le bien n'existe pas. Il y a quatre espèces de natures : celle de l'arbre, celle de la brute, celle de l'homme et celle de Dieu. L'homme et Dieu, étant raisonnables, ont la même nature : ils ne diffèrent qu'en ce que l'un ne meurt pas, et que l'autre est mortel : la nature de l'un constitue son bonheur ; l'autre doit conquérir le sien. Les autres natures sont parfaites dans leur genre, non d'une vraie perfection : car la raison leur est étrangère. Il n'y a de vraiment parfait que ce qui l'est d'après les lois universelles de la nature : or, cette nature est raisonnable ; mais des créatures inférieures peuvent avoir une perfection relative. L'être en qui ne peut se trouver le bonheur ne saurait avoir ce qui le produit : le bonheur se compose d'un ensemble de biens ; cet ensemble n'est point chez la brute, donc la brute n'a pas le vrai bien.

La brute perçoit les sensations présentes, se rappelle les sensations passées quand d'aventure ses organes en sont avertis : un cheval mis en face d'une route se ressouvient s'il l'a déjà prise ; dans l'écurie il n'a nulle mémoire du chemin qu'il aura mille fois parcouru. L'idée de la troisième division du temps, l'idée de l'avenir n'est pas faite pour lui. Comment donc peut-on voir une entière perfection chez des êtres qui n'ont du temps qu'une imparfaite perception ? Car des trois parties qui le composent, le passé, le présent, l'avenir, c'est la plus courte que l'animal saisit dans son cours rapide, le présent ; il a rarement souvenir du passé, qui jamais ne lui revient qu'à l'occasion du présent. Ainsi, le bien qui appartient à une nature parfaite, ne peut s'allier à une nature qui ne l'est point ; ou, si cette dernière en possède un quelconque, c'est à la manière des plantes. Je ne nie pas que l'animal n'ait, vers ce qui semble conforme à notre nature, de vifs et impétueux élans, mais irréguliers et désordonnés. Or, jamais le vrai bien n'est irrégulier ou désordonné. « Mais, dira-t-on, pourquoi les animaux n'auraient-ils ni ordre ni règle dans leurs mouvements ? » Oui, voilà ce que j'affirmerais si l'ordre était dans leur nature ; mais, en réalité, ils se meuvent selon leur nature désordonnée. Il n'y a proprement de déréglé que ce qui peut être parfois conforme à la règle ; pour qu'il y ait inquiétude, il faut qu'il puisse y avoir sécurité ; le vice n'est jamais qu'où pourrait être la vertu. C'est ainsi que les mouvements des animaux correspondent à leur nature. Mais, pour ne pas trop t'arrêter, j'accorde qu'il peut y avoir chez les bêtes quelque bien, un mérite, une perfection qui n'ont rien d'absolu. Tout cela n'échoit qu'à l'être raisonnable auquel il est donné d'en apprécier les causes, l'étendue et l'application. Donc le bien ne se trouve que chez l'être doué de raison.

Tu demandes à quoi peut aboutir cette discussion, et quel profit ta pensée en recueillera. – Celui d'un exercice qui l'aiguise, d'une honnête occupation qui, faute de mieux, la tienne en haleine. L'homme profite aussi de tout ce qui arrête son élan vers le mal. Je dis plus : je ne puis mieux te servir qu'en te montrant ton vrai bien, qu'en te séparant de la bête, qu'en t'associant à Dieu. Pourquoi en effet, ô homme ! si bien nourrir et cultiver les forces de ton corps ? La nature en a octroyé de plus grandes à certains animaux domestiques ou sauvages. Pourquoi tant de soins de ta parure ? Tu auras beau faire : nombre d'entre eux te surpasseront en beauté. Et ta chevelure si artistement arrangée ? Quand tu l'aurais flottante à la mode des Parthes, ou tressée en natte comme les Germains, ou toute éparse comme les Scythes, la crinière que secoue le

cheval sera toujours plus épaisse que la tienne, celle du lion plus magnifiquement hérissée. Quand tu auras bien appris à courir, tu ne seras pas l'égal du plus chétif lièvre. Rends-toi : renonce à des prétentions où tu as forcément le dessous, car tu aspires à ce qui n'est pas pour toi ; reviens au bien qui t'est propre. Où est-il ? Dans une âme épurée et chaste, émule de la divinité, dédaignant la terre et ne plaçant hors d'elle-même rien de ce qui la fait ce qu'elle est. Animal raisonnable ! quel est ton bien à toi ? Une raison parfaite. Fais qu'elle arrive à son dernier terme, et s'élève aussi haut qu'elle peut croître. Ne t'estime heureux que le jour où toutes tes joies naîtront de toi-même ; où, parmi ces objets que les mortels s'arrachent, qu'ils convoitent, qu'ils gardent chèrement, nul ne te semblera digne, je ne dis pas de tes préférences, mais du moindre désir. Voici une courte formule qui te doit donner ou la mesure de tes progrès, ou la conscience de ta perfection : tu jouiras du vrai bien quand tu comprendras que les plus malheureux des hommes, ce sont les heureux.

Epistulae morales ad Lucilium

Lucius Annaeus Seneca minor

Liber I

I. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Ita fac, mi Lucili: vindica te tibi, et tempus quod adhuc aut auferebatur aut subripiebatur aut excidebat collige et serva. Persuade tibi hoc sic esse ut scribo: quaedam tempora eripiuntur nobis, quaedam subducuntur, quaedam effluunt. Turpissima tamen est iactura quae per neglegentiam fit. Et si volueris attendere, magna pars vitae elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota vita aliud agentibus. [2] Quem mihi dabis qui aliquod pretium tempori ponat, qui diem aestimet, qui intellegat se cotidie mori? In hoc enim fallimur, quod mortem prospicimus: magna pars eius iam praeterit; quidquid aetatis retro est mors tenet. Fac ergo, mi Lucili, quod facere te scribis, omnes horas complectere; sic fiet ut minus ex crastino pendeas, si hodierno manum inieceris. [3] Dum differtur vita transcurrit. Omnia, Lucili, aliena sunt, tempus tantum nostrum est; in huius rei unius fugacis ac lubricae possessionem natura nos misit, ex qua expellit quicumque vult. Et tanta stultitia mortalium est ut quae minima et vilissima sunt, certe reparabilia, imputari sibi cum impetravere patiantur, nemo se iudicet quicquam debere qui tempus accepit, cum interim hoc unum est quod ne gratus quidem potest reddere.

[4] Interrogabis fortasse quid ego faciam qui tibi ista praecipio. Fatebor ingenue: quod apud luxuriosum sed diligentem evenit, ratio mihi constat impensae. Non possum dicere nihil perdere, sed quid perdam et quare et quemadmodum dicam; causas paupertatis meae reddam. Sed evenit mihi quod plerisque non suo vitio ad inopiam redactis: omnes ignoscunt, nemo succurrit. [5] Quid ergo est? non puto pauperem cui quantulumcumque superest sat est; tu tamen malo serves tua, et bono tempore incipies. Nam ut visum est maioribus nostris, ' sera parsimonia in fundo est'; non enim tantum minimum in imo sed pessimum remanet. Vale.

II. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Ex iis quae mihi scribis et ex iis quae audio bonam spem de te concipio: non discurris nec locorum mutationibus inquietaris. Aegri animi ista iactatio est: primum argumentum compositae mentis existimo posse consistere et secum morari. [2] Illud autem vide, ne ista lectio auctorum multorum et omnis generis voluminum habeat aliquid vagum et instabile. Certis ingeniis immorari et innutriri oportet, si velis aliquid trahere quod in animo fideliter sedeat. Nusquam est qui ubique est. Vitam in peregrinatione exigentibus hoc evenit, ut multa hospitia habeant, nullas amicitias; idem accidat necesse est iis qui nullius se ingenio familiariter applicant sed omnia cursim et properantes transmittunt. [3] Non prodest cibus nec corpori accedit qui statim sumptus emittitur; nihil aeque sanitatem impedit quam remediorum crebra mutatio; non venit vulnus ad cicatricem in quo medicamenta temptantur; non convalescit planta quae saepe transfertur; nihil tam utile est ut in transitu prosit. Distringit librorum multitudo; itaque cum legere non possis quantum habueris, satis est habere quantum legas. [4] ' Sedmodo' inquis 'hunc librum evolvere volo, modo illum.'

Fastidientis stomachi est multa degustare; quae ubi varia sunt et diversa, inquinant non alunt. Probatos itaque semper lege, et si quando ad alios deverti libuerit, ad priores redi. Aliquid cotidie adversus paupertatem, aliquid adversus mortem auxili compara, nec minus adversus ceteras pestes; et cum multa percurreris, unum excerpe quod illo die concoquas. [5] Hoc ipse quoque facio; ex pluribus quae legi aliquid apprehendo. Hodiernum hoc est quod apud Epicurum nanctus sum - soleo enim et in aliena castra transire, non tamquam transfuga, sed tamquam explorator -: 'honesta' inquit 'res est laeta paupertas' [6] Illa vero non est paupertas, si laeta est; non qui parum habet, sed qui plus cupit, pauper est. Quid enim refert quantum illi in arca, quantum in horreis iaceat, quantum pascat aut feneret, si alieno imminet, si non acquisita sed acquirenda computat? Quis sit divitiarum modus quaeris? primus habere quod necesse est, proximus quod sat est. Vale.

III. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Epistulas ad me perferendas tradidisti, ut scribis, amico tuo; deinde admones me ne omnia cum eo ad te pertinentia communicem, quia non soleas ne ipse quidem id facere: ita eadem epistula illum et dixisti amicum et negasti. Itaque si proprio illo verbo quasi publico usus es et sic illum amicum vocasti quomodo omnes candidatos 'bonos viros' dicimus, quomodo obvios, si nomen non succurrit, ' domnios' salutamus, hac abierit. [2] Sed si aliquem amicum existimas cui non tantundem credis quantum tibi, vehementer erras et non satis nosti vim verae amicitiae. Tu vero omnia cum amico delibera, sed de ipso prius: post amicitiam credendum est, ante amicitiam iudicandum. Isti vero praepostero officia permiscent qui, contra praecepta Theophrasti, cum amaverunt iudicant, et non amant cum iudicaverunt. Diu cogita an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit. Cum placuerit fieri, toto illum pectore admitte; tam audaciter cum illo loquere quam tecum. [3] Tu quidem ita vive ut nihil tibi committas nisi quod committere etiam inimico tuo possis; sed quia interveniunt quaedam quae consuetudo fecit arcana, cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies; nam quidam fallere docuerunt dum timent falli, et illi ius peccandi suspicando fecerunt. Quid est quare ego ulla verba coram amico meo retraham? quid est quare me coram illo non putem solum? [4] Quidam quae tantum amicis committenda sunt obviis narrant, et in quaslibet aures quidquid illos urit exonerant; quidam rursus etiam carissimorum conscientiam reformidant et, si possent, ne sibi quidem crediturі interius premunt omne secretum. Neutrum faciendum est; utrumque enim vitium est, et omnibus credere et nulli, sed alterum honestius dixerim vitium, alterum tutius. [5] Sic utrosque reprehendas, et eos qui semper inquieti sunt, et eos qui semper quiescunt. Nam illa tumultu gaudens non est industria sed exagitatae mentis concursatio, et haec non est quies quae motum omnem molestiam iudicat, sed dissolutio et languor. [6] Itaque hoc quod apud Pomponium legi animo mandabitur: ' quidam adeo in latebras refugerunt ut putent in turbido esse quidquid in luce est' Inter se ista miscenda sunt: et quiescenti agendum et agenti quiescendum est. Cum rerum natura delibera: illa dicet tibi et diem fecisse se et noctem. Vale.

IV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Persevera ut coepisti et quantum potes propera, quo diutius frui emendato animo et composito

possis. Frueris quidem etiam dum emendas, etiam dum componis: alia tamen illa voluptas est quae percipitur ex contemplatione mentis ab omni labe purae et splendidae. [2] Tenes utique memoria quantum senseris gaudium cum praetexta posita sumpsisti virilem togam et in forum deductus es: maius expecta cum puerilem animum deposueris et te in viros philosophia transscripserit. Adhuc enim non pueritia sed, quod est gravius, puerilitas remanet; et hoc quidem peior est, quod auctoritatem habemus senum, vitia puerorum, nec puerorum tantum sed infantum: illi levia, hi falsa formidant, nos utraque. [3] Profice modo: intelleges quaedam ideo minus timenda quia multum metus afferunt. Nullum malum magnum quod extremum est. Mors ad te venit: timenda erat si tecum esse posset: necesse est aut non perveniat aut transeat. [4] ' Difficile est' inquis 'animum perducere ad contemptionem animae.' Non vides quam ex frivolis causis contemnatur? Alius ante amicae fores laqueo pependit, alius se praecipitavit e tecto ne dominum stomachantem diutius audiret, alius ne reduceretur e fuga ferrum adegit in viscera: non putas virtutem hoc effecturam quod efficit nimia formido? Nulli potest secura vita contingere qui de producenda nimis cogitat, qui inter magna bona multos consules numerat. [5] Hoc cotidie meditare, ut possis aequo animo vitam relinquere, quam multi sic complectuntur et tenent quomodo qui aqua torrente rapiuntur spinas et aspera. Plerique inter mortis metum et vitae tormenta miseri fluctuantur et vivere nolunt, mori nesciunt. [6] Fac itaque tibi iucundam vitam omnem pro illa sollicitudinem deponendo. Nullum bonum adiuvat habentem nisi ad cuius amissionem praeparatus est animus; nullius autem rei facilior amissio est quam quae desiderari amissa non potest. Ergo adversus haec quae incidere possunt etiam potentissimis adhortare te et indura. [7] De Pompei capite pupillus et spado tulere sententiam, de Crasso crudelis et insolens Parthus; Gaius Caesar iussit Lepidum Dextro tribuno praebere cervicem, ipse Chaereae praestitit; neminem eo fortuna provexit ut non tantum illi minaretur quantum permiserat. Noli huic tranquillitati confidere: momento mare evertitur; eodem die ubi luserunt navigia sorbentur. [8] Cogita posse et latronem et hostem admovere iugulo tuo gladium; ut potestas maior absit, nemo non servus habet in te vitae necisque arbitrium. Ita dico: quisquis vitam suam contempsit tuae dominus est. Recognosce exempla eorum qui domesticis insidiis perierunt, aut aperta vi aut dolo: intelleges non pauciores servorum ira cecidisse quam regum. Quid ad te itaque quam potens sit quem times, cum id propter quod times nemo non possit? [9] At si forte in manus hostium incideris, victor te duci iubebit - eo nempe quo duceris. Quid te ipse decipis et hoc nunc primum quod olim patiebaris intellegis? Ita dico: ex quo natus es, duceris. Haec et eiusmodi versanda in animo sunt si volumus ultimam illam horam placidi exspectare cuius metus omnes alias inquietas facit.

[10] Sed ut finem epistulae imponam, accipe quod mihi hodierno die placuit - et hoc quoque ex alienis hortulis sumptum est: ' magnae divitiae sunt lege naturae composita paupertas'. Lex autem illa naturae scis quos nobis terminos statuat? Non esurire, non sitire, non algere. Ut famem sitimque depellas non est necesse superbis assidere liminibus nec supercilium grave et contumeliosam etiam humanitatem pati, non est necesse maria temptare nec sequi castra: parabile est quod natura desiderat et appositum. [11] Ad supervacua sudatur; illa sunt quae togam conterunt, quae nos senescere sub tentorio cogunt, quae in aliena litora impingunt: ad manum est quod sat est. Cui cum paupertate bene convenit dives est. Vale.

V. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quod pertinaciter studes et omnibus omissis hoc unum agis, ut te meliorem cotidie facias, et probo et gaudeo, nec tantum hortor ut perseveres sed etiam rogo. Illud autem te admoneo, ne eorum more qui non proficere sed conspici cupiunt facias aliqua quae in habitu tuo aut genere vitae notabilia sint; [2] asperum cultum et intonsum caput et neglegentiorem barbam et indictum argento odium et cubile humi positum et quidquid aliud ambitionem perversa via sequitur evita. Satis ipsum nomen philosophiae, etiam si modeste tractetur, invidiosum est: quid si nos hominum consuetudini coeperimus excerpere? Intus omnia dissimilia sint, frons populo nostra conveniat. [3] Non splendeat toga, ne sordeat quidem; non habeamus argentum in quod solidi auri caelatura descenderit, sed non putemus frugalitatis indicium auro argentoque caruisse. Id agamus ut meliorem vitam sequamur quam vulgus, non ut contrariam: alioquin quos emendari volumus fugamus a nobis et avertimus; illud quoque efficimus, ut nihil imitari velint nostri, dum timent ne imitanda sint omnia. [4] Hoc primum philosophia promittit, sensum communem, humanitatem et congregationem; a qua professione dissimilitudo nos separabit. Videamus ne ista per quae admirationem parare volumus ridicula et odiosa sint. Nempe propositum nostrum est secundum naturam vivere: hoc contra naturam est, torquere corpus suum et faciles odisse munditias et squalorem appetere et cibis non tantum vilibus uti sed taetris et horridis. [5] Quemadmodum desiderare delicatas res luxuriae est, ita usitatas et non magno parabiles fugere dementiae. Frugalitatem exigit philosophia, non poenam; potest autem esse non incompta frugalitas. Hic mihi modus placet: temperetur vita inter bonos mores et publicos; suspiciant omnes vitam nostram sed agnoscant. [6] ' Quid ergo? eadem faciemus quae ceteri? nihil inter nos et illos intererit?' Plurimum: dissimiles esse nos vulgo sciat qui inspexerit propius; qui domum intraverit nos potius miretur quam supellectilem nostram. Magnus ille est qui fictilibus sic utitur quemadmodum argento, nec ille minor est qui sic argento utitur quemadmodum fictilibus; infirmi animi est pati non posse divitias.

[7] Sed ut huius quoque diei lucellum tecum communicem, apud Hecatonem nostrum inveni cupiditatum finem etiam ad timoris remedia proficere. ' Desines' inquit ' timere, si sperare desieris.' Dices, ' quomodo ista tam diversa pariter sunt?' Ita est, mi Lucili: cum videantur dissidere, coniuncta sunt. Quemadmodum eadem catena et custodiam et militem copulat, sic ista quae tam dissimilia sunt pariter incedunt: spem metus sequitur. [8] Nec miror ista sic ire: utrumque pendentis animi est, utrumque futuri exspectatione solliciti. Maxima autem utriusque causa est quod non ad praesentia aptamur sed cogitationes in longinqua praemittimus; itaque providentia, maximum bonum condicionis humanae, in malum versa est. [9] Ferae pericula quae vident fugiunt, cum effugere, securae sunt: nos et venturo torquemur et praeterito. Multa bona nostra nobis nocent; timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat; nemo tantum praesentibus miser est. Vale.

VI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Intellego, Lucili, non emendari me tantum sed transfigurari; nec hoc promitto iam aut spero, nihil in me superesse quod mutandum sit. Quidni multa habeam quae debeant colligi, quae extenuari, quae attolli? Et hoc ipsum argumentum est in melius translati animi, quod vitia sua quae adhuc ignorabat videt; quibusdam aegris gratulatio fit cum ipsi aegros se esse senserunt. [2] Cuperem itaque tecum communicare tam subitam mutationem mei; tunc amicitiae nostrae certiorem fiduciam habere coepissem, illius verae quam non spes, non timor, non utilitatis suae cura divellit, illius cum qua homines moriuntur, pro qua moriuntur. [3] Multos tibi dabo qui non amico sed

amicitia caruerint: hoc non potest accidere cum animos in societatem honesta cupiendi par voluntas trahit. Quidni non possit? sciunt enim ipsos omnia habere communia, et quidem magis adversa.

[4] Concipere animo non potes quantum momenti afferri mihi singulos dies videam. 'Mitte' inquis 'et nobis ista quae tam efficacia expertus es.' Ego vero omnia in te cupio transfundere, et in hoc aliquid gaudeo discere, ut doceam; nec me ulla res delectabit, licet sit eximia et salutaris, quam mihi uni sciturus sum. Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam nec enuntiem, reiciam: nullius boni sine socio iucunda possessio est. [5] Mittam itaque ipsos tibi libros, et ne multum operae impendas dum passim profutura sectaris, imponam notas, ut ad ipsa protinus quae probo et miror accedas. Plus tamen tibi et viva vox et convictus quam oratio proderit; in rem praesentem venias oportet, primum quia homines amplius oculis quam auribus credunt, deinde quia longum iter est per praecepta, breve et efficax per exempla. [6] Zenonem Cleanthes non expressisset, si tantummodo audisset: vitae eius interfuit, secreta perspexit, observavit illum, an ex formula sua viveret. Platon et Aristoteles et omnis in diversum itura sapientium turba plus ex moribus quam ex verbis Socratis traxit; Metrodorum et Hermarchum et Polyaenum magnos viros non schola Epicuri sed contubernium fecit. Nec in hoc te accerso tantum, ut proficias, sed ut prosis; plurimum enim alter alteri conferemus.

[7] Interim quoniam diurnam tibi mercedulam debeo, quid me hodie apud Hecatonem delectaverit dicam. ' Quaeris' inquit 'quid profecerim? amicus esse mihi coepi.' Multum profecit: numquam erit solus. Scito esse hunc amicum omnibus. Vale.

VII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quid tibi vitandum praecipue existimes quaeris? turbam. Nondum illi tuto committeris. Ego certe confitebor imbecillitatem meam: numquam mores quos extuli refero; aliquid ex eo quod composui turbatur, aliquid ex iis quae fugavi redit. Quod aegris evenit quos longa imbecillitas usque eo affecit ut nusquam sine offensa proferantur, hoc accidit nobis quorum animi ex longo morbo reficiuntur. [2] Inimica est multorum conversatio: nemo non aliquod nobis vitium aut commendat aut imprimit aut nescientibus allinit. Utique quo maior est populus cui miscemur, hoc periculi plus est. Nihil vero tam damnosum bonis moribus quam in aliquo spectaculo desidere; tunc enim per voluptatem facilius vitia subrepunt. [3] Quid me existimas dicere? avarior redeo, ambitiosior, luxuriosior? immo vero crudelior et inhumanior, quia inter homines fui. Casu in meridianum spectaculum incidi, lusus exspectans et sales et aliquid laxamenti quo hominum oculi ab humano cruore acquiescant. Contra est: quidquid ante pugnatum est misericordia fuit; nunc omissis nugis mera homicidia sunt. Nihil habent quo tegantur; ad ictum totis corporibus ex positi numquam frustra manum mittunt. [4] Hoc plerique ordinariis paribus et postulaticiis praeferunt. Quidni praeferant? non galea, non scuto repellitur ferrum. Quo munimenta? quo artes? omnia ista mortis morae sunt. Mane leonibus et ursis homines, meridie spectatoribus suis obiciuntur. Interfectores interfecturis iubent obici et victorem in aliam detinent caedem; exitus pugnantium mors est. Ferro et igne res geritur. [5] Haec fiunt dum vacat harena. ' Sed atrocinium fecit aliquis, occidit hominem.' Quid ergo? quia occidit, ille meruit ut hoc pateretur: tu quid meruisti miser ut hoc spectes? ' Occide, verbera, ure! Quare tam timide incurrit in ferrum? quare parum audacter occidit? quare parum

libenter moritur? Plagis agatur in vulnera, mutuos ictus nudis et obviis pectoribus excipiant.' Intermissum est spectaculum: 'interim iugulentur homines, ne nihil agatur' Age, ne hoc quidem intellegitis, mala exempla in eos redundare qui faciunt? Agite dis immortalibus gratias quod eum docetis esse crudelem qui non potest discere.

[6] Subducendus populo est tener animus et parum tenax recti: facile transitur ad plures. Socrati et Catoni et Laelio excutere morem suum dissimilis multitudo potuisset: adeo nemo nostrum, qui cum maxime concinnamus ingenium, ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. [7] Unum exemplum luxuriae aut avaritiae multum mali facit: convictor delicatus paulatim enervat et mollit, vicinus dives cupiditatem irritat, malignus comes quamvis candido et simplici rubiginem suam affricuit: quid tu accidere his moribus credis in quos publice factus est impetus? [8] Necesse est aut imiteris aut oderis. Utrumque autem devitandum est: neve similis malis fias, quia multi sunt, neve inimicus multis, quia dissimiles sunt. Recede in te ipse quantum potes; cum his versare qui te meliorem facturi sunt, illos admitte quos tu potes facere meliores. Mutuo ista fiunt, et homines dum docent discunt. [9] Non est quod te gloria publicandi ingenii producat in medium, ut recitare istis velis aut disputare; quod facere te vellem, si haberes isti populo idoneam mercem: nemo est qui intellegere te possit. Aliquis fortasse, unus aut alter incidet, et hic ipse formandus tibi erit instituendusque ad intellectum tui. ' Cui ergo ista didici?' Non est quod timeas ne operam perdideris, si tibi didicisti.

[10] Sed ne soli mihi hodie didicerim, communicabo tecum quae occurrunt mihi egregie dicta circa eundem fere sensum tria, ex quibus unum haec epistula in debitum solvet, duo in antecessum accipe. Democritus ait, ' unus mihi pro populo est, et populus pro uno'. [11] Bene et ille, quisquis fuit - ambigitur enim de auctore -, cum quaereretur ab illo quo tanta diligentia artis spectaret ad paucissimos perventurae, 'satis sunt' inquit ' mihi pauci, satis est unus, satis est nullus'. Egregie hoc tertium Epicurus, cum uni ex consortibus studiorum suorum scriberet: 'haec' inquit 'ego non multis, sed tibi; satis enim magnum alter alteri theatrum sumus' [12] Ista, mi Lucili, condenda in animum sunt, ut contemnas voluptatem ex plurium assensione venientem. Multi te laudant: ecquid habes cur placeas tibi, si is es quem intellegant multi ? introrsus bona tua spectent. Vale.

VIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] ' Tu me' inquis ' vitare turbam iubes, secedere et conscientia esse contentum? ubi illa praecepta vestra quae imperant in actu mori?' Quid? ego tibi videor inertiam suadere? In hoc me recondidi et fores clusi, ut prodesse pluribus possem. Nullus mihi per otium dies exit; partem noctium studiis vindico; non vaco somno sed succumbo, et oculos vigilia fatigatos cadentesque in opere detineo. [2] Secessi non tantum ab hominibus sed a rebus, et in primis a meis rebus: posterorum negotium ago. Illis aliqua quae possint prodesse conscribo; salutares admonitiones,velut medicamentorum utilium compositiones, litteris mando, esse illas efficaces in meis ulceribus expertus, quae etiam si persanata non sunt, serpere desierunt. [3] Rectum iter, quod sero cognovi et lassus errando, aliis monstro. Clamo: ' vitate quaecumque vulgo placent, quae casus attribuit; ad omne fortuitum bonum suspiciosi pavidique subsistite: et fera et piscis spe aliqua oblectante decipitur. Munera ista fortunae putatis? insidiae sunt. Quisquis vestrum tutam agere vitam volet, quantum plurimum potest ista

viscata beneficia devitet in quibus hoc quoque miserrimi fallimur: habere nos putamus, haeremus. [4] In praecipitia cursus iste deducit; huius eminentis vitae exitus cadere est. Deinde ne resistere quidem licet, cum coepit transversos agere felicitas, aut saltim rectis aut semel ruere: non vertit fortuna sed cernulat et allidit. [5] Hanc ergo sanam ac salubrem formam vitae tenete, ut corpori tantum indulgeatis quantum bonae valetudini satis est. Durius tractandum est ne animo male pareat: cibus famem sedet, potio sitim exstinguat, vestis arceat frigus, domus munimentum sit adversus infesta temporis. Hanc utrum caespes erexerit an varius lapis gentis alienae, nihil interest: scitote tam bene hominem culmo quam auro tegi. Contemnite omnia quae supervacuus labor velut ornamentum ac decus ponit; cogitate nihil praeter animum esse mirabile, cui magno nihil magnum est.' [6] Si haec mecum, si haec cum posteris loquor, non videor tibi plus prodesse quam cum ad vadimonium advocatus descenderem aut tabulis testamenti anulum imprimerem aut in senatu candidato vocem et manum commodarem? Mihi crede, qui nihil agere videntur maiora agunt: humana divinaque simul tractant.

[7] Sed iam finis faciendus est et aliquid, ut institui, pro hac epistula dependendum. Id non de meo fiet: adhuc Epicurum compilamus, cuius hanc vocem hodierno die legi: ' philosophiae servias oportet, ut tibi contingat vera libertas' Non differtur in diem qui se illi subiecit et tradidit: statim circumagitur; hoc enim ipsum philosophiae servire libertas est. [8] Potest fieri ut me interroges quare ab Epicuro tam multa bene dicta referam potius quam nostrorum: quid est tamen quare tu istas Epicuri voces putes esse, non publicas? Quam multi poetae dicunt quae philosophis aut dicta sunt aut dicenda! Non attingam tragicos nec togatas nostras - habent enim hae quoque aliquid severitatis et sunt inter comoedias ac tragoedias mediae -: quantum disertissimorum versuum inter mimos iacet! quam multa Publilii non excalceatis sed coturnatis dicenda sunt! [9] Unum versum eius, qui ad philosophiam pertinet et ad hanc partem quae modo fuit in manibus, referam, quo negat fortuita in nostro habenda:

alienum est omne quidquid optando evenit.

[10] Hunc sensum a te dici non paulo melius et adstrictius memini:

non est tuum fortuna quod fecit tuum.

Illud etiam nunc melius dictum a te non praeteribo:

dari bonum quod potuit auferri potest.

Hoc non imputo in solutum: de tuo tibi. Vale.

IX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] An merito reprehendat in quadam epistula Epicurus eos qui dicunt sapientem se ipso esse contentum et propter hoc amico non indigere, desideras scire. Hoc obicitur Stilboni ab Epicuro et iis quibus summum bonum visum est animus in patiens. [2] In ambiguitatem incidendum est, si exprimere 'ap?theian« uno verbo cito voluerimus et impatientiam dicere; poterit enim contrarium ei quod significare volumus intellegi. Nos eum volumus dicere qui respuat omnis mali sensum: accipietur is qui nullum ferre possit malum. Vide ergo num satius sit aut invulnerabilem animum dicere aut animum extra omnem patientiam positum. [3] Hoc inter nos et illos interest: noster sapiens vincit quidem incommodum omne sed sentit, illorum ne sentit quidem. Illud nobis et illis commune est, sapientem se ipso esse contentum. Sed tamen et amicum habere vult et vicinum et contubernalem, quamvis sibi ipse sufficiat. [4] Vide quam sit se contentus: aliquando sui parte contentus est. Si illi manum aut morbus aut hostis exciderit, si quis oculum vel oculos casus excusserit, reliquiae illi suae satisfacient et erit imminuto corpore et amputato tam laetus quam [in] integro fuit; sed <si> quae sibi desunt non desiderat, non deesse mavult. [5] Ita sapiens se contentus est, non ut velit esse sine amico sed ut possit; et hoc quod dico ' possit' tale est: amissum aequo animo fert. Sine amico quidem numquam erit: in sua potestate habet quam cito reparet. Quomodo si perdiderit Phidias statuam protinus alteram faciet, sic hic faciendarum amicitiarum artifex substituet alium in locum amissi. [6] Quaeris quomodo amicum cito facturus sit? Dicam, si illud mihi tecum convenerit, ut statim tibi solvam quod debeo et quantum ad hanc epistulam paria faciamus. Hecaton ait, 'ego tibi monstrabo amatorium sine medicamento, sine herba, sine ullius veneficae carmine: si vis amari, ama' Habet autem non tantum usus amicitiae veteris et certae magnam voluptatem sed etiam initium et comparatio novae. [7] Quod interest inter metentem agricolam et serentem, hoc inter eum qui amicum paravit et qui parat. Attalus philosophus dicere solebat iucundius esse amicum facere quam habere, 'quomodo artifici iucundius pingere est quam pinxisse' Illa in opere suo occupata sollicitudo ingens oblectamentum habet in ipsa occupatione: non aeque delectatur qui ab opere perfecto removit manum. Iam fructu artis suae fruitur: ipsa fruebatur arte cum pingeret. Fructuosior est adulescentia liberorum, sed infantia dulcior.

[8] Nunc ad propositum revertamur. Sapiens etiam si contentus est se, tamen habere amicum vult, si nihil aliud, ut exerceat amicitiam, ne tam magna virtus iaceat, non ad hoc quod dicebat Epicurus in hac ipsa epistula, ' ut habeat qui sibi aegro assideat, succurrat in vincula coniecto vel inopi' , sed ut habeat aliquem cui ipse aegro assideat, quem ipse circumventum hostili custodia liberet. Qui se spectat et propter hoc ad amicitiam venit male cogitat. Quemadmodum coepit, sic desinet: paravit amicum adversum vincla laturum opem; cum primum crepuerit catena, discedet. [9] Hae sunt amicitiae quas temporarias populus appellat; qui utilitatis causa assumptus est tamdiu placebit quamdiu utilis fuerit. Hac re florentes amicorum turba circumsedet, circa eversos solitudo est, et inde amici fugiunt ubi probantur; hac re ista tot nefaria exempla sunt aliorum metu relinquentium, aliorum metu prodentium. Necesse est initia inter se et exitus congruant: qui amicus esse coepit quia expedit <et desinet quia expedit>; placebit aliquod pretium contra amicitiam, si ullum in illa placet praeter ipsam. [10] 'In quid amicum paras?' Ut habeam pro quo mori possim, ut habeam quem in exsilium sequar, cuius me morti et opponam et impendam: ista quam tu describis negotiatio est, non amicitia, quae ad commodum accedit, quae quid consecutura sit spectat. [11] Non dubie habet aliquid simile amicitiae affectus amantium; possis dicere illam esse insanam amicitiam. Numquid ergo quisquam amat lucri causa? numquid ambitionis aut gloriae? Ipse per se amor, omnium aliarum rerum neglegens, animos in cupiditatem formae non sine spe mutuae caritatis accendit. Quid ergo? ex honestiore causa coit turpis affectus? [12] ' Non agitur' inquis ' nunc de hoc, an amicitia propter se ipsam appetenda sit.' Immo vero nihil magis probandum est; nam si propter se

ipsam expetenda est, potest ad illam accedere qui se ipso contentus est. ' Quomodo ergo ad illam accedit?' Quomodo ad rem pulcherrimam, non lucro captus nec varietate fortunae perterritus; detrahit amicitiae maiestatem suam qui illam parat ad bonos casus.

[13] ' Se contentus est sapiens.' Hoc, mi Lucili, plerique perperam interpretantur: sapientem undique submovent et intra cutem suam cogunt. Distinguendum autem est quid et quatenus vox ista promittat: se contentus est sapiens ad beate vivendum, non ad vivendum; ad hoc enim multis illi rebus opus est, ad illud tantum animo sano et erecto et despiciente fortunam. [14] Volo tibi Chrysippi quoque distinctionem indicare. Ait sapientem nulla re egere, et tamen multis illi rebus opus esse: 'contra stulto nulla re opus est - nulla enim re uti scit - sed omnibus eget' Sapienti et manibus et oculis et multis ad cotidianum usum necessariis opus est, eget nulla re; egere enim necessitatis est, nihil necesse sapienti est. [15] Ergo quamvis se ipso contentus sit, amicis illi opus est; hos cupit habere quam plurimos, non ut beate vivat; vivet enim etiam sine amicis beate. Summum bonum extrinsecus instrumenta non quaerit; domi colitur, ex se totum est; incipit fortunae esse subiectum si quam partem sui foris quaerit. [16] 'Qualis tamen futura est vita sapientis, si sine amicis relinquatur in custodiam coniectus vel in aliqua gente aliena destitutus vel in navigatione longa retentus aut in desertum litus eiectus?' Qualis est Iovis, cum resoluto mundo et dis in unum confusis paulisper cessante natura acquiescit sibi cogitationibus suis traditus. Tale quiddam sapiens facit: in se reconditur, secum est. [17] Quamdiu quidem illi licet suo arbitrio res suas ordinare, se contentus est et ducit uxorem; se contentus <est> et liberos tollit; se contentus est et tamen non viveret si foret sine homine victurus. Ad amicitiam fert illum nulla utilitas sua, sed naturalis irritatio; nam ut aliarum nobis rerum innata dulcedo est, sic amicitiae. Quomodo solitudinis odium est et appetitio societatis, quomodo hominem homini natura conciliat, sic inest huic quoque rei stimulus qui nos amicitiarum appetentes faciat. [18] Nihilominus cum sit amicorum amantissimus, cum illos sibi comparet, saepe praeferat, omne intra se bonum terminabit et dicet quod Stilbon ille dixit, Stilbon quem Epicuri epistula insequitur. Hic enim capta patria, amissis liberis, amissa uxore, cum ex incendio publico solus et tamen beatus exiret, interroganti Demetrio, cui cognomen ab exitio urbium Poliorcetes fuit, num quid perdidisset, ' omnia' inquit ' bona mea mecum sunt' [19] Ecce vir fortis ac strenuus! ipsam hostis sui victoriam vicit. ' Nihil' inquit ' perdidi' dubitare illum coegit an vicisset. 'Omnia mea mecum sunt' iustitia, virtus, prudentia, hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit. Miramur animalia quaedam quae per medios ignes sine noxa corporum transeunt: quanto hic mirabilior vir qui per ferrum et ruinas et ignes inlaesus et indemnis evasit! Vides quanto facilius sit totam gentem quam unum virum vincere? Haec vox illi communis est cum Stoico: aeque et hic intacta bona per concrematas urbes fert; se enim ipse contentus est; hoc felicitatem suam fine designat. [20] Ne existimes nos solos generosa verba iactare, et ipse Stilbonis obiurgator Epicurus similem illi vocem emisit, quam tu boni consule, etiam si hunc diem iam expunxi. ' Sicui' inquit 'sua non videntur amplissima, licet totius mundi dominus sit, tamen miser est.' Vel si hoc modo tibi melius enuntiari videtur - id enim agendum est ut non verbis serviamus sed sensibus -, ' miser est qui se non beatissimum iudicat, licet imperet mundo' [21] Ut scias autem hos sensus esse communes, natura scilicet dictante, apud poetam comicum invenies:

non est beatus, esse se qui non putat.

Quid enim refert qualis status tuus sit, si tibi videtur malus ' [22] ' Quid ergo?' inquis 'si beatum se dixerit ille turpiter dives et ille multorum dominus sed plurium servus, beatus sua sententia fiet?' Non quid dicat sed quid sentiat refert, nec quid uno die sentiat, sed quid assidue. Non est autem

quod verearis ne ad indignum res tanta perveniat: nisi sapienti sua non placent; omnis stultitia laborat fastidio sui. Vale.

X. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Sic est, non muto sententiam: fuge multitudinem, fuge paucitatem, fuge etiam unum. Non habeo cum quo te communicatum velim. Et vide quod iudicium meum habeas: audeo te tibi credere. Crates, ut aiunt, huius ipsius Stilbonis auditor, cuius mentionem priore epistula feci, cum vidisset adulescentulum secreto ambulantem, interrogavit quid illic solus faceret. 'Mecum' inquit 'loquor.' Cui Crates 'cave' inquit 'rogo et diligenter attende: cum homine malo loqueris'. [2] Lugentem timentemque custodire solemus, ne solitudine male utatur. Nemo est ex imprudentibus qui relinqui sibi debeat; tunc mala consilia agitant, tunc aut aliis aut ipsis futura pericula struunt, tunc cupiditates improbas ordinant; tunc quidquid aut metu aut pudore celabat animus exponit, tunc audaciam acuit, libidinem irritat, iracundiam instigat. Denique quod unum solitudo habet commodum, nihil ulli committere, non timere indicem, perit stulto: ipse se prodit. Vide itaque quid de te sperem, immo quid spondeam mihi - spes enim incerti boni nomen est -: non invenio cum quo te malim esse quam tecum. [3] Repeto memoria quam magno animo quaedam verba proieceris, quanti roboris plena: gratulatus sum protinus mihi et dixi, ' nona summis labris ista venerunt, habent hae voces fundamentum; iste homo non est unus e populo, ad salutem spectat'. [4] Sic loquere, sic vive; vide ne te ulla res deprimat. Votorum tuorum veterum licet deis gratiam facias, alia de integro suscipe: roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde tunc corporis. Quidni tu ista vota saepe facias? Audacter deum roga: nihil illum de alieno rogaturus es.

[5] Sed ut more meo cum aliquo munusculo epistulam mittam, verum est quod apud Athenodorum inveni: 'tunc scito esse te omnibus cupiditatibus solutum, cum eo perveneris ut nihil deum roges nisi quod rogare possis palam' .Nunc enim quanta dementia est hominum! turpissima vota dis insusurrant; si quis admoverit aurem, conticiscent, et quod scire hominem nolunt deo narrant. Vide ergo ne hoc praecipi salubriter possit: sic vive cum hominibus tamquam deus videat, sic loquere cum deo tamquam homines audiant. Vale.

XI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Locutus est mecum amicus tuus bonae indolis, in quo quantum esset animi, quantum ingenii, quantum iam etiam profectus, sermo primus ostendit. Dedit nobis gustum, ad quem respondebit; non enim ex praeparato locutus est, sed subito deprehensus. Ubi se colligebat, verecundiam, bonum in adulescente signum, vix potuit excutere; adeo illi ex alto suffusus est rubor. Hic illum, quantum suspicor, etiam cum se confirmaverit et omnibus vitiis exuerit, sapientem quoque sequetur. Nulla enim sapientia naturalia corporis aut animi vitia ponuntur: quidquid infixum et ingenitum est lenitur arte, non vincitur. [2] Quibusdam etiam constantissimis in conspectu populi sudor erumpit non aliter quam fatigatis et aestuantibus solet, quibusdam tremunt genua dicturis, quorundam dentes colliduntur, lingua titubat, labra concurrunt: haec nec disciplina nec usus umquam excutit, sed natura vim suam exercet et illo vitio sui etiam robustissimos admonet. [3] Inter haec esse et ruborem

scio, qui gravissimis quoque viris subitus affunditur. Magis quidem in iuvenibus apparet, quibus et plus caloris est et tenera frons; nihilominus et veteranos et senes tangit. Quidam numquam magis quam cum erubuerint timendi sunt, quasi omnem verecundiam effuderint; [4] Sulla tunc erat violentissimus cum faciem eius sanguis invaserat. Nihil erat mollius ore Pompei; numquam non coram pluribus rubuit, utique in contionibus. Fabianum, cum in senatum testis esset inductus, erubuisse memini, et hic illum mire pudor decuit. [5] Non accidit hoc ab infirmitate mentis sed a novitate rei, quae inexercitatos, etiam si non concutit, movet naturali in hoc facilitate corporis pronos; nam ut quidam boni sanguinis sunt, ita quidam incitati et mobilis et cito in os prodeuntis. [6] Haec, ut dixi, nulla sapientia abigit: alioquin haberet rerum naturam sub imperio, si omnia eraderet vitia. Quaecumque attribuit condicio nascendi et corporis temperatura, cum multum se diuque animus composuerit, haerebunt; nihil horum vetari potest, non magis quam accersi. [7] Artifices scaenici, qui imitantur affectus, qui metum et trepidationem exprimunt, qui tristitiam repraesentant, hoc indicio imitantur verecundiam. Deiciunt enim vultum, verba summittunt, figunt in terram oculos et deprimunt: ruborem sibi exprimere non possunt; nec prohibetur hic nec adducitur. Nihil adversus haec sapientia promittit, nihil proficit: sui iuris sunt, iniussa veniunt, iniussa discedunt.

[8] Iam clausulam epistula poscit. Accipe, et quidem utilem ac salutarem, quam te affigere animo volo: ' aliquis vir bonus nobis diligendus est ac semper ante oculos habendus, ut sic tamquam illo spectante vivamus et omnia tamquam illo vidente faciamus'. [9] Hoc, mi Lucili, Epicurus praecepit; custodem nobis et paedagogum dedit, nec immerito: magna pars peccatorum tollitur, si peccaturis testis assistit. Aliquem habeat animus quem vereatur, cuius auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat. O felicem illum qui non praesens tantum sed etiam cogitatus emendat! O felicem qui sic aliquem vereri potest ut ad memoriam quoque eius se componat atque ordinet! Qui sic aliquem vereri potest cito erit verendus. [10] Elige itaque Catonem; si hic tibi videtur nimis rigidus, elige remissioris animi virum Laelium. Elige eum cuius tibi placuit et vita et oratio et ipse animum ante se ferens vultus; illum tibi semper ostende vel custodem vel exemplum. Opus est, inquam, aliquo ad quem mores nostri se ipsi exigant: nisi ad regulam prava non corriges. Vale.

XII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quocumque me verti, argumenta senectutis meae video. Veneram in suburbanum meum et querebar de impensis aedificii dilabentis. Ait vilicus mihi non esse neglegentiae suae vitium, omnia se facere, sed villam veterem esse. Haec villa inter manus meas crevit: quid mihi futurum est, si tam putria sunt aetatis meae saxa? [2] Iratus illi proximam occasionem stomachandi arripio. 'Apparet' inquam ' has platanos neglegi: nullas habent frondes. Quam nodosi sunt et retorridi rami, quam tristes et squalidi trunci! Hoc non accideret si quis has circumfoderet, si irrigaret.' Iurat per genium meum se omnia facere, in nulla re cessare curam suam, sed illas vetulas esse. Quod intra nos sit, ego illas posueram, ego illarum primum videram folium. [3] Conversus ad ianuam ' quis est iste?' inquam 'iste decrepitus et merito ad ostium admotus? foras enim spectat. Unde istunc nanctus es ? quid te delectavit: alienum mortuum tollere?' At ille ' non cognoscis me?' inquit: 'ego sum Felicio, cui solebas sigillaria afferre; ego sum Philositi vilici filius, deliciolum tuum'. 'Perfecte' inquam ' sic te delirat: pupulus, etiam delicium meum factus est? Prorsus potest fieri: dentes illi cum maxime cadunt.'

[4] Debeo hoc suburbano meo, quod mihi senectus mea quocumque adverteram apparuit. Complectamur illam et amemus; plena <est> voluptatis, si illa scias uti. Gratissima sunt poma cum fugiunt; pueritiae maximus in exitu decor est; deditos vino potio extrema delectat, illa quae mergit, quae ebrietati summam manum imponit; [5] quod in se iucundissimum omnis voluptas habet in finem sui differt. Iucundissima est aetas devexa iam, non tamen praeceps, et illam quoque in extrema tegula stantem iudico habere suas voluptates; aut hoc ipsum succedit in locum voluptatium, nullis egere. Quam dulce est cupiditates fatigasse ac reliquisse! [6] 'Molestum est' inquis ' mortem ante oculos habere.' Primum ista tam seni ante oculos debet esse quam iuveni - non enim citamur ex censu -; deinde nemo tam sene est ut improbe unum diem speret. Unus autem dies gradus vitae est. Tota aetas partibus constat et orbes habet circumductos maiores minoribus: est aliquis qui omnis complectatur et cingat - hic pertinet a natali ad diem extremum -; est alter qui annos adulescentiae excludit; est qui totam pueritiam ambitu suo adstringit; est deinde per se annus in se omnia continens tempora, quorum multiplicatione vita componitur; mensis artiore praecingitur circulo; angustissimum habet dies gyrum, sed et hic ab initio ad exitum venit, ab ortu ad occasum. [7] Ideo Heraclitus, cui cognomen fecit orationis obscuritas, ' unus' inquit ' dies par omni est' Hoc alius aliter excepit. Dixit enim *** parem esse horis, nec mentitur; nam si dies est tempus viginti et quattuor horarum, necesse est omnes inter se dies pares esse, quia nox habet quod dies perdidit. Alius ait parem esse unum diem omnibus similitudine; nihil enim habet longissimi temporis spatium quod non ct in uno die invenias, lucem et noctem, et in alternas mundi vices plura facit ista, non <alia>: *** alias contractior, alias productior. [8] Itaque sic ordinandus est dies omnis tamquam cogat agmen et consummet atque expleat vitam. Pacuvius, qui Syriam usu suam fecit, cum vino et illis funebribus epulis sibi parentaverat, sic in cubiculum ferebatur a cena ut inter plausus exoletorum hoc ad symphoniam caneretur: ' bibi, lusi, bene vixi«. [9] Nullo non se die extulit. Hoc quod ille ex mala conscientia faciebat nos ex bona faciamus, et in somnum ituri laeti hilaresque dicamus,

vixi et quem dederat cursum fortuna peregi.

Crastinum si adiecerit deus, laeti recipiamus. Ille beatissimus est et securus sui possessor qui crastinum sine sollicitudine exspectat; quisquis dixit ' vixi' cotidie ad lucrum surgit.

[10] Sed iam debeo epistulam includere. 'Sic' inquis 'sine ullo ad me peculio veniet?' Noli timere: aliquid secum fert. Quare aliquid dixi? multum. Quid enim hac voce praeclarius quam illi trado ad te perferendam? ' Nullum est in necessitate vivere, sed in necessitate vivere necessitas nulla est.' Quidni nulla sit? patent undique ad libertatem viae multae, breves faciles. Agamus deo gratias quod nemo in vita teneri potest: calcare ipsas necessitates licet. [11] 'Epicurus' inquis ' dixit quid tibi cum alieno?' Quod verum est meum est; perseverabo Epicurum tibi ingerere, ut isti qui in verba iurant nec quid dicatur aestimant, sed a quo, sciant quae optima sunt esse communia. Vale.

Liber II

XIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Multum tibi esse animi scio; nam etiam antequam instrueres te praeceptis salutaribus et dura vincentibus, satis adversus fortunam placebas tibi, et multo magis postquam cum illa manum conseruisti viresque expertus es tuas, quae numquam certam dare fiduciam sui possunt nisi cum multae difficultates hinc et illinc apparuerunt, aliquando vero et propius accesserunt. Sic verus ille animus et in alienum non venturus arbitrium probatur; haec eius obrussa est. [2] Non potest athleta magnos spiritus ad certamen afferre qui numquam suggillatus est: ille qui sanguinem suum vidit, cuius dentes crepuere sub pugno, ille qui subplantatus ad versarium toto tulit corpore nec proiecit animum proiectus, qui quotiens cecidit contumacior resurrexit, cum magna spe descendit ad pugnam. [3] Ergo, ut similitudinem istam prosequar, saepe iam fortuna supra te fuit, nec tamen tradidisti te, sed subsiluisti et acrior constitisti; multum enim adicit sibi virtus lacessita.

Tamen, si tibi videtur, accipe a me auxilia quibus munire te possis. [4] Plura sunt, Lucili, quae nos terrent quam quae premunt, et saepius opinione quam re laboramus. Non loquor tecum Stoica lingua, sed hac summissiore; nos enim dicimus omnia ista quae gemitus mugitusque exprimunt levia esse et contemnenda. Omittamus haec magna verba, sed, di boni, vera: illud tibi praecipio, ne sis miser ante tempus, cum illa quae velut imminentia expavisti fortasse numquam ventura sint, certe non venerint. [5] Quaedam ergo nos magis torquent quam debent, quaedam ante torquent quam debent, quaedam torquent cum omnino non debeant; aut augemus dolorem aut praecipimus aut fingimus.

Primum illud, quia res in controversia est et litem contestatam habemus, in praesentia differatur. Quod ego leve dixero tu gravissimum esse contendes; scio alios inter flagella ridere, alios gemere sub colapho. Postea videbimus utrum ista suis viribus valeant an imbecillitate nostra. [6] Illud praesta mihi, ut, quotiens circumsteterint qui tibi te miserum esse persuadeant, non quid audias sed quid sentias cogites, et cum patientia tua deliberes ac te ipse interroges, qui tua optime nosti, 'quid est quare isti me complorent? quid est quod trepident, quod contagium quoque mei timeant, quasi transilire calamitas possit? est aliquid istic mali, an res ista magis infamis est quam mala?' Ipse te interroga, ' numquidsine causa crucior et maereo et quod non est malum facio?' [7] 'Quomodo' inquis ' ntellegam, vana sint an vera quibus angor?' Accipe huius rei regulam: aut praesentibus torquemur aut futuris aut utrisque. De praesentibus facile iudicium est: si corpus tuum liberum et sanum est, nec ullus ex iniuria dolor est, videbimus quid futurum sit: hodie nihil negotii habet. [8] ' Atenim futurum est.' Primum dispice an certa argumenta sint venturi mali; plerumque enim suspicionibus laboramus, et illudit nobis illa quae conficere bellum solet fama, multo autem magis singulos conficit. Ita est, mi Lucili: cito accedimus opinioni; non coarguimus illa quae nos in metum adducunt nec excutimus, sed trepidamus et sic vertimus terga quemadmodum illi quos pulvis motus fuga pecorum exuit castris aut quos aliqua fabula sine auctore sparsa conterruit. [9] Nescio quomodo magis vana perturbant; vera enim modum suum habent: quidquid ex incerto venit coniecturae et paventis animi licentiae traditur. Nulli itaque tam perniciosi, tam inrevocabiles quam lymphatici metus sunt; ceteri enim sine ratione, hi sine mente sunt. [10] Inquiramus itaque in rem

diligenter. Verisimile est aliquid futurum mali: non statim verum est. Quam multa non exspectata venerunt! quam multa exspectata nusquam comparuerunt! Etiam si futurum est, quid iuvat dolori suo occurrere? satis cito dolebis cum venerit: interim tibi meliora promitte. [11] Quid facies lucri? tempus. Multa intervenient quibus vicinum periculum vel prope admotum aut subsistat aut desinat aut in alienum caput transeat: incendium ad fugam patuit; quosdam molliter ruina deposuit; aliquando gladius ab ipsa cervice revocatus est; aliquis carnifici suo superstes fuit. Habet etiam mala fortuna levitatem. Fortasse erit, fortasse non erit: interim non est; meliora propone. [12] Nonnumquam, nullis apparentibus signis quae mali aliquid praenuntient, animus sibi falsas imagines fingit: aut verbum aliquod dubiae significationis detorquet in peius aut maiorem sibi offensam proponit alicuius quam est, et cogitat non quam iratus ille sit, sed quantum liceat irato. Nulla autem causa vitae est, nullus miseriarum modus, si timetur quantum potest. Hic prudentia prosit, hic robore animi evidentem quoque metum respue; si minus, vitio vitium repelle, spe metum tempera. Nihil tam certum est ex his quae timentur ut non certius sit et formidata subsidere et sperata decipere. [13] Ergo spem ac metum examina, et quotiens incerta erunt omnia, tibi fave: crede quod mavis. Si plures habebit sententias metus, nihilominus in hanc partem potius inclina et perturbare te desine ac subinde hoc in animo volve, maiorem partem mortalium, cum illi nec sit quicquam mali nec pro certo futurum sit, aestuare ac discurrere. Nemo enim resistit sibi, cum coepit impelli, nec timorem suum redigit ad verum; nemo dicit ' vanus auctor est, vanus [est]: aut finxit aut credidit' Damus nos aurae ferendos; expavescimus dubia pro certis; non servamus modum rerum, statim in timorem venit scrupulus.

[14] Pudet me ibi sic tecum loqui et tam lenibus te remediis focilare. Alius dicat 'fortasse non veniet': tu dic ' quid porro, si veniet? videbimus uter vincat; fortasse pro me venit, et mors ista vitam honestabit' Cicuta magnum Socratem fecit. Catoni gladium assertorem libertatis extorque: magnam partem detraxeris gloriae. [15] Nimium diu te cohortor, cum tibi admonitione magis quam exhortatione opus sit. Non in diversum te a natura tua ducimus: natus es ad ista quae dicimus; eo magis bonum tuum auge et exorna.

[19] Sed iam finem epistulae faciam, si illi signum suum in pressero, id est aliquam magnificam vocem perferendam ad te mandavero. 'Inter cetera mala hoc quoque habet stultitia: semper incipit vivere.' Considera quid vox ista significet, Lucili virorum optime, et intelleges quam foeda sit hominum levitas cotidie nova vitae fundamenta ponentium, novas spes etiam in exitu inchoantium. [17] Circumspice tecum singulos: occurrent tibi senes qui se cum maxime ad ambitionem, ad peregrinationes, ad negotiandum parent. Quid est autem turpius quam senex vivere incipiens? Non adicerem auctorem huic voci, nisi esset secretior nec inter vulgata Epicuri dicta, quae mihi et laudare et adoptare permisi. Vale.

XIV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Fateor insitam esse nobis corporis nostri caritatem; fateor nos huius gerere tutelam. Non nego indulgendum illi, serviendum nego; multis enim serviet qui corpori servit, qui pro illo nimium timet, qui ad illud omnia refert. [2] Sic gerere nos debemus, non tamquam propter corpus vivere debeamus, sed tamquam non possimus sine corpore; huius nos nimius amor timoribus inquietat,

sollicitudinibus onerat, contumeliis obicit; honestum ei vile est cui corpus nimis carum est. Agatur eius diligentissime cura, ita tamen ut, cum exiget ratio, cum dignitas, cum fides, mittendum in ignes sit. [3] Nihilominus quantum possumus evitemus incommoda quoque, non tantum pericula, et in tutum nos reducamus, excogitantes subinde quibus possint timenda depelli. Quorum tria, nisi fallor, genera sunt: timetur inopia, timentur morbi, timentur quae per vim potentioris eveniunt. [4] Ex his omnibus nihil nos magis concutit quam quod ex aliena potentia impendet; magno enim strepitu et tumultu venit. Naturalia mala quae rettuli, inopia atque morbus, silentio subeunt nec oculis nec auribus quicquam terroris incutiunt: ingens alterius mali pompa est; ferrum circa se et ignes habet et catenas et turbam ferarum quam in viscera immittat humana. [5] Cogita hoc loco carcerem et cruces et eculeos et uncum et adactum per medium hominem qui per os emergeret stipitem et distracta in diversum actis curribus membra, illam tunicam alimentis ignium et illitam et textam, et quidquid aliud praeter haec commenta saevitia est. [6] Non est itaque mirum, si maximus huius rei timor est cuius et varietas magna et apparatus terribilis est. Nam quemadmodum plus agit tortor quo plura instrumenta doloris exposuit - specie enim vincuntur qui patientiae restitissent -, ita ex iis quae animos nostros subigunt et domant plus proficiunt quae habent quod ostendant. Illae pestes non minus graves sunt - famem dico et sitim et praecordiorum suppurationes et febrem viscera ipsa torrentem - sed latent, nihil habent quod intentent, quod praeferant: haec ut magna bella aspectu paratuque vicerunt.

[7] Demus itaque operam, abstineamus offensis. Interdum populus est quem timere debeamus; interdum, si ea civitatis disciplina est ut plurima per senatum transigantur, gratiosi in eo viri; interdum singuli quibus potestas populi et in populum data est. Hos omnes amicos habere operosum est, satis est inimicos non habere. Itaque sapiens numquam potentium iras provocabit, immo [nec] declinabit, non aliter quam in navigando procellam. [8] Cum peteres Siciliam, traiecisti fretum Temerarius gubernator contempsit austri minas - ille est enim qui Siculum pelagus exasperet et in vertices cogat -; non sinistrum petit litus sed id a quo propior Charybdis maria convolvit. At ille cautior peritos locorum rogat quis aestus sit, quae signa dent nubes; longe ab illa regione verticibus infami cursum tenet. Idem facit sapiens: nocituram potentiam vitat, hoc primum cavens, ne vitare videatur; pars enim securitatis et in hoc est, non ex professo eam petere, quia quae quis fugit damnat. [9] Circumspiciendum ergo nobis est quomodo a vulgo tuti esse possimus. Primum nihil idem concupiscamus: rixa est inter competitores. Deinde nihil habeamus quod cum magno emolumento insidiantis eripi possit; quam minimum sit in corpore tuo spoliorum. Nemo ad humanum sanguinem propter ipsum venit, aut admodum pauci; plures computant quam oderunt. Nudum latro transmittit; etiam in obsessa via pauperi pax est. [10] Tria deinde ex praecepto veteri praestanda sunt ut v itentur: odium, invidia, contemptus. Quomodo hoc fiat sapientia sola monstrabit; difficile enim temperamentum est, verendumque ne in contemptum nos invidiae timor transferat, ne dum calcare nolumus videamur posse calcari. Multis timendi attulit causas timeri posse. Undique nos reducamus: non minus contemni quam suspici nocet. [11] Ad philosophiam ergo confugiendum est; hae litterae, non dico apud bonos sed apud mediocriter malos infularum loco sunt. Nam forensis eloquentia et quaecumque alia populum movet adversarios habet: haec quieta et sui negotii contemni non potest, cui ab omnibus artibus etiam apud pessimos honor est. Numquam in tantum convalescet nequitia, numquam sic contra virtutes coniurabitur, ut non philosophiae nomen venerabile et sacrum maneat. Ceterum philosophia ipsa tranquille modesteque tractanda est.

[12] ' Quidergo?' inquis ' videtur tibi M. Cato modeste philosophari, qui bellum civile sententia reprimit? qui furentium principum armis medius intervenit? qui aliis Pompeium offendentibus, aliis

Caesarem, simul lacessit duos?' [13] Potest aliquis disputare an illo tempore capessenda fuerit sapienti res publica. Quid tibi vis, arce Cato? iam non agitur de libertate: olim pessum data est. Quaeritur utrum Caesar an Pompeius possideat rem publicam: quid tibi cum ista contentione? nullae partes tuae sunt. Dominus eligitur: quid tua, uter vincat? potest melior vincere, non potest non peior esse qui vicerit. Ultimas partes attigi Catonis; sed ne priores quidem anni fuerunt qui sapientem in illam rapinam rei publicae admitterent. Quid aliud quam vociferatus est Cato et misit irritas voces, cum modo per populi levatus manus et obrutus sputis exportandus extra forum traheretur, modo e senatu in carcerem duceretur?

[14] Sed postea videbimus an sapienti opera rei publicae danda sit: interim ad hos te Stoicos voco qui a re publica exclusi secesserunt ad colendam vitam et humano generi iura condenda sine ulla potentioris offensa. Non conturbabit sapiens publicos mores nec populum in se vitae novitate convertet. [15] ' Quid ergo? utique erit tutus qui hoc propositum sequetur?' Promittere tibi hoc non magis possum quam in homine temperanti bonam valetudinem, et tamen facit temperantia bonam valetudinem. Perit aliqua navis in portu: sed quid tu accidere in medio mari credis? Quanto huic periculum paratius foret multa agenti molientique, cui ne otium quidem tutum est? Pereunt aliquando innocentes - quis negat? -, nocentes tamen saepius. Ars ei constat qui per ornamenta percussus est. [16] Denique consilium rerum omnium sapiens, non exitum spectat; initia in potestate nostra sunt, de eventu fortuna iudicat, cui de me sententiam non do. ' At aliquid vexationis afferet, aliquid adversi.' Non damnat latro cum occidit.

[17] Nunc ad cotidianam stipem manum porrigis. Aurea te stipe implebo, et quia facta est auri mentio, accipe quemadmodum usus fructusque eius tibi esse gratior possit. 'Is maxime divitiis fruitur qui minime divitiis indiget.' 'Ede' inquis 'auctorem.' Ut scias quam benigni simus, propositum est aliena laudare: Epicuri est aut Metrodori aut alicuius ex illa officina. [18] Et quid interest quis dixerit? omnibus dixit. Qui eget divitiis timet pro illis; nemo autem sollicito bono fruitur. Adicere illis aliquid studet; dum de incremento cogitat, oblitus est usus. Rationes accipit, forum conterit, kalendarium versat: fit ex domino procurator. Vale.

XV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Mos antiquis fuit, usque ad meam servatus aetatem, primis epistulae verbis adicere ' si vales bene est, ego valeo' Recte nos dicimus ' si philosopharis, bene est'. Valere enim hoc demum est. Sine hoc aeger est animus; corpus quoque, etiam si magnas habet vires, non aliter quam furiosi aut frenetici validum est. [2] Ergo hanc praecipue valetudinem cura, deinde et illam secundam; quae non magno tibi constabit, si volueris bene valere. Stulta est enim, mi Lucili, et minime conveniens litterato viro occupatio exercendi lacertos et dilatandi cervicem ac latera firmandi; cum tibi feliciter sagina cesserit et tori creverint, nec vires umquam opimi bovis nec pondus aequabis. Adice nunc quod maiore corporis sarcina animus eliditur et minus agilis est. Itaque quantum potes circumscribe corpus tuum et animo locum laxa. [3] Multa sequuntur incommoda huic deditos curae: primum exercitationes, quarum labor spiritum exhaurit et inhabilem intentioni ac studiis acrioribus reddit; deinde copia ciborum subtilitas impeditur. Accedunt pessimae notae mancipia in magisterium recepta, homines inter oleum et vinum occupati, quibus ad votum dies actus est si bene

desudaverunt, si in locum eius quod effluxit multum potionis altius in ieiuno iturae regesserunt. [4] Bibere et sudare vita cardiaci est. Sunt exercitationes et faciles et breves, quae corpus et sine mora lassent et tempori parcant, cuius praecipua ratio habenda est: cursus et cum aliquo pondere manus motae et saltus vel ille qui corpus in altum levat vel ille qui in longum mittit vel ille, ut ita dicam, saliaris aut, ut contumeliosius dicam, fullonius: quoslibet ex his elige usum rude facile. [5] Quidquid facies, cito redi a corpore ad animum; illum noctibus ac diebus exerce. Labore modico alitur ille; hanc exercitationem non frigus, non aestus impediet, ne senectus quidem. Id bonum cura quod vetustate fit melius. [6] Neque ego te iubeo semper imminere libro aut pugillaribus: dandum est aliquod intervallum animo, ita tamen ut non resolvatur, sed remittatur. Gestatio et corpus concutit et studio non officit: possis legere, possis dictare, possis loqui, possis audire, quorum nihil ne ambulatio quidem vetat fieri. [7] Nec tu intentionem vocis contempseris, quam veto te per gradus et certos modos extollere, deinde deprimere. Quid si velis deinde quemadmodum ambules discere? Admitte istos quos nova artificia docuit fames: erit qui gradus tuos temperet et buccas edentis observet et in tantum procedat in quantum audaciam eius patientia et credulitate produxeris. Quid ergo? a clamore protinus et a summa contentione vox tua incipiet? usque eo naturale est paulatim incitari ut litigantes quoque a sermone incipiant, ad vociferationem transeant; nemo statim Quiritium fidem implorat. [8] Ergo utcumque tibi impetus animi suaserit, modo vehementius fac vitiis convicium, modo lentius, prout vox te quoque hortabitur in id latus; modesta, cum recipies illam revocarisque, descendat, non decidat; mediatorisui habeat et hoc indocto et rustico more desaeviat. Non enim id agimus ut exerceatur vox, sed ut exerceat.

[9] Detraxi tibi non pusillum negotii: una mercedula et unum graecum ad haec beneficia accedet. Ecce insigne praeceptum: ' stulta vita ingrata est, trepida; tota in futurum fertur ' . Quis hoc ' inquis ' dixit?' idem qui supra. Quam tu nunc vitam dici existimas stultam? Babae et Isionis? Non ita est: nostra dicitur, quos caeca cupiditas in nocitura, certe numquam satiatura praecipitat, quibus si quid satis esse posset, fuisset, qui non cogitamus quam iucundum sit nihil poscere, quam magnificum sit plenum esse nec ex fortuna pendere. [10] Subinde itaque, Lucili, quam multa sis consecutus recordare; cum aspexeris quot te antecedant, cogita quot sequantur. Si vis gratus esse adversus deos et adversus vitam tuam, cogita quam multos antecesseris. Quid tibi cum ceteris? te ipse antecessisti. [11] Finem constitue quem transire ne possis quidem si velis; discedant aliquando ista insidiosa bona et sperantibus meliora quam assecutis. Si quid in illis esset solidi, aliquando et implerent: nunc haurientium sitim concitant. Mittantur speciosi apparatus; et quod futuri temporis incerta sors volvit, quare potius a fortuna impetrem ut det, quam a me ne petam? Quare autem petam? oblitus fragilitatis humanae congeram? in quid laborem? Ecce hic dies ultimus est; ut non sit, prope ab ultimo est. Vale.

XVI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Liquere hoc tibi, Lucili, scio, neminem posse beate vivere, ne tolerabiliter quidem, sine sapientiae studio, et beatam vitam perfecta sapientia effici, ceterum tolerabilem etiam inchoata. Sed hoc quod liquet firmandum et altius cotidiana meditatione figendum est: plus operis est in eo ut proposita custodias quam ut honesta proponas. Perseverandum est et assiduo studio robur addendum, donec bona mens sit quod bona voluntas est.

[2] Itaque - non opus est - tibi apud me pluribus verbis aut affirmatione tam longa: intellego multum te profecisse. Quae scribis unde veniant scio; non sunt ficta nec colorata. Dicam tamen quid sentiam: iam de te spem habeo, nondum fiduciam. Tu quoque idem facias volo: non est quod tibi cito et facile credas. Excute te et varie scrutare et observa; illud ante omnia vide, utrum in philosophia an in ipsa vita profeceris. [3] Non est philosophia populare artificium nec ostentationi paratum; non in verbis sed in rebus est. Nec in hoc adhibetur, ut cum aliqua oblectatione consumatur dies, ut dematur otio nausia: animum format et fabricat, vitam disponit, actiones regit, agenda et omittenda demonstrat, sedet ad gubernaculum et per ancipitia fluctuantium derigit cursum. Sine hac nemo intrepide potest vivere, nemo secure; innumerabilia accidunt singulis horis quae consilium exigant, quod ab hac petendum est. [4] Dicet aliquis, ' quid mihi prodest philosophia, si fatum est? quid prodest, si deus rector est? quid prodest, si casus imperat? Nam et mutari certa non possunt et nihil praeparari potest adversus incerta, sed aut consilium meum occupavit deus decrevitque quid facerem, aut consilio meo nihil fortuna permittit.' [5] Quidquid est ex his, Lucili, vel si omnia haec sunt, philosophandum est; sive nos inexorabili lege fata constringunt, sive arbiter deus universi cuncta disposuit, sive casus res humanas sine ordine impellit et iactat, philosophia nos tueri debet. Haec adhortabitur ut deo libenter pareamus, ut fortunae contumaciter; haec docebit ut deum sequaris, feras casum. [6] Sed non est nunc in hanc disputationem transeundum, quid sit iuris nostri si providentia in imperio est, aut si fatorum series illigatos trahit, aut si repentina ac subita dominantur: illo nunc revertor, ut te moneam et exhorter ne patiaris impetum animi tui delabi et refrigescere. Contine illum et constitue, ut habitus animi fiat quod est impetus.

[7] Iam ab initio, si te bene novi, circumspicies quid haec epistula munusculi attulerit: excute illam, et invenies. Non est quod mireris animum meum: adhuc de alieno liberalis sum. Quare autem alienum dixi ? quidquid bene dictum est ab ullo meum est. Istuc quoque ab Epicuro dictum est: ' si ad naturam vives, numquam eris pauper; si ad opiniones, numquam eris dives'. [8] Exiguum natura desiderat, opinio immensum. Congeratur in te quidquid multi locupletes possederant; ultra privatum pecuniae modum fortuna te provehat, auro tegat, purpura vestiat, eo deliciarum opumque perducat ut terram marmoribus abscondas; non tantum habere tibi liceat sed calcare divitias; accedant statuae et picturae et quidquid ars ulla luxuriae elaboravit: maiora cupere ab his disces. [9] Naturalia desideria finita sunt: ex falsa opinione nascentia ubi desinant non habent; nullus enim terminus falso est. Via eunti aliquid extremum est: error immensus est. Retrahe ergo te a vanis, et cum voles scire quod petes, utrum naturalem habeat an caecam cupiditatem, considera num possit alicubi consistere: si longe progresso semper aliquid longius restat, scito id naturale non esse. Vale.

XVII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Proice omnia ista, si sapis, immo ut sapias, et ad bonam mentem magno cursu ac totis viribus tende; si quid est quo teneris, aut expedi aut incide. 'Moratur' inquis ' meres familiaris; sic illam disponere volo ut sufficere nihil agenti possit, ne aut paupertas mihi oneri sit aut ego alicui.' [2] Cum hoc dicis, non videris vim ac potentiam eius de quo cogitas boni nosse; et summam quidem rei pervides, quantum philosophia prosit, partes autem nondum satis subtiliter dispicis, necdum scis quantum ubique nos adiuvet, quemadmodum et in maximis, ut Ciceronis utar verbo, ' opitulatur' <et> in minima descendat. Mihi crede, advoca illam in consilium: suadebit tibi ne ad calculos

sedeas. [3] Nempe hoc quaeris et hoc ista dilatione vis consequi, ne tibi paupertas timenda sit: quid si appetenda est? Multis ad philosophandum obstitere divitiae: paupertas expedita est, secura est. Cum classicum cecinit, scit non se peti; cum aqua conclamata est, quomodo exeat, non quid efferat, quaerit; [ut] si navigandum est, non strepunt portus nec unius comitatu inquieta sunt litora; non circumstat illam turba servorum, ad quos pascendos transmarinarum regionum est optanda fertilitas. [4] Facile est pascere paucos ventres et bene institutos et nihil aliud desiderantes quam impleri: parvo fames constat, magno fastidium. Paupertas contenta est desideriis instantibus satis facere: quid est ergo quare hanc recuses contubernalem cuius mores sanus dives imitatur? [5] Si vis vacare animo, aut pauper sis oportet aut pauperi similis. Non potest studium salutare fieri sine frugalitatis cura; frugalitas autem paupertas voluntaria est. Tolle itaque istas excusationes: ' nondum habeo quantum sat est; si ad illam summam pervenero, tunc me totum philosophiae dabo' Atqui nihil prius quam hoc parandum est quod tu differs et post cetera paras; ab hoc incipiendum est. ' Para' inquis ' unde vivam volo.' Simul et parare <te> disce: si quid te vetat bene vivere, bene mori non vetat. [6] Non est quod nos paupertas a philosophia revocet, ne egestas quidem. Toleranda est enim ad hoc properantibus vel fames; quam toleravere quidam in obsidionibus, et quod aliud erat illius patientiae praemium quam in arbitrium non cadere victoris? Quanto hoc maius est quod promittitur: perpetua libertas, nullius nec hominis nec dei timor. Ecquid vel esurienti ad ista veniendum est? [7] Perpessi sunt exercitus inopiam omnium rerum, vixerunt herbarum radicibus et dictu foedis tulerunt famem; haec omnia passi sunt pro regno, quo magis mireris, alieno: dubitabit aliquis ferre paupertatem ut animum furoribus liberet? Non est ergo prius acquirendum: licet ad philosophiam etiam sine viatico pervenire. [8] Ita est? cum omnia habueris, tunc habere et sapientiam voles? haec erit ultimum vitae instrumentum et, ut ita dicam, additamentum? Tu vero, sive aliquid habes, iam philosophare - unde enim scis an iam nimis habeas? -, sive nihil, hoc prius quaere quam quicquam. [9] ' At necessaria deerunt.' Primum deesse non poterunt, quia natura minimum petit, naturae autem se sapiens accommodat. Sed si necessitates ultimae inciderint, iamdudum exibit e vita et molestus sibi esse desinet. Si vero exiguum erit et angustum quo possit vita produci, id boni consulet nec ultra necessaria sollicitus aut anxius ventri et scapulis suum reddet et occupationes divitum concursationesque ad divitias euntium securus laetusque ridebit [10] ac dicet, 'quid in longum ipse te differs? expectabisne fenoris quaestum aut ex merce compendium aut tabulas beati senis, cum fieri possis statim dives? Repraesentat opes sapientia, quas cuicumque fecit supervacuas dedit.' Haec ad alios pertinent: tu locupletibus propior es. Saeculum muta, nimis habes; idem est autem omni saeculo quod sat est.

[11] Poteram hoc loco epistulam claudere, nisi te male instituissem. Reges Parthos non potest quisquam salutare sine munere; tibi valedicere non licet gratis. Quid istic? ab Epicuro mutuum sumam: ' multis parasse divitias non finis miseriarum fuit sed mutatio' [12] Nec hoc miror; non est enim in rebus vitium sed in ipso animo. Illud quod paupertatem nobis gravem fecerat et divitias graves fecit. Quemadmodum nihil refert utrum aegrum in ligneo lecto an in aureo colloces - quocumque illum transtuleris, morbum secum suum transferet -, sic nihil refert utrum aeger animus in divitiis an in paupertate ponatur: malum illum suum sequitur. Vale.

XVIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] December est mensis: cum maxime civitas sudat. Ius luxuriae publice datum est; ingenti

apparatu sonant omnia, tamquam quicquam inter Saturnalia intersit et dies rerum agendarum; adeo nihil interest ut <non> videatur mihi errasse qui dixit olim mensem Decembrem fuisse, nunc annum. [2] Si te hic haberem, libenter tecum conferrem quid existimares esse faciendum, utrum nihil ex cotidiana consuetudine movendum an, ne dissidere videremur cum publicis moribus, et hilarius cenandum et exuendam togam. Nam quod fieri nisi in tumultu et tristi tempore civitatis non solebat, voluptatis causa ac festorum dierum vestem mutavimus. [3] Si te bene novi, arbitri partibus functus nec per omnia nos similes esse pilleatae turbae voluisses nec per omnia dissimiles; nisi forte his maxime diebus animo imperandum est, ut tunc voluptatibus solus abstineat cum in illas omnis turba procubuit; certissimum enim argumentum firmitatis suae capit, si ad blanda et in luxuriam trahentia nec it nec abducitur. [4] Hoc multo fortius est, ebrio ac vomitante populo siccum ac sobrium esse, illud temperantius, non excerpere se nec insignire nec misceri omnibus et eadem sed non eodem modo facere; licet enim sine luxuria agere festum diem.

[5] Ceterum adeo mihi placet temptare animi tui firmitatem ut e praecepto magnorum virorum tibi quoque praecipiam: interponas aliquot dies quibus contentus minimo ac vilissimo cibo, dura atque horrida veste, dicas tibi ' hoc est quod timebatur?' [6] In ipsa securitate animus ad difficilia se praeparet et contra iniurias fortunae inter beneficia firmetur. Miles in media pace decurrit, sine ullo hoste vallum iacit, et supervacuo labore lassatur ut sufficere necessario possit; quem in ipsa re trepidare nolueris, ante rem exerceas. Hoc secuti sunt qui omnibus mensibus paupertatem imitati prope ad inopiam accesserunt, ne umquam expavescerent quod saepe didicissent. [7] Non est nunc quod existimes me dicere Timoneas cenas et pauperum cellas et quidquid aliud est per quod luxuria divitiarum taedio ludit: grabattus ille verus sit et sagum et panis durus ac sordidus. Hoc triduo et quatriduo fer, interdum pluribus diebus, ut non lusus sit sed experimentum: tunc, mihi crede, Lucili, exultabis dipondio satur et intelleges ad securitatem non opus esse fortuna; hoc enim quod necessitati sat est dabit et irata. [8] Non est tamen quare tu multum tibi facere videaris - facies enim quod multa milia servorum, multa milia pauperum faciunt -: illo nomine te Cuspice, quod facies non coactus, quod tam facile erit tibi illud pati semper quam aliquando experiri. Exerceamur ad palum, et ne imparatos fortuna deprehendat, fiat nobis paupertas familiaris; securius divites erimus si scierimus quam non sit grave pauperes esse. [9] Certos habebat dies ille magister voluptatis Epicurus quibus maligne famem exstingueret, visurus an aliquid deesset ex plena et consummata voluptate, vel quantum deesset, et an dignum quod quis magno labore pensaret. Hoc certe in iis epistulis ait quas scripsit Charino magistratu ad Polyaenum; et quidem gloriatur non toto asse <se> pasci, Metrodorum, qui nondum tantum profecerit, toto. [10] In hoc tu victu saturitatem putas esse? Et voluptas est; voluptas autem non illa levis et fugax et subinde reficienda, sed stabilis et certa. Non enim iucunda res est aqua et polenta aut frustum hordeacii panis, sed summa voluptas est posse capere etiam ex his voluptatem et ad id se deduxisse quod eripere nulla fortunae iniquitas possit. [11] Liberaliora alimenta sunt carceris, sepositos ad capitale supplicium non tam anguste qui occisurus est pascit: quanta est animi magnitudo ad id sua sponte descendere quod ne ad extrema quidem decretis timendum sit! hoc est praeoccupare tela fortunae. [12] Incipe ergo, mi Lucili, sequi horum consuetudinem et aliquos dies destina quibus secedas a tuis rebus minimoque te facias familiarem; incipe cum paupertate habere commercium;

aude, hospes, contemnere opes et te quoque dignum
finge deo.

[13] Nemo alius est deo dignus quam qui opes contempsit; quarum possessionem tibi non interdico,

sed efficere volo ut illas intrepide possideas; quod uno consequeris modo, si te etiam sine illis beate victurum persuaseris tibi, si illas tamquam exituras semper aspexeris.

[14] Sed iam incipiamus epistulam complicare. ' Plus' inquis 'redde quod debes.' Delegabo te ad Epicurum, ab illo fiet numeratio: ' immodica ira gignit insaniam' Hoc quam verum sit necesse est scias, cum habueris et servum et inimicum. [15] In omnes personas hic exardescit affectus; tam ex amore nascitur quam ex odio, non minus inter seria quam inter lusus et iocos; nec interest ex quam magna causa nascatur sed in qualem perveniat animum. Sic ignis non refert quam magnus sed quo incidat; nam etiam maximum solida non receperunt, rursus arida et corripi facilia scintillam quoque fovent usque in incendium. Ita est, mi Lucili: ingentis irae exitus furor est, et ideo ira vitanda est non moderationis causa sed sanitatis. Vale.

XIX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Exulto quotiens epistulas tuas accipio; implent enim me bona spe, et iam non promittunt de te sed spondent. Ita fac, oro atque obsecro - quid enim habeo melius quod amicum rogem quam quod pro ipso rogaturus sum? si potes, subducte istis occupationibus; si minus, eripe. Satis multum temporis sparsimus: incipiamus vasa in senectute colligere. [2] Numquid invidiosum est? in freto viximus, moriamur in portu. Neque ego suaserim tibi nomen ex otio petere, quod nec iactare debes nec abscondere; numquam enim usque eo te abigam generis humani furore damnato ut latebram tibi aliquam parari et oblivionem velim: id age ut otium tuum non emineat sed appareat. [3] Deinde videbunt de isto quibus integra sunt et prima consilia an velint vitam per obscurum transmittere: tibi liberum non est. In medium te protulit ingenii vigor, scriptorum elegantia, clarae et nobiles amicitiae; iam notitia te invasit; ut in extrema mergaris ac penitus recondaris, tamen priora monstrabunt. [4] Tenebras habere non potes; sequetur quocumque fugeris multum pristinae lucis: quietem potes vindicare sine ullius odio, sine desiderio aut morsu animi tui. Quid enim relinques quod invitus relictum a te possis cogitare? Clientes? quorum nemo te ipsum sequitur, sed aliquid ex te; amicitia olim petebatur, nunc praeda; mutabunt testamenta destituti senes, migrabit ad aliud limen salutator. Non potest parvo res magna constare: aestima utrum te relinquere an aliquid ex tuis malis. [5] Utinam quidem tibi senescere contigisset intra natalium tuorum modum, nec te in altum fortuna misisset! Tulit te longe a conspectu vitae salubris rapida felicitas, provincia et procuratio et quidquid ab istis promittitur; maiora deinde officia te excipient et ex aliis alia: quis exitus erit? [6] quid exspectas donec desinas habere quod cupias? numquam erit tempus. Qualem dicimus seriem esse causarum ex quibus nectitur fatum, talem esse *** cupiditatum: altera ex fine alterius nascitur. In eam demissus es vitam quae numquam tibi terminum miseriarum ac servitutis ipsa factura sit: subduc cervicem iugo tritam; semel illam incidi quam semper premi satius est. [7] Si te ad privata rettuleris, minora erunt omnia, sed affatim implebunt: at nunc plurima et undique ingesta non satiant. Utrum autem mavis ex inopia saturitatem an in copia famem? Et avida felicitas est et alienae aviditati exposita; quamdiu tibi satis nihil fuerit, ipse aliis non eris. [8] 'Quomodo' inquis 'exibo?' Utcumque. Cogita quam multa temere pro pecunia, quam multa laboriose pro honore temptaveris: aliquid et pro otio audendum est, aut in ista sollicitudine procurationum et deinde urbanorum officiorum senescendum, in tumultu ac semper novis fluctibus quos effugere nulla modestia, nulla vitae quiete contingit. Quid enim ad rem pertinet an tu quiescere velis? fortuna tua non vult. Quid si illi etiam nunc permiseris crescere? quantum ad successus accesserit accedet ad metus. [9] Volo tibi

hoc loco referre dictum Maecenatis vera in ipso eculeo elocuti: ' ipse enim altitudo attonat summa' . Si quaeris in quo libro dixerit, in eo qui Prometheus inscribitur. Hoc voluit dicere, attonita habet summa. Est ergo tanti ulla potentia ut sit tibi tam ebrius sermo? Ingeniosus ille vir fuit, magnum exemplum Romanae eloquentiae daturus nisi illum enervasset felicitas, immo castrasset. Hic te exitus manet nisi iam contrahes vela, nisi, quod ille sero voluit, terram leges.

[10] Poteram tecum hac Maecenatis sententia parem facere rationem, sed movebis mihi controversiam, si novi te, nec voles quod debeo <nisi> in aspero et probo accipere. Ut se res habet, ab Epicuro versura facienda est. ' Aut' inquit 'circumspiciendum est cum quibus edas et bibas quam quid edas et bibas; nam sine amico visceratio leonis ac lupi vita est.' [11] Hoc non continget tibi nisi secesseris: alioquin habebis convivas quos ex turba salutantium nomenclator digesserit; errat autem qui amicum in atrio quaerit, in convivio probat. Nullum habet maius malum occupatus homo et bonis suis obsessus quam quod amicos sibi putat quibus ipse non est, quod beneficia sua efficacia iudicat ad conciliandos animos, cum quidam quo plus debent magis oderint: leve aes alienum debitorem facit, grave inimicum. [12] ' Quidergo? beneficia non parant amicitias?' Parant, si accepturos licuit eligere, si collocata, non sparsa sunt. Itaque dum incipis esse mentis tuae, interim hoc consilio sapientium utere, ut magis ad rem existimes pertinere quis quam quid acceperit. Vale.

XX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Si vales et te dignum putas qui aliquando fias tuus, gaudeo; mea enim gloria erit, si te istinc ubi sine spe exeundi fluctuaris extraxero. Illud autem te, mi Lucili, rogo atque hortor, ut philosophiam in praecordia ima demittas et experimentum profectus tui capias non oratione nec scripto, sed animi firmitate, cupiditatum deminutione: verba rebus proba. [2] Aliud propositum est declamantibus et assensionem coronae captantibus, aliud his qui iuvenum et otiosorum aures disputatione varia aut volubili detinent: facere docet philosophia, non dicere, et hoc exigit, ut ad legem suam quisque vivat, ne orationi vita dissentiat vel ipsa inter se vita; <ut> unus sit omnium actio[dissentio]num color [sit]. Maximum hoc est et officium sapientiae et indicium, ut verbis opera concordent, ut ipse ubique par sibi idemque sit. ' Quishoc praestabit?' Pauci, aliqui tamen. Est enim difficile [hoc]; nec hoc dico, sapientem uno semper iturum gradu, sed una via. [3] Observa te itaque, numquid vestis tua domusque dissentiant, numquid in te liberalis sis, in tuos sordidus, numquid cenes frugaliter, aedifices luxuriose; unam semel ad quam vivas regulam prende et ad hanc omnem vitam tuam exaequa. Quidam se domi contrahunt, dilatant foris et extendunt: vitium est haec diversitas et signum vacillantis animi ac nondum habentis tenorem suum. [4] Etiam nunc dicam unde sit ista inconstantia et dissimilitudo rerum consiliorumque: nemo proponit sibi quid velit, nec si proposuit perseverat in eo, sed transilit; nec tantum mutat sed redit et in ea quae deseruit ac damnavit revolvitur. [5] Itaque ut relinquam definitiones sapientiae veteres et totum complectar humanae vitae modum, hoc possum contentus esse: quid est sapientia? semper idem velle atque idem nolle. Licet illam exceptiunculam non adicias, ut rectum sit quod velis; non potest enim cuiquam idem semper placere nisi rectum. [6] Nesciunt ergo homines quid velint nisi illo momento quo volunt; in totum nulli velle aut nolle decretum est; variatur cotidie iudicium et in contrarium vertitur ac plerisque agitur vita per lusum. Preme ergo quod coepisti, et fortasse perduceris aut ad summum aut eo quod summum nondum esse solus intellegas.

[7] ' Quid fiet' inquis ' huic turbae familiarium sine re familiari?' Turba ista cum a te pasci desierit, ipsa se pascet, aut quod tu beneficio tuo non potes scire, paupertatis scies: illa veros certosque amicos retinebit, discedet quisquis non te se aliud sequebatur. Non est autem vel ob hoc unum amanda paupertas, quod a quibus ameris ostendet? O quando ille veniet dies quo nemo in honorem tuum mentiatur! [8] Huc ergo cogitationes tuae tendant, hoc cura, hoc opta, omnia alia vota deo remissurus, ut contentus sis temet ipso et ex te nascentibus bonis. Quae potest esse felicitas propior? Redige te ad parva ex quibus cadere non possis, idque ut libentius facias, ad hoc pertinebit tributum huius epistulae, quod statim conferam.

[9] Invideas licet, etiam nunc libenter pro me dependet Epicurus. ' Magnificentior, mihi crede, sermo tuus in grabatto videbitur et in panno; non enim dicentur tantum illa sed probabuntur.' Ego certe aliter audio quae dicit Demetrius noster, cum illum vidi nudum, quanto minus quam [in] stramentis incubantem: non praeceptor veri sed testis est. [10] 'Quid ergo? non licet divitias in sinu positas contemnere?' Quidni liceat? Et ille ingentis animi est qui illas circumfusas sibi, multum diuque miratus quod ad se venerint, ridet suasque audit magis esse quam sentit. Multum est non corrumpi divitiarum contubernio; magnus ille qui in divit"s pauper est. [11] ' Nescio' inquis ' quomodo paupertatem iste laturus sit, si in illam inciderit.' Nec ego, Epicure, an gulus [si] iste pauper contempturus sit divitias, si in illas inciderit; itaque in utroque mens aestimanda est inspiciendumque an ille paupertati indulgeat, an hic divitiis non indulgeat. Alioquin leve argumentum est bonae voluntatis grabattus aut pannus, nisi apparuit aliquem illa non necessitate pati sed malle. [12] Ceterum magnae indolis est ad ista non properare tamquam meliora, sed praeparari tamquam ad facilia. Et sunt, Lucili, facilia; cum vero multum ante meditatus accesseris, iucunda quoque; inest enim illis, sine qua nihil est iucundum, securitas. [13] Necessarium ergo iudico id quod tibi scripsi magnos viros saepe fecisse, aliquos dies interponere quibus nos imaginaria paupertate exerceamus ad veram; quod eo magis faciendum est quod deliciis permaduimus et omnia dura ac difficilia iudicamus. Potius excitandus e somno et vellicandus est animus admonendusque naturam nobis minimum constituisse. Nemo nascitur dives; quisquis exit in lucem iussus est lacte et panno esse contentus: ab his initiis nos regna non capiunt. Vale.

XXI SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Cum istis tibi esse negotium iudicas de quibus scripseras? Maximum negotium tecum habes, tu tibi molestus es. Quid velis nescis, melius probas honesta quam sequeris, vides ubi sit posita felicitas sed ad illam pervenire non audes. Quid sit autem quod te impediat, quia parum ipse dispicis, dicam: magna esse haec existimas quae relicturus es, et cum proposuisti tibi illam securitatem ad quam transiturus es, retinet te huius vitae a qua recessurus es fulgor tamquam in sordida et obscura casurum. [2] Erras, Lucili: ex hac vita ad illam ascenditur. Quod interest inter splendorem et lucem, cum haec certam originem habeat ac suam, ille niteat alieno, hoc inter hanc vitam et illam: haec fulgore extrinsecus veniente percussa est, crassam illi statim umbram faciet quisquis obstiterit: illa suo lumine illustris est. Studia te tua clarum et nobilem efficient. [3] Exemplum Epicuri referam. Cum Idomeneo scriberet et illum a vita speciosa ad fidelem stabilemque gloriam revocaret, regiae tunc potentiae ministrum et magna tractantem, ' sigloria' inquit ' angeris, notiorem te epistulae meae facient quam omnia ista quae colis et propter quae

coleris' .[4] Numquid ergo mentitus est? quis Idomenea nosset nisi Epicurus illum litteris suis incidisset? Omnes illos megistanas et satrapas et regem ipsum ex quo Idomenei titulus petebatur oblivio alta suppressit. Nomen Attici perire Ciceronis epistulae non sinunt. Nihil illi profuisset gener Agrippa et Tiberius progener et Drusus Caesar pronepos; inter tam magna nomina taceretur nisi <sibi> Cicero illum applicuisset. [5] Profunda super nos altitudo temporis veniet, pauca ingenia caput exserent et in idem quandoque silentium abitura oblivioni resistent ac se diu vindicabunt. Quod Epicurus amico suo potuit promittere, hoc tibi promitto, Lucili: habebo apud posteros gratiam, possum mecum duratura nomina educere. Vergilius noster duobus memoriam aeternam promisit et praestat:

fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
nulla dies umquam memori vos eximet aevo,
dum domus Aeneae Capitoli immobile saxum
accolet imperiumque pater Romanus habebit.

[6] Quoscumque in medium fortuna protulit, quicumque membra ac partes alienae potentiae fuerant, horum gratia viguit, domus frequentata est, dum ipsi steterunt: post ipsos cito memoria defecit. Ingeniorum crescit dignatio nec ipsis tantum honor habetur, sed quidquid illorum memoriae adhaesit excipitur.

[7] Ne gratis Idomeneus in epistulam meam venerit, ipse eam de suo redimet. Ad hunc Epicurus illam nobilem sententiam scripsit qua hortatur ut Pythoclea locupletem non publica nec ancipiti via faciat. 'Si vis' inquit 'Pythoclea divitem facere, non pecuniae adiciendum sed cupiditati detrahendum est.' [8] Et apertior ista sententia est quam <ut> interpretanda sit, et disertior quam ut adiuvanda. Hoc unum te admoneo, ne istud tantum existimes de divit"s dictum: quocumque transtuleris, idem poterit. Si vis Pythoclea honestum facere, non honoribus adiciendum est sed cupiditatibus detrahendum; si vis Pythoclea esse in perpetua voluptate, non voluptatibus adiciendum est sed cupiditatibus detrahendum; si vis Pythoclea senem facere et implere vitam, non annis adiciendum est sed cupiditatibus detrahendum. [9] Has voces non est quod Epicuri esse iudices: publicae sunt. Quod fieri in senatu solet faciendum ego in philosophia quoque existimo: cum censuit aliquis quod ex parte mihi placeat, iubeo illum dividere sententiam et sequor quod probo.

Eo libentius Epicuri egregia dicta commemoro, ut istis qui ad illum confugiunt spe mala inducti, qui velamentum ipsos vitiorum suorum habituros existimant, probent quocumque ierint honeste esse vivendum. [10] Cum adieris eius hortulos et inscriptum hortulis ' HOSPES HIC BENE MANEBIS, HIC SVMMVM BONVM VOLVPTAS EST' paratus erit istius domicilii custos hospitalis, humanus, et te polenta excipiet et aquam quoque large ministrabit et dicet, ' equid bene acceptus es?' 'Non irritant' inquit ' hihortuli famem sed exstinguunt, nec maiorem ipsis potionibus sitim faciunt, sed naturali et gratuito remedio sedant; in hac voluptate consenui.' [11] De his tecum desideriis loquor quae consolationem non recipiunt, quibus dandum est aliquid ut desinant. Nam de illis extraordinariis quae licet differre, licet castigare et opprimere, hoc unum commonefaciam: ista voluptas naturalis est, non necessaria. Huic nihil debes; si quid impendis, voluntarium est. Venter praecepta non audit: poscit, appellat. Non est tamen molestus creditor: parvo dimittitur, si modo das illi quod debes, non quod potes. Vale.

Liber III

XXII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Iam intellegis educendum esse te ex istis occupationibus speciosis et malis, sed quomodo id consequi possis quaeris. Quaedam non nisi a praesente monstrantur; non potest medicus per epistulas cibi aut balinei tempus eligere: vena tangenda est. Vetus proverbium est gladiatorem in harena capere consilium: aliquid adversarii vultus, aliquid manus mota, aliquid ipsa inclinatio corporis intuentem monet. [2] Quid fieri soleat, quid oporteat, in universum et mandari potest et scribi; tale consilium non tantum absentibus, etiam posteris datur: illud alterum, quando fieri debeat aut quemadmodum, ex longinquo nemo suadebit, cum rebus ipsis deliberandum est. [3] Non tantum praesentis sed vigilantis est occasionem observare properantem; itaque hanc circumspice, hanc si videris prende, et toto impetu, totis viribus id age ut te istis officiis exuas. Et quidem quam sententiam feram attende: censeo aut ex ista vita tibi aut e vita exeundum. Sed idem illud existimo, leni eundum via, ut quod male implicuisti solvas potius quam abrumpas, dummodo, si alia solvendi ratio non erit, vel abrumpas. Nemo tam timidus est ut malit semper pendere quam semel cadere. [4] Interim, quod primum est, impedire te noli; contentus esto negotiis in quae descendisti, vel, quod videri mavis, incidisti. Non est quod ad ulteriora nitaris, aut perdes excusationem et apparebit te non incidisse. Ista enim quae dici solent falsa sunt: 'non potui aliter. Quid si nollem? necesse erat.' Nulli necesse est felicitatem cursu sequi: est aliquid, etiam si non repugnare, subsistere nec instare fortunae ferenti.

[5] Numquid offenderis si in consilium non venio tantum sed advoco, et quidem prudentiores quam ipse sum, ad quos soleo deferre si quid delibero? Epicuri epistulam ad hanc rem pertinentem lege, Idomeneo quae inscribitur, quem rogat ut quantum potest fugiat et properet, antequam aliqua vis maior interveniat et auferat libertatem recedendi. [6] Idem tamen subicit nihil esse temptandum nisi cum apte poterit tempestiveque temptari; sed cum illud tempus captatum diu venerit, exsiliendum ait. Dormitare de fuga cogitantem vetat et sperat salutarem etiam ex difficillimis exitum, si nec properemus ante tempus nec cessemus in tempore. [7] Puto, nunc et Stoicam sententiam quaeris. Non est quod quisquam illos apud te temeritatis infamet: cautiores quam fortiores sunt. Exspectas forsitan ut tibi haec dicant: 'turpe est cedere oneri; luctare cum officio quod semel recepisti. Non est vir fortis ac strenuus qui laborem fugit, nisi crescit illi animus ipsa rerum difficultate.' [8] Dicentur tibi ista, si operae pretium habebit perseverantia, si nihil indignum bono viro faciendum patiendumve erit; alioqui sordido se et contumelioso labore non conteret nec in negotiis erit negotii causa. Ne illud quidem quod existimas facturum eum faciet, ut ambitiosis rebus implicitus semper aestus earum ferat; sed cum viderit gravia in quibus volutatur, incerta, ancipitia, referet pedem, non vertet terga, sed sensim recedet in tutum. [9] Facile est autem, mi Lucili, occupationes evadere, si occupationum pretia contempseris; illa sunt quae nos morantur et detinent. 'Quid ergo? tam magnas spes relinquam? ab ipsa messe discedam? nudum erit latus, incomitata lectica, atrium vacuum?' Ab his ergo inviti homines recedunt et mercedem miseriarum amant, ipsas exsecrantur. Sic de ambitione quo modo de amica queruntur, id est, si verum affectum eorum inspicias, non oderunt sed litigant. Excute istos qui quae cupiere deplorant et de earum rerum loquuntur fuga quibus carere non possunt, videbis voluntariam esse illis in eo moram quod aegre ferre ipsos et misere loquuntur. Ita est, Lucili: paucos servitus, plures servitutem tenent. Sed si deponere illam in animo est et libertas

bona fide placuit, in hoc autem unum advocationem petis, ut sine perpetua sollicitudine id tibi facere contingat, quidni tota te cohors Stoicorum probatura sit? omnes Zenones et Chrysippi moderata, honesta, tua suadebunt. Sed si propter hoc tergiversaris, ut circumaspicias quantum feras tecum et quam magna pecunia instruas otium, numquam exitum invenies: nemo cum sarcinis enatat. Emerge ad meliorem vitam propitiis diis, sed non sic quomodo istis propitii sunt quibus bono ac benigno vultu mala magnifica tribuerunt, ob hoc unum excusati, quod ista quae urunt, quae excruciant, optantibus data sunt.

[13] Iam imprimebam epistulae signum: resolvenda est, ut cum sollemni ad te munusculo veniat et aliquam magnificam vocem ferat secum; et occurrit mihi ecce nescio utrum verior an eloquentior. ' Cuius?' inquis. Epicuri; adhuc enim alienas sarcinas adoro: ' nemo non ita exit e vita tamquam modo intraverit' .Quemcumque vis occupa, adulescentem, senem, medium: invenies aeque timidum mortis, aeque inscium vitae. Nemo quicquam habet facti; in futurum enim nostra distulimus. Nihil me magis in ista voce delectat quam quod exprobratur senibus infantia. ' Nemo' inquit 'aliter quam quomodo natus est exit e vita.' Falsum est: peiores morimur quam nascimur. Nostrum istud, non naturae vitium est. Illa nobiscum queri debet et dicere, ' quid hoc est? sine cupiditatibus vos genui, sine timoribus, sine superstitione, sine perfidia ceterisque pestibus: quales intrastis exite' Percepit sapientiam, si quis tam securus moritur quam nascitur; nunc vero trepidamus cum periculum accessit, non animus nobis, non color constat, lacrimae nihil profuturae cadunt. Quid est turpius quam in ipso limine securitatis esse sollicitum? Causa autem haec est, quod inanes omnium bonorum sumus, vitae <iactura> laboramus. Non enim apud nos pars eius ulla subsedit: transmissa est et effluxit. Nemo quam bene vivat sed quam diu curat, cum omnibus possit contingere ut bene vivant, ut diu nulli. Vale.

XXIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Putas me tibi scripturum quam humane nobiscum hiemps gerit, quae et remissa fuit et brevis, quam malignum ver sit, quam praeposterum frigus, et alias ineptias verba quaerentium? Ego vero aliquid quod et mihi et tibi prodesse possit scribam. Quid autem id erit nisi ut te exhorter ad bonam mentem? Huius fundamentum quod sit quaeris? ne gaudeas vanis. Fundamentum hoc esse dixi: culmen est. Ad summa pervenit qui scit quo gaudeat, qui felicitatem suam in aliena potestate non posuit; sollicitus est et incertus sui quem spes aliqua proritat, licet ad manum sit, licet non ex difficili petatur, licet numquam illum sperata deceperint. [3] Hoc ante omnia fac, mi Lucili: disce gaudere. Existimas nunc me detrahere tibi multas voluptates qui fortuita summoveo, qui spes, dulcissima oblectamenta, devitandas existimo? immo contra nolo tibi umquam deesse laetitiam. Volo illam tibi domi nasci: nascitur si modo intra te ipsum fit. Ceterae hilaritates non implent pectus; frontem remittunt, leves sunt, nisi forte tu iudicas eum gaudere qui ridet: animus esse debet alacer et fidens et supra omnia erectus. [4] Mihi crede, verum gaudium res severa est. An tu existimas quemquam soluto vultu et, ut isti delicati loquuntur, hilariculo mortem contemnere, paupertati domum aperire, voluptates tenere sub freno, meditari dolorum patientiam? Haec qui apud se versat in magno gaudio est, sed parum blando. In huius gaudii possessione esse te volo: numquam deficiet, cum semel unde petatur inveneris. [5] Levium metallorum fructus in summo est: illa opulentissima sunt quorum in alto latet vena assidue plenius responsura fodienti. Haec quibus delectatur vulgus tenuem habent ac perfusoriam voluptatem, et quodcumque invecticium gaudium

est fundamento caret: hoc de quo loquor, ad quod te conor perducere, solidum est et quod plus pateat introrsus. [6] Fac, oro te, Lucili carissime, quod unum potest praestare felicem: dissice et conculca ista quae extrinsecus splendent, quae tibi promittuntur ab alio vel ex alio; ad verum bonum specta et de tuo gaude. Quid est autem hoc 'de tuo'? te ipso et tui optima parte. Corpusculum bonum esse credideris: veri boni aviditas tuta est. [7] Quod sit istud interrogas, aut unde subeat? Dicam: ex bona conscientia, ex honestis consiliis, ex rectis actionibus, ex contemptu fortuitorum, ex placido vitae et continuo tenore unam prementis viam. Nam illi qui ex aliis propositis in alia transiliunt aut ne transiliunt quidem sed casu quodam transmittuntur, quomodo habere quicquam certum mansurumve possunt suspensi et vagi? [8] Pauci sunt qui consilio se suaque disponant: ceteri, eorum more quae fluminibus innatant, non eunt sed feruntur; ex quibus alia lenior unda detinuit ac mollius vexit, alia vehementior rapuit, alia proxima ripae cursu languescente deposuit, alia torrens impetus in mare eiecit. Ideo constituendum est quid velimus et in eo perseverandum.

[9] Hic est locus solvendi aeris alieni. Possum enim tibi vocem Epicuri tui reddere et hanc epistulam liberare: 'male cessatum est semper vitam inchoare' aut si hoc modo magis sensus potest exprimi, 'male vivunt qui semper vivere incipiunt'. [10] 'Quare?' inquis; desiderat enim explanationem ista vox. Quia semper illis imperfecta vita est; non potest autem stare paratus ad mortem qui modo incipit vivere. Id agendum est ut satis vixerimus: nemo hoc praestat qui orditur cum maxime vitam. [11] Non est quod existimes paucos esse hos: propemodum omnes sunt. Quidam vero tunc incipiunt cum desinendum est. Si hoc iudicas mirum, adiciam quod magis admireris: quidam ante vivere desierunt quam inciperent. Vale.

XXIV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Sollicitum esse te scribis de iudici eventu quod tibi furor inimici denuntiat; existimas me suasurum ut meliora tibi ipse proponas et acquiescas spei blandae. Quid enim necesse est mala accersere, satis cito patienda cum venerint praesumere, ac praesens tempus futuri metu perdere? Est sine dubio stultum, quia quandoque sis futurus miser, esse iam miserum. [2] Sed ego alia te ad securitatem via ducam: si vis omnem sollicitudinem exuere, quidquid vereris ne eveniat eventurum utique propone, et quodcumque est illud malum, tecum ipse metire ac timorem tuum taxa: intelleges profecto aut non magnum aut non longum esse quod metuis. [3] Nec diu exempla quibus confirmeris colligenda sunt: omnis illa aetas tulit. In quamcumque partem rerum vel civilium vel externarum memoriam miseris, occurrent tibi ingenia aut profectus aut impetus magni. Numquid accidere tibi, si damnaris, potest durius quam ut mittaris in exilium, ut ducaris in carcerem? Numquid ultra quicquam ulli timendum est quam ut uratur, quam ut pereat? Singula ista constitue et contemptores eorum cita, qui non quaerendi sed eligendi sunt. [4] Damnationem suam Rutilius sic tulit tamquam nihil illi molestum aliud esset quam quod male iudicaretur. Exilium Metellus fortiter tulit, Rutilius etiam libenter; alter ut rediret rei publicae praestitit, alter reditum suum Sullae negavit, cui nihil tunc negabatur. In carcere Socrates disputavit et exire, cum essent qui promitterent fugam, noluit remansitque, ut duarum rerum gravissimarum hominibus metum demeret, mortis et carceris. [5] Mucius ignibus manum imposuit. Acerbum est uri: quanto acerbius si id te faciente patiaris! Vides hominem non eruditum nec ullis praeceptis contra mortem aut dolorem subornatum, militari tantum robore instructum, poenas a se irriti conatus exigentem; spectator destillantis in hostili foculo dexterae stetit nec ante removit nudis ossibus fluentem manum quam ignis illi ab

hoste subductus est. Facere aliquid in illis castris felicius potuit, nihil fortius. Vide quanto acrior sit ad occupanda pericula virtus quam crudelitas ad irroganda: facilius Porsina Mucio ignovit quod voluerat occidere quam sibi Mucius quod non occiderat.

[6] ' Decantatae' inquis 'in omnibus scholis fabulae istae sunt; iam mihi, cum ad contemnendam mortem ventum fuerit, Catonem narrabis.' Quidni ego narrem ultima illa nocte Platonis librum legentem posito ad caput gladio? Duo haec in rebus extremis instrumenta prospexerat, alterum ut vellet mori, alterum ut posset. Compositis ergo rebus, utcumque componi fractae atque ultimae poterant, id agendum existimavit ne cui Catonem aut occidere liceret aut servare contingeret; [7] et stricto gladio quem usque in illum diem ab omni caede purum servaverat, ' nihil' inquit 'egisti, fortuna, omnibus conatibus meis obstando. Non pro mea adhuc sed pro patriae libertate pugnavi, nec agebam tanta pertinacia ut liber, sed ut inter liberos, viverem: nunc quoniam deploratae sunt res generis humani, Cato deducatur in tutum.' [8] Impressit deinde mortiferum corpori vulnus; quo obligato a medicis cum minus sanguinis haberet, minus virium, animi idem, iam non tantum Caesari sed sibi iratus nudas in vulnus manus egit et generosum illum contemptoremque omnis potentiae spiritum non emisit sed eiecit.

[9] Non in hoc exempla nunc congero ut ingenium exerceam, sed ut te adversus id quod maxime terribile videtur exhorter; facilius autem exhortabor, si ostendero non fortes tantum viros hoc momentum efflandae animae contempsisse sed quosdam ad alia ignavos in hac re aequasse animum fortissimorum, sicut illum Cn. Pompei socerum Scipionem, qui contrario in Africam vento relatus cum teneri navem suam vidisset ab hostibus, ferro se transverberavit et quaerentibus ubi imperator esset, ' imperator' inquit ' ex bene habet' .[10] Vox haec illum parem maioribus fecit et fatalem Scipionibus in Africa gloriam non est interrumpi passa. Multum fuit Carthaginem vincere, sed amplius mortem. ' imperator' inquit ' ex bene habet' an aliter debebat imperator, et quidem Catonis, mori? [11] Non revoco te ad historias nec ex omnibus saeculis contemptores mortis, qui sunt plurimi, colligo; respice ad haec nostra tempora, de quorum languore ac delicis querimur: omnis ordinis homines suggerent, omnis fortunae, omnis aetatis, qui mala sua morte praeciderint. Mihi crede, Lucili, adeo mors timenda non est ut beneficio eius nihil timendum sit. [12] Securus itaque inimici minas audi; et quamvis conscientia tibi tua fiduciam faciat, tamen, quia multa extra causam valent, et quod aequissimum est spera et ad id te quod est iniquissimum compara. Illud autem ante omnia memento, demere rebus tumultum ac videre quid in quaque re sit: scies nihil esse in istis terribile nisi ipsum timorem. [13] Quod vides accidere pueris, hoc nobis quoque maiusculis pueris evenit: illi quos amant, quibus assueverunt, cum quibus ludunt, si personatos vident, expavescunt: non hominibus tantum sed rebus persona demenda est et reddenda facies sua. [14] Quid mihi gladios et ignes ostendis et turbam carnificum circa te frementem? Tolle istam pompam sub qua lates et stultos territas: mors es, quam nuper servus meus, quam ancilla contempsit. Quid tu rursus mihi flagella et eculeos magno apparatu explicas? quid singulis articulis singula machinamenta quibus extorqueantur aptata et mille alia instrumenta excarnificandi particulatim hominis? Pone ista quae nos obstupefaciunt; iube conticiscere gemitus et exclamationes et vocum inter lacerationem elisarum acerbitatem: nempe dolor es, quem podagricus ille contemnit, quem stomachicus ille in ipsis delicis perfert, quem in puerperio puella perpetitur. Levis es si ferre possum; brevis es si ferre non possum.

[15] Haec in animo voluta, quae saepe audisti, saepe dixisti; sed an vere audieris, an vere dixeris, effectu proba; hoc enim turpissimum est quod nobis obici solet, verba nos philosophiae, non opera

tractare. Quid? tu nunc primum tibi mortem imminere scisti, nunc exilium, nunc dolorem? in haec natus es; quidquid fieri potest quasi futurum cogitemus. [16] Quod facere te moneo scio certe fecisse: nunc admoneo ut animum tuum non mergas in istam sollicitudinem; hebetabitur enim et minus habebit vigoris cum exsurgendum erit. Abduc illum a privata causa ad publicam; dic mortale tibi et fragile corpusculum esse, cui non ex iniuria tantum aut ex potentioribus viribus denuntiabitur dolor: ipsae voluptates in tormenta vertuntur, epulae cruditatem afferunt, ebrietates nervorum torporem tremoremque, libidines pedum, manuum, articulorum omnium depravationes. [17] Pauper fiam: inter plures ero. Exul fiam: ibi me natum putabo quo mittar. Alligabor: quid enim? nunc solutus sum? ad hoc me natura grave corporis mei pondus adstrinxit. Moriar: hoc dicis, desinam aegrotare posse, desinam alligari posse, desinam mori posse.

[18] Non sum tam ineptus ut Epicuream cantilenam hoc loco persequar et dicam vanos esse inferorum metus, nec Ixionem rota volvi nec saxum umeris Sisyphi trudi in adversum nec ullius viscera et renasci posse cotidie et carpi: nemo tam puer est ut Cerberum timeat et tenebras et larvalem habitum nudis ossibus cohaerentium. Mors nos aut consumit aut exuit; emissis meliora restant onere detracto, consumptis nihil restat, bona pariter malaque summota sunt. [19] Permitte mihi hoc loco referre versum tuum, si prius admonuero ut te iudices non aliis scripsisse ista sed etiam tibi. Turpe est aliud loqui, aliud sentire: quanto turpius aliud scribere, aliud sentire! Memini te illum locum aliquando tractasse, non repente nos in mortem incidere sed minutatim procedere. [20] Cotidie morimur; cotidie enim demitur aliqua pars vitae, et tunc quoque cum crescimus vita decrescit. Infantiam amisimus, deinde pueritiam, deinde adulescentiam. Usque ad hesternum quidquid trans;t temporis perit; hunc ipsum quem agimus diem cum morte dividimus. Quemadmodum clepsydram non extremum stilicidium exhaurit sed quidquid ante defluxit, sic ultima hora qua esse desinimus non sola mortem facit sed sola consummat; tunc ad illam pervenimus, sed diu venimus. [21] Haec cum descripsisses quo soles ore, semper quidem magnus, numquam tamen acrior quam ubi veritati commodas verba, dixisti,

mors non una venit, sed quae rapit ultima mors est.

Malo te legas quam epistulam meam; apparebit enim tibi hanc quam timemus mortem extremam esse, non solam.

[22] Video quo spectes: quaeris quid huic epistulae infulserim, quod dictum alicuius animosum, quod praeceptum utile. Ex hac ipsa materia quae in manibus fuit mittetur aliquid. Obiurgat Epicurus non minus eos qui mortem concupiscunt quam eos qui timent, et ait: ' ridiculum est currere ad mortem taedio vitae, cum genere vitae ut currendum ad mortem esset effeceris'. [23] Item alio loco dicit: ' quid tam ridiculum quam appetere mortem, cum vitam inquietam tibi feceris metu mortis?' His adicias et illud eiusdem notae licet, tantam hominum imprudentiam esse, immo dementiam, ut quidam timore mortis cogantur ad mortem. [24] Quidquid horum tractaveris, confirmabis animum vel ad mortis vel ad vitae patientiam; [at] in utrumque enim monendi ac firmandi sumus, et ne nimis amemus vitam et ne nimis oderimus. Etiam cum ratio suadet finire se, non temere nec cum procursu capiendus est impetus. [25] Vir fortis ac sapiens non fugere debet e vita sed exire; et ante omnia ille quoque vitetur affectus qui multos occupavit, libido moriendi. Est enim, mi Lucili, ut ad alia, sic etiam ad moriendum inconsulta animi inclinatio, quae saepe generosos atque acerrimae indolis viros corripit, saepe ignavos iacentesque: illi contemnunt vitam, hi gravantur. [26] Quosdam subit eadem

faciendi videndique satietas et vitae non odium sed fastidium, in quod prolabimur ipsa impellente philosophia, dum dicimus ' quousque eadem? nempe ex pergiscar dormiam, <edam> esuriam, algebo aestuabo. Nullius rei finis est, sed in orbem nexa sunt omnia, fugiunt ac sequuntur; diem nox premit, dies noctem, aestas in autumnum desinit, autumno hiemps instat, quae vere compescitur; omnia sic transeunt ut revertantur. Nihil novi facio, nihil novi video: fit aliquando et huius rei nausia.' Multi sunt qui non acerbum iudicent vivere sed supervacuum. Vale.

XXV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quod ad duos amicos nostros pertinet, diversa via eundum est; alterius enim vitia emendanda, alterius frangenda sunt. Utar libertate tota: non amo illum nisi offendo. ' Quidergo?' inquis ' quadragenarium pupillum cogitas sub tutela tua continere? Respice aetatem eius iam duram et intractabilem: non potest reformari; tenera finguntur.' [2] An profecturus sim nescio: malo successum mihi quam fidem deesse. Nec desperaveris etiam diutinos aegros posse sanari, si contra intemperantiam steteris, si multa invitos et facere coegeris et pati. Ne de altero quidem satis fiduciae habeo, excepto eo quod adhuc peccare erubescit; nutriendus est hic pudor, qui quamdiu in animo eius duraverit, aliquis erit bonae spei locus. Cum hoc veterano parcius agendum puto, ne in desperationem sui veniat; [3] nec ullum tempus aggrediendi fuit melius quam hoc, dum interquiescit, dum emendato similis est. Aliis haec intermissio eius imposuit, mihi verba non dat: exspecto cum magno fenore vitia reditura, quae nunc scio cessare, non deesse. Impendam huic rei dies et utrum possit aliquid agi an non possit experiar.

[4] Tu nobis te, ut facis, fortem praesta et sarcinas contrahe; nihil ex his quae habemus necessarium est. Ad legem naturae revertamur; divitiae paratae sunt. Aut gratuitum est quo egemus, aut vile: panem et aquam natura desiderat. Nemo ad haec pauper est, intra quae quisquis desiderium suum clusit cum ipso Iove de felicitate contendat, ut ait Epicurus, cuius aliquam vocem huic epistulae involvam. [5] ' Sic fac' inquit ' omnia tamquam spectet Epicurus.' Prodest sine dubio custodem sibi imposuisse et habere quem respicias, quem interesse cogitationibus tuis iudices. Hoc quidem longe magnificentius est, sic vivere tamquam sub alicuius boni viri ac semper praesentis oculis, sed ego etiam hoc contentus sum, ut sic facias quaecumque facies tamquam spectet aliquis: omnia nobis mala solitudo persuadet. [6] Cum iam profeceris tantum ut sit tibi etiam tui reverentia, licebit dimittas paedagogum: interim aliquorum te auctoritate custodi - aut Cato ille sit aut Scipio aut Laelius aut alius cuius interventu perditi quoque homines vitia supprimerent, dum te efficis eum cum quo peccare non audeas. Cum hoc effeceris et aliqua coeperit apud te tui esse dignatio, incipiam tibi permittere quod idem suadet Epicurus: 'tunc praecipue in te ipse secede cum esse cogeris in turba'. [7] Dissimilem te fieri multis oportet, dum tibi tutum [non] sit ad te recedere. Circumspice singulos: nemo est cui non satius sit cum quolibet esse quam secum. 'Tunc praecipue in te ipse secede cum esse cogeris in turba' - si bonus vir <es>, si quietus, si temperans. Alioquin in turbam tibi a te recedendum est: istic malo viro propius es. Vale.

XXVI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Modo dicebam tibi in conspectu esse me senectutis: iam vereor ne senectutem post me reliquerim. Aliud iam his annis, certe huic corpori, vocabulum convenit, quoniam quidem senectus lassae aetatis, non fractae nomen est: inter decrepitos me numera et extrema tangentis. [2] Gratias tamen mihi apud te ago: non sentio in animo aetatis iniuriam, cum sentiam in corpore. Tantum vitia et vitiorum ministeria senuerunt: viget animus et gaudet non multum sibi esse cum corpore; magnam partem oneris sui posuit. Exsultat et mihi facit controversiam de senectute: hunc ait esse florem suum. Credamus illi: bono suo utatur. [3] Ire in cogitationem iubet et dispicere quid ex hac tranquillitate ac modestia morum sapientiae debeam, quid aetati, et diligenter excutere quae non possim facere, quae nolim, proinde habiturus atque si nolim quidquid non posse me gaudeo: quae enim querela est, quod incommodum, si quidquid debebat desinere defecit? [4] 'Incommodum summum est' inquis 'minui et deperire et, ut proprie dicam, liquescere. Non enim subito impulsi ac prostrati sumus: carpimur, singuli dies aliquid subtrahunt viribus.' Ecquis exitus est melior quam in finem suum natura solvente dilabi? non quia aliquid mali ictus <est> et e vita repentinus excessus, sed quia lenis haec est via, subduci. Ego certe, velut appropinquet experimentum et ille laturus sententiam de omnibus annis meis dies venerit, ita me observo et alloquor: [5] 'nihil est' inquam 'adhuc quod aut rebus aut verbis exhibuimus; levia sunt ista et fallacia pignora animi multisque involuta lenociniis: quid profecerim morti crediturus sum. Non timide itaque componor ad illum diem quo remotis strophis ac fucis de me iudicaturus sum, utrum loquar fortia an sentiam, numquid simulatio fuerit et mimus quidquid contra fortunam iactavi verborum contumacium. [6] Remove existimationem hominum: dubia semper est et in partem utramque dividitur. Remove studia tota vita tractata: mors de te pronuntiatura est. Ita dico: disputationes et litterata colloquia et ex praeceptis sapientium verba collecta et eruditus sermo non ostendunt verum robur animi; est enim oratio etiam timidissimis audax. Quid egeris tunc apparebit cum animam ages. Accipio condicionem, non reformido iudicium.' [7] Haec mecum loquor, sed tecum quoque me locutum puta. Iuvenior es: quid refert? non dinumerantur anni. Incertum est quo loco te mors exspectet; itaque tu illam omni loco exspecta.

[8] Desinere iam volebam et manus spectabat ad clausulam, sed conficienda sunt aera et huic epistulae viaticum dandum est. Puta me non dicere unde sumpturus sim mutuum: scis cuius arca utar. Exspecta me pusillum, et de domo fiet numeratio; interim commodabit Epicurus, qui ait 'meditare mortem', vel si commodius sic transire ad nos hic potest sensus: 'egregia res est mortem condiscere'. [9] Supervacuum forsitan putas id discere quod semel utendum est. Hoc est ipsum quare meditari debeamus: semper discendum est quod an sciamus experiri non possumus. [10] 'Meditare mortem' qui hoc dicit meditari libertatem iubet. Qui mori didicit servire dedidicit; supra omnem potentiam est, certe extra omnem. Quid ad illum carcer et custodia et claustra? liberum ostium habet. Una est catena quae nos alligatos tenet, amor vitae, qui ut non est abiciendus, ita minuendus est, ut si quando res exiget, nihil nos detineat nec impediat quominus parati simus quod quandoque faciendum est statim facere. Vale.

XXVII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] 'Tume' inquis 'mores? iam enim te ipse monuisti, iam correxisti? ideo aliorum emendationi

vacas?' Non sum tam improbus ut curationes aeger obeam, sed, tamquam in eodem valetudinario iaceam, de communi tecum malo colloquor et remedia communico. Sic itaque me audi tamquam mecum loquar; in secretum te meum admitto et te adhibito mecum exigo. [2] Clamo mihi ipse, ' numera annos tuos, et pudebit eadem velle quae volueras puer, eadem parare. Hoc denique tibi circa mortis diem praesta: moriantur ante te vitia. Dimitte istas voluptates turbidas, magno luendas: non venturae tantum sed praeteritae nocent. Quemadmodum scelera etiam si non sunt deprehensa cum fierent, sollicitudo non cum ipsis abit, ita improbarum voluptatum etiam post ipsas paenitentia est. Non sunt solidae, non sunt fideles; etiam si non nocent, fugiunt. [3] Aliquod potius bonum mansurum circumspice; nullum autem est nisi quod animus ex se sibi invenit. Sola virtus praestat gaudium perpetuum, securum; etiam si quid obstat, nubium modo intervenit, quae infra feruntur nec umquam diem vincunt.' [4] Quando ad hoc gaudium pervenire continget? non quidem cessatur adhuc, sed festinetur. Multum restat operis, in quod ipse necesse est vigiliam, ipse laborem tuum impendas, si effici cupis; delegationem res ista non recipit. [5] Aliud litterarum genus adiutorium admittit Calvisius Sabinus memoria nostra fuit dives; et patrimonium habebat libertini et ingenium; numquam vidi hominem beatum indecentius. Huic memoria tam mala erat ut illi nomen modo Ulixis excideret, modo Achillis, modo Priami, quos tam bene noverat quam paedagogos nostros novimus. Nemo vetulus nomenclator, qui nomina non reddit sed imponit, tam perperam tribus quam ille Troianos et Achivos persalutabat. [6] Nihilominus eruditus volebat videri. Hanc itaque compendiariam excogitavit: magna summa emit servos, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum; novem praeterea lyricis singulos assignavit. Magno emisse illum non est quod mireris: non invenerat, faciendos locavit. Postquam haec familia illi comparata est, coepit convivas suos inquietare. Habebat ad pedes hos, a quibus subinde cum peteret versus quos referret, saepe in medio verbo excidebat. [7] Suasit illi Satellius Quadratus, stultorum divitum arrosor et, quod sequitur, arrisor, et, quod duobus his adiunctum est, derisor, ut grammaticos haberet analectas. Cum dixisset Sabinus centenis millibus sibi constare singulos servos, ' minoris' inquit ' totidem scrinia emisses'. Ille tamen in ea opinione erat ut putaret se scire quod quisquam in domo sua sciret. [8] Idem Satellius illum hortari coepit ut luctaretur, hominem aegrum, pallidum, gracilem. Cum Sabinus respondisset, 'et quomodo possum? vix vivo' ', noli, obsecro te' inquit ' istuc dicere: non vides quam multos servos valentissimos habeas?' Bona mens nec commodatur nec emitur; et puto, si venalis esset, non haberet emptorem: at mala cotidie emitur.

[9] Sed accipe iam quod debeo et vale. ' Divitiae sunt ad legem naturae composita paupertas.' Hoc saepe dicit Epicurus aliter atque aliter, sed numquam nimis dicitur quod num quam satis discitur; quisbusdam remedia monstranda, quibusdam inculcanda sunt. Vale.

XXVIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Hoc tibi soli putas accidisse et admiraris quasi rem novam quod peregrinatione tam longa et tot locorum varietatibus non discussisti tristitiam gravitatemque mentis? Animum debes mutare, non caelum. Licet vastum traieceris mare, licet, ut ait Vergilius noster,

terraeque urbesque recedant,

sequentur te quocumque perveneris vitia. [2] Hoc idem querenti cuidam Socrates ait, ' quid miraris nihil tibi peregrinationes prodesse, cum te circumferas? premit te eadem causa quae expulit'. Quid terrarum iuvare novitas potest? quid cognitio urbium aut locorum? in irritum cedit ista iactatio. Quaeris quare te fuga ista non adiuvet? tecum fugis. Onus animi deponendum est: non ante tibi ullus placebit locus. [3] Talem nunc esse habitum tuum cogita qualem Vergilius noster vatis inducit iam concitatae et instigatae multumque habentis se spiritus non sui:

bacchatur vates, magnum si pectore possit
excussisse deum.

Vadis huc illuc ut excutias insidens pondus quod ipsa iactatione incommodius fit, sicut in navi onera immota minus urgent, inaequaliter convoluta citius eam partem in quam incubuere demergunt. Quidquid facis, contra te facis et motu ipso noces tibi; aegrum enim concutis. [4] At cum istuc exemeris malum, omnis mutatio loci iucunda fiet; in ultimas expellaris terras licebit, in quolibet barbariae angulo colloceris, hospitalis tibi illa qualiscumque sedes erit. Magis quis veneris quam quo interest, et ideo nulli loco addicere debemus animum. Cum hac persuasione vivendum est: ' non sum uni angulo natus, patria mea totus hic mundus est'. [5] Quod si liqueret tibi, non admirareris nil adiuvari te regionum varietatibus in quas subinde priorum taedio migras; prima enim quaeque placuisset si omnem tuam crederes. Nunc <non> peregrinaris sed erras et ageris ac locum ex loco mutas, cum illud quod quaeris, bene vivere, omni loco positum sit. [6] Num quid tam turbidum fieri potest quam forum? ibi quoque licet quiete vivere, si necesse sit. Sed si liceat disponere se, conspectum quoque et viciniam fori procul fugiam; nam ut loca gravia etiam firmissimam valetudinem temptant, ita bonae quoque menti necdum adhuc perfectae et convalescenti sunt aliqua parum salubria. [7] Dissentio ab his qui in fluctus medios eunt et tumultuosam probantes vitam cotidie cum difficultatibus rerum magno animo colluctantur. Sapiens feret ista, non eliget, et malet in pace esse quam in pugna; non multum prodest vitia sua proiecisse, si cum alienis rixandum est. [8] ' Triginta' inquit ' tyranni Socraten circumsteterunt nec potuerunt animum eius infringere.' Quid interest quot domini sint? servitus una est; hanc qui contempsit in quanta libet turba dominantium liber est.

[9] Tempus est desinere, sed si prius portorium solvero. 'Initium est salutis notitia peccati.' Egregie mihi hoc dixisse videtur Epicurus; nam qui peccare se nescit corrigi non vult; deprehendas te oportet antequam emendes. [10] Quidam vitiis gloriantur: tu existimas aliquid de remedio cogitare qui mala sua virtutum loco numerant? Ideo quantum potes te ipse coargue, inquire in te; accusatoris primum partibus fungere, deinde iudicis, novissime deprecatoris; aliquando te offende. Vale.

XXIX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] De Marcellino nostro quaeris et vis scire quid agat. Raro ad nos venit, non ulla alia ex causa quam quod audire verum timet, a quo periculo iam abest; nulli enim nisi audituro dicendum est. Ideo de Diogene nec minus de aliis Cynicis qui libertate promiscua usi sunt et obvios <quosque>

monuerunt dubitari solet an hoc facere debuerint. Quid enim, si quis surdos obiurget aut natura morbove mutos? [2] ' Quare' inquis 'verbis parcam? gratuita sunt. Non possum scire an ei profuturus sim quem admoneo: illud scio, alicui me profuturum, si multos admonuero. Spargenda manus est: non potest fieri ut non aliquando succedat multa temptanti.' [3] Hoc, mi Lucili, non existimo magno viro faciendum: diluitur eius auctoritas nec habet apud eos satis ponderis quos posset minus obsolefacta corrigere. Sagittarius non aliquando ferire debet, sed aliquando deerrare; non est ars quae ad effectum casu venit. Sapientia ars est: certum petat, eligat profecturos, ab iis quos desperavit recedat, non tamen cito relinquat et in ipsa desperatione extrema remedia temptet.

[4] Marcellinum nostrum ego nondum despero; etiam nunc servari potest, sed si cito illi manus porrigitur. Est quidem periculum ne porrigentem trahat; magna in illo ingeni vis est, sed iam tendentis in pravum. Nihilominus adibo hoc periculum et audebo illi mala sua ostendere. [5] Faciet quod solet: advocabit illas facetias quae risum evocare lugentibus possunt, et in se primum, deinde in nos iocabitur; omnia quae dicturus sum occupabit. Scrutabitur scholas nostras et obiciet philosophis congiaria, amicas, gulam; [6] ostendet mihi alium in adulterio, alium in popina, alium in aula; ostendet mihi lepidum philosophum Aristonem, qui in gestatione disserebat - hoc enim ad edendas operas tempus exceperat. De cuius secta cum quaereretur, Scaurus ait ' utique Peripateticus non est' . De eodem cum consuleretur Iulius Graecinus, vir egregius, quid sentiret, 'non possum' inquit Ôtibi dicere; nescio enim quid de gradu faciat' , tamquam de essedario interrogaretur. [7] Hos mihi circulatores qui philosophiam honestius neglexissent quam vendunt in faciem ingeret. Constitui tamen contumelias perpeti: moveat ille mihi risum, ego fortasse illi lacrimas movebo, aut si ridere perseverabit, gaudebo tamquam in malis quod illi genus insaniae hilare contigerit. Sed non est ista hilaritas longa: observa, videbis eosdem intra exiguum tempus acerrime ridere et acerrime rabere. [8] Propositum est aggredi illum et ostendere quanto pluris fuerit cum multis minoris videretur. Vitia eius etiam si non excidero, inhibebo; non desinent, sed intermittent fortasse autem et desinent, si intermittendi consuetudinem fecerint. Non est hoc ipsum fastidiendum, quoniam quidem graviter affectis sanitatis loco est bona remissio.

[9] Dum me illi paro, tu interim, qui potes, qui intellegis unde quo evaseris et ex eo suspicaris quousque sis evasurus, compone mores tuos, attolle animum, adversus formidata consiste; numerare eos noli qui tibi metum faciunt. Nonne videatur stultus, si quis multitudinem eo loco timeat per quem transitus singulis est? aeque ad tuam mortem multis aditus non est licet illam multi minentur. Sic istuc natura disposuit: spiritum tibi tam unus eripiet quam unus dedit.

[10] Si pudorem haberes, ultimam mihi pensionem remisisses; sed ne ego quidem me sordide geram in finem aeris alieni et tibi quod debeo impingam. ÔNumquam volui populo placere; nam quae ego scio non probat populus, quae probat populus ego nescio.' [11] ÔQuis hoc?' inquis, tamquam nescias cui imperem. Epicurus; sed idem hoc omnes tibi ex omni domo conclamabunt, Peripatetici, Academici, Stoici, Cynici. Quis enim placere populo potest cui placet virtus? malis artibus popularis favor quaeritur. Similem te illis facias oportet: non probabunt nisi agnoverint. Multo autem ad rem magis pertinet qualis tibi videaris quam aliis; conciliari nisi turpi ratione amor turpium non potest. [12] Quid ergo illa laudata et omnibus praeferenda artibus rebusque philosophia praestabit? scilicet ut malis tibi placere quam populo, ut aestimes iudicia, non numeres, ut sine metu deorum hominumque vivas, ut aut vincas mala aut finias. Ceterum, si te videro celebrem secundis vocibus vulgi, si intrante te clamor et plausus, pantomimica ornamenta, obstrepuerint, si tota civitate te feminae puerique laudaverint, quidni ego tui miserear, cum sciam quae via ad istum

favorem ferat? Vale.

Liber IV

XXX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Bassum Aufidium, virum optimum, vidi quassum, aetati obluctantem. Sed iam plus illum degravat quam quod possit attolli; magno senectus et universo pondere incubuit. Scis illum semper infirmi corporis et exsucti fuisse; diu illud continuit et, ut verius dicam, concinnavit: subito defecit. Quemadmodum in nave quae sentinam trahit uni rimae aut alteri obsistitur, ubi plurimis locis laxari coepit et cedere, succurri non potest navigio dehiscenti, ita in senili corpore aliquatenus imbecillitas sustineri et fulciri potest. Ubi tamquam in putri aedificio omnis iunctura diducitur, et dum alia excipitur, alia discinditur, circumspiciendum est quomodo exeas. Bassus tamen noster alacer animo est: hoc philosophia praestat, in conspectu mortis hilarem <esse> et in quocumque corporis habitu fortem laetumque nec deficientem quamvis deficiatur. Magnus gubernator et scisso navigat velo et, si exarmavit, tamen reliquias navigii aptat ad cursum. Hoc facit Bassus noster et eo animo vultuque finem suum spectat quo alienum spectare nimis securi putares. Magna res est, Lucili, haec et diu discenda, cum adventat hora illa inevitabilis, aequo animo abire. Alia genera mortis spei mita sunt: desinit morbus, incendium exstinguitur, ruina quos videbatur oppressura deposuit; mare quos hauserat eadem vi qua sorbebat eiecit incolumes; gladium miles ab ipsa perituri cervice re vocavit: nil habet quod speret quem senectus ducit ad mortem; huic uni intercedi non potest. Nullo genere homines mollius moriuntur sed nec diutius. [5] Bassus noster videbatur mihi prosequi se et componere et vivere tamquam superstes sibi et sapienter ferre desiderium sui. Nam de morte multa loquitur et id agit sedulo ut nobis persuadeat, si quid incommodi aut metus in hoc negotio est, morientis vitium esse, non mortis; non magis in ipsa quicquam esse molestiae quam post ipsam. [6] Tam demens autem est qui timet quod non est passurus quam qui timet quod non est sensurus. An quis quam hoc futurum credit, ut per quam nihil sentiatur, ea sentiatur? ' Ergo' inquit ' mors adeo extra omne malum est ut sit extra omnem malorum metum.' [7] Haec ego scio et saepe dicta et saepe dicenda, sed neque cum legerem aeque mihi profuerunt neque cum audirem iis dicentibus qui negabant timenda a quorum metu aberant: hic vero plurimum apud me auctoritatis habuit, cum loqueretur de morte vicina. [8] Dicam enim quid sentiam: puto fortiorem esse eum qui in ipsa morte est quam qui circa mortem. Mors enim admota etiam imperitis animum dedit non vitandi inevitabilia; si gladiator tota pugna timidissimus iugulum adversario praestat et errantem gladium sibi attemperat. At illa quae in propinquo est utique ventura desiderat lentam animi firmitatem, quae est rarior nec potest nisi a sapiente praestari. [9] Libentissime itaque illum audiebam quasi ferentem de morte: sententiam et qualis esset eius natura velut propius inspectae indicantem. Plus, ut puto, fidei haberet apud te, plus ponderis, si quis revixisset et in morte nihil mali esse narraret expertus: accessus mortis quam perturbationem afferat optime tibi hi dicent qui secundum illam steterunt, qui venientem et viderunt et receperunt. [10] Inter hos Bassum licet numeres, qui nos decipi noluit. Is ait tam stultum esse qui mortem timeat quam qui senectutem; nam quemadmodum senectus adulescentiam sequitur, ita mors senectutem. Vivere noluit qui mori non vult; vita enim cum exceptione mortis data est; ad hanc itur. Quam ideo timere dementis est quia certa exspectantur, dubia metuuntur. [11] Mors necessitatem habet aequam et invictam: quis queri potest in ea condicione se esse in qua nemo non est? prima autem pars est aequitatis aequalitas. Sed nunc supervacuum est naturae causam agere, quae non aliam voluit legem nostram esse quam suam: quid quid composuit resolvit, et quidquid resolvit componit iterum. [12] Iam vero si cui contigit ut illum senectus leviter emitteret, non repente avulsum vitae sed minutatim subductum, o ne ille agere

gratias diis omnibus debet quod satiatus ad requiem homini necessariam, lasso gratam perductus est. Vides quosdam optantes mortem, et quidem magis quam rogari solet vita. Nescio utros existimem maiorem nobis animum dare, qui deposcunt mortem an qui hilares eam quietique opperiuntur, quoniam illud ex rabie interdum ac repentina indignatione fit, haec ex iudicio certo tranquillitas est. Venit aliquis ad mortem iratus: mortem venientem nemo hilaris excepit nisi qui se ad illam diu composuerat.

[13] Fateor ergo ad hominem mihi carum ex pluribus me causis frequentius venisse, ut scirem an illum totiens eundem invenirem, numquid cum corporis viribus minueretur animi vigor; qui sic crescebat illi quomodo manifestior notari solet agitatorum laetitia cum septimo spatio palmae appropinquat. [14] Dicebat quidem ille Epicuri praeceptis obsequens, primum sperare se nullum dolorem esse in illo extremo anhelitu; si tamen esset, habere aliquantum in ipsa brevitate solacii; nullum enim dolorem longum esse qui magnus est. Ceterum succursurum sibi etiam in ipsa distractione animae corporis que, si cum cruciatu id fieret, post illum dolorem se dolere non posse. Non dubitare autem se quin senilis anima in primis labris esset nec magna vi distraheretur a corpore. 'Ignis qui alentem materiam occupavit aqua et interdum ruina exstinguendus est: ille qui alimentis deficitur sua sponte subsidit.' [15] Libenter haec, mi Lucili, audio non tamquam nova, sed tamquam in rem praesentem perductus. Quid ergo? non multos spectavi abrumpentes vitam? Ego vero vidi, sed plus momenti apud me habent qui ad mortem veniunt sine odio vitae et admittunt illam, non attrahunt. [16] Illud quidem aiebat tormentum nostra nos sentire opera, quod tunc trepidamus cum prope a nobis esse credimus mortem: a quo enim non prope est, parata omnibus locis omnibusque momentis? ' Sed consideremus' inquit 'tunc cum aliqua causa moriendi videtur accedere, quanto aliae propiores sint quae non timentur.' [17] Hostis alicui mortem minabatur, hanc cruditas occupavit. Si distinguere voluerimus causas metus nostri, inveniemus alias esse, alias videri. Non mortem timemus sed cogitationem mortis; ab ipsa enim semper tantundem absumus. Ita si timenda mors est, semper timenda est: quod enim morti tempus exemptum est?

[18] Sed vereri debeo ne tam longas epistulas peius quam mortem oderis. Itaque finem faciam: tu tamen mortem ut numquam timeas semper cogita. Vale.

XXXI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Agnosco Lucilium meum: incipit quem promiserat exhibere. Sequere illum impetum animi quo ad optima quaeque calcatis popularibus bonis ibas: non desidero maiorem melioremque te fieri quam moliebaris. Fundamenta tua multum loci occupaverunt: tantum effice quantum conatus es, et illa quae tecum in animo tulisti tracta. [2] Ad summam sapiens eris, si cluseris aures, quibus ceram parum est obdere: firmiore spissamento opus est quam in sociis usum Ulixem ferunt. Illa vox quae timebatur erat blanda, non tamen publica: at haec quae timenda est non ex uno scopulo sed ex omni terrarum parte circumsonat. Praetervehere itaque non unum locum insidiosa voluptate suspectum, sed omnes urbes. Surdum te amantissimis tuis praesta: bono animo mala precantur. Et si esse vis felix, deos ora ne quid tibi ex his quae optantur eveniat. [3] Non sunt ista bona quae in te isti volunt congeri: unum bonum est, quod beatae vitae causa et firmamentum est, sibi fidere. Hoc autem contingere non potest, nisi contemptus est labor et in eorum numero habitus quae neque bona sunt

neque mala; fieri enim non potest ut una ulla res modo mala sit, modo bona, modo levis et perferenda, modo expavescenda. [4] Labor bonum non est: quid ergo est bonum? laboris contemptio. Itaque in vanum operosos culpaverim: rursus ad honesta nitentes, quanto magis incubuerint minus que sibi vinci ac strigare permiserint, admirabor et clamabo, ' anto melior, surge et inspira et clivum istum uno si potes spiritu exsupera' [5] Generosos animos labor nutrit. Non est ergo quod ex illo <voto> vetere parentum tuorum eligas quid contingere tibi velis, quid optes; et in totum iam per maxima acto viro turpe est etiam nunc deos fatigare. Quid votis opus est? fac te ipse felicem; facies autem, si intellexeris bona esse quibus admixta virtus est, turpia quibus malitia coniuncta est. Quemadmodum sine mixtura lucis nihil splendidum est, nihil atrum nisi quod tenebras habet aut aliquid in se traxit obscuri, quemadmodum sine adiutorio ignis nihil calidum est, nihil sine aere frigidum, ita honesta et turpia virtutis ac malitiae societas efficit. [6] Quid ergo est bonum ? rerum scientia. Quid malum est? rerum imperitia. Ille prudens atque artifex pro tempore quaeque repellet aut eliget; sed nec quae repellit timet nec miratur quae eligit, si modo magnus illi et invictus animus est. Summitti te ac deprimi veto. Laborem si non recuses, parum est: posce. [7] ' Quidergo?' inquis ' albor frivolus et supervacuus et quem humiles causae evocaverunt non est malus?' Non magis quam ille qui pulchris rebus impenditur, quoniam animi est ipsa tolerantia quae se ad dura et aspera hortatur ac dicit, ' quidessas? non est viri timere sudorem' [8] Huc et illud accedat, ut perfecta virtus sit, aequalitas ac tenor vitae per omnia consonans sibi, quod non potest esse nisi rerum scientia contingit et ars per quam humana ac divina noscantur. Hoc est summum bonum; quod si occupas, incipis deorum socius esse, non supplex. [9] ' Quomodo'inquis ' sito pervenitur?' Non per Poeninum Graiumve montem nec per deserta Candaviae; nec Syrtes tibi nec Scylla aut Charybdis adeundae sunt, quae tamen omnia transisti procuratiunculae pretio: tutum iter est, iucundum est, ad quod natura te instruxit. Dedit tibi illa quae si non deserueris, par deo surges. [10] Parem autem te deo pecunia non faciet: deus nihil habet Praetexta non faciet: deus nudus est. Fama non faciet nec ostentatio tui et in populos nominis dimissa notitia: nemo novit deum, multi de illo male existimant, et impune. Non turba servorum lecticam tuam per itinera urbana ac peregrina portantium: deus ille maximus potentissimusque ipse vehit omnia. Ne forma quidem et vires beatum te facere possunt: nihil horum patitur vetustatem. [11] Quaerendum est quod non fiat in dies peius, cui non possit obstari. Quid hoc est? animus, sed hic rectus, bonus, magnus. Quid aliud voces hunc quam deum in corpore humano hospitantem? Hic animus tam in equitem Romanum quam in libertinum, quam in servum potest cadere. Quid est enim eques Romanus aut libertinus aut servus? nomina ex ambitione aut iniuria nata. Subsilire in caelum ex angulo licet: exsurge modo

[...] et te quoque dignum
finge deo.

Finges autem non auro vel argento: non potest ex hac materia imago deo exprimi similis; cogita illos, cum propitii essent, fictiles fuisse. Vale.

XXXII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Inquiro de te et ab omnibus sciscitor qui ex ista regione veniunt quid agas, ubi et cum quibus moreris. Verba dare non potes: tecum sum. Sic vive tamquam quid facias auditurus sim, immo

tamquam visurus. Quaeris quid me maxime ex iis quae de te audio delectet? quod nihil audio, quod plerique ex iis quos interrogo nesciunt quid agas. [2] Hoc est salutare, non conversari dissimilibus et diversa cupientibus. Habeo quidem fiduciam non posse te detorqueri mansurumque in proposito, etiam si sollicitantium turba circumeat. Quid ergo est? non timeo ne mutent te, timeo ne impediant. Multum autem nocet etiam qui moratur, utique in tanta brevitate vitae, quam breviorem inconstantia facimus, aliud eius subinde atque aliud facientes initium; diducimus illam in particulas ac lancinamus. [3] Propera ergo, Lucili carissime, et cogita quantum additurus celeritati fueris, si a tergo hostis instaret, si equitem adventare suspicareris ac fugientium premer vestigia. Fit hoc, premeris: accelera et evade, perduc te in tutum et subinde considera quam pulchra res sit consummare vitam ante mortem, deinde exspectare securum reliquam temporis sui partem, nihil sibi, in possessione beatae vitae positum, quae beatior non fit si longior. [4] O quando illud videbis tempus quo scies tempus ad te non pertinere, quo tranquillus placidusque eris et crastini neglegens et in summa tui satietate! Vis scire quid sit quod faciat homines avidos futuri? nemo sibi contigit. Optaverunt itaque tibi alia parentes tui; sed ego contra omnium tibi eorum contemptum opto quorum illi copiam. Vota illorum multos compilant ut te locupletent; quidquid ad te transferunt alicui detrahendum est. [5] Opto tibi tui facultatem, ut vagis cogitationibus agitata mens tandem resistat et certa sit, ut placeat sibi et intellectis veris bonis, quae simul intellecta sunt possidentur, aetatis adiectione non egeat. Ille demum necessitates supergressus est et exauctoratus ac liber qui vivit vita peracta.

XXXIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Desideras his quoque epistulis sicut prioribus adscribi aliquas voces nostrorum procerum. Non fuerunt circa flosculos occupati: totus contextus illorum virilis est. Inaequalitatem scias esse ubi quae eminent notabilia sunt: non est admirationi una arbor ubi in eandem altitudinem tota silva surrexit. [2] Eiusmodi vocibus referta sunt carmina, refertae historiae. Itaque nolo illas Epicuri existimes esse: publicae sunt et maxime nostrae, sed <in> illo magis adnotantur quia rarae interim interveniunt, quia inexspectatae, quia mirum est fortiter aliquid dici ab homine mollitiam professo. Ita enim plerique iudicant: apud me Epicurus est et fortis, licet manuleatus sit; fortitudo et industria et ad bellum prompta mens tam in Persas quam in alte cinctos cadit. [3] Non est ergo quod exigas excerpta et repetita: continuum est apud nostros quidquid apud alios excerpitur. Non habemus itaque ista ocliferia nec emptorem decipimus nihil inventurum cum intraverit praeter illa quae in fronte suspensa sunt: ipsis permittimus unde velint sumere exemplar. [4] Iam puta nos velle singulares sententias ex turba separare: cui illas assignabimus? Zenoni an Cleanthi an Chrysippo an Panaetio an Posidonio Non sumus sub rege: sibi quisque se vindicat. Apud istos quidquid Hermarchus dixit, quidquid Metrodorus, ad unum refertur; omnia quae quisquam in illo contubernio locutus est unius ductu et auspiciis dicta sunt. Non possumus, inquam, licet temptemus, educere aliquid ex tanta rerum aequalium multitudine:

pauperis est numerare pecus.

Quocumque miseris oculum, id tibi occurret quod eminere posset nisi inter paria legeretur. [5] Quare depone istam spem posse te summatim degustare ingenia maximorum virorum: tota tibi

inspicienda sunt, tota tractanda. <Continuando> res geritur et per lineamenta sua ingenii opus nectitur ex quo nihil subduci sine ruina potest. Nec recuso quominus singula membra, dummodo in ipso homine, consideres: non est. formonsa cuius crus laudatur aut brachium, sed illa cuius universa facies admirationem partibus singulis abstulit. [6] Si tamen exegeris, non tam mendice tecum agam, sed plena manu fiet; ingens eorum turba est passim iacentium; sumenda erunt, non colligenda. Non enim excidunt sed fluunt; perpetua et inter se contexta sunt. Nec dubito quin multum conferant rudibus adhuc et extrinsecus auscultantibus; facilius enim singula insidunt circumscripta et carminis modo inclusa. [7] Ideo pueris et sententias ediscendas damus et has quas Graeci chrias vocant, quia complecti illas puerilis animus potest, qui plus adhuc non capit. Certi profectus viro captare flosculos turpe est et fulcire se notissimis ac paucissimis vocibus et memoria stare: sibi iam innitatur. Dicat ista, non teneat; turpe est enim seni aut prospicienti senectutem ex commentario sapere. 'Hoc Zenon dixit' tu quid? ' Hoc Cleanthes': tu quid? Quousque sub alio moveris? impera et dic quod memoriae tradatur, aliquid et de tuo profer. [8] Omnes itaque istos, numquam auctores, semper interpretes, sub aliena umbra latentes, nihil existimo habere generosi, numquam ausos aliquando facere quod diu didicerant. Memoriam in alienis exercuerunt; aliud autem est meminisse, aliud scire. Meminisse est rem commissam memoriae custodire; at contra scire est et sua facere quaeque nec ad exemplar pendere et totiens respicere ad magistrum. [9] ' Hoc dixit Zenon, hoc Cleanthes.' Aliquid inter te intersit et librum. Quousque disces? iam et praecipe. Quid est quare audiam quod legere possum? ' Multum' inquit ' via vox facit.' Non quidem haec quae alienis verbis commodatur et actuari vice fungitur. [10] Adice nunc quod isti qui numquam tutelae suae fiunt primum in ea re sequuntur priores in qua nemo non a priore descivit; deinde in ea re sequuntur quae adhuc quaeritur. Numquam autem invenietur, si contenti fuerimus inventis. Praeterea qui alium sequitur nihil invenit, immo nec quaerit. [11] Quid ergo? non ibo per priorum vestigia? ego vero utar via vetere, sed si propiorem planioremque invenero, hanc muniam. Qui ante nos ista moverunt non domini nostri sed duces sunt. Patet omnibus veritas; nondum est occupata; multum ex illa etiam futuris relictum est. Vale.

XXXIV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Cresco et exsulto et discussa senectute recalesco quotiens ex iis quae agis ac scribis intellego quantum te ipse - nam turbam olim reliqueras - superieceris. Si agricolam arbor ad fructum perducta delectat, si pastor ex fetu gregis sui capit voluptatem, si alumnum suum nemo aliter intuetur quam ut adulescentiam illius suam iudicet, quid evenire credis iis qui ingenia educaverunt et quae tenera formaverunt adulta subito vident? [2] Assero te mihi; meum opus es. Ego cum vidissem indolem tuam, inieci manum, exhortatus sum, addidi stimulos nec lente ire passus sum sed subinde incitavi; et nunc idem facio, sed iam currentem hortor et invicem hortantem. [3] ' Quid lud?' inquis 'adhuc volo.' In hoc plurimum est, non sic quomodo principia totius operis dimidium occupare dicuntur. Ista res animo constat; itaque pars magna bonitatis est velle fieri bonum. Scis quem bonum dicam? perfectum, absolutum, quem malum facere nulla vis, nulla necessitas possit. [4] Hunc te prospicio, si perseveraveris et incubueris et id egeris ut omnia facta dictaque tua inter se congruant ac respondeant sibi et una forma percussa sint. Non est huius animus in recto cuius acta discordant. Vale.

XXXV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Cum te tam valde rogo ut studeas, meum negotium ago: habere amicum volo, quod contingere mihi, nisi pergis ut coepisti excolere te, non potest. Nunc enim amas me, amicus non es. 'Quid ergo? haec inter se diversa sunt?' immo dis similia. Qui amicus est amat; qui amat non utique amicus est; itaque amicitia semper prodest, amor aliquando etiam nocet. [2] Si nihil aliud, ob hoc profice, ut amare discas. Festina ergo dum mihi proficis, ne istuc alteri didiceris. Ego quidem percipio iam fructum, cum mihi fingo uno nos animo futuros et quidquid aetati meae vigoris abscessit, id ad me et tua, quamquam non multum abest, rediturum; sed tamen re quoque ipsa esse laetus volo. [3] Venit ad nos ex iis quos amamus etiam absentibus gaudium, sed id leve et evanidum: conspectus et praesentia et conversatio habet aliquid vivae voluptatis, utique si non tantum quem velis sed qualem velis videas. Affer itaque te mihi, ingens munus, et quo magis instes, cogita te mortalem esse, me senem. [4] Propera ad me, sed ad te prius. Profice et ante omnia hoc cura, ut constes tibi. Quotiens experiri voles an aliquid actum sit, observa an eadem hodie velis quae heri: mutatio voluntatis indicat animum natare, aliubi atque aliubi apparere, prout tulit ventus. Non vagatur quod fixum atque fundatum est: istud sapienti perfecto contingit, aliquatenus et proficienti provectoque. Quid ergo interest? hic commovetur quidem, non tamen transit, sed suo loco nutat; ille ne commovetur quidem. Vale.

XXXVI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Amicum tuum hortare ut istos magno animo contemnat qui illum obiurgant quod umbram et otium petierit, quod dignitatem suam destituerit et, cum plus consequi posset, praetulerit quietem omnibus; quam utiliter suum negotium gesserit cotidie illis ostentet. Hi quibus invidetur non desinent transire: alii elidentur, alii cadent. Res est inquieta felicitas; ipsa se exagitat. Movet cerebrum non uno genere: alios in aliud irritat, hos in impotentiam, illos in luxuriam; hos inflat, illos mollit et totos resolvit. [2] 'At bene aliquis illam fert.' Sic, quomodo vinum. Itaque non est quod tibi isti persuadeant eum esse felicem qui a multis obsidetur: sic ad illum quemadmodum ad lacum concurritur, quem exhauriunt et turbant. ' Nugatorium et inertem vocant.' Scis quosdam perverse loqui et significare contraria. Felicem vocabant: quid ergo? erat? [3] Ne illud quidem curo, quod quibusdam nimis horridi animi videtur et tetrici. Ariston aiebat malle se adulescentem tristem quam hilarem et amabilem turbae; vinum enim bonum fieri quod recens durum et asperum visum est; non pati aetatem quod in dolio placuit. Sine eum tristem appellent et inimicum processibus suis: bene se dabit in vetustate ipsa tristitia, perseveret modo colere virtutem, perbibere liberalia studia, non illa quibus perfundi satis est, sed haec quibus tingendus est animus. [4] Hoc est discendi tempus. ' Quidergo? aliquod est quo non sit discendum?' Minime; sed quemadmodum omnibus annis studere honestum est, ita non omnibus institui. Turpis et ridicula res est elementarius senex: iuveni parandum, seni utendum est. Facies ergo rem utilissimam tibi, si illum quam optimum feceris; haec aiunt beneficia esse expetenda tribuendaque, non dubie primae sortis, quae tam dare prodest quam accipere. [5] Denique nihil illi iam liberi est, spopondit; minus autem turpe est creditori quam spei bonae decoquere. Ad illud aes alienum solvendum opus est negotianti navigatione prospera, agrum colenti ubertate eius quam colit terrae, caeli favore: ille quod debet sola potest voluntate persolvi. [6] In mores fortuna ius non habet. Hos disponat ut quam

tranquillissimus ille animus ad perfectum veniat, qui nec ablatum sibi quicquam sentit nec adiectum, sed in eodem habitu est quomodocumque res cedunt; cui sive aggeruntur vulgaria bona, supra res suas eminet, sive aliquid ex istis vel omnia casus excussit, minor non fit.

[7] Si in Parthia natus esset, arcum infans statim tenderet; si in Germania, protinus puer tenerum hastile vibraret; si avorum nostrorum temporibus fuisset, equitare et hostem comminus percutere didicisset. Haec singulis disciplina gentis suae suadet atque imperat. [8] Quid ergo huic meditandum est? quod adversus omnia tela, quod adversus omne hostium genus bene facit, mortem contemnere, quae quin habeat aliquid in se terribile, ut et animos nostros quos in amorem sui natura formavit offendat, nemo dubitat; nec enim opus esset in id comparari et acui in quod instinctu quodam voluntario iremus, sicut feruntur omnes ad conservationem sui. [9] Nemo discit ut si necesse fuerit aequo animo in rosa iaceat, sed in hoc duratur, ut tormentis non summittat fidem, ut si necesse fuerit stans etiam aliquando saucius pro vallo pervigilet et ne pilo quidem incumbat, quia solet obrepere interim somnus in aliquod adminiculum reclinatis. Mors nullum habet incommodum; esse enim debet aliquid cuius sit incommodum. [10] Quod si tanta cupiditas te longioris aevi tenet? cogita nihil eorum quae ab oculis abeunt et in rerum naturam, ex qua prodierunt ac mox processura sunt, reconduntur consumi: desinunt ista, non pereunt, et mors, quam pertimescimus ac recusamus, intermittit vitam, non eripit; veniet iterum qui nos in lucem reponat dies, quem multi recusarent nisi oblitos reduceret. [11] Sed postea diligentius docebo omnia quae videntur perire mutari. Aequo animo debet rediturus exire. Observa orbem rerum in se remeantium: videbis nihil in hoc mundo exstingui sed vicibus descendere ac surgere. Aestas abit, sed alter illam annus adducet; hiemps cecidit, referent illam sui menses; solem nox obruit, sed ipsam statim dies abiget. Stellarum iste discursus quidquid praeterit repetit; pars caeli levatur assidue, pars mergitur.

[12] Denique finem faciam, si hoc unum adiecero, nec infantes [nec] pueros nec mente lapsos timere mortem et esse turpissimum si eam securitatem nobis ratio non praestat ad quam stultitia perducit. Vale.

XXXVII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quod maximum vinculum est ad bonam mentem, promisisti virum bonum, sacramento rogatus es. Deridebit te, si quis tibi dixerit mollem esse militiam et facilem. Nolo te decipi. Eadem honestissimi huius et illius turpissimi auctoramenti verba sunt: 'uri, vinciri ferroque necari' [2] Ab illis qui manus harenae locant et edunt ac bibunt quae per sanguinem reddant cavetur ut ista vel inviti patiantur: a te ut volens libensque patiaris. Illis licet arma summittere, misericordiam populi temptare: tu neque summittes nec vitam rogabis; recta tibi invictoque moriendum est. Quid porro prodest paucos dies aut annos lucrificare? sine missione nascimur. [3] ' Quomodoœrgo' inquis 'me expediam?' Hfugere non potes necessitates, potes vincere.

Fit via <vi>;

et hanc tibi viam dabit philosophia. Ad hanc te confer si vis salvus esse, si securus, si beatus, denique si vis esse, quod est maximum, liber; hoc contingere aliter non potest. [4] Humilis res est stultitia, abiecta, sordida, servilis, multis affectibus et sacrissimis subiecta. Hos tam graves dominos, interdum alternis imperantes, interdum pariter, dimittit a te sapientia, quae sola libertas est. Una ad hanc fert via, et quidem recta; non aberrabis; vade certo gradu. Si vis omnia tibi subicere, te subice rationi; multos reges, si ratio te rexerit. Ab illa disces quid et quemadmodum aggredi debeas; non incides rebus. [5] Neminem mihi dabis qui sciat quomodo quod vult coeperit velle: non consilio adductus illo sed impetu impactus est. Non minus saepe fortuna in nos incurrit quam nos in illam. Turpe est non ire sed ferri, et subito in medio turbine rerum stupentem quaerere, ' hu ego quemadmodum veni?' Vale.

XXX8 SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Merito exigis ut hoc inter nos epistularum commercium frequentemus. Plurimum proficit sermo, quia minutatim irrepit animo: disputationes praeparatae et effusae audiente populo plus habent strepitus, minus familiaritatis. Philosophia bonum consilium est: consilium nemo clare dat. Aliquando utendum est et illis, ut ita dicam, contionibus, ubi qui dubitat impellendus est; ubi vero non hoc agendum est, ut velit discere, sed ut discat, ad haec submissiora verba veniendum est. Facilius intrant et haerent; nec enim multis opus est sed efficacibus. [2] Seminis modo spargenda sunt, quod quamvis sit exiguum, cum occupavit idoneum locum, vires suas explicat et ex minimo in maximos auctus diffunditur. Idem facit ratio: non late patet, si aspicias; in opere crescit. Pauca sunt quae dicuntur, sed si illa animus bene excepit, convalescunt et exsurgunt. Eadem est, inquam, praeceptorum condicio quae seminum: multum efficiunt, et angusta sunt. Tantum, ut dixi, idonea mens rapiat illa et in se trahat; multa invicem et ipsa generabit et plus reddet quam acceperit. Vale.

XXX9 SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Commentarios quos desideras, diligenter ordinatos et in angustum coactos, ego vero componam; sed vide ne plus profutura sit ratio ordinaria quam haec quae nunc vulgo breviarium dicitur, olim cum latine loqueremur summarium vocabatur. Illa res discenti magis necessaria est, haec scienti; illa enim docet, haec admonet. Sed utriusque rei tibi copiam faciam. Tu a me non est quod illum aut illum exigas: qui notorem dat ignotus est. [2] Scribam ergo quod vis, sed meo more; interim multos habes quorum scripta nescio an satis ordinentur. Sume in manus indicem philosophorum: haec ipsa res expergisci te coget, si videris quam multi tibi laboraverint. Concupisces et ipse ex illis unus esse; habet enim hoc optimum in se generosus animus, quod concitatur ad honesta. Neminem excelsi ingenii virum humilia delectant et sordida: magnarum rerum species ad se vocat et extollit. [3] Quemadmodum flamma surgit in rectum, iacere ac deprimi non potest, non magis quam quiescere, ita noster animus in motu est, eo mobilior et actuosior quo vehementior fuerit. Sed felix qui ad meliora hunc impetum dedit: ponet se extra ius dicionemque fortunae; secunda temperabit, adversa comminuet et aliis admiranda despiciet. [4] Magni animi est magna contemnere ac mediocria malle quam nimia; illa enim utilia vitaliaque sunt, at haec eo quod superfluunt nocent.

Sic segetem nimia sternit ubertas, sic rami onere franguntur, sic ad maturitatem non pervenit nimia fecunditas. Idem animis quoque evenit quos immoderata felicitas rumpit, qua non tantum in aliorum iniuriam sed etiam in suam utuntur. [5] Qui hostis in quemquam tam contumeliosus fuit quam in quosdam voluptates suae sunt? quorum impotentiae atque insanae libidini ob hoc unum possis ignoscere, quod quae fecere patiuntur. Nec immerito hic illos furor vexat; necesse est enim in immensum exeat cupiditas quae naturalem modum transilit. Ille enim habet suum finem, inania et ex libidine orta sine termino sunt. [6] Necessaria metitur utilitas: supervacua quo redigis? Voluptatibus itaque se mergunt quibus in consuetudinem adductis carere non possunt, et ob hoc miserrimi sunt, quod eo pervenerunt ut illis quae supervacua fuerant facta sint necessaria. Serviunt itaque voluptatibus, non fruuntur, et mala sua, quod malorum ultimum est, et amant; tunc autem est consummata infelicitas, ubi turpia non solum delectant sed etiam placent, et desinit esse remedio locus ubi quae fuerant vitia mores sunt. Vale.

XL. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quod frequenter mihi scribis gratias ago; nam quo uno modo potes te mihi ostendis. Numquam epistulam tuam accipio ut non protinus una simus. Si imagines nobis amicorum absentium iucundae sunt, quae memoriam renovant et desiderium [absentiae] falso atque inani solacio levant, quanto iucundiores sunt litterae, quae vera amici absentis vestigia, veras notas afferunt? Nam quod in conspectu dulcissimum est, id amici manus epistulae impressa praestat, agnoscere.

[2] Audisse te scribis Serapionem philosophum, cum istuc applicuisset: ' solet magno cursu verba convellere, quae non effundit ima sed premit et urguet; plura enim veniunt quam quibus vox una sufficiat' Hoc non probo in philosopho, cuius pronuntiatio quoque, sicut vita, debet esse composita; nihil autem ordinatum est quod praecipitatur et properat. Itaque oratio illa apud Homerum concitata et sine intermissione in morem nivis superveniens oratori data est, lenis et melle dulcior seni profluit. [3] Sic itaque habe: [ut] istam vim dicendi rapidam atque abundantem aptiorem esse circulanti quam agenti rem magnam ac seriam docentique. Aeque stillare illum nolo quam currere; nec extendat aures nec obruat. Nam illa quoque inopia et exilitas minus intentum auditorem habet taedio interruptae tarditatis; facilius tamen insidit quod exspectatur quam quod praetervolat. Venique tradere homines discipulis praecepta dicuntur: non traditur quod fugit. [4] Adice nunc quod quae veritati operam dat oratio incomposita esse debet et simplex: haec popularis nihil habet veri. Movere vult turbam et inconsultas aures impetu rapere, tractandam se non praebet, aufertur: quomodo autem regere potest quae regi non potest? Quid quod haec oratio quae sanandis mentibus adhibetur descendere in nos debet? remedia non prosunt nisi immorantur. [5] Multum praeterea habet inanitatis et vani, plus sonat quam valet. Lenienda sunt quae me exterrent, compescenda quae irritant, discutienda quae fallunt, inhibenda luxuria, corripienda avaritia: quid horum raptim potest fieri? quis medicus aegros in transitu curat? Quid quod ne voluptatem quidem ullam habet talis verborum sine dilectu ruentium strepitus? [6] Sed ut pleraque quae fieri posse non crederes cognovisse satis est, ita istos qui verba exercuerunt abunde est semel audisse. Quid enim quis discere, quid imitari velit? quid de eorum animo iudicet quorum oratio perturbata et immissa est nec potest reprimi? [7] Quemadmodum per proclive currentium non ubi visum est gradus sistitur, sed incitato corporis ponderi servit ac longius quam voluit effertur, sic ista dicendi celeritas nec in sua potestate est nec satis decora philosophiae, quae ponere debet verba, non proicere, et pedetemptim

procedere. [8] ' Quidergo? non aliquando et insurget?' Quidni? sed salva dignitate morum, quam violenta ista et nimia vis exuit. Habeat vires magnas, moderatas tamen; perennis sit unda, non torrens. Vix oratori permiserim talem dicendi velocitatem inrevocabilem ac sine lege vadentem: quemadmodum enim iudex subsequi poterit aliquando etiam imperitus et rudis? Tum quoque, cum illum aut ostentatio abstulerit aut affectus impotens sui, tantum festinet atque ingerat quantum aures pati possunt.

[9] Recte ergo facies si non audieris istos qui quantum dicant, non quemadmodum quaerunt, et ipse malueris, si necesse est, vel P. Vinicium dicere qui itaque. Cum quaereretur quomodo P. Vinicius diceret, Asellius ait ' ractim' Nam Geminus Varius ait, ' quomodóstum disertum dicatis nescio: tria verba non potest iungere' Quidni malis tu sic dicere quomodo Vinicius? [10] Aliquis tam insulsus intervenerit quam qui illi singula verba vellenti, tamquam dictaret, non diceret, ait 'dic, numquam dicas?' Nam Q. Hateri cursum, suis temporibus oratoris celeberrimi, longe abesse ab homine sano volo: numquam dubitavit, numquam intermisit; semel incipiebat, semel desinebat.

[11] Quaedam tamen et nationibus puto magis aut minus convenire. In Graecis hanc licentiam tuleris: nos etiam cum scribimus interpungere assuevimus. Cicero quoque noster, a quo Romana eloquentia exsiluit, gradarius fuit. Romanus sermo magis se circumspicit et aestimat praebetque aestimandum. [12] Fabianus, vir egregius et vita et scientia et, quod post ista est, eloquentia quoque, disputabat expedite magis quam concitate, ut posses dicere facilitatem esse illam, non celeritatem. Hanc ego in viro sapiente recipio, non exigo; ut oratio eius sine impedimento exeat, proferatur tamen malo quam profluat. [13] Eo autem magis te deterreo ab isto morbo quod non potest tibi ista res contingere aliter quam si te pudere desierit: perfrices frontem oportet et te ipse non audias; multa enim inobservatus ille cursus feret quae reprendere velis. [14] Non potest, inquam, tibi contingere res ista salva verecundia. Praeterea exercitatione opus est cotidiana et a rebus studium transferendum est ad verba. Haec autem etiam si aderunt et poterunt sine ullo tuo labore decurrere, tamen temperanda sunt; nam quemadmodum sapienti viro incessus modestior convenit, ita oratio pressa, non audax. Summa ergo summarum haec erit: tardilocum esse te iubeo. Vale. P>

XLI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Facis rem optimam et tibi salutarem si, ut scribis, perseveras ire ad bonam mentem, quam stultum est optare cum possis a te impetrare. Non sunt ad caelum elevandae manus nec exorandus aedituus ut nos ad aurem simulacri, quasi magis exaudiri possimus, admittat: prope est a te deus, tecum est, intus est. [2] Ita dico, Lucili: sacer intra nos spiritus sedet, malorum bonorumque nostrorum observator et custos; hic prout a nobis tractatus est, ita nos ipse tractat. Bonus vero vir sine deo nemo est: an potest aliquis supra fortunam nisi ab illo adiutus exsurgere? Ille dat consilia magnifica et erecta. In unoquoque virorum bonorum

[quis deus incertum est] habitat deus.

[3] Si tibi occurrerit vetustis arboribus et solitam altitudinem egressis frequens lucus et conspectum

caeli <densitate> ramorum aliorum alios protegentium summovens, illa proceritas silvae et secretum loci et admiratio umbrae in aperto tam densae atque continuae fidem tibi numinis faciet. Si quis specus saxis penitus exesis montem suspenderit, non manu factus, sed naturalibus causis in tantam laxitatem excavatus, animum tuum quadam religionis suspicione percutiet. Magnorum fluminum capita veneramur; subita ex abdito vasti amnis eruptio aras habet; coluntur aquarum calentium fontes, et stagna quaedam vel opacitas vel immensa altitudo sacravit. [4] Si hominem videris interritum periculis, intactum cupiditatibus, inter adversa felicem, in mediis tempestatibus placidum, ex superiore loco homines videntem, ex aequo deos, non subibit te veneratio eius? non dices, ' istares maior est altiorque quam ut credi similis huic in quo est corpusculo possit'? [5] Vis isto divina descendit; animum excellentem, moderatum, omnia tamquam minora transeuntem, quidquid timemus optamusque ridentem, caelestis potentia agitat. Non potest res tanta sine adminiculo numinis stare; itaque maiore sui parte illic est unde descendit. Quemadmodum radii solis contingunt quidem terram sed ibi sunt unde mittuntur, sic animus magnus ac sacer et in hoc demissus, ut propius [quidem] divina nossemus, conversatur quidem nobiscum sed haeret origini suae; illinc pendet, illuc spectat ac nititur, nostris tamquam melior interest. [6] Quis est ergo hic animus? qui nullo bono nisi suo nitet. Quid enim est stultius quam in homine aliena laudare? quid eo dementius qui ea miratur quae ad alium transferri protinus possunt? Non faciunt meliorem equum aurei freni. Aliter leo aurata iuba mittitur, dum contractatur et ad patientiam recipiendi ornamenti cogitur fatigatus, aliter incultus, integri spiritus: hic scilicet impetu acer, qualem illum natura esse voluit, speciosus ex horrido, cuius hic decor est, non sine timore aspici, praefertur illi languido et bratteato. [7] Nemo gloriari nisi suo debet. Vitem laudamus si fructu palmites onerat, si ipsa pondere [ad terram] eorum quae tulit adminicula deducit: num quis huic illam praeferret vitem cui aureae uvae, aurea folia dependent? Propria virtus est in vite fertilitas; in homine quoque id laudandum est quod ipsius est. Familiam formonsam habet et domum pulchram, multum serit, multum fenerat: nihil horum in ipso est sed circa ipsum. [8] Lauda in illo quod nec eripi potest nec dari, quod proprium hominis est. Quaeris quid sit? animus et ratio in animo perfecta. Rationale enim animal est homo; consummatur itaque bonum eius, si id implevit cui nascitur. Quid est autem quod ab illo ratio haec exigat? rem facillimam, secundum naturam suam vivere. Sed hanc difficilem facit communis insania: in vitia alter alterum trudimus. Quomodo autem revocari ad salutem possunt quos nemo retinet, populus impellit? Vale.

Liber V

XLII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Iam tibi iste persuasit virum se bonum esse? Atqui vir bonus tam cito nec fieri potest nec intellegi. Scis quem nunc virum bonum dicam? hunc secundae notae; nam ille alter fortasse tamquam phoenix semel anno quingentesimo nascitur. Nec est mirum ex intervallo magna generari: mediocria et in turbam nascentia saepe fortuna producit, eximia vero ipsa raritate commendat. [2] Sed iste multum adhuc abest ab eo quod profitetur; et si sciret quid esset vir bonus, nondum esse se crederet, fortasse etiam fieri posse desperaret. 'At male existimat de malis.' Hoc etiam mali faciunt, nec ulla maior poena nequitiaest quam quod sibi ac suis displicet. [3] ' At odit eos qui subita et magna potentia impotenter utuntur.' Idem faciet cum idem potuerit. Multorum quia imbecilla sunt latent vitia, non minus ausura cum illis vires suae placuerint quam illa quae iam felicitas aperuit. Instrumenta illis explicandae nequitiae desunt. [4] Sic tuto serpens etiam pestifera tractatur dum riget frigore: non desunt tunc illi venena sed torpent. Multorum crudelitas et ambitio et luxuria, ut paria pessimis audeat, fortunae favore deficitur. Eadem velle [subaudi si] cognosces: da posse quantum volunt. [5] Meministi, cum quendam affirmares esse in tua potestate, dixisse me volaticum esse ac levem et te non pedem eius tenere sed pinnam? Mentitus sum: pluma tenebatur, quam remisit et fugit. Scis quos postea tibi exhibuerit ludos, quam multa in caput suum casura temptaverit. Non videbat se per aliorum pericula in suum ruere non cogitabat quam onerosa essent quae petebat, etiam si supervacua non essent.

[6] Hoc itaque in his quae affectamus, ad quae labore magno contendimus, inspicere debemus, aut nihil in illis commodi esse aut plus incommodi: quaedam supervacua sunt, quaedam tanti non sunt. Sed hoc non pervidemus et gratuita nobis videntur quae carissime constant. [7] Ex eo licet stupor noster appareat, quod ea sola putamus emi pro quibus pecuniam solvimus, ea gratuita vocamus pro quibus nos ipsos impendimus. Quae emere nollemus si domus nobis nostra pro illis esset danda, si amoenum aliquod fructuosumve praedium, ad ea paratissimi sumus pervenire cum sollicitudine, cum periculo, cum iactura pudoris et libertatis et temporis; adeo nihil est cuique se vilius. [8] Idem itaque in omnibus consiliis rebusque faciamus quod solemus facere quotiens ad institorem alicuius mercis accessimus: videamus hoc quod concupiscimus quanti deferatur. Saepe maximum pretium est pro quo nullum datur. Multa possum tibi ostendere quae acquisita acceptaque libertatem nobis extorserint; nostri essemus, si ista nostra non essent. [9] Haec ergo tecum ipse versa, non solum ubi de incremento agetur, sed etiam ubi de iactura. ' Hoc periturum est.' Nempe adventicium fuit; tam facile sine isto vives quam vixisti. Si diu illud habuisti, perdis postquam satiatus es; si non diu, perdis antequam assuescas. ' Pecuniam minorem habebis.' Nempe et molestiam. [10] ' Gratiam minorem.' Nempe et invidiam. Circumspice ista quae nos agunt in insaniam, quae cum plurimis lacrimis amittimus: scies non damnum in iis molestum esse, sed opinionem damni. Nemo illa perisse sentit sed cogitat. Qui se habet nihil perdidit: sed quoto cuique habere se contigit? Vale.

XLIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quomodo hoc ad me pervenerit quaeris, quis mihi id te cogitare narraverit quod tu nulli narraveras? Is qui scit plurimum, rumor. ' Quidergo?' inquis 'tantus sum ut possim excitare rumorem?' Non est quod te ad hunc locum respiciens metiaris: ad istum respice in quo moraris. [2] Quidquid inter vicina eminet magnum est illic ubi eminet; nam magnitudo non habet modum certum: comparatio illam aut tollit aut deprimit. Navis quae in flumine magna est in mari parvula est; gubernaculum quod alteri navi magnum alteri exiguum est. [3] Tu nunc in provincia, licet contemnas ipse te, magnus es. Quid agas, quemadmodum cenes, quemadmodum dormias, quaeritur, scitur: eo tibi diligentius vivendum est. Tunc autem felicem esse te iudica cum poteris in publico vivere, cum te parietes tui tegent, non abscondent, quos plerumque circumdatos nobis iudicamus non ut tutius vivamus, sed ut peccemus occultius. [4] Rem dicam ex qua mores aestimes nostros: vix quemquam invenies qui possit aperto ostio vivere. Ianitores conscientia nostra, non superbia opposuit: sic vivimus ut deprendi sit subito aspici. Quid autem prodest recondere se et oculos hominum auresque vitare? [5] Bona conscientia turbam advocat, mala etiam in solitudine anxia atque sollicita est. Si honesta sunt quae facis, omnes sciant; si turpia, quid refert neminem scire cum tu scias? O te miserum si contemnis hunc testem! Vale.

XLIV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Iterum tu mihi te pusillum facis et dicis malignius tecum egisse naturam prius, deinde fortunam, cum possis eximere te vulgo et ad felicitatem hominum maximam emergere. Si quid est aliud in philosophia boni, hoc est, quod stemma non inspicit; omnes, si ad originem primam revocantur, a dis sunt. [2] Eques Romanus es, et ad hunc ordinem tua te perduxit industria; at mehercules multis quattuordecim clausa sunt, non omnes curia admittit, castra quoque quos ad laborem et periculum recipiant fastidiose legunt: bona mens omnibus patet, omnes ad hoc sumus nobiles. Nec reicit quemquam philosophia nec eligit: omnibus lucet. [3] Patricius Socrates non fuit; Cleanthes aquam traxit et rigando horto locavit manus; Platonem non accepit nobilem philosophia sed fecit: quid est quare desperes his te posse fieri parem? Omnes hi maiores tui sunt, si te illis geris dignum; geres autem, si hoc protinus tibi ipse persuaseris, a nullo te nobilitate superari. [4] Omnibus nobis totidem ante nos sunt; nullius non origo ultra memoriam iacet. Platon ait neminem regem non ex servis esse oriundum, neminem non servum ex regibus. Omnia ista longa varietas miscuit et sursum deorsum fortuna versavit. [5] Quis est generosus? ad virtutem bene a natura compositus. Hoc unum intuendum est: alioquin si ad vetera revocas, nemo non inde est ante quod nihil est. A primo mundi ortu usque in hoc tempus perduxit nos ex splendidis sordidisque alternata series. Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus; nemo in nostram gloriam vixit nec quod ante nos fuit nostrum est: animus facit nobilem, cui ex quacumque condicione supra fortunam licet surgere. [6] Puta itaque te non equitem Romanum esse sed libertinum: potes hoc consequi, ut solus sis liber inter ingenuos. ' Quomodo?' inquis. Si mala bonaque non populo auctore distineris. Intuendum est non unde veniant, sed quo eant. Si quid est quod vitam beatam potest facere, id bonum est suo iure; depravari enim in malum non potest. [7] Quid est ergo in quo erratur, cum omnes beatam vitam optent? quod instrumenta eius pro ipsa habent et illam dum petunt fugiunt. Nam cum summa vitae beatae sit solida securitas et eius inconcussa fiducia, sollicitudinis colligunt causas et per insidiosum iter vitae non tantum ferunt sarcinas sed trahunt; ita longius ab effectu eius quod petunt semper abscedunt et quo plus operae impenderunt, hoc se magis impediunt et feruntur retro. Quod evenit in

labyrintho properantibus: ipsa illos velocitas implicat. Vale.

XLV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Librorum istic inopiam esse quereris. Non refert quam multos sed quam bonos habeas: lectio certa prodest, varia delectat. Qui quo destinavit pervenire vult unam sequatur viam, non per multas vagetur: non ire istuc sed errare est. [2] 'Vellem' inquis 'non> magis consilium mihi quam libros dares.' Ego vero quoscumque habeo mittere paratus sum et totum horreum excutere; me quoque isto, si possem, transferrem, et nisi mature te finem officii sperarem impetraturum, hanc senilem expeditionem indixissem mihi nec me Charybdis et Scylla et fabulosum istud fretum deterrere potuissent. Tranassem ista, non solum traiecissem, dummodo te complecti possem et praesens aestimare quantum animo crevisses.

[3] Ceterum quod libros meos tibi mitti desideras, non magis ideo me disertum puto quam formonsum putarem si imaginem meam peteres. Indulgentiae scio istud esse, non iudici; et si modo iudici est, indulgentia tibi imposuit. [4] Sed qualescumque sunt, tu illos sic lege tamquam verum quaeram adhuc, non sciam, et contumaciter quaeram. Non enim me cuiquam emancipavi, nullius nomen fero; multum magnorum virorum iudicio credo, aliquid et meo vindico. Nam illi quoque non inventa sed quaerenda nobis reliquerunt, et invenissent forsitan necessaria nisi et supervacua quaesissent. [5] Multum illis temporis verborum cavillatio eripuit, captiosae disputationes quae acumen irritum exercent. Nectimus nodos et ambiguam significationem verbis illigamus ac deinde dissolvimus: tantum nobis vacat? iam vivere, iam mori scimus? Tota illo mente pergendum est ubi provideri debet ne res nos, non verba decipiant. [6] Quid mihi vocum similitudines distinguis, quibus nemo umquam nisi dum disputat captus est? Res fallunt: illas discerne. Pro bonis mala amplectimur; optamus contra id quod optavimus; pugnant vota nostra cum votis, consilia cum consilis. [7] Adulatio quam similis est amicitiae! Non imitatur tantum illam sed vincit et praeterit; apertis ac propitiis auribus recipitur et in praecordia ima descendit, eo ipso gratiosa quo laedit: doce quemadmodum hanc similitudinem possim dinoscere. Venit ad me pro amico blandus inimicus; vitia nobis sub virtutum nomine obrepunt: temeritas sub titulo fortitudinis latet, moderatio vocatur ignavia, pro cauto timidus accipitur. In his magno periculo erramus: his certas notas imprime. [8] Ceterum qui interrogatur an cornua habeat non est tam stultus ut frontem suam temptet, nec rursus tam ineptus aut hebes ut nesciat <nisi> tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine noxa decipiunt quomodo praestigiatorum acetabula et calculi, in quibus me fallacia ipsa delectat. Effice ut quomodo fiat intellegam: perdidi lusum. Idem de istis captionibus dico - quo enim nomine potius sophismata appellem? -: nec ignoranti nocent nec scientem iuvant.

[9] Si utique vis verborum ambiguitates diducere, hoc nos doce, beatum non eum esse quem vulgus appellat, ad quem pecunia magna confluxit, sed illum cui bonum omne in animo est, erectum et excelsum et mirabilia calcantem, qui neminem videt cum quo se commutatum velit, qui hominem ea sola parte aestimat qua homo est, qui natura magistra utitur, ad illius leges componitur, sic vivit quomodo illa praescripsit; cui bona sua nulla vis excutit, qui mala in bonum vertit, certus iudicii, inconcussus, intrepidus; quem aliqua vis movet, nulla perturbat; quem fortuna, cum quod habuit telum nocentissimum vi maxima intorsit, pungit, non vulnerat, et hoc raro; nam cetera eius tela,

quibus genus humanum debellatur, grandinis more dissultant, quae incussa tectis sine ullo habitatoris incommodo crepitat ac solvitur. [10] Quid me detines in eo quem tu ipse pseudomenon appellas, de quo tantum librorum compositum est? Ecce tota mihi vita mentitur: hanc coargue, hanc ad verum, si acutus es, redige. Necessaria iudicat quorum magna pars supervacua est; etiam quae non est supervacua nihil in se momenti habet in hoc, ut possit fortunatum beatumque praestare. Non enim statim bonum est, si quid necessarium est: aut proicimus bonum, si hoc nomen pani et polentae damus et ceteris sine quibus vita non ducitur. [11] Quod bonum est utique necessarium est: quod necessarium est non utique bonum est, quoniam quidem necessaria sunt quaedam eademque vilissima. Nemo usque eo dignitatem boni ignorat ut illud ad haec in diem utilia demittat. [12] Quid ergo? non eo potius curam transferes, ut ostendas omnibus magno temporis impendio quaeri supervacua et multos transisse vitam dum vitae instrumenta conquirunt? Recognosce singulos, considera universos: nullius non vita spectat in crastinum. [13] Quid in hoc sit mali quaeris? Infinitum. Non enim vivunt sed victuri sunt: omnia differunt. Etiamsi attenderemus, tamen nos vita praecurreret; nunc vero cunctantes quasi aliena transcurrit et ultimo die finitur, omni perit.

Sed ne epistulae modum excedam, quae non debet sinistram manum legentis implere, in alium diem hanc litem cum dialecticis differam nimium subtilibus et hoc solum curantibus, non et hoc. Vale.

XLVI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Librum tuum quem mihi promiseras accepi et tamquam lecturus ex commodo adaperui ac tantum degustare volui; deinde blanditus est ipse ut procederem longius. Qui quam disertus fuerit ex hoc intellegas licet: levis mihi visus est, cum esset nec mei nec tui corporis, sed qui primo aspectu aut Titi Livii aut Epicuri posset videri. Tanta autem dulcedine me tenuit et traxit ut illum sine ulla dilatione perlegerim. Sol me invitabat, fames admonebat, nubes minabantur; tamen exhausi totum. [2] Non tantum delectatus sed gavisus sum. Quid ingenii iste habuit, quid animi! Dicerem ' quid impetus!', si interquievisset, si <ex> intervallo surrexisset; nunc non fuit impetus sed tenor. Compositio virilis et sancta; nihilominus interveniebat dulce illud et loco lene. Grandis, erectus es: hoc te volo tenere, sic ire. Fecit aliquid et materia; ideo eligenda est fertilis, quae capiat ingenium, quae incitet.

[3] <De> libro plura scribam cum illum retractavero; nunc parum mihi sedet iudicium, tamquam audierim illa, non legerim. Sine me et inquirere. Non est quod verearis: verum audies. O te hominem felicem, quod nihil habes propter quod quisquam tibi tam longe mentiatur! nisi quod iam etiam ubi causa sublata est mentimur consuetudinis causa. Vale.

XLVII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Libenter ex iis qui a te veniunt cognovi familiariter te cum servis tuis vivere: hoc prudentiam

tuam, hoc eruditionem decet. 'Servi sunt.' Immo homines. 'Servi sunt ' Immo contubernales. ' Servi sunt.' Immo humiles amici. ' Servi sunt.' Immo conservi, si cogitaveris tantundem in utrosque licere fortunae. [2] Itaque rideo istos qui turpe existimant cum servo suo cenare: quare, nisi quia superbissima consuetudo cenanti domino stantium servorum turbam circumdedit? Est ille plus quam capit, et ingenti aviditate onerat distentum ventrem ac desuetum iam ventris officio, ut maiore opera omnia egerat quam ingessit. [3] At infelicibus servis movere labra ne in hoc quidem ut loquantur, licet; virga murmur omne compescitur, et ne fortuita quidem verberibus excepta sunt, tussis, sternumenta, singultus; magno malo ulla voce interpellatum silentium luitur; nocte tota ieiuni mutique perstant. [4] Sic fit ut isti de domino loquantur quibus coram domino loqui non licet. At illi quibus non tantum coram dominis sed cum ipsis erat sermo, quorum os non consuebatur, parati erant pro domino porrigere cervicem, periculum imminens in caput suum avertere; in conviviis loquebantur, sed in tormentis tacebant. [5] Deinde eiusdem arrogantiae proverbium iactatur, totidem hostes esse quot servos: non habemus illos hostes sed facimus. Alia interim crudelia, inhumana praetereo, quod ne tamquam hominibus quidem sed tamquam iumentis abutimur. [quod] Cum ad cenandum discubuimus, alius sputa deterget, alius reliquias temulentorum <toro> subditus colligit. [6] Alius pretiosas aves scindit; per pectus et clunes certis ductibus circumferens eruditam manum frusta excutit, infelix, qui huic uni rei vivit, ut altilia decenter secet, nisi quod miserior est qui hoc voluptatis causa docet quam qui necessitatis discit. [7] Alius vini minister in muliebrem modum ornatus cum aetate luctatur: non potest effugere pueritiam, retrahitur, iamque militari habitu glaber retritis pilis aut penitus evulsis tota nocte pervigilat, quam inter ebrietatem domini ac libidinem dividit et in cubiculo vir, in convivio puer est. [8] Alius, cui convivarum censura permissa est, perstat infelix et exspectat quos adulatio et intemperantia aut gulae aut linguae revocet in crastinum. Adice obsonatores quibus dominici palati notitia subtilis est, qui sciunt cuius illum rei sapor excitet, cuius delectet aspectus, cuius novitate nauseabundus erigi possit, quid iam ipsa satietate fastidiat, quid illo die esuriat. Cum his cenare non sustinet et maiestatis suae deminutionem putat ad eandem mensam cum servo suo accedere. Di melius! quot ex istis dominos habet! [9] Stare ante limen Callisti domi num suum vidi et eum qui illi impegerat titulum, qui inter reicula manicipia produxerat, aliis intrantibus excludi. Rettulit illi gratiam servus ille in primam decuriam coniectus, in qua vocem praeco experitur: et ipse illum invicem apologavit, et ipse non iudicavit domo sua dignum. Dominus Callistum vendidit: sed domino quam multa Callistus!

[10] Vis tu cogitare istum quem servum tuum vocas ex isdem seminibus ortum eodem frui caelo, aeque spirare, aeque vivere, aeque mori! tam tu illum videre ingenuum potes quam ille te servum. Variana clade multos splendidissime natos, senatorium per militiam auspicantes gradum, fortuna depressit: alium ex illis pastorem, alium custodem casae fecit. Contemne nunc eius fortunae hominem in quam transire dum contemnis potes.

[11] Nolo in ingentem me locum immittere et de usu servorum disputare, in quos superbissimi, crudelissimi, contumeliosissimi sumus. Haec tamen praecepti mei summa est: sic cum inferiore vivas quemadmodum tecum superiorem velis vivere. Quotiens in mentem venerit quantum tibi in servum <tuum> liceat, veniat in mentem tantundem in te domino tuo licere. [12] ' At ego' inquis ' nullum habeo dominum.' Bona aetas est: forsitan habebis. Nescis qua aetate Hecuba servire coeperit, qua Croesus, qua Darei mater, qua Platon, qua Diogenes? [13] Vive cum servo clementer, comiter quoque, et in sermonem illum admitte et in consilium et in convictum.

Hoc loco acclamabit mihi tota manus delicatorum ' nihil hac re humilius, nihil turpius' Hos ego

eosdem deprehendam alienorum servorum osculantes manum. [14] Ne illud quidem videtis, quam omnem invidiam maiores nostri dominis, omnem contumeliam servis detraxerint? Dominum patrem familiae appellaverunt, servos - quod etiam in mimis adhuc durat - familiares; instituerunt diem festum, non quo solo cum servis domini vescerentur, sed quo utique; honores illis in domo gerere, ius dicere permiserunt et domum pusillam rem publicam esse iudicaverunt. [15] ' Quid ergo? omnes servos admovebo mensae meae?' Non magis quam omnes liberos. Erras si existimas me quosdam quasi sordidioris operae reiecturum, ut puta illum mulionem et illum bubulcum. Non ministeriis illos aestimabo sed moribus: sibi quisque dat mores, ministeria casus assignat. Quidam cenent tecum quia digni sunt, quidam ut sint; si quid enim in illis ex sordida conversatione servile est, honestiorum convictus excutiet. [16] Non est, mi Lucili, quod amicum tantum in foro et in curia quaeras: si diligenter attenderis, et domi invenies. Saepe bona materia cessat sine artifice: tempta et experire. Quemadmodum stultus est qui equum empturus non ipsum inspicit sed stratum eius ac frenos, sic stultissimus est qui hominem aut ex veste aut ex condicione, quae vestis modo nobis circumdata est, aestimat. [17] 'Servus est.' Sed fortasse liber animo. ' Servus est.' Hoc illi nocebit? Ostende quis non sit: alius libidini servit, alius avaritiae, alius ambitioni, <omnes spei>, omnes timori. Dabo consularem aniculae servientem, dabo ancillulae divitem, ostendam nobilissimos iuvenes mancipia pantomimorum: nulla servitus turpior est quam voluntaria. Quare non est quod fastidiosi isti te deterreant quominus servis tuis hilarem te praestes et non superbe superiorem: colant potius te quam timeant.

[18] Dicet aliquis nunc me vocare ad pilleum servos et dominos de fastigio suo deicere, quod dixi, 'colant potius dominum quam timeant' .' Ut quid' inquit ' prorsus? colant tamquam clientes, tamquam salutatores?' Hoc qui dixerit obliviscetur id dominis parum non esse quod deo sat est. Qui colitur, et amatur: non potest amor cum timore misceri. [19] Rectissime ergo facere te iudico quod timeri a servis tuis non vis, quod verborum castigatione uteris: verberibus muta admonentur. Non quidquid nos offendit et laedit; sed ad rabiem cogunt pervenire deliciae, ut quidquid non ex voluntate respondit iram evocet. [20] Regum nobis induimus animos; nam illi quoque obliti et suarum virium et imbecillitas alienae sic excandescunt, sic saeviunt, quasi iniuriam acceperint, a cuius rei periculo illos fortunae suae magnitudo tutissimos praestat. Nec hoc ignorant, sed occasionem nocendi captant querendo; acceperunt iniuriam ut facerent.

[21] Diutius te morari nolo; non est enim tibi exhortatione opus. Hoc habent inter cetera boni mores: placent sibi, permanent. Levis est malitia, saepe mutatur, non in melius sed in aliud. Vale.

XLVIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Ad epistulam quam mihi ex itinere misisti, tam longam quam ipsum iter fuit, postea rescribam; seducere me debeo et quid suadeam circumspicere. Nam tu quoque, qui consulis, diu an consuleres cogitasti: quanto magis hoc mihi faciendum est, cum longiore mora opus sit ut solvas quaestionem quam ut proponas? utique cum aliud tibi expediat, aliud mihi. [2] Iterum ego tamquam Epicureus loquor? mihi vero idem expedit quod tibi: aut non sum amicus, nisi quidquid agitur ad te pertinens meum est. Consortium rerum omnium inter nos facit amicitia; nec secundi quicquam singulis est nec adversi; in commune vivitur. Nec potest quisquam beate degere qui se tantum intuetur, qui

omnia ad utilitates suas convertit: alteri vivas oportet, si vis tibi vivere. [3] Haec societas diligenter et sancte observata, quae nos homines hominibus miscet et iudicat aliquod esse commune ius generis humani, plurimum ad illam quoque de qua loquebar interiorem societatem amicitiae colendam proficit; omnia enim cum amico communia habebit qui multa cum homine.

[4] Hoc, Lucili virorum optime, mihi ab istis subtilibus praecipi malo, quid amico praestare debeam, quid homini, quam quot modis 'amicus' dicatur, et ' homo' quam multa significet. In diversum ecce sapientia et stultitia discedunt! cui accedo? in utram ire partem iubes? Illi homo pro amico est, huic amicus non est pro homine; ille amicum sibi parat, hic se amico: tu mihi verba distorques et syllabas digeris. [5] Scilicet nisi interrogationes vaferrimas struxero et conclusione falsa a vero nascens mendacium adstrinxero, non potero a fugiendis petenda secernere. Pudet me: in re tam seria senes ludimus. [Vale. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM.]

[6] ' Mus syllaba est; mus autem caseum rodit; syllaba ergo caseum rodit.' Puta nunc me istuc non posse solvere: quod mihi ex ista inscientia periculum imminet? quod incommodum? Sine dubio verendum est ne quando in muscipulo syllabas capiam, aut ne quando, si neglegentior fuero, caseum liber comedat. Nisi forte illa acutior est collectio: ' mus syllaba est; syllaba autem caseum non rodit; mus ergo caseum non rodit' [7] O pueriles ineptias! in hoc supercilia subduximus? in hoc barbam demisimus? hoc est quod tristes docemus et pallidi? Vis scire quid philosophia promittat generi humano? consilium. Alium mors vocat, alium paupertas urit, alium divitiae vel alienae torquent vel suae; ille malam fortunam horret, hic se felicitati suae subducere cupit; hunc homines male habent, illum dii. Quid mihi lusoria ista componis? non est iocandi locus: ad miseros advocatus es. Opem laturum te naufragis, captis, aegris, egentibus, intentae securi subiectum praestantibus caput pollicitus es: quo diverteris? quid agis? Hic cum quo ludis timet: succurre, quidquid Ålaqueti respondentium poenisÅ. Omnes undique ad te manus tendunt, perditae vitae perituraeque auxilium aliquod implorant, in te spes opesque sunt; rogant ut ex tanta illos volutatione extrahas, ut disiectis et errantibus clarum veritatis lumen ostendas. [9] Dic quid natura necessarium fecerit, quid supervacuum, quam faciles <leges> posuerit, quam iucunda sit vita, quam expedita illas sequentibus, quam acerba et implicita eorum qui opinioni plus quam naturae crediderunt *** si prius docueris quam partem eorum levatura sint. Quid istorum cupiditates demit? quid temperat? Utinam tantum non prodessent! nocent. Hoc tibi cum voles manifestissimum faciam, comminui et debilitari generosam indolem in istas argutias coniectam. [10] Pudet dicere contra fortunam militaturis quae porrigant tela, quemadmodum illos subornent. Hac ad summum bonum itur? per istud philosophiae ' sive nive' et turpes infamesque etiam ad album sedentibus exceptiones? Quid enim aliud agitis, cum eum quem interrogatis scientes in fraudem inducitis, quam ut formula cecidisse videatur? Sed quemadmodum illos praetor, sic hos philosophia in integrum restituit. [11] Quid disceditis ab ingentibus promissis et grandia locuti, effecturos vos ut non magis auri fulgor quam gladii praestringat oculos meos, ut ingenti constantia et quod omnes optant et quod omnes timent calcem, ad grammaticorum elementa descenditis? Quid dicitis?

sic itur ad astra

Hoc enim est quod mihi philosophia promittit, ut parem deo faciat; ad hoc invitatus sum, ad hoc veni: fidem praesta.

[12] Quantum potes ergo, mi Lucili, reduc te ab istis exceptionibus et praescriptionibus philosophorum: aperta decent et simplicia bonitatem. Etiam si multum superesset aetatis, parce dispensandum erat ut sufficeret necessariis: nunc quae dementia est supervacua discere in tanta temporis egestate! Vale.

XLIX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Est quidem, mi Lucili, supinus et neglegens qui in amici memoriam ab aliqua regione admonitus reducitur; tamen repositum in animo nostro desiderium loca interdum familiaria evocant, nec exstinctam memoriam reddunt sed quiescentem irritant, sicut dolorem lugentium, etiam si mitigatus est tempore, aut servulus familiaris amisso aut vestis aut domus renovat. Ecce Campania et maxime Neapolis ac Pompeiorum tuorum conspectus incredibile est quam recens desiderium tui fecerint: totus mihi in oculis es. Cum maxime a te discedo; video lacrimas combibentem et affectibus tuis inter ipsam coercitionem exeuntibus non satis resistentem.

[2] Modo amisisse te videor; quid enim non ' modo' est, si recorderis? Modo apud Sotionem philosophum puer sedi, modo causas agere coepi, modo desii velle agere, modo desii posse. Infinita est velocitas temporis, quae magis apparet respicientibus. Nam ad praesentia intentos fallit; adeo praecipitis fugae transitus lenis est. [3] Causam huius rei quaeris? quidquid temporis transit eodem loco est; pariter aspicitur, una iacet; omnia in idem profundum cadunt. Et alioqui non possunt longa intervalla esse in ea re quae tota brevis est. Punctum est quod vivimus et adhuc puncto minus; sed et hoc minimum specie quadam longioris spatii natura derisit: aliud ex hoc infantiam fecit, aliud pueritiam, aliud adulescentiam, aliud inclinationem quandam ab adulescentia ad senectutem, aliud ipsam senectutem. In quam angusto quodam quot gradus posuit! [4] Modo te prosecutus sum; et tamen hoc ' modo' aetatis nostrae bona portio est, cuius brevitatem aliquando defecturam cogitemus. Non solebat mihi tam velox tempus videri: nunc incredibilis cursus apparet, sive quia admoveri lineas sentio, sive quia attendere coepi et computare damnum meum.

Eo magis itaque indignor aliquos ex hoc tempore quod sufficere ne ad necessaria quidem potest, [5] etiam si custoditum diligentissime fuerit, in supervacua maiorem partem erogare. Negat Cicero, si duplicetur sibi aetas, habiturum se tempus quo legat lyricos: eodem loco <pono> dialecticos: tristius inepti sunt. Illi ex professo lasciviunt, hi agere ipsos aliquid existimant. [6] Nec ego nego prospicienda ista, sed prospicienda tantum et a limine salutanda, in hoc unum, ne verba nobis dentur et aliquid esse in illis magni ac secreti boni iudicemus. Quid te torques et maceras in ea quaestione quam subtilius est contempsisse quam solvere? Securi est et ex commodo migrantis minuta conquirere: cum hostis instat a tergo et movere se iussus est miles, necessitas excutit quidquid pax otiosa collegerat. [7] Non vacat mihi verba dubie cadentia consectari et vafritiam in illis meam experiri.

Aspice qui coeant populi, quae moenia clusis
ferrum acuant portis.

Magno mihi animo strepitus iste belli circumsonantis exaudiendus est. [8] Demens omnibus merito viderer, si cum saxa in munimentum murorum senes feminaeque congererent, cum iuventus intra portas armata signum eruptionis exspectaret aut posceret, cum hostilia in portis tela vibrarent et ipsum solum suffossionibus et cuniculis tremeret, sederem otiosus et eiusmodi quaestiunculas ponens: ' quod non perdidisti habes; cornua autem non perdidisti; cornua ergo habes' aliaque ad exemplum huius acutae delirationis concinnata. [9] Atqui aeque licet tibi demens videar si istis impendero operam: et nunc obsideor. Tunc tamen periculum mihi obsesso externum immineret, murus me ab hoste secerneret: nunc mortifera mecum sunt. Non vaco ad istas ineptias; ingens negotium in manibus est. Quid agam? mors me sequitur, fugit vita. [10] Adversus haec me doce aliquid; effice ut ego mortem non fugiam, vita me non effugiat. Exhortare adversus difficilia, [de aequanimitate] adversus inevitabilia; angustias temporis mei laxa. Doce non esse positum bonum vitae in spatio eius sed in usu posse fieri, immo saepissime fieri, ut qui diu vixit parum vixerit. Dic mihi dormituro ' potes non expergisci' , dic experrecto ' potes non dormire amplius' Dic exeunti ' potes non reverti' , dic redeunti ' potes non exire' [11] Erras si in navigatione tantum existimas minimum esse quo <a> morte vita diducitur: in omni loco aeque tenue intervallum est. Non ubique se mors tam prope ostendit: ubique tam prope est. Has tenebras discute, et facilius ea trades ad quae praeparatus sum. Dociles natura nos edidit, et rationem dedit imperfectam, sed quae perfici posset. [12] De iustitia mihi, de pietate disputa, de frugalitate, de pudicitia utraque, et illa cui alieni corporis abstinentia est, et hac cui sui cura. Si me nolueris per devia ducere, facilius ad id quo tendo perveniam; nam, ut ait ille tragicus, ' veritatis simplex oratio est' , ideoque illam implicari non oportet; nec enim quicquam minus convenit quam subdola ista calliditas animis magna conantibus. Vale.

L. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Epistulam tuam accepi post multos menses quam miseras; supervacuum itaque putavi ab eo qui afferebat quid ageres quaerere. Valde enim bonae memoriae est, si meminit; et tamen spero te sic iam vivere ut, ubicumque eris, sciam quid agas. Quid enim aliud agis quam ut meliorem te ipse cotidie facias, ut aliquid ex erroribus ponas, ut intellegas tua vitia esse quae putas rerum? Quaedam enim locis et temporibus adscribimus; at illa, quocumque transierimus, secutura sunt. [2] Harpasten, uxoris meae fatuam, scis hereditarium onus in domo mea remansisse. Ipse enim aversissimus ab istis prodigiis sum; si quando fatuo delectari volo, non est mihi longe quaerendus: me rideo. Haec fatua subito desiit videre. Incredibilem rem tibi narro, sed veram: nescit esse sc caecam; subinde paedagogum suum rogat ut migret, ait domum tenebricosam esse. [3] Hoc quod in illa ridemus omnibus nobis accidere liqueat tibi: nemo se avarum esse intellegit, nemo cupidum. Caeci tamen ducem quaerunt, nos sine duce erramus et dicimus, ' non ego ambitiosus sum, sed nemo aliter Romae potest vivere; non ego sumptuosus sum, sed urbs ipsa magnas impensas exigit; non est meum vitium quod iracundus sum, quod nondum constitui certum genus vitae: adulescentia haec facit' .

[4] Quid nos decipimus? non est extrinsecus malum nostrum: intra nos est, in visceribus ipsis sedet, et ideo difficulter ad sanitatem pervenimus quia nos aegrotare nescimus. Si curari coeperimus,

quando tot morborum tantas vires discutiemus? Nunc vero ne quaerimus quidem medicum, qui minus negotii haberet si adhiberetur ad recens vitium; sequerentur teneri et rudes animi recta monstrantem. [5] Nemo difficulter ad naturam reducitur nisi qui ab illa defecit: erubescimus discere bonam mentem. At mehercules, <si> turpe est magistrum huius rei quaerere, illud desperandum est, posse nobis casu tantum bonum influere: laborandum est et, ut verum dicam, ne labor quidem magnus est, s modo, ut dixi, ante animum nostrum formare incipimus et recorrigere quam indurescat pravitas eius. [6] Sed nec indurata despero: nihil est quod non expugnet pertinax opera et intenta ac diligens cura. Robora m rectum quamvis flexa revocabis; curvatas trabes calor explicat et aliter natae in id finguntur quod usus noster exigit: quanto facilius animus accipit formam, flexibilis et omni umore obsequentior! Quid enim est aliud animus quam quodam modo se habens spiritus? vides autem tanto spiritum esse faciliorem omni alia materia quanto tenuior est. [7] Illud, mi Lucili, non est quod te impediat quominus de nobis bene speres, quod malitia nos iam tenet, quod diu in possessione nostri est: ad neminem ante bona mens venit quam mala; omnes praeoccupati sumus; virtutes discere vitia dediscere <est>. [8] Sed eo maiore animo ad emendationem nostri debemus accedere quod semel traditi nobis boni perpetua possessio est; non dediscitur virtus. Contraria enim male in alieno haerent, ideo depelli et exturbari possunt; fideliter sedent quae in locum suum veniunt. Virtus secundum naturam est, vitia inimica et infesta sunt. [9] Sed quemadmodum virtutes receptae exire non possunt facilisque earum tutela est, ita initium ad illas eundi arduum, quia hoc proprium imbecillae mentis atque aegrae est, formidare inexperta; itaque cogenda est ut incipiat. Deinde non est acerba medicina; protinus enim delectat, dum sanat. Aliorum remediorum post sanitatem voluptas est, philosophia pariter et salutaris et dulcis est. Vale.

LI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quomodo quisque potest, mi Lucili: tu istic habes Aetnam, <et illuc> nobilissimum Siciliae montem - quem quare dixerit Messala unicum, sive Valgius, apud utrumque enim legi, non reperio, cum plurima loca evomant ignem, non tantum edita, quod crebrius evenit, videlicet quia ignis in altissimum effertur, sed etiam iacentia -, nos, utcumque possumus, contenti sumus Bais; quas postero die quam attigeram reliqui, locum ob hoc devitandum, cum habeat quasdam naturales dotes, quia illum sibi celebrandum luxuria desumpsit.

[2] 'Quid ergo? ulli loco indicendum est odium?' Minime; sed quemadmodum aliqua vestis sapienti ac probo viro magis convenit quam aliqua, nec ullum colorem ille odit sed aliquem parum putat aptum esse frugalitatem professo, sic regio quoque est quam sapiens vir aut ad sapientiam tendens declinet tamquam alienam bonis moribus. [3] Itaque de secessu cogitans numquam Canopum eliget, quamvis neminem Canopus esse frugi vetet, ne Baias quidem: deversorium vitiorum esse coeperunt. Illic sibi plurimum luxuria permittit, illic, tamquam aliqua licentia debeatur loco, magis solvitur. [4] Non tantum corpori sed etiam moribus salubrem locum eligere debemus; quemadmodum inter tortores habitare nolim, sic ne inter popinas quidem. Videre ebrios per litora errantes et comessationes navigantium et symphoniarum cantibus strepentes lacus et alia quae velut soluta legibus luxuria non tantum peccat sed publicat, quid necesse est? [5] Id agere debemus ut irritamenta vitiorum quam longissime profugiamus; indurandus est animus et a blandimentis voluptatum procul abstrahendus. Una Hannibalem hiberna solverunt et indomitum illum nivibus atque Alpibus virum enervaverunt fomenta Campaniae: armis vicit, vitiis victus est. [6] Nobis

quoque militandum est, et quidem genere militiae quo numquam quies, numquam otium datur: debellandae sunt in primis voluptates, quae, ut vides, saeva quoque ad se ingenia rapuerunt. Si quis sibi proposuerit quantum operis aggressus sit, sciet nihil delicate, nihil molliter esse faciendum. Quid mihi cum istis calentibus stagnis? quid cum sudatoriis, in quae siccus vapor corpora exhausurus includitur? omnis sudor per laborem exeat. [7] Si faceremus quod fecit Hannibal, ut interrupto cursu rerum omissoque bello fovendis corporibus operam daremus, nemo non intempestivam desidiam, victori quoque, nedum vincenti, periculosam, merito reprehenderet: minus nobis quam illis Punica signa sequentibus licet, plus periculi restat cedentibus, plus operis etiam perseverantibus. [8] Fortuna mecum bellum gerit: non sum imperata facturus; iugum non recipio, immo, quod maiore virtute faciendum est, excutio. Non est emolliendus animus: si voluptati cessero, cedendum est dolori, cedendum est labori, cedendum est paupertati; idem sibi in me iuris esse volet et ambitio et ira; inter tot affectus distrahar, immo discerpar. [9] Libertas proposita est; ad hoc praemium laboratur. Quae sit libertas quaeris? Nulli rei servire, nulli necessitati, nullis casibus, fortunam in aequum deducere. Quo die illam intellexero plus posse, nil poterit: ego illam feram, cum in manu mors sit?

[10] His cogitationibus intentum loca seria sanctaque eligere oportet; effeminat animos amoenitas nimia, nec dubie aliquid ad corrumpendum vigorem potest regio. Quamlibet viam iumenta patiuntur quorum durata in aspero ungula est: in molli palustrique pascuo saginata cito subteruntur. Et fortior miles ex confragoso venit: segnis est urbanus et verna. Nullum laborem recusant manus quae ad arma ab aratro transferuntur: in primo deficit pulvere ille unctus et nitidus. [11] Severior loci disciplina firmat ingenium aptumque magnis conatibus reddit. Literni honestius Scipio quam Bais exulabat: ruina eiusmodi non est tam molliter collocanda. Illi quoque ad quos primos fortuna populi Romani publicas opes transtulit, C. Marius et Cn. Pompeius et Caesar, exstruxerunt quidem villas in regione Baiana, sed illas imposuerunt summis iugis montium: videbatur hoc magis militare, ex edito speculari late longeque subiecta. Aspice quam positionem elegerint, quibus aedificia excitaverint locis et qualia: scies non villas esse sed castra. [12] Habitaturum tu putas umquam fuisse illic M. Catonem, ut praenavigantes adulteras dinumeraret et tot genera cumbarum variis coloribus picta et fluvitantem toto lacu rosam, ut audiret canentium nocturna convicia? nonne ille manere intra vallum maluisset, quod in unam noctem manu sua ipse duxisset? Quidni mallet, quisquis vir est, somnum suum classico quam symphonia rumpi?

[13] Sed satis diu cum Bais litigavimus, numquam satis cum vitiis, quae, oro te, Lucili, persequere sine modo, sine fine; nam illis quoque nec finis est nec modus. Proice quaecumque cor tuum laniant, quae si aliter extrahi nequirent, cor ipsum cum illis reveliendum erat. Voluptates praecipue exturba et invisissimas habe: latronum more, quos ' phîtas' Aegyptii vocant, in hoc nos amplectuntur, ut strangulent. Vale.

LII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quid est hoc, Lucili, quod nos alio tendentes alio trahit et eo unde recedere cupimus impellit? quid colluctatur cum animo nostro nec permittit nobis quicquam semel velle? Fluctuamur inter varia consilia; nihil libere volumus, nihil absolute, nihil semper. [2] 'Stultitia' inquis 'est cui nihil constat,

nihil diu placet.' Sed quomodo nos aut quando ab illa revellemus? Nemo per se satis valet ut emergat; oportet manum aliquis porrigat, aliquis educat. [3] Quosdam ait Epicurus ad veritatem sine ullius adiutorio exisse, fecisse sibi ipsos viam; hos maxime laudat quibus ex se impetus fuit, qui se ipsi protulerunt: quosdam indigere ope aliena, non ituros si nemo praecesserit, sed bene secuturos. Ex his Metrodorum ait esse; egregium hoc quoque, sed secundae sortis ingenium. Nos ex illa prima nota non sumus; bene nobiscum agitur, si in secundam recipimur. Ne hunc quidem contempseris hominem qui alieno beneficio esse salvus potest; et hoc multum est, velle servari. [4] Praeter haec adhuc invenies genus aliud hominum ne ipsum quidem fastidiendum eorum qui cogi ad rectum compellique possunt, quibus non duce tantum opus sit sed adiutore et, ut ita dicam, coactore; hic tertius color est. Si quaeris huius quoque exemplar, Hermarchum ait Epicurus talem fuisse. Itaque alteri magis gratulatur, alterum magis suspicit; quamvis enim ad eundem finem uterque pervenerit, tamen maior est laus idem effecisse in difficiliore materia. [5] Puta enim duo aedificia excitata esse, ambo paria, aeque excelsa atque magnifica. Alter puram aream accepit, illic protinus opus crevit; alterum fundamenta lassarunt in mollem et fluvidam humum missa multumque laboris exhaustum est dum pervenitur ad solidum: intuentibus quidquid fecit <alter> *** alterius magna pars et difficilior latet. [6] Quaedam ingenia facilia, expedita, quaedam manu, quod aiunt, facienda sunt et in fundamentis suis occupata. Itaque illum ego feliciorem dixerim qui nihil negotii secum habuit, hunc quidem melius de se meruisse qui malignitatem naturae suae vicit et ad sapientiam se non perduxit sed extraxit.

[7] Hoc durum ac laboriosum ingenium nobis datum scias licet; imus per obstantia. Itaque pugnemus, aliquorum invocemus auxilium. ' Quem' inquis ' invocabo? Hunc aut illum?' Tu vero etiam ad priores revertere, qui vacant; adiuvare nos possunt non tantum qui sunt, sed qui fuerunt. [8] Ex his autem qui sunt eligamus non eos qui verba magna celeritate praecipitant et communes locos volvunt et in privato circulantur, sed eos qui vita docent, qui cum dixerunt quid faciendum sit probant faciendo, qui docent quid vitandum sit nec umquam in eo quod fugiendum dixerunt deprehenduntur; eum elige adiutorem quem magis admireris cum videris quam cum audieris. [9] Nec ideo te prohibuerim hos quoque audire quibus admittere populum ac disserere consuetudo est, si modo hoc proposito in turbam prodeunt, ut meliores fiant faciantque meliores, si non ambitionis hoc causa exercent. Quid enim turpius philosophia captante clamores? numquid aeger laudat medicum secantem? [10] Tacete, favete et praebete vos curationi; etiam si exclamaveritis, non aliter audiam quam si ad tactum vitiorum vestrorum ingemescatis. Testari vultis attendere vos moverique rerum magnitudine? sane liceat: ut quidem iudicetis et feratis de meliore suffragium, quidni non permittam? Apud Pythagoram discipulis quinque annis tacendum erat: numquid ergo existimas statim illis et loqui et laudare licuisse?

[11] Quanta autem dementia eius est quem clamores imperitorum hilarem ex auditorio dimittunt! Quid laetaris quod ab hominibus his laudatus es quos non potes ipse laudare? Disserebat populo Fabianus, sed audiebatur modeste; erumpebat interdum magnus clamor laudantium, sed quem rerum magnitudo evocaverat, non sonus inoffense ac molliter orationis elapsae. [12] Intersit aliquid inter clamorem theatri et scholae: est aliqua et laudandi elegantia. Omnia rerum omnium, si observentur, indicia sunt, et argumentum morum ex minimis quoque licet capere: impudicum et incessus ostendit et manus mota et unum interdum responsum et relatus ad caput digitus et flexus oculorum; improbum risus, insanum vultus habitusque demonstrat. Illa enim in apertum per notas exeunt: qualis quisque sit scies, si quemadmodum laudet, quemadmodum laudetur aspexeris. [13] Hinc atque illinc philosopho manus auditor intentat et super ipsum caput mirantium turba consistit: non laudatur ille nunc, si intellegis, sed conclamatur. Relinquantur istae voces illis artibus quae

propositum habent populo placere: philosophia adoretur. [14] Permittendum erit aliquando iuvenibus sequi impetum animi, tunc autem cum hoc ex impetu facient, cum silentium sibi imperare non poterunt; talis laudatio aliquid exhortationis affert ipsis audientibus et animos adulescentium exstimulat. <At> ad rem commoveantur, non ad verba composita; alioquin nocet illis eloquentia, si non rerum cupiditatem facit sed sui.

[15] Differam hoc in praesentia; desiderat enim propriam et longam exsecutionem, quemadmodum populo disserendum, quid sibi apud populum permittendum sit, quid populo apud se. Damnum quidem fecisse philosophiam non erit dubium postquam prostituta est; sed potest in penetralibus suis ostendi, si modo non institorem sed antistitem nancta est. Vale.

Liber VI

LIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quid non potest mihi persuaderi, cui persuasum est ut navigarem? Solvi mari languido; erat sine dubio caelum grave sordidis nubibus, quae fere aut in aquam aut in ventum resolvuntur, sed putavi tam pauca milia a Parthenope tua usque Puteolos subripi posse, quamvis dubio et impendente caelo. Itaque quo celerius evaderem, protinus per altum ad Nesida derexi praecisurus omnes sinus. [2] Cum iam eo processissem ut mea nihil interesset utrum irem an redirem, primum aequalitas illa quae me corruperat periit; nondum erat tempestas, sed iam inclinatio maris ac subinde crebrior fluctus. Coepi gubernatorem rogare ut me in aliquo litore exponeret: aiebat ille aspera esse et importuosa nec quicquam se aeque in tempestate timere quam terram. [3] Peius autem vexabar quam ut mihi periculum succurreret; nausia enim me segnis haec et sine exitu torquebat, quae bilem movet nec effundit. Institi itaque gubernatori et illum, vellet nollet, coegi, peteret litus. Cuius ut viciniam attigimus, non exspecto ut quicquam ex praeceptis Vergilii fiat,

obvertunt pelago proras

aut

ancora de prora iacitur:

memor artificii mei vetus frigidae cultor mitto me in mare, quomodo psychrolutam decet, gausapatus. [4] Quae putas me passum dum per aspera erepo, dum viam quaero, dum facio? Intellexi non immerito nautis terram timeri. Incredibilia sunt quae tulerim, cum me ferre non possem: illud scito, Ulixem non fuisse tam irato mari natum ut ubique naufragia faceret: nausiator erat. Et ego quocumque navigare debuero vicensimo anno perveniam.

[5] Ut primum stomachum, quem scis non cum mari nausiam effugere, collegi, ut corpus unctione recreavi, hoc coepi mecum cogitare, quanta nos vitiorum nostrorum sequeretur oblivio, etiam corporalium, quae subinde admonent sui, nedum illorum quae eo magis latent quo maiora sunt. [6] Levis aliquem motiuncula decipit; sed cum crevit et vera febris exarsit, etiam duro et perpessicio confessionem exprimit. Pedes dolent, articuli punctiunculas sentiunt: adhuc dissimulamus et aut talum extorsisse dicimus nos aut in exercitatione aliqua laborasse. Dubio et incipiente morbo quaeritur nomen, qui ubi ut talaria coepit intendere et utrosque distortos pedes fecit, necesse est podagram fateri.

[7] Contra evenit in his morbis quibus afficiuntur animi: quo quis peius se habet, minus sentit. Non est quod mireris, Lucili carissime; nam qui leviter dormit, et species secundum quietem capit et

aliquando dormire se dormiens cogitat: gravis sopor etiam somnia exstinguit animumque altius mergit quam ut in ullo intellectu sui sit. [8] Quare vitia sua nemo confitetur? quia etiam nunc in illis est: somnium narrare vigilantis est, et vitia sua confiteri sanitatis indicium est. Expergiscamur ergo, ut errores nostros coarguere possimus. Sola autem nos philosophia excitabit, sola somnum excutiet gravem: illi te totum dedica. Dignus illa es, illa digna te est: ite in complexum alter alterius. Omnibus aliis rebus te nega, fortiter, aperte; non est quod precario philosopheris. [9] Si aeger esses, curam intermisisses rei familiaris et forensia tibi negotia excidissent nec quemquam tanti putares cui advocatus in remissione descenderes; toto animo id ageres ut quam primum morbo liberareris. Quid ergo? non et nunc idem facies? omnia impedimenta dimitte et vaca bonae menti: nemo ad illam pervenit occupatus. Exercet philosophia regnum suum; dat tempus, non accipit; non est res subsiciva; ordinaria est, domina est, adest et iubet. [10] Alexander cuidam civitati partem agrorum et dimidium rerum omnium promittenti 'eo' inquit ' proposito in Asiam veni, ut non id acciperem quod dedissetis, sed ut id haberetis quod reliquissem' Idem philosophia rebus omnibus: ' non sum hoc tempus acceptura quod vobis superfuerit, sed id vos habebitis quod ipsa reiecero' [11] Totam huc converte mentem, huic asside, hanc cole: ingens intervallum inter te et ceteros fiet; omnes mortales multo antecedes, non multo te dii antecedent. Quaeris quid inter te et illos interfuturum sit? diutius erunt. At mehercules magni artificis est clusisse totum in exiguo; tantum sapienti sua quantum deo omnis aetas patet. Est aliquid quo sapiens antecedat deum: ille naturae beneficio non timet, suo sapiens. [12] Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, securitatem dei. Incredibilis philosophiae vis est ad omnem fortuitam vim retundendam. Nullum telum in corpore eius sedet; munita est, solida; quaedam defetigat et velut levia tela laxo sinu eludit, quaedam discutit et in eum usque qui miserat respuit. Vale.

LIV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Longum mihi commeatum dederat mala valetudo; repente me invasit. 'Quo genere?' inquis. Prorsus merito interrogas: adeo nullum mihi ignotum est. Uni tamen morbo quasi assignatus sum, quem quare Graeco nomine appellem nescio; satis enim apte dici suspirium potest. Brevis autem valde et procellae similis est impetus; intra horam fere desinit: quis enim diu exspirat? [2] Omnia corporis aut incommoda aut pericula per me transierunt: nullum mihi videtur molestius. Quidni? aliud enim quidquid est aegrotare est, hoc animam egerere. Itaque medici hanc 'meditationem mortis' vocant; facit enim aliquando spiritus ille quod saepe conatus est. Hilarem me putas haec tibi scribere quia effugi? [3] Tam ridicule facio, si hoc fine quasi bona valetudine delector, quam ille, quisquis vicisse se putat cum vadimonium distulit.

Ego vero et in ipsa suffocatione non desii cogitationibus laetis ac fortibus acquiescere. [4] ' Quid hoc est?' inquam ' atm saepe mors experitur me? Faciat: [at] ego illam diu expertus sum.' ' Quando?' inquis. Antequam nascerer. Mors est non esse. Id quale sit iam scio: hoc erit post me quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti est, necesse est et fuisse, antequam prodiremus in lucem; atqui nullam sensimus tunc vexationem. [5] Rogo, non stultissimum dicas si quis existimet lucernae peius esse cum exstincta est quam antequam accenditur? Nos quoque et exstinguimur et accendimur: medio illo tempore aliquid patimur, utrimque vero alta securitas est. In hoc enim, mi Lucili, nisi fallor, erramus, quod mortem iudicamus sequi, cum illa et praecesserit et secutura sit. Quidquid ante nos fuit mors est; quid enim refert non incipias an desinas, cum utriusque rei hic sit effectus, non

esse?

[6] His et eiusmodi exhortationibus - tacitis scilicet, nam verbis locus non erat - alloqui me non desii; deinde paulatim suspirium illud, quod esse iam anhelitus coeperat, intervalla maiora fecit et retardatum est. At remansit, nec adhuc, quamvis desierit, ex natura fluit spiritus; sentio haesitationem quandam eius et moram. Quomodo volet, dummodo non ex animo suspirem. [7] Hoc tibi de me recipe: non trepidabo ad extrema, iam praeparatus sum, nihil cogito de die toto. Illum tu lauda et imitare quem non piget mori, cum iuvet vivere: quae est enim virtus, cum eiciaris, exire? Tamen est et hic virtus: eicior quidem, sed tamquam exeam. Et ideo numquam eicitur sapiens quia eici est inde expelli unde invitus recedas: nihil invitus facit sapiens; necessitatem effugit, quia vult quod coactura est. Vale.

LV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] A gestatione cum maxime venio, non minus fatigatus quam si tantum ambulassem quantum sedi; labor est enim et diu ferri, ac nescio an eo maior quia contra naturam est, quae pedes dedit ut per nos ambularemus, oculos ut per nos videremus. Debilitatem nobis indixere deliciae, et quod diu noluimus posse desimus. [2] Mihi tamen necessarium erat concutere corpus, ut, sive bilis insederat faucibus, discuteretur, sive ipse ex aliqua causa spiritus densior erat, extenuaret illum iactatio, quam profuisse mihi sensi. Ideo diutius vehi perseveravi invitante ipso litore, quod inter Cumas et Servili Vatiae villam curvatur et hinc mari, illinc lacu velut angustum iter cluditur. Erat autem a recenti tempestate spissum; fluctus enim illud, ut scis, frequens et concitatus exaequat, longior tranquillitas solvit, cum harenis, quae umore alligantur, sucus abscessit.

[3] Ex consuetudine tamen mea circumspicere coepi an aliquid illic invenirem quod mihi posset bono esse, et derexi oculos in villam quae aliquando Vatiae fuit. In hac ille praetorius dives, nulla alia re quam otio notus, consenuit, et ob hoc unum felix habebatur. Nam quotiens aliquos amicitiae Asinii Galli, quotiens Seiani odium, deinde amor merserat - aeque enim offendisse illum quam amasse periculosum fuit -, exclamabant homines, ' oVatia, solus scis vivere' .[4] At ille latere sciebat, non vivere; multum autem interest utrum vita tua otiosa sit an ignava. Numquam aliter hanc villam Vatia vivo praeteribam quam ut dicerem, ' Vatia hic situs est' .Sed adeo, mi Lucili, philosophia sacrum quiddam est et venerabile ut etiam si quid illi simile est mendacio placeat. Otiosum enim hominem seductum existimat vulgus et securum et se contentum, sibi viventem, quorum nihil ulli contingere nisi sapienti potest. Ille solus scit sibi vivere; ille enim, quod est primum, scit vivere. [5] Nam qui res et homines fugit, quem cupiditatum suarum infelicitas relegavit, qui alios feliciores videre non potuit, qui velut timidum atque iners animal metu oblituit, ille sibi non vivit, sed, quod est turpissimum, ventri, somno, libidini; non continuo sibi vivit qui nemini. Adeo tamen magna res est constantia et in proposito suo perseverantia ut habeat auctoritatem inertia quoque pertinax.

[6] De ipsa villa nihil tibi possum certi scribere; frontem enim eius tantum novi et exposita, quae ostendit etiam transeuntibus. Speluncae sunt duae magni operis, cuivis laxo atrio pares, manu

factae, quarum altera solem non recipit, altera usque in occidentem tenet. Platanona medius rivus et a mari et ab Acherusio lacu receptus euripi modo dividit, alendis piscibus, etiam si assidue exhauriatur, sufficiens. Sed illi, cum mare patet, parcitur: cum tempestas piscatoribus dedit ferias, manus ad parata porrigitur. [7] Hoc tamen est commodissimum in villa, quod Baias trans parietem habet: incommodis illarum caret, voluptatibus fruitur. Has laudes eius ipse novi: esse illam totius anni credo; occurrit enim Favonio et illum adeo excipit ut Bais neget. Non stulte videtur elegisse hunc locum Vatia in quem otium suum pigrum iam et senile conferret.

[8] Sed non multum ad tranquillitatem locus confert: animus est qui sibi commendet omnia. Vidi ego in villa hilari et amoena maestos, vidi in media solitudine occupatis similes. Quare non est quod existimes ideo parum bene compositum esse te quod in Campania non es. Quare autem non es? huc usque cogitationes tuas mitte. [9] Conversari cum amicis absentibus licet, et quidem quotiens velis, quamdiu velis. Magis hac voluptate, quae maxima est, fruimur dum absumus; praesentia enim nos delicatos facit, ct quia aliquando una loquimur, ambulamus, consedimus, cum diducti sumus nihil de iis quos modo vidimus cogitamus. [10] Et ideo aequo animo ferre debemus absentiam, quia nemo non multum etiam praesentibus abest. Pone hic primum noctes separatas, deinde occupationes utrique diversas, deinde studia secreta, suburbanas profectiones: videbis non multum esse quod nobis peregrinatio eripiat. [11] Amicus animo possidendus est; hic autem numquam abest; quemcumque vult cotidie videt. Itaque mecum stude, mecum cena, mecum ambula: in angusto vivebamus, si quicquam esset cogitationibus clusum. Video te, mi Lucili; cum maxime audio; adeo tecum sum ut dubitem an incipiam non epistulas sed codicellos tibi scribere. Vale.

LVI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Peream si est tam necessarium quam videtur silentium in studia seposito. Ecce undique me varius clamor circumsonat: supra ipsum balneum habito. Propone nunc tibi omnia genera vocum quae in odium possunt aures adducere: cum fortiores exercentur et manus plumbo graves iactant, cum aut laborant aut laborantem imitantur, gemitus audio, quotiens retentum spiritum remiserunt, sibilos et acerbissimas respirationes; cum in aliquem inertem et hac plebeia unctione contentum incidi, audio crepitum illisae manus umeris, quae prout plana pervenit aut concava, ita sonum mutat. Si vero pilicrepus supervenit et numerare coepit pilas, actum est. [2] Adice nunc scordalum et furem deprensum et illum cui vox sua in balineo placet, adice nunc eos qui in piscinam cum ingenti impulsae aquae sono saliunt. Praeter istos quorum, si nihil aliud, rectae voces sunt, alipilum cogita tenuem et stridulam vocem quo sit notabilior subinde exprimentem nec umquam tacentem nisi dum vellit alas et alium pro se clamare cogit; iam biberari varias exclamationes et botularium et crustularium et omnes popinarum institores mercem sua quadam et insignita modulatione vendentis.

[3] ' Qe' inquis 'ferreum aut surdum, cui mens inter tot clamores tam varios, tam dissonos constat, cum Chrysippum nostrum assidua salutatio perducat ad mortem.' At mehercules ego istum fremitum non magis curo quam fluctum aut deiectum aquae, quamvis audiam cuidam genti hanc unam fuisse causam urbem suam transferendi, quod fragorem Nili cadentis ferre non potuit. [4] Magis mihi videtur vox avocare quam crepitus; illa enim animum adducit, hic tantum aures implet ac verberat. In his quae me sine avocatione circumstrepunt essedas transcurrentes pono et fabrum inquilinum et

serrarium vicinum, aut hunc qui ad Metam Sudantem tubulas experitur et tibias, nec cantat sed exclamat: [5] etiam nunc molestior est mihi sonus qui intermittitur subinde quam qui continuatur. Sed iam me sic ad omnia ista duravi ut audire vel pausarium possim voce acerbissima remigibus modos dantem. Animum enim cogo sibi intentum esse nec avocari ad externa; omnia licet foris resonent, dum intus nihil tumultus sit, dum inter se non rixentur cupiditas et timor, dum avaritia luxuriaque non dissideant nec altera alteram vexet. Nam quid prodest totius regionis silentium, si affectus fremunt?

[6] Omnia noctis erant placida composta quiete.

Falsum est: nulla placida est quies nisi quam ratio composuit; nox exhibet molestiam, non tollit, et sollicitudines muta. Nam dormientium quoque insomnia tam turbulenta sunt quam dies: illa tranquillitas vera est in quam bona mens explicatur. [7] Aspice illum cui somnus laxae domus silentio quaeritur, cuius aures ne quis agitet sonus, omnis servorum turba conticuit et suspensum accedentium propius vestigium ponitur: huc nempe versatur atque illuc, somnum inter aegritudines levem captans; quae non audit audisse se queritur. [8] Quid in causa putas esse? Animus illi obstrepit. Hic placandus est, huius compescenda seditio est, quem non est quod existimes placidum, si iacet corpus: interdum quies inquieta est; et ideo ad rerum actus excitandi ac tractatione bonarum artium occupandi sumus, quotiens nos male habet inertia sui impatiens. [9] Magni imperatores, cum male parere militem vident, aliquo labore compescunt et expeditionibus detinent: numquam vacat lascivire districtis, nihilque tam certum est quam otii vitia negotio discuti. Saepe videmur taedio rerum civilium et infelicis atque ingratae stationis paenitentia secessisse; tamen in illa latebra in quam nos timor ac lassitudo coniecit interdum recrudescit ambitio. Non enim excisa desit, sed fatigata aut etiam obirata rebus parum sibi cedentibus. [10] Idem de luxuria dico, quae videtur aliquando cessisse, deinde frugalitatem professos sollicitat atque in media parsimonia voluptates non damnatas sed relictas petit, et quidem eo vehementius quo occultius. Omnia enim vitia in aperto leniora sunt; morbi quoque tunc ad sanitatem inclinant cum ex abdito erumpunt ac vim sui proferunt. Et avaritiam itaque et ambitionem et cetera mala mentis humanae tunc perniciosissima scias esse cum simulata sanitate subsidunt. [11] Otiosi videmur, et non sumus. Nam si bona fide sumus, si receptui cecinimus, si speciosa contempsimus, ut paulo ante dicebam, nulla res nos avocabit, nullus hominum aviumque concentus interrumpet cogitationes bonas, solidasque iam et certas. [12] Leve illud ingenium est nec sese adhuc reduxit introsus quod ad vocem et accidentia erigitur; habet intus aliquid sollicitudinis et habet aliquid concepti pavoris quod illum curiosum facit, ut ait Vergilius noster:

et me, quem dudum non ulla iniecta movebant
tela neque adverso glomerati e agmine Grai,
nunc omnes terrent aurae, sonus excitat omnis
suspensum et pariter comitique onerique timentem.

[13] Prior ille sapiens est, quem non tela vibrantia, non arietata inter <se> arma agminis densi, non urbis impulsae fragor territat: hic alter imperitus est, rebus suis timet ad omnem crepitum expavescens, quem una quaelibet vox pro fremitu accepta deiecit, quem motus levissimi exanimant; timidum illum sarcinae faciunt. [14] Quemcumque ex istis felicibus elegeris, multa trahentibus, multa portantibus, videbis illum ' comitique onerique timentem'. Tunc ergo te scito esse compositum

cum ad te nullus clamor pertinebit, cum te nulla vox tibi excutiet, non si blandietur, non si minabitur, non si inani sono vana circumstrepet. [15] 'Quid ergo? non aliquando commodius est et carere convicio?' Fateor; itaque ego ex hoc loco migrabo. Experiri et exercere me volui: quid necesse est diutius torqueri, cum tam facile remedium Ulixes sociis etiam adversus Sirenas invenerit Vale.

LVII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Cum a Bais deberem Neapolim repetere, facile credidi tempestatem esse, ne iterum navem experirer; et tantum luti tota via fuit ut possim videri nihilominus navigasse. Totum athletarum fatum mihi illo die perpetiendum fuit: a ceromate nos haphe excepit in crypta Neapolitana. [2] Nihil illo carcere longius, nihil illis facibus obscurius, quae nobis praestant non ut per tenebras videamus, sed ut ipsas. Ceterum etiam si locus haberet lucem, pulvis auferret, in aperto quoque res gravis et molesta: quid illic, ubi in se volutatur et, cum sine ullo spiramento sit inclusus, in ipsos a quibus excitatus est recidit? Duo incommoda inter sc contraria simul pertulimus: eadem via, eodem die et luto et pulvere laboravimus.

[3] Aliquid tamen mihi illa obscuritas quod cogitarem dedit: sensi quendam ictum animi et sine metu mutationem quam insolitae rei novitas simul ac foeditas fecerat. Non de me nunc tecum loquor, qui multum ab homine tolerabili, nedum a perfecto absum, sed de illo in quem fortuna ius perdidit: huius quoque ferietur animus, mutabitur color. [4] Quaedam enim, mi Lucili, nulla effugere virtus potest; admonet illam natura mortalitatis suae. Itaque et vultum adducet ad tristia et inhorrescet ad subita et caligabit, si vastam altitudinem in crepidine eius constitutus despexerit: non est hoc timor, sed naturalis affectio inexpugnabilis rationi. [5] Itaque fortes quidam et paratissimi fundere suum sanguinem alienum videre non possunt; quidam ad vulneris novi, quidam ad veteris et purulenti tractationem inspectionemque succidunt ac linquuntur animo; alii gladium facilius recipiunt quam vident. [6] Sensi ergo, ut dicebam, quandam non quidem perturbationem, sed mutationem: rursus ad primum conspectum redditae lucis alacritas rediit incogitata et iniussa. Illud deinde mecum loqui coepi, quam inepte quaedam magis aut minus timeremus, cum omnium idem finis esset. Quid enim interest utrum supra aliquem vigilarium ruat an mons? nihil invenies. Erunt tamen qui hanc ruinam magis timeant, quamvis utraque mortifera aeque sit; adeo non effectu, sed efficientia timor spectat.

[7] Nunc me putas de Stoicis dicere, qui existimant animam hominis magno pondere extriti permanere non posse et statim spargi, quia non fuerit illi exitus liber? Ego vero non facio: qui hoc dicunt videntur mihi errare. [8] Quemadmodum flamma non potest opprimi - nam circa id diffugit quo urgetur -, quemadmodum aer verbere atque ictu non laeditur, ne scinditur quidem, sed circa id cui cessit refunditur, sic animus, qui ex tenuissimo constat, deprehendi non potest nec intra corpus effligi, sed beneficio subtilitatis suae per ipsa quibus premitur erumpit. Quomodo fulmini, etiam cum latissime percussit ac fulsit, per exiguum foramen est reditus, sic animo, qui adhuc tenuior est igne, per omne corpus fuga est. [9] Itaque de illo quaerendum est, an possit immortalis esse. Hoc quidem certum habe: si superstes est corpori, opteri illum nullo genere posse, [propter quod non perit] quoniam nulla immortalitas cum exceptione est, nec quicquam noxium aeterno est. Vale.

LVIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quanta verborum nobis paupertas, immo egestas sit, numquam magis quam hodierno die intellexi. Mille res inciderunt, cum forte de Platone loqueremur, quae nomina desiderarent nec haberent, quaedam vero <quae> cum habuissent fastidio nostro perdidissent. Quis autem ferat in egestate fastidium? [2] Hunc quem Graeci 'oestron' vocant, pecora peragentem et totis saltibus dissipantem, 'asilum' nostri vocabant. Hoc Vergilio licet credas:

est lucum Silari iuxta ilicibusque virentem
plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, oestrum Grai vertere vocantes,
asper, acerba sonans, quo tota exterrita silvis
diffugiunt armenta.

[3] Puto intellegi istud verbum interisse. Ne te longe differam, quaedam simplicia in usu erant, sicut 'cernere ferro inter se' dicebant. Idem Vergilius hoc probabit tibi:

ingentis, genitos diversis partibus orbis,
inter se coiisse viros et cernere ferro.

Quod nunc 'decernere' dicimus: simplicis illius verbi usus amissus est. [4] Dicebant antiqui 'si iusso', id est 'iussero'. Hoc nolo mihi credas, sed eidem Vergilio:

cetera, qua iusso, mecum manus inferat arma.

[5] Non id ago nunc hac diligentia ut ostendam quantum tempus apud grammaticum perdiderim, sed ut ex hoc intellegas quantum apud Ennium et Accium verborum situs occupaverit, cum apud hunc quoque, qui cotidie excutitur, aliqua nobis subducta sint. [6] 'Quid tibi' inquis 'ista praeparatio vult? quo spectat?' Non celabo te: cupio, si fieri potest, propitiis auribus tuis 'essentiam' dicere; si minus, dicam et iratis. Ciceronem auctorem huius verbi habeo, puto locupletem; si recentiorem quaeris, Fabianum, disertum et elegantem, orationis etiam ad nostrum fastidium nitidae. Quid enim fiet, mi Lucili? quomodo dicetur 'ousia', res necessaria, natura continens fundamentum omnium? Rogo itaque permittas mihi hoc verbo uti. Nihilominus dabo operam ut ius a te datum parcissime exerceam; fortasse contentus ero mihi licere. [7] Quid proderit facilitas tua, cum ecce id nullo modo Latine exprimere possim propter quod linguae nostrae convicium feci? Magis damnabis angustias Romanas, si scieris unam syllabam esse quam mutare non possum. Quae sit haec quaeris? 'to on'. Duri tibi videor ingenii: in medio positum, posse sic transferri ut dicam 'quod est'. Sed multum interesse video: cogor verbum pro vocabulo ponere; sed si ita necesse est, ponam 'quod est'.

[8] Sex modis hoc a Platone dici amicus noster, homo eruditissimus, hodierno die dicebat. Omnes tibi exponam, si ante indicavero esse aliquid genus, esse et speciem. Nunc autem primum illud genus quaerimus ex quo ceterae species suspensae sunt, a quo nascitur omnis divisio, quo universa comprensa sunt. Invenietur autem si coeperimus singula retro legere; sic enim perducemur ad primum. [9] Homo species est, ut Aristoteles ait; equus species est; canis species est. Ergo commune aliquod quaerendum est his omnibus vinculum, quod illa complectatur et sub se habeat. Hoc quid est? animal. Ergo genus esse coepit horum omnium quae modo rettuli - hominis, equi, canis - animal. [10] Sed quaedam [quae] animum habent nec sunt animalia; placet enim satis et arbustis animam inesse; itaque et vivere illa et mori dicimus. Ergo animantia superiorem tenebunt locum, quia et animalia in hac forma sunt et sata. Sed quaedam anima carent, ut saxa; itaque erit aliquid animantibus antiquius, corpus scilicet. Hoc sic dividam ut dicam corpora omnia aut animantia esse aut inanima. [11] Etiam nunc est aliquid superius quam corpus; dicimus enim quaedam corporalia esse, quaedam incorporalia. Quid ergo erit ex quo haec deducantur? illud cui nomen modo parum proprium imposuimus, ' quodest' Sic enim in species secabitur ut dicamus: ' quodest' aut corporale est aut incorporale. [12] Hoc ergo est genus primum et antiquissimum et, ut ita dicam, generale; cetera genera quidem sunt, sed specialia. Tamquam homo genus est; habet enim in se nationum species, Graecos, Romanos, Parthos; colorum, albos, nigros, flavos; habet singulos, Catonem, Ciceronem, Lucretium. Ita qua multa continet, in genus cadit; qua sub alio est, in speciem. Illud genus ' quodest' generale supra se nihil habet; initium rerum est; omnia sub illo sunt. [13] Stoici volunt superponere huic etiam nunc aliud genus magis principale; de quo statim dicam, si prius illud genus de quo locutus sum merito primum poni docuero, cum sit rerum omnium capax. [14] ' Quodest' in has species divido, ut sint corporalia aut incorporalia; nihil tertium est. Corpus quomodo divido? ut dicam: aut animantia sunt aut inanima. Rursus animantia quemadmodum divido? ut dicam: quaedam animum habent, quaedam tantum animam, at sic: quaedam impetum habent, incedunt, transeunt, quaedam solo affixa radicibus aluntur, crescunt. Rursus animalia in quas species seco? aut mortalia sunt aut immortalia. [15] Primum genus Stoicis quibusdam videtur ' quid,'quare videatur subiciam. 'In rerum' inquiunt ' natura quaedam sunt, quaedam non sunt, et haec autem quae non sunt rerum natura complectitur, quae animo succurrunt, tamquam Centauri, Gigantes et quidquid aliud falsa cogitatione formatum habere aliquam imaginem coepit, quamvis non habeat substantiam.'

[16] Nunc ad id quod tibi promisi revertor, quomodo quaecumque sunt in sex modos Plato partiatur. Primum illud ' quodest' nec visu nec tactu nec ullo sensu comprenditur: cogitabile est. Quod generaliter est, tamquam homo generalis, sub oculos non venit; sed specialis venit, ut Cicero et Cato. Animal non videtur: cogitatur. Videtur autem species eius, equus et canis. [17] Secundum ex his quae sunt ponit Plato quod eminet et exsuperat omnia; hoc ait per excellentiam esse. Poeta communiter dicitur - omnibus enim versus facientibus hoc nomen est - sed iam apud Graecos in unius notam cessit: Homerum intellegas, cum audieris poetam. Quid ergo hoc est? deus scilicet, maior ac potentior cunctis. [18] Tertium genus est eorum quae proprie sunt; innumerabilia haec sunt, sed extra nostrum posita conspectum. Quae sint interrogas? Propria Platonis supellex est: ' ideas' vocat, ex quibus omnia quaecumque videmus fiunt et ad quas cuncta formantur. Hae immortales, immutabiles, inviolabiles sunt. [19] Quid sit idea, id est quid Platoni esse videatur, audi: 'idea est eorum quae natura fiunt exemplar aeternum' Adiciam definitioni interpretationem, quo tibi res apertior fiat. Volo imaginem tuam facere. Exemplar picturae te habeo, ex quo capit aliquem habitum mens nostra quem operi suo imponat; ita illa quae me docet et instruit facies, a qua petitur imitatio, idea est. Talia ergo exemplaria infinita habet rerum natura, hominum, piscium,

arborum, ad quae quodcumque fieri ab illa debet exprimitur. [20] Quartum locum habebit idos. Quid sit hoc idos attendas oportet, et Platoni imputes, non mihi, hanc rerum difficultatem; nulla est autem sine difficultate subtilitas. Paulo ante pictoris imagine utebar. Ille cum reddere Vergilium coloribus vellet, ipsum intuebatur. Idea erat Vergilii facies, futuri operis exemplar; ex hac quod artifex trahit et operi suo imposuit idos est. Quid intersit quaeris? Alterum exemplar est, alterum forma ab exemplari sumpta et operi imposita; alteram artifex imitatur, alteram facit. Habet aliquam faciem statua: haec est idos. Habet aliquam faciem exemplar ipsum quod intuens opifex statuam figuravit: haec idea est. Etiam nunc si aliam desideras distinctionem, idos in opere est, idea extra opus, nec tantum extra opus est, sed ante opus. [22] Quintum genus est eorum quae communiter sunt; haec incipiunt ad nos pertinere; hic sunt omnia, homines, pecora, res. Sextum genus <est> eorum quae quasi sunt, tamquam inane, tamquam tempus.

Quaecumque videmus aut tangimus Plato in illis non numerat quae esse proprie putat; fluunt enim et in assidua deminutione atque adiectione sunt. Nemo nostrum idem est in senectute qui fuit iuvenis; nemo nostrum est idem mane qui fuit pridie. Corpora nostra rapiuntur fluminum more. Quidquid vides currit cum tempore; nihil ex iis quae videmus manet; ego ipse, dum loquor mutari ista, mutatus sum. [23] Hoc est quod ait Heraclitus: 'in idem flumen bis descendimus et non descendimus' Manet enim idem fluminis nomen, aqua transmissa est. Hoc in amne manifestius est quam in homine; sed nos quoque non minus velox cursus praetervehit, et ideo admiror dementiam nostram, quod tantopere amamus rem fugacissimam, corpus, timemusque ne quando moriamur, cum omne momentum mors prioris habitus sit: vis tu non timere ne semel fiat quod cotidie fit! [24] De homine dixi, fluvida materia et caduca et omnibus obnoxia causis: mundus quoque, aeterna res et invicta, mutatur nec idem manet. Quamvis enim omnia in sc habeat quae habuit, aliter habet quam habuit: ordinem mutat.

[25] ' Quidista' inquis ' mihi subtilitas proderit?' Si me interrogas, nihil; sed quemadmodum ille caelator oculos diu intentos ac fatigatos remittit atque avocat et, ut dici solet, pascit, sic nos animum aliquando debemus relaxare et quibusdam oblectamentis reficere. Sed ipsa oblectamenta opera sint; ex his quoque, si observaveris, sumes quod possit fieri salutare. [26] Hoc ego, Lucili, facere soleo: ex omni notione, etiam si a philosophia longissime aversa est, eruere aliquid conor et utile efficere. Quid istis quae modo tractavimus remotius a reformatione morum? quomodo meliorem me facere ideae Platonicae possunt? quid ex istis traham quod cupiditates meas comprimat? Vel hoc ipsum, quod omnia ista quae sensibus serviunt, quae nos accendunt et irritant, negat Plato ex iis esse quae vere sint. [27] Ergo ista imaginaria sunt et ad tempus aliquam faciem ferunt, nihil horum stabile nec solidum est; et nos tamen cupimus tamquam aut semper futura aut semper habituri. Imbecilli fluvidique inter vana constitimus: ad illa mittamus animum quae aeterna sunt. Miremur in sublimi volitantes rerum omnium formas deumque inter illa versantem et hoc providentem, quemadmodum quae immortalia facere non potuit, quia materia prohibebat, defendat a morte ac ratione vitium corporis vincat. [28] Manent enim cuncta, non quia aeterna sunt, sed quia defenduntur cura regentis: immortalia tutore non egerent. Haec conservat artifex fragilitatem materiae vi sua vincens. Contemnamus omnia quae adeo pretiosa non sunt ut an sint omnino dubium sit. [29] Illud simul cogitemus, si mundum ipsum, non minus mortalem quam nos sumus, providentia periculis eximit, posse aliquatenus nostra quoque providentia longiorem prorogari huic corpusculo moram, si voluptates, quibus pars maior perit, potuerimus regere et coercere. [30] Plato ipse ad senectutem se diligentia protulit. Erat quidem corpus validum ac forte sortitus et illi nomen latitudo pectoris fecerat, sed navigationes ac pericula multum detraxerant viribus; parsimonia tamen et eorum quae aviditatem evocant modus et diligens sui tutela perduxit illum ad senectutem multis prohibentibus

causis. [31] Nam hoc scis, puto, Platoni diligentiae suae beneficio contigisse quod natali suo decessit et annum unum atque octogensimum implevit sine ulla deductione. Ideo magi, qui forte Athenis erant, immolaverunt defuncto, amplioris fuisse sortis quam humanae rati, quia consummasset perfectissimum numerum, quem novem novies multiplicata componunt. Non dubito quin paratus sis et paucos dies ex ista summa et sacrificium remittere. [32] Potest frugalitas producere senectutem, quam ut non puto concupiscendam, ita ne recusandam quidem; iucundum est secum esse quam diutissime, cum quis se dignum quo frueretur effecit.

Itaque de isto feremus sententiam, an oporteat fastidire senectutis extrema et finem non opperiri sed manu facere. Prope est a timente qui fatum segnis exspectat, sicut ille ultra modum deditus vino est qui amphoram exsiccat et faecem quoque exsorbet. [33] De hoc tamen quaeremus, pars summa vitae utrum faex sit an liquidissimum ac purissimum quiddam, si modo mens sine iniuria est et integri sensus animum iuvant nec defectum et praemortuum corpus est; plurimum enim refert, vitam aliquis extendat an mortem. [34] At si inutile ministeriis corpus est, quidni oporteat educere animum laborantem? et fortasse paulo ante quam debet faciendum est, ne cum fieri debebit facere non possis; et cum maius periculum sit male vivendi quam cito moriendi, stultus est qui non exigua temporis mercede magnae rei aleam redimit. Paucos longissima senectus ad mortem sine iniuria pertulit, multis iners vita sine usu sui iacuit: quanto deinde crudelius iudicas aliquid ex vita perdidisse quam ius finiendae? [35] Noli me invitus audire, tamquam ad te iam pertineat ista sententia, et quid dicam aestima: non relinquam senectutem, si me totum mihi reservabit, totum autem ab illa parte meliore; at si coeperit concutere mentem, si partes eius convellere, si mihi non vitam reliquerit sed animam, prosiliam ex aedificio putri ac ruenti. [36] Morbum morte non fugiam, dumtaxat sanabilem nec officientem animo. Non afferam mihi manus propter dolorem: sic mori vinci est. Hunc tamen si sciero perpetuo mihi esse patiendum, exibo, non propter ipsum, sed quia impedimento mihi futurus est ad omne propter quod vivitur; imbecillus est et ignavus qui propter dolorem moritur, stultus qui doloris causa vivit.

[37] Sed in longum exeo; est praeterea materia quae ducere diem possit: et quomodo finem imponere vitae poterit qui epistulae non potest? Vale ergo: quod libentius quam mortes meras lecturus es. Vale.

LIX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Magnam ex epistula tua percepi voluptatem; permitte enim mihi uti verbis publicis nec illa ad significationem Stoicam revoca. Vitium esse voluptatem credimus. Sit sane; ponere tamen illam solemus ad demonstrandam animi hilarem affectionem. [2] Scio, inquam, et voluptatem, si ad nostrum album verba derigimus, rem infamem esse et gaudium nisi sapienti non contingere; est enim animi elatio suis bonis verisque fidentis. Vulgo tamen sic loquimur ut dicamus magnum gaudium nos ex illius consulatu aut nuptiis aut ex partu uxoris percepisse, quae adeo non sunt gaudia ut saepe initia futurae tristitiae sint; gaudio autem iunctum est non desinere nec in contrarium verti. [3] Itaque cum dicit Vergilius noster

et mala mentis
gaudia,

diserte quidem dicit, sed parum proprie; nullum enim malum gaudium est. Voluptatibus hoc nomen imposuit et quod voluit expressit; significavit enim homines malo suo laetos. [4] Tamen ego non immerito dixeram cepisse me magnam ex epistula tua voluptatem; quamvis enim ex honesta causa imperitus homo gaudeat, tamen affectum eius impotentem et in diversum statim inclinaturum voluptatem voco, opinione falsi boni motam, immoderatam et immodicam.

Sed ut ad propositum revertar, audi quid me in epistula tua delectaverit: habes verba in potestate, non effert te oratio nec longius quam destinasti trahit. [5] Multi sunt qui ad id quod non proposuerant scribere alicuius verbi placentis decore vocentur, quod tibi non evenit: pressa sunt omnia et rei aptata; loqueris quantum vis et plus significas quam loqueris. Hoc maioris rei indicium est: apparet animum quoque nihil habere supervacui, nihil tumidi. [6] Invenio tamen translationes verborum ut non temerarias ita quae periculum sui fecerint; invenio imagines, quibus si quis nos uti vetat et poetis illas solis iudicat esse concessas, neminem mihi videtur ex antiquis legisse, apud quos nondum captabatur plausibilis oratio: illi, qui simpliciter et demonstrandae rei causa eloquebantur, parabolis referti sunt, quas existimo necessarias, non ex eadem causa qua poetis, sed ut imbecillitas nostrae adminicula sint, ut et dicentem et audientem in rem praesentem adducant.

[7] Sextium ecce cum maxime lego, virum acrem, Graecis verbis, Romanis moribus philosophantem. Movit me imago ab illo posita: ire quadrato agmine exercitum, ubi hostis ab omni parte suspectus est, pugnae paratum. 'Idem' inquit 'sapiens facere debet: omnis virtutes suas undique expandat, ut ubicumque infesti aliquid orietur, illic parata praesidia sint et ad nutum regentis sine tumultu respondeant.' Quod in exercitibus iis quos imperatores magni ordinant fieri videmus, ut imperium ducis simul omnes copiae sentiant, sic dispositae ut signum ab uno datum peditem simul equitemque percurrat, hoc aliquanto magis necessarium esse nobis ait. [8] Illi enim saepe hostem timuere sine causa, tutissimumque illis iter quod suspectissimum fuit: nihil stultitia pacatum habet; tam superne illi metus est quam infra; utrumque trepidat latus; sequuntur pericula et occurrunt; ad omnia pavet, imparata est et ipsis terretur auxiliis. Sapiens autem, ad omnem incursum munitus, intentus, non si paupertas, non si luctus, non si ignominia, non si dolor impetum faciat, pedem referet: interritus et contra illa ibit et inter illa. [9] Nos multa alligant, multa debilitant. Diu in istis vitiis iacuimus, elui difficile est; non enim inquinati sumus sed infecti.

Ne ab alia imagine ad aliam transeamus, hoc quaeram quod saepe mecum dispicio, quid ita nos stultitia tam pertinaciter teneat? Primo quia non fortiter illam repellimus nec toto ad salutem impetu nitimur, deinde quia illa quae a sapientibus viris reperta sunt non satis credimus nec apertis pectoribus haurimus leviterque tam magnae rei insistimus. [10] Quemadmodum autem potest aliquis quantum satis sit adversus vitia discere, qui quantum a vitiis vacat discit? Nemo nostrum in altum descendit; summa tantum decerpsimus et exiguum temporis inpendisse philosophiae satis abundeque occupatis fuit. [11] Illud praecipue inpedit, quod cito nobis placemus; si invenimus qui nos bonos viros dicat, qui prudentes, qui sanctos, adgnoscimus. Non sumus modica laudatione contenti: quidquid in nos adulatio sinc pudore congessit tamquam debitum prendimus. Optimos nos esse, sapientissimos adfirmantibus adsentimur, cum sciamus illos saepe multa mentiri; adeoque indulgemus nobis ut laudari velimus in id cu: contraria cum maxime facimus. Mitissimum ille se in

ipsis suppliciis audit, in rapinis liberalissimum et in ebrietatibus ac libidinibus temperantissimum; sequitur itaque ut ideo mutari nolimus quia nos optimos esse credidimus. [12] Alexander cum iam in India vagaretur et gentes ne finitimis quidem satis notas bello vastaret, in obsidione cuiusdam urbis, <dum> circumit muros et inbecillissima moenium quaerit, sagitta ictus diu persedere et incepta agere perseveravit. Deinde cum represso sanguine sicci vulneris dolor cresceret et crus suspensum equo paulatim obtorpuisset, coactus absistere ' omnes' inquit ' iuerunt esse me Iovis filium, sed vulnus hoc hominem esse me clamat' .[13] Idem nos faciamus. Pro sua quemque portione adulatio infatuat: dicamus, ' vosquidem dicitis me prudentem esse, ego autem video quam multa inutilia concupiscam, nocitura optem. Ne hoc quidem intellego quod animalibus satietas monstrat, quis cibo debeat esse, quis potioni modus; quantum capiam adhuc nescio.'

[14] Iam docebo quemadmodum intellegas te non esse sapientem. Sapiens ille plenus est gaudio, hilaris et placidus, inconcussus; cum dis ex pari vivit. Nunc ipse te consule: si numquam maestus es, <si> nulla spes animum tuum futuri exspectatione sollicitat, si per dies noctesque par et aequalis animi tenor erecti et placentis sibi est, pervenisti ad humani boni summam; sed si appetis voluptates et undique et cmnes, scito tantum tibi ex sapientia quantum ex gaudio deesse. Ad hoc cupis pervenire, sed erras, qui inter divitias illuc venturum esse te speras, inter honores, id est gaudium inter sollicitudines quaeris: ista, quae sic petis tamquam datura laetitiam ac voluptatem, causae dolorum sunt. [15] Omnes, inquam, illo tendunt ad gaudium, sed unde stabile magnumque consequantur ignorant: ille ex conviviis et luxuria, ille ex ambitione et circumfusa clientium turba, ille ex amica, alius ex studiorum liberalium vana ostentatione et nihil sanantibus litteris - omnes istos oblectamenta fallacia et brevia decipiunt, sicut ebrietas, quae unius horae hilarem insaniam longi temporis taedio pensat, sicut plausus et acclamationis secundae favor, qui magna sollicitudine et partus est et expiandus. [16] Hoc ergo cogita, hunc esse sapientiae effectum, gaudii aequalitatem. Talis est sapientis animus qualis mundus super lunam: semper illic serenum est. Habes ergo et quare velis sapiens esse, si numquam sine gaudio est. Gaudium hoc non nascitur nisi ex virtutum conscientia: non potest gaudere nisi fortis, nisi iustus, nisi temperans. [17] ' Quidergo' inquis, 'stulti ac mali non gaudent?' Non magis quam praedam nancti leones: cum fatigaverunt se vino ac libidinibus, cum illos nox inter vitia defecit, cum voluptates angusto corpori ultra quam capiebat ingestae suppurare coeperunt, tunc exclamant miseri Vergilianum illum versum:

namque ut supremam falsa inter gaudia noctem
egerimus nosti.

[18] Omnem luxuriosi noctem inter falsa gaudia et quidem tamquam supremam agunt: illud gaudium quod deos deorumque aemulos sequitur non interrumpitur, non desinit; desineret, si sumptum esset aliunde. Quia non est alieni muneris, ne arbitrii quidem alieni est: quod non dedit fortuna non eripit. Vale.

LX0 SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Queror, litigo, irascor. Etiam nunc optas quod tibi optavit nutrix tua aut paedagogus aut mater? nondum intellegis quantum mali optaverint? O quam inimica nobis sunt vota nostrorum! eo quidem inimiciora quo cessere felicius. Iam non admiror si omnia nos a prima pueritia mala sequuntur: inter

exsecrationes parentum crevimus. Exaudiant di quandoque nostram pro nobis vocem gratuitam. [2] Quousque poscemus aliquid deos? [quasi] ita nondum ipsi alere nos possumus? Quamdiu sationibus implebimus magnarum urbium campos? quamdiu nobis populus metet? quamdiu unius mensae instrumentum multa navigia et quidem non ex uno mari subvehent? Taurus paucissimorum iugerum pascuo impletur; una silva elephantis pluribus sufficit: homo et terra et mari pascitur. [3] Quid ergo? tam insatiabilem nobis natura alvum dedit, cum tam modica corpora dedisset, ut vastissimorum edacissimorumque animalium aviditatem vinceremus? Minime; quantulum est enim quod naturae datur! Parvo illa dimittitur: non fames nobis ventris nostri magno constat sed ambitio. [4] Hos itaque, ut ait Sallustius, ' ventri oboedientes' animalium loco numeremus, non hominum, quosdam vero ne animalium quidem, sed mortuorum. Vivit is qui multis usui est, vivit is qui se utitur; qui vero latitant et torpent sic in domo sunt quomodo in conditivo. Horum licet in limine ipso nomen marmori inscribas: mortem suam antecesserunt. Vale.

LXI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Desinamus quod voluimus velle. Ego certe id ago <ne> senex eadem velim quae puer volui. In hoc unum eunt dies, in hoc noctes, hoc opus meum est, haec cogitatio, imponere veteribus malis finem. Id ago ut mihi instar totius vitae dies sit; nec mehercules tamquam ultimum rapio, sed sic illum aspicio tamquam esse vel ultimus possit. [2] Hoc animo tibi hanc epistulam scribo, tamquam me cum maxime scribentem mors evocatura sit; paratus exire sum, et ideo fruar vita quia quam diu futurum hoc sit non nimis pendeo. Ante senectutem curavi ut bene viverem, in senectute ut bene moriar; bene autem mori est libenter mori. [3] Da operam ne quid umquam invitus facias: quidquid necesse futurum est repugnanti, id volenti necessitas non est. Ita dico: qui imperia libens excipit partem acerbissimam servitutis effugit, facere quod nolit; non qui iussus aliquid facit miser est, sed qui invitus facit. Itaque sic animum componamus ut quidquid res exiget, id velimus, et in primis ut finem nostri sine tristitia cogitemus. [4] Ante ad mortem quam ad vitam praeparandi sumus. Satis instructa vita est, sed nos in instrumenta eius avidi sumus; deesse aliquid nobis videtur et semper videbitur: ut satis vixerimus, nec anni nec dies faciunt sed animus. Vixi, Lucili carissime, quantum satis erat; mortem plenus exspecto. Vale.

LXII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Mentiuntur qui sibi obstare ad studia liberalia turbam negotiorum videri volunt: simulant occupationes et augent et ipsi se occupant. Vaco, Lucili, vaco, et ubicumque sum, ibi meus sum. Rebus enim me non trado sed commodo, nec consector perdendi temporis causas; et quocumque constiti loco, ibi cogitationes meas tracto et aliquid in animo salutare converso. [2] Cum me amicis dedi, non tamen mihi abduco nec cum illis moror quibus me tempus aliquod congregavit aut causa ex officio nata civili, sed cum optimo quoque sum; ad illos, in quocumque loco, in quocumque saeculo fuerunt, animum meum mitto. [3] Demetrium, virorum optimum, mecum circumfero et relictis conchyliatis cum illo seminudo loquor, illum admiror. Quidni admirer? vidi nihil ei deesse. Contemnere aliquis omnia potest, omnia habere nemo potest: brevissima ad divitias per contemptum divitiarum via est. Demetrius autem noster sic vivit, non tamquam contempserit omnia, sed tamquam aliis habenda permiserit. Vale.

Liber VII

LXIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Moleste fero decessisse Flaccum, amicum tuum, plus tamen aequo dolere te nolo. Illud, ut non doleas, vix audebo exigere; et esse melius scio. Sed cui ista firmitas animi continget nisi iam multum supra fortunam elato? illum quoque ista res vellicabit, sed tantum vellicabit. Nobis autem ignosci potest prolapsis ad lacrimas, si non nimiae decucurrerunt, si ipsi illas repressimus. Nec sicci sint oculi amisso amico nec fluant; lacrimandum est, non plorandum. [2] Duram tibi legem videor ponere, cum poetarum Graecorum maximus ius flendi dederit in unum dumtaxat diem, cum dixerit etiam Niobam de cibo cogitasse? Quaeris unde sint lamentationes, unde immodici fletus? per lacrimas argumenta desiderii quaerimus et dolorem non sequimur sed ostendimus; nemo tristis sibi est. O infelicem stultitiam! est aliqua et doloris ambitio. [3] ' Quidergo?' inquis 'obliviscar amici?' Brevem illi apud te memoriam promittis, si cum dolore mansura est: iam istam frontem ad risum quaelibet fortuita res transferet. Non differo in longius tempus quo desiderium omne mulcetur, quo etiam acerrimi luctus residunt: cum primum te observare desieris, imago ista tristitiae discedet. Nunc ipse custodis dolorem tuum; sed custodienti quoque elabitur, eoque citius quo est acrior desinit. [4] Id agamus ut iucunda nobis amissorum fiat recordatio. Nemo libenter ad id redit quod non sine tormento cogitaturus est, sicut illud fieri necesse est, ut cum aliquo nobis morsu amissorum quos amavimus nomen occurrat; sed hic quoque morsus habet suam voluptatem. [5] Nam, ut dicere solebat Attalus noster, 'sic amicorum defunctorum memoria iucunda est quomodo poma quaedam sunt suaviter aspera, quomodo in vino nimis veteri ipsa nos amaritudo delectat; cum vero intervenit spatium, omne quod angebat exstinguitur et pura ad nos voluptas venit' [6] Si illi credimus, 'amicos incolumes cogitare melle ac placenta frui est: eorum qui fuerunt retractatio non sine acerbitate quadam iuvat. Quis autem negaverit haec acria quoque et habentia austeritatis aliquid stomachum excitare?' [7] Ego non idem sentio: mihi amicorum defunctorum cogitatio dulcis ac blanda est; habui enim illos tamquam amissurus, amisi tamquam habeam.

Fac ergo, mi Lucili, quod aequitatem tuam decet, desine beneficium fortunae male interpretari: abstulit, sed dedit. [8] Ideo amicis avide fruamur quia quamdiu contingere hoc possit incertum est. Cogitemus quam saepe illos reliquerimus in aliquam peregrinationem longinquam exituri, quam saepe eodem morantes loco non viderimus: intellegemus plus nos temporis in vivis perdidisse. [9] Feras autem hos qui neglegentissime amicos habent, miserrime lugent, nec amant quemquam nisi perdiderunt? ideoque tunc effusius maerent quia verentur ne dubium sit an amaverint; sera indicia affectus sui quaerunt. [10] Si habemus alios amicos, male de iis et meremur et existimamus, qui parum valent in unius elati solacium; si non habemus, maiorem iniuriam ipsi nobis fecimus quam a fortuna accepimus: illa unum abstulit, nos quemcumque non fecimus. [11] Deinde ne unum quidem nimis amavit qui plus quam unum amare non potuit. Si quis despoliatus amissa unica tunica complorare se malit quam circumspicere quomodo frigus effugiat et aliquid inveniat quo tegat scapulas, nonne tibi videatur stultissimus? Quem amabas extulisti: quaere quem ames. Satius est amicum reparare quam flere.

[12] Scio pertritum iam hoc esse quod adiecturus sum, non ideo tamen praetermittam quia ab

omnibus dictum est: finem dolendi etiam qui consilio non fecerat tempore invenit. Turpissimum autem est in homine prudente remedium maeroris lassitudo maerendi: malo relinquas dolorem quam ab illo relinquaris; et quam primum id facere desiste quod, etiam si voles, diu facere non poteris. [13] Annum feminis ad lugendum constituere maiores, non ut tam diu lugerent, sed ne diutius: viris nullum legitimum tempus est, quia nullum honestum. Quam tamen mihi ex illis mulierculis dabis vix retractis a rogo, vix a cadavere revulsis, cui lacrimae in totum mensem duraverint? Nulla res citius in odium venit quam dolor, qui recens consolatorem invenit et aliquos ad se adducit, inveteratus vero deridetur, nec immerito; aut enim simulatus aut stultus est.

[14] Haec tibi scribo, is qui Annaeum Serenum carissimum mihi tam immodice flevi ut, quod minime velim, inter exempla sim eorum quos dolor vicit. Hodie tamen factum meum damno et intellego maximam mihi causam sic lugendi fuisse quod numquam cogitaveram mori eum ante me posse. Hoc unum mihi occurrebat, minorem esse et multo minorem - tamquam ordinem fata servarent! [15] Itaque assidue cogitemus de nostra quam omnium quos diligimus mortalitate. Tunc ego debui dicere, 'minor est Serenus meus: quid ad rem pertinet? post me mori debet, sed ante me potest' Quia non feci, imparatum subito fortuna percussit. Nunc cogito omnia et mortalia esse et incerta lege mortalia; hodie fieri potest quidquid umquam potest. [16] Cogitemus ergo, Lucili carissime, cito nos eo perventuros quo illum pervenisse maeremus; et fortasse, si modo vera sapientium fama est recipitque nos locus aliquis, quem putamus perisse praemissus est. Vale.

LXIV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Fuisti here nobiscum. Potes queri, si here tantum; ideo adieci ' nobiscum'; mecum enim semper es. Intervenerant quidam amici propter quos maior fumus fieret, non hic qui erumpere ex lautorum culinis et terrere vigiles solet, sed hic modicus qui hospites venisse significet. [2] Varius nobis fuit sermo, ut in convivio, nullam rem usque ad exitum adducens sed aliunde alio transiliens. Lectus est deinde liber Quinti Sextii patris, magni, si quid mihi credis, viri, et licet neget Stoici. [3] Quantus in illo, di boni, vigor est, quantum animi! Hoc non in omnibus philosophis invenies: quorundam scripta clarum habentium nomen exanguia sunt. Instituunt, disputant, cavillantur, non faciunt animum quia non habent: cum legeris Sextium, dices, 'vivit, viget, liber es, supra hominem est, dimittit me plenum ingentis fiduciae' [4] In qua positione mentis sim cum hunc lego fatebor tibi: libet omnis casus provocare, libet exclamare, 'quid cessas, fortuna? congredere: paratum vides' . Illius animum induo qui quaerit ubi se experiatur, ubi virtutem suam ostendat,

spumantemque dari pecora inter inertia votis
optat aprum aut fulvum descendere monte leonem.

[5] Libet aliquid habere quod vincam, cuius patientia exercear. Nam hoc quoque egregium Sextius habet, quod et ostendet tibi beatae vitae magnitudinem et desperationem eius non faciet: scies esse illam in excelso, sed volenti penetrabilem. [6] Hoc idem virtus tibi ipsa praestabit, ut illam admireris et tamen speres. Mihi certe multum auferre temporis solet contemplatio ipsa sapientiae; non aliter illam intueor obstupefactus quam ipsum interim mundum, quem saepe tamquam spectator

novus video. [7] Veneror itaque inventa sapientiae inventoresque; adire tamquam multorum hereditatem iuvat. Mihi ista acquisita, mihi laborata sunt. Sed agamus bonum patrem familiae, faciamus ampliora quae accepimus; maior ista hereditas a me ad posteros transeat. Multum adhuc restat operis multumque restabit, nec ulli nato post mille saecula praecludetur occasio aliquid adhuc adiciendi. [8] Sed etiam si omnia a veteribus inventa sunt, hoc semper novum erit, usus et inventorum ab aliis scientia ac dispositio. Puta relicta nobis medicamenta quibus sanarentur oculi: non opus est mihi alia quaerere, sed haec tamen morbis et temporibus aptanda sunt. Hoc asperitas oculorum collevatur; hoc palpebrarum crassitudo tenuatur; hoc vis subita et umor avertitur; hoc acuetur visus: teras ista oportet et eligas tempus, adhibeas singulis modum. Animi remedia inventa sunt ab antiquis; quomodo autem admoveantur aut quando nostri operis est quaerere. [9] Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt. Suspiciendi tamen sunt et ritu deorum colendi. Quidni ego magnorum virorum et imagines habeam incitamenta animi et natales celebrem? quidni ego illos honoris causa semper appellem? Quam venerationem praeceptoribus meis debeo, eandem illis praeceptoribus generis humani, a quibus tanti boni initia fluxerunt. [10] Si consulem videro aut praetorem, omnia quibus honor haberi honori solet faciam: equo desiliam, caput adaperiam, semita cedam. Quid ergo? Marcum Catonem utrumque et Laelium Sapientem et Socraten cum Platone et Zenonem Cleanthenque in animum meum sine dignatione summa recipiam ? Ego vero illos veneror et tantis nominibus semper assurgo. Vale.

LXV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Hesternum diem divisi cum mala valetudine: antemeridianum illa sibi vindicavit, postmeridiano mihi cessit. Itaque lectione primum temptavi animum; deinde, cum hanc recepisset, plus illi imperare ausus sum, immo permittere: aliquid scripsi et quidem intentius quam soleo, dum cum materia difficili contendo et vinci nolo, donec intervenerunt amici qui mihi vim afferrent et tamquam aegrum intemperantem coercerent. [2] In locum stili sermo successit, ex quo eam partem ad te perferam quae in lite est. Te arbitrum addiximus. Plus negotii habes quam existimas: triplex causa est.

Dicunt, ut scis, Stoici nostri duo esse in rerum natura ex quibus omnia fiant, causam et materiam. Materia iacet iners, res ad omnia parata, cessatura si nemo moveat; causa autem, id est ratio, materiam format et quocumque vult versat, ex illa varia opera producit. Esse ergo debet unde fiat aliquid, deinde a quo fiat: hoc causa est, illud materia. [3] Omnis ars naturae imitatio est; itaque quod de universo dicebam ad haec transfer quae ab homine facienda sunt. Statua et materiam habuit quae pateretur artificem, et artificem qui materiae daret faciem; ergo in statua materia aes fuit, causa opifex. Eadem condicio rerum omnium est: ex eo constant quod fit, et ex eo quod facit.

[4] Stoicis placet unam causam esse, id quod facit. Aristoteles putat causam tribus modis dici: ' prima' inquit 'causa est ipsa materia, sine qua nihil potest effici; secunda opifex; tertia est forma, quae unicuique operi imponitur tamquam statuae' .Nam hanc Aristoteles 'idos' vocat. 'Quarta quoque' inquit 'his accedit, propositum totius operis.' [5] Quid sit hoc aperiam. Aes prima statuae causa est; numquam enim facta esset, nisi fuisset id ex quo funderetur ducereturve. Secunda causa artifex est; non potuisset enim aes illud in habitum statuae figurari, nisi accessissent peritae manus.

Tertia causa est forma; neque enim statua ista ' doryphoros' aut ' diadumenos' vocaretur, nisi haec illi esset impressa facies. Quarta causa est faciendi propositum; nam nisi hoc fuisset, facta non esset. [6] Quid est propositum? quod invitavit artificem, quod ille secutus fecit: vel pecunia est haec, si venditurus fabricavit, vel gloria, si laboravit in nomen, vel religio, si donum templo paravit. Ergo et haec causa est propter quam fit: an non putas inter causas facti operis esse numerandum quo remoto factum non esset?

[7] His quintam Plato adicit exemplar, quam ipse 'idean' vocat; hoc est enim ad quod respiciens artifex id quod destinabat effecit. Nihil autem ad rem pertinet utrum foris habeat exemplar ad quod referat oculos an intus, quod ibi ipse concepit et posuit. Haec exemplaria rerum omnium deus intra se habet numerosque universorum quae agenda sunt et modos mente complexus est; plenus his figuris est quas Plato 'ideas' appellat, immortales, immutabiles, infatigabiles. Itaque homines quidem pereunt, ipsa autem humanitas, ad quam homo effingitur, permanet, et hominibus laborantibus, intereuntibus, illa nihil patitur. [8] Quinque ergo causae sunt, ut Plato dicit: id ex quo, id a quo, id in quo, id ad quod, id propter quod; novissime id quod ex his est. Tamquam in statua - quia de hac loqui coepimus - id ex quo aes est, id a quo artifex est, id in quo forma est quae aptatur illi, id ad quod exemplar est quod imitatur is qui facit, id propter quod facientis propositum est, id quod ex istis est ipsa statua <est>. [9] Haec omnia mundus quoque, ut ait Plato, habet: facientem, hic deus est; ex quo fit, haec materia est; formam, haec est habitus et ordo mundi quem videmus; exemplar, scilicet ad quod deus hanc magnitudinem operis pulcherrimi fecit; propositum, propter quod fecit. [10] Quaeris quod sit propositum deo? bonitas. Ita certe Plato ait: 'quae deo faciendi mundum fuit causa? bonus est; bono nulla cuiusquam boni invidia est; fecit itaque quam optimum potuit'.

Fer ergo iudex sententiam et pronuntia quis tibi videatur verisimillimum dicere, non quis verissimum dicat; id enim tam supra nos est quam ipsa veritas.

[11] Haec quae ab Aristotele et Platone ponitur turba causarum aut nimium multa aut nimium pauca comprendit. Nam si quocumque remoto quid effici non potest, id causam iudicant esse faciendi, pauca dixerunt. Ponant inter causas tempus: nihil sine tempore potest fieri. Ponant locum: si non fuerit ubi fiat aliquid, ne fiet quidem. Ponant motum: nihil sine hoc nec fit nec perit; nulla sine motu ars, nulla mutatio est. [12] Sed nos nunc primam et generalem quaerimus causam. Haec simplex esse debet; nam et materia simplex est. Quaerimus quid sit causa? ratio scilicet faciens, id est deus; ista enim quaecumque rettulistis non sunt multae et singulae causae, sed ex una pendent, ex ea quae facit. [13] Formam dicis causam esse? hanc imponit artifex operi: pars causae est, non causa. Exemplar quoque non est causa, sed instrumentum causae necessarium. Sic necessarium est exemplar artifici quomodo scalprum, quomodo lima: sine his procedere ars non potest, non tamen hae partes artis aut causae sunt. [14] ' Propositum' inquit 'artificis, propter quod ad faciendum aliquid accedit, causa est.' Ut sit causa, non est efficiens causa, sed superveniens. Hae autem innumerabiles sunt: nos de causa generali quaerimus. Illud vero non pro solita ipsis subtilitate dixerunt, totum mundum et consummatum opus causam esse; multum enim interest inter opus et causam operis.

[15] Aut fer sententiam aut, quod facilius in eiusmodi rebus est, nega tibi liquere et nos reverti iube. ' Quid te' inquis ' delectat tempus inter ista conterere, quae tibi nullum affectum eripiunt, nullam cupiditatem abigunt?' Ego quidem [peiora] illa ago ac tracto quibus pacatur animus, et me prius

scrutor, deinde hunc mundum. [16] Ne nunc quidem tempus, ut existimas, perdo; ista enim omnia, si non concidantur nec in hanc subtilitatem inutilem distrahantur, attollunt et levant animum, qui gravi sarcina pressus explicari cupit et reverti ad illa quorum fuit. Nam corpus hoc animi pondus ac poena est; premente illo urguetur, in vinclis est, nisi accessit philosophia et illum respirare rerum naturae spectaculo iussit et a terrenis ad divina dimisit. Haec libertas eius est, haec evagatio; subducit interim se custodiae in qua tenetur et caelo reficitur. [17] Quemadmodum artifices [ex] alicuius rei subtilioris quae intentione oculos defetigat, si malignum habent et precarium lumen, in publicum prodeunt et in aliqua regione ad populi otium dedicata oculos libera luce delectant, sic animus in hoc tristi et obscuro domicilio clusus, quotiens potest, apertum petit et in rerum naturae contemplatione requiescit. [18] Sapiens assectatorque sapientiae adhaeret quidem in corpore suo, sed optima sui parte abest et cogitationes suas ad sublimia intendit. Velut sacramento rogatus hoc quod vivit stipendium putat; et ita formatus est ut illi nec amor vitae nec odium sit, patiturque mortalia quamvis sciat ampliora superesse. [19] Interdicis mihi inspectione rerum naturae, a toto abductum redigis in partem? Ego non quaeram quae sint initia universorum? quis rerum formator? quis omnia in uno mersa et materia inerti convoluta discreverit? Non quaeram quis sit istius artifex mundi? qua ratione tanta magnitudo in legem et ordinem venerit? quis sparsa collegerit, confusa distinxerit, in una deformitate iacentibus faciem diviserit? unde lux tanta fundatur? ignis sit, an aliquid igne lucidius? [20] Ego ista non quaeram? ego nesciam unde descenderim? semel haec mihi videnda sint, an saepe nascendum? quo hinc iturus sim? quae sedes exspectet animam solutam legibus servitutis humanae? Vetas me caelo interesse, id est iubes me vivere capite demisso? [21] Maior sum et ad maiora genitus quam ut mancipium sim mei corporis, quod equidem non aliter aspicio quam vinclum aliquod libertati meae circumdatum; hoc itaque oppono fortunae, in quo resistat, nec per illud ad me ullum transire vulnus sino. Quidquid in me potest iniuriam pati hoc est in hoc obnoxio domicilio animus liber habitat. [22] Numquam me caro ista compellet ad metum, numquam ad indignam bono simulationem; numquam in honorem huius corpusculi mentiar. Cum visum erit, distraham cum illo societatem; et nunc tamen, dum haeremus, non erimus aequis partibus socii: animus ad se omne ius ducet. Contemptus corporis sui certa libertas est.

[23] Ut ad propositum revertar, huic libertati multum conferet et illa de qua modo loquebamur inspectio; nempe universa ex materia et ex deo constant. Deus ista temperat quae circumfusa rectorem sequuntur et ducem. Potentius autem est ac pretiosius quod facit, quod est deus, quam materia patiens dei. [24] Quem in hoc mundo locum deus obtinet, hunc in homine animus; quod est illic materia, id in nobis corpus est. Serviant ergo deteriora melioribus; fortes simus adversus fortuita; non contremescamus iniurias, non vulnera, non vincula, non egestatem. Mors quid est? aut finis aut transitus. Nec desinere timeo - idem est enim quod non coepisse -, nec transire, quia nusquam tam anguste ero. Vale.

LXVI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Claranum condiscipulum meum vidi post multos annos: non, puto, exspectas ut adiciam senem, sed mehercules viridem animo ac vigentem et cum corpusculo suo colluctantem. Inique enim se natura gessit et talem animum male collocavit; aut fortasse voluit hoc ipsum nobis ostendere, posse ingenium fortissimum ac beatissimum sub qualibet cute latere. Vicit tamen omnia impedimenta et ad cetera contemnenda a contemptu sui venit. [2] Errare mihi visus est qui dixit

gratior et pulchro veniens e corpore virtus

Non enim ullo honestamento eget: ipsa magnum sui decus est et corpus suum consecrat. Aliter certe Claranum nostrum coepi intueri: formosus mihi videtur et tam rectus corpore quam est animo. [3] Potest ex casa vir magnus exire, potest et ex deformi humilique corpusculo formosus animus ac magnus. Quosdam itaque mihi videtur in hoc tales natura generare, ut approbet virtutem omni loco nasci. Si posset per se nudos edere animos, fecisset; nunc quod amplius est facit: quosdam enim edit corporibus impeditos, sed nihilominus perrumpentis obstantia. [4] Claranus mihi videtur in exemplar editus, ut scire possemus non deformitate corporis foedari animum, sed pulchritudine animi corpus ornari. Quamvis autem paucissimos una fecerimus dies, tamen multi nobis sermones fuerunt, quos subinde egeram et ad te permittam. [5] Hoc primo die quaesitum est, quomodo possint paria bona esse, si triplex eorum condicio est. Quaedam, ut nostris videtur, prima bona sunt, tamquam gaudium, pax, salus patriae; quaedam secunda, in materia infelici expressa, tamquam tormentorum patientia et in morbo gravi temperantia. Illa bona derecto optabimus nobis, haec, si necesse erit. Sunt adhuc tertia, tamquam modestus incessus et compositus ac probus vultus et conveniens prudenti viro gestus. [6] Quomodo ista inter se paria esse possunt, cum alia optanda sint, alia aversanda?

Si volumus ista distinguere, ad primum bonum revertamur et consideremus id quale sit. Animus intuens vera, peritus fugiendorum ac petendorum, non ex opinione sed ex natura pretia rebus imponens, toti se inserens mundo et in omnis eius actus contemplationem suam mittens, cogitationibus actionibusque intentus ex aequo, magnus ac vehemens, asperis blandisque pariter invictus, neutri se fortunae summittens, supra omnia quae contingunt acciduntque eminens, pulcherrimus, ordinatissimus cum decore tum viribus, sanus ac siccus, imperturbatus intrepidus, quem nulla vis frangat, quem nec attollant fortuita nec deprimant - talis animus virtus est. [7] Haec eius est facies, si sub unum veniat aspectum et semel tota se ostendat. Ceterum multae eius species sunt, quae pro vitae varietate et pro actionibus explicantur: nec minor fit aut maior ipsa. Decrescere enim summum bonum non potest nec virtuti ire retro licet; sed in alias atque alias qualitates convertitur, ad rerum quas actura est habitum figurata. [8] Quidquid attigit in similitudinem sui adducit et tinguit; actiones, amicitias, interdum domos totas quas intravit disposuitque condecorat; quidquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile facit. Itaque vis eius et magnitudo ultra non potest surgere, quando incrementum maximo non est: nihil invenies rectius recto, non magis quam verius vero, quam temperato temperatius. [9] Omnis in modo est virtus; modo certa mensura est; constantia non habet quo procedat, non magis quam fiducia aut veritas aut fides. Quid accedere perfecto potest? nihil, aut perfectum non erat cui accessit; ergo ne virtuti quidem, cui si quid adici potest, defuit. Honestum quoque nullam accessionem recipit; honestum est enim propter ista quae rettuli. Quid porro? decorum et iustum et legitimum non eiusdem esse formae putas, certis terminis comprehensum? Crescere posse imperfectae rei signum est. [10] Bonum omne in easdem cadit leges: iuncta est privata et publica utilitas, tam mehercules quam inseparabile est laudandum petendumque. Ergo virtutes inter se pares sunt et opera virtutis et omnes homines quibus illae contigere. [11] Satorum vero animaliumque virtutes, cum mortales sint, fragiles quoque caducaeque sunt et incertae; exsiliunt residuntque et ideo non eodem pretio aestimantur. Una inducitur humanis virtutibus regula; una enim est ratio recta simplexque. Nihil est divino divinius, caelesti caelestius. [12] Mortalia minuuntur cadunt, deteruntur crescunt, exhauriuntur implentur; itaque illis in tam incerta sorte inaequalitas est: divinorum una natura est. Ratio autem nihil aliud est quam in corpus

humanum pars divini spiritus mersa; si ratio divina est, nullum autem bonum sine ratione est, bonum omne divinum est. Nullum porro inter divina discrimen est; ergo nec inter bona. Paria itaque sunt et gaudium et fortis atque obstinata tormentorum perpessio; in utroque enim eadem est animi magnitudo, in altero remissa et laxa, in altero pugnat et intenta. [13] Quid? tu non putas parem esse virtutem eius qui fortiter hostium moenia expugnat, et eius qui obsidionem patientissime sustinet? [et] Magnus Scipio, qui Numantiam cludit et comprimit cogitque invictas manus in exitium ipsas suum verti, magnus ille obsessorum animus, qui scit non esse clusum cui mors aperta est, et in complexu libertatis exspirat. Aeque reliqua quoque inter se paria sunt, tranquillitas, simplicitas, liberalitas, constantia, aequanimitas, tolerantia; omnibus enim istis una virtus subest, quae animum rectum et indeclinabilem praestat.

[14] 'Quid ergo? nihil interest inter gaudium et dolorum inflexibilem patientiam?' Nihil, quantum ad ipsas virtutes: plurimum inter illa in quibus virtus utraque ostenditur; in altero enim naturalis est animi remissio ac laxitas, in altero contra naturam dolor. Itaque media sunt haec quae plurimum intervalli recipiunt: virtus in utroque par est. [15] Virtutem materia non mutat: nec peiorem facit dura ac difficilis nec meliorem hilaris et laeta; necessest ergo par sit. In utraque enim quod fit aeque recte fit, aeque prudenter, aeque honeste; ergo aequalia sunt bona, ultra quae nec hic potest se melius in hoc gaudio gerere nec ille melius in illis cruciatibus; duo autem quibus nihil fieri melius potest paria sunt. [16] Nam si quae extra virtutem posita sunt aut minuere illam aut augere possunt, desinit unum bonum esse quod honestum. Si hoc concesseris, omne honestum per;t. Quare ? dicam: quia nihil honestum est quod ab invito, quod a coacto fit; omne honestum voluntarium est. Admisce illi pigritiam, querelam, tergiversationem, metum: quod habet in se optimum perdidit, sibi placere. Non potest honestum esse quod non est liberum; nam quod timet servit. [17] Honestum omne securum est, tranquillum est: si recusat aliquid, si complorat, si malum iudicat, perturbationem recepit et in magna discordia volutatur; hinc enim species recti vocat, illinc suspicio mali retrahit. Itaque qui honeste aliquid facturus est, quidquid opponitur, id etiam si incommodum putat, malum non putet, velit, libens faciat. Omne honestum iniussum incoactumque est, sincerum et nulli malo mixtum.

[18] Scio quid mihi responderi hoc loco possit: 'hoc nobis persuadere conaris, nihil interesse utrum aliquis in gaudio sit an in eculeo iaceat ac tortorem suum lasset?' Poteram respondere: Epicurus quoque ait sapientem, si in Phalaridis tauro peruratur, exclamaturum, ' dulce est et ad me nihil pertinet' Quid miraris si ego paria bona dico <alterius in convivio iacentis, alterius inter tormenta fortissime stantis, cum quod incredibilius est dicat Epicurus, dulce esse torreri? [19] Sed hoc respondeo, plurimum interesse inter gaudium et dolorem; si quaeratur electio, alterum petam, alterum vitabo: illud secundum naturam est, hoc contra. Quamdiu sic aestimantur, magno inter se dissident spatio: cum ad virtutem ventum est, utraque par est, et quae per laeta procedit et quae per tristia. [20] Nullum habet momentum vexatio et dolor et quidquid aliud incommodi est; virtute enim obruitur. Quemadmodum minuta lumina claritas solis obscurat, sic dolores, molestias, iniurias virtus magnitudine sua elidit atque opprimit; et quocumque affulsit, ibi quidquid sine illa apparet exstinguitur, nec magis ullam portionem habent incommoda, cum in virtutem inciderunt, quam in mari nimbus. [21] Hoc ut scias ita esse, ad omne pulchrum vir bonus sine ulla cunctatione procurret: stet illic licet carnifex, stet tortor atque ignis, perseverabit nec quid passurus sed quid facturus sit aspiciet, et se honestae rei tamquam bono viro credet; utilem illam sibi iudicabit, tutam, prosperam. Eundem locum habebit apud illum honesta res, sed tristis atque aspera, quem vir bonus pauper aut exul <aut exilis> ac pallidus. [22] Agedum pone ex alia parte virum bonum divitiis abundantem, ex altera nihil habentem, sed in se omnia: uterque aeque vir bonus erit, etiam si fortuna dispari utetur.

Idem, ut dixi, in rebus iudicium est quod in hominibus: aeque laudabilis virtus est in corpore valido ac libero posita quam in morbido ac vincto. [23] Ergo tuam quoque virtutem non magis laudabis si corpus illi tuum integrum fortuna praestiterit quam si ex aliqua parte mutilatum: alioqui hoc erit ex servorum habitu dominum aestimare. Omnia enim ista in quae dominium casus exercet serva sunt, pecunia et corpus et honores, imbecilla, fluida, mortalia, possessionis incertae: illa rursus libera et invicta opera virtutis, quae non ideo magis appetenda sunt si benignius a fortuna tractantur, nec minus si aliqua iniquitate rerum premuntur. [24] Quod amicitia in hominibus est, hoc in rebus appetitio. Non, puto, magis amares virum bonum locupletem quam pauperem, nec robustum et lacertosum quam gracilem et languidi corporis; ergo ne rem quidem magis appetes aut amabis hilarem ac pacatam quam distractam et operosam. [25] Aut si hoc est, magis diliges ex duobus aeque bonis viris nitidum et unctum quam pulverulentum et horrentem; deinde hoc usque pervenies ut magis diligas integrum omnibus membris et illaesum quam debilem aut luscum; paulatim fastidium tuum illo usque procedet ut ex duobus aeque iustis ac prudentibus comatum et crispulum malis. Ubi par in utroque virtus est, non comparet aliarum rerum inaequalitas; omnia enim alia non partes sed accessiones sunt. [26] Num quis tam iniquam censuram inter, suos agit ut sanum filium quam aegrum magis diligat, procerumve et excelsum quam brevem aut modicum? Fetus suos non distinguunt ferae et se in alimentum pariter omnium sternunt; aves ex aequo partiuntur cibos. Ulixes ad Ithacae suae saxa sic properat quemadmodum Agamemnon ad Mycenarum nobiles muros; nemo enim patriam quia magna est amat, sed quia sua. [27] Quorsus haec pertinent? ut scias; virtutem omnia opera velut fetus suos isdem oculis intueri, aeque indulgere omnibus, et quidem impensius laborantibus, quoniam quidem etiam parentium amor magis in ea quorum miseretur inclinat. Virtus quoque opera sua quae videt affici et premi non magis amat, sed parentium bonorum more magis complectitur ac fovet.

[28] Quare non est ullum bonum altero maius? quia non est quicquam apto aptius, quia plano nihil est planius. Non potes dicere hoc magis par esse alicui quam illud; ergo nec honesto honestius quicquam est. [29] Quod si par omnium virtutum natura est, tria genera bonorum in aequo sunt. Ita dico: in aequo est moderate gaudere et moderate dolere. Laetitia illa non vincit hanc animi firmitatem sub tortore gemitus devorantem: illa bona optabilia, haec mirabilia sunt, utraque nihilominus paria, quia quidquid incommodi est vi tanto maioris boni tegitur. [30] Quisquis haec imparia iudicat ab ipsis virtutibus avertit oculos et exteriora circumspicit. Bona vera idem pendent, idem patent: illa falsa multum habent vani; itaque speciosa et magna contra visentibus, cum ad pondus revocata sunt, fallunt. [31] Ita est, mi Lucili: quidquid vera ratio commendat solidum et aeternum est, firmat animum attollitque semper futurum in excelso. illa quae temere laudantur et vulgi sententia bona sunt inflant inanibus laetos; rursus ea quae timentur tamquam mala iniciunt formidinem mentibus et illas non aliter quam animalia specie periculi agitant. [32] Utraque ergo res sine causa animum et diffundit et mordet: nec illa gaudio nec haec metu digna est. Sola ratio immutabilis et iudicii tenax est; non enim servit sed imperat sensibus. Ratio rationi par est, sicut rectum recto; ergo et virtus virtuti; nihil enim aliud est virtus quam recta ratio. Omnes virtutes rationes sunt; rationes sunt, si rectae sunt; si rectae sunt, et pares sunt. [33] Qualis ratio est, tales et actiones sunt; ergo omnes pares sunt; nam cum similes rationi sint, similes et inter se sunt. Pares autem actiones inter se esse dico qua honestae rectaeque sunt; ceterum magna habebunt discrimina variante materia, quae modo latior est, modo angustior, modo illustris, modo ignobilis, modo ad multos pertinens, modo ad paucos. In omnibus tamen istis id quod optimum est par est: honestae sunt. [34] Tamquam viri boni omnes pares sunt qua boni sunt, sed habent differentias aetatis: alius senior est, alius iunior; habent corporis: alius formosus, alius deformis est; habent fortunae: ille dives, hic pauper est, ille gratiosus, potens, urbibus notus et populis, hic ignotus plerisque et obscurus. Sed per illud quo boni sunt pares sunt.

[35] De bonis ac malis sensus non iudicat; quid utile sit, quid inutile, ignorat. Non potest ferre sententiam nisi in rem praesentem perductus est; nec futuri providus est nec praeteriti memor; quid sit consequens nescit. Ex hoc autem rerum ordo seriesque contexitur et unitas vitae per rectum iturae. Ratio ergo arbitra est bonorum ac malorum; aliena et externa pro vilibus habet, et ea quae neque bona sunt neque mala accessiones minimas ac levissimas iudicat; omne enim illi bonum in animo est. [36] Ceterum bona quaedam prima existimat, ad quae ex proposito venit, tamquam victoriam, bonos liberos, salutem patriae; quaedam secunda, quae non apparent nisi in rebus adversis, tamquam aequo animo pati morbum, ignem, exsilium; quaedam media, quae nihilo magis secundum naturam sunt quam contra naturam, tamquam prudenter ambulare, composite sedere. Non enim minus secundum naturam est sedere quam stare aut ambulare. [37] Duo illa bona superiora diversa sunt: prima enim secundum naturam sunt, gaudere liberorum pietate, patriae incolumitate; secunda contra naturam sunt, fortiter obstare tormentis et sitim perpeti morbo urente praecordia. [38] 'Quid ergo? aliquid contra naturam bonum est?' Minime; sed id aliquando contra naturam est in quo bonum illud exsistit. Vulnerari enim et subiecto igne tabescere et adversa valetudine affligi contra naturam est, sed inter ista servare animum infatigabilem secundum naturam est. [39] Et ut quod volo exprimam breviter, materia boni aliquando contra naturam est bonum numquam, quoniam bonum sine ratione nullum est, sequitur autem ratio naturam. ' Quid est ergo ratio?' Naturae imitatio. ' Quod est summum hominis bonum?' Ex naturae voluntate se gerere.

[40] ' Non est' inquit ' dubium quin felicior pax sit numquam lacessita quam multo reparata sanguine. Non est dubium' inquit ' quin felicior res sit inconcussa valetudo quam ex gravibus morbis et extrema minitantibus in tutum vi quadam et patientia educta. Eodem modo non erit dubium quin maius bonum sit gaudium quam obnixus animus ad perpetiendos cruciatus vulnerum aut ignium.' [41] Minime; illa enim quae fortuita sunt plurimum discriminis recipiunt; aestimantur enim utilitate sumentium. Bonorum unum propositum est consentire naturae; hoc [contingere] in omnibus par est. Cum alicuius in senatu sententiam sequimur, non potest dici: ille magis assentitur quam ille. Ab omnibus in eandem sententiam itur. Idem de virtutibus dico: omnes naturae assentiuntur. Idem de bonis dico: omnia naturae assentiuntur. [42] Alter adulescens decessit, alter senex, aliquis protinus infans, cui nihil amplius contigit quam prospicere vitam: omnes hi aeque fuere mortales, etiam si mors aliorum longius vitam passa est procedere, aliorum in medio flore praecidit, aliorum interrupit ipsa principia. [43] Alius inter cenandum solutus est; alterius continuata mors somno est; aliquem concubitus exstinxit. His oppone ferro transfossos aut exanimatos serpentium morsu aut fractos ruina aut per longam nervorum contractionem extortos minutatim. Aliquorum melior dici, aliquorum peior potest exitus: mors quidem omnium par est. Per quae veniunt diversa sunt; in [id] quod desinunt unum est. Mors nulla maior aut minor est; habet enim eundem in omnibus modum, finisse vitam. [44] Idem tibi de bonis dico: hoc bonum inter meras voluptates, hoc est inter tristia et acerba; illud fortunae indulgentiam rexit, hoc violentiam domuit: utrumque aeque bonum est, quamvis illud plana et molli via ierit, hoc aspera. Idem enim finis omnium est: bona sunt, laudanda sunt, virtutem rationemque comitantur; virtus aequat inter se quidquid agnoscit.

[45] Nec est quare hoc inter nostra placita mireris: apud Epicurum duo bona sunt, ex quibus summum illud beatumque componitur, ut corpus sine dolore sit, animus sine perturbatione. Haec bona non crescunt si plena sunt: quo enim crescet quod plenum est? Dolore corpus caret: quid ad hanc accedere indolentiam potest? Animus constat sibi et placidus est: quid accedere ad hanc tranquillitatem potest? [46] Quemadmodum serenitas caeli non recipit maiorem adhuc claritatem in

sincerissimum nitorem repurgata, sic hominis corpus animumque curantis et bonum suum ex utroque nectentis perfectus est status, et summam voti sui invenit si nec aestus animo est nec dolor corpori. Si qua extra blandimenta contingunt, non augent summum bonum, sed, ut ita dicam, condiunt et oblectant; absolutum enim illud humanae naturae bonum corporis et animi pace contentum est.

[47] Dabo apud Epicurum tibi etiam nunc simillimam huic nostrae divisionem bonorum. Alia enim sunt apud illum quae malit contingere sibi, ut corporis quietem ab omni incommodo liberam et animi remissionem bonorum suorum contemplatione gaudentis; alia sunt quae, quamvis nolit accidere, nihilominus laudat et comprobat, tamquam illam quam paulo ante dicebam malae valetudinis et dolorum gravissimorum perpessionem, in qua Epicurus fuit illo summo ac fortunatissimo die suo. Ait enim se vesicae et exulcerati ventris tormenta tolerare ulteriorem doloris accessionem non recipientia, esse nihilominus sibi illum beatum diem. Beatum autem diem agere nisi qui est in summo bono non potest. [48] Ergo et apud Epicurum sunt haec bona, quae malles non experiri, sed, quia ita res tulit, et amplexanda et laudanda et exaequanda summis sunt. Non potest dici hoc non esse par maximis bonum quod beatae vitae clausulam imposuit, cui Epicurus extrema voce gratias egit.

[49] Permitte mihi, Lucili virorum optime, aliquid audacius dicere: si ulla bona maiora esse aliis possent, haec ego quae tristia videntur mollibus illis et delicatis praetulissem, haec maiora dixissem. Maius est enim difficilia perfringere quam laeta moderari. [50] Eadem ratione fit, scio, ut aliquis felicitatem bene et ut calamitatem fortiter ferat. Aeque esse fortis potest qui pro vallo securus excubuit nullis hostibus castra temptantibus et qui succisis poplitibus in genua se excepit nec arma dimisit: 'macte virtute esto' sanguinulentis et ex acie redeuntibus dicitur. Itaque haec magis laudaverim bona exercitata et fortia et cum fortuna rixata. [51] Ego dubitem quin magis laudem truncam illam et retorridam manum Mucii quam cuiuslibet fortissimi salvam? Stetit hostium flammarumque contemptor et manum suam in hostili foculo destillantem perspectavit, donec Porsina cuius poenae favebat gloriae invidit et ignem invito eripi iussit. [52] Hoc bonum quidni inter prima numerem tantoque maius putem quam illa secura et intemptata fortunae quanto rarius est hostem amissa manu vicisse quam armata? 'Quid ergo?' inquis 'hoc bonum tibi optabis?' Quidni? hoc enim nisi qui potest et optare, non potest facere. [53] An potius optem ut malaxandos articulos exoletis meis porrigam? ut muliercula aut aliquis in mulierculam ex viro versus digitulos meos ducat? Quidni ego feliciorem putem Mucium, quod sic tractavit ignem quasi illam manum tractatori praestitisset? In integrum restituit quidquid erraverat: confecit bellum inermis ac mancus et illa manu trunca reges duos vicit. Vale.

LXVII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Ut a communibus initium faciam, ver aperire se coepit, sed iam inclinatum in aestatem, quo tempore calere debebat, intepuit nec adhuc illi fides est; saepe enim in hiemem revolvitur. Vis scire quam dubium adhuc sit? nondum me committo frigidae verae, adhuc rigorem eius infringo. 'Hoc est' inquis 'nec calidum nec frigidum pati.' Ita est, mi Lucili: iam aetas mea contenta est suo frigore; vix media regelatur aestate. Itaque maior pars in vestimentis degitur. [2] Ago gratias senectuti quod me

lectulo affixit: quidni gratias illi hoc nomine agam? Quidquid debebam nolle, non possum. Cum libellis mihi plurimus sermo est. Si quando intervenerunt epistulae tuae, tecum esse mihi videor et sic afficior animo tamquam tibi non rescribam sed respondeam. Itaque et de hoc quod quaeris, quasi colloquar tecum, quale sit una scrutabimur.

[3] Quaeris an omne bonum optabile sit. ' Sbonum est' inquis 'fortiter torqueri et magno animo uri et patienter aegrotare, sequitur ut ista optabilia sint; nihil autem video ex istis voto dignum. Neminem certe adhuc scio eo nomine votum solvisse quod flagellis caesus esset aut podagra distortus aut eculeo longior factus.' [4] Distingue, mi Lucili, ista, et intelleges esse in iis aliquid optandum. Tormenta abesse a me velim; sed si sustinenda fuerint, ut me in illis fortiter, honeste, animose geram optabo. Quidni ego malim non incidere bellum? sed si inciderit, ut vulnera, ut famem et omnia quae bellorum necessitas affert generose feram optabo. Ton sum tam demens ut aegrotare cupiam; sed si aegrotandum fuerit, ut nihil intemperanter, nihil effeminate faciam optabo. Ita non incommoda optabilia sunt, sed virtus qua perferuntur incommoda.

[5] Quidam ex nostris existimant omnium istorum fortem tolerantiam non esse optabilem, sed ne abominandam quidem, quia voto purum bonum peti debet et tranquillum et extra molestiam positum. Ego dissentio. Quare? primum quia fieri non potest ut aliqua res bona quidem sit sed optabilis non sit; deinde si virtus optabilis est, nullum autem sine virtute bonum, et omne bonum optabile est; deinde etiam si *** tormentorum fortis patientia optabilis est. [6] Etiam nunc interrogo: nempe fortitudo optabilis est? Atqui pericula contemnit et provocat; pulcherrima pars eius maximeque mirabilis illa est, non cedere ignibus, obviam ire vulneribus, interdum tela ne vitare quidem sed pectore excipere. Si fortitudo optabilis est, et tormenta patienter ferre optabile est; hoc enim fortitudinis pars est. Sed separa ista, ut dixi: nihil erit quod tibi faciat errorem. Non enim pati tormenta optabile est, sed pati fortiter: illud opto ' fortiter', quod est virtus. [7] 'Quis tamen umquam hoc sibi optavit?' Quaedam vota aperta et professa sunt, cum particulatim fiunt; quaedam latent, cum uno voto multa comprensa sunt. Tamquam opto mihi vitam honestam; vita autem honesta actionibus variis constat: in hac es Reguli arca, Catonis scissum manu sua vulnus, Rutili exsilium, calix venenatus qui Socraten transtulit e carcere in caelum. Ita cum optavi mihi vitam honestam, et haec optavi sine quibus interdum honesta non potest esse.

[8] O terque quaterque beati,
quis ante ora patrum Troiae sub moenibus altis
contigit oppetere!

Quid interest, optes hoc alicui an optabile fuisse fatearis? [9] Decius se pro re publica devovit et in medios hostes concitato equo mortem petens irruit. Alter post hunc, paternae virtutis aemulus, conceptis sollemnibus ac iam familiaribus verbis in aciem confertissimam incucurrit, de hoc sollicitus tantum, ut litaret, optabilem rem putans bonam mortem. Dubitas ergo an optimum sit memorabilem mori et in aliquo opere virtutis? [10] Cum aliquis tormenta fortiter patitur, omnibus virtutibus utitur. Fortasse una in promptu sit et maxime appareat, patientia; ceterum illic est fortitudo, cuius patientia et perpessio et tolerantia rami sunt; illic est prudentia, sine qua nullum initur consilium, quae suadet quod effugere non possis quam fortissime ferre; illic est constantia, quae deici loco non potest et propositum nulla vi extorquente dimittit; illic est individuus ille comitatus virtutum. Quidquid honeste fit una virtus facit, sed ex consilii sententia; quod autem ab

omnibus virtutibus comprobatur, etiam si ab una fieri videtur, optabile est.

[11] Quid? tu existimas ea tantum optabilia esse quae per voluptatem et otium veniunt, quae excipiuntur foribus ornatis? Sunt quaedam tristis vultus bona; sunt quaedam vota quae non gratulantium coetu, sed adorantium venerantiumque celebrantur. [12] Ita tu non putas Regulum optasse ut ad Poenos perveniret? Indue magni viri animum et ab opinionibus vulgi secede paulisper; cape, quantam debes, virtutis pulcherrimae ac magnificentissimae speciem, quae nobis non ture nec sertis, sed sudore ct sanguine colenda est. [13] Aspice M. Catonem sacro illi pectori purissimas manus admoventem et vulnera parum alte demissa laxantem. Utrum tandem illi dicturus es ' videm quae velles' et 'moleste fero' an 'feliciter quod agis'? [14] Hoc loco mihi Demetrius noster occurrit, qui vitam securam et sine ullis fortunae incursionibus mare mortuum vocat. Nihil habere ad quod exciteris, ad quod te concites, cuius denuntiatione et incursu firmitatem animi tui temptes, sed in otio inconcusso iacere non est tranquillitas: malacia est. [15] Attalus Stoicus dicere solebat, 'malo me fortuna in castris suis quam in deliciis habeat. Torqueor, sed fortiter: bene est. Occidor, sed fortiter: bene est.' Audi Epicurum, dicet et ' dulce est' Ego tam honestae rei ac severae numquam molle nomen imponam. [16] Uror, sed invictus: quidni hoc optabile sit? - non quod urit me ignis, sed quod non vincit. Nihil est virtute praestantius, nihil pulchrius; et bonum est et optabile quidquid ex huius geritur imperio. Vale.

LXVIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Consilio tuo accedo: absconde te in otio, sed et ipsum otium absconde. Hoc te facturum Stoicorum etiam si non praecepto, at exemplo licet scias; sed ex praecepto quoque facies: et tibi et cui voles approbaris. [2] Nec ad omnem rem publicam mittimus nec semper nec sine ullo fine; praeterea, cum sapienti rem publicam ipso dignam dedimus, id est mundum, non est extra rem publicam etiam si recesserit, immo fortasse relicto uno angulo in maiora atque ampliora transit et caelo impositus intellegit, cum sellam aut tribunal ascenderet, quam humili loco sederit. Depone hoc apud te, numquam plus agere sapientem quam cum in conspectum eius divina atque humana venerunt.

[3] Nunc ad illud revertor quod suadere tibi coeperam, ut otium tuum ignotum sit. Non est quod inscribas tibi philosophiam ac quietem: aliud proposito tuo nomen impone, valetudinem et imbecillitatem vocato et desidiam. Gloriari otio iners ambitio est. [4] Animalia quaedam, ne inveniri possint, vestigia sua circa ipsum cubile confundunt: idem tibi faciendum est, alioqui non deerunt qui persequantur. Multi aperta transeunt, condita et abstrusa rimantur; furem signata sollicitant. Vile videtur quidquid patet; aperta effractarius praeterit. Hos mores habet populus, hos imperitissimus quisque: in secreta irrumpere cupit. [5] Optimum itaque est non iactare otium suum; iactandi autem genus est nimis latere et a conspectu hominum secedere. Ille Tarentum se abdidit, ille Neapoli inclusus est, ille multis annis non transit domus suae limen: convocat turbam quisquis otio suo aliquam fabulam imposuit.

[6] Cum secesseris, non est hoc agendum, ut de te homines loquantur, sed ut ipse tecum loquaris.

Quid autem loqueris? quod homines de aliis libentissime faciunt, de te apud te male existima: assuesces et dicere verum et audire. Id autem maxime tracta quod in te esse infirmissimum senties. [7] Nota habet sui quisque corporis vitia. Itaque alius vomitu levat stomachum, alius frequenti cibo fulcit, alius interposito ieiunio corpus exhaurit et purgat; ii quorum pedes dolor repetit aut vino aut balineo abstinent: in cetera neglegentes huic a quo saepe infestantur occurrunt. Sic in animo nostro sunt quaedam quasi causariae partes quibus adhibenda curatio est. [8] Quid in otio facio? ulcus meum curo. Si ostenderem tibi pedem turgidum, lividam manum, aut contracti cruris aridos nervos, permitteres mihi uno loco iacere et fovere morbum meum: maius malum est hoc, quod non possum tibi ostendere: in pectore ipso collectio et vomica est. Nolo nolo laudes, nolo dicas, 'o magnum virum! contempsit omnia et damnatis humanae vitae furoribus fugit' Nihil damnavi nisi me. [9] Non est quod proficiendi causa venire ad me velis. Erras, qui hinc aliquid auxili speras: non medicus sed aeger hic habitat. Malo illa, cum discesseris, dicas: 'ego istum beatum hominem putabam et eruditum, erexeram aures: destitutus sum, nihil vidi, nihil audivi quod concupiscerem, ad quod reverterer' Si hoc sentis, si hoc loqueris, aliquid profectum est: malo ignoscas otio meo quam invideas.

[10] ' Otium' inquis 'Seneca, commendas mihi? ad Epicureas voces delaberis?' Otium tibi commendo, in quo maiora agas et pulchriora quam quae reliquisti: pulsare superbas potentiorum fores, digerere in litteram senes orbos, plurimum in foro posse invidiosa potentia ac brevis est et, si verum aestimes, sordida. [11] Ille me gratia forensi longe antecedet, ille stipendiis militaribus et quaesita per hoc dignitate, ille clientium turba. [cui in turba] Par esse non possum, plus habent gratiae: est tanti ab omnibus vinci, dum a me fortuna vincatur. [12] Utinam quidem hoc propositum sequi olim fuisset animus tibi! utinam de vita beata non in conspectu mortis ageremus! Sed nunc quoque non moramur; multa enim quae supervacua esse et inimica crediturus fuimus rationi, nunc experientiae credimus. [13] Quod facere solent qui serius exierunt et volunt tempus celeritate reparare, calcar addamus. Haec aetas optime facit ad haec studia: iam despumavit, iam vitia primo fervore adulescentiae indomita lassavit; non multum superest ut exstinguat. [14] 'Et quando' inquis ' hii proderit istud quod in exitu discis, aut in quam rem?' In hanc, ut exeam melior. Non est tamen quod existimes ullam aetatem aptiorem esse ad bonam mentem quam quae se multis experimentis, longa ac frequenti rerum paenitentia domuit, quae ad salutaria mitigatis affectibus venit. Hoc est huius boni tempus: quisquis senex ad sapientiam pervenit, annis pervenit. Vale.

LXIX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Mutare te loca et aliunde alio transilire nolo, primum quia tam frequens migratio instabilis animi est: coalescere otio non potest nisi desit circumspicere et errare. Ut animum possis continere, primum corporis tui fugam siste. [2] Deinde plurimum remedia continuata proficiunt: interrumpenda non est quies et vitae prioris oblivio; sine dediscere oculos tuos, sine aures assuescere sanioribus verbis. Quotiens processeris, in ipso transitu aliqua quae renovent cupiditates tuas tibi occurrent. [3] Quemadmodum ei qui amorem exuere conatur evitanda est omnis admonitio dilecti corporis - nihil enim facilius quam amor recrudescit -, ita qui deponere vult desideria rerum omnium quarum cupiditate flagravit et oculos et aures ab iis quae reliquit avertat. [4] Cito rebellat affectus. Quocumque se verterit, pretium aliquod praesens occupationis suae aspiciet. Nullum sine auctoramento malum est: avaritia pecuniam promittit, luxuria multas ac varias voluptates, ambitio

purpuram et plausum et ex hoc potentiam et quidquid <potest> potentia. [5] Mercede te vitia sollicitant: hic tibi gratis vivendum est. Vix effici toto saeculo potest ut vitia tam longa licentia tumida subigantur et iugum accipiant, nedum si tam breve tempus intervallis discindimus; unam quamlibet rem vix ad perfectum perducit assidua vigilia et intentio. [6] Si me quidem velis audire, hoc meditare et exerce, ut mortem et excipias et, si ita res suadebit, accersas: interest nihil, illa ad nos veniat an ad illam nos. Illud imperitissimi cuiusque verbum falsum esse tibi ipse persuade: ' ella res est mori sua morte'. Nemo moritur nisi sua morte. Illud praeterea tecum licet cogites: nemo nisi suo die moritur. Nihil perdis ex tuo tempore; nam quod relinquis alienum est. Vale.

Liber VIII

LXX. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Post longum intervallum Pompeios tuos vidi. In conspectum adulescentiae meae reductus sum; quidquid illic iuvenis feceram videbar mihi facere adhuc posse et paulo ante fecisse. [2] Praenavigavimus, Lucili, vitam et quemadmodum in mari, ut ait Vergilius noster,

terraeque urbesque recedunt,

sic in hoc cursu rapidissimi temporis primum pueritiam abscondimus, deinde adulescentiam, deinde quidquid est illud inter iuvenem et senem medium, in utriusque confinio positum, deinde ipsius senectutis optimos annos; novissime incipit ostendi publicus finis generis humani. [3] Scopulum esse illum putamus dementissimi: portus est, aliquando petendus, numquam recusandus, in quem si quis intra primos annos delatus est, non magis queri debet quam qui cito navigavit. Alium enim, ut scis, venti segnes ludunt ac detinent et tranquillitatis lentissimae taedio lassant, alium pertinax flatus celerrime perfert. [4] Idem evenire nobis puta: alios vita velocissime adduxit quo veniendum erat etiam cunctantibus, alios maceravit et coxit. Quae, ut scis, non semper retinenda est; non enim vivere bonum est, sed bene vivere.

Itaque sapiens vivet quantum debet, non quantum potest. [5] Videbit ubi victurus sit, cum quibus, quomodo, quid acturus. Cogitat semper qualia vita, non quanta sit. [sit] Si multa occurrunt molesta et tranquillitatem turbantia, emittit se; nec hoc tantum in necessitate ultima facit, sed cum primum illi coepit suspecta esse fortuna, diligenter circumspicit numquid illic desinendum sit. Nihil existimat sua referre, faciat finem an accipiat, tardius fiat an citius: non tamquam de magno detrimento timet; nemo multum ex stilicidio potest perdere. [6] Citius mori aut tardius ad rem non pertinet, bene mori aut male ad rem pertinet; bene autem mori est effugere male vivendi periculum. Itaque effeminatissimam vocem illius Rhodii existimo, qui cum in caveam coniectus esset a tyranno et tamquam ferum aliquod animal aleretur, suadenti cuidam ut abstineret cibo, ' omnia' inquit ' homini, dum vivit, speranda sunt' [7] Ut sit hoc verum, non omni pretio vita emenda est. Quaedam licet magna, licet certa sint, tamen ad illa turpi infirmitatis confessione non veniam: ego cogitem in eo qui vivit omnia posse fortunam, potius quam cogitem in eo qui scit mori nil posse fortunam?

[8] Aliquando tamen, etiam si certa mors instabit et destinatum sibi supplicium sciet, non commodabit poenae suae manum: sibi commodaret. Stultitia est timore mortis mori: venit qui occidat, exspecta. Quid occupas? quare suscipis alienae crudelitatis procurationem? utrum invides carnifici tuo an parcis? [9] Socrates potuit abstinentia finire vitam et inedia potius quam veneno mori; triginta tamen dies in carcere et in exspectatione mortis exegit, non hoc animo tamquam omnia fieri possent, tamquam multas spes tam longum tempus reciperet, sed ut praeberet se legibus, ut fruendum amicis extremum Socraten daret. Quid erat stultius quam mortem contemnere, venenum timere? [10] Scribonia, gravis femina, amita Drusi Libonis fuit, adulescentis tam stolidi

quam nobilis, maiora sperantis quam illo saeculo quisquam sperare poterat aut ipse ullo. Cum aeger a senatu in lectica relatus esset non sane frequentibus exsequis - omnes enim necessarii deseruerant impie iam non reum sed funus -, habere coepit consilium utrum consciscceret mortem an exspectaret. Cui Scribonia ' quidte' inquit ' dlectat alienum negotium agere?' Non persuasit illi: manus sibi attulit, nec sine causa. Nam post diem tertium aut quartum inimici moriturus arbitrio si vivit, alienum negotium agit.

[11] Non possis itaque de re in universum pronuntiare, cum mortem vis externa denuntiat, occupanda sit an exspectanda; multa enim sunt quae in utramque partem trahere possunt. Si altera mors cum tormento, altera simplex et facilis est, quidni huic inicienda sit manus? Quemadmodum navem eligam navigaturus et domum habitaturus, sic mortem exiturus e vita. [12] Praeterea quemadmodum non utique melior est longior vita, sic peior est utique mors longior. In nulla re magis quam in morte morem animo gerere debemus. Exeat qua impetum cepit: sive ferrum appetit sive laqueum sive aliquam potionem venas occupantem, pergat et vincula servitutis abrumpat. Vitam et aliis approbare quisque debet, mortem sibi: optima est quae placet. [13] Stulte haec cogitantur: 'aliquis dicet me parum fortiter fecisse, aliquis nimis temere, aliquis fuisse aliquod genus mortis animosius' .Vis tu cogitare id in manibus esse consilium ad quod fama non pertinet! Hoc unum intuere, ut te fortunae quam celerrime eripias; alioquin aderunt qui de facto tuo male existiment.

[14] Invenies etiam professos sapientiam qui vim afferendam vitae suae negent et nefas iudicent ipsum interemptorem sui fieri: exspectandum esse exitum quem natura decrevit. Hoc qui dicit non videt se libertatis viam cludere: nihil melius aeterna lex fecit quam quod unum introitum nobis ad vitam dedit, exitus multos. [15] Ego exspectem vel morbi crudelitatem vel hominis, cum possim per media exire tormenta et adversa discutere ? Hoc est unum cur de vita non possimus queri: neminem tenet. Bono loco res humanae sunt, quod nemo nisi vitio suo miser est. Placet? vive: non placet? licet eo reverti unde venisti. [16] Ut dolorem capitis levares, sanguinem saepe misisti; ad extenuandum corpus vena percutitur. Non opus est vasto vulnere dividere praecordia: scalpello aperitur ad illam magnam libertatem via et puncto securitas constat. Quid ergo est quod nos facit pigros inertesque? Nemo nostrum cogitat quandoque sibi ex hoc domicilio exeundum; sic veteres inquilinos indulgentia loci et consuetudo etiam inter iniurias detinet. [17] Vis adversus hoc corpus liber esse? tamquam migraturus habita. Propone tibi quandoque hoc contubernio carendum: fortior eris ad necessitatem exeundi. Sed quemadmodum suus finis veniet in mentem omnia sine fine concupiscentibus? [18] Nullius rei meditatio tam necessaria est; alia enim fortasse exercentur in supervacuum. Adversus paupertatem praeparatus est animus: permansere divitiae. Ad contemptum nos doloris armavimus: numquam a nobis exegit huius virtutis experimentum integri ac sani felicitas corporis. Ut fortiter amissorum desideria pateremur praecepimus nobis: omnis quos amabamus superstites fortuna servavit. [19] Huius unius rei usum qui exigat dies veniet. Non est quod existimes magnis tantum viris hoc robur fuisse quo servitutis humanae claustra perrumperent; non est quod iudices hoc fieri nisi a Catone non posse, qui quam ferro non emiserat animam manu extraxit: vilissimae sortis homines ingenti impetu in tutum evaserunt, cumque e commodo mori non licuisset nec ad arbitrium suum instrumenta mortis eligere, obvia quaeque rapuerunt et quae natura non erant noxia vi sua tela fecerunt. [20] Nuper in ludo bestiariorum unus e Germanis, cum ad matutina spectacula pararetur, secessit ad exonerandum corpus - nullum aliud illi dabatur sine custode secretum; ibi lignum id quod ad emundanda obscena adhaerente spongia positum est totum in gulam farsit et interclusis faucibus spiritum elisit. Hoc fuit morti contumeliam facere. Ita prorsus, parum munde et parum decenter: quid est stultius quam fastidiose mori? [21] O virum fortem, o

dignum cui fati daretur electio! Quam fortiter ille gladio usus esset, quam animose in profundam se altitudinem maris aut abscisae rupis immisisset! Undique destitutus invenit quemadmodum et mortem sibi deberet et telum, ut scias ad moriendum nihil aliud in mora esse quam velle. Existimetur de facto hominis acerrimi ut cuique visum erit, dum hoc constet, praeferendam esse spurcissimam mortem servituti mundissimae.

[22] Quoniam coepi sordidis exemplis uti, perseverabo; plus enim a se quisque exiget, si viderit hanc rem etiam a contemptissimis posse contemni. Catones Scipionesque et alios quos audire cum admiratione consuevimus supra imitationem positos putamus: iam ego istam virtutem habere tam multa exempla in ludo bestiario quam in ducibus belli civilis ostendam. [23] Cum adveheretur nuper inter custodias quidam ad matutinum spectaculum missus, tamquam somno premente nutaret, caput usque eo demisit donec radiis insereret, et tamdiu se in sedili suo tenuit donec cervicem circumactu rotae frangeret; eodem vehiculo quo ad poenam ferebatur effugit. [24] Nihil obstat erumpere et exire cupienti: in aperto nos natura custodit. Cui permittit necessitas sua, circumspiciat exitum mollem; cui ad manum plura sunt per quae sese asserat, is dilectum agat et qua potissimum liberetur consideret: cui difficilis occasio est, is proximam quamque pro optima arripiat, sit licet inaudita, sit nova. Non deerit ad mortem ingenium cui non defuerit animus. [25] Vides quemadmodum extrema quoque mancipia, ubi illis stimulos adegit dolor, excitentur et intentissimas custodias fallant? Ille vir magnus est qui mortem sibi non tantum imperavit sed invenit. Ex eodem tibi munere plura exempla promisi. [26] Secundo naumachiae spectaculo unus e barbaris lanceam quam in adversarios acceperat totam iugulo suo mersit. ' Quare, quare' inquit ' non omne tormentum, omne ludibrium iamdudum effugio? quare ego mortem armatus exspecto?' Tanto hoc speciosius spectaculum fuit quanto honestius mori discunt homines quam occidere. [27] Quid ergo? quod animi perditi quoque noxiosi habent non habebunt illi quos adversus hos casus instruxit longa meditatio et magistra rerum omnium ratio? Illa nos docet fati varios esse accessus, finem eundem, nihil autem interesse unde incipiat quod venit. [28] Eadem illa ratio monet ut si licet moriaris <quemadmodum placet, si minus> quemadmodum potes, et quidquid obvenerit ad vim afferendam tibi invadas. Iniuriosum est rapto vivere, at contra pulcherrimum mori rapto. Vale.

LXXI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Subinde me de rebus singulis consulis, oblitus vasto nos mari dividi. Cum magna pars consilii sit in tempore, necesse est evenire ut de quibusdam rebus tunc ad te perferatur sententia mea cum iam contraria potior est. Consilia enim rebus aptantur; res nostrae feruntur, immo volvuntur; ergo consilium nasci sub diem debet. Et hoc quoque nimis tardum est: sub manu, quod aiunt, nascatur. Quemadmodum autem inveniatur ostendam. [2] Quotiens quid fugiendum sit aut quid petendum voles scire, ad summum bonum, propositum totius vitae tuae, respice. Illi enim consentire debet quidquid agimus: non disponet singula, nisi cui iam vitae suae summa proposita est. Nemo, quamvis paratos habeat colores, similitudinem reddet, nisi iam constat quid velit pingere. Ideo peccamus quia de partibus vitae omnes deliberamus, de tota nemo deliberat. [3] Scire debet quid petat ille qui sagittam vult mittere, et tunc derigere ac moderari manu telum: errant consilia nostra, quia non habent quo derigantur; ignoranti quem portum petat nullus suus ventus est. Necesse est multum in vita nostra casus possit, quia vivimus casu. [4] Quibusdam autem evenit ut quaedam scire se nesciant; quemadmodum quaerimus saepe eos cum quibus stamus, ita plerumque finem

summi boni ignoramus appositum. Nec multis verbis nec circumitu longo quod sit summum bonum colliges: digito, ut ita dicam, demonstrandum est nec in multa spargendum. Quid enim ad rem pertinet in particulas illud diducere? cum possis dicere ' summum bonum est quod honestum est' et, quod magis admireris, 'unum bonum est quod honestum est, cetera falsa et adulterina bona sunt' [5] Hoc si persuaseris tibi et virtutem adamaveris - amare enim parum est -, quidquid illa contigerit, id tibi, qualecumque aliis videbitur, faustum felixque erit. Et torqueri, si modo iacueris ipso torquente securior, et aegrotare, si non male dixeris fortunae, si non cesseris morbo, omnia denique quae ceteris videntur mala et mansuescent et in bonum abibunt, si super illa eminueris. Hoc liqueat, nihil esse bonum nisi honestum: et omnia incommoda suo iure bona vocabuntur quae modo virtus honestaverit. [6] Multis videmur maiora promittere quam recipit humana condicio, non immerito; ad corpus enim respiciunt. Revertantur ad animum: iam hominem deo metientur.

Erige te, Lucili virorum optime, et relinque istum ludum litterarium philosophorum qui rem magnificentissimam ad syllabas vocant, qui animum minuta docendo demittunt et conterunt: fies similis illis qui invenerunt ista, non qui docent et id agunt ut philosophia potius difficilis quam magna videatur. [7] Socrates, qui totam philosophiam revocavit ad mores et hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguere, 'sequere' inquit ' hos, si quid apud te habeo auctoritatis, ut sis beatus, et te alicui stultum videri sine. Quisquis volet tibi contumeliam faciat et iniuriam, tu tamen nihil patieris, si modo tecum erit virtus. Si vis inquit ' beatus esse, si fide bona vir bonus, sine contemnat te aliquis.' Hoc nemo praestabit nisi qui omnia prior ipse contempserit, nisi qui omnia bona exaequaverit, quia nec bonum sine honesto est et honestum in omnibus par est.

[8] ' Quid ergo? nihil interest inter praeturam Catonis et repulsam? nihil interest utrum Pharsalica acie Cato vincatur an vincat? hoc eius bonum, quo victis partibus non potest vinci, par erat illi bono quo victor rediret in patriam et componeret pacem?' Quidni par sit? eadem enim virtute et mala fortuna vincitur et ordinatur bona; virtus autem non potest maior aut minor fieri: unius staturae est. [9] ' Sed Cn. Pompeius amittet exercitum, sed illud pulcherrimum rei publicae praetextum, optimates, et prima acies Pompeianarum partium, senatus ferens arma, uno proelio profligabuntur et tam magni ruina imperii in totum dissiliet orbem: aliqua pars eius in Aegypto, aliqua in Africa, aliqua in Hispania cadet. Ne hoc quidem miserae rei publicae continget, semel ruere.' [10] Omnia licet fiant: Iubam in regno suo non locorum notitia adiuvet, non popularium pro rege suo virtus obstinatissima, Uticensium quoque fides malis fracta deficiat et Scipionem in Africa nominis sui fortuna destituat: olim provisum est ne quid Cato detrimenti caperet. [11] ' Victus est tamen.' Et hoc numera inter repulsas Catonis: tam magno animo feret aliquid sibi ad victoriam quam ad praeturam obstitisse. Quo die repulsus est lusit, qua nocte periturus fuit legit; eodem loco habuit praetura et vita excidere; omnia quae acciderent ferenda esse persuaserat sibi.

[12] Quidni ille mutationem rei publicae forti et aequo pateretur animo? quid enim mutationis periculo exceptum? non terra, non caelum, non totus hic rerum omnium contextus, quamvis deo agente ducatur; non semper tenebit hunc ordinem, sed illum ex hoc cursu aliquis dies deiciet. [13] Certis eunt cuncta temporibus: nasci debent, crescere, exstingui. Quaecumque supra nos vides currere et haec quibus innixi atque impositi sumus veluti solidissimis carpentur ac desinent; nulli non senectus sua est. Inaequalibus ista spatiis eodem natura dimittit: quidquid est non erit, nec peribit sed resolvetur. [14] Nobis solvi perire est; proxima enim intuemur, ad ulteriora non prospicit mens hebes et quae se corpori addixerit; alioqui fortius finem sui suorumque pateretur, si speraret, <ut> omnia illa, sic vitam mortemque per vices ire et composita dissolvi, dissoluta componi, in hoc

opere aeternam artem cuncta temperantis dei verti. [15] Itaque ut M. Cato, cum aevum animo percucurrerit, dicet, ' omne humanum genus, quodque est quodque erit, morte damnatum est; omnes quae usquam rerum potiuntur urbes quaeque alienorum imperiorum magna sunt decora, ubi fuerint aliquando quaeretur et vario exitii genere tollentur: alias destruent bella, alias desidia paxque ad inertiam versa consumet et magnis opibus exitiosa res, luxus. Omnes hos fertiles campos repentini maris inundatio abscondet aut in subitam cavernam considentis soli lapsus abducet. Quid est ergo quare indigner aut doleam, si exiguo momento publica fata praecedo?' [16] Magnus animus deo pareat et quidquid lex universi iubet sine cunctatione patiatur: aut in meliorem emittitur vitam lucidius tranquilliusque inter divina mansurus aut certe sine ullo futurus incommodo, si naturae remiscebitur et revertetur in totum. Non est ergo M. Catonis maius bonum honesta vita quam mors honesta, quoniam non intenditur virtus. Idem esse dicebat Socrates veritatem et virtutem. Quomodo illa non crescit, sic ne virtus quidem: habet numeros suos, plena est.

[17] Non est itaque quod mireris paria esse bona, et quae ex proposito sumenda sunt et quae si ita res tulit. Nam si hanc inaequalitatem receperis ut fortiter torqueri in minoribus bonis numeres, numerabis etiam in malis, et infelicem Socraten dices in carcere, infelicem Catonem vulnera sua animosius quam fecerat retractantem, calamitosissimum omnium Regulum fidei poenas etiam hostibus servatae pendentem. Atqui nemo hoc dicere, ne ex mollissimis quidem, ausus est; negant enim illum esse beatum, sed tamen negant miserum. [18] Academici veteres beatum quidem esse etiam inter hos cruciatus fatentur, sed non ad perfectum nec ad plenum, quod nullo modo potest recipi: nisi beatus est, in summo bono non est. Quod summum bonum est supra se gradum non habet, si modo illi virtus inest, si illam adversa non minuunt, si manet etiam comminuto corpore incolumis: manet autem. Virtutem enim intellego animosam et excelsam, quam incitat quidquid infestat. [19] Hunc animum, quem saepe induunt generosae indolis iuvenes quos alicuius honestae rei pulchritudo percussit, ut omnia fortuita contemnant, profecto sapientia [non] infundet et tradet; persuadebit unum bonum esse quod honestum, hoc nec remitti nec intendi posse, non magis quam regulam qua rectum probari solet flectes. Quidquid ex illa mutaveris iniuria est recti. [20] Idem ergo de virtute dicemus: et haec recta est, flexuram non recipit; [rigidari quidem amplius intendi potest]. Haec de omnibus rebus iudicat, de hac nulla. Si rectior ipsa non potest fieri, ne quae ab illa quidem fiunt alia aliis rectiora sunt; huic enim necesse est respondeant; ita paria sunt.

[21] ' Quidergo?' inquis ' iacere in convivio et torqueri paria sunt?' Hoc mirum videtur tibi? illud licet magis admireris: iacere in convivio malum est, iacere in eculeo bonum est, si illud turpiter, hoc honeste fit. Bona ista aut mala non efficit materia sed virtus; haec ubicumque apparuit, omnia eiusdem mensurae ac pretii sunt. [22] In oculos nunc mihi manus intentat ille qui omnium animum aestimat ex suo, quod dicam paria bona esse honeste iudicantis <et honeste periclitantis,> quod dicam paria bona esse eius qui triumphat et eius qui ante currum vehitur invictus animo. Non putant enim fieri quidquid facere non possunt; ex infirmitate sua ferunt de virtute sententiam. [23] Quid miraris si uri, vulnerari, occidi, alligari iuvat, aliquando etiam libet? Luxurioso frugalitas poena est, pigro supplicii loco labor est, delicatus miseretur industrii, desidioso studere torqueri est: eodem modo haec ad quae omnes imbecilli sumus dura atque intoleranda credimus, obliti quam multis tormentum sit vino carere aut prima luce excitari. Non ista difficilia sunt natura, sed nos fluvidi et enerves. [24] Magno animo de rebus magnis iudicandum est; alioqui videbitur illarum vitium esse quod nostrum est. Sic quaedam rectissima, cum in aquam demissa sunt, speciem curvi praefractique visentibus reddunt. Non tantum quid videas, sed quemadmodum, refert: animus noster ad vera perspicienda caligat. [25] Da mihi adulescentem incorruptum et ingenio vegetum: dicet fortunatiorem sibi videri qui omnia rerum adversarum onera rigida cervice sustollat, qui supra

fortunam exstet. Non est mirum in tranquillitate non concuti: illud mirare, ibi extolli aliquem ubi omnes deprimuntur, ibi stare ubi omnes iacent. [26] Quid est in tormentis, quid est in aliis quae adversa appellamus mali? hoc, ut opinor, succidere mentem et incurvari et succumbere. Quorum nihil sapienti viro potest evenire: stat rectus sub quolibet pondere. Nulla illum res minorem facit; nihil illi eorum quae ferenda sunt displicet. Nam quidquid cadere in hominem potest in se cecidisse non queritur. Vires suas novit; scit se esse oneri ferendo. [27] Non educo sapientem ex hominum numero nec dolores ab illo sicut ab aliqua rupe nullum sensum admittente summoveo. Memini ex duabus illum partibus esse compositum: altera est irrationalis, haec mordetur, uritur, dolet; altera rationalis, haec inconcussas opiniones habet, intrepida est et indomita. In hac positum est summum illud hominis bonum. Antequam impleatur, incerta mentis volutatio est; cum vero perfectum est, immota illi stabilitas est. [28] Itaque inchoatus et ad summa procedens cultorque virtutis, etiam si appropinquat perfecto bono sed ei nondum summam manum imposuit, ibit interim cessim et remittet aliquid ex intentione mentis; nondum enim incerta transgressus est, etiam nunc versatur in lubrico. Beatus vero et virtutis exactae tunc se maxime amat cum fortissime expertus est, et metuenda ceteris, si alicuius honesti officii pretia sunt, non tantum fert sed amplexatur multoque audire mavult 'anto melior' quam 'anto felicior' .

[29] Venio nunc illo quo me vocat exspectatio tua. Ne extra rerum naturam vagari virtus nostra videatur, et tremet sapiens et dolebit et expallescet; hi enim omnes corporis sensus sunt. Ubi ergo calamitas, ubi illud malum verum est? illic scilicet, si ista animum detrahunt, si ad confessionem servitutis adducunt, si illi paenitentiam sui faciunt. [30] Sapiens quidem vincit virtute fortunam, at multi professi sapientiam levissimis nonnumquam minis exterriti sunt. Hoc loco nostrum vitium est, qui idem a sapiente exigimus et a proficiente. Suadeo adhuc mihi ista quae laudo, nondum persuadeo; etiam si persuasissem, nondum tam parata haberem aut tam exercitata ut ad omnes casus procurrerent. [31] Quemadmodum lana quosdam colores semel ducit, quosdam nisi saepius macerata et recocta non perbibit, sic alias disciplinas ingenia, cum accepere, protinus praestant: haec, nisi alte descendit et diu sedit et animum non coloravit sed infecit, nihil ex iis quae promiserat praestat. [32] Cito hoc potest tradi et paucissimis verbis: unum bonum esse virtutem, nullum certe sine virtute, et ipsam virtutem in parte nostri meliore, id est rationali, positam. Quid erit haec virtus? iudicium verum et immotum; ab hoc enim impetus venient mentis, ab hoc omnis species quae impetum movet redigetur ad liquidum. [33] Huic iudicio consentaneum erit omnia quae virtute contacta sunt et bona iudicare et inter se paria. Corporum autem bona corporibus quidem bona sunt, sed in totum non sunt bona; his pretium quidem erit aliquod, ceterum dignitas non erit; magnis inter se intervallis distabunt: alia minora, alia maiora erunt. [34] Et in ipsis sapientiam sectantibus magna discrimina esse fateamur necesse est: alius iam in tantum profecit ut contra fortunam audeat attollere oculos, sed non pertinaciter - cadunt enim nimio splendore praestricti -, alius in tantum ut possit cum illa conferre vultum, nisi iam pervenit ad summum et fiduciae plenus est. [35] Imperfecta necesse est labent et modo prodeant, modo sublabantur aut succidant. Sublabentur autem, nisi ire et niti perseveraverint; si quicquam ex studio et fideli intentione laxaverint, retro eundum est. Nemo profectum ibi invenit ubi reliquerat.

[36] Instemus itaque et perseveremus; plus quam profligavimus restat, sed magna pars est profectus velle proficere. Huius rei conscius mihi sum: volo et mente tota volo. Te quoque instinctum esse et magno ad pulcherrima properare impetu video. Properemus: ita demum vita beneficium erit; alioquin mora est, et quidem turpis inter foeda versantibus. Id agamus ut nostrum omne tempus sit; non erit autem, nisi prius nos nostri esse coeperimus. [37] Quando continget contemnere utramque fortunam, quando continget omnibus oppressis affectibus et sub arbitrium suum adductis hanc

vocem emittere ' vici'? Quem vicerim quaeris? Non Persas nec extrema Medorum nec si quid ultra Dahas bellicosum iacet, sed avaritiam, sed ambitionem, sed metum mortis, qui victores gentium vicit. Vale.

LXXII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quod quaeris a me liquebat mihi - sic rem edidiceram - per se; sed diu non retemptavi memoriam meam, itaque non facile me sequitur. Quod evenit libris situ cohaerentibus, hoc evenisse mihi sentio: explicandus est animus et quaecumque apud illum deposita sunt subinde excuti debent, ut parata sint quotiens usus exegerit. Ergo hoc in praesentia differamus; multum enim operae, multum diligentiae poscit. Cum primum longiorem eodem loco speravero moram, tunc istud in manus sumam. [2] Quaedam enim sunt quae possis et in cisio scribere, quaedam lectum et otium et secretum desiderant. Nihilominus his quoque occupatis diebus agatur aliquid et quidem totis. Numquam enim non succedent occupationes novae: serimus illas, itaque ex una exeunt plures. Deinde ipsi nobis dilationem damus: 'cum hoc peregero, toto animo incumbam' et ' is hanc rem molestam composuero, studio me dabo' .[3] Non cum vacaveris philosophandum est, sed ut philosopheris vacandum est; omnia alia neglegenda ut huic assideamus, cui nullum tempus satis magnum est, etiam si a pueritia usque ad longissimos humani aevi terminos vita producitur. Non multum refert utrum omittas philosophiam an intermittas; non enim ubi interrupta est manet, sed eorum more quae intenta dissiliunt usque ad initia sua recurrit, quod a continuatione discessit. Resistendum est occupationibus, nec explicandae sed summovendae sunt. Tempus quidem nullum est parum idoneum studio salutari; atqui multi inter illa non student propter quae studendum est. [4] 'Incidet aliquid quod impediat.' Non quidem eum cuius animus in omni negotio laetus atque alacer est: imperfectis adhuc interscinditur laetitia, sapientis vero contexitur gaudium, nulla causa rumpitur, nulla fortuna; semper et ubique tranquillus est. Non enim ex alieno pendet nec favorem fortunae aut hominis exspectat. Domestica illi felicitas est; exiret ex animo si intraret: ibi nascitur. [5] Aliquando extrinsecus quo admoneatur mortalitatis intervenit, sed id leve et quod summam cutem stringat. Aliquo, inquam, incommodo afflatur; maximum autem illud bonum fixum est. Ita dico, extrinsecus aliqua sunt incommoda, velut in corpore interdum robusto solidoque eruptiones quaedam pustularum et ulcuscula, nullum in alto malum est. [6] Hoc, inquam, interest inter consummatae sapientiae virum et alium procedentis quod inter sanum et ex morbo gravi ac diutino emergentem, cui sanitatis loco est levior accessio: hic nisi attendit, subinde gravatur et in eadem revolvitur, sapiens recidere non potest, ne incidere quidem amplius. Corpori enim ad tempus bona valetudo est, quam medicus, etiam si reddidit, non praestat - saepe ad eundem qui advocaverat excitatur: <animus> semel in totum sanatur. [7] Dicam quomodo intellegas sanum: si se ipse contentus est, si confidit sibi, si scit omnia vota mortalium, omnia beneficia quae dantur petunturque, nullum in beata vita habere momentum. Nam cui aliquid accedere potest, id imperfectum est; cui aliquid abscedere potest, id imperpetuum est: cuius perpetua futura laetitia est, is suo gaudeat. Omnia autem quibus vulgus inhiat ultro citroque fluunt: nihil dat fortuna mancipio. Sed haec quoque fortuita tunc delectant cum illa ratio temperavit ac miscuit haec est quae etiam externa commendet, quorum avidis usus ingratus est. [8] Solebat Attalus hac imagine uti: ' vidi aliquando canem missa a domino frusta panis aut carnis aperto ore captantem? quidquid excepit protinus integrum devorat et semper ad spem venturi hiat. Idem evenit nobis: quidquid exspectantibus fortuna proiecit, id sine ulla voluptate demittimus statim, ad rapinam alterius erecti et attoniti.' Hoc sapienti non evenit: plenus est; etiam si quid obvenit, secure excipit ac reponit;

laetitia fruitur maxima, continua, sua. [9] Habet aliquis bonam voluntatem, habet profectum, sed cui multum desit a summo: hic deprimitur alternis et extollitur ac modo in caelum allevatur, modo defertur ad terram. Imperitis ac rudibus nullus praecipitationis finis est; in Epicureum illud chaos decidunt, inane sine termino. [10] Est adhuc genus tertium eorum qui sapientiae alludunt, quam non quidem contigerunt, in conspectu tamen et, ut ita dicam, sub ictu habent: hi non concutiuntur, ne defluunt quidem; nondum in sicco, iam in portu sunt. [11] Ergo cum tam magna sint inter summos imosque discrimina, cum medios quoque sequatur fluctus suus, sequatur ingens periculum ad deteriora redeundi, non debemus occupationibus indulgere. Excludendae sunt: si semel intraverint, in locum suum alias substituent. Principiis illarum obstemus: melius non incipient quam desinent. Vale.

LXXIII. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Errare mihi videntur qui existimant philosophiae fideliter deditos contumaces esse ac refractarios, contemptores magistratuum aut regum eorumve per quos publica administrantur. Ex contrario enim nulli adversus illos gratiores sunt, nec immerito; nullis enim plus praestant quam quibus frui tranquillo otio licet. [2] Itaque ii quibus multum ad propositum bene vivendi confert securitas publica necesse est auctorem huius boni ut parentem colant, multo quidem magis quam illi inquieti et in medio positi, qui multa principibus debent sed multa et imputant, quibus numquam tam plene occurrere ulla liberalitas potest ut cupiditates illorum, quae crescunt dum implentur, exsatiet. Quisquis autem de accipiendo cogitat oblitus accepti est, nec ullum habet malum cupiditas maius quam quod ingrata est. [3] Adice nunc quod nemo eorum qui in re publica versantur quot vincat, sed a quibus vincatur, aspicit; et illis non tam iucundum est multos post se videre quam grave aliquem ante se. Habet hoc vitium omnis ambitio: non respicit. Nec ambitio tantum instabilis est, verum cupiditas omnis, quia incipit semper a fine. [4] At ille vir sincerus ac purus, qui reliquit et curiam et forum et omnem administrationem rei publicae ut ad ampliora secederet, diligit eos per quos hoc ei facere tuto licet solusque illis gratuitum testimonium reddit et magnam rem nescientibus debet. Quemadmodum praeceptores suos veneratur ac suspicit quorum beneficio illis inviis exit, sic et hos sub quorum tutela positus exercet artes bonas.

[5] ' Verum alios quoque rex viribus suis protegit.' Quis negat? Sed quemadmodum Neptuno plus debere se iudicat ex iis qui eadem tranquillitate usi sunt qui plura et pretiosiora illo mari vexit, animosius a mercatore quam a vectore solvitur votum et ex ipsis mercatoribus effusius ratus est qui odores ac purpuras et auro pensanda portabat quam qui vilissima quaeque et saburrae loco futura congesserat, sic huius pacis beneficium ad omnis pertinentis altius ad eos pervenit qui illa bene utuntur. [6] Multi enim sunt ex his togatis quibus pax operosior bello est: an idem existimas pro pace debere eos qui illam ebrietati aut libidini impendunt aut aliis vitiis quae vel bello rumpenda sunt? Nisi forte tam iniquum putas esse sapientem ut nihil viritim se debere pro communibus bonis iudicet. Soli lunaeque plurimum debeo, et non uni mihi oriuntur; anno temperantique annum deo privatim obligatus sum, quamvis nihil in meum honorem *** discripta sint. [7] Stulta avaritia mortalium possessionem proprietatemque discernit nec quicquam suum credit esse quod publicum est; at ille sapiens nihil magis suum iudicat quam cuius illi cum humano genere consortium est. Nec enim essent ista communia, nisi pars illorum pertineret ad singulos; socium efficit etiam quod ex minima portione commune est.

[8] Adice nunc quod magna et vera bona non sic dividuntur ut exiguum in singulos cadat: ad unumquemque tota perveniunt. E congiario tantum ferunt homines quantum in capita promissum est; epulum et visceratio et quidquid aliud manu capitur discedit in partes: at haec individua bona, pax et libertas, ea tam omnium tota quam singulorum sunt. [9] Cogitat itaque per quem sibi horum usus fructusque contingat, per quem non ad arma illum nec ad servandas vigilias nec ad tuenda moenia et multiplex belli tributum publica necessitas vocet, agitque gubernatori suo gratias. Hoc docet philosophia praecipue, bene debere beneficia, bene solvere; interdum autem solutio est ipsa confessio. [10] Confitebitur ergo multum se debere ei cuius administratione ac providentia contingit illi pingue otium et arbitrium sui temporis et imperturbata publicis occupationibus quies.

O Meliboee, deus nobis haec otia fecit;
namque erit ille mihi semper deus.

[11] Si illa quoque otia multum auctori suo debent quorum munus hoc maximum est,

ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
ludere quae vellem calamo permisit agresti,

quanti aestimamus hoc otium quod inter deos agitur, quod deos facit?

[12] Ita dico, Lucili, et te in caelum compendiario voco. Solebat Sextius dicere Iovem plus non posse quam bonum virum. Plura Iuppiter habet quae praestet hominibus, sed inter duos bonos non est melior qui locupletior, non magis quam inter duos quibus par scientia regendi gubernaculum est meliorem dixeris cui maius speciosiusque navigium est. [13] Iuppiter quo antecedit virum bonum? diutius bonus est: sapiens nihilo se minoris aestimat quod virtutes eius spatio breviore cluduntur. Quemadmodum ex duobus sapientibus qui senior decessit non est beatior eo cuius intra pauciores annos terminata virtus est, sic deus non vincit sapientem felicitate, etiam si vincit aetate; non est virtus maior quae longior. [14] Iuppiter omnia habet, sed nempe aliis tradidit habenda: ad ipsum hic unus usus pertinet, quod utendi omnibus causa est: sapiens tam aequo animo omnia apud alios videt contemnitque quam Iuppiter et hoc se magis suspicit quod Iuppiter uti illis non potest, sapiens non vult. [15] Credamus itaque Sextio monstranti pulcherrimum iter et clamanti ' hac

itur ad astra,

hac secundum frugalitatem, hac secundum temperantiam, hac secundum fortitudinem'. Non sunt dii fastidiosi, non invidi: admittunt et ascendentibus manum porrigunt. [16] Miraris hominem ad deos ire? Deus ad homines venit, immo quod est propius, in homines venit: nulla sine deo mens bona est. Semina in corporibus humanis divina dispersa sunt, quae si bonus cultor excipit, similia origini prodeunt et paria iis ex quibus orta sunt surgunt: si malus, non aliter quam humus sterilis ac palustris necat ac deinde creat purgamenta pro frugibus. Vale.

LXXIV. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Epistula tua delectavit me et marcentem excitavit; memoriam quoque meam, quae iam mihi segnis ac lenta est, evocavit. Quidni tu, mi Lucili, maximum putes instrumentum vitae beatae hanc persuasionem unum bonum esse quod honestum est? Nam qui alia bona iudicat in fortunae venit potestatem, alieni arbitrii fit: qui omne bonum honesto circumscripsit intra se felix <est>. [2] Hic amissis liberis maestus, hic sollicitus aegris, hic turpibus et aliqua sparsis infamia tristis; illum videbis alienae uxoris amore cruciari, illum suae; non deerit quem repulsa distorqueat; erunt quos ipse honor vexet. [3] Illa vero maxima ex omni mortalium populo turba miserorum quam exspectatio mortis exagitat undique impendens; nihil enim est unde non subeat. Itaque, ut in hostili regione versantibus, huc et illuc circumspiciendum est et ad omnem strepitum circumagenda cervix; nisi hic timor e pectore eiectus est, palpitantibus praecordiis vivitur. [4] Occurrent acti in exsilium et evoluti bonis; occurrent, quod genus egestatis gravissimum est, in divitis inopes; occurrent naufragi similiave naufragis passi, quos aut popularis ira aut invidia, perniciosum optimis telum, inopinantis securosque disiecit procellae more quae in ipsa sereni fiducia solet emergere, aut fulminis subiti ad cuius ictum etiam vicina tremuerunt. Nam ut illic quisquis ab igne propior stetit percusso similis obstipuit, sic in his per aliquam vim accidentibus unum calamitas opprimit, ceteros metus, paremque passis tristitiam facit pati posse. [5] Omnium animos mala aliena ac repentina sollicitant. Quemadmodum aves etiam inanis fundae sonus territat, ita nos non ad ictum tantum exagitamur sed ad crepitum. Non potest ergo quisquam beatus esse qui huic se opinioni credidit. Non enim beatum est nisi quod intrepidum; inter suspecta male vivitur. [6] Quisquis se multum fortuitis dedit ingentem sibi materiam perturbationis et inexplicabilem fecit: una haec via est ad tuta vadenti, externa despicere et honesto esse contentum. Nam qui aliquid virtute melius putat aut ullum praeter illam bonum, ad haec quae a fortuna sparguntur sinum expandit et sollicitus missilia eius exspectat. [7] Hanc enim imaginem animo tuo propone, ludos facere fortunam et in hunc mortalium coetum honores, divitias, gratiam excutere, quorum alia inter diripientium manus scissa sunt, alia infida societate divisa, alia magno detrimento eorum in quos devenerant prensa. Ex quibus quaedam aliud agentibus inciderunt, quaedam, quia nimis captabantur, amissa et dum avide rapiuntur expulsa sunt: nulli vero, etiam cui rapina feliciter cessit, gaudium rapti duravit in posterum. Itaque prudentissimus quisque, cum primum induci videt munuscula, a theatro fugit et scit magno parva constare. Nemo manum conserit cum recedente, nemo exeuntem ferit: circa praemium rixa est. [8] Idem in his evenit quae fortuna desuper iactat: aestuamus miseri, distringimur, multas habere cupimus manus, modo in hanc partem, modo in illam respicimus; nimis tarde nobis mitti videntur quae cupiditates nostras irritant, ad paucos perventura, exspectata omnibus; [9] ire obviam cadentibus cupimus; gaudemus si quid invasimus invadendique aliquos spes vana delusit; vilem praedam magno aliquo incommodo luimus aut [de] fallimur. Secedamus itaque ab istis ludis et demus raptoribus locum; illi spectent bona ista pendentia et ipsi magis pendeant.

[10] Quicumque beatus esse constituet, unum esse bonum putet quod honestum est; nam si ullum aliud existimat, primum male de providentia iudicat, quia multa incommoda iustis viris accidunt, et quia quidquid nobis dedit breve est et exiguum si compares mundi totius aevo. [11] Ex hac deploratione nascitur ut ingrati divinorum interpretes simus: querimur quod non semper, quod et pauca nobis et incerta et abitura contingant. Inde est quod nec vivere nec mori volumus: vitae nos

odium tenet, timor mortis. Natat omne consilium nec implere nos ulla felicitas potest. Causa autem est quod non pervenimus ad illud bonum immensum et insuperabile ubi necesse est resistat voluntas nostra quia ultra summum non est locus. [12] Quaeris quare virtus nullo egeat? Praesentibus gaudet, non concupiscit absentia; nihil non illi magnum est quod satis. Ab hoc discede iudicio: non pietas constabit, non fides, multa enim utramque praestare cupienti patienda sunt ex iis quae mala vocantur, multa impendenda ex iis quibus indulgemus tamquam bonis. [13] Perit fortitudo, quae periculum facere debet sui; perit magnanimitas, quae non potest eminere nisi omnia velut minuta contempsit quae pro maximis vulgus optat; perit gratia et relatio gratiae si timemus laborem, si quicquam pretiosius fide novimus, si non optima spectamus.

[14] Sed ut illa praeteream, aut ista bona non sunt quae vocantur aut homo felicior deo est, quoniam quidem quae cara nobis sunt non habet in usu deus; nec enim libido ad illum nec epularum lautitia nec opes nec quicquam ex his hominem inescantibus et vili voluptate ducentibus pertinet. Ergo aut credibile est bona deo deesse aut hoc ipsum argumentum est bona non esse, quod deo desunt. [15] Adice quod multa quae bona videri volunt animalibus quam homini pleniora contingunt. Illa cibo avidius utuntur, venere non aeque fatigantur; virium illis maior est et aequabilior firmitas: sequitur ut multo feliciora sint homine. Nam sine nequitia, sine fraudibus degunt; fruuntur voluptatibus, quas et magis capiunt et ex facili, sine ullo pudoris aut paenitentiae metu. [16] Considera tu itaque an id bonum vocandum sit quo deus ab homine, <homo ab animalibus> vincitur. Summum bonum in animo contineamus: obsolescit si ab optima nostri parte ad pessimam transit et transfertur ad sensus, qui agiliores sunt animalibus mutis. Non est summa felicitatis nostrae in carne ponenda: bona illa sunt vera quae ratio dat, solida ac sempiterna, quae cadere non possunt, ne decrescere quidem ac minui. [17] Cetera opinione bona sunt et nomen quidem habent commune cum veris, proprietas [quidem] in illis boni non est; itaque commoda vocentur et, ut nostra lingua loquar, producta. Ceterum sciamus mancipia nostra esse, non partes, et sint apud nos, sed ita ut meminerimus extra nos esse; etiam si apud nos sint, inter subiecta et humilia numerentur propter quae nemo se attollere debeat. Quid enim stultius quam aliquem eo sibi placere quod ipse non fecit? [18] Omnia ista nobis accedant, non haereant, ut si abducentur, sine ulla nostri laceratione discedant. Utamur illis, non gloriemur, et utamur parce tamquam depositis apud nos et abituris. Quisquis illa sine ratione possedit non diu tenuit; ipsa enim se felicitas, nisi temperatur, premit. Si fugacissimis bonis credidit, cito deseritur, et, ut deseratur, affligitur. Paucis deponere felicitatem molliter licuit: ceteri cum iis inter quae eminuere labuntur, et illos degravant ipsa quae extulerant. [19] Ideo adhibebitur prudentia, quae modum illis ac parsimoniam imponat, quoniam quidem licentia opes suas praecipitat atque urget, nec umquam immodica durarunt nisi illa moderatrix ratio compescuit. Hoc multarum tibi urbium ostendet eventus, quarum in ipso flore luxuriosa imperia ceciderunt, et quidquid virtute partum erat intemperantia corruit. Adversus hos casus muniendi sumus. Nullus autem contra fortunam inexpugnabilis murus est: intus instruamur; si illa pars tuta est, pulsari homo potest, capi non potest. Quod sit hoc instrumentum scire desideras? [20] Nihil indignetur sibi accidere sciatque illa ipsa quibus laedi videtur ad conservationem universi pertinere et ex iis esse quae cursum mundi officiumque consummant; placeat homini quidquid deo placuit; ob hoc ipsum <se> suaque miretur, quod non potest vinci, quod mala ipsa sub se tenet, quod ratione, qua valentius nihil est, casum doloremque et iniuriam subigit. [21] Ama rationem! huius te amor contra durissima armabit. Feras catulorum amor in venabula impingit feritasque et inconsultus impetus praestat indomitas; iuvenilia nonnumquam ingenia cupido gloriae in contemptum tam ferri quam ignium misit; species quosdam atque umbra virtutis in mortem voluntariam trudit: quanto his omnibus fortior ratio est, quanto constantior, tanto vehementius per metus ipsos et pericula exibit.

[22] ' Nihil agitis' inquit ' quod negatis ullum esse aliud honesto bonum. non faciet vos haec munitio tutos a fortuna et immunes. Dicitis enim inter bona esse liberos pios et bene moratam patriam et parentes bonos. Horum pericula non potestis spectare securi: perturbabit vos obsidio patriae, liberorum mors, parentum servitus.'

[23] Quid adversus hos pro nobis responderi soleat ponam; deinde tunc adiciam quid praeterea respondendum putem. Alia condicio est in iis quae ablata in locum suum aliquid incommodi substituunt: tamquam bona valetudo vitiata in malam transfert; acies oculorum exstincta caecitate nos afficit; non tantum velocitas perit poplitibus incisis, sed debilitas pro illa subit. Hoc non est periculum in iis quae paulo ante rettulimus. Quare? si amicum bonum amisi, non est mihi pro illo perfidia patienda, nec si bonos liberos extuli, in illorum locum impietas succedit. [24] Deinde non amicorum illic aut liberorum interitus sed corporum est. Bonum autem uno modo perit, si in malum transit; quod natura non patitur, quia omnis virtus et opus omne virtutis incorruptum manet. Deinde etiam si amici perierunt, etiam si probati respondentesque voto patris liberi, est quod illorum expleat locum. Quid sit quaeris? quod illos quoque bonos fecerat, virtus. [25] Haec nihil vacare patitur loci, totum animum tenet, desiderium omnium tollit, sola satis est; omnium enim bonorum vis et origo in ipsa est. Quid refert an aqua decurrens intercipiatur atque abeat, si fons ex quo fluxerat salvus est? Non dices vitam iustiorem salvis liberis quam amissis nec ordinatiorem nec prudentiorem nec honestiorem; ergo ne meliorem quidem. Non facit adiectio amicorum sapientiorem, non facit stultiorem detractio; ergo nec beatiorem aut miseriorem. Quamdiu virtus salva fuerit, non senties quidquid abscesserit.

[26] 'Quid ergo? non est beatior et amicorum et liberorum turba succinctus?' Quidni non sit? Summum enim bonum nec infringitur nec augetur; in suo modo permanet, utcumque fortuna se gessit. Sive illi senectus longa contigit sive citra senectutem finitus est, eadem mensura summi boni est, quamvis aetatis diversa sit. [27] Utrum maiorem an minorem circulum scribas ad spatium eius pertinet, non ad formam: licet alter diu manserit, alterum statim obduxeris et in eum in quo scriptus est pulverem solveris, in eadem uterque forma fuit. Quod rectum est nec magnitudine aestimatur nec numero nec tempore; non magis produci quam contrahi potest. Honestam vitam ex centum annorum numero in quantum voles corripe et in unum diem coge: aeque honesta est. [28] Modo latius virtus funditur, regna urbes provincias temperat, fert leges, colit amicitias, inter propinquos liberosque dispensat officia, modo arto fine circumdatur paupertatis exsilii orbitatis; non tamen minor est si ex altiore fastigio in humile subducitur, in privatum ex regio, ex publico et spatioso iure in angustias domus vel anguli coit. [29] Aeque magna est, etiam si in se recessit undique exclusa; nihilominus enim magni spiritus est et erecti, exactae prudentiae, indeclinabilis iustitiae. Ergo aeque beata est; beatum enim illud uno loco positum est, in ipsa mente, stabile, grande, tranquillum, quod sine scientia divinorum humanorumque non potest effici.

[30] Sequitur illud quod me responsurum esse dicebam. Non affligitur sapiens liberorum amissione, non amicorum; eodem enim animo fert illorum mortem quo suam exspectat; non magis hanc timet quam illam dolet. Virtus enim convenientia constat: omnia opera eius cum ipsa concordant et congruunt. Haec concordia perit si animus, quem excelsum esse oportet, luctu aut desiderio summittitur. Inhonesta est omnis trepidatio et sollicitudo, in ullo actu pigritia; honestum enim securum et expeditum est, interritum est, in procinctu stat. [31] ' Quid ergo? non aliquid perturbationi simile patietur? non et color eius mutabitur et vultus agitabitur et artus refrigescent? et quidquid aliud non ex imperio animi, sed inconsulto quodam naturae impetu geritur?' Fateor; sed

manebit illi persuasio eadem, nihil illorum malum esse nec dignum ad quod mens sana deficiat. [32] Omnia quae facienda erunt audaciter faciet et prompte. Hoc enim stultitiae proprium quis dixerit, ignave et contumaciter facere quae faciat, et alio corpus impellere, alio animum, distrahique inter diversissimos motus. Nam propter illa ipsa quibus extollit se miraturque contempta est, et ne illa quidem quibus gloriatur libenter facit. Si vero aliquod timetur malum, eo proinde, dum exspectat, quasi venisset urguetur, et quidquid ne patiatur timet iam metu patitur. [33] Quemadmodum in corporibus infirmis languorem signa praecurrunt - quaedam enim segnitia enervis est et sine labore ullo lassitudo et oscitatio et horror membra percurrens - sic infirmus animus multo ante quam opprimatur malis quatitur; praesumit illa et ante tempus cadit. Quid autem dementius quam angi futuris nec se tormento reservare, sed arcessere sibi miserias et admovere? quas optimum est differre, si discutere non possis. [34] Vis scire futuro neminem debere torqueri? Quicumque audierit post quinquagesimum annum sibi patienda supplicia, non perturbatur nisi si medium spatium transiluerit et se in illam saeculo post futuram sollicitudinem immiserit: eodem modo fit ut animos libenter aegros et captantes causas doloris vetera atque obliterata contristent. Et quae praeterierunt et quae futura sunt absunt: neutra sentimus. Non est autem nisi ex eo quod sentias dolor. Vale.

Liber IX

LXXV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Minus tibi accuratas a me epistulas mitti quereris. Quis enim accurate loquitur nisi qui vult putide loqui? Qualis sermo meus esset si una desideremus aut ambularemus, inlaboratus et facilis, tales esse epistulas meas volo, quae nihil habent accersitum nec fictum. [2] Si fieri posset, quid sentiam ostendere quam loqui mallem. Etiam si disputarem, nec supploderem pedem nec manum iactarem nec attollerem vocem, sed ista oratoribus reliquissem, contentus sensus meos ad te pertulisse, quos nec exornassem nec abiecissem. [3] Hoc unum plane tibi adprobare vellem, omnia me illa sentire quae dicerem, nec tantum sentire sed amare. Aliter homines amicam, aliter liberos osculantur; tamen in hoc quoque amplexu tam sancto et moderato satis apparet adfectus. Non mehercules ieiuna esse et arida volo quae de rebus tam magnis dicentur (neque enim philosophia ingenio renuntiat), multum tamen operae inpendi verbis non oportet. [4] Haec sit propositi nostri summa: quod sentimus loquamur, quod loquimur sentiamus; concordet sermo cum vita. Ille promissum suum implevit qui et cum videas illum et cum audias idem est. Videbimus qualis sit, quantus sit: unus est. [5] Non delectent verba nostra sed prosint. Si tamen contingere eloquentia non sollicito potest, si aut parata est aut parvo constat, adsit et res pulcherrimas prosequatur: sit talis ut res potius quam se ostendat. Aliae artes ad ingenium totae pertinent, hic animi negotium agitur. [6] Non quaerit aeger medicum eloquentem, sed si ita competit ut idem ille qui sanare potest compte de iis quae facienda sunt disserat, boni consulet. Non tamen erit quare gratuletur sibi quod inciderit in medicum etiam disertum; hoc enim tale est quale si peritus gubernator etiam formosus est. [7] Quid aures meas scabis? quid oblectas? aliud agitur: urendus, secandus, abstinendus sum. Ad haec adhibitus es; curare debes morbum veterem, gravem, publicum; tantum negotii habes quantum in pestilentia medicus. Circa verba occupatus es? iamdudum gaude si sufficis rebus. Quando tam multa disces? quando quae didiceris adfiges tibi ita ut excidere non possint? quando illa experieris? Non enim, ut cetera, memoriae tradidisse satis est: in opere temptanda sunt; non est beatus qui scit illa, sed <qui> facit.

[8] 'Quid ergo? infra illum nulli gradus sunt? statim a sapientia praeceps est?' Non, ut existimo; nam qui proficit in numero quidem stultorum est, magno tamen intervallo ab illis diducitur. Inter ipsos quoque proficientes sunt magna discrimina: in tres classes, ut quibusdam placet, dividuntur.

[9] Primi sunt qui sapientiam nondum habent sed iam in vicinia eius constiterunt; tamen etiam quod prope est extra est. Qui sint hi quaeris? qui omnes iam adfectus ac vitia posuerunt, quae erant conplectenda didicerunt, sed illis adhuc inexperta fiducia est. Bonum suum nondum in usu habent, iam tamen in illa quae fugerunt decidere non possunt; iam ibi sunt unde non est retro lapsus, sed hoc illis de se nondum liquet: quod in quadam epistula scripsisse me memini, ' scire se nesciunt'. Iam contigit illis bono suo frui, nondum confidere. [10] Quidam hoc proficientium genus de quo locutus sum ita conplectuntur ut illos dicant iam effugisse morbos animi, adfectus nondum, et adhuc in lubrico stare, quia nemo sit extra periculum malitiae nisi qui totam eam excussit; nemo autem illam excussit nisi qui pro illa sapientiam adsumpsit. [11] Quid inter morbos animi intersit et adfectus saepe iam dixi. Nunc quoque te admonebo: morbi sunt inveterata vitia et dura, ut avaritia, ut

ambitio; nimio artius haec animum inplicuerunt et perpetua eius mala esse coeperunt. Ut breviter finiam, morbus est iudicium in pravo pertinax, tamquam valde expetenda sint quae leviter expetenda sunt; vel, si mavis, ita finiamus: nimis inminere leviter petendis vel ex toto non petendis, aut in magno pretio habere in aliquo habenda vel in nullo. [12] Adfectus sunt motus animi inprobabiles, subiti et concitati, qui frequentes neglectique fecere morbum, sicut destillatio una nec adhuc in morem adducta tussim facit, adsidua et vetus pthisin. Itaque qui plurimum profecere extra morbos sunt, adfectus adhuc sentiunt perfecto proximi.

[13] Secundum genus est eorum qui et maxima animi mala et adfectus deposuerunt, sed ita ut non sit illis securitatis suae certa possessio; possunt enim in eadem relabi.

[14] Tertium illud genus extra multa et magna vitia est, sed non extra omnia. Effugit avaritiam sed iram adhuc sentit; iam non sollicitatur libidine, etiamnunc ambitione; iam non concupiscit, sed adhuc timet, et in ipso metu ad quaedam satis firmus est, quibusdam cedit: mortem contemnit, dolorem reformidat.

[15] De hoc loco aliquid cogitemus: bene nobiscum agetur, si in hunc admittimur numerum. Magna felicitate naturae magnaque et adsidua intentione studii secundus occupatur gradus; sed ne hic quidem contemnendus est color tertius. Cogita quantum circa te videas malorum; aspice quam nullum sit nefas sine exemplo, quantum cotidie nequitia proficiat, quantum publice privatimque peccetur: intelleges satis nos consequi, si inter pessimos non sumus. [16] ' Ego vero' inquis ' spero me posse et amplioris ordinis fieri.' Optaverim hoc nobis magis quam promiserim: praeoccupati sumus, ad virtutem contendimus inter vitia districti. Pudet dicere: honesta colimus quantum vacat. At quam grande praemium expectat, si occupationes nostras et mala tenacissima abrumpimus! [17] Non cupiditas nos, non timor pellet; inagitati terroribus, incorrupti voluptatibus, nec mortem horrebimus nec deos; sciemus mortem malum non esse, deos malo non esse. Tam inbecillum est quod nocet quam cui nocetur: optima vi noxia carent. [18] Expectant nos, <si> ex hac aliquando faece in illud evadimus sublime et excelsum, tranquillitas animi et expulsis erroribus absoluta libertas. Quaeris quae sit ista? Non homines timere, non deos; nec turpia velle nec nimia; in se ipsum habere maximam potestatem: inaestimabile bonum est suum fieri. Vale.

LXXVI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Inimicitias mihi denuntias si quicquam ex iis quae cotidie facio ignoraveris. Vide quam simpliciter tecum vivam: hoc quoque tibi committam. Philosophum audio et quidem quintum iam diem habeo ex quo in scholam eo et ab octava disputantem audio. 'Bona' inquis ' aetate.' Quidni bona? quid autem stultius est quam quia diu non didiceris non discere? [2] ' Quid ergo? idem faciam quod trossuli et iuvenes?' Bene mecum agitur si hoc unum senectutem meam dedecet: omnis aetatis homines haec schola admittit. ' In hoc senescamus, ut iuvenes sequamur?' In theatrum senex ibo et in circum deferar et nullum par sine me depugnabit: ad philosophum ire erubescam? [3] Tamdiu discendum est quamdiu nescias; si proverbio credimus, quamdiu vivas. Nec ulli hoc rei magis convenit quam huic: tamdiu discendum est quemadmodum vivas quamdiu vivas. Ego tamen illic aliquid et doceo. Quaeris quid doceam? etiam seni esse discendum. [4] Pudet autem me generis humani quotiens scholam intravi. Praeter ipsum theatrum Neapolitanorum, ut scis, transeundum est

Metronactis petenti domum. Illud quidem fartum est, et ingenti studio quis sit pythaules bonus iudicatur; habet tubicen quoque Graecus et praeco concursum: at in illo loco in quo vir bonus quaeritur, in quo vir bonus discitur, paucissimi sedent, et hi plerisque videntur nihil boni negotii habere quod agant; inepti et inertes vocantur. Mihi contingat iste derisus: aequo animo audienda sunt inperitorum convicia et ad honesta vadenti contemnendus est ipse contemptus.

[5] Perge, Lucili, et propera, ne tibi accidat quod mihi, ut senex discas; immo ideo magis propera quoniam id nunc adgressus es quod perdiscere vix senex possis. ' Quantum' inquis ' proficiam?' Quantum temptaveris. [6] Quid expectas? nulli sapere casu obtigit. Pecunia veniet ultro, honor offeretur, gratia ac dignitas fortasse ingerentur tibi: virtus in te non incidet. Ne levi quidem opera aut parvo labore cognoscitur; sed est tanti laborare omnia bona semel occupaturo. Unum est enim bonum quod honestum: in illis nihil invenies veri, nihil certi, quaecumque famae placent. [7] Quare autem unum sit bonum quod honestum dicam, quoniam parum me exsecutum priore epistula iudicas magisque hanc rem tibi laudatam quam probatam putas, et in artum quae dicta sunt contraham.

[8] Omnia suo bono constant. Vitem fertilitas commendat et sapor vini, velocitas cervum; quam fortia dorso iumenta sint quaeris, quorum hic unus est usus, sarcinam ferre; in cane sagacitas prima est, si investigare debet feras, cursus, si consequi, audacia, si mordere et invadere: id in quoque optimum esse debet cui nascitur, quo censetur. [9] In homine quid est optimum? ratio: hac antecedit animalia, deos sequitur. Ratio ergo perfecta proprium bonum est, cetera illi cum animalibus satisque communia sunt. Valet: et leones. Formonsus est: et pavones. Velox est: et equi. Non dico, in his omnibus vincitur; non quaero quid in se maximum habeat, sed quid suum. Corpus habet: et arbores. Habet impetum ac motum voluntarium: et bestiae et vermes. Habet vocem: sed quanto clariorem canes, acutiorem aquilae, graviorem tauri, dulciorem mobilioremque luscinii? [10] Quid est in homine proprium? ratio: haec recta et consummata felicitatem hominis implevit. Ergo si omnis res, cum bonum suum perfecit, laudabilis est et ad finem naturae suae pervenit, homini autem suum bonum ratio est, si hanc perfecit laudabilis est et finem naturae suae tetigit. Haec ratio perfecta virtus vocatur eademque honestum est. [11] Id itaque unum bonum est in homine quod unum hominis est; nunc enim non quaerimus quid sit bonum, sed quid sit hominis bonum. Si nullum aliud est hominis quam ratio, haec erit unum eius bonum, sed pensandum cum omnibus. Si sit aliquis malus, puto inprobabitur; si bonus, puto probabitur. Id ergo in homine primum solumque est quo et probatur et inprobatur.

[12] Non dubitas an hoc sit bonum; dubitas an solum bonum sit. Si quis omnia alia habeat, valetudinem, divitias, imagines multas, frequens atrium, sed malus ex confesso sit, inprobabis illum; item si quis nihil quidem eorum quae rettuli habeat, deficiatur pecunia, clientium turba, nobilitate et avorum proavorumque serie, sed ex confesso bonus sit, probabis illum. Ergo hoc unum est bonum hominis, quod qui habet, etiam si aliis destituitur, laudandus est, quod qui non habet in omnium aliorum copia damnatur ac reicitur. [13] Quae condicio rerum, eadem hominum est: navis bona dicitur non quae pretiosis coloribus picta est nec cui argenteum aut aureum rostrum est nec cuius tutela ebore caelata est nec quae fiscis atque opibus regiis pressa est, sed stabilis et firma et iuncturis aquam excludentibus spissa, ad ferendum incursum maris solida, gubernaculo parens, velox et non sentiens ventum; [14] gladium bonum dices non cui auratus est balteus nec cuius vagina gemmis distinguitur, sed cui et ad secandum subtilis acies est et mucro munimentum omne rupturus; regula non quam formosa, sed quam recta sit quaeritur: eo quidque laudatur cui comparatur, quod illi proprium est. [15] Ergo in homine quoque nihil ad rem pertinet quantum aret,

quantum feneret, a quam multis salutetur, quam pretioso incumbat lecto, quam perlucido poculo bibat, sed quam bonus sit. Bonus autem est si ratio eius explicita et recta est et ad naturae suae voluntatem accommodata. [16] Haec vocatur virtus, hoc est honestum et unicum hominis bonum. Nam cum sola ratio perficiat hominem, sola ratio perfecte beatum facit; hoc autem unum bonum est quo uno beatus efficitur. Dicimus et illa bona esse quae a virtute profecta contractaque sunt, id est opera eius omnia; sed ideo unum ipsa bonum est quia nullum sine illa est. [17] Si omne in animo bonum est, quidquid illum confirmat, extollit, amplificat, bonum est; validiorem autem animum et excelsiorem et ampliorem facit virtus. Nam cetera quae cupiditates nostras inritant deprimunt quoque animum et labefaciunt et cum videntur attollere inflant ac multa vanitate deludunt. Ergo id unum bonum est quo melior animus efficitur. [18] Omnes actiones totius vitae honesti ac turpis respectu temperantur; ad haec faciendi et non faciendi ratio derigitur. Quid sit hoc dicam: vir bonus quod honeste se facturum putaverit faciet etiam [sine pecunia] si laboriosum erit, faciet etiam si damnosum erit, faciet etiam si periculosum erit; rursus quod turpe erit non faciet, etiam si pecuniam adferet, etiam si voluptatem, etiam si potentiam; ab honesto nulla re deterrebitur, ad turpia nulla invitabitur. [19] Ergo si honestum utique secuturus est, turpe utique vitaturus, et in omni actu vitae spectaturus haec duo, <nec aliud bonum quam honestum> nec aliud malum quam turpe, si una indepravata virtus est et sola permanet tenoris sui, unum est bonum virtus, cui iam accidere ne sit bonum non potest. Mutationis periculum effugit: stultitia ad sapientiam erepit, sapientia in stultitiam non revolvitur.

[20] Dixi, si forte meministi, et concupita vulgo et formidata inconsulto impetu plerosque calcasse: inventus est qui divitias proiceret, inventus est qui flammis manum inponeret, cuius risum non interrumperet tortor, qui in funere liberorum lacrimam non mitteret, qui morti non trepidus occurreret; amor enim, ira, cupiditas pericula depoposcerunt. Quod potest brevis obstinatio animi, aliquo stimulo excitata, quanto magis virtus, quae non ex impetu nec subito sed aequaliter valet, cui perpetuum robur est? [21] Sequitur ut quae ab inconsultis saepe contemnuntur, a sapientibus semper, ea nec bona sint nec mala. Unum ergo bonum ipsa virtus est, quae inter hanc fortunam et illam superba incedit cum magno utriusque contemptu.

[22] Si hanc opinionem receperis, aliquid bonum esse praeter honestum, nulla non virtus laborabit; nulla enim obtineri poterit si quicquam extra se respexerit. Quod si est, rationi repugnat, ex qua virtutes sunt, et veritati, quae sine ratione non est; quaecumque autem opinio veritati repugnat falsa est. [23] Virum bonum concedas necesse est summae pietatis erga deos esse. Itaque quidquid illi accidit aequo animo sustinebit; sciet enim id accidisse lege divina qua universa procedunt. Quod si est, unum illi bonum erit quod honestum; in hoc enim positum <est> et parere diis nec excandescere ad subita nec deplorare sortem suam, sed patienter excipere fatum et facere imperata. [24] Si ullum aliud est bonum quam honestum, sequetur nos aviditas vitae, aviditas rerum vitam instruentium, quod est intolerabile, infinitum, vagum. Solum ergo bonum est honestum, cui modus est.

[25] Diximus futuram hominum feliciorem vitam quam deorum, si ea bona sunt quorum nullus diis usus est, tamquam pecunia, honores. Adice nunc quod, si modo solutae corporibus animae manent, felicior illis status restat quam est dum versantur in corpore. Atqui si ista bona sunt quibus per corpora utimur, emissis erit peius, quod contra fidem est, feliciores esse liberis et in universum datis clusas et obsessas. [26] Illud quoque dixeram, si bona sunt ea quae tam homini contingunt quam mutis animalibus, et muta animalia beatam vitam actura; quod fieri nullo modo potest. Omnia pro honesto patienda sunt; quod non erat faciendum si esset ullum aliud bonum quam honestum.

Haec quamvis latius exsecutus essem priore epistula, constrinxi et breviter percucurri. [27] Numquam autem vera tibi opinio talis videbitur, nisi animum adleves et te ipse interroges, si res exegerit ut pro patria moriaris et salutem omnium civium tua redimas, an porrecturus sis cervicem non tantum patienter sed etiam libenter. Si hoc facturus es, nullum aliud bonum est; omnia enim relinquis ut hoc habeas. Vide quanta vis honesti sit: pro re publica morieris, etiam si statim facturus hoc eris cum scieris tibi esse faciendum. [28] Interdum ex re pulcherrima magnum gaudium etiam exiguo tempore ac brevi capitur, et quamvis fructus operis peracti nullus ad defunctum exemptumque rebus humanis pertineat, ipsa tamen contemplatio futuri operis iuvat, et vir fortis ac iustus, cum mortis suae pretia ante se posuit, libertatem patriae, salutem omnium pro quibus dependit animam, in summa voluptate est et periculo suo fruitur. [29] Sed ille quoque cui etiam hoc gaudium eripitur quod tractatio operis maximi et ultimi praestat, nihil cunctatus desiliet in mortem, facere recte pieque contentus. Oppone etiamnunc illi multa quae dehortentur, dic, 'factum tuum matura sequetur oblivio et parum grata existimatio civium' Respondebit tibi, 'ista omnia extra opus meum sunt, ego ipsum contemplor; hoc esse honestum scio; itaque quocumque ducit ac vocat venio' .

[30] Hoc ergo unum bonum est, quod non tantum perfectus animus sed generosus quoque et indolis bonae sentit: cetera levia sunt, mutabilia. Itaque sollicite possidentur; etiam si favente fortuna in unum congesta sunt, dominis suis incubant gravia et illos semper premunt, aliquando et inludunt. [31] Nemo ex istis quos purpuratos vides felix est, non magis quam ex illis quibus sceptrum et chlamydem in scaena fabulae adsignant: cum praesente populo lati incesserunt et coturnati, simul exierunt, excalceantur et ad staturam suam redeunt. Nemo istorum quos divitiae honoresque in altiore fastigio ponunt magnus est. Quare ergo magnus videtur? cum basi illum sua metiris. Non est magnus pumilio licet in monte constiterit; colossus magnitudinem suam servabit etiam si steterit in puteo. [32] Hoc laboramus errore, sic nobis inponitur, quod neminem aestimamus eo quod est, sed adicimus illi et ea quibus adornatus est. Atqui cum voles veram hominis aestimationem inire et scire qualis sit, nudum inspice; ponat patrimonium, ponat honores et alia fortunae mendacia, corpus ipsum exuat: animum intuere, qualis quantusque sit, alieno an suo magnus. [33] Si rectis oculis gladios micantes videt et si scit sua nihil interesse utrum anima per os an per iugulum exeat, beatum voca; si cum illi denuntiata sunt corporis tormenta et quae casu veniunt et quae potentioris iniuria, si vincula et exilia et vanas humanarum formidines mentium securus audit et dicit:

' non ulla laborum,
o virgo, nova mi facies inopinave surgit;
omnia praecepi atque animo mecum ipse peregi.
Tu hodie ista denuntias: ego semper denuntiavi mihi et hominem paravi ad humana.' [34] Praecogitati mali mollis ictus venit. At stultis et fortunae credentibus omnis videtur nova rerum et inopinata facies; magna autem pars est apud inperitos mali novitas. Hoc ut scias, ea quae putaverant aspera fortius, cum adsuevere, patiuntur. [35] Ideo sapiens adsuescit futuris malis, et quae alii diu patiendo levia faciunt hic levia facit diu cogitando. Audimus aliquando voces inperitorum dicentium ' sciebam hoc mihi restare' sapiens scit sibi omnia restare; quidquid factum est, dicit 'sciebam' . Vale.

LXXVII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Subito nobis hodie Alexandrinae naves apparuerunt, quae praemitti solent et nuntiare secuturae

classis adventum: tabellarias vocant. Gratus illarum Campaniae aspectus est: omnis in pilis Puteolorum turba consistit et ex ipso genere velorum Alexandrinas quamvis in magna turba navium intellegit; solis enim licet siparum intendere, quod in alto omnes habent naves. [2] Nulla enim res aeque adiuvat cursum quam summa pars veli; illinc maxime navis urgetur. Itaque quotiens ventus increbruit maiorque est quam expedit, antemna summittitur: minus habet virium flatus ex humili. Cum intravere Capreas et promunturium ex quo

alta procelloso speculatur vertice Pallas,
ceterae velo iubentur esse contentae: siparum Alexandrinarum insigne [indicium] est.

[3] In hoc omnium discursu properantium ad litus magnam ex pigritia mea sensi voluptatem, quod epistulas meorum accepturus non properavi scire quis illic esset rerum mearum status, quid adferrent: olim iam nec perit quicquam mihi nec adquiritur. Hoc, etiam si senex non essem, fuerat sentiendum, nunc vero multo magis: quantulumcumque haberem, tamen plus iam mihi superesset viatici quam viae, praesertim cum eam viam simus ingressi quam peragere non est necesse. [4] Iter inperfectum erit si in media parte aut citra petitum locum steteris: vita non est inperfecta si honesta est; ubicumque desines, si bene desines, tota est. Saepe autem et fortiter desinendum est et non ex maximis causis; nam nec eae maximae sunt quae nos tenent.

[5] Tullius Marcellinus, quem optime noveras, adulescens quietus et cito senex, morbo et non insanabili correptus sed longo et molesto et multa imperante, coepit deliberare de morte. Convocavit complures amicos. Unusquisque aut, quia timidus erat, id illi suadebat quod sibi suasisset, aut, quia adulator et blandus, id consilium dabat quod deliberanti gratius fore suspicabatur. [6] Amicus noster Stoicus, homo egregius et, ut verbis illum quibus laudari dignus est laudem, vir fortis ac strenuus, videtur mihi optime illum cohortatus. Sic enim coepit: ' noļimi Marcelline, torqueri tamquam de re magna deliberes. Non est res magna vivere: omnes servi tui vivunt, omnia animalia: magnum est honeste mori, prudenter, fortiter. Cogita quamdiu iam idem facias: cibus, somnus, libido -- per hunc circulum curritur; mori velle non tantum prudens aut fortis aut miser, etiam fastidiosus potest.' [7] Non opus erat suasore illi sed adiutore: servi parere nolebant. Primum detraxit illis metum et indicavit tunc familiam periculum adire cum incertum esset an mors domini voluntaria fuisset; alioqui tam mali exempli esse occidere dominum quam prohibere. [8] Deinde ipsum Marcellinum admonuit non esse inhumanum, quemadmodum cena peracta reliquiae circumstantibus dividantur, sic peracta vita aliquid porrigi iis qui totius vitae ministri fuissent. Erat Marcellinus facilis animi et liberalis etiam cum de suo fieret; minutas itaque summulas distribuit flentibus servis et illos ultro consolatus est. [9] Non fuit illi opus ferro, non sanguine: triduo abstinuit et in ipso cubiculo poni tabernaculum iussit. Solium deinde inlatum est, in quo diu iacuit et calda subinde suffusa paulatim defecit, ut aiebat, non sine quadam voluptate, quam adferre solet lenis dissolutio non inexperta nobis, quos aliquando liquit animus.

[10] In fabellam excessi non ingratam tibi; exitum enim amici tui cognosces non difficilem nec miserum. Quamvis enim mortem sibi consciverit, tamen mollissime excessit et vita elapsus est. Sed ne inutilis quidem haec fabella fuerit; saepe enim talia exempla necessitas exigit. Saepe debemus mori nec volumus, morimur nec volumus. [11] Nemo tam inperitus est ut nesciat quandoque moriendum; tamen cum prope accessit, tergiversatur, tremit, plorat. Nonne tibi videtur stultissimus omnium qui flevit quod ante annos mille non vixerat? aeque stultus est qui flet quod post annos mille non vivet. Haec paria sunt: non eris nec fuisti; utrumque tempus alienum est. [12] In hoc punctum coniectus es, quod ut extendas, quousque extendes? Quid fles? quid optas? perdis operam.

Desine fata deum flecti sperare precando.
Rata et fixa sunt et magna atque aeterna necessitate ducuntur: eo ibis quo omnia eunt. Quid tibi novi est? Ad hanc legem natus es; hoc patri tuo accidit, hoc matri, hoc maioribus, hoc omnibus ante te, hoc omnibus post te. Series invicta et nulla mutabilis ope inligavit ac trahit cuncta. [13] Quantus te populus moriturorum sequetur, quantus comitabitur! Fortior, ut opinor, esses, si multa milia tibi commorerentur; atqui multa milia et hominum et animalium hoc ipso momento quo tu mori dubitas animam variis generibus emittunt. Tu autem non putabas te aliquando ad id perventurum ad quod semper ibas? Nullum sine exitu iter est.

[14] Exempla nunc magnorum virorum me tibi iudicas relaturum? puerorum referam. Lacon ille memoriae traditur, inpubis adhuc, qui captus clamabat ' non serviam' sua illa Dorica lingua, et verbis fidem inposuit: ut primum iussus est fungi servili et contumelioso ministerio (adferre enim vas obscenum iubebatur), inlisum parieti caput rupit. [15] Tam prope libertas est: et servit aliquis? Ita non sic perire filium tuum malles quam per inertiam senem fieri? Quid ergo est cur perturberis, si mori fortiter etiam puerile est? Puta nolle te sequi: duceris. Fac tui iuris quod alieni est. Non sumes pueri spiritum, ut dicas ' non servio'? Infelix, servis hominibus, servis rebus, servis vitae; nam vita, si moriendi virtus abest, servitus est. [16] Ecquid habes propter quod expectes? voluptates ipsas quae te morantur ac retinent consumpsisti: nulla tibi nova est, nulla non iam odiosa ipsa satietate. Quis sit vini, quis mulsi sapor scis: nihil interest centum per vesicam tuam an mille amphorae transeant: saccus es. Quid sapiat ostreum, quid mullus optime nosti: nihil tibi luxuria tua in futuros annos intactum reservavit. Atqui haec sunt a quibus invitus divelleris. [17] Quid est aliud quod tibi eripi doleas? Amicos? Scis enim amicus esse? Patriam? tanti enim illam putas ut tardius cenes? Solem? quem, si posses, extingueres: quid enim umquam fecisti luce dignum? Confitere non curiae te, non fori, non ipsius rerum naturae desiderio tardiorem ad moriendum fieri: invitus relinquis macellum, in quo nihil reliquisti. [18] Mortem times: at quomodo illam media boletatione contemnis! Vivere vis: scis enim? Mori times: quid porro? ista vita non mors est? C. Caesar, cum illum transeuntem per Latinam viam unus ex custodiarum agmine demissa usque in pectus vetere barba rogaret mortem, ' nunc enim' inquit ' vivis?' Hoc istis respondendum est quibus succursura mors est: ' mori times: nunc enim vivis?' [19] ' Sed ego' inquit ' vivere volo, qui multa honeste facio; invitus relinquo officia vitae, quibus fideliter et industrie fungor.' Quid? tu nescis unum esse ex vitae officiis et mori? Nullum officium relinquis; non enim certus numerus quem debeas explere finitur. [20] Nulla vita est non brevis; nam si ad naturam rerum respexeris, etiam Nestoris et Sattiae brevis est, quae inscribi monumento suo iussit annis se nonaginta novem vixisse. Vides aliquem gloriari senectute longa: quis illam ferre potuisset si contigisset centesimum implere? Quomodo fabula, sic vita: non quam diu, sed quam bene acta sit, refert. Nihil ad rem pertinet quo loco desinas. Quocumque voles desine: tantum bonam clausulam inpone. Vale.

LXXVIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Vexari te destillationibus crebris ac febriculis, quae longas destillationes et in consuetudinem adductas sequuntur, eo molestius mihi est quia expertus sum hoc genus valetudinis, quod inter initia contempsi -- poterat adhuc adulescentia iniurias ferre et se adversus morbos contumaciter gerere -- deinde succubui et eo perductus sum ut ipse destillarem, ad summam maciem deductus. [2] Saepe impetum cepi abrumpendae vitae: patris me indulgentissimi senectus retinuit. Cogitavi enim non quam fortiter ego mori possem, sed quam ille fortiter desiderare non posset. Itaque imperavi mihi ut viverem; aliquando enim et vivere fortiter facere est.

[3] Quae mihi tunc fuerint solacio dicam, si prius hoc dixero, haec ipsa quibus adquiescebam medicinae vim habuisse; in remedium cedunt honesta solacia, et quidquid animum erexit etiam corpori prodest. Studia mihi nostra saluti fuerunt; philosophiae acceptum fero quod surrexi, quod convalui; illi vitam debeo et nihil illi minus debeo. [4] Multum autem mihi contulerunt ad bonam valetudinem <et> amici, quorum adhortationibus, vigiliis, sermonibus adlevabar. Nihil aeque, Lucili, virorum optime, aegrum reficit atque adiuvat quam amicorum adfectus, nihil aeque expectationem mortis ac metum subripit: non iudicabam me, cum illos superstites relinquerem, mori. Putabam, inquam, me victurum non cum illis, sed per illos; non effundere mihi spiritum videbar, sed tradere. Haec mihi dederunt voluntatem adiuvandi me et patiendi omne tormentum; alioqui miserrimum est, cum animum moriendi proieceris, non habere vivendi.

[5] Ad haec ergo remedia te confer. Medicus tibi quantum ambules, quantum exercearis monstrabit; ne indulgeas otio, ad quod vergit iners valetudo; ut legas clarius et spiritum, cuius iter ac receptaculum laborat, exerceas; ut naviges et viscera molli iactatione concutias; quibus cibis utaris, vinum quando virium causa advoces, quando intermittas ne inritet et exasperet tussim. Ego tibi illud praecipio quod non tantum huius morbi sed totius vitae remedium est: contemne mortem. Nihil triste est cum huius metum effugimus.

[6] Tria haec in omni morbo gravia sunt: metus mortis, dolor corporis, intermissio voluptatum. De morte satis dictum est: hoc unum dicam, non morbi hunc esse sed naturae metum. Multorum mortem distulit morbus et saluti illis fuit videri perire. Morieris, non quia aegrotas, sed quia vivis. Ista te res et sanatum manet; cum convalueris, non mortem sed valetudinem effugeris.

[7] Ad illud nunc proprium incommodum revertamur: magnos cruciatus habet morbus, sed hos tolerabiles intervalla faciunt. Nam summi doloris intentio invenit finem; nemo potest valde dolere et diu; sic nos amantissima nostri natura disposuit ut dolorem aut tolerabilem aut brevem faceret. [8] Maximi dolores consistunt in macerrimis corporis partibus: nervi articulique et quidquid aliud exile est acerrime saevit cum in arto vitia concepit. Sed cito hae partes obstupescunt et ipso dolore sensum doloris amittunt, sive quia spiritus naturali prohibitus cursu et mutatus in peius vim suam qua viget admonetque nos perdit, sive quia corruptus umor, cum desiit habere quo confluat, ipse se elidit et iis quae nimis implevit excutit sensum. [9] Sic podagra et cheragra et omnis vertebrarum dolor nervorumque interquiescit cum illa quae torquebat hebetavit; omnium istorum prima verminatio vexat, impetus mora extinguitur et finis dolendi est optorpuisse. Dentium, oculorum, aurium dolor ob hoc ipsum acutissimus est quod inter angusta corporis nascitur, non minus, mehercule, quam capitis ipsius; sed si incitatior est, in alienationem soporemque convertitur. [10] Hoc itaque solacium vasti doloris est, quod necesse est desinas illum sentire si nimis senseris. Illud autem est quod inperitos in vexatione corporis male habet: non adsueverunt animo esse contenti; multum illis cum corpore fuit. Ideo vir magnus ac prudens animum diducit a corpore et multum cum meliore ac divina parte versatur, cum hac querula et fragili quantum necesse est. [11] ' Sed molestum est' inquit 'carere adsuetis voluptatibus, abstinere cibo, sitire, esurire.' Haec prima abstinentia gravia sunt, deinde cupiditas relanguescit ipsis per [se] quae cupimus fatigatis ac deficientibus; inde morosus est stomachus, inde quibus fuit aviditas cibi odium est. Desideria ipsa moriuntur; non est autem acerbum carere eo quod cupere desieris. [12] Adice quod nullus non intermittitur dolor aut certe remittitur. Adice quod licet cavere venturum et obsistere inminenti

remediis; nullus enim non signa praemittit, utique qui ex solito revertitur. Tolerabilis est morbi patientia, si contempseris id quod extremum minatur.

[13] Noli mala tua facere tibi ipse graviora et te querelis onerare: levis est dolor si nihil illi opinio adiecerit. Contra si exhortari te coeperis ac dicere ' nihil est aut certe exiguum est; duremus; iam desinet' levem illum, dum putas, facies. Omnia ex opinione suspensa sunt; non ambitio tantum ad illam respicit et luxuria et avaritia: ad opinionem dolemus. [14] Tam miser est quisque quam credidit. Detrahendas praeteritorum dolorum conquestiones puto et illa verba: ' nulli umquam fuit peius. Quos cruciatus, quanta mala pertuli! Nemo me surrecturum putavit. Quotiens deploratus sum a meis, quotiens a medicis relictus! In eculeum inpositi non sic distrahuntur.' Etiam si sunt vera ista, transierunt: quid iuvat praeteritos dolores retractare et miserum esse quia fueris? Quid quod nemo non multum malis suis adicit et sibi ipse mentitur? Deinde quod acerbum fuit ferre, tulisse iucundum est: naturale est mali sui fine gaudere. Circumcidenda ergo duo sunt, et futuri timor et veteris incommodi memoria: hoc ad me iam non pertinet, illud nondum. [15] In ipsis positus difficultatibus dicat,

forsan et haec olim meminisse iuvabit.
Toto contra ille pugnet animo; vincetur si cesserit, vincet si se contra dolorem suum intenderit: nunc hoc plerique faciunt, adtrahunt in se ruinam cui obstandum est. Istud quod premit, quod inpendet, quod urguet, si subducere te coeperis, sequetur et gravius incumbet; si contra steteris et obniti volueris, repelletur. [16] Athletae quantum plagarum ore, quantum toto corpore excipiunt! ferunt tamen omne tormentum gloriae cupiditate nec tantum quia pugnant ista patiuntur, sed ut pugnent: exercitatio ipsa tormentum est. Nos quoque evincamus omnia, quorum praemium non corona nec palma est nec tubicen praedicationi nominis nostri silentium faciens, sed virtus et firmitas animi et pax in ceterum parta, si semel in aliquo certamine debellata fortuna est. ' Dolorem gravem sentio.' [17] Quid ergo? non sentis si illum muliebriter tuleris? Quemadmodum perniciosior est hostis fugientibus, sic omne fortuitum incommodum magis instat cedenti et averso. ' Sed grave est.' Quid? nos ad hoc fortes sumus, ut levia portemus? Utrum vis longum esse morbum an concitatum et brevem? Si longus est, habet intercapedinem, dat refectioni locum, multum temporis donat, necesse est, ut exsurgat, et desinat: brevis morbus ac praeceps alterutrum faciet, aut extinguetur aut extinguet. Quid autem interest, non sit an non sim? in utroque finis dolendi est.

[18] Illud quoque proderit, ad alias cogitationes avertere animum et a dolore discedere. Cogita quid honeste, quid fortiter feceris; bonas partes tecum ipse tracta; memoriam in ea quae maxime miratus es sparge; tunc tibi fortissimus quisque et victor doloris occurrat: ille qui dum varices exsecandas praeberet legere librum perseveravit, ille qui non desiit ridere cum hoc ipsum irati tortores omnia instrumenta crudelitatis suae experirentur. Non vincetur dolor ratione, qui victus est risu? [19] Quidquid vis nunc licet dicas, destillationes et vim continuae tussis egerentem viscerum partes et febrem praecordia ipsa torrentem et sitim et artus in diversum articulis exeuntibus tortos: plus est flamma et eculeus et lamina et vulneribus ipsis intumescentibus quod illa renovaret et altius urgueret inpressum. Inter haec tamen aliquis non gemuit. Parum est: non rogavit. Parum est: non respondit. Parum est: risit et quidem ex animo. Vis tu post hoc dolorem deridere?

[20] ' Sed nihil' inquit ' agere sinit morbus, qui me omnibus abduxit officiis.' Corpus tuum valetudo tenet, non et animum. Itaque cursoris moratur pedes, sutoris aut fabri manus inpedit: si animus tibi esse in usu solet, suadebis docebis, audies disces, quaeres recordaberis. Quid porro? nihil agere te credis si temperans aeger sis? ostendes morbum posse superari vel certe sustineri. [21] Est, mihi

crede, virtuti etiam in lectulo locus. Non tantum arma et acies dant argumenta alacris animi indomitique terroribus: et in vestimentis vir fortis apparet. Habes quod agas: bene luctare cum morbo. Si nihil te coegerit, si nihil exoraverit, insigne prodis exemplum. O quam magna erat gloriae materia, si spectaremur aegri! ipse te specta, ipse te lauda.

[22] Praeterea duo genera sunt voluptatum. Corporales morbus inhibet, non tamen tollit; immo, si verum aestimes, incitat. Magis iuvat bibere sitientem, gratior est esurienti cibus; quidquid ex abstinentia contingit avidius excipitur. Illas vero animi voluptates, quae maiores certioresque sunt, nemo medicus aegro negat. Has quisquis sequitur et bene intellegit omnia sensuum blandimenta contemnit. [23] ' O infelicem aegrum!' Quare? quia non vino nivem diluit? quia non rigorem potionis suae, quam capaci scypho miscuit, renovat fracta insuper glacie? quia non ostrea illi Lucrina in ipsa mensa aperiuntur? quia non circa cenationem eius tumultus cocorum est ipsos cum opsoniis focos transferentium? Hoc enim iam luxuria commenta est: ne quis intepescat cibus, ne quid palato iam calloso parum ferveat, cenam culina prosequitur. [24] 'O infelicem aegrum!' Edet quantum concoquat; non iacebit in conspectu aper ut vilis caro a mensa relegatus, nec in repositorio eius pectora avium (totas enim videre fastidium est) congesta ponentur. Quid tibi mali factum est? cenabis tamquam aeger, immo aliquando tamquam sanus.

[25] Sed omnia ista facile perferemus, sorbitionem, aquam calidam, et quidquid aliud intolerabile videtur delicatis et luxu fluentibus magisque animo quam corpore morbidis: tantum mortem desinamus horrere. Desinemus autem, si fines bonorum ac malorum cognoverimus; ita demum nec vita taedio erit nec mors timori. [26] Vitam enim occupare satietas sui non potest tot res varias, magnas, divinas percensentem: in odium illam sui adducere solet iners otium. Rerum naturam peragranti numquam in fastidium veritas veniet: falsa satiabunt. [27] Rursus si mors accedit et vocat, licet inmatura sit, licet mediam praecidat aetatem, perceptus longissimae fructus est. Cognita est illi ex magna parte natura; scit tempore honesta non crescere: iis necesse est videri omnem vitam brevem qui illam voluptatibus vanis et ideo infinitis metiuntur.

[28] His te cogitationibus recrea et interim epistulis nostris vaca. Veniet aliquando tempus quod nos iterum iungat ac misceat; quantulumlibet sit illud, longum faciet scientia utendi. Nam, ut Posidonius ait, ' unus dies hominum eruditorum plus patet quam inperitis longissima aetas' [29] Interim hoc tene, hoc morde: adversis non succumbere, laetis non credere, omnem fortunae licentiam in oculis habere, tamquam quidquid potest facere factura sit. Quidquid expectatum est diu, levius accedit. Vale.

LXXIX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Expecto epistulas tuas quibus mihi indices circuitus Siciliae totius quid tibi novi ostenderit, et omnia de ipsa Charybdi certiora. Nam Scyllam saxum esse et quidem non terribile navigantibus optime scio: Charybdis an respondeat fabulis perscribi mihi desidero et, si forte observaveris (dignum est autem quod observes), fac nos certiores utrum uno tantum vento agatur in vertices an omnis tempestas aeque mare illud contorqueat, et an verum sit quidquid illo freti turbine abreptum est per multa milia trahi conditum et circa Tauromenitanum litus emergere. [2] Si haec mihi perscripseris, tunc tibi audebo mandare ut in honorem meum Aetnam quoque ascendas, quam

consumi et sensim subsidere ex hoc colligunt quidam, quod aliquanto longius navigantibus solebat ostendi. Potest hoc accidere non quia montis altitudo descendit, sed quia ignis evanuit et minus vehemens ac largus effertur, ob eandem causam fumo quoque per diem segniore. Neutrum autem incredibile est, nec montem qui devoretur cotidie minui, nec manere eundem, quia non ipsum <ignis> exest sed in aliqua inferna valle conceptus exaestuat et aliis pascitur, in ipso monte non alimentum habet sed viam. [3] In Lycia regio notissima est (Hephaestion incolae vocant), foratum pluribus locis solum, quod sine ullo nascentium damno ignis innoxius circumit. Laeta itaque regio est et herbida, nihil flammis adurentibus sed tantum vi remissa ac languida refulgentibus.

[4] Sed reservemus ista, tunc quaesituri cum tu mihi scripseris quantum ab ipso ore montis nives absint, quas ne aestas quidem solvit; adeo tutae sunt ab igne vicino. Non est autem quod istam curam inputes mihi; morbo enim tuo daturus eras, etiam si nemo mandaret. [5] Quid tibi do ne Aetnam describas in tuo carmine, ne hunc sollemnem omnibus poetis locum adtingas? Quem quominus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod iam Vergilius impleverat; ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit. Omnibus praeterea feliciter hic locus se dedit, et qui praecesserant non praeripuisse mihi videntur quae dici poterant, sed aperuisse. [6] [Sed] Multum interest utrum ad consumptam materiam an ad subactam accedas: crescit in dies, et inventuris inventa non obstant. Praeterea condicio optima est ultimi: parata verba invenit, quae aliter instructa novam faciem habent. Nec illis manus inicit tamquam alienis; sunt enim publica. [Iurisconsulti negant quicquam publicum usu capi.] [7] Aut ego te non novi aut Aetna tibi salivam movet; iam cupis grande aliquid et par prioribus scribere. Plus enim sperare modestia tibi tua non permittit, quae tanta in te est ut videaris mihi retracturus ingenii tui vires, si vincendi periculum sit: tanta tibi priorum reverentia est.

[8] Inter cetera hoc habet boni sapientia: nemo ab altero potest vinci nisi dum ascenditur. Cum ad summum perveneris, paria sunt; non est incremento locus, statur. Numquid sol magnitudini suae adicit? numquid ultra quam solet luna procedit? Maria non crescunt; mundus eundem habitum ac modum servat. [9] Extollere se quae iustam magnitudinem implevere non possunt: quicumque fuerint sapientes, pares erunt et aequales. Habebit unusquisque ex iis proprias dotes: alius erit affabilior, alius expeditior, alius promptior in eloquendo, alius facundior: illud de quo agitur, quod beatum facit, aequalest in omnibus. [10] An Aetna tua possit sublabi et in se ruere, an hoc excelsum cacumen et conspicuum per vasti maris spatia detrahat adsidua vis ignium, nescio: virtutem non flamma, non ruina inferius adducet; haec una maiestas deprimi nescit. Nec proferri ultra nec referri potest; sic huius, ut caelestium, stata magnitudo est. Ad hanc nos conemur educere. [11] Iam multum operis effecti est; immo, si verum fateri volo, non multum. Nec enim bonitas est pessimis esse meliorem: quis oculis glorietur qui suspicetur diem? Cui sol per caliginem splendet, licet contentus interim sit effugisse tenebras, adhuc non fruitur bono lucis. [12] Tunc animus noster habebit quod gratuletur sibi cum emissus his tenebris in quibus volutatur non tenui visu clara prospexerit, sed totum diem admiserit et redditus caelo suo fuerit, cum receperit locum quem occupavit sorte nascendi. Sursum illum vocant initia sua; erit autem illic etiam antequam hac custodia exsolvatur, cum vitia disiecerit purusque ac levis in cogitationes divinas emicuerit.

[13] Hoc nos agere, Lucili carissime, in hoc ire impetu toto, licet pauci sciant, licet nemo, iuvat. Gloria umbra virtutis est: etiam invitam comitabitur. Sed quemadmodum aliquando umbra antecedit, aliquando sequitur vel a tergo est, ita gloria aliquando ante nos est visendamque se praebet, aliquando in averso est maiorque quo serior, ubi invidia secessit. [14] Quamdiu videbatur furere Democritus! Vix recepit Socraten fama. Quamdiu Catonem civitas ignoravit! respuit nec

intellexit nisi cum perdidit. Rutili innocentia ac virtus lateret, nisi accepisset iniuriam: dum violatur, effulsit. Numquid non sorti suae gratias egit et exilium suum complexus est? De his loquor quos inlustravit fortuna dum vexat: quam multorum profectus in notitiam evasere post ipsos! quam multos fama non excepit sed eruit! [15] Vides Epicurum quantopere non tantum eruditiores sed haec quoque inperitorum turba miretur: hic ignotus ipsis Athenis fuit, circa quas delituerat. Multis itaque iam annis Metrodoro suo superstes in quadam epistula, cum amicitiam suam et Metrodori grata commemoratione cecinisset, hoc novissime adiecit, nihil sibi et Metrodoro inter bona tanta nocuisse quod ipsos illa nobilis Graecia non ignotos solum habuisset sed paene inauditos. [16] Numquid ergo non postea quam esse desierat inventus est? numquid non opinio eius enituit? Hoc Metrodorus quoque in quadam epistula confitetur, se et Epicurum non satis enotuisse; sed post se et Epicurum magnum paratumque nomen habituros qui voluissent per eadem ire vestigia. [17] Nulla virtus latet, et latuisse non ipsius est damnum: veniet qui conditam et saeculi sui malignitate conpressam dies publicet. Paucis natus est qui populum aetatis suae cogitat. Multa annorum milia, multa populorum supervenient: ad illa respice. Etiam si omnibus tecum viventibus silentium livor indixerit, venient qui sine offensa, sine gratia iudicent. Si quod est pretium virtutis ex fama, nec hoc interit. Ad nos quidem nihil pertinebit posterorum sermo; tamen etiam non sentientes colet ac frequentabit. [18] Nulli non virtus et vivo et mortuo rettulit gratiam, si modo illam bona secutus est fide, si se non exornavit et pinxit, sed idem fuit sive ex denuntiato videbatur sive inparatus ac subito. Nihil simulatio proficit; paucis inponit leviter extrinsecus inducta facies: veritas in omnem partem sui eadem est. Quae decipiunt nihil habent solidi. Tenue est mendacium: perlucet si diligenter inspexeris. Vale.

LXXX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Hodierno die non tantum meo beneficio mihi vaco sed spectaculi, quod omnes molestos ad sphaeromachian avocavit. Nemo inrumpet, nemo cogitationem meam inpediet, quae hac ipsa fiducia procedit audacius. Non crepabit subinde ostium, non adlevabitur velum: licebit tuto vadere, quod magis necessarium est per se eunti et suam sequenti viam. Non ergo sequor priores? facio, sed permitto mihi et invenire aliquid et mutare et relinquere; non servio illis, sed assentior.

[2] Magnum tamen verbum dixi, qui mihi silentium promittebam et sine interpellatore secretum: ecce ingens clamor ex stadio perfertur et me non excutit mihi, sed in huius ipsius rei contemplationem transfert. Cogito mecum quam multi corpora exerceant, ingenia quam pauci; quantus ad spectaculum non fidele et lusorium fiat concursus, quanta sit circa artes bonas solitudo; quam inbecilli animo sint quorum lacertos umerosque miramur. [3] Illud maxime revolvo mecum: si corpus perduci exercitatione ad hanc patientiam potest qua et pugnos pariter et calces non unius hominis ferat, qua solem ardentissimum in ferventissimo pulvere sustinens aliquis et sanguine suo madens diem ducat, quanto facilius animus conroborari possit ut fortunae ictus invictus excipiat, ut proiectus, ut conculcatus exsurgat. Corpus enim multis eget rebus ut valeat: animus ex se crescit, se ipse alit, se exercet. Illis multo cibo, multa potione opus est, multo oleo, longa denique opera: tibi continget virtus sine apparatu, sine inpensa. Quidquid facere te potest bonum tecum est. [4] Quid tibi opus est ut sis bonus? velle. Quid autem melius potes velle quam eripere te huic servituti quae omnes premit, quam mancipia quoque condicionis extremae et in his sordibus nata omni modo exuere conantur? Peculium suum, quod comparaverunt ventre fraudato, pro capite numerant: tu non concupisces quanticumque ad libertatem pervenire, qui te in illa putas natum? [5] Quid ad arcam tuam respicis? emi non potest. Itaque in tabellas vanum coicitur nomen libertatis, quam nec qui

emerunt habent nec qui vendiderunt: tibi des oportet istud bonum, a te petas. Libera te primum metu mortis (illa nobis iugum inponit), deinde metu paupertatis. [6] Si vis scire quam nihil in illa mali sit, compara inter se pauperum et divitum vultus: saepius pauper et fidelius ridet; nulla sollicitudo in alto est; etiam si qua incidit cura, velut nubes levis transit: horum qui felices vocantur hilaritas ficta est aut gravis et suppurata tristitia, eo quidem gravior quia interdum non licet palam esse miseros, sed inter aerumnas cor ipsum exedentes necesse est agere felicem. [7] Saepius hoc exemplo mihi utendum est, nec enim ullo efficacius exprimitur hic humanae vitae mimus, qui nobis partes quas male agamus adsignat. Ille qui in scaena latus incedit et haec resupinus dicit,

en impero Argis; regna mihi liquit Pelops,
qua ponto ab Helles atque ab Ionio mari
urguetur Isthmos,

servus est, quinque modios accipit et quinque denarios. [8] Ille qui superbus atque inpotens et fiducia virium tumidus ait,

quod nisi quieris, Menelae, hac dextra occides,

diurnum accipit, in centunculo dormit. Idem de istis licet omnibus dicas quos supra capita hominum supraque turbam delicatos lectica suspendit: omnium istorum personata felicitas est. Contemnes illos si despoliaveris. [9] Equum empturus solvi iubes stratum, detrahis vestimenta venalibus ne qua vitia corporis lateant: hominem involutum aestimas? Mangones quidquid est quod displiceat, id aliquo lenocinio abscondunt, itaque ementibus ornamenta ipsa suspecta sunt: sive crus alligatum sive brachium aspiceres, nudari iuberes et ipsum tibi corpus ostendi. [10] Vides illum Scythiae Sarmatiaeve regem insigni capitis decorum? Si vis illum aestimare totumque scire qualis sit, fasciam solve: multum mali sub illa latet. Quid de aliis loquor? si perpendere te voles, sepone pecuniam, domum, dignitatem, intus te ipse considera: nunc qualis sis aliis credis. Vale.

Liber X

LXXXI. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

[1] Quereris incidisse te in hominem ingratum: si hoc nunc primum, age aut fortunae aut diligentiae tuae gratias. Sed nihil facere hoc loco diligentia potest nisi te malignum; nam si hoc periculum vitare volueris, non dabis beneficia; ita ne apud alium pereant, apud te peribunt. Non respondeant potius quam non dentur: et post malam segetem serendum est. Saepe quidquid perierat adsidua infelicis soli sterilitate unius anni restituit ubertas. [2] Est tanti, ut gratum invenias, experiri et ingratos. Nemo habet tam certam in beneficiis manum ut non saepe fallatur: aberrent, ut aliquando haereant. Post naufragium maria temptantur; feneratorem non fugat a foro coctor. Cito inerti otio vita torpebit, si relinquendum est quidquid offendit. Te vero benigniorem haec ipsa res faciat; nam cuius rei eventus incertus est, id ut aliquando procedat saepe temptandum est.

[3] Sed de isto satis multa in iis libris locuti sumus qui de beneficiis inscribuntur: illud magis quaerendum videtur, quod non satis, ut existimo, explicatum est, an is qui profuit nobis, si postea nocuit, paria fecerit et nos debito solverit. Adice, si vis, et illud: multo plus postea nocuit quam ante profuerat. [4] Si rectam illam rigidi iudicis sententiam quaeris, alterum ab altero absolvet et dicet, ' quamvis iniuriae praeponderent, tamen beneficiis donetur quod ex iniuria superest' Plus nocuit, sed prius profuit; itaque habeatur et temporis ratio. [5] Iam illa manifestiora sunt quam ut admoneri debeas quaerendum esse quam libenter profuerit, quam invitus nocuerit, quoniam animo et beneficia et iniuriae constant. ' Noluibeneficium dare; victus sum aut verecundia aut instantis pertinacia aut spe.' [6] Eo animo quidque debetur quo datur, nec quantum sit sed a quali profectum voluntate perpenditur. Nunc coniectura tollatur: et illud beneficium fuit et hoc, quod modum beneficii prioris excessit, iniuria est. Vir bonus utrosque calculos sic ponit ut se ipse circumscribat: beneficio adicit, iniuriae demit. Alter ille remissior iudex, quem esse me malo, iniuriae oblivisci iubebit, officii meminisse. [7] 'Hoc certe' inquis ' iustitiae convenit, suum cuique reddere, beneficio gratiam, iniuriae talionem aut certe malam gratiam.' Verum erit istud cum alius iniuriam fecerit, alius beneficium dederit; nam si idem est, beneficio vis iniuriae extinguitur. Nam cui, etiam si merita non antecessissent, oportebat ignosci, post beneficia laedenti plus quam venia debetur. [8] Non pono utrique par pretium: pluris aestimo beneficium quam iniuriam. Non omnes esse grati sciunt: debere beneficium potest etiam inprudens et rudis et unus e turba, utique dum prope est ab accepto, ignorat autem quantum pro eo debeat. Uni sapienti notum est quanti res quaeque taxanda sit. Nam ille de quo loquebar modo stultus, etiam si bonae voluntatis est, aut minus quam debet aut <alio quam debet> tempore aut quo non debet loco reddit; id quod referendum est effundit atque abicit.

[9] Mira in quibusdam rebus verborum proprietas est, et consuetudo sermonis antiqui quaedam efficacissimis et officia docentibus notis signat. Sic certe solemus loqui: 'ille illi gratiam rettulit'. Referre est ultro quod debeas adferre. Non dicimus 'gratiam reddidit'; reddunt enim et qui reposcuntur et qui inviti et qui ubilibet et qui per alium. Non dicimus ' eposuit beneficium' aut ' solvit' nullum nobis placuit quod aeri alieno convenit verbum. [10] Referre est ad eum a quo acceperis rem ferre. Haec vox significat voluntariam relationem: qui rettulit, ipse se appellavit. Sapiens omnia examinabit secum, quantum acceperit, a quo, <quare,> quando, ubi, quemadmodum.

Itaque negamus quemquam scire gratiam referre nisi sapientem, non magis quam beneficium dare quisquam scit nisi sapiens -- hic scilicet qui magis dato gaudet quam alius accepto. [11] Hoc aliquis inter illa numerat quae videmur inopinata omnibus dicere (paradoxa Graeci vocant) et ait, ' etiamo ergo scit praeter sapientem referre gratiam? ergo nec quod debet creditori suo reponere quisquam scit alius nec, cum emit aliquam rem, pretium venditori persolvere?' <Ne> nobis fiat invidia, scito idem dicere Epicurum. Metrodorus certe ait solum sapientem referre gratiam scire. [12] Deinde idem admiratur cum dicimus, ' solus sapiens scit amare, solus sapiens amicus est' Atqui et amoris et amicitiae pars est referre gratiam, immo hoc magis vulgare est et in plures cadit quam vera amicitia. Deinde idem admiratur quod dicimus fidem nisi in sapiente non esse, tamquam non ipse idem dicat. An tibi videtur fidem habere qui referre gratiam nescit? [13] Desinant itaque infamare nos tamquam incredibilia iactantes et sciant apud sapientem esse ipsa honesta, apud vulgum simulacra rerum honestarum et effigies. Nemo referre gratiam scit nisi sapiens. Stultus quoque, utcumque scit et quemadmodum potest, referat; scientia illi potius quam voluntas desit: velle non discitur. [14] Sapiens omnia inter se comparabit; maius enim aut minus fit, quamvis idem sit, tempore, loco, causa. Saepe enim hoc <non> potuere divitiae in domum infusae quod opportune dati mille denarii. Multum enim interest donaveris an succurreris, servaverit illum tua liberalitas an instruxerit; saepe quod datur exiguum est, quod sequitur ex eo magnum. Quantum autem existimas interesse utrum aliquis quod daret a se [quod praestabat] sumpserit an beneficium acceperit ut daret?

[15] Sed ne in eadem quae satis scrutati sumus revolvamur, in hac comparatione beneficii et iniuriae vir bonus iudicabit quidem quod erit aequissimum, sed beneficio favebit; in hanc erit partem proclivior. [16] Plurimum autem momenti persona solet adferre in rebus eiusmodi: 'dedisti mihi beneficium in servo, iniuriam fecisti in patre; servasti mihi filium, sed patrem abstulisti' .Alia deinceps per quae procedit omnis conlatio prosequetur, et si pusillum erit quod intersit, dissimulabit; etiam si multum fuerit, sed si id donari salva pietate ac fide poterit, remittet, id est si ad ipsum tota pertinebit iniuria. [17] Summa rei haec est: facilis erit in commutando; patietur plus inputari sibi; invitus beneficium per compensationem iniuriae solvet; in hanc partem inclinabit, huc verget, ut cupiat debere gratiam, cupiat referre. Errat enim si quis beneficium accipit libentius quam reddit: quanto hilarior est qui solvit quam qui mutuatur, tanto debet laetior esse qui se maximo aere alieno accepti benefici exonerat quam qui cum maxime obligatur. [18] Nam in hoc quoque falluntur ingrati, quod creditori quidem praeter sortem extra ordinem numerant, beneficiorum autem usum esse gratuitum putant: et illa crescunt mora tantoque plus solvendum est quanto tardius. Ingratus est qui beneficium reddit sine usura; itaque huius quoque rei habebitur ratio, cum conferentur accepta et expensa.

[19] Omnia facienda sunt ut quam gratissimi simus. Nostrum enim hoc bonum est, quemadmodum iustitia non est (ut vulgo creditur) ad alios pertinens: magna pars eius in se redit. Nemo non, cum alteri prodest, sibi profuit, non eo nomine dico, quod volet adiuvare adiutus, protegere defensus, quod bonum exemplum circuitu ad facientem revertitur (sicut mala exempla recidunt in auctores nec ulla miseratio contingit iis qui patiuntur iniurias quas posse fieri faciendo docuerunt), sed quod virtutum omnium pretium in ipsis est. Non enim exercentur ad praemium: recte facti fecisse merces est. [20] Gratus sum non ut alius mihi libentius praestet priori inritatus exemplo, sed ut rem iucundissimam ac pulcherrimam faciam; gratus sum non quia expedit, sed quia iuvat. Hoc ut scias ita esse, si gratum esse non licebit nisi ut videar ingratus, si reddere beneficium non aliter quam per speciem iniuriae potero, aequissimo animo ad honestum consilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur pluris aestimare virtutem, nemo illi magis esse devotus quam qui boni viri famam perdidit ne conscientiam perderet. [21] Itaque, ut dixi, maiore tuo quam alterius bono gratus

es; illi enim vulgaris et cotidiana res contigit, recipere quod dederat, tibi magna et ex beatissimo animi statu profecta, gratum fuisse. Nam si malitia miseros facit, virtus beatos, gratum autem esse virtus est, rem usitatam reddidisti, inaestimabilem consecutus es, conscientiam grati, quae nisi in animum divinum fortunatumque non pervenit.

[In] Contrarium autem huic adfectum summa infelicitas urget: nemo sibi gratus est qui alteri non fuit. Hoc me putas dicere, qui ingratus est miser erit? non differo illum: statim miser est. [22] Itaque ingrati esse vitemus non aliena causa sed nostra. Minimum ex nequitia levissimumque ad alios redundat: quod pessimum ex illa est et, ut ita dicam, spississimum, domi remanet et premit habentem, quemadmodum Attalus noster dicere solebat, 'malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit'. Illud venenum quod serpentes in alienam perniciem proferunt, sine sua continent, non est huic simile: hoc habentibus pessimum est. [23] Torquet se ingratus et macerat; odit quae accepit, quia redditurus est, et extenuat, iniurias vero dilatat atque auget. Quid autem eo miserius cui beneficia excidunt, haerent iniuriae? At contra sapientia exornat omne beneficium ac sibi ipsa commendat et se adsidua eius commemoratione delectat. [24] Malis una voluptas est et haec brevis, dum accipiunt beneficia, ex quibus sapienti longum gaudium manet ac perenne. Non enim illum accipere sed accepisse delectat, quod inmortale est et adsiduum. Illa contemnit quibus laesus est, nec obliviscitur per neglegentiam sed volens. [25] Non vertit omnia in peius nec quaerit cui inputet casum, et peccata hominum ad fortunam potius refert. Non calumniatur verba nec vultus; quidquid accidit benigne interpretando levat. Non offensae potius quam offici meminit; quantum potest in priore ac meliore se memoria detinet, nec mutat animum adversus bene meritos nisi multum male facta praecedunt et manifestum etiam coniventi discrimen est; tunc quoque in hoc dumtaxat, ut talis sit post maiorem iniuriam qualis ante beneficium. Nam cum beneficio par est iniuria, aliquid in animo benivolentiae remanet. [26] Quemadmodum reus sententiis paribus absolvitur et semper quidquid dubium est humanitas inclinat in melius, sic animus sapientis, ubi paria maleficiis merita sunt, desinit quidem debere, sed non desinit velle debere, et hoc facit quod qui post tabulas novas solvunt.

[27] Nemo autem esse gratus potest nisi contempsit ista propter quae vulgus insanit: si referre vis gratiam, et in exilium eundum est et effundendus sanguis et suscipienda egestas et ipsa innocentia saepe maculanda indignisque obicienda rumoribus. Non parvo sibi constat homo gratus. [28] Nihil carius aestimamus quam beneficium quamdiu petimus, nihil vilius cum accepimus. Quaeris quid sit quod oblivionem nobis acceptorum faciat? cupiditas accipiendorum; cogitamus non quid inpetratum sed quid petendum sit. Abstrahunt a recto divitiae, honores, potentia et cetera quae opinione nostra cara sunt, pretio suo vilia. [29] Nescimus aestimare res, de quibus non cum fama sed cum rerum natura deliberandum est; nihil habent ista magnificum quo mentes in se nostras trahant praeter hoc, quod mirari illa consuevimus. Non enim quia concupiscenda sunt laudantur, sed concupiscuntur quia laudata sunt, et cum singulorum error publicum fecerit, singulorum errorem facit publicus. [30] Sed quemadmodum illa credidimus, sic et hoc eidem populo credamus, nihil esse grato animo honestius; omnes hoc urbes, omnes etiam ex barbaris regionibus gentes conclamabunt; in hoc bonis malisque conveniet. [31] Erunt qui voluptates laudent, erunt qui labores malint; erunt qui dolorem maximum malum dicant, erunt qui ne malum quidem appellent; divitias aliquis ad summum bonum admittet, alius illas dicet malo vitae humanae repertas, nihil esse eo locupletius cui quod donet fortuna non invenit: in tanta iudiciorum diversitate referendam bene merentibus gratiam omnes tibi uno, quod aiunt, ore adfirmabunt. In hoc tam discors turba consentiet, cum interim iniurias pro beneficiis reddimus, et prima causa est cur quis ingratus sit si satis gratus esse non potuit. [32] Eo perductus est furor ut periculosissima res sit beneficia in aliquem magna conferre; nam quia putat

turpe non reddere, non vult esse cui reddat. Tibi habe quod accepisti; non repeto, non exigo: profuisse tutum sit. Nullum est odium perniciosius quam e beneficii violati pudore. Vale.

LXXXII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Desii iam de te esse sollicitus. ' Quem' inquis 'deorum sponsorem accepisti?' Eum scilicet qui neminem fallit, animum recti ac boni amatorem. In tuto pars tui melior est. Potest fortuna tibi iniuriam facere: quod ad rem magis pertinet, non timeo ne tu facias tibi. I qua ire coepisti et in isto te vitae habitu compone placide, non molliter. [2] Male mihi esse malo quam molliter -- <'male'> nunc sic excipe quemadmodum a populo solet dici: dure, aspere, laboriose. Audire solemus sic quorundam vitam laudari quibus invidetur: ' molliter vivit' , hoc dicunt, ' nollis est' . Paulatim enim effeminatur animus atque in similitudinem otii sui et pigritiae in qua iacet solvitur. Quid ergo? viro non vel obrigescere satius est? * * * deinde idem delicati timent, [morti] cui vitam suam fecere similem. Multum interest inter otium et conditivum. [3] 'Quid ergo?' inquis ' non satius est vel sic iacere quam in istis officiorum verticibus volutari?' Utraque res detestabilis est, et contractio et torpor. Puto, aeque qui in odoribus iacet mortuus est quam qui rapitur unco; otium sine litteris mors est et hominis vivi sepultura. [4] Quid deinde prodest secessisse? tamquam non trans maria nos sollicitudinum causae persequantur. Quae latebra est in quam non intret metus mortis? quae tam emunita et in altum subducta vitae quies quam non dolor territet? quacumque te abdideris, mala humana circumstrepent. Multa extra sunt quae circumeunt nos quo aut fallant aut urgeant, multa intus quae in media solitudine exaestuant. [5] Philosophia circumdanda est, inexpugnabilis murus, quem fortuna multis machinis lacessitum non transit. In insuperabili loco stat animus qui externa deseruit et arce se sua vindicat; infra illum omne telum cadit. Non habet, ut putamus, fortuna longas manus: neminem occupat nisi haerentem sibi. [6] Itaque quantum possumus ab illa resiliamus; quod sola praestabit sui naturaeque cognitio. Sciat quo iturus sit, unde ortus, quod illi bonum, quod malum sit, quid petat, quid evitet, quae sit illa ratio quae adpetenda ac fugienda discernat, qua cupiditatum mansuescit insania, timorum saexitia conpescitur. [7] Haec quidam putant ipsos etiam sine philosophia repressisse; sed cum securos aliquis casus expertus est, exprimitur sera confessio; magna verba excidunt cum tortor poposcit manum, cum mors propius accessit. Possis illi dicere, 'facile provocabas mala absentia: ecce dolor, quem tolerabilem esse dicebas, ecce mors, quam contra multa animose locutus es; sonant flagella, gladius micat;

nunc animis opus, Aenea, nunc pectore firmo' .

[8] Faciet autem illud firmum adsidua meditatio, si non verba exercueris sed animum, si contra mortem te praeparaveris, adversus quam non exhortabitur nec attollet qui cavillationibus tibi persuadere temptaverit mortem malum non esse. Libet enim, Lucili, virorum optime, ridere ineptias Graecas, quas nondum, quamvis mirer, excussi. [9] Zenon noster hac conlectione utitur: ' nullum malum gloriosum est; mors autem gloriosa est; mors ergo non est malum'. Profecisti! liberatus sum metu; post hoc non dubitabo porrigere cervicem. Non vis severius loqui nec morituro risum movere? Non mehercules facile tibi dixerim utrum ineptior fuerit qui se hac interrogatione iudicavit mortis metum extinguere, an qui hoc, tamquam ad rem pertineret, conatus est solvere. [10] Nam et ipse interrogationem contrariam opposuit ex eo natam quod mortem inter indifferentia ponimus, quae adiaphora Graeci vocant. ' Nihil' inquit ' indifferens gloriosum est; mors autem gloriosum est; ergo mors non est indifferens.' Haec interrogatio vides ubi obrepat: mors non est gloriosa, sed fortiter mori gloriosum est. Et cum dicis ' indifferens nihil gloriosum est' , concedo tibi ita ut dicam nihil gloriosum esse nisi circa indifferentia; tamquam indifferentia esse dico (id est nec bona nec mala) morbum, dolorem, paupertatem, exilium, mortem. [11] Nihil horum per se gloriosum est,

nihil tamen sine his. Laudatur enim non paupertas, sed ille quem paupertas non summittit nec incurvat; laudatur non exilium, sed ille [Rutilius] qui fortiore vultu in exilium iit quam misisset; laudatur non dolor, sed ille quem nihil coegit dolor; nemo mortem laudat, sed eum cuius mors ante abstulit animum quam conturbavit. [12] Omnia ista per se non sunt honesta nec gloriosa, sed quidquid ex illis virtus adiit tractavitque honestum et gloriosum facit: illa in medio posita sunt. Interest utrum malitia illis an virtus manum admoverit; mors enim illa quae in Catone gloriosa est in Bruto statim turpis est et erubescenda. Hic est enim Brutus qui, cum periturus mortis moras quaereret, ad exonerandum ventrem secessit et evocatus ad mortem iussusque praebere cervicem, ' praebebo' inquit ' ait vivam'. Quae dementia est fugere cum retro ire non possis! 'Praebebo' inquit ' ita vivam' . Paene adiecit ' vel sub Antonio' . O hominem dignum qui vitae dederetur!

[13] Sed, ut coeperam dicere, vides ipsam mortem nec malum esse nec bonum: Cato illa honestissime usus est, turpissime Brutus. Omnis res quod non habuit decus virtute addita sumit. Cubiculum lucidum dicimus, hoc idem obscurissimum est nocte; [14] dies illi lucem infundit, nox eripit: sic istis quae a nobis indifferentia ac media dicuntur, divitiis, viribus, formae, honoribus, regno, et contra morti, exilio, malae valetudini, doloribus quaeque alia aut minus aut magis pertimuimus, aut malitia aut virtus dat boni vel mali nomen. Massa per se nec calida nec frigida est: in fornacem coniecta concaluit, in aquam demissa refrixit. Mors honesta est per illud quod honestum est, id <est> virtus et animus externa contemnens.

[15] Est et horum, Lucili, quae appellamus media grande discrimen. Non enim sic mors indifferens est quomodo utrum capillos pares <an inpares> habeas: mors inter illa est quae mala quidem non sunt, tamen habent mali speciem: sui amor est et permanendi conservandique se insita voluntas atque aspernatio dissolutionis, * * * quia videtur multa nobis bona eripere et nos ex hac cui adsuevimus rerum copia educere. Illa quoque res morti nos alienat, quod haec iam novimus, illa ad quae transituri sumus nescimus qualia sint, et horremus ignota. Naturalis praeterea tenebrarum metus est, in quas adductura mors creditur. [16] Itaque etiam si indifferens mors est, non tamen ea est quae facile neglegi possit: magna exercitatione durandus est animus ut conspectum eius accessumque patiatur. Mors contemni debet magis quam solet; multa enim de illa credidimus; multorum ingeniis certatum est ad augendam eius infamiam; descriptus est carcer infernus et perpetua nocte oppressa regio, in qua

ingens ianitor Orci
ossa super recubans antro semesa cruento
aeternum latrans exsangues terreat umbras.

Etiam cum persuaseris istas fabulas esse nec quicquam defunctis superesse quod timeant, subit alius metus: aeque enim timent ne apud inferos sint quam ne nusquam. [17] His adversantibus quae nobis offundit longa persuasio, fortiter pati mortem quidni gloriosum sit et inter maxima opera mentis humanae? Quae numquam ad virtutem exsurget si mortem malum esse crediderit: exsurget si putabit indifferens esse. Non recipit rerum natura ut aliquis magno animo accedat ad id quod malum iudicat: pigre veniet et cunctanter. Non est autem gloriosum quod ab invito et tergiversante fit; nihil facit virtus quia necesse est. [18] Adice nunc quod nihil honeste fit nisi cui totus animus incubuit atque adfuit, cui nulla parte sui repugnavit. Ubi autem ad malum acceditur aut peiorum metu, aut spe bonorum ad quae pervenire tanti sit devorata unius mali patientia, dissident inter se iudicia facientis: hinc est quod iubeat proposita perficere, illinc quod retrahat et ab re suspecta ac periculosa fugiat; igitur in diversa distrahitur. Si hoc est, perit gloria; virtus enim concordi animo decreta peragit, non timet quod facit.

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito

quam tua te fortuna sinet.
[19] Non ibis audentior si mala illa esse credideris. Eximendum hoc e pectore est; alioqui haesitabit impetum moratura suspicio; trudetur in id quod invadendum est.
Nostri quidem videri volunt Zenonis interrogationem
veram esse, fallacem autem alteram et falsam quae illi opponitur. Ego non redigo ista ad legem dialecticam et ad illos artificii veternosissimi nodos: totum genus istuc exturbandum iudico quo circumscribi se qui interrogatur existimat et ad confessionem perductus aliud respondet, aliud putat. Pro veritate simplicius agendum est, contra metum fortius. [20] Haec ipsa quae involvuntur ab illis solvere malim et expandere, ut persuadeam, non ut inponam. In aciem educturus exercitum pro coniugibus ac liberis mortem obiturum quomodo exhortabitur? Do tibi Fabios totum rei publicae bellum in unam transferentes domum. Laconas tibi ostendo in ipsis Thermopylarum angustiis positos: nec victoriam sperant nec reditum; ille locus illis sepulchrum futurus est. [21] Quemadmodum exhortaris ut totius gentis ruinam obiectis corporibus excipiant et vita potius quam loco cedant? Dices 'quod malum est gloriosum non est; mors gloriosa est; mors ergo non malum'? O efficacem contionem! Quis post hanc dubitet se infestis ingerere mucronibus et stans mori? At ille Leonidas quam fortiter illos adlocutus est! ' Ite' , inquit ' conmilitones, prandete tamquam apud inferos cenaturi.' Non in ore crevit cibus, non haesit in faucibus, non elapsus est manibus: alacres et ad prandium illi promiserunt et ad cenam.

[22] Quid? dux ille Romanus, qui ad occupandum locum milites missos, cum per ingentem hostium exercitum ituri essent, sic adlocutus est: 'ire, conmilitones, illo necesse est unde redire non est necesse' .Vides quam simplex et imperiosa virtus sit: quem mortalium circumscriptiones vestrae fortiorem facere, quem erectiorem possunt? frangunt animum, qui numquam minus contrahendus est et in minuta ac spinosa cogendus quam cum <ad> aliquid grande conponitur. [23] Non trecentis, sed omnibus mortalibus mortis timor detrahi debet. Quomodo illos doces malum non esse? quomodo opiniones totius aevi, quibus protinus infantia inbuitur, evincis? quod auxilium invenis [quid dicis] inbecillitati humanae? quid dicis quo inflammati in media pericula inruant? qua oratione hunc timendi consensum, quibus ingenii viribus obnixam contra te persuasionem humani generis avertis? verba mihi captiosa componis et interrogatiunculas nectis? Magnis telis magna portenta feriuntur. [24] Serpentem illam in Africa saevam et Romanis legionibus bello ipso terribiliorem frustra sagittis fundisque petierunt: ne Pythio quidem vulnerabilis erat. Cum ingens magnitudo pro vastitate corporis solida ferrum et quidquid humanae torserant manus reiceret, molaribus demum fracta saxis est. Et adversus mortem tu tam minuta iacularis? subula leonem excipis? Acuta sunt ista quae dicis: nihil est acutius arista; quaedam inutilia et inefficacia ipsa subtilitas reddit. Vale.

LXXXIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Singulos dies tibi meos et quidem totos indicari iubes:bene de me iudicas si nihil esse in illis putas quod abscondam. Sic certe vivendum est tamquam in conspectu vivamus, sic cogitandum tamquam aliquis in pectus intimum introspicere possit: et potest. Quid enim prodest ab homine aliquid esse secretum? nihil deo clusum est; interest animis nostris et cogitationibus medius intervenit -- sic 'intervenit' dico tamquam aliquando discedat. [2] Faciam ergo quod iubes, et quid agam et quo ordine libenter tibi scribam. Observabo me protinus et, quod est utilissimum, diem meum recognoscam. Hoc nos pessimos facit, quod nemo vitam suam respicit; quid facturi simus cogitamus, et id raro, quid fecerimus non cogitamus; atqui consilium futuri ex praeterito venit.

[3] Hodiernus dies solidus est, nemo ex illo quicquam mihi eripuit; totus inter stratum lectionemque divisus est; minimum exercitationi corporis datum, et hoc nomine ago gratias senectuti: non magno mihi constat. Cum me movi, lassus sum; hic autem est exercitationis etiam fortissimis finis. [4] Progymnastas meos quaeris? unus mihi sufficit Pharius, puer, ut scis, amabilis, sed mutabitur: iam aliquem teneriorem quaero. Hic quidem ait nos eandem crisin habere, quia utrique dentes cadunt. Sed iam vix illum adsequor currentem et intra paucissimos dies non potero: vide quid exercitatio cotidiana proficiat. Cito magnum intervallum fit inter duos in diversum euntes: eodem tempore ille ascendit, ego descendo, nec ignoras quanto ex his velocius alterum fiat. Mentitus sum; iam enim aetas nostra non descendit sed cadit. [5] Quomodo tamen hodiernum certamen nobis cesserit quaeris? quod raro cursoribus evenit, hieran fecimus. Ab hac fatigatione magis quam exercitatione in frigidam descendi: hoc apud me vocatur parum calda. Ille tantus psychrolutes, qui kalendis Ianuariis euripum salutabam, qui anno novo quemadmodum legere, scribere, dicere aliquid, sic auspicabar in Virginem desilire, primum ad Tiberim transtuli castra, deinde ad hoc solium quod, cum fortissimus sum et omnia bona fide fiunt, sol temperat: non multum mihi ad balneum superest. [6] Panis deinde siccus et sine mensa prandium, post quod non sunt lavandae manus. Dormio minimum. Consuetudinem meam nosti: brevissimo somno utor et quasi interiungo; satis est mihi vigilare desisse; aliquando dormisse me scio, aliquando suspicor. [7] Ecce circensium obstrepit clamor; subita aliqua et universa voce feriuntur aures meae, nec cogitationem meam excutiunt, ne interrumpunt quidem. Fremitum patientissime fero; multae voces et in unum confusae pro fluctu mihi sunt aut vento silvam verberante et ceteris sine intellectu sonantibus.

[8] Quid ergo est nunc cui animum adiecerim? dicam. Superest ex hesterno mihi cogitatio quid sibi voluerint prudentissimi viri qui rerum maximarum probationes levissimas et perplexas fecerint, quae ut sint verae, tamen mendacio similes sunt. [9] Vult nos ab ebrietate deterrere Zenon, vir maximus, huius sectae fortissimae ac sanctissimae conditor. Audi ergo quemadmodum colligat virum bonum non futurum ebrium: 'ebrio secretum sermonem nemo committit, viro autem bono committit; ergo vir bonus ebrius non erit' Quemadmodum opposita interrogatione simili derideatur adtende (satis enim est unam ponere ex multis): ' dormienti nemo secretum sermonem committit, viro autem bono committit; vir bonus ergo non dormit'. [10] Quo uno modo potest Posidonius Zenonis nostri causam agit, sed ne sic quidem, ut existimo, agi potest. Ait enim ' ebrium' duobus modis dici, altero cum aliquis vino gravis est et inpos sui, altero si solet ebrius fieri et huic obnoxius vitio est; hunc a Zenone dici qui soleat fieri ebrius, non qui sit; huic autem neminem commissurum arcana quae per vinum eloqui possit. [11] Quod est falsum; prima enim illa interrogatio conplectitur eum qui est ebrius, non eum qui futurus est. Plurimum enim interesse concedes et inter ebrium et ebriosum: potest et qui ebrius est tunc primum esse nec habere hoc vitium, et qui ebriosus est saepe extra ebrietatem esse; itaque id intellego quod significari verbo isto solet, praesertim cum ab homine diligentiam professo ponatur et verba examinante. Adice nunc quod, si hoc intellexit Zenon et nos intellegere noluit, ambiguitate verbi quaesiit locum fraudi, quod faciendum non est ubi veritas quaeritur. [12] Sed sane hoc senserit: quod sequitur falsum est, ei qui soleat ebrius fieri non committi sermonem secretum. Cogita enim quam multis militibus non semper sobriis et imperator et tribunus et centurio tacenda mandaverint. De illa C. Caesaris caede, illius dico qui superato Pompeio rem publicam tenuit, tam creditum est Tillio Cimbro quam C. Cassio. Cassius tota vita aquam bibit, Tillius Cimber et nimius erat in vino et scordalus. In hanc rem iocatus est ipse: 'ego' inquit 'quemquam feram, qui vinum ferre non possum?'.

[13] Sibi quisque nunc nominet eos quibus scit et vinum male credi et sermonem bene; unum tamen exemplum quod occurrit mihi referam, ne intercidat. Instruenda est enim vita exemplis inlustribus,

nec semper confugiamus ad vetera. [14] L. Piso, urbis custos, ebrius ex quo semel factus est fuit. Maiorem noctis partem in convivio exigebat; usque in horam sextam fere dormiebat: hoc eius erat matutinum. Officium tamen suum, quo tutela urbis continebatur, diligentissime administravit. Huic et divus Augustus dedit secreta mandata, cum illum praeponeret Thraciae, quam perdomuit, et Tiberius proficiscens in Campaniam, cum multa in urbe et suspecta relinqueret et invisa. [15] Puto, quia bene illi cesserat Pisonis ebrietas, postea Cossum fecit urbis praefectum, virum gravem, moderatum, sed mersum vino et madentem, adeo ut ex senatu aliquando, in quem e convivio venerat, oppressus inexcitabili somno tolleretur. Huic tamen Tiberius multa sua manu scripsit quae committenda ne ministris quidem suis iudicabat: nullum Cosso aut privatum secretum aut publicum elapsum est.

[16] Itaque declamationes istas de medio removeamus: ' non est animus in sua potestate ebrietate devinctus: quemadmodum musto dolia ipsa rumpuntur et omne quod in imo iacet in summam partem vis caloris eiectat, sic vino exaestuante quidquid in imo iacet abditum effertur et prodit in medium. Onerati mero quemadmodum non continent cibum vino redundante, ita ne secretum quidem; quod suum alienumque est pariter effundunt.' [17] Sed quamvis hoc soleat accidere, ita et illud solet, ut cum iis quos sciamus libentius bibere de rebus necessariis deliberemus; falsum ergo est hoc quod patrocinii loco ponitur, ei qui soleat ebrius fieri non dari tacitum.

Quanto satius est aperte accusare ebrietatem et vitia eius exponere, quae etiam tolerabilis homo vitaverit, nedum perfectus ac sapiens, cui satis est sitim extinguere, qui, etiam si quando hortata est hilaritas aliena causa producta longius, tamen citra ebrietatem resistit. [18] Nam de illo videbimus, an sapientis animus nimio vino turbetur et faciat ebriis solita: interim, si hoc colligere vis, virum bonum non debere ebrium fieri, cur syllogismis agis? Dic quam turpe sit plus sibi ingerere quam capiat et stomachi sui non nosse mensuram, quam multa ebrii faciant quibus sobrii erubescant, nihil aliud esse ebrietatem quam voluntariam insaniam. Extende in plures dies illum ebrii habitum: numquid de furore dubitabis? nunc quoque non est minor sed brevior. [19] Refer Alexandri Macedonis exemplum, qui Clitum carissimum sibi ac fidelissimum inter epulas transfodit et intellecto facinore mori voluit, certe debuit. Omne vitium ebrietas et incendit et detegit, obstantem malis conatibus verecundiam removet; plures enim pudore peccandi quam bona voluntate prohibitis abstinent. [20] Ubi possedit animum nimia vis vini, quidquid mali latebat emergit. Non facit ebrietas vitia sed protrahit: tunc libidinosus ne cubiculum quidem expectat, sed cupiditatibus suis quantum petierunt sine dilatione permittit; tunc inpudicus morbum profitetur ac publicat; tunc petulans non linguam, non manum continet. Crescit insolenti superbia, crudelitas saevo, malignitas livido; omne vitium laxatur et prodit. [21] Adice illam ignorationem sui, dubia et parum explanata verba, incertos oculos, gradum errantem, vertiginem capitis, tecta ipsa mobilia velut aliquo turbine circumagente totam domum, stomachi tormenta cum effervescit merum ac viscera ipsa distendit. Tunc tamen utcumque tolerabile est, dum illi vis sua est: quid cum somno vitiatur et quae ebrietas fuit cruditas facta est? [22] Cogita quas clades ediderit publica ebrietas: haec acerrimas gentes bellicosasque hostibus tradidit, haec multorum annorum pertinaci bello defensa moenia patefecit, haec contumacissimos et iugum recusantes in alienum egit arbitrium, haec invictos acie mero domuit. [23] Alexandrum, cuius modo feci mentionem, tot itinera, tot proelia, tot hiemes per quas victa temporum locorumque difficultate transierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria tutum dimiserunt: intemperantia bibendi et ille Herculaneus ac fatalis scyphus condidit. [24] Quae gloria est capere multum? cum penes te palma fuerit et propinationes tuas strati somno ac vomitantes recusaverint, cum superstes toti convivio fueris, cum omnes viceris virtute magnifica et nemo vini tam capax fuerit, vinceris a dolio. [25] M. Antonium, magnum virum et ingeni nobilis, quae alia res

perdidit et in externos mores ac vitia non Romana traiecit quam ebrietas nec minor vino Cleopatrae amor? Haec illum res hostem rei publicae, haec hostibus suis inparem reddidit; haec crudelem fecit, cum capita principum civitatis cenanti referrentur, cum inter apparatissimas epulas luxusque regales ora ac manus proscriptorum recognosceret, cum vino gravis sitiret tamen sanguinem. Intolerabile erat quod ebrius fiebat cum haec faceret: quanto intolerabilius quod haec in ipsa ebrietate faciebat! [26] Fere vinolentiam crudelitas sequitur; vitiatur enim exasperaturque sanitas mentis. Quemadmodum <morosos> difficilesque faciunt diutini morbi et ad minimam rabidos offensionem, ita ebrietates continuae efferant animos; nam cum saepe apud se non sint, consuetudo insaniae durat et vitia vino concepta etiam sine illo valent.

[27] Dic ergo quare sapiens non debeat ebrius fieri; deformitatem rei et inportunitatem ostende rebus, non verbis. Quod facillimum est, proba istas quae voluptates vocantur, ubi transcenderunt modum, poenas esse. Nam si illud argumentaberis, sapientem multo vino non inebriari et retinere rectum tenorem etiam si temulentus sit, licet colligas nec veneno poto moriturum nec sopore sumpto dormiturum nec elleboro accepto quidquid in visceribus haerebit eiecturum deiecturumque. Sed si temptantur pedes, lingua non constat, quid est quare illum existimes in parte sobrium esse, in parte ebrium? Vale.

Liber XI-XIII

LXXXIV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Itinera ista quae segnitiam mihi excutiunt et valetudini meae prodesse iudico et studiis. Quare valetudinem adiuvent vides: cum pigrum me et neglegentem corporis litterarum amor faciat, aliena opera exerceor. Studio quare prosint indicabo: a lectionibus <non> recessi. Sunt autem, ut existimo, necessariae, primum ne sim me uno contentus, deinde ut, cum ab aliis quaesita cognovero, tum et de inventis iudicem et cogitem de inveniendis. Alit lectio ingenium et studio fatigatum, non sine studio tamen, reficit. [2] Nec scribere tantum nec tantum legere debemus: altera res contristabit vires et exhauriet (de stilo dico), altera solvet ac diluet. Invicem hoc et illo commeandum est et alterum altero temperandum, ut quidquid lectione collectum est stilus redigat in corpus. [3] Apes, ut aiunt, debemus imitari, quae vagantur et flores ad mel faciendum idoneos carpunt, deinde quidquid attulere disponunt ac per favos digerunt et, ut Vergilius noster ait,

liquentia mella
stipant et dulci distendunt nectare cellas.

[4] De illis non satis constat utrum sucum ex floribus ducant qui protinus mel sit, an quae collegerunt in hunc saporem mixtura quadam et proprietate spiritus sui mutent. Quibusdam enim placet non faciendi mellis scientiam esse illis sed colligendi. Aiunt inveniri apud Indos mel in arundinum foliis, quod aut ros illius caeli aut ipsius arundinis umor dulcis et pinguior gignat; in nostris quoque herbis vim eandem sed minus manifestam et notabilem poni, quam persequatur et contrahat animal huic rei genitum. Quidam existimant conditura et dispositione in hanc qualitatem verti quae ex tenerrimis virentium florentiumque decerpserint, non sine quodam, ut ita dicam, fermento, quo in unum diversa coalescunt.

[5] Sed ne ad aliud quam de quo agitur abducar, nos quoquehas apes debemus imitari et quaecumque ex diversa lectione congessimus separare (melius enim distincta servantur), deinde adhibita ingenii nostri cura et facultate in unum saporem varia illa libamenta confundere, ut etiam si apparuerit unde sumptum sit, aliud tamen esse quam unde sumptum est appareat. Quod in corpore nostro videmus sine ulla opera nostra facere naturam [6] (alimenta quae accepimus, quamdiu in sua qualitate perdurant et solida innatant stomacho, onera sunt; at cum ex eo quod erant mutata sunt, tunc demum in vires et in sanguinem transeunt), idem in his quibus aluntur ingenia praestemus, ut quaecumque hausimus non patiamur integra esse, ne aliena sint. [7] Concoquamus illa; alioqui in memoriam ibunt, non in ingenium. Adsentiamur illis fideliter et nostra faciamus, ut unum quiddam fiat ex multis, sicut unus numerus fit ex singulis cum minores summas et dissidentes conputatio una conprendit. Hoc faciat animus noster: omnia quibus est adiutus abscondat, ipsum tantum ostendat quod effecit. [8] Etiam si cuius in te comparebit similitudo quem admiratio tibi altius fixerit, similem esse te volo quomodo filium, non quomodo imaginem: imago res mortua est. ' Quidergo? non intellegetur cuius imiteris orationem? cuius argumentationem? cuius sententias?' Puto aliquando ne intellegi quidem posse, si magni vir ingenii omnibus quae ex quo voluit exemplari traxit formam suam inpressit, ut in unitatem illa conpetant. [9] Non vides quam multorum vocibus chorus constet? unus tamen ex omnibus redditur. Aliqua illic acuta est, aliqua gravis, aliqua media; accedunt viris feminae, interponuntur tibiae: singulorum illic latent voces, omnium apparent. [10] De choro dico quem veteres philosophi noverant: in commissionibus nostris plus cantorum est

quam in theatris olim spectatorum fuit. Cum omnes vias ordo canentium implevit et cavea aeneatoribus cincta est et ex pulpito omne tibiarum genus organorumque consonuit, fit concentus ex dissonis. Talem animum esse nostrum volo: multae in illo artes, multa praecepta sint, multarum aetatum exempla, sed in unum conspirata.

[11] ' Quomodo'inquis ' hoc effici poterit?' Adsidua intentione:si nihil egerimus nisi ratione suadente, nihil vitaverimus nisi ratione suadente. Hanc si audire volueris, dicet tibi: relinque ista iamdudum ad quae discurritur; relinque divitias, aut periculum possidentium aut onus; relinque corporis atque animi voluptates, molliunt et enervant; relinque ambitum, tumida res est, vana, ventosa, nullum habet terminum, tam sollicita est ne quem ante se videat quam ne secum, laborat invidia et quidem duplici. Vides autem quam miser sit si is cui invidetur et invidet. [12] Intueris illas potentium domos, illa tumultuosa rixa salutantium limina? multum habent contumeliarum ut intres, plus cum intraveris. Praeteri istos gradus divitum et magno adgestu suspensa vestibula: non in praerupto tantum istic stabis sed in lubrico. Huc potius te ad sapientiam derige, tranquillissimasque res eius et simul amplissimas pete. [13] Quaecumque videntur eminere in rebus humanis, quamvis pusilla sint et comparatione humillimorum exstent, per difficiles tamen et arduos tramites adeuntur. Confragosa in fastigium dignitatis via est; at si conscendere hunc verticem libet, cui se fortuna summisit, omnia quidem sub te quae pro excelsissimis habentur aspicies, sed tamen venies ad summa per planum. Vale.

LXXXV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Peperceram tibi et quidquid nodosi adhuc supererat praeterieram, contentus quasi gustum tibi dare eorum quae a nostris dicuntur ut probetur virtus ad explendam beatam vitam sola satis efficax. Iubes me quidquid est interrogationum aut nostrarum aut ad traductionem nostram excogitatarum conprendere: quod si facere voluero, non erit epistula sed liber. Illud totiens testor, hoc me argumentorum genere non delectari; pudet in aciem descendere pro dis hominibusque susceptam subula armatum.

[2] ' Qui prudens est et temperans est; qui temperans est, et constans; qui constans est inperturbatus est; qui inperturbatus est sine tristitia est; qui sine tristitia est beatus est; ergo prudens beatus est, et prudentia ad beatam vitam satis est.'

[3] Huic collectioni hoc modo Peripatetici quidam respondent, ut inperturbatum et constantem et sine tristitia sic interpretentur tamquam inperturbatus dicatur qui raro perturbatur et modice, non qui numquam. Item sine tristitia eum dici aiunt qui non est obnoxius tristitiae nec frequens nimiusve in hoc vitio; illud enim humanam naturam negare, alicuius animum inmunem esse tristitia; sapientem non vinci maerore, ceterum tangi; et cetera in hunc modum sectae suae respondentia. Non his tollunt adfectus sed temperant. [4] Quantulum autem sapienti damus, si inbecillissimis fortior est et maestissimis laetior et effrenatissimis moderatior et humillimis maior! Quid si miretur velocitatem suam Ladas ad claudos debilesque respiciens?

Illa vel intactae segetis per summa volaret
gramina nec cursu teneras laesisset aristas,

vel mare per medium fluctu suspensa tumenti
ferret iter, celeres nec tingueret aequore plantas.
Haec est pernicitas per se aestimata, non quae tardissimorum conlatione laudatur. Quid si sanum voces leviter febricitantem? non est bona valetudo mediocritas morbi. [5] ' Sic inquit ' sapiens inperturbatus dicitur quomodo apyrina dicuntur non quibus nulla inest duritia granorum sed quibus minor.' Falsum est. Non enim deminutionem malorum in bono viro intellego sed vacationem; nulla debent esse, non parva; nam si ulla sunt, crescent et interim inpedient. Quomodo oculos maior et perfecta suffusio excaecat, sic modica turbat. [6] Si das aliquos adfectus sapienti, inpar illis erit ratio et velut torrente quodam auferetur, praesertim cum illi non unum adfectum des cum quo conluctetur sed omnis. Plus potest quamvis mediocrium turba quam posset unius magni violentia. [7] Habet pecuniae cupiditatem, sed modicam; habet ambitionem, sed non concitatam; habet iracundiam, sed placabilem; habet inconstantiam, sed minus vagam ac mobilem; habet libidinem, sed non insanam. Melius cum illo ageretur qui unum vitium integrum haberet quam cum eo qui leviora quidem, sed omnia. [8] Deinde nihil interest quam magnus sit adfectus: quantuscumque est, parere nescit, consilium non accipit. Quemadmodum rationi nullum animal optemperat, non ferum, non domesticum et mite (natura enim illorum est surda suadenti), sic non sequuntur, non audiunt adfectus, quantulicumque sunt. Tigres leonesque numquam feritatem exuunt, aliquando summittunt, et cum minime expectaveris exasperatur torvitas mitigata. Numquam bona fide vitia mansuescunt. [9] Deinde, si ratio proficit, ne incipient quidem adfectus; si invita ratione coeperint, invita perseverabunt. Facilius est enim initia illorum prohibere quam impetum regere.

Falsa est itaque ista mediocritas et inutilis, eodem loco habenda quo si quis diceret modice insaniendum, modiceaegrotandum. [10] Sola virtus habet, non recipiunt animi mala temperamentum; facilius sustuleris illa quam rexeris. Numquid dubium est quin vitia mentis humanae inveterata et dura, quae morbos vocamus, inmoderata sint, ut avaritia, ut crudelitas, ut inpotentia [impietas]? Ergo inmoderati sunt et adfectus; ab his enim ad illa transitur. [11] Deinde, si das aliquid iuris tristitiae, timori, cupiditati, ceteris motibus pravis, non erunt in nostra potestate. Quare? quia extra nos sunt quibus inritantur; itaque crescent prout magnas habuerint minoresve causas quibus concitentur. Maior erit timor, si plus quo exterreatur aut propius aspexerit, acrior cupiditas quo illam amplioris rei spes evocaverit. [12] Si in nostra potestate non est an sint adfectus, ne illud quidem est, quanti sint: si ipsis permisisti incipere, cum causis suis crescent tantique erunt quanti fient. Adice nunc quod ista, quamvis exigua sint, in maius excedunt; numquam perniciosa servant modum; quamvis levia initia morborum serpunt et aegra corpora minima interdum mergit accessio. [13] Illud vero cuius dementiae est, credere quarum rerum extra nostrum arbitrium posita principia sunt, earum nostri esse arbitri terminos! Quomodo ad id finiendum satis valeo ad quod prohibendum parum valui, cum facilius sit excludere quam admissa conprimere?

[14] Quidam ita distinxerunt ut dicerent, ' temperans ac prudens positione quidem mentis et habitu tranquillus est, eventu non est. Nam, quantum ad habitum mentis suae, non perturbatur nec contristatur nec timet, sed multae extrinsecus causae incidunt quae illi perturbationem adferant.' [15] Tale est quod volunt dicere: iracundum quidem illum non esse, irasci tamen aliquando; et timidum quidem non esse, timere tamen aliquando, id est vitio timoris carere, adfectu non carere. Quod si recipitur, usu frequenti timor transibit in vitium, et ira in animum admissa habitum illum ira carentis animi retexet. [16] Praeterea si non contemnit venientes extrinsecus causas et aliquid timet, cum fortiter eundum erit adversus tela, ignes, pro patria, legibus, libertate, cunctanter exibit et animo recedente. Non cadit autem in sapientem haec diversitas mentis. [17] Illud praeterea iudico observandum, ne duo quae separatim probanda sunt misceamus; per se enim colligitur unum bonum esse quod honestum, per se rursus ad vitam beatam satis esse virtutem. Si unum bonum est quod

honestum, omnes concedunt ad beate vivendum sufficere virtutem; e contrario non remittetur, si beatum sola virtus facit, unum bonum esse quod honestum est. [18] Xenocrates et Speusippus putant beatum vel sola virtute fieri posse, non tamen unum bonum esse quod honestum est. Epicurus quoque iudicat, cum virtutem habeat, beatum esse, sed ipsam virtutem non satis esse ad beatam vitam, quia beatum efficiat voluptas quae ex virtute est, non ipsa virtus. Inepta distinctio: idem enim negat umquam virtutem esse sine voluptate. Ita si ei iuncta semper est atque inseparabilis, et sola satis est; habet enim secum voluptatem, sine qua non est etiam cum sola est. [19] Illud autem absurdum est, quod dicitur beatum quidem futurum vel sola virtute, non futurum autem perfecte beatum; quod quemadmodum fieri possit non reperio. Beata enim vita bonum in se perfectum habet, inexsuperabile; quod si est, perfecte beata est. Si deorum vita nihil habet maius aut melius, beata autem vita divina est, nihil habet in quod amplius possit attolli. [20] Praeterea, si beata vita nullius est indigens, omnis beata vita perfecta est eademque est et beata et beatissima. Numquid dubitas quin beata vita summum bonum sit? ergo si summum bonum habet, summe beata est. Quemadmodum summum bonum adiectionem non recipit (quid enim supra summum erit?), ita ne beata quidem vita, quae sine summo bono non est. Quod si aliquem ' magis' beatum induxeris, induces et ' multomagis'; innumerabilia discrimina summi boni facies, cum summum bonum intellegam quod supra se gradum non habet. [21] Si est aliquis minus beatus quam alius, sequitur ut hic alterius vitam beatioris magis concupiscat quam suam; beatus autem nihil suae praefert. Utrumlibet ex his incredibile est, aut aliquid beato restare quod esse quam quod est malit, aut id illum non malle quod illo melius est. Utique enim quo prudentior est, hoc magis se ad id quod est optimum extendet et id omni modo consequi cupiet. Quomodo autem beatus est qui cupere etiamnunc potest, immo qui debet?

[22] Dicam quid sit ex quo veniat hic error: nesciunt beatam vitam unam esse. In optimo illam statu ponit qualitas sua, non magnitudo; itaque in aequo est longa et brevis, diffusa et angustior, in multa loca multasque partes distributa et in unum coacta. Qui illam numero aestimat et mensura et partibus, id illi quod habet eximium eripit. Quid autem est in beata vita eximium? quod plena est. [23] Finis, ut puto, edendi bibendique satietas est. Hic plus edit, ille minus: quid refert? uterque iam satur est. Hic plus bibit, ille minus: quid refert? uterque non sitit. Hic pluribus annis vixit, hic paucioribus: nihil interest si tam illum multi anni beatum fecerunt quam hunc pauci. Ille quem tu minus beatum vocas non est beatus: non potest hoc nomen inminui.

[24] ' Qui fortis est sine timore est; qui sine timore est sine tristitia est; qui sine tristitia est beatus est.'

Nostrorum haec interrogatio est. Adversus hanc sic respondere conantur: falsam nos rem et controversiosam pro confessa vindicare, eum qui fortis est sine timore esse. ' Quid ergo?' inquit 'fortis inminentia mala non timebit? istuc dementis alienatique, non fortis est. Ille vero' inquit ' moderatissime timet, sed in totum extra metum non est.' [25] Qui hoc dicunt rursus in idem revolvuntur, ut illis virtutum loco sint minora vitia; nam qui timet quidem, sed rarius et minus, non caret malitia, sed leviore vexatur. ' At enim dementem puto qui mala inminentia non extimescit.' Verum est quod dicis, si mala sunt; sed si scit mala illa non esse et unam tantum turpitudinem malum iudicat, debebit secure pericula aspicere et aliis timenda contemnere. Aut si stulti et amentis est mala non timere, quo quis prudentior est, hoc timebit magis. [26] ' Ut vobis' inquit 'videtur, praebebit se periculis fortis.' Minime: non timebit illa sed vitabit; cautio illum decet, timor non decet. ' Quid ergo?' inquit ' mortem, vincula, ignes, alia tela fortunae non timebit?' Non; scit enim illa

non esse mala sed videri; omnia ista humanae vitae formidines putat. [27] Describe captivitatem, verbera, catenas, egestatem et membrorum lacerationes vel per morbum vel per iniuriam et quidquid aliud adtuleris: inter lymphatos metus numerat. Ista timidis timenda sunt. An id existimas malum ad quod aliquando nobis nostra sponte veniendum est? [28] Quaeris quid sit malum?cedere iis quae mala vocantur et illis libertatem suam dedere, pro qua cuncta patienda sunt: perit libertas nisi illa contemnimus quae nobis iugum inponunt. Non dubitarent quid conveniret forti viro si scirent quid esset fortitudo. Non est enim inconsulta temeritas nec periculorum amor nec formidabilium adpetitio: scientia est distinguendi quid sit malum et quid non sit. Diligentissima in tutela sui fortitudo est et eadem patientissima eorum quibus falsa species malorum est. [29] 'Quid ergo? si ferrum intentatur cervicibus viri fortis, si pars subinde alia atque alia suffoditur, si viscera sua in sinu suo vidit, si ex intervallo, quo magis tormenta sentiat, repetitur et per adsiccata vulnera recens demittitur sanguis, non timet? istum tu dices nec dolere?' Iste vero dolet (sensum enim hominis nulla exuit virtus), sed non timet: invictus ex alto dolores suos spectat. Quaeris quis tunc animus illi sit? qui aegrum amicum adhortantibus.

[30] ' Quodmalum est nocet; quod nocet deteriorem facit; dolor et paupertas deteriorem non faciunt; ergo mala non sunt.'

' Falsumest' inquit ' quodproponitis; non enim, si quid nocet, etiam deteriorem facit. Tempestas et procella nocet gubernatori, non tamen illum deteriorem facit.' [31] Quidam e Stoicis ita adversus hoc respondent: deteriorem fieri gubernatorem tempestate ac procella, quia non possit id quod proposuit efficere nec tenere cursum suum; deteriorem illum in arte sua non fieri, in opere fieri. Quibus Peripateticus 'ergo' inquit 'et sapientem deteriorem faciet paupertas, dolor, et quidquid aliud tale fuerit; virtutem enim illi non eripiet, sed opera eius inpediet' .[32] Hoc recte diceretur nisi dissimilis esset gubernatoris condicio et sapientis. Huic enim propositum est in vita agenda non utique quod temptat efficere, sed omnia recte facere: gubernatori propositum est utique navem in portum perducere. Artes ministrae sunt, praestare debent quod promittunt, sapientia domina rectrixque est; artes serviunt vitae, sapientia imperat.

[33] Ego aliter respondendum iudico: nec artem gubernatoris deteriorem ulla tempestate fieri nec ipsam administrationem artis. Gubernator tibi non felicitatem promisit sed utilem operam et navis regendae scientiam; haec eo magis apparet quo illi magis aliqua fortuita vis obstitit. Qui hoc potuit dicere, ' Neptune, numquam hanc navem nisi rectam', arti satis fecit: tempestas non opus gubernatoris inpedit sed successum. [34] 'Quid ergo?' inquit ' nonnocet gubernatori ea res quae illum tenere portum vetat, quae conatus eius inritos efficit, quae aut refert illum aut detinet et exarmat?' Non tamquam gubernatori, sed tamquam naviganti nocet: alioqui <gubernator ille non est.> Gubernatoris artem adeo non inpedit ut ostendat; tranquillo enim, ut aiunt, quilibet gubernator est. Navigio ista obsunt, non rectori eius, qua rector est. [35] Duas personas habet gubernator, alteram communem cum omnibus qui eandem conscenderunt navem: ipse quoque vector est; alteram propriam: gubernator est. Tempestas tamquam vectori nocet, non tamquam gubernatori. [36] Deinde gubernatoris ars alienum bonum est: ad eos quos vehit pertinet, quomodo medici ad eos quos curat: <sapientis> commune bonum est: <est> et eorum cum quibus vivit et proprium ipsius. Itaque gubernatori fortasse noceatur cuius ministerium aliis promissum tempestate inpeditur: [37] sapienti non nocetur a paupertate, non a dolore, non ab aliis tempestatibus vitae. Non enim prohibentur opera eius omnia, sed tantum ad alios pertinentia: ipse semper in actu est, in effectu tunc maximus cum illi fortuna se opposuit; tunc enim ipsius sapientiae negotium agit, quam

diximus et alienum bonum esse et suum.

[38] Praeterea ne aliis quidem tunc prodesse prohibetur cum illum aliquae necessitates premunt. Propter paupertatem prohibetur docere quemadmodum tractanda res publica sit, at illud docet, quemadmodum sit tractanda paupertas. Per totam vitam opus eius extenditur. Ita nulla fortuna, nulla res actus sapientis excludit; id enim ipsum agit quo alia agere prohibetur. Ad utrosque casus aptatus est: bonorum rector est, malorum victor. [39] Sic, inquam, se exercuit ut virtutem tam in secundis quam in adversis exhiberet nec materiam eius sed ipsam intueretur; itaque nec paupertas illum nec dolor nec quidquid aliud inperitos avertit et praecipites agit prohibet. [40] Tu illum premi putas malis? utitur. Non ex ebore tantum Phidias sciebat facere simulacra; faciebat ex aere. Si marmor illi, si adhuc viliorem materiam obtulisses, fecisset quale ex illa fieri optimum posset. Sic sapiens virtutem, si licebit, in divitiis explicabit, si minus, in paupertate; si poterit, in patria, si minus, in exilio; si poterit, imperator, si minus, miles; si poterit, integer, si minus, debilis. Quamcumque fortunam acceperit, aliquid ex illa memorabile efficiet. [41] Certi sunt domitores ferarum qui saevissima animalia et ad occursum expavescenda hominem pati subigunt nec asperitatem excussisse contenti usque in contubernium mitigant: leonis faucibus magister manum insertat, osculatur tigrim suus custos, elephantum minimus Aethiops iubet subsidere in genua et ambulare per funem. Sic sapiens artifex est domandi mala: dolor, egestas, ignominia, carcer, exilium ubique horrenda, cum ad hunc pervenere, mansueta sunt. Vale.

LXXXVI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] In ipsa Scipionis Africani villa iacens haec tibi scribo, adoratis manibus eius et ara, quam sepulchrum esse tanti viri suspicor. Animum quidem eius in caelum ex quo erat redisse persuadeo mihi, non quia magnos exercitus duxit (hos enim et Cambyses furiosus ac furore feliciter usus habuit), sed ob egregiam moderationem pietatemque, quam magis in illo admirabilem iudico cum reliquit patriam quam cum defendit. Aut Scipio Romae esse debebat aut Roma in libertate. [2] ' Nihil linquit 'volo derogare legibus, nihil institutis; aequum inter omnes cives ius sit. Utere sine me beneficio meo, patria. Causa tibi libertatis fui, ero et argumentum: exeo, si plus quam tibi expedit crevi.' [3] Quidni ego admirer hanc magnitudinem animi, qua in exilium voluntarium secessit et civitatem exoneravit? Eo perducta res erat ut aut libertas Scipioni aut Scipio libertati faceret iniuriam. Neutrum fas erat; itaque locum dedit legibus et se Liternum recepit tam suum exilium rei publicae inputaturus quam Hannibalis.

[4] Vidi villam extructam lapide quadrato, murum circumdatum silvae, turres quoque in propugnaculum villae utrimque subrectas, cisternam aedificiis ac viridibus subditam quae sufficere in usum vel exercitus posset, balneolum angustum, tenebricosum ex consuetudine antiqua: non videbatur maioribus nostris caldum nisi obscurum. [5] Magna ergo me voluptas subiit contemplantem mores Scipionis ac nostros: in hoc angulo ille ' Carthaginis horror' , cui Roma debet quod tantum semel capta est, abluebat corpus laboribus rusticis fessum. Exercebat enim opere se terramque (ut mos fuit priscis) ipse subigebat. Sub hoc ille tecto tam sordido stetit, hoc illum pavimentum tam vile sustinuit: at nunc quis est qui sic lavari sustineat? [6] Pauper sibi videtur ac sordidus nisi parietes magnis et pretiosis orbibus refulserunt, nisi Alexandrina marmora Numidicis crustis distincta sunt, nisi illis undique operosa et in picturae modum variata circumlitio praetexitur, nisi vitro absconditur camera, nisi Thasius lapis, quondam rarum in aliquo spectaculum templo,

piscinas nostras circumdedit, in quas multa sudatione corpora exsaniata demittimus, nisi aquam argentea epitonia fuderunt. [7] Et adhuc plebeias fistulas loquor: quid cum ad balnea libertinorum pervenero? Quantum statuarum, quantum columnarum est nihil sustinentium sed in ornamentum positarum impensae causa! quantum aquarum per gradus cum fragore labentium! Eo deliciarum pervenimus ut nisi gemmas calcare nolimus.

[8] In hoc balneo Scipionis minimae sunt rimae magis quam fenestrae muro lapideo exsectae, ut sine iniuria munimenti lumen admitterent; at nunc blattaria vocant balnea, si qua non ita aptata sunt ut totius diei solem fenestris amplissimis recipiant, nisi et lavantur simul et colorantur, nisi ex solio agros ac maria prospiciunt. Itaque quae concursum et admirationem habuerant cum dedicarentur, ea in antiquorum numerum reiciuntur cum aliquid novi luxuria commenta est quo ipsa se obrueret. [9] At olim et pauca erant balnea nec ullo cultu exornata: cur enim exornaretur res quadrantaria et in usum, non in oblectamentum reperta? Non suffundebatur aqua nec recens semper velut ex calido fonte currebat, nec referre credebant in quam perlucida sordes deponerent. [10] Sed, di boni, quam iuvat illa balinea intrare obscura et gregali tectorio inducta, quae scires Catonem tibi aedilem aut Fabium Maximum aut ex Corneliis aliquem manu sua temperasse! Nam hoc quoque nobilissimi aediles fungebantur officio intrandi ea loca quae populum receptabant exigendique munditias et utilem ac salubrem temperaturam, non hanc quae nuper inventa est similis incendio, adeo quidem ut convictum in aliquo scelere servum vivum lavari oporteat. Nihil mihi videtur iam interesse, ardeat balineum an caleat. [11] Quantae nunc aliqui rusticitatis damnant Scipionem quod non in caldarium suum latis specularibus diem admiserat, quod non in multa luce decoquebatur et expectabat ut in balneo concoqueret! O hominem calamitosum! nesciit vivere. Non saccata aqua lavabatur sed saepe turbida et, cum plueret vehementius, paene lutulenta. Nec multum eius intererat an sic lavaretur; veniebat enim ut sudorem illic ablueret, non ut unguentum. [12] Quas nunc quorundam voces futuras credis? ' Noninvideo Scipioni: vere in exilio vixit qui sic lavabatur.' Immo, si scias, non cotidie lavabatur; nam, ut aiunt qui priscos mores urbis tradiderunt, brachia et crura cotidie abluebant, quae scilicet sordes opere collegerant, ceterum toti nundinis lavabantur. Hoc loco dicet aliquis: 'liquet mihi inmundissimos fuisse' .Quid putas illos oluisse? militiam, laborem, virum. Postquam munda balnea inventa sunt, spurciores sunt. [13] Descripturus infamem et nimiis notabilem deliciis Horatius Flaccus quid ait?

Pastillos Buccillus olet.
Dares nunc Buccillum: proinde esset ac si hircum oleret, Gargonii loco esset, quem idem Horatius Buccillo opposuit. Parum est sumere unguentum nisi bis die terque renovatur, ne evanescat in corpore. Quid quod hoc odore tamquam suo gloriantur?

[14] Haec si tibi nimium tristia videbuntur, villae inputabis, in qua didici ab Aegialo, diligentissimo patre familiae (is enim nunc huius agri possessor est) quamvis vetus arbustum posse transferri. Hoc nobis senibus discere necessarium est, quorum nemo non olivetum alteri ponit, ~quod vidi illud arborum trimum et quadrimum fastidiendi fructus aut deponere.~ [15] Te quoque proteget illa quae

tarda venit seris factura nepotibus umbram,
ut ait Vergilius noster, qui non quid verissime sed quid decentissime diceretur aspexit, nec agricolas docere voluit sed legentes delectare. [16] Nam, ut alia omnia transeam, hoc quod mihi hodie necesse fuit deprehendere, adscribam:
vere fabis satio est; tunc te quoque, Medica, putres
accipiunt sulci, et milio venit annua cura. An uno tempore ista ponenda sint et an utriusque verna sit satio, hinc aestimes licet: Iunius mensis est quo tibi scribo, iam proclivis in Iulium: eodem die vidi

fabam metentes, milium serentes.

[17] Ad olivetum revertar, quod vidi duobus modis positum: magnarum arborum truncos circumcisis ramis et ad unum redactis pedem cum rapo suo transtulit, amputatis radicibus, relicto tantum capite ipso ex quo illae pependerant. Hoc fimo tinctum in scrobem demisit, deinde terram non adgessit tantum, sed calcavit et pressit. [18] Negat quicquam esse hac, ut ait, pisatione efficacius. Videlicet frigus excludit et ventum; minus praeterea movetur et ob hoc nascentes radices prodire patitur ac solum adprendere, quas necesse est cereas adhuc et precario haerentes levis quoque revellat agitatio. Rapum autem arboris antequam obruat radit; ex omni enim materia quae nudata est, ut ait, radices exeunt novae. Non plures autem super terram eminere debet truncus quam tres aut quattuor pedes; statim enim ab imo vestietur nec magna pars eius quemadmodum in olivetis veteribus arida et retorrida erit. [19] Alter ponendi modus hic fuit: ramos fortes nec corticis duri, quales esse novellarum arborum solent, eodem genere deposuit. Hi paulo tardius surgunt, sed cum tamquam a planta processerint, nihil habent in se abhorridum aut triste. [20] Illud etiamnunc vidi, vitem ex arbusto suo annosam transferri; huius capillamenta quoque, si fieri potest, colligenda sunt, deinde liberalius sternenda vitis, ut etiam ex corpore radicescat. Et vidi non tantum mense Februario positas sed etiam Martio exacto; tenent et conplexae sunt non suas ulmos. [21] Omnes autem istas arbores quae, ut ita dicam, grandiscapiae sunt, ait aqua adiuvandas cisternina; quae si prodest, habemus pluviam in nostra potestate.

Plura te docere non cogito, ne quemadmodum Aegialus me sibi adversarium paravit, sic ego parem te mihi. Vale.

LXXXVII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Naufragium antequam navem ascenderem feci: quomodo acciderit non adicio, ne et hoc putes inter Stoica paradoxa ponendum, quorum nullum esse falsum nec tam mirabile quam prima facie videtur, cum volueris, adprobabo, immo etiam si nolueris.

Interim hoc me iter docuit quam multa haberemus supervacua et quam facile iudicio possemus deponere quae, si quando necessitas abstulit, non sentimus ablata. [2] Cum paucissimis servis, quos unum capere vehiculum potuit, sine ullis rebus nisi quae corpore nostro continebantur, ego et Maximus meus biduum iam beatissimum agimus. Culcita in terra iacet, ego in culcita; ex duabus paenulis altera stragulum, altera opertorium facta est. [3] De prandio nihil detrahi potuit; paratum fuit ~non magis hora~, nusquam sine caricis, numquam sine pugillaribus; illae, si panem habeo, pro pulmentario sunt, si non habeo, pro pane. Cotidie mihi annum novum faciunt, quem ego faustum et felicem reddo bonis cogitationibus et animi magnitudine, qui numquam maior est quam ubi aliena seposuit et fecit sibi pacem nihil timendo, fecit sibi divitias nihil concupiscendo. [4] Vehiculum in quod inpositus sum rusticum est; mulae vivere se ambulando testantur; mulio excalceatus, non propter aestatem. Vix a me obtineo ut hoc vehiculum velim videri meum: durat adhuc perversa recti verecundia, et quotiens in aliquem comitatum lautiorem incidimus invitus erubesco, quod argumentum est ista quae probo, quae laudo, nondum habere certam sedem et immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit pretioso gloriabitur. [5] Parum adhuc profeci: nondum audeo frugalitatem palam ferre; etiamnunc curo opiniones viatorum.

Contra totius generis humani opiniones mittenda vox erat: ' insanitis, erratis, stupetis ad supervacua, neminem aestimatis suo. Cum ad patrimonium ventum est, diligentissimi conputatores sic rationem ponitis singulorum quibus aut pecuniam crediturus estis aut beneficia (nam haec quoque iam expensa fertis): [6] late possidet, sed multum debet; habet domum formosam, sed alienis nummis paratam; familiam nemo cito speciosiorem producet, sed nominibus non respondet; si creditoribus solverit, nihil illi supererit. Idem in reliquis quoque facere debebitis et excutere quantum proprii quisque habeat.' [7] Divitem illum putas quia aurea supellex etiam in via sequitur, quia in omnibus provinciis arat, quia magnus kalendari liber volvitur, quia tantum suburbani agri possidet quantum invidiose in desertis Apuliae possideret: cum omnia dixeris, pauper est. Quare? quia debet. ' Quantum?' inquis. Omnia; nisi forte iudicas interesse utrum aliquis ab homine an a fortuna mutuum sumpserit. [8] Quid ad rem pertinent mulae saginatae unius omnes coloris? quid ista vehicula caelata?

Instratos ostro alipedes pictisque tapetis:
aurea pectoribus demissa monilia pendent,
tecti auro fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Ista nec dominum meliorem possunt facere nec mulam. [9] M. Cato Censorius, quem tam e re publica fuit nasci quam Scipionem (alter enim cum hostibus nostris bellum, alter cum moribus gessit), cantherio vehebatur et hippoperis quidem inpositis, ut secum utilia portaret. O quam cuperem illi nunc occurrere aliquem ex his trossulis, in via divitibus, cursores et Numidas et multum ante se pulveris agentem! Hic sine dubio cultior comitatiorque quam M. Cato videretur, hic qui inter illos apparatus delicatos cum maxime dubitat utrum se ad gladium locet an ad cultrum. [10] O quantum erat saeculi decus, imperatorem, triumphalem, censorium, quod super omnia haec est, Catonem, uno caballo esse contentum et ne toto quidem; partem enim sarcinae ab utroque latere dependentes occupabant. Ita non omnibus obesis mannis et asturconibus et tolutariis praeferres unicum illum equum ab ipso Catone defrictum?

[11] Video non futurum finem in ista materia ullum nisi quem ipse mihi fecero. Hic itaque conticiscam, quantum ad ista quae sine dubio talia divinavit futura qualia nunc sunt qui primus appellavit 'inpedimenta'. Nunc volo paucissimas adhuc interrogationes nostrorum tibi reddere ad virtutem pertinentes, quam satisfacere vitae beatae contendimus.

[12] ' Quod bonum est bonos facit (nam et in arte musica quod bonum est facit musicum); fortuita bonum non faciunt; ergo non sunt bona.'

Adversus hoc sic respondent Peripatetici ut quod primum proponimus falsum esse dicant. ' Ab eo' inquiunt ' quod est bonum non utique fiunt boni. In musica est aliquid bonum tamquam tibia aut chorda aut organum aliquod aptatum ad usus canendi; nihil tamen horum facit musicum.' [13] His respondebimus, 'non intellegitis quomodo posuerimus quod bonum est in musica. Non enim id dicimus quod instruit musicum, sed quod facit: tu ad supellectilem artis, non ad artem venis. Si quid autem in ipsa arte musica bonum est, id utique musicum faciet.' [14] Etiamnunc facere istuc planius volo. Bonum in arte musica duobus modis dicitur, alterum quo effectus musici adiuvatur, alterum quo ars: ad effectum pertinent instrumenta, tibiae et organa et chordae, ad artem ipsam non pertinent. Est enim artifex etiam sine istis: uti forsitan non potest arte. Hoc non est aeque duplex in homine; idem enim est bonum et hominis et vitae.

[15] ' Quodcontemptissimo cuique contingere ac turpissimo potest bonum non est; opes autem et lenoni et lanistae contingunt; ergo non sunt bona.'

' Falsumest' inquiunt ' quodproponitis; nam et in grammatice et in arte medendi aut gubernandi videmus bona humillimis quibusque contingere.' [16] Sed istae artes non sunt magnitudinem animi professae, non consurgunt in altum nec fortuita fastidiunt: virtus extollit hominem et super cara mortalibus conlocat; nec ea quae bona nec ea quae mala vocantur aut cupit nimis aut expavescit. Chelidon, unus ex Cleopatrae mollibus, atrimonium grande possedit. Nuper Natalis, tam inprobae linguae quam inpurae, in cuius ore feminae purgabantur, et multorum heres fuit et multos habuit heredes. Quid ergo? utrum illum pecunia inpurum effecit an ipse pecuniam inspurcavit? quae sic in quosdam homines quomodo denarius in cloacam cadit. [17] Virtus super ista consistit; suo aere censetur; nihil ex istis quolibet incurrentibus bonum iudicat. Medicina et gubernatio non interdicit sibi ac suis admiratione talium rerum; qui non est vir bonus potest nihilominus medicus esse, potest gubernator, potest grammaticus tam mehercules quam cocus. Cui contingit habere rem non quamlibet, hunc non quemlibet dixeris; qualia quisque habet, talis est. [18] Fiscus tanti est quantum habet; immo in accessionem eius venit quod habet. Quis pleno sacculo ullum pretium ponit nisi quod pecuniae in eo conditae numerus effecit? Idem evenit magnorum dominis patrimoniorum: accessiones illorum et appendices sunt. Quare ergo sapiens magnus est? quia magnum animum habet. Verum est ergo quod contemptissimo cuique contingit bonum non esse. [19] Itaque indolentiam numquam bonum dicam:habet illam cicada, habet pulex. Ne quietem quidem et molestia vacare bonum dicam: quid est otiosius verme? Quaeris quae res sapientem faciat? quae deum. Des oportet illi divinum aliquid, caeleste, magnificum: non in omnes bonum cadit nec quemlibet possessorem patitur. [20] Vide

et quid quaeque ferat regio et quid quaeque recuset:
hic segetes, illic veniunt felicius uvae,
arborei fetus alibi atque iniussa virescunt
gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabaei,
at Chalybes nudi ferrum?

[21] Ista in regiones discripta sunt, ut necessarium mortalibus esset inter ipsos commercium, si invicem alius aliquid ab alio peteret. Summum illud bonum habet et ipsum suam sedem; non nascitur ubi ebur, nec ubi ferrum. Quis sit summi boni locus quaeris? animus. Hic nisi purus ac sanctus est, deum non capit.

[22] ' Bonumex malo non fit; divitiae [autem fiunt] fiunt autem ex avaritia; divitiae ergo non sunt bonum.'

' Nonest' inquit 'verum, bonum ex malo non nasci; ex sacrilegio enim et furto pecunia nascitur. Itaque malum quidem est sacrilegium et furtum, sed ideo quia plura mala facit quam bona; dat enim lucrum, sed cum metu, sollicitudine, tormentis et animi et corporis.' [23] Quisquis hoc dicit, necesse est recipiat sacrilegium, sicut malum sit quia multa mala facit, ita bonum quoque ex aliqua parte esse, quia aliquid boni facit: quo quid fieri portentuosius potest? Quamquam sacrilegium, furtum, adulterium inter bona haberi prorsus persuasimus. Quam multi furto non erubescunt, quam multi adulterio gloriantur! nam sacrilegia minuta puniuntur, magna in triumphis feruntur. [24] Adice nunc quod sacrilegium, si omnino ex aliqua parte bonum est, etiam honestum erit et recte factum vocabitur, ~nostra enim actio est~ quod nullius mortalium cogitatio recipit. Ergo bona nasci ex malo non possunt. Nam si, ut dicitis, ob hoc unum sacrilegium malum est, quia multum mali adfert,

si remiseris illi supplicia, si securitatem spoponderis, ex toto bonum erit. Atqui maximum scelerum supplicium in ipsis est. [25] Erras, inquam, si illa ad carnificem aut carcerem differs: statim puniuntur cum facta sunt, immo dum fiunt. Non nascitur itaque ex malo bonum, non magis quam ficus ex olea: ad semen nata respondent, bona degenerare non possunt. Quemadmodum ex turpi honestum non nascitur, ita ne ex malo quidem bonum; nam idem est honestum et bonum.

[26] Quidam ex nostris adversus hoc sic respondent: ' putemus pecuniam bonum esse undecumque sumptam; non tamen ideo ex sacrilegio pecunia est, etiam si ex sacrilegio sumitur. Hoc sic intellege. In eadem urna et aurum est et vipera: si aurum ex urna sustuleris, non ideo sustuleris quia illic et vipera est; non ideo, inquam, mihi urna aurum dat quia viperam habet, sed aurum dat, cum et viperam habeat. Eodem modo ex sacrilegio lucrum fit, non quia turpe et sceleratum est sacrilegium, sed quia et lucrum habet. Quemadmodum in illa urna vipera malum est, non aurum quod cum vipera iacet, sic in sacrilegio malum est scelus, non lucrum.' [27] A quibus <dissentio>; dissimillima enim utriusquerei condicio est. Illic aurum possum sine vipera tollere, hic lucrum sine sacrilegio facere non possum; lucrum istud non est adpositum sceleri sed inmixtum.

[28] ' Quoddum consequi volumus in multa mala incidimus, id bonum non est; dum divitias autem consequi volumus, in multa mala incidimus; ergo divitiae bonum non sunt.'

' Duas' inquit ' significationes habet propositio vestra: unam, dum divitias consequi volumus, in multa nos mala incidere. In multa autem mala incidimus et dum virtutem consequi volumus: aliquis dum navigat studii causa, naufragium fecit, aliquis captus est. [29] Altera significatio talis est: per quod in mala incidimus bonum non est. Huic propositioni non erit consequens per divitias nos aut per voluptates in mala incidere; aut si per divitias in multa mala incidimus, non tantum bonum non sunt divitiae sed malum sunt; vos autem illas dicitis tantum bonum non esse. Praeterea' inquit ' concediti divitias habere aliquid usus: inter commoda illas numeratis. Atqui eadem ratione <ne> commodum quidem erunt; per illas enim multa nobis incommoda eveniunt.' [30] His quidam hoc respondent: 'erratis, qui incommoda divitis inputatis. Illae neminem laedunt: aut sua nocet cuique stultitia aut aliena nequitia, sic quemadmodum gladius neminem occidit: occidentis telum est. Non ideo divitiae tibi nocent si propter divitias tibi nocetur.' [31] Posidonius, ut ego existimo, melius, qui ait divitias esse causam malorum, non quia ipsae faciunt aliquid, sed quia facturos inritant. Alia est enim causa efficiens, quae protinus necessest noceat, alia praecedens. Hanc praecedentem causam divitiae habent: inflant animos, superbiam pariunt, invidiam contrahunt, et usque eo mentem alienant ut fama pecuniae nos etiam nocitura delectet. [32] Bona autem omnia carere culpa decet; pura sunt, non corrumpunt animos, non sollicitant; extollunt quidem et dilatant, sed sine tumore. Quae bona sunt fiduciam faciunt, divitiae audaciam; quae bona sunt magnitudinem animi dant, divitiae insolentiam. Nihil autem aliud est insolentia quam species magnitudinis falsa. [33] 'Isto modo' inquit 'etiam malum sunt divitiae, non tantum bonum non sunt.' Essent malum si ipsae nocerent, si, ut dixi, haberent efficientem causam: nunc praecedentem habent et quidem non inritantem tantum animos sed adtrahentem; speciem enim boni offundunt veri similem ac plerisque credibilem. [34] Habet virtus quoque praecedentem causam ad invidiam; multis enim propter sapientiam, multis propter iustitiam invidetur. Sed nec ex se hanc causam habet nec veri similem; contra enim veri similior illa species hominum animis obicitur a virtute, quae illos in amorem et admirationem vocet.

[35] Posidonius sic interrogandum ait: ' quae neque magnitudinem animo dant nec fiduciam nec

securitatem non sunt bona; divitiae autem et bona valetudo et similia his nihil horum faciunt; ergo non sunt bona' . Hanc interrogationem magis etiamnunc hoc modo intendit: ' quae neque magnitudinem animo dant nec fiduciam nec securitatem, contra autem insolentiam, tumorem, arrogantiam creant, mala sunt; a fortuitis autem in haec inpellimur; ergo non sunt bona' .

[36] ' Hac' inquit 'ratione ne commoda quidem ista erunt.' Alia est commodorum condicio, alia bonorum: commodum est quod plus usus habet quam molestiae; bonum sincerum esse debet et ab omni parte innoxium. Non est id bonum quod plus prodest, sed quod tantum prodest. [37] Praeterea commodumet ad animalia pertinet et ad inperfectos homines et ad stultos. Itaque potest ei esse incommodum mixtum, sed commodum dicitur a maiore sui parte aestimatum: bonum ad unum sapientem pertinet; inviolatum esse oportet.

[38] Bonum animum habe: unus tibi nodus, sed Herculaneus restat: ' ex malis bonum non fit; ex multis paupertatibus divitiae fiunt; ergo divitiae bonum non sunt'.

Hanc interrogationem nostri non agnoscunt, Peripatetici et fingunt illam et solvunt. Ait autem Posidonius hoc sophisma, per omnes dialecticorum scholas iactatum, sic ab Antipatro refelli: [39] ' paupertas non per possessionem dicitur, sed per detractionem' (vel, ut antiqui dixerunt, orbationem; Graeci kata steresin dicunt); ' non quod habeat dicit, sed quod non habeat. Itaque ex multis inanibus nihil impleri potest: divitias multae res faciunt, non multae inopiae. Aliter' inquit ' quam debes paupertatem intellegis. Paupertas enim est non quae pauca possidet, sed quae multa non possidet; ita non ab eo dicitur quod habet, sed ab eo quod ei deest.'

[40] Facilius quod volo exprimerem, si Latinum verbum esset quo anuparxia significaretur. Hanc paupertati Antipater adsignat: ego non video quid aliud sit paupertas quam parvi possessio. De isto videbimus, si quando valde vacabit, quae sit divitiarum, quae paupertatis substantia; sed tunc quoque considerabimus numquid satius sit paupertatem permulcere, divitiis demere supercilium quam litigare de verbis, quasi iam de rebus iudicatum sit. [41] Putemus nos ad contionem vocatos: lex de abolendis divitis fertur. His interrogationibus suasuri aut dissuasuri sumus? his effecturi ut populus Romanus paupertatem, fundamentum et causam imperii sui, requirat ac laudet, divitias autem suas timeat, ut cogitet has se apud victos repperisse, hinc ambitum et largitiones et tumultus in urbem sanctissimam temperatissimam inrupisse, nimis luxuriose ostentari gentium spolia, quod unus populus eripuerit omnibus facilius ab omnibus uni eripi posse? Haec satius est suadere, et expugnare adfectus, non circumscribere. Si possumus, fortius loquamur; si minus, apertius. Vale.

LXXXVIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] De liberalibus studiis quid sentiam scire desideras: nullum suspicio, nullum in bonis numero quod ad aes exit. Meritoria artificia sunt, hactenus utilia si praeparant ingenium, non detinent. Tamdiu enim istis inmorandum est quamdiu nihil animus agere maius potest; rudimenta sunt nostra, non opera. [2] Quare liberalia studia dicta sint vides: quia homine libero digna sunt. Ceterum unum studium vere liberale est quod liberum facit, hoc est sapientiae, sublime, forte, magnanimum: cetera pusilla et puerilia sunt. An tu quicquam in istis esse credis boni quorum professores turpissimos

omnium ac flagitiosissimos cernis? Non discere debemus ista, sed didicisse.

Quidam illud de liberalibus studiis quaerendum iudicaverunt, an virum bonum facerent: ne promittunt quidem nec huius rei scientiam adfectant. [3] Grammatice circa curam sermonis versatur et, si latius evagari vult, circa historias, iam ut longissime fines suos proferat, circa carmina. Quid horum ad virtutem viam sternit? Syllabarum enarratio et verborum diligentia et fabularum memoria et versuum lex ac modificatio -- quid ex his metum demit, cupiditatem eximit, libidinem frenat? [4] Ad geometriam transeamus et ad musicen: nihil apud illas invenies quod vetet timere, vetet cupere. Quae quisquis ignorat, alia frustra scit.

* * * utrum doceant isti virtutem an non: si non docent, ne tradunt quidem; si docent, philosophi sunt. Vis scire quam non ad docendam virtutem consederint? aspice quam dissimilia inter se omnium studia sint: atqui similitudo esset idem docentium. [5] Nisi forte tibi Homerum philosophum fuisse persuadent, cum his ipsis quibus colligunt negent; nam modo Stoicum illum faciunt, virtutem solam probantem et voluptates refugientem et ab honesto ne inmortalitatis quidem pretio recedentem, modo Epicureum, laudantem statum quietae civitatis et inter convivia cantusque vitam exigentis, modo Peripateticum, tria bonorum genera inducentem, modo Academicum, omnia incerta dicentem. Apparet nihil horum esse in illo, quia omnia sunt; ista enim inter se dissident. Demus illis Homerum philosophum fuisse: nempe sapiens factus est antequam carmina ulla cognosceret; ergo illa discamus quae Homerum fecere sapientem. [6] Hoc quidem me quaerere, uter maioraetate fuerit, Homerus an Hesiodus, non magis ad rem pertinet quam scire, cum minor Hecuba fuerit quam Helena, quare tam male tulerit aetatem. Quid, inquam, annos Patrocli et Achillis inquirere ad rem existimas pertinere? [7] Quaeris Ulixes ubi erraverit potius quam efficias ne nos semper erremus? Non vacat audire utrum inter Italiam et Siciliam iactatus sit an extra notum nobis orbem (neque enim potuit in tam angusto error esse tam longus): tempestates nos animi cotidie iactant et nequitia in omnia Ulixis mala inpellit. Non deest forma quae sollicitet oculos, non hostis; hinc monstra effera et humano cruore gaudentia, hinc insidiosa blandimenta aurium, hinc naufragia et tot varietates malorum. Hoc me doce, quomodo patriam amem, quomodo uxorem, quomodo patrem, quomodo ad haec tam honesta vel naufragus navigem. [8] Quid inquiris an Penelopa inpudica fuerit, an verba saeculo suo dederit? an Ulixem illum esse quem videbat, antequam sciret, suspicata sit? Doce me quid sit pudicitia et quantum in ea bonum, in corpore an in animo posita sit.

[9] Ad musicum transeo. Doces me quomodo inter se acutae ac graves consonent, quomodo nervorum disparem reddentium sonum fiat concordia: fac potius quomodo animus secum meus consonet nec consilia mea discrepent. Monstras mihi qui sint modi flebiles: monstra potius quomodo inter adversa non emittam flebilem vocem.

[10] Metiri me geometres docet latifundia potius quam doceat quomodo metiar quantum homini satis sit; numerare docet me et avaritiae commodat digitos potius quam doceat nihil ad rem pertinere istas conputationes, non esse feliciorem cuius patrimonium tabularios lassat, immo quam supervacua possideat qui infelicissimus futurus est si quantum habeat per se conputare cogetur. [11] Quid mihi prodest scire agellum in partes dividere, si nescio cum fratre dividere? Quid prodest colligere subtiliter pedes iugeri et conprendere etiam si quid decempedam effugit, si tristem me facit vicinus inpotens et aliquid ex meo abradens? Docet quomodo nihil perdam ex finibus meis: at ego discere volo quomodo totos hilaris amittam. ' Paterno agro et avito' inquit 'expellor.' [12] Quid? ante

avum tuum quis istum agrum tenuit? cuius, non dico hominis, sed populi fuerit potes expedire? Non dominus isto, sed colonus intrasti. Cuius colonus es? si bene tecum agitur, heredis. Negant iurisconsulti quicquam usu capi publicum: hoc quod tenes, quod tuum dicis, publicum est et quidem generis humani. [13] O egregiam artem! scis rotunda metiri, in quadratum redigis quamcumque acceperis formam, intervalla siderum dicis, nihil est quod in mensuram tuam non cadat: si artifex es, metire hominis animum, dic quam magnus sit, dic quam pusillus sit. Scis quae recta sit linea: quid tibi prodest, si quid in vita rectum sit ignoras?

[14] Venio nunc ad illum qui caelestium notitia gloriatur:

frigida Saturni sese quo stella receptet,
quos ignis caeli Cyllenius erret in orbes.
Hoc scire quid proderit? ut sollicitus sim cum Saturnus et Mars ex contrario stabunt aut cum Mercurius vespertinum faciet occasum vidente Saturno, potius quam hoc discam, ubicumque sunt ista, propitia esse nec posse mutari? [15] Agit illa continuus ordo fatorum et inevitabilis cursus; per statas vices remeant et effectus rerum omnium aut movent aut notant. Sed sive quidquid evenit faciunt, quid inmutabilis rei notitia proficiet? sive significant, quid refert providere quod effugere non possis? Scias ista, nescias: fient.

[16]

Si vero solem ad rapidum stellasque sequentes
ordine respicies, numquam te crastina fallet
hora, nec insidiis noctis capiere serenae.
Satis abundeque provisum est ut ab insidiis tutus essem. [17] ' Numquid me crastina non fallit hora? fallit enim quod nescienti evenit.' Ego quid futurum sit nescio: quid fieri possit scio. Ex hoc nihil deprecabor, totum expecto: si quid remittitur, boni consulo. Fallit me hora si parcit, sed ne sic quidem fallit. Nam quemadmodum scio omnia accidere posse, sic scio et non utique casura; itaque secunda expecto, malis paratus sum.

[18] In illo feras me necesse est non per praescriptum euntem; non enim adducor ut in numerum liberalium artium pictores recipiam, non magis quam statuarios aut marmorarios aut ceteros luxuriae ministros. Aeque luctatores et totam oleo ac luto constantem scientiam expello ex his studiis liberalibus; aut et unguentarios recipiam et cocos et ceteros voluptatibus nostris ingenia accommodantes sua. [19] Quid enim, oro te, liberale habent isti ieiuni vomitores, quorum corpora in sagina, animi in macie et veterno sunt? An liberale studium istuc esse iuventuti nostrae credimus, quam maiores nostri rectam exercuerunt hastilia iacere, sudem torquere, equum agitare, arma tractare? Nihil liberos suos docebant quod discendum esset iacentibus. Sed nec hae nec illae docent aluntve virtutem; quid enim prodest equum regere et cursum eius freno temperare, adfectibus effrenatissimis abstrahi? quid prodest multos vincere luctatione vel caestu, ab iracundia vinci?

[20] ' Quid ergo? nihil nobis liberalia conferunt studia?' Ad alia multum, ad virtutem nihil; nam et hae viles ex professo artes quae manu constant ad instrumenta vitae plurimum conferunt, tamen ad virtutem non pertinent. 'Quare ergo liberalibus studiis filios erudimus?' Non quia virtutem dare possunt, sed quia animum ad accipiendam virtutem praeparant. Quemadmodum prima illa, ut antiqui vocabant, litteratura, per quam pueris elementa traduntur, non docet liberales artes sed mox percipiendis locum parat, sic liberales artes non perducunt animum ad virtutem sed expediunt.

[21] Quattuor ait esse artium Posidonius genera: sunt vulgares et sordidae, sunt ludicrae, sunt pueriles, sunt liberales. Vulgares opificum, quae manu constant et ad instruendam vitam occupatae sunt, in quibus nulla decoris, nulla honesti simulatio est. [22] Ludicrae sunt quae ad voluptatem oculorum atque aurium tendunt; his adnumeres licet machinatores qui pegmata per se surgentia excogitant et tabulata tacite in sublime crescentia et alias ex inopinato varietates, aut dehiscentibus quae cohaerebant aut his quae distabant sua sponte coeuntibus aut his quae eminebant paulatim in se residentibus. His inperitorum feriuntur oculi, omnia subita quia causas non novere mirantium. [23] Pueriles sunt et aliquid habentes liberalibus simile hae artes quas egkuklious Graeci, nostri autem liberales vocant. Solae autem liberales sunt, immo, ut dicam verius, liberae, quibus curae virtus est.

[24] ' Quemadmodum' inquit 'est aliqua pars philosophiae naturalis, est aliqua moralis, est aliqua rationalis, sic et haec quoque liberalium artium turba locum sibi in philosophia vindicat. Cum ventum est ad naturales quaestiones, geometriae testimonio statur; ergo eius quam adiuvat pars est.' [25] Multa adiuvant nos nec ideo partes nostri sunt; immo si partes essent, non adiuvarent. Cibus adiutorium corporis nec tamen pars est. Aliquod nobis praestat geometria ministerium: sic philosophiae necessaria est quomodo ipsi faber, sed nec hic geometriae pars est nec illa philosophiae. [26] Praeterea utraque fines suos habet; sapiens enim causas naturalium et quaerit et novit, quorum numeros mensurasque geometres persequitur et supputat. Qua ratione constent caelestia, quae illis sit vis quaeve natura sapiens scit: cursus et recursus et quasdam obversationes per quas descendunt et adlevantur ac speciem interdum stantium praebent, cum caelestibus stare non liceat, colligit mathematicus. [27] Quae causa in speculo imagines exprimat sciet sapiens: illud tibi geometres potest dicere, quantum abesse debeat corpus ab imagine et qualis forma speculi quales imagines reddat. Magnum esse solem philosophus probabit, quantus sit mathematicus, qui usu quodam et exercitatione procedit. Sed ut procedat, inpetranda illi quaedam principia sunt; non est autem ars sui iuris cui precarium fundamentum est. [28] Philosophia nil ab alio petit, totum opus a solo excitat: mathematice, ut ita dicam, superficiaria est, in alieno aedificat; accipit prima, quorum beneficio ad ulteriora perveniat. Si per se iret ad verum, si totius mundi naturam posset conprendere, dicerem multum conlaturam mentibus nostris, quae tractatu caelestium crescunt trahuntque aliquid ex alto.

Una re consummatur animus, scientia bonorum ac malorum inmutabili; nihil autem ulla ars alia de bonis ac malis quaerit. Singulas lubet circumire virtutes. [29] Fortitudo contemptrix timendorum est; terribilia et sub iugum libertatem nostram mittentia despicit, provocat, frangit: numquid ergo hanc liberalia studia corroborant? Fides sanctissimum humani pectoris bonum est, nulla necessitate ad fallendum cogitur, nullo corrumpitur praemio: ' ure' inquit 'caede, occide: non prodam, sed quo magis secreta quaeret dolor, hoc illa altius condam' Numquid liberalia studia hos animos facere possunt? Temperantia voluptatibus imperat, alias odit atque abigit, alias dispensat et ad sanum modum redigit nec umquam ad illas propter ipsas venit; scit optimum esse modum cupitorum non quantum velis, sed quantum debeas sumere. [30] Humanitas vetat superbum esse adversus socios, vetat amarum; verbis, rebus, adfectibus comem se facilemque omnibus praestat; nullum alienum malum putat, bonum autem suum ideo maxime quod alicui bono futurum est amat. Numquid liberalia studia hos mores praecipiunt? non magis quam simplicitatem, quam modestiam ac moderationem, non magis quam frugalitatem ac parsimoniam, non magis quam clementiam, quae alieno sanguini tamquam suo parcit et scit homini non esse homine prodige utendum.

[31] ' Cumdicatis' inquit 'sine liberalibus studiis ad virtutem non perveniri, quemadmodum negatis illa nihil conferre virtuti?' Quia nec sine cibo ad virtutem pervenitur, cibus tamen ad virtutem non pertinet; ligna navi nihil conferunt, quamvis non fiat navis nisi ex lignis: non est, inquam, cur aliquid putes eius adiutorio fieri sine quo non potest fieri. [32] Potest quidem etiam illud dici, sine liberalibus studiis veniri ad sapientiam posse; quamvis enim virtus discenda sit, tamen non per haec discitur. Quid est autem quare existimem non futurum sapientem eum qui litteras nescit, cum sapientia non sit in litteris? Res tradit, non verba, et nescio an certior memoria sit quae nullum extra se subsidium habet. [33] Magna et spatiosa res est sapientia; vacuo illi loco opus est; de divinis humanisque discendum est, de praeteritis de futuris, de caducis de aeternis, de tempore. De quo uno vide quam multa quaerantur: primum an per se sit aliquid; deinde an aliquid ante tempus sit sine tempore; cum mundo coeperit an etiam ante mundum quia fuerit aliquid, fuerit et tempus. [34] Innumerabiles quaestiones sunt de animo tantum: unde sit, qualis sit, quando esse incipiat, quamdiu sit, aliunde alio transeat et domicilia mutet in alias animalium formas aliasque coniectus, an non amplius quam semel serviat et emissus vagetur in toto; utrum corpus sit an non sit; quid sit facturus cum per nos aliquid facere desierit, quomodo libertate sua usurus cum ex hac effugerit cavea; an obliviscatur priorum et illinc nosse se incipiat unde corpori abductus in sublime secessit. [35] Quamcumque partem rerum humanarum divinarumque conprenderis, ingenti copia quaerendorum ac discendorum fatigaberis. Haec tam multa, tam magna ut habere possint liberum hospitium, supervacua ex animo tollenda sunt. Non dabit se in has angustias virtus; laxum spatium res magna desiderat. Expellantur omnia, totum pectus illi vacet.

[36] ' Atenim delectat artium notitia multarum.' Tantum itaque ex illis retineamus quantum necessarium est. An tu existimas reprendendum qui supervacua usibus comparat et pretiosarum rerum pompam in domo explicat, non putas eum qui occupatus est in supervacua litterarum supellectile? Plus scire velle quam sit satis intemperantiae genus est. [37] Quid quod ista liberalium artium consectatio molestos, verbosos, intempestivos, sibi placentes facit et ideo non discentes necessaria quia supervacua didicerunt? Quattuor milia librorum Didymus grammaticus scripsit: misererer si tam multa supervacua legisset. In his libris de patria Homeri quaeritur, in his de Aeneae matre vera, in his libidinosior Anacreon an ebriosior vixerit, in his an Sappho publica fuerit, et alia quae erant dediscenda si scires. I nunc et longam esse vitam nega!

[38] Sed ad nostros quoque cum perveneris, ostendam multa securibus recidenda. Magno inpendio temporum, magna alienarum aurium molestia laudatio haec constat: ' ohominem litteratum!' Simus hoc titulo rusticiore contenti: ' ovirum bonum!' [39] Itane est? annales evolvam omnium gentium et quis primus carmina scripserit quaeram? quantum temporis inter Orphea intersit et Homerum, cum fastos non habeam, conputabo? et Aristarchi notas quibus aliena carmina conpunxit recognoscam, et aetatem in syllabis conteram? Itane in geometriae pulvere haerebo? adeo mihi praeceptum illud salutare excidit: 'tempori parce'? Haec sciam? et quid ignorem? [40] Apion grammaticus, qui sub C. Caesare tota circulatus est Graecia et in nomen Homeri ab omnibus civitatibus adoptatus, aiebat Homerum utraque materia consummata, et Odyssia et Iliade, principium adiecisse operi suo quo bellum Troianum conplexus est. Huius rei argumentum adferebat quod duas litteras in primo versu posuisset ex industria librorum suorum numerum continentes. [41] Talia sciat oportet qui multa vult scire.

Non vis cogitare quantum temporis tibi auferat mala valetudo, quantum occupatio publica, quantum occupatio privata, quantum occupatio cotidiana, quantum somnus? Metire aetatem tuam: tam multa non capit. [42] De liberalibus studiis loquor: philosophi quantum habent supervacui, quantum ab

usu recedentis! Ipsi quoque ad syllabarum distinctiones et coniunctionum ac praepositionum proprietates descenderunt et invidere grammaticis, invidere geometris; quidquid in illorum artibus supervacuum erat transtulere in suam. Sic effectum est ut diligentius loqui scirent quam vivere. [43] Audi quantum mali faciat nimia subtilitas et quam infesta veritati sit. Protagoras ait de omni re in utramque partem disputari posse ex aequo et de hac ipsa, an omnis res in utramque partem disputabilis sit. Nausiphanes ait ex his quae videntur esse nihil magis esse quam non esse. [44] Parmenides ait ex his quae videntur nihil esse ~universo~. Zenon Eleates omnia negotia de negotio deiecit: ait nihil esse. Circa eadem fere Pyrrhonei versantur et Megarici et Eretrici et Academici, qui novam induxerunt scientiam, nihil scire. [45] Haec omnia in illum supervacuum studiorum liberalium gregem coice; illi mihi non profuturam scientiam tradunt, hi spem omnis scientiae eripiunt. Satius est supervacua scire quam nihil. Illi non praeferunt lumen per quod acies derigatur ad verum, hi oculos mihi effodiunt. Si Protagorae credo, nihil in rerum natura est nisi dubium; si Nausiphani, hoc unum certum est, nihil esse certi; si Parmenidi, nihil est praeter unum; si Zenoni, ne unum quidem. [46] Quid ergo nos sumus? quid ista quae nos circumstant, alunt, sustinent? Tota rerum natura umbra est aut inanis aut fallax. Non facile dixerim utris magis irascar, illis qui nos nihil scire voluerunt, an illis qui ne hoc quidem nobis reliquerunt, nihil scire. Vale.

Liber XIV et XV

LXXXIX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Rem utilem desideras et ad sapientiam properanti necessariam, dividi philosophiam et ingens corpus eius in membra disponi; facilius enim per partes in cognitionem totius adducimur. Utinam quidem quemadmodum universa mundi facies in conspectum venit, ita philosophia tota nobis posset occurrere, simillimum mundo spectaculum! Profecto enim omnes mortales in admirationem sui raperet, relictis iis quae nunc magna magnorum ignorantia credimus. Sed quia contingere hoc non potest, est sic nobis aspicienda quemadmodum mundi secreta cernuntur. [2] Sapientis quidem animus totam molem eius amplectitur nec minus illam velociter obit quam caelum acies nostra; nobis autem, quibus perrumpenda caligo est et quorum visus in proximo deficit, singula quaeque ostendi facilius possunt, universi nondum capacibus. Faciam ergo quod exigis et philosophiam in partes, non in frusta dividam. Dividi enim illam, non concidi, utile est; nam conprehendere quemadmodum maxima ita minima difficile est. [3] Discribitur in tribus populus, in centurias exercitus; quidquid in maius crevit facilius agnoscitur si discessit in partes, quas, ut dixi, innumerabiles esse et parvulas non oportet. Idem enim vitii habet nimia quod nulla divisio: simile confuso est quidquid usque in pulverem sectum est.

[4] Primum itaque, si [ut] videtur tibi, dicam inter sapientiam et philosophiam quid intersit. Sapientia perfectum bonum est mentis humanae; philosophia sapientiae amor est et adfectatio: haec eo tendit quo illa pervenit. Philosophia unde dicta sit apparet; ipso enim nomine fatetur quid amet. [5] Sapientiam quidam ita finierunt ut dicerent divinorum et humanorum scientiam; quidam ita: sapientia est nosse divina et humana et horum causas. Supervacua mihi haec videtur adiectio, quia causae divinorum humanorumque pars divinorum sunt. Philosophiam quoque fuerunt qui aliter atque aliter finirent: alii studium illam virtutis esse dixerunt, alii studium corrigendae mentis; a quibusdam dicta est adpetitio rectae rationis. [6] Illud quasi constitit, aliquid inter philosophiam et sapientiam interesse; neque enim fieri potest ut idem sit quod adfectatur et quod adfectat. Quomodo multum inter avaritiam et pecuniam interest, cum illa cupiat, haec concupiscatur, sic inter philosophiam et sapientiam. Haec enim illius effectus ac praemium est; illa venit, ad hanc itur. [7] Sapientia est quam Graeci sophian vocant. Hoc verbo Romani quoque utebantur, sicut philosophia nunc quoque utuntur; quod et togatae tibi antiquae probabunt et inscriptus Dossenni monumento titulus:

hospes resiste et sophian Dossenni lege.

[8] Quidam ex nostris, quamvis philosophia studium virtutis esset et haec peteretur, illa peteret, tamen non putaverunt illas distrahi posse; nam nec philosophia sine virtute est nec sine philosophia virtus. Philosophia studium virtutis est, sed per ipsam virtutem; nec virtus autem esse sine studio sui potest nec virtutis studium sine ipsa. Non enim quemadmodum in iis qui aliquid ex distanti loco ferire conantur alibi est qui petit, alibi quod petitur; nec quemadmodum itinera quae ad urbes perducunt <extra urbes sunt, sic viae ad virtutem> extra ipsam: ad virtutem venitur per ipsam, cohaerent inter se philosophia virtusque.

[9] Philosophiae tres partes esse dixerunt et maximi et plurimi auctores: moralem, naturalem,

rationalem. Prima componit animum; secunda rerum naturam scrutatur; tertia proprietates verborum exigit et structuram et argumentationes, ne pro vero falsa subrepant. Ceterum inventi sunt et qui in pauciora philosophiam et qui in plura diducerent. [10] Quidam ex Peripateticis quartam partem adiecerunt civilem, quia propriam quandam exercitationem desideret et circa aliam materiam occupata sit; quidam adiecerunt his partem quam oikonomiken vocant, administrandae familiaris rei scientiam; quidam et de generibus vitae locum separaverunt. Nihil autem horum non in illa parte morali reperietur. [11] Epicurei duas partes philosophiae putaverunt esse, naturalem atque moralem: rationalem removerunt. Deinde cum ipsis rebus cogerentur ambigua secernere, falsa sub specie veri latentia coarguere, ipsi quoque locum quem ' de iudicio et regula' appellant -- alio nomine rationalem -- induxerunt, sed eum accessionem esse naturalis partis existimant. [12] Cyrenaici naturalia cum rationalibus sustulerunt et contenti fuerunt moralibus, sed hi quoque quae removent aliter inducunt; in quinque enim partes moralia dividunt, ut una sit de fugiendis et petendis, altera de adfectibus, tertia de actionibus, quarta de causis, quinta de argumentis. Causae rerum ex naturali parte sunt, argumenta ex rationali. [13] Ariston Chius non tantum supervacuas esse dixit naturalem et rationalem sed etiam contrarias; moralem quoque, quam solam reliquerat, circumcidit. Nam eum locum qui monitiones continet sustulit et paedagogi esse dixit, non philosophi, tamquam quidquam aliud sit sapiens quam generis humani paedagogus.

[14] Ergo cum tripertita sit philosophia, moralem eius partem primum incipiamus disponere. Quam in tria rursus dividi placuit, ut prima esset inspectio suum cuique distribuens et aestimans quanto quidque dignum sit, maxime utilis -- quid enim est tam necessarium quam pretia rebus inponere? -- secunda de impetu, de actionibus tertia. Primum enim est ut quanti quidque sit iudices, secundum ut impetum ad illa capias ordinatum temperatumque, tertium ut inter impetum tuum actionemque conveniat, ut in omnibus istis tibi ipse consentias. [15] Quidquid ex tribus defuit turbat et cetera. Quid enim prodest inter <se> aestimata habere omnia, si sis in impetu nimius? quid prodest impetus repressisse et habere cupiditates in sua potestate, si in ipsa rerum actione tempora ignores nec scias quando quidque et ubi et quemadmodum agi debeat? Aliud est enim dignitates et pretia rerum nosse, aliud articulos, aliud impetus refrenare et ad agenda ire, non ruere. Tunc ergo vita concors sibi est ubi actio non destituit impetum, impetus ex dignitate rei cuiusque concipitur, proinde remissus <aut> acrior prout illa digna est peti.

[16] Naturalis pars philosophiae in duo scinditur, corporalia et incorporalia; utraque dividuntur in suos, ut ita dicam, gradus. Corporum locus in hos primum, in ea quae faciunt et quae ex his gignuntur -- gignuntur autem elementa. Ipse <de> elementis locus, ut quidam putant, simplex est, ut quidam, in materiam et causam omnia moventem et elementa dividitur.

[17] Superest ut rationalem partem philosophiae dividam. Omnis oratio aut continua est aut inter respondentem et interrogantem discissa; hanc dialektiken, illam rhetoriken placuit vocari. Rhetorike verba curat et sensus et ordinem; dialektike in duas partes dividitur, in verba et significationes, id est in res quae dicuntur et vocabula quibus dicuntur. Ingens deinde sequitur utriusque divisio. Itaque hoc loco finem faciam et

summa sequar fastigia rerum;
alioqui, si voluero facere partium partes, quaestionum liber fiet.

[18] Haec, Lucili virorum optime, quominus legas non deterreo, dummodo quidquid legeris ad

mores statim referas. Illos conpesce, marcentia in te excita, soluta constringe, contumacia doma, cupiditates tuas publicasque quantum potes vexa; et istis dicentibus ' quousque eadem?' respond

[19] ' Ego debebam dicere "quousque eadem peccabitis?" Remedia ante vultis quam vitia desinere? Ego vero eo magis dicam, et quia recusatis perseverabo; tunc incipit medicina proficere ubi in corpore alienato dolorem tactus expressit. Dicam etiam invitis profutura. Aliquando aliqua ad vos non blanda vox veniat, et quia verum singuli audire non vultis, publice audite.

[20] ' Quousque fines possessionum propagabitis? Ager uni domino qui populum cepit angustus est? Quousque arationes vestras porrigetis, ne provinciarum quidem spatio contenti circumscribere praediorum modum? Inlustrium fluminum per privatum decursus est et amnes magni magnarumque gentium termini usque ad ostium a fonte vestri sunt. Hoc quoque parum est nisi latifundiis vestris maria cinxistis, nisi trans Hadriam et Ionium Aegaeumque vester vilicus regnat, nisi insulae, ducum domicilia magnorum, inter vilissima rerum numerantur. Quam vultis late possidete, sit fundus quod aliquando imperium vocabatur, facite vestrum quidquid potestis, dum plus sit alieni.

[21] ' Nunc vobiscum loquor quorum aeque spatiose luxuria quam illorum avaritia diffunditur. Vobis dico: quousque nullus erit lacus cui non villarum vestrarum fastigia inmineant? nullum flumen cuius non ripas aedificia vestra praetexant? Ubicumque scatebunt aquarum calentium venae, ibi nova deversoria luxuriae excitabuntur. Ubicumque in aliquem sinum litus curvabitur, vos protinus fundamenta iacietis, nec contenti solo nisi quod manu feceritis, mare agetis introrsus. Omnibus licet locis tecta vestra resplendeant, aliubi inposita montibus in vastum terrarum marisque prospectum, aliubi ex plano in altitudinem montium educta, cum multa aedificaveritis, cum ingentia, tamen et singula corpora estis et parvola. Quid prosunt multa cubicula? in uno iacetis. Non est vestrum ubicumque non estis.

[22] ' Ad vos deinde transeo quorum profunda et insatiabilis gula hinc maria scrutatur, hinc terras, alia hamis, alia laqueis, alia retium variis generibus cum magno labore persequitur: nullis animalibus nisi ex fastidio pax est. Quantulum [est] ex istis epulis [quae] per tot comparatis manus fesso voluptatibus ore libatis? quantulum ex ista fera periculose capta dominus crudus ac nauseans gustat? quantulum ex tot conchyliis tam longe advectis per istum stomachum inexplebilem labitur? Infelices, ecquid intellegitis maiorem vos famem habere quam ventrem?'

[23] Haec aliis dic, ut dum dicis audias ipse, scribe, ut dum scribis legas, omnia ad mores et ad sedandam rabiem adfectuum referens. Stude, non ut plus aliquid scias, sed ut melius. Vale.

XC. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Quis dubitare, mi Lucili, potest quin deorum inmortalium munus sit quod vivimus, philosophiae quod bene vivimus? Itaque tanto plus huic nos debere quam dis quanto maius beneficium est bona vita quam vita pro certo haberetur, nisi ipsam philosophiam di tribuissent; cuius scientiam nulli dederunt, facultatem omnibus. [2] Nam si hanc quoque bonum vulgare fecissent et prudentes

nasceremur, sapientia quod in se optimum habet perdidisset, inter fortuita non esse. Nunc enim hoc in illa pretiosum atque magnificum est, quod non obvenit, quod illam sibi quisque debet, quod non ab alio petitur. Quid haberes quod in philosophia suspiceres si beneficiaria res esset? [3] Huius opus unum est de divinis humanisque verum invenire; ab hac numquam recedit religio, pietas, iustitia et omnis alius comitatus virtutum consertarum et inter se cohaerentium. Haec docuit colere divina, humana diligere, et penes deos imperium esse, inter homines consortium. Quod aliquamdiu inviolatum mansit, antequam societatem avaritia distraxit et paupertatis causa etiam iis quos fecit locupletissimos fuit; desierunt enim omnia possidere, dum volunt propria. [4] Sed primi mortalium quique ex his geniti naturam incorrupti sequebantur eundem habebant et ducem et legem, commissi melioris arbitrio; natura est enim potioribus deteriora summittere. Mutis quidem gregibus aut maxima corpora praesunt aut vehementissima: non praecedit armenta degener taurus, sed qui magnitudine ac toris ceteros mares vicit; elephantorum gregem excelsissimus ducit: inter homines pro maximo est optimum. Animo itaque rector eligebatur, ideoque summa felicitas erat gentium in quibus non poterat potentior esse nisi melior; tuto enim quantum vult potest qui se nisi quod debet non putat posse.

[5] Illo ergo saeculo quod aureum perhibent penes sapientes fuisse regnum Posidonius iudicat. Hi continebant manus et infirmiorem a validioribus tuebantur, suadebant dissuadebantque et utilia atque inutilia monstrabant; horum prudentia ne quid deesset suis providebat, fortitudo pericula arcebat, beneficentia augebat ornabatque subiectos. Officium erat imperare, non regnum. Nemo quantum posset adversus eos experiebatur per quos coeperat posse, nec erat cuiquam aut animus in iniuriam aut causa, cum bene imperanti bene pareretur, nihilque rex maius minari male parentibus posset quam ut abiret e regno. [6] Sed postquam subrepentibus vitiis in tyrannidem regna conversa sunt, opus esse legibus coepit, quas et ipsas inter initia tulere sapientes. Solon, qui Athenas aequo iure fundavit, inter septem fuit sapientia notos; Lycurgum si eadem aetas tulisset, sacro illi numero accessisset octavus. Zaleuci leges Charondaeque laudantur; hi non in foro nec in consultorum atrio, sed in Pythagorae tacito illo sanctoque secessu didicerunt iura quae florenti tunc Siciliae et per Italiam Graeciae ponerent.

[7] Hactenus Posidonio adsentior: artes quidem a philosophia inventas quibus in cotidiano vita utitur non concesserim, nec illi fabricae adseram gloriam. 'Illa' inquit ' specus et aut casis tectos aut aliqua rupe suffossa aut exesae arboris trunco docuit tecta moliri.' Ego vero philosophiam iudico non magis excogitasse has machinationes tectorum supra tecta surgentium et urbium urbes prementium quam vivaria piscium in hoc clausa ut tempestatum periculum non adiret gula et quamvis acerrime pelago saeviente haberet luxuria portus suos in quibus distinctos piscium greges saginaret. [8] Quid ais? philosophia homines docuit habere clavem et seram? Quid aliud erat avaritiae signum dare? Philosophia haec cum tanto habitantium periculo inminentia tecta suspendit? Parum enim erat fortuitis tegi et sine arte et sine difficultate naturale invenire sibi aliquod receptaculum. [9] Mihi crede, felix illud saeculum ante architectos fuit, ante tectores. Ista nata sunt iam nascente luxuria, in quadratum tigna decidere et serra per designata currente certa manu trabem scindere;

nam primi cuneis scindebant fissile lignum.

Non enim tecta cenationi epulum recepturae parabantur, nec in hunc usum pinus aut abies deferebatur longo vehiculorum ordine vicis intrementibus, ut ex illa lacunaria auro gravia penderent. [10] Furcae utrimque suspensae fulciebant casam; spissatis ramalibus ac fronde congesta et in proclive disposita decursus imbribus quamvis magnis erat. Sub his tectis habitavere [sed] securi:

culmus liberos texit, sub marmore atque auro servitus habitat.

[11] In illo quoque dissentio a Posidonio, quod ferramenta fabrilia excogitata a sapientibus viris iudicat; isto enim modo dicat licet sapientes fuisse per quos

tunc laqueis captare feras et fallere visco
inventum et magnos canibus circumdare saltus.

Omnia enim ista sagacitas hominum, non sapientia invenit. [12] In hoc quoque dissentio, sapientes fuisse qui ferri metalla et aeris invenerint, cum incendio silvarum adusta tellus in summo venas iacentis liquefacta fudisset: ista tales inveniunt quales colunt. [13] Ne illa quidem tam subtilis mihi quaestio videtur quam Posidonio, utrum malleus in usu esse prius an forcipes coeperint. Utraque invenit aliquis excitati ingenii, acuti, non magni nec elati, et quidquid aliud corpore incurvato et animo humum spectante quaerendum est. Sapiens facilis victu fuit. Quidni? cum hoc quoque saeculo esse quam expeditissimus cupiat. [14] Quomodo, oro te, convenit ut et Diogenen mireris et Daedalum? Uter ex his sapiens tibi videtur? qui serram commentus est, an ille qui, cum vidisset puerum cava manu bibentem aquam, fregit protinus exemptum e perula calicem <cum> hac obiurgatione sui: ' quamdiu homo stultus supervacuas sarcinas habui!' qui se conplicuit in dolio et in eo cubitavit? [15] Hodie utrum tandem sapientiorem putas qui invenit quemadmodum in immensam altitudinem crocum latentibus fistulis exprimat, qui euripos subito aquarum impetu implet aut siccat et versatilia cenationum laquearia ita coagmentat ut subinde alia facies atque alia succedat et totiens tecta quotiens fericula mutentur, an eum qui et aliis et sibi hoc monstrat, quam nihil nobis natura durum ac difficile imperaverit, posse nos habitare sine marmorario ac fabro, posse nos vestitos esse sine commercio sericorum, posse nos habere usibus nostris necessaria si contenti fuerimus iis quae terra posuit in summo? Quem si audire humanum genus voluerit, tam supervacuum sciet sibi cocum esse quam militem.

[16] Illi sapientes fuerunt aut certe sapientibus similes quibus expedita erat tutela corporis. Simplici cura constant necessaria: in delicias laboratur. Non desiderabis artifices: sequere naturam. Illa noluit esse districtos; ad quaecumque nos cogebat instruxit. 'Frigus intolerabilest corpori nudo.' Quid ergo? non pelles ferarum et aliorum animalium a frigore satis abundeque defendere queunt? non corticibus arborum pleraeque gentes tegunt corpora? non avium plumae in usum vestis conseruntur? non hodieque magna Scytharum pars tergis vulpium induitur ac murum, quae tactu mollia et inpenetrabilia ventis sunt? Quid ergo? non quilibet virgeam cratem texuerunt manu et vili obliverunt luto, deinde [de] stipula aliisque silvestribus operuere fastigium et pluviis per devexa labentibus hiemem transiere securi? [17] ' Opusest tamen calorem solis aestivi umbra crassiore propellere.' Quid ergo? non vetustas multa abdidit loca quae vel iniuria temporis vel alio quolibet casu excavata in specum recesserunt? Quid ergo? non in defosso latent Syrticae gentes quibusque propter nimios solis ardores nullum tegimentum satis repellendis caloribus solidum est nisi ipsa arens humus? [18] Non fuit tam iniqua natura ut, cum omnibus aliis animalibus facilem actum vitae daret, homo solus non posset sine tot artibus vivere; nihil durum ab illa nobis imperatum est, nihil aegre quaerendum, ut possit vita produci. Ad parata nati sumus: nos omnia nobis difficilia facilium fastidio fecimus. Tecta tegimentaque et fomenta corporum et cibi et quae nunc ingens negotium facta sunt obvia erant et gratuita et opera levi parabilia; modus enim omnium prout necessitas erat: nos ista pretiosa, nos mira, nos magnis multisque conquirenda artibus fecimus. [19] Sufficit ad id natura quod poscit. A natura luxuria descivit, quae cotidie se ipsa incitat et tot saeculis crescit et ingenio adiuvat vitia. Primo supervacua coepit concupiscere, inde contraria, novissime animum corpori addixit et illius deservire libidini iussit. Omnes istae artes quibus aut circitatur civitas aut strepit corpori negotium gerunt, cui omnia olim tamquam servo praestabantur, nunc tamquam domino parantur. Itaque hinc textorum, hinc fabrorum officinae sunt, hinc odores coquentium, hinc molles corporis motus

docentium mollesque cantus et infractos. Recessit enim ille naturalis modus desideria ope necessaria finiens; iam rusticitatis et miseriae est velle quantum sat est.

[20] Incredibilest, mi Lucili, quam facile etiam magnos viros dulcedo orationis abducat a vero. Ecce Posidonius, ut mea fert opinio, ex iis qui plurimum philosophiae contulerunt, dum vult describere primum quemadmodum alia torqueantur fila, alia ex molli solutoque ducantur, deinde quemadmodum tela suspensis ponderibus rectum stamen extendat, quemadmodum subtemen insertum, quod duritiam utrimque conprimentis tramae remolliat, spatha coire cogatur et iungi, textrini quoque artem a sapientibus dixit inventam, oblitus postea repertum hoc subtilius genus in quo

tela iugo vincta est, stamen secernit harundo,
inseritur medium radiis subtemen acutis,
quod lato paviunt insecti pectine dentes.

Quid si contigisset illi videre has nostri temporis telas, in quibus vestis nihil celatura conficitur, in qua non dico nullum corpori auxilium, sed nullum pudori est? [21] Transit deinde ad agricolas nec minus facunde describit proscissum aratro solum et iteratum quo solutior terra facilius pateat radicibus, tunc sparsa semina et collectas manu herbas ne quid fortuitum et agreste succrescat quod necet segetem. Hoc quoque opus ait esse sapientium, tamquam non nunc quoque plurima cultores agrorum nova inveniant per quae fertilitas augeatur. [22] Deinde non est contentus his artibus, sed in pistrinum sapientem summittit; narrat enim quemadmodum rerum naturam imitatus panem coeperit facere. 'Receptas' inquit 'in os fruges concurrens inter se duritia dentium frangit, et quidquid excidit ad eosdem dentes lingua refertur; tunc umore miscetur ut facilius per fauces lubricas transeat; cum pervenit in ventrem, aequali eius fervore concoquitur; tunc demum corpori accedit. [23] Hoc aliquis secutus exemplar lapidem asperum aspero inposuit ad similitudinem dentium, quorum pars immobilis motum alterius expectat; deinde utriusque adtritu grana franguntur et saepius regeruntur donec ad minutiam frequenter trita redigantur; tum farinam aqua sparsit et adsidua tractatione perdomuit finxitque panem, quem primo cinis calidus et fervens testa percoxit, deinde furni paulatim reperti et alia genera quorum fervor serviret arbitrio.' Non multum afuit quin sutrinum quoque inventum a sapientibus diceret.

[24] Omnia ista ratio quidem, sed non recta ratio commenta est. Hominis enim, non sapientis inventa sunt, tam mehercules quam navigia quibus amnes quibusque maria transimus, aptatis ad excipiendum ventorum impetum velis et additis a tergo gubernaculis quae huc atque illuc cursum navigii torqueant. Exemplum a piscibus tractum est, qui cauda reguntur et levi eius in utrumque momento velocitatem suam flectunt. [25] 'Omnia' inquit 'haec sapiens quidem invenit, sed minora quam ut ipse tractaret sordidioribus ministris dedit.' Immo non aliis excogitata ista sunt quam quibus hodieque curantur. Quaedam nostra demum prodisse memoria scimus, ut specularium usum perlucente testa clarum transmittentium lumen, ut suspensuras balneorum et inpressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor qui ima simul ac summa foveret aequaliter. Quid loquar marmora quibus templa, quibus domus fulgent? quid lapideas moles in rotundum ac leve formatas quibus porticus et capacia populorum tecta suscipimus? quid verborum notas quibus quamvis citata excipitur oratio et celeritatem linguae manus sequitur? Vilissimorum mancipiorum ista commenta sunt: [26] sapientia altius sedet nec manus edocet: animorum magistra est. Vis scire quid illa eruerit, quid effecerit? Non decoros corporis motus nec varios per tubam ac tibiam cantus, quibus exceptus spiritus aut in exitu aut in transitu formatur in vocem. Non arma nec muros nec bello utilia molitur: paci favet et genus humanum ad concordiam vocat. [27] Non est, inquam, instrumentorum ad usus necessarios opifex. Quid illi tam parvola adsignas? artificem vides vitae.

Alias quidem artes sub dominio habet; nam cui vita, illi vitae quoque ornantia serviunt: ceterum ad beatum statum tendit, illo ducit, illo vias aperit. [28] Quae sint mala, quae videantur ostendit; vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem solidam, inflatam vero et ex inani speciosam reprimit, nec ignorari sinit inter magna quid intersit et tumida; totius naturae notitiam ac sui tradit. Quid sint di qualesque declarat, quid inferi, quid lares et genii, quid in secundam numinum formam animae perpetitae, ubi consistant, quid agant, quid possint, quid velint. Haec eius initiamenta sunt, per quae non municipale sacrum sed ingens deorum omnium templum, mundus ipse, reseratur, cuius vera simulacra verasque facies cernendas mentibus protulit; nam ad spectacula tam magna hebes visus est. [29] Ad initia deinde rerum redit aeternamque rationem toti inditam et vim omnium seminum singula proprie figurantem. Tum de animo coepit inquirere, unde esset, ubi, quamdiu, in quot membra divisus. Deinde a corporibus se ad incorporalia transtulit veritatemque et argumenta eius excussit; post haec quemadmodum discernerentur vitae aut vocis ambigua; in utraque enim falsa veris inmixta sunt.

[30] Non abduxit, inquam, se (ut Posidonio videtur) ab istis artibus sapiens, sed ad illas omnino non venit. Nihil enim dignum inventu iudicasset quod non erat dignum perpetuo usu iudicaturus; ponenda non sumeret. [31] 'Anacharsis' inquit 'invenit rotam figuli, cuius circuitu vasa formantur.' Deinde quia apud Homerum invenitur figuli rota, maluit videri versus falsos esse quam fabulam. Ego nec Anacharsim auctorem huius rei fuisse contendo et, si fuit, sapiens quidem hoc invenit, sed non tamquam sapiens, sicut multa sapientes faciunt qua homines sunt, non qua sapientes. Puta velocissimum esse sapientem: cursu omnis anteibit qua velox est, non qua sapiens. Cuperem Posidonio aliquem vitrearium ostendere, qui spiritu vitrum in habitus plurimos format qui vix diligenti manu effingerentur. Haec inventa sunt postquam sapientem invenire desimus. [32] ' Democritus' inquit ' invenisse dicitur fornicem, ut lapidum curvatura paulatim inclinatorum medio saxo alligaretur.' Hoc dicam falsum esse; necesse est enim ante Democritum et pontes et portas fuisse, quarum fere summa curvantur. [33] Excidit porro vobis eundem Democritum invenisse quemadmodum ebur molliretur, quemadmodum decoctus calculus in zmaragdum converteretur, qua hodieque coctura inventi lapides <in> hoc utiles colorantur. Ista sapiens licet invenerit, non qua sapiens erat invenit; multa enim facit quae ab inprudentissimis aut aeque fieri videmus aut peritius atque exercitatius.

[34] Quid sapiens investigaverit, quid in lucem protraxerit quaeris? Primum verum naturamque, quam non ut cetera animalia oculis secutus est, tardis ad divina; deinde vitae legem, quam universa derexit, nec nosse tantum sed sequi deos docuit et accidentia non aliter excipere quam imperata. Vetuit parere opinionibus falsis et quanti quidque esset vera aestimatione perpendit; damnavit mixtas paenitentia voluptates et bona semper placitura laudavit et palam fecit felicissimum esse cui felicitate non opus est, potentissimum esse qui se habet in potestate. [35] Non de ea philosophia loquor quae civem extra patriam posuit, extra mundum deos, quae virtutem donavit voluptati, sed <de> illa quae nullum bonum putat nisi quod honestum est, quae nec hominis nec fortunae muneribus deleniri potest, cuius hoc pretium est, non posse pretio capi.

Hanc philosophiam fuisse illo rudi saeculo quo adhuc artificia deerant et ipso usu discebantur utilia non credo. [36] ~Sicut aut~ fortunata tempora, cum in medio iacerent beneficia naturae promiscue utenda, antequam avaritia atque luxuria dissociavere mortales et ad rapinam ex consortio <docuere> discurrere: non erant illi sapientes viri, etiam si faciebant facienda sapientibus. [37] Statum quidem generis humani non alium quisquam suspexerit magis, nec si cui permittat deus terrena formare et

dare gentibus mores, aliud probaverit quam quod apud illos fuisse memoratur apud quos

nulli subigebant arva coloni;
ne signare quidem aut partiri limite campum
fas erat: in medium quaerebant, ipsaque tellus
omnia liberius nullo poscente ferebat.

[38] Quid hominum illo genere felicius? In commune rerum natura fruebantur; sufficiebat illa ut parens in tutelam omnium; haec erat publicarum opum secura possessio. Quidni ego illud locupletissimum mortalium genus dixerim in quo pauperem invenire non posses? Inrupit in res optime positas avaritia et, dum seducere aliquid cupit atque in suum vertere, omnia fecit aliena et in angustum se ex inmenso redegit. Avaritia paupertatem intulit et multa concupiscendo omnia amisit. [39] Licet itaque nunc conetur reparare quod perdidit, licet agros agris adiciat vicinum vel pretio pellens vel iniuria, licet in provinciarum spatium rura dilatet et possessionem vocet per sua longam peregrinationem: nulla nos finium propagatio eo reducet unde discessimus. Cum omnia fecerimus, multum habebimus: universum habebamus. [40] Terra ipsa fertilior erat inlaborata et in usus populorum non diripientium larga. Quidquid natura protulerat, id non minus invenisse quam inventum monstrare alteri voluptas erat; nec ulli aut superesse poterat aut deesse: inter concordes dividebatur. Nondum valentior inposuerat infirmiori manum, nondum avarus abscondendo quod sibi iaceret alium necessariis quoque excluserat: par erat alterius ac sui cura. [41] Arma cessabant incruentaeque humano sanguine manus odium omne in feras verterant. Illi quos aliquod nemus densum a sole protexerat, qui adversus saevitiam hiemis aut imbris vili receptaculo tuti sub fronde vivebant, placidas transigebant sine suspirio noctes. Sollicitudo nos in nostra purpura versat et acerrimis excitat stimulis: at quam mollem somnum illis dura tellus dabat! [42] Non inpendebant caelata laquearia, sed in aperto iacentis sidera superlabebantur et, insigne spectaculum noctium, mundus in praeceps agebatur, silentio tantum opus ducens. Tam interdiu illis quam nocte patebant prospectus huius pulcherrimae domus; libebat intueri signa ex media caeli parte vergentia, rursus ex occulto alia surgentia. [43] Quidni iuvaret vagari inter tam late sparsa miracula? At vos ad omnem tectorum pavetis sonum et inter picturas vestras, si quid increpuit, fugitis attoniti. Non habebant domos instar urbium: spiritus ac liber inter aperta perflatus et levis umbra rupis aut arboris et perlucidi fontes rivique non opere nec fistula nec ullo coacto itinere obsolefacti sed sponte currentes et prata sine arte formosa, inter haec agreste domicilium rustica politum manu -- haec erat secundum naturam domus, in qua libebat habitare nec ipsam nec pro ipsa timentem: nunc magna pars nostri metus tecta sunt.

[44] Sed quamvis egregia illis vita fuerit et carens fraude, non fuere sapientes, quando hoc iam in opere maximo nomen est. Non tamen negaverim fuisse alti spiritus viros et, ut ita dicam, a dis recentes; neque enim dubium est quin meliora mundus nondum effetus ediderit. Quemadmodum autem omnibus indoles fortior fuit et ad labores paratior, ita non erant ingenia omnibus consummata. Non enim dat natura virtutem: ars est bonum fieri. [45] Illi quidem non aurum nec argentum nec perlucidos <lapides in> ima terrarum faece quaerebant parcebantque adhuc etiam mutis animalibus: tantum aberat ut homo hominem non iratus, non timens, tantum spectaturus occideret. Nondum vestis illis erat picta, nondum texebatur aurum, adhuc nec eruebatur. [46] Quid ergo <est>? Ignorantia rerum innocentes erant; multum autem interest utrum peccare aliquis nolit an nesciat. Deerat illis iustitia, deerat prudentia, deerat temperantia ac fortitudo. Omnibus his virtutibus habebat similia quaedam rudis vita: virtus non contingit animo nisi instituto et edocto et ad summum adsidua exercitatione perducto. Ad hoc quidem, sed sine hoc nascimur, et in optimis quoque, antequam erudias, virtutis materia, non virtus est. Vale.

XCI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Liberalis noster nunc tristis est nuntiato incendio quo Lugdunensis colonia exusta est; movere hic casus quemlibet posset, nedum hominem patriae suae amantissimum. Quae res effecit ut firmitatem animi sui quaerat, quam videlicet ad ea quae timeri posse putabat exercuit. Hoc vero tam inopinatum malum et paene inauditum non miror si sine metu fuit, cum esset sine exemplo; multas enim civitates incendium vexavit, nullam abstulit. Nam etiam ubi hostili manu in tecta ignis inmissus est, multis locis deficit, et quamvis subinde excitetur, raro tamen sic cuncta depascitur ut nihil ferro relinquat. Terrarum quoque vix umquam tam gravis et perniciosus fuit motus ut tota oppida everteret. Numquam denique tam infestum ulli exarsit incendium ut nihil alteri superesset incendio. [2] Tot pulcherrima opera, quae singula inlustrare urbes singulas possent, una nox stravit, et in tanta pace quantum ne bello quidem timeri potest accidit. Quis hoc credat? ubique armis quiescentibus, cum toto orbe terrarum diffusa securitas sit, Lugudunum, quod ostendebatur in Gallia, quaeritur. Omnibus fortuna quos publice adflixit quod passuri erant timere permisit; nulla res magna non aliquod habuit ruinae suae spatium: in hac una nox interfuit inter urbem maximam et nullam. Denique diutius illam tibi perisse quam perit narro.

[3] Haec omnia Liberalis nostri adfectum inclinant, adversus sua firmum et erectum. Nec sine causa concussus est: inexpectata plus adgravant; novitas adicit calamitatibus pondus, nec quisquam mortalium non magis quod etiam miratus est doluit. [4] Ideo nihil nobis inprovisum esse debet; in omnia praemittendus animus cogitandumque non quidquid solet sed quidquid potest fieri. Quid enim est quod non fortuna, cum voluit, ex florentissimo detrahat? quod non eo magis adgrediatur et quatiat quo speciosius fulget? Quid illi arduum quidve difficile est? [5] Non una via semper, ne trita quidem incurrit: modo nostras in nos manus advocat, modo suis contenta viribus invenit pericula sine auctore. Nullum tempus exceptum est: in ipsis voluptatibus causae doloris oriuntur. Bellum in media pace consurgit et auxilia securitatis in metum transeunt: ex amico <fit> inimicus, hostis ex socio. In subitas tempestates hibernisque maiores agitur aestiva tranquillitas. Sine hoste patimur hostilia, et cladis causas, si alia deficiunt, nimia sibi felicitas invenit. Invadit temperantissimos morbus, validissimos pthisis, innocentissimos poena, secretissimos tumultus; eligit aliquid novi casus per quod velut oblitis vires suas ingerat. [6] Quidquid longa series multis laboribus, multa deum indulgentia struxit, id unus dies spargit ac dissipat. Longam moram dedit malis properantibus qui diem dixit: hora momentumque temporis evertendis imperis sufficit. Esset aliquod inbecillitatis nostrae solacium rerumque nostrarum si tam tarde perirent cuncta quam fiunt: nunc incrementa lente exeunt, festinatur in damnum. [7] Nihil privatim, nihil publice stabile est; tam hominum quam urbium fata volvuntur. Inter placidissima terror existit nihilque extra tumultuantibus causis mala unde minime expectabantur erumpunt. Quae domesticis bellis steterant regna, quae externis, inpellente nullo ruunt: quota quaeque felicitatem civitas pertulit! Cogitanda ergo sunt omnia et animus adversus ea quae possunt evenire firmandus. [8] Exilia, tormenta [morbi], bella, naufragia meditare. Potest te patriae, potest patriam tibi casus eripere, potest te in solitudines abigere, potest hoc ipsum in quo turba suffocatur fieri solitudo. Tota ante oculos sortis humanae condicio ponatur, nec quantum frequenter evenit sed quantum plurimum potest evenire praesumamus animo, si nolumus opprimi nec illis inusitatis velut novis obstupefieri; in plenum cogitanda fortuna est. [9] Quotiens Asiae, quotiens Achaiae urbes uno tremore ceciderunt! Quot oppida in Syria, quot in Macedonia devorata sunt! Cypron quotiens vastavit haec clades! Quotiens in se Paphus corruit! Frequenter nobis nuntiati sunt totarum urbium interitus, et nos inter quos ista frequenter nuntiantur, quota pars omnium sumus! Consurgamus itaque adversus fortuita et quidquid inciderit sciamus non esse tam magnum quam rumore iactetur. [10] Civitas arsit opulenta ornamentumque provinciarum

quibus et inserta erat et excepta, uni tamen inposita et huic non latissimo monti: omnium istarum civitatium quas nunc magnificas ac nobiles audis vestigia quoque tempus eradet. Non vides quemadmodum in Achaia clarissimarum urbium iam fundamenta consumpta sint nec quicquam extet ex quo appareat illas saltem fuisse? [11] Non tantum manu facta labuntur, nec tantum humana arte atque industria posita vertit dies: iuga montium diffluunt, totae desedere regiones, operta sunt fluctibus quae procul a conspectu maris stabant; vasta vis ignium colles per quos relucebat erosit et quondam altissimos vertices, solacia navigantium ac speculas, ad humile deduxit. Ipsius naturae opera vexantur et ideo aequo animo ferre debemus urbium excidia. [12] Casurae stant; omnis hic exitus manet, sive <ventorum> interna vis flatusque per clusa violenti pondus sub quo tenentur excusserint, sive torrentium <impetus> in abdito vastior obstantia effregerit, sive flammarum violentia conpaginem soli ruperit, sive vetustas, a qua nihil tutum est, expugnaverit minutatim, sive gravitas caeli egesserit populos et situs deserta corruperit. Enumerare omnes fatorum vias longum est. Hoc unum scio: omnia mortalium opera mortalitate damnata sunt, inter peritura vivimus.

[13] Haec ergo atque eiusmodi solacia admoveo Liberali nostro incredibili quodam patriae suae amore flagranti, quae fortasse consumpta est ut in melius excitaretur. Saepe maiori fortunae locum fecit iniuria: multa ceciderunt ut altius surgerent. Timagenes, felicitati urbis inimicus, aiebat Romae sibi incendia ob hoc unum dolori esse, quod sciret meliora surrectura quam arsissent. [14] In hac quoque urbe veri simile est certaturos omnes ut maiora celsioraque quam amisere restituant. Sint utinam diuturna et melioribus auspiciis in aevum longius condita! Nam huic coloniae ab origine sua centensimus annus est, aetas ne homini quidem extrema. A Planco deducta in hanc frequentiam loci opportunitate convaluit: quot tamen gravissimos casus intra spatium humanae <pertulit> senectutis! [15] Itaque formetur animus ad intellectum patientiamque sortis suae et sciat nihil inausum esse fortunae, adversus imperia illam idem habere iuris quod adversus imperantis, adversus urbes idem posse quod adversus homines. Nihil horum indignandum est: in eum intravimus mundum in quo his legibus vivitur. Placet: pare. Non placet: quacumque vis exi. Indignare si quid in te iniqui proprie constitutum est; sed si haec summos imosque necessitas alligat, in gratiam cum fato revertere, a quo omnia resolvuntur. [16] Non est quod nos tumulis metiaris et his monumentis quae viam disparia praetexunt: aequat omnis cinis. Inpares nascimur, pares morimur. Idem de urbibus quod de urbium incolis dico: tam Ardea capta quam Roma est. Conditor ille iuris humani non natalibus nos nec nominum claritate distinxit, nisi dum sumus: ubi vero ad finem mortalium ventum est, ' desede' inquit 'ambitio: omnium quae terram premunt siremps lex esto' Ad omnia patienda pares sumus; nemo altero fragilior est, nemo in crastinum sui certior.

[17] Alexander Macedonum rex discere geometriam coeperat, infelix, sciturus quam pusilla terra esset, ex qua minimum occupaverat. Ita dico: ' infelix' ob hoc quod intellegere debebat falsum se gerere cognomen: quis enim esse magnus in pusillo potest? Erant illa quae tradebantur subtilia et diligenti intentione discenda, non quae perciperet vesanus homo et trans oceanum cogitationes suas mittens. ' Facilia' inquit ' non doce' Cui praeceptor ' ista' inquit ' omnibus eadem sunt, aeque difficilia'. [18] Hoc puta rerum naturam dicere: ' ista de quibus quereris omnibus eadem sunt; nulli dare faciliora possum, sed quisquis volet sibi ipse illa reddet faciliora'. Quomodo? aequanimitate. Et doleas oportet et sitias et esurias et senescas (si tibi longior contigerit inter homines mora) et aegrotes et perdas aliquid et pereas. [19] Non est tamen quod istis qui te circumstrepunt credas: nihil horum malum est, nihil intolerabile aut durum. Ex consensu istis metus est. Sic mortem times quomodo famam: quid autem stultius homine verba metuente? Eleganter Demetrius noster solet dicere eodem loco sibi esse voces inperitorum quo ventre redditos crepitus. ' Quid enim' inquit ' ista, susum isti an deosum sonent?' [20] Quanta dementia est vereri ne infameris ab infamibus!

Quemadmodum famam extimuisti sine causa, sic et illa quae numquam timeres nisi fama iussisset. Num quid detrimenti faceret vir bonus iniquis rumoribus sparsus? [21] Ne morti quidem hoc apud nos noceat: et haec malam opinionem habet. Nemo eorum qui illam accusat expertus est: interim temeritas est damnare quod nescias. At illud scis, quam multis utilis sit, quam multos liberet tormentis, egestate, querellis, supplicis, taedio. Non sumus in ullius potestate, cum mors in nostra potestate sit. Vale.

XCII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Puto, inter me teque conveniet externa corpori adquiri, corpus in honorem animi coli, in animo esse partes ministras, per quas movemur alimurque, propter ipsum principale nobis datas. In hoc principali est aliquid inrationale, est et rationale; illud huic servit, hoc unum est quod alio non refertur sed omnia ad se refert. Nam illa quoque divina ratio omnibus praeposita est, ipsa sub nullo est; et haec autem nostra eadem est, quae ex illa est.

[2] Si de hoc inter nos convenit, sequitur ut de illo quoque conveniat, in hoc uno positam esse beatam vitam, ut in nobis ratio perfecta sit. Haec enim sola non summittit animum, stat contra fortunam; in quolibet rerum habitu ~servitus~ servat. Id autem unum bonum est quod numquam defringitur. Is est, inquam, beatus quem nulla res minorem facit; tenet summa, et ne ulli quidem nisi sibi innixus; nam qui aliquo auxilio sustinetur potest cadere. Si aliter est, incipient multum in nobis valere non nostra. Quis autem vult constare fortuna aut quis se prudens ob aliena miratur? [3] Quid est beata vita? securitas et perpetua tranquillitas. Hanc dabit animi magnitudo, dabit constantia bene iudicati tenax. Ad haec quomodo pervenitur? si veritas tota perspecta est; si servatus est in rebus agendis ordo, modus, decor, innoxia voluntas ac benigna, intenta rationi nec umquam ab illa recedens, amabilis simul mirabilisque. Denique ut breviter tibi formulam scribam, talis animus esse sapientis viri debet qualis deum deceat. [4] Quid potest desiderare is cui omnia honesta contingunt? Nam si possunt aliquid non honesta conferre ad optimum statum, in his erit beata vita sine quibus non est. Et quid turpius stultiusve quam bonum rationalis animi ex inrationalibus nectere?

[5] Quidam tamen augeri summum bonum iudicant, quia parum plenum sit fortuitis repugnantibus. Antipater quoque inter magnos sectae huius auctores aliquid se tribuere dicit externis, sed exiguum admodum. Vides autem quale sit die non esse contentum nisi aliquis igniculus adluxerit: quod potest in hac claritate solis habere scintilla momentum? [6] Si non es sola honestate contentus, necesse est aut quietem adici velis, quam Graeci aochlesian vocant, aut voluptatem. Horum alterum utcumque recipi potest; vacat enim animus molestia liber ad inspectum universi, nihilque illum avocat a contemplatione naturae. Alterum illud, voluptas, bonum pecoris est: adicimus rationali inrationale, honesto inhonestum, magno * * * vitam facit titillatio corporis? [7] Quid ergo dubitatis dicere bene esse homini, si palato bene est? Et hunc tu, non dico inter viros numeras, sed inter homines, cuius summum bonum saporibus et coloribus et sonis constat? Excedat ex hoc animalium numero pulcherrimo ac dis secundo; mutis adgregetur animal pabulo laetum. [8] Inrationalis pars animi duas habet partes, alteram animosam, ambitiosam, inpotentem, positam in adfectionibus, alteram humilem, languidam, voluptatibus deditam: illam effrenatam, meliorem tamen, certe fortiorem ac digniorem viro, reliquerunt, hanc necessariam beatae vitae putaverunt, enervem et abiectam. [9] Huic rationem servire iusserunt, et fecerunt animalis generosissimi summum bonum demissum et ignobile, praeterea mixtum portentosumque et ex diversis ac male congruentibus

membris. Nam ut ait Vergilius noster in Scylla,

prima hominis facies et pulchro pectore virgo
pube tenus, postrema inmani corpore pistrix
delphinum caudas utero commissa luporum.

Huic tamen Scyllae fera animalia adiuncta sunt, horrenda, velocia: at isti sapientiam ex quibus composuere portentis? [10] Prima pars hominis est ipsa virtus; huic committitur inutilis caro et fluida, receptandis tantum cibis habilis, ut ait Posidonius. Virtus illa divina in lubricum desinit et superioribus eius partibus venerandis atque caelestibus animal iners ac marcidum adtexitur. Illa utcumque altera quies nihil quidem ipsa praestabat animo, sed inpedimenta removebat: voluptas ultro dissolvit et omne robur emollit. Quae invenietur tam discors inter se iunctura corporum? Fortissimae rei inertissima adstruitur, severissimae parum seria, sanctissimae intemperans usque ad incesta.

[11] 'Quid ergo?' inquit ' si virtutem nihil inpeditura sit bona valetudo et quies et dolorum vacatio, non petes illas?' Quidni petam? non quia bona sunt, sed quia secundum naturam sunt, et quia bono a me iudicio sumentur. Quid erit tunc in illis bonum? hoc unum, bene eligi. Nam cum vestem qualem decet sumo, cum ambulo ut oportet, cum ceno quemadmodum debeo, non cena aut ambulatio aut vestis bona sunt, sed meum in iis propositum servantis in quaque re rationi convenientem modum. [12] Etiamnunc adiciam: mundae vestis electio adpetenda est homini; natura enim homo mundum et elegans animal est. Itaque non est bonum per se munda vestis sed mundae vestis electio, quia non in re bonum est sed in electione quali; actiones nostrae honestae sunt, non ipsa quae aguntur. [13] Quod de veste dixi, idem me dicere de corpore existima. Nam hoc quoque natura ut quandam vestem animo circumdedit; velamentum eius est. Quis autem umquam vestimenta aestimavit arcula? nec bonum nec malum vagina gladium facit. Ergo de corpore quoque idem tibi respondeo: sumpturum quidem me, si detur electio, et sanitatem et vires, bonum autem futurum iudicium de illis meum, non ipsa.

[14] ' Et quidem' inquit 'sapiens beatus; summum tamen illud bonum non consequitur nisi illi et naturalia instrumenta respondeant. Ita miser quidem esse qui virtutem habet non potest, beatissimus autem non est qui naturalibus bonis destituitur, ut valetudine, ut membrorum integritate.' [15] Quod incredibilius videtur, id concedis, aliquem in maximis et continuis doloribus non esse miserum, esse etiam beatum: quod levius est negas, beatissimum esse. Atqui si potest virtus efficere ne miser aliquis sit, facilius efficiet ut beatissimus sit; minus enim intervalli a beato ad beatissimum restat quam a misero ad beatum. An quae res tantum valet ut ereptum calamitatibus inter beatos locet non potest adicere quod superest, ut beatissimum faciat? in summo deficit clivo? [16] Commoda sunt in vita et incommoda, utraque extra nos. Si non est miser vir bonus quamvis omnibus prematur incommodis, quomodo non est beatissimus si aliquibus commodis deficitur? Nam quemadmodum incommodorum onere usque ad miserum non deprimitur, sic commodorum inopia non deducitur a beatissimo, sed tam sine commodis beatissimus est quam non est sub incommodis miser; aut potest illi eripi bonum suum, si potest minui. [17] Paulo ante dicebam igniculum nihil conferre lumini solis; claritate enim eius quidquid sine illo luceret absconditur. ' Sed quaedam' inquit 'soli quoque opstant.' At sol integer est etiam inter opposita, et quamvis aliquid interiacet quod nos prohibeat eius aspectu, in opere est, cursu suo fertur; quotiens inter nubila eluxit, non est sereno minor, ne tardior quidem, quoniam multum interest utrum aliquid obstet tantum an inpediat. [18] Eodem modo virtuti opposita nihil detrahunt: non est minor, sed minus fulget. Nobis forsitan non aeque apparet ac nitet, sibi eadem est et more solis obscuri in occulto vim suam exercet. Hoc itaque adversus virtutem possunt calamitates et damna et iniuriae quod adversus solem potest nebula.

[19] Invenitur qui dicat sapientem corpore parum prospero usum nec miserum esse nec beatum. Hic quoque fallitur; exaequat enim fortuita virtutibus et tantundem tribuit honestis quantum honestate carentibus. Quid autem foedius, quid indignius quam comparari veneranda contemptis? Veneranda enim sunt iustitia, pietas, fides, fortitudo, prudentia: e contrario vilia sunt quae saepe contingunt pleniora vilissimis, crus solidum et lacertus et dentes et horum sanitas firmitasque. [20] Deinde si sapiens cui corpus molestum est nec miser habebitur nec beatus, sed <in> medio relinquetur, vita quoque eius nec adpetenda erit nec fugienda. Quid autem tam absurdum quam sapientis vitam adpetendam non esse? aut quid tam extra fidem quam esse aliquam vitam nec adpetendam nec fugiendam? Deinde si damna corporis miserum non faciunt, beatum esse patiuntur; nam quibus potentia non est in peiorem transferendi statum, ne interpellandi quidem optimum.

[21] ' Frigidum' inquit 'aliquid et calidum novimus, inter utrumque tepidum est; sic aliquis beatus est, aliquis miser, aliquis nec beatus nec miser.' Volo hanc contra nos positam imaginem excutere. Si tepido illi plus frigidi ingessero, fiet frigidum; si plus calidi adfudero, fiet novissime calidum. At huic nec misero nec beato quantumcumque ad miserias adiecero, miser non erit, quemadmodum dicitis; ergo imago ista dissimilis est. [22] Deinde trado tibi hominem nec miserum nec beatum. Huic adicio caecitatem: non fit miser; adicio debilitatem: non fit miser; adicio dolores continuos et graves: miser non fit. Quem tam multa mala in miseram vitam non transferunt ne ex beata quidem educunt. [23] Si non potest, ut dicitis, sapiens ex beato in miserum decidere, non potest in non beatum. Quare enim qui labi coepit alicubi subsistat? quae res illum non patitur ad imum devolvi retinet in summo. Quidni non possit beata vita rescindi? ne remitti quidem potest, et ideo virtus ad illam per se ipsa satis est.

[24] ' Quid ergo?' inquit ' sapiens non est beatior qui diutius vixit, quem nullus avocavit dolor, quam ille qui cum mala fortuna semper luctatus est?' Responde mihi: numquid et melior est et honestior? Si haec non sunt, ne beatior quidem est. Rectius vivat oportet ut beatius vivat: si rectius non potest, ne beatius quidem. Non intenditur virtus, ergo ne beata quidem vita, quae ex virtute est. Virtus enim tantum bonum est ut istas accessiones minutas non sentiat, brevitatem aevi et dolorem et corporum varias offensiones; nam voluptas non est digna ad quam respiciat. [25] Quid est in virtute praecipuum? futuro non indigere nec dies suos conputare. In quantulo libet tempore bona aeterna consummat. Incredibilia nobis haec videntur et supra humanam naturam excurrentia; maiestatem enim eius ex nostra inbecillitate metimur et vitiis nostris nomen virtutis inponimus. Quid porro? non aeque incredibile videtur aliquem in summis cruciatibus positum dicere 'beatus sum'? Atqui haec vox in ipsa officina voluptatis audita est. ' Beatissimum' inquit ' hunc et ultimum diem ago' Epicurus, cum illum hinc urinae difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. [26] Quare ergo incredibilia ista sint apud eos qui virtutem colunt, cum apud eos quoque reperiantur apud quos voluptas imperavit? Hi quoque degeneres et humillimae mentis aiunt in summis doloribus, in summis calamitatibus sapientem nec miserum futurum nec beatum. Atqui hoc quoque incredibile est, immo incredibilius; non video enim quomodo non in imum agatur e fastigio suo deiecta virtus. Aut beatum praestare debet aut, si ab hoc depulsa est, non prohibebit fieri miserum. Stans non potest mitti: aut vincatur oportet aut vincat.

[27] ' Di' inquit ' immortalibus solis et virtus et beata vita contigit, nobis umbra quaedam illorum bonorum et similitudo; accedimus ad illa, non pervenimus.' Ratio vero dis hominibusque communis

est: haec in illis consummata est, in nobis consummabilis. [28] Sed ad desperationem nos vitia nostra perducunt. Nam ille alter secundus est ut aliquis parum constans ad custodienda optima, cuius iudicium labat etiamnunc et incertum est. Desideret oculorum atque aurium sensum, bonam valetudinem et non foedum aspectum corporis et habitu manente suo aetatis praeterea longius spatium. [29] Per haec potest non paenitenda agi vita, at inperfecto viro huic malitiae vis quaedam inest, quia animum habet mobilem ad prava, illa ~aitarens malitia et ea agitata~ abest [de bono]. Non est adhuc bonus, sed in bonum fingitur; cuicumque autem deest aliquid ad bonum, malus est. [30] Sed

si cui virtus animusque in corpore praesens,
hic deos aequat, illo tendit originis suae memor. Nemo inprobe eo conatur ascendere unde descenderat. Quid est autem cur non existimes in eo divini aliquid existere qui dei pars est? Totum hoc quo continemur et unum est et deus; et socii sumus eius et membra. Capax est noster animus, perfertur illo si vitia non deprimant. Quemadmodum corporum nostrorum habitus erigitur et spectat in caelum, ita animus, cui in quantum vult licet porrigi, in hoc a natura rerum formatus est, ut paria dis vellet; et si utatur suis viribus ac se in spatium suum extendat, non aliena via ad summa nititur. [31] Magnus erat labor ire in caelum: redit. Cum hoc iter nactus est, vadit audaciter contemptor omnium nec ad pecuniam respicit aurumque et argentum, illis in quibus iacuere tenebris dignissima, non ab hoc aestimat splendore quo inperitorum verberant oculos, sed a vetere caeno ex quo illa secrevit cupiditas nostra et effodit. Scit, inquam, aliubi positas esse divitias quam quo congeruntur; animum impleri debere, non arcam. [32] Hunc inponere dominio rerum omnium licet, hunc in possessionem rerum naturae inducere, ut sua orientis occidentisque terminis finiat, deorumque ritu cuncta possideat, cum opibus suis divites superne despiciat, quorum nemo tam suo laetus est quam tristis alieno. [33] Cum se in hanc sublimitatem tulit, corporis quoque ut oneris necessarii non amator sed procurator est, nec se illi cui inpositus est subicit. Nemo liber est qui corpori servit; nam ut alios dominos quos nimia pro illo sollicitudo invenit transeas, ipsius morosum imperium delicatumque est. [34] Ab hoc modo aequo animo exit, modo magno prosilit, nec quis deinde relicti eius futurus sit exitus quaerit; sed ut ex barba capilloque tonsa neglegimus, ita ille divinus animus egressurus hominem, quo receptaculum suum conferatur, ignis illud ~excludat~ an terra contegat an ferae distrahant, non magis ad se iudicat pertinere quam secundas ad editum infantem. Utrum proiectum aves differant an consumatur
canibus data praeda marinis,
quid ad illum qui nullus <est>? [35] Sed tunc quoque cum inter homines est, <non> timet ullas post mortem minas eorum quibus usque ad mortem timeri parum est. 'Non conterret' inquit ' me nec uncus nec proiecti ad contumeliam cadaveris laceratio foeda visuris. Neminem de supremo officio rogo, nulli reliquias meas commendo. Ne quis insepultus esset rerum natura prospexit: quem saevitia proiecerit dies condet.' Diserte Maecenas ait,
nec tumulum curo: sepelit natura relictos.
Alte cinctum putes dixisse; habuit enim ingenium et grande et virile, nisi illud secunda discinxissent. Vale.

XCIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] In epistula qua de morte Metronactis philosophi querebaris, tamquam et potuisset diutius vivere et debuisset, aequitatem tuam desideravi, quae tibi in omni persona, in omni negotio superest, in una re deest, in qua omnibus: multos inveni aequos adversus homines, adversus deos neminem. Obiurgamus cotidie fatum: ' quare ille in medio cursu raptus est? quare ille non rapitur? quare senectutem et sibi et aliis gravem extendit?' [2] Utrum, obsecro te, aequius iudicas, te naturae an tibi

parere naturam? quid autem interest quam cito exeas unde utique exeundum est? Non ut diu vivamus curandum est, sed ut satis; nam ut diu vivas fato opus est, ut satis, animo. Longa est vita si plena est; impletur autem cum animus sibi bonum suum reddidit et ad se potestatem sui transtulit. [3] Quid illum octoginta anni iuvant per inertiam exacti? non vixit iste sed in vita moratus est, nec sero mortuus est, sed diu. 'Octoginta annis vixit.' Interest mortem eius ex quo die numeres. 'At ille obiit viridis.' [4] Sed officia boni civis, boni amici, boni filii executus est; in nulla parte cessavit; licet aetas eius inperfecta sit, vita perfecta est. 'Octoginta annis vixit.' immo octoginta annis fuit, nisi forte sic vixisse eum dicis quomodo dicuntur arbores vivere. Obsecro te, Lucili, hoc agamus ut quemadmodum pretiosa rerum sic vita nostra non multum pateat sed multum pendeat; actu illam metiamur, non tempore. Vis scire quid inter hunc intersit vegetum contemptoremque fortunae functum omnibus vitae humanae stipendiis atque in summum bonum eius evectum et illum cui multi anni transmissi sunt? alter post mortem quoque est, alter ante mortem perit. [5] Laudemus itaque et in numero felicium reponamus eum cui quantulumcumque temporis contigit bene conlocatum est. Vidit enim veram lucem; non fuit unus e multis; et vixit et viguit. Aliquando sereno usus est, aliquando, ut solet, validi sideris fulgor per nubila emicuit. Quid quaeris quamdiu vixerit? vivit: ad posteros usque transiluit et se in memoriam dedit. [6] Nec ideo mihi plures annos accedere recusaverim; nihil tamen mihi ad beatam vitam defuisse dicam si spatium eius inciditur; non enim ad eum diem me aptavi quem ultimum mihi spes avida promiserat, sed nullum non tamquam ultimum aspexi. Quid me interrogas quando natus sim, an inter iuniores adhuc censear? habeo meum. [7] Quemadmodum in minore corporis habitu potest homo esse perfectus, sic et in minore temporis modo potest vita esse perfecta. Aetas inter externa est. Quamdiu sim alienum est: quamdiu ero, <vere> ut sim, meum est. Hoc a me exige, ne velut per tenebras aevum ignobile emetiar, ut agam vitam, non ut praetervehar. [8] Quaeris quod sit amplissimum vitae spatium? usque ad sapientiam vivere; qui ad illam pervenit attigit non longissimum finem, sed maximum. Ille vero glorietur audacter et dis agat gratias interque eos sibi, et rerum naturae inputet quod fuit. Merito enim inputabit: meliorem illi vitam reddidit quam accepit. Exemplar boni viri posuit, qualis quantusque esset ostendit; si quid adiecisset, fuisset simile praeterito. [9] Et tamen quousque vivimus? Omnium rerum cognitione fruiti sumus: scimus a quibus principiis natura se attollat, quemadmodum ordinet mundum, per quas annum vices revocet, quemadmodum omnia quae usquam erunt cluserit et se ipsam finem sui fecerit; scimus sidera impetu suo vadere, praeter terram nihil stare, cetera continua velocitate decurrere; scimus quemadmodum solem luna praetereat, quare tardior velociorem post se relinquat, quomodo lumen accipiat aut perdat, quae causa inducat noctem, quae reducat diem: illuc eundum est ubi ista propius aspicias. [10] 'Nec hac spe' inquit sapiens ille 'citius exeo, quod patere mihi ad deos meos iter iudico. Merui quidem admitti et iam inter illos fui animumque illo meum misi et ad me illi suum miserant. Sed tolli me de medio puta et post mortem nihil ex homine restare: aeque magnum animum habeo, etiam si nusquam transiturus excedo.' Non tam multis vixit annis quam potuit. [11] Et paucorum versuum liber est et quidem laudandus atque utilis: annales Tanusii scis quam ponderosi sint et quid vocentur. Hoc est vita quorundam longa, et quod Tanusii sequitur annales. [12] Numquid feliciorem iudicas eum qui summo die muneris quam eum qui medio occiditur? numquid aliquem tam stulte cupidum esse vitae putas ut iugulari in spoliario quam in harena malit? Non maiore spatio alter alterum praecedimus. Mors per omnis it; qui occidit consequitur occisum. Minimum est de quo sollicitissime agitur. Quid autem ad rem pertinet quam diu vites quod evitare non possis? Vale.

XCIV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Eam partem philosophiae quae dat propria cuique personae praecepta nec in universum

componit hominem sed marito suadet quomodo se gerat adversus uxorem, patri quomodo educet liberos, domino quomodo servos regat, quidam solam receperunt, ceteras quasi extra utilitatem nostram vagantis reliquerunt, tamquam quis posset de parte suadere nisi qui summam prius totius vitae conplexus esset. [2] Ariston Stoicus e contrario hanc partem levem existimat et quae non descendat in pectus usque, anilia habentem praecepta; plurimum ait proficere ipsa decreta philosophiae constitutionemque summi boni; 'quam qui bene intellexit ac didicit quid in quaque re faciendum sit sibi ipse praecipit.' [3] Quemadmodum qui iaculari discit destinatum locum captat et manum format ad derigenda quae mittit, cum hanc vim ex disciplina et exercitatione percepit, quocumque vult illa utitur (didicit enim non hoc aut illud ferire sed quodcumque voluerit), sic qui se ad totam vitam instruxit non desiderat particulatim admoneri, doctus in totum, non enim quomodo cum uxore aut cum filio viveret sed quomodo bene viveret: in hoc est et quomodo cum uxore ac liberis vivat. [4] Cleanthes utilem quidem iudicat et hanc partem, sed inbecillam nisi ab universo fluit, nisi decreta ipsa philosophiae et capita cognovit.

In duas ergo quaestiones locus iste dividitur: utrum utilis an inutilis sit, et an solus virum bonum possit efficere, id est utrum supervacuus sit an omnis faciat supervacuos. [5] Qui hanc partem videri volunt supervacuam hoc aiunt: si quid oculis oppositum moratur aciem, removendum est; illo quidem obiecto operam perdit qui praecipit ' sic ambulabis, illo manum porriges'. Eodem modo ubi aliqua res occaecat animum et ad officiorum dispiciendum ordinem inpedit, nihil agit qui praecipit ' sic vives cum patre, sic cum uxore'. Nihil enim proficient praecepta quamdiu menti error offusus est: si ille discutitur, apparebit quid cuique debeatur officio. Alioqui doces illum quid sano faciendum sit, non efficis sanum. [6] Pauperi ut agat divitem monstras: hoc quomodo manente paupertate fieri potest? Ostendis esurienti quid tamquam satur faciat: fixam potius medullis famem detrahe. Idem tibi de omnibus vitiis dico: ipsa removenda sunt, non praecipiendum quod fieri illis manentibus non potest. Nisi opiniones falsas quibus laboramus expuleris, nec avarus quomodo pecunia utendum sit exaudiet nec timidus quomodo periculosa contemnat. [7] Efficias oportet ut sciat pecuniam nec bonum nec malum esse; ostendas illi miserrimos divites; efficias ut quidquid publice expavimus sciat non esse tam timendum quam fama circumfert, nec <diu> dolere quemquam nec mori saepe: in morte, quam pati lex est, magnum esse solacium quod ad neminem redit; in dolore pro remedio futuram obstinationem animi, qui levius sibi facit quidquid contumaciter passus est; optimam doloris esse naturam, quod non potest nec qui extenditur magnus esse nec qui est magnus extendi; omnia fortiter excipienda quae nobis mundi necessitas imperat. [8] His decretis cum illum in conspectum suae condicionis adduxeris et cognoverit beatam esse vitam non quae secundum voluptatem est sed secundum naturam, cum virtutem unicum bonum hominis adamaverit, turpitudinem solum malum fugerit, reliqua omnia -- divitias, honores, bonam valetudinem, vires, imperia -- scierit esse mediam partem nec bonis adnumerandam nec malis, monitorem non desiderabit ad singula qui dicat ' sic incede, sic cena; hoc viro, hoc feminae, hoc marito, hoc caelibi convenit' [9] Ista enim qui diligentissime monent ipsi facere non possunt; haec paedagogus puero, haec avia nepoti praecipit, et irascendum non esse magister iracundissimus disputat. Si ludum litterarium intraveris, scies ista quae ingenti supercilio philosophi iactant in puerili esse praescripto.

[10] Utrum deinde manifesta an dubia praecipies? Non desiderant manifesta monitorem, praecipienti dubia non creditur; supervacuum est ergo praecipere. Id adeo sic disce: si id mones quod obscurum est et ambiguum, probationibus adiuvandum erit; si probaturus es, illa per quae probas plus valent satisque per se sunt. [11] ' Sic amico utere, sic cive, sic socio.' 'Quare?' 'Quia iustum est.' Omnia ista mihi de iustitia locus tradit: illic invenio aequitatem per se expetendam, nec

metu nos ad illam cogi nec mercede conduci, non esse iustum cui quidquam in hac virtute placet praeter ipsam. Hoc cum persuasi mihi et perbibi, quid ista praecepta proficiunt quae eruditum docent? praecepta dare scienti supervacuum est, nescienti parum; audire enim debet non tantum quid sibi praecipiatur sed etiam quare. [12] Utrum, inquam, veras opiniones habenti de bonis malisque sunt necessaria an non habenti? Qui non habet nihil a te adiuvabitur, aures eius contraria monitionibus tuis fama possedit; qui habet exactum iudicium de fugiendis petendisque scit <quid> sibi faciendum sit etiam te tacente. Tota ergo pars ista philosophiae summoveri potest.

[13] Duo sunt propter quae delinquimus: aut inest animo pravis opinionibus malitia contracta aut, etiam si non est falsis occupatus, ad falsa proclivis est et cito specie quo non oportet trahente corrumpitur. Itaque debemus aut percurare mentem aegram et vitiis liberare aut vacantem quidem sed ad peiora pronam praeoccupare. Utrumque decreta philosophiae faciunt; ergo tale praecipiendi genus nil agit. [14] Praeterea si praecepta singulis damus, inconprehensibile opus est; alia enim dare debemus feneranti, alia colenti agrum, alia negotianti, alia regum amicitias sequenti, alia pares, alia inferiores amaturo. [15] In matrimonio praecipies quomodo vivat cum uxore aliquis quam virginem duxit, quomodo cum ea quae alicuius ante matrimonium experta est, quemadmodum cum locuplete, quemadmodum cum indotata. An non putas aliquid esse discriminis inter sterilem et fecundam, inter provectiorem et puellam, inter matrem et novercam? Omnis species conplecti non possumus: atqui singulae propria exigunt, leges autem philosophiae breves sunt et omnia alligant. [16] Adice nunc quod sapientiae praecepta finita debent esse et certa; si qua finiri non possunt, extra sapientiam sunt; sapientia rerum terminos novit. Ergo ista praeceptiva pars summovenda est, quia quod paucis promittit praestare omnibus non potest; sapientia autem omnis tenet. [17] Inter insaniam publicam et hanc quae medicis traditur nihil interest nisi quod haec morbo laborat, illa opinionibus falsis; altera causas furoris traxit ex valetudine, altera animi mala valetudo est. Si quis furioso praecepta det quomodo loqui debeat, quomodo procedere, quomodo in publico se gerere, quomodo in privato, erit ipso quem monebit insanior: [si] bilis nigra curanda est et ipsa furoris causa removenda. Idem in hoc alio animi furore faciendum est: ipse discuti debet; alioqui abibunt in vanum monentium verba.

[18] Haec ab Aristone dicuntur; cui respondebimus ad singula. Primum adversus illud quod ait, si quid obstat oculo et inpedit visum, debere removeri, fateor huic non opus esse praeceptis ad videndum, sed remedio quo purgetur acies et officientem sibi moram effugiat; natura enim videmus, cui usum sui reddit qui removit obstantia; quid autem cuique debeatur officio natura non docet. [19] Deinde cuius curata suffusio est, is non protinus cum visum recepit aliis quoque potest reddere: malitia liberatus et liberat. Non opus est exhortatione, ne consilio quidem, ut colorum proprietates oculus intellegat; a nigro album etiam nullo monente distinguet. Multis contra praeceptis eget animus ut videat quid agendum sit in vita. Quamquam oculis quoque aegros medicus non tantum curat sed etiam monet. [20] 'Non est' inquit ' quodprotinus inbecillam aciem committas inprobo lumini; a tenebris primum ad umbrosa procede, deinde plus aude et paulatim claram lucem pati adsuesce. Non est quod post cibum studeas, non est quod plenis oculis ac tumentibus imperes; adflatum et vim frigoris in os occurrentis evita' –alia eiusmodi, quae non minus quam medicamenta proficiunt. Adicit remediis medicina consilium.

[21] ' Error' inquit ' estcausa peccandi: hunc nobis praecepta non detrahunt nec expugnant opiniones de bonis ac malis falsas.' Concedo per se efficacia praecepta non esse ad evertendam pravam animi persuasionem; sed non ideo <non> aliis quidem adiecta proficiunt. Primum memoriam renovant; deinde quae in universo confusius videbantur in partes divisa diligentius considerantur. Aut [in] isto

modo licet et consolationes dicas supervacuas et exhortationes: atqui non sunt supervacuae; ergo ne monitiones quidem. [22] ' Stultum est' inquit ' praecipere aegro quid facere tamquam sanus debeat, cum restituenda sanitas sit, sine qua inrita sunt praecepta.' Quid quod habent aegri quaedam sanique communia de quibus admonendi sunt? tamquam ne avide cibos adpetant, ut lassitudinem vitent. Habent quaedam praecepta communia pauper et dives. [23] 'Sana' inquit 'avaritiam, et nihil habebis quod admoneas aut pauperem aut divitem, si cupiditas utriusque consedit.' Quid quod aliud est non concupiscere pecuniam, aliud uti pecunia scire? cuius avari modum ignorant, etiam non avari usum. ' Tolle' inquit 'errores: supervacua praecepta sunt.' Falsum est. Puta enim avaritiam relaxatam, puta adstrictam esse luxuriam, temeritati frenos iniectos, ignaviae subditum calcar: etiam remotis vitiis, quid et quemadmodum debeamus facere discendum est. [24] ' Nihil' inquit 'efficient monitiones admotae gravibus vitiis.' Ne medicina quidem morbos insanabiles vincit, tamen adhibetur aliis in remedium, aliis in levamentum. Ne ipsa quidem universae philosophiae vis, licet totas in hoc vires suas advocet, duram iam et veterem animis extrahet pestem; sed non ideo nihil sanat quia non omnia.

[25] ' Quid prodest' inquit 'aperta monstrare?' Plurimum; interdum enim scimus nec adtendimus. Non docet admonitio sed advertit, sed excitat, sed memoriam continet nec patitur elabi. Pleraque ante oculos posita transimus: admonere genus adhortandi est. Saepe animus etiam aperta dissimulat; ingerenda est itaque illi notitia rerum notissimarum. Illa hoc loco in Vatinium Calvi repetenda sententia est: ' factum esse ambitum scitis, et hoc vos scire omnes sciunt' [26] Scis amicitias sancte colendas esse, sed non facis. Scis inprobum esse qui ab uxore pudicitiam exigit, ipse alienarum corruptor uxorum; scis ut illi nil cum adultero, sic tibi nil esse debere cum paelice, et non facis. Itaque subinde ad memoriam reducendus es; non enim reposita illa esse oportet sed in promptu. Quaecumque salutaria sunt saepe agitari debent, saepe versari, ut non tantum nota sint nobis sed etiam parata. Adice nunc quod aperta quoque apertiora fieri solent.

[27] ' Si dubia sunt' inquit 'quae praecipis, probationes adicere debebis; ergo illae, non praecepta proficient.' Quid quod etiam sine probationibus ipsa monentis auctoritas prodest? sic quomodo iurisconsultorum valent responsa, etiam si ratio non redditur. Praeterea ipsa quae praecipiuntur per se multum habent ponderis, utique si aut carmini intexta sunt aut prosa oratione in sententiam coartata, sicut illa Catoniana: 'emas non quod opus est, sed quod necesse est; quod non opus est asse carum est' , qualia sunt illa aut reddita oraculo aut similia: [28] 'tempori parce' , et 'nosce' Numquid rationem exiges cum tibi aliquis hos dixerit versus?

Iniuriarum remedium est oblivio.
Audentis fortuna iuvat, piger ipse sibi opstat.
Advocatum ista non quaerunt: adfectus ipsos tangunt et natura vim suam exercente proficiunt. [29] Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quae admonitione excitantur non aliter quam scintilla flatu levi adiuta ignem suum explicat; erigitur virtus cum tacta est et inpulsa. Praeterea quaedam sunt quidem in animo, sed parum prompta, quae incipiunt in expedito esse cum dicta sunt; quaedam diversis locis iacent sparsa, quae contrahere inexercitata mens non potest. Itaque in unum conferenda sunt et iungenda, ut plus valeant animumque magis adlevent. [30] Aut si praecepta nihil adiuvant, omnis institutio tollenda est; ipsa natura contenti esse debemus. Hoc qui dicunt non vident alium esse ingenii mobilis et erecti, alium tardi et hebetis, utique alium alio ingeniosiorem. Ingenii vis praeceptis alitur et crescit novasque persuasiones adicit innatis et depravata corrigit.

[31] 'Si quis' inquit ' non habet recta decreta, quid illum admonitiones iuvabunt vitiosis obligatum?'

Hoc scilicet, ut illis liberetur; non enim extincta in illo indoles naturalis est sed obscurata et oppressa. Sic quoque temptat resurgere et contra prava nititur, nacta vero praesidium et adiuta praeceptis evalescit, si tamen illam diutina pestis non infecit nec enecuit; hanc enim ne disciplina quidem philosophiae toto impetu suo conisa restituet. Quid enim interest inter decreta philosophiae et praecepta nisi quod illa generalia praecepta sunt, haec specialia? Utraque res praecipit, sed altera in totum, particulatim altera.

[32] ' Si quis' inquit 'recta habet et honesta decreta, hic ex supervacuo monetur.' Minime; nam hic quoque doctus quidem est facere quae debet, sed haec non satis perspicit. Non enim tantum adfectibus inpedimur quominus probanda faciamus sed inperitia inveniendi quid quaeque res exigat. Habemus interdum compositum animum, sed residem et inexercitatum ad inveniendam officiorum viam, quam admonitio demonstrat.

[33] ' Expedit' inquit 'falsas opiniones de bonis et malis, in locum autem earum veras repone, et nihil habebit admonitio quod agat.' Ordinatur sine dubio ista ratione animus, sed non ista tantum; nam quamvis argumentis collectum sit quae bona malaque sint, nihilominus habent praecepta partes suas. Et prudentia et iustitia officiis constat: officia praeceptis disponuntur. [34] Praeterea ipsum de malis bonisque iudicium confirmatur officiorum exsecutione, ad quam praecepta perducunt. Utraque enim inter se consentiunt: nec illa possunt praecedere ut non haec sequantur, et haec ordinem sequuntur suum; unde apparet illa praecedere.

[35] ' Infinita' inquit ' praecepta sunt.' Falsum est; nam de maximis ac necessariis rebus non sunt infinita; tenues autem differentias habent quas exigunt tempora, loca, personae, sed his quoque dantur praecepta generalia.

[36] ' Nemo' inquit, ' praeceptis curat insaniam; ergo ne malitiam quidem.' Dissimile est; nam si insaniam sustuleris, sanitas reddita est; si falsas opiniones exclusimus, non statim sequitur dispectus rerum agendarum; ut sequatur, tamen admonitio conroborabit rectam de bonis malisque sententiam. Illud quoque falsum est, nihil apud insanos proficere praecepta. Nam quemadmodum sola non prosunt, sic curationem adiuvant; et denuntiatio et castigatio insanos coercuit -- de illis nunc insanis loquor quibus mens mota est, non erepta.

[37] ' Leges' inquit 'ut faciamus quod oportet non efficiunt, et quid aliud sunt quam minis mixta praecepta?' Primum omnium ob hoc illae non persuadent quia minantur, at haec non cogunt sed exorant; deinde leges a scelere deterrent, praecepta in officium adhortantur. His adice quod leges quoque proficiunt ad bonos mores, utique si non tantum imperant sed docent. [38] In hac re dissentio a Posidonio, qui <' improbo' inquit> ' quod Platonis legibus adiecta principia sunt. Legem enim brevem esse oportet, quo facilius ab inperitis teneatur. Velut emissa divinitus vox sit: iubeat, non disputet. Nihil videtur mihi frigidius, nihil ineptius quam lex cum prologo. Mone, dic quid me velis fecisse: non disco sed pareo.' Proficiunt vero; itaque malis moribus uti videbis civitates usas malis legibus. [39] ' At non apud omnis proficiunt.' Ne philosophia quidem; nec ideo inutilis et formandis animis inefficax est. Quid autem? philosophia non vitae lex est? Sed putemus non proficere leges: non ideo sequitur ut ne monitiones quidem proficiant. Aut sic et consolationes nega proficere dissuasionesque et adhortationes et obiurgationes et laudationes. Omnia ista monitionum

genera sunt; per ista ad perfectum animi statum pervenitur. [40] Nulla res magis animis honesta induit dubiosque et in pravum inclinabiles revocat ad rectum quam bonorum virorum conversatio; paulatim enim descendit in pectora et vim praeceptorum obtinet frequenter aspici, frequenter audiri. Occursus mehercules ipse sapientium iuvat, et est aliquid quod ex magno viro vel tacente proficias. [41] Nec tibi facile dixerim quemadmodum prosit, sicut illud intellegam profuisse. ' Minuat quaedam' ut ait Phaedon 'animalia cum mordent non sentiuntur, adeo tenuis illis et fallens in periculum vis est; tumor indicat morsum et in ipso tumore nullum vulnus apparet.' Idem tibi in conversatione virorum sapientium eveniet: non deprehendes quemadmodum aut quando tibi prosit, profuisse deprendes.

[42] ' Quorsus' inquis ' hoc pertinet?' Aeque praecepta bona, si saepe tecum sint, profutura quam bona exempla. Pythagoras ait alium animum fieri intrantibus templum deorumque simulacra ex vicino cernentibus et alicuius oraculi opperientibus vocem. [43] Quis autem negabit feriri quibusdam praeceptis efficaciter etiam inperitissimos? velut his brevissimis vocibus, sed multum habentibus ponderis:

Nil nimis.
Avarus animus nullo satiatur lucro.
Ab alio expectes alteri quod feceris.

Haec cum ictu quodam audimus, nec ulli licet dubitare aut interrogare ' quare?'; adeo etiam sine ratione ipsa veritas lucet. [44] Si reverentia frenat animos ac vitia conpescit, cur non et admonitio idem possit? Si inponit pudorem castigatio, cur admonitio non faciat, etiam si nudis praeceptis utitur? Illa vero efficacior est et altius penetrat quae adiuvat ratione quod praecipit, quae adicit quare quidque faciendum sit et quis facientem oboedientemque praeceptis fructus expectet. Si imperio proficitur, et admonitione; atqui proficitur imperio; ergo et admonitione. [45] In duas partes virtus dividitur, in contemplationem veri et actionem: contemplationem institutio tradit, actionem admonitio. Virtutem et exercet et ostendit recta actio. Acturo autem si prodest qui suadet, et qui monet proderit. Ergo si recta actio virtuti necessaria est, rectas autem actiones admonitio demonstrat, et admonitio necessaria est. [46] Duae res plurimum roboris animo dant, fides veri et fiducia: utramque admonitio facit. Nam et creditur illi et, cum creditum est, magnos animus spiritus concipit ac fiducia impletur; ergo admonitio non est supervacua. M. Agrippa, vir ingentis animi, qui solus ex iis quos civilia bella claros potentesque fecerunt felix in publicum fuit, dicere solebat multum se huic debere sententiae: ' quam concordia parvae res crescunt, discordia maximae dilabuntur' .[47] Hac se aiebat et fratrem et amicum optimum factum. Si eiusmodi sententiae familiariter in animum receptae formant eum, cur non haec pars philosophiae quae talibus sententiis constat idem possit? Pars virtutis disciplina constat, pars exercitatione; et discas oportet et quod didicisti agendo confirmes. Quod si est, non tantum scita sapientiae prosunt sed etiam praecepta, quae adfectus nostros velut edicto coercent et ablegant.

[48] ' Philosophia' inquit 'dividitur in haec, scientiam et habitum animi; nam qui didicit et facienda ac vitanda percepit nondum sapiens est nisi in ea quae didicit animus eius transfiguratus est. Tertia ista pars praecipiendi ex utroque est, et ex decretis et ex habitu; itaque supervacua est ad implendam virtutem, cui duo illa sufficiunt.' [49] Isto ergo modo et consolatio supervacua est (nam haec quoque ex utroque est) et adhortatio et suasio et ipsa argumentatio; nam et haec ab habitu animi compositi validique proficiscitur. Sed quamvis ista ex optimo habitu animi veniant, optimus animi habitus ex his est; et facit illa et ex illis ipse fit. [50] Deinde istud quod dicis iam perfecti viri est ac summam consecuti felicitatis humanae. Ad haec autem tarde pervenitur; interim etiam inperfecto sed proficienti demonstranda est in rebus agendis via. Hanc forsitan etiam sine admonitione dabit sibi

ipsa sapientia, quae iam eo perduxit animum ut moveri nequeat nisi in rectum. Inbecillioribus quidem ingeniis necessarium est aliquem praeire: ' hoc vitabis, hoc facies' [51] Praeterea si expectat tempus quo per se sciat quid optimum factu sit, interim errabit et errando inpedietur quominus ad illud perveniat quo possit se esse contentus; regi ergo debet dum incipit posse se regere. Pueri ad praescriptum discunt; digiti illorum tenentur et aliena manu per litterarum simulacra ducuntur, deinde imitari iubentur proposita et ad illa reformare chirographum: sic animus noster, dum eruditur ad praescriptum, iuvatur.

[52] Haec sunt per quae probatur hanc philosophiae partem supervacuam non esse. Quaeritur deinde an ad faciendum sapientem sola sufficiat. Huic quaestioni suum diem dabimus: interim omissis argumentis nonne apparet opus esse nobis aliquo advocato qui contra populi praecepta praecipiat? [53] Nulla ad aures nostras vox inpune perfertur: nocent qui optant, nocent qui execrantur. Nam et horum inprecatio falsos nobis metus inserit et illorum amor male docet bene optando; mittit enim nos ad longinqua bona et incerta et errantia, cum possimus felicitatem domo promere. [54] Non licet, inquam, ire recta via; trahunt in pravum parentes, trahunt servi. Nemo errat uni sibi, sed dementiam spargit in proximos accipitque invicem. Et ideo in singulis vitia populorum sunt quia illa populus dedit. Dum facit quisque peiorem, factus est; didicit deteriora, dein docuit, effectaque est ingens illa nequitia congesto in unum quod cuique pessimum scitur. [55] Sit ergo aliquis custos et aurem subinde pervellat abigatque rumores et reclamet populis laudantibus. Erras enim si existimas nobiscum vitia nasci: supervenerunt, ingesta sunt. Itaque monitionibus crebris opiniones quae nos circumsonant repellantur. [56] Nulli nos vitio natura conciliat: illa integros ac liberos genuit. Nihil quo avaritiam nostram inritaret posuit in aperto: pedibus aurum argentumque subiecit calcandumque ac premendum dedit quidquid est propter quod calcamur ac premimur. Illa vultus nostros erexit ad caelum et quidquid magnificum mirumque fecerat videri a suspicientibus voluit: ortus occasusque et properantis mundi volubilem cursum, interdiu terrena aperientem, nocte caelestia, tardos siderum incessus si compares toti, citatissimos autem si cogites quanta spatia numquam intermissa velocitate circumeant, defectus solis ac lunae invicem obstantium, alia deinceps digna miratu, sive per ordinem subeunt sive subitis causis mota prosiliunt, ut nocturnos ignium tractus et sine ullo ictu sonituque fulgores caeli patescentis columnasque ac trabes et varia simulacra flammarum. [57] Haec supra nos natura disposuit, aurum quidem et argentum et propter ista numquam pacem agens ferrum, quasi male nobis committerentur, abscondit. Nos in lucem propter quae pugnaremus extulimus, nos et causas periculorum nostrorum et instrumenta disiecto terrarum pondere eruimus, nos fortunae mala nostra tradidimus nec erubescimus summa apud nos haberi quae fuerant ima terrarum. [58] Vis scire quam falsus oculos tuos deceperit fulgor? nihil est istis quamdiu mersa et involuta caeno suo iacent foedius, nihil obscurius, quidni? quae per longissimorum cuniculorum tenebras extrahuntur; nihil est illis dum fiunt et a faece sua separantur informius. Denique ipsos opifices intuere per quorum manus sterile terrae genus et infernum perpurgatur: videbis quanta fuligine oblinantur. [59] Atqui ista magis inquinant animos quam corpora, et in possessore eorum quam in artifice plus sordium est. Necessarium itaque admoneri est, habere aliquem advocatum bonae mentis et in tanto fremitu tumultuque falsorum unam denique audire vocem. Quae erit illa vox? ea scilicet quae tibi tantis clamoribus ambitionis exsurdato salubria insusurret verba, quae dicat: [60] non est quod invideas istis quos magnos felicesque populus vocat, non est quod tibi compositae mentis habitum et sanitatem plausus excutiat, non est quod tibi tranquillitatis tuae fastidium faciat ille sub illis fascibus purpura cultus, non est quod feliciorem eum iudices cui summovetur quam te quem lictor semita deicit. Si vis exercere tibi utile, nulli autem grave imperium, summove vitia. [61] Multi inveniuntur qui ignem inferant urbibus, qui inexpugnabilia saeculis et per aliquot aetates tuta prosternant, qui aequum arcibus aggerem attollant et muros in miram altitudinem eductos arietibus ac machinis quassent. Multi sunt qui ante se agant agmina et

tergis hostium [et] graves instent et ad mare magnum perfusi caede gentium veniant, sed hi quoque, ut vincerent hostem, cupiditate victi sunt. Nemo illis venientibus restitit, sed nec ipsi ambitioni crudelitatique restiterant; tunc cum agere alios visi sunt, agebantur. [62] Agebat infelicem Alexandrum furor aliena vastandi et ad ignota mittebat. An tu putas sanum qui a Graeciae primum cladibus, in qua eruditus est, incipit? qui quod cuique optimum est eripit, Lacedaemona servire iubet, Athenas tacere? Non contentus tot civitatium strage, quas aut vicerat Philippus aut emerat, alias alio loco proicit et toto orbe arma circumfert; nec subsistit usquam lassa crudelitas inmanium ferarum modo quae plus quam exigit fames mordent. [63] Iam in unum regnum multa regna coniecit, iam Graeci Persaeque eundem timent, iam etiam a Dareo liberae nationes iugum accipiunt; it tamen ultra oceanum solemque, indignatur ab Herculis Liberique vestigiis victoriam flectere, ipsi naturae vim parat. Non ille ire vult, sed non potest stare, non aliter quam in praeceps deiecta pondera, quibus eundi finis est iacuisse. [64] Ne Gnaeo quidem Pompeio externa bella ac domestica virtus aut ratio suadebat, sed insanus amor magnitudinis falsae. Modo in Hispaniam et Sertoriana arma, modo ad colligandos piratas ac maria pacanda vadebat: hae praetexebantur causae ad continuandam potentiam. [65] Quid illum in Africam, quid in septentrionem, quid in Mithridaten et Armeniam et omnis Asiae angulos traxit? infinita scilicet cupido crescendi, cum sibi uni parum magnus videretur. Quid C. Caesarem in sua fata pariter ac publica inmisit? gloria et ambitio et nullus supra ceteros eminendi modus. Unum ante se ferre non potuit, cum res publica supra se duos ferret. [66] Quid, tu C. Marium semel consulem (unum enim consulatum accepit, ceteros rapuit), cum Teutonos Cimbrosque concideret, cum Iugurtham per Africae deserta sequeretur, tot pericula putas adpetisse virtutis instinctu? Marius exercitus, Marium ambitio ducebat. [67] Isti cum omnia concuterent, concutiebantur turbinum more, qui rapta convolvunt sed ipsi ante volvuntur et ob hoc maiore impetu incurrunt quia nullum illis sui regimen est, ideoque, cum multis fuerunt malo, pestiferam illam vim qua plerisque nocuerunt ipsi quoque sentiunt. Non est quod credas quemquam fieri aliena infelicitate felicem.

[68] Omnia ista exempla quae oculis atque auribus nostris ingeruntur retexenda sunt, et plenum malis sermonibus pectus exhauriendum; inducenda in occupatum locum virtus, quae mendacia et contra verum placentia exstirpet, quae nos a populo cui nimis credimus separet ac sinceris opinionibus reddat. Hoc est enim sapientia, in naturam converti et eo restitui unde publicus error expulerit. [69] Magna pars sanitatis est hortatores insaniae reliquisse et ex isto coitu invicem noxio procul abisse. Hoc ut esse verum scias, aspice quanto aliter unusquisque populo vivat, aliter sibi. Non est per se magistra innocentiae solitudo nec frugalitatem docent rura, sed ubi testis ac spectator abscessit, vitia subsidunt, quorum monstrari et conspici fructus est. [70] Quis eam quam nulli ostenderet induit purpuram? quis posuit secretam in auro dapem? quis sub alicuius arboris rusticae proiectus umbra luxuriae suae pompam solus explicuit? Nemo oculis suis lautus est, ne paucorum quidem aut familiarium, sed apparatum vitiorum suorum pro modo turbae spectantis expandit. [71] Ita est: inritamentum est omnium in quae insanimus admirator et conscius. Ne concupiscamus efficies si ne ostendamus effeceris. Ambitio et luxuria et inpotentia scaenam desiderant: sanabis ista si absconderis. [72] Itaque si in medio urbium fremitu conlocati sumus, stet ad latus monitor et contra laudatores ingentium patrimoniorum laudet parvo divitem et usu opes metientem. Contra illos qui gratiam ac potentiam attollunt otium ipse suspiciat traditum litteris et animum ab externis ad sua reversum. [73] Ostendat ex constitutione vulgi beatos in illo invidioso fastigio suo trementis et attonitos longeque aliam de se opinionem habentis quam ab aliis habetur; nam quae aliis excelsa videntur ipsis praerupta sunt. Itaque exanimantur et trepidant quotiens despexerunt in illud magnitudinis suae praeceps; cogitant enim varios casus et in sublimi maxime lubricos. [74] Tunc adpetita formidant et quae illos graves aliis reddit gravior ipsis felicitas incubat. Tunc laudant otium lene et sui iuris, odio est fulgor et fuga a rebus adhuc stantibus quaeritur. Tunc demum videas

philosophantis metu et aegrae fortunae sana consilia. Nam quasi ista inter se contraria sint, bona fortuna et mens bona, ita melius in malis sapimus: secunda rectum auferunt. Vale.

XCV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Petis a me ut id quod in diem suum dixeram debere differri repraesentem et scribam tibi an haec pars philosophiae quam Graeci paraeneticen vocant, nos praeceptivam dicimus, satis sit ad consummandam sapientiam. Scio te in bonam partem accepturum si negavero. Eo magis promitto et verbum publicum perire non patior: ' posta noli rogare quod inpetrare nolueris'. [2] Interdum enim enixe petimus id quod recusaremus si quis offerret. Haec sive levitas est sive vernilitas punienda est promittendi facilitate. Multa videri volumus velle sed nolumus. Recitator historiam ingentem attulit minutissime scriptam, artissime plictam, et magna parte perlecta ' desinam' inquit 'si vultis' : adclamatur 'recita, recita' ab iis qui illum ommutescere illic cupiunt. Saepe aliud volumus, aliud optamus, et verum ne dis quidem dicimus, sed dii aut non exaudiunt aut miserentur. [3] Ego me omissa misericordia vindicabo et tibi ingentem epistulam inpingam, quam tu si invitus leges, dicito 'ego mihi hoc contraxi' ; teque inter illos numera quos uxor magno ducta ambitu torquet, inter illos quos divitiae per summum adquisitae sudorem male habent, inter illos quos honores nulla non arte atque opera petiti discruciant, et ceteros malorum suorum compotes.

[4] Sed ut omisso principio rem ipsam adgrediar, ' beata' inquiunt ' vita constat ex actionibus rectis; ad actiones rectas praecepta perducunt; ergo ad beatam vitam praecepta sufficiunt' Non semper ad actiones rectas praecepta perducunt, sed cum obsequens ingenium est; aliquando frustra admoventur, si animum opiniones obsident pravae. [5] Deinde etiam si recte faciunt, nesciunt facere se recte. Non potest enim quisquam nisi ab initio formatus et tota ratione compositus omnis exsequi numeros ut sciat quando oporteat et in quantum et cum quo et quemadmodum et quare. Non potest toto animo ad honesta conari, ne constanter quidem aut libenter, sed respiciet, sed haesitabit.

[6] ' Sed honesta' inquit 'actio ex praeceptis venit, ad beatam vitam praecepta abunde sunt: atqui est illud, ergo et hoc.' His respondebimus actiones honestas et praeceptis fieri, non tantum praeceptis.

[7] ' Sed liberales' inquit 'artes contentae sunt praeceptis, contenta erit et sapientia; nam et haec ars vitae est. Atqui gubernatorem facit ille qui praecipit "sic move gubernaculum, sic vela summitte, sic secundo vento utere, sic adverso resiste, sic dubium communemque tibi vindica". Alios quoque artifices praecepta conformant; ergo in hoc idem poterunt artifice vivendi.' [8] Omnes istae artes circa instrumenta vitae occupatae sunt, non circa totam vitam; itaque multa illas inhibent extrinsecus et inpediunt, spes, cupiditas, timor. At haec quae artem vitae professa est nulla re quominus se exerceat vetari potest; discutit enim inpedimenta et iactat obstantia. Vis scire quam dissimilis sit aliarum artium condicio et huius? in illis excusatius est voluntate peccare quam casu, in hac maxima culpa est sponte delinquere. [9] Quod dico tale est. Grammaticus non erubescet soloecismo si sciens fecit, erubescet si nesciens; medicus si deficere aegrum non intellegit, quantum ad artem magis peccat quam si se intellegere dissimulat: at in hac arte vivendi turpior volentium culpa est. Adice nunc quod artes quoque pleraeque -- immo ex omnibus liberalissimae -- habent decreta sua, non tantum praecepta, sicut medicina; itaque alia est Hippocratis secta, alia Asclepiadis, alia Themisonis. [10] Praeterea nulla ars contemplativa sine decretis suis est, quae Graeci vocant

dogmata, nobis vel decreta licet appellare vel scita vel placita; quae et in geometria et in astronomia invenies. Philosophia autem et contemplativa est et activa: spectat simul agitque. Erras enim si tibi illam putas tantum terrestres operas promittere: altius spirat. ' Totum' inquit ' mundum scrutor nec me intra contubernium mortale contineo, suadere vobis aut dissuadere contenta: magna me vocant supraque vos posita.

[11]

Nam tibi de summa caeli ratione deumque
disserere incipiam et rerum primordia pandam,
unde omnis natura creet res, auctet alatque,
quoque eadem rursus natura perempta resolvat,

ut ait Lucretius.' Sequitur ergo ut, cum contemplativa sit, habeat decreta sua. [12] Quid quod facienda quoque nemo rite obibit nisi is cui ratio erit tradita qua in quaque re omnis officiorum numeros exsequi possit? quos non servabit qui in rem praecepta acceperit, non in omne. Inbecilla sunt per se et, ut ita dicam, sine radice quae partibus dantur. Decreta sunt quae muniant, quae securitatem nostram tranquillitatemque tueantur, quae totam vitam totamque rerum naturam simul contineant. Hoc interest inter decreta philosophiae et praecepta quod inter elementa et membra: haec ex illis dependent, illa et horum causae sunt et omnium.

[13] ' Antiqua' inquit 'sapientia nihil aliud quam facienda ac vitanda praecepit, et tunc longe meliores erant viri: postquam docti prodierunt, boni desunt; simplex enim illa et aperta virtus in obscuram et sollertem scientiam versa est docemurque disputare, non vivere.' [14] Fuit sine dubio, ut dicitis, vetus illa sapientia cum maxime nascens rudis non minus quam ceterae artes quarum in processu subtilitas crevit. Sed ne opus quidem adhuc erat remediis diligentibus. Nondum in tantum nequitia surrexerat nec tam late se sparserat: poterant vitiis simplicibus obstare remedia simplicia. Nunc necesse est tanto operosiora esse munimenta quanto vehementiora sunt quibus petimur.

[15] Medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum quibus sisteretur fluens sanguis, vulnera coirent; paulatim deinde in hanc pervenit tam multiplicem varietatem. Nec est mirum tunc illam minus negotii habuisse firmis adhuc solidisque corporibus et facili cibo nec per artem voluptatemque corrupto: qui postquam coepit non ad tollendam sed ad inritandam famem quaeri et inventae sunt mille conditurae quibus aviditas excitaretur, quae desiderantibus alimenta erant onera sunt plenis. [16] Inde pallor et nervorum vino madentium tremor et miserabilior ex cruditatibus quam ex fame macies; inde incerti labantium pedes et semper qualis in ipsa ebrietate titubatio; inde in totam cutem umor admissus distentusque venter dum male adsuescit plus capere quam poterat; inde suffusio luridae bilis et decolor vultus tabesque ~in se~ putrescentium et retorridi digiti articulis obrigescentibus nervorumque sine sensu iacentium torpor aut palpitatio [corporum] sine intermissione vibrantium. [17] Quid capitis vertigines dicam? quid oculorum auriumque tormenta et cerebri exaestuantis verminationes et omnia per quae exoneramur internis ulceribus adfecta? Innumerabilia praeterea febrium genera, aliarum impetu saevientium, aliarum tenui peste repentium, aliarum cum horrore et multa membrorum quassatione venientium? [18] Quid alios referam innumerabiles morbos, supplicia luxuriae? Immunes erant ab istis malis qui nondum se delicis solverant, qui sibi imperabant, sibi ministrabant. Corpora opere ac vero labore durabant, aut cursu defatigati aut venatu aut tellure versanda; excipiebat illos cibus qui nisi esurientibus placere non posset. Itaque nihil opus erat tam magna medicorum supellectile nec tot ferramentis atque puxidibus. Simplex erat ex causa simplici valetudo: multos morbos multa fericula fecerunt. [19]

Vide quantum rerum per unam gulam transiturarum permisceat luxuria, terrarum marisque vastatrix. Necesse est itaque inter se tam diversa dissideant et hausta male digerantur aliis alio nitentibus. Nec mirum quod inconstans variusque ex discordi cibo morbus est et illa ex contrariis naturae partibus in eundem conpulsa <ventrem> redundant. Inde tam novo aegrotamus genere quam vivimus.

[20] Maximus ille medicorum et huius scientiae conditor feminis nec capillos defluere dixit nec pedes laborare: atqui et capillis destituuntur et pedibus aegrae sunt. Non mutata feminarum natura sed victa est; nam cum virorum licentiam aequaverint, corporum quoque virilium incommoda aequarunt. [21] Non minus pervigilant, non minus potant, et oleo et mero viros provocant; aeque invitis ingesta visceribus per os reddunt et vinum omne vomitu remetiuntur; aeque nivem rodunt, solacium stomachi aestuantis. Libidine vero ne maribus quidem cedunt: pati natae (di illas deaeque male perdant!) adeo perversum commentae genus inpudicitiae viros ineunt. Quid ergo mirandum est maximum medicorum ac naturae peritissimum in mendacio prendi, cum tot feminae podagricae calvaeque sint? Beneficium sexus sui vitiis perdiderunt et, quia feminam exuerant, damnatae sunt morbis virilibus.

[22] Antiqui medici nesciebant dare cibum saepius et vino fulcire venas cadentis, nesciebant sanguinem mittere et diutinam aegrotationem balneo sudoribusque laxare, nesciebant crurum vinculo brachiorumque latentem vim et in medio sedentem ad extrema revocare. Non erat necesse circumspicere multa auxiliorum genera, cum essent periculorum paucissima. [23] Nunc vero quam longe processerunt mala valetudinis! Has usuras voluptatium pendimus ultra modum fasque concupitarum. Innumerabiles esse morbos non miraberis: cocos numera. Cessat omne studium et liberalia professi sine ulla frequentia desertis angulis praesident; in rhetorum ac philosophorum scholis solitudo est: at quam celebres culinae sunt, quanta circa nepotum focos <se> iuventus premit! [24] Transeo puerorum infelicium greges quos post transacta convivia aliae cubiculi contumeliae expectant; transeo agmina exoletorum per nationes coloresque discripta ut eadem omnibus levitas sit, eadem primae mensura lanuginis, eadem species capillorum, ne quis cui rectior est coma crispulis misceatur; transeo pistorum turbam, transeo ministratorum per quos signo dato ad inferendam cenam discurritur. Di boni, quantum hominum unus venter exercet! [25] Quid? tu illos boletos, voluptarium venenum, nihil occulti operis iudicas facere, etiam si praesentanei non fuerunt? Quid? tu illam aestivam nivem non putas callum iocineribus obducere? Quid? illa ostrea, inertissimam carnem caeno saginatam, nihil existimas limosae gravitatis inferre? Quid? illud sociorum garum, pretiosam malorum piscium saniem, non credis urere salsa tabe praecordia? Quid? illa purulenta et quae tantum non ex ipso igne in os transferuntur iudicas sine noxa in ipsis visceribus extingui? Quam foedi itaque pestilentesque ructus sunt, quantum fastidium sui exhalantibus crapulam veterem! scias putrescere sumpta, non concoqui. [26] Memini fuisse quondam in sermone nobilem patinam in quam quidquid apud lautos solet diem ducere properans in damnum suum popina congesserat: veneriae spondylique et ostrea eatenus circumcisa qua eduntur intervenientibus distinguebantur ~echini totam destructique~ sine ullis ossibus mulli constraverant. [27] Piget esse iam singula: coguntur in unum sapores. In cena fit quod fieri debebat in ventre: expecto iam ut manducata ponantur. Quantulo autem hoc minus est, testas excerpere atque ossa et dentium opera cocum fungi? 'Gravest luxuriari per singula: omnia semel et in eundem saporem versa ponantur. Quare ego ad unam rem manum porrigam? plura veniant simul, multorum ferculorum ornamenta coeant et cohaereant. [28] Sciant protinus hi qui iactationem ex istis peti et gloriam aiebant non ostendi ista sed conscientiae dari. Pariter sint quae disponi solent, uno iure perfusa; nihil intersit; ostrea, echini, spondyli, mulli perturbati concoctique ponantur.' Non esset confusior vomentium cibus. [29] Quomodo ista perplexa sunt, sic ex istis non singulares morbi

nascuntur sed inexplicabiles, diversi, multiformes, adversus quos et medicina armare se coepit multis generibus, multis observationibus.

Idem tibi de philosophia dico. Fuit aliquando simplicior inter minora peccantis et levi quoque cura remediabiles: adversus tantam morum eversionem omnia conanda sunt. Et utinam sic denique lues ista vincatur! [30] Non privatim solum sed publice furimus. Homicidia conpescimus et singulas caedes: quid bella et occisarum gentium gloriosum scelus? Non avaritia, non crudelitas modum novit. Et ista quamdiu furtim et a singulis fiunt minus noxia minusque monstrosa sunt: ex senatus consultis plebisque scitis saeva exercentur et publice iubentur vetata privatim. [31] Quae clam commissa capite luerent, tum quia paludati fecere laudamus. Non pudet homines, mitissimum genus, gaudere sanguine alterno et bella gerere gerendaque liberis tradere, cum inter se etiam mutis ac feris pax sit. [32] Adversus tam potentem explicitumque late furorem operosior philosophia facta est et tantum sibi virium sumpsit quantum iis adversus quae parabatur accesserat. Expeditum erat obiurgare indulgentis mero et petentis delicatiorem cibum, non erat animus ad frugalitatem magna vi reducendus a qua paullum discesserat:

[33]

nunc manibus rapidis opus est, nunc arte magistra.
Voluptas ex omni quaeritur. Nullum intra se manet vitium: in avaritiam luxuria praeceps est. Honesti oblivio invasit; nihil turpest cuius placet pretium. Homo, sacra res homini, iam per lusum ac iocum occiditur et quem erudiri ad inferenda accipiendaque vulnera nefas erat, is iam nudus inermisque producitur satisque spectaculi ex homine mors est. [34] In hac ergo morum perversitate desideratur solito vehementius aliquid quod mala inveterata discutiat: decretis agendum est ut revellatur penitus falsorum recepta persuasio. His si adiunxerimus praecepta, consolationes, adhortationes, poterunt valere: per se inefficaces sunt. [35] Si volumus habere obligatos et malis quibus iam tenentur avellere, discant quid malum, quid bonum sit, sciant omnia praeter virtutem mutare nomen, modo mala fieri, modo bona. Quemadmodum primum militiae vinculum est religio et signorum amor et deserendi nefas, tunc deinde facile cetera exiguntur mandanturque iusiurandum adactis, ita in iis quos velis ad beatam vitam perducere prima fundamenta iacienda sunt et insinuanda virtus. Huius quadam superstitione teneantur, hanc ament; cum hac vivere velint, sine hac nolint.

[36] ' Quid ergo? non quidam sine institutione subtili evaserunt probi magnosque profectus adsecuti sunt dum nudis tantum praeceptis obsequuntur?' Fateor, sed felix illis ingenium fuit et salutaria in transitu rapuit. Nam ut dii immortales nullam didicere virtutem cum omni editi et pars naturae eorum est bonos esse, ita quidam ex hominibus egregiam sortiti indolem in ea quae tradi solent perveniunt sine longo magisterio et honesta conplexi sunt cum primum audiere; unde ista tam rapacia virtutis ingenia vel ex se fertilia. At illis aut hebetibus et obtusis aut mala consuetudine obsessis diu robigo animorum effricanda est. [37] Ceterum, ut illos in bonum pronos citius educit ad summa, et hos inbecilliores adiuvabit malisque opinionibus extrahet qui illis philosophiae placita tradiderit; quae quam sint necessaria sic licet videas. Quaedam insident nobis quae nos ad alia pigros, ad alia temerarios faciunt; nec haec audacia reprimi potest nec illa inertia suscitari nisi causae eorum eximuntur, falsa admiratio et falsa formido. Haec nos quamdiu possident, dicas licet ' hoc patri praestare debes, hoc liberis, hoc amicis, hoc hospitibus' temptantem avaritia retinebit. Sciet pro patria pugnandum esse, dissuadebit timor; sciet pro amicis desudandum esse ad extremum usque sudorem, sed deliciae vetabunt; sciet in uxore gravissimum esse genus iniuriae paelicem, sed

illum libido in contraria inpinget. [38] Nihil ergo proderit dare praecepta nisi prius amoveris obstatura praeceptis, non magis quam proderit arma in conspectu posuisse propiusque admovisse nisi usurae manus expediuntur. Ut ad praecepta quae damus possit animus ire, solvendus est. [39] Putemus aliquem facere quod oportet: non faciet adsidue, non faciet aequaliter; nesciet enim quare faciat. Aliqua vel casu vel exercitatione exibunt recta, sed non erit in manu regula ad quam exigantur, cui credat recta esse quae fecit. Non promittet se talem in perpetuum qui bonus casu est.

[40] Deinde praestabunt tibi fortasse praecepta ut quod oportet faciat, non praestabunt ut quemadmodum oportet; si hoc non praestant, ad virtutem non perducunt. Faciet quod oportet monitus, concedo; sed id parum est, quoniam quidem non in facto laus est sed in eo quemadmodum fiat. [41] Quid est cena sumptuosa flagitiosius et equestrem censum consumente? quid tam dignum censoria nota, si quis, ut isti ganeones loquuntur, sibi hoc et genio suo praestet? et deciens tamen sestertio aditiales cenae frugalissimis viris constiterunt. Eadem res, si gulae datur, turpis est, si honori, reprensionem effugit; non enim luxuria sed inpensa sollemnis est. [42] Mullum ingentis formae -- quare autem non pondus adicio et aliquorum gulam inrito? quattuor pondo et selibram fuisse aiebant -- Tiberius Caesar missum sibi cum in macellum deferri et venire iussisset, 'amici,' inquit ' omnia me fallunt nisi istum mullum aut Apicius emerit aut P. Octavius' .Ultra spem illi coniectura processit: liciti sunt, vicit Octavius et ingentem consecutus est inter suos gloriam, cum quinque sestertiis emisset piscem quem Caesar vendiderat, ne Apicius quidem emerat. Numerare tantum Octavio fuit turpe, non illi qui emerat ut Tiberio mitteret, quamquam illum quoque reprenderim: admiratus est rem qua putavit Caesarem dignum. Amico aliquis aegro adsidet: probamus. [43] At hoc hereditatis causa facit: vultur est, cadaver expectat. Eadem aut turpia sunt aut honesta: refert quare aut quemadmodum fiant. Omnia autem honeste fient si honesto nos addixerimus idque unum in rebus humanis bonum iudicarimus quaeque ex eo sunt; cetera in diem bona sunt. [44] Ergo infigi debet persuasio ad totam pertinens vitam: hoc est quod decretum voco. Qualis haec persuasio fuerit, talia erunt quae agentur, quae cogitabuntur; qualia autem haec fuerint, talis vita erit. In particulas suasisse totum ordinanti parum est. [45] M. Brutus in eo libro quem peri kathekontos inscripsit dat multa praecepta et parentibus et liberis et fratribus: haec nemo faciet quemadmodum debet nisi habuerit quo referat. Proponamus oportet finem summi boni ad quem nitamur, ad quem omne factum nostrum dictumque respiciat; veluti navigantibus ad aliquod sidus derigendus est cursus. [46] Vita sine proposito vaga est; quod si utique proponendum est, incipiunt necessaria esse decreta. Illud, ut puto, concedes, nihil esse turpius dubio et incerto ac timide pedem referente. Hoc in omnibus rebus accidet nobis nisi eximuntur quae reprendunt animos et detinent et ire conarique totos vetant.

[47] Quomodo sint dii colendi solet praecipi. Accendere aliquem lucernas sabbatis prohibeamus, quoniam nec lumine dii egent et ne homines quidem delectantur fuligine. Vetemus salutationibus matutinis fungi et foribus adsidere templorum: humana ambitio istis officiis capitur, deum colit qui novit. Vetemus lintea et strigiles Iovi ferre et speculum tenere Iunoni: non quaerit ministros deus. Quidni? ipse humano generi ministrat, ubique et omnibus praesto est. [48] Audiat licet quem modum servare in sacrificiis debeat, quam procul resilire a molestis superstitionibus, numquam satis profectum erit nisi qualem debet deum mente conceperit, omnia habentem, omnia tribuentem, beneficum gratis. [49] Quae causa est dis bene faciendi? natura. Errat si quis illos putat nocere nolle: non possunt. Nec accipere iniuriam queunt nec facere; laedere etenim laedique coniunctum est. Summa illa ac pulcherrima omnium natura quos periculo exemit ne periculosos quidem fecit. [50] Primus est deorum cultus deos credere; deinde reddere illis maiestatem suam, reddere bonitatem sine qua nulla maiestas est; scire illos esse qui praesident mundo, qui universa vi sua

temperant, qui humani generis tutelam gerunt interdum incuriosi singulorum. Hi nec dant malum nec habent; ceterum castigant quosdam et coercent et inrogant poenas et aliquando specie boni puniunt. Vis deos propitiare? bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitatus est.

[51] Ecce altera quaestio, quomodo hominibus sit utendum. Quid agimus? quae damus praecepta? Ut parcamus sanguini humano? quantulum est ei non nocere cui debeas prodesse! Magna scilicet laus est si homo mansuetus homini est. Praecipiemus ut naufrago manum porrigat, erranti viam monstret, cum esuriente panem suum dividat? Quare omnia quae praestanda ac vitanda sunt dicam? cum possim breviter hanc illi formulam humani offici tradere: [52] omne hoc quod vides, quo divina atque humana conclusa sunt, unum est; membra sumus corporis magni. Natura nos cognatos edidit, cum ex isdem et in eadem gigneret; haec nobis amorem indidit mutuum et sociabiles fecit. Illa aequum iustumque composuit; ex illius constitutione miserius est nocere quam laedi; ex illius imperio paratae sint iuvandis manus. [53] Ille versus et in pectore et in ore sit:

homo sum, humani nihil a me alienum puto.
Habeamus in commune: <in commune> nati sumus. Societas nostra lapidum fornicationi simillima est, quae, casura nisi in vicem obstarent, hoc ipso sustinetur.

[54] Post deos hominesque dispiciamus quomodo rebus sit utendum. In supervacuum praecepta iactabimus nisi illud praecesserit, qualem de quacumque re habere debeamus opinionem, de paupertate, de divitiis, de gloria, de ignominia, de patria, de exilio. Aestimemus singula fama remota et quaeramus quid sint, non quid vocentur.

[55] Ad virtutes transeamus. Praecipiet aliquis ut prudentiam magni aestimemus, ut fortitudinem conplectamur, iustitiam, si fieri potest, propius etiam quam ceteras nobis adplicemus; sed nil aget si ignoramus quid sit virtus, una sit an plures, separatae an innexae, an qui unam habet et ceteras habeat, quo inter se differant. [56] Non est necesse fabro de fabrica quaerere quod eius initium, quis usus sit, non magis quam pantomimo de arte saltandi: omnes istae artes se sciunt, nihil deest; non enim ad totam pertinent vitam. Virtus et aliorum scientia est et sui; discendum de ipsa est ut ipsa discatur. [57] Actio recta non erit nisi recta fuerit voluntas; ab hac enim est actio. Rursus voluntas non erit recta nisi habitus animi rectus fuerit; ab hoc enim est voluntas. Habitus porro animi non erit in optimo nisi totius vitae leges perceperit et quid de quoque iudicandum sit exegerit, nisi res ad verum redegerit. Non contingit tranquillitas nisi inmutabile certumque iudicium adeptis: ceteri decidunt subinde et reponuntur et inter missa adpetitaque alternis fluctuantur. [58] Causa his quae iactationis est? quod nihil liquet incertissimo regimine utentibus, fama. Si vis eadem semper velle, vera oportet velis. Ad verum sine decretis non pervenitur: continent vitam. Bona et mala, honesta et turpia, iusta et iniusta, pia et impia, virtutes ususque virtutum, rerum commodarum possessio, existimatio ac dignitas, valetudo, vires, forma, sagacitas sensuum -- haec omnia aestimatorem desiderant. Scire liceat quanti quidque in censum deferendum sit. [59] Falleris enim et pluris quaedam quam sunt putas, adeoque falleris ut quae maxima inter nos habentur -- divitiae, gratia, potentia -- sestertio nummo aestimanda sint. Hoc nescies nisi constitutionem ipsam qua ista inter se aestimantur inspexeris. Quemadmodum folia per se virere non possunt, ramum desiderant cui inhaereant, ex quo trahant sucum, sic ista praecepta, si sola sunt, marcent; infigi volunt sectae.

[60] Praeterea non intellegunt hi qui decreta tollunt eo ipso confirmari illa quo tolluntur. Quid enim dicunt? praeceptis vitam satis explicari, supervacua esse decreta sapientiae [id est dogmata]. Atqui

hoc ipsum quod dicunt decretum est tam mehercules quam si nunc ego dicerem recedendum a praeceptis velut supervacuis, utendum esse decretis, in haec sola studium conferendum; hoc ipso quo negarem curanda esse praecepta praeciperem. [61] Quaedam admonitionem in philosophia desiderant, quaedam probationem et quidem multam, quia involuta sunt vixque summa diligentia ac summa subtilitate aperiuntur. Si probationes <necessariae sunt>, necessaria sunt et decreta quae veritatem argumentis colligunt. Quaedam aperta sunt, quaedam obscura: aperta quae sensu conprehenduntur, quae memoria; obscura quae extra haec sunt. Ratio autem non impletur manifestis: maior eius pars pulchriorque in occultis est. Occulta probationem exigunt, probatio non sine decretis est; necessaria ergo decreta sunt. [62] Quae res communem sensum facit, eadem perfectum, certa rerum persuasio; sine qua si omnia in animo natant, necessaria sunt decreta quae dant animis inflexibile iudicium. [63] Denique cum monemus aliquem ut amicum eodem habeat loco quo se, ut ex inimico cogitet fieri posse amicum, in illo amorem incitet, in hoc odium moderetur, adicimus ' iustumest, honestum' .Iustum autem honestumque decretorum nostrorum continet ratio; ergo haec necessaria est, sine qua nec illa sunt. [64] Sed utrumque iungamus; namque et sine radice inutiles rami sunt et ipsae radices iis quae genuere adiuvantur. Quantum utilitatis manus habeant nescire nulli licet, aperte iuvant: cor illud, quo manus vivunt, ex quo impetum sumunt, quo moventur, latet. Idem dicere de praeceptis possum: aperta sunt, decreta vero sapientiae in abdito. Sicut sanctiora sacrorum tantum initiati sciunt, ita in philosophia arcana illa admissis receptisque in sacra ostenduntur; at praecepta et alia eiusmodi profanis quoque nota sunt.

[65] Posidonius non tantum praeceptionem (nihil enim nos hoc verbo uti prohibet) sed etiam suasionem et consolationem et exhortationem necessariam iudicat; his adicit causarum inquisitionem, aetiologian quam quare nos dicere non audeamus, cum grammatici, custodes Latini sermonis, suo iure ita appellent, non video. Ait utilem futuram et descriptionem cuiusque virtutis; hanc Posidonius ' thologian' vocat, quidam 'characterismon' appellant, signa cuiusque virtutis ac vitii et notas reddentem, quibus inter se similia discriminentur. [66] Haec res eandem vim habet quam praecipere; nam qui praecipit dicit ' ial facies si voles temperans esse' ,qui describit ait ' emperans est qui illa facit, qui illis abstinet'. Quaeris quid intersit? alter praecepta virtutis dat, alter exemplar. Descriptiones has et, ut publicanorum utar verbo, iconismos ex usu esse confiteor: proponamus laudanda, invenietur imitator. [67] Putas utile dari tibi argumenta per quae intellegas nobilem equum, ne fallaris empturus, ne operam perdas in ignavo? Quanto hoc utilius est excellentis animi notas nosse, quas ex alio in se transferre permittitur.

[68]

Continuo pecoris generosi pullus in arvis
altius ingreditur et mollia crura reponit;
primus et ire viam et fluvios temptare minantis
audet et ignoto sese committere ponti,
nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix
argutumque caput, brevis alvus obesaque terga,
luxuriatque toris animosum pectus . . .
. . . Tum, si qua sonum procul arma dederunt,
stare loco nescit, micat auribus et tremit artus,
conlectumque premens volvit sub naribus ignem.

[69] Dum aliud agit, Vergilius noster descripsit virum fortem: ego certe non aliam imaginem magno viro dederim. Si mihi M. Cato exprimendus <sit> inter fragores bellorum civilium inpavidus et

primus incessens admotos iam exercitus Alpibus civilique se bello ferens obvium, non alium illi adsignaverim vultum, non alium habitum. [70] Altius certe nemo ingredi potuit quam qui simul contra Caesarem Pompeiumque se sustulit et aliis Caesareanas opes, aliis Pompeianas [tibi] foventibus utrumque provocavit ostenditque aliquas esse et rei publicae partes. Nam parum est in Catone dicere 'nec vanos horret strepitus' Quidni? cum veros vicinosque non horreat, cum contra decem legiones et Gallica auxilia et mixta barbarica arma civilibus vocem liberam mittat et rem publicam hortetur ne pro libertate decidat, sed omnia experiatur, honestius in servitutem casura quam itura. [71] Quantum in illo vigoris ac spiritus, quantum in publica trepidatione fiduciaest! Scit se unum esse de cuius statu non agatur; non enim quaeri an liber Cato, sed an inter liberos sit: inde periculorum gladiorumque contemptus. Libet admirantem invictam constantiam viri inter publicas ruinas non labantis dicere ' luxuriatque toris animosum pectus'.

[72] Proderit non tantum quales esse soleant boni viri dicere formamque eorum et liniamenta deducere sed quales fuerint narrare et exponere, Catonis illud ultimum ac fortissimum vulnus per quod libertas emisit animam, Laeli sapientiam et cum suo Scipione concordiam, alterius Catonis domi forisque egregia facta, Tuberonis ligneos lectos, cum in publicum sterneret, haedinasque pro stragulis pelles et ante ipsius Iovis cellam adposita conviviis vasa fictilia. Quid aliud paupertatem in Capitolio consecrare? Ut nullum aliud factum eius habeam quo illum Catonibus inseram, hoc parum credimus? censura fuit illa, non cena. [73] O quam ignorant homines cupidi gloriae quid illa sit aut quemadmodum petenda! Illo die populus Romanus multorum supellectilem spectavit, unius miratus est. Omnium illorum aurum argentumque fractum est et [in] milliens conflatum, at omnibus saeculis Tuberonis fictilia durabunt. Vale.

Liber XVI

XCVI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Tamen tu indignaris aliquid aut quereris et non intellegis nihil esse in istis mali nisi hoc unum quod indignaris et quereris? Si me interrogas, nihil puto viro miserum nisi aliquid esse in rerum natura quod putet miserum. Non feram me quo die aliquid ferre non potero. Male valeo: pars fati est. Familia decubuit, fenus offendit, domus crepuit, damna, vulnera, labores, metus incucurrerunt: solet fieri. Hoc parum est: debuit fieri. [2] Decernuntur ista, non accidunt. Si quid credis mihi, intimos adfectus meos tibi cum maxime detego: in omnibus quae adversa videntur et dura sic formatus sum: non pareo deo sed adsentior; ex animo illum, non quia necesse est, sequor. Nihil umquam mihi incidet quod tristis excipiam, quod malo vultu; nullum tributum invitus conferam. Omnia autem ad quae gemimus, quae expavescimus, tributa vitae sunt: horum, mi Lucili, nec speraveris immunitatem nec petieris. [3] Vesicae te dolor inquietavit, epistulae venerunt parum dulces, detrimenta continua -- propius accedam, de capite timuisti. Quid, tu nesciebas haec te optare cum optares senectutem? Omnia ista in longa vita sunt, quomodo in longa via et pulvis et lutum et pluvia. [4] 'Sed volebam vivere, carere tamen incommodis omnibus.' Tam effeminata vox virum dedecet. Videris quemadmodum hoc votum meum excipias; ego illud magno animo, non tantum bono facio: neque di neque deae faciant ut te fortuna in delicis habeat. [5] Ipse te interroga, si quis potestatem tibi deus faciat, utrum velis vivere in macello an in castris. Atqui vivere, Lucili, militare est. Itaque hi qui iactantur et per operosa atque ardua sursum ac deorsum eunt et expeditiones periculosissimas obeunt fortes viri sunt primoresque castrorum; isti quos putida quies aliis laborantibus molliter habet turturillae sunt, tuti contumeliae causa. Vale.

XCVII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Erras, mi Lucili, si existimas nostri saeculi esse vitium luxuriam et neglegentiam boni moris et alia quae obiecit suis quisque temporibus: hominum sunt ista, non temporum. Nulla aetas vacavit a culpa; et si aestimare licentiam cuiusque saeculi incipias, pudet dicere, numquam apertius quam coram Catone peccatum est. [2] Credat aliquis pecuniam esse versatam in eo iudicio in quo reus erat P. Clodius ob id adulterium quod cum Caesaris uxore in operto commiserat, violatis religionibus eius sacrificii quod ' pro populo' fieri dicitur, sic summotis extra consaeptum omnibus viris ut picturae quoque masculorum animalium contegantur? Atqui dati iudicibus nummi sunt et, quod hac etiamnunc pactione turpius est, stupra insuper matronarum et adulescentulorum nobilium stilari loco exacta sunt. [3] Minus crimine quam absolutione peccatum est: adulterii reus adulteria divisit nec ante fuit de salute securus quam similes sui iudices suos reddidit. Haec in eo iudicio facta sunt in quo, si nihil aliud, Cato testimonium dixerat. Ipsa ponam verba Ciceronis, quia res fidem excedit. [Ciceronis epistvlarum ad Atticvm liber primvs] [4] ' Acersivit ad se, promisit, intercessit, dedit. Iam vero (o di boni, rem perditam!) etiam noctes certarum mulierum atque adulescentulorum nobilium introductiones nonnullis iudicibus pro mercedis cumulo fuerunt.' [5] Non vacat de pretio queri, plus in accessionibus fuit. ' Visseveri illius uxorem? dabo illam. Vis divitis huius? tibi praestabo concubitum. Adulterium nisi feceris, damna. Illa formonsa quam desideras veniet. Illius tibi noctem promitto nec differo; intra comperendinationem fides promissi mei extabit.' Plus est

distribuere adulteria quam facere; hoc vero matribus familiae denuntiare est. [6] Hi iudices Clodiani a senatu petierant praesidium, quod non erat nisi damnaturis necessarium, et inpetraverant; itaque eleganter illis Catulus absoluto reo 'quid vos' inquit ' praesidium a nobis petebatis? an ne nummi vobis eriperentur?' Inter hos tamen iocos inpune tulit ante iudicium adulter, in iudicio leno, qui damnationem peius effugit quam meruit. [7] Quicquam fuisse corruptius illis moribus credis quibus libido non sacris inhiberi, non iudicis poterat, quibus in ea ipsa quaestione quae extra ordinem senatusconsulto exercebatur plus quam quaerebatur admissum est? Quaerebatur an post adulterium aliquis posset tutus esse: apparuit sine adulterio tutum esse non posse.

[8] Hoc inter Pompeium et Caesarem, inter Ciceronem Catonemque commissum est, Catonem inquam illum quo sedente populus negatur permisisse sibi postulare Florales iocos nudandarum meretricum, si credis spectasse tunc severius homines quam iudicasse. Et fient et facta sunt ista, et licentia urbium aliquando disciplina metuque, numquam sponte considet. [9] Non est itaque quod credas nos plurimum libidini permisisse, legibus minimum; longe enim frugalior haec iuventus est quam illa, cum reus adulterium apud iudices negaret, iudices apud reum confiterentur, cum stuprum committeretur rei iudicandae causa, cum Clodius, isdem vitiis gratiosus quibus nocens, conciliaturas exerceret in ipsa causae dictione. Credat hoc quisquam? qui damnabatur uno adulterio absolutus est multis.

[10] Omne tempus Clodios, non omne Catones feret. Ad deteriora faciles sumus, quia nec dux potest nec comes deesse, et res ipsa etiam sine duce, sine comite procedit. Non pronum est tantum ad vitia sed praeceps, et, quod plerosque inemendabiles facit, omnium aliarum artium peccata artificibus pudori sunt offenduntque deerrantem, vitae peccata delectant. [11] Non gaudet navigio gubernator everso, non gaudet aegro medicus elato, non gaudet orator si patroni culpa reus cecidit, at contra omnibus crimen suum voluptati est: laetatur ille adulterio in quod inritatus est ipsa difficultate; laetatur ille circumscriptione furtoque, nec ante illi culpa quam culpae fortuna displicuit. Id prava consuetudine evenit. [12] Alioquin, ut scias subesse animis etiam in pessima abductis boni sensum nec ignorari turpe sed neglegi, omnes peccata dissimulant et, quamvis feliciter cesserint, fructu illorum utuntur, ipsa subducunt. At bona conscientia prodire vult et conspici: ipsas nequitia tenebras timet. [13] Eleganter itaque ab Epicuro dictum puto: ' potest nocenti contingere ut lateat, latendi fides non potest', aut si hoc modo melius hunc explicari posse iudicas sensum: 'ideo non prodest latere peccantibus quia latendi etiam si felicitatem habent, fiduciam non habent' Ita est, tuta scelera esse possunt, <secura esse non possunt>. [14] Hoc ego repugnare sectae nostrae si sic expediatur non iudico. Quare? quia prima illa et maxima peccantium est poena peccasse, nec ullum scelus, licet illud fortuna exornet muneribus suis, licet tueatur ac vindicet, inpunitum est, quoniam sceleris in scelere supplicium est. Sed nihilominus et hae illam secundae poenae premunt ac sequuntur, timere semper et expavescere et securitati diffidere. Quare ego hoc supplicio nequitiam liberem? quare non semper illam in suspenso relinquam? [15] Illic dissentiamus cum Epicuro ubi dicit nihil iustum esse natura et crimina vitanda esse quia vitari metus non posse: hic consentiamus, mala facinora conscientia flagellari et plurimum illi tormentorum esse eo quod perpetua illam sollicitudo urget ac verberat, quod sponsoribus securitatis suae non potest credere. Hoc enim ipsum argumentum est, Epicure, natura nos a scelere abhorrere, quod nulli non etiam inter tuta timor est. [16] Multos fortuna liberat poena, metu neminem. Quare nisi quia infixa nobis eius rei aversatio est quam natura damnavit? Ideo numquam fides latendi fit etiam latentibus quia coarguit illos conscientia et ipsos sibi ostendit. Proprium autem est nocentium trepidare. Male de nobis actum erat, quod multa scelera legem et vindicem effugiunt et scripta supplicia, nisi illa naturalia et gravia de praesentibus solverent et in locum patientiae timor cederet. Vale.

XCVIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Numquam credideris felicem quemquam ex felicitate suspensum. Fragilibus innititur qui adventicio laetus est: exibit gaudium quod intravit. At illud ex se ortum fidele firmumque est et crescit et ad extremum usque prosequitur: cetera quorum admiratio est vulgo in diem bona sunt. ' Quid ergo? non usui ac voluptati esse possunt?' Quis negat? sed ita si illa ex nobis pendent, non ex illis nos. [2] Omnia quae fortuna intuetur ita fructifera ac iucunda fiunt si qui habet illa se quoque habet nec in rerum suarum potestate est. Errant enim, Lucili, qui aut boni aliquid nobis aut mali iudicant tribuere fortunam: materiam dat bonorum ac malorum et initia rerum apud nos in malum bonumve exiturarum. Valentior enim omni fortuna animus est et in utramque partem ipse res suas ducit beataeque ac miserae vitae sibi causa est. [3] Malus omnia in malum vertit, etiam quae cum specie optimi venerant: rectus atque integer corrigit prava fortunae et dura atque aspera ferendi scientia mollit, idemque et secunda grate excipit modesteque et adversa constanter ac fortiter. Qui licet prudens sit, licet exacto faciat cuncta iudicio, licet nihil supra vires suas temptet, non continget illi bonum illud integrum et extra minas positum nisi certus adversus incerta est. [4] Sive alios observare volueris (liberius enim inter aliena iudicium est) sive te ipsum favore seposito, et senties hoc et confiteberis, nihil ex his optabilibus et caris utile esse nisi te contra levitatem casus rerumque casum sequentium instruxeris, nisi illud frequenter et sine querella inter singula damna dixeris:

dis aliter visum est.

[5] Immo mehercules, ut carmen fortius ac iustius petam quo animum tuum magis fulcias, hoc dicito quotiens aliquid aliter quam cogitabas evenerit: ' di melius' Sic composito nihil accidet. Sic autem componetur si quid humanarum rerum varietas possit cogitaverit antequam senserit, si et liberos et coniugem et patrimonium sic habuerit tamquam non utique semper habiturus et tamquam non futurus ob hoc miserior si habere desierit. [6] Calamitosus est animus futuri anxius et ante miserias miser, qui sollicitus est ut ea quibus delectatur ad extremum usque permaneant; nullo enim tempore conquiescet et expectatione venturi praesentia, quibus frui poterat, amittet. In aequo est autem amissae rei <dolor> et timor amittendae. [7] Nec ideo praecipio tibi neglegentiam. Tu vero metuenda declina; quidquid consilio prospici potest prospice; quodcumque laesurum est multo ante quam accidat speculare et averte. In hoc ipsum tibi plurimum conferet fiducia et ad tolerandum omne obfirmata mens. Potest fortunam cavere qui potest ferre; certe in tranquillo non tumultuatur. Nihil est nec miserius nec stultius quam praetimere: quae ista dementia est malum suum antecedere? [8] Denique, ut breviter includam quod sentio et istos satagios ac sibi molestos describam tibi, tam intemperantes in ipsis miseriis sunt quam ante illas. Plus dolet quam necesse est qui ante dolet quam necesse est; eadem enim infirmitate dolorem non aestimat qua non expectat; eadem intemperantia fingit sibi perpetuam felicitatem suam, fingit crescere debere quaecumque contigerunt, non tantum durare, et oblitus huius petauri quo humana iactantur sibi uni fortuitorum constantiam spondet. [9] Egregie itaque videtur mihi Metrodorus dixisse in ea epistula qua sororem amisso optimae indolis filio adloquitur: ' mortale est omne mortalium bonum' De his loquitur bonis ad quae concurritur; nam illud verum bonum non moritur, certum est sempiternumque, sapientia et virtus; hoc unum contingit inmortale mortalibus. [10] Ceterum tam inprobi sunt tamque obliti quo eant, quo illos singuli dies trudant, ut mirentur aliquid ipsos amittere, amissuri uno die omnia. Quidquid est cui dominus inscriberis apud te est, tuum non est; nihil firmum infirmo, nihil fragili aeternum et invictum est. Tam necesse est perire quam perdere et hoc ipsum, si intellegimus, solacium est. Aequo animo perde: pereundum est.

[11] Quid ergo adversus has amissiones auxili invenimus? hoc, ut memoria teneamus amissa nec cum ipsis fructum excidere patiamur quem ex illis percepimus. Habere eripitur, habuisse numquam. Peringratus est qui, cum amisit, pro accepto nihil debet. Rem nobis eripit casus, usum fructumque apud nos relinquit, quem nos iniquitate desiderii perdidimus. [12] Dic tibi ex istis quae terribilia videntur nihil est invictum'. Singula vicere iam multi, ignem Mucius, crucem Regulus, venenum Socrates, exilium Rutilius, mortem ferro adactam Cato: et nos vincamus aliquid. [13] Rursus ista quae ut speciosa et felicia trahunt vulgum a multis et saepe contempta sunt. Fabricius divitias imperator reiecit, censor notavit; Tubero paupertatem et se dignam et Capitolio iudicavit, cum fictilibus in publica cena usus ostendit debere iis hominem esse contentum quibus di etiamnunc uterentur. Honores reppulit pater Sextius, qui ita natus ut rem publicam deberet capessere, latum clavum divo Iulio dante non recepit; intellegebat enim quod dari posset et eripi posse. Nos quoque aliquid et ipsi faciamus animose; simus inter exempla. [14] Quare defecimus? quare desperamus? Quidquid fieri potuit potest, nos modo purgemus animum sequamurque naturam, a qua aberranti cupiendum timendumque est et fortuitis serviendum. Licet reverti in viam, licet in integrum restitui: restituamur, ut possimus dolores quocumque modo corpus invaserint perferre et fortunae dicere 'cum viro tibi negotium est: quaere quem vincas'.

[15] * * * His sermonibus et his similibus lenitur illa vis ulceris, quam opto mehercules mitigari et aut sanari aut stare et cum ipso senescere. Sed securus de illo sum: de nostro damno agitur, quibus senex egregius eripitur. Nam ipse vitae plenus est, cui adici nihil desiderat sua causa sed eorum quibus utilis est. [16] Liberaliter facit quod vivit. Alius iam hos cruciatus finisset: hic tam turpe putat mortem fugere quam ad mortem confugere. ' Quidergo? non si suadebit res exibit?' Quidni exeat, si nemo iam uti eo poterit, si nihil aliud quam dolori operam dabit? [17] Hoc est, mi Lucili, philosophiam in opere discere et ad verum exerceri, videre quid homo prudens animi habeat contra mortem, contra dolorem, cum illa accedat, hic premat; quid faciendum sit a faciente discendum est. [18] Adhuc argumentis actum est an posset aliqui dolori resistere, an mors magnos quoque animos admota summittere. Quid opus est verbis? in rem praesentem eamus: nec mors illum contra dolorem facit fortiorem nec dolor contra mortem. Contra utrumque sibi fidit nec spe mortis patienter dolet nec taedio doloris libenter moritur: hunc fert, illam expectat. Vale.

XCIX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Epistulam quam scripsi Marullo cum filium parvulum amisisset et diceretur molliter ferre misi tibi, in qua non sum solitum morem secutus nec putavi leniter illum debere tractari, cum obiurgatione esset quam solacio dignior. Adflicto enim et magnum vulnus male ferenti paulisper cedendum est; exsatiet se aut certe primum impetum effundat: [2] hi qui sibi lugere sumpserunt protinus castigentur et discant quasdam etiam lacrimarum ineptias esse.

' Solacia expectas? convicia accipe. Tam molliter tu fers mortem filii? quid faceres si amicum perdidisses? Decessit filius incertae spei, parvulus; pusillum temporis perit. [3] Causas doloris conquirimus et de fortuna etiam inique queri volumus, quasi non sit iustas querendi causas praebitura: at mehercules satis mihi iam videbaris animi habere etiam adversus solida mala, nedum ad istas umbras malorum quibus ingemescunt homines moris causa. Quod damnorum omnium maximum est, si amicum perdidisses, danda opera erat ut magis gauderes quod habueras quam maereres quod amiseras. [4] Sed plerique non conputant quanta perceperint, quantum gavisi sint.

Hoc habet inter reliqua mali dolor iste: non supervacuus tantum sed ingratus est. Ergo quod habuisti talem amicum, perit opera? Tot annis, tanta coniunctione vitae, tam familiari studiorum societate nil actum est? Cum amico effers amicitiam? Et quid doles amisisse, si habuisse non prodest? Mihi crede, magna pars ex iis quos amavimus, licet ipsos casus abstulerit, apud nos manet; nostrum est quod praeterit tempus nec quicquam est loco tutiore quam quod fuit. [5] Ingrati adversus percepta spe futuri sumus, quasi non quod futurum est, si modo successerit nobis, cito in praeterita transiturum sit. Anguste fructus rerum determinat qui tantum praesentibus laetus est: et futura et praeterita delectant, haec expectatione, illa memoria, sed alterum pendet et non fieri potest, alterum non potest non fuisse. Quis ergo furor est certissimo excidere? Adquiescamus iis quae iam hausimus, si modo non perforato animo hauriebamus et transmittente quidquid acceperat.

[6] ' nInumerabilia sunt exempla eorum qui liberos iuvenes sine lacrimis extulerint, qui in senatum aut in aliquod publicum officium a rogo redierint et statim aliud egerint. Nec inmerito; nam primum supervacuum est dolere si nihil dolendo proficias; deinde iniquum est queri de eo quod uni accidit, omnibus restat; deinde desiderii stulta conquestio est, ubi minimum interest inter amissum et desiderantem. Eo itaque aequiore animo esse debemus quod quos amisimus sequimur. [7] Respice celeritatem rapidissimi temporis, cogita brevitatem huius spatii per quod citatissimi currimus, observa hunc comitatum generis humani eodem tendentis, minimis intervallis distinctum etiam ubi maxima videntur: quem putas perisse praemissus est. Quid autem dementius quam, cum idem tibi iter emetiendum sit, flere eum qui antecessit? [8] Flet aliquis factum quod non ignoravit futurum? Aut si mortem in homine non cogitavit, sibi inposuit. Flet aliquis factum quod aiebat non posse non fieri? quisquis aliquem queritur mortuum esse, queritur hominem fuisse. Omnis eadem condicio devinxit: cui nasci contigit mori restat. [9] Intervallis distinguimur, exitu aequamur. Hoc quod inter primum diem et ultimum iacet varium incertumque est: si molestias aestimes, etiam puero longum, si velocitatem, etiam seni angustum. Nihil non lubricum et fallax et omni tempestate mobilius; iactantur cuncta et in contrarium transeunt iubente fortuna, et in tanta volutatione rerum humanarum nihil cuiquam nisi mors certum est; tamen de eo queruntur omnes in quo uno nemo decipitur.

[10] '"Sed puer decessit." Nondum dico melius agi cum eo qui <cito> vita defungitur: ad eum transeamus qui consenuit: quantulo vincit infantem! Propone temporis profundi vastitatem et universum conplectere, deinde hoc quod aetatem vocamus humanam compara immenso: videbis quam exiguum sit quod optamus, quod extendimus. [11] Ex hoc quantum lacrimae, quantum sollicitudines occupant? quantum mors antequam veniat optata, quantum valetudo, quantum timor? quantum tenent aut rudes aut inutiles anni? dimidium ex hoc edormitur. Adice labores, luctus, pericula, et intelleges etiam in longissima vita minimum esse quod vivitur. [12] Sed quis tibi concedit non melius se habere eum cui cito reverti licet, cui ante lassitudinem peractum est iter? Vita nec bonum nec malum est: boni ac mali locus est. Ita nihil ille perdidit nisi aleam in damnum certiorem. Potuit evadere modestus et prudens, potuit sub cura tua in meliora formari, sed, quod iustius timetur, potuit fieri pluribus similis. [13] Aspice illos iuvenes quos ex nobilissimis domibus in harenam luxuria proiecit; aspice illos qui suam alienamque libidinem exercent mutuo inpudici, quorum nullus sine ebrietate, nullus sine aliquo insigni flagitio dies exit: plus timeri quam sperari potuisse manifestum erit. Non debes itaque causas doloris accersere nec levia incommoda indignando cumulare. [14] Non hortor ut nitaris et surgas; non tam male de te iudico ut tibi adversus hoc totam putem virtutem advocandam. Non est dolor iste sed morsus: tu illum dolorem facis. Sine dubio multum philosophia profecit, si puerum nutrici adhuc quam patri notiorem animo forti desideras.

[15] ' Quid nunc ego duritiam suadeo et in funere ipso rigere vultum volo et animum ne contrahi quidem patior? Minime. Inhumanitas est ista, non virtus, funera suorum isdem oculis quibus ipsos videre nec commoveri ad primam familiarium divulsionem. Puta autem me vetare: quaedam sunt sui iuris; excidunt etiam retinentibus lacrimae et animum profusae levant. [16] Quid ergo est? permittamus illis cadere, non imperemus; fluat quantum adfectus eiecerit, non quantum poscet imitatio. Nihil vero maerori adiciamus nec illum ad alienum augeamus exemplum. Plus ostentatio doloris exigit quam dolor: quotus quisque sibi tristis est? Clarius cum audiuntur gemunt, et taciti quietique dum secretum est, cum aliquos videre, in fletus novos excitantur; tunc capiti suo manus ingerunt (quod potuerant facere nullo prohibente liberius), tunc mortem comprecantur sibi, tunc lectulo devolvuntur: sine spectatore cessat dolor. [17] Sequitur nos, ut in aliis rebus, ita in hac quoque hoc vitium, ad plurium exempla componi nec quid oporteat sed quid soleat aspicere. A natura discedimus, populo nos damus nullius rei bono auctori et in hac re sicut in his omnibus inconstantissimo. Videt aliquem fortem in luctu suo, impium vocat et efferatum; videt aliquem conlabentem et corpori adfusum, effeminatum ait et enervem. [18] Omnia itaque ad rationem revocanda sunt. Stultius vero nihil est quam famam captare tristitiae et lacrimas adprobare, quas iudico sapienti viro alias permissas cadere, alias vi sua latas. Dicam quid intersit. Cum primus nos nuntius acerbi funeris perculit, cum tenemus corpus e complexu nostro in ignem transiturum, lacrimas naturalis necessitas exprimit et spiritus ictu doloris inpulsus quemadmodum totum corpus quatit, ita oculos, quibus adiacentem umorem perpremit et expellit. [19] Hae lacrimae per elisionem cadunt nolentibus nobis: aliae sunt quibus exitum damus cum memoria eorum quos amisimus retractatur, et inest quiddam dulce tristitiae cum occurrunt sermones eorum iucundi, conversatio hilaris, officiosa pietas; tunc oculi velut in gaudio relaxantur. His indulgemus, illis vincimur. [20] Non est itaque quod lacrimas propter circumstantem adsidentemque aut contineas aut exprimas: nec cessant nec fluunt umquam tam turpiter quam finguntur: eant sua sponte. Ire autem possunt placidis atque compositis; saepe salva sapientis auctoritate fluxerunt tanto temperamento ut illis nec humanitas nec dignitas deesset. [21] Licet, inquam, naturae obsequi gravitate servata. Vidi ego in funere suorum verendos, in quorum ore amor eminebat remota omni lugentium scaena; nihil erat nisi quod veris dabatur adfectibus. Est aliquis et dolendi decor; hic sapienti servandus est et quemadmodum in ceteris rebus, ita etiam in lacrimis aliquid sat est: inprudentium ut gaudia sic dolores exundavere.

[22] 'Aequo animo excipe necessaria. Quid incredibile, quid novum evenit? quam multis cum maxime funus locatur, quam multis vitalia emuntur, quam multi post luctum tuum lugent! Quotiens cogitaveris puerum fuisse, cogita et hominem, cui nihil certi promittitur, quem fortuna non utique perducit ad senectutem: unde visum est dimittit. [23] Ceterum frequenter de illo loquere et memoriam eius quantum potes celebra; quae ad te saepius revertetur si erit sine acerbitate ventura; nemo enim libenter tristi conversatur, nedum tristitiae. Si quos sermones eius, si quos quamvis parvoli iocos cum voluptate audieras, saepius repete; potuisse illum implere spes tuas, quas paterna mente conceperas, audacter adfirma. [24] Oblivisci quidem suorum ac memoriam cum corporibus efferre et effusissime flere, meminisse parcissime, inhumani animi est. Sic aves, sic ferae suos diligunt, quarum [contria] concitatus [actus] est amor et paene rabidus, sed cum amissis totus extinguitur. Hoc prudentem virum non decet: meminisse perseveret, lugere desinat.

[25] ' Illud nullo modo probo quod ait Metrodorus, esse aliquam cognatam tristitiae voluptatem, hanc esse captandam in eiusmodi tempore. Ipsa Metrodori verba subscripsi. Metrodoron epistolon pros ten adelphen. estin gar tis hedone lupe suggenes, hen chre thereuein kata touton ton kairon.

[26] De quibus non dubito quid sis sensurus; quid enim est turpius quam captare in ipso luctu voluptatem, immo per luctum, et inter lacrimas quoque quod iuvet quaerere? Hi sunt qui nobis obiciunt nimium rigorem et infamant praecepta nostra duritiae, quod dicamus dolorem aut admittendum in animum non esse aut cito expellendum. Utrum tandem est aut incredibilius aut inhumanius, non sentire amisso amico dolorem an voluptatem in ipso dolore aucupari? [27] Nos quod praecipimus honestum est: cum aliquid lacrimarum adfectus effuderit et, ut ita dicam, despumaverit, non esse tradendum animum dolori. Quid, tu dicis miscendam ipsi dolori voluptatem? sic consolamur crustulo pueros, sic infantium fletum infuso lacte conpescimus. Ne illo quidem tempore quo filius ardet aut amicus expirat cessare pateris voluptatem, sed ipsum vis titillare maerorem? Utrum honestius dolor ab animo summovetur an voluptas ad dolorem quoque admittitur? "Admittitur" dico? Captatur, et quidem ex ipso. [28] "Est aliqua" inquit "voluptas cognata tristitiae." Istuc nobis licet dicere, vobis quidem non licet. Unum bonum nostis, voluptatem, unum malum, dolorem: quae potest inter bonum et malum esse cognatio? Sed puta esse: nunc potissimum eruitur? Et ipsum dolorem scrutamur, an aliquid habeat iucundum circa se et voluptarium? [29] Quaedam remedia aliis partibus corporis salutaria velut foeda et indecora adhiberi aliis nequeunt, et quod aliubi prodesset sine damno verecundiae, id fit inhonestum loco vulneris: non te pudet luctum voluptate sanare? Severius ista plaga curanda est. Illud potius admone, nullum mali sensum ad eum qui perit pervenire; nam si pervenit, non perit. [30] Nulla, inquam, res eum laedit qui nullus est: vivit si laeditur. Utrum putas illi male esse quod nullus est an quod est adhuc aliquis? Atqui nec ex eo potest ei tormentum esse quod non est (quis enim nullius sensus est?) nec ex eo quod est; effugit enim maximum mortis incommodum, non esse. [31] Illud quoque dicamus ei qui deflet ac desiderat in aetate prima raptum: omnes, quantum ad brevitatem aevi, si universo compares, et iuvenes et senes, in aequo sumus. Minus enim ad nos ex aetate omni venit quam quod minimum esse quis dixerit, quoniam quidem minimum aliqua pars est: hoc quod vivimus proximum nihilo est; et tamen, o dementiam nostram, late disponitur.

[32] ' Haec tibi scripsi, non tamquam expectaturus esses remedium a me tam serum (liquet enim mihi te locutum tecum quidquid lecturus es) sed ut castigarem exiguam illam moram qua a te recessisti, et in reliquum adhortarer contra fortunam tolleres animos et omnia eius tela non tamquam possent venire sed tamquam utique essent ventura prospiceres. Vale.'

C. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Fabiani Papiri libros qui inscribuntur civilium legisse te cupidissime scribis, et non respondisse expectationi tuae; deinde oblitus de philosopho agi compositionem eius accusas. Puta esse quod dicis et effundi verba, non figi. Primum habet ista res suam gratiam et est decor proprius orationis leniter lapsae; multum enim interesse existimo utrum exciderit an fluxerit. <Adice> nunc quod in hoc quoque quod dicturus sum ingens differentia est: [2] Fabianus mihi non effundere videtur orationem sed fundere; adeo larga est et sine perturbatione, non sine cursu tamen veniens. Illud plane fatetur et praefert, non esse tractatam nec diu tortam. Sed ita, ut vis, esse credamus: mores ille, non verba composuit et animis scripsit ista, non auribus. [3] Praeterea ipso dicente non vacasset tibi partes intueri, adeo te summa rapuisset; et fere quae impetu placent minus praestant ad manum relata; sed illud quoque multum est, primo aspectu oculos occupasse, etiam si contemplatio diligens inventura est quod arguat. [4] Si me interrogas, maior ille est qui iudicium abstulit quam qui meruit; et scio hunc tutiorem esse, scio audacius sibi de futuro promittere. Oratio sollicita philosophum non decet: ubi tandem erit fortis et constans, ubi periculum sui faciet qui timet verbis? [5] Fabianus non

erat neglegens in oratione sed securus. Itaque nihil invenies sordidum: electa verba sunt, non captata, nec huius saeculi more contra naturam suam posita et inversa, splendida tamen quamvis sumantur e medio. Sensus honestos et magnificos habes, non coactos in sententiam sed latius dictos. Videbimus quid parum recisum sit, quid parum structum, quid non huius recentis politurae: cum circumspexeris omnia, nullas videbis angustias inanis. [6] Desit sane varietas marmorum et concisura aquarum cubiculis interfluentium et pauperis cella et quidquid aliud luxuria non contenta decore simplici miscet: quod dici solet, domus recta est.

Adice nunc quod de compositione non constat: quidam illam volunt esse ex horrido comptam, quidam usque eo aspera gaudent ut etiam quae mollius casus explicuit ex industria dissipent et clausulas abrumpant ne ad expectatum respondeant. [7] Lege Ciceronem: compositio eius una est, pedem curvat lenta et sine infamia mollis. At contra Pollionis Asinii salebrosa et exiliens et ubi minime expectes relictura. Denique omnia apud Ciceronem desinunt, apud Pollionem cadunt, exceptis paucissimis quae ad certum modum et ad unum exemplar adstricta sunt.

[8] Humilia praeterea tibi videri dicis omnia et parum erecta: quo vitio carere eum iudico. Non sunt enim illa humilia sed placida et ad animi tenorem quietum compositumque formata, nec depressa sed plana. Deest illis oratorius vigor stimulique quos quaeris et subiti ictus sententiarum; sed totum corpus, videris quam sit comptum, honestum est. Non habet oratio eius sed dabit dignitatem. [9] Adfer quem Fabiano possis praeponere. Dic Ciceronem, cuius libri ad philosophiam pertinentes paene totidem sunt quot Fabiani: cedam, sed non statim pusillum est si quid maximo minus est. Dic Asinium Pollionem: cedam, et respondeamus: in re tanta eminere est post duos esse. Nomina adhuc T. Livium; scripsit enim et dialogos, quos non magis philosophiae adnumerare possis quam historiae, et ex professo philosophiam continentis libros: huic quoque dabo locum. Vide tamen quam multos antecedat qui a tribus vincitur et tribus eloquentissimis.

[10] Sed non praestat omnia: non est fortis oratio eius, quamvis elata sit; non est violenta nec torrens, quamvis effusa sit; non est perspicua sed pura. ' Desideres' inquis 'contra vitia aliquid aspere dici, contra pericula animose, contra fortunam superbe, contra ambitionem contumeliose. Volo luxuriam obiurgari, libidinem traduci, inpotentiam frangi. Sit aliquid oratorie acre, tragice grande, comice exile.' Vis illum adsidere pusillae rei, verbis: ille rerum se magnitudini addixit, eloquentiam velut umbram non hoc agens trahit. [11] Non erunt sine dubio singula circumspecta nec in se collecta nec omne verbum excitabit ac punget, fateor; exibunt multa nec ferient et interdum otiosa praeterlabetur oratio, sed multum erit in omnibus lucis, sed ingens sine taedio spatium. Denique illud praestabit, ut liqueat tibi illum sensisse quae scripsit. Intelleges hoc actum ut tu scires quid illi placeret, non ut ille placeret tibi. Ad profectum omnia tendunt, ad bonam mentem: non quaeritur plausus.

[12] Talia esse scripta eius non dubito, etiam si magis reminiscor quam teneo haeretque mihi color eorum non ex recenti conversatione familiariter sed summatim, ut solet ex vetere notitia; cum audirem certe illum, talia mihi videbantur, non solida sed plena, quae adulescentem indolis bonae attollerent et ad imitationem sui evocarent sine desperatione vincendi, quae mihi adhortatio videtur efficacissima. Deterret enim qui imitandi cupiditatem fecit, spem abstulit. Ceterum verbis abundabat, sine commendatione partium singularum in universum magnificus. Vale.

Liber XVII et XVIII

CI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Omnis dies, omnis hora quam nihil simus ostendit et aliquo argumentorecenti admonet fragilitatis oblitos; tum aeterna meditatos respicere cogitad mortem. Quid sibi istud principium velit quaeris? Senecionem Cornelium,equitem Romanum splendidum et officiosum, noveras: ex tenui principio seipse promoverat et iam illi declivis erat cursus ad cetera; facilius enimcrescit dignitas quam incipit. [2] Pecunia quoque circa paupertatem plurimummorae habet; dum ex illa erepat haeret. Iam Senecio divitis inminebat,ad quas illum duae res ducebant efficacissimae, et quaerendi et custodiendiscientia, quarum vel altera locupletem facere potuisset. [3] Hic homo summaefrugalitatis, non minus patrimonii quam corporis diligens, cum me ex consuetudinemane vidisset, cum per totum diem amico graviter adfecto et sine spe iacentiusque in noctem adsedisset, cum hilaris cenasset, genere valetudinis praecipitiarreptus, angina, vix conpressum artatis faucibus spiritum traxit in lucem.Intra paucissimas ergo horas quam omnibus erat sani ac valentis officiisfunctus decessit. [4] Ille qui et mari et terra pecuniam agitabat, quiad publica quoque nullum relinquens inexpertum genus quaestus accesserat,in ipso actu bene cedentium rerum, in ipso procurrentis pecuniae impeturaptus est.

Insere nunc, Meliboee, piros, pone [in] ordine vites.
Quam stultum est aetatem disponere ne crastini quidem dominum! o quantadementia est spes longas inchoantium: emam, aedificabo, credam, exigam,honores geram, tum deinde lassam et plenam senectutem in otium referam.[5] Omnia, mihi crede, etiam felicibus dubia sunt; nihil sibi quisquamde futuro debet promittere; id quoque quod tenetur per manus exit et ipsamquam premimus horam casus incidit. Volvitur tempus rata quidem lege, sedper obscurum: quid autem ad me an naturae certum sit quod mihi incertumest? [6] Navigationes longas et pererratis litoribus alienis seros in patriamreditus proponimus, militiam et castrensium laborum tarda manipretia, procurationesofficiorumque per officia processus, cum interim ad latus mors est, quaequoniam numquam cogitatur nisi aliena, subinde nobis ingeruntur mortalitatisexempla non diutius quam dum miramur haesura. [7] Quid autem stultius quammirari id ullo die factum quod omni potest fieri? Stat quidem terminusnobis ubi illum inexorabilis fatorum necessitas fixit, sed nemo scit nostrumquam prope versetur a termino; sic itaque formemus animum tamquam ad extremaventum sit. Nihil differamus; cotidie cum vita paria faciamus. [8] Maximumvitae vitium est quod inperfecta semper est, quod [in] aliquid ex illadiffertur. Qui cotidie vitae suae summam manum inposuit non indiget tempore;ex hac autem indigentia timor nascitur et cupiditas futuri exedens animum.Nihil est miserius dubitatione venientium quorsus evadant; quantum sitillud quod restat aut quale sollicita mens inexplicabili formidine agitatur.[9] Quo modo effugiemus hanc volutationem? Uno: si vita nostra non prominebit,si in se colligitur; ille enim ex futuro suspenditur cui inritum est praesens.Ubi vero quidquid mihi debui redditum est, ubi stabilita mens scit nihilinteresse inter diem et saeculum, quidquid deinceps dierum rerumque venturumest ex alto prospicit et cum multo risu seriem temporum cogitat. Quid enimvarietas mobilitasque casuum perturbabit, si certus sis adversus incerta?[10] Ideo propera, Lucili mi, vivere, et singulos dies singulas vitas puta.Qui hoc modo se aptavit, cui vita sua cotidie fuit tota, securus est: inspem viventibus proximum quodque tempus elabitur, subitque aviditas etmiserrimus ac miserrima omnia efficiens metus mortis. Inde illud Maecenatisturpissimum votum quo et debilitatem non recusat et deformitatem et novissimeacutam

crucem, dummodo inter haec mala spiritus prorogetur:
[11]
debilem facito manu,
debilem pede coxo,
tuber adstrue gibberum,
lubricos quate dentes:
vita dum superest, benest;
hanc mihi, vel acuta
si sedeam cruce, sustine.
[12] Quod miserrimum erat si incidisset optatur, et tamquam vita petitursupplici mora. Contemptissimum putarem si vivere vellet usque ad crucem:' tuvero' inquit ' mdebilites licet, dum spiritus in corpore fracto etinutili maneat; depraves licet, dum monstroso et distorto temporis aliquidaccedat; suffigas licet et acutam sessuro crucem subdas' est tanti vulnussuum premere et patibulo pendere districtum, dum differat id quod est inmalis optimum, supplici finem? est tanti habere animam ut agam? [13] Quidhuic optes nisi deos faciles? quid sibi vult ista carminis effeminati turpitudo?quid timoris dementissimi pactio? quid tam foeda vitae mendicatio? Huicputes umquam recitasse Vergilium:
usque adeone mori miserum est?
Optat ultima malorum et quae pati gravissimum est extendi ac sustinericupit: qua mercede? scilicet vitae longioris. Quod autem vivere est diumori? [14] Invenitur aliquis qui velit inter supplicia tabescere et periremembratim et totiens per stilicidia emittere animam quam semel exhalare?Invenitur qui velit adactus ad illud infelix lignum, iam debilis, iam pravuset in foedum scapularum ac pectoris tuber elisus, cui multae moriendi causaeetiam citra crucem fuerant, trahere animam tot tormenta tracturam? Neganunc magnum beneficium esse naturae quod necesse est mori. [15] Multi peioraadhuc pacisci parati sunt: etiam amicum prodere, ut diutius vivant, etliberos ad stuprum manu sua tradere, ut contingat lucem videre tot consciamscelerum. Excutienda vitae cupido est discendumque nihil interesse quandopatiaris quod quandoque patiendum est; quam bene vivas referre, non quamdiu; saepe autem in hoc esse bene, ne diu. Vale.

CII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Quomodo molestus est iucundum somnium videnti qui excitat (aufertenim voluptatem etiam si falsam, effectum tamen verae habentem) sic epistulatua mihi fecit iniuriam; revocavit enim me cogitationi aptae traditum etiturum, si licuisset, ulterius. [2] Iuvabat de aeternitate animarum quaerere,immo mehercules credere; praebebam enim me facilem opinionibus magnorumvirorum rem gratissimam promittentium magis quam probantium. Dabam me speitantae, iam eram fastidio mihi, iam reliquias aetatis infractae contemnebamin immensum illud tempus et in possessionem omnis aevi transiturus, cumsubito experrectus sum epistula tua accepta et tam bellum somnium perdidi.Quod repetam, si te dimisero, et redimam.

[3] Negas me epistula prima totam quaestionem explicuisse in qua probareconabar id quod nostris placet, claritatem quae post mortem contingit bonumesse. Id enim me non solvisse quod opponitur nobis: ' nullum' inquiunt ' bonumex distantibus; hoc autem ex distantibus constat' .[4] Quod interrogas,mi Lucili, eiusdem quaestionis est loci alterius, et ideo non id tantumsed alia quoque eodem pertinentia distuleram; quaedam enim, ut scis, moralibusrationalia inmixta sunt. Itaque illam partem rectam et ad mores pertinentemtractavi, numquid stultum sit ac supervacuum ultra extremum diem curastransmittere, an cadant bona nostra nobiscum nihilque sit eius qui nullusest, an

ex eo quod, cum erit, sensuri non sumus, antequam sit aliquis fructuspercipi aut peti possit. [5] Haec omnia ad mores spectant; itaque suo locoposita sunt. At quae a dialecticis contra hanc opinionem dicuntur segregandafuerunt et ideo seposita sunt. Nunc, quia omnia exigis, omnia quae dicuntpersequar, deinde singulis occurram.

[6] Nisi aliquid praedixero, intellegi non poterunt quae refellentur.Quid est quod praedicere velim? quaedam continua corpora esse, ut hominem;quaedam esse composita, ut navem, domum, omnia denique quorum diversaepartes iunctura in unum coactae sunt; quaedam ex distantibus, quorum adhucmembra separata sunt, tamquam exercitus, populus, senatus. Illi enim perquos ista corpora efficiuntur iure aut officio cohaerent, natura diductiet singuli sunt. Quid est quod etiamnunc praedicere velim? [7] nullum bonumputamus esse quod ex distantibus constat; uno enim spiritu unum bonum contineriac regi debet, unum esse unius boni principale. Hoc si quando desideraverisper se probatur: interim ponendum fuit, quia in <nos> nostra tela mittuntur.

[8] ' Dicitis' inquit 'nullum bonum ex distantibus esse; claritas autemista bonorum virorum secunda opinio est. Nam quomodo fama non est uniussermo nec infamia unius mala existimatio, sic nec claritas uni bono placuisse;consentire in hoc plures insignes et spectabiles viri debent, ut claritassit. Haec autem ex iudiciis plurium efficitur, id est distantium; ergonon est bonum.

[9] ' Claritas' inquit ' laus est a bonis bono reddita; laus oratio,vox est aliquid significans; vox est autem, licet virorum sit <bonorum,non> bonum. Nec enim quidquid vir bonus facit bonum est; nam et plauditet sibilat, sed nec plausum quisquam nec sibilum, licet omnia eius admireturet laudet, bonum dicit, non magis quam sternumentum aut tussim. Ergo claritasbonum non est.

[10] ' Ad summam dicite nobis utrum laudantis an laudati bonum sit:si laudati bonum esse dicitis, tam ridiculam rem facitis quam si adfirmetismeum esse quod alius bene valeat. Sed laudare dignos honesta actio est;ita laudantis bonum est cuius actio est, non nostrum qui laudamur: atquihoc quaerebatur.'
[11] Respondebo nunc singulis cursim. Primum an sit aliquod ex distantibusbonum etiamnunc quaeritur et pars utraque sententias habet. Deinde claritasdesiderat multa suffragia? potest et unius boni viri iudicio esse contenta:nos bonus bonos iudicat. [12] ' Quid ergo?' inquit 'et fama erit unius hominisexistimatio et infamia unius malignus sermo? Gloriam quoque' inquit ' altiusfusam intellego; consensum enim multorum exigit.' Diversa horum condicioest et illius. Quare? quia si de me bene vir bonus sentit, eodem loco sumquo si omnes boni idem sentirent; omnes enim, si me cognoverint, idem sentient.Par illis idemque iudicium est, aeque vero inficiscitur. Dissidere nonpossunt; ita pro eo est ac si omnes idem sentiant, quia aliud sentire nonpossunt. [13] Ad gloriam aut famam non est satis unius opinio. Illic idempotest una sententia quod omnium, quia omnium, si perrogetur, una erit:hic diversa dissimilium iudicia sunt. Difficiles adsensus, dubia omniainvenies, levia, suspecta. Putas tu posse unam omnium esse sententiam?non est unius una sententia. Illic placet verum, veritatis una vis, unafacies est: apud hos falsa sunt quibus adsentiuntur. Numquam autem falsisconstantia est; variantur et dissident.

[14] 'Sed laus' inquit ' nihil aliud quam vox est, vox autem bonum nonest.' Cum dicunt claritatem esse laudem bonorum a bonis redditam, non advocem referunt sed ad sententiam. Licet enim vir

bonus taceat sed aliquemiudicet dignum laude esse, laudatus est. [15] Praeterea aliud est laus,aliud laudatio, haec et vocem exigit; itaque nemo dicit laudem funebremsed laudationem, cuius officium oratione constat. Cum dicimus aliquem laudedignum, non verba illi benigna hominum sed iudicia promittimus. Ergo lausetiam taciti est bene sentientis ac bonum virum apud se laudantis. [16] Deinde, ut dixi, ad animum refertur laus, non ad verba, quae conceptamlaudem egerunt et in notitiam plurium emittunt. Laudat qui laudandum esseiudicat. Cum tragicus ille apud nos ait magnificum esse ' audari a laudatoviro' laude digno ait. Et cum aeque antiquus poeta ait ' aus alit artis',non laudationem dicit, quae corrumpit artes; nihil enim aeque et eloquentiamet omne aliud studium auribus deditum vitiavit quam popularis adsensio.[17] Fama vocem utique desiderat, claritas potest etiam citra vocem contingerecontenta iudicio; plena est non tantum inter tacentis sed etiam inter reclamantis.Quid intersit inter claritatem et gloriam dicam: gloria multorum iudicisconstat, claritas bonorum.

[18] 'Cuius' inquit ' bonum est claritas, id est laus bono a bonis reddita?utrum laudati an laudantis?' Utriusque. Meum, qui laudor; quia natura meamantem omnium genuit, et bene fecisse gaudeo et gratos me invenisse virtutuminterpretes laetor. Hoc plurium bonum est quod grati sunt, sed et meum;ita enim animo compositus sum ut aliorum bonum meum iudicem, utique eorumquibus ipse sum boni causa. [19] Est istud laudantium bonum; virtute enimgeritur; omnis autem virtutis actio bonum est. Hoc contingere illis nonpotuisset nisi ego talis essem. Itaque utriusque bonum est merito laudari,tam mehercules quam bene iudicasse iudicantis bonum est et eius secundumquem iudicatum est. Numquid dubitas quin iustitia et habentis bonum sitet autem sit eius cui debitum solvit? Merentem laudare iustitia est; ergoutriusque bonum est.

[20] Cavillatoribus istis abunde responderimus. Sed non debet hoc nobisesse propositum, arguta disserere et philosophiam in has angustias ex suamaiestate detrahere: quanto satius est ire aperta via et recta quam sibiipsum flexus disponere quos cum magna molestia debeas relegere? Neque enimquicquam aliud istae disputationes sunt quam inter se perite captantiumlusus. [21] Dic potius quam naturale sit in immensum mentem suam extendere.Magna et generosa res est humanus animus; nullos sibi poni nisi communeset cum deo terminos patitur. Primum humilem non accipit patriam, Ephesumaut Alexandriam aut si quod est etiamnunc frequentius accolis laetiusvetectis solum: patria est illi quodcumque suprema et universa circuitu suocingit, hoc omne convexum intra quod iacent maria cum terris, intra quodaer humanis divina secernens etiam coniungit, in quo disposita tot numinain actus suos excubant. [22] Deinde artam aetatem sibi dari non sinit:' omnes' inquit 'anni mei sunt; nullum saeculum magnis ingeniis clusum est,nullum non cogitationi pervium tempus. Cum venerit dies ille qui mixtumhoc divini humanique secernat, corpus hic ubi inveni relinquam, ipse mediis reddam. Nec nunc sine illis sum, sed gravi terrenoque detineor.' [23]Per has mortalis aevi moras illi meliori vitae longiorique proluditur.Quemadmodum decem mensibus tenet nos maternus uterus et praeparat non sibised illi loco in quem videmur emitti iam idonei spiritum trahere et inaperto durare, sic per hoc spatium quod ab infantia patet in senectutemin alium maturescimus partum. Alia origo nos expectat, alius rerum status.[24] Nondum caelum nisi ex intervallo pati possumus. Proinde intrepidushoram illam decretoriam prospice: non est animo suprema, sed corpori. Quidquidcirca te iacet rerum tamquam hospitalis loci sarcinas specta: transeundumest. Excutit redeuntem natura sicut intrantem. [25] Non licet plus efferrequam intuleris, immo etiam ex eo quod ad vitam adtulisti pars magna ponendaest: detrahetur tibi haec circumiecta, novissimum velamentum tui, cutis;detrahetur caro et suffusus sanguis discurrensque per totum; detrahenturossa nervique, firmamenta fluidorum ac labentium. [26] Dies iste quem tamquamextremum reformidas aeterni natalis est. Depone onus: quid cunctaris, tamquamnon prius

quoque relicto in quo latebas corpore exieris? Haeres, reluctaris:tum quoque magno nisu matris expulsus es. Gemis, ploras: et hoc ipsum flerenascentis est, sed tunc debebat ignosci: rudis et inperitus omnium veneras.Ex maternorum viscerum calido mollique fomento emissum adflavit aura liberior,deinde offendit durae manus tactus, tenerque adhuc et nullius rei gnarusobstipuisti inter ignota: [27] nunc tibi non est novum separari ab eo cuiusante pars fueris; aequo animo membra iam supervacua dimitte et istuc corpusinhabitatum diu pone. Scindetur, obruetur, abolebitur: quid contristaris?ita solet fieri: pereunt semper velamenta nascentium. Quid ista sic diligisquasi tua? Istis opertus es: veniet qui te revellat dies et ex contuberniofoedi atque olidi ventris educat. [28] Huic nunc quoque tu quantum potessub<duc te> voluptatique nisi quae * * * necessariisque cohaerebitalienus iam hinc altius aliquid sublimiusque meditare: aliquando naturaetibi arcana retegentur, discutietur ista caligo et lux undique clara percutiet.Imaginare tecum quantus ille sit fulgor tot sideribus inter se lumen miscentibus.Nulla serenum umbra turbabit; aequaliter splendebit omne caeli latus: dieset nox aeris infimi vices sunt. Tunc in tenebris vixisse te dices cum totamlucem et totus aspexeris, quam nunc per angustissimas oculorum vias obscureintueris, et tamen admiraris illam iam procul: quid tibi videbitur divinalux cum illam suo loco videris? [29] Haec cogitatio nihil sordidum animosubsidere sinit, nihil humile, nihil crudele. Deos rerum omnium esse testesait; illis nos adprobari, illis in futurum parari iubet et aeternitatemproponere. Quam qui mente concepit nullos horret exercitus, non terreturtuba, nullis ad timorem minis agitur. [30] Quidni non timeat qui mori sperat?is quoque qui animum tamdiu iudicat manere quamdiu retinetur corporis vinculo,solutum statim spargi, id agit ut etiam post mortem utilis esse possit.Quamvis enim ipse ereptus sit oculis, tamen

multa viri virtus animo multusque recursat
gentis honos.

Cogita quantum nobis exempla bona prosint: scies magnorum virorum non minuspraesentiam esse utilem quam memoriam. Vale.

CIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Quid ista circumspicis quae tibi possunt fortasse evenire sed possuntet non evenire? Incendium dico, ruinam, alia quae nobis incidunt, non insidiantur:illa potius vide, illa [vide] vita [illa] quae nos observant, quae captant.Rari sunt casus, etiamsi graves, naufragium facere, vehiculo everti: abhomine homini cotidianum periculum. Adversus hoc te expedi, hoc intentisoculis intuere; nullum est malum frequentius, nullum pertinacius, nullumblandius. [2] Tempestas minatur antequam surgat, crepant aedificia antequamcorruant, praenuntiat fumus incendium: subita est ex homine pernicies [est],et eo diligentius tegitur quo propius accedit. Erras si istorum tibi quioccurrunt vultibus credis: hominum effigies habent, animos ferarum, nisiquod illarum perniciosus est primus incursus: quos transiere non quaerunt.Numquam enim illas ad nocendum nisi necessitas incitat; [hae] aut fameaut timore coguntur ad pugnam: homini perdere hominem libet. [3] Tu tamenita cogita quod ex homine periculum sit ut cogites quod sit hominis officium;alterum intuere ne laedaris, alterum ne laedas. Commodis omnium laeteris,movearis incommodis, et memineris quae praestare debeas, quae cavere. [4]Sic vivendo quid consequaris? non te ne noceant, sed ne fallant. Quantumpotes autem in philosophiam recede: illa te sinu suo proteget, in huiussacrario eris aut tutus aut tutior. Non arietant inter se nisi in eademambulantes via. [5] Ipsam autem philosophiam non debebis iactare; multisfuit periculi causa insolenter tractata et contumaciter: tibi vitia detrahat,non aliis exprobret. Non abhorreat a publicis moribus nec hoc agat ut quidquidnon facit damnare videatur. Licet sapere sine pompa, sine invidia. Vale.

CIV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] In Nomentanum meum fugi -- quid putas? urbem? immo febrem et quidemsubrepentem; iam manum mihi iniecerat. Medicus initia esse dicebat motisvenis et incertis et naturalem turbantibus modum. Protinus itaque pararivehiculum iussi; Paulina mea retinente exire perseveravi. Illud mihi inore erat domini mei Gallionis, qui cum in Achaia febrem habere coepisset,protinus navem escendit clamitans non corporis esse sed loci morbum. [2]Hoc ego Paulinae meae dixi, quae mihi valetudinem meam commendat. Nam cumsciam spiritum illius in meo verti, incipio, ut illi consulam, mihi consulere.Et cum me fortiorem senectus ad multa reddiderit, hoc beneficium aetatisamitto; venit enim mihi in mentem in hoc sene et adulescentem esse cuiparcitur. Itaque quoniam ego ab illa non inpetro ut me fortius amet, <ame> inpetrat illa ut me diligentius amem. [3] Indulgendum est enim honestisadfectibus; et interdum, etiam si premunt causae, spiritus in honorem suorumvel cum tormento revocandus et in ipso ore retinendus est, cum bono virovivendum sit non quamdiu iuvat sed quamdiu oportet: ille qui non uxorem,non amicum tanti putat ut diutius in vita commoretur, qui perseverabitmori, delicatus est. Hoc quoque imperet sibi animus, ubi utilitas suorumexigit, nec tantum si vult mori, sed si coepit, intermittat et <se>suis commodet. [4] Ingentis animi est aliena causa ad vitam reverti, quodmagni viri saepe fecerunt; sed hoc quoque summae humanitatis existimo,senectutem suam, cuius maximus fructus est securior sui tutela et vitaeusus animosior, attentius <curare>, si scias alicui id tuorum esse dulce,utile, optabile. [5] Habet praeterea in se non mediocre ista res gaudiumet mercedem; quid enim iucundius quam uxori tam carum esse ut propter hoctibi carior fias? Potest itaque Paulina mea non tantum suum mihi timoreminputare sed etiam meum.

[6] Quaeris ergo quomodo mihi consilium profectionis cesserit? Ut primumgravitatem urbis excessi et illum odorem culinarum fumantium quae motaequidquid pestiferi vaporis sorbuerunt cum pulvere effundunt, protinus mutatamvaletudinem sensi. Quantum deinde adiectum putas viribus postquam vineasattigi? in pascuum emissus cibum meum invasi. Repetivi ergo iam me; nonpermansit marcor ille corporis dubii et male cogitantis. Incipio toto animostudere. [7] Non multum ad hoc locus confert nisi se sibi praestat animus,qui secretum in occupationibus mediis si volet habebit: at ille qui regioneseligit et otium captat ubique quo distringatur inveniet. Nam Socraten querenticuidam quod nihil sibi peregrinationes profuissent respondisse ferunt,' noninmerito hoc tibi evenit; tecum enim peregrinabaris'. [8] O quam benecum quibusdam ageretur, si a se aberrarent! Nunc premunt se ipsi, sollicitant,corrumpunt, territant. Quid prodest mare traicere et urbes mutare? si visista quibus urgueris effugere, non aliubi sis oportet sed alius. Puta venissete Athenas, puta Rhodon; elige arbitrio tuo civitatem: quid ad rem pertinetquos illa mores habeat? tuos adferes. [9] Divitias iudicabis bonum: torquebitte paupertas, quod est miserrimum, falsa. Quamvis enim multum possideas,tamen, quia aliquis plus habet, tanto tibi videris defici quanto vinceris.Honores iudicabis bonum: male te habebit ille consul factus, ille etiamrefectus; invidebis quotiens aliquem in fastis saepius legeris. Tantuserit ambitionis furor ut nemo tibi post te videatur si aliquis ante tefuerit. [10] Maximum malum iudicabis mortem, cum <in> illa nihil sitmali nisi quod ante ipsam est, timeri. Exterrebunt te non tantum periculased suspiciones; vanis semper agitaberis. Quid enim proderit

evasisse tot urbes
Argolicas mediosque fugam tenuisse per hostis?

Ipsa pax timores sumministrabit; ne tutis quidem habebitur fides consternatasemel mente, quae ubi consuetudinem pavoris inprovidi fecit, etiam ad tutelamsalutis suae inhabilis est. Non enim vitat sed

fugit; magis autem periculispatemus aversi. [11] Gravissimum iudicabis malum aliquem ex his quos amabisamittere, cum interim hoc tam ineptum erit quam flere quod arboribus amoeniset domum tuam ornantibus decidant folia. Quidquid te delectat aeque vide+ut videres+: dum virent, utere. Alium alio die casus excutiet, sed quemadmodumfrondium iactura facilis est quia renascuntur, sic istorum quos amas quosqueoblectamenta vitae putas esse damnum, quia reparantur etiam si non renascuntur.[12] ' Sednon erunt idem.' Ne tu quidem idem eris. Omnis dies, omnis horate mutat; sed in aliis rapina facilius apparet, hic latet, quia non exaperto fit. Alii auferuntur, at ipsi nobis furto subducimur. Horum nihilcogitabis nec remedia vulneribus oppones, sed ipse tibi seres sollicitudinumcausas alia sperando, alia desperando? Si sapis, alterum alteri misce:nec speraveris sine desperatione nec desperaveris sine spe.

[13] Quid per se peregrinatio prodesse cuiquam potuit? Non voluptatesilla temperavit, non cupiditates refrenavit, non iras repressit, non indomitosamoris impetus fregit, nulla denique animo mala eduxit. Non iudicium dedit,non discussit errorem, sed ut puerum ignota mirantem ad breve tempus rerumaliqua novitate detinuit. [14] Ceterum inconstantiam mentis, quae maximeaegra est, lacessit, mobiliorem levioremque reddit ipsa iactatio. Itaquequae petierant cupidissime loca cupidius deserunt et avium modo transvolantcitiusque quam venerant abeunt. [15] Peregrinatio notitiam dabit gentium,novas tibi montium formas ostendet, invisitata spatia camporum et inriguasperennibus aquis valles; alicuius fluminis <singularem ponet> sub observationenaturam, sive ut Nilus aestivo incremento tumet, sive ut Tigris eripiturex oculis et acto per occulta cursu integrae magnitudinis redditur, siveut Maeander, poetarum omnium exercitatio et ludus, implicatur crebris anfractibuset saepe in vicinum alveo suo admotus, antequam sibi influat, flectitur:ceterum neque meliorem faciet neque saniorem. [16] Inter studia versandumest et inter auctores sapientiae ut quaesita discamus, nondum inventa quaeramus;sic eximendus animus ex miserrima servitute in libertatem adseritur. Quamdiuquidem nescieris quid fugiendum, quid petendum, quid necessarium, quidsupervacuum, quid iustum, quid iniustum, quid honestum, quid inhonestumsit, non erit hoc peregrinari sed errare. [17] Nullam tibi opem feret istediscursus; peregrinaris enim cum adfectibus tuis et mala te tua sequuntur.Utinam quidem sequerentur! Longius abessent: nunc fers illa, non ducis.Itaque ubique te premunt et paribus incommodis urunt. Medicina aegro, nonregio quaerenda est. [18] Fregit aliquis crus aut extorsit articulum: nonvehiculum navemque conscendit, sed advocat medicum ut fracta pars iungatur,ut luxata in locum reponatur. Quid ergo? animum tot locis fractum et extortumcredis locorum mutatione posse sanari? Maius est istud malum quam ut gestationecuretur. [19] Peregrinatio non facit medicum, non oratorem; nulla ars locodiscitur: quid ergo? sapientia, ars omnium maxima, in itinere colligitur?Nullum est, mihi crede, iter quod te extra cupiditates, extra iras, extrametus sistat; aut si quod esset, agmine facto gens illuc humana pergeret.Tamdiu ista urguebunt mala macerabuntque per terras ac maria vagum quamdiumalorum gestaveris causas. [20] Fugam tibi non prodesse miraris? tecumsunt quae fugis. Te igitur emenda, onera tibi detrahe et [emenda] desideriaintra salutarem modum contine; omnem ex animo erade nequitiam. Si vis peregrinationeshabere iucundas, comitem tuum sana. Haerebit tibi avaritia quamdiu avarosordidoque convixeris; haerebit tumor quamdiu superbo conversaberis; numquamsaevitiam in tortoris contubernio pones; incendent libidines tuas adulterorumsodalicia. [21] Si velis vitiis exui, longe a vitiorum exemplis recedendumest. Avarus, corruptor, saevus, fraudulentus, multum nocituri si propea te fuissent, intra te sunt. Ad meliores transi: cum Catonibus vive, cumLaelio, cum Tuberone. Quod si convivere etiam Graecis iuvat, cum Socrate,cum Zenone versare: alter te docebit mori si necesse erit, alter antequamnecesse erit. [22] Vive cum Chrysippo, cum Posidonio: hi tibi tradent humanorumdivinorumque notitiam, hi iubebunt in opere esse nec tantum scite loquiet in oblectationem audientium verba iactare, sed animum indurare et adversusminas erigere. Unus est enim huius vitae fluctuantis et turbidae portuseventura contemnere, stare fidenter ac paratum tela fortunae adverso pectoreexcipere, non latitantem nec tergiversantem.

[23] Magnanimos nos naturaproduxit, et ut quibusdam animalibus ferum dedit, quibusdam subdolum, quibusdampavidum, ita nobis gloriosum et excelsum spiritum quaerentem ubi honestissime,non ubi tutissime vivat, simillimum mundo, quem quantum mortalium passibuslicet sequitur aemulaturque; profert se, laudari et aspici credit. [24]<Dominus> omnium est, supra omnia est;itaque nulli se rei summittat,nihil illi videatur grave, nihil quod virum incurvet.

Terribiles visu formae, Letumque Labosque:
minime quidem, si quis rectis oculis intueri illa possit et tenebras perrumpere;multa per noctem habita terrori dies vertit ad risum.
Terribiles visu formae, Letumque Labosque:
egregie Vergilius noster non re dixit terribiles esse sed visu, id estvideri, non esse. [25] Quid, inquam, in istis est tam formidabile quamfama vulgavit? quid est, obsecro te, Lucili, cur timeat laborem vir, mortemhomo? Totiens mihi occurrunt isti qui non putant fieri posse quidquid facerenon possunt, et aiunt nos loqui maiora quam quae humana natura sustineat.[26] At quanto ego de illis melius existimo! ipsi quoque haec possunt facere,sed nolunt. Denique quem umquam ista destituere temptantem? cui non facilioraapparuere in actu? Non quia difficilia sunt non audemus, sed quia non audemusdifficilia sunt.

[27] Si tamen exemplum desideratis, accipite Socraten, perpessiciumsenem, per omnia aspera iactatum, invictum tamen et paupertate, quam gravioremilli domestica onera faciebant, et laboribus, quos militares quoque pertulit.Quibus ille domi exercitus, sive uxorem eius moribus feram, lingua petulantem,sive liberos indociles et matri quam patri similiores +sivere+ aut in bellofuit aut in tyrannide aut in libertate bellis ac tyrannis saeviore. [28]Viginti et septem annis pugnatum est; post finita arma triginta tyrannisnoxae dedita est civitas, ex quibus plerique inimici erant. Novissime damnatioest sub gravissimis nominibus impleta: obiecta est et religionum violatioet iuventutis corruptela, quam inmittere in deos, in patres, in rem publicamdictus est. Post haec carcer et venenum. Haec usque eo animum Socratisnon moverant ut ne vultum quidem moverint. <O> illam mirabilem laudemet singularem! usque ad extremum nec hilariorem quisquam nec tristioremSocraten vidit; aequalis fuit in tanta inaequalitate fortunae.

[29] Vis alterum exemplum? accipe hunc M. Catonem recentiorem, cumquo et infestius fortuna egit et pertinacius. Cui cum omnibus locis obstitisset,novissime et in morte, ostendit tamen virum fortem posse invita fortunavivere, invita mori. Tota illi aetas aut in armis est exacta civilibusaut +intacta+ concipiente iam civile bellum; et hunc licet dicas non minusquam Socraten +inseruisse dixisse+ nisi forte Cn. Pompeium et Caesaremet Crassum putas libertatis socios fuisse. [30] Nemo mutatum Catonem totiensmutata re publica vidit; eundem se in omni statu praestitit, in praetura,in repulsa, in accusatione, in provincia, in contione, in exercitu, inmorte. Denique in illa rei publicae trepidatione, cum illinc Caesar essetdecem legionibus pugnacissimis subnixus, totis exterarum gentium praesidiis,hinc Cn. Pompeius, satis unus adversus omnia, cum alii ad Caesarem inclinarent,alii ad Pompeium, solus Cato fecit aliquas et rei publicae partes. [31]Si animo conplecti volueris illius imaginem temporis, videbis illinc plebemet omnem erectum ad res novas vulgum, hinc optumates et equestrem ordinem,quidquid erat in civitate sancti et electi, duos in medio relictos, rempublicam et Catonem. Miraberis, inquam, cum animadverteris

Atriden Priamumque et saevom ambobus Achillen;
utrumque enim inprobat, utrumque exarmat. [32] Hanc fert de utroque sententiam:ait se, si Caesar vicerit, moriturum, si Pompeius, exulaturum. Quid habebatquod timeret qui ipse sibi et victo et victori constituerat quae constitutaesse ab hostibus iratissimis poterant? Perit itaque ex decreto suo.

[33]Vides posse homines laborem pati: per medias Africae solitudines pedesduxit exercitum. Vides posse tolerari sitim: in collibus arentibus sineullis inpedimentis victi exercitus reliquias trahens inopiam umoris loricatustulit et, quotiens aquae fuerat occasio, novissimus bibit. Vides honoremet notam posse contemni: eodem quo repulsus est die in comitio pila lusit.Vides posse non timeri potentiam superiorum: et Pompeium et Caesarem, quorumnemo alterum offendere audebat nisi ut alterum demereretur, simul provocavit.Vides tam mortem posse contemni quam exilium: et exilium sibi indixit etmortem et interim bellum. [34] Possumus itaque adversus ista tantum habereanimi, libeat modo subducere iugo collum. In primis autem respuendae voluptates:enervant et effeminant et multum petunt, multum autem a fortuna petendumest. Deinde spernendae opes: auctoramenta sunt servitutum. Aurum et argentumet quidquid aliud felices domos onerat relinquatur: non potest gratis constarelibertas. Hanc si magno aestimas, omnia parvo aestimanda sunt. Vale.

CV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Quae observanda tibi sint ut tutior vivas dicam. Tu tamen sic audiascenseo ista praecepta quomodo si tibi praeciperem qua ratione bonam valetudinemin Ardeatino tuereris. Considera quae sint quae hominem in perniciem hominisinstigent: invenies spem, invidiam, odium, metum, contemptum. [2] Ex omnibusistis adeo levissimum est contemptus ut multi in illo remedii causa delituerint.Quem quis contemnit, calcat sine dubio sed transit; nemo homini contemptopertinaciter, nemo diligenter nocet; etiam in acie iacens praeteritur,cum stante pugnatur.

[3] Spem inproborum vitabis si nihil habueris quod cupiditatem alienamet inprobam inritet, si nihil insigne possederis; concupiscuntur enim etiam+pars innotarum sunt sic raro+. Invidiam effugies si te non ingesserisoculis, si bona tua non iactaveris, si scieris in sinu gaudere. Odium autest ex offensa (hoc vitabis neminem lacessendo) aut gratuitum, a quo tesensus communis tuebitur. Fuit hoc multis periculosum: quidam odium habueruntnec inimicum. [4] Illud, ne timearis, praestabit tibi et fortunae mediocritaset ingeni lenitas: eum esse te homines sciant quem offendere sine periculopossint; reconciliatio tua et facilis sit et certa. Timeri autem tam domimolestum est quam foris, tam a servis quam a liberis: nulli non ad nocendumsatis virium est. Adice nunc quod qui timetur timet: nemo potuit terribilisesse secure. [5] Contemptus superest, cuius modum in sua potestate habetqui illum sibi adiunxit, qui contemnitur quia voluit, non quia debuit.Huius incommodum et artes bonae discutiunt et amicitiae eorum qui apudaliquem potentem potentes sunt, quibus adplicari expediet, non inplicari,ne pluris remedium quam periculum constet.

[6] Nihil tamen aeque proderit quam quiescere et minimum cum aliisloqui, plurimum secum. Est quaedam dulcedo sermonis quae inrepit et eblandituret non aliter quam ebrietas aut amor secreta producit. Nemo quod audierittacebit, nemo quantum audierit loquetur; qui rem non tacuerit non tacebitauctorem. Habet unusquisque aliquem cui tantum credat quantum ipsi creditumest; ut garrulitatem suam custodiat et contentus sit unius auribus, populumfaciet; sic quod modo secretum erat rumor est.

[7] Securitatis magna portio est nihil inique facere: confusam vitamet perturbatam inpotentes agunt; tantum metuunt quantum nocent, nec ullotempore vacant. Trepidant enim cum fecerunt, haerent; conscientia aliudagere non patitur ac subinde respondere ad se cogit. Dat poenas quisquisexpectat; quisquis autem meruit expectat. [8] Tutum aliqua res in malaconscientia praestat, nulla securum;

putat enim se, etiam si non deprenditur,posse deprendi, et inter somnos movetur et, quotiens alicuius scelus loquitur,de suo cogitat; non satis illi oblitteratum videtur, non satis tectum.Nocens habuit aliquando latendi fortunam, numquam fiduciam. Vale.

CVI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Tardius rescribo ad epistulas tuas, non quia districtus occupationibussum. Hanc excusationem cave audias: vaco, et omnes vacant qui volunt. Neminemres sequuntur: ipsi illas amplexantur et argumentum esse felicitatis occupationemputant. Quid ergo fuit quare non protinus rescriberem? id de quo quaerebasveniebat in contextum operis mei; [2] scis enim me moralem philosophiamvelle conplecti et omnes ad eam pertinentis quaestiones explicare. Itaquedubitavi utrum differrem te donec suus isti rei veniret locus, an ius tibiextra ordinem dicerem: humanius visum est tam longe venientem non detinere.[3] Itaque et hoc ex illa serie rerum cohaerentium excerpam et, si quaerunt eiusmodi, non quaerenti tibi ultro mittam.
Quae sint haec interrogas? Quae scire magis iuvat quam prodest, sicuthoc de quo quaeris: bonum an corpus sit? [4] Bonum facit; prodest enim;quod facit corpus est. Bonum agitat animum et quodam modo format et continet,quae [ergo] propria sunt corporis. Quae corporis bona sunt corpora sunt;ergo et quae animi sunt; nam et hoc corpus est. [5] Bonum hominis necesseest corpus sit, cum ipse sit corporalis. Mentior, nisi et quae alunt illumet quae valetudinem eius vel custodiunt vel restituunt corpora sunt; ergoet bonum eius corpus est. Non puto te dubitaturum an adfectus corpora sint(ut aliud quoque de quo non quaeris infulciam), tamquam ira, amor, tristitia,nisi dubitas an vultum nobis mutent, an frontem adstringant, an faciemdiffundant, an ruborem evocent, an fugent sanguinem. Quid ergo? tam manifestasnotas corporis credis inprimi nisi a corpore? [6] Si adfectus corpora sunt,et morbi animorum, ut avaritia, crudelitas, indurata vitia et in statuminemendabilem adducta; ergo et malitia et species eius omnes, malignitas,invidia, superbia; [7] ergo et bona, primum quia contraria istis sunt,deinde quia eadem tibi indicia praestabunt. An non vides quantum oculisdet vigorem fortitudo? quantam intentionem prudentia? quantam modestiamet quietem reverentia? quantam serenitatem laetitia? quantum rigorem severitas?quantam remissionem lenitas? Corpora ergo sunt quae colorem habitumquecorporum mutant, quae in illis regnum suum exercent. Omnes autem quas rettulivirtutes bona sunt, et quidquid ex illis est. [8] Numquid est dubium anid quo quid tangi potest corpus sit?
Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res, ut ait Lucretius.Omnia autem ista quae dixi non mutarent corpus nisi tangerent; ergo corporasunt. [9] Etiam nunc cui tanta vis est ut inpellat et cogat et retineatet inhibeat corpus est. Quid ergo? non timor retinet? non audacia inpellit?non fortitudo inmittit et impetum dat? non moderatio refrenat ac revocat?non gaudium extollit? non tristitia deducit? [10] Denique quidquid facimusaut malitiae aut virtutis gerimus imperio: quod imperat corpori corpusest, quod vim corpori adfert, corpus. Bonum corporis corporale est, bonumhominis et corporis bonum est; itaque corporale est.

[11] Quoniam, ut voluisti, morem gessi tibi, nunc ipse dicam mihi quoddicturum esse te video: latrunculis ludimus. In supervacuis subtilitasteritur: non faciunt bonos ista sed doctos. [12] Apertior res est sapere,immo simplicior: paucis <satis> est ad mentem bonam uti litteris, sednos ut cetera in supervacuum diffundimus, ita philosophiam ipsam. Quemadmodumomnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus: non vitaesed scholae discimus. Vale.

CVII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Ubi illa prudentia tua? ubi in dispiciendis rebus subtilitas? ubimagnitudo? Tam pusilla <te res> tangit? Servi occupationes tuas occasionemfugae putaverunt. Si amici deciperent (habeant enim sane nomen quod illisnoster error inposuit, et vocentur quo turpius non sint) * * * omnibusrebus tuis desunt illi qui et operam tuam conterebant et te aliis molestumesse credebant. [2] Nihil horum insolitum, nihil inexpectatum est; offendirebus istis tam ridiculum est quam queri quod spargaris <in balneo autvexeris> in publico aut inquineris in luto. Eadem vitae condicio est quaebalnei, turbae, itineris: quaedam in te mittentur, quaedam incident. Nonest delicata res vivere. Longam viam ingressus es: et labaris oportet etarietes et cadas et lasseris et exclames 'o mors!', id est mentiaris. Alioloco comitem relinques, alio efferes, alio timebis: per eiusmodi offensasemetiendum est confragosum hoc iter. [3] Mori vult? praeparetur animuscontra omnia; sciat se venisse ubi tonat fulmen; sciat se venisse ubi

Luctus et ultrices posuere cubilia Curae
pallentesque habitant Morbi tristisque Senectus.In hoc contubernio vita degenda est. Effugere ista non potes, comtemnerepotes; contemnes autem si saepe cogitaveris et futura praesumpseris. [4] Nemo non fortius ad id cui se diu composuerat accessit et duris quoque,si praemeditata erant, obstitit: at contra inparatus etiam levissima expavit.Id agendum est ne quid nobis inopinatum sit; et quia omnia novitate graviorasunt, hoc cogitatio adsidua praestabit, ut nulli sis malo tiro.

[5] ' Seriv me reliquerunt.' Alium compilaverunt, alium accusaverunt,alium occiderunt, alium prodiderunt, alium mulcaverunt, alium veneno, aliumcriminatione petierunt: quidquid dixeris multis accidit * * * deincepsquae multa et varia sunt in nos deriguntur. Quaedam in nos fixa sunt, quaedamvibrant et cum maxime veniunt, quaedam in alios perventura nos stringunt.[6] Nihil miremur eorum ad quae nati sumus, quae ideo nulli querenda quiaparia sunt omnibus. Ita dico, paria sunt; nam etiam quod effugit aliquispati potuit. Aequum autem ius est non quo omnes usi sunt sed quod omnibuslatum est. Imperetur aequitas animo et sine querella mortalitatis tributapendamus. [7] Hiems frigora adducit: algendum est. Aestas calores refert:aestuandum est. Intemperies caeli valetudinem temptat: aegrotandum est.Et fera nobis aliquo loco occurret et homo perniciosior feris omnibus.Aliud aqua, aliud ignis eripiet. Hanc rerum condicionem mutare non possumus:illud possumus, magnum sumere animum et viro bono dignum, quo fortiterfortuita patiamur et naturae consentiamus. [8] Natura autem hoc quod videsregnum mutationibus temperat: nubilo serena succedunt; turbantur mariacum quieverunt; flant in vicem venti; noctem dies sequitur; pars caeliconsurgit, pars mergitur: contrariis rerum aeternitas constat. [9] Ad hanclegem animus noster aptandus est; hanc sequatur, huic pareat; et quaecumquefiunt debuisse fieri putet nec velit obiurgare naturam. Optimum est patiquod emendare non possis, et deum quo auctore cuncta proveniunt sine murmurationecomitari: malus miles est qui imperatorem gemens sequitur. [10] Quare inpigriatque alacres excipiamus imperia nec deseramus hunc operis pulcherrimicursum, cui quidquid patiemur intextum est; et sic adloquamur Iovem, cuiusgubernaculo moles ista derigitur, quemadmodum Cleanthes noster versibusdisertissimis adloquitur, quos mihi in nostrum sermonem mutare permittiturCiceronis, disertissimi viri, exemplo. Si placuerint, boni consules; sidisplicuerint, scies me in hoc secutum Ciceronis exemplum.

[11]

Duc, o parens celsique dominator poli,

quocumque placuit: nulla parendi mora est;
adsum inpiger. Fac nolle, comitabor gemens
malusque patiar facere quod licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.
[12] Sic vivamus, sic loquamur; paratos nos inveniat atque inpigros fatum.Hic est magnus animus qui se ei tradidit: at contra ille pusillus et degenerqui obluctatur et de ordine mundi male existimat et emendare mavult deosquam se. Vale.

CVIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Id de quo quaeris ex iis est quae scire tantum eo, ut scias, pertinet.Sed nihilominus, quia pertinet, properas nec vis expectare libros quoscum maxime ordino continentis totam moralem philosophiae partem. Statimexpediam; illud tamen prius scribam, quemadmodum tibi ista cupiditas discendi,qua flagrare te video, digerenda sit, ne ipsa se inpediat. [2] Nec passimcarpenda sunt nec avide invadenda universa: per partes pervenietur ad totum.Aptari onus viribus debet nec plus occupari quam cui sufficere possimus.Non quantum vis sed quantum capis hauriendum est. Bonum tantum habe animum:capies quantum voles. Quo plus recipit animus, hoc se magis laxat.

[3] Haec nobis praecipere Attalum memini, cum scholam eius obsideremuset primi veniremus et novissimi exiremus, ambulantem quoque illum ad aliquasdisputationes evocaremus, non tantum paratum discentibus sed obvium. ' Idem'inquit 'et docenti et discenti debet esse propositum, ut ille prodessevelit, hic proficere.' [4] Qui ad philosophum venit cotidie aliquid secumboni ferat: aut sanior domum redeat aut sanabilior. Redibit autem: ea philosophiaevis est ut non studentis sed etiam conversantis iuvet. Qui in solem venit,licet non in hoc venerit, colorabitur; qui in unguentaria taberna resederuntet paullo diutius commorati sunt odorem secum loci ferunt; et qui ad philosophumfuerunt traxerint aliquid necesse est quod prodesset etiam neglegentibus.Attende quid dicam: neglegentibus, non repugnantibus.

[5] ' Quidergo? non novimus quosdam qui multis apud philosophum annispersederint et ne colorem quidem duxerint?' Quidni noverim? pertinacissimosquidem et adsiduos, quos ego non discipulos philosophorum sed inquilinosvoco. [6] Quidam veniunt ut audiant, non ut discant, sicut in theatrumvoluptatis causa ad delectandas aures oratione vel voce vel fabulis ducimur.Magnam hanc auditorum partem videbis cui philosophi schola deversoriumotii sit. Non id agunt ut aliqua illo vitia deponant, ut aliquam legemvitae accipiant qua mores suos exigant, sed ut oblectamento aurium perfruantur.Aliqui tamen et cum pugillaribus veniunt, non ut res excipiant, sed utverba, quae tam sine profectu alieno dicant quam sine suo audiunt. [7]Quidam ad magnificas voces excitantur et transeunt in adfectum dicentiumalacres vultu et animo, nec aliter concitantur quam solent Phrygii tibicinissono semiviri et ex imperio furentes. Rapit illos instigatque rerum pulchritudo,non verborum inanium sonitus. Si quid acriter contra mortem dictum est,si quid contra fortunam contumaciter, iuvat protinus quae audias facere.Adficiuntur illis et sunt quales iubentur, si illa animo forma permaneat,si non impetum insignem protinus populus, honesti dissuasor, excipiat:pauci illam quam conceperant mentem domum perferre potuerunt. [8] Facileest auditorem concitare ad cupidinem recti; omnibus enim natura fundamentadedit semenque virtutum. Omnes ad omnia ista nati sumus: cum inritatoraccessit, tunc illa animi bona veluti sopita excitantur. Non vides quemadmodumtheatra consonent quotiens aliqua dicta sunt quae publice adgnoscimus etconsensu vera esse testamur?

[9]

Desunt inopiae multa, avaritiae omnia.
In nullum avarus bonus est, in se pessimus.
Ad hos versus ille sordidissimus plaudit et vitiis suis fieri conviciumgaudet: quanto magis hoc iudicas evenire cum a philosopho ista dicuntur,cum salutaribus praeceptis versus inseruntur, efficacius eadem illa demissuriin animum inperitorum? [10] Nam ut dicebat Cleanthes, ' quemadmodum spiritusnoster clariorem sonum reddit cum illum tuba per longi canalis angustiastractum patentiore novissime exitu effudit, sic sensus nostros clariorescarminis arta necessitas efficit.' Eadem neglegentius audiuntur minusquepercutiunt quamdiu soluta oratione dicuntur: ubi accessere numeri et egregiumsensum adstrinxere certi pedes, eadem illa sententia velut lacerto excussioretorquetur. [11] De contemptu pecuniae multa dicuntur et longissimis orationibushoc praecipitur, ut homines in animo, non in patrimonio putent esse divitias,eum esse locupletem qui paupertati suae aptatus est et parvo se divitemfecit; magis tamen feriuntur animi cum carmina eiusmodi dicta sunt:
Is minimo eget mortalis qui minimum cupit.
Quod vult habet qui velle quod satis est potest.
[12] Cum haec atque eiusmodi audimus, ad confessionem veritatis adducimur;illi enim quibus nihil satis est admirantur, adclamant, odium pecuniaeindicunt. Hunc illorum adfectum cum videris, urge, hoc preme, hoc onera,relictis ambiguitatibus et syllogismis et cavillationibus et ceteris acuminisinriti ludicris. Dic in avaritiam, dic in luxuriam; cum profecisse te videriset animos audientium adfeceris, insta vehementius: veri simile non estquantum proficiat talis oratio remedio intenta et tota in bonum audientiumversa. Facillime enim tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem,et adhuc docilibus leviterque corruptis inicit manum veritas si advocatumidoneum nacta est. [13] Ego certe cum Attalum audirem in vitia, in errores,in mala vitae perorantem, saepe miseritus sum generis humani et illum sublimemaltioremque humano fastigio credidi. Ipse regem se esse dicebat, sed plusquam regnare mihi videbatur cui liceret censuram agere regnantium. [14]Cum vero commendare paupertatem coeperat et ostendere quam quidquid usumexcederet pondus esset supervacuum et grave ferenti, saepe exire e scholapauperi libuit. Cum coeperat voluptates nostras traducere, laudare castumcorpus, sobriam mensam, puram mentem non tantum ab inlicitis voluptatibussed etiam supervacuis, libebat circumscribere gulam ac ventrem. [15] Indemihi quaedam permansere, Lucili; magno enim in omnia impetu veneram, deindead civitatis vitam reductus ex bene coeptis pauca servavi. Inde ostreisboletisque in omnem vitam renuntiatum est; nec enim cibi sed oblectamentasunt ad edendum saturos cogentia (quod gratissimum est edacibus et se ultraquam capiunt farcientibus), facile descensura, facile reditura. [16] Indein omnem vitam unguento abstinemus, quoniam optimus odor in corpore estnullus. Inde vino carens stomachus. Inde in omnem vitam balneum fugimus;decoquere corpus atque exinanire sudoribus inutile simul delicatumque credidimus.Cetera proiecta redierunt, ita tamen ut quorum abstinentiam interrupi modumservem et quidem abstinentiae proximiorem, nescio an difficiliorem, quoniamquaedam absciduntur facilius animo quam temperantur.

[17] Quoniam coepi tibi exponere quanto maiore impetu ad philosophiamiuvenis accesserim quam senex pergam, non pudebit fateri quem mihi amoremPythagoras iniecerit. Sotion dicebat quare ille animalibus abstinuisset,quare postea Sextius. Dissimilis utrique causa erat, sed utrique magnifica.

[18] Hic homini satis alimentorum citra sanguinem esse credebat et crudelitatisconsuetudinem fieri

ubi in voluptatem esset adducta laceratio. Adiciebatcontrahendam materiam esse luxuriae; colligebat bonae valetudini contrariaesse alimenta varia et nostris aliena corporibus. [19] At Pythagoras omniuminter omnia cognationem esse dicebat et animorum commercium in alias atquealias formas transeuntium. Nulla, si illi credas, anima interit, ne cessatquidem nisi tempore exiguo, dum in aliud corpus transfunditur. Videbimusper quas temporum vices et quando pererratis pluribus domiciliis in hominemrevertatur: interim sceleris hominibus ac parricidii metum fecit, cum possentin parentis animam inscii incurrere et ferro morsuve violare, si in quo<corpore> cognatus aliqui spiritus hospitaretur. [20] Haec cum exposuissetSotion et implesset argumentis suis, ' non credis' inquit 'animas in aliacorpora atque alia discribi et migrationem esse quod dicimus mortem? Noncredis in his pecudibus ferisve aut aqua mersis illum quondam hominis animummorari? Non credis nihil perire in hoc mundo, sed mutare regionem? nectantum caelestia per certos circuitus verti, sed animalia quoque per vicesire et animos per orbem agi? Magni ista crediderunt viri. [21] Itaque iudiciumquidem tuum sustine, ceterum omnia tibi in integro serva. Si vera suntista, abstinuisse animalibus innocentia est; si falsa, frugalitas est.Quod istic credulitatis tuae damnum est? alimenta tibi leonum et vulturumeripio.' [22] His ego instinctus abstinere animalibus coepi, et anno peractonon tantum facilis erat mihi consuetudo sed dulcis. Agitatiorem mihi animumesse credebam nec tibi hodie adfirmaverim an fuerit. Quaeris quomodo desierim?In primum Tiberii Caesaris principatum iuventae tempus inciderat: alienigenatum sacra movebantur et inter argumenta superstitionis ponebatur quorundamanimalium abstinentia. Patre itaque meo rogante, qui non calumniam timebatsed philosophiam oderat, ad pristinam consuetudinem redii; nec difficultermihi ut inciperem melius cenare persuasit. [23] Laudare solebat Attalusculcitam quae resisteret corpori: tali utor etiam senex, in qua vestigiumapparere non possit.

Haec rettuli ut probarem tibi quam vehementes haberent tirunculi impetusprimos ad optima quaeque, si quis exhortaretur illos, si quis inpelleret.Sed aliquid praecipientium vitio peccatur, qui nos docent disputare, nonvivere, aliquid discentium, qui propositum adferunt ad praeceptores suosnon animum excolendi sed ingenium. Itaque quae philosophia fuit facta philologiaest. [24] Multum autem ad rem pertinet quo proposito ad quamquam rem accedas.Qui grammaticus futurus Vergilium scrutatur non hoc animo legit illud egregium

fugit inreparabile tempus:

' vigilandum est; nisi properamus relinquemur; agit nos agiturque veloxdies; inscii rapimur; omnia in futurum disponimus et inter praecipitialenti sumus': sed ut observet, quotiens Vergilius de celeritate temporumdicit, hoc uti verbo illum ' fugit'.

Optima quaeque dies miseris mortalibus aevi
prima fugit; subeunt morbi tristisque senectus
et labor, et durae rapit inclementia mortis.

[25] Ille qui ad philosophiam spectat haec eadem quo debet adducit. ' Numquam Vergilius' inquit ' dixit ire, sed fugere, quod currendi genus concitatissimumest, et optimos quosque primos rapi: quid ergo cessamus nos ipsi concitare,ut velocitatem rapidissimae rei possimus aequare? Meliora praetervolant,deteriora succedunt.' [26] Quemadmodum ex amphora primum quod est sincerissimumeffluit, gravissimum quodque turbidumque subsidit, sic in aetate nostraquod est optimum in primo est. Id exhauriri [in] aliis potius patimur,ut nobis faecem reservemus? Inhaereat istud animo et tamquam missum oraculoplaceat:

optima quaeque dies miseris mortalibus aevi
prima fugit.

[27] Quare optima? quia quod restat incertum est. Quare optima?quia iuvenespossumus discere, possumus facilem animum et adhuc tractabilem ad melioraconvertere; quia hoc tempus idoneum est laboribus, idoneum agitandis perstudia ingeniis [est] et exercendis per opera corporibus: quod superestsegnius et languidius est et propius a fine. Itaque toto hoc agamus animoet omissis ad quae

devertimur in rem unam laboremus, ne hanc temporis pernicissimiceleritatem, quam retinere non possumus, relicti demum intellegamus. Primusquisque tamquam optimus dies placeat et redigatur in nostrum. [28] Quodfugit occupandum est. Haec non cogitat ille qui grammatici oculis carmenistud legit, ideo optimum quemque primum esse diem quia subeunt morbi,quia senectus premit et adhuc adulescentiam cogitantibus supra caput est,sed ait Vergilium semper una ponere morbos et senectutem -- non meherculesinmerito; senectus enim insanabilis morbus est. [29] ' Praeterea' inquit'hoc senectuti cognomen inposuit, "tristem" illam vocat:
subeunt morbi tristisque senectus.
Alio loco dicit
pallentesque habitant Morbi tristisque Senectus.'
Non est quod mireris ex eadem materia suis quemque studiis apta colligere:in eodem prato bos herbam quaerit, canis leporem, ciconia lacertam.

[30] Cum Ciceronis librum de re publica prendit hinc philologus aliquis,hinc grammaticus, hinc philosophiae deditus, alius alio curam suam mittit.Philosophus admiratur contra iustitiam dici tam multa potuisse. Cum adhanc eandem lectionem philologus accessit, hoc subnotat: duos Romanos regesesse quorum alter patrem non habet, alter matrem. Nam de Servi matre dubitatur;Anci pater nullus, Numae nepos dicitur. [31] Praeterea notat eum quem nosdictatorem dicimus et in historiis ita nominari legimus apud antiquos magistrumpopuli' vocatum. Hodieque id extat in auguralibus libris, et testimoniumest quod qui ab illo nominatur ' magister equitum' est. Aeque notat Romulumperisse solis defectione; provocationem ad populum etiam a regibus fuisse;id ita in pontificalibus libris +et aliqui qui+ putant et Fenestella. [32]Eosdem libros cum grammaticus explicuit, primum [verba expresse] ' eapse' dixit a Cicerone, id est 're ipsa' ,in commentarium refert, nec minus ' epse',id est ' ea ipse' Deinde transit ad ea quae consuetudo saeculi mutavit,tamquam ait Cicero ' quoniam sumus ab ipsa calce eius interpellatione revocati.' Hanc quam nunc in circo ' metam' vocamus ' calcem' antiqui dicebant. [33]Deinde Ennianos colligit versus et in primis illos de Africano scriptos:

cui nemo civis neque hostis
quibit pro factis reddere opis pretium.
Ex eo se ait intellegere <opem> apud antiquos non tantum auxilium significassesed operam. Ait [opera] enim Ennius neminem potuisse Scipioni neque civemneque hostem reddere operae pretium. [34] Felicem deinde se putat quodinvenerit unde visum sit Vergilio dicere
quem super ingens
porta tonat caeli.
Ennium hoc ait Homero [se] subripuisse, Ennio Vergilium; esse enim apudCiceronem in his ipsis de re publica hoc epigramma Enni:
si fas endo plagas caelestum ascendere cuiquam est,
mi soli caeli maxima porta patet.
[35] Sed ne et ipse, dum aliud ago, in philologum aut grammaticum delabar,illud admoneo, auditionem philosophorum lectionemque ad propositum beataevitae trahendam, non ut verba prisca aut ficta captemus et translationesinprobas figurasque dicendi, sed ut profutura praecepta et magnificas voceset animosas quae mox in rem transferantur. Sic ista ediscamus ut quae fuerintverba sint opera. [36] Nullos autem peius mereri de omnibus mortalibusiudico quam qui philosophiam velut aliquod artificium venale didicerunt,qui aliter vivunt quam vivendum esse praecipiunt. Exempla enim se ipsosinutilis disciplinae circumferunt, nulli non vitio quod insequuntur obnoxii.

[37] Non magis mihi potest quisquam talis prodesse praeceptor quam gubernatorin tempestate nauseabundus. Tenendum rapiente fluctu gubernaculum, luctandumcum ipso mari, eripienda sunt vento vela: quid me potest adiuvare rectornavigii attonitus et vomitans? Quanto maiore putas vitam

tempestate iactariquam ullam ratem? Non est loquendum sed gubernandum. [38] Omnia quae dicunt,quae turba audiente iactant, aliena sunt: dixit illa Platon, dixit Zenon,dixit Chrysippus et Posidonius et ingens agmen nominum tot ac talium. Quomodoprobare possint sua esse monstrabo: faciant quae dixerint.

[39] Quoniam quae volueram ad te perferre iam dixi, nunc desideriotuo satis faciam et in alteram epistulam integrum quod exegeras transferam,ne ad rem spinosam et auribus erectis curiosisque audiendam lassus accedas.Vale.

CIX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] An sapiens sapienti prosit scire desideras. Dicimus plenum omnibono esse sapientem et summa adeptum: quomodo prodesse aliqui possit summumhabenti bonum quaeritur. Prosunt inter se boni. Exercent enim virtuteset sapientiam in suo statu continent; desiderat uterque aliquem cum quoconferat, cum quo quaerat. [2] Peritos luctandi usus exercet; musicum quiparia didicit movet. Opus est et sapienti agitatione virtutum; ita quemadmodumipse se movet, sic movetur ab alio sapiente. [3] Quid sapiens sapientiproderit?Impetum illi dabit, occasiones actionum honestarum commonstrabit.Praeter haec aliquas cogitationes suas exprimet; docebit quae invenerit.Semper enim etiam sapienti restabit quod inveniat et quo animus eius excurrat.[4] Malus malo nocet facitque peiorem, iram eius incitando, tristitiaeadsentiendo, voluptates laudando; et tunc maxime laborant mali ubi plurimumvitia miscuere et in unum conlata nequitia est. Ergo ex contrario bonusbono proderit. ' Quomodo?' inquis. [5] Gaudium illi adferet, fiduciam confirmabit;ex conspectu mutuae tranquillitatis crescet utriusque laetitia. Praetereaquarumdam illi rerum scientiam tradet; non enim omnia sapiens scit; etiamsi sciret, breviores vias rerum aliqui excogitare posset et has indicareper quas facilius totum opus circumfertur. [6] Proderit sapienti sapiens,non scilicet tantum suis viribus sed ipsius quem adiuvabit. Potest quidemille etiam relictus sibi explicare partes suas: utetur propria velocitate,sed nihilominus adiuvat etiam currentem hortator.
' Nonprodest sapienti sapiens sed sibi ipse. Hoc <ut> scias, detraheilli vim propriam et ille nihil aget.' [7] Isto modo dicas licet non essein melle dulcedinem; nam ipse ille qui esse debeat <nisi> ita aptatuslingua palatoque est ad eiusmodi gustum ut illum talis sapor capiat, offendetur;sunt enim quidam quibus morbi vitio mel amarum videatur. Oportet utrumquevalere ut et ille prodesse possit et hic profuturo idonea materia sit.

[8] '<Ut> in summum' inquit ' perducto calorem calefieri supervacuumest, et in summum perducto bonum supervacuum est <si> qui prosit. Numquidinstructus omnibus rebus agricola ab alio instrui quaerit? numquid armatusmiles quantum in aciem exituro satis est ulla amplius arma desiderat? Ergonec sapiens; satis enim vitae instructus, satis armatus est.' [9] Ad haecrespondeo: et qui in summum <perductus est calorem> opus est caloreadiecto ut summum teneat. ' Sedipse se' inquit 'calor continet.' Primummultum interest inter ista quae comparas. Calor enim unus est, prodessevarium est. Deinde calor non adiuvatur adiectione caloris ut caleat: sapiensnon potest in habitu mentis suae stare nisi amicos aliquos similes suiadmisit cum quibus virtutes suas communicet. [10] Adice nunc quod omnibusinter se virtutibus amicitia est; itaque prodest qui virtutes alicuiusparis sui amat amandasque invicem praestat. Similia delectant, utique ubihonesta sunt et probare ac probari sciunt. [11] Etiamnunc sapientis animumperite movere nemo alius potest quam sapiens, sicut hominem movere rationaliternon potest nisi homo. Quomodo ergo ad rationem

movendam ratione opus est,sic ut moveatur ratio perfecta opus est ratione perfecta. [12] Prodessedicuntur et qui media nobis largiuntur, pecuniam, gratiam, incolumitatem,alia in usus vitae cara aut necessaria; in his dicetur etiam stultus prodessesapienti. Prodesse autem est animum secundum naturam movere virtute sua.Ut eius qui movebitur, hoc non sine ipsius quoque qui proderit bono fiet;necessest enim alienam virtutem exercendo exerceat et suam. [13] Sed utremoveas ista quae aut summa bona sunt aut summorum efficientia, nihilominusprodesse inter se sapientes possunt. Invenire enim sapientem sapienti perse res expetenda est, quia natura bonum omne carum est bono et sic quisqueconciliatur bono quemadmodum sibi.

[14] Necesse est ex hac quaestione argumenti causa in alteram transeam.Quaeritur enim an deliberaturus sit sapiens, an in consilium aliquem advocaturus.Quod facere illi necessarium est cum ad haec civilia et domestica venituret, ut ita dicam, mortalia; in his sic illi opus est alieno consilio quomodomedico, quomodo gubernatori, quomodo advocato et litis ordinatori. Proderitergo sapiens aliquando sapienti; suadebit enim. Sed in illis quoque magnisac divinis, ut diximus, communiter honesta tractando et animos cogitationesquemiscendo utilis erit. [15] Praeterea secundum naturam est et amicos conplectiet amicorum auctu ut suo proprioque laetari; nam nisi hoc fecerimus, nevirtus quidem nobis permanebit, quae exercendo sensu valet. Virtus autemsuadet praesentia bene conlocare, in futurum consulere, deliberare et intendereanimum: facilius intendet explicabitque qui aliquem sibi adsumpserit. Quaeretitaque aut perfectum virum aut proficientem vicinumque perfecto. Proderitautem ille perfectus, si consilium communi prudentia iuverit. [16] Aiunthomines plus in alieno negotio videre +initio+. Hoc illis evenit quos amorsui excaecat quibusque dispectum utilitatis timor in periculis excutit:incipiet sapere securior et extra metum positus. Sed nihilominus quaedamsunt quae etiam sapientes in alio quam in se diligentius vident. Praetereaillud dulcissimum et honestissimum ' idem velle atque idem nolle' sapienssapienti praestabit; egregium opus pari iugo ducet.

[17] Persolvi quod exegeras, quamquam in ordine rerum erat quas moralisphilosophiae voluminibus conplectimur. Cogita quod soleo frequenter tibidicere, in istis nos nihil aliud quam acumen exercere. Totiens enim illorevertor: quid ista me res iuvat? fortiorem fac me, iustiorem, temperantiorem.Nondum exerceri vacat: adhuc medico mihi opus est. [18] Quid me poscisscientiam inutilem? Magna promisisti: exhibe fidem. Dicebas intrepidumfore etiam si circa me gladii micarent, etiam si mucro tangeret iugulum;dicebas securum fore etiam si circa me flagrarent incendia, etiam si subitusturbo toto navem meam mari raperet: hanc mihi praesta curam, ut voluptatem,ut gloriam contemnam. Postea docebis inplicta solvere, ambigua distinguere,obscura perspicere: nunc doce quod necesse est. Vale.

Liber XIX

CX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Ex Nomentano meo te saluto et iubeo habere mentem bonam, hoc est propitios deos omnis, quos habet placatos et faventes quisquis sibi se propitiavit. Sepone in praesentia quae quibusdam placent, unicuique nostrum paedagogum dari deum, non quidem ordinarium, sed hunc inferioris notae ex eorum numero quos Ovidius ait 'de plebe deos' Ita tamen hoc seponas volo ut memineris maiores nostros qui crediderunt Stoicos fuisse; singulis enim et Genium et Iunonem dederunt. [2] Postea videbimus an tantum dis vacet ut privatorum negotia procurent: interim illud scito, sive adsignati sumus sive neglecti et fortunae dati, nulli te posse inprecari quicquam gravius quam si inprecatus fueris ut se habeat iratum. Sed non est quare cuiquam quem poena putaveris dignum optes ut infestos deos habeat: habet, inquam, etiam si videtur eorum favore produci. [3] Adhibe diligentiam tuam et intuere quid sint res nostrae, non quid vocentur, et scies plura mala contingere nobis quam accidere. Quotiens enim felicitatis et causa et initium fuit quod calamitas vocabatur! quotiens magna gratulatione excepta res gradum sibi struxit in praeceps et aliquem iam eminentem adlevavit etiamnunc, tamquam adhuc ibi staret unde tuto cadunt! [4] Sed ipsum illud cadere non habet in se mali quicquam si exitum spectes, ultra quem natura neminem deiecit. Prope est rerum omnium terminus, prope est, inquam, et illud unde felix eicitur et illud unde infelix emittitur: nos utraque extendimus et longa spe ac metu facimus. Sed, si sapis, omnia humana condicione metire; simul et quod gaudes et quod times contrahe. Est autem tanti nihil diu gaudere ne quid diu timeas.

[5] Sed quare istuc malum adstringo? Non est quod quicquam timendum putes: vana sunt ista quae nos movent, quae attonitos habent. Nemo nostrum quid veri esset excussit, sed metum alter alteri tradidit; nemo ausus est ad id quo perturbabatur accedere et naturam ac bonum timoris sui nosse. Itaque res falsa et inanis habet adhuc fidem quia non coarguitur. [6] Tanti putemus oculos intendere: iam apparebit quam brevia, quam incerta, quam tuta timeantur. Talis est animorum nostrorum confusio qualis Lucretio visa est:

nam veluti pueri trepidant atque omnia caecis
in tenebris metuunt, ita nos in luce timemus.

Quid ergo? non omni puero stultiores sumus qui in luce timemus? [7] Sed falsum est, Lucreti, non timemus in luce: omnia nobis fecimus tenebras. Nihil videmus, nec quid noceat nec quid expediat; tota vita incursitamus nec ob hoc resistimus aut circumspectius pedem ponimus. Vides autem quam sit furiosa res in tenebris impetus. At mehercules id agimus ut longius revocandi simus, et cum ignoremus quo feramur, velociter tamen illo quo intendimus perseveramus. [8] Sed lucescere, si velimus, potest. Uno autem modo potest, si quis hanc humanorum divinorumque notitiam [scientia] acceperit, si illa se non perfuderit sed infecerit, si eadem, quamvis sciat, retractaverit et ad se saepe rettulerit, si quaesierit quae sint bona, quae mala, quibus hoc falso sit nomen adscriptum, si quaesierit de honestis et turpibus, de providentia. [9] Nec intra haec humani ingenii sagacitas sistitur: prospicere et ultra mundum libet, quo feratur, unde surrexerit, in quem exitum tanta rerum velocitas properet. Ab hac divina contemplatione abductum animum in sordida et humilia pertraximus, ut avaritiae serviret, ut relicto mundo terminisque eius et dominis cuncta versantibus terram rimaretur et quaereret quid ex illa mali effoderet, non contentus oblatis. [10] Quidquid nobis

bono futurum erat deus et parens noster in proximo posuit; non expectavit inquisitionem nostram et ultro dedit: nocitura altissime pressit. Nihil nisi de nobis queri possumus: ea quibus periremus nolente rerum natura et abscondente protulimus. Addiximus animum voluptati, cui indulgere initium omnium malorum est, tradidimus ambitioni et famae, ceteris aeque vanis et inanibus.

[11] Quid ergo nunc te hortor ut facias? nihil novi -- nec enim novis malis remedia quaeruntur - sed hoc primum, ut tecum ipse dispicias quid sit necessarium, quid supervacuum. Necessaria tibi ubique occurrent: supervacua et semper et toto animo quaerenda sunt. [12] Non est autem quod te nimis laudes si contempseris aureos lectos et gemmeam supellectilem; quae est enim virtus supervacua contemnere? Tunc te admirare cum contempseris necessaria. Non magnam rem facis quod vivere sine regio apparatu potes, quod non desideras milliarios apros nec linguas phoenicopterorum et alia portenta luxuriae iam tota animalia fastidientis et certa membra ex singulis eligentis: tunc te admirabor si contempseris etiam sordidum panem, si tibi persuaseris herbam, ubi necesse est, non pecori tantum sed homini nasci, si scieris cacumina arborum explementum esse ventris in quem sic pretiosa congerimus tamquam recepta servantem. Sine fastidio implendus est; quid enim ad rem pertinet quid accipiat, perditurus quidquid acceperit? [13] Delectant te disposita quae terra marique capiuntur, alia eo gratiora si recentia perferuntur ad mensam, alia si diu pasta et coacta pinguescere fluunt ac vix saginam continent suam; delectat te nitor horum arte quaesitus. At mehercules ista sollicite scrutata varieque condita, cum subierint ventrem, una atque eadem foeditas occupabit. Vis ciborum voluptatem contemnere? exitum specta.

[14] Attalum memini cum magna admiratione omnium haec dicere: ' diu inquit ' mihi inposuere divitiae. Stupebam ubi aliquid ex illis alio atque alio loco fulserat; existimabam similia esse quae laterent his quae ostenderentur. Sed in quodam apparatu vidi totas opes urbis, caelata et auro et argento et iis quae pretium auri argentique vicerunt, exquisitos colores et vestes ultra non tantum nostrum sed ultra finem hostium advectas; hinc puerorum perspicuos cultu atque forma greges, hinc feminarum, et alia quae res suas recognoscens summi imperii fortuna protulerat. [15] "Quid hoc est" inquam "aliud inritare cupiditates hominum per se incitatas? quid sibi vult ista pecuniae pompa? ad discendam avaritiam convenimus?" At mehercules minus cupiditatis istinc effero quam adtuleram. Contempsi divitias, non quia supervacuae sed quia pusillae sunt. [16] Vidistine quam intra paucas horas ille ordo quamvis lentus dispositusque transierit? Hoc totam vitam nostram occupabit quod totum diem occupare non potuit? Accessit illud quoque: tam supervacuae mihi visae sunt habentibus quam fuerunt spectantibus. [17] Hoc itaque ipse mihi dico quotiens tale aliquid praestrinxerit oculos meos, quotiens occurrit domus splendida, cohors culta servorum, lectica formonsis inposita calonibus: "quid miraris? quid stupes? pompa est. Ostenduntur istae res, non possidentur, et dum placent transeunt". [18] Ad veras potius te converte divitias; disce parvo esse contentus et illam vocem magnus atque animosus exclama: habemus aquam, habemus polentam; Iovi ipsi controversiam de felicitate faciamus. Faciamus, oro te, etiam si ista defuerint; turpe est beatam vitam in auro et argento reponere, aeque turpe in aqua et polenta. "Quid ergo faciam si ista non fuerint?" [19] Quaeris quod sit remedium inopiae? Famem fames finit: alioquin quid interest magna sint an exigua quae servire te cogant? quid refert quantulum sit quod tibi possit negare fortuna? [20] Haec ipsa aqua et polenta in alienum arbitrium cadit; liber est autem non in quem parum licet fortunae, sed in quem nihil. Ita est: nihil desideres oportet si vis Iovem provocare nihil desiderantem.'

Haec nobis Attalus dixit, natura omnibus dixit; quae si voles frequenter cogitare, id ages ut sis felix, non ut videaris, et ut tibi videaris, non aliis. Vale.

CXI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Quid vocentur Latine sophismata quaesisti a me. Multi temptaverunt illis nomen inponere, nullum haesit; videlicet, quia res ipsa non recipiebatur a nobis nec in usu erat, nomini quoque repugnatum est. Aptissimum tamen videtur mihi quo Cicero usus est: 'cavillationes' vocat. [2] Quibus quisquis se tradidit quaestiunculas quidem vafras nectit, ceterum ad vitam nihil proficit: neque fortior fit neque temperantior neque elatior. At ille qui philosophiam in remedium suum exercuit ingens fit animo, plenus fiduciae, inexsuperabilis et maior adeunti. [3] Quod in magnis evenit montibus, quorum proceritas minus apparet longe intuentibus: cum accesseris, tunc manifestum fit quam in arduo summa sint. Talis est, mi Lucili, verus et rebus, non artificiis philosophus. In edito stat, admirabilis, celsus, magnitudinis verae; non exsurgit in plantas nec summis ambulat digitis eorum more qui mendacio staturam adiuvant longioresque quam sunt videri volunt; contentus est magnitudine sua. [4] Quidni contentus sit eo usque crevisse quo manus fortuna non porrigit? Ergo et supra humana est et par sibi in omni statu rerum, sive secundo cursu vita procedit, sive fluctuatur et <it> per adversa ac difficilia: hanc constantiam cavillationes istae de quibus paulo ante loquebar praestare non possunt. Ludit istis animus, non proficit, et philosophiam a fastigio suo deducit in planum. [5] Nec te prohibuerim aliquando ista agere, sed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum: dulcedinem quandam sui faciunt et animum specie subtilitatis inductum tenent ac morantur, cum tanta rerum moles vocet, cum vix tota vita sufficiat ut hoc unum discas, vitam contemnere. 'Quid regere?' inquis. Secundum opus est; nam nemo illam bene rexit nisi qui contempserat. Vale.

CXII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Cupio mehercules amicum tuum formari ut desideras etinstitui, sed valde durus capitur; immo, quod est molestius, valde mollis capitur et consuetudine mala ac diutina fractus. Volo tibi ex nostro artificio exemplum referre. [2] Non quaelibet insitionem vitis patitur: si vetus et exesa est, si infirma gracilisque, aut non recipiet surculum aut non alet nec adplicabit sibi nec in qualitatem eius naturamque transibit. Itaque solemus supra terram praecidere ut, si non respondit, temptari possit secunda fortuna et iterum repetita infra terram inseratur. [3] Hic de quo scribis et mandas non habet vires: indulsit vitiis. Simul et emarcuit et induruit; non potest recipere rationem, non potest nutrire. ' Atcupit ipse.' Noli credere. Non dico illum mentiri tibi: putat se cupere. Stomachum illi fecit luxuria: cito cum illa redibit in gratiam. [4] 'Sed dicit se offendi vita sua.' Non negaverim; quis enim non offenditur? Homines vitia sua et amant simul et oderunt. Tunc itaque de illo feremus sententiam cum fidem nobis fecerit invisam iam sibi esse luxuriam: nunc illis male convenit. Vale.

CXIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Desideras tibi scribi a me quid sentiam de hac quaestione iactata apud nostros, an iustitia, fortitudo, prudentia ceteraeque virtutes animalia sint. Hac subtilitate effecimus, Lucili carissime, ut exercere ingenium inter inrita videremur et disputationibus nihil profuturis otium terere. Faciam quod desideras et quid nostris videatur exponam; sed me in alia esse sententia profiteor: puto

quaedam esse quae deceant phaecasiatum palliatumque. Quae sint ergo quae antiquos moverint vel quae sint quae antiqui moverint dicam.

[2] Animum constat animal esse, cum ipse efficiat ut simus animalia, cum ab illo animalia nomen hoc traxerint; virtus autem nihil aliud est quam animus quodam modo se habens; ergo animal est. Deinde virtus agit aliquid; agi autem nihil sine impetu potest; si impetum habet, qui nulli est nisi animali, animal est. [3] ' Si animal est' inquit 'virtus, habet ipsa virtutem.' Quidni habeat se ipsam? quomodo sapiens omnia per virtutem gerit, sic virtus per se. 'Ergo' inquit 'et omnes artes animalia sunt et omnia quae cogitamus quaeque mente conplectimur. Sequitur ut multa millia animalium habitent in his angustiis pectoris, et singuli multa simus animalia aut multa habeamus animalia.' Quaeris quid adversus istud respondeatur? Unaquaeque ex istis res animal erit: multa animalia non erunt. Quare? dicam, si mihi accommodaveris subtilitatem et intentionem tuam. [4] Singula animalia singulas habere debent substantias; ista omnia unum animum habent; itaque singula esse possunt, multa esse non possunt. Ego et animal sum et homo, non tamen duos esse nos dices. Quare? quia separati debent esse. Ita dico: alter ab altero debet esse diductus ut duo sint. Quidquid in uno multiplex est sub unam naturam cadit; itaque unum est. [5] Et animus meus animal est et ego animal sum, duo tamen non sumus. Quare? quia animus mei pars est. Tunc aliquid per se numerabitur cum per se stabit; ubi vero alterius membrum erit, non poterit videri aliud. Quare? dicam: quia quod aliud est suum oportet esse et proprium et totum et intra se absolutum.

[6] Ego in alia esse me sententia professus sum; non enim tantum virtutes animalia erunt, si hoc recipitur, sed opposita quoque illis vitia et adfectus, tamquam ira, timor, luctus, suspicio. Ultra res ista procedet: omnes sententiae, omnes cogitationes animalia erunt. Quod nullo modo recipiendum est; non enim quidquid ab homine fit homo est. [7] ' Iustitia quid est?' inquit. Animus quodam modo se habens. 'Itaque si animus animal est, et iustitia.' Minime; haec enim habitus animi est et quaedam vis. Idem animus in varias figuras convertitur et non totiens animal aliud est quotiens aliud facit; nec illud quod fit ab animo animal est. [8] <Si> iustitia animal est, <si> fortitudo, si ceterae virtutes, utrum desinunt esse animalia subinde aut rursus incipiunt, an semper sunt? desinere virtutes non possunt. Ergo multa animalia, immo innumerabilia, in hoc animo versantur. [9] 'Non sunt' inquit ' multa, quia ex uno religata sunt et partes unius ac membra sunt.' Talem ergo faciem animi nobis proponimus qualis est hydrae multa habentis capita, quorum unumquodque per se pugnat, per se nocet. Atqui nullum ex illis capitibus animal est, sed animalis caput: ceterum ipsa unum animal est. Nemo in Chimaera leonem animal esse dixit aut draconem: hae partes erant eius; partes autem non sunt animalia. [10] Quid est quo colligas iustitiam animal esse? ' Agit' inquit 'aliquid et prodest; quod autem agit et prodest impetum habet; <quod autem impetum habet> animal est.' Verum est si suum impetum habet; <suum autem non habet> sed animi. [11] Omne animal donec moriatur id est quod coepit: homo donec moriatur homo est, equus equus, canis canis; transire in aliud non potest. Iustitia, id est animus quodam modo se habens, animal est. Credamus: deinde animal est fortitudo, id est animus quodam modo se habens. Quis animus? ille qui modo iustitia erat? Tenetur in priore animali, in aliud animal transire ei non licet; in eo illi in quo primum esse coepit perseverandum est. [12] Praeterea unus animus duorum esse animalium non potest, multo minus plurium. Si iustitia, fortitudo, temperantia ceteraeque virtutes animalia sunt, quomodo unum animum habebunt? singulos habeant oportet, aut non sunt animalia. [13] Non potest unum corpus plurium animalium esse. Hoc et ipsi fatentur. Iustitiae quod est corpus? ' Animus' Quid? fortitudinis quod est corpus? 'Idem animus'. Atqui unum corpus esse duorum animalium non potest. [14] 'Sed idem animus' inquit ' iustitiae habitum induit et fortitudinis et temperantiae.' Hoc fieri posset si quo tempore iustitia esset fortitudo non esset, quo tempore fortitudo esset temperantia non esset; nunc vero

omnes virtutes simul sunt. Ita quomodo singulae erunt animalia, cum unus animus sit, qui plus quam unum animal non potest facere? [15] Denique nullum animal pars est alterius animalis; iustitia autem pars est animi; non est ergo animal.

Videor mihi in re confessa perdere operam; magis enim indignandum de isto quam disputandum est. Nullum animal alteri par est. Circumspice omnium corpora: nulli non et color proprius est et figura sua et magnitudo. [16] Inter cetera propter quae mirabile divini artificis ingenium est hoc quoque existimo esse, quod in tanta copia rerum numquam in idem incidit; etiam quae similia videntur, cum contuleris, diversa sunt. Tot fecit genera foliorum: nullum non sua proprietate signatum; tot animalia: nullius magnitudo cum altero convenit, utique aliquid interest. Exegit a se ut quae alia erant et dissimilia essent et inparia. Virtutes omnes, ut dicitis, pares sunt; ergo non sunt animalia. [17] Nullum non animal per se agit; virtus autem per se nihil agit, sed cum homine. Omnia animalia aut rationalia sunt, ut homines, ut dii, <aut inrationalia, ut ferae, ut pecora>; virtutes utique rationales sunt; atqui nec homines sunt nec dii; ergo non sunt animalia. [18] Omne rationale animal nihil agit nisi primum specie alicuius rei inritatum est, deinde impetum cepit, deinde adsensio confirmavit hunc impetum. Quid sit adsensio dicam. Oportet me ambulare: tunc demum ambulo cum hoc mihi dixi et adprobavi hanc opinionem meam; oportet me sedere: tunc demum sedeo. Haec adsensio in virtute non est. [19] Puta enim prudentiam esse: quomodo adsentietur ' oportet me ambulare'? Hoc natura non recipit. Prudentia enim ei cuius est prospicit, non sibi; nam nec ambulare potest nec sedere. Ergo adsensionem non habet; quod adsensionem non habet rationale animal non est. Virtus si animal est, rationale est; rationale autem non est; ergo nec animal. [20] Si virtus animal est, virtus autem bonum omnest, omne bonum animal est. Hoc nostri fatentur. Patrem servare bonum est, et sententiam prudenter in senatu dicere bonum est, et iuste decernere bonum est; ergo et patrem servare animal est et prudenter sententiam dicere animal est. Eo usque res ~exegit~ ut risum tenere non possis: prudenter tacere bonum est, <* * * cenare bonum est>; ita et tacere et cenare animal est.

[21] Ego mehercules titillare non desinam et ludos mihi ex istis subtilibus ineptiis facere. Iustitia et fortitudo, si animalia sunt, certe terrestria sunt; omne animal terrestre alget, esurit, sitit; ergo iustitia alget, fortitudo esurit, clementia sitit. [22] Quid porro? non interrogabo illos quam figuram habeant ista animalia? hominis an equi an ferae? Si rotundam illis qualem deo dederint, quaeram an et avaritia et luxuria et dementia aeque rotundae sint; sunt enim et ipsae animalia. Si has quoque conrotundaverint, etiamnunc interrogabo an prudens ambulatio animal sit. Necesse est confiteantur, deinde dicant ambulationem animal esse et quidem rotundum.

[23] Ne putes autem primum <me> ex nostris non ex praescripto loqui sed meae sententiae esse, inter Cleanthen et discipulum eius Chrysippum non convenit quid sit ambulatio. Cleanthes ait spiritum esse a principali usque in pedes permissum, Chrysippus ipsum principale. Quid est ergo cur non ipsius Chrysippi exemplo sibi quisque se vindicet et ista tot animalia quot mundus ipse non potest capere derideat?

[24] ' Non sunt' inquit ' virtutes multa animalia, et tamen animalia sunt. Nam quemadmodum aliquis et poeta est et orator, et tamen unus, sic virtutes istae animalia sunt sed multa non sunt. Idem est animus et animus et iustus et prudens et fortis, ad singulas virtutes quodam modo se habens.' [25] Sublata * * * convenit nobis. Nam et ego interim fateor animum animal esse, postea visurus quam

de ista re sententiam feram: actiones eius animalia esse nego. Alioqui et omnia verba erunt animalia et omnes versus. Nam si prudens sermo bonum est, bonum autem omne animal est, <sermo animal est>. Prudens versus bonum est, bonum autem omne animal est; versus ergo animal est. Ita

arma virumque cano

animal est, quod non possunt rotundum dicere cum sex pedes habeat. [26] 'Textorium' inquis ' ottum mehercules istud quod cum maxime agitur.' Dissilio risu cum mihi propono soloecismum animal esse et barbarismum et syllogismum et aptas illis facies tamquam pictor adsigno. Haec disputamus attractis superciliis, fronte rugosa? Non possum hoc loco dicere illud Caelianum: 'o tristes ineptias!' Ridiculae sunt.

Quin itaque potius aliquid utile nobis ac salutare tractamus et quaerimus quomodo ad virtutes pervenire possimus, quae nos ad illas via adducat? [27] Doce me non an fortitudo animal sit, sed nullum animal felix esse sine fortitudine, nisi contra fortuita convaluit et omnis casus antequam exciperet meditando praedomuit. Quid est fortitudo? Munimentum humanae imbecillitatis inexpugnabile, quod qui circumdedit sibi securus in hac vitae obsidione perdurat; utitur enim suis viribus, suis telis. [28] Hoc loco tibi Posidonii nostri referre sententiam volo: 'non est quod umquam fortunae armis putes esse te tutum: tuis pugna. Contra ipsam fortuna non armat; itaque contra hostes instructi, contra ipsam inermes sunt.' [29] Alexander Persas quidem et Hyrcanos et Indos et quidquid gentium usque in oceanum extendit oriens vastabat fugabatque, sed ipse modo occiso amico, modo amisso, iacebat in tenebris, alias scelus, alias desiderium suum maerens, victor tot regum atque populorum irae tristitiaeque succumbens; id enim egerat ut omnia potius haberet in potestate quam adfectus. [30] O quam magnis homines tenentur erroribus qui ius dominandi trans maria cupiunt permittere felicissimosque se iudicant si multas [pro] milite provincias obtinent et novas veteribus adiungunt, ignari quod sit illud ingens parque dis regnum: imperare sibi maximum imperium est. [31] Doceat me quam sacra res sit iustitia alienum bonum spectans, nihil ex se petens nisi usum sui. Nihil sit illi cum ambitione famaque: sibi placeat. Hoc ante omnia sibi quisque persuadeat: me iustum esse gratis oportet. Parum est. Adhuc illud persuadeat sibi: me in hanc pulcherrimam virtutem ultro etiam inpendere iuvet; tota cogitatio a privatis commodis quam longissime aversa sit. Non est quod spectes quod sit iustae rei praemium: maius in iusto est. [32] Illud adhuc tibi adfige quod paulo ante dicebam, nihil ad rem pertinere quam multi aequitatem tuam noverint. Qui virtutem suam publicari vult non virtuti laborat sed gloriae. Non vis esse iustus sine gloria? at mehercules saepe iustus esse debebis cum infamia, et tunc, si sapis, mala opinio bene parta delectet. Vale.

CXIV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Quare quibusdam temporibus provenerit corrupti generis oratio quaeris et quomodo in quaedam vitia inclinatio ingeniorum facta sit, ut aliquando inflata explicatio vigeret, aliquando infracta et in morem cantici ducta; quare alias sensus audaces et fidem egressi placuerint, alias abruptae sententiae et suspiciosae, in quibus plus intellegendum esset quam audiendum; quare aliqua aetas fuerit quae translationis iure uteretur inverecunde. Hoc quod audire vulgo soles, quod apud Graecos in proverbium cessit: talis hominibus fuit oratio qualis vita. [2] Quemadmodum autem uniuscuiusque actio ~dicendi~ similis est, sic genus dicendi aliquando imitatur publicos mores, si disciplina civitatis laboravit et se in delicias dedit. Argumentum est luxuriae publicae orationis lascivia, si modo non in uno aut in altero fuit, sed adprobata est et recepta. [3] Non potest alius esse ingenio, alius animo color. Si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans, ingenium quoque

siccum ac sobrium est: illo vitiato hoc quoque adflatur. Non vides, si animus elanguit, trahi membra et pigre moveri pedes? si ille effeminatus est, in ipso incessu apparere mollitiam? si ille acer est et ferox, concitari gradum? si furit aut, quod furori simile est, irascitur, turbatum esse corporis motum nec ire sed ferri? Quanto hoc magis accidere ingenio putas, quod totum animo permixtum est, ab illo fingitur, illi paret, inde legem petit?

[4] Quomodo Maecenas vixerit notius est quam ut narrari nunc debeat quomodo ambulaverit, quam delicatus fuerit, quam cupierit videri, quam vitia sua latere noluerit. Quid ergo? non oratio eius aeque soluta est quam ipse discinctus? non tam insignita illius verba sunt quam cultus, quam comitatus, quam domus, quam uxor? Magni vir ingenii fuerat si illud egisset via rectiore, si non vitasset intellegi, si non etiam in oratione diffl ueret. Videbis itaque eloquentiam ebrii hominis involutam et errantem et licentiae plenam. [Maecenas de cultu suo.] [5] Quid turpius 'amne silvisque ripa comantibus'? Vide ut 'alveum lyntribus arent versoque vado remittant hortos'. Quid? si quis 'feminae cinno crispat et labris columbatur incipitque suspirans, ut cervice lassa fanantur nemoris tyranni' .Inremediabilis factio rimantur epulis lagonaque temptant domos et spe mortem exigunt.' ' Genium festo vix suo testem.' 'Tenuisve cerei fila et crepacem molam.' ' Focum mater aut uxor investiunt.' [6] Non statim cum haec legeris hoc tibi occurret, hunc esse qui solutis tunicis in urbe semper incesserit (nam etiam cum absentis Caesaris partibus fungeretur, signum a discincto petebatur); hunc esse qui <in> tribunali, in rostris, in omni publico coetu sic apparuerit ut pallio velaretur caput exclusis utrimque auribus, non aliter quam in mimo fugitivi divitis solent; hunc esse cui tunc maxime civilibus bellis strepentibus et sollicita urbe et armata comitatus hic fuerit in publico, spadones duo, magis tamen viri quam ipse; hunc esse qui uxorem milliens duxit, cum unam habuerit? [7] Haec verba tam inprobe structa, tam neglegenter abiecta, tam contra consuetudinem omnium posita ostendunt mores quoque non minus novos et pravos et singulares fuisse. Maxima laus illi tribuitur mansuetudinis: pepercit gladio, sanguine abstinuit, nec ulla alia re quid posset quam licentia ostendit. Hanc ipsam laudem suam corrupit istis orationis portentosissimae delicis; apparet enim mollem fuisse, non mitem. [8] Hoc istae ambages compositionis, hoc verba transversa, hoc sensus miri, magni quidem saepe sed enervati dum exeunt, cuivis manifestum facient: motum illi felicitate nimia caput. Quod vitium hominis esse interdum, interdum temporis solet. [9] Ubi luxuriam late felicitas fudit, cultus primum corporum esse diligentior incipit; deinde supellectili laboratur; deinde in ipsas domos inpenditur cura ut in laxitatem ruris excurrant, ut parietes advectis trans maria marmoribus fulgeant, ut tecta varientur auro, ut lacunaribus pavimentorum respondeat nitor; deinde ad cenas lautitia transfertur et illic commendatio ex novitate et soliti ordinis commutatione captatur, ut ea quae includere solent cenam prima ponantur, ut quae advenientibus dabantur exeuntibus dentur. [10] Cum adsuevit animus fastidire quae ex more sunt et illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione quod novum est quaerit et modo antiqua verba atque exoleta revocat ac profert, modo fingit ~et ignota ac~ deflectit, modo, id quod nuper increbruit, pro cultu habetur audax translatio ac frequens. [11] Sunt qui sensus praecidant et hoc gratiam sperent, si sententia pependerit et audienti suspicionem sui fecerit; sunt qui illos detineant et porrigant; sunt qui non usque ad vitium accedant (necesse est enim hoc facere aliquid grande temptanti) sed qui ipsum vitium ament.

Itaque ubicumque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque a recto descivisse non erit dubium. Quomodo conviviorum luxuria, quomodo vestium aegrae civitatis indicia sunt, sic orationis licentia, si modo frequens est, ostendit animos quoque a quibus verba exeunt procidisse. [12] Mirari quidem non debes corrupta excipi non tantum a corona sordidiore sed ab hac quoque turba cultiore; togis enim inter se isti, non iudicis distant. Hoc magis mirari potes, quod non tantum

vitiosa sed vitia laudentur. Nam illud semper factum est: nullum sine venia placuit ingenium. Da mihi quemcumque vis magni nominis virum: dicam quid illi aetas sua ignoverit, quid in illo sciens dissimulaverit. Multos tibi dabo quibus vitia non nocuerint, quosdam quibus profuerint. Dabo, inquam, maximae famae et inter admiranda propositos, quos si quis corrigit, delet; sic enim vitia virtutibus inmixta sunt ut illas secum tractura sint.

[13] Adice nunc quod oratio certam regulam non habet: consuetudo illam civitatis, quae numquam in eodem diu stetit, versat. Multi ex alieno saeculo petunt verba, duodecim tabulas loquuntur; Gracchus illis et Crassus et Curio nimis culti et recentes sunt, ad Appium usque et Coruncanium redeunt. Quidam contra, dum nihil nisi tritum et usitatum volunt, in sordes incidunt. [14] Utrumque diverso genere corruptum est, tam mehercules quam nolle nisi splendidis uti ac sonantibus et poeticis, necessaria atque in usu posita vitare. Tam hunc dicam peccare quam illum: alter se plus iusto colit, alter plus iusto neglegit; ille et crura, hic ne alas quidem vellit.

[15] Ad compositionem transeamus. Quot genera tibi in hac dabo quibus peccetur? Quidam praefractam et asperam probant; disturbant de industria si quid placidius effluxit; nolunt sine salebra esse iuncturam; virilem putant et fortem quae aurem inaequalitate percutiat. Quorundam non est compositio, modulatio est; adeo blanditur et molliter labitur. [16] Quid de illa loquar in qua verba differuntur et diu expectata vix ad clausulas redeunt? Quid illa in exitu lenta, qualis Ciceronis est, devexa et molliter detinens nec aliter quam solet ad morem suum pedemque respondens?

Non tantum * * * in genere sententiarum vitium est, si aut pusillae sunt et pueriles aut inprobae et plus ausae quam pudore salvo licet, si floridae sunt et nimis dulces, si in vanum exeunt et sine effectu nihil amplius quam sonant.

[17] Haec vitia unus aliquis inducit, sub quo tunc eloquentia est, ceteri imitantur et alter alteri tradunt. Sic Sallustio vigente anputatae sententiae et verba ante expectatum cadentia et obscura brevitas fuere pro cultu. L. Arruntius, vir rarae frugalitatis, qui historias belli Punici scripsit, fuit Sallustianus et in illud genus nitens. Est apud Sallustium 'exercitum argento fecit', id est, pecunia paravit. Hoc Arruntius amare coepit; posuit illud omnibus paginis. Dicit quodam loco 'fugam nostris fecere', alio loco 'Hiero rex Syracusanorum bellum fecit', et alio loco 'quae audita Panhormitanos dedere Romanis fecere'. [18] Gustum tibi dare volui: totus his contexitur liber. Quae apud Sallustium rara fuerunt apud hunc crebra sunt et paene continua, nec sine causa; ille enim in haec incidebat, at hic illa quaerebat. Vides autem quid sequatur ubi alicui vitium pro exemplo est. [19] Dixit Sallustius 'aquis hiemantibus'. Arruntius in primo libro belli Punici ait 'repente hiemavit tempestas', et alio loco cum dicere vellet frigidum annum fuisse ait 'totus hiemavit annus', et alio loco 'inde sexaginta onerarias leves praeter militem et necessarios nautarum hiemante aquilone misit'. Non desinit omnibus locis hoc verbum infulcire. Quodam loco dicit Sallustius 'dum inter arma civilia aequi bonique famas petit'. Arruntius non temperavit quominus primo statim libro poneret ingentes esse 'famas' de Regulo. [20] Haec ergo et eiusmodi vitia, quae alicui inpressit imitatio, non sunt indicia luxuriae nec animi corrupti; propria enim esse debent et ex ipso nata ex quibus tu aestimes alicuius adfectus: iracundi hominis iracunda oratio est, commoti nimis incitata, delicati tenera et fluxa. [21] Quod vides istos sequi qui aut vellunt barbam aut intervellunt, qui labra pressius tondent et adradunt servata et summissa cetera parte, qui lacernas coloris inprobi sumunt, qui perlucentem togam, qui nolunt facere quicquam quod hominum oculis transire liceat: inritant

illos et in se avertunt, volunt vel reprehendi dum conspici. Talis est oratio Maecenatis omniumque aliorum qui non casu errant sed scientes volentesque. [22] Hoc a magno animi malo oritur: quomodo in vino non ante lingua titubat quam mens cessit oneri et inclinata vel prodita est, ita ista orationis quid aliud quam ebrietas nulli molesta est nisi animus labat. Ideo ille curetur: ab illo sensus, ab illo verba exeunt, ab illo nobis est habitus, vultus, incessus. Illo sano ac valente oratio quoque robusta, fortis, virilis est: si ille procubuit, et cetera ruinam sequuntur.

[23]

Rege incolumi mens omnibus una est:
amisso rupere fidem.
Rex noster est animus; hoc incolumi cetera manent in officio, parent, obtemperant: cum ille paulum vacillavit, simul dubitant. Cum vero cessit voluptati, artes quoque eius actusque marcent et omnis ex languido fluidoque conatus est.

[24] Quoniam hac similitudine usus sum, perseverabo. Animus noster modo rex est, modo tyrannus: rex cum honesta intuetur, salutem commissi sibi corporis curat et illi nihil imperat turpe, nihil sordidum; ubi vero inpotens, cupidus, delicatus est, transit in nomen detestabile ac dirum et fit tyrannus. Tunc illum excipiunt adfectus inpotentes et instant; qui initio quidem gaudet, ut solet populus largitione nocitura frustra plenus et quae non potest haurire contrectans; [25] cum vero magis ac magis vires morbus exedit et in medullas nervosque descendere deliciae, conspectu eorum quibus se nimia aviditate inutilem reddidit laetus, pro suis voluptatibus habet alienarum spectaculum, sumministrator libidinum testisque, quarum usum sibi ingerendo abstulit. Nec illi tam gratum est abundare iucundis quam acerbum quod non omnem illum apparatum per gulam ventremque transmittit, quod non cum omni exoletorum feminarumque turba convolutatur, maeretque quod magna pars suae felicitatis exclusa corporis angustiis cessat. [26] Numquid enim, mi Lucili, <non> in hoc furor est, quod nemo nostrum mortalem se cogitat, quod nemo inbecillum? immo quod nemo nostrum unum esse se cogitat? Aspice culinas nostras et concursantis inter tot ignes cocos: unum videri putas ventrem cui tanto tumultu comparatur cibus? Aspice veteraria nostra et plena multorum saeculorum vindemiis horrea: unum putas videri ventrem cui tot consulum regionumque vina cluduntur? Aspice quot locis terra vertatur, quot millia colonorum arent, fodiant: unum videri putas ventrem cui et in Sicilia et in Africa seritur? [27] Sani erimus et modica concupiscemus si unusquisque se numeret, metiatur simul corpus, sciat quam nec multum capere nec diu possit. Nihil tamen aeque tibi profuerit ad temperantiam omnium rerum quam frequens cogitatio brevis aevi et huius incerti: quidquid facies, respice ad mortem. Vale.

CXV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Nimis anxium esse te circa verba et compositionem, mi Lucili, nolo: habeo maiora quae cures. Quaere quid scribas, non quemadmodum; et hoc ipsum non ut scribas sed ut sentias, ut illa quae senseris magis adplices tibi et velut signes. [2] Cuiuscumque orationem videris sollicitam et politam, scito animum quoque non minus esse pusillis occupatum. Magnus ille remissius loquitur et securius; quaecumque dicit plus habent fiduciae quam curae. Nosti comptulos iuvenes, barba et coma nitidos, de capsula totos: nihil ab illis speraveris forte, nihil solidum. Oratio cultus animi est: si circumtonsa est et fucata et manu facta, ostendit illum quoque non esse sincerum et habere aliquid fracti. Non est ornamentum virile concinnitas. [3] Si nobis animum boni viri liceret inspicere, o

quam pulchram faciem, quam sanctam, quam ex magnifico placidoque fulgentem videremus, hinc iustitia, illinc fortitudine, hinc temperantia prudentiaque lucentibus! Praeter has frugalitas et continentia et tolerantia et liberalitas comitasque et (quis credat?) in homine rarum humanitas bonum splendorem illi suum adfunderent. Tunc providentia cum elegantia et ex istis magnanimitas eminentissima quantum, di boni, decoris illi, quantum ponderis gravitatisque adderent! quanta esset cum gratia auctoritas! Nemo illam amabilem qui non simul venerabilem diceret. [4] Si quis viderit hanc faciem altiorem fulgentioremque quam cerni inter humana consuevit, nonne velut numinis occursu obstupefactus resistat et ut fas sit vidisse tacitus precetur, tum evocante ipsa vultus benignitate productus adoret ac supplicet, et diu contemplatus multum extantem superque mensuram solitorum inter nos aspici elatam, oculis mite quiddam sed nihilominus vivido igne flagrantibus, tunc deinde illam Vergili nostri vocem verens atque attonitus emittat?

[5]

O quam te memorem, virgo? namque haut tibi vultus
mortalis nec vox hominem sonat . .
sis felix nostrumque leves quaecumque laborem.

Aderit levabitque, si colere eam voluerimus. Colitur autem non taurorum opimis corporibus contrucidatis nec auro argentoque suspenso nec in thensauros stipe infusa, sed pia et recta voluntate. [6] Nemo, inquam, non amore eius arderet si nobis illam videre contingeret; nunc enim multa obstrigillant et aciem nostram aut splendore nimio repercutiunt aut obscuritate retinent. Sed si, quemadmodum visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet et repurgari, sic nos aciem animi liberare inpedimentis voluerimus, poterimus perspicere virtutem etiam obrutam corpore, etiam paupertate opposita, etiam humilitate et infamia obiacentibus; cernemus, inquam, pulchritudinem illam quamvis sordido obtectam. [7] Rursus aeque malitiam et aerumnosi animi veternum perspiciemus, quamvis multus circa divitiarum radiantium splendor inpediat et intuentem hinc honorum, illinc magnarum potestatium falsa lux verberet. [8] Tunc intellegere nobis licebit quam contemnenda miremur, simillimi pueris, quibus omne ludicrum in pretio est; parentibus quippe nec minus fratribus praeferunt parvo aere empta monilia. Quid ergo inter nos et illos interest, ut Ariston ait, nisi quod nos circa tabulas et statuas insanimus, carius inepti? Illos reperti in litore calculi leves et aliquid habentes varietatis delectant, nos ingentium maculae columnarum, sive ex Aegyptiis harenis sive ex Africae solitudinibus advectae porticum aliquam vel capacem populi cenationem ferunt. [9] Miramur parietes tenui marmore inductos, cum sciamus quale sit quod absconditur. Oculis nostris inponimus, et cum auro tecta perfudimus, quid aliud quam mendacio gaudemus? Scimus enim sub illo auro foeda ligna latitare. Nec tantum parietibus aut lacunaribus ornamentum tenue praetenditur: omnium istorum quos incedere altos vides bratteata felicitas est. Inspice, et scies sub ista tenui membrana dignitatis quantum mali iaceat. [10] Haec ipsa res quae tot magistratus, tot iudices detinet, quae et magistratus et iudices facit, pecunia, ex quo in honore esse coepit, verus rerum honor cecidit, mercatoresque et venales in vicem facti quaerimus non quale sit quidque sed quanti; ad mercedem pii sumus, ad mercedem impii, et honesta quamdiu aliqua illis spes inest sequimur, in contrarium transituri si plus scelera promittent. [11] Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt, et teneris infusa cupiditas altius sedit crevitque nobiscum. Deinde totus populus in alia discors in hoc convenit: hoc suspiciunt, hoc suis optant, hoc dis velut rerum humanarum maximum, cum grati videri volunt, consecrant. Denique eo mores redacti sunt ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisa pauperibus. [12] Accedunt deinde carmina poetarum, quae adfectibus nostris facem subdant, quibus divitiae velut unicum vitae decus ornamentumque laudantur. Nihil illis melius nec dare videntur di inmortales posse nec habere.

[13]

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
clara micante auro.
Eiusdem currum aspice:
Aureus axis erat, temo aureus, aurea summae
curvatura rotae, radiorum argenteus ordo.
Denique quod optimum videri volunt saeculum aureum appellant. [14] Nec apud Graecos tragicos desunt qui lucro innocentiam, salutem, opinionem bonam mutent.
Sine me vocari pessimum, [simul] ut dives vocer.
An dives omnes quaerimus, nemo an bonus.
Non quare et unde, quid habeas tantum rogant.
Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.
Quid habere nobis turpe sit quaeris? nihil.
Aut dives opto vivere aut pauper mori.
Bene moritur quisquis moritur dum lucrum facit.
Pecunia, ingens generis humani bonum,
cui non voluptas matris aut blandae potest
par esse prolis, non sacer meritis parens;
tam dulce si quid Veneris in vultu micat,
merito illa amores caelitum atque hominum movet.
[15] Cum hi novissimi versus in tragoedia Euripidis pronuntiati essent, totus populus ad eiciendum et actorem et carmen consurrexit uno impetu, donec Euripides in medium ipse prosilivit petens ut expectarent viderentque quem admirator auri exitum faceret. Dabat in illa fabula poenas Bellerophontes quas in sua quisque dat. [16] Nulla enim avaritia sine poena est, quamvis satis sit ipsa poenarum. O quantum lacrimarum, quantum laborum exigit! quam misera desideratis, quam misera partis est! Adice cotidianas sollicitudines quae pro modo habendi quemque discruciant. Maiore tormento pecunia possidetur quam quaeritur. Quantum damnis ingemescunt, quae et magna incidunt et videntur maiora. Denique ut illis fortuna nihil detrahat, quidquid non adquiritur damnum est. [17] ' Ad felicem illum homines et divitem vocant et consequi optant quantum ille possidet.' Fateor. Quid ergo? tu ullos esse condicionis peioris existimas quam qui habent et miseriam et invidiam? Utinam qui divitias optaturi essent cum divitibus deliberarent; utinam honores petituri cum ambitiosis et summum adeptis dignitatis statum! Profecto vota mutassent, cum interim illi nova suscipiunt cum priora damnaverint. Nemo enim est cui felicitas sua, etiam si cursu venit, satis faciat; queruntur et de consiliis et de processibus suis maluntque semper quae reliquerunt. [18] Itaque hoc tibi philosophia praestabit, quo equidem nihil maius existimo: numquam te paenitebit tui. Ad hanc tam solidam felicitatem, quam tempestas nulla concutiat, non perducent te apte verba contexta et oratio fluens leniter: eant ut volent, dum animo compositio sua constet, dum sit magnus et opinionum securus et ob ipsa quae aliis displicent sibi placens, qui profectum suum vita aestimet et tantum scire se iudicet quantum non cupit, quantum non timet. Vale.

CXVI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Utrum satius sit modicos habere adfectus an nullos saepe quaesitum est. Nostri illos expellunt, Peripatetici temperant. Ego non video quomodo salubris esse aut utilis possit ulla mediocritas morbi. Noli timere: nihil eorum quae tibi non vis negari eripio. Facilem me indulgentemque praebebo rebus ad quas tendis et quas aut necessarias vitae aut utiles aut iucundas putas: detraham vitium. Nam cum tibi cupere interdixero, velle permittam, ut eadem illa intrepidus facias, ut certiore

consilio, ut voluptates ipsas magis sentias: quidni ad te magis perventurae sint si illis imperabis quam si servies? [2] ' Sed naturale est' inquis ' ut desiderio amici torquear: da ius lacrimis tam iuste cadentibus. Naturale est opinionibus hominum tangi et adversis contristari: quare mihi non permittas hunc tam honestum malae opinionis metum?' Nullum est vitium sine patrocinio; nulli non initium verecundum est et exorabile, sed ab hoc latius funditur. Non obtinebis ut desinat si incipere permiseris. [3] Inbecillus est primo omnis adfectus; deinde ipse se concitat et vires dum procedit parat: excluditur facilius quam expellitur. Quis negat omnis adfectus a quodam quasi naturali fluere principio? Curam nobis nostri natura mandavit, sed huic ubi nimium indulseris, vitium est. Voluptatem natura necessariis rebus admiscuit, non ut illam peteremus, sed ut ea sine quibus non possumus vivere gratiora nobis illius faceret accessio: suo veniat iure, luxuria est. Ergo intrantibus resistamus, quia facilius, ut dixi, non recipiuntur quam exeunt. [4] ' Aliquatenus' inquis ' dolere, aliquatenus timere permitte.' Sed illud 'aliquatenus' longe producitur nec ubi vis accipit finem. Sapienti non sollicite custodire se tutum est, et lacrimas suas et voluptates ubi volet sistet: nobis, quia non est regredi facile, optimum est omnino non progredi. [5] Eleganter mihi videtur Panaetius respondisse adulescentulo cuidam quaerenti an sapiens amaturus esset. 'De sapiente' inquit ' videbimus: mihi et tibi, qui adhuc a sapiente longe absumus, non est committendum ut incidamus in rem commotam, inpotentem, alteri emancupatam, vilem sibi. Sive enim nos respicit, humanitate eius inritamur, sive contempsit, superbia accendimur. Aeque facilitas amoris quam difficultas nocet: facilitate capimur, cum difficultate certamus. Itaque conscii nobis inbecillitatis nostrae quiescamus; nec vino infirmum animum committamus nec formae nec adulationi nec ullis rebus blande trahentibus.' [6] Quod Panaetius de amore quaerenti respondit, hoc ego de omnibus adfectibus dico: quantum possumus nos a lubrico recedamus; in sicco quoque parum fortiter stamus.

[7] Occurres hoc loco mihi illa publica contra Stoicos voce: ' inmis magna promittitis, nimis dura praecipitis. Nos homunciones sumus; omnia nobis negare non possumus. Dolebimus, sed parum; concupiscemus, sed temperate; irascemur, sed placabimur.' [8] Scis quare non possimus ista? quia nos posse non credimus. Immo mehercules aliud est in re: vitia nostra quia amamus defendimus et malumus excusare illa quam excutere. Satis natura homini dedit roboris si illo utamur, si vires nostras colligamus ac totas pro nobis, certe non contra nos concitemus. Nolle in causa est, non posse praetenditur. Vale.

CXVII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

[1] Multum mihi negotii concinnabis et, dum nescis, in magnam me litem ac molestiam inpinges, qui mihi tales quaestiunculas ponis, in quibus ego nec dissentire a nostris salva gratia nec consentire salva conscientia possum. Quaeris an verum sit quod Stoicis placet, sapientiam bonum esse, sapere bonum non esse. Primum exponam quid Stoicis videatur; deinde tunc dicere sententiam audebo.

[2] Placet nostris quod bonum est corpus esse, quia quod bonum est facit, quidquid facit corpus est. Quod bonum est prodest; faciat autem aliquid oportet ut prosit; si facit, corpus est. Sapientiam bonum esse dicunt; sequitur ut necesse sit illam corporalem quoque dicere. [3] At sapere non putant eiusdem condicionis esse. Incorporale est et accidens alteri, id est sapientiae; itaque nec facit quicquam nec prodest. ' Quid ergo?' inquit ' non dicimus: bonum est sapere?' Dicimus referentes ad id ex quo pendet, id est ad ipsam sapientiam.

[4] Adversus hos quid ab aliis respondeatur audi, antequam ego incipio secedere et in alia parte considere. 'Isto modo' inquiunt 'nec beate vivere bonum est. Velint nolint, respondendum est beatam vitam bonum esse, beate vivere bonum non esse.' [5] Etiamnunc nostris illud quoque opponitur: 'omnis vult sapere; ergo expetenda res est sapere; si expetenda res est, bona est.' Coguntur nostri verba torquere et unam syllabam expetendo interponere quam sermo noster inseri non sinit. Ego illam, si pateris, adiungam. 'Expetendum est' inquiunt 'quod bonum est, expetibile quod nobis contingit cum bonum consecuti sumus. Non petitur tamquam bonum, sed petito bono accedit.'

[6] Ego non idem sentio et nostros iudico in hoc descendere quia iam primo vinculo tenentur et mutare illis formulam non licet. Multum dare solemus praesumptioni omnium hominum et apud nos veritatis argumentum est aliquid omnibus videri; tamquam deos esse inter alia hoc colligimus, quod omnibus insita de dis opinio est nec ulla gens usquam est adeo extra leges moresque proiecta ut non aliquos deos credat. Cum de animarum aeternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos aut colentium. Utor hac publica persuasione: neminem invenies qui non putet et sapientiam bonum et sapere.

[7] Non faciam quod victi solent, ut provocem ad populum: nostris incipiamus armis confligere. Quod accidit alicui, utrum extra id cui accidit est an in eo cui accidit? Si in eo est cui accidit, tam corpus est quam illud cui accidit. Nihil enim accidere sine tactu potest; quod tangit corpus est: nihil accidere sine actu potest; quod agit corpus est. Si extra est, postea quam acciderat recessit; quod recessit motum habet; quod motum habet corpus est. [8] Speras me dicturum non esse aliud cursum, aliud currere, nec aliud calorem, aliud calere, nec aliud lucem, aliud lucere: concedo ista alia esse, sed non sortis alterius. Si valetudo indifferens est, <et> bene valere indifferens est; si forma indifferens est, et formonsum esse. Si iustitia bonum est, et iustum esse; si turpitudo malum est, et turpem esse malum est, tam mehercules quam si lippitudo malum est, lippire quoque malum est. Hoc ut scias, neutrum esse sine altero potest: qui sapit sapiens est; qui sapiens est sapit. Adeo non potest dubitari an quale illud sit, tale hoc sit, ut quibusdam utrumque unum videatur atque idem. [9] Sed illud libenter quaesierim, cum omnia aut mala sint aut bona aut indifferentia, sapere in quo numero sit? Bonum negant esse; malum utique non est; sequitur ut medium sit. Id autem medium atque indifferens vocamus quod tam malo contingere quam bono possit, tamquam pecunia, forma, nobilitas. Hoc, ut sapiat, contingere nisi bono non potest; ergo indifferens non est. Atqui ne malum quidem est, quod contingere malo non potest; ergo bonum est. Quod nisi bonus non habet bonum est; sapere non nisi bonus habet; ergo bonum est. [10] Accidens est' inquit 'sapientiae.' Hoc ergo quod vocas sapere, utrum facit sapientiam an patitur? Sive facit illud sive patitur, utroque modo corpus est; nam et quod fit et quod facit corpus est. Si corpus est, bonum est; unum enim illi deerat quominus bonum esset, quod incorporale erat.

[11] Peripateticis placet nihil interesse inter sapientiam et sapere, cum in utrolibet eorum et alterum sit. Numquid enim quemquam existimas sapere nisi qui sapientiam habet? numquid quemquam qui sapit non putas habere sapientiam? [12] Dialectici veteres ista distinguunt; ab illis divisio usque ad Stoicos venit. Qualis sit haec dicam. Aliud est ager, aliud agrum habere, quidni? cum habere agrum ad habentem, non ad agrum pertineat. Sic aliud est sapientia, aliud sapere. Puto, concedes duo esse haec, id quod habetur et eum qui habet: habetur sapientia, habet qui sapit. Sapientia est mens perfecta vel ad summum optimumque perducta; ars enim vitae est. Sapere quid est? non possum dicere 'mens perfecta', sed id quod contingit perfectam mentem habenti; ita alterum est mens bona,

alterum quasi habere mentem bonam.

[13] 'Sunt' inquit 'naturae corporum, tamquam hic homo est, hic equus; has deinde sequuntur motus animorum enuntiativi corporum. Hi habent proprium quiddam et a corporibus seductum, tamquam video Catonem ambulantem: hoc sensus ostendit, animus credidit. Corpus est quod video, cui et oculos intendi et animum. Dico deinde: Cato ambulat. Non corpus' inquit 'est quod nunc loquor, sed enuntiativum quiddam de corpore, quod alii effatum vocant, alii enuntiatum, alii dictum. Sic cum dicimus "sapientiam", corporale quiddam intellegimus; cum dicimus "sapit", de corpore loquimur. Plurimum autem interest utrum illud dicas an de illo.'

[14] Putemus in praesentia ista duo esse (nondum enim quid mihi videatur pronuntio): quid prohibet quominus aliud quidem <sit> sed nihilominus bonum? Dicebam paulo ante aliud esse agrum, aliud habere agrum. Quidni? in alia enim natura est qui habet, in alia quod habetur: illa terra est, hic homo est. At in hoc de quo agitur eiusdem naturae sunt utraque, et qui habet sapientiam et ipsa. [15] Praeterea illic aliud est quod habetur, alius qui habet: hic in eodem est et quod habetur et qui habet. Ager iure possidetur, sapientia natura; ille abalienari potest et alteri tradi, haec non discedit a domino. Non est itaque quod compares inter se dissimilia.

Coeperam dicere posse ista duo esse et tamen utraque bona esse, tamquam sapientia et sapiens duo sunt et utrumque bonum esse concedis. Quomodo nihil obstat quominus et sapientia bonum sit et habens sapientiam, sic nihil obstat quominus et sapientia bonum sit et habere sapientiam, id est sapere. [16] Ego in hoc volo sapiens esse, ut sapiam. Quid ergo? non est id bonum sine quo nec illud bonum est? Vos certe dicitis sapientiam, si sine usu detur, accipiendam non esse. Quid est usus sapientiae? sapere: hoc est in illa pretiosissimum, quo detracto supervacua fit. Si tormenta mala sunt, torqueri malum est, adeo quidem ut illa non sint mala si quod sequitur detraxeris. Sapientia habitus perfectae mentis est, sapere usus perfectae mentis: quomodo potest usus eius bonum non esse quae sine usu bonum non est? [17] Interrogo te an sapientia expetenda sit: fateris. Interrogo an usus sapientiae expetendus sit: fateris. Negas enim te illam recepturum si uti ea prohibearis. Quod expetendum est bonum est. Sapere sapientiae usus est, quomodo eloquentiae eloqui, quomodo oculorum videre. Ergo sapere sapientiae usus est, usus autem sapientiae expetendus est; sapere ergo expetendum est; si expetendum est, bonum est.

[18] Olim ipse me damno qui illos imitor dum accuso et verba apertae rei inpendo. Cui enim dubium potest esse quin, si aestus malum est, et aestuare malum sit? si algor malum est, malum sit algere? si vita bonum est, et vivere bonum sit? Omnia ista circa sapientiam, non in ipsa sunt; at nobis in ipsa commorandum est. [19] Etiam si quid evagari libet, amplos habet illa spatiososque secessus: de deorum natura quaeramus, de siderum alimento, de his tam variis stellarum discursibus, an ad illarum motus nostra moveantur, an corporibus omnium animisque illinc impetus veniat, an et haec quae fortuita dicuntur certa lege constricta sint nihilque in hoc mundo repentinum aut expers ordinis volutetur. Ista iam a formatione morum recesserunt, sed levant animum et ad ipsarum quas tractat rerum magnitudinem attollunt; haec vero de quibus paulo ante dicebam minuunt et deprimunt nec, ut putatis, exacuunt, sed extenuant. [20] Obsecro vos, tam necessariam curam maioribus melioribusque debitam in re nescio an falsa, certe inutili terimus? Quid mihi profuturum est scire an aliud sit sapientia, aliud sapere? Quid mihi profuturum est scire illud bonum esse, <hoc non esse>? Temere me geram, subibo huius voti aleam: tibi sapientia, mihi sapere

contingat. Pares erimus. [21] Potius id age ut mihi viam monstres qua ad ista perveniam. Dic quid vitare debeam, quid adpetere, quibus animum labantem studiis firmem, quemadmodum quae me ex transverso feriunt aguntque procul a me repellam, quomodo par esse tot malis possim, quomodo istas calamitates removeam quae ad me inruperunt, quomodo illas ad quas ego inrupi. Doce quomodo feram aerumnam sine gemitu meo, felicitatem sine alieno, quomodo ultimum ac necessarium non expectem sed ipsemet, cum visum erit, profugiam. [22] Nihil mihi videtur turpius quam optare mortem. Nam si vis vivere, quid optas mori? sive non vis, quid deos rogas quod tibi nascenti dederunt? Nam ut quandoque moriaris etiam invito positum est, ut cum voles in tua manu est; alterum tibi necesse est, alterum licet. [23] Turpissimum his diebus principium diserti mehercules viri legi: ' ita [atque]' inquit ' quam primum moriar' Homo demens, optas rem tuam. 'Ita quam primum moriar.' Fortasse inter has voces senex factus es; alioqui quid in mora est? Nemo te tenet: evade qua visum est; elige quamlibet rerum naturae partem, quam tibi praebere exitum iubeas. Haec nempe sunt et elementa quibus hic mundus administratur; aqua, terra, spiritus, omnia ista tam causae vivendi sunt quam viae mortis. [24] 'Ita quam primum moriar' ! quam primum' istud quid esse vis? quem illi diem ponis? citius fieri quam optas potest. Inbecillae mentis ista sunt verba et hac detestatione misericordiam captantis: non vult mori qui optat. Deos vitam et salutem roga: si mori placuit, hic mortis est fructus, optare desinere.

[25] Haec, mi Lucili, tractemus, his formemus animum. Hoc est sapientia, hoc est sapere, non disputatiunculis inanibus subtilitatem vanissimam agitare. Tot quaestiones fortuna tibi posuit, nondum illas solvisti: iam cavillaris? Quam stultum est, cum signum pugnae acceperis, ventilare. Remove ista lusoria arma: decretoriis opus est. Dic qua ratione nulla animum tristitia, nulla formido perturbet, qua ratione hoc secretarum cupiditatium pondus effundam. Agatur aliquid. [26] ' Sapientia bonum est, sapere non est bonum' sic fit <ut> negemur sapere, ut hoc totum studium derideatur tamquam operatum supervacuis.

Quid si scires etiam illud quaeri, an bonum sit futura sapientia? Quid enim dubi est, oro te, an nec messem futuram iam sentiant horrea nec futuram adulescentiam pueritia viribus aut ullo robore intellegat? Aegro interim nil ventura sanitas prodest, non magis quam currentem luctantemque post multos secuturum menses otium reficit. [27] Quis nescit hoc ipso non esse bonum id quod futurum est, quia futurum est? Nam quod bonum est utique prodest; nisi praesentia prodesse non possunt. Si non prodest, bonum non est; si prodest, iam est. Futurus sum sapiens; hoc bonum erit cum fuero: interim non est. Prius aliquid esse debet, deinde quale esse. [28] Quomodo, oro te, quod adhuc nihil est iam bonum est? Quomodo autem tibi magis vis probari non esse aliquid quam si dixero 'futurum est'? nondum enim venisse apparet quod veniet. Ver secuturum est: scio nunc hiemem esse. Aestas secutura est: scio aestatem non esse. Maximum argumentum habeo nondum praesentis futurum esse. [29] Sapiam, spero, sed interim non sapio; si illud bonum haberem, iam hoc carerem malo. Futurum est ut sapiam: ex hoc licet nondum sapere me intellegas. Non possum simul et in illo bono et in hoc malo esse; duo ista non coeunt nec apud eundem sunt una malum et bonum.

[30] Transcurramus sollertissimas nugas et ad illa quae nobis aliquam opem sunt latura properemus. Nemo qui obstetricem parturienti filiae sollicitus accersit edictum et ludorum ordinem perlegit; nemo qui ad incendium domus suae currit tabulam latruncullariam prospicit ut sciat quomodo alligatus exeat calculus. [31] At mehercule omnia tibi undique nuntiantur, et incendium domus et periculum liberorum et obsidio patriae et bonorum direptio; adice isto naufragia motusque terrarum et quidquid aliud timeri potest: inter ista districtus rebus nihil aliud quam animum oblectantibus

vacas? Quid inter sapientiam et sapere intersit inquiris? nodos nectis ac solvis tanta mole inpendente capiti tuo? [32] Non tam benignum ac liberale tempus natura nobis dedit ut aliquid ex illo vacet perdere. Et vide quam multa etiam diligentissimis pereant: aliud valetudo sua cuique abstulit, aliud suorum; aliud necessaria negotia, aliud publica occupaverunt; vitam nobiscum dividit somnus. Ex hoc tempore tam angusto et rapido et nos auferente quid iuvat maiorem partem mittere in vanum? [33] Adice nunc quod adsuescit animus delectare se potius quam sanare et philosophiam oblectamentum facere cum remedium sit. Inter sapientiam et sapere quid intersit nescio: scio mea non interesse sciam ista an nesciam. Dic mihi: cum quid inter sapientiam et sapere intersit didicero, sapiam? Cur ergo potius inter vocabula me sapientiae detines quam inter opera? Fac me fortiorem, fac securiorem, fac fortunae parem, fac superiorem. Possum autem superior esse si derexero <eo> omne quod disco. Vale.

Liber XX

CXVIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM.

(1) Exigis a me frequentiores epistulas. Rationes conferamus: soluendonon eris. Conuenerat quidem ut tua priora essent: tu scriberes, ego rescriberem. Sed non ero difficilis: bene credi tibi scio. Itaque in anticessum dabonec faciam quod Cicero, uir disertissimus, facere Atticum iubet, ut etiam' is rem nullam habebit, quod in buccam uenerit scribat' .(2) Numquam potestdeesse quod scribam, ut omnia illa quae Ciceronis implent epistulas transeam:quis candidatus laboret; quis alienis, quis suis uiribus pugnet; quis consulatumfiducia Caesaris, quis Pompei, quis arcae petat; quam durus sit feneratorCaecilius, a quo minoris centesimis propinqui nummum mouere non possint. Sua satius est mala quam aliena tractare, se excutere et uidere quam multarumrerum candidatus sit, et non suffragari. (3) Hoc est, mi Lucili, egregium,hoc securum ac liberum, nihil petere et tota fortunae comitia transire. Quam putas esse iucundum tribubus uocatis, cum candidati in templis suispendeant et alius nummos pronuntiet, alius per sequestrem agat, alius eorummanus osculis conterat quibus designatus contingendam manum negaturus est,omnes attoniti uocem praeconis expectent, stare otiosum et spectare illasnundinas nec ementem quicquam nec uendentem? (4) Quanto hic maiore gaudiofruitur qui non praetoria aut consularia comitia securus intuetur, sedmagna illa in quibus alii honores anniuersarios petunt, alii perpetuaspotestates, alii bellorum euentus prosperos triumphosque, alii diuitias,alii matrimonia ac liberos, alii salutem suam suorumque! Quanti animi resest solum nihil petere, nulli supplicare, et dicere, ' inihil mihi tecum,fortuna; non facio mei tibi copiam. Scio apud te Catones repelli, Vatiniosfieri. Nihil rogo. ' Hoc est priuatam facere fortunam. (5) Licet ergo haec in uicem scribere et hanc semper integram egereremateriam circumspicientibus tot milia hominum inquieta, qui ut aliquidpestiferi consequantur per mala nituntur in malum petuntque mox fugiendaaut etiam fastidienda. (6) Cui enim adsecuto satis fuit quod optanti nimiumuidebatur? Non est, ut existimant homines, auida felicitas sed pusilla;itaque neminem satiat. Tu ista credis excelsa quia longe ab illis iaces;ei uero qui ad illa peruenit humilia sunt. Mentior nisi adhuc quaerit escendere:istud quod tu summum putas gradus est. (7) Omnes autem male habet ignorantiaueri. Tamquam ad bona feruntur decepti rumoribus, deinde mala esse autinania aut minora quam sperauerint adepti ac multa passi uident; maiorquepars miratur ex interuallo fallentia, et uulgo bona pro magnis sunt.

(8) Hoc ne nobis quoque eueniat, quaeramus quid sit bonum. Varia eiusinterpretatio fuit, alius illud aliter expressit. Quidam ita finiunt: 'bonumest quod inuitat animos, quod ad se uocat' Huic statim opponitur: quidsi inuitat quidem sed in perniciem? scis quam multa mala blanda sint. Verumet ueri simile inter se differunt. Ita quod bonum est uero iungitur; nonest enim bonum nisi uerum est. At quod inuitat ad se et adlicefacit uerisimile est: subrepit, sollicitat, adtrahit. (9) Quidam ita finierunt: ' bonumest quod adpetitionem sui mouet, uel quod impetum animi tendentis ad semouet. ' Et huic idem opponitur; multa enim impetum animi mouent quae petanturpetentium malo. Melius illi qui ita finierunt: ' bonumest quod ad se impetumanimi secundum naturam mouet et ita demum petendum est cum coepit esseexpetendum' Iam et honestum est; hoc enim est perfecte petendum. (10)Locus ipse me admonet ut quid intersit inter bonum honestumque dicam. Aliquidinter se mixtum habent et inseparabile: nec potest bonum esse nisi cuialiquid honesti inest, et honestum utique bonum est. Quid ergo inter duointerest? Honestum est perfectum bonum, quo beata uita completur, cuiuscontactu alia quoque bona fiunt. (11) Quod dico talest: sunt quaedam nequebona neque mala, tamquam militia, legatio, iurisdictio. Haec cum honesteadministrata sunt, bona esse incipiunt et ex

dubio in bonum transeunt. Bonum societate honesti fit, honestum per se bonum est;bonum ex honestofluit, honestum ex se est. Quod bonum est malum esse potuit; quod honestumest nisi bonum esse non potuit.

(12) Hanc quidam finitionem reddiderunt: ' bonumest quod secundum naturamest' Adtende quid dicam: quod bonum, est secundum naturam: non protinusquod secundum naturam est etiam bonum est. Multa naturae quidem consentiunt,sed tam pusilla sunt ut non conueniat illis boni nomen; leuia enim sunt,contemnenda. Nullum est minimum contemnendum bonum; nam quamdiu exiguumest bonum non est: cum bonum esse coepit, non est exiguum. Unde adcognosciturbonum? si perfecte secundum naturam est. (13) ' Fateris' inquis ' quodbonumest secundum naturam esse; haec eius proprietas est. Fateris et alia secundumnaturam quidem esse sed bona non esse. Quomodo ergo illud bonum est cumhaec non sint? quomodo ad aliam proprietatem peruenit cum utrique praecipuumillud commune sit, secundum naturam esse?'

(14) Ipsa scilicet magnitudine. Nec hoc nouum est, quaedam crescendo mutari. Infans fuit; factus est pubes:alia eius proprietas fit; ille enim inrationalis est, hic rationalis. Quaedamincremento non tantum in maius exeunt sed in aliud. (15) ' Nonfit' inquit' aliud quod maius fit. Utrum lagonam an dolium impleas uino, nihil refert:in utroque proprietas uini est. Et exiguum mellis pondus et magnum saporenon differt. ' Diuersa ponis exempla; in istis enim eadem qualitas est;quamuis augeantur, manet. (16) Quaedam amplificata in suo genere et insua proprietate perdurant; quaedam post multa incrementa ultima demum uertitadiectio et nouam illis aliamque quam in qua fuerunt condicionem inprimit. Unus lapis facit fornicem, ille qui latera inclinata cuneauit et interuentusuo uinxit. Summa adiectio quare plurimum facit uel exigua? quia non augetsed implet. (17) Quaedam processu priorem exuunt formam et in nouam transeunt. Ubi aliquid animus diu protulit et magnitudinem eius sequendo lassatusest, infinitum coepit uocari; quod longe aliud factum est quam fuit cummagnum uideretur sed finitum. Eodem modo aliquid difficulter secari cogitauimus:nouissime crescente hac difficultate insecabile inuentum est. Sic ab eoquod uix et aegre mouebatur processimus ad inmobile. Eadem ratione aliquidsecundum naturam fuit: hoc in aliam proprietatem magnitudo sua transtulitet bonum fecit. Vale.

CXIX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM.

(1) Quotiens aliquid inueni, non expecto donec dicas 'in commune' ipsemihi dico. Quid sit quod inuenerim quaeris? Sinum laxa, merum lucrum est. Docebo quomodo fieri diues celerrime possis. Quam ualde cupis audire! necinmerito: ad maximas te diuitias conpendiaria ducam. Opus erit tamen tibicreditore: ut negotiari possis, aes alienum facias oportet, sed nolo perintercessorem mutueris, nolo proxenetae nomen tuum iactent. (2) Paratumtibi creditorem dabo Catonianum illum, a te mutuum sumes. Quantulumcumqueest, satis erit si, quidquid deerit, id a nobis petierimus. Nihil enim,mi Lucili, interest utrum non desideres an habeas. Summa rei in utroqueeadem est: non torqueberis. Nec illud praecipio, ut aliquid naturae neges-- contumax est, non potest uinci, suum poscit -- sed ut quidquid naturamexcedit scias precarium esse, non necessarium.

(3) Esurio: edendum est. Utrum hic panis sit plebeius an siligineus ad naturam nihil pertinet: illauentrem non delectari uult sed impleri. Sitio: utrum haec aqua sit quamex lacu proximo excepero an ea quam multa niue clusero, ut rigore refrigereturalieno, ad naturam nihil pertinet. Illa hoc unum iubet, sitim extingui;utrum sit aureum poculum an crustallinum an murreum an Tiburtinus calixan manus concaua, nihil refert. (4) Finem omnium rerum specta, et superuacuadimittes. Fames me appellat: ad proxima quaeque porrigatur manus; ipsamihi commendabit quodcumque conprendero. Nihil contemnit esuriens. (5) Quid sit ergo quod me delectauerit quaeris? Videtur mihi

egregiedictum, 'sapiens diuitiarum naturalium est quaesitor acerrimus'. ' Iamnime' inquis ' alnce muneras. Quid est istud? Ego iam paraueram fiscos; circumspiciebamin quod me mare negotiaturus inmitterem, quod publicum agitarem, quas arcesseremmerces.

Decipere est istud, docere paupertatem cum diuitias promiseris. 'Ita tu pauperem iudicas cui nihil deest? ' Suoinquis 'et patientiae suaebeneficio, non fortunae. ' Ideo ergo illum non iudicas diuitem quia diuitiaeeius desinere non possunt? (6) Utrum mauis habere multum an satis? Quimultum habet plus cupit, quod est argumentum nondum illum satis habere;qui satis habet consecutus est quod numquam diuiti contigit, finem. Anhas ideo non putas esse diuitias quia propter illas nemo proscriptus est?quia propter illas nulli uenenum filius, nulli uxor inpegit? quia in bellotutae sunt? quia in pace otiosae? quia nec habere illas periculosum estnec operosum disponere?

(7) ' Aparum habet qui tantum non alget, non esurit, non sitit. ' PlusIuppiter non habet. Numquam parum est quod satis est, et numquam multumest quod satis non est. Post Dareum et Indos pauper est Alexander. Mentior?Quaerit quod suum faciat, scrutatur maria ignota, in oceanum classes nouasmittit et ipsa, ut ita dicam, mundi claust perrumpit. Quod naturae satisest homini non est. (8) Inuentus est qui concupisceret aliquid post omnia:tanta est caecitas mentium et tanta initiorum suorum unicuique, cum processit,obliuio. Ille modo ignobilis anguli non sine controuersia dominus tactofine terrarum per suum rediturus orbem tristis est. (9) Neminem pecuniadiuitem fecit, immo contra nulli non maiorem sui cupidinem incussit. Quaerisquae sit huius rei causa? plus incipit habere posse qui plus habet. Adsummam quem uoles mihi ex his quorum nomina cum Crasso Licinoque numeranturin medium licet protrahas; adferat censum et quidquid habet et quidquidsperat simul conputet: iste, si mihi credis, pauper est, si tibi, potestesse. (10) At hic qui se ad quod exigit natura composuit non tantum extrasensum est paupertatis sed extra metum. Sed ut scias quam difficile sitres suas ad naturalem modum coartare, hic ipse quem circumcidimus, quemtu uocas pauperem, habet aliquid et superuacui. (11) At excaecant populumet in se conuertunt opes, si numerati multum ex aliqua domo effertur, simultum auri tecto quoque eius inlinitur, si familia aut corporibus electaaut spectabilis cultu est. Omnium istorum felicitas in publicum spectat:ille quem nos et populo et fortunae subduximus beatus introsum est. (12)Nam quod ad illos pertinet apud quos falso diuitiarum nomen inuasit occupatapaupertas, sic diuitias habent quomodo habere dicimur febrem, cum illanos habeat. E contrario dicere solemus ' efbris illum tenet': eodem mododicendum est ' diuitia illum tenent' .Nihil ergo monuisse te malim quam hoc, quod nemo monetur satis, utomnia naturalibus desideriis metiaris, quibus aut gratis satis fiat autparuo: tantum miscere uitia desideriis noli. (13) Quaeris quali mensa,quali argento, quam paribus ministeriis et leuibus adferatur cibus? nihilpraeter cibum natura desiderat.

Num, tibi cum fauces urit sitis, aurea quaeris
pocula? num esuriens fastidis omnia praeter
pauonem rhombumque?

(14) Ambitiosa non est fames, contenta desinere est; quo desinat non nimiscurat. Infelicis luxuriae ista tormenta sunt: quaerit quemadmodum postsaturitatem quoque esuriat, quemadmodum non impleat uentrem sed farciat,quemadmodum sitim prima potione sedatam reuocet. Egregie itaque Horatiusnegat ad sitim pertinere quo poculo (aquae) aut quam eleganti manu ministretur. Nam si pertinere ad te iudicas quam crinitus puer et quam perlucidum tibipoculum porrigat, non sitis.

(15) Inter reliqua hoc nobis praestitit naturapraecipuum, quod necessitati fastidium excussit. Recipiunt superuacua dilectum:' hoc parum decens, illud parum lautum, oculos hoc meos laedit' Id actumest ab illo mundi conditore, qui nobis uiuendi iura discripsit, ut saluiessemus, non ut delicati:

ad salutem omnia parata sunt et in promptu, delicisomnia misere ac sollicite comparantur. (16) Utamur ergo hoc naturae beneficiointer magna numerando et cogitemus nullo nomine melius illam meruisse denobis quam quia quidquid ex necessitate desideratur sine fastidio sumitur. Vale.

CXX. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM.

(1) Epistula tua per plures quaestiunculas uagata est sed in una constititet hanc expediri desiderat, quomodo ad nos boni honestique notitia peruenerit. Haec duo apud alios diuersa sunt, apud nos tantum diuisa. (2) Quid sithoc dicam. Bonum putant esse aliqui id quod utile est. Itaque hoc et diuitiiset equo et uino et calceo nomen inponunt; tanta fit apud illos boni uilitaset adeo in sordida usque descendit. Honestum putant cui ratio recti officiiconstat, tamquam pie curatam patris senectutem, adiutam amici paupertatem,fortem expeditionem, prudentem moderatamque sententiam. (3) <nos> istaduo quidem facimus, sed ex uno.

Nihil est bonum nisi quod honestum est;quod honestum, est utique bonum. Superuacuum iudico adicere quid interista discriminis sit, cum saepe dixerim. Hoc unum dicam, nihil nobis uideri<bonum> quo quis et male uti potest; uides autem diuitiis, nobilitate,uiribus quam multi male utantur. Nunc ergo ad id reuertor de quo desideras dici, quomodo ad nos primaboni honestique notitia peruenerit. (4) Hoc nos natura docere non potuit:semina nobis scientiae dedit, scientiam non dedit. Quidam aiunt nos innotitiam incidisse, quod est incredibile, uirtutis alicui speciem casuoccucurrisse. Nobis uidetur obseruatio collegisse et rerum saepe factaruminter se conlatio; per analogian nostri intellectum et honestum et bonumiudicant. Hoc uerbum cum Latini grammatici ciuitate donauerint, ego damnandumnon puto, <immo> in ciuitatem suam redigendum. Utar ergo illo non tantumtamquam recepto sed tamquam usitato. Quae sit haec analogia dicam. (5)Noueramus corporis sanitatem: ex hac cogitauimus esse aliquam et animi. Noueramus uires corporis: ex his collegimus esse et animi robur. Aliquabenigna facta, aliqua humana, aliqua fortia nos obstupefecerant: haec coepimustamquam perfecta mirari. Suberant illis multa uitia quae species conspicuialicuius facti fulgorque celabat: haec dissimulauimus. Natura iubet augere laudanda, nemo non gloriam ultra uerum tulit: ex his ergo speciem ingentis boni traximus. (6) Fabricius Pyrrhi regis aurum reppulit maiusque regno iudicauit regias opes posse contemnere. Idem medico Pyrrhi promittente uenenum se regi daturum monuit Pyrrhum caueret insidias.

Eiusdem animi fuit auro non uinci, ueneno non uincere. Admirati sumus ingentem uirum quem non regis, non contra regem promissa flexissent, boni exempli tenacem,quod difficillimum est, in bello innocentem, qui aliquod esse credereteetiam in hostes nefas, qui in summa paupertate quam sibi decus feceratnon aliter refugit diuitias quam uenenum. ' Vic' inquit ' beneficio meo,Pyrrhe, et gaude quod adhuc dolebas, Fabricium non posse corrumpi. ' (7)Horatius Cocles solus impleuit pontis angustias adimique a tergo sibi reditum,dummodo iter hosti auferretur, iussit et tam diu prementibus restitit donecreuulsa ingenti ruina tigna sonuerunt. Postquam respexit et extra periculumesse patriam periculo suo sensit, ' ueniat, si quis uult' inquit ' sequi' iecitque se in praeceps et non minus sollicitus in illo rapido alueofluminis ut armatus quam ut saluus exiret, retento armorum uictricium decoretam tutus redit quam si ponte uenisset. (8) Haec et eiusmodi facta imaginemnobis ostendere uirtutis.

Adiciam quod mirum fortasse uideatur: mala interdum speciem honestiobtulere et optimum ex contrario enituit. Sunt enim, ut scis, uirtutibusuitia confinia, et perditis quoque ac turpibus recti similitudo est: sicmentitur prodigus liberalem, cum plurimum intersit utrum quis dare sciatan seruare nesciat. Multi, inquam, sunt, Lucili, qui non donant sed proiciunt:non uoco ego liberalem pecuniae suae iratum. Imitatur neglegentia facilitatem,temeritas fortitudinem. (9) Haec nos

similitudo coegit adtendere et distinguerespecie quidem uicina, re autem plurimum inter se dissidentia. Dum obseruamuseos quos insignes egregium opus fecerat, coepimus adnotare quis rem aliquamgeneroso animo fecisset et magno impetu, sed semel. Hunc uidimus in bellofortem, in foro timidum, animose paupertatem ferentem, humiliter infamiam:factum laudauimus, contempsimus uirum.

(10) Alium uidimus aduersus amicosbenignum, aduersus inimicos temperatum, et publica et priuata sancte acreligiose administrantem; non deesse ei in iis quae toleranda erant patientiam,in iis quae agenda prudentiam. Vidimus ubi tribuendum esset plena manudantem, ubi laborandum, pertinacem et obnixum et lassitudinem corporisanimo subleuantem. Praeterea idem erat semper et in omni actu par sibi,iam non consilio bonus, sed more eo perductus ut non tantum recte facereposset, sed nisi recte facere non posset. (11) Intelleximus in illo perfectamesse uirtutem. Hanc in partes diuisimus: oportebat cupiditates refrenari,metus conprimi, facienda prouideri, reddenda distribui: conprehendimustemperantiam, fortitudinem, prudentiam, iustitiam et suum cuique dedimusofficium. Ex quo ergo uirtutem intelleximus? ostendit illam nobis ordoeius et decor et constantia et omnium inter se actionum concordia et magnitudosuper omnia efferens sese. Hinc intellecta est illa beata uita secundodefluens cursu, arbitrii sui tota. (12) Quomodo ergo hoc ipsum nobis apparuit?dicam. Numquam uir ille perfectus adeptusque uirtutem fortunae maledixit,numquam accidentia tristis excepit, ciuem esse se uniuersi et militem credenslabores uelut imperatos subit. Quidquid inciderat non tamquam malum aspernatusest et in se casu delatum, sed quasi delegatum sibi. ' Hoc qualecumque est' inquit'meum est; asperum est, durum est, in hoc ipso nauemus operam. '(13) Necessario itaque magnus apparuit qui numquam malis ingemuit, numquamde fato suo questus est; fecit multis intellectum sui et non aliter quamin tenebris lumen effulsit aduertitque in se omnium animos, cum esset placiduset lenis, humanis diuinisque rebus pariter aequus. (14) Habebat perfectumanimum et ad summam sui adductum, supra quam nihil est nisi mens dei, exquo pars et in hoc pectus mortale defluxit; quod numquam magis diuinumest quam ubi mortalitatem suam cogitat et scit in hoc natum hominem, utuita defungeretur, nec domum esse hoc corpus sed hospitium, et quidem breuehospitium, quod relinquendum est ubi te grauem esse hospiti uideas.

(15) Maximum, inquam, mi Lucili, argumentum est animi ab altiore sedeuenientis, si haec in quibus uersatur humilia iudicat et angusta, si exirenon metuit; scit enim quo exiturus sit qui unde uenerit meminit. Non uidemusquam multa nos incommoda exagitent, quam male nobis conueniat hoc corpus?(16) Nunc de capite, nunc de uentre, nunc de pectore ac faucibus querimur;alias nerui nos, alias pedes uexant, nunc deiectio, nunc destillatio; aliquandosuperest sanguis, aliquando deest: hinc atque illinc temptamur et expellimur. Hoc euenire solet in alieno habitantibus. (17) At nos corpus tam putresortiti nihilominus aeterna proponimus et in quantum potest aetas humanaprotendi, tantum spe occupamus, nulla contenti pecunia, nulla potentia. Quid hac re fieri inpudentius, quid stultius potest? Nihil satis est morituris,immo morientibus; cotidie enim propius ab ultimo stamus, et illo unde nobiscadendum est hora nos omnis inpellit. (18) Vide in quanta caecitate mensnostra sit: hoc quod futurum dico cum maxime fit, et pars eius magna iamfacta est; nam quod uiximus tempus eo loco est quo erat antequam uiximus. Erramus autem qui ultimum timemus diem, cum tantumdem in mortem singuliconferant. Non ille gradus lassitudinem facit in quo deficimus, sed illeprofitetur; ad mortem dies extremus peruenit, accedit omnis; carpit nosilla, non corripit. Ideo magnus animus conscius sibi melioris naturae datquidem operam ut in hac statione qua positus est honeste se atque industriegerat, ceterum nihil horum quae circa sunt suum iudicat, sed ut commodatisutitur, peregrinus et properans.

(19) Cum aliquem huius uideremus constantiae, quidni subiret nos speciesnon usitatae indolis?

utique si hanc, ut dixi, magnitudinem ueram esseostendebat aequalitas. Vero tenor permanet, falsa non durant. Quidam alternisVatinii, alternis Catones sunt; et modo parum illis seuerus est Curius,parum pauper Fabricius, parum frugi et contentus uilibus Tubero, modo Licinumdiuitis, Apicium cenis, Maecenatem delicis prouocant. (20) Maximum indiciumest malae mentis fluctuatio et inter simulationem uirtutum amoremque uitiorumadsidua iactatio. (is)

Habebat saepe ducentos,
saepe decem seruos; modo reges atque tetrarchas,
omnia magna loquens, modo ' sit mihi mensa tripes et
concha salis puri, toga quae defendere frigus
quamuis crassa queat' . Decies centena dedisses
huic parco, paucis contento: quinque diebus
nil erat.

(21) Homines multi tales sunt qualem hunc describit Horatius Flaccus, numquameundem, ne similem quidem sibi; adeo in diuersum aberrat. Multos dixi?prope est ut omnes sint. Nemo non cotidie et consilium mutat et uotum:modo uxorem uult habere, modo amicam, modo regnare uult, modo id agit nequis sit officiosior seruus, modo dilatat se usque ad inuidiam, modo subsiditet contrahitur infra humilitatem uere iacentium, nunc pecuniam spargit,nunc rapit. (22) Sic maxime coarguitur animus inprudens: alius prodit atquealius et, quo turpius nihil iudico, inpar sibi est. Magnam rem puta unumhominem agere. Praeter sapientem autem nemo unum agit, ceteri multiformessumus. Modo frugi tibi uidebimur et graues, modo prodigi et uani; mutamussubinde personam et contrariam ei sumimus quam exuimus. Hoc ergo a te exige,ut qualem institueris praestare te, talem usque ad exitum serues; efficeut possis laudari, si minus, ut adgnosci. De aliquo quem here uidisti meritodici potest 'hic qui est?' : tanta mutatio est. Vale.

CXXI. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM.

(1) Litigabis, ego uideo, cum tibi hodiernam quaestiunculam, in quasatis diu haesimus, exposuero; iterum enim exclamabis ' hocquid ad mores?' Sed exclama, dum tibi primum alios opponam cum quibus litiges, Posidoniumet Archidemum (hi iudicium accipient), deinde dicam: non quidquid moraleest mores bonos facit.

(2) Aliud ad hominem alendum pertinet, aliud adexercendum, aliud ad uestiendum, aliud ad docendum, aliud ad delectandum;omnia tamen ad hominem pertinent, etiam si non omnia meliorem eum faciunt. Mores alia aliter attingunt: quaedam illos corrigunt et ordinant, quaedamnaturam eorum et originem scrutantur. (3) Cum <quaero> quare hominemnatura produxerit, quare praetulerit animalibus ceteris, longe me iudicasmores reliquisse? falsum est. Quomodo enim scies qui habendi sint nisiquid homini sit optimum inueneris, nisi naturam eius inspexeris? Tunc demumintelleges quid faciendum tibi, quid uitandum sit, cum didiceris quid naturaetuae debeas. (4) 'Ego' inquis ' uolo discere quomodo minus cupiam, minustimeam. Superstitionem mihi excute; doce leue esse uanumque hoc quod felicitasdicitur, unam illi syllabam facillime accedere. ' Desiderio tuo satis faciam:et uirtutes exhortabor et uitia conuerberabo. Licet aliquis nimium inmoderatumquein hac parte me iudicet, non desistam persequi nequitiam et adfectus efferatissimosinhibere et uoluptates ituras in dolorem conpescere et uotis obstrepere. Quidni? cum maxima malorum optauerimus, et ex gratulatione natum sit quidquidadloquimur.

(5) Interim permitte mihi ea quae paulo remotiora uidentur excutere. Quaerebamus an esset omnibus animalibus constitutionis suae sensus. Esseautem ex eo maxime apparet quod membra apte

et expedite mouent non aliterquam in hoc erudita; nulli non partium suarum agilitas est. Artifex instrumentasua tractat ex facili, rector nauis scite gubernaculum flectit, pictorcolores quos ad reddendam similitudinem multos uariosque ante se posuitcelerrime denotat et inter ceram opusque facili uultu ac manu commeat:sic animal in omnem usum sui mobilest.

(6) Mirari solemus saltandi peritosquod in omnem significationem rerum et adfectuum parata illorum est manuset uerborum uelocitatem gestus adsequitur: quod illis ars praestat, hisnatura. Nemo aegre molitur artus suos, nemo in usu sui haesitat. Hoc editaprotinus faciunt; cum hac scientia prodeunt; instituta nascuntur.

(7) 'Ideo' inquit ' artes suas animalia apte mouent quia, si alitermouerint, dolorem sensura sunt. Ita, ut uos dicitis, coguntur, metusqueilla in rectum, non uoluntas mouet. ' Quod est falsum; tarda enim sunt quaenecessitate inpelluntur, agilitas sponte motis est. Adeo autem non adigitilla ad hoc doloris timor ut in naturalem motum etiam dolore prohibentenitantur. (8) Sic infans qui stare meditatur et ferre se adsuescit, simultemptare uires suas coepit, cadit et cum fletu totiens resurgit donec seper dolorem ad id quod natura poscit exercuit. Animalia quaedam tergi duriorisinuersa tam diu se torquent ac pedes exerunt et obliquant donec ad locumreponantur. Nullum tormentum sentit supina testudo, inquieta est tamendesiderio naturalis status nec ante desinit niti, quatere se, quam in pedesconstitit. (9) Ergo omnibus constitutionis suae sensus est et inde membrorumtam expedita tractatio, nec ullum maius indicium habemus cum hac illa aduiuendum uenire notitia quam quod nullum animal ad usum sui rude est.

(10) ' Constitutio' inquit 'est, ut uos dicitis, principale animi quodammodo se habens erga corpus. Hoc tam perplexum et subtile et uobis quoqueuix enarrabile quomodo infans intellegit? Omnia animalia dialectica nascioportet ut istam finitionem magnae parti hominum togatorum obscuram intellegant. ' (11) Verum erat quod opponis si ego ab animalibus constitutionis finitionemintellegi dicerem, non ipsam constitutionem. Facilius natura intellegiturquam enarratur. Itaque infans ille quid sit constitutio non nouit, constitutionemsuam nouit; et quid sit animal nescit, animal esse se sentit. (12) Praetereaipsam constitutionem suam crasse intellegit et summatim et obscure. Nosquoque animum habere nos scimus: quid sit animus, ubi sit, qualis sit autunde nescimus. Qualis ad nos (peruenerit) animi nostri sensus, quamuisnaturam eius ignoremus ac sedem, talis ad omnia animalia constitutionissuae sensus est. Necesse est enim id sentiant per quod alia quoque sentiunt;necesse est eius sensum habeant cui parent, a quo reguntur. (13) Nemo nonex nobis intellegit esse aliquid quod impetus suos moueat: quid sit illudignorat. Et conatum sibi esse scit: quis sit aut unde sit nescit. Sic infantibusquoque animalibusque principalis partis suae sensus est non satis dilucidusnec expressus.

(14) ' Dicitis' inquit ' omne animal primum constitutioni suae conciliari,hominis autem constitutionem rationalem esse et ideo conciliari hominemsibi non tamquam animali sed tamquam rationali; ea enim parte sibi carusest homo qua homo est. Quomodo ergo infans conciliari constitutioni rationalipotest, cum rationalis nondum sit?' (15) Unicuique aetati sua constitutioest, alia infanti, alia puero, <alia adulescenti>, alia seni: omnesei constitutioni conciliantur in qua sunt. Infans sine dentibus est: huicconstitutioni suae conciliatur. Enati sunt dentes: huic constitutioni conciliatur. Nam et illa herba quae in segetem frugemque uentura est aliam constitutionemhabet tenera et uix eminens sulco, aliam cum conualuit et molli quidemculmo, sed quo ferat onus suum, constitit, aliam cum flauescit et ad areamspectat et spica eius induruit: in quamcumque constitutionem uenit, eamtuetur, in eam componitur. (16) Alia est aetas infantis, pueri, adulescentis,senis; ego tamen idem sum qui et infans fui et puer et adulescens. Sic,quamuis alia atque alia cuique constitutio sit, conciliatio constitutionissuae eadem est. Non enim puerum mihi aut

iuuenem aut senem, sed me naturacommendat. Ergo infans ei constitutioni suae conciliatur quae tunc infantiest, non quae futura iuueni est; neque enim si aliquid illi maius in quodtranseat restat, non hoc quoque in quo nascitur secundum naturam est. (17) Primum sibi ipsum conciliatur animal; debet enim aliquid esse ad quod aliareferantur. Voluptatem peto. Cui? mihi; ergo mei curam ago. Dolorem refugio. Pro quo? pro me; ergo mei curam ago. Si omnia propter curam mei facio,ante omnia est mei cura. Haec animalibus inest cunctis, nec inseritur sedinnascitur. (18) Producit fetus suos natura, non abicit; et quia tutelacertissima ex proximo est, sibi quisque commissus est. Itaque, ut in prioribusepistulis dixi, tenera quoque animalia et materno utero uel ouo modo effusaquid sit infestum ipsa protinus norunt et mortifera deuitant; umbram quoquetransuolantium reformidant obnoxia auibus rapto uiuentibus. Nullum animalad uitam prodit sine metu mortis.

(19) 'Quemadmodum' inquit 'editum animal intellectum habere aut salutarisaut mortiferae rei potest?' Primum quaeritur an intellegat, non quemadmodumintellegat. Esse autem illis intellectum ex eo apparet quod nihil amplius,si intellexerint, facient. Quid est quare pauonem, quare anserem gallinanon fugiat, at tanto minorem et ne notum quidem sibi accipitrem? quarepulli faelem timeant, canem non timeant? Apparet illis inesse nocituriscientiam non experimento collectam; nam antequam possint experisci, cauent. (20) Deinde ne hoc casu existimes fieri, nec metuunt alia quam debent necumquam obliuiscuntur huius tutelae et diligentiae: aequalis est illis apernicioso fuga. Praeterea non fiunt timidiora uiuendo; ex quo quidem apparetnon usu illa in hoc peruenire sed naturali amore salutis suae. Et tardumest et uarium quod usus docet: quidquid natura tradit et aequale omnibusest et statim. (21) Si tamen exigis, dicam quomodo omne animal perniciosaintellegere cogatur. Sentit se carne constare; itaque sentit quid sit quosecari caro, quo uri, quo obteri possit, quae sint animalia armata ad nocendum:horum speciem trahit inimicam et hostilem. Inter se ista coniuncta sunt;simul enim conciliatur saluti suae quidque et iuuatura petit, laesura formidat. Naturales ad utilia impetus, naturales a contrariis aspernationes sunt;sine ulla cogitatione quae hoc dictet, sine consilio fit quidquid naturapraecepit. (22) Non uides quanta sit subtilitas apibus ad fingenda domicilia,quanta diuidui laboris obeundi undique concordia? Non uides quam nullimortalium imitabilis illa aranei textura, quanti operis sit fila disponere,alia in rectum inmissa firmamenti loco, alia in orbem currentia ex densorara, qua minora animalia, in quorum perniciem illa tenduntur, uelut retibusinplicata teneantur? (23) Nascitur ars ista, non discitur. Itaque nullumest animal altero doctius: uidebis araneorum pares telas, par in fauisangulorum omnium foramen. Incertum est et inaequabile quidquid ars tradit:ex aequo uenit quod natura distribuit. Haec nihil magis quam tutelam suiet eius peritiam tradidit, ideoque etiam simul incipiunt et discere etuiuere. (24) Nec est mirum cum eo nasci illa sine quo frustra nascerentur. Primum hoc instrumentum <in> illa natura contulit ad permanendum, (in) conciliationem et caritatem sui. Non poterant salua esse nisi uellent;nec (non) hoc per se profuturum erat, sed sine hoc nulla res profuisset. Sed in nullo deprendes uilitatem sui, <ne> neglegentiam quidem; tacitisquoque et brutis, quamquam in cetera torpeant, ad uiuendum sollertia est. Videbis quae aliis inutilia sunt sibi ipsa non deesse. Vale.

CXXII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM.

(1) Detrimentum iam dies sensit; resiluit aliquantum, ita tamen ut liberale adhuc spatium sit si quis cum ipso, ut ita dicam, die surgat. Officiosiormeliorque si quis illum expectat et lucem primam excipit: turpis qui altosole semisomnus iacet, cuius uigilia medio die incipit; et adhuc multishoc antelucanum est. (2) Sunt qui officia lucis noctisque peruerterintnec ante diducant oculos hesterna graues crapula quam adpetere nox coepit. Qualis illorum condicio dicitur quos natura, ut ait Vergilius, pedibusnostris subditos e contrario posuit,

nosque ubi primus equis Oriens adflauit anhelis,
illis sera rubens accendit lumina Vesper,

talis horum contraria omnibus non regio sed uita est. (3) Sunt quidam ineadem urbe antipodes qui, ut M. Cato ait, nec orientem umquam solem uideruntnec occidentem. Hos tu existimas scire quemadmodum uiuendum sit, qui nesciuntquando?

Et hi mortem timent, in quam se uiui condiderunt?tam infausti ominisquam nocturnae aues sunt. Licet in uino unguentoque tenebras suas exigant,licet epulis et quidem in multa fericula discoctis totum peruersae uigiliaetempus educant, non conuiuantur sed iusta sibi faciunt. Mortuis certe interdiuparentatur. At mehercules nullus agenti dies longus est. Extendamus uitam:huius et officium et argumentum actus est. Circumscribatur nox et aliquidex illa in diem transferatur. (4) Aues quae conuiuiis comparantur, ut inmotaefacile pinguescant, in obscuro continentur; ita sine ulla exercitationeiacentibus tumor pigrum corpus inuadit et ~superba umbra~ iners saginasubcrescit. At istorum corpora qui se tenebris dicauerunt foeda uisuntur,quippe suspectior illis quam morbo pallentibus color est: languidi et euanidialbent, et in uiuis caro morticina est. Hoc tamen minimum in illis malorumdixerim: quanto plus tenebrarum in animo est! ille in se stupet, ille caligat,inuidet caecis. Quis umquam oculos tenebrarum causa habuit?

(5) Interrogas quomodo haec animo prauitas fiat auersandi diem et totamuitam in noctem transferendi? Omnia uitia contra naturam pugnant, omniadebitum ordinem deserunt; hoc est luxuriae propositum, gaudere peruersisnec tantum discedere a recto sed quam longissime abire, deinde etiam econtrario stare. (6) Non uidentur tibi contra naturam uiuere <qui> ieiunibibunt, qui uinum recipiunt inanibus uenis et ad cibum ebrii transeunt?Atqui frequens hoc adulescentium uitium est, qui uires excolunt <ut>in ipso paene balinei limine inter nudos bibant, immo potent et sudoremquem mouerunt potionibus crebris ac feruentibus subinde destringant. Postprandium aut cenam bibere uulgare est; hoc patres familiae rustici faciuntet uerae uoluptatis ignari: merum illud delectat quod non innatat cibo,quod libere penetrat ad neruos; illa ebrietas iuuat quae in uacuum uenit. (7) Non uidentur tibi contra naturam uiuere qui commutant cum feminis uestem?Non uiuunt contra naturam qui spectant ut pueritia splendeat tempore alieno?Quid fieri crudelius uel miserius potest? numquam uir erit, ut diu uirumpati possit? et cum illum contumeliae sexus eripuisse debuerat, non neaetas quidem eripiet? (8) Non uiuunt contra naturam qui hieme concupiscuntrosam fomentoque aquarum calentium et locorum apta mutatione bruma lilium(florem uernum) exprimunt? Non uiuunt contra naturam qui pomaria in summisturribus serunt? quorum siluae in tectis domuum ac fastigiis nutant, indeortis radicibus quo inprobe cacumina egissent? Non uiuunt contra naturamqui fundamenta thermarum in mari iaciunt et delicate natare ipsi sibi nonuidentur nisi calentia stagna fluctu ac tempestate feriantur? (9) Cum instituerintomnia contra naturae consuetudinem uelle, nouissime in totum ab illa desciscunt. ' Lucet: somni tempus est. Quies est: nunc exerceamur, nunc gestemur, nuncprandeamus. Iam lux propius accedit: tempus est cenae. Non oportet id facerequod populus; res sordida est trita ac uulgari uia uiuere. Dies publicusrelinquatur: proprium nobis ac peculiare mane fiat. ' (10) Isti uero mihidefunctorum loco sunt; quantulum enim a funere absunt et quidem acerboqui ad faces et cereos uiuunt? Hanc uitam agere eodem tempore multos meminimus, inter quos et Acilium Butam praetorium, cui post patrimonium ingens consumptum Tiberius paupertatemconfitenti ' ero' inquit ' experrectus es' (11) Recitabat Montanus Iuliuscarmen, tolerabilis poeta et amicitia Tiberi notus et frigore. Ortus etoccasus libentissime inserebat; itaque cum indignaretur quidam illum totodie recitasse et negaret accedendum ad recitationes eius, Natta Pinariusait: ' numquid possum liberalius agere? paratus sum illum audire ab ortuad occasum'.

(12) Cum hos uersus recitasset
incipit ardentes Phoebus producere flammas,
spargere <se> rubicunda dies; iam tristis hirundo
argutis reditura cibos inmittere nidis
incipit et molli partitos ore ministrat,

Varus eques Romanus, M. Vinicii comes, cenarum bonarum adsectator, quasinprobitate linguae merebatur, exclamauit ' incipit Buta dormire' .(13)Deinde cum subinde recitasset

iam sua pastores stabulis armenta locarunt,
iam dare sopitis nox pigra silentia terris
incipit,

idem Varus inquit ' quid dicis? iam nox est? ibo et Butam salutabo' Nihil erat notius hac eius uita in contrarium circumacta; quam, utdixi, multi eodem tempore egerunt. (14) Causa autem est ita uiuendi quibusdam,non quia aliquid existiment noctem ipsam habere iucundius, sed quia nihiliuuat solitum, et grauis malae conscientiae lux est, et omnia concupiscentiaut contemnenti prout magno aut paruo empta sunt fastidio est lumen gratuitum. Praeterea luxuriosi uitam suam esse in sermonibus dum uiuunt uolunt; namsi tacetur, perdere se putant operam. Itaque aliquotiens faciunt quod excitetfamam. Multi bona comedunt, multi amicas habent: ut inter istos nomen inuenias,opus est non tantum luxuriosam rem sed notabilem facere; in tam occupataciuitate fabulas uulgaris nequitia non inuenit. (15) Pedonem Albinouanumnarrantem audieramus (erat autem fabulator elegantissimus) habitasse sesupra domum Sex. Papini. Is erat ex hac turba lucifugarum. ' Audio' inquit'circa horam tertiam noctis flagellorum sonum. Quaero quid faciat: diciturrationes accipere. Audio circa horam sextam noctis clamorem concitatum. Quaero quid sit: dicitur uocem exercere.

Quaero circa horam octauam noctisquid sibi ille sonus rotarum uelit: gestari dicitur. (16) Circa lucem discurritur,pueri uocantur, cellarii, coqui tumultuantur. Quaero quid sit: diciturmulsum et halicam poposcisse, a balneo exisse. "Excedebat" inquit "huiusdiem cena. " Minime; ualde enim frugaliter uiuebat; nihil consumebat nisinoctem. ' Itaque Pedo dicentibus illum quibusdam auarum et sordidum 'uos' inquit' illum et lychnobium dicetis' .(17) Non debes admirari si tantas inuenis uitiorum proprietates: uariasunt, innumerabiles habent facies, conprendi eorum genera non possunt. Simplex recti cura est, multiplex praui, et quantumuis nouas declinationescapit. Idem moribus euenit: naturam sequentium faciles sunt, soluti sunt,exiguas differentias habent; (his) distorti plurimum et omnibus et interse dissident. (18) Causa tamen praecipua mihi uidetur huius morbi uitaecommunis fastidium. Quomodo cultu se a ceteris distinguunt, quomodo elegantiacenarum, munditiis uehiculorum, sic uolunt separari etiam temporum dispositione. Nolunt solita peccare quibus peccandi praemium infamia est. Hanc petuntomnes isti qui, ut ita dicam, retro uiuunt. (19) Ideo, Lucili, tenendanobis uia est quam natura praescripsit, nec ab illa declinandum: illamsequentibus omnia facilia, expedita sunt, contra illam nitentibus non aliauita est quam contra aquam remigantibus. Vale.

CXXIII. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM

(1) Itinere confectus incommodo magis quam longo in Albanum meum multanocte perueni: nihil habeo parati nisi me. Itaque in lectulo lassitudinempono, hanc coci ac pistoris moram boni consulo. Mecum enim de hoc ipsoloquor, quam nihil sit graue quod leuiter excipias, quam indignandum nihil<dum nihil> ipse indignando adstruas. (2) Non habet panem meus pistor;sed habet uilicus, sed habet atriensis, sed habet colonus. ' Malum panem'inquis. Expecta: bonus fiet; etiam illum tibi

tenerum et siligineum famesreddet. Ideo non est ante edendum quam illa imperat. Expectabo ergo necante edam quam aut bonum panem habere coepero aut malum fastidire desiero. (3) Necessarium est paruo adsuescere: multae difficultates locorum, multaetemporum etiam locupletibus et instructis ~aduobus optantem prohibent et~occurrent. Quidquid uult habere nemo potest, illud potest, nolle quod nonhabet, rebus oblatis hilaris uti. Magna pars libertatis est bene moratusuenter et contumeliae patiens. (4) Aestimari non potest quantam uoluptatemcapiam ex eo quod lassitudo mea sibi ipsa adquiescit: non unctores, nonbalineum, non ullum aliud remedium quam temporis quaero. Nam quod laborcontraxit quies tollit. Haec qualiscumque cena aditiali iucundior erit. (5) ~Aliquod enim~ experimentum animi sumpsi subito; hoc enim est simpliciuset uerius. Nam ubi se praeparauit et indixit sibi patientiam, non aequeapparet quantum habeat uerae firmitatis: illa sunt certissima argumentaquae ex tempore dedit, si non tantum aequus molestias sed placidus aspexit;si non excanduit, non litigauit; si quod dari deberet ipse sibi non desiderandosuppleuit et cogitauit aliquid consuetudini suae, sibi nihil deesse.

(6) Multa quam superuacua essent non intelleximus nisi deesse coeperunt; utebamur enim illis non quia debebamus sed quia habebamus. Quam multa autem paramus quia alii parauerunt, quia apud plerosque sunt! Inter causas malorum nostrorum est quod uiuimus ad exempla, nec ratione componimur sed consuetudine abducimur. Quod si pauci facerent nollemus imitari, cum plures facere coeperunt quasi honestius sit quia frequentius, sequimur; et recti apud nos locum tenet error ubi publicus factus est. (7) Omnes iam sic peregrinantur utillos Numidarum praecurrat equitatus, ut agmen cursorum antecedat: turpeest nullos esse qui occurrentis uia deiciant, (ut) qui honestum hominemuenire magno puluere ostendant. Omnes iam mulos habent qui crustallinaet murrina et caelata magnorum artificum manu portent: turpe est uiderieas te habere sarcinas solas quae tuto concuti possint. Omnium paedagogiaoblita facie uehuntur ne sol, ne frigus teneram cutem laedat: turpe estneminem esse in comitatu tuo puerorum cuius sana facies medicamentum desideret.

(8) Horum omnium sermo uitandus est: hi sunt qui uitia tradunt et alioaliunde transferunt. Pessimum genus (horum) hominum uidebatur qui uerbagestarent: sunt quidam qui uitia gestant. Horum sermo multum nocet; nametiam si non statim proficit, semina in animo relinquit sequiturque nosetiam cum ab illis discessimus, resurrecturum postea malum. (9) Quemadmodumqui audierunt synphoniam ferunt secum in auribus modulationem illam acdulcedinem cantuum, quae cogitationes inpedit nec ad seria patitur intendi,sic adulatorum et praua laudantium sermo diutius haeret quam auditur. Necfacile est animo dulcem sonum excutere: prosequitur et durat et ex interuallorecurrit. Ideo cludendae sunt aures malis uocibus et quidem primis; namcum initium fecerunt admissaeque sunt, plus audent. (10) Inde ad haec peruenituruerba: ' uirtus et philosophia et iustitia uerborum inanium crepitus est;una felicitas est bene uitae facere; esse, bibere, frui patrimonio, hocest uiuere, hoc est se mortalem esse meminisse. Fluunt dies et inreparabilisuita decurrit. Dubitamus? Quid iuuat sapere et aetati non semper uoluptatesrecepturae interim, dum potest, dum poscit, ingerere frugalitatem? ~Eo~mortem praecurre et quidquid illa ablatura est iam sibi ~interere~. Nonamicam habes, non puerum qui amicae moueat inuidiam; cottidie sobrius prodis;sic cenas tamquam ephemeridem patri adprobaturus: non est istud uiueresed alienae uitae interesse. (11) Quanta dementia est heredis sui res procurareet sibi negare omnia ut tibi ex amico inimicum magna faciat hereditas;plus enim gaudebit tua morte quo plus acceperit. Istos tristes et superciliososalienae uitae censores, suae hostes, publicos paedagogos assis ne fecerisnec dubitaueris bonam uitam quam opinionem bonam malle. ' (12) Hae uocesnon aliter fugiendae sunt quam illae quas Ulixes nisi alligatus praeteruehinoluit. Idem possunt: abducunt a patria, a parentibus, ab amicis, a uirtutibus,et ~inter spem uitam misera nisi turpis inludunt~. Quanto satius est rectumsequi limitem et eo se perducere ut ea demum sint tibi iucunda quae honesta!(13) Quod adsequi poterimus si scierimus duo esse genera rerum quae nosaut inuitent aut fugent. Inuitant (ut) diuitiae, uoluptates, forma,

ambitio,cetera blanda et adridentia: fugat labor, mors, dolor, ignominia, uictusadstrictior. Debemus itaque exerceri ne haec timeamus, ne illa cupiamus. In contrarium pugnemus et ab inuitantibus recedamus, aduersus petentiaconcitemur.

(14) Non uides quam diuersus sit descendentium habitus et escendentium?qui per pronum eunt resupinant corpora, qui in arduum, incumbunt. Nam sidescendas, pondus suum in priorem partem dare, si escendas, retro abducere,cum uitio, Lucili, consentire est. In uoluptates descenditur, in asperaet dura subeundum est: hic inpellamus corpora, illic refrenemus. (15) Hoc nunc me existimas dicere, eos tantum perniciosos esse auribusnostris qui uoluptatem laudant, qui doloris metus, per se formidabilesres, incutiunt? Illos quoque nocere nobis existimo qui nos sub specie Stoicaesectae hortantur ad uitia. Hoc enim iactant: solum sapientem et doctumesse amatorem. ' Solus aptus est ad hanc artem; aeque conbibendi et conuiuendisapiens est peritissimus. Quaeramus ad quam usque aetatem iuuenes amandisint. ' (16) Haec Graecae consuetudini data sint, nos ad illa potius auresderigamus: ' animo est casu bonus: discenda uirtus est. Voluptas humilisres et pusilla est et in nullo habenda pretio, communis cum mutis animalibus,ad quam minima et contemptissima aduolant. Gloria uanum et uolubile quiddamest auraque mobilius. Paupertas nulli malum est nisi repugnanti. Mors malumnon est: quid <sit> quaeris? sola ius aequum generis humani. Superstitioerror insanus est: amandos timet, quos colit uiolat. Quid enim interestutrum deos neges an infames?' (17) Haec discenda, immo ediscenda sunt:non debet excusationes uitio philosophia suggerere. Nullam habet spem salutisaeger quem ad intemperantiam medicus hortatur. Vale.

CXXIV. SENECA LVCILIO SVO SALVTEM.

(1) Possum multa tibi ueterum praecepta referre,
ni refugis tenuisque piget cognoscere curas.

Non refugis autem nec ulla te subtilitas abigit: non est elegantiae tuaetantum magna sectari, sicut illud probo, quod omnia ad aliquem profectumredigis et tunc tantum offenderis ubi summa subtilitate nihil agitur. Quodne nunc quidem fieri laborabo.

Quaeritur utrum sensu conprendatur an intellectu bonum; huic adiunctumest in mutis animalibus et infantibus non esse. (2) Quicumque uoluptatemin summo ponunt sensibile iudicant bonum, nos contra intellegibile, quiillud animo damus. Si de bono sensus iudicarent, nullam uoluptatem reiceremus;nulla enim non inuitat, nulla non delectat; et e contrario nullum doloremuolentes subiremus; nullus enim non offendit sensum. (3) Praeterea nonessent digni reprehensione quibus nimium uoluptas placet quibusque summusest doloris timor. Atqui inprobamus gulae ac libidini addictos et contemnimusillos qui nihil uiriliter ausuri sunt doloris metu. Quid autem peccantsi sensibus, id est iudicibus boni ac mali, parent? his enim tradidistisadpetitionis et fugae arbitrium. (4) Sed uidelicet ratio isti rei praepositaest: illa quemadmodum de beata uita, quemadmodum de uirtute, de honesto,sic et de bono maloque constituit. Nam apud istos uilissimae parti daturde meliore sententia, ut de bono pronuntiet sensus, obtunsa res et hebeset in homine quam in aliis animalibus tardior. (5) Quid si quis uelletnon oculis sed tactu minuta discernere? Subtilior adhoc acies nulla quamoculorum et intentior daret bonum malumque dinoscere. Vides in quanta ignorantiaueritatis uersetur et quam humi sublimia ac diuina proiecerit apud quemde summo, bono malo, iudicat tactus. (6) 'Quemadmodum' inquit ' omnis scientia atque ars aliquid debet haberemanifestum sensuque conprehensum ex quo oriatur et crescat, sic beata uitafundamentum et initium a manifestis ducit et eo quod sub sensum cadat. Nempe uos a manifestis beatam uitam initium sui capere dicitis. ' (7) Dicimusbeata esse quae secundum naturam sint; quid autem secundum naturam sitpalam et protinus apparet, sicut quid sit integrum. Quod secundum

naturamest, quod contigit protinus nato, non dico bonum, sed initium boni. Tusummum bonum, uoluptatem, infantiae donas, ut inde incipiat nascens quoconsummatus homo peruenit; cacumen radicis loco ponis. (8) Si quis diceretillum in materno utero latentem, sexus quoque incerti, tenerum et inperfectumet informem iam in aliquo bono esse, aperte uideretur errare. Atqui quantuluminterest inter eum qui cum (que) maxime uitam accipit et illum qui maternorumuiscerum latens onus est? Uterque, quantum ad intellectum boni ac mali,aeque maturus est, et non magis infans adhoc boni capax est quam arboraut mutum aliquod animal. Quare autem bonum in arbore animalique muto nonest? quia nec ratio. Ob hoc in infante quoque non est; nam et huic deest. Tunc ad bonum perueniet cum ad rationem peruenerit. (9) Est aliquod inrationaleanimal, est aliquod nondum rationale, est rationale sed inperfectum: innullo horum bonum, ratio illud secum adfert. Quid ergo inter ista quaerettuli distat? In eo quod inrationale est numquam erit bonum; in eo quodnondum rationale est tunc esse bonum non potest; <in eo quod rationaleest> sed inperfectum iam potest bonum <esse>, sed non est. (10) Itadico, Lucili: bonum non in quolibet corpore, non in qualibet aetate inuenituret tantum abest ab infantia quantum a primo ultimum, quantum ab initioperfectum; ergo nec in tenero, modo coalescente corpusculo est. Quidninon sit? non magis quam in semine. (11) Hoc sic dicas: aliquod arborisac sati bonum nouimus: hoc non est in prima fronde quae emissa cum maximesolum rumpit. Est aliquod bonum tritici: hoc nondum est in herba lactentenec cum folliculo se exerit spica mollis, sed cum frumentum aestas et debitamaturitas coxit. Quemadmodum omnis natura bonum suum nisi consummata nonprofert, ita hominis bonum non est in homine nisi cum illi ratio perfectaest. (12) Quod autem hoc bonum? Dicam: liber animus, erectus, alia subicienssibi, se nulli. Hoc bonum adeo non recipit infantia ut pueritia non speret,adulescentia inprobe speret; bene agitur cum senectute si ad illud longostudio intentoque peruenit. Si hoc est bonum, et intellegibile est. (13) 'Dixisti' inquit 'aliquod bonum esse arboris, aliquod herbae;potest ergo aliquod esse et infantis. ' Verum bonum nec in arboribus necin mutis animalibus: hoc quod in illis bonum est precario bonum dicitur. ' Quodest?' inquis. Hoc quod secundum cuiusque naturam est. Bonum quidemcadere in mutum animal nullo modo potest; felicioris meliorisque naturaeest. Nisi ubi rationi locus est, bonum non est. (14) Quattuor hae naturaesunt, arboris, animalis, hominis, dei: haec duo, quae rationalia sunt,eandem naturam habent, illo diuersa sunt quod alterum inmortale, alterummortale est. Ex his ergo unius bonum natura perficit, dei scilicet, alteriuscura, hominis. Cetera tantum in sua natura perfecta sunt, non uere perfecta,a quibus abest ratio. Hoc enim demum perfectum est quod secundum uniuersamnaturam perfectum, uniuersa autem natura rationalis est: cetera possuntin suo genere esse perfecta. (15) In quo non potest beata uita esse necid potest quo beata uita efficitur; beata autem uita bonis efficitur. Inmuto animali non est beata uita <nec id quo beata uita> efficitur: inmuto animali bonum non est. (16) Mutum animal sensu conprendit praesentia;praeteritorum reminiscitur cum <in> id incidit quo sensus admoneretur,tamquam equus reminiscitur uiae cum ad initium eius admotus est. In stabuloquidem nulla illi uiaest quamuis saepe calcatae memoria (est). Tertiumuero tempus, id est futurum, ad muta non pertinet. (17) Quomodo ergo potesteorum uideri perfecta natura quibus usus perfecti temporis non est? Tempusenim tribus partibus constat, praeterito, praesente, uenturo. Animalibustantum quod breuissimum est <et> in transcursu datum, praesens: praeteritirara memoria est nec umquam reuocatur nisi praesentium occursu. (18) Nonpotest ergo perfectae naturae bonum in inperfecta esse natura, aut si naturatalis (habet) hoc habet, habent et sata. Nec illud nego, ad ea quae uidentursecundum naturam magnos esse mutis animalibus impetus et concitatos, sedinordinatos ac turbidos; numquam autem aut inordinatum est bonum aut turbidum. (19) ' Quid ergo?' inquis ' nonta animalia perturbate et indisposite mouentur?'Dicerem illa perturbate et indisposite moueri si natura illorum ordinemcaperet: nunc mouentur secundum naturam suam. Perturbatum enim id est quodesse aliquando et non perturbatum potest; sollicitum est quod potest essesecurum. Nulli uitium est nisi cui uirtus potest esse: mutis animalibustalis ex natura sua motus est. (20) Sed ne te diu teneam, erit aliquodbonum in muto animali, erit aliqua uirtus, erit aliquid perfectum, sednec bonum absolute nec

uirtus nec perfectum. Haec enim rationalibus soliscontingunt, quibus datum est scire quare, quatenus, quemadmodum. Ita bonumin nullo est nisi in quo ratio. (21) Quo nunc pertineat ista disputatio quaeris, et quid animo tuoprofutura sit? Dico: et exercet illum et acuit et utique aliquid acturumoccupatione honesta tenet. Prodest autem etiam quo moratur ad praua properantes. Sed <et> illud dico: nullo modo prodesse possum magis quam si tibi bonumtuum ostendo, si te a mutis animalibus separo, si cum deo pono. (22) Quid,inquam, uires corporis alis et exerces? Pecudibus istas maiores ferisquenatura concessit. Quid excolis formam? cum omnia feceris, a mutis animalibusdecore uinceris. Quid capillum ingenti diligentia comis? cum illum ueleffuderis more Parthorum uel Germanorum modo uinxeris uel, ut Scythae solent,sparseris, in quolibet equo densior iactabitur iuba, horrebit in leonumceruice formonsior. Cum te ad uelocitatem paraueris, par lepusculo noneris. (23) Vis tu relictis in quibus uinci te necesse est, dum in alienaniteris, ad bonum reuerti tuum? Quod est hoc? animus scilicet emendatusac purus, aemulator dei, super humana se extollens, nihil extra se suiponens. Rationale animal es. Quod ergo in te bonum est? perfecta ratio. Hanc tu ad suum finem hinc euoca, <sine> in quantum potest plurimumcrescere. (24) Tunc beatum esse te iudica cum tibi ex te gaudium omne nascetur,cum uisis quae homines eripiunt, optant, custodiunt, nihil inueneris, nondico quod malis, sed quod uelis. Breuem tibi formulam dabo qua te metiaris, qua perfectum esse iam sentias: tunc habebis tuum cum intelleges infelicissimos esse felices. Vale.

Liber XXI

Escerpta Gellii

Gel. N.A. 12.2.3
fr. 1.1

is dictust ollis popularibus olim qui tum vivebant homines atque aevum agitabant, flos delibatuspopuli Suadaeque medulla.

Gel. N.A. 12.2.4
fr. 2.1

admiror eloquentissimos viros et deditos Ennio pro optimis ridicula laudasse. Cicero certe interbonos eius versus et hos refert.

Gel. N.A. 12.2.5
fr. 3.1

non miror fuisse qui hos versus scriberet, cum fuerit qui laudaret; nisi forte Cicero, summusorator, agebat causam suam et volebat suos versus videri bonos.

Gel. N.A. 12.2.6
fr. 4.1

apud ipsum quoque Ciceronem invenies etiam in prosa oratione quaedam ex quibus intellegasillum non perdidisse operam quod Ennium legit.

Gel. N.A. 12.2.7
fr. 5.1

' ut Menelao Laconi quaedam fuit suaviloquens iucunditas' . . . 'reviloquentiam in dicendo colat'.

Gel. N.A. 12.2.8
fr. 6.1

non fuit Ciceronis hoc vitium sed temporis; necesse erat haec dici, cum illa legerentur.

Gel. N.A. 12.2.10
fr. 7.1

Vergilius quoque noster non ex alia causa duros quosdam versus et enormes et aliquid supramensuram trahentis interposuit quam ut Ennianus populus adgnosceret in novo carmine aliquidantiquitatis.

Gel. N.A. 12.2.11
fr. 8.1

quidam sunt tam magni sensus Q. Ennii ut, licet scripti sint inter hircosos, possint tamen interunguentatos placere.

Gel. N.A. 12.2.11
fr. 9.1

qui huiuscemodi versus amant, liqueat tibi eosdem admirari et Soterici lectos.

Gel. N.A. 12.2.13
fr. 10.1

quid enim refert quantum habeas? Multo illud plus est quod non habes.